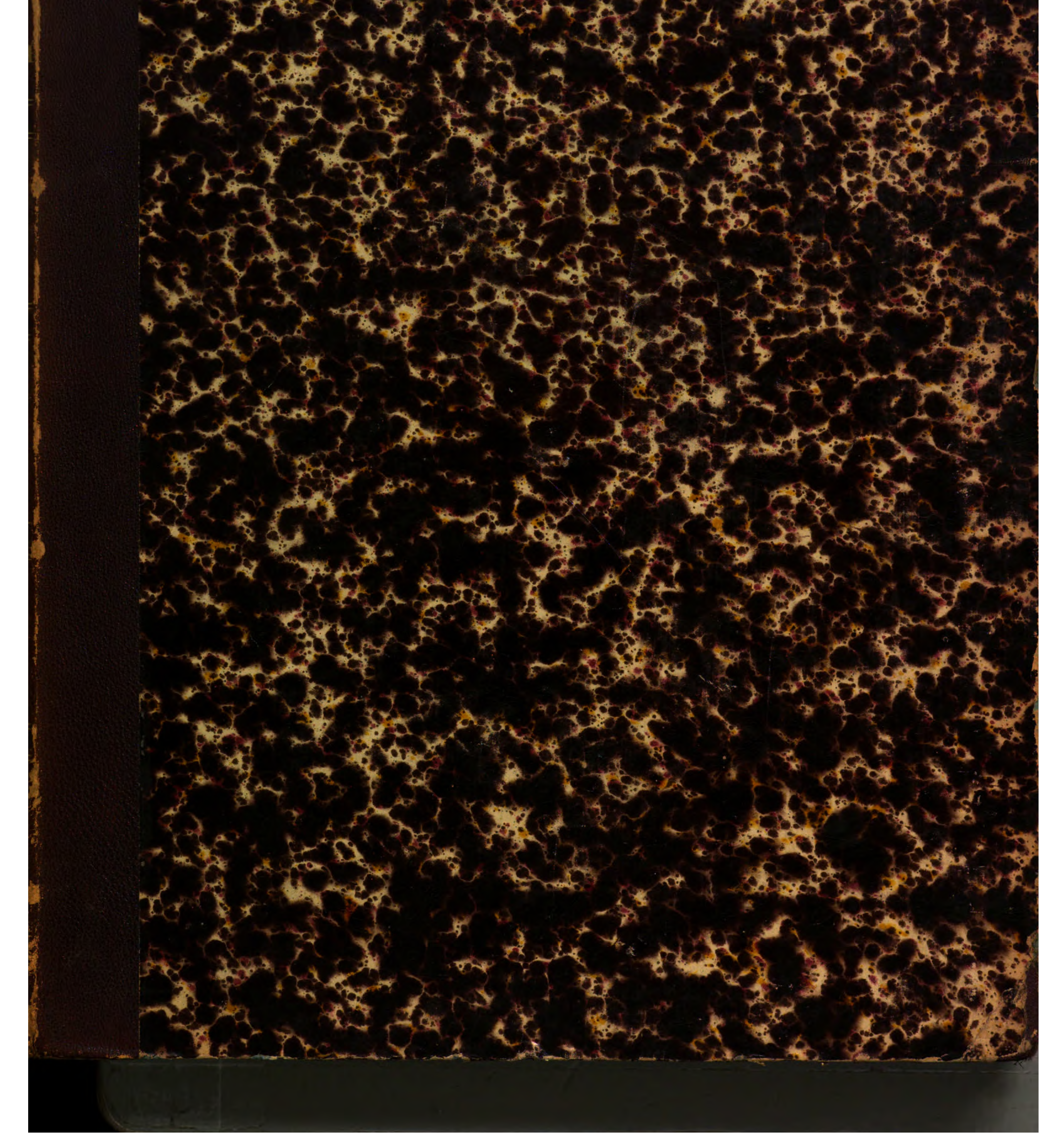
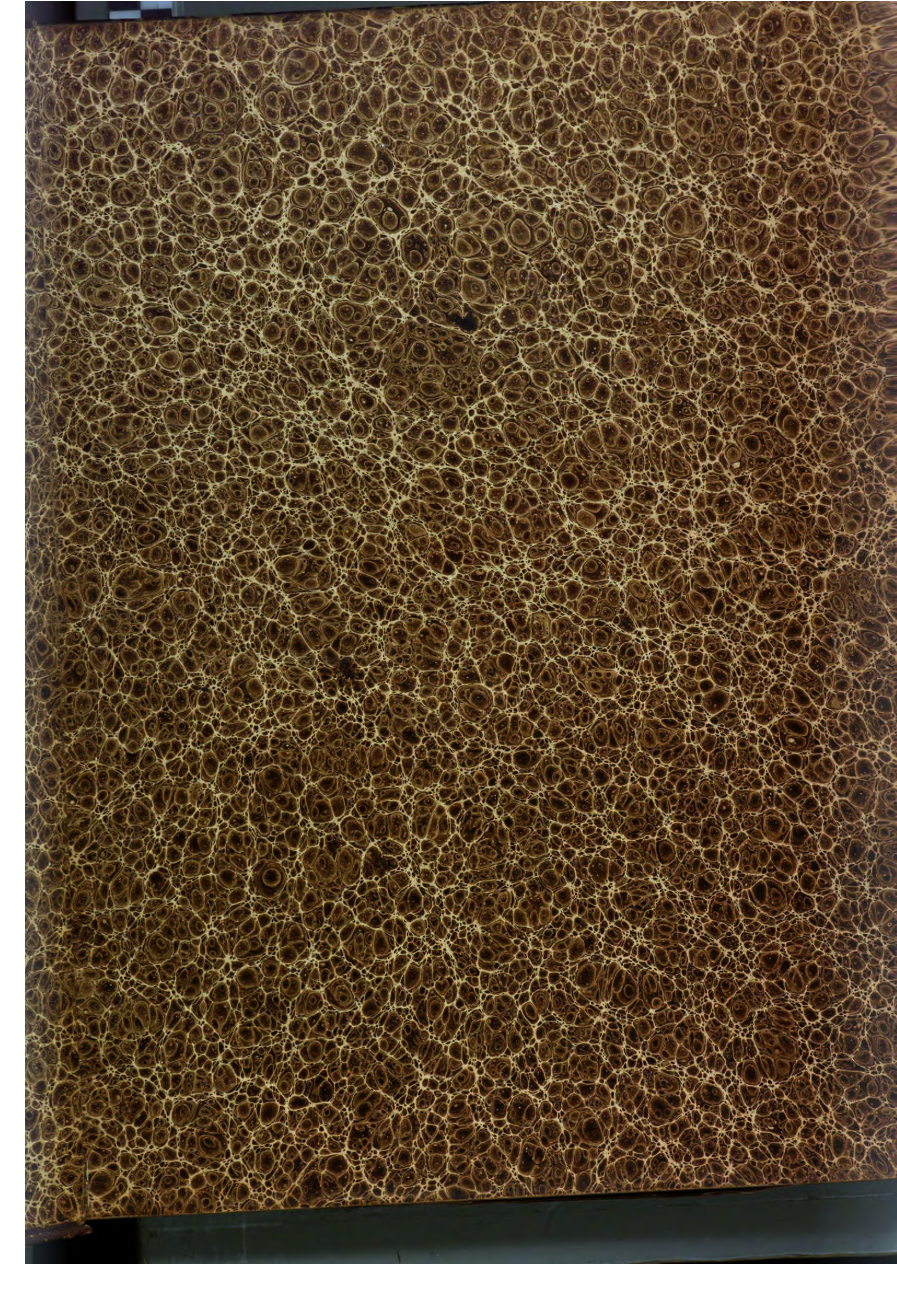


PAGE NOT AVAILABLE



LE

MONDE ILLUSTRÉ

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE

MONDE ILLUSTRÉ

Directeur : M. PAUL DALLOZ

Administrateur : M. A. Bourdilliat. — Secrétaire : M. E. Hubert

PARTIE LITTÉRAIRE

MM. Amédée Achard, Xavier Aubryet, Élie Berthet, Champfleury, Gustave Claudin, François Coppée, Louis Dépret, Jean Du Boys, Paul Féval, Th. Gautier, Charles Joliet, Lorédan Larchey, Albert de Lasalle, Pierre Le Hestre, Olivier Merson, Charles Monselet, Jules Noriac, Petit-Jean, Paul de Saint-Victor, Pierre Véron, Charles Yriarte. — Mme la Vsse de Renneville.

PARTIE ARTISTIQUE

Dessins : MM. de Beaurepaire, Bénard, de Bérard, Bertall, Bertrand, Bocourt, Cham, F. Chifflart, Hubert Clerget, Couverchelle, Crafty, Darjou, Deroy, Gustave Doré, Duvivier, Férat, Godefroy-Durand, Grandsire, Ed. Hubert, Gustave Janet, P. Kauffmann, Lalanne, Lancelot, Lançon, Jules Lavée, F. Lix, L.-O. Merson, Montbard, de Montaut, Edmond Morin, Moullin, Jules Noël, Petit, A. Provost, E. Riou, Robida, Ryckebusch, Sahib, Sellier, Thérond, Van Elven, Vierge, Yan Dargent, E. Yon, Ch. Yriarte.



TOME XXX

ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES D'ACTUALITÉ

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL, MAI, JUIN

1872

PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION : QUAI VOLTAIRE, 13


DUPLICATE

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, **M. PAUL DALLOZ.**

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. No 769. — 6 Janvier 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, **M. BOURDILLIAT** — *Secrétaire* : **M. É. HUBERT**

LE JOUR DE L'AN A PARIS. — Intérieur de l'omnibus de la poste transportant les facteurs dans les différents quartiers de Paris.

(D'après nature, par M. Vierge.)

A partir du 1er janvier 1872, nos souscripteurs voudront bien s'en référer à notre nouveau tarif.

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an.........	**24 fr. »»**
Six mois........	**13 »»**
Trois mois......	**7 »»**

Un numéro, 50 centimes.

Cette légère augmentation de prix sera, nous n'en doutons pas, facilement comprise par nos abonnés. Les impôts nouveaux créent, en effet, à l'administration du *Monde illustré* une charge beaucoup plus lourde que celle que nous faisons ainsi supporter à nos souscripteurs. Ils voudront bien se rappeler les sacrifices que nous avons dû faire pendant le siége et la Commune pour tenir tous nos engagements vis-à-vis d'eux et, sans restreindre notre format ni le nombre de nos gravures, pour tenir notre recueil au courant de tous les événements qui composent la triste histoire de l'année 1871, et pour maintenir le *Monde illustré* au premier rang qu'il a conquis parmi les publications illustrées.

Le Monde illustré *compte aujourd'hui un chroniqueur de plus.*

Son pseudonyme nouveau, — il en a déjà beaucoup usé, — cache un des noms les plus appréciés dans le monde de la chronique parisienne.

COURRIER DE PARIS

Année nouvelle, année de trois jours, tu me fais peine.

Comment n'être pas attendri lorsque l'on songe au sort qui t'attend; à la misère que tu vas subir; aux difficultés que tu auras à résoudre; aux responsabilités qui vont t'écraser; aux impossibilités que tu devras réaliser, et que tu réaliseras coûte que coûte; aux intrigues, aux fourberies, aux ambitions malsaines qu'il te faudra déjouer, et que tu déjoueras?

Les caresses ne sont pas faites pour toi, pauvre mignonne. Nous n'avons pas le temps d'être aimants. Avant de te donner certains avis, avant de commencer pour toi l'interminable légende parisienne, je veux prononcer sur la tombe de madame ta mère un petit bout d'oraison funèbre. Bouche-toi les oreilles, j'ai de dures vérités à lui dire. Et comme, après tout, elle est morte pour te mettre au monde, il est convenable que tu ne m'écoutes pas.

Jésus est ton aîné de six jours. Va lui faire ta cour. Sa maison, parée pour la messe de minuit, est jonchée de feuillage. L'orgue est encore vibrant. L'air est rempli d'encens. Va, mignonne, tâche de te faire bien venir de l'Enfant-Dieu. Si tu peux obtenir de lui quelques miracles, ils ne seront pas hors de propos. Tant s'en faut!

Tu suivras les vieux boulevards pour te rendre à la paroisse. Tu es assez jeune pour prendre plaisir à voir les petites boutiques écloses comme des champignons au bord de nos ruisseaux boueux. Va, mais ne t'amuse pas trop en chemin, et surtout ne cause pas avec les premiers venus. Songe au Chaperon-Rouge de sanglante mémoire. Apprends que compères les loups ont prospéré, que leurs louves sont devenues d'une fécondité inquiétante. Tiens-toi bien sur tes gardes. Va! je te rappellerai tout à l'heure.

Et maintenant, à nous deux, maudite!

Te voilà donc morte, toi qui as tant fait mourir! Est-il un être qui t'ait vu disparaître avec regret? Meurs exécrée, toi qui nous a fait subir coup sur coup toutes les tortures; va-t-en méprisée, toi qui nous lègues toutes les hontes.

Aux désastres de 1870, tu as fait succéder tes débâcles.

Toi vivante, nous avons vu l'espoir de la défense, l'armement de nos troupes, le pain, les vêtements de nos enfants, servir de prétexte ingénieux à la spéculation, au vol, au pillage.

A toi revient l'honneur d'avoir porté les plus rudes coups à tout ce qui console sanctifie, moralise, ennoblit: à tout ce qui tempère les ardeurs du corps au profit des élans de l'âme.

Tu as dérouté les consciences, ébranlé le sens moral. Grâce à tes efforts, la philosophie, qui pouvait être le bienfaisant auxiliaire de la religion, est devenue malfaisante et oppressive. Elle a substitué le vide, le néant, le chaos à la consolante légende chrétienne. Tu nous a parqués dans cette vie comme des brutes.

Tu as fait tuer le frère par le frère; tu as dépravé les enfants et transformé la femme en bête fauve. Celles que Dieu avait préparées à la maternité saine, qui devaient créer et nourrir, tu les as transformées en incendiaires, pillardes, profanatrices, receleuses et meurtrières.

Jamais on n'a tant tué, jamais on n'a été aussi barbare. Tu as eu des morts à remuer à la pelle. Comme un avare qui enfouit ses trésors, tu as entassé partout des cadavres. La terre en regorge. Chaque sillon que trace la charrue en découvre quelques uns.

Tes parrains d'Allemagne, pour célébrer ta naissance, nous ont envoyé.... il y a de cela un an, jour pour jour,... leurs premières dragées meurtrières. Ta naissance a été saluée par une pluie d'obus.

Tu nous as laissé enlever nos plus braves provinces; tu nous as laissé imposer une rançon meurtrière; toutes nos ruines seront étiquetées de ton nom: tu nous as vendus, tu nous as égorgés, tu nous as déshonorés. Va-t-en, maudite! Je ne suivrai pas ton convoi. L'orchestre des bals de l'Opéra a seul le triste courage de te faire escorte. Au son d'un quadrille funèbre, Clodoche conduit le deuil. Va-t-en!

Domptant le dégoût qu'il nous inspire, nous garderons ton souvenir avec résignation.... d'abord. La colère ne nous est pas permise.

Quoi qu'il advienne, ce sera notre gloire de ne jamais t'égaler.

Et maintenant, petite, tu peux rentrer. Approche. J'ai à causer avec toi. Ecoute-moi bien. Je ne veux pas te prendre en traître. Je vais avoir les yeux sur toi, te suivre pas à pas, et conter au public tout ce que tu vas faire. Donne-moi cette grande joie de n'avoir que du bien à enregistrer.

Je serai indulgent pour tes débuts, parce que tu as du sang corrompu dans les veines; qu'il te faudra quelque temps et pas mal de dépuratifs pour acquérir la saine conception des choses, et la vigueur voulue pour les mener à bien.

Je ne te flatterai pas, parce que de toi va dépendre, non-seulement notre sort présent, mais surtout l'avenir de nos enfants. C'est toi la semeuse qui va féconder nos sillons. Tu peux y jeter à pleines poignées le blé ou les liserons, la ciguë ou l'ortie. Choisis! L'année est solennelle. Des peuples vont mourir ou renaître, selon que tu auras bien ou mal conçu et agi.

Tu peux avoir dans l'histoire une page sans pareille. Il faut pour cela regarder les choses en face; sourire à la seule vérité; ne pas t'arrêter à ce qui te paraît agréable, mais à ce que tu sais être bien. Il faudra agir résolûment; prendre vite un parti, ce parti, un jour admis, en attendre les effets avec une patience que rien ne pourra rebuter.

Ton inflexible droiture, ta modestie digne et recueillie, ton ardeur à te réhabiliter, ton mépris pour la matière avilie, ton élan vers les conquêtes de l'intelligence, imposeront à tous le respect et dérouteront la duplicité. On te respectera, si l'on te voit te respecter.

Dans une pareille voie, tu peux nous faire souffrir. Ce qu'il faut absolument, c'est purifier, c'est assurer l'avenir. Le reste importe peu. Nous n'accomplissons sur la terre qu'une œuvre de transmission. Nos pères ont souffert pour nous, souffrons pour nos enfants.

Mais, il faut t'y attendre, tu auras beaucoup de peine à découvrir la vérité. C'est une de nos pires misères de ne pas savoir où gît le bien; de flotter hésitant d'une théorie à l'autre: d'avoir tant lu, que chaque argument qui se présente en fait surgir aussitôt dix autres qui le contestent. Nous levons les yeux au ciel et n'y voyons que le vide; nous les abaissons sur la terre, nous n'y voyons que de la boue. A force de douter, de sentir notre conscience, notre intelligence, notre cœur ballottés dans tous les sens, par lassitude, plus que par conviction, nous finissons par tout nier. Ah! petite! petite! si tu pouvais nous servir de guide, comme tu serais bénie! L'herbe a poussé dans les sentiers honnêtes, depuis longtemps désertés. Nous ne savons plus où est le bon chemin. Va, petite, mets-toi en quête, et si tu le trouves, quel cri de joie sortira de nos poitrines! avec quelle ardeur nous te suivrons!

Ils sont plus nombreux qu'on ne croit, ceux qui voudraient se faire tuer pour quelque chose; mais ce quelque chose, quel est-il? Où le chercher? Accomplir le devoir est aisé; le bien connaître est difficile. Ce que j'admire dans les martyrs, ce n'est pas leur courage. Il n'est pas nécessaire d'avoir des qualités exceptionelles pour se laisser manger par des bêtes féroces. C'est devant leur foi ardente que je m'incline. Donnez-nous la foi, nous serons des héros.

Comment voulez-vous qu'on s'y reconnaisse? Toutes les idées sont travesties, tous les sentiments portent des pseudonymes. C'est un carnaval perpétuel, une débauche sans fin, un tohu-bohu sans précédents, au milieu desquels les plus aguerris sont écœurés et déroutés.

Je veux t'en donner une idée.

Je suis sorti ce matin. Voilà ce que j'ai vu, en allant de la Madeleine à la rue du Helder.

D'abord, une haute charretée de foin qui arrivait de la rue Royale. Cinq chevaux vigoureux n'étaient pas de trop pour la traîner. Le conducteur marchait à la tête de son attelage.

Quand la voiture a passé devant la station des omnibus, un conducteur s'en est approché et a arraché une pleine brassée de fourrage. Ses confrères, trouvant la farce bonne, en ont tous fait autant. Les cochers de place n'ont pas voulu être moins plaisants que leurs collègues des omnibus: ils se sont également mis au pillage. Les galopins, toujours friands de rapine, sont arrivés par bandes, on ne sait d'où. Ils ont éparpillé le foin sur la chaussée, accompagnant leur méchante action de lazzi vulgaires.

Lorsqu'elle arriva devant la rue de la Paix, la voiture avait perdu une importante partie de sa charge. Le charretier ne se doutait de rien. Il riait de voir rire la foule. Cependant, l'idée bien naturelle de savoir de quoi on riait lui traversa la cervelle. Il se retourna. Sa surprise et sa colère furent si grandes, que la joie des badauds ne connut plus de bornes.

Alors commença une chasse à courre qui ne dura pas moins de cinq minutes. Le gibier était abondant, mais agile en diable. Le chasseur avait trop de rage pour être habile. Les gamins gambadaient devant lui, enfourchaient l'attelage, se glissaient entre les roues, imitant l'aboi des chiens, et chaque fois qu'ils passaient près de la charrette, arrachaient des poignées de foin qu'ils venaient jeter sous ses pieds. Un malheureux, cependant, finit par être pris et reçut en plein visage un coup de poing de maître.

Comme il y avait des dents cassées, un nez endommagé, un œil poché, des agents se sont approchés. Ils ont dressé l'inventaire des dégâts faciaux, ont pris les noms des combattants, ont emmené la voiture en fourrière et le voiturier au violon.

Il est bien évident que, si la justice municipale n'était pas intervenue, le charretier, pour ne pas recevoir de reproches de son patron, eût entrepris de faire payer au destinataire la charge amoindrie, comme si elle eût été intacte. Il est non moins évident que, dans le cas où l'expéditeur eût appris le tour joué par son mandataire à sa pratique, il se fût bien gardé de faire des excuses et surtout de compenser le dommage. Il eût fait semblant de ne rien savoir de peur de décourager un charretier *habile*, de jeter la défiance dans l'esprit de son client, de causer quelque désagrément au piqueur qui aurait facilité sa fraude.

Eh bien! petite, ne t'y trompe pas. Ces conducteurs, ces cochers, ces gamins, ce voiturier, ce patron, ce piqueur, sont des voleurs.

Tu auras souvent occasion de remarquer que depuis le siége, depuis qu'il nous a fallu vivre d'expédients, de réquisitions forcées, depuis la Commune surtout, nous avons admis le vol *plaisant*. En temps de guerre cela s'appelait *chaparder*. Le chapardage a survécu à tout. Le voilà entré dans nos mœurs.

Après avoir suivi quelque temps des yeux le charretier qui s'éloignait de fort mauvaise grâce entre deux agents, j'allais continuer mon chemin, lorsque je vis sortir d'une boutique de parfumerie une jeune fille qui se mit à courir jusqu'à ce qu'elle eût rejoint, sous une porte cochère, une amie qui l'attendait.

Le hasard me fit entendre le fragment suivant de conversation :

— Eh bien!... as-tu pu la faire passer?

— Oui, dit la dernière venue. Je l'ai placée entre deux bonnes pièces et la caissière n'y a vu que du feu.

— En voilà une chance! Moi, je n'oserais jamais présenter une pièce fausse. Je deviendrais rouge tout de suite. Je tremblais de te savoir dans la boutique... ainsi!...

— Cela prouve que tu es bête.

— Il me semble que c'est voler.

— Tiens!.. pourquoi donc que je garderais la fausse monnaie? On me l'avait donnée, je l'ai repassée. C'est tout naturel. Avant un quart d'heure, la marchande l'aura placée. Ne t'attendris pas, va! Elles sont toutes habituées à ça.

Ceci est encore un échantillon assez commun de la façon dont patauge notre sens moral. Si nous appelons les choses et les gens par leur nom, cette jeune fille est une voleuse; et c'est à son intention que les législateurs ont introduit dans le code pénal certain article 135.

Voleurs, voleuses, fripons!... il faut que chacun ait le courage de vous appeler par votre nom. On se rincera les lèvres ensuite. Appelons chats, les chats; et les Rolet, fripons.

Pauvre année de trois jours, continue ton triste voyage. Je t'ai fait entendre la vérité. Profiteras-tu de mes avis?

Quant à vous, royalistes et républicains, catholiques et athées, champions de toutes les causes, vous serez traîtres à votre pays, si vous n'encouragez pas, si vous ne soutenez pas la pauvre année nouvelle.

Je pourrais vous parler de bien des choses cette semaine :

De l'empereur du Brésil, allant s'asseoir sur les bancs de l'École de droit, et mêlant ses applaudissements à ceux dont les élèves saluaient le professeur Ortolan, le célèbre commentateur des *Institutes* de Justinien, dont certains journaux, plus royalistes que les empereurs, ont attaqué dernièrement les convictions libérales;

De la Monarchie-République-Empire, dernière création de Son Excellence le citoyen monsieur Gagne, et de l'accueil que lui a fait l'assemblée électorale de la rue d'Arras;

De la candidature du citoyen Rossel père, dont la douleur respectable sert de boniment haineux, et du dogme de l'hérédité démocratique, implanté par les adversaires des principes d'hérédité civile et monarchique;

Du général Cluseret charmant les loisirs que lui laisse la Commune par l'assassinat de la famille de don Antonio Cazal et le pillage de son hacienda;

De l'Exposition des Beaux-Arts dont l'ouverture est fixée au 1er mai; des réceptions officielles, des politesses nomades; de ceci, de cela, et de mille autres choses encore, mais je dois réserver l'espace qui me reste au gros événement de la semaine.

Samedi, 30 décembre, l'Académie française s'est réunie pour procéder à l'adjudication de quatre fauteuils provenant de la succession de MM. le comte de Montalembert, Villemain, Prévost-Paradol et Prosper Mérimée, défunts en état d'immortalité.

Les concurrents étaient nombreux et surexcités par trois mois de retard.

M. le duc d'Aumale, qui aspirait seul au premier fauteuil, a été élu par 28 voix sur 29 votants. Le solitaire récalcitrant serait M. Legouvé. Il aurait voulu, en déposant un bulletin blanc, protester au nom de la littérature offensée. N'est-ce pas pousser loin les scrupules, lorsqu'on est le collègue de MM. Jules Favre, Emile Ollivier et *tutti quanti*?

L'Académie est en réalité un Sénat déguisé, une deuxième Chambre aux allures aristocratiques et grincheuses qui ne relève que de son bon plaisir.

Je n'entends pas, surtout en dix lignes, discuter le plus ou moins d'utilité d'une institution aussi célèbre, aussi vénérable, composée d'hommes aussi éminents et respectés; mais enfin, n'y aurait-il pas lieu, ne serait-il pas grand temps de re-créer une Assemblée exclusivement savante, artistique et littéraire, fortement indépendante, et assez préoccupée de sciences, d'arts et de lettres, pour se désintéresser absolument du mouvement politique, une véritable académie, enfin? Je suis certain que M. le duc d'Aumale serait fier d'en devenir le Richelieu.

M. Littré a enlevé sans coup férir le fauteuil de M. Villemain, par 17 voix contre 9 données à M. St-René Taillandier, et 3 à M. de Viel-Castel. L'affaire a été chaude.

Mgr d'Orléans a combattu le pape des athées. Comme évêque, il a peut-être bien fait; mais il devait savoir qu'il serait battu, et que sa défaite donnerait au triomphe de son adversaire des proportions qu'il n'eût pas eues. Peut-être eût-il été plus adroit d'oublier le propagateur de la *Philosophie positive* d'Auguste Comte, le traducteur de la *Vie de Jésus*, de Strauss, et de ne voir en lui que l'auteur incomparable du *Dictionnaire étymologique de la langue française*, le continuateur de l'*Histoire littéraire de France*. Appeler la discussion sur le terrain religieux avec certitude d'être battu, c'était donner à battre la religion et le spiritualisme.

Ce n'est assurément pas le positivisme qui a triomphé dans une assemblée si souvent inspirée par M. Guizot. M. Littré n'a pas réussi à cause de son athéisme, mais bien malgré son athéisme; parce que son mérite, son talent et son caractère ne souffrent pas la discussion surtout si on les oppose au talent et au mérite de ses deux concurrents.

Mgr Dupanloup a envoyé sa démission à l'Académie française.

Le courageux évêque d'Orléans a-t-il eu raison? Je ne le crois pas. Plus le danger qu'il signale est grand, moins il convenait d'abandonner la place menacée. Je comprends sa douleur, son trouble, ses regrets, mais il importe de conserver aux choses leurs proportions réelles et leur véritable signification.

Si l'Académie, en accueillant M. Littré, avait entendu faire une avance au socialisme, elle n'eût pas élu le même jour l'antithèse de l'idée communiste : le duc d'Aumale.

Si les dix-sept parrains de M. Littré avaient entendu glorifier le positivisme, l'athéisme, le rationalisme, ils n'eussent pas donné leur voix, il y a peu de temps, à Mgr Dupanloup et au R. P. Gratry.

L'Académie n'est pas un corps solidaire, homogène; c'est un musée vivant dans lequel il importe de voir représenter toutes les couleurs du prisme intellectuel : Goya-Littré auprès de Raphaël-Dupanloup. Elle ne vit que par ses contrastes. Si elle était quarante fois le même homme, elle serait trente-neuf fois inutile; pour ne pas dire quarante.

M. Thiers n'est pas sorti le jour où Emile Ollivier est entré. Il a préféré le combattre, et les miettes d'Emile Ollivier, livrées aux quatre vents, disent s'il a eu raison.

M. de Falloux, ardent catholique, n'engage pas la conscience de M. Guizot, fervent protestant. Jules Favre et M. de Broglie, Camille Doucet et Victor Hugo ne sont pas solidaires.

Au risque de froisser M. Littré, je dirai que Voltaire a été infiniment plus malfaisant que lui. (Que M. Littré ne se décourage pas, il est encore jeune.) Les catholiques n'ont cependant pas refusé de siéger auprès de l'auteur des Contes et de mille pages dissolvantes.

Je regrette profondément le parti qu'a cru devoir prendre Mgr d'Orléans. On ne proteste pas devant l'ennemi, on lutte; et le terrain qu'il abandonne était le meilleur. Dieu me garde de douter du grand courage et de la persévérance du plus vaillant de nos prélats. La douleur l'a égaré.

L'Académie n'a qu'une chose à faire et elle la fera : refuser la démission qui lui a été adressée.

Le troisième fauteuil est resté à M. *Camille Rousset*, battant MM. de Viel-Castel, de Mazade, de Loménie et Saint-René Taillandier. J'allais oublier M. Mary Lafon, tout comme si j'étais de l'Académie. Il n'a pas obtenu une seule voix.

Je dois confesser que je connais fort peu M. Camille Rousset. Je sais qu'il a publié des travaux appréciés sur Louvois; une étude sur les volontaires de 1792. J'en sais trop peu pour apprécier si l'Académie n'est pas pour lui une bien grosse récompense. J'ai fureté, questionné, et le hasard m'a fort mal servi. Personne n'a pu m'édifier consciencieusement sur les mérites du nouvel immortel. Un de nos érudits m'a répondu : — « Attendez donc!... Est-ce que ce n'est pas un monsieur qui a écrit quelque chose sur Colbert? » — C'est la seule appréciation que j'ai pu obtenir. Je la trouve insuffisante. Vapereau lui-même n'a pas catalogué M. Camille Rousset. C'est Vapereau et nous qui avons tort. Je frappe sa poitrine et la mienne, et coupe court à toute critique. Le mieux est de terminer ce paragraphe par la formule télégraphique du bon vieux temps : « Interrompu par le brouillard. »

Après deux tours de scrutin, *M. de Loménie* s'est assis dans le quatrième fauteuil. La première épreuve en lui donnant 13 voix en a également donné 13 à Ed. About. La seconde lui en a valu 15. About n'avait plus qu'à mourir. C'est ce qu'il a fait. Quelques reporters l'ont même *suicidé*. C'était aller trop loin.

La *Revue des Deux-Mondes* est décidément l'antichambre de l'Académie. Il va devenir hors de prix d'y écrire. M. de Loménie a été un de ses collaborateurs assidus. Ses études biographiques signées *Un homme de rien*, ses travaux sur les hommes de 89, sur Beaumarchais; son histoire du droit de succession au moyen âge; ses cours de littérature au collége de France et à l'Ecole polytechnique, devaient tôt ou tard lui ouvrir les portes de l'Académie. Il se peut que je me trompe, mais je crois que M. de Loménie, échouant cette fois-ci, eût promptement pris sa revanche, tandis que l'auteur de la *Grèce contemporaine* ne sera plus immortel qu'*in partibus infidelium*.

M. Mary Lafon a concouru deux fois sans obtenu une voix. Il a dû, pour en arriver là, faire plus de quarante visites. Cette obligation de quêter à domicile des suffrages que l'on paye dignité comptant, qu'on les obtienne ou non, me semble féroce et surannée. Comme je comprends A. Dumas refusant d'entreprendre une pareille tournée électorale!

Il y a des piéges dans la propriété.

Je me rappelle certaine élection pour laquelle six voix décisives avaient été promises, et qui ont été données en effet, mais de la manière suivante : Deux au premier tour de scrutin; deux au second et deux au troisième.

Que dites-vous aussi de Royer-Collard recevant dans une circonstance semblable, la visite d'Alfred de Vigny? Il est tard. Le dîner est prêt.

— Dites à ce monsieur de repasser un autre jour, crie à son domestique, qui s'éloigne, l'illustre chef des *Doctrinaires*.

Alfred de Vigny ne se tient pas pour battu. Il avance et se trouve bientôt en présence de son arbitre.

— On ne vous a sans doute pas dit qui je suis, monsieur?

— Si fait! si fait!

— Je suis le comte Alfred de Vigny.

— Eh bien, après?

— Je croyais mon nom connu.....

— Pas assez! pas assez!

Et Royer-Collard tourne les talons, abandonne son futur collègue dans l'antichambre et rentre en criant de manière à se faire entendre de l'office et de la cuisine :

— Servez! J'ai renvoyé le monsieur.

Avouez qu'il faut avoir une fiévreuse envie de siéger à l'Académie pour s'exposer à de pareilles aventures.

PIERRE LE HESTRE.



LE MATIN DU JOUR DE L'AN A PARIS. — Les mendiants autorisés quittant le quartier Saint-Victor pour se répandre dans la capitale. — (D'après nature par M. Desroches-Valnay.)



L'ADORATION DES MAGES.

Fresque de Luini. — Musée du Louvre. — Dessin de M. Duvivier.

LES MENDIANTS DU 1er JANVIER

(Voir la gravure p. 4)

A certains jours de fête, la population mendiante de Paris se trouve subitement centuplée. Des bandes d'enfants harcèlent les passants au coin des rues; des chanteurs enroués, saluant de la casquette, circulent lentement sur la chaussée; les passages les plus fréquentés sont envahis par des porteurs de sébiles et d'écriteaux, dont la figure fait mal à voir.

Dans chaque cour on entend l'aigre musique de concertants nomades, et on se demande : *D'où sortent-ils?*

Notre dessinateur a voulu répondre à la question. Il a couru les plus sombres tavernes du quartier Saint-Victor, et il nous montre le départ d'une compagnie de gueux, — derniers représentants des tribus qui peuplaient jadis la cour des Miracles.

Le faux marin, la mère de famille dont les enfants ne grandissent jamais, l'ouvrier dont le travail consiste à se dire *sans travail,* le vieillard à barbe émouvante, partent pêle-mêle avec le harpiste italien, le violoneux en miniature et le dresseur de caniches. Chacun court à son quartier, à son public, et le soir on se trouvera de nouveau réuni pour comparer les produits de la journée. Celle du 1er janvier compte entre les meilleures.

Au premier plan, n'oublions point la reine de la fête, — une cul-de-jatte, — à laquelle toutes les âmes sensibles donneront certainement leur sou. Cette cul-de-jatte est fort enviée, et, si elle n'est pas en possession d'époux, elle a dû recevoir plus d'une proposition d'alliance.

On donne volontiers à Paris, on donne dans les classes pauvres, non moins que dans les classes riches. On voit bien souvent de pauvres ouvrières mettre leur obole dans la main d'un aveugle qui fait dans sa journée plus qu'elles. Quant aux ouvrières qui ont quitté le travail pour mener une vie plus facile, leur générosité est proverbiale. Les pauvres filles semblent chercher dans l'aumône la rédemption de leurs désordres.

Il y aurait beaucoup à dire sur la mendicité dans la rue. Pour qui connaît son Paris, elle y est généralement plus un métier qu'un accident. C'est une tache à faire disparaître tout en fournissant à la charité publique un moyen plus sûr et plus digne de s'exercer.

UNE FRESQUE DE LUINI

(Voir la gravure p. 5)

Précurseur du Corrège pour la grâce, de Michel-Ange pour la force, de Raphaël pour la beauté, Léonard de Vinci laissa derrière lui des imitateurs qui parvinrent à refléter heureusement son style et sa manière. En effet, si peu d'artistes ont été malheureux autant que lui dans la destinée de leurs œuvres, bien peu, en revanche, ont eu des disciples attachés au même degré que les siens au culte de leur maître. Il est vrai qu'une aussi grande ferveur coûta aux élèves de Léonard une bonne partie de leur renommée: ils sont loin d'être connus comme ils méritent de l'être. Mais ne nous en étonnons point. Eux-mêmes, ils ont préparé cet effacement. Sans doute beaucoup de grands artistes, de ceux qui s'imposent à l'admiration universelle, par le caractère de leurs inventions, par la puissance de leurs facultés originales, se sont soumis d'abord à copier attentivement et scrupuleusement leurs devanciers; chez eux, toutefois, cette période d'imitation fut de courte durée, elle ne dépassa guère le temps de l'apprentissage et ils devinrent Raphaël, ou Titien, ou Corrège. Au contraire, d'autres, voués à peu près sans partage à un but unique, ont borné leur essor, satellites dociles, à graviter autour du même astre. Ainsi Andrea Solari, Gaudenzio Ferrari, Bernardino Luini, hommes de grand savoir assurément, mais dont la personnalité disparaît presque tout entière dans les rayons de la gloire du maître. C'est-à-dire que leurs œuvres sont très-fréquemment confondues avec celles de Léonard, assez haut titre d'honneur, après tout, pour eux, qu'une pareille méprise soit possible.

C'est principalement en Lombardie que ces artistes sont répandus. Là, on rencontre souvent de leurs peintures. Mais on en trouve aussi dans les autres contrées de l'Europe; Paris, entre autres, en possède plusieurs auxquelles ne manquent certes point les sympathies des connaisseurs. Luini surtout est bien représenté au Louvre, qui avait déjà de ce peintre deux ou trois cadres fort remarquables, lorsque l'acquisition des fresques de la collection Litta vint l'augmenter, il y a trois ou quatre ans, d'œuvres aussi intéressantes à étudier qu'agréables à voir. Il y a effectivement bien de la grâce, bien du charme dans ces suaves et douces compositions, d'une expression tendre, d'une exécution large et moelleuse à la fois, d'un coloris empreint de calme et de sérénité.

Dans le numéro de ce jour, nous donnons la gravure de la plus importante. Qu'on veuille bien nous croire, même le musée de Brera à Milan, si riche en œuvres du peintre, n'en saurait montrer de mieux conservée que celle-ci et donnant une idée plus nette et plus juste du talent de Bernardino Luini.

O. M.

LES ENFANTS

ÉTUDES D'APRÈS NATURE

(Suite)

III

Ce qu'il importe de faire savoir aux femmes

L'ENFANT ABANDONNÉ

Il faut qu'elle soit bien misérable, la mère qui abandonne son enfant!

Délaisser son enfant au coin de la borne, l'hiver, ne fût-il pas exposé à mourir de froid, c'est tuer volontairement et à jamais sa part de bonheur, de rayonnements, de joies, d'espérances et de sourires.

Il faut donc que la mère soit bien malheureuse, qu'elle craigne que le dernier morceau de pain ne lui manque, pour se laisser entraîner à cette cruelle extrémité!

Son histoire est courte. Un séducteur l'a abandonnée. Elle gagne sa vie au dehors pour rapporter un chétif salaire; elle a craint que l'enfant ne l'empêchât d'accomplir sa tâche. Des semaines de morte-saison sont arrivées qui lui ont fait épuiser le crédit partout.

Elle n'en est pas moins coupable.

La neige tombe; l'enfant abandonné crie, éveillé par l'air vif. Il n'est pas d'être qui, ému de ce spectacle, ne se charge du précieux fardeau, pas d'âme assez indifférente pour passer son chemin sans être émue. L'enfant abandonné éveille la pitié de tous.

Non, la pauvre fille n'était pas digne d'être mère. Celle qui adore son enfant, déjà tout le monde l'aime. Les soins dont elle entoure le nouveau-né lui seront rendus avec usure.

Elle n'est pas riche; avec le moindre chiffon elle pouvait « faire son enfant beau. » Chacun autour d'elle eût ajouté quelques pièces à la layette, quelques lainages pour le garantir du froid.

FEUILLETON

PAPIERS DE FAMILLE

Suite (1)

VENGEANCE DE FEMME

Une année environ s'était écoulée après les événements qui viennent d'être racontés, lorsqu'un soir, au retour d'une partie de chasse aux environs, Bernard informa son maître que la jeune marquise Clorinde était partie en son absence.

Bernard lui remit une lettre. Meslin brisa vivement le cachet et lut :

« Vous m'avez sauvé la vie, je vous la dois encore. Je vous avais donné mon amour en échange du vôtre, et vous m'avez trahie. Malgré votre désir, je n'ai voulu d'autres liens que ceux qui nous unissaient. Vous n'avez point eu besoin de les rompre, d'autres chaînes ne vous auraient pas retenu.

« Je n'avais aucune arrière-pensée. Je songeais que peut-être l'amour n'a pas la durée de la vie, mais qu'une affection sincère peut lui survivre. La première fois que vous m'avez trompée, je l'ai senti en vous voyant paraître. Vous avez été plus affectueux qu'à l'ordinaire. Dans la suite, vous n'aviez plus la même crainte. Mon silence vous donnait de la hardiesse, et je n'aurais pu préciser un soupçon avec la même certitude. Je me disais alors que votre amour n'était pas inflexiblement soumis aux mêmes lois que le mien, et si vous étiez seul pour moi, je me suis résignée à n'être pas seule pour vous. Mon amour était ma vie. Je n'ai jamais eu à combattre même une pensée involontaire pour vous rester fidèle, et je n'ai pas le mérite d'un sacrifice à faire valoir. Voyant que votre cœur m'appartenait tout entier, j'avais trouvé le courage de garder mon bonheur troublé, mais non détruit. Vous auriez pu me tromper moins souvent, car à chaque avertissement, je cherchais à vous plaire davantage.

« Ai-je besoin de vous dire combien j'ai souffert en apprenant votre liaison à Venise, pendant que je comptais les jours qui me séparaient de vous? Ce secret m'a été révélé trop tard. Je ne vous ai jamais interrogé. C'était déjà mentir que de me tromper; sans doute, un nouveau mensonge aurait eu pour excuse le soin de mon repos. Je vous avais pardonné vos amours passagères; mais je n'ai pu supporter cette dernière trahison. Gardez donc votre liberté comme je reprends la mienne aujourd'hui.

« Vous ne m'aimez plus. Adieu.

« CLORINDE. »

Meslin ne comprit pas tout d'abord le sens de cette lettre. La seule impression que lui causa sa lecture, c'est que Clorinde n'avait pas obéi à un premier mouvement et que sa détermination était réfléchie. Il ne voyait pas autre chose que la conclusion brutale de sa fuite : Clorinde était partie, et il désespérait de la retrouver.

Cependant, quand le premier moment fut passé, il relut sa lettre comme si elle contenait un sens caché, une espérance de pardon. A la fin, il se rendit à l'évidence qui aurait frappé un esprit froid et indifférent. C'était bien là le langage de la passion, le cri de l'amour étouffé par la haine et le désir de la vengeance.

Le premier soin de Meslin fut de mander Prudence et de s'enquérir auprès d'elle des faits particuliers qui avaient accompagné le départ de Clorinde. Prudence ne paraissait pas vouloir envisager cette aventure par ses côtés tragiques.

— Mademoiselle a fait atteler la berline et n'a emporté qu'une malle, répondit-elle à la première question de son maître. Je croyais qu'elle allait passer quelques jours à Dijon, comme elle a coutume de le faire quand vous êtes absent plusieurs jours. Je ne sais rien de plus.

Meslin gardait le silence, absorbé par les réflexions qui se croisaient dans sa tête.

— J'espère, monsieur Henri, reprit Prudence, que vous n'allez pas courir après la marquise?

(1) Voir depuis le n° 761.

Pourquoi a-t-elle désespéré de la compassion?

Comme un enchanteur, l'enfant eût arraché des sourires, même aux bouches qui sourient rarement, et chacun de ces sourires eût rempli d'émotion son cœur de mère.

Et elle l'a abandonné! Et une autre, plus pauvre qu'elle, se montrera plus humaine! Un ouvrier, chargé de famille, apportera le nouveau-né à sa femme, qui le suppliera de ne pas le porter aux Enfants-Trouvés.

Celle qui fut mère est obligée de fuir son quartier. Et dans le coin de quelque faubourg, quand, sombre et désolée, elle se jettera dans la débauche pour s'étourdir, elle n'y trouvera que le remords, et sans cesse sa vie sera empoisonnée par le souvenir de la lugubre nuit d'hiver pendant laquelle deux bras d'enfant s'agitaient hors des langes, la suppliant de ne pas se dérober à leur étreinte.

Pauvre femme! pour avoir désespéré de la charité, son cœur est vide à jamais, à jamais ses yeux restent sans larmes.

DÉVELOPPEMENT DE L'IMAGINATION

Il ne faut pas croire que l'enfant soit émerveillé à la vue de jouets somptueux.

Au jour de l'an, laissez-le libre d'entrer chez Giroux ou de s'arrêter à l'étalage du marchand forain qui, dans sa cabane de planche, vend des jouets de Notre-Dame-de-Liesse, l'enfant n'hésitera pas : il courra vers les gaies colorations picardes sans s'inquiéter si elles ne coûtent qu'un sou, et il laissera sans regret les jouets fastueux de dix louis.

Un enfant qui a à sa disposition des poupées de toute taille, depuis la grande demoiselle recouverte de dentelles jusqu'à la *catau*, sans autre ornement que l'incarnat de ses joues, donnera tout son temps à la pauvre déshéritée, si commode à habiller avec la moindre *foufe* (1).

L'imagination qui surabonde chez l'enfant a besoin d'être exercée.

L'enfant veut créer sans cesse. C'est une création qu'un trou en terre. De cette même terre qui sort du trou et qu'il tasse avec ses mains, l'enfant élève des montagnes qui lui paraissent d'une hauteur incalculable; un tas de poussière représente des architectures féeriques.

Michel-Ange n'apportait pas une plus grande application à modeler une statue qu'un enfant creusant un trou dans un jardin.

C'est le même mirage qu'exerce la poupée d'un sou, qu'il faut *faire belle*.

L'autre, la riche, celle couverte de soie, n'a besoin de rien. L'enfant le sait et la dédaigne; mais cette petite créature qui n'a en partage que ses yeux bleus, sa placidité, ses joues roses et un sourire éternel sur des lèvres de cerises, quelle imagination faut-il pour l'habiller d'un chiffon d'indienne qui sera la robe, d'une rognure de tulle qui sera le fichu!

Cette besogne demande à l'enfant de longues heures qui passent comme une minute. Jamais, plus tard, jeune fille allant à son premier bal ne trouvera le temps de la toilette si bien employé.

Que de soins, d'attention pour la pauvre poupée, à laquelle l'enfant pense en s'endormant, en s'éveillant!

Ne croyez pas que l'enfant se trompe sur la condition de cette poupée. La petite fille rit la première de sa modeste toilette, des horions qu'elle reçoit.

En jouant avec sa poupée, l'enfant lui a cassé la tête. Elle lui en improvise une avec des chiffons sur lesquels elle demande qu'on lui trace des barres qui lui représenteront une bouche, des yeux; et ce morceau de linge sur un corps de carton sera encore préféré aux autres poupées.

Dans les anciens drames où, pour décor, un écriteau portait l'inscription : *Ceci est une forêt*, si le poëte faisait plus d'efforts et appelait en aide tout son génie, le peuple était plus attentif, plus croyant à une conception dramatique sans mise en scène.

La poupée d'un sou développe l'imagination de l'enfant comme le poëte développait jadis celle du peuple.

L'ENFANT, MIROIR DU PÈRE

Les grands esprits voués au célibat pour se consacrer tout entiers à la culture des lettres, des arts et des sciences, ont raison. Ce n'est pas l'égoïsme qui les a éloignés du mariage : leurs œuvres sont des enfants auxquels il faut consacrer tous ses soins, toute sa pensée. Comme des bénédictins, ils se sont condamnés à une reclusion absolue; et plus d'un regrette le foyer conjugal auprès duquel il aurait trouvé place aux jours d'abattement et de désillusion; mais comme il n'est donné qu'à quelques rares esprits d'allumer les flambeaux intellectuels qui éclairent une nation, les autres hommes qui ne sont pas préoccupés de laisser des œuvres que consultera l'avenir, laissent des enfants.

C'est une aussi grande préoccupation que de créer une œuvre puissante.

Le poëte inquiet se demande comment la foule accueillera sa création. L'a-t-il portée en lui assez longtemps?

Le père pense à ce que deviendra son fils, quelle éducation il faut lui donner, quels risques l'enfant courra dans le monde.

L'enfant est un miroir; sans cesse le père l'a devant les yeux.

L'enfant réveille le passé, l'enchaînement des choses, le souvenir de plus d'une faute.

— Ai-je suivi la véritable route pour être heureux? se demande le père anxieux. Ma jeunesse n'a-t-elle pas été dépensée follement? Dans maintes occasions n'ai-je pas moi-même dressé des barricades devant mon bonheur?

Chose singulière que les enfants ne soient pas meilleurs que leurs pères!

Comme un ouvrier qui, les années d'apprentissage terminées, a acquis les connaissances nécessaires pour devenir maître à son tour, le fils d'un homme devrait toujours posséder des qualités supérieures à celui à qui il doit le jour.

L'éducation a été mauvaise, quand les qualités morales du fils ne sont pas supérieures à celles du père.

Si, dans le ménage, la femme faisait plus corps avec l'homme, si son éducation la poussait à s'intéresser à ce grave problème, c'est à elle qu'incomberait le beau rôle de réformateur d'où découlerait l'avenir, non pas seulement d'un enfant, mais de la société, de l'humanité.

Un homme qui aurait assez de confiance pour s'ouvrir tout entier à sa compagne lui confierait ses fautes du passé, dirait comment il pouvait les éviter, par suite de quelles faiblesses il s'y est laissé entraîner, par quels vices il a été souillé et la profondeur de l'ornière du fond de laquelle il a eu tant de peine à sortir; mais les femmes elles-mêmes ont besoin de recevoir la forte éducation qui leur permette de comprendre l'homme.

Combien prendraient en pitié le mari avouant ce qu'il pouvait être, la sagesse qui lui a manqué, l'expérience qui lui est venue trop tard! Ce sont des confidences dangereuses que ces aveux de faiblesses à une faiblesse qui plus tard peut en abuser.

Il faudrait une femme d'un esprit droit et cultivé qui, méditant sur de telles confidences, attendrait le jour d'en faire une source d'enseignement pour son fils. A coup sûr alors elle pourrait corriger certaines ana-

(1) *Foufes*, petits morceaux d'étoffes de toute couleur qu'on donne, en Picardie, aux enfants pour recréer leurs yeux.

— Pourquoi?

— D'abord, parce qu'elle court mieux que vous, et ensuite, parce qu'elle reviendra bien toute seule. Il faut la laisser bouder tout à son aise.

— Il ne s'agit pas de bouderie, nourrice. Tu connais le caractère de Clorinde. Je vais te lire sa lettre, et tu me donneras ton impression.

— Monsieur Henri, dit Prudence après avoir religieusement écouté cette lecture, je ne me connais guère aux amours des grandes dames.

— En haut ou en bas, c'est la même chose. Dis ton avis.

— Franc comme l'or. Mon idée est que Mlle Clorinde vous aime plus que jamais.

— Elle est partie. Je veux la retrouver.

— Puisqu'elle est partie pour vous punir, le plus sûr est de l'attendre. Elle trouvera bien le moyen de savoir ce que vous faites. Si elle apprenait, par exemple, que vous êtes retourné au château de Surgères, je crois qu'elle reviendrait tout de suite... Elle était très-jalouse de Mlle de Surgères.

— Et si elle était sur la route de Venise pour se venger de la comtesse Lucrezia?

— Elle en est bien capable. La petite marquise est femme à lui faire payer cher d'avoir pris sa place, surtout si elle sait que la comtesse Lucrezia est mère d'un enfant qui a du sang de Poligny dans les veines.

— Tu as raison. Le moindre mal qui puisse arriver, c'est un scandale... Tu vas partir pour Dijon, poursuivit Meslin en s'adressant à Bernard qui assistait silencieusement à cette scène. Informe-toi si la marquise a quitté la ville, tu tâcheras de suivre la piste. Dans tous les cas, tu partiras en poste demain matin. N'épargne pas l'or. Tu arriveras à Venise avant elle et tu avertiras la comtesse Lucrezia.

— Je serai prêt dans une demi-heure.

— Tu m'écriras en route et dès ton arrivée. Une fois à Venise, tu prendras les ordres de la comtesse et tu me tiendras au courant. Il faut prévenir le danger. Je n'ai pas d'autres instructions à te donner. Tu as mes pouvoirs. Va.

Prudence sortit lentement sur les pas de Bernard. Une fois hors de la présence de son maître, elle murmura :

— J'ai toujours eu le pressentiment qu'il y aurait un malheur dans la maison de Poligny.

Bernard suivit fidèlement ses instructions.

A Dijon, il apprit à l'hôtel des Messageries qu'une jeune dame, dont le signalement s'accordait avec celui de la marquise, était partie par la Malle à destination de Lyon et de Marseille. Bernard courut porter cette nouvelle à Me Beneux pour être transmise au comte de Poligny, puis, sans perdre une heure, il fit atteler une chaise de poste et brûla le pavé.

Il parvint à dépasser la Malle à Avignon. Quand elle arriva à Marseille, il put voir de ses yeux Clorinde descendre du coupé de la diligence. Il la suivit, et s'étant assuré qu'elle était descendue à l'hôtel des Colonies, situé près du port, il retint une chambre dans un hôtel voisin et s'informa des navires en partance pour Gênes.

Il ne doutait pas que Clorinde ne se rendît à Venise. Comme le succès de sa mission exigeait qu'il échappât aux regards de la fugitive, il prit le parti d'arriver avant elle, quitte à chercher sa trace après avoir averti la comtesse Lucrezia.

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis que Clorinde avait quitté le château de Poligny lorsque Bernard, de retour de son voyage, se présenta devant son maître sans avoir signalé son arrivée.

— Eh bien? dit Meslin.

— La comtesse Lucrezia est morte assassinée.

— Assassinée?... Par qui?

— On l'ignore à Venise.

A cette révélation, Meslin considéra froidement Bernard et lui dit avec tranquillité :

— Parle.

— En arrivant à Venise, je me présentai au palais de la comtesse Lucrezia.

Le portier me reconnut et me dit :

— Vous venez de la part de votre maître, le comte de Poligny?

Je répondis que j'avais une communication à faire à la comtesse par vos ordres.

Il m'apprit alors que la comtesse Lucrezia Martello avait été frappée d'un coup de poignard à la poitrine, en sortant de la chapelle où elle allait chaque jour faire ses dévotions à la Madone, au bord du canal, à quelque distance de l'escalier où stationnait sa gondole.

Cette coïncidence singulière frappa Meslin.

Bernard poursuivit :



1871. — LE GÉNIE DE LA DESTRUCTION. — (Dessin de M. Chifflart.



1872. — L'AURORE NOUVELLE. — (Dessin de M. Chifflart.)

logies dangereuses de l'enfant et du père; en veillant attentivement sur ces premières pensées, elle épargnerait à l'enfant les passions qui ont assailli le père! Et on n'entendrait plus ces gens désillusionnés, qui, ayant appris trop tard la sagesse, disent d'un ton de regret : « Ah! si je recommençais la vie! » Car c'est l'enfant protégé contre les faibles qui, lui seul, peut recommencer dignement la vie du père.

CHAMPFLEURY.

(A suivre.)

LES DEUX GÉNIES

(Voir la gravure p. 8)

Rendant compte des dessins faits par M. Chifflart pour la *Chanson de Roland*, un critique le félicitait naguère, en disant que M. Chifflart rappelait M. Gustave Doré en son jeune temps. De telles comparaisons me semblent en général d'autant plus inutiles que leurs bases ne sont jamais également assises. Si pourtant, il était permis de dire que l'artiste évoque ici un autre nom que le sien, les deux compositions que nous avons sous les yeux nous feraient penser à Prudhon, le maître élégant et sévère.

Prudhon eût avoué ce génie lugubre, cet ange de la mort, se dressant dans les ténèbres sur les ruines qu'il a faites, dardant au loin ce regard fixe, fatal, implacable comme son épée, d'où le sang ruisselle encore...

Il eût aimé aussi cette jeune aurore se dégageant de la nuit pour annoncer la lumière nouvelle. Les dernières ombres l'enveloppent encore trop pour qu'elle sourie aux splendeurs de la renaissance future. Mais n'est-ce point un peu l'image du présent? L'espoir seul nous reste, et, en attendant que l'astre se lève, nous ne pouvons que répéter avec M. Grandsard, l'auteur d'un volume de poésies nouvelles : *l'Année maudite!*

Et pourtant, au matin, reprenant ta carrière,
Tu surgiras, vermeil, au regard ébloui,
Et tu ranimeras de ta jeune lumière
Le monde, à tes feux réjoui!

Ah! laisse-moi penser que ma patrie aimée
Du fond de son néant comme toi renaîtra,
Que par un court repos sa splendeur ranimée
Sur le monde encor brillera!

L. L.

COURRIER DU PALAIS

Tout bon chroniqueur qui se respecte, et qui respecte ses lecteurs, doit commencer son courrier cette semaine par un petit paragraphe bien senti, à cheval sur l'année qui finit et sur l'année qui commence; mais les choses du Palais ne prêtent guère à l'expression des sentiments doux et paisibles qui doivent présider aux solennités du jour de l'an. Les malheureux qui m'occupent tous les jours, que je vois grimacer des sourires et des larmes que, bien rarement, je puis certifier sincères, me composent un tableau de souvenirs trop tristes pour que je vienne les mêler à vos joies de familles.

Aussi ferai-je bien de passer légèrement aujourd'hui sur les grosses catastrophes, sauf à vous les raconter la semaine prochaine.

D'abord, voici un fait judiciaire qui est tout à fait de circonstance; il s'agit de ce qu'on appelle à Paris : l'ennemi commun, le concierge! Le juge de paix du Ier arrondissement vient de rendre une décision qui va jeter une perturbation profonde dans toutes les loges de la capitale : Le denier-à-Dieu, monseigneur le denier-à-Dieu, est sujet à répétition !

Vous savez qu'en dehors des codes il y a la jurisprudence, c'est-à-dire l'ensemble des questions que la pratique soulève et dont la solution fait au moins présomption; puis il y a les usages reconnus, consacrés, particuliers à chaque province, à chaque département, souvent même à chaque ville? Eh bien! en dehors de tout cela, il y a encore les petites réglementations particulières que se font à elles-mêmes certaines professions, dans leur propre intérêt, et qu'elles finissent toujours par imposer aux autres. Ainsi, un concierge vous dira carrément qu'un denier-à-Dieu ne peut être réclamé et retiré que dans les vingt-quatre heures, après quoi il y a prescription absolue. Encore une vingtaine d'années, peut-être, et cette exigence passait dans les usages de la ville de Paris en matière de location. C'est si ennuyeux de plaider, et surtout de plaider pour trois ou cinq francs! Grâce au dévouement d'un locataire, voilà la question tranchée! Il a eu le courage de faire juger la question; combien de gens plus timides auront à l'en remercier!

Le fait est bien simple. Ce locataire avait arrêté un logement, et, comme il arrive neuf fois sur dix, il n'avait pas vu le propriétaire, il avait traité avec le concierge.

Quand arrive le moment de prendre possession des lieux, le propriétaire déclare du haut de son omnipotence qu'il ne lui plaît pas de ratifier les conditions de la location telles qu'elles ont été proposées par sa concierge et acceptées par le locataire, et ce dernier consent à se retirer. En vérité, il était bien bon, car, pour peu qu'il l'eût voulu, monseigneur le propriétaire aurait été forcé de subir les conventions que sa concierge avait faites pour lui. Enfin le bon locataire se désiste de son droit et, naturellement, il réclame au moins les cinq francs qu'il a donnés à la concierge, et la concierge refuse; les 24 heures sont passées! Je vous ai déjà dit avec quel courage M. le juge de paix du Ier arrondissement a fait justice de cet article du code de la loge: la concierge a été condamnée à restituer les cinq francs. — C'est une véritable révolution.

Maintenant, prenons garde! Si le désistement fût venu du locataire, la décision eût-elle été la même? En bonne équité, j'en doute!

Les petits vagabonds, les *enfants de la rue*, comme je les appelais, sont plus nombreux que jamais devant les tribunaux correctionnels. Hélas! soit misère, soit insouciance, je vois beaucoup trop de parents qui ne les réclament pas et qui, quand le tribunal les leur rend, accueillent cette faveur avec une forte grimace. Ah! ces terribles mots : « Je ne puis rien en faire, je l'abandonne! » sont bientôt dits. Si la paternité, ce privilége si doux, donne des droits, elle crée aussi des devoirs. Mais non, ne nous servons pas de ce mot terrible, racontons simplement ce que j'ai vu cette semaine à la 10e chambre.

L'enfant avait 12 ans; il était arrêté depuis deux mois. il avait fait mille mensonges pour cacher son nom et son identité, il avait composé les romans les mieux charpentés: Il était né à Dijon, il avait travaillé chez deux fabricants de cette ville; son père avait été tué par les Prussiens, sa mère était morte de douleur, etc., etc. Bientôt les renseignements pris par la justice étaient venus démentir toutes ces fables et le petit drôle était forcé d'avouer qu'il avait fui depuis un an la maison paternelle et que son père travaillait dans les ateliers du chemin de fer auprès de Lyon.

C'était mardi dernier, je crois, l'enfant allait être condamné pour vagabondage ou tout au moins envoyé dans une maison de correction jusqu'à sa majorité; mais voici le brave papa qui entre dans la salle d'audience. Depuis un an il avait demandé son fils à tout le monde, il avait écrit aux journaux, il ne pensait qu'à cela. La veille à minuit, il avait appris la nouvelle; à 2 heures du matin il était monté en wagon et il arrivait à temps, ayant au bras un

---

La comtesse avait été transportée à son palais. Le lendemain matin, c'est-à-dire le jour de mon arrivée, elle avait encore sa connaissance, mais l'avis des médecins était qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre.

Le portier se chargea de la prévenir.

La comtesse me fit appeler. Elle était seule... Voici, monsieur le comte, ce qu'elle m'a remis pour vous.

C'était un billet, sur lequel ces lignes étaient tracées d'une main défaillante.

« Caro, ta maîtresse m'a assassinée. Loin de toi,
« je ne tenais pas assez à la vie pour que ma mort
« soit vengée, et tu aimes trop celle qui m'a tuée
« pour que je t'impose ce devoir. Ma fille est en sû-
« reté au couvent des Bénédictines. Aime-la et
« qu'elle soit plus heureuse que sa mère. Je ne te
« verrai plus en ce monde, je vais mourir, ton nom
« sur la bouche, et le souvenir de ton amour dans
« le cœur qui t'aimait. Au ciel! adieu.

« LUCREZIA. »

Meslin ne put retenir un soupir.

Il fit quelques pas à travers la chambre. Après un long intervalle de silence, il s'arrêta devant Bernard :

— C'est tout?

— C'est tout.

— Ne m'apportes-tu pas aussi des nouvelles de la marquise?

— La marquise a dû arriver à Venise avant moi. J'avais pris la route de mer jusqu'à Gênes, et le mauvais temps m'a fait perdre au moins vingt heures. Je suis revenu sans l'avoir cherchée, pensant que ma mission était terminée.

— C'est bien, dit Meslin. Va prendre du repos.

Le soir même, comme Meslin était seul dans sa chambre, occupé à relire les lettres de la comtesse Lucrezia, Prudence l'avertit que la marquise venait d'arriver et s'était retirée dans son appartement.

Le comte fit un signe de tête, et Prudence s'éloigna sans ajouter une parole.

Tout dormait dans le château de Poligny, quand Meslin entendit un bruit léger de pas dans la chambre voisine.

La porte s'ouvrit, Clorinde était devant lui, calme comme si rien n'était changé dans leur vie commune.

— Monsieur, dit-elle en s'asseyant en face de lui, vous avez dû être surpris de mon brusque départ. Mon absence, d'ailleurs, n'a pas été prolongée, et je viens aujourd'hui vous faire mes adieux.

Meslin ne répondit pas.

— Je n'ai pas voulu vous quitter sans vous parler une dernière fois.

— C'est inutile, dit Meslin.

— Est-ce ainsi que vous me recevez?

— Oui, c'est ainsi.

— J'avais cependant une révélation à vous faire; vous la connaîtrez bientôt sans que j'aie besoin de vous en instruire. J'avais aussi une question à vous adresser; mais puisque vous refusez de m'entendre, je me contenterai de votre silence, à défaut d'un mensonge.

— Clorinde, dit Meslin en fixant sur elle son œil inflexible, je connais le pouvoir de vos résolutions. Vous venez m'informer de votre départ. Séparons-nous donc librement, comme nous nous sommes unis.

Clorinde eut un regard chargé d'ironie. Sa passion pour Meslin, lentement développée, était arrivée à une telle puissance qu'elle osait le braver. Avec cette profondeur de dissimulation dont la nature l'avait douée, elle avait su lui cacher la sauvagerie de son amour, et la terrible jalousie qui dévorait son âme était impénétrable.

Meslin, habitué dès sa jeunesse à dépenser au hasard les forces d'une organisation ardente, n'avait vu en elle qu'une adorable amie à l'épreuve de tous les sacrifices. Il ne savait pas quelle profonde blessure s'ouvrait dans ce cœur à chacun de ses caprices passagers. Jamais il n'avait songé à faire un effort pour mériter cette adoration absolue, cette tendresse héroïque et muette. La crainte de la perdre eut pu l'avertir, mais il était si sûr d'elle, elle était si près de lui, qu'il s'était endormi dans l'aveuglement de son bonheur.

— Ainsi, dit-elle avec un sourire, vous acceptez une séparation sans même vouloir en connaître la cause?

— Peu importe la cause.

CHARLES JOLIET.

(*La suite au prochain numéro.*)

panier plein de linge et de vêtements pour le cher enfant retrouvé. Il pleurait de joie, il pardonnait tout, il ne demandait que son fils. — Il a pu l'emmener, — il est vrai qu'il n'avait plus d'argent pour payer le souper et le coucher du soir; mais il s'est trouvé dans l'enceinte du tribunal de bonnes mains pour s'étendre vers lui !...

Bon voyage, bon père, brave ouvrier, vous avez laissé ici un bon exemple; consolez-vous en vous disant que le fils d'un digne homme comme vous doit nécessairement revenir au bien !

Il y a quelques jours, sur le banc de la cour d'assises, venait s'asseoir Cataneï, ouvrier sculpteur en albâtre, un homme de 28 ans qui, il y a un an, pendant le siége des Prussiens, a tué sa femme d'un coup de fusil. Cataneï avait été mis à la porte de la prison le 24 mai, au moment où les troupes régulières entraient dans Paris; pris pour un insurgé, il avait manqué d'être fusillé, et tout le monde, y compris la police, le croyait mort, quand on apprit qu'il avait été seulement arrêté, conduit à Versailles, et de là sur les pontons. Rien de plus simple que l'exposé de ce crime.

Cataneï avait vingt fois menacé de mort sa jeune femme, à laquelle il inspirait une terreur bien justifiée. Un soir, après une journée de querelles violentes entre les époux, on entend une détonation, on voit un homme s'éloigner, on reconnaît le mari, et l'on trouve la pauvre femme étendue, sans vie, dans sa chambre. Le fusil de garde national du mari était encore fumant et il manquait une cartouche au paquet renfermé dans la giberne.

L'accusé a jusqu'au dernier moment répondu à toutes ces preuves par des dénégations obstinées. Il adorait sa femme, et les querelles venaient de ce qu'il détestait sa belle-mère. — Voilà sa défense ! Il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Mais voici la contre-partie ; elle ne se fait jamais longtemps attendre : La femme Jehanne Nézer a essayé de brûler son mari pendant qu'il était étendu ivre mort sur son lit. Dans ce charmant ménage, les deux époux se grisaient à qui mieux mieux, et cette conformité de goûts ne les empêchait pas de vivre dans la plus mauvaise intelligence. C'était la femme qui battait le mari; le jour où elle a tenté de le brûler vif, elle lui avait déjà porté un coup de couteau qui avait produit une blessure douloureuse à la main.

Il fallait entendre ce malheureux homme raconter aux jurés sa lamentable histoire avec une sorte d'indifférence qui touchait à l'abrutissement. A chaque mauvais traitement qu'il avait enduré, il était allé boire un, deux, trois ou quatre verres de vin ou de liqueur, mesurant la dose à la gravité de la blessure et aux consolations dont il avait besoin !... C'est ainsi qu'il est tombé sur son lit et qu'il aurait été bien et dûment grillé si les pompiers ne l'avaient arraché à la mort. Mme Nezer avait trouvé tout simple de mettre le feu à la maison.

Elle le nie avec emportement et elle invoque pour sa défense certaines circonstances dont elle n'avait pas parlé dans l'instruction. Sur les réquisitions de M. l'avocat général, la Cour a renvoyé l'affaire à une prochaine session et il sera procédé à une instruction nouvelle.

Nous attendrons bien jusque là pour savoir ce qu'il adviendra à Mme Nézer.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

THÉATRE-FRANÇAIS : *Christiane*, comédie en quatre actes en prose, de M. Edmond Gondinet.

Les lecteurs du *Monde illustré* ne trouveront pas au bas du compte rendu des théâtres la signature de leur critique habituel; notre excellent confrère et ami Charles Monselet est en voyage, et c'est nous qui, pendant son absence, sommes chargé de la tâche délicate de suppléer le spirituel historien de la semaine dramatique; quand on a des amis dont on est sûr, on n'aime pas à faire de nouvelles connaissances, mais nous réclamons le bénéfice de ne pas être regardé ici tout à fait comme un étranger, car dans les colonnes de ce journal nous avons déjà eu l'honneur d'être présenté au public.

On aurait presque pu attendre le retour de Monselet pour saluer le succès que vient de remporter la Comédie-Française, et qui inaugure si brillamment la direction de M. Émile Perrin, car la *Christiane* de M. Gondinet est destinée à ne pas perdre de sitôt l'éclat de sa fraîcheur et la beauté de ses recettes; le siége du bureau de location n'est pas une des moindres gloires de la jeune année 1872, et il y a des assiégeants qui n'en sont encore qu'à leur première *parallèle*. Six mille francs tous les soirs, c'est à rendre rêveur M. de Bismark ; la France n'est donc pas encore épuisée?

Non, grâce à Dieu, prince, ni comme argent, ni comme esprit ; on n'aurait pas demandé mieux que de croire au-delà du Rhin, — ce fleuve à nous détenu par l'ennemi, — qu'il ne nous restait ni un écu, ni une inspiration; chacun se demandait : comment le théâtre pourra-t-il reprendre à Paris après de pareils désastres? Allons-nous être condamnés pendant cinq ans aux pièces de circonstance? La grâce française a triomphé de cette maladie mortelle pour toute autre race de producteurs; si nous ne regardions que les affiches, nous nous croirions volontiers aux beaux jours de 1867, l'ère de la jalousie européenne. Le Gymnase prend la défense des femmes trompées avec la *Princesse Georges*, de Dumas fils (un Dumas qui s'est fait ermite). Le Palais-Royal ressuscite la fantaisie parisienne avec *Tricoche et Cacolet*, une bouffonnerie d'un imprévu adorable et d'une valeur rare, comme une parade qui se jouerait sur des tréteaux d'or; enfin, le Théâtre-Français ressaisit son vrai rôle avec *Christiane*, une pièce charmante et délicate, qui répond à l'immense besoin qu'on éprouve de réagir contre les émotions malsaines et les insanités trop longtemps à la mode.

M. Gondinet est un homme heureux qui mérite son bonheur; travailleur infatigable, chercheur intelligent, il a réussi sans tapage comme ces gens habiles qui, sans donner un coup de coude, savent se frayer tout doucement un chemin à travers la foule. Parti du simple lever de rideau, il est arrivé à la *grande pièce* presque sans qu'on l'ait vu passer; et cet auteur timide qu'on traitait au début comme un écolier, aujourd'hui on le saluerait comme un maître; c'est le *talent aimable* par excellence ; il a cent qualités qui, prises une à une, n'offriraient peut-être pas beaucoup de résistance, mais qui, réunies, forment un faisceau solide. Ainsi dans *Christiane*, dont les parties faibles se trouvent placées comme par enchantement entre une exposition pleine de grâce et un dénoûment plein de virilité, à chaque instant la malveillance serait déconcertée; une finesse de sentiment ou une bonne fortune d'enjouement relève l'intérêt qui languit; une pensée profonde rachète une banalité qui s'est glissée dans une phrase; un trait neuf vient absoudre l'auteur d'une plaisanterie qui a déjà servi ; il excelle dans l'art des compensations; il y a en lui du Scribe et du Casimir Delavigne, mais ces éléments d'emprunt sont éclipsés par sa valeur personnelle; dans ce disciple qui s'émancipe de l'école, il y a une originalité mixte qui ne manque ni de charme ni de puissance; Gondinet n'est pas un tempérament comme Dumas fils ou Emile Augier, ce n'est pas un prestidigitateur comme Sardou, mais à l'heure qu'il est, c'est peut-être le plus habile des éclectiques.

Il y a de tout dans *Christiane*, du vaudeville, de la comédie, du drame, et l'ensemble, au lieu de paraître disparate, est d'un fondu séduisant ; l'œuvre nouvelle de M. Gondinet, œuvre semée de défauts, et dont on ne voit que les qualités, me rappelle cette délicieuse réflexion d'un des héros de Musset. Un des interlocuteurs se plaint amèrement de l'homme et de la femme.

— Vous avez raison, mais ce qu'on a trouvé encore de plus parfait sur la terre, c'est l'union de ces deux êtres si imparfaits.

Christiane est l'éternelle histoire, agréablement rajeunie, de la lutte du père légal et du père illégitime. M. de Noja ne peut pas, de par le Code, ouvrir ses bras à sa fille, Mlle Maubray, dont il apprend l'existence à son retour à Paris, après dix-sept ans d'absence; tout ce qu'il imagine de ruses délicates pour se rapprocher de cette enfant, la tendresse paternelle seule peut les concevoir. M. de Noja se résignerait à rester dans l'ombre, mais Maubray, un banquier véreux, dont il sauve l'honneur, au risque de se déshonorer lui-même, entend sacrifier Christiane; il veut la marier, pour s'assurer une influence ministérielle, à un petit crevé grotesque, lequel a pour unique occupation de rendre les saluts qu'on adresse à son père; la pauvre jeune fille, qui a une nature de sensitive, est menacée dans son existence; Noja ne veut pas de ce meurtre; il conjure Maubray de rendre le bonheur à Christiane, en lui permettant d'épouser celui qu'elle aime.

Le banquier, inflexible comme un chiffre, refuse absolument. « Vous saviez donc qu'elle est ma fille? lui demande Noja, dans un accès de sincérité. — Je le savais. — Eh bien ! je vais l'apprendre à Christiane. » La jeune fille entre sur ces dernières paroles.

— Dites-le lui donc, monsieur, reprend froidement le banquier, qui comprend que son rival ne voudrait pas proférer un mot qui pût faire rougir cette chère innocence. Et en même temps il conçoit l'idée d'une vengeance magnanime. «Christiane, dit Maubray, je ne veux pas que tu souffres; M. de Kerhuon sera ton mari, viens m'embrasser, *mon enfant!...* » Il reconquiert ainsi le cœur de cette jeune fille, qui ne s'est jamais expliqué la dureté de son père; en entendant ce mot si doux pour un autre, si terrible pour lui, *mon enfant !* Noja n'a plus qu'un parti à adopter : reprendre le chemin de l'exil; il quittera le pays où son devoir d'honnête homme lui interdit la jouissance du droit paternel.

La pièce est jouée avec autant de brio qu'elle est écrite; Delaunay est très-séduisant et très-touchant sous les traits de jeune père; on ne compose pas un rôle avec plus de tendresse émue et de dignité élégante. Febvre qui joue le banquier Maubray a un rôle bien dans ses cordes brèves et impérieuses; il a admirablement rendu la physionomie plutôt rêvée que dessinée par l'auteur. Thizon est excellent en *ami dévoué*; Prudhon joue les médecins de quarante ans, comme s'il avait dix ans de clientèle; Coquelin a renouvelé à force de verve un type de *cocodès* qui a déjà sa patte d'oie littéraire.

Mlle Reichemberg a prouvé que nous n'avions pas besoin de l'Allemagne pour trouver des Marguerite de Goethe. Mlle Tholer est très-pétillante de coquetterie dans sa silhouette de jeune fille qui veut être aimée pour elle-même; Mme Ponsin, qui représente une jeune mère rêvant millions pour sa fille, a joué un rôle assez antipathique avec une bonne grâce dans la rondeur, un mordant dans l'aplomb qui la désignent à l'emploi des Allan-Despréaux.

Christiane a désormais un troisième père qui entend l'adopter; c'est le public.

XAVIER AUBRYET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE (Athénée) : *Javotte*, opéra comique en trois actes, de M. Thompson, musique de M. Jonas (22 décembre).

Nous sommes trop ignorant de la langue italienne pour saisir la nuance littéraire qui distingue *Cinderella*, — comme dit M. Jonas — de *Cenerentola* — comme écrivait Rossini en tête d'un de ses opéras-bouffes.

Mais, d'autre part, nous avons peut-être assez de pratique des choses musicales pour ne point confondre les deux partitions, encore qu'elles soient poussées sur le même fond qui est l'histoire de *Cendrillon*.

Il paraît qu'il y a à Londres un M. Thompson librettiste de son état, qui s'est amusé à mettre en dialogue le conte de Perrault, et sans se priver, bien entendu, d'y ajouter des incidents de sa façon. Dans cette édition anglaise, comme dans la nôtre, Cendrillon doit souffrir le dédain de ses sœurs, et garde la maison tandis que ces demoiselles courent les bals et les soupers. Cependant le prince qui s'est épris de

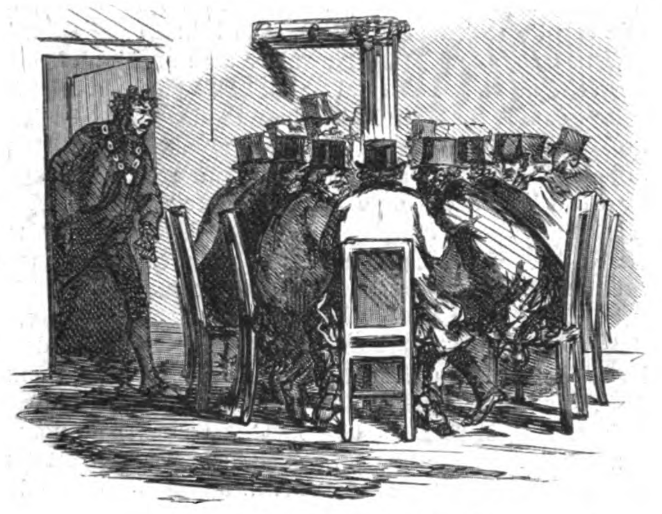


PARIS. — Les bouticasses du jour de l'an. — Boulevard de la Madeleine. — (Dessin de M. Lix.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



L'assemblée se préparant à rentrer dans Paris.



LA CHAMBRE SE RALLIANT SUR UN POINT

Le tuyau de poêle devenant à la fois centre gauche et centre droit.



L'HIVER A VERSAILLES

— Il a de la chance, lui! il est en bronze!



— Allons bon! une princesse à c'te heure c'est ça qui va vexer la Baronne!



— Mais balayez donc, au lieu d'écrire!
— Monsieur, on ne commence rien aujourd'hui sans une brochure.



TRÈS-EFFRAYANT

— Remboursez-moi sur ma pièce.
— Tout de suite, en coupures?



Faire tout ça pour dix francs! quand on était percepteur sous la Commune.



— Quant à moi, j'ai pas à me plaindre de vous. N'y a jamais eu plus d'ordures que de votre temps.



Notre vœu bien sincère.



MODES POUR DAMES

Robe en papier à la crise monétaire.
Volants à coupures de 5 francs.
Chapeau libéro-monarchique.



MODES PARISIENNES

Redingote à la Saint-Just.
Cheveux à la Flambez-Finances.
Tête à la décapité parlant.



LE RENOUVELLEMENT PARTIEL

— Es-tu folle? tu veux me remplacer au Corps législatif?
— Tu peux être renouvelé par ta moitié!

tant de vertu et de résignation, pénètre auprès d'elle sous l'habit d'un maître à danser, puis l'enlève, l'emmène à la cour, et l'épouse au milieu des flammes du Bengale.

Mais où sir Thompson intervient, c'est dans la belle invention de deux voleurs qui, sous divers déguisements, se font aimer des sœurs de Cendrillon! Je dis voleurs, le terme est trop noble encore, car se sont des filous de la plus basse catégorie, véritables héros de « faits divers, » qui ont toujours la main dans les poches d'autrui.

Sir Thompson se sera laissé dire qu'il n'y a guère de plaisir dans les opéras-comiques français sans un peu de vol, que Fra-Diavolo, et ses camarades des *Diamants de la Couronne*, de la *Sirène* et de *Marco-Spada*? étaient des bouffons immortels! Alors il a travaillé en conscience dans l'espoir que sa pièce passerait la Manche tôt ou tard, et serait servie en régal aux Parisiens. Mais ses *pick-pocket* sans gaîté sont aux brigands de Scribe ce qu'un penny est à un louis d'or.

Pour être plus sûr d'escalader une scène parisienne, sir Thompson avait donné ses vers à mettre en musique à M. Emile Jonas, compositeur français et ancien chef des orchestres militaires de la garde nationale. Il se sera dit avec raison qu'un chef de musique de la garde nationale devait connaître beaucoup de monde, et que ce serait là un puissant allié dans un pays où les relations comptent pour autant que le mérite.

De fait, voilà cette *Cinderella*, paroles italiennes (?) d'un Anglais, musique d'un Français, représentée d'abord à Londres, et que l'on nous déballe sur les planches du Théâtre-Lyrique, où elle prend le pseudonyme de *Javotte*.

Eh bien, il nous faut déclarer sans hésitation, sinon sans chagrin, que le résultat de tant d'efforts est resté à peu près négatif pour le musicien comme pour le parolier. Jamais le proverbe de coulisses « tel poëme, telle partition » n'aura été plus vrai. A moins que par un regrettable oubli on ait omis de traduire pour l'édition française les traits d'esprit, les saillies extraordinaires, les concetti irrésistibles dont sir Thompson n'avait point manqué de bourrer son poëme. Alors nous aurions droit à ce qu'on nous servît toutes ces bonnes choses à part, dans un petit acte supplémentaire qui ferait passer sur l'insuffisance des trois autres, comme un dessert brillant peut faire oublier l'inanité du rôti.

En quoi je trouve les compositeurs de musique impardonnables, c'est de ne point chercher des idées plus originales et personnelles, eux qui ont tant de temps à dépenser, eux à qui la froideur rebutante des directeurs de théâtre fait de si dommageables loisirs. Toutes ces belles années, qu'ils gaspillent à gémir si haut, seraient mieux employées à fouiller le clavier, pour tâcher d'en faire sortir quelque chose qui eût l'air un peu neuf...

J'entends d'avance une objection qu'on va me faire : — « Dites-le tout de suite : vous exigez que l'on ait du génie?

Réponse : — « Eh! mon Dieu, oui! »

Ainsi, M. Jonas, qui a peut-être du génie à l'arrière-fond de sa cervelle, se garde d'aller y puiser. Il se contente des idées de surface les premières qui se présentent, puis les met bout à bout sur son papier, jusqu'à ce qu'il en ait rempli son livret d'une contenance de trois actes. Cela tombe comme cela peut.

Ainsi, M. Jonas, en écrivant *Javotte*, était visiblement obsédé par le rhythme de la polka. Alors des polkas à tout propos, et non des meilleures; il est vrai qu'il y en a de pires, mais je n'en connais pas qui soient d'une forme plus rebattue. Sans compter les réminiscences. Il y en a une assez plaisante au second acte. Le prince, déguisé en maître de danse, chante et polque un duo d'amour avec Javotte; or, le motif musical qui défraie cette scène est apparenté de très-près avec le passage en majeur de la marche funèbre de Chopin.

Ah! on se plaignait, il y a une vingtaine d'années, du peu de soin qu'Adolphe Adam apportait au choix de ses mélodies; on disait qu'il donnait à plaisir dans « l'air connu, » et des gens (malavisés, il est vrai) s'étonnaient que l'auteur de *Giselle* et du *Chalet* se fût assis dans un des fauteuils de l'Institut!

Garnd merci! tous les feuilletons de ce temps-là, sur Adolphe Adam, sont à recommencer.

Pour en revenir à *Javotte*, il est juste d'en détacher deux pages relativement distinguées, à savoir : le quintette du premier acte (au moment où les sœurs de Javotte reviennent du bal), et le brindisi du troisième acte, que Mme Ugalde enlève avec une intelligence, un style, un feu qui ne sont qu'à elle. Ces belles qualités sont, en effet, à Mme Ugalde et non à ses camarades du Théâtre-Lyrique. Quant à eux..... je leur souhaite la bonne année! (pour emprunter à feu Villemot une de ses plus heureuses fins de feuilleton).

Éloges à l'administration du théâtre pour ses décors et ses costumes, aussi pour ses danseuses, qui sont jolies, comme c'est d'ailleurs un devoir de leur état.

— Le Théâtre-Lyrique (Athénée avant la guerre) nous fait naturellement penser à Mlle Marimon, qui par malheur n'y est plus. Et Mlle Marimon nous remet en mémoire un joli mot qui a été dit sur elle, et dont nous voulons régaler le lecteur..... à propos de rien!... comme d'un bonbon du jour de l'an, par exemple! — Il est vrai qu'il ne nous coûte pas cher, puisque nous le prenons dans la boîte inépuisable de M. Jules Noriac.

Mlle Marimon possède donc un album sur lequel elle collectionne des autographes des gens les plus en vue; pensées, croquis, mélodies, etc... M. Noriac, sollicité d'enrichir une page de l'album, prend sa bonne plume de chroniqueur au *XIXe Siècle*, et écrit :

« Mademoiselle, on vous a souvent comparée au rossignol, mais il y a une différence entre vous et cet oiseau : c'est que vous chantez les vers, et que lui..... les mange! »

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — La première représentation d'*Aïda*, opéra nouveau de M. Verdi, vient d'être donnée au Caire. — Le roi des Belges vient de faire officier de l'ordre de Léopold M. Ambroise Thomas, auteur d'*Hamlet*.

A. L.

LE JOUR DE L'AN CHINOIS

Dans le Céleste Empire, le 23 du dernier mois, qui correspond au mois de janvier du calendrier grégorien, les habitants disposent ainsi leur foyer : ils placent de chaque côté deux bougies allumées, appelées *teho*; au milieu, dans un vase d'argent, *sion-lan*, rempli de cendres, sont piquées trois allumettes enflammées, désignés sous le mot *sion*, qui répandent des émanations parfumées. Là, pliant les genoux, ils invoquent le Seigneur.

Le 24 et le 25 sont les époques marquées pour nettoyer la maison, la repeindre entièrement et l'orner de décorations nouvelles.

Le 26, chacun achète une certaine quantité de fruits, de gâteaux, des *tan-pin*, des boules de riz teintes des cinq couleurs : rouge, bleu, marron, jaune, vert.

Le 27, chacun va aux champs couper des branches de cyprès, *pe*, destinées à être brûlées à trois heures du matin, le premier jour de l'année.

Le papier rouge, avec cette inscription : Félicité, bonheur, *ta-ki-ta-li*, est collé sur toutes les portes. Deux génies imprimés ornent le milieu de la porte d'entrée désignée sous le nom de *ta-menn*.

On prépare une pâte que l'on dispose en grappe de douze grains. On introduit dans chaque grain du fruit de jujube et le tout est cuit à la vapeur de l'eau bouillante.

Le 28 et le 29, au-dessus d'une table bien garnie de fruits, est accroché un tableau où se trouvent tracés les noms des membres de la famille. On dépose sur le meuble un petit bâton sur lequel on lit : *Ta-ki-ta-li*, « Félicité, bonheur. » Nous en verrons l'emploi dans la suite.

Le 29, on prépare les habillements de fête, et, du dehors, il est facile de voir, à l'aspect des lumières qui brillent de tous côtés, que chacun s'occupe du même soin et que la population se tient éveillée toute la nuit.

A trois heures du matin, paré de l'habit *pau-tssé*, on prend le bâton déposé sur la table, on ouvre la porte et on le lance dans la cour.

On retourne dans la maison chercher une lumière, et il se passe alors la cérémonie suivante :

Dans la cour, sur une table dressée, se trouvent un porc et un poulet rôtis et un petit pot dont l'usage sera désigné plus loin.

Deux bougies *teho* brûlent de chaque côté. Avec un bouchon de paille on met le feu aux cyprès *sano-pé-han*, apportés la veille.

La flamme qui se communique aux branches pétille à grand bruit et fait rejaillir un millier d'étincelles. Quand le vent a emporté la dernière, on prend le pot dont j'ai parlé plus haut et on y plante les trois allumettes parfumées *sion* qui se consument lentement.

C'est le moment solennel de la pièce; pliant les genoux, prosternés, les habitants demandent au ciel, dans le recueillement de leur cœur, le bonheur pour eux et pour ceux qu'ils aiment.

L'invocation terminée, on songe à prendre un peu de nourriture, qui se compose d'une pâte renfermant des viandes délicates (*tsao-chin*), chacun s'empresse de sortir, saluant les voisins en inclinant la tête jusqu'à terre, comme c'est l'usage.

Ensuite on va rejoindre sa famille. Pour les enfants surtout, c'est un jour bien heureux; leurs poches sont remplies de jouets, de gâteaux, de petites oranges (*hu-tse*); et, dans un carré de papier rouge, plié soigneusement, sont renfermées cinquante pièces de monnaie de cuivre (*tou-t-sienn*), toutes pleines de promesses.

On se rend aux pagodes désignées sous le nom de *pai-ching*, où l'on rencontre une assemblée nombreuse; la joie anime tous les visages.

Les réunions de famille continuent jusqu'au 5 janvier.

Bientôt les choses reprennent leur marche habituelle; mais il est un usage qui est comme la période finale de la fête. Le 5 janvier, à deux heures du matin, chaque habitant, chargé d'un papier qui contient de la cendre, une bougie et une allumette parfumée, le transporte dans la rue, les deux genoux pliés, renverse le contenu, et rentre dans sa maison sans jeter un coup d'œil en arrière. Tout habitant qui oublierait cette dernière condition, verrait dans cet oubli un présage de malheur.

TIN-TUN-LING,

Répétiteur au collége de France.

SOUVENIRS D'UN OTAGE [1]

LA NUIT DU 24 MAI A MAZAS

L'heure de rentrer étant venue on nous en donna le signal, et bientôt nous remontions à notre 4e division. A notre grande surprise, on nous laissa libres de nous promener dans le couloir jusqu'à la brune, puis on nous renferma dans nos cellules, sans cependant en fermer le guichet comme les jours précédents. Ce simple fait me donna à penser que quelque chose se préparait. A la pâle et triste lumière du quinquet qui se trouvait placé en face de ma cellule, je remarquai que le gardien Langevin ne se promenait pas dans notre couloir comme les jours précédents.

Vers sept heures et demie ou huit heures moins un quart, je tressaillis en entendant des pas lourds monter les escaliers, faisant résonner des fusils sur les dalles; j'entendis la grille s'ouvrir malgré l'éloignement, et un homme que je crus reconnaître pour le directeur (depuis on a dit que c'était Ferré) s'avança à la tête d'un piquet nombreux de gardes nationaux communeux. Je regardai attentivement par mon guichet, mais le jour douteux du réverbère ne me permit pas de distinguer le numéro du bataillon placé au képi de ces bandits; ce que je constatai principalement, c'est que cette garde était composée de voyous de dix-huit à vingt-cinq ans, ou de vieux misérables à figures avinées et patibulaires qui ne nous présageaient rien de bon à attendre. Le cœur me battit violemment, et une sueur froide me coula des mains; je m'empressai machinalement de saisir la bouteille vide où l'on m'avait envoyé du vin pour m'en faire une arme défensive.

Quand ces communeux furent placés en haie de chaque côté du couloir, ils se mirent à regarder par les guichets de nos cellules, faisant tout haut leurs obser-

(1) Extraits des *Souvenirs d'un Otage*, par Ferdinand Evrad. En vente à la librairie, 7, rue Guénégaud. 1 fr.

vations sur ceux qu'ils apercevaient. L'un disait : — Tiens, Gugusse, c'est un calotin qui est là ; l'autre : — Tiens, c'en est encore un ; puis : — Ah ! Polyte, celui-là c'est un vieux soldat, ou encore : — Ah ! y en a-t-il de ces calotins !... Nous allons tous les *coucher* ces brigands de Versailles.

La voix du chef de ces misérables coupa court à tout cela :

— Il m'en faut six, dit-il.

Je me demandai instinctivement si je serais l'un des six. Mais j'entendis à voix presque basse appeler Darboy et ouvrir une cellule.

— Êtes-vous le citoyen Darboy, fut-il demandé à M. Guérin, directeur aux Missions étrangères, qui était au n° 22 et était habillé en laïque.

— Non, répondit il.

On ouvrit la cellule voisine en répétant le même appel. Monseigneur répondit : Présent.

On lui intima l'ordre de sortir et d'aller attendre au fond du couloir près de la porte donnant sur l'escalier que nous prenions pour aller à la promenade dans le chemin de ronde.

On appela ensuite MM. Bonjean, Deguerry, Clerc, Ducoudray, Allard.

Je vis passer M. Bonjean ; il marchait péniblement à cause des souffrances dont j'ai parlé plus haut, mais avec un calme et une assurance admirables, ayant les deux mains dans les poches de son paletot comme s'il eût traversé une promenade.

M. Deguerry et le P. Clerc passèrent ensuite, et au moment où ils arrivaient devant ma cellule je vis le P. Clerc poser la main sur le bras de M. Deguerry, en lui disant :

— Allons, allons, monsieur le curé, remettez-vous.

M. Deguerry passa la main vivement sur sa figure en disant :

— C'est fini, ce n'est rien.

Comme on avait appelé trois fois M. Deguerry, avant qu'il eût répondu (à cause sans doute de l'éloignement de sa cellule placée à l'extrémité du couloir), je pensai qu'il avait été réveillé en sursaut, et le geste qu'il fit me sembla celui d'une personne qui veut chasser une idée importune ; cela me surprit un peu, car, parmi tous nos compagnons ecclésiastiques, j'avais remarqué combien il semblait résolu.

L'abbé Allard et le P. Ducoudray fermaient la marche. Il me sembla que l'abbé Allard parlait avec l'animation ordinaire en gesticulant beaucoup, mais sans pouvoir entendre ce qu'il disait.

Ce qui me frappa le plus pendant mon séjour à la Roquette, ce fut le calme et la résignation de tous les otages. Je suis persuadé que si les membres de la Commune avaient vu ce tableau, ils en auraient été étonnés. Un vieil abbé dont je ne me rappelle pas le nom, et qui, à notre départ de Mazas était fort ému, avait repris, au contact de ses compagnons d'infortune, un calme et une sérénité vraiment admirables et imposants.

Environ un quart d'heure se passa pour l'appel des prisonniers et les indications du chemin qu'ils devaient suivre.

J'entendis que dans les escaliers on les invectivait et que le chef des bandits communeux imposait silence aux insulteurs. Puis tous les gardes étant descendus par le même escalier, j'entendis les grilles se refermer.

Je m'approchai de ma fenêtre ; le P. Radigue, prieur de Picpus, était à la sienne ; je lui fis part de mes inquiétudes sur le sort des malheureux qu'on venait d'emmener.

Le P. Radigue me répondit qu'on allait sans doute les transporter à Belleville, parce que les Versaillais approchaient.

Mais une détonation, suivie de plusieurs autres, vint dissiper toute illusion à cet égard.

J'éprouvai la même émotion que les premiers jours de ma détention à la préfecture de police (1), et je dis au P. Radigue qu'il fallait nous tenir prêts à partir, qu'on allait sans doute venir nous chercher à notre tour ; il n'en fut rien cependant.

FERDINAND ÉVRARD.

(1) Du 4 au 9, M. Evrard, enfermé au Dépôt de la préfecture, entendit chaque nuit le bruit d'exécutions semblables. Les détails qu'il donne à ce sujet ne sont pas moins émouvants.

PROBLÈME DE CAVALIER

(Voir notre numéro du 2 décembre 1871, page 359)

vec	bien	mal	lui	pres	pète	fra	mais
heur	reux	qu'a	sois	gile	si	ser	tem
sûr	le	ront	res	par	se	lange	ton
heu	tu	tê	toi	d'un	bon	la	la
à	clat	jours	té	te	pha	breux	heur
chez	te	ras	é	chez	por	d'a	pour
sans	tête	que	les	lange	ras	est	nom
tant	toi	mé	en	em	mis	tu	voir

C'est par erreur que, dans notre dernier numéro, nous avons donné pour titre à la solution du précédent problème le mot *logogriphe* ; ce n'était, comme on l'a vu, qu'une pièce de vers, sans autre complication.

Le conseil municipal de Paris vient d'accorder au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne une subvention de 180,000 francs, qui va permettre à ce bel établissement de pouvoir renaître. Déjà la direction est à l'œuvre ; et bientôt vont arriver les animaux destinés à remplacer la collection détruite.

LA BOURSE DU TALENT

Il paraît qu'on a toujours plus gagné à chanter un air d'opéra qu'à composer sa partition. Le dernier catalogue de l'*Amateur d'autographes*, publié par Etienne Charavay, nous en apporte une double preuve assez curieuse.

121 — **CHÉRUBINI** (Louis), célèbre compositeur de musique, membre de l'Institut, n. 1760, m. 1842.

P. s. ; Paris, 15 messidor an III, 3 p. in-4.

Traité par lequel Chérubini s'engage à composer des airs nouveaux dans les opéras italiens qui seront donnés au théâtre de la rue Feydeau, de composer chaque année deux opéras, etc., moyennant 6,000 livres par an.

131 — **GARAT** (Jean-Pierre), un des plus célèbres chanteurs de son temps. n. 1764, m. 1823.

P. s. ; Paris, 13 frimaire an V, 2 p. in-4.

Traité par lequel Garat s'engage à chanter dans huit concerts que doit donner l'Opéra Feydeau, moyennant la somme de 1,500 francs par chaque concert.

LE CONTROLEUR

« Qui saura jamais, a dit un de nos grands penseurs, toutes les merveilles que nous réserve le génie de l'inventeur ? »

A mesure que le progrès se propage, les inventions deviennent plus fréquentes et aussi plus remarquables. Parmi toutes celles créées depuis quelques années, il en est une vraiment curieuse, vraiment utile : nous voulons parler des nouveaux contrôleurs de M. Collin, ancienne maison Vagner, 118, rue Montmartre, constatant les rondes. Un ingénieur de nos amis, qui a été à même de l'examiner, nous disait : « Cette œuvre n'est pas seulement superbe comme invention, c'est encore une chose extraordinaire, appelée à rendre les services les plus utiles, les plus nécessaires, au commerce, à l'industrie, à tout et à tous. Cela manquait. »

Effectivement cet instrument, par son emploi, peut rendre de très-grands services en préservant de l'incendie et assurant la surveillance dans les établissements publics et industriels, et cela est d'autant plus possible que par la modicité des prix de points de repère on peut les multiplier à l'infini autant qu'il est nécessaire pour s'assurer que la surveillance se fait effectivement dans toutes les parties de l'établissement. C'est pourquoi il est appliqué avec autant d'avantage dans tous les théâtres, établissements publics, France et étranger, ainsi que dans les magasins des chemins de fer, les filatures, les établissements chimiques et métalurgiques, où, là, il sert même à assurer des opérations qui doivent être faites à des heures exactes.

Il faut dire aussi que, sans sortir de son cabinet, le chef d'une administration, d'une usine peut se rendre un compte exact de la surveillance ou des opérations de ses employés ou de ses ouvriers.

Mais d'abord donnons l'explication de cet appareil, explication que les dessins que nous offrons rendront facile.

fig. 3.

LE CONTROLEUR COLLIN

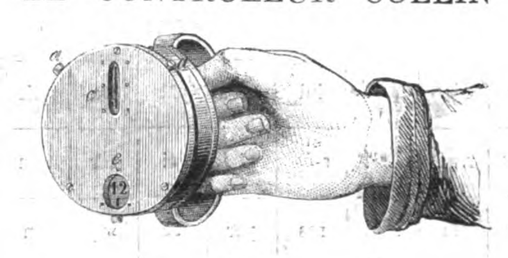


fig. 1.



fig. 2.

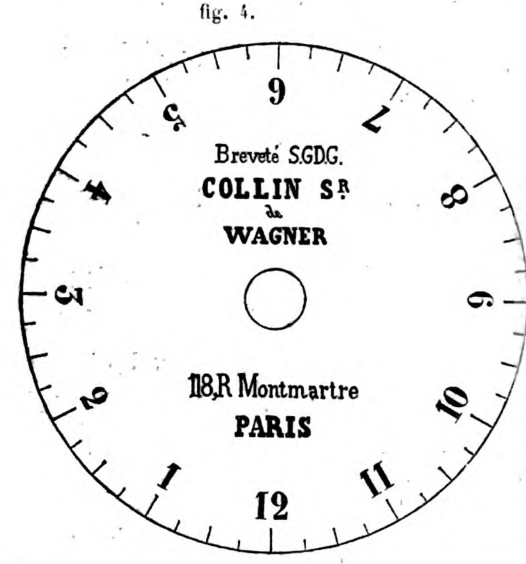
Le contrôleur se compose de deux parties distinctes :

1° D'un chronomètre représenté (fig. 1) au quart de grandeur naturelle.

2° D'un certain nombre de boîtes en fonte avec poinçon intérieur, représentées aussi au quart de grandeur naturelle (fig. 2 et 3). Un établissement, selon son importance, peut en avoir de 4 à 50 et même plus.

Le chronomètre (fig. 1) fait tourner le cadran de papier, qui est de grandeur naturelle (fig. 5), vu en dessous et en dessus (fig. 4), par lequel il donne l'heure à travers l'ouverture circulaire (*e*), recouverte d'un verre. Sur la figure, il indique douze heures. Autour de sa circonférence, il y a trois chevilles en acier (a. a. a.) qui doivent entrer dans les entailles (*b. b. b.*) de la boîte en fonte (fi. 2). Au-dessus de l'ouverture (*e*) est une

fig. 4.





Exemple d'une ronde dans une fabrique.

fente (*e*) ferméepar un caoutchouc coupé par le milieu pour laisser pénétrer les poinçons placés dans l'intérieur des boîtes en fontes, comme celui (*d*), fig. 2.

Une boîte en fonte (fig. 2 et 3) doit être placée à chaqueendroit où l'on désire constater le passage du veilleur; elle se fixe par des vis aux quatre coins, sur le mur ou dans le bois, comme les plaques de robinets à gaz. Dans la fig. 3, la porte est fermée, et dans la fig. 2 elle est ouverte.

Tous les jours on remonte le chronomètre par le petit carré du centre, au moyen de la clef, et,en même temps, on change le cadran de papier. Aux heures indiquées, le veilleur commence ses rondes, et il doit entrer le chronomètre dans chaque boîte, pour que la lettre poinçon (*d*) s'imprime sur le cadran, sous lequel est un papier à décalquer.

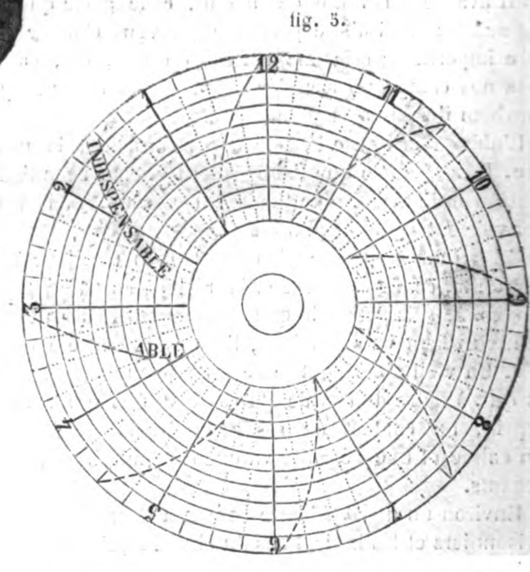
Alors le mot de convention est imprimé régulièrement comme dans l'exemple (fig. 5). Autant le veilleur fera de rondes, autant de fois le mot sera imprimé. Ces cadrans se conservent pour constater, en cas de sinistre, un service régulier.

Le contrôleur de M. Collin, depuis qu'il a été mis en pratique, a été reconnu comme chose indispensable dans toutes les administrations, grâce aux services qu'il rend, services qui ont été reconnus pour être des plus précieux.

M. Collin a, certainement, doté l'industrie d'une invention absolument utile et qui fait le plus grand honneur à son intelligence.

E.

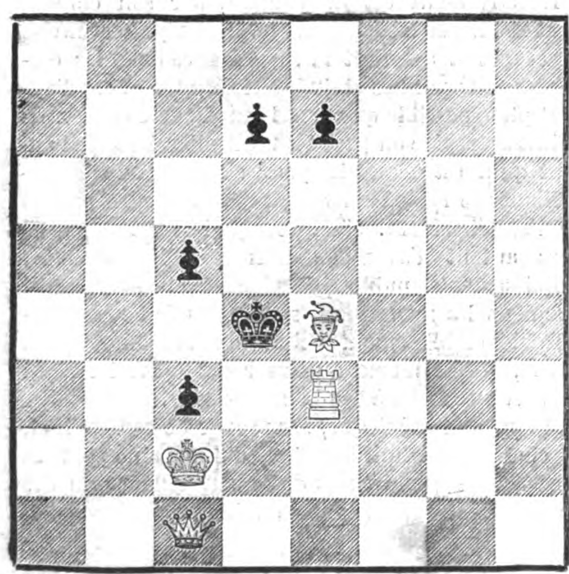
fig. 5.



ÉCHECS

PROBLÈME N° 397.

COMPOSÉ PAR M. LE CAPITAINE CHAROUSSET



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 395.

1. T 1 D	1. P 4 F (A)
2. P 3 R	2. P 5 F (1)
3. P pr. P	3. P 7 T
4. F 1 R	4 F *ad libitum*
5, F 2 F, échec déc. et mat.	

(A)

	1. P 3 F (1)
2. P 4 R, etc.	

(1)

	1. 2. P 7 T
2 3. F 1 R, etc.	

Solutions justes : MM. Queval, à Fauville; J. Planche; E. Frau, à Lyon; L. de Croze, à Marseille; Barré, Théâtre-Français; café Cauvet, à Cogolin; Stiennon de Meurs, à Liége; le cercle de Provence, à Aix; le café de Paris, à Barcelone; le Cercle du Creuzot; Mme Adèle Bonamour; café du Nil, à Marseille; café du Val-de-Grâce; Auriger; A. Gouyer; A. Bossocourt.

Autres solutions justes du problème n° 394 : MM. J. Planche; G. Dubourg, à Hagetmau; Th. François Bertelle, café Bailleul, à Douai; A. Feuillette, à Saint-Quentin.

P. JOURNOUD.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

RÉBUS

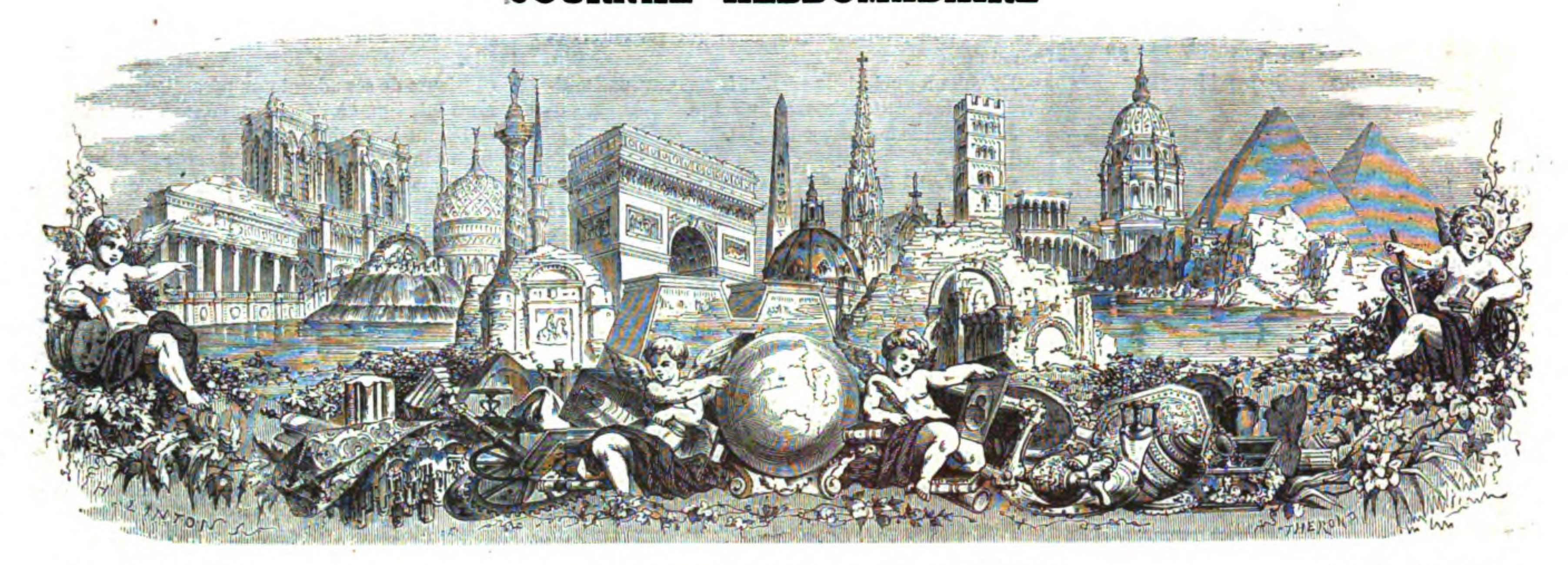


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'éducation est au naturel, ce qu'est la griffe au sauvageon.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



16e Année. N° 770. Bureaux de Vente et d'Abonnement, 13, quai Voltaire. 13 Janvier 1872.

DUC D'AUMALE

C. ROUSSET

LOMÉNIE

LITTRÉ

Les quatre nouveaux membres de l'Académie française. (D'après les photographies de M. Reutlinger.)

A partir du 1er janvier 1872, nos souscripteurs voudront bien s'en référer à notre nouveau tarif.

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an.........	**24 fr. »»**
Six mois.......	**13 »»**
Trois mois......	**7 »»**

Un numéro, 50 centimes.

Cette légère augmentation de prix sera, nous n'en doutons pas, facilement comprise par nos abonnés. Les impôts nouveaux créent, en effet, à l'administration du *Monde illustré* une charge beaucoup plus lourde que celle que nous faisons ainsi supporter à nos souscripteurs. Ils voudront bien se rappeler les sacrifices que nous avons dû faire pendant le siége et la Commune pour tenir tous nos engagements vis-à-vis d'eux et, sans restreindre notre format ni le nombre de nos gravures, pour tenir notre recueil au courant de tous les événements qui composent la triste histoire de l'année 1871, et pour maintenir le *Monde illustré* au premier rang qu'il a conquis parmi les publications illustrées.

COURRIER DE PARIS

Deux et deux font quatre et quatre font huit et six font quatorze... Je pose quatre et je retiens.....

Ainsi s'est passée la semaine entière. Je ne suis pas même bien sûr que l'arithmétique électorale ait posé, à l'heure où j'écris, sa dernière addition.

Et quelle addition!

Pauvres chiffres! on a rétabli pour vous la torture ordinaire et extraordinaire. On vous pressure, on vous violente, on vous arrache cent aveux plus contradictoires les uns que les autres; on vous fait crier tour à tour ou à la fois : *Vive le blanc!* et *Vive le rouge! Vive le roi!* et *Vive la République!*

Car c'est là, certes! un des signes de notre temps, trop fécond en déplorables symptômes.

Autrefois, quand une bataille s'engageait, le vaincu confessait humblement et franchement sa défaite. Aujourd'hui, va-t'en voir s'ils viennent!

C'est de la comédie extra-burlesque, que la scène des partis assis chacun devant une table et maniant, remaniant, combinant, recombinant les totaux qu'il s'agit de contraindre à répondre : *Ainsi soit-il!*

La bonne foi, si jamais elle venait à être tout à fait bannie du reste de la terre, fera bien de ne pas venir demander un refuge à la politique.

Rien de fantaisiste comme les dialogues des gens qu'on rencontrait en ces huit jours.

C'était d'abord un légitimiste :

— Eh bien! que dites-vous des élections?

— Je dis que notre triomphe est assez éclatant.

— Votre triomphe?

— Sans doute... J'ai là les chiffres... Prenons Paris... M. Vautrain et M. Victor Hugo sont alignés sur cette colonne... Je multiplie le premier résultat par le second, je soustrais ensuite..... Cinq et quatre...... J'emprunte un qui vaut dix... Dix, c'est irréfutable... Paris a fait une manifestation décisive en faveur de l'ordre, et l'ordre, ce sont les rois traditionnels... Je suis ravi...

Cinq pas plus loin, c'était un bonapartiste :

— Bonjour.

— Je vous salue.

— Bonne élection.

— Ah!

— Excellentissime... Tenez... j'ai fait des calculs que je porte à un journal... Suivez bien mon raisonnement.

— J'essaierai.

— Vautrain et Hugo se neutralisent.

— Mais M. Vautrain est élu.

— Cela ne me regarde pas... Pour moi ils se neutralisent... Cela fait quatre-vingt-treize mille d'une part et de l'autre à défalquer...

— Cependant...

— Quant aux abstentions, toutes sont en notre faveur... Il y en a eu cent quatre-vingt-six mille... Je pose deux cent soixante mille... Quelle majorité pour nous!... Quelle majorité!

Un peu plus loin encore c'est un radical qui, tirant une pancarte comme les autres, nous démontre que la défaite c'est la vraie victoire, que celui qui n'est pas élu est infiniment mieux le représentant de l'opinion publique que celui qui est élu... et ainsi de suite.

Et voilà à quels jeux récréatifs nous avons été livrés pendant cette agréable huitaine.

Je demande à changer de gril.

C'est à donner envie de comprendre l résolution qu'a prise ce singulier pierrot qui s'est laissé trépasser dans une loge pendant le dernier bal de l'opéra.

Le malheureux garçon, oublié par les ouvreuses, n'a été retrouvé que le lendemain soir, à l'état de cadavre. Décidément le carnaval de 1872 aura du mal à devenir gai.

Qui était-il ce déguisé inconnu qui a fini d'une si sigulière façon? Par quelles bizarres impressions et sensations n'a-t-il pas dû passer durant cette agonie avec accompagnement de piston? Comme il y aurait là matière à une curieuse discussion psychologique!

Peut-être ce pauvre hère était-il un simple salarié de l'avant-deux, mort pour l'ébattement de ses concitoyens. Un grand écart mal réussi, un vaisseau rompu, et bonsoir!

Se sentant gravement touché, il s'en sera allé cacher ses souffrances derrière un rideau. Car il avait probablement peur d'être cassé aux gages s'il était vu donnant des spectacles attristants aux populations, lui qui était payé pour les faire rire quand même!

Pendant ce temps-là, le piston sonnait toujours.

Et sa vie de défiler dans son souvenir... Aïe! Quelle atroce douleur... Balancez vos dames, tonnaient les cuivres de l'orchestre... Mais je suis perdu... La pastourelle... A moi! Au secours!... Galop général.

Allez donc voir si les gens qui s'amusent frénétiquement ont le temps d'entendre les gémissements d'alentour. Râle mon garçon... Qui s'occupe de toi?.. Râle et meurs!

Voilà une charmante polka qui commence et les clodoches viennent de faire leur entrée.

On demande des situations dramatiques. Il me semble qu'en voici une qui répond suffisamment au programme!

La gloire!

Pandore, dans la chanson des *Gendarmes*, de Nadaud, déclarait

Qu'elle est une couronne
Faite de myrte et de laurier!

La couronne se fane terriblement vite par le temps qui court.

L'autre soir, en assistant à la première représentation de la pièce posthume de Louis Bouilhet, je faisais à ce sujet de mélancoliques réflexions. Je me rappelais, en effet, la soirée de début du poëte qui n'est plus. On jouait *Madame de Montarcy*.

Ce fut un délire.

En ce même foyer de l'Odéon, où cette fois était exposée la triste et délaissée photographie de Bouilhet, je me souviens que j'entendis les fanatiques s'écrier :

— C'est un génie qui se révèle!

Avez-vous remarqué avec quelle facilité on donne du génie aux simples hommes de talent qui en sont à leur première œuvre? Il est vrai qu'on se dédommage en refusant même le talent aux véritables génies qui sont parvenus à leur apogée.

Donc, ce soir-là, il y eut un engouement incroyable. Et le lendemain, dans les feuilletons, la fanfare fut unanime.

Ce brave et excellent Louis Bouilh t en fut tout ébaubi lui-même. Note rare à inscrire à l'actif de son bon sens, il fut étourdi, mais non grisé, par ces éloges exagérés! Il avait au contraire dans l'attitude quelque chose de gêné qui semblait dire :

— Je vous en supplie! n'allez pas si loin, cela me gêne.

Louis Bouilhet, à cette époque, fréquentait un bien modeste petit café de la rue Taranne, en face de la ruedu Dragon. Il montait d'ordinaire au premier, où il se trouvait quelques amis.

Ceux-là étaient bien plus enivrés que lui.

On le saluait des épithètes les plus abracadabrantes. Bouilhet se dérobait.

Il eut même un mot charmant de modestie spirituelle.

Plusieurs de ses adorateurs péroraient.

Mais lui, tirant à l'écart un de ses vrais amis :

— Ils ont beau dire, de la royauté je n'ai connu que les courtisans.

C'est que Bouilhet était, dans la meilleure acception du mot, un galant homme.

D'aspect, vous auriez dit un officier de cavalerie. Sa longue moustache ondulée, son front un peu chauve, comme si les cheveux avaient été usés par le frottement du casque, tout concourait à la ressemblance. Causeur plus solide que brillant, il avait la conversation plus substantielle qu'attrayante. Chez lui l'aspiration était toujours plus haut placée que la réalité.

Il regardait au-dessus de lui, poursuivant un but sincèrement artistique, l'atteignant quelquefois.

Que restera-t-il de tout cela?... A peu près rien, si je ne me trompe. Le talent est devenu tellement commun, les bibliothèques sont tellement encombrées, la postérité a si peu de place pour loger les célébrités nouvelles, que les immortalités iront se raréfiant de plus en plus.

Toute la route n'est jonchée
Que des débris des nations,

a dit le le poëte, qui a ajouté :

Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.

Ce qui tombe, ce ne sont pas seulement les nations, ce sont les réputations.

Les *dii minores* n'ont plus où se loger dans le Panthéon. Où est Casimir Delavigne? De son vivant, il eut des triomphes si éclatants pourtant! une ombre aujourd'hui. Où Alfred de Vigny? une ombre aussi. Et tant d'autres, y compris Bouilhet, sans compter ceux qui viendront s'ajouter au fur et à mesure.

Il en est de la renommée comme de nos cimetières trop encombrés. Pour installer les nouveaux venus, il faut à chaque instant faire des exhumations.

Il n'y aura même plus bientôt de concessions pour dix ans. Quant aux concessions à perpétuité, cinq ou six par siècle dans chaque pays tout au plus!

Louis Bouilhet ne saurait être de ces cinq ou six-là. Voilà pourquoi la représentation d'*Aïssé*, l'autre soir, m'a fait l'effet de n'être que le bout de l'an de l'oubli.

Aussi, plus nous irons, plus il faudra nous attendre à ce que les écrivains cherchent le profit au détriment de la gloire. Ils sentent si bien que cette dernière n'a rien à leur donner!

C'est un des mérites de Bouilhet, quoique sachant au fond qu'il n'était pas de taille à devenir glorieux, d'avoir refusé quand même de se faire commerçant.

Un commerce de plus en plus pénible, d'ailleurs, que le commerce théâtral!

Nous sommes en train, sans y prendre garde, de dégringoler sous ce rapport la pente d'une irrémédiable décadence, surtout au point de vue lyrique. Permettez-moi d'y insister puisque l'occasion s'en présente.

Je lisais hier encore de vives attaques à l'adresse de M. Halanzier, directeur de l'Opéra, à qui l'on reprochait de ne pas savoir découvrir des étoiles.

Je voudrais bien voir à l'œuvre les astronomes qui critiquent avec tant d'aigreur. Ils ne se rendent évidemment pas compte d'une situation tout à fait nouvelle et tout à fait désastreuse. Autrefois c'était entre Paris et la province une sorte d'enseignement mutuel, une réciprocité ininterrompue dont on bénéficiait de part et d'autre.

Paris envoyait aux départements ses primeurs musicales; la province formait pour Paris des artistes

qui parfois devenaient grands lorsque Dieu leur prêtait vie.

Maintenant Paris ne produit plus et la province cesse de consommer. Double et irréparable malheur pour l'art. Les théâtres où l'on interprétait l'opéra et l'opéra-comique se ferment partout. Ils n'ont plus rien à se mettre sous la dent. Par contre, les jeunes gens, qui au sortir du Conservatoire s'en allaient là-bas se rompre aux difficultés du métier, ne trouvent plus où se caser, et quand nous avons besoin ici de repeupler nos pépinières, nous cherchons vainement.

Tout tourne autour d'une demi-douzaine de noms qu'on nous réexpédie périodiquement; on va de Morère en Dulaurens, et *vice versâ*. De jeunes, il n'y en a pas.

A qui la faute? A nos misères, qui ont tout désorganisé.

Ces misères sont telles que les engagements faits par certains directeurs provinciaux reculent les limites de l'invraisemblable.

On m'en montrait un qui est tout à fait prodigieux.

Il était ainsi conçu :

— M. X... est engagé au théâtre de *** pour jouer les seconds ténors, les utilités, les premiers chefs d'attaque dans les chœurs, etc., etc.

A quoi les clauses ajoutaient :

— *Au besoin, pendant les entr'actes, M. X... devra aider les machinistes à poser les décors!...*

Vous comprenez que lorsqu'on en est là, le public n'a plus le droit de se montrer difficile.

∿∿ De la musique au drame, la transition est trop facile à trouver pour que je juge nécessaire de la chercher.

J'ai assisté lundi à l'ouverture des débats de la douloureuse affaire des otages. Notre collaborateur à la partie judiciaire vous dira les péripéties de cette sombre affaire. Je ne veux que vous faire part ici de quelques observations d'ensemble ou de détail, qui n'ont rien à démêler avec les comptes rendus.

C'est dans la grande salle du Manége, à Versailles (où furent jugés les membres de la Commune), que se déroule la nouvelle procédure. Mais on voit que la curiosité s'est émoussée et que l'hiver est venu. L'encombrement d'autrefois a disparu. Les deux tiers de la piste sont vides maintenant.

Dans la partie occupée, de simples oisifs Versaillais, de vieux bourgeois, venus avec leurs femmes, moins pour le plaisir de voir que pour économiser du bois et se chauffer gratis. Peu ou point de figures parisiennes.

De temps à autre survient un représentant qui, en se rendant à la séance de l'Assemblée, a fait un crochet. Mais ces messieurs, en général, ne font qu'entrer et sortir. Il n'y a de vraiment attentifs que les journalistes, rivés par le devoir.

Et, de fait, l'attention ne rencontre guère d'aliment.

Le procès est terrible en soi, mais bien insignifiant quant au personnel des accusés.

Voici le principal, par exemple; le fameux François, directeur de la Roquette; François, qui gouvernait la trop célèbre prison au jour des sanglantes exécutions. Vous vous le représenteriez volontiers comme un geôlier de mélodrame ou comme un Simon rébarbatif et farouche.

Pas du tout. C'est un petit monsieur propret, à l'air intimidé, à la mise de Prudhomme en toilette.

Les autres, à l'avenant. Des têtes d'une insignifiance parfaite. Un ou deux gamins de dix-huit ans, deux femmes vulgairement laides, mais rien de caractéristique.

Seul, un prévenu aux cheveux drus et collés sur son front, rappelle les bustes de Caracalla et autres farouches de l'empire romain. C'est peut-être le moins chargé de tous.

Décidément Lavater a abusé de la candeur des générations avec son prétendu système de diagnostic.

∿∿ Vous vous imaginez peut-être que notre époque portait en son sein d'assez nombreux ferments de discorde et que les compétitions des partis étaient plus que suffisantes pour bouleverser et mettre à mal notre malheureuse France.

Eh bien, non!... ou du moins tel n'est pas l'avis de tout le monde, car on va entreprendre de nous prouver, dans un livre qui doit prochainement voir le jour, que notre pays possède un prince de plus.

Que dis-je, un prince!... C'est toute une lignée.

Il s'agit d'établir les droits au trône de France du feu duc de Normandie, ou plutôt de son auguste lignée, car le duc n'est plus. Après avoir joué pendant un fort long temps les Louis XVII, il a succombé, maudissant l'ingratitude de ses concitoyens... Pardon, de ses sujets.

L'auteur du livre en l'honneur du duc de Normandie est, assure-t-on, entièrement convaincu. Je doute qu'il puisse être aussi convaincant. Les Louis XVII ont été si nombreux!... C'était jadis une profession toute trouvée pour les déclassés sans ouvrage.

J'ai, entre autres, connu au fond de Vaugirard, dans les parages de l'interminable rue de Sèvres, un Louis XVII, qui devait porter le numéro 45 ou 46, et qui était bien le plus amusant type de la création. Absolument illettré, mais rejetant cette ignorance sur les brutalités du cordonnier Simon qui avaient troublé sa jeune intelligence, prétendant en outre que les persécutions de ses ennemis acharnés l'avaient toujours empêché de faire son éducation, il émaillait ses revendications de cuirs tout à fait pittoresques.

On l'entendait, par exemple, dire :

— Je devrais-t-être sur le trône de France au jour d'aujourd'hui.

Ou bien :

— D'abord premièrement si j'avais *recouvert* ma couronne, je leur z'y aurais fait voir comment est-ce qu'on s'y prend pour se faire aimer du peuple.

Ce Louis XVII, édition vulgaire, prenait ses repas dans une petite crémerie de la rue du Cherche-Midi, où, chose étrange, il avait fini par imposer aux habitués une certaine vénération.

On riait bien parfois de ses attentats grammaticaux, mais, en somme, il se trouvait des gens pour dire :

— Qui sait !

Ajoutons, détail singulier, que le faux dauphin, qui habitait un cinquième et se promenait dans les rues en casquette de loutre, recevait souvent des visites mystérieuses. Des équipages armoriés s'arrêtaient devant sa porte, et les conférences se prolongeaient dans sa mansarde.

Qu'est devenu cet excentrique?... Parbleu! sa destinée a été assez curieuse.

Il a été tué pendant le siége par un éclat d'obus, non loin de l'église de Vaugirard. On a eu beau chercher, on ne lui a pas trouvé d'état-civil régulier, et il a fallu l'inhumer sans désignation légale.

On l'appelait, dans la maison, le père Louis...

Aujourd'hui, les années ont tellement marché que nous croyions devoir être prochainement, si ce n'est fait, délivré du dernier Louis XVII. Mais si maintenant les enfants et les petits enfants s'en mêlent.....

Que voulez-vous?... un fou trouve toujours un plus fou qui le croit, et les oboles pleuvent dans l'escarcelle de ces mystificateurs.

∿∿ Si je tenais à me ménager une transition, Louis XVII pourrait parfaitement me conduire au bal des coiffeurs qui a eu lieu cette semaine à la salle Valentino, car un des pseudo-dauphins tint le fer et le rasoir.

Donc, lundi dernier, c'était fête rue Saint-Honoré.

Je ne sais si vous avez jamais assisté à l'une de ces solennités annuelles du coup de peigne. La chose vaut qu'on se dérange, ne fût-ce que pour le concours de coiffure, la vraie curiosité.

Sur une estrade, des dames ou demoiselles de bonne volonté livrent leur tête aux concurrents, qui se mettent en devoir de travailler *corâm populo*.

Quand les coiffures commencent à se dessiner, l'assistance devient nerveuse.

A une boucle ramenée par un audacieux tour de main ou à un natté imprévu, on entend courir dans la foule un frémissement analogue à celui qui saluait un point d'orgue de la Patti aux Italiens... au temps qu'il y avait encore des Italiens à Paris.

Il y a là, du reste, de véritables artistes qui exécutent des tours de force dans leur genre.

Il m'a semblé toutefois que la chute de l'Empire avait porté aux excentricités du coiffeur un coup dont elles ne se remettront jamais.

C'est que — prenez-y bien garde! — on pourrait presque dire à une époque :

— Dis-moi comment tu te coiffes et je dirai qui tu es.

La femme étant un baromètre quasi infaillible, regardez-la et vous serez renseigné.

Sous le premier Empire on avait la Titus. Je vous le demande, n'était-ce pas le symbolisme le plus exact : la Titus, cette coiffure virile ou plutôt *hommasse*? Tout était sacrifié à la force alors. La grâce abdiquait.

Et les bandeaux collants du règne de Louis-Philippe! Vous savez, ces bandeaux hermétiques qui fermaient un front à double tour!

Prudes dans leur simplicité, prétentieux dans leur modestie, comme ils représentaient fidèlement le bourgeoisisme d'alors! Le bourgeoisisme mêlé de doctrinarisme! Le bourgeoisisme qui n'osait pas afficher le luxe!

Sous le régime bonapartiste restauré, nous avons encore un emblème dans la coiffure féminine.

Tout était à la cascade : cascades littéraires sur le théâtre, cascades musicales aussi, cascades internationales avec ces guerres entreprises on ne sait ni pourquoi, ni comment...

Cascades capillaires par dessus le marché, c'était logique.

Aujourd'hui, l'art du coiffeur en est au provisoire comme le reste. Il cherche sa voie. Il a son petit pacte de Bordeaux. Un compromis entre les austérités républicaines et les pompes monarchiques. Quelque chose d'indécis et de flottant.

Vous voyez bien qu'il est intéressant de suivre les concours de la salle Valentino, et qu'il y a partout à voir, lorsqu'on veut savoir regarder.

∿∿ Je voudrais bien ne pas terminer ce courrier sans vous parler, ne fût-ce que pour paraître admirablement informé, de ce *Roi Carotte*, qui a déjà deux années de réclame, avant d'avoir abordé la scène.

Mais la *grande répétition générale* (comme dit l'affiche, par une pompe charmante,) n'a pas eu lieu encore à l'heure où j'écris.

Comme elle a été remise déjà trente-trois fois, je ne vois pas de raison pour qu'une trente-quatrième remise ne soit pas jugée indispensable.

On a d'ailleurs assez usé du tam-tam à propos de la féerie en question, pour qu'il soit prudent d'attendre l'événement avec patience.

A défaut du *Roi Carotte*, contentons-nous provisoirement du *Roi Ferraille*.

De son nom authentique il s'appela de Tonnens. Il régna sur les Patagons sous le sobriquet d'Orélie Ier. Il fut aussi avoué. On annonce qu'il vient à Paris, fonder maintenant un magasin de quincaillerie.

Merci, prince, du bon exemple. Vous montrez à l'Assemblée de Versailles que, tout monarchiste que vous êtes, vous avez confiance dans la capitale : merci!

Recevez, en outre, mes félicitations sur le choix que vous avez fait comme nouvelle profession.

La quincaillerie embrasse tant de choses!

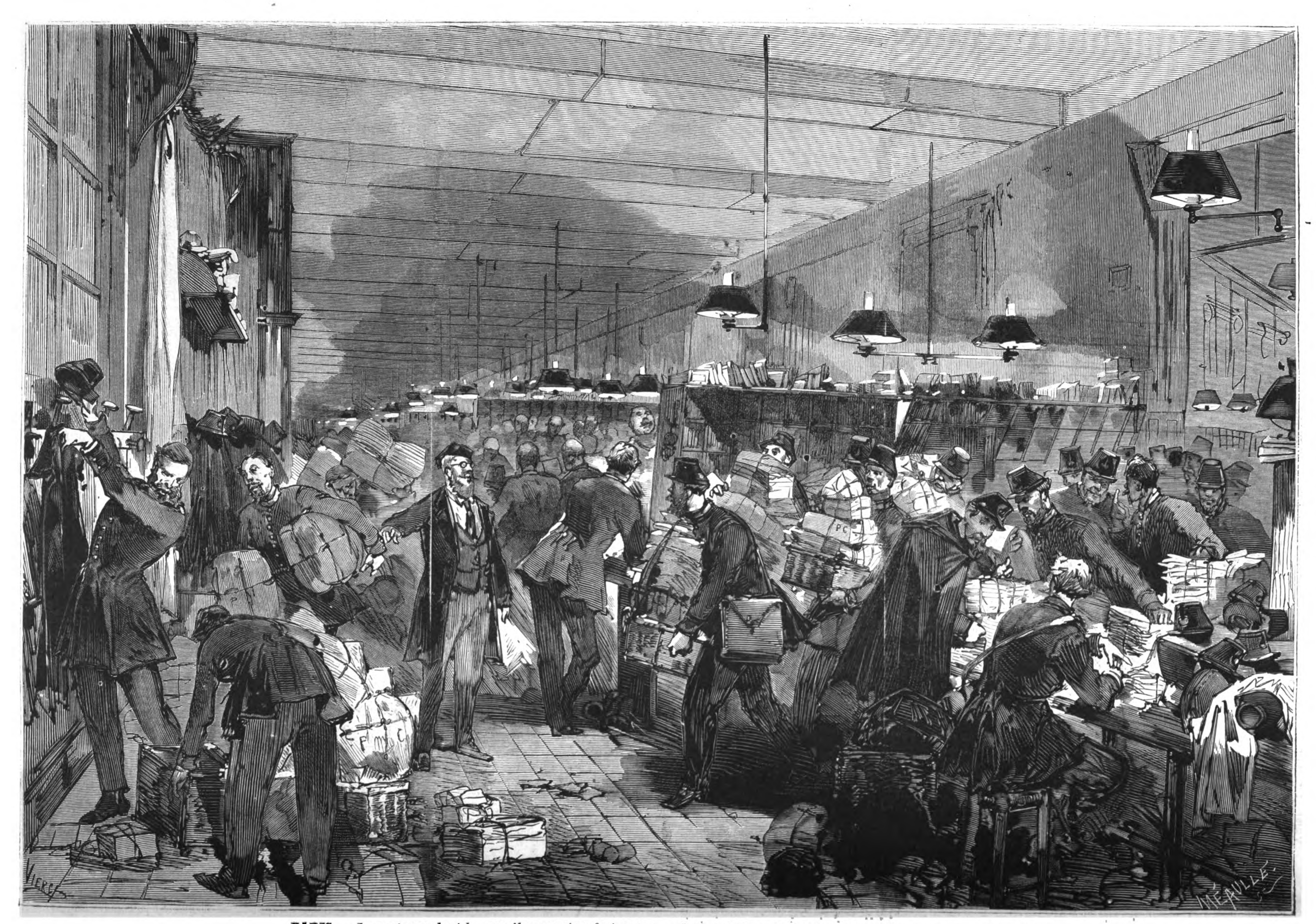
On y vend des chaînes : réminiscence autoritaire,.. On y vend de la poudre : vous qui guerroyâtes et fîtes tuer vos sujets, tout comme un autre. On y vend des lampes : ami des lumières, ne voudriez-vous pas éclairer l'Araucanie? On y vend des verrous : vous deviez bien avoir quelque petite prison là-bas?

On y vend même des scies... Cela, cher sire, est peut-être encore un engagement de ne pas trop abuser de la publicité..., ce que vous avez fait quelque peu.

Sur quoi, ô roi commerçant, que votre entreprise prospère!... Vous avez pris un parti qui a sa sagesse.

Le négoce est encore, par le temps qui court, moins exposé à la faillite que le trône!

PIERRE VÉRON.



PARIS. — La poste pendant la première semaine de janvier. — Aspect de la salle des facteurs. — (D'après nature, par M. Vierge.)

M. VAUTRAIN

élu membre de l'Assemblée national :
le 7 janvier 1872
par le département de la Seine.

—

Si Paris tenait à voir sa municipalité représentée à la Chambre, il ne pouvait faire choix d'une incarnation plus militante.

Adjoint au maire du 9e arrondissement lors de l'insurrection de juin 1848, puis maire démissionnaire au coup d'Etat de 1852, M. Vautrain se voyait, dix-huit ans après, replacé à la tête du même quartier, dans des circonstances plus difficiles encore. Le 25 mars 1871, il se retirait devant la Commune, après avoir bravé quatre ordres successifs d'arrestation ; et lorsque la répression de la révolte permit ensuite de constituer sérieusement un nouveau conseil municipal, il se voyait appelé à l'honneur de le présider.

Ceux qui connaissent M. Vautrain s'accordent à louer son esprit ferme et entendu, sa grande lucidité en affaires. Pour ceux qui ne s'étaient pas trouvés en relation avec lui, sa dernière profession de foi a été une heureuse révélation.

On a surtout remarqué ce qu'a dit M. Vautrain sur la nécessité de constituer le parti de la France, c'est-à-dire de placer au-dessus de toute préférence personnelle le sentiment de l'intégrité et de la dignité du pays.

Ailleurs comme chez nous, se trouvent des gouvernants plus ou moins populaire, et des gens d'avis opposé. Tous les pays ont leurs aristocrates et leurs démagogues ; mais, si nous en exceptons les nations déchues, le désaccord ne franchit jamais une certaine limite, et la violence des opinions contraires ne va point jusqu'à désirer le bouleversement de la patrie pour amener une forme nouvelle de gouvernement. Les Français ont trop longtemps pris pour une condition du progrès ce qui en est la négation complète.



M. VAUTRAIN, membre de l'Assemblée nationale.

LES

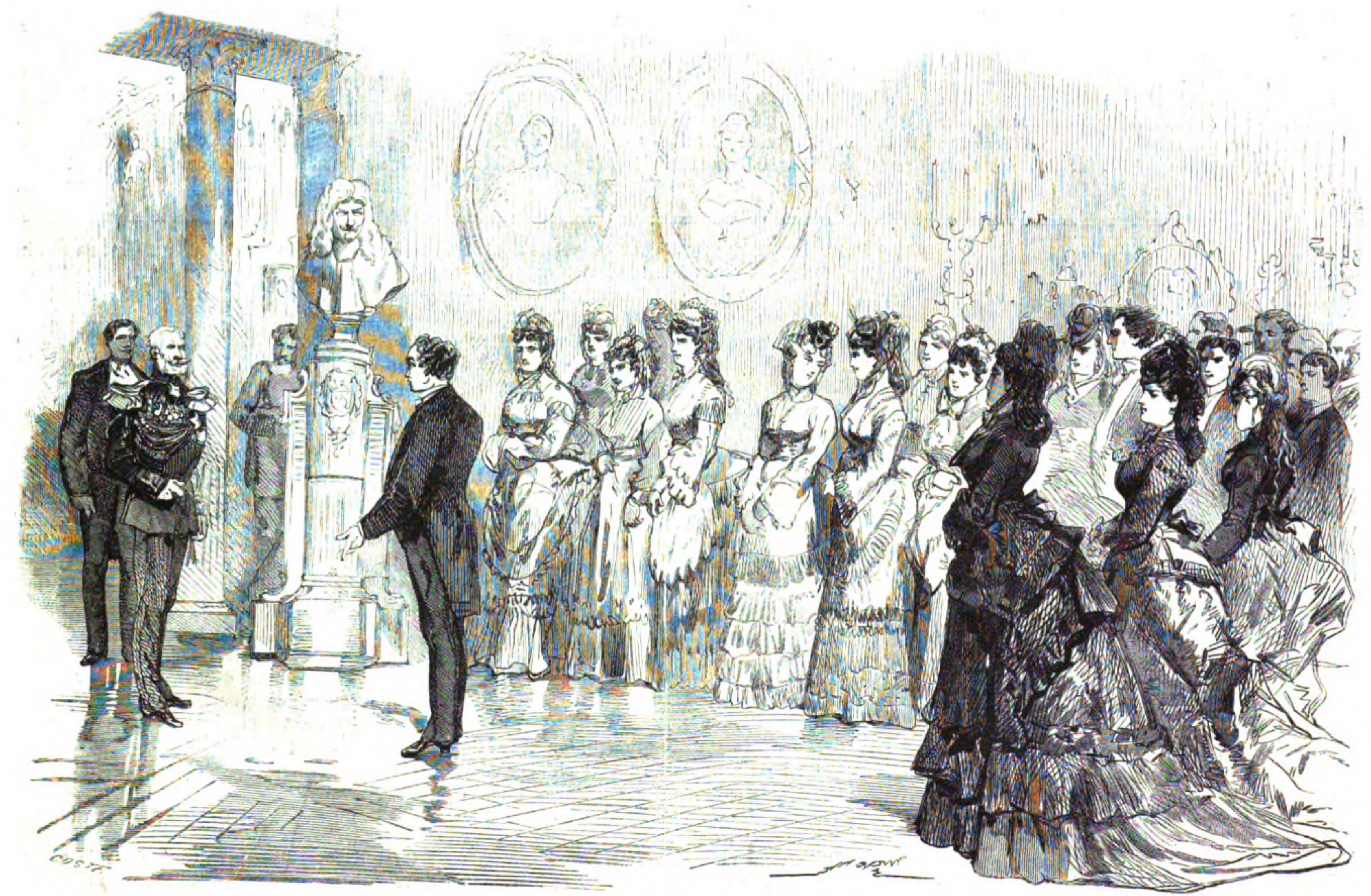
NOUVEAUX ACADÉMICIENS

(Voir la première page)

—

Une quadruple vacance nous a valu d'un seul coup quatre nouveaux académiciens. Les noms qui ont été mis en avant et les débats même des élections ont fait beaucoup causer. Quelques mots pour compléter ce qui a été dit.

Le duc d'Aumale ne s'est pas contenté d'être duc, comme certains le croient. Pendant son séjour en Angleterre, il a pris une part active aux réunions et aux publications de la Société des bibliophiles de Londres. Son *Histoire de la maison de Condé*, commencée à la même époque, lui a coûté beaucoup de temps et de



SAINT-PÉTERSBOURG. — Le buste de Molière offert par les artistes du Théâtre-Français à M. W. d'Adlerberg, ministre de la maison de l'Empereur, à l'occasion de sa retraite.

peines. Les travaux secondaires ont été même faits par lui, ce qui n'est pas l'ordinaire en pareil cas, et les lectures répétées des épreuves n'ont pas lassé sa patience.

M. Rousset est un historien solide dont les livres étaient fort estimés par notre maître critique Sainte-Beuve. Son dernier volume sur les *Volontaires* de notre première République contient plus d'une prophétie involontaire et plus d'un enseignement bon à méditer.

M. de Loménie a produit beaucoup depuis le jour où il a paru dans le monde sous le pseudonyme d'*un homme de rien*. On peut lui préférer M. About, mais on doit reconnaître que toute sa vie a été consacrée aux travaux les plus sincèrement littéraires.

J'arrive à M. Littré, fort attaqué par des hommes respectables, mais qui se sont montrés trop passionnés en cette circonstance. L'abstention était le seul moyen de manifester leur répugnance.

M. Littré est un savant très-calme, très-modeste, systématiquement éloigné du monde. C'était la seconde fois cependant qu'il se présentait à l'Académie, mais ce n'était pas une candidature ordinaire. Aujourd'hui comme jadis, un groupe d'académiciens avait été chercher M. Littré et lui avait dit : « Il faut que vous soyez parmi nous, votre place est marquée dans la commission du dictionnaire. »

M. Littré a fait en effet un *Dictionnaire* historique de notre langue, qui est un monument sans égal, et l'Académie, gardienne née de nos saines traditions de langage, se devait à elle-même de récompenser l'auteur.

Chaque fois donc, M. Littré avait accepté. Chaque fois aussi le même adversaire lui avait barré la route, la première fois en publiant avec fracas un *Avis aux pères de famille*, qui étaient fort désintéressés dans la question ; la seconde fois en jetant à la tête des académiciens une sorte de mise en demeure choquante pour leur indépendance. Le thème de cette double attaque est l'immoralité d'une religion dite *positiviste*, dont dont M. Littré est l'apôtre, et qui ferait courir à la France les plus grands dangers.

Le péril a-t-il été et sera-t-il jamais si grand ?

Nous croyons absolument le contraire. Le positivisme est une doctrine peu intelligible, très-circonscrite, et à laquelle la société me paraît jusqu'ici être restée fort indifférente. On n'en entend parler que par ceux qui l'attaquent. Quant à M. Littré, ses ennemis eux-mêmes le tiennent pour un honnête homme dans l'acception la plus complète du mot.

Mais cette polémique, répétons-le encore, portait à faux sur le principe d'une élection qu'il faut considérer avant tout comme un juste hommage rendu à l'ouvrage le plus utile qui ait jamais été fait sur l'histoire de la langue française.

LES ARTISTES FRANÇAIS DE SAINT PÉTERSBOURG

ET LE COMTE ADLERBERG

(Voir la gravure page 21.)

On sait combien notre colonie dramatique de Saint-Pétersbourg a toujours été florissante. Les meilleurs artistes de la Comédie-Française y ont passé et n'en sont revenus qu'avec d'excellents souvenirs. Depuis quarante ans ils se trouvaient sous la douce dépendance du même ministre, le comte Alexandre Adlerberg Ier, et pendant ces quarante années ils n'avaient eu qu'à se louer de sa paternelle bienveillance. Aussi n'ont-ils pas voulu laisser passer l'heure de sa retraite sans lui offrir un témoignage de leurs regrets. L'offrande consistait en un buste de Molière, placé sur un socle où les noms gravés des artistes placés successivement sous sa haute direction rappelleront plus tard au comte Adlerberg les titres qu'il s'est acquis à leur reconnaissance.

Tout s'est passé simplement et dignement. Parlant au nom des artistes du théâtre Michel, M. Pechena, leur doyen d'âge, a exprimé avec chaleur, en quelques mots, le sentiment qui les animait. Le remerciment du ministre a été empreint d'une émotion visible. Puis les présentations individuelles ont été faites par le régisseur, M. Luquet.

Si modeste qu'elle fût, cette cérémonie ne pouvait être omise par le *Monde illustré*. Rien de ce qui touche nos relations avec la Russie n'est banal, et si cette nation nous a toujours témoigné de précieuses sympathies, il est certain que le théâtre français de Saint-Pétersbourg n'a pas été sans influence sur leur vivacité.

LES ENFANTS

ÉTUDES D'APRÈS NATURE

(Suite)

L'ÉCOLE OU LA MAISON.

Il est un moment qui coûte à la mère, c'est celui où le père incline à ce que l'enfant, dès le premier âge, entre à l'école.

Jusque-là la mère n'avait pas quitté d'un instant son fils ; de jour en jour elle suivait avec intérêt les progrès de cette jeune intelligence en éveil ; elle l'avait façonné à sa manière, lui inculquant petit à petit ses propres connaissances, et voici que tout à coup sonne l'heure de la première séparation ! Combien la mère soupire en sentant brisé l'anneau de la chaîne qui de si près la rattachait à l'enfant !

Se peut-il qu'une main étrangère pèse désormais sur un petit être si aimé ? Est-il temps vraiment qu'une voix rude s'adresse à ses oreilles ? Existe-t-il un maître capable d'employer la douceur de langage que la mère se croyait seule propre à faire parvenir au cerveau de l'enfant ?

Il n'a que cinq ans, et déjà le père songe à le confier à des soins étrangers !

C'est alors que la femme sent combien la tendresse maternelle diffère de la rigueur de l'homme, qui pense avec Montaigne « que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents, » et que « cette amour naturelle les attendrit trop. »

Qu'importent à la mère les préceptes de Montaigne et des moralistes ! Elle ne s'en préoccupe guère. Elle se dit qu'à l'école son fils va sans cesse se trouver en contact avec des enfants grossiers, mal élevés, et qu'un tel contact peut amener des modifications dans le caractère si doux qu'elle avait pris tant de peine à former.

Près d'elle, l'enfant ne courait aucun danger. Ne va-t-il pas rencontrer des êtres méchants qui lui feront subir de mauvais traitements et développer en lui de mauvaises facultés que la mère s'est efforcée jusque là de réprimer ?

Ce sont de longs débats entre la femme et son mari.

Le père, loin de penser comme la mère, voit au contraire dans l'école un microcosme de la vie. Suivant lui, il faut que dès l'âge le plus tendre l'enfant apprenne à lutter contre diverses exigences. Ses instincts doivent subir le choc des instincts de ses compagnons. La contradiction des volontés opposées est l'aciérie à laquelle il doit tremper sa lame si tendre.

— L'école, dit le père, développe le corps par une gymnastique naturelle qui fait défaut à l'enfant vivant dans l'intérieur de sa famille. Quelque rudes que semblent les premiers jeux, ils sont nécessaires. Pour l'intelligence, si bien douée que soit la mère, communiquera-t-elle à son fils l'excitation que donne une trentaine d'enfants réunis, qui déjà sentent poindre en eux l'amour-propre, ce levier d'une telle utilité dans la vie ? Sans doute, à l'école, l'enfant rencontrera de mauvaises natures. Tant mieux. Il faut que tout jeune il soit choqué par les mauvais instincts des natures vicieuses. Il trouvera l'égoïsme dirigeant la plupart des actes de ses camarades. Il

NOS PENDULES

CONTE VENGEUR

DE BOUGIVAL A MUNICH

C'était une pendule du second Empire, une de ces pendules en onyx algérien, ornées de dessins Campana, qu'on achète boulevard des Italiens avec leur clef dorée pendue en sautoir au bout d'un ruban rose. Tout ce qu'il y a de plus mignon, de plus moderne, de plus article de Paris. Une vraie pendule des Bouffes, sonnant d'un joli timbre clair, mais sans un grain de bon sens, pleine de lubies, de caprices, marquant les heures à la diable, passant les demies, n'ayant jamais su bien dire que l'heure de la Bourse à Monsieur et l'heure du berger à Madame. Quand la guerre éclata, elle était en villégiature à Bougival, faite exprès pour ces palais d'été si fragiles, ces jolies cages à mouches en papier découpé, ces mobiliers d'une saison, guipure et mousseline flottant sur des transparents de soie claire. A l'arrivée des Bavarois, elle fut une des premières enlevées ; et, ma foi ! il faut avouer que ces gens d'outre-Rhin sont des emballeurs bien habiles, car cette pendule-joujou, guère plus grosse qu'un œuf de tourterelle, put faire au milieu des canons Krüpp et des fourgons chargés de mitraille le voyage de Bougival à Munich, arriver sans une fêlure, et se montrer dès le lendemain, Odeon-platz, à la devanture d'Augustus Cahn, le marchand de curiosités, fraîche, coquette, ayant toujours ses deux fines aiguilles, noires et recourbées comme des cils, et sa petite clef en sautoir au bout d'un ruban neuf.

L'ILLUSTRE DOCTEUR-PROFESSEUR OTTO DE SCHWANTHALER

Ce fut un événement dans Munich. On n'y avait pas encore vu de pendule de Bougival, et chacun venait regarder celle-là aussi curieusement que les coquilles japonaises du musée de Siebold. Devant le magasin d'Augustus Cahn, trois rangs de grosses pipes fumaient du matin au soir, et le bon populaire de Munich se demandait avec des yeux ronds et des « *Mein Gott* » de stupéfaction à quoi pouvait servir cette singulière machine. Les journaux illustrés donnèrent sa reproduction. Ses photographies s'étalèrent à toutes les vitrines ; et c'est en son honneur que l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler composa son fameux « *Paradoxe sur les pendules* », étude philosophico-humoristique en six cents pages, où il est traité de l'influence des pendules sur la vie des peuples, et logiquement démontré qu'une nation assez folle pour régler l'emploi de son temps sur des chronomètres aussi détraqués que cette petite pendule de Bougival, devait s'attendre à toutes les catastrophes, ainsi qu'un navire qui s'en irait en mer avec une boussole désorientée. (La phrase est un peu longue, mais je traduis textuellement.)

Les Allemands ne faisant rien à la légère, l'illustre docteur-professeur voulut, avant d'écrire son Paradoxe, avoir le sujet sous les yeux pour l'étudier à fond, l'analyser minutieusement comme un entomologiste ; il acheta donc la pendule, et c'est ainsi qu'elle passa de la devanture d'Augustus Cahn dans le salon de l'illustre docteur-professeur Otto de Schwantthaler, conservateur de la Pinacothèque, membre de l'Académie des sciences et beaux-arts, en son domicile privé, Ludwigstrasse, 24.

LE SALON DES SCHWANTHALER

Ce qui frappait en entrant dans le salon de Schwanthaler, académique et solennel comme une salle de conférences, c'était une grande pendule à sujet en marbre sévère, avec une Polymnie de bronze et des rouages très-compliqués. Le cadran

(1) Extrait des *Lettres à un absent*, par Alphonse Daudet, (in-12, librairie Lemerre. 3 fr.) — Livre de bibliophile renfermant une véritable galerie de petits tableaux de genre, dont la touche délicate et fine réjouira tous les amis de l'art littéraire.

sera moins surpris plus tard de se trouver en rapport avec les égoïstes, qui ne sont pas en minorité dans la société. Quelques-uns de ses compagnons s'empareront de ses jouets. Il existe plus d'un homme qui obéit à ce code. L'enfant verra des lâches qui se réunissent pour maltraiter un être faible ; d'autres, pour se justifier d'une faute, accuseront l'innocent : toutes choses qui se voient dans la vie ; mais aussi l'enfant assistera au châtiment du menteur, du paresseux, du traître. Et si par hasard l'enfant ne possédait aucun de ces défauts, chose rare, il est utile que dès le jeune âge il apprenne à se garer de vices auxquels nul homme n'est étranger, qui tournent sans cesse autour de lui pour le dévorer, et avec lesquels il faut se prendre corps à corps et lutter pour en triompher plus tard. Alors, dès le jeune âge, l'enfant prend d'amères leçons de la défiance, mais dont la connaissance pénible est contre-balancée par les premiers sentiments de l'amitié ? Au premier jour, l'enfant se sentira attiré vers quelque camarade d'un caractère sympathique au sien, dont la moindre absence lui coûtera, dont l'arrivée fera briller ses yeux de bonheur.

(Au mot d'amitié, la mère commence à se laisser gagner.)

— Après l'affection pour la mère, continue le mari, il n'est rien de plus doux que le souvenir de l'ami des premières années, celui avec lequel on allait à l'école la main dans la main, celui en compagnie duquel on partageait ses friandises, celui dont on était le protégé ou le protecteur, dont on réclamait l'appui au besoin ou dont on protégeait la faiblesse, celui qu'on retrouvera plus tard avec les mêmes sentiments d'affection et qui semblera un frère. Tout ce petit monde d'êtres hostiles et affectueux, de rivaux et d'amis, ne pourrait se rencontrer à l'intérieur de la famille. Et l'enfant n'apprendrait-il rien à l'école que déjà il aurait reçu de fortes leçons de sociabilité, dont nul homme ne saurait se passer.

— Tu veux que ton fils soit heureux dans la vie, ajoute le père ? souhaite qu'il éprouve de légères déceptions à l'école. Et si tu le vois revenir ému des mauvais traitements et des injustices de ses camarades entre eux, réjouis-toi d'avoir donné naissance à un enfant sensible, ami du juste, et qui aura fort à faire parmi les hommes pour faire prévaloir les notions de droiture et d'humanité.

CHAMPFLEURY.

(A continuer.)

SOUVENIRS DU SIÉGE

LA MARE D'AUTEUIL

(Voir page 24.)

On peut reconstruire tous les palais du monde, mais on ne saurait relever un grand arbre.

Que de fois me le suis-je dit, en contemplant, non loin de la porte d'Auteuil, quelques vieux chênes au tronc puissant, aux branches hardies, derniers témoins des mauvais jours de 1815, un millésime qui fut aussi terrible pour le bois de Boulogne que celui de 1870. J'étais alors loin de penser qu'une troisième invasion amènerait sous peu une destruction semblable.

Ce fut un sacrifice cruel entre tous que celui de cette partie du bois de Boulogne. Elle était la plus champêtre, la plus verdoyante, la plus heureusement dépourvue de ce pittoresque de convention qui tient le milieu entre le décor d'opéra et la nature. Les voitures à la mode ne s'y montraient pas, les promeneurs étaient rares et les taillis poussaient assez dru pour avoir un air de vraie campagne. Tout au plus quelques cavaliers galopaient-ils sourdement sous les allées ombreuses qui s'étendaient jusqu'aux limites du parc des Princes.

Hélas ! elles n'y sont plus, ces épaisses futaies qui reposaient la vue. Et cet étang minuscule, cette oasis si fraîche pour les promeneurs qui venaient y secouer la poussière de la grande ville, elle n'est plus qu'une flaque aux bords dénudés. Quelques arbres se dressent seuls à l'horizon, comme les derniers survivants d'une brigade fauchée sur le champ de bataille. Les amazones ont disparu. Disparus aussi les promeneurs. Seule, assise au bord de ce qui fut la mare d'Auteuil, une petite femme à blanc bonnet semble y chercher de l'œil le reflet évanoui des bocages d'alentour.

Le ciel est tourmenté, comme s'il avait voulu compléter le bouleversement de l'ensemble. De gros nuages résistent encore au soleil dont quelques rayons seuls ont percé ; ils nous promettent le beau temps après l'orage, et nous en acceptons l'augure.

Mais combien d'années faudra-t-il pour nous redonner les arbres d'autrefois ! En vérité, je vous le dis, nous aurons les Tuileries et l'Hôtel-de-Ville avant que la mare d'Auteuil retrouve sa verte ceinture.

COURRIER DU PALAIS

Les causes criminelles qui ont pour base une accusation d'empoisonnement ont nécessairement, dans tous les pays, le triste privilége de passionner la foule ; l'empoisonnement, c'est le crime le plus difficile à découvrir ; il se commet presque au grand jour, devant tout le monde, pour ainsi dire sous les yeux du médecin ; c'est même là une des conditions d'impunité dans l'esprit du coupable. Les empoisonneurs qui, comme Bocarmé, ingurgitent par la violence le breuvage mortel à leur victime sont de très-rares exceptions ; la victime ne crie pas, ne se défend pas, boit le contenu de la tasse ou du verre qu'on lui offre sans défiance aucune, et, le plus souvent même, avec la conviction qu'on lui a présenté une potion salutaire. Il n'y a ni résistance, ni traces extérieures, ni sang répandu ; l'empoisonnement est le crime mystérieux par excellence, précisément parce que rien de ce qui décèle ordinairement le crime n'est dissimulé aux regards étrangers. Le patient pourra faire entendre des plaintes déchirantes, se tordre dans d'épouvantables convulsions, et tous ceux qui l'entourent croiront à une maladie naturelle ; le criminel sera loin, ou, mieux encore, il sera présent, caché derrière sa compassion ou sa douleur hypocrite ; il sait, ou plutôt il croit qu'il n'y a plus de lien visible entre la main qui a préparé le poison, dans la solitude la plus absolue, et le résultat fatal de son ingestion. Si c'est une femme que l'on accuse, ce que l'on appelle malheureusement l'intérêt du procès grandit encore ; si la femme appartient à un certain monde, si elle est belle, bien élevée, instruite, intelligente, spirituelle, les débats prennent la proportion d'un événement public ! Un crime commis par une femme paraîtra toujours à tous une exception monstrueuse : que d'étranges révélations on prévoit ! quels romans intimes, quels drame de famille on suppose, — j'allais écrire : on espère ! — quelles passions ignorées vont se produire, apportant l'explication, disent certains philosophes, l'excuse, disent les fanatiques, du forfait accompli.

En vérité, il y a des moments où, prenant en pitié les esprits faibles ou exaltés, j'éprouverais la tentation de plaider pour les procédures secrètes et les jugements à huis clos, si je ne savais trop bien ce qu'il y a de périls sociaux bien autrement graves cachés sous cette omnipotence d'une justice cachée.

---

principal s'entourait de cadrans plus petits, et l'on avait là les heures, les minutes, les saisons, les équinoxes, tout, jusqu'aux transformations de la lune dans un nuage bleu clair au milieu du socle. Le bruit de cette puissante machine remplissait toute la maison. Du bas de l'escalier, on entendait le lourd balancier s'en allant d'un mouvement grave, accentué, qui semblait couper et mesurer la vie en petits morceaux tout pareils : sous ce tic-tac sonore couraient les trépidations de l'aiguille se démenant dans le cadre des secondes avec la fièvre laborieuse d'une araignée qui connaît le prix du temps.

Puis l'heure sonnait, sinistre et lente comme une horloge de collége, et chaque fois que l'heure sonnait, il se passait quelque chose dans la maison des Schwanthaler. C'était M. de Schwanthaler qui s'en allait à la Pinacothèque chargé de paperasses, ou la haute dame de Schwanthaler revenant du sermon avec ses trois demoiselles, trois longues filles enguirlandées qui avaient l'air de perches à houblon ; ou bien des leçons de cithare, de danse, de gymnastique, les clavecins qu'on ouvrait, les métiers à broderies, les pupitres à musique d'ensemble qu'on roulait au milieu du salon, tout cela si bien réglé, si compassé, si méthodique, que d'entendre tous ces Schwanthaler se mettre en branle au premier coup du timbre, entrer, sortir par les portes ouvertes à deux battants, on songeait au défilé des apôtres dans l'horloge de Strasbourg ; et l'on s'attendait toujours à voir sur le dernier coup la famille Schwanthaler rentrer et disparaître dans sa pendule.

SINGULIÈRE INFLUENCE DE LA PENDULE DE BOUGIVAL SUR UNE HONNÊTE FAMILLE DE MUNICH.

C'est à côté de ce monument qu'on avait mis la pendule de Bougival, et tu vois d'ici l'effet de sa petite mine chiffonnée. Voilà qu'un soir les dames de Schwanthaler étaient en train de broder dans le grand salon, et l'illustre docteur-professeur lisait à quelques collègues de l'Académie des sciences les premières pages du *Paradoxe*, s'interrompant de temps en temps pour prendre la petite pendule et faire pour ainsi dire des démonstrations au tableau... Tout à coup, Eva de Schwanthaler, poussée par je ne sais quelle curiosité maudite, dit à son père en rougissant :

« O papa, faites-là sonner. »

Le docteur dénoua la clef, donna deux tours, et aussitôt on entendit un petit timbre de cristal si clair, si vif, qu'un frémissement de gaieté réveilla la grave assemblée. Il y eut des rayons dans tous les yeux :

« Que c'est joli ! que c'est joli ! » disaient les demoiselles de Schwanthaler, avec un petit air animé et des frétillements de nattes qu'on ne leur connaissait pas.

Alors M. de Schwanthaler, d'une voix triomphante :

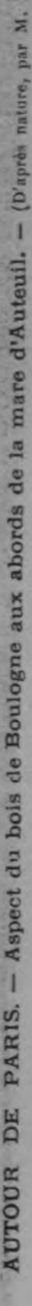
« Regardez-la, cette folle de française ! elle sonne huit heures, et elle en marque trois ! »

Cela fit beaucoup rire tout le monde, et, malgré l'heure avancée, ces messieurs se lancèrent à corps perdu dans des théories philosophiques et des considérations interminables sur la légèreté du peuple français. Personne ne pensait plus à s'en aller. On n'entendit même pas sonner au cadran de Polymnie, ce terrible coup de dix heures, qui dispersait d'ordinaire toute la société. La grande pendule n'y comprenait rien. Elle n'avait jamais tant vu de gaieté dans la maison Schwanthaler, ni du monde au salon si tard. Le diable, c'est que lorsque les demoiselles de Schwanthaler furent rentrées dans leur chambre, elles se sentirent l'estomac creusé par la veille et le rire, comme des envies de souper ; et la sentimentale Minna, elle-même, disait en s'étirant les bras :

« Ah ! je mangerais bien une patte de homard. »

DE LA GAIETÉ, MES ENFANTS, DE LA GAIETÉ !

Une fois remontée, la pendule de Bougival reprit sa vie déréglée, ses habitudes de dissipation. On avait commencé par rire de ses lubies ; mais peu à peu, à force d'entendre ce joli timbre qui sonnait à tort et à travers, la grave maison des Schwanthaler perdit le respect du temps et prit les jours avec une aimable insouciance. On ne songea plus qu'à s'amuser ; la vie paraissait si courte, maintenant que toutes les heures étaient confondues ! Ce fut un bouleversement général. Plus de sermon, plus d'études ! un besoin de bruit, d'agitation. Mendelssohn



AUTOUR DE PARIS. — Aspect du bois de Boulogne aux abords de la mare d'Auteuil. — (D'après nature, par M. Yon.)



ALLEMAGNE. — Les musiciens du jour de l'an dans une brasserie bavaroise. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Kauffmann.)

Une femme, une femme belle, distinguée, une mère de famille, la veuve d'un colonel des États-Unis, se débat en ce moment sous une accusation d'empoisonnement, devant la cour criminelle d'Annapolis, capitale du Maryland. Les faits se sont passés à Baltimore, mais, sur la requête de l'accusée, la cause a été renvoyée devant la cour de circuit d'Annapolis, pour un motif qui répond à ce que nous appelons ici : « cause de suspicion légitime. La substance vénéneuse employée par l'inculpée serait le tartre émétique; mais les journaux du Nouveau-Monde n'ont pas trouvé cela assez poétique, et tous ont appelé cela bravement : *Le poison des Borgia*.

Mme Hélène Warthon est âgée de 47 ans; elle était encore la « favorite du monde élégant, » elle a conservé sa beauté. A l'âge de 20 ans elle avait été enlevée par un jeune lieutenant qui l'épousa. Le jeune lieutenant, devenu le colonel Warthon, est mort subitement en 1867; son cousin, Edouard Warthon, vint passer quelques jours chez la veuve avec sa fille, âgée de 18 ans; le père et la fille moururent subitement à quelques jours de distance. Le fils des époux Warthon, qui avait fait assurer sa vie pour 20,000 dollars, alla à son tour chez sa mère pour la consoler, et lui aussi mourut subitement.

Jusqu'ici, je ne vois pas dans les débats que la justice américaine se soit émue le moins du monde de toutes ces morts subites; Mme Warthon était déjà riche, et le mobile de cupidité, le premier qui vienne à la pensée pour justifier un soupçon, ne pouvait être supposé par personne. Mais le 24 juin, le général Ketchun, un vieil ami du colonel, vient rendre visite à la veuve, il tombe malade le soir même et il meurt le 28 du même mois. On se souvint alors qu'une semaine avant, un M. Van-Ness, employé d'une maison de banque, qui gérait les affaires de Mme Warthon, était tombé malade dans cette maison maudite; sa femme était accourue pour lui donner des soins. Un jour il lui avait pris la fantaisie de goûter du bout du doigt une certaine dose de punch au lait ordonné par le médecin, et la boisson lui avait paru si mauvaise qu'elle l'avait mise de côté, puis elle s'était hâtée de faire emporter chez elle son mari, qui est revenu à la vie, — mais non sans peine. Le fameux punch au lait avait précipité au fond du verre un sédiment blanchâtre contenant vingt grains de tartre émétique; tel est au moins le résultat de l'analyse faite par un savant docteur.

L'inculpée devait s'embarquer le 12 juillet, quand on la fit inviter par des officiers de police à rester chez elle, où elle fut gardée à vue jusqu'au jour où elle fut transférée à Annapolis pour y être jugée.

L'affaire en est à sa seizième séance et n'est pas encore terminée. Remarquez que les débats ne portent absolument que sur l'empoisonnement du général Ketchun, les autres accusations seront produites devant un nouveau jury. Cette manière de procéder est strictement exigée et suivie; c'est à ce point que Mme Van-Ness, qui a été témoin de la mort du général et qui est le principal témoin à charge sur ce fait, n'a pu faire allusion au danger qu'a couru son mari; il a fallu une décision expresse de la cour pour qu'elle fût autorisée à parler du verre de punch au lait qu'elle a heureusement goûté et fait analyser; encore la décision est-elle basée sur ceci, que : « Bien que les deux accusations ne doivent être liées en aucune manière, il est utile, pour statuer sur la première, d'établir que l'accusée avait du tartre émétique chez elle, puisque le général a succombé à l'ingestion de cette substance mélangée dans du punch au lait. »

Il paraît que le « punch au lait » est un antidote très-connu en Amérique contre les vomissements, les spasmes de l'estomac et des entrailles.

Encore un incident qui a son prix : Mme Van-Ness déclare que le général lui a dit : « Mme Warthon m'a empoisonné avec un verre de limonade! » Le défenseur se lève aussitôt et demande la *suppression* de ce passage de la déposition du témoin, parce que c'était là évidemment une plaisanterie que Mme Van-Ness a mal prise; et la cour a ordonné la suppression!

Il faudrait, du reste, pour apprécier toutes ces formes qui nous paraissent bizarres, faire un étude exacte de la procédure criminelle des États-Unis : le peuple américain est évidemment trop sérieux pour que ces formes ne renferment pas des garanties dont nous ne soupçonnons ni la nature ni l'utilité, et cela, peut-être, parce que nous ne connaissons pas chez nous les abus auxquels elles répondent.

Quant aux preuves, elles sont terribles : il est prouvé que Mme Warthon a acheté 60 grains de tartre émétique. Ensuite, les fils du général Ketchun ont révélé cette circonstance que le général avait prêté à Mme Warthon 2,600 dollars, que ce prêt avait été reconnu par cette dame en un billet de pareille somme, et enfin que le général avait emporté ce billet et l'avait sur lui quand il alla rendre visite à la veuve de son ancien ami. Quand il mourut, Mme Warthon fit savoir à sa famille qu'elle avait remboursé les 2,600 dollars au général et qu'en outre elle lui avait remis 4,000 dollars pour lui acheter certaines valeurs.

De mémoire judiciaire, on n'avait entendu, dans un procès d'empoisonnement, pareil nombre de médecins et de chimistes, et surtout on n'avait constaté un pareil accord dans les conclusions de ces messieurs; ces conclusions sont foudroyantes pour l'accusée. L'autopsie, l'examen de l'état des organes, les analyses prouvent que le général Ketchun n'est pas mort naturellement, qu'il a été empoisonné, et que le poison ingéré est le tartre émétique. Une dernière analyse vient d'être ordonnée sur une autre partie des organes; l'exhumation a eu lieu, et le chimiste le plus savant, le plus célèbre des États-Unis a demandé deux jours.. Maipendant ces deux jours-là, le paquebot est parti, et nous n'aurons le résultat que dans quelques jours.

Bien que nous soyions dans les choses sombres, n'oublions pas ce garçon laitier parisien, qui arrêtait effrontément, en plein jour, sa voiture devant une fontaine publique, et puisait seize litres d'eau, qu'il mêlait à sa marchandise. Et comme M. le président de la 10e chambre correctionnelle disait au témoin qui racontait avoir vu le fait : « Mais cela a dû vous paraître extraordinaire?

— Oh! non, a répondu le témoin, les garçons laitiers en font autant toute la journée, à la même fontaine! »

Il s'est produit devant la cour d'assises de la Loire, séant à Montbrison, un incident d'audience assez rare. Un paysan nommé Vignal était accusé d'avoir tué sa femme, de l'avoir coupée en morceaux à l'aide d'une hache et d'une scie à main, et d'avoir jeté ces débris sanglants dans la rivière, où ils ont été retrouvés. Personne ne l'avait vu; il niait avec énergie, avec persévérance, avec une habileté même qui ne s'est pas démentie pendant les six mois qu'a duré l'instruction. Tout à coup, à l'audience, pressé par les questions de M. le président, au moment où ses dénégations devenaient de plus en plus persévérantes, il se lève et dit : Je vais parler.

Il a parlé, en effet, et il a avoué son crime; il a raconté fiévreusement les détails, ne faisant que cette réserve : « Je n'avais pas médité ce meurtre, *ça été un coup de promptitude!* »

Le jury a pensé sans doute que cet aveu soudain, imprévu, pouvait, jusqu'à un certain point, prouver que les « coups de promptitude » étaient dans le caractère de l'accusé, et son verdict a permis à la cour de prononcer la peine des travaux forcés à perpétuité.

A la semaine prochaine le fameux procès anglais dont je vous ai parlé, l'affaire TICHBORNE, mais je crains bien de ne pouvoir tout vous dire en une seule fois.

PETIT-JEAN.

---

et Schumann semblèrent trop monotones; on les remplaça par la *Grande Duchesse*, le *Petit Faust*, et ces demoiselles tapaient, sautaient, et l'illustre docteur-professeur, pris lui aussi d'une sorte de vertige, ne se lassait pas de dire : « De la gaieté, mes enfants, de la gaieté!... » Quant à la grande horloge, il n'en fut plus question. Ces demoiselles avaient arrêté le balancier, prétextant qu'il les empêchait de dormir, et la maison s'en alla toute au caprice du cadran désheuré.

C'est alors que parut le fameux *Paradoxe sur les pendules*. A cette occasion, les Schwanthaler donnèrent une grande soirée, non plus une de leurs soirées académiques d'autrefois, sobres de lumières et de bruit, mais un magnifique bal travesti, où Mme de Schwanthaler et ses filles parurent en canotières de Bougival, les bras nus, la jupe courte, et le petit chapeau plat à rubans éclatants : toute la ville en parla, mais ce n'était que le commencement. La comédie, les tableaux vivants, les soupers, le baccarat, voilà ce que Munich scandalisé vit défiler tout un hiver dans le salon de l'académicien. — « De la gaieté, mes enfants, de la gaieté!... » répétait le pauvre bonhomme de plus en plus affolé, et tout ce monde-là était très-gai en effet. Mme de Schwanthaler, mise en goût par ses succès de canotière, passait sa vie sur l'Isar en costumes extravagants. Ces demoiselles, restées seules au logis, prenaient des leçons de français avec des officiers de hussards prisonniers dans la ville; et la petite pendule, qui avait toutes raisons de se croire encore à Bougival, jetait les heures à la volée, en sonnant toujours huit quand elle en marquait trois .. Puis, un matin, ce tourbillon de gaieté folle emporta la famille Schwanthaler en Amérique, et les plus beaux Titien de la Pinacothèque suivirent dans sa fuite leur illustre conservateur.

CONCLUSION.

Après le départ des Schwanthaler, il y eut dans Munich comme une épidémie de scandales. On vit successivement une chanoinesse enlever un baryton, le doyen de l'Institut épouser une danseuse, un conseiller aulique faire sauter la coupe, le couvent des dames nobles fermé pour tapage nocturne...

O malice des choses! Il semblait que cette petite pendule était fée, et qu'elle avait pris à tâche d'ensorceler toute la Bavière. Partout où elle passait, partout où sonnait son joli timbre à l'évent, il affolait, détraquait les cervelles. Un jour, d'étape en étape, elle arriva jusqu'à la résidence; et depuis lors, sais-tu quelle partition le roi Louis, ce wagnérien enragé, a toujours ouverte sur son piano?...

— Les *Maîtres chanteurs?*

— Non!... Le *Phoque à ventre blanc!!*

. . . .

Ça leur apprendra à se servir de nos pendules.

ALPHONSE DAUDET.

LES MUSICIENS DU JOUR DE L'AN

(Voir page 25.)

Il est une supériorité qu'on n'a jamais contestée à nos amis d'Outre-Rhin. Personne ne souffle comme eux dans un instrument de cuivre. Tous ils sont grands cornistes et trombones par excellence.

En France même, qui n'a vu, sur nos routes de l'Est, ces bandes d'artistes blonds toujours prêts à donner aubade?

Et quel que fût l'air piteux des instruments et des instrumentistes, qui n'a été surpris de l'ensemble avec lequel ils attaquaient leur modeste répertoire?

C'est qu'au rebours du Français, l'Allemand est harmoniste par vocation. Chantez devant lui : s'il vous imite, c'est pour vous seconder en accompagnant d'instinct. Cette subordination est spontanée chez lui. Chantez devant un Français, il cherchera aussitôt à couvrir votre voix, il criera plus vite et plus haut que vous. Il nous faut une éducation spéciale pour corriger ce défaut, qui ne se retrouve hélas! que trop dans notre tempérament politique.

Mais bornons-nous pour aujourd'hui à contempler ces braves musiciens célébrant le 1er janvier dans une brasserie de la Bavière Rhénane. Au fond, une grande affiche nous révèle les traits de Cambrinus, le roi de la bière. A gauche, une Gretchen à petit bonnet récolte les offrandes des buveurs de chopes attablés autour du grand poêle de fonte.

Leurs oreilles semblent agréablement chatouillées par le vacarme auquel préside ce fantassin casqué, qui, la main sur la poignée de son briquet, brandit avec autorité le bâton du commandement.

Le casque ne jouit-il pas aujourd'hui de toutes les prérogatives?

LE PORTRAIT

DE L'ALLEMAND EN CAMPAGNE (1).

Qui a vu un Allemand les connaît tous.

Le premier mot du soldat est évidemment destiné à lui concilier les sympathies de son hôte :

— « Malheur pour France! » dit-il en déposant dans un coin son *zunnadelgewehr*, « mais malheur aussi pour Prusse! »

Cet homme est sensible, se dit-on, et les maux de la guerre trouvent un écho dans son cœur. Un peu plus tard, on est charmé de l'entendre manifester quelque horreur du traitement barbare dont la ville porte les traces.

— « Châteaudun *caput!* Oh! malheur! »

Tout à coup la note mélancolique, la plainte émue font place à des propos bachiques :

— « Monsir! *wein? wein?* »

On lâche une bouteille qui est acceptée avec reconnaissance.

Une heure se passe.

— « Monsir! *Cognac?* »

On fait naturellement un geste négatif. Stupeur de l'Allemand.

— « *Nicht cognac?* Ah! malheur! »

Cependant l'heure du dîner s'approche. On prend les ordres du soldat :

— « *Fleisch! fleisch!* » répète-t-il avec une crainte visible de n'être pas suffisamment compris. « *Fleisch mit viel* pommes de terre! »

A la vue de la soupe fumante et grasse, sa face s'épanouit et un sourire s'ébauche sur ses grosses lèvres.

— « Bonne madame! » dit-il en dardant sur la cuisinière un regard affectueux, mais généralement chaste.

Une platée de viande succède au potage. Mais la figure de l'Allemand se rembrunit soudain. Des pensées noires semblent germer sous sa casquette plate, et l'on se demande avec inquiétude quelle peut être la cause de ce mystérieux chagrin. C'est pourtant plus simple qu'on ne croit. Un geste éloquent du soldat vous fait apercevoir que les pommes de terre ne couvrent pas toute la superficie du plat : il y a là une lacune à combler. Un autre geste vous désigne la bouteille qu'on a eu l'imprudence de lui servir avec le potage. « *Caput!* » dit-il d'une voix creuse, en vous en faisant constater la siccité parfaite.

On s'émeut de cette situation douloureuse. Bien qu'on trouve que la première bouteille a été sablée avec une précipitation regrettable, on en tire une deuxième des profondeurs de la cave et l'on envoie même au convive éploré un supplément de victuaille qui rassérène immédiatement son humeur. Tout est au mieux quand le café arrive noir et boueux. D'ordinaire la préparation de ce liquide n'entraîne pas des frais exagérés. Si le soldat n'en apporte pas les éléments, on se borne à jeter quelques seaux d'eau sur un marc qui sert éternellement au même usage.

— « *Soucre?* » insinue le fils des Cimbres.

— « *Nicht mehr!* » répond-on avec aplomb.

— « Ah! malheur! » — Et il lappe silencieusement son infect breuvage.

L'heure du sommeil est venue. Le soldat jette une vingtième bûche au feu, avant de s'étendre tout habillé sur les matelas. Cependant une dernière préoccupation le ramène à la cuisine.

— « Café demain matin *sechs uhr!* » recommande-t-il. Et il s'endort en rêvant aux yeux bleus de Fritzchen ou à la choucroûte de ses pères.

PAUL MONTARLOT.

(1) Extrait du *Journal de l'invasion*, par M. Paul Montarlot. Châteaudun, 1871. In-12 de 306 p. : 3 fr. — C'est un des livres les plus vrais qui aient été publiés sur la dernière guerre.

LES DISTRIBUTEURS DE BULLETINS

(Voir la gravure page 26)

Voulez-vous savoir au juste ce que coûte une élection dans une ville comme Paris?

Je ne parle ici que des frais naturels, obligatoires, légaux en quelque sorte — comme les frais d'affichage, d'impression et de distribution de bulletins.

Ce minimum de propagande atteint la somme de treize mille francs.

A eux seuls, les distributeurs de bulletins forment un véritable bataillon de *huit cents* hommes, payés à raison de dix francs pour la journée. En dehors de leur effectif, il faut encore compter les inspecteurs chargés de les surveiller; il y en a un dans chaque arrondissement.

N'oublions pas un fourgon d'approvisionnement qui roule continuellement d'une section à l'autre, prêt à donner des munitions nouvelles à ceux qui en manqueraient.

N'oublions pas non plus trente mille affiches, au plus bas, qui sont collées à raison de 10, 15 et 20 fr. le cent.

C'est beaucoup, mais cela n'est rien encore à côté de ce qui se pratique en Angleterre et aux États-Unis, — deux pays que nous admirons généralement de confiance et qui cependant nous sont si inférieurs, sous le rapport de la dignité morale et de la tenue dans les opérations électorales.

RENFORTS

ENVOYÉS A L'ILE DE CUBA

(Voir page 29.)

Nous ne saurions mieux faire que de placer ici quelques lignes de la lettre de notre correspondant :

« Cadix, le 1er janvier 1872.

« Bien que notre situation à Cuba inspire de vives alarmes, nous ne blâmons pas le gouvernement actuel. Il lutte de son mieux dans les circonstances graves où nous nous trouvons, circonstances que d'autres ont malheureusement fait naître.

« C'était le lundi de la dernière semaine que les bataillons de chasseurs de Talavera devaient s'embarquer pour la Havane. Ce corps, dans lequel se trouve un grand nombre de volontaires, est un des plus célèbres de l'armée espagnole, surtout depuis ses brillants faits d'armes pendant la guerre d'Afrique.

« A trois heures du soir, les troupes, en tenue de campagne, sortaient de leur caserne. La population s'était portée en masse à la Alameda, pour les accompagner de là jusqu'au port, où s'effectua l'embarquement au milieu des acclamations les plus enthousiastes.

« A dix heures du soir, le vaisseau s'éloignait aux cris de : *Vive l'armée espagnole! vive l'île de Cuba espagnole!*

« Maintenant tout est passé, même l'enthousiasme, et la tristesse nous gagne. Combien en reviendra-t-il, de ces hommes courageux partis pour défendre l'honneur de la mère patrie! »

R. L.

ANNIVERSAIRE

DE LA BATAILLE DE BAPAUME

Il y a un an, l'armée du Nord, commandée par le général Faidherbe, livrait sous les murs de Bapaume un combat heureux dont les résultats eussent pu changer complètement la face des choses si cette armée avait été plus nombreuse.

Du moins, il eut pour résultat d'arrêter la marche des Prussiens et fit une diversion qui influa certainement sur le reste de la campagne.

Bon nombre de nos soldats restèrent malheureusement sur le champ de bataille, et c'est pour perpétuer le souvenir de leur héroïsme que la ville de Bapaume a voulu ériger à ses frais un monument commémoratif qui a été solennellement inauguré.

Une foule nombreuse avait répondu à l'appel de la municipalité; elle remplissait la belle église de Bapaume où régnait le recueillement le plus profond.

Des draperies noires entouraient l'enceinte et étaient attachées aux piliers par des cartouches sur lesquels on lisait les noms des villages où s'étaient livrés les divers engagements de la bataille du 3 janvier 1871, et les numéros des corps qui y avaient pris part : infanterie de marine, marins de Brest, 33e, 24e, 43e, 75e, 91e d'infanterie, 1er, 2e, 3e, 20e chasseurs, etc.

Après l'absoute, le cortége se dirigea vers le cimetière, éloigné à peu près de 2 kilomètres. Il était suivi d'une foule que nous ne pouvons évaluer à moins de 20,000 personnes.

Le monument commémoratif est d'une simplicité touchante. Sur une assise de rochers, revêtue de lierre, s'élève une croix de granit dont les bras soutiennent une couronne d'immortelles, portant cette inscription :

Aux victimes de la bataille de Bapaume
2 et 3 janvier 1871
Souvenir des habitants de la ville.

Plusieurs discours remarquables ont été prononcés.

Nous avons surtout remarqué ces paroles de M. de Rambuteau, préfet du département. Toute la France ne saurait perdre à les connaître :

« Honneur donc aux victimes qui reposent en ces tombes. Ils sont morts pour la patrie, et ils nous lèguent un enseignement. Sachons le recueillir. Du fond de leur tombeau, ils peuvent nous dire que si leur mort n'a point suffi à sauver notre mère commune, la France, à nous est le devoir de la relever.

« Parler de vengeance, c'est la rendre à jamais impossible; la vouloir, c'est rentrer en nous-mêmes après avoir étudié nos ennemis; c'est leur prendre au plus tôt cette admirable loi militaire qui fait de l'armée l'école de toute la nation; c'est nous persuader de cette nécessité d'instruction et de valeur personnelle, de ce sentiment national inscrit au cimier de leurs casques comme au fond de leurs cœurs. Gardons-nous, Messieurs, d'être injustes pour notre malheureuse et magnifique armée héritière de tout un passé de gloire et qui ne lui a pas failli. Confions-lui bien vite tous nos enfants, elle seule peut en faire des hommes.

« Nous tous, Français, nous avons été vains de notre gloire militaire nous avons aimé la patrie dans son prestige; apprenons maintenant, si nous voulons la sauver, à l'aimer dans sa douleur.

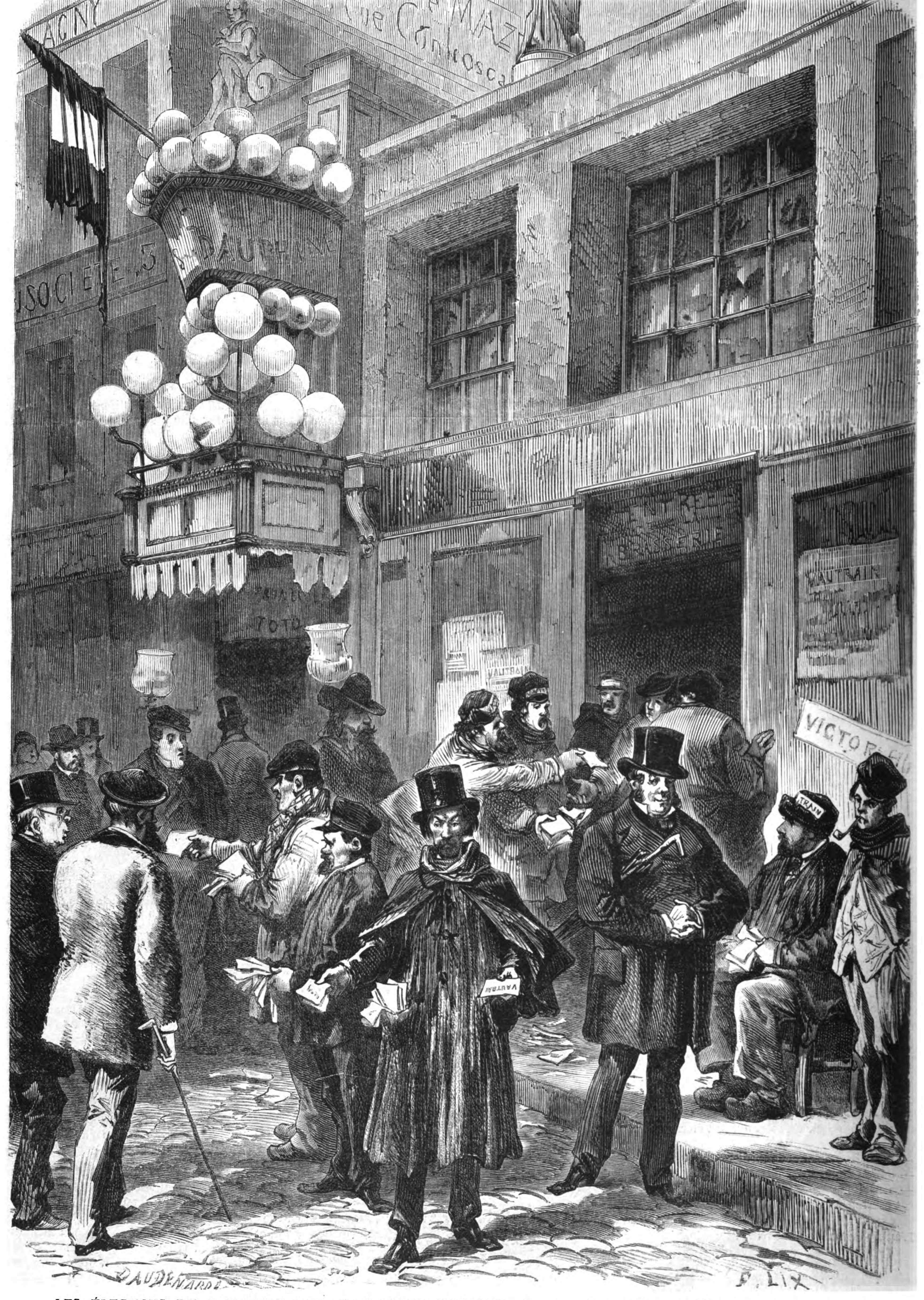
« Fermons l'oreille à ceux qui nous disent, en haut ou en bas, qu'ils ont un secret pour lui rendre son rang en Europe. Le secret, c'est nous. Quant nous voudrons, nous serons. Laissons de côté les illusions du passé et de l'avenir, et regardons-nous en face. Avons-nous compris les leçons qu'un cruel ennemi nous est venu donner, et qui coûtent la vie de ceux qui sont là? Sommes-nous meilleurs? Avons-nous retrouvé, dans le malheur, ce qu'il rend d'ordinaire : la réflexion et la sagesse?

« Que s'il n'en était rien; si nous étions encore les hommes de la veille ou ceux du lendemain, alors, Messieurs, il faudrait, et je le dis loyalement et bien haut, pleurer ces morts, sans la consolation de voir, du moins, comprise la leçon que leur sang nous a tracée. »

THÉATRES

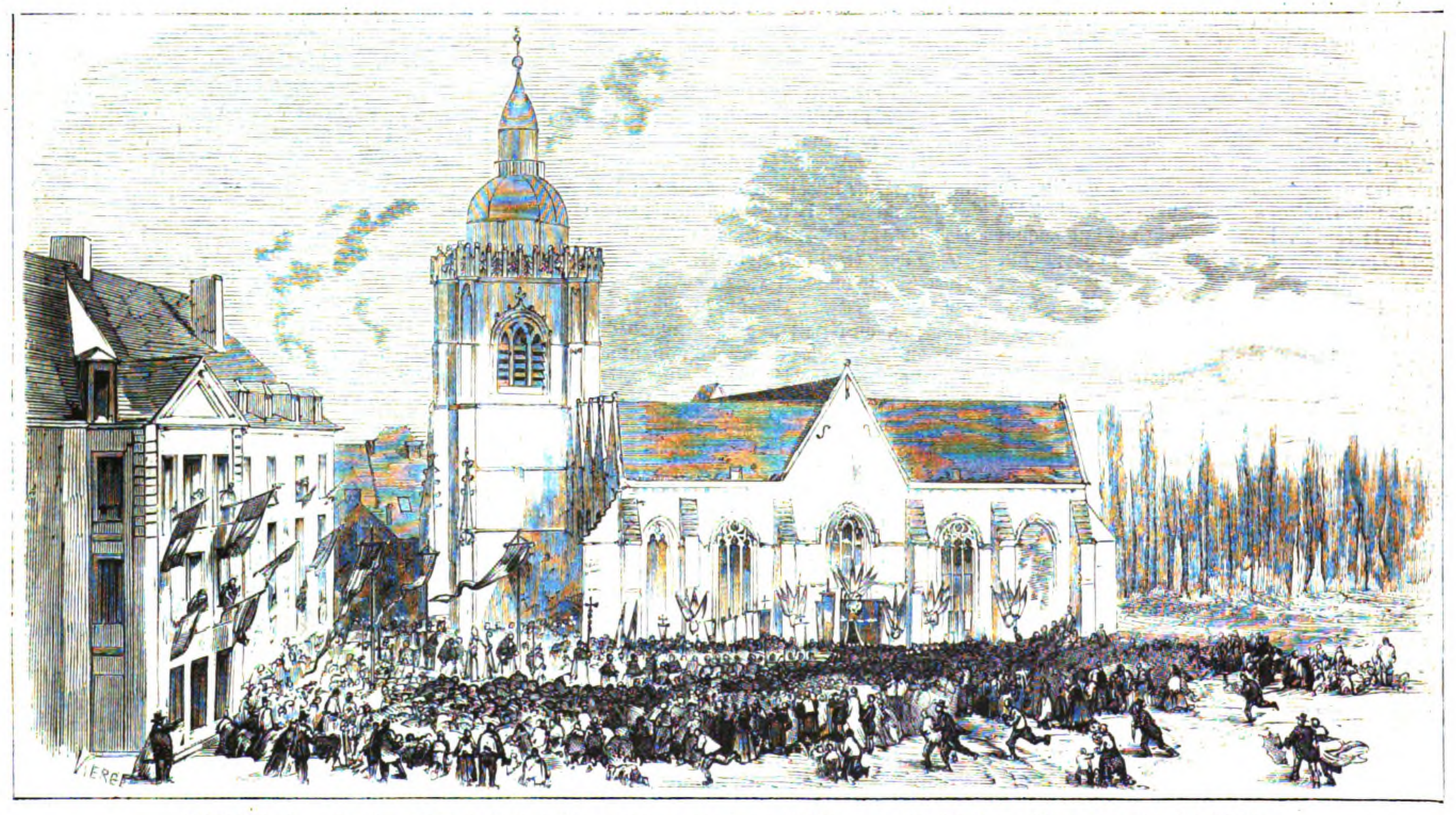
ODÉON : *Mademoiselle Aïssé*, drame en quatre actes, en vers, de Louis Bouilhet.

Ceux qui meurent jeunes ne sont pas seulement *aimés des dieux*, ils jouissent d'un autre privilége, ils n'ont pas le temps d'être haïs des hommes, et nous avons à parler aujourd'hui d'un poëte disparu trop tôt, et qui n'a connu que les roses de la renommée. Il n'y a guère eu dans ces dernières années de figure plus franche et plus sympathique que Louis Bouilhet : le style, c'était bien l'homme; sa personne avait la grâce facile et la fraîcheur épanouie de son talent; sa Muse florissante semblait lui promettre de



LES ÉLECTIONS DU 7 JANVIER 1872. — La distribution des bulletins de vote. — Section de la rue Mazet. (D'après nature, par M. Lix.)

ESPAGNE. — Les bataillons de chasseurs de Talavera sur la place de l'Alamedo à Cadix avant leur embarquement pour Cuba.
(D'après le croquis de notre correspondant.)



BAPAUME. — Anniversaire de la bataille. — La procession présidée, par Mgr l'évêque d'Arras, rentrant à l'église.
(D'après la photographie de M. Ch. Desavary, notre correspondant.)

longs travaux, comme son aspect robuste semblait lui promettre de longs jours. Enfant de cette grave et sensuelle Normandie, qui a produit tant d'intelligences généreuses comme elle, la vie éclatait dans ce ferme regard et dans ce bon sourire, et déjà la mort guettait cet athlète. Que de fois nous avons rencontré Louis Bouilhet au bras de ce compagnon de gloire et de lutte, avec lequel il s'appareillait si bien, Gustave Flaubert, son compatriote et son camarade d'enfance, son *alter ego* comme sève et comme force. Qui eût dit que le Destin, peu touché de cette amitié si fidèle et si tendre, séparerait si vite ces deux cœurs faits pour battre à l'unisson?

Cette touchante fraternité littéraire a survécu au tombeau. L'Odéon vient de donner la première représentation de *Mademoiselle Aïssé*, œuvre posthume de Louis Bouilhet, et c'est l'auteur de *Salammbo* et de *Madame Bovary* qui a surveillé avec un soin jaloux les répétitions de la pièce, remplaçant ainsi le poëte éternellement absent, se faisant aussi vigilant que l'œil du maître pour assurer le succès de ce drame, qui avait presque la solennité d'un testament à exécuter. Les volontés de celui qui n'est plus ont été accomplies de point en point. Louis Bouilhet vivant, son drame n'eût pas été mis en scène avec plus de conscience et de respect; nous reprocherons même à Gustave Flaubert un excès de piété; il eût pu, il eût dû peut-être, retrancher quelques vers d'une tirade où le chevalier d'Aydie menace les rois et les princes de voir brûler leurs palais pour faire justice de leur corruption. Ce passage, écrit bien avant l'incendie de Paris, et par conséquent innocent au point de vue contemporain, prenait, malgré la beauté de la forme, le caractère d'un sinistre à-propos; des mains suspectes ont applaudi cette prophétie si douloureusement réalisée. Elle ne nous eût frappé que par son invraisemblance, si le Palais-Royal ne portait pas les traces hideuses du ravage du pétrole, ce feu grégeois de la démagogie, et si les Tuileries ne nous apparaissaient pas béantes avec leurs quatre murs calcinés!

J'ai hâte d'oublier cet incident pénible qui n'altère en rien notre estime pour l'œuvre et pour l'auteur, seulement je voudrais bien qu'à l'avenir, dans une société aussi menacée que la nôtre, l'histoire ne fût pas vue à travers le verre grossissant de l'optique radicale; faire du Régent, le plus aimable et le plus facile des hommes, « un boucher d'honneur qui suspend de la chair fraîche à l'étal de ses caprices, » c'est transformer en bête fauve un Kings' Charles. Autant prêter de la mansuétude à Fouquier-Tinville, ou des ailes à Marat. Il serait temps que justice fût faite de tous ces faux points de vue révolutionnaires qui salissent le passé sans bénéfice pour le présent.

Cette réserve faite (hélas! l'auteur n'est plus là pour entendre mon reproche), je n'ai plus qu'à constater l'accueil mérité fait au nouveau drame. Je retrouve dans *Mademoiselle Aissé* les qualités de Louis Bouilhet mêlées à ses défauts, — la dextérité la sonorité, le souffle, l'ampleur, et çà et là quelques taches de préciosité ou de lyrisme hors de propos, comme la couleur qui déborderait les lignes d'un dessin; il y a beaucoup d'esprit, beaucoup de science et beaucoup d'inspiration dans ces vers qui jouent parfois le naturel de la prose, et dont les interprètes ne font pas toujours valoir la musicalité, car notre époque pressée trouve trop longues les douze syllabes de l'alexandrin; mais en même temps, Louis Bouilhet ne s'y est pas assez défié de l'écueil de son talent, la facilité et l'à peu près; et l'on saisit dans *Mademoiselle Aissé*, œuvre inférieure, du reste, à ses devancières, le bouillonnement du métal poétique encore en fusion. Bouilhet est mort avant d'avoir pu se rendre maître de sa forme définitive.

Ce serait faire injure à la mémoire de nos lecteurs que de leur raconter *Mademoiselle Aissé*: qui ne connaît cette légende d'une jeune Circassienne transplantée de l'Orient en France par le bon plaisir d'un ambassadeur, curieux de rapporter une esclave? Celle qui devait être perdue au fond d'un sérail vint apprendre au Paris corrompu et frivole de la Régence le charme de l'amour vrai et de la fidélité; elle ne distribua pas son cœur, elle le donna tout entier au chevalier d'Aydie, le modèle des amoureux, un Saint-Preux avant la lettre. Le duc d'Orléans put tourner de son côté ses beaux yeux indifférents; mais il n'était pas de ceux qui font jeter par des sbires le mouchoir aux femmes qu'ils adorent. Mlle Aïssé n'eut à souffrir d'aucune persécution royale ou princière; elle souffrit seulement de sa situation et de sa naissance, mais elle se fit tout pardonner à force de modestie et de tendresse.

Le poëte, mu par je ne sais quelle intention austère, n'a pas voulu, dans sa pièce, couronner l'amour du chevalier d'Aydie. Au plus beau moment de ce roman sentimental, il lui fait poser sur les épaules le manteau de chevalier de Malte, ce qui lui rappelle ses serments et son devoir. Le d'Aydie de l'histoire connut plus de douceurs; nous n'en souhaiterons pas moins la bienvenue au d'Aydie de la fable.

C'est Mlle Sarah Bernhardt qui personnifie, avec sa grâce nerveuse et délicate, le type angélique de Mlle Aïssé.

Mlle Ramelli prête son expérience au rôle de Mme de Ferriol, et Mlle Colombier se tire très-agréablement de la tâche difficile de représenter Mme de Tencin. Pierre Berton joue avec feu le chevalier d'Aydie, et Talien donne la scélératesse convenable à un roué du Régent.

Mademoiselle Aïsse n'ôtera ni n'ajoutera rien à la pure gloire de l'auteur de *Melœnis* et de la *Conjuration d'Amboise*; ce n'était qu'une étape de plus sur une route déjà parcourue; mais nous gardons la conviction qu'un talent aussi richement doué que Louis Bouilhet eût pu, avec une carrière plus longue devant lui, trouver des voies nouvelles, et devenir un des maîtres de la poésie dramatique. L'Odéon, comme on le sait, s'est toujours piqué de fidélité dans les pièces historiques. Un très-joli portrait de Mlle Aïssé, portrait authentique du temps, prouve le soin que le second Théâtre-Français a de recourir aux sources. Tout en jetant nos derniers éloges sur la tombe du regretté Louis Bouilhet, nous ne pouvons pas cependant dire en comparant la toile à l'œuvre elle-même : *est pictura poesis*.

XAVIER AUBRYET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise du *Prophète*, opéra en cinq actes de Scribe, musique de Meyerbeer. — CONCERT PASDELOUP : *la Sérénade*, de Beethoven.

L'Opéra vient de nous donner quelques représentations du *Prophète*.

Vous vous souvenez peut-être de l'impression que produisit le troisième opéra français de Meyerbeer, lors de sa nouveauté, en avril 1849?... On s'extasiait sur les merveilles de la mise en scène: il n'y avait qu'un cri sur le ballet des patineurs; le décor de la cathédrale avait beaucoup d'attrait aussi; puis on parlait de Mme Viardot dans le rôle de Fidès, et de Roger dans celui de Jean... Et quand, dans la conversation, le moment venait enfin d'exprimer une opinion sur l'*œuvre*, c'est-à-dire sur le drame et la musique, on faisait une petite moue dédaigneuse, puis on tournait les talons. J'ai, quant à moi, subi, à un nombre considérable d'éditions, ce feuilleton parlé et mimé, ce feuilleton de tout le monde, débité partout, et je m'en souviens fort bien.

Mais nous sommes en 1872, et la musique qui a vingt-trois ans d'oreille s'améliore, ou mieux grandit dans l'estime de celui qui la goûte. Il n'en est ni plus ni moins que d'un vin qui a fait son temps de bouteille.

Le Prophète est donc mieux apprécié aujourd'hui, non dans ses parties saillantes et qui s'imposent à l'attention dès le premier soir, mais dans ce que j'appellerai les petits coins de la partition, dans les pages intimes et sans fracas, où l'on peut suivre l'exquis travail de main de cet ingénieux brodeur de gammes qui s'appelle Meyerbeer.

Ce qui est le mérite immense de Meyerbeer, c'est que, même aux moments où il se laisse emporter vers les hautes régions avec toute la fougue de son tempérament de musicien, on sent qu'il se dédouble, et qu'à côté de l'artiste passionné il y a l'ouvrier attentif et réfléchi qui surveille et affine jusqu'aux plus minimes détails de son œuvre. Or, s'il existe d'une part des maîtres qui n'écrivent qu'à coup d'inspiration et toujours dans la fièvre, d'autre part on en pourrait citer qui ne composent qu'à coup de volonté et de réflexion. Chez les premiers, qui sont évidemment les plus puissants, « les grandes pensées viennent du cœur, » comme a dit un philosophe; et chez les autres c'est l'esprit qui combine, dispose et met tout en place. Les uns sont admirables, parce qu'ils créent, les autres ne sont que *méritants*.

Et ce parallèle entre deux ordres d'artistes n'est que pour arriver à dire que Meyerbeer tenait de l'un et de l'autre. S'il lui venait quelque grande idée mélodique, il était rare qu'il l'acceptât dans sa forme native et voulût la présenter toute nue (comme il le fit cependant une fois dans le fameux unisson de l'*Africaine*). Au contraire, il la remettait vingt fois sur le clavier, pour plaire à Boileau, et travaillait en conscience à la parer de tous les joyaux de la science. Si d'aventure il se trompait, c'était par excès de scrupule, et en mettant vingt *et une* fois la phrase sur le métier.

L'idéal poursuivi avec ces constants efforts était celui de Gluck, bien que la forme des idées et les moyens d'exécution soient très-différents chez les deux dramaturges. Meyerbeer, lui aussi, faisait la guerre à la vraisemblance convenue dont on se contente au théâtre, et il cherchait la vérité vivante, voulant que ses personnages eussent des accents humains et qu'en eux la parole chantée ne fût que l'écho embelli de la parole parlée.

Le Prophète, à toutes ses pages, porte la marque de cette préoccupation. Mais il a fallu un certain temps à l'oreille pour comprendre ce qu'il y avait de beau en même temps que vrai dans tel récitatif qui ne fait point de bruit, et semble de prime abord un remplissage entre deux morceaux plus brillants. Peu à peu, cependant, on s'y est fait, et les plus secrètes intentions du maître sont devenues lumineuses.

Aujourd'hui, *le Prophète* est *compris* et admiré comme une des œuvres où le génie du maître s'est montré le plus grand, bien qu'ayant pris une teinte d'austérité qu'on chercherait vainement dans *Robert-le-Diable* et dans *les Huguenots*.

D'où vient, cependant, que l'impression de malaise ressentie en 1849 a en partie persisté? Nous nous le demandions à l'Opéra, l'autre soir. Eh bien, après y avoir réfléchi, il nous est avis que si l'auditeur emporte du *Prophète* une tache noire sur l'âme, la faute en doit être imputée à Scribe (Xavier Aubryet, mon bon voisin de l'autre colonne, partagera peut-être cette opinion).

En effet, la fable imaginée par le librettiste n'est qu'un tissu de crimes. On s'y perce à coups de poignard, on s'y brûle vif d'un bout à l'autre. Boucherie et rôtisserie générales! Non, jamais vous ne vîtes plus complète collection de bandits : c'est un bagne qu'on a lâché sur la scène de l'Opéra et qui y prend ses ébats. La seule figure honnête sur laquelle on puisse se reposer est celle de Fidès; encore la pauvre femme est-elle un peu stupide, quand, par un entêtement de mule, elle tient à se déclarer la mère du pontife Jean, réputé fils de Dieu, et cela au grand risque de le faire massacrer!

Villaret était tout à fait en voix, et j'ai vu le moment où on allait lui redemander tout le finale du troisième acte, qu'il a chanté avec un brio inaccoutumé. Mlle Bloch (rôle de Fidès) a fait quelque progrès, et c'est bien heureux! Elle a même dit l'*arioso* du second acte avec une profondeur de sentiment qu'on n'aurait point soupçonnée en elle. Mais combien les trois anabaptistes sont insuffisants! Ce n'est pas avec de pareilles voix qu'on fonde des religions.

— Dimanche dernier, M. Pasdeloup a fait exécuter le trio de Beethoven (pour violon, alto et violoncelle), connu sous le nom de *la Sérénade*. De la musique de chambre dans ce grand cirque, c'était une innovation. Mais l'épreuve a réussi, grâce aux exécutants, qui n'étaient autres que Alard, Trombetta et Franchomme. Ce genre d'expérience d'acoustique et de musique devant probablement se reproduire, nous y reviendrons plus amplement.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Un Conservatoire va être fondé à Lyon sous la direction de M. Mangin, ancien chef d'orchestre du Théâ-

tre-Lyrique. — *Fantasio*, paroles d'Alfred de Musset, musique de M. Offenbach, est annoncé pour ce soir à l'Opéra-Comique. — On annonce la mort de M. Elie Sauvage, auteur des paroles du *Caïd*. — Le journal *l'Art musical* vient de reparaître, après dix-huit mois d'interruption. — L'Athénée préparerait un opéra inédit de Weber.

A. D.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

L'impératrice du Brésil a daigné visiter la *Malle des Indes*, qui jouit de l'heureux privilége d'expédier chaque saison, à Sa Majesté, un joli choix de foulards indiens.

Sa Majesté a jeté son dévolu sur de jolis fichus frangés, en crêpe de Chine, dont on encadre la chevelure d'une façon gracieusement originale, ou que l'on jette négligemment sur les épaules.

En robes, l'impératrice a fait une véritable razzia de crêpe de Chine aurore, ciel d'équateur, rose-thé, flamme de Bengale, vague moutonneuse, incendie de Paris, algue marine, — enfin toutes les nuances du prisme.

J'ai remarqué, dans le choix distingué de Sa Majesté, une robe dessin Pompadour, gracieuse réminiscence du siècle poudré de Louis XV; puis une armure blanche, coupée de filets blancs, jaunes, roses, le plus joli rêve de fantaisie Louis XVI que vous puissiez imaginer; ensuite, dans le genre élégiaque, après l'idylle, un fond noir, semé de suaves bouquets de myosotis, de la poésie tissée; enfin, un foulard lilas, pastillé ton sur ton, d'une fraîcheur toute printanière.

La prédilection de l'impératrice du Brésil pour les foulards de la *Malle des Indes* (25 et 26, passage Verdeau) est un succès de plus à enregistrer sur le livre d'or de cette maison, où brillent tous les noms du high-life européen.

*
* *

Que de philtres, de talismans, de suaves parfums dans la *Corbeille fleurie* de MM. Ed. Pinaud et Meyer. Comment ne pas être jolie en lui empruntant quelques-unes de ses précieuses recettes.

Il n'est pas une coquette émérite qui ne doive sa fraîcheur perpétuelle au *lait d'Hébé*. *La crème-neige* donne de l'éclat au visage; le teint lui doit sa transparence diaphane. La pâte callidermique veloute la peau et efface infailliblement la ride. Il n'est tel que l'usage constant de l'eau de toilette aux violettes de Parme pour embellir le derme en lui communiquant un suave et doux parfum. Le savon au suc de laitue est adopté dans le monde élégant; ce savon assouplit, rafraîchit, tonifie la fleur du tissu dermal.

La maison Pinaud, 30, boulevard des Italiens, a poussé au plus haut degré de perfection l'art de la cosmétique.

*
* *

Alibert l'a dit, il est une plante, que l'on ne saurait entretenir avec trop de soins, c'est le cheveu.

Le docteur Morel, un digne émule de ce célèbre savant, s'est livré à l'étude du tube capillaire; il le cultive pour ainsi dire et lui conserve ses nuances, comme un jardinier rafraîchit les fleurs pour rendre leurs couleurs plus brillantes.

Mme Sarah Félix s'est associée avec enthousiasme à l'œuvre du docteur Morel; elle en a étudié consciencieusement les principes, et après avoir expérimenté sur elle-même, elle vient nous dire : « Vous, dont les cheveux blanchissent avant l'âge, arrosez leur tige avec l'*Eau des Fées*, et vous les verrez reprendre infailliblement, sans procédé de teinture, leurs couleurs brunes, blondes ou châtain.

Il y a vraiment de l'enchantement dans les effets de cette eau. »

C^sse^ A. DE BORETTY.

NOTRE TEMPÉRAMENT POLITIQUE

Pour le juger aujourd'hui, il n'est besoin que de recourir à l'admirable définition que Saint-Evremond en donna. On ne saurait trop rendre justice à cet homme qui, le premier en un temps où Pascal et La Bruyère n'avaient pas encore brillé, sut prouver en excellents termes que l'esprit pouvait marcher avec le bon sens.

Voici ce portrait, que je voudrais voir reproduire partout.

« La jalousie de la liberté est une chose commune à tous les hommes; mais diverses gens la font consister en diverses choses. Les uns rejettent toute supériorité; le choix des supérieurs tient lieu de liberté à quelques autres.

« Le Français particulièrement est de cette humeur.

« *Impatient de votre autorité et de sa franchise, il ne saurait recevoir de maître sans chagrin, ni demeurer le sien sans dégoût.*

« *Ennuyé de sa propre possession, il cherche à se donner, et, trop content de la disposition de sa volonté, il s'assujettit avec plaisir si on lui laisse faire sa dépendance.* »

Quelle prévision surprenante de nos caprices électifs et de notre manque de solidité républicaine!

LES HEURES DE CHARLEMAGNE

Nombre de personnes, se reportant à leurs anciens souvenirs de la bibliothèque du Louvre, ont cru perdu dans le même désastre un autre manuscrit bien précieux qu'elles y avaient admiré : les *Heures de Charlemagne*. Les *Heures de Charlemagne!* ce livre qui réunit tous les genres d'intérêt, vénérable manuscrit dix fois séculaire, auquel s'attachent tant de traditions glorieuses! On a plus d'une fois décrit ce bel in-folio sur peau vélin, orné de six miniatures, presque entièrement écrit en lettres d'or sur un fond pourpre, et dont chaque feuillet est entouré d'arabesques très-variées.

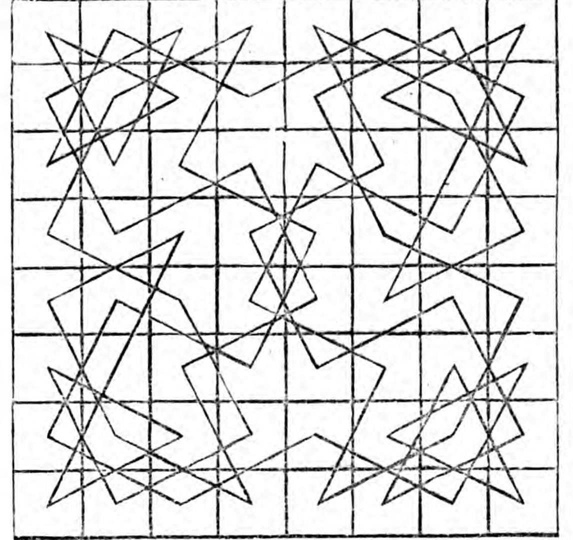
Rassurons-nous : les *Heures de Charlemagne* existent encore.

Transportées, il y a quelques années, au Musée des Souverains, elles doivent leur préservation à cette circonstance, qui nous permet aussi de conserver d'autres ouvrages précieux de la bibliothèque du Louvre, comme le *Registre de l'ordre du Saint-Esprit* et le *Sacre de Napoléon*, avec les dessins originaux d'Isabey, Percier et Fontaine.

Nous prenons cette bonne nouvelle dans le très-remarquable et très-intéressant *Rapport* que M. Baudrillart, inspecteur général des bibliothèques, vient d'adresser à M. Jules Simon, sur les pertes éprouvées par ces établissements en 1870 et 1871.

APPLICATION DU PROBLÈME DU CAVALIER

Chaîne symétrique rentrante composée par M. Jaenisch.



Le point de départ est la case angulaire de gauche. En suivant la chaîne, on obtiendra l'agencement des syllabes.

SOLUTION

Tant que chez toi les jours heureux
Luiront d'un éclat sans mélange,
Tu pourras voir d'amis nombreux
Chez toi se presser la phalange.
Mais si ton fragile bonheur
Est emporté par la tempête,
Sois bien sûr qu'avec le malheur
Tu resteras en tête-à-tête.

Ont trouvé :

Courrier de Paris : MM. Héfert; B., rue Mogador; Tolic, aux Champs-Elysées; Charles Gilbert; Mlle Marie Avignon et L. Alix.

Courrier des départements : MM. Monglond, à Rochefort-sur-Mer; Georges Gros, à Lyon; P. P., à Angers; le cercle de la Philologie, à Périgueux; le docteur Michalski, à Villiers-Saint-Benoit; les Boutinois à Sedan; Danvers, à Saint-Germain-lez-Corbeil; Merle Fer, à Sens (Yonne); les habitués du café du Palais, à Bordeaux; C. Le Boterffe, à Nantes; Emile, café du Commerce, à Bordeaux; le cercle de la Concorde de Mussidan (Dordogne); café de la Paix (Gironde); Cachan et Lingin, soldats au 48e de ligne; le château de Senepont (Somme); café Toureille, à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard); deux membres du cercle de Castel-arrazin (Tarn-et-Garonne); E. Lartigue, à Toulouse; E. Beaussire; les habitués du café de Bordeaux, à Abbeville.

Courrier de l'Algérie : M. C. Portier, à Alger.

ÉCHECS

Solution du problème n° 396.

1. F 8 TD — 1. D pr. P
2. D 7 C — 2. *ad libitum*
3. D 1 T ou pr. P, échec et mat.

(A)

1. TR pr. T
2. D 2 T, échec et mat le coup suivant.

(B)

1. D 2 FR, échec
2. P pr. D, échec et mat le coup suivant.

Ce problème a une seconde solution commençant par F 6 FD, et, après le coup des Noirs D pr. P, continuant par F 8 FR.

Solutions justes : MM. J. Planche; J. Reboul; Devot, 9e chasseurs, à Rocquencourt; le café Drapès, à Sens; le capitaine Charousset, aux Vans; Stiennon de Meurs, à Liége; Barré, Théâtre-Français; A. Gouyer; Girard, à Lussières; L. de Croze, à Marseille; ; le Cercle philharmonique, à Carpentras; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; M. N., Maison dorée, à Marseille; A. Vancouyghem, à Lille; Espanet, café du Nil, à Marseille; T. Cuissard, à Lyon; le Cercle du Creuzot; E. Frau, à Lyon; Th. François Bertelle, café Bailleul, à Douai.

Autres solutions justes du problème n° 395 : MM. Girard, à Lussières; Stephen, à Orléans.

P. JOURNOUD.

La jolie petite partie suivante a été jouée dernièrement au club d'échecs de Glascow, dans une séance où M. Rosenthal conduisait dix-huit parties simultanément contre autant d'adversaires différents.

PARTIE VIENNOISE

Blancs (M. Rosenthal)	Noirs (M. Jakson)
1. P 4 R	1 P 4 R
2 C 3 FD	

Ce coup constitue la « Partie viennoise. » La meilleure réponse des Noirs est C 3 FR.

	2. P 4 FR
3. F 4 FD	3. C 3 FR
4. C 3 FR	4. C 3 FD
5. P 4 D	5. PF pr. P
6 CR pr. P	6. P 4 D
7. C pr PD	

Supérieurement joué.

	7. C pr. C
8. D 5 T, échec	8. P 3 CR

On voit que si le Roi allait sur la case noire, il recevai le mat au quatrième coup.

9. C pr. P	9. C 3 FR
10. F 7 FR, échec	

Un coup brillant et décisif.

	10. R pr. F
11. C 5 R, double échec	11. R 3 R
12. D 7 F, échec	12. R 4 F

A la 3e case de la Dame, le Roi était également mat par C 4 FD.

13. P 4 CR, échec et mat.

HISTOIRE DE LA CARICATURE AU MOYEN AGE

PAR CHAMPFLEURY

(1 vol. in-12 avec nombreuses gravures.)

Un savant architecte se plaignait de ce que personne ne se fût occupé jusqu'ici de déchiffrer l'idée enfouie par nos pères dans des milliers de figures qui étonnent les artistes par leur aspect étrange et leur nature complexe.

La cigogne et le renard, chapiteau de la cathédrale d'Autun.

Ce regret est effacé par l'auteur de l'*Histoire de la caricature au moyen âge*. La pensée c nfuse qui détermina les figures satiriques des cathédrales est à cette heure rendue saisissable pour tous.

Ni les voyages ni les recherches n'ont été épargnés pour la composition de l'*Histoire de la Caricature au moyen âge*; mais c'est surtout dans l'emploi de l'analogie que M. Champfleury puise sa orce. Devant un monument en face duquel plusieurs érudits ont passé, l'auteur s'arrête, frappé par d'importantes relations avec les traditions artistiques du passé : il met en regard, comme dans un miroir, les figures de l'Egypte, de l'Italie antique et celles du moyen âge; aussi, grâce à ces preuves, plus d'un érudit, plus d'un archéologue, devront-ils à ce livre d'utiles indications.



Le Roman de Renart.
Vitrail de Limoges (XVIe siècle).

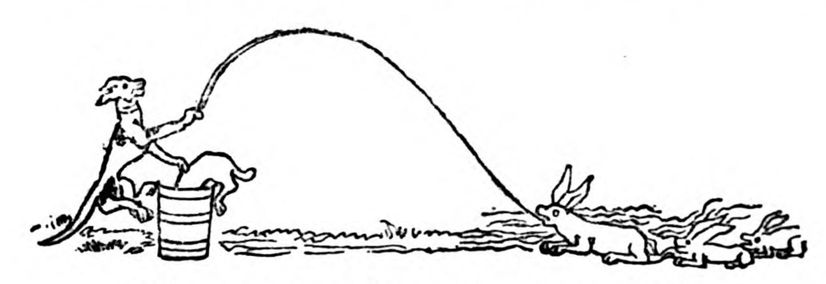
Il n'est besoin que de citer les titres des principaux chapitres de l'ouvrage pour connaître la pensé qui a guidé l'auteur à travers les brumes du moyen âge :

Vanité du symbolisme. — Les animaux musiciens. — La fête de l'âne. — Danses dans les églises et les couvents. — Le diable. — La Danse des morts. — Renart. — Conséquences du Roman de Renart sous Louis XV. — Le Roman de Fauvel. — Le noble, le moine, le serf. — Miniatures de manuscrits. — Architecture religieuse : la Maison des templiers, à Metz. — Architecture militaire : la tour Desch. — Figures satiriques des monuments civils. — Les stalles des églises. — La cathédrale au moyen âge. — Déroute du symbolisme.

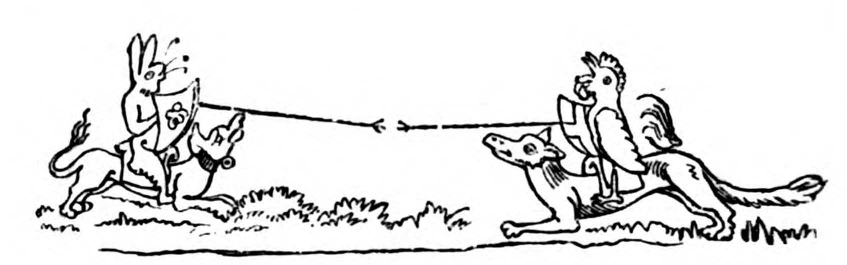
On n'a que la difficulté du choix parmi les dessins explicatifs qui se présentent à chaque page et qui intéressent les archéologues, les architectes, les savants de France à l'étranger. De nombreux monuments inédits ont été détachés par M. Champfleury des cathédrales et des bibliothèques, du livre de pierre et des manuscrits, traduits avec la conscience et la naïveté qu'exigent de semblables reproductions.



Les animaux musiciens
D'après un manuscrit du XIV siècle



Caricature sur la chasse, d'après un manuscrit du XIIIe siècle.



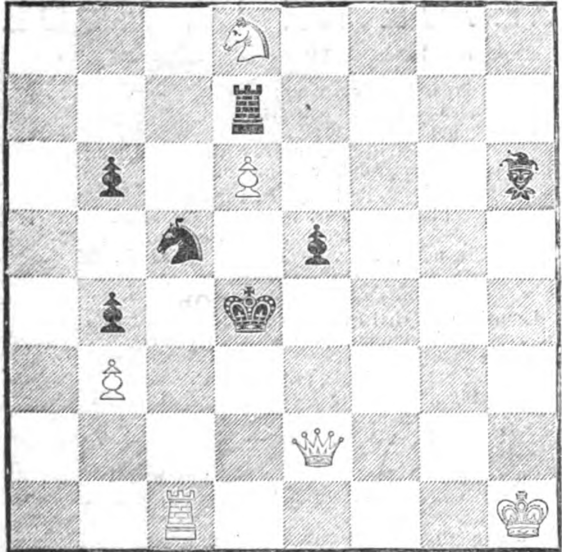
Caricature contre les tournois, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Soissons.

ÉCHECS



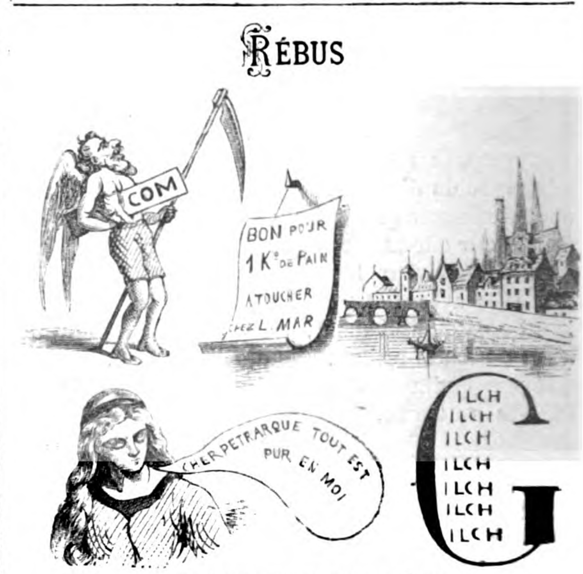
PROBLÈME N° 398

COMPOSÉ PAR M. G. E. C.



Les blancs font mat en trois coups.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

De Bardonnèche à Modane, il y a près de cinq lieues,.... quel tunnel !

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT
16e Année. N° 771. — 20 Janvier 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT



M. GUSTAVE LAMBERT, auteur du projet français d'expédition au Pôle Nord, mort à Buzenval le 19 janvier 1871.
(D'après la photographie de M. Nadar.)

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE
DES
FEMMES DE FRANCE
POUR CONCOURIR
A LA LIBÉRATION DES DÉPARTEMENTS OCCUPÉS

L'exemple si patriotiquement donné par les femmes de l'Alsace, de demander à chacun l'obole de la délivrance, doit être imité par toute la France, et nous croyons remplir un devoir de citoyen en ouvrant nos colonnes à une souscription ayant pour objet d'aider à la délivrance de nos départements occupés en anticipant le payement de l'indemnité de guerre qui nous a été imposée par l'Allemagne.

Que partout, dans les villes comme dans les campagnes, chacun donne seulement un sou par jour, et cette cotisation volontaire produira bientôt des millions, qui contribueront à rendre à la France l'indépendance de son territoire et relèveront la grandeur de la patrie.

Due uniquement à l'initiative individuelle, cette tentative ne sera pas seulement une œuvre pieuse et sainte, elle sera encore la plus noble et la plus concluante réponse à ceux qui parlent de décadence, à ceux qui osent affirmer que le patriotisme français a péri au milieu de nos discordes civiles.

Avec l'offrande de tous, l'Église a bâti, au moyen âge, ces admirables cathédrales qui font encore l'admiration et l'étonnement des siècles nouveaux. Le patriotisme, cette autre religion, saura aussi élever un monument durable de sa foi et de son zèle. Ce monument sera la pierre où l'on écrira :

La France a été délivrée de l'étranger par le concours de 30 millions de Françaises et de Français, de femmes et d'enfants, de vieillards et d'hommes faits qui, chaque jour, ont donné à la patrie, pour la racheter de l'étranger, l'épargne de leur labeur ou le superflu de leur bien-être.

Quant à nous, nous prenons l'engagement de nous dévouer entièrement à cette œuvre de salut. Chaque jour les offrandes qui nous seront envoyées seront inscrites et versées dans une caisse à ce destinée. Partout nous exciterons le zèle des donateurs et celui des personnes notables qui, dans chaque village, dans chaque quartier, dans chaque famille, se chargeront de recueillir les dons.

Donnons au monde un grand exemple de solidarité patriotique, et la France, nous l'affirmons, même après tant de revers, n'aura rien perdu dans le monde de sa grandeur et de son prestige.

PAUL DALLOZ.

Les souscriptions sont reçues dans les bureaux : du MONDE ILLUSTRÉ, *de la* PRESSE ILLUSTRÉE, *de la* REVUE DE LA MODE, *du* MONITEUR UNIVERSEL, *du* PETIT MONITEUR *et de la* PETITE PRESSE, 13, *quai Voltaire, tous les jours, y compris le dimanche.*

Des comités pour centraliser les sommes reçues seront organisés par nos soins dans le plus bref délai. Ils auront à leur tête les femmes les plus respectables, qui déposeront dans nos mains le produit des collectes, et, à notre tour, nous verserons ce produit dans les caisses du Gouvernement.

Nous nous adressons aussi à toutes nos compatriotes, à toutes les Françaises qui habitent l'étranger, et nous les prions de faire ce qu'elles tenteraient sur la terre de France.

Qu'elles recueillent toutes les offrandes et qu'elles nous les envoient. En Russie, en Angleterre, en Espagne, aux États-Unis, dans nos colonies, en Algérie, au Brésil, au Chili, en Californie, à Montevideo et Buenos-Ayres, dans tous les pays où les Français sont nombreux, que les femmes songent à la patrie absente et qu'elles nous fassent parvenir leurs souscriptions.

COURRIER DE PARIS

LES SAMEDIS DE CÉLIMÈNE

ACASTE. — En vérité, madame, ce m'a été une joie des plus grandes de recevoir, tracé de votre main, cet avis que vous reprenez vos réceptions matinales.

CÉLIMÈNE. — Il nous faut bien tuer les heures, puisque Molière nous a octroyé l'immortalité. C'est hier que l'inspiration m'est venue de vous réunir, et, tout aussitôt, je vous ai écrit dans l'espoir que vous trouveriez quelque divertissement à deviser des choses du jour, comme nous le faisions au bon vieux temps.

PHILINTE. — Voilà qui est merveilleusement imaginé. N'est ce pas votre avis, Alceste?

ALCESTE. — De grâce, ne me mêlez point à cette affaire. Pour moi, je ne trouve aucun plaisir, je l'avoue, à savourer toutes les turpitudes auxquelles nous assistons. Si le sort m'a pris en telle haine, qu'il me faille voir crouler autour de moi toutes les choses respectables et bonnes à aimer, encore n'est-il pas en droit de me contraindre à ressasser toutes nos hontes, toutes nos tristesses, à heures et jours précis, comme vous par aissez vouloir le faire.

ÉLIANTE. — Quelle humeur chagrine est la vôtre, Alceste. Vous possédera-t-elle donc jusqu'à la fin des siècles?

ALCESTE. — Oui! et je m'en fais gloire. La perversité humaine ne lassera jamais ma haine et mon mépris.

PHILINTE. — Vous ne pouvez trouver mauvais qu'on étudie les questions difficiles au milieu desquelles se débat l'humanité et que l'on recherche quel parti est le meilleur qui s'en puisse tirer.

ALCESTE. — La chose serait bonne si vous étiez d'humeur sérieuse; mais vous parlez de tout, aussi bien à tort qu'à travers, plus pour vous mettre en évidence et faire les plaisantins, que pour améliorer votre cervelle. Je ne vois pas quel secours l'humanité peut attendre de vous.

CÉLIMÈNE. — Qu'en termes gracieux ces choses-là sont dites!

CLITANDRE. — Quand nous chercherions à nous distraire, à oublier pour un peu le côté lugubre des choses présentes, y verriez-vous grand mal?

ALCESTE. — Oui, morbleu! l'heure n'est pas de rire.

CÉLIMÈNE. — Laissons monsieur tout à son humeur noire, puisqu'il nous la préfère. Nous pouvons mieux employer notre temps qu'à écouter ses complaintes. Dites-nous plutot, messieurs, quels bruits circulent par la ville.

PHILINTE. — Je sors de Notre-Dame, où la Société de secours aux blessés a fait célébrer un service funèbre en mémoire des victimes de la guerre. Mgr l'Archevêque de Paris présidait. Le R. P. Félix a prononcé l'oraison funèbre. Au dehors, la foule était plus recueillie que pour l'enterrement des otages.

ALCESTE. — Elle se disait sans doute, le 7 juin, en voyant passer les restes des martyrs : « Cela ne nous regarde pas. Nous ne les avons pas personnellement frappés, et ce n'est pas nous qu'on frappera jamais pour nos convictions et notre foi! nous avons jeté tout cela aux orties. Passez, martyrs! »

PHILINTE. — L'église, tendue de noir jusqu'à la ceinture, ornée de palmes, constellée de croix de Genève, s'est remplie en peu d'instants. Le catafalque est celui que nous connaissons. Emblème de luxueuse banalité, il abrite tout ce qui paye. C'est une tire-lire funèbre, une cagnotte pour l'éternité. Il a contenu les grands fonctionnaires de l'Empire, les victimes de la Commune, celles de l'Allemagne; il recevra les hauts dignitaires de la République. Peu importe aux quatre vertus de carton-pierre, placées en faction aux quatre coins. Le mot de passe est : « *Mort*, » tout le monde l'a connu ou le connaîtra.

Le comte de Flavigny, le vicomte Serrurier, le docteur Chenu, font les honneurs de l'abside aux ministres, aux maréchaux, aux députations étrangères, aux membres de l'Assemblée législative. Je ne vous dirai rien de la cérémonie que je n'ai pas pu voir, ni de l'oraison que je n'ai pas pu entendre, envahi comme je l'étais par des dames à lorgnettes, qui, après avoir franchi les barrières, repoussé les sergents et escaladé les banquettes, ont trouvé commode de s'asseoir sur mes épaules. Au moment de l'élévation, j'ai secoué tout cela et l'émotion m'a gagné. Il m'a semblé que tous les morts, les uns en pleine terre, au milieu des racines, les autres dans le sapin vermoulu; aussi bien ceux qu'a fraternellement tués la Commune, que ceux qu'a politiquement fusillés l'Allemagne; ceux qui se sont endormis prisonniers près des frontières russes, aussi bien que ceux-là qui reposent en France: il m'a semblé que tous ces pauvres égorgés entendaient tinter la sonnette du chœur et vibrer les tambours battant aux champs.

ÉLIANTE. — On écrira tout ce qu'on voudra contre la prière ; quelque chose crie en moi qu'elle est entendue, et que ceux pour lesquels on l'adresse, cadavres défigurés, squelettes ou poussière, trouvent moyen de sourire et se sentent heureux.

CÉLIMÈNE. — Dans tous les cas, notre conscience l'entend, et cela la tient en éveil. Et vous, marquis, qu'avez-vous recueilli par la ville?

ACASTE. — Parbleu, madame, je vous apporte du quartier Saint-Honoré une nouvelle toute fraîche. Mme Massé, la doyenne des charcutières, vient de mourir, âgée de 101 ans. Nous la perdons en même temps que la Lorraine, en laquelle elle était née. — Mme Massé est tombée dans son comptoir, comme une reine sur son trône; fière, jusqu'à son dernier soupir, d'avoir été la pourvoyeuse de Marat, au temps de sa prime jeunesse.

CLITANDRE. — Pour moi, madame, j'arrive de ce qui fut Versailles. Le grand roi y tient toujours faction à la porte de l'Assemblée, botté, éperonné, la cravache au poing, comme s'il attendait l'heure d'y rentrer.

PHILINTE. — Il serait à craindre que Sa Majesté y fît mauvaise figure. M. Grévy n'entend la plaisanterie que d'une oreille, et M. Baze ne l'entend pas du tout.

CLITANDRE. — Vous ne nierez pas cependant que la harangue suivante ferait grand effet. — « Messieurs, chacun sait les malheurs qu'ont produits « les assemblées du Parlement. Je veux les prévenir « désormais. Monsieur le premier président, je « vous défends de souffrir ces assemblées trop « promptes à remontrer, et à pas un de vous de les « demander. Sur ce, que Dieu vous tienne en liesse, « j'y consens. Mais videz Versailles au plus vite. « Allez légiférer ailleurs. »

CÉLIMÈNE. — Il y a loin de ces paroles hardies aux timides remontrances de M. Duchatel. N'estimez-vous pas avec moi qu'elles décideraient l'Assemblée à rentrer à Paris?

PHILINTE. — L'esprit des parlements a bien changé depuis 1654.

ALCESTE. — A quoi bon se payer de vaines espérances? Vous connaissez peu les hommes d'aujourd'hui. Si le roi de bronze quittait la cour de son palais, où on le tolère, pour se rendre au milieu du corps élu, deux gendarmes prendraient Sa Majesté au collet, deux autres prendraient le cheval au mors, un caporal marcherait en tête. Le cortége se rendrait pédestrement à la Monnaie, et l'on y convertirait cheval et cavalier en gros sous...

TOUS. — Fi!!! donc!...

ALCESTE. — En gros sous à l'effigie de la République.

CÉLIMÈNE. — Ah! mon ami, vous me faites froid au cœur. Où avez-vous pris de pareilles idées?

ALCESTE. — De pareilles idées ne se prennent pas, madame, cela se ramasse.

ÉLIANTE. — On ne se ramasse pas. Et que dit-on de la dernière élection de Paris?

PHILINTE. — Ce que l'on en dit, madame, vous le trouverez dans toutes les gazettes; permettez-moi d'insister plutôt sur ce qu'on ne dit pas assez, sur l'admirable exemple donné par les premiers choisis du parti de l'ordre : le maréchal Mac-Mahon et Me Rousse.

ACASTE. — Pour Dieu! ne me parlez pas de ces gens-là. Ils ont manqué de courage en n'acceptant pas la lutte.

PHILINTE. — Vous avez la parole un peu bien vive, marquis. Votre langue prend la poste et votre jugement la suit à pied. Tous deux représentaient, au contraire, l'un, le courage militaire, l'autre le courage civil. Lorsqu'on leur a offert la candidature: — « Merci, a répondu le maréchal: je me dois à mes soldats. Leur vie est entre mes mains. Ce n'est pas trop d'une existence entière de travail pour devenir un parfait officier. » — « Merci, a répondu M. Rousse; je me dois à mes clients. Leur honneur est entre mes mains. Ce n'est pas trop d'une existence entière pour devenir un parfait avocat. »

ALCESTE. — Leur refus a prouvé que la confiance qu'on leur témoignait était merveilleusement placée.

CÉLIMÈNE. — Voilà d'étranges théories! Il n'y a plus qu'à désespérer des affaires publiques, s'il faut refuser les emplois pour être digne de les occuper.

PHILINTE. — Que chacun reste dans sa fonction, madame, et tout ira mieux, surtout la politique.

ACASTE. — Mais, qui fera de la politique, si chacun s'occupe de ses affaires?

ALCESTE. — Ceux qui lui auront consacré exclusivement leur vie, leurs études, leurs méditations. Je ne verrais aucun mal à ce qu'elle devînt une carrière, tout aussi bien que la médecine ou la bonneterie; qu'on s'y vouât tout entier par des études spéciales, que ceux qui décident de nos destinées s'y préparassent par une vie claustrale.

ÉLIANTE. — Vous voulez rire, sans doute?

ALCESTE. Point!

Je ferais passer de sérieux examens à tous ceux qui aspirent à suivre la carrière politique, et, qui plus est, à tous ceux qui entendraient disposer du droit de vote. Je voudrais l'éducation gratuite, libre et récompensée. Ce n'est pas notre moindre travers de toujours procéder par voie de répression, et non par voie de récompense. Le Code pénal entre à plaisir, et la liste des encouragements tiendrait sur une carte de visite. N'est-ce pas un contre-sens d'entendre les libéraux se servir les premiers du mot *obligatoire*? Je ne procéderais pas ainsi. — « Tu te dis « citoyen et réclames tes droits. Es-tu digne de les « exercer? Prouve-le. Si tu n'as subi aucune peine « infamante, si tu sais les éléments des connaissan- « ces usuelles que je t'ai mis à même d'acquérir, si « tu connais tes devoirs, jouis de tes droits. » — Faites du titre de citoyen la récompense de l'honorabilité et du travail, et vous fonderez à tout jamais la République, et, dans la République, l'aristocratie des honnêtes gens. Vous vous débarrasserez des épaves frelatées de toutes les carrières, des pilleurs de renommée, de ces affamés de pouvoir qui se ruent à tort et à travers sur la plus redoutable, sur la plus ardue des sciences, comme sur une proie. Pauvre siècle que celui qui a donné naissance à la bohème sanglante, à la bohème politique.

CLITANDRE. — Les réfractaires ont pris les armes.

PHILINTE. — Elle est bien loin de nous, la bohème studieuse et féconde: Esope, Diogène, Camoëns, Callot, Palissy, Villon, Dassoucy et Molière, notre père glorieux.

CÉLIMÈNE. — Les rires et les cris que leur ont arrachés la misère retentissent encore après des siècles.

PHILINTE. — Autour de ces astres gravitaient des pléiades de meurt-de-faim héroïques et convaincus. Je me rappelle à ce propos un certain poëte May, protégé du duc de Ventadour. Il avait eu cent mille livres de patrimoine; mais, curieux de savoir comment on vit avec vingt mille livres de rentes, en cinq ans il mangea et but son capital. Il vivait d'une pension de cent écus, que lui faisaient les comédiens, lorsqu'arriva le terrible hiver de 1709. Il le reçut, le sourire sur les lèvres, vêtu d'un misérable habit de tiretaine doublé de toile. « — Comment fais tu, mon cher, pour t'accommoder d'un si mince vêtement? » lui demanda un de ses amis. — « Je souffre, » lui répondit-il sans proférer une plainte.

CÉLIMÈNE. — Voilà qui est vraiment digne de Zénon. Seulement...

PHILINTE. — Il ne fut pas toujours aussi stoïque. Dans une comédie intitulée *le Roi de Cocagne*, dont Quinault fit les intermèdes et que la Comédie-Française représenta en 1718, La Thorillière père, qui remplissait le rôle d'un poëte grotesque nommé La Farinière, réussit à représenter May, dont la perruque toujours poudrée à blanc était célèbre. Le poëte se plaignit au lieutenant de police qui le renvoya berné. La Thorillière l'ayant rencontré peu de temps après lui fit force excuses et le conduisit au cabaret où il lui fit boire du champagne jusqu'à le rendre ivre-mort. Après quoi il le dépouilla de ses habits dont il se servit le soir même pour le représenter.

CLITANDRE. — Ce tour est du dernier plaisant.

PHILINTE. — Un autre jour qu'il...

CÉLIMÈNE. — Pardon, mon ami, si je vous demande grâce, mais vous êtes lugubre avec ces souvenirs d'avant le déluge. C'est trop nous rappeler que nous avons plus de deux cents ans. Il y a mille sujets plus gracieux à traiter que ceux dont vous nous entretenez depuis votre arrivée. Que ne nous parlez-vous de *Ki-Ki*?

CLITANDRE. — Le nouvel ambassadeur chinois?

CÉLIMÈNE. — Mieux que cela! Comment, ne connaissez-vous pas la merveille du jour? Les gazettes sont pleines de sa gloire.

ÉLIANTE. — Ne nous faites pas languir davantage.

ACASTE. — Prenez pitié de notre curiosité.

CÉLIMÈNE. — Vous ne le méritez point. Je rougis de votre ignorance. *Ki-Ki* habite Versailles, où je me suis rendue tout exprès pour l'admirer. Il est créole...

PHILINTE. — Créole?

CÉLIMÈNE. — Et de la plus pure origine.

ACASTE. — C'est un sauvage, alors?

CÉLIMÈNE. — Lui... sauvage!... Allons donc! Je l'ai vu sur les genoux de notre président. Le comte d'Arnim en fait grand cas. Il n'est sortes de prévenances que n'aient pour lui le centre droit, le centre gauche et le centre central. Le duc d'Aumale a daigné le baiser, et Mlle Jacquemard a, plus d'une fois, passé ses doigts roses dans ses cheveux blancs.

ÉLIANTE. — Je donne ma langue aux chiens!

CÉLIMÈNE. — Je l'accepte pour *Ki-Ki*, le havanais de Mme Thiers. Il sera très-flatté de ce charmant présent. Que dit-on de *Fantasio*?

PHILINTE. — Acaste et Clitandre peuvent vous en donner des nouvelles.

CLITANDRE. — *De audita.*

ACASTE. — *De visu.* Imaginez-vous, madame que nous nous sommes faufilés dans l'Opéra-Comique pendant une répétition.

CÉLIMÈNE. — Vous allez nous conter cela.

CLITANDRE. — C'est tout une aventure.

ÉLIANTE. — Nous serons heureuses de l'entendre.

CLITANDRE. — Je ne sais quelle mouche m'ayant piqué hier, je me suis senti prendre de la fantaisie d'entendre de la musique moderne. Je joue assez bien du théorbe, à ce que je me suis laissé dire, et les choses d'art me sont toutes familières. Je n'avais promené mes yeux sur aucun des livres de tablature du maëstro Offenbach, c'est ce qui explique comment, m'en tenant aux ouï-dire, je lui croyais Bacchus pour patron, le cabaret pour Hélicon, la fumée des vendanges pour enthousiasme et les reliefs de quelque jambon pour laurier. Quelle erreur!... Jamais l'Allemagne, au temps de ses rêveries, n'a soupiré plus enamoureusement.

PHILINTE. — En vérité!

ACASTE. — Nous sommes dans l'enthousiasme, et prêts à proférer aux quatre coins de l'hémisphère des louanges aussi sucrées que compotes.

CLITANDRE. — Depuis *les Amours grenadiers* ou *la Gageure anglaise*, non!... je n'ai rien entendu d'aussi parfait et d'aussi varié. C'eût été faire tort à la fois, à Hécate de n'en point pleurer, à Momus de n'en point rire.

ACASTE. — Il était midi quand nous sommes entrés dans la salle, le marquis et moi. A peine avait-on allumé quelques chandelles d'avant-scène; sans doute pour mieux encourager les cœurs à la mélancolie que comporte le sujet. La pièce commence par une ouverture mêlée de dièzes et de bémols qui nous a tout à fait bien disposés.

CLITANDRE. — Quand le rideau se lève, on voit des gens qui boivent et d'autres qui se promènent en long et en large, en criant: Vive le roi! A partir de là, je n'ai plus rien compris au poëme. Il ne m'en a pas paru moins beau pour cela.

CÉLIMÈNE. — Vous ne nous avez pas encore parlé des costumes!

ACASTE. — C'est que c'est précisément ce qui nous a déroutés. Il y a un prince de Mantoue, un roi de Bavière, des hallebardiers, des fous, des étudiants, des soldats, et tous portent le paletot, la redingote ou la blouse. Cela fait mauvais effet. Je l'ai dit franchement à une dame qui était dans la salle et qui m'a paru être parente d'un des auteurs, tant elle était aimable et bien informée. Elle a été frappée de cette observation et m'a assuré qu'on allait se procurer des costumes pour le soir de la première représentation. Je me félicite d'avoir pu donner un aussi précieux avis.

CLITANDRE. — C'est une petite brune de haut goût qui tient l'emploi de Fantasio. Elle chante des airs d'excellence d'une si tendre façon, qu'aucun homme ne les pourrait si bien soupirer. C'est à une assez jolie blonde, qui fait ses trilles toujours trop bas, qu'elle les adresse. Il y a aussi une belle brune qui joue un page et qui se tient tout le temps la hanche gauche pour avoir l'air d'un homme. Je n'ai jamais vu faire cela aux hommes.

ACASTE. — J'ai remarqué avec plaisir qu'Offenbach, comme jadis notre maître Molière, ne dédaignait pas de remplir un rôle dans ses ouvrages. Il n'a presque pas quitté la scène. Modeste à l'excès, il se borne à dire de temps en temps: « Le roi et la cour arrivent toujours trop tard. Il faudra me régler cette entrée-là! » ou bien: « C'est trop fort, monsieur le piston. — Quand il vous plaira, messieurs les altos. » Il joue avec beaucoup de naturel et a été très applaudi par l'orchestre.

CÉLIMÈNE. — Vous nous donnez une furieuse envie de voir cet ouvrage.

ACASTE. — Vous en serez émerveillés. Dans notre ravissement nous avons voulu nous procurer, sur l'heure, des places pour la première représentation d'une autre pièce que prépare le même auteur, et qu'il a intitulée, je crois: *le Roi Carotte*. Mais on nous a demandé de deux places une somme si importante, que nous avons préféré laisser nos fonds à la banque pour bénéficier des intérêts.

PHILINTE. — C'est agir sagement.

ÉLIANTE. — Ne serait-il pas temps de parler un peu de choses édifiantes? Mgr l'archevêque vient de clore la neuvaine à Sainte-Geneviève et à Saint-Étienne-du-Mont. La place du Panthéon redevient déserte. Dans les baraques on achève le paquetage.

PHILINTE. — Quelle belle occasion de faire sortir une soixante-septième fois la châsse de la bonne sainte! Jamais elle n'a trompé l'attente des Parisiens fervents. Pour ses débuts, il y a mille ans, elle repousse les Normands aux trois quarts maîtres de la ville. Deux fois elle chasse la peste; arrête à dix-sept reprises les pluies torrentielles et les inondations; fertilise quinze fois le sol stérilisé par la sécheresse; arrête vingt-quatre fois les guerres civiles, religieuses.....

CÉLIMÈNE. — Pardon!... mais... qui suivra la sainte?

PHILINTE. — Vous, moi... les honnêtes gens.

CÉLIMÈNE. — Ne lui ménagez pas un si maigre cortége. Ne l'exposez pas aux insultes parisiennes, à la curiosité des touristes alléchés par les trains de plaisir. La Foi est morte, morte sans même nous laisser de reliques sur lesquelles nous puissions pleurer.

ALCESTE. — Voilà ce que je ne puis entendre sans protester, madame. Une étincelle suffit à incendier le monde. Il reste dans les cœurs vraiment catholiques, si peu nombreux qu'ils soient, assez d'ardente ferveur et de foi vive pour illuminer, pour embraser les payens du dix-neuvième siècle. A force de douter de nous, en vérité, nous rendons la tâche trop facile aux apôtres du boudin de carême. N'est-ce pas un contre-sens de croire à la puissante intervention de reliques que l'on n'oserait pas exposer? Nous leur ferons un rempart de nos consciences contre la raillerie, de nos corps contre la violence, madame; et si elles disparaissent, c'est que nous serons morts et que Dieu l'aura voulu.

CÉLIMÈNE. — Tout beau! monsieur. Calmez ce grand courroux. Nous ne nous appelons ni Renan, ni Robin, ni Littré, ni Garibaldi; vous ne vous appelez ni saint Paul, ni Pierre l'Hermite, ni Bossuet, ni Dupanloup..., que je sache. (*A Éliante.*) Ne trouvez-vous pas quelque plaisir à constater combien tous les athées sont affreux?

ÉLIANTE. — Voilà qui est on ne peut plus naturel. Le diable imprime sur eux sa marque de fabrique.



La poste du Ksar de Si Sliman à El Abiod.



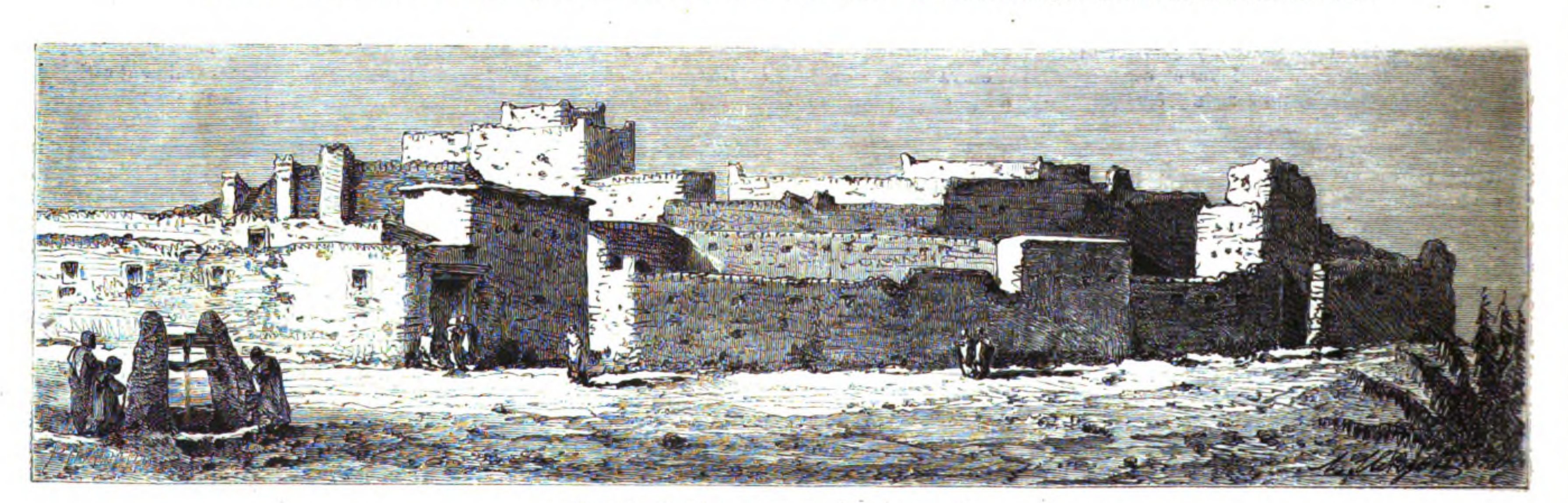
Si Sliman ben Hamza. Si Kadour Ould Adda, agha de Saïda.



Le grand marabout des Ouled sidi Cheick à El Abiod.



Le lieutenant-colonel Gant reçoit près de Bénoud la soumission des tribus ramenées par Si Sliman, 27 décembre 1871.



L'entrée du Ksar Si Kadour à El Abiod.

ALGÉRIE. — La soumission des derniers rebelles. — (D'après les croquis de M. A. Ameil, lieutenant au 4e chasseurs d'Afrique.)



Oasis de Benoud. Ruines du Ksar de Benoud. Camp des goumiers. Montagnes du Nord. Pic à l'extrémité du camp.

ALGÉRIE. — Le goum de Si Kadour Ould Adda ramène à son campement la grande razzia faite sur Si Kadour ben Hamza, le 27 décembre 1871. — (D'après le croquis de M. A. Ameil, lieutenant au 1er chasseurs d'Afrique.)

CÉLIMÈNE. — Cela seul donnerait fort à réfléchir, savez-vous bien!

(Entre Basque, valet de Célimène.)

Qui vient là? Que me voulez-vous?

BASQUE. — Madame, me conformant à vos ordres, je vous apporte la gazette du soir.

CÉLIMÈNE. — Donnez. (*Exit Basque.*) Philinte, jetez les yeux sur le *Moniteur*, je vous prie, et dites-nous ce que vous y voyez d'intéressant.

PHILINTE. — J'y vois, madame, le germe d'une grande pensée qui deviendra féconde et glorieuse pour notre pays. Il s'agit de l'ouverture d'une « *souscription patriotique des femmes de France pour* « *concourir à la libération des départements occupés.* » C'est l'Alsace, cette France exilée, qui en a pris l'initiative. Les dames de Strasbourg, Colmar, Mulhouse, Sainte-Marie-aux-Mines, nous ont déjà donné l'exemple.

CÉLIMÈNE. — Nous les imiterons, je vous le jure. C'est une pensée élevée, facile à réaliser. Il faut que dès demain, d'un bout de la France à l'autre, dans les plus pauvres bourgades où fument trois chaumières, aussi bien que dans les villes les plus riches, les mères, les sœurs, les fiancées, amassent la rançon du pays.

ÉLIANTE. — Il ne doit plus se prendre un plaisir, il ne doit plus se donner une fête, aucune entreprise ne doit plus réussir, aucun mariage ne doit se faire, aucune naissance se déclarer, sans que la part de la rançon soit faite.

CLITANDRE. — Il ne doit plus y avoir un coin de ce monde où l'on ne travaille au rachat de la patrie lointaine. Que ceux qui n'ont pu combattre délivrent ceux qui ont combattu.

ALCESTE. — On assure .... ce serait tellement honteux que je ne veux pas le croire..... que les vainqueurs souriants se disent en préparant leurs armes : « La France épuisée ne pourra pas payer sa dette. Nous lui prendrons alors de nouveaux gages. » Il ne faut pas que cela soit ainsi.

CÉLIMÈNE. — Et cela ne se a pas. Les Françaises ne le veulent pas!

ACASTE. — A l'heure des combats malheureux, elles se sont vouées jusqu'à mourir pour secourir ceux qui tombaient. Cette tâche hospitalière est achevée; à d'autres!

ÉLIANTE. — La France captive nous a donné l'exemple. Délivrons-la en hâte. Le drapeau allemand projette sur nos compatriotes son ombre plus meurtrière que celle du mancenilier.

CLITANDRE. — Les plus pauvres apporteront leur offrande. Entassons les gros sous sur les consciences allemandes. La mendiante, elle-même, prélèvera sur les aumônes reçues la dîme de délivrance, et Dieu sourira à ces efforts qui entretiendront dans l'esprit de tous l'idée de la patrie. Il sourira, moins à l'importance du secours qu'à l'importance du sacrifice.

CÉLIMÈNE. — Hâtons-nous. Il faut absolument que nous arrivions avant peu les mains pleines d'or et de bijoux, les mains remplies de sous. Nous jetterons tout cela au pied des vainqueurs en leur disant : « Vous voilà payés, partez! partez vite! Nous étouffons; l'air pur manque à nos poitrines. Partez! Voilà trop longtemps qu'on baisse le front ici, qu'on se cache pour gémir. Ce sera notre première joie de pleurer au grand jour. » Nous n'avons pas le droit de nous donner le superflu tant qu'il nous restera à racheter un pouce de notre territoire, une pierre de nos forteresses. Messieurs, je vous tends les mains. Remplissez-les pour la patrie.

ÉLIANTE (de même). — Pour la patrie!

PIERRE LE HESTRE.

NOS MORTS DU 19 JANVIER 1871

(Voir le portrait de G. Lambert à la première page

Nous n'avons pas à faire ici une biographie. Elle est trop populaire pour être redite.

Mais ce dont nous ne saurions trop nous souvenir, ce qu'il faut répéter sans craindre de paraître banal, c'est que, le 19 janvier, le Paris des lettres, des sciences et des arts a payé sans hésitation son tribut sanglant à la défense du pays, c'est que les bourgeois et les aristocrates ont, tout comme les prolétaires, marché en avant sous la même capote grise.

Si un succès l'avait suivie, cette heure de fraternité suprême eût peut-être neutralisé pour l'avenir les divisions sociales, auxquelles poussent si activement certains partis. Mais M. le général Trochu l'a dit alors dans une dépêche, qu'on aurait bien dû ne pas imprimer : « *Nous marchions dans la nuit.* »

Et cette nuit n'a pas cessé de nous couvrir de ses ombres.

Alors sont tombés obscurément, sous les balles ennemies, des hommes qui n'avaient pas de célébrité à conquérir, car ils avaient vaincu sur d'autres champs de bataille. Leur notoriété était faite, leur nom était déjà populaire. On saluait Henri Regnault, comme un des appuis de l'école française. Gustave Lambert avait intéressé le pays tout entier à son futur voyage de découverte au pôle Nord.

L'un et l'autre n'ont pas hésité cependant; ils ont cru et ils ont montré que le devoir du soldat citoyen l'emportait sur tout autre.

Regnault et Lambert ne pouvaient-ils servir la patrie qu'en prenant le fusil du fantassin? La gloire nationale n'eût-elle pas gagné à conserver son peintre et son navigateur?

Oui, sans doute, et c'est parce que nous le croyons que leur sacrifice nous a paru plus digne encore d'être rappelé.

NOUVELLES D'ALGÉRIE

(Voir les gravures, pages 36 et 37,

Les excellents croquis que nos lecteurs trouveront plus avant nous ont été adressés par M. Ameil, lieutenant au 4e chasseurs d'Afrique, qui a bien voulu y joindre quelques éclaircissements nécessaires.

Ce serait les gâter que de ne pas les publier intégralement, en tenant acte des gracieuses promesses de notre correspondant.

« Monsieur le Rédacteur,

J'ai l'honneur de vous adresser quelques croquis faits sur place et je vous en garantis l'exactitude. Ils ont tous rapport aux derniers événements qui viennent de se passer dans la province d'Oran, dans le pays des Ouled-Sidi-Cheick.

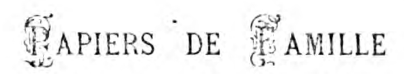
Un engagement très-sérieux vient d'avoir lieu entre les Goums qui se trouvent sous les ordres de Si Sliman ben Hamza et de Si Kadour Ould Adda, agha de Saïda. En quelques heures la ruine du marabout Si Kadour ben Hamza et de ses cavaliers a été complète.

Sur la nouvelle que plusieurs colonnes marchaient sur le Sud, Si Kadour ben Hamza qui était venu passer le temps du ramadan à El Abiad Sidi Cheick avait abandonné en toute hâte le Ksar, berceau de sa famille. — Il chassait devant lui ses troupeaux et emmenait une grande partie des tribus qui ont fait défection il y a quelques années. Un millier de cavaliers fidèles l'accompagnaient.

Il avait atteint Mengoub et se croyait en sûreté grâce au manque d'eau qui entrave la marche des troupes, quand il fut surpris par les goumiers aux ordres de son propre cousin Si Sliman et contraint de chercher son salut dans la fuite.

Son oncle, Si Lalla ben Hamza, son âme damnée et le plus grand des agitateurs de la province, a été

FEUILLETON



PAPIERS DE FAMILLE

Suite (1)

— Pour vous, peut-être, mais non pour moi... J'ai formé le projet d'aller rejoindre ma tante Adélaïde en Angleterre... Vous plaît-il de m'écouter?

— Vous n'avez rien à m'apprendre. Je sais que vous avez assassiné à Venise la comtesse Lucrezia Martello. En voi i la preuve de sa propre main.

— Oui, je l'ai poignardée, à la place même où vous l'avez rencontrée pour la première fois. Pourtant vous vous trompez si vous croyez que je n'ai plus rien à vous apprendre. La comtesse Lucrezia est morte, mais elle avait une fille...

— Clorinde, sur votre tête...

— Je tenais à la vie quand vous m'aimiez. Je la donnerais volontiers pour celle d'un enfant, qui est le témoignage vivant de votre trahison et qui vous est plus cher que moi.

— De quelle argile êtes-vous donc pétrie, vous qui osez menacer un père de tuer sa fille?

— Il se peut que je sois criminelle, mais mon amour l'a voulu, et il ne pardonne pas.

— Votre amour?... vous parlez au nom de votre amour?

— Vous n'aimez personne, et vous mourrez peut-être sans savoir que je vous aimais.

Meslin sentit comme la lueur chaude d'un éclair traverser son cerveau. Il regarda Clorinde. Elle semblait transfigurée, et l'amour divinisait l'expression de sa pure et idéale beauté.

— Clorinde, dit-il d'une voix troublée, je ne sais pas aimer comme vous. Votre amour m'effraie. Je ne vous reproche rien. Voulez-vous oublier le passé?

— Je ne puis oublier, mais je vous pardonne ce que j'ai souffert.

— Eh bien, accordez-moi une grâce qui scellera notre réconciliation. Jurez-moi sur votre amour que ma fille ne sera pas punie de ma faute et n'aura rien à craindre de vous?

— Je vous le jure. Vous pourrez la voir et la faire élever, mais elle devra toujours ignorer que vous êtes son père.

— Cette réserve est cruelle, Clorinde. Je n'aurais pas les sentiments d'un père si je l'acceptais.

— Choisissez entre elle et moi.

— Si vous m'aimiez comme je vous aime, vous ne m'imposeriez pas un tel sacrifice... La mort de sa mère ne suffit donc pas à votre vengeance?

— Je suis faible avec vous, Henri. Ne me parlez plus de cette enfant.

Bien des années s'étaient écoulées depuis ces événements.

La guerre des conquêtes avait succédé à la guerre des idées. Napoléon cherchait à rallier autour de lui et à fondre toutes les aristocraties. Il s'était emparé de la Révolution, précipitant ses forces vives à la poursuite d'un grand rêve.

Meslin était un des hommes qu'il aurait voulu s'attacher. Il avait un beau nom, une grande fortune, et son titre de conventionnel marquait sa place parmi les hommes de tête et d'action. Mais Meslin avait pu se convaincre que, nobles, bourgeois ou vilains, les chefs de tous les partis avaient les mêmes passions, les mêmes intérêts, les mêmes ambitions. Sans être fatigué, il préféra se tenir à l'écart, indifférent désormais à l'agitation des hommes et à la marche des choses.

Clorinde, dont l'ascendant sur lui n'avait fait que s'accroître, ne chercha pas à influencer sa résolution, et elle put réaliser l'unique pensée qui dirigeait sa vie : être seule pour lui et le posséder tout entier. Avec cette arme inconnue des femmes, la persévérance, elle avait obtenu que le secret de la naissance de sa fille ne lui serait pas révélé.

L'enfant grandit au couvent et son éducation s'acheva en Angleterre. Là, elle s'éprit d'un jeune professeur. Meslin avait rêvé pour elle une union plus brillante; cependant il ne voulut pas contrarier son inclination. La fortune de la comtesse Lucrezia

(1) Voir depuis le no 761.

tué. Cent cinquante de ses cavaliers ont eu le même sort. La sœur du marabout est entre les mains de Si Sliman.— Toutes les femmes, tous les troupeaux, toutes les tentes, toutes les richesses de Si Kadour ont été la proie du vainqueur. Toutes les tribus réfractaires rentrent sous la domination de la France.

Si Kadour aurait été blessé.

Le succès est complet et on peut croire pour quelque temps à une tranquillité sans laquelle aucun progrès et aucune organisation ne sont possibles en Algérie.

A bientôt d'autres not s et d'autres croquis si les occasions d'en prendre se présentent.

Croyez, monsieur le rédacteur, à l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

A. AMEIL,
lieutenant au 1er chasseurs d'Afrique.

Camp de Benoud, 25 décembre 1871.

28 décembre. — La nouvelle de la mort de Si Lalla est démentie. Hier, Si Kadour Ould Assa et Si Sliman ont ramené leurs prises à l'oasis de Benoud. On évalue à plus de quinze mille chameaux le nombre de ceux faisant partie de la razzia. Les moutons dépassent de beaucoup ce chiffre.

L'ŒUVRE DES FEMMES DE FRANCE

J'ai fait un beau rêve, un bien beau rêve, cette semaine.

Il faut que je vous le raconte.

Il avait pourtant bien tristement commencé, bien tristement! Je voyais, en effet, nos malheureux départements encore occupés par l'ennemi.

D'un coup d'œil il me semblait que j'en embrassais la surface entière. Il me semblait qu'à la fois toutes leurs plaintes arrivaient à mon oreille. Douloureux spectacle! Échos sinistres!

Je voyais les sentinelles au casque miroitant, arpentant d'un pas lent notre vieux sol français. Je voyais les passants se détournant à chaque coin de rue pour éviter de frôler le coude de l'envahisseur. Je voyais les populations terrorisées échanger à voix basse une lamentation craintive. Je voyais le drapeau prussien flottant au vent. Je voyais des soldats emmener des otages, qui n'avaient pas assez docilement obéi aux ordres de l'autorité allemande. Je voyais..... toutes les humiliations, en un mot, toutes les souffrances qu'entraîne à sa suite la cruelle présence de l'étranger!

* * *

Et en même temps des voix s'élevaient qui disaient, éperdues :

— La France nous oublie! la France nous délaisse!

Elle a recommencé à vivre, à rire, à festoyer, tandis que nous autres nous gémissons. Elle a recommencé à se livrer aux stériles querelles des partis, tandis que tous devraient s'unir en un commun effort pour nous délivrer.

Malheur à nous, les dédaignés et les opprimés!

Nul ne viendra à notre aide...

* * *

Vous le voyez, j'avais raison de vous dire que mon rêve avait un sombre début. Mais soudain le tableau changeait. Un rayon de soleil perçait les nuages noirs.

Et l'image vivante de la patrie apparaissait à mes yeux.

Et elle répondait à ceux qui se lamentaient :

— Ne désespérez pas, on pense à vous. Ne désespérez pas, on travaille pour vous. Ne désespérez pas, on vous délivrera.

Pour cette tâche, toutes les mains fraterniseront. Tous les cœurs se confondront dans un même élan de sympathie.

L'initiative viendra de celles qui, étant épouses, mères et sœurs, sont trois fois faites pour aimer et apprendre à aimer.

Leur faiblesse sera notre force. Plus fera leur douceur que la violence n'aurait pu faire...

Encore une fois ne désespérez pas.

* * *

Alors — nouveau changement — se déroulait à mes yeux une sorte de panorama du dévouement.

C'était d'abord dans le salon doré d'un opulent hôtel. La maîtresse du logis faisait la quête.

— Pour la France! disait-elle.

Et les billets pleuvaient dans l'escarcelle qu'elle tendait.

— Pour la France, merci! répétait-elle.

Et les billets pleuvaient encore.

* * *

C'était ensuite un foyer de famille bourgeois.

Là-bas, dans un coin, elle avait caché, la jeune fille, un mignon porte-monnaie, que les largesses du jour de l'an avaient libéralement rempli.

C'était pour ses rubans du printemps prochain.

Que de rêves doucement caressés!

Cette robe entrevue en espérance, qu'elle devait être belle!

Plus de robe! plus de rubans!

La jeune fille a versé sur ses genoux tout ce que recélait le porte-monnaie mignon. Tout. Elle ne gardera rien.

C'est pour la France!

* * *

Madeleine la mondaine, elle aussi, ouvre son coffre à bijoux.

Ils sont célèbres, les diamants de Madeleine. La chronique les a chantés mainte fois. Ils ont leur histoire; ils ont même leur légende, connue, trop connue, ô Madeleine!

Mais il a été dit qu'il serait beaucoup pardonné aux pécheresses.

Un bracelet de moins, une bonne action de plus.

Vous faites là, ô Madeleine, une excellente affaire.

La charité purifie.

Surtout quand la charité donne pour un tel but.

* * *

C'est maintenant la maison de l'ouvrière. Il fait froid dans la mansarde.

La bise court à travers les fentes mal jointes des portes et des fenêtres. Pas de feu pourtant dans l'âtre.

Et Lisette travaille en soufflant dans ses doigts.

A cette heure tardive?... Travailler encore à minuit et demi.. L'ouvrage est donc bien pressé?... ou Lisette a donc grande envie de terminer pour dimanche quelque menu brimborion de toilette?

Lisette ne sortira pas dimanche. Elle travaillera comme elle travaille cette nuit; elle travaillera, non pour elle, mais pour l'œuvre de la délivrance.

Elle avait un frère soldat. Il est mort là-bas, dans les champs de Gravelotte. Mais il semble à Lisette que ce frère la regarde encore, et qu'il sera content d'elle.

Lui ne peut plus rien pour le pays. Il lui a donné sa vie; c'est tout ce qu'il possédait.

Elle continuera la tradition de dévouement. Cours! aiguille, cours bien vite! Il faut tirer bien des points pour gagner quelques pièces d'argent.

Aussi Lisette n'a-t-elle pas voulu faire de feu. Ce sera dix sous de plus à verser dans la bourse commune, dans la bourse de la rédemption.

Cours! petite aiguille, cours plus vite! plus vite! plus vite!

Martello était retournée à sa famille. Clorinde ne s'opposa pas à ce que Meslin assurât à sa fille une existence indépendante, mais le temps n'avait pas effacé le souvenir du passé, et elle se donna plus tard l'amère satisfaction d'assister à son agonie.

De ce mariage était née une fille. A la mort de son père, Sylvaine avait dix ans. Clorinde, qu'on appelait au château la marquise de Noirsure, consentit à ce que l'orpheline fût recueillie par Meslin, en lui imposant l'obligation du secret de sa naissance, qui avait été gardé pour sa mère. Fidèle à sa vengeance, elle exigea que Sylvaine, son éducation achevée, fût astreinte aux devoirs d'une demoiselle de compagnie.

Le vieux conventionnel, craignant pour les jours de cette enfant qu'il aimait jusqu'à l'idolâtrie, avait subi cette dernière épreuve, et il était mort sans l'avoir appelée sa fille.

Tels sont les faits dont Prosper reçut la confidence du notaire de son oncle, et dont les détails lui furent confirmés par Bernard.

Dans cette situation, il hésitait sur la ligne de conduite qu'il avait à tenir. Il ne pouvait, sans danger pour la mission qui lui était confiée, provoquer une explication de la marquise de Noirsure. D'un autre côté, il se révoltait à l'idée d'assister froidement à l'accomplissement d'une vengeance poursuivie depuis un demi-siècle jusqu'à la dernière génération.

DUO D'AMOUR

Prosper était depuis quelques heures à peine dans son nouveau domaine de Poligny, et déjà il se trouvait aux prises avec Mme la marquise de Noirsure.

A sept heures, Bernard entra.

— Monsieur le comte est servi, dit-il. Mme la marquise m'a chargé de l'informer qu'elle était souffrante et qu'elle souperait dans son appartement.

— C'est bien.

Prosper prit place à table avec Sylvaine, sans attacher d'autre importance à cet incident.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai appris aujourd'hui un secret de famille gardé pendant bien des années. Il ne m'est pas encore permis de le partager avec vous, mais je puis vous dire qu'à partir de ce moment vous êtes libre et dans une situation indépendante. Considérez donc cette demeure comme la vôtre. Mon grand-oncle en mourant vous a confiée à ma garde. Sans vous connaître, j'avais de la sympathie pour vous; maintenant, c'est l'affection sincère d'un frère pour une jeune sœur.

— Et moi aussi, quand je vous ai vu, il m'a semblé que c'était un ami qui m'arrivait. J'ai eu confiance en vous. Puisque vous êtes mon protecteur et mon frère, je suis tranquille. Si j'ai quelque chose à craindre de la marquise de Noirsure, si elle désire se venger, qu'elle prenne garde à moi. J'étais enfant quand ma mère est morte, mais je n'oublierai jamais que cette femme sans pitié assistait à son agonie. Ah! je vois encore l'expression de son visage quand ma mère a rendu le dernier soupir, et le regard de haine qu'elle m'a jeté. Alors, je pensais à ces fées qui viennent au berceau des enfants pour les vouer au malheur. Quand j'ai appris que j'allais vivre auprès d'elle, j'enviais le sort des pauvres et des misérables, mais j'étais seule au monde. J'ai tout supporté parce que le comte de Poligny était aussi bon qu'elle était cruelle. Je ne puis dire que j'étais malheureuse; pourtant c'était pour moi un supplice de tous les jours d'obéir aux ordres et aux caprices de cette femme hautaine. Les autres enfants, même les orphelins, ont des parents, des amis de leur famille; moi, je n'avais personne, j'étais esclave, et il ne m'a jamais été permis de revoir mes compagnes du pensionnat où j'ai été élevée, à Dijon.

— Maintenant, vous êtes libre, Sylvaine, vous n'avez qu'à ordonner.

— Non, je suis habituée à être seule... Et puis, ajouta-t-elle avec un adorable sourire, j'aime mieux rester auprès de vous.

Sylvaine avait des larmes dans les yeux.

Prosper, ému et charmé, avait pris ses mains dans les siennes, et ils restèrent ainsi quelques instants sans parler.

— Cependant vous ne pouvez vous condamner à une éternelle solitude... Est-ce que vous n'aimeriez pas voyager?

— Voyager? Oh! oui... J'ai beaucoup voyagé avec les livres... mais... je ne puis voyager toute seule.

— Je trouverai un chaperon qui vous accompagnera.

— Et vous?

— C'est vrai, j'oublie toujours que je ne suis plus



La Salle d'armes, de M. Cambon.
La Fourmillière, de M. Fromont.

Pompeï v...
Les Abeil...

LE ROI CAROTTE. — Opéra-bouffe-féerie de MM. V. Sardou et



I. Chéret.
Fromont.

Le palais de Fridolin, de M. Cambon.
L'Ile des singes, de M. Chéret.

enbach, représenté au théâtre de la Gaité. — (Dessin et composition de M. Lix.)

* *

Enfin, la chaumière m'apparaissait à son tour.

Et là aussi on faisait la part des envahis. Là aussi, la femme aux bras robustes mettait de côté sur le prix du dernier agneau vendu ou sur le salaire de la dernière journée.

C'était peu. Un sou peut-être! Mais ces sous accumulés finissent par faire un énorme monceau, qui montait si bien et si haut, que la cotisation du pauvre égalait presque celle du riche.

*

Oh oui! c'était un beau rêve!

Cette nation se confondant dans un seul et même sentiment aurait donné au monde un grand exemple, qui l'aurait singulièrement rehaussée.

Mais hélas! le rêve!...

....

Le rêve, ai-je dit... Il est en train de devenir une touchante et admirable réalité.

Grâce à l'initiative prise par M. Paul Dalloz, un ami que je louerais à l'aise si je ne parlais chez lui, une souscription patriotique s'ouvre au nom des *Femmes de France*. Elle s'organise partout. Elle s'adresse à tous les cœurs.

D'autres vous en diront les détails.

Ce que j'ai voulu, c'est saluer cette œuvre de renaissance.

Il s'agit de délivrer la France plus tôt et mieux.

Entreprise deux fois respectable!

Sursum corda!

PIERRE VÉRON.

LES DEUX PARIS

Nous extrayons du dernier roman d'Élie Berthet, *l'Œil de diamant*, qui vient d'être fort remarqué dans *la Petite-Presse*, une scène de mœurs parisiennes qui nous paraît d'autant plus digne d'attention qu'il s'en dégage une moralité très-vraie.

Il s'agit d'un médecin breton, le docteur Colardeau, surnommé le Petit-Major, et d'un jeune lieutenant d'artillerie, Léopold d'Hercourt, qui lui sert de cicérone à Paris. Les deux amis se rendent à Lonchamps, pour assister aux premières courses de la saison, et ne tardent pas à trouver matière à observations.

« Toutefois, ce ne furent pas les détails pittoresques du tableau, cette piste immense encadrée d'arbres majestueux, ces tribunes chargées de monde, ces coureurs aux livrées éclatantes, mettant en haleine leurs superbes montures, qui excitèrent l'intérêt du docteur; les toilettes, les manières, le langage des habitués et des habituées de Lonchamps l'occupaient davantage. Un monde nouveau et inconnu se révélait à lui, et Léopold s'amusait de ses réflexions, qui trahissaient pourtant plus d'étonnement et de mépris que de naïveté.

« Un groupe voisin attira surtout l'attention de Colardeau. Une calèche découverte, attelée de deux chevaux de prix et flanquée de laquais aux riches livrées, s'était arrêtée à quelques pas. Une jeune femme, qui aurait été jolie peut-être, si son visage n'eût été horriblement plâtré, se tenait debout dans la voiture et exposait à l'admiration commune ses longs cheveux roux, qui s'échappaient d'un chapeau microscopique, sa robe de la teinte la plus voyante, les bijoux qui étincelaient à ses oreilles et à ses bras. Un grand nombre d'hommes bien mis, les uns à pied, les autres à cheval, mais tous paraissant occuper un certain rang dans le monde, venaient en passant causer et rire avec elle. Quoique l'on parlât très-haut, le docteur ne comprenait pas grand'chose à la conversation, car on s'exprimait dans une espèce d'argot plus inintelligible encore que le *brezonnecq*. La plupart des mots étaient détournés de leur sens; les autres étaient si bizarres, qu'ils semblaient appartenir à une langue étrangère. Quand un nouveau visiteur se présentait, la jeune femme disait avec un accent plein de nonchalance :

« — Bonjour, cher.

« Et elle lui tendait, non pas la main, mais le pied (un petit pied cambré, enfermé dans une bottine de satin), que le galant serrait comme il l'eût fait de la main d'un ami, que parfois même il portait à ses lèvres; après quoi la conversation continuait avec les mêmes allures dégagées et joyeuses.

« — Ce doit être là une dame du grand monde? dit Colardeau à son compagnon. Quel luxe! quelle mise élégante! Et puis, voyez donc! tous ces messieurs, qui semblent être des gens comme il faut, ont pour elle des égards, une déférence... On peut dire textuellement qu'ils sont « à ses pieds. »

« L'officier se mit à rire.

« — C'est Coralie Blanchard! dit il sans crainte d'être entendu; une drôlesse à la mode, moitié actrice, moitié courtisane, qui n'a ni beauté, ni raison, ni cœur, et qui, en plus du luxe effronté dont vous voyez un échantillon, possède de vastes propriétés et de nombreux coupons de rente. Elle a déjà ruiné pas mal d'imbéciles, et elle ira loin, si on la laisse faire.

« Le petit major détourna la tête et se mit à regarder d'un autre côté, comme honteux de s'être trompé si grossièrement.

« Au bout de quelques minutes, il vit s'approcher une seconde voiture, non moins somptueuse que la première. A demi couchée sur les coussins de soie était encore une jeune femme dont le costume et la luxuriante chevelure d'emprunt différaient peu de ceux de Coralie Blanchard. En apercevant dans le groupe des messieurs de sa connaissance, elle donna à son cocher l'ordre d'arrêter; aussitôt, presque tous ceux qui environnaient Coralie coururent à elle avec empressement. La nouvelle venue ne leur tendit pas le pied, comme avait fait la courtisane, mais la main (une jolie main finement gantée), qu'ils secouèrent à la manière anglaise.

« Les deux femmes, bien qu'elles fussent très-près l'une de l'autre, ne s'étaient pas saluées. Elles semblaient pourtant se connaître, car elles échangèrent un regard rapide. Celui de Coralie exprimait une sorte d'envie railleuse, celui de l'inconnue laissait deviner une ardente curiosité et une convoitise réelle.

« — Cette fois on ne m'y prendra pas, dit le docteur Colardeau d'un air malin; voilà une « drôlesse » comme la première.

« Léopold d'Hercourt se mit à rire de nouveau.

« — C'est, répliqua-t-il, une des plus grandes dames de Paris. Du reste, l'erreur est facile, car le costume, les allures et la conversation sont à peu près identiques; les hommes qui fréquentent la courtisane et la princesse sont les mêmes, et vous seriez bien surpris si je vous disais le nom et les titres de ces beaux messieurs qui se pressent également autour d'elles. La princesse affecte de mépriser Coralie, mais elle la jalouse en secret, et sans doute demain elle va commander au tailleur pour femmes un costume exactement semblable à celui de la soi-disant actrice. De plus, si Coralie fait un de ces jours une vente de bijoux, comme cela lui arrive parfois, vu l'excès de joaillerie qu'on lui offre en cadeaux, la princesse, ainsi que beaucoup d'autres grandes dames, ira peut-être mettre aux enchères pour acquérir les diamants de rebut de la courtisane.

« Une profonde indignation se peignit sur les traits de l'honnête campagnard.

« — En sommes-nous là, bon Dieu! dit-il en joignant les mains. Quelles mœurs! et quelle abominable opinion doivent avoir de Paris les étrangers qui y affluent de toutes les extrémités du globe!

« — Il n'est que trop vrai; aussi appellent-ils Paris une nouvelle Babylone, une ville de scandale et de corruption, et ils cherchent à la déshonorer aux yeux du monde entier. Cependant ce ne sont pas des vices français et parisiens qui produisent surtout ces scandales : ce sont les vices cosmopolites de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Russie, qui débordent sur nous et dont nous portons la responsabilité. Si vous pénétriez dans cette société de viveurs et de femmes galantes, vous seriez surpris d'y rencontrer en majorité des gens appartenant à toutes les nationalités de la terre, parlant toutes les langues connues et inconnues... Et pourtant ces étrangers, une fois rentrés chez eux, se déchaînent avec d'autant plus de violence contre nos folies qu'ils y ont pris eux-mêmes une plus large part. Ils ameutent contre nous tous les esprits honnêtes, et s'imaginent

---

clerc de notaire... Je serais bien heureux d'être votre compagnon.

— Eh bien?

— Eh bien, continua Prosper avec bonne humeur, une jeune fille et un jeune homme comme nous ne peuvent pas courir le monde ensemble.

Sylvaine poussa un soupir.

— Vous avez raison, dit-elle, je suis folle de songer à cela. Je ne voyagerai pas.

— Pourquoi?... Voyons, puisque je suis votre tuteur, n'avez-vous jamais songé que vous vous marieriez un jour?

— Peut-être, si je rencontre un homme que j'aimerai et qui m'aimera assez pour m'épouser sans dot.

— Qui vous a dit que vous étiez sans dot?

— Personne, mais si mes parents avaient eu de la fortune, aurais-je été demoiselle de compagnie?

— D'abord, vous ne l'êtes plus.

— Grâce à vous... Vous avez été le bon génie qui m'avez délivrée des mains de la méchante fée... Je trouverai peut-être un mari, puisque j'ai bien trouvé un ami qui m'a prise sous sa protection, sans même savoir mon nom.

— Je vous chercherai un mari... Êtes-vous bien difficile?

— Oui... J'ai ma petite expérience, monsieur, et j'ai fait toute seule mes petites observations.

— Ah!

— En vérité... J'ai eu quelquefois l'occasion d'accompagner le comte de Poligny et la marquise de Noirsure dans les châteaux du voisinage. J'ai vu là un coin du monde, pas bien grand, mais qui m'a suffi pour comprendre bien des choses. Je sais un peu ce que les jeunes gentilshommes disent aux jeunes filles... Le comte me répétait : « Sylvaine, laisse-toi faire la cour. »

— Petite coquette...

— Non, je vous assure, ce n'était pas de la coquetterie, c'était de la curiosité.

— Avez-vous distingué un cavalier?

— Non.

— Je vois que j'aurai de la peine à vous trouver un mari. Si encore vous me disiez à quel signe je connaîtrai celui qui devra vous plaire.

— Je vais vous le dire : Je veux d'abord qu'il m'aime.

— Ce n'est pas difficile.

— Si vous vous moquez de moi, je ne me fâcherai pas. Je veux donc qu'il m'aime beaucoup.

— Passionnément.

— Pas du tout. Je ne tiens pas à ce qu'il soit noble, ni riche, ni élégant. Je veux un honnête homme, simple, bon. Celui-là, il me semble que je l'aimerais, et, comme je n'aurais que lui au monde, je lui donnerais tout mon amour, toute mon âme, tout mon cœur.

— Chère Sylvaine, quel trésor il aura. Vous serez adorée.

— Je n'en demande pas tant. Je tâcherai de lui plaire... Je serais si heureuse d'aimer mon mari, d'élever des bébés...

— Et lui, pensez-vous qu'il ne sera pas bien heureux? Qui n'envierait un tel bonheur?

— Rappelez-vous ce que vous a dit la marquise, ce matin : Personne ne doit m'aimer.

— Je ne pense guère à elle.

— Puisque nous sommes en train de faire des châteaux en Espagne, je vais vous dire une chose. Supposez que vous êtes encore clerc de notaire, le clerc de Mᵉ Benoîx, par exemple, et que vous soyez venu à Poligny pour une affaire de l'étude.

— Eh bien?

— Vous m'auriez plu.

— Et qu'ai-je donc fait pour vous déplaire?

— Rien.

— Dites-moi encore cela.

— J'aime votre air simple, votre franchise. Je suis contente de vous entendre, de causer avec vous. Vous me plaisez, parce que vous ressemblez à votre oncle. Vous n'avez pu connaître qu'un grand vieillard, à l'air ironique; mais vous verrez son portrait en costume de conventionnel.

— A mon tour, mademoiselle, je vous dirai que vous pouvez vous moquer de moi, je ne me fâcherai pas non plus.

— Je parle sérieusement. C'est lui qui m'a appris à dire ce que je pense. Vous avez aussi son caractère... Venez avec moi, je veux vous montrer ce portrait. Il est dans votre chambre.

Prosper la suivit.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

connaître Paris quand ils n'en connaissent que la surface agitée et corrompue.

« Mais Paris ne se compose pas uniquement de quelques centaines d'individualités remuantes qui attirent d'abord l'attention; il y a par-dessous un monde immense de travailleurs, de savants, de penseurs, qui seuls donnent à la capitale de la France sa suprématie véritable. Encore une fois, c'est là le vrai Paris; mais celui-là, les voyageurs, les viveurs de passage ne le soupçonnent même pas; il est fermé pour eux, et ils en prennent, comme ils en communiquent aux autres, la plus fausse et la plus incomplète idée »

ELIE BERTHET.

THÉATRES

GAITÉ : *le Roi Carotte*, féerie en 4 actes et 22 tableaux, paroles de M. Victorien Sardou, musique de M. J. Offenbach.

Enfin il a fait son entrée dans sa bonne ville de Paris, ce fameux *Roi Carotte* que les trompettes de la réclame avaient annoncé à tant de lieues de distance; et les cloches de toutes les paroisses musicales et littéraires vont saluer son joyeux avénement; une salve de deux cents représentations lui est promise; Paris a déployé pour recevoir ce monarque fictif plus de magnificence qu'il n'en admettrait pour de véritables souverains; jugez donc, *le Roi Carotte!* un roi si bien à la hauteur et de la couleur d'un grand nombre de ses sujets! un légume couronné qui n'offense pas leur orgueil; un *rouge* sur le trône qui flatte leurs méchantes passions!

Mais je me trompe peut-être; faut-il voir une signification philosophique dans la conception de M. Sardou? Sa fable a-t-elle voulu être de l'histoire? Ce noble roi Fridolin, qu'on chasse malgré ses qualités, pour acclamer, malgré ses vices, le roi Carotte qui vient à peine de sortir de terre, n'est-ce pas le symbole de cet admirable peuple de Paris qui ne souffre pas les honnêtes gens aux Tuileries, mais qui trouve naturel d'y installer les favoris éphémères de la canaille? Si ce n'est pas là l'idée du librettiste, je cherche vainement l'explication de cette longue lutte entre deux maisons rivales, comme qui dirait la Maison de France et la Maison de Belleville.

En tous cas, *le Roi Carotte* ne me paraît avoir qu'une parenté très-lointaine avec *le Roi Cinabre*, d'Hoffmann, qui a, de l'aveu de l'auteur lui-même, inspiré M. Sardou.

La pensée du conteur allemand, pensée trop fine pour être traduite à la scène, était évidemment de montrer, par une saisissante allégorie, l'excès de ridicule où l'engouement peut précipiter l'esprit de la foule; c'est l'éternelle légende des faux dieux et des vrais dieux; on méprise Celui qui est lumière et beauté, on adore platement un magot dont on n'aurait pas voulu sur sa cheminée; *le Roi Cinabre* a toujours eu en France bien des fidèles; quant à Fridolin IV, je doute que la fière génération à laquelle est confiée la garde de la troisième République ait pour lui l'indulgence de M. Sardou. Peut-être m'égaré-je en mille suppositions chimériques; le plus simple est de tâcher de suivre les auteurs de la nouvelle féerie. Que n'ai-je le magique peloton de fil dont ils parlent, et qui en roulant vous conduisait où il fallait.

Où se passe l'action? Nulle part et partout; en Hongrie, au faubourg Montmartre, dans l'Inde, à l'île des Singes, chez les Maggyars ou chez les fourmis. Le jeune roi Fridolin, déjà nommé, attend une fiancée qu'on lui expédie vraisemblablement des Folies-Bergère, et il prend un déguisement qui lui permette de s'assurer s'il est adoré pour lui-même. La future le charme par un sans-façon démocratique qui obtiendrait des troisièmes galeries le pardon des têtes couronnées; au moment le plus pathétique, elle déclare *qu'elle prendrait bien un bock*. Et cette douce familiarité lui concilie bien des cœurs.

Le prince a besoin d'argent tout comme les particuliers, et il se décide à vendre les armures de ses ancêtres; il offre un punch d'honneur à toute la jeunesse de sa capitale dans la salle d'armes du vieux château, où languit Rose-du-Soir, une adorable jeune fille qui est bien autrement dévouée à Fridolin que la princesse Cunégonde. Les ancêtres, qui se souviennent du Don Juan de Mozart, protestent contre cette profanation.

Tout le monde effrayé se sauve; le prince et son complice escaladent un mur qui les conduit dans un potager où tout grandit à vue d'œil : c'est une nouvelle dynastie qui commence; c'est une autre Cour qui surgit; le roi Carotte, protégé de la fée Coloquinte, se montre au peuple enthousiasmé, qui, à commencer par le cabinet, abandonne son ancien maître. Comment ressaisir son pouvoir, comment combattre utilement ce gnôme hideux qui voit tout le monde à ses pieds? En se procurant l'anneau de Salomon, resté au doigt d'un soldat romain qui a pillé le temple de Jérusalem et qui est mort à Pompeï. Le pouvoir d'un talisman qui abrége les distances transporte à Pompeï Fridolin et ses partisans; mais comment trouver dans ces ruines l'heureux possesseur de l'anneau magique?

Ils évoquent la Pompeï d'autrefois, et la charmante cité ressuscite tout entière, avec ses monuments, ses costumes et ses mœurs; c'est une restitution coquette et fidèle de l'antiquité; on dirait toutes ces fresques exquises qui décorent encore les murs des habitations, prenant soudainement un corps, comme des portraits qui descendraient de leurs cadres. Hélas! que les hommes sont fragiles! A peine Fridolin IV est-il en possession de l'anneau de Salomon, qu'il s'empresse de le laisser prendre par l'infernale Cunégonde, de plus en plus amoureuse de son roi Carotte.

Il ne reste plus que le trèfle à quatre feuilles, un dernier talisman, pour conjurer les dangers amoncelés par une telle imprudence; sans le bon génie veillant à ses côtés, Robin-Luron, un enchanteur qui ne veut que donner une légère leçon au pouvoir, Fridolin perdrait définitivement ses droits à figurer dans l'*Almanach de Gotha*.

Heureusement, en raison sans doute de son principe végétal, le roi Carotte et les principaux navets de son entourage dessèchent à vue d'œil; le peuple se désaffectionne; une question de renchérissement dans les vivres achève d'aigrir les esprits; le trèfle à quatre feuilles fait un dernier effort, et Fridolin IV retrouve enfin ce trône trop longtemps souillé par la présence du roi Carotte.

M. Sardou a trop d'esprit et de talent pour que nous ne lui disions pas qu'en voulant renouveler le genre de la féerie il n'a pas dompté le monstre. Monstres, en effet, que ces énormes machines où l'agencement matériel prime l'élément moral, où l'esprit devient l'humble sujet d'une poulie de manœuvre ou d'un décor difficile à installer. Les premiers tableaux étaient pleins de promesses; ce sera aux représentations suivantes à corriger l'impression finale; le dernier acte a presque le sérieux d'un acte de *Patrie*; les décors sont superbes, la mise en scène incomparable, les costumes éblouissants; la musique d'Offenbach soutient avec un admirable dévouement cette épopée à grand spectacle, qui est moins une œuvre qu'un hors-d'œuvre gigantesque. Le *Roi Carotte* ne fondera pas de dynastie, mais il aura un règne suffisant.

Mme Judic, que nous n'avions jusque-là applaudie que dans la chansonnette, débutait dans cette immense féerie, à travers laquelle une cantatrice moins habile se serait perdue. Zulma Bouffar est doublement le bon génie de la pièce; on n'a pas plus de goût, d'entrain et de charme. Mais où sont les vrais compères de ce genre fameux? A part Alexandre plein de naturel et de conviction, je cherche les fantoches appropriés à ce monde extravagant; ô Williams, ô Lebel, où êtes-vous? Masset, du Théâtre-Français, est trop élégant et trop raisonnable pour remplacer ces grotesques qui avaient la religion de la féerie.

Un jeune Italien, M. Vicini, a donné cependant une physionomie spirituelle au roi Carotte, dont il fait une sorte de Clodoche couronné; Clodoche, c'était peut-être le vrai nom de ce représentant de la laideur burlesque. Le *Roi Clodoche*, un titre qui fait rêver!

Et maintenant, avant de repasser la plume à notre ami Charles Monselet, qui revient d'Italie, signalons aux bibliophiles l'apparition des deux derniers volumes du théâtre de Beaumarchais, avec les notes de MM. Georges d'Heilly et de Marescot. L'auteur du *Mariage de Figaro* n'aura jamais été peint à la fois si en cérémonie et si en déshabillé; ceux qui voudront connaître les origines et les aventures de ce talent étrange et charmant trouveront là, avec les textes, les documents les plus curieux et les plus nouveaux. MM. d'Heilly et de Marescot sont passés maîtres dans l'art des fouilles littéraires, et ce n'est pas le dernier trésor qu'ils promettent de découvrir.

XAVIER AUBRYET.

COURRIER DU PALAIS

Il me sera impossible, quand j'aurai entrepris l'analyse de l'affaire Tichborne, il me sera impossible de l'interrompre pour vous parler des affaires courantes. Je n'aurai pas trop de toute mon attention, et vous, lecteurs, n'aurez pas trop de la vôtre, pour suivre le fil de ce récit, bourré d'incidents et de surprises; que serait-ce si je venais à rompre le fil, ne fût-ce qu'un instant? C'est ce qui me décide à remettre l'affaire à huitaine, — comme on dit au palais, — me trouvant dans l'obligation de vous donner quelques nouvelles du procès suivi devant le 6e conseil de guerre, contre les assassins des otages.

A ce propos, je me demande pourquoi, par une élision plus que hardie, tous les journaux écrivent bravement : « Procès des otages. » Hélas! c'est sans procès que ces malheureuses victimes ont été frappées! sans jugement! me trompé-je? Il paraît qu'à la mairie du onzième arrondissement, au moment où les derniers membres de la Commune, qui étaient réfugiés dans la salle des mariages, recevaient de tous les points la nouvelle que les troupes de Versailles s'avançaient victorieuses, on convoqua ce qu'on appelait alors une cour martiale. Un nommé Genton la présidait; il avait pour assesseurs un sergent du bataillon qu'il commandait et un vieil horrible ivrogne, bien souvent signalé dans toutes ces scènes, et dont le nom paraît cependant devoir rester inconnu. C'est là que l'on condamna à la peine de mort les otages, qui ne furent pas appelés, bien entendu! Genton prononça la sentence, le sale ivrogne l'écrivit, et puis ce fut tout!

Je ne reviendrai pas sur les détails de cette tragédie lugubre, vingt récits ont été publiés, tous à peu près conformes les uns aux autres, et, de plus, des témoins oculaires ont été appelés lors des débats de l'affaire des chefs de la Commune, et leurs déclarations forment un ensemble complet. Soixante malheureux se trouvaient renfermés à la Roquette et étaient destinés à périr; mais six noms seulement furent prononcés au premier appel de condamnés; ces noms on ne saurait trop les redire : Mgr Darboy, archevêque de Paris, M. le président Bonjean, M. Deguerry, curé de la Madeleine, M. l'abbé Allard, missionnaire, MM. Clerc et Ducoudray, pères jésuites. Voici cependant un détail que nous révèle ce nouveau procès : Quand l'ordre de livrer les otages fut apporté à François, le directeur de la Roquette nommé par la Commune, la liste ne comprenait que les trois premiers noms, et on lisait audessous : « Plus trois autres au choix. »

En vérité, n'est-ce pas là une variété de la démence, la folie sanguinaire!

Mais ce n'est pas tout : M. le directeur François a des scrupules, il refuse de faire « le choix! »

Et puis pour qui va-t-on le prendre, lui qui trois mois avant était ouvrier layetier emballeur? Est-ce que c'est là une forme administrative?... Non! non! il lui faut une pièce régulière, libellée dans les termes voulus par le formulaire. Genton se retire pour la faire corriger; mais il paraît que les hauts dignitaires n'ont rien trouvé là d'extraordinaire; ce M. François est vraiment bien formaliste! Et Genton revient avec la même liste. François refuse de nouveau, mais pas longtemps, car les fédérés, le revolver à la main, se font présenter des listes et prennent trois noms *au hasard!*

Vous savez le reste, n'est-ce pas, vous connaissez la marche du cortége, en tête duquel marche le brigadier Romain; on descend par l'*escalier des morts* et l'on va gagner le second chemin de ronde, parce que là, on sera protégé par de hautes murailles. Un feu



Le Roi Carotte. — Tableau de Pompeï vivant. **Costumes du peintre Lacoste.** — (Dessin de M. Ed. Morin.)



ESPAGNE — Service anniversaire de la mort du maréchal Prim dans l'église d'Atocha, à Madrid. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Urrabiéta.)

de peloton irrégulier, puis quelques coups isolés, les coups de grâce, sans doute, et le crime est consommé!

Le peloton d'exécution était composé d'hommes très-jeunes, pour la plupart, et appartenant à divers bataillons; on avait sans doute trié avec soin les hommes qui pourraient consentir à remplir l'office — non pas de bourreaux — d'assassins! Plusieurs d'entre eux se vantaient, au sortir de la prison, d'avoir gagné cinquante francs.

Des catastrophes comme celles-là aux crimes ordinaires, aux crimes du droit commun, la transition est déjà difficile; qu'est-ce donc lorsqu'il faut passer aux appréciations d'un simple délit? Il est vrai que l'affaire qui occupe en ce moment la cour d'appel de Paris a eu un certain retentissement en première instance, devant la 10e chambre correctionnelle. Je veux parler des abus de confiance imputés à M. Place, consul général à New-York. Les faits sur lesquels sont basées les poursuites, avant d'être exposés par un débat judiciaire, avaient été révélés au public dans un rapport lu à l'Assemblée nationale, et par un rapport de M. Lecesne, président de la commission d'armement. M. Place, chargé par le gouvernement d'acheter et de payer des armes en Amérique, aurait, dans l'exécution de ce mandat, commis des malversations. Entrer dans ces détails, hérissés de chiffres et d'explications techniques, est pour nous d'une impossibilité absolue. M. Place a été acquitté en première instance, comme nous l'avons dit en son temps; mais le ministère public a interjeté appel, et le procès recommence, avec un renfort de témoins et de documents. C'est encore Me Rivolet qui prêtera au prévenu le secours de sa parole.

Trois affaires d'adultère ont été appelées cette semaine devant le tribunal correctionnel de la Seine, à diverses chambres. Je passe sur les deux premières, qui n'offriraient qu'un intérêt de scandale, mais il faut bien que je vous parle de la troisième. Vous avez peut-être déjà lu le fait dans les journaux. Un mari va requérir l'assistance du commissaire de police, pour constater le flagrant délit; on trouvera, dit-il, sa femme chez le sieur X... Le magistrat se présente, se fait ouvrir la porte et procède aux perquisitions; la femme ne se trouve nulle part, et pourtant certains effets qui lui appartiennent décèlent sa présence. Mais on trouve une fenêtre ouverte, en dessous il y a le toit d'un appentis, puis un mur... A la rigueur, on peut supposer qu'elle a fui par là pour échapper à la honte. Le commissaire de police se retire, mais bientôt, quand il est rentré, on vient l'avertir que le cadavre d'une femme vient d'être trouvé sous cette fenêtre, mais de l'autre côté du mur, et, par conséquent, dans la cour d'une autre maison. C'était bien, en effet, le corps de la malheureuse femme. S'est-elle tuée en essayant cette fuite périlleuse, ou bien a-t-elle voulu se suicider? Qui peut le dire?

Le sieur X... était en conséquence renvoyé devant le tribunal comme complice d'adultère. Mais voici que cela soulève une grosse question de droit: Peut-on juger le complice sur la plainte du mari quand la femme est décédée? Il paraît que le cas ne s'est encore présenté qu'une fois, et l'affaire est allée jusqu'en cassation, et la cour s'est prononcée très-catégoriquement pour la négative. La discussion de droit n'en a pas été moins sérieuse entre Me Bouchez, avocat de la République, et Me Lachaud, défenseur du prévenu. Quelle que soit la décision du tribunal sur ce point de droit qui seul a été discuté, la question ira certainement se promener de nouveau devant la cour de cassation, après quoi l'affaire reviendra au fond devant le tribunal. On voit que M. X..., qui est en état d'arrestation préventive, attendra quelque temps encore pour connaître son sort.

Les pick-pocket recommencent leurs excursions, leurs trains de plaisir pour la France. Ne vous y trompez pas, cela doit nous flatter au moins sous un point de vue: c'est une sorte de thermomètre qui semblerait indiquer que l'on commence à avoir à l'étranger une idée assez favorable de notre prospérité.

Allons! allons! — comme disent les affiches traduites dans toutes les langues et apposées dans les gares de chemin de fer: — « Messieurs et mesdames, faites attention à vos poches! »

La première voleuse à la tire, arrivée de la perfide Albion, qui ait comparu devant le tribunal, est une jeune dame ou demoiselle de 29 ans, grande, bien faite, jolie et l'air candide!... Elle avait, en montant dans un omnibus du chemin de fer du Nord, plongé sa main dans la poche d'une dame et lui avait pris un étui contenant deux chapelets.

Elle a soutenu aux juges, toujours avec candeur, d'abord qu'elle ne savait pas un mot de français, puis qu'elle était arrivée de la veille, qu'elle ne savait pas le nom de l'hôtel où elle était descendue, qu'elle ne connaissait pas le moins du monde une dame et deux messieurs qui ont essayé de la faire relâcher! Cette série de réponses constitue presque un signalement de pick-pocket.

Seulement, Clara Williams avoue qu'étant sans argent elle a cédé à la tentation..... mais pour la première fois de sa vie, grand Dieu!

La candide Clara a été condamnée à un an de prison.

PETIT JEAN.

ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DU GÉNÉRAL PRIM

(Voir la gravure p. 5)

Le service anniversaire de la mort du comte de Reus a été célébré solennellement, le 4 courant, à la basilique d'Atocha, à Madrid.

On avait fait de grands préparatifs pour cette cérémonie, à laquelle assistait tout le monde officiel.

Les murs étaient drapés de tentures brodées en or. Au-dessus d'un arc monumental se dressait le catafalque, sur lequel on avait placé l'épée, le bâton et le chapeau. Sur la dernière marche du monument, on voyait trois couronnes d'un grand prix, offertes par les volontaires de la liberté, à Madrid, et par le capitaine général et la garnison de Valladolid, et enfin par Leurs Majestés, avec cette inscription: « Le Roi et la Reine, à la mémoire de S. Exc. D. Juan Prim. »

Après la cérémonie, le roi s'est rendu chez Mme Prim. Il avait chargé le ministre d'État de lui remettre un buste du maréchal, en marbre de Carrare, portant sur son piédestal de marbre noir cette inscription: « *A la duchesse de Prim, Victor-Manuel II.* »

V. M.

CHRONIQUE MUSICALE

FAITS DIVERS: Les livres traitant de musique qui sont actuellement en préparation. — Les morts de l'année — La 300e représentation du *Prophète*. — Début de M. Trinquier à l'Opéra. — Les Concerts de la chanson française.

On s'attendait peut-être à trouver ici un compte rendu de *Fantasio*, la comédie de Musset, nouvellement saupoudrée de doubles croches par M. Offenbach. Cependant l'Opéra-Comique, en retardant la première représentation de cette nouveauté, nous fait quelques loisirs dont nous voudrions profiter de notre mieux.

Les petits sujets de causerie ne nous manquent d'ailleurs jamais dans ce Paris aux aspects multiples, que nous avons la bonne chance d'habiter et le plaisir d'observer à toute heure avec une curiosité minutieuse.

Si on nous demandait par hasard où en est l'archéologie musicale, quels sont les travaux que préparent en ce moment les chercheurs voués à cette branche spéciale d'histoire, nous serions en mesure de répondre à une question aussi indiscrète:

M. E. Thoinan s'occupe d'une *Histoire de la Presse musicale* en France;

M. Mathieu de Monter, d'une *Histoire du Dilettantisme* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours;

M. Arthur Pougin, d'une *Biographie de Boïeldieu*;

M. Arthur Heulhard, d'une *Histoire des Troqueurs, premier opéra comique français*, et concurremment d'une *Histoire de la Fourchette harmonique, société gastronomique et musicale*.

Histoire! histoire! histoire!... Ce mot n'est-il pas d'ailleurs un des mots d'ordre de la littérature d'aujourd'hui? comme si les esprits modernes éprouvaient le secret besoin de dresser l'inventaire du passé avant de courir encore les aventures dans le pays des idées nouvelles.

— Veut-on la liste des artistes lyriques morts dans cette lugubre année 1871?

Ce sont: Auber-Aimé Maillard, auteur de *Lara*, des *Dragons de Villars*; — Thalberg, le grand pianiste rival de Liszt; — Levasseur, créateur des rôles de Bertram, de Marcel, du Cardinal de *la Juive*, du gouverneur du *Comte Ory*...; — Ketterer, pianiste et compositeur de nombreuses fantaisies sur les opéras modernes; — Gennaro Perelli, pianiste, tué à Montretout comme officier de carabiniers parisiens; — E. Troy, baryton; — Paul de Kock, librettiste du *Muletier*, de *l'Ile de Bahilary*, du *Philosophe en voyage*, etc...; — Elie Sauvage, auteur des paroles du *Caïd*, des *Porcherons*, de *Gille ravisseur*, etc.; — Philastre et Desplechin, décorateurs justement célèbres dont les nombreuses toiles étaient applaudies depuis trente ans dans les théâtres lyriques.

Ce n'est pas que par nous-même nous soyons plus érudit que le premier passant de la rue sur ces matières si diversement tristes ou gaies. Mais comme beaucoup de nos confrères, nous possédons un petit carnet qui ne nous quitte jamais, et que nous couvrons de notes à toutes les occasions favorables, saisissant au vol, par la méthode des chasseurs de papillons, toutes les nouvelles qui pourraient échapper à notre mémoire. Le tout au mieux des intérêts de notre cher ami le lecteur. — « Cher ami » est bientôt dit, comme vous le voyez!

— L'Opéra a donné lundi dernier, 15 janvier, la 300e représentation du *Prophète*. La première avait eu lieu le 16 avril 1849, c'est-à-dire il y a 273 mois..... MM. les amateurs de statistique pourront s'amuser à tripoter ces chiffres que nous leur fournissons, et à en tirer telle conséquence qu'il leur plaira en les faisant passer par les quatre règles de l'arithmétique.

A ce propos, reproduisons un fragment du tableau que M. Perrin avait adressé aux journaux, il y a quelques années, et qui était la liste des opéras ayant atteint leur centième représentation, avec les délais dans lesquels cette centième représentation avait été donnée.

La série commence, par ordre de succès, à *l'Africaine*, qui avait doublé ce cap envié en 10 mois et 9 jours:

	ans	mois	jours
L'Africaine	»	10	9
La Muette	2	2	»
Le Prophète....	2	3	»
Robert-le-Diable....	2	5	»
Le Comte Ory....	2	11	»
Moïse	3	»	»
Les Huguenots....	3	5	»
Le Rossignol....	4	2	»
Gustave III	4	11	»
Guillaume Tell....	5	1	»
La Juive....	5	4	»
Le Trouvère	6	»	13
Lucie de Lamermoor....	6	4	»
Etc.....			

Pas n'est besoin, je pense, de philosopher longtemps sur ce tableau. La vérité qui en ressort, c'est que le succès d'une œuvre et son mérite intrinsèque sont deux éléments qu'on a souvent de la peine à accorder. Nous voyons, en effet, que le public a montré plus d'empressement à applaudir le *Rossignol*, ce concerto de flûte, qu'à suivre dans le commencement les représentations de *Guillaume Tell* ou de la *Juive*.

— Nous avons eu la semaine dernière, dans le *Trouvère*, le début à l'Opéra de M. Trinquier, ténor.

M. Trinquier, qu'on s'est trop pressé de produire devant le public, ne sait presque rien de son art, et n'a d'ailleurs aucune expérience de la scène. Tout ce que nous pouvons compter à l'actif du débutant, c'est une voix d'une pureté de timbre toute juvénile; encore cette voix n'a pas la couleur requise pour défrayer le répertoire dramatique de l'Opéra. Elle ne pourrait être employée utilement que dans le *Comte Ory*, un opéra-comique égaré sur une scène disproportionnée.

— L'Ambigu (qui n'est point de notre ressort

habituel) annonce pour tous les dimanches un concert qu'il intitule le *Concert de la Chanson française*.

« Chanson française, » ces deux mots excitent toujours en nous une sorte de chauvinisme. Laissons à l'Allemagne ses lieds; tristes ou gaies, toutes les pages de notre histoire sont marquées par des chansons. Aussi en comptons-nous par millions, et qui sont des chefs-d'œuvre où notre génie national se mire sous toutes ses faces. Le dix-huitième siècle surtout en a produit qui sont des merveilles. M. Antonin Louis, directeur des concerts de l'Ambigu, se doit et nous doit de remonter à cette source. Pour plus ample informé, nous le renvoyons donc à M. Wekerlin, qui est le plus grand archéologue de cette mignonne branche de l'histoire musicale. M. Wekerlin possède dans ses collections environ 536,472 chansons, dont la plupart attendent, comme la Belle au bois dormant, qu'un beau chevalier vienne les tirer de leur sommeil. Seulement il faut que le chevalier soit un chanteur de bon style et de bonne humeur.

J'aurai probablement à revenir sur le concert de la Chanson française, à la condition qu'on n'y sacrifie pas trop largement à la muse moderne dont je me défie comme d'une vieille peste.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — La ville de Pau, plus heureuse que Paris, va donner l'hospitalité à une troupe de chanteurs italiens. — Le ténor Roger a reparu; il chante en ce moment aux concerts du Châtelet. — L'empereur du Brésil assistait dimanche au concert Pasdeloup. — M. Constantin a repris son bâton de chef d'orchestre au théâtre de l'Athenée. — On annonce la mort de Colin, ténor de l'Opéra.

A. L.

On lit dans la *République française* du 15 janvier 1872 :

EXONÉRATION DE L'IMPÔT DU TIMBRE DE 10 CENTIMES

Paris va voir éclore prochainement une grandiose entreprise, aussi utile que surprenante, et qui est appelée à un succès d'autant plus certain qu'elle aura probablement l'approbation de l'administration.

En deux mots, voici la chose :

Sous le titre de : *Compagnie du Papier-Quittance*, il s'organise une grande Agence financière qui *donnera pour rien, absolument pour rien*, tous *les timbres de dix centimes* auxquels sont soumis les reçus, quittances et factures quelconques qui dépassent dix francs.

Le mécanisme de cette vaste opération repose sur un système de publicité *brevetée*, dont nous ne saurions assez féliciter l'ingénieux auteur.

ÉCHECS

Solution du problème nº 397.

1. F 7 CD	1. P 5 F (A) (B)
2. T 6 R	2. P pr. T (1)
3. D 5 CR	3. P 4 R
4. D 1 C, échec et mat.	

(1)

	2. R 4 F
3. D 3 T, échec et mat le coup suivant.	

(A)

	1. P 4 D
2. T 6 R	2. R 5 F (meilleur)
3. D 3 T	3. *ad libitum*
4. D ou F, échec et mat.	

(B)

	1. R 5 F
2. T pr. P, échec et mat en deux coups.	

Ce problème a une seconde solution commençant par T 3 D, échec et continuant, après R pr. F ou 4 R, par D 5 CR.

Solutions justes : **MM. Poisson et** Ménard, **à** Chavagnes, **L. de Croze, à** Marseille; Stiennon de Meurs, à Liège; Barré, Théâtre-Français; **E. Frau**, à Lyon; E. Léger, au Havre; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; le docteur Michalski, à Villiers-Saint-Benoît; A. Vancouyghem, à Lille; J. Planche; A. Bassecourt, café du Val-de-Grâce.

Autres solutions justes du problème nº 396 : **M.** Queval, à Fauville.

P. JOURNOUD.

A partir du 1er janvier 1872, nos souscripteurs voudront bien s'en référer à notre nouveau tarif.

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an.........	**24 fr.**	»»
Six mois........	**13**	»»
Trois mois......	**7**	»»

Un numéro, 50 centimes.

Cette légère augmentation de prix sera, nous n'en doutons pas, facilement comprise par nos abonnés. Les impôts nouveaux créent, en effet, à l'administration du *Monde illustré* une charge beaucoup plus lourde que celle que nous faisons ainsi supporter à nos souscripteurs. Ils voudront bien se rappeler les sacrifices que nous avons dû faire pendant le siége et la Commune pour tenir tous nos engagements vis-à-vis d'eux et, sans restreindre notre format ni le nombre de nos gravures, pour tenir notre recueil au courant de tous les événements qui composent la triste histoire de l'année 1871, et pour maintenir le *Monde illustré* au premier rang qu'il a conquis parmi les publications illustrées.

Toilette de ville. Toilette de petite fille. Toilette de bal.

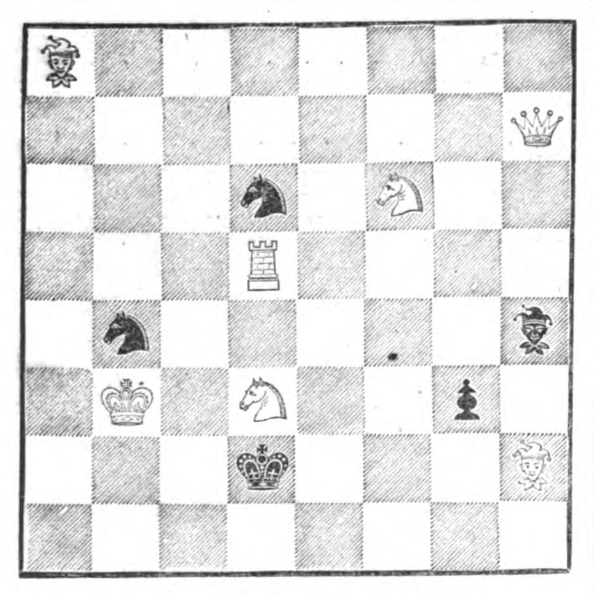
LA REVUE DE LA MODE. — Spécimen d'une des gravures.

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 399.

COMPOSÉ PAR M. G. E. CARPENTER, DE DUBUQUF, IOWA

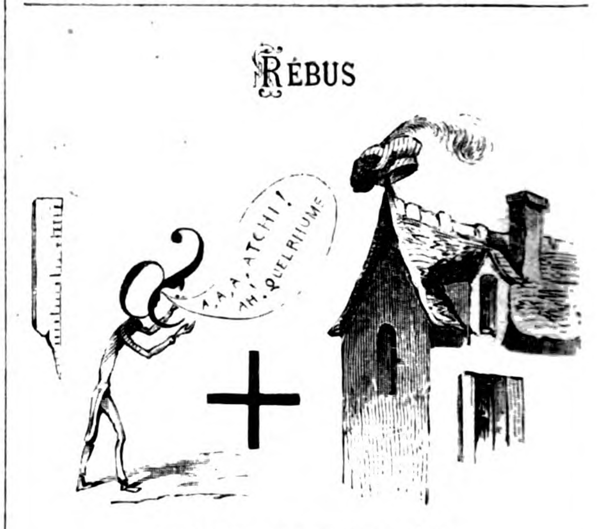


Les blancs font mat en trois coups.

(Voir les solutions à la page 47.)

La REVUE DE LA MODE, dont nos abonnés directs ont reçu, en décembre, le numéro spécimen, a obtenu en quelques semaines un succès immense. Ce spécimen n'était pourtant qu'un numéro d'essai ayant encore les inévitables imperfections du début; la rédaction de la *Revue de la Mode* a la prétention d'améliorer sans cesse; l'œuvre entreprise progresse de semaine en semaine; ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle donne sa véritable note, et qu'on peut se convaincre que toutes les promesses faites au début seront tenues et même dépassées. La main des artistes chargés de reproduire les nouveautés de la mode a acquis plus de netteté et d'assurance; les aquarelles coloriées ont été l'objet de soins spéciaux et ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'élégance, de la vérité et de la couleur. Quant aux gravures sur bois qui émaillent le texte de chaque numéro, nos lecteurs en pourront juger par le *fac-simile* que nous reproduisons aujourd'hui à notre dernière page. La toilette de ville en faille noire, avec pardessus de velours garni de dentelle, est le type de l'élégance riche, honnête, ennemie de tons criards; la fillette porte crânement sa jupe courte en popeline, sa casaque de velours noir et son toquet Charles IX à plume blanche. De la jeune fille en toilette de bal, que vous dirai-je? Peut-on rêver rien de plus gracieux, de plus léger, de plus vaporeux que cette jupe de taffetas blanc sur laquelle vient flotter, comme un nuage, une robe en tulle de soie brodée de fleurettes! Le même numéro de la *Revue de la Mode* contient, en outre, vingt-neuf modèles de toilettes plus simples pour tous les âges, et d'ouvrages de dames, avec une grande planche de patrons, permettant d'exécuter soi-même ces différentes toilettes.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

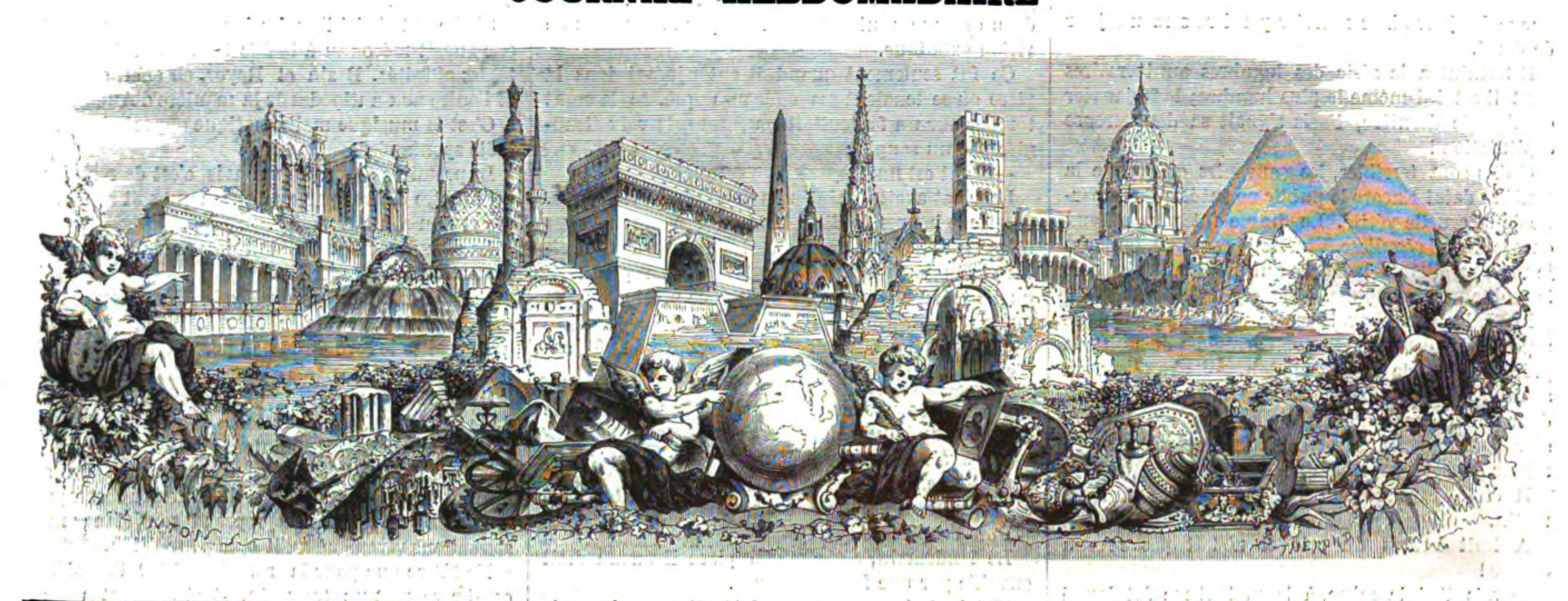
Comment en un *bon* vil l'or pur s'est-il changé?

A deviné le rébus : le cercle des Écoles, à Montpellier.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 318 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 772. — 27 Janvier 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

Le champ de bataille de Buzenval, dans la journée du 19 janvier 1872. — (Dessin de M. Lix.)

COURRIER DE PARIS

Le jour où ce courrier paraîtra sera un jour de deuil.

Il terminera la série des lugubres anniversaires dont il est lui-même le plus lugubre; le 28 janvier de l'année dernière, Paris signait sa douloureuse capitulation!

Qu'ils sont terribles, les souvenirs qu'évoque la funèbre date! Encore le public ne sut-il qu'une partie de la cruelle vérité. Le drame fut plus affreux encore dans la coulisse. Vivrais-je cent ans, toujours je me rappellerais la soirée qui précéda la chute de la malheureuse capitale.

M. Jules Favre avait eu la veille une entrevue avec M. de Bismark. On avait arrêté les dispositions préliminaires de la négociation, puis rendez-vous avait été pris pour signer le lendemain. Il semblait donc que la chose dût aller de soi et que le vice-président du gouvernement de la défense dût être de retour de fort bonne heure.

Il était, dans ce but, parti dès six heures du matin.

A huit heures du soir il n'était pas revenu encore!

Je vois d'ici la scène, à laquelle il me fut donné d'assister!... Les membres du gouvernement étaient réunis, place Beauvau, au ministère de l'intérieur, dans une pièce donnant sur les jardins. Dans le cabinet du ministre, changé momentanément en salon de service, allaient et venaient les officiers d'ordonnance, des maires, des hommes politiques accourus pour savoir le dernier mot du dénoûment.

Et à mesure que les aiguilles de la pendule cheminaient sur le cadran, une angoisse plus poignante se lisait sur tous les visages. Une fébrile impatience agitait tous les cœurs. Tous les esprits se lançaient éperdus dans le champ des conjectures :

— Il ne revient pas... Bismark aura au dernier moment fait surgir quelque difficulté nouvelle.

— Il est évident que si l'on était d'accord, ce serait signé déjà.

— On ne franchit pas les avant-postes après la tombée de la nuit.

— Alors il ne pourra être de retour que demain matin.

— L'abominable attente!

— Et si la capitulation est définitivement repoussée?.....

A cette hypothèse, personne n'osait plus parler. Car c'était un abîme sans fond qui s'ouvrait devant l'imagination épouvantée. C'était la perspective d'une catastrophe sans précédents dans l'histoire qui apparaissait, glaçant les plus indomptables courages.

En effet, le gouvernement avait attendu jusqu'à la dernière extrémité avant de se décider à entrer en pourparlers avec l'assiégeant. Les dernières rations de pain (quel pain!) avaient été calculées avec la plus rigoureuse des parcimonies. Il y en avait pour quelques jours à peine.

Quelques jours!

Si donc M. de Bismark, comme on le craignait, voulait apporter des entraves *in extremis*, un simple retard vouait à la famine certaine, à la mort assurée les trois quarts peut-être d'une population de deux millions d'habitants!

Comprenez-vous pourquoi l'anxiété était si atroce, pourquoi l'on suivait avec une si épouvantable inquiétude la marche des aiguilles qui avançaient toujours? Neuf heures, dix heures, onze heures sonnèrent successivement.

Personne! Pas de nouvelles! M. Jules Favre ne revenait toujours pas! Le paroxysme était atteint. On désespérait...

Enfin à minuit moins le quart le roulement d'une voiture fit grincer le sable de l'avenue. Chacun se précipita vers les fenêtres pour tâcher de distinguer quelque chose à travers l'obscurité.

C'était bien lui!

M. Jules Favre entra lentement, tenant sous le bras un énorme portefeuille bourré de papiers. Il était blême; ses traits, sensiblement contractés, trahissaient à la fois les fatigues physiques et les souffrances morales.

Il s'avança sans prononcer une parole, n'ayant même pas l'air d'apercevoir tous ceux qui se pressaient pour surprendre sur son visage le secret du passé, qui était aussi le secret de l'avenir. On eût dit un somnambule marchant les yeux fixés sur une vision extatique.

Ce fut seulement quand il eut pénétré dans la pièce où se tenaient ses collègues que, se laissant tomber sur un fauteuil, il murmura, la voix étranglée par un soupir :

— Tout est fini!

Le débat avait duré depuis le matin huit heures. Quatorze heures de discussion ininterrompue, sans même un entr'acte pour prendre un peu de nourriture! Quatorze heures de lutte pied à pied! Et quelle lutte, adossé qu'on était à ce précipice de la famine!.....

Oh, oui! il est lugubre l'anniversaire du 28 janvier!.....

Vous souvenez-vous aussi de la physionomie que prit soudain Paris?

On avait beau être préparé par des symptômes, trop éloquents, hélas! on avait beau s'attendre à la catastrophe, il y eut comme une stupeur immense.

Puis l'explosion suivit.

Le lendemain, cette même place Beauvau était envahie par une foule galonnée.

C'étaient de nombreuses délégations de la garde nationale qui venaient protester à l'Élysée, où habitait le commandant en chef de la garde nationale.

Tel était l'élan de fureur, que j'en vis quelques-uns escalader, au risque de s'empaler, la grande grille du palais qu'on avait fermée.

Toute la journée, ce malheureux Clément Thomas, qui devait finir si cruellement, fut forcé de recevoir des députations qu'il entreprenait de calmer. On voulait aller se jeter au-devant de l'ennemi n'importe comment, sans armes au besoin!...

Heures d'héroïsme et de folie qui attestaient une virilité puissante, mais qui préparaient, hélas! des déchaînements dont le pays faillit mourir...

Tout cela est réveillé à la fois par la date du 28 janvier.

Je comprends que durant cette nuit-là M. Strauss n'ait pas voulu mener les sarabandes des chicards avinés.

C'eût été vraiment danser sur un cercueil.

Il faut s'arracher pourtant à ces noires impressions, à ces réminiscences qui planent sur nos têtes comme les Euménides de la vengeance.

Parlez-moi des savants pour avoir de ces détachements exemplaires. Durant le siége, vous rappelez-vous ceux qui s'en venaient lire à l'Académie des rapports en deux volumes sur les propriétés du protoxyde de manganèse, ou sur la détermination exacte de l'angle de réfraction formé par un rayon lunaire rencontrant un corps opaque sur son passage?

Depuis lors la quiétude académique n'a fait, comme bien vous le pensez, que croître et embellir.

A l'heure où tous les intérêts de la France sont suspendus à un fil, à l'heure où nous vivons cette vie de fièvre et d'incertitude qui se répète chaque soir : Serons-nous demain? à l'heure où les tempêtes parlementaires menacent de jeter bas le frêle édifice de planches sous lequel nous nous abritons, d'estimables citoyens passent leurs journées et leurs nuits...

Devinez à quoi?... Non, devinez!

A faire des conjectures de probabilité sur la chaleur du soleil à sa surface!...

Voilà qui fait marcher l'humanité et nous tirera de nos mortels soucis!

Il paraît que la température de l'astre qui nous éclaire est de 2,821 degrés et demi!

Le demi-degré est sublime.

Ne me demandez pas, par exemple, comment ils en sont arrivés à établir ces chiffres. Eux-mêmes ne vous l'expliqueraient probablement pas. D'ailleurs ils se disputent avec acharnement, et il y a dans les appréciations des écarts qui varient entre dix mille et cent mille degrés.

Heureuse France, qui possède de si puissants esprits si utilement employés!

Ne médisons toutefois pas des académiciens sans leur rendre justice lorsque l'occasion s'en présente.

L'académie des Beaux-Arts a fait un acte d'intelligente préférence en donnant le fauteuil d'Auber à Victor Massé.

Si elle eût choisi l'un des deux autres concurrents, elle aurait méconnu à la fois tous les droits et toutes les affinités. Bazin et Reyer, en effet, sont l'un et l'autre aux antipodes de la manière d'Auber.

C'est la musique mathématique opposée à la mélodie spontanée.

La première chose, à mon avis, c'est de remplacer un illustre défunt par quelqu'un qui soit son disciple et non son adversaire.

Le remplacement ne doit pas avoir l'air d'une protestation rétrospective.

J'ai dit aux lecteurs du *Monde illustré* toutes mes sympathies pour Victor Massé. Il faut à présent qu'il réalise le rêve de ce bon père Flourens, et qu'il nous donne le spectacle d'une seconde jeunesse.

Sa carrière a eu une lacune. Après les triomphes de la première heure, plusieurs années d'arrêt.

Il s'agit de savoir maintenant si le titre d'académicien que M. Victor Massé a obtenu sera un stimulant ou une épitaphe, si le charmant compositeur prend sa retraite ou reprend son élan; nous souhaitons vivement qu'il opte pour l'élan.

Ne fût-ce que pour la rareté du fait? l'Académie est si rarement un tremplin, et si souvent un sépulcre!

M. Victor Massé, du moins, a encore le choix et si sa carrière s'interrompt, c'est que tel aura été définitivement son bon plaisir.

Il n'en fut pas de même, hélas! pour un artiste de cœur et de talent dont l'infortune a été noyée dans la ruine générale : je veux parler du peintre Anastasi.

Il y a deux ans, ce fut une consternation universelle lorsque l'on apprit dans le monde des arts que ce pinceau délicat allait s'arrêter pour toujours.

Ironie sinistre! Anastasi était devenu aveugle! lui dont toute la vie se résumait en ces mots : Voir et faire voir! On sut en même temps que le malheur frappait à coups redoublés et que la cécité amenait la misère à la suite.

Il y eut aussitôt un enthousiasme de compassion. Chacun se dit :

— A la besogne, et sauvons un des nôtres qui se noie!

On accuse trop facilement les artistes de trahir la confraternité; oui, sans doute, ils ont la raillerie prompte et ne parlent pas des œuvres d'autrui avec une respectueuse adoration.

Mais arrive une épreuve sérieuse, et l'on voit que les rivalités n'empêchent pas la solidarité.

Ainsi que je l'ai dit, la guerre vint avec ses désastres se jeter à la traverse des projets qui avaient été conçus et qui avaient reçu déjà un commencement d'exécution. Mais ce qui avait été forcément différé n'est pas perdu.

Avec le concours spontané de celui-ci et de celui-là, on a improvisé au pauvre Anastasi une véritable galerie, signée des noms les plus célèbres.

Chacun a apporté son offrande sous forme de tableau.

Toutes ces toiles vont être vendues.

Bonne action à accomplir; bonne affaire à réaliser. Le public ne peut manquer de suivre assidûment la vente, qu'on annonce comme tout à fait prochaine.

Avez-vous pris garde à un simple fait divers qui m'a rendu songeur, et que je vous signale comme un de ces signes des temps qui donnent la mesure exacte d'une époque et d'une nation?

M. Garnier, l'infatigable architecte du nouvel Opéra, avait à composer un grand écusson décoratif destiné à orner le dessus de la scène de son futur théâtre.

Ordinairement on plaçait là les armes du gouvernement en exercice, mais M. Charles Garnier a, tout bien réfléchi, pensé que cette coutume demandait une variante, sans quoi l'on n'en finirait jamais.

Il a donc supprimé les emblèmes politiques, qu'il a remplacés par une simple lyre.

Nous sommes tout entiers dans cette décision.

On n'ose même plus, tant les gouvernements durent peu chez nous, commander à un peintre de brosser un bout de toile en leur honneur. Cela rappelle un des plus désopilants vaudevilles de l'ancien Palais-Royal : E. H.

Un beau-père, sur le point de marier sa fille, avait commandé un service de table au grand complet : serviettes, verrerie, etc. ; le tout marqué au chiffre du futur : E. H.

Mais le mariage était rompu.

Et voilà que notre homme, pour utiliser ses initiales, se mettait à courir le monde pour trouver un autre gendre dont les prénoms et nom correspondissent aux mêmes lettres de l'alphabet.

Situation que Sainville, après mille infructueuses poursuites, finissait par résumer ainsi :

« Croyez-moi, ne faites jamais marquer de services d'avance. »

C'est le parti qu'a pris M. Garnier dans l'impossibilité où il s'est senti de prévoir toutes les fiançailles que la France pouvait avoir à subir.

La lyre, à la bonne heure! c'est de tous les temps... comme emblème; mais les monogrammes passent trop vite.

Il n'y a plus à s'y reconnaître au milieu des L, des C, des L. P, des N...

Drôle de peuple!

Avoir consommé presque toutes les lettres de l'alphabet et ne pas avoir appris à lire!

∿∿ J'ouvre une parenthèse d'un paragraphe pour enregistrer une revendication qui me paraît tout à fait légitime.

Un correspondant, habitant du faubourg Saint-Germain, nous prie d'appuyer les réclamations qui se sont produites déjà à l'occasion du jardin des Tuileries.

Sous la monarchie, quand le palais était habité, le besoin d'isolement qui était propre à tous les souverains pouvait encore, jusqu'à un certain point, justifier la clôture nocturne du palais. Encore, à cette époque, s'était-on déjà très-souvent, très-activement préoccupé de remédier aux inconvénients de cet état de choses.

Deux projets avaient été surtout débattus; l'un consistant en un pont suspendu au-dessus des quinconces, l'autre en une grille mobile qui, le jour, serait rentrée en terre à l'aide d'un très-ingénieux mécanisme.

Car, bien entendu, il ne s'agit que de réclamer un passage sur un point donné pour les piétons infortunés, condamnés, du pont de Solférino, par exemple, à exécuter le tour du Carrousel et de la Concorde.

Que peut-on objecter aujourd'hui? Il n'y a plus rien à emporter dans le palais. Cinq ou six lanternes, deux sergents de ville, et la circulation se fera, le soir comme le jour, le long de la façade, en même temps que dans l'avenue qui fait face à la rue Castiglione.

C'est sensé, c'est facile, c'est sans inconvénient.

Trois raisons pour que cela ne se fasse pas. Routine! très-sainte Routine! que de bêtises commises en ton nom!

∿∿ Puisque je suis aux Tuileries, comment ne pas jeter un regard attristé sur les carnages d'alentour?

Ils sont tombés par douzaines sous la hache, ces grands beaux marronniers de notre enfance, sous lesquels tant de générations prirent leurs ébats joyeux. Que de parties de cache-cache et de quatre-coins s'étaient engagées sous leurs ombrages! que de rondes enfantines!...

— *Nous n'irons plus au bois..... A mon beau château!*

Le beau château est un amas de ruines et les marronniers sont coupés!

C'est à peine si, après l'abatis qu'on vient d'être obligé de faire, il en restera trente. Tous les défunts, victimes des mitraillades de la guerre civile, sont remplacés par de tristes échalas qui donneront de la verdure... dans dix ans.

Le marronnier du 20 mars lui-même est en danger de trépasser. Les médecins des végétaux ne répondent pas de le sauver, bien qu'on l'ait amputé avec soin et qu'on lui administre cataplasmes sur cataplasmes.

Est-ce un symbole? Il s'en va en même temps que la légende napoléonienne, dont il était le représentant à feuilles!...

∿∿ Cette légende, pourtant, M. Rouher a la prétention de la ressusciter.

Comme Médée, il dirait volontiers :

— Moi seul, et c'est assez!

Ce n'est pas ici la place de discuter, mais puisque M. Rouher se remet en vedette sur l'affiche, on a bien le droit de dire ce qu'on pense de cette personnalité bruyante plus que brillante.

Les *sportmen* ont une expression particulière au turf. Ils disent :

— *Tel cheval n'est pas d'ordre.*

Quand bien même ce cheval gagnerait des prix, il restera parmi les déclassés. Il n'est pas d'ordre.

Je crois qu'on peut appliquer ce terme à M. Rouher. Malgré les bravos de la claque officielle et officieuse, qui a essayé de l'égaler aux grands orateurs et aux grands hommes d'État du passé, il n'a jamais été d'ordre.

Il a eu le succès pendant quelque temps, mais il n'a ni les hautes traditions, ni les qualités maîtresses des premiers rôles politiques.

Ce fut toujours un plaideur. Il défendait son gouvernement comme il aurait défendu un prévenu en police correctionnelle ou un client devant le tribunal civil.

Avocasserie et éloquence font deux.

Ce qu'il y a de particulier dans son cas, c'est que M. Rouher a besoin de se sentir soutenu par des approbations systématiques pour avoir la possession de tous ses moyens. Tels certains acteurs ont besoin d'être entraînés par les romains du parterre.

M. Rouher, pâteux, filandreux, massif, ne s'échauffe qu'au bruit des *Très-bien! très-bien!* dont son ancienne majorité était si prodigue, mais qu'il ne retrouvera plus, hélas!

Parleur de *chic*, comme disent les artistes, il fait tantôt de l'amplification de sentiment, tantôt de l'ergotage de sophiste. Ses discours ne sont pas nourris d'idées, mais bourrés de mots. Il ne se pose jamais sur le terrain des principes, mais toujours sur le terrain des expédients.

Un des hommes qui passent pour connaître le mieux les littératures étrangères de notre époque, et que je vous demanderai la permission de ne pas nommer, a tout bonnement un procédé à lui pour faire de l'érudition trompe-l'œil. Il apprend pour un certain temps et oublie ensuite.

Je l'ai vu un soir aux prises avec un poëte danois, l'éblouir par ses citations.

— Il connaît la littérature scandinave mieux que moi, disait le Danois ébahi.

La vérité, c'est que notre habile homme s'était farci la tête pendant la journée de toute cette science de passage. Trois jours après, il en avait oublié jusqu'au dernier mot.

M. Rouher a cette faculté d'assimilation rapide, suivie d'un oubli plus rapide encore.

Déjà, du temps qu'il était petit avocat, à Riom, il était connu pour ce don de déglutition instantanée. Il lui arrivait, — et il en faisait parade, — de n'avoir pas ouvert un dossier au moment d'aller à l'audience. Il le feuilletait pendant que son adversaire pérorait, et se trouvait en mesure, lorsque son tour était venu, de donner une réplique qui en imposait par ses apparences d'étude approfondie. Le lendemain, il n'aurait plus su de quoi on lui voulait parler, si on l'avait remis sur le compte de cette affaire.

M. Rouher apporta les mêmes pratiques à la Chambre.

Il fit toujours de la science politique à l'heure ou à la course. La question vidée, ni vu ni connu.

Comme autrefois c'était lui qui en réalité dirigeait toujours les discussions à son gré, on ne le prenait pas au dépourvu. Mais il en sera tout autrement s'il entre à l'Assemblée de Versailles. Vous verrez si nos renseignements n'étaient pas exacts, et combien il sera dérouté lorsqu'il n'aura plus un chef d'orchestre, je veux dire un président battant la mesure de façon à laisser le champ libre à tous les caprices de ce ténor opaque.

∿∿ Je parle rarement des livres.

La bibliographie n'est pas précisément ce que le lecteur aime le plus.

On ne peut lui donner, en général, qu'une idée insuffisante de l'ouvrage dont on l'entretient, et il aime mieux y aller voir que d'en croire un compte rendu écourté.

L'exception que je fais aujourd'hui est justifiée toutefois par l'esprit de celui que je veux vous recommander.

C'est d'un dictionnaire qu'il s'agit.

Et quel dictionnaire! Le *Dictionnaire des amoureux!*

Vous savez le distique placé jadis au-dessous d'une statue de l'amour :

Qui que tu sois, voici ton maître!
Il l'est, le fut ou le doit être.

A ce compte, Jules Noriac, l'auteur du dictionnaire en question, serait sûr d'avoir autant de lecteurs qu'il y a d'habitants et d'habitantes en France.

Je ne conseillerais pourtant pas de choisir ce livre d'une spirituelle, mais un peu vive fantaisie, comme classique dans les pensionnats de demoiselles.

En revanche, quel régal pour les gourmets!

∿∿ A propos... il paraît que le grand, le gros, le terrible problème n'est pas résolu encore.

Dansera-t-on dans le monde? Ne dansera-t-on pas cet hiver? Un seul salon s'est rouvert au faubourg Saint-Germain. Partout on hésite à imiter cet exemple hardi. Tout au plus quelques réunions intimes, la tasse de thé, une pièce de vers lue à la cheminée par le monsieur le plus rêveur de la société, et un caprice pour la main gauche, exécuté par une demoiselle de bonne volonté.

Pourtant, aux vitrines de Giroux, j'ai vu reparaître cet écriteau :

ACCESSOIRES
POUR LE COTILLON

C'est menaçant... et provoquant!

Pour ma part, je ne vois dans la reprise du quadrille mondain qu'un inconvénient, mais il est réel.

Pourquoi l'avant-deux, cette chose sotte entre toutes, était-il si assidûment cultivé? A cause des conversations qu'il amenait à sa suite. L'entr'acte faisait passer la pièce.

Que de propos charmants... quand ils n'étaient pas profondément ineptes! Que de causeries exquises... quand elles n'étaient pas horriblement banales!

C'était le suprême refuge de cette antique galanterie française, qui jouit d'une réputation européenne.

Or le moyen de s'abstraire assez, en l'an de soucis 1872, de toutes les sombres préoccupations d'alentour, pour tourner des madrigaux à l'usage de sa danseuse? Fatalement il arrivera que le cavalier, absorbé par les réminiscences de la journée, entamera des dialogues de ce genre :

— Ce bal est charmant!

— Oui, monsieur.

— Croyez-vous, mademoiselle, qu'on vote le renouvellement partiel?

— Plaît-il, monsieur.

— Mille pardons!... J'oubliais que... Vous avez une coiffure délicieuse...

— Vous trouvez, monsieur?

— Exquise!... Vous savez qu'il est question de mettre une taxe sur les fleurs artificielles.

— Ah!

— Que voulez-vous?... Il faut de l'argent... Moi, j'étais partisan du doublement des quatre contributions... Et vous, mademoiselle?

— Moi, monsieur?

— Suivez bien mon raisonnement... Tout citoyen figure sur l'une des cotes... or, nos désastres exigent des sacrifices... Ah! si Bazaine n'avait pas capitulé!... J'en reviens à mon sujet... Leur drawback, leurs matières premières...

— Pardon, monsieur, c'est à vous à...

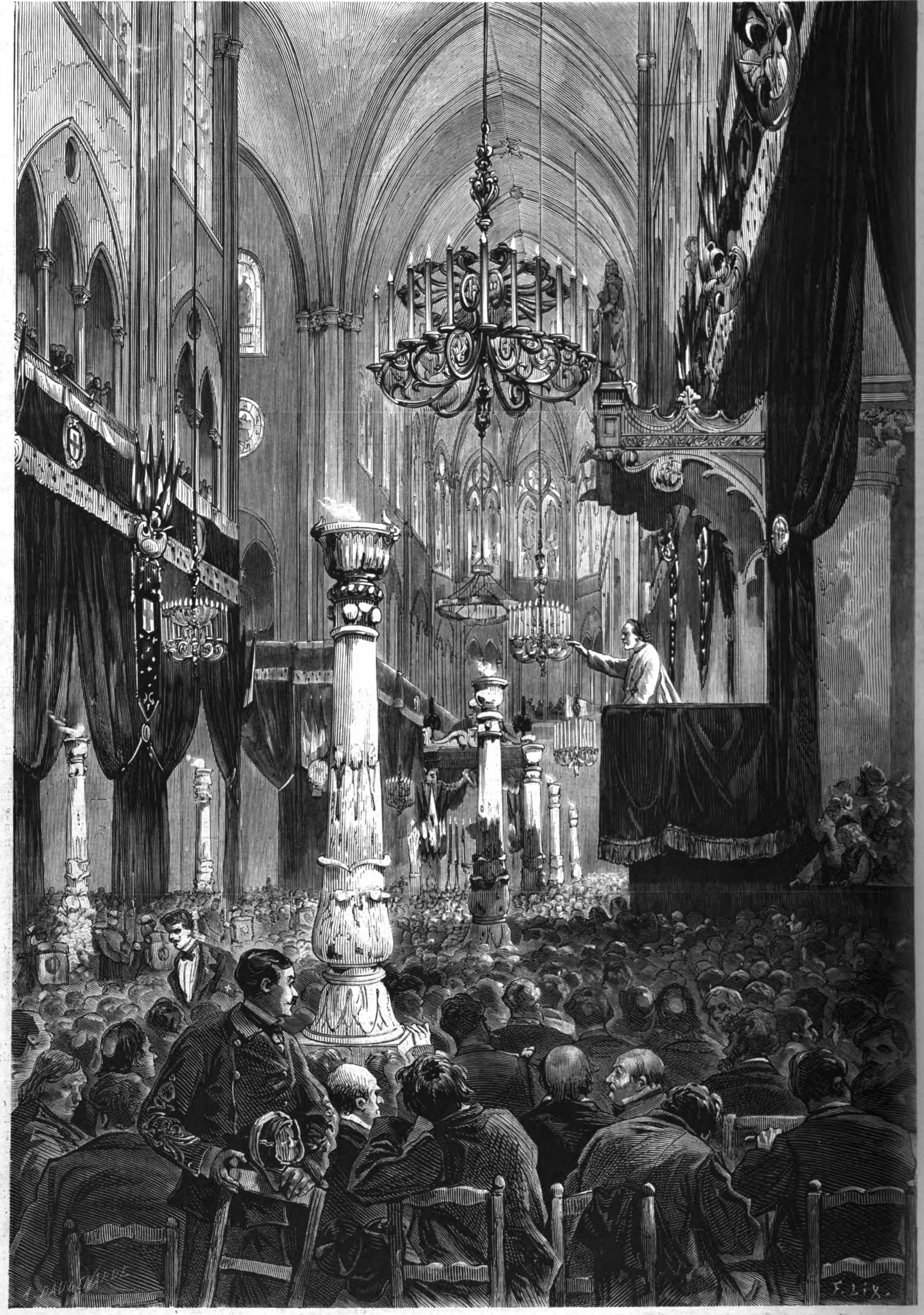
— C'est juste... Désolé, mademoiselle, de m'être encore laissé... mais les malheurs de la patrie...

Essayez d'en sortir. Vous ne pourrez.

Conclusion : mieux vaut ne pas essayer. La valse et la polka n'ont-elles pas un remplaçant qui les fait oublier pour cette année dans l'*Œuvre des femmes de France?*

Délivrons-nous d'abord... nous danserons ensuite... ne fût-ce que de joie!

PIERRE VÉRON.



Service commémoratif en l'honneur des victimes de la guerre, célébré le 23 janvier à Notre-Dame de Paris. — (Dessin de M. Lix.)

M. DE PERSIGNY

—

Nous n'apprendrons point à nos lecteurs ce qu'était M. de Persigny; d'autres feuilles que la nôtre leur en ont dit assez sur ce sujet. Nous voulons seulement insister sur le caractère particulier du rôle qu'il joua dans la dernière moitié du règne impérial. Si son influence politique fut alors amoindrie, il n'en resta pas moins l'ami franc, dévoué, — inquiet même dans sa sollicitude, — du pouvoir auquel il n'épargna ni les avis, ni les prédictions. Son système aurait-il retardé la catastrophe? On n'oserait le garantir. M. de Persigny avait trop les défauts de ses qualités.

Ce qui restera surtout de M. de Persigny, c'est le souvenir de sa sincérité et de sa fidélité, — deux qualités assez rares pour faire conserver les traits de celui qui les possède.

Très-simple dans ses allures, très-modeste en ses goûts, il aimait les artistes, les écrivains, et favorisait l'archéologie à ses heures perdues. Une seule fois, il se piqua de prophétiser, et fit un coup de maître qui nous fut révélé pour la première fois par Mme de Bassanville.

En 1841, un matin, M. de Falloux, qui était allé visiter à Londres le comte de Chambord, voit arriver à son hôtel M. de Persigny, associé à la fortune du prince Louis-Napoléon. Il venait offrir au vaillant lieutenant de M. Berryer, de l'attacher à la cause du prince, beaucoup plus assurée du succès, disait-il, que celle de la légitimité.

On comprend l'accueil qu'il reçut. Loin de s'en montrer découragé, M. de Persigny se borne à dire:

— Vous êtes incrédule; eh bien! je vous prédis que vous serez le ministre du prince Louis, et je vous demande la faveur d'accepter de moi ce jour-là le portefeuille qui sera le signe officiel de votre dignité.

— Je vous le promets bien volontiers, répondit en souriant M. de Falloux, qui pensait ne pas s'engager beaucoup, et on se sépara...

Sept ans après, le 20 décembre 1848, Louis Bonaparte nommait M. de



M. DE PERSIGNY.

SOUVENIR DE L'OCCUPATION. — La sentinelle bavaroise. — (Dessin de M. Férat.)

Falloux ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

Le soir de ce même jour, le nouveau ministre recevait un paquet soigneusement cacheté : c'était un magnifique portefeuille de maroquin rouge, sur lequel on lisait en lettres d'or : *A M. le comte de Falloux, souvenir de Londres. F. de Persigny.*

Le portefeuille existe toujours ; il est au château que M. de Falloux habite en Anjou.

LA SENTINELLE PRUSSIENNE

(Voir la gravure page 53.)

Cette sentinelle aux aguets ne redoute pas les approches de l'ennemi, car nous ne la verrions pas surgir aussi fièrement sur le bord du chemin. Elle serait tapie dans un trou, selon la mode prussienne, qui a du bon et qui veut qu'on voie sans être vu.

Mais si on ne se bat plus dans le pays, on s'y est battu, on en a saccagé les habitations. L'armoire défoncée qui sert de guérite le dit assez. Son ancien propriétaire ne se doutait guère qu'elle servirait un jour d'abri aux Allemands. Peut-être est-ce lui qui s'avance là-bas, résigné à passer sous les fourches caudines de l'homme au casque.

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE DES FEMMES DE FRANCE

POUR CONCOURIR

A LA LIBÉRATION DES DÉPARTEMENTS OCCUPÉS

Nous sommes heureux de pouvoir publier dès aujourd'hui, par ordre alphabétique, les noms des dames qui ont bien voulu accepter la généreuse mission de prêter leur plus ardent concours à l'œuvre de la libération des départements qui souffrent encore de l'occupation étrangère.

Cette liste n'est pas close, bien entendu, et d'autres noms viendront s'y joindre très-prochainement. C'est à ce comité que devront être adressées toutes les lettres, offres, demandes, etc., etc., concernant la souscription.

Ce n'est pas un simple Comité de patronage, mais un Comité d'action, et le dévouement des femmes françaises répondra à la haute confiance que la France a dans leur patriotisme.

Ce Comité se mettra immédiatement en rapport avec tous les Comités qui s'organisent en province. Stimulant partout les initiatives individuelles, il aidera à la formation de nouveaux Comités et répondra par des circulaires à toutes les demandes qui lui seront faites relativement à l'organisation des moyens les plus favorables pour recueillir tous les dons.

Il centralisera les offrandes patriotiques, de quelque nature qu'elles soient, pour les déposer à la Banque de France. C'est à lui que devront être également envoyées les listes de souscription pour être publiées et former ce que nous avons appelé le *Livre d'or du patriotisme français.*

Cette centralisation, tout en laissant à chaque Comité sa liberté d'action, pourra seule permettre de connaître le chiffre total de la souscription.

En attendant que nous puissions désigner le local où se tiendra le Comité, on pourra s'adresser, pour tout ce qui concerne la souscription, aux bureaux du MONITEUR, **13, quai Voltaire**, qui continueront, du reste, à être ouverts à la souscription comme succursale du Comité.

Des souscriptions nombreuses ont été reçues déjà. Elles sont importantes, non-seulement par le chiffre qu'elles atteignent, mais par la périodicité à laquelle ont voulu s'astreindre avec raison beaucoup de souscripteurs. L'effort d'aujourd'hui serait nul, s'il ne pouvait être renouvelé périodiquement jusqu'à la libération du sol français. Il n'est pas de difficulté pour la persévérance ; il n'est pas de milliard auquel ne puisse arriver toute une nation résolue à un sacrifice quotidien.

A ce compte, celui qui consacre chaque jour *un sou* à l'œuvre nationale se range parmi nos meilleurs souscripteurs.

COMITÉ GÉNÉRAL DE PARIS

Mmes Bapst (Alfred), 20, rue de Choiseul; la comtesse de Behagues, 1, avenue Bosquet; Bignon, 1, rue Le Peletier; Cail, boulevard Malesherbes; Charles Cartier, 232, rue de Rivoli; la vicomtesse de Cornudet, rue de Grenelle-Saint-Germain, 88; A. Cochin, rue de Grenelle Saint-Germain, 86, et à l'hôtel de la préfecture de Seine-et-Oise, à Versailles; Dalloz mère, 18, rue Vanneau; la duchesse Decazes, 16, rue Marignan; Ernest Denormandie, 89, boulevard Haussmann; Drouyn de Lhuys, 47, rue François Ier; Raoul Duval, 45, rue François Ier; Paul Firino, 17, rue Vanneau; Froment-Meurice mère, 46, rue d'Anjou-Saint-Honoré; Lecouteux, 36, boulevard Haussmann; Lejeune, 22, rue de Choiseul; Ménier, 37, rue Sainte-Croix de-la-Bretonnerie; la comtesse de Madre, 35, boulevard des Invalides; la baronne de Pages, 20, rue Caumartin; Plichon, à Versailles; la comtesse Olivier de la Rochefoucauld, 4, avenue de la Mothe-Piquet; la comtesse de Sartiges, 16, rue de l'Élysée; Camille Sée, 6, boulevard Malesherbes; la comtesse de Sieyès, 5 bis, rue du Cirque; la baronne de Soubeyran, place Vendôme; Oscar de Vallée, 12, rue Vezelay; Vernes, 17, boulevard de la Madeleine.

LES ENFANTS

ÉTUDES D'APRÈS NATURE

(Suite)

L'HÔPITAL DES ENFANTS MALADES

I

Je demandai un jour à un médecin de l'hôpital des Enfants malades l'autorisation de l'accompagner dans sa visite, et quoiqu'il souscrivit de bonne grâce à mon désir, il en parut un peu étonné. L'habitude de voir les mêmes observations se représenter tous les matins à la même heure fait que ce qui semble intéressant au praticien dans le principe perd de jour en jour son aspect et son relief.

L'impression que je retirai de cette visite au chevet des malades fut profonde. La cordialité avec laquelle le médecin parlait aux enfants, l'attention profonde qu'il apportait à scruter la maladie cachée à l'intérieur de petits êtres qui ne peuvent en indiquer le siége, la douceur des religieuses dans leurs fonctions, la tranquillité qui protége le repos de chaque malade, la propreté du service, l'hygiène des repas réguliers, toutes choses que l'enfant ne pourrait pas trouver dans la mansarde de ses parents, me remplirent d'émotions.

L'enfant du pauvre est admirablement soigné à l'hôpital.

Chaque jour les plus illustres médecins tiennent à honneur de visiter l'enfant du pauvre avant la clientèle qui les couvre d'or. Pour le malheureux, pas de consultations coûteuses, pas d'ordonnances de pharmaciens qui creusent des brèches si profondes dans les modestes ménages.

L'air, la lumière baignent le lit du petit malade, autour duquel s'empressent à la moindre crise internes et sœurs de charité.

Il entre en convalescence. Il joue dans de grandes cours plantées d'arbres, en compagnie d'autres enfants que la science a enlevés à la mort.

L'enfant a besoin de se fortifier. Il restera de longs mois à l'hôpital, où son sang parisien est épuré, renforcé par des bains, des promenades, de la gymnastique.

PAPIERS DE FAMILLE

Suite (1)

Arrivé à l'appartement de Meslin, qu'il devait occuper et qu'il n'avait pas eu le loisir de visiter, il fut surpris du luxe vraiment princier des trois grandes salles qui le composaient.

Le salon, aux lambris de chêne noir et poli comme l'ébène, avec ses portraits de famille, ses siéges à dossiers carrés, ses lourdes tentures de velours frangées d'or, son lustre massif aux losanges de cristal, rappelaient le style droit et sévère du siècle de Louis XIV.

La chambre à coucher datait du règne de Louis XV, fauteuils à pieds dorés, recouverts de satin broché, panneaux peints par Lancret, le peintre des fêtes galantes; lit de parade en placage incrusté d'écaille, d'ivoire, de nacre, de pierres de couleur, d'argent et d'or; consoles, jardinières, chiffonniers, pendule à cadran d'or émaillé, escortée de coupes et de statuettes en fine porcelaine de Saxe, c'était un encombrement de mille choses, d'une élégance incomparable, d'une grâce exquise.

— Voilà le portrait du comte Meslin de Poligny, dit Sylvaine en élevant le flambeau qu'elle tenait à la main.

Prosper, malgré sa modestie, ne put s'empêcher de convenir que ses traits avaient une grande ressemblance de famille avec ceux du jeune conventionnel.

— Voici le portrait de la marquise de Noirsure, reprit Sylvaine en éclairant un pastel entouré d'un ovale d'or.

Prosper examina longuement cette tête de patricienne, fière et gracieuse, cherchant à lire une pensée sur sa physionomie immobile.

— Il y a, dit-il, quelque chose d'étrange dans l'impression que j'éprouve en songeant que cette vieille marquise, avec sa douillette prunelle, marchant gravement appuyée sur une canne à pomme d'ivoire, est cette belle Clorinde dont l'amour a fait plier la forte volonté d'un homme pendant cinquante années.

— Auriez-vous aimé cette femme? interrogea Sylvaine.

— Non; son regard, son front, sa bouche, indiquent un caractère impérieux. Ce que j'aime dans une jeune fille, c'est la grâce, la douceur, le calme, la confiance, cette expression féminine, aimante, qui parle au cœur de tendresse, et non cet air d'insolence amoureuse qui semble dire : « Je suis belle et je daigne aimer... » Le château de Poligny est décidément le palais des merveilles, ajouta Prosper en promenant son regard autour de lui, mais j'y cherche autre chose.

— Quoi?

— Je connais le secret de la famille; il me reste encore à apprendre pourquoi mon oncle n'aimait pas mon père et l'a tenu éloigné de lui.

— J'ai entendu dire au comte que votre père était royaliste.

— Peut-être trouverai-je des renseignements plus précis.

— C'est moi qui aidais le comte à ranger ses papiers. Ils doivent être dans son secrétaire.

— Me Benoux m'a remis un trousseau de petites clefs.

— Voilà celle du meuble, dit Sylvaine en indiquant une clef de cuivre ciselé.

Prosper la fit jouer dans la serrure et ouvrit successivement tous les tiroirs.

— Pressez ce ressort, dit Sylvaine en lui montrant un bouton dissimulé dans les moulures.

LES PAPIERS DE MESLIN

Les papiers de Meslin étaient classés et étiquetés avec un ordre parfait. Chaque liasse portait une fiche explicative.

C'étaient des papiers d'affaires, des correspondances avec différents personnages de marque, des notes sur les hommes et les choses du temps, des manuscrits. Prosper les mit à part, se réservant de les examiner à loisir. Pour le moment, il se contenta d'ouvrir un dossier dont la fiche portait cette mention :

Notes de mon frère Raoul :

Nous ne faisons que transcrire textuellement ces souvenirs originaux, qui sont une page inconnue de la vie du général Dumouriez, un fragment de l'histoire intime de la famille royale pendant sa

(1) Voir depuis le no 761.

Si la civilisation entraine un cortége d'abus presque inévitables, combien elle les fait oublier par des avantages et des bienfaits qu'on ne saurait trop louer !

II

Le dimanche, on voit des femmes du peuple pressées devant la porte de l'hôpital. Ce qu'il y a en elles d'anxiété, d'espérances, est considérable. Le cœur des mères séparées de leurs enfants bat double. La porte ne sera ouverte qu'à midi, et déjà depuis une heure elles attendent pour entrer les premières.

Dans ces groupes, on ne parle que de ce qu'*il a*.

— Il était si beau, si bien portant!

— Va-t-il mieux !

Et cette porte qui ne s'ouvre pas! En ce moment, toute mère voudrait posséder une seconde vue qui traverse les espaces.

Ces mères se consolent entre elles ; elles trouvent des paroles de consolation, d'ingenieux mensonges pour les plus anxieuses. Celles dont les enfants sont convalescents savent si bien quel effet produirait en elles une bonne parole !

Lentement la grande porte s'ouvre. On entend un grand soupir s'échapper de toutes ces poitrines de mères.

Il faut les voir traverser les cours, les vestibules, les escaliers!

Quelques-unes à ce moment pâlissent et s'arrêtent, craignant d'en trop savoir.

Elles étaient arrivées en foule et bruyantes. A la porte de la salle des malades, elles ne parlent plus, retiennent leur respiration et glissent plutôt qu'elles ne marchent sur le plancher, pour ne pas troubler le repos d'autres enfants qui peuvent être endormis.

Non, il n'est pas de regards chargés de plus de compassion, de larmes plus douces, de baisers plus tendres que ceux qu'on entend de toutes parts autour des lits blancs où sont couchés de petits êtres pâles, amaigris, les yeux agrandis par la fièvre.

Comme ils sont embrassés! Embrassés pour huit jours! Il est tant d'enfants qui n'ont pas vu leur mère depuis le dimanche précédent!

Et quelle fête, quelle joie si le petit convalescent, assis sur le lit, attend sa mère et l'accueille par un sourire!

Il y a des gens blasés qui recherchent les émotions. Qu'ils aillent le dimanche à la porte d'un hôpital d'enfants, qu'ils entrent avec les mères, ils entendront de ces paroles, ils verront de ces regards qui rempliront leurs cœurs d'allégresse et d'émotions, qu'aucun spectacle ne pourrait leur procurer.

CHAMPFLEURY.

(*A continuer*)

HENRI REGNAULT MOURANT

COMPOSITION ALLÉGORIQUE

(Voir page 56)

En évoquant les souvenirs de la bataille de Buzenval, notre dernière livraison associait les noms d'Henri Regnault et de Gustave Lambert.

La composition de M. Castelli donne à nos regrets une expression nouvelle et saisissante. Aux côtés de l'artiste mourant il a groupé la fiancée et la muse éplorées; il a symbolisé avec noblesse le double coup porté aux affections de la famille et aux espérances de l'école française.

LE PORTRAIT DU MARÉCHAL PRIM

(Voir la gravure page 57)

L'auteur futur de *Judith* et de *Salomé* s'annonca d'abord par des tableaux de concours au prix de Rome qui révélaient déjà un vif sentiment d'indépendance, une originalité impatiente de se produire. Au Salon de 1867, des panneaux décoratifs, exécutés en collaboration avec MM. Blanchard et Clairin, frappèrent les connaisseurs par leur grand air d'élégance, par les qualités sonores et charmantes à la fois du coloris, l'accent souple et ferme de l'exécution. Puis, à l'exposition suivante, parut le beau portrait de Mme D..., où tout est si habilement approprié, si bien entendu, le ton des chairs, le goût de la toilette, la richesse distinguée des accessoires, et, la même année, Regnault envoya de Rome l'*Automedon*, cause de beaucoup d'émoi à l'école des Beaux-Arts, où il fut exposé ; composition un peu excessive, à mon avis, au demeurant dénotant un savoir très-avancé, confirmant une hardiesse peu commune.

Le portrait de Juan Prim figura au Salon de 1869. L'œuvre était conçue avec ambition, menée avec une verve singulière; aussi tout de suite le public lui donna ses suffrages. Le lecteur en trouvera la gravure dans ce numéro. Sur un cheval fougueux, mais maintenu au repos, le maréchal se tourne vivement vers le spectateur ; au fond, à demi cachée par un pli de terrain, l'armée des volontaires de la liberté défile, acclamant son chef. La tête du personnage est fort belle; le regard est plein de feu, la lèvre frémit, les narines se dilatent, l'expression générale atteste l'habitude de l'autorité. La disposition du cheval est également bien inventée ; les figures de l'arrière-plan sont d'une bonne ordonnance, et l'animation de la couleur, l'imprévu de l'effet, l'audace de la facture composent un ensemble, non épique peut-être, mais enthousiaste et fier, bien fait, on en conviendra, pour séduire et captiver la foule.

Après cette énergique toile qu'un souffle de révolution traverse, ce fut au tour du tableau intitulé *Judith* de surprendre et de charmer le public. Il n'y manqua certes point. Enfin la *Salomé*, pièce exquise, morceau de gourmets, régal et joie des raffinés, fut accueillie au Salon de 1870, on s'en souvient, par une immense curiosité, une faveur unanime. Nous eûmes encore le *Supplicié*, duquel je parlerai un jour avec détails, et, ensuite, rien, plus rien! Ah ! temps barbares que les nôtres! temps à jamais détestés! La guerre, l'horrible guerre eut tous les soucis, occupa tous les loisirs du citoyen patriote, de peintre devenu soldat, et l'on sait dans quelles circonstances néfastes cette carrière, marquée dès ses débuts pour la gloire, fut brisée à la fin d'une journée de luttes suprêmes, désespérées et inutiles!

O. M.

COURRIER DU PALAIS

Avez-vous oublié la femme Nozer, qui a comparu devant la cour d'assises de la Seine, accusée d'incendie et de tentative d'assassinat sur la personne de son mari? Je vous ai raconté fort brièvement ce drame conjugal, mais enfin je vous l'ai raconté, et il avait son originalité. Les époux, mariés depuis bien longtemps, vivaient en mauvaise intelligence, et ce qui causait leur querelle était précisément un goût commun; tous les deux aimaient le vin et l'eau-de-vie, tous les deux se grisaient et avaient l'habitude de se battre quand ils étaient ivres. Cependant la femme était la plus forte ou du moins la plus méchante, quand on en venait aux coups; c'était elle qui avait presque toujours l'avantage, son mari et son enfant étaient les victimes, victimes patientes et résignées; l'enfant criait, le mari prenait la fuite. Las enfin de cette existence un peu trop accidentée, après une rixe dans laquelle le cou

---

exil en Écosse après la révolution de 1830 :

« J'étais aide-de-camp du général Dumouriez. Un de mes amis vint me trouver et me dit : « Vous ne savez pas? Votre général va trahir ; quelques paroles qu'il a laissé échapper l'on fait entendre ainsi, je me hâte de vous avertir. » Je ne pus d'abord ajouter foi dans les paroles de cet ami, et je connaissais assez le général pour en douter. Cependant quelques jours se passent, et mon général me fait demander près de lui. J'y vais. Il me reçoit comme à son ordinaire, puis, après une courte conversation : «J'ai une lettre à vous dicter, me dit-il, elle est pour le prince Charles, et je suis pressé, écrivez. » Et il se mit à me dicter : « *Prince*. »

« Comment ! m'écriai-je alors, mais mon général se trompe, c'est *Citoyen*, le prince pour vous est citoyen.

« Allons, allons, jeune homme, je n'aime point vos réflexions ; votre devoir, c'est d'écrire ce que j'ai dicté. »

« Je me rappelai alors les paroles de mon ami. La lettre écrite, je sortis. Je devais retourner chez mon général le soir même pour diner, mais un de mes camarades me remit une invitation pour aller diner autre part et je l'acceptai.

« Le lendemain, j'appris que le général était parti et qu'il trahissait. La prédiction de mon ami s'était accomplie.

« Alors, je bénis le hasard de m'avoir servi. Si je fusse resté, si je m'étais alors trouvé avec mon général, je l'aurais suivi ; car je l'aimais tant que bien certainement je serais resté attaché à sa personne. »

Edimbourg.

« L'intérieur de la famille royale exilée, habitant l'ancien palais des rois d'Ecosse, le palais de Marie Stuart, n'est assurément pas ce que nous avons vu de moins curieux. C'est le second jour de mon arrivée que je fus présenté au roi. Mon seul désir était de voir le duc de Bordeaux ; mais, ayant été page, je ne pus me dispenser de voir tout le reste de la famille.

« J'avais une lettre pour madame d'Agout d'une de ses anciennes amies. Je la portai moi-même. Elle me conseilla d'aller chez M. de Damas. Elle m'y fit annoncer, et bientôt je fus en conversation avec le duc.

« Sa vue me déplut d'abord excessivement. Il me reçut sèchement, à peine se leva-t-il de son canapé sur lequel il se trouvait nonchalamment couché. J'étais là depuis quelques minutes, lorsqu'un domestique entra et demanda des nouvelles de la santé du duc de la part du roi. Je m'aperçus alors qu'il avait la goutte, et je ne m'étonnai point qu'il ne se fût pas dérangé. Quant à son air hautain et sec, je vis qu'il lui était naturel ; ses souffrances d'ailleurs devaient le rendre moins gracieux. Enfin, je me souvins qu'il était bête, et je lui pardonnai sa mauvaise humeur et ne lui en voulus plus. Il écrivit au roi.

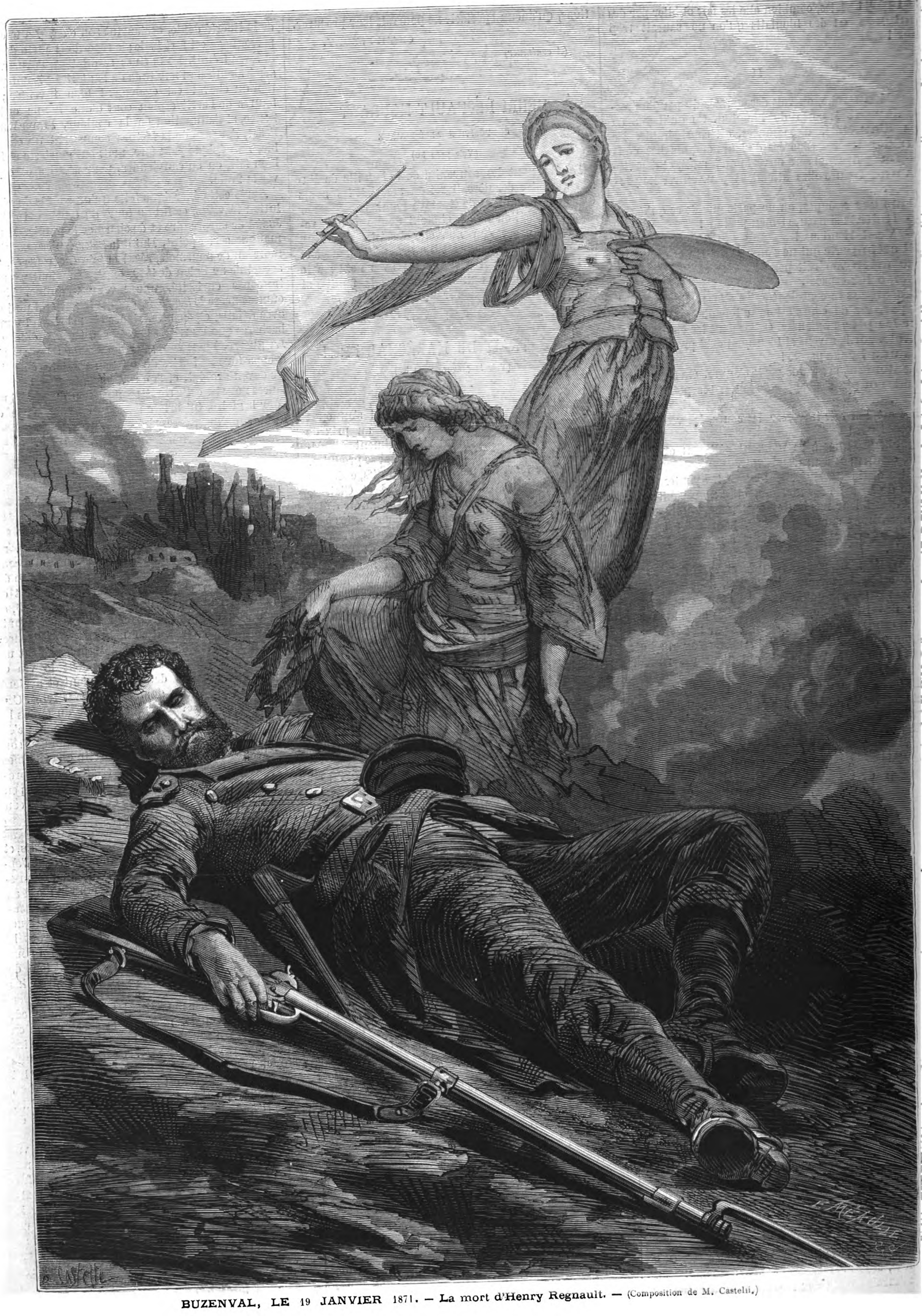
« J'oubliais de parler d'une gaucherie de ma façon qui me rendit un peu sot et fort malheureux. Le duc me pria, puisqu'il ne pouvait pas bouger, de vouloir bien lui appeler un domestique. Je sortis, et voyant quelqu'un à quelques pas de la porte, je l'appelai et le fis entrer ; mais quel fut mon étonnement, lorsque je vis ce monsieur tendre la main au duc en l'appelant mon général. J'avais pris le gouverneur du duc de Bordeaux pour un domestique.

On ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et la chose en resta là. Le duc écrivit donc au roi pour demander une audience pour moi. Elle fut tout de suite accordée, et le roi me fit dire qu'à midi moins un quart il me recevrait.

« A l'heure dite, je me présentai. Un valet de pied, qui comptait le linge, m'ouvrit la porte du salon dans lequel était réunie toute la famille. Le roi vint à moi, me reçut avec bonté. Oh! c'est un jeune homme, s'écria-t-il. M. X.., placé près de lui, lui parla des pages, et lui dit que j'en faisais partie lors de la révolution. Il ne tarda pas à me parler de J..., et me demanda le nom de mon compagnon de voyage.

« Je ne trouvai point le roi changé. Je l'avais vu deux ans avant, à ce bal du duc d'Orléans où le roi fut assez bon pour daigner s'y présenter. Ce bal fut pour bien des gens le précurseur de grands malheurs. Je me rappelle que la foule qui encombrait alors le jardin était extrêmement bruyante. Lorsque le roi se présenta sur le balcon, quelques cris de : « A bas le roi ! » se firent entendre, et des barreaux de chaises, lancés du jardin, vinrent tomber à ses pieds. On ne criait alors que : à bas le roi ! quelques jours plus tard, à ce même endroit, on criait : « Vive le duc d'Orléans! »

«



BUZENVAL, LE 19 JANVIER 1871. — La mort d'Henry Regnault. — (Composition de M. Castelli.)



LE MARÉCHAL PRIM. — Tableau d'Henry Regnault, médaille d'or du salon de 1868. — (Dessin de M. Duvivier.)

teau avait joué son rôle, Nezer signifia à sa femme, parlant à sa personne, mais sans ministère d'huissier, qu'une séparation de corps et de biens devenait nécessaire, qu'il entendait la prononcer et l'exercer *de plano*, sans plaidoirie d'avocats et sans décision de juge. Pour se donner le courage d'une rupture définitive, il eut recours à son reconfortant habituel, si bien qu'il tomba ivre-mort sur son lit. Il entendit alors bourdonner à son oreille cette menace de sa femme : « Tu as affaire à plus maligne que toi; je te jouerai un tour de ma façon! »

On comprend difficilement comment, avec la connaissance approfondie qu'il avait du caractère de Mme Nezer, ces paroles ne le tirèrent pas de sa torpeur. La nuit même, trois foyers d'incendie bien distincts étaient allumés dans son pauvre logement; on l'enlève comme une masse inerte, et il était temps; trois minutes de plus, et il était bien et dûment grillé. Sa femme, qui s'était réfugiée chez une voisine, s'échappa quand on entendit les cris : *Au feu!*

Au moment où l'arrêt allait être prononcé, après les réquisitions du ministère public, après la plaidoirie du défenseur, l'affaire fut renvoyée pour qu'il fût procédé à un supplément d'instruction; il y a de cela un mois à peu près. Ce nouvel examen ne paraît pas avoir été bien favorable à l'accusée, qui a été condamnée à douze ans de travaux forcés.

Je croyais pouvoir me débarrasser aujourd'hui de toutes les causes dont le dénoûment était pendant la semaine dernière, et malheureusement je me suis trompé. Jeudi prochain seulement sera prononcé l'arrêt de la Cour d'appel dans l'affaire de M. Place, ex-consul général à New-York. Les débats ont été fort longs, et la discussion a été vigoureusement soutenue des deux parts. M. l'avocat général Benoist a pris la parole au commencement de l'audience de jeudi, à onze heures précises, et il était trois heures quand il est arrivé à la fin de sa péroraison. Me Rivolet a pris la parole à trois heures et demie, et à cinq heures et demie la cause était renvoyée au lendemain pour la continuation de sa plaidoirie; cette continuation a occupé l'audience entière de vendredi.

L'affaire de l'assassinat des otages n'est pas terminée non plus au moment où j'écris; mais j'y reviendrai tout à l'heure, car je dois vous faire connaître le remarquable réquisitoire prononcé par M. le commandant Rustan.

Par exemple, le tribunal correctionnel a rendu son jugement sur la question de droit qui lui a été soumise par Me Lachaud, et il a décidé que le décès de la femme inculpée d'adultère n'éteint pas l'action de la justice contre son complice. Mais il y a déjà appel formé devant la cour de Paris; et il y aura nécessairement pourvoi en cassation.

Je reviens au procès de Versailles :

Le 6e conseil de guerre, appelé à juger les coupables sur lesquels la justice a pu mettre la main, siége dans la grande salle que je vous ai fait connaître dans mes précédents courriers, la salle du Manége, dans le bâtiment des grandes écuries. M. le colonel Delaporte préside, et M. le commandant Rustan occupe le siége du ministère public, comme dans l'affaire des assassins des généraux Lecomte et Clément Thomas.

Vingt-trois accusés sont sur les bancs, et parmi eux se trouvent François, le directeur de la prison, et Genton, juge d'instruction de par la Commune, dont je parlais la semaine dernière, ainsi qu'un ébéniste, du nom de Pigerre, dont il a été bien souvent parlé dans les procès précédents. Il commandait un bataillon de fédérés, et il a déjà été condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée, pour sa participation à l'insurrection. On lui reproche aujourd'hui d'avoir recruté, amené et commandé le peloton d'exécution. Il nie : mais il est formellement reconnu par plusieurs témoins. Deux femmes sont au nombre des accusés : l'une est une cantinière, l'autre passait pour la femme de M. le directeur François. Enfin, Ramain, le brigadier des surveillants, et les gardiens Picon et Langbein, que nous avons vus comparaître comme témoins dans l'affaire des chefs de la Commune, sont assis sur les bancs.

Parmi les accusés, il y a un ébéniste, un plombier, un marchand des quatre saisons, un menuisier, un chaudronnier, un feuillagiste, un peintre en bâtiments, un peintre en voitures, un maçon, un employé de commerce, un marchand de couronnes, un serrurier, un palefrenier, un tailleur de pierres, un fondeur en cuivre, un sculpteur sur bois et un layetier emballeur. Le plus âgé a soixante ans, trois ont de cinquante-quatre à cinquante-huit ans; il y en a six âgés de quarante à quarante-cinq ans, trois de trente à quarante ans et les autres ont de vingt et un à trente ans.

Maintenant, permettez-moi de vous citer quelques extraits du réquisitoire de M. le commandant Rustan, qui a produit une vive impression sur l'auditoire, et ce jour-là la salle du Manége regorgeait de monde. Parole simple, émue, sans emphase, ferme, concise, loyale... Mais pourquoi tant d'épithètes quand je vais citer?

. . . .

« Savez-vous ce que vous avez fait ce jour-là? Savez-vous quelle perte irréparable vous avez fait subir à notre France? Je ne parlerai pas des deux Pères Jésuites; la maxime de la Compagnie de Jésus : « *Perinde ac cadaver* » me le défend; ils ont abandonné toute personnalité en entrant dans cet ordre, je veux respecter leur vœu; mais le Père Allard, il avait son brassard d'ambulancier, celui-là toute l'armée le connaît. Quand il s'agissait d'aller au feu, il était toujours le premier au-devant des Prussiens. Vous ne pouviez pas le connaître, parce que vous n'avez jamais voulu vous battre.

« Et M. Deguerry, le curé de la Madeleine, une des gloires de Paris, un des plus grands représentants de l'éloquence sacrée; cet homme qui, dans le milieu même où il est né, où il a vécu a toujours eu des paroles d'indépendance et de liberté; vous ne teniez pas compte des efforts que doivent faire des gens ainsi entourés pour oser proclamer de tout temps les principes de foi et de raison.

« Et M. Bonjean? Je ne veux pas juger ces hommes-là avec des écrits apologétiques faits depuis cette époque; il m'en a été remis beaucoup, je n'ai pas voulu les lire, afin de rester sous l'impression que m'avaient laissée ces grands débats.

« Vous ne connaissez donc pas les efforts de M. Bonjean au Sénat en faveur de nos libertés gallicanes? C'est lui qui, seul, a eu le courage, dans cette assemblée servile, de faire l'éloge de notre plus grand génie, de Voltaire; vous l'avez traité comme un ennemi de la liberté! Et Mgr Darbois? Son attitude au concile, ses doctrines connues dans le monde entier, cet homme, qui est sorti de Rome sans être cardinal, quand cela lui eût été si facile, ce n'était rien pour vous! Quand on a cette éducation, ce passé, on ne peut être que des hommes de progrès, et c'est à ce titre-là que vous les avez exécutés! Vous vous êtes constitués en cour martiale: vous vous êtes faits « juges! » Des juges, vous! Vous n'avez été que des bourreaux, et plusieurs n'en ont été que les valets, car ils ont touché un litre de vin pour prix de leur infamie..... »

Je voudrais pouvoir tout citer.

PETIT-JEAN.

LE PILOU-PILOU

(Voir la gravure p. 60)

Le *pilou-pilou* est une danse fort en usage dans la Calédonie. Elle vaut la peine d'être décrite, non-seulement parce que tout ce qui touche à cette colonie lointaine excite aujourd'hui la curiosité, mais

---

« La dauphine ne tarda pas à m'accoster. Le malheur n'a point diminué la hauteur de cette femme. C'est le seul homme de la famille. Elle est triste, mais toujours fière. Ses premières paroles, je l'avoue, furent peu aimables. « Comment, me dit-elle, que sont donc devenus les pages, et surtout les premiers pages? On ne les a plus revus. » Ma réponse n'était pas difficile. M. de ***, page du dauphin, se battait alors en Vendée. Cette réponse mit fin à la conversation, et l'on ne tarda pas à parler d'autre chose. Je lui dis aussi, pour disculper les autres pages, et moi tout le premier, que M. de Polignac nous avait fait dire positivement de ne pas y aller.

« Le dauphin ne me parut nullement changé. Il a conservé ses manières de singe. Il n'en a pas l'esprit. Un quart d'heure se passa en conversation. La dauphine me parla de ma famille, de ma sœur qu'elle avait vue à son passage à Argentan; elle m'en parla avec bonté, enfin le roi me donna congé en me disant de me représenter le soir avec mes compagnons de voyage.

« A sept heures et demie, nous nous y présentâmes. D'Harcourt ne s'en souciait nullement d'abord; mais une invitation de ce pauvre roi, bien qu'il fût déchu, était un ordre, et nous nous y rendîmes tous deux à l'heure dite. Le roi était plein de bonté; il n'a point perdu de sa gaieté. La conversation roula d'abord sur notre famille; plus tard, il parla politique.

« Le duc de Bordeaux était dans le salon. C'était, je l'avoue, de toutes les personnes présentes, la seule qui m'intéressât. Cet enfant est d'une agitation extrême, il est aimable, dit les choses à propos. Il ne faut pas croire à toutes les exagérations débitées à plaisir par les journaux légitimistes, elles sont exagérées, mais il est bien vrai qu'il est gentil. Il connaît parfaitement sa position; lui et sa sœur sont pleins d'enthousiasme pour leur mère; celle-ci n'écrit qu'à ses enfants. J'ai appris à Edimbourg que la duchesse de Berry, qui a plus de courage qu'elle n'a de jugement, était partie pour la Vendée contre le gré de tout le reste de sa famille. Elle avait fait demander au roi son consentement; il le refusa, et le lendemain, elle était partie.

« A huit heures, on s'assembla près de la table du milieu du salon du roi. La dauphine nous fit asseoir près d'elle. La conversation est triste, fort peu animée. Cependant la dauphine met chacun à son aise; mais cette pauvre princesse est si triste elle-même que la conversation ne peut être gaie; elle roule souvent sur la politique. Le roi joue avec le dauphin au billard, pendant qu'on cause; ils font un train d'enfer, on se croirait au cabaret, je le dis sans aucune exagération. Le dimanche seulement, on joue au whist avec le cardinal, qui fait aussi un fameux bruit, et ne craint pas de se fâcher contre ses partenaires, roi ou dauphin; j'ai été présent à l'une des querelles. Je parlerai, en passant, de la physionomie fine, fausse, de ce charmant cardinal. Il m'a paru avoir de l'esprit et les mener tous par le bout du nez. A neuf heures, tout le monde se retire, le roi cause quelques minutes avec les personnes qui sont dans le salon, puis donne congé à tout son monde.

« Nous fûmes priés à dîner pour le lendemain six heures. Mon étonnement, je l'avoue, fut grand, quand je vis en face du roi M. ***, ancien écuyer, homme de cheval, mais voilà tout; du reste, sans beaucoup plus de cervelle que l'animal qu'il dresse. M. de Polignac n'y était pas. M. *** le remplaçait. Quel changement! Deux ans avant environ, comme page, serviette sur le bras, j'étais placé en face du roi, à peine si j'osais lever les yeux, et maintenant, c'est ce même roi qui me sert lui-même de la soupe. Cette réflexion me vint à table; elle ne fit rien, je l'avoue, à mon amour-propre, mais elle me fit peine. On conserva à table un grand sérieux, il y eut peu de conversation. Les personnes admises à la table du roi sont ordinairement le roi, le dauphin, la dauphine, Mme d'Agoût, M. de Bouillé, et les deux..... père et fils, sept personnes en tout. Mademoiselle a sa maison avec sa gouvernante. Il en est de même pour le duc de Bordeaux.

« Après le dîner, le roi fit avec nous la conversation. Il a conservé ses manières affables, il est difficile de l'être autant. Ce qui me frappa le plus, dans un roi qui règne sans gouverner, c'est de voir, par les conversations que j'ai eues avec lui, que le malheur n'avait point instruit ce pauvre roi. Il ne connaît pas encore la France, il dit même que, s'il se retrouvait en pareille occasion, certainement il recommencerait. Pauvres Bourbons, toujours les mêmes. Le dauphin ne trouva qu'une seule chose : il apprit à Georges que son domestique avait été le sien, et le chargea de lui dire bien des choses de sa part; puis, se tournant de mon côté : « S'il était

parce qu'elle mérite elle-même une place à part dans l'histoire de la chorégraphie.

Ici, mieux vaut céder la place à l'un des rares Français qui ont pu étudier le *pilou* calédonien d'après nature, M. Jules *Garnier*, auteur d'un voyage fort intéressant dont nous avons dernièrement parlé (*Océanie, îles des Pins, Loyalty et Tahiti*). On dirait son récit fait pour expliquer notre gravure :

« C'était au milieu de l'obscurité d'une nuit sans lune; l'œil distinguait d'abord une grande masse mouvante de laquelle s'échappaient tantôt des hurlements, tantôt des chants bizarres pleins d'expressions diverses de tristesse, de joie, de douleur, de colère ou de fureur, accompagnés du bruit sourd des bambous que l'on frappe, d'écorces arrondies que l'on choque entre elles, du sifflement cadencé et haletant des danseurs, des cris gutturaux et des hurlements des guerriers... Puis quelques torches de miaouli apparurent et nous permirent d'entrevoir des centaines de guerriers de bronze, au corps nu, tatoué et noirci, dansant en rond et brandissant en cadence leurs casse-tête, tomahawks ou zagaies! Que disaient-ils dans ces chants qui font briller leurs yeux d'un éclat si terrible? et que veulent ces vieilles femmes, semblables aux harpies, qui, munies de torches, courent avec une rapidité surhumaine autour du cercle? Elles sont en ce moment silencieuses comme des ombres : l'homme sauvage parle, la femme se tait...

« Il faut que l'exaltation produite par ces fêtes sur les Kanaks soit bien grande, puisqu'ils peuvent supporter la fatigue de ces danses pendant plusieurs jours et plusieurs nuits sans prendre aucune nourriture. Si encore, comme nous l'observions, ils buvaient des spiritueux, on expliquerait cette longue surexcitation. Cependant, en dépit de ce jeûne prolongé, vers la fin de ces scènes les hurlements deviennent d'une force diabolique, les danseurs font des bonds et des trépignements que des muscles blancs ne pourraient supporter pendant un quart d'heure. C'est alors, dit-on, que dans le centre du cercle sont immolées et dévorées palpitantes les malheureuses victimes de leur horrible passion, festins suivis de saturnales dont le cadre est cette haie de démons qui hurlent et trépignent. Les artistes familiers avec les visions infernales de Dante pourraient seuls reproduire une pareille réalité. »

LE MARCHAND DE MARRONS

(Voir page 61.)

Chacun connait ce type, qui inaugure dignement la série pittoresque promise par M. Bertall au *Monde illustré*.

Dans Paris, il n'est pas un de ces grilleurs qui ne soit installé à portée du comptoir d'un marchand de vin. Le voisinage se conçoit. Il est commandé par l'alliance éternelle du marron et du vin blanc. On mange pour boire, on boit pour manger, et les consommateurs de *canons* forment la partie solide de la clientèle.

L'homme aux marrons ne néglige point pour cela l'extérieur, et sait étaler aux yeux du passant ce qu'il a trouvé de mieux dans son lot.

En voyant ces croûtes jaunes et dorées qui se montrent à l'orifice de la couverture, on croit toujours qu'il s'agit d'une fournée exceptionnelle, et on se laisse aller parfois à une acquisition où ces farineux d'élite brillent par leur absence. A part la première couche, le sac qu'on emporte ne renferme trop souvent que des produits avariés; et s'il est un fruit qui ne supporte pas la médiocrité, c'est assurément celui-là.

Le type que Bertall a saisi sur le vif peut passer pour celui d'un des plus madrés parmi ces trieurs de marrons. Ses lèvres minces, son nez pointu, ses yeux brillants, révèlent l'homme avide de petits bénéfices.

Est-ce parce que ses pareils ont fait trop de victimes? Est-ce parce que le marron et la châtaigne elle-même augmentent de prix tous les jours? — Il est certain que les Parisiens de 1872 mangent moins de marrons que ceux de 1852.

Le marron glacé est mieux soutenu par la gourmandise parisienne. Et cependant les confiseurs poussent encore à son sujet de gros hélas! Ils ont dû le payer, cette année, à raison de cent francs les 100 kilos, non pelés, bien entendu. Il est vrai qu'il faut les faire venir de Turin, le marron lombard étant le seul qui prenne parfaitement le sucre.

THÉATRES

MENUS-PLAISIRS. — *La Reine Carotte*, pièce en trois actes et douze tableaux, par MM. Clairville, Victor Bernard et Koning.

Il y a un peu plus de gaieté dans *la Reine Carotte* que dans *le Roi Carotte*. Ensuite la pièce est soutenue par Thérésa et par William, — Thérésa, la diva populaire; William, le roi des compères de féerie. Ce n'est pas la première fois que les carottes se montrent au théâtre; en 1848, M. Champfleury fit jouer aux Funambules une pantomime composée en collaboration avec M. Albert Monnier : *la Reine des Carottes*. Comme la pièce de M. Sardou, la pièce de M. Champfleury avait été inspirée par un conte d'Hoffmann, celui qui est désigné sous le nom de *la Fiancée du Roi* dans la traduction de M. Théodore Toussenel. Je ne crois pas que jamais le conteur allemand ait poussé plus loin la fantaisie que dans ce récit d'une extravagance rare. Le roi Carotte y est représenté sous les traits d'un petit homme de moins de trois pieds, orné d'une tête visiblement trop grosse pour son corps, ce qui le fait chanceler à chaque pas et perdre quelquefois l'équilibre. Mais, dit Hoffmann, il se relevait aussitôt, à la façon de ces jouets d'enfants qu'on nomme *Prussiens* et qui sont faits, comme chacun sait, avec un clou et de la moelle de sureau.

Le roi Carotte se fait annoncer au château de Zabelthau sous le titre de baron Porphyrio d'Ockerodastes, dit Corduanspitz; il est accompagné de quatre chambellans de nations différentes, ainsi que l'indiquent leurs costumes et leurs noms : *il signor* Broccoli, d'Italie, Pan Kapustowicz, de Pologne, M. de Schwarzrettig, de Poméranie, et M. de Rocambole, de France. Le roi Carotte aspire à la main de M[lle] Annette de Zabelthau, et pour la décider il lui donne une fête magnifique dans un potager. Les carottes anglaises forment une garde rouge rangée en double haie; sur les degrés d'un trône élevé au milieu du champ, se tiennent rassemblés les grands dignitaires de l'empire : les princes Melons et les ducs Concombres, les princesses Salades et les princesses Fèves, les ministres Navets, l'état-major des Oignons et des Raves, les chevaliers Choux frisés, et une centaine de jolis pages, les Fenouils et les Lavandes, courant et voltigeant en répandant leurs délicieux parfums. Après avoir conduit M[lle] Annette de Zabelthau à ce trône, le roi Carotte donne un signal au grand maréchal de la cour; aussitôt la musique de la garde se met à jouer l'air si connu : *Salade, salade et persil vert!* Mille cris de joie remplissent les airs; les Tubercules y répondent par une salve d'artillerie des mieux nourris. C'est un moment plein d'émotion et un tableau qui a souvent été mis à profit par les faiseurs de féeries.

Le reste du conte est rempli par la conspiration du grand-duc Radis; mais l'imagination d'Hoffmann faiblit à cet endroit. On peut cependant s'intéresser encore aux lamentations des carottes dans la marmite. — O notre roi! s'écrient-elles, ô Daucus Carotta! Sauve-nous! sauve tes pauvres carottes! La main cruelle d'un cuisinier nous a fendu le cœur, nous a creusé les entrailles, nous a remplies et beurrées d'un mélange hétérogène d'œufs et de beurre; nous périssons au milieu d'affreux tourments. O puissant roi! sauve-nous, sauve tes pauvres vassales!

Hoffmann, comme on voit, a devancé de beaucoup les frères Cogniard, Clairville et tous les fournisseurs du Châtelet et de la Gaîté. Pourtant, *la Fiancée du roi* est une de ses œuvres les moins réussies. Cela prouve qu'avec les rognures d'un homme de génie, il y a encore de quoi faire plusieurs hommes de talent.

Je ne terminerai pas sans remercier Xavier Aubryet de la bonne grâce avec laquelle il a bien voulu me remplacer ici pendant quelques semaines. Pourvu que les lecteurs n'aillent pas souhaiter maintenant de me voir ret urner en voyage!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-comique : *Fantasio*, opéra-comique en trois actes, d'après la comédie d'Alfred de Musset, musique de M. J. Offenbach (18 janvier).

Depuis longtemps le *Fantasio* de Musset attendait son Mozart, tout au moins son Auber.

Il a trouvé M. Offenbach pour le mettre en musique. Comme les livres du proverbe latin, les pièces de théâtre *habent sua fata*... Pardon pour ces mots

« resté quelques mois de plus, il serait certainement « marié, celui-là; à un certain âge, je les mariais « tous. »

« Ce pauvre dauphin, s'il savait ce qu'il a fait, qu'il serait donc à plaindre. Un homme peut être incapable de se montrer courageux quand l'honneur le dicte fortement, mais l'intérêt, du moins, devrait le faire agir, l'émouvoir; mais non, c'était un homme éteint.

« Le roi nous fit revenir le lendemain soir; puis enfin, nous allâmes à la messe le dimanche. Je ne parlerai point de cette soirée; elles sont les mêmes, réglées comme le prix des petits pâtés. »

En marge de la note sur Dumouriez, Meslin avait écrit de sa main :

« Il est regrettable que le hasard ait séparé le gé- « néral Dumouriez et son aide de camp, Raoul de « Poligny, si bien faits pour se comprendre. »

A la suite des souvenirs sur la famille royale exilée à Edimbourg :

« J'aurais pu pardonner à mon frère des préjugés « de caste et une erreur politique qui avait son « excuse dans la fidélité à l'ancienne tradition fran- « çaise; mais composer froidement un pamplet, « c'est le délassement d'un esprit corrompu. Il faut « avoir absolument perdu tout sens moral pour « écrire : *Le Dauphin est un homme éteint*, en affir- « mant le principe de l'hérédité royale, et en met- « tant l'orgueil de sa vie à être le serviteur d'un « maître qui vous inspire une telle appréciation. »

Prosper lut encore cette note qui concernait son père :

« Mon neveu a hérité des idées de son père et de « sa haine pour moi. Je sais qu'il me considère « comme un renégat. Il a un fils au collége. Me Au- « bertin m'écrit que cet enfant montre d'heureuses « dispositions et donne des promesses. Je verrai le « petit Prosper. Je souhaite que l'éducation moderne « et les leçons de la vie lui montrent la vérité. »

CHARLES JOLIET.

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE CITATION CURIEUSE

« *J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever.*

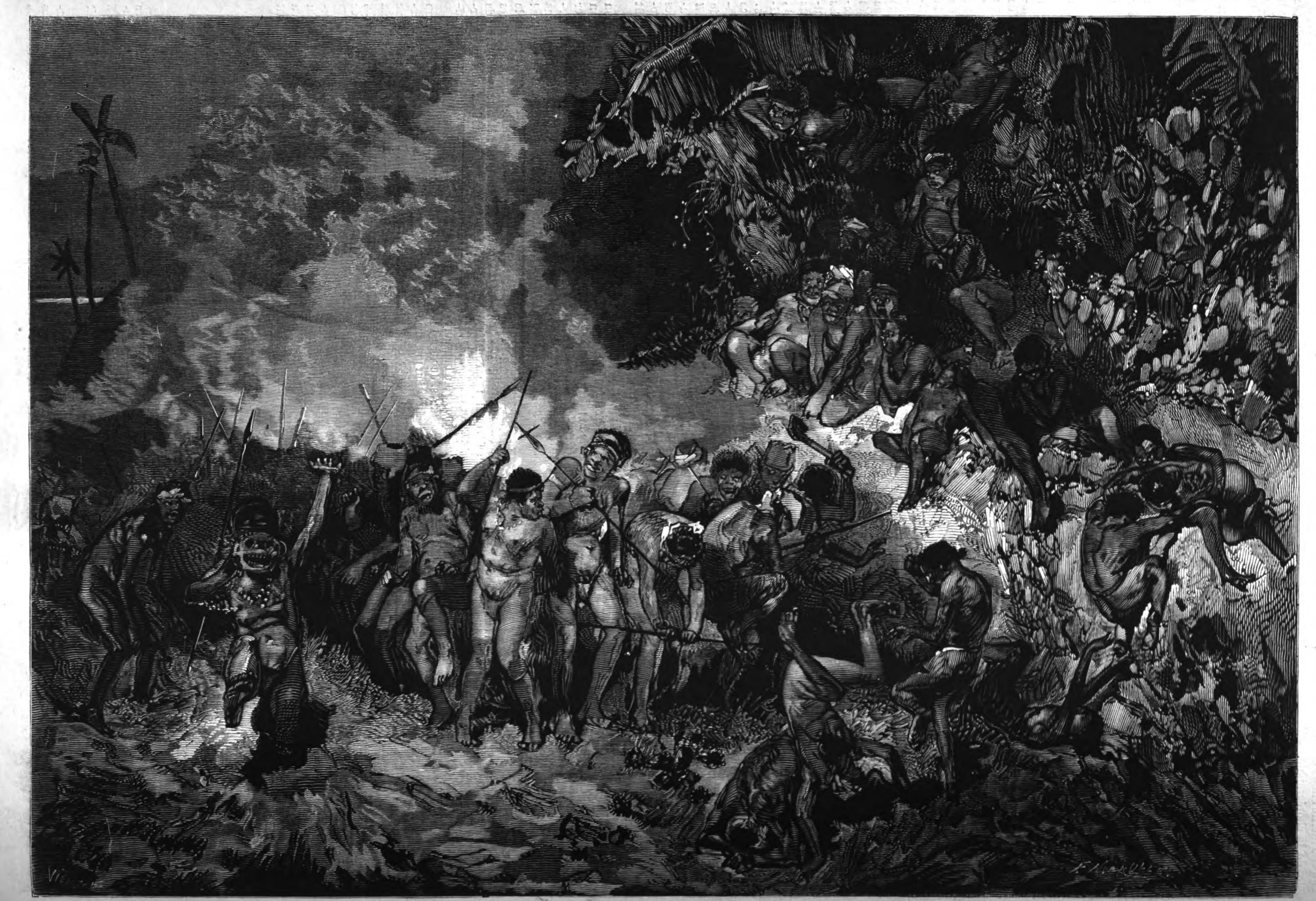
« *Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre; mais, au bout de quelques années, il n'y parait pas, l'industrie de la nation répare les balourdises du ministère.* »

Écrites le 18 février 1760, au milieu de la guerre de Sept ans, ces lignes n'offrent-elles pas un rapprochement remarquable dans les circonstances actuelles? Voltaire les adressait à M[me] du Deffand et lui donnait ainsi un témoignage éclatant de sa foi en la vitalité de son pays.

Pourquoi ne pas espérer en 1870 comme il espérait en 1760?

L'histoire, qu'il invoque, n'est-elle pas toujours là, nous montrant la France sortie à son honneur des situations les plus désespérées!

EDGAR JOUBERT.



Les naturels de la Nouvelle-Calédonie, — La danse de Pilou-pilou. — (Dessin de M. Vierge, d'après les documents de M. Garnier, auteur du volume « l'Océanie ».

LES TYPES QUI DISPARAISSENT



LE MARCHAND DE MARRONS

(Dessin de Bertall.)

d'une langue morte à propos du plus mouvant des compositeurs français nés hors de France! Mais cette licence ne saurait offusquer, car dans l'affaire qui nous occupe, toutes choses nous semblent un peu brouillées et confondues.

Fantasio, que le poëte est allé chercher dans le monde des rêves couleur de rose, pouvait bien être, en effet, un excellent prétexte à sérénades et à duos d'amour.

D'autre part, il nous semble assez naturel que MM. les directeurs de l'Opéra comique fassent des efforts pour acclimater chez eux un musicien qui a l'oreille de la foule.

Pourtant ce qui nous passe, c'est qu'on ait tenté ce mariage disproportionné entre le chantre de *Namouna* et le chansonnier de la *Belle Hélène*. M. Offenbach a certes sa place au soleil, et Dieu sait s'il la prend!... Toujours est-il qu'il se fût mieux accommodé de quelque bonne farce dans le goût des *Rendez-vous bourgeois*. La verve outrée qui est en lui y eût fait rage, et ne se serait point tempérée de parti-pris, et à froid ; nous aurions eu une partition écrite avec sincérité, et donnant sans façon la note juste du tempérament de son auteur. Car M. Offenbach est un homme gai, il n'y a pas à en rabattre, et plus vous lui commanderez d'opéras-comiques, plus vous lui donnerez de sujets d'être content et de rire.

Il y a aussi une bien belle dose de folie dans le *Fantasio* de Musset, mais teintée de mélancolie. En y regardant de près, vous trouveriez une petite larme au coin de l'œil de chacun de ces égarés qui s'agitent au milieu du carnaval où le poëte les a jetés de par sa fantaisie souveraine. Alors, et encore une fois, il n'y a rien de commun entre le rire aux éclats de M. Offenbach et le sourire rêveur de Musset.

Dans l'original, *Fantasio* n'est pas précisément une pièce de théâtre comme l'entendait Scribe, avec exposition, intrigue nouée, et dénoûment, ces trois phases de l'action se déduisant l'une de l'autre suivant la formule. Ce serait plutôt le récit dialogué d'une aventure amoureuse et plaisante à la fois. Il paraît qu'il était alors de toute nécessité d'y faire des remaniements. Déjà on y avait porté les ciseaux et la plume lors des représentations qui en furent données à la Comédie-Française, mais timidement.

Cette fois les arrangeurs ont été plus hardis. Je dis *les* au pluriel, car on prétend qu'ils sont six — ou cent-quatre-vingt-quatre, je ne sais au juste. — Ce qui leur a semblé le plus urgent, ça a été de marier Fantasio, vers onze heures et demie du soir, avec Elsbeth, la fille du roi. Musset ne l'avait pas voulu ; mais ces messieurs ont décidé que le pauvre étudiant avait bien mérité cette récompense pour s'être déguisé en bouffon de cour et avoir roucoulé ballades et sérénades pendant toute la soirée. Il fallait d'ailleurs punir le prétendant ridicule à la main de la princesse, ce duc de Mantoue qui fait ses déclarations sous des déguisements et traite l'amour en farce de carnaval.

Et puis l'usage!... L'usage est donc à l'Opéra-Comique de terminer les choses par un mariage. Il y a même des jours où l'on en célèbre trois ou quatre à la file, comme à la mairie de mon arrondissement.

Le mieux, suivant mon goût, eût été pourtant que l'on ne touchât pas au texte primitif. On aurait pu mettre en vers les parties du dialogue destinées à être chantées, mais il eût fallu ne point pousser plus loin. La pièce n'eût pas été *pratique?* Tant mieux mille fois! elle n'eût point ressemblé à la marchandise de tous les jours, aux produits sagement médiocres des faiseurs qu'on traite d'habiles et qui ne sont que banals.

Comptons bien : M. Offenbach a donné quatre opéras comiques. D'abord *Barkouf* et *Robinson Crusoé*, qui n'ont point eu de succès ; puis *Vert-Vert*, qui s'est soutenu ; enfin *Fantasio*, qui a été accepté par fragments, sinon acclamé. On peut donc dire que l'auteur d'*Orphée aux enfers* joue toujours gros jeu quand il s'aventure sur les planches de la salle Favart.

Nous avons pourtant vu le moment où toutes choses allaient tourner à bien pour M. Offenbach ; c'était au lever du rideau sur le premier acte de *Fantasio*. Là, comme dans un dîner où l'on commencerait par le plat sucré, se trouve placé le morceau le plus délectable de l'œuvre, soit une chanson d'étudiant chantée par Melchissédec, et dont le tour est vraiment coquet. Le refrain, très-piquant d'allure, en est encore aiguisé par un trait obstiné des violons qui l'enfonce dans l'oreille du public comme avec un poinçon.

Voilà qui va bien. Nous devons encore applaudir une autre chanson d'étudiant (toujours des chansons) dont le compositeur a tiré habilement parti, en y introduisant un effet de *decrescendo* qui lui donne une valeur scénique. Du reste, tout le premier acte, gratifié de ces deux jets mélodiques, a bien marché, comme on dit en style d'entr'actes : il faisait bien présager des deux autres, en dépit d'un chœur de moines qui n'en est point l'ornement et auquel manque tout ce qui fait le charme d'un chœur analogue que vous trouverez au premier acte des *Diamants de la Couronne*.

Mais le succès de *Fantasio* s'est sensiblement éclipsé à partir du second acte, et là-dessus tout le monde est d'accord. Cherchons cependant au fond de notre mémoire quelques morceaux à citer : par exemple, la romance d'Ismaël, *Être aimé pour moi-même*, qui compense par une certaine chaleur ce que le grand air de Mlle Priola a de languissant et de gelé ; la fête des fous encore, laquelle ne manque pas de gaieté ; et, si vous y tenez beaucoup, un duo d'amour que vous trouverez aussi au troisième acte.

Ismaël a eu de bons effets de comédie dans le rôle du Prince. Quant à Mme Galli-Marié, qui fait Fantasio, elle était dans ses jours de timidité ; comptez qu'elle va s'enhardir avant peu.

Les destinées de *Fantasio* nous semblent devoir être moyennes, n'inclinant trop ni vers ceci, qui a nom succès, ni vers cela, qui s'appelle très-vilainement fiasco.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — M. Victor Massé, auteur des *Noces de Jeannette*, vient d'être nommé membre de l'Institut, en remplacement d'Auber. — On s'occupe de la reconstruction du Théâtre-Lyripue, place du Châtelet. — L'opéra-bouffe du maestro Ricci (*une fête à Venise*) est annoncé pour la semaine prochaine à l'Athénée. — Mercredi dernier, reprise de *l'Africaine* à l'Opéra.

A. L.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

(2e SÉRIE)

LOMBARD DE LANGRES

C'est en 1823 que l'éditeur Ladvocat publia les *Mémoires anecdotiques* de Lombard de Langres, poëte, avocat, auteur dramatique, ancien ambassadeur en Hollande et membre de la cour de cassation sous le Directoire. Ils justifient assurément leur titre par le nombre et la variété des anecdotes qu'ils contiennent. — On retrouve dans le juge diplomate l'homme de lettres qui sait voir et qui sait conter. Néanmoins, on doit reconnaître que le premier volume justifie mieux son titre que le second, où ne se trouvent que quelques détails assez maigres sur le Consulat et une suite fort longue de pièces relatives à Fauche-Borel et Perlet.

Compromis à Paris pendant les massacres des prisons, Lombard avait gagné un coin paisible de l'Auxerrois. Devenu citoyen du bourg de Villeneuve-le-Roi, c'est-à-dire Villeneuve-sur-Yonne, dans la langue nouvelle, il faisait comme bien d'autres, et il hurlait avec les loups de septembre. Villeneuve possédait ses jacobins à bonnet rouge et sa société populaire. Seulement, tout s'y bornait aux violences de forme, et, comme il n'y avait point de méchantes gens dans le pays, aucun dénonciateur ne s'y était fait pourvoyeur de la guillotine, tout au plus les vignerons du bourg disaient-ils, en apprenant les nouvelles de Paris : *Bah! la mortalité n'est que sur les bourgeois. Il n'y a pas de mal à ça!*

De temps à autre, des commissaires de Chaumette, le procureur général de la Commune de ce temps-là, venaient voir pourquoi on ne faisait pas plus d'arrestations. Mais on s'arrangeait toujours de façon à renvoyer contents les plus enragés. — Et il y en avait, dit Lombard, de terribles.

« Pour Dieu! permettez-moi de citer l'exorde d'un de ces messieurs, qui, en descendant du coche, se fait indiquer le club, y entre, jette à bas celui qui était à la tribune, prend sa place, et nous apostrophe « en ces termes : « Villeneuviers, je viens vous mettre « tre au pas. Le premier ami de Pitt et Cobourg qui « me tombe sous la patte, je lui grimpe le casaquin « et lui travaille les côtelettes. »

« Cet homme, nommé Truchot, fait encore danser des chiens sur le boulevard.

« — Il en est du langage comme des actions, tout ne doit pas être offert aux yeux ni donné à l'oreille. Ces paroles sont ignobles. — Je le sais, et c'est pour cela que je les rapporte. — Vous chargez le tableau. — Non, je dis la vérité ; demandez aux frères Comisset, ils existent ; demandez aux frères et amis de Villeneuve, ils ne sont pas tous morts, sans doute, depuis que j'ai cessé de marcher à leur tête. »

D'autres fois, il fallait aller trouver les Parisiens pour en tirer de quoi manger, car à Villeneuve, pas plus qu'ailleurs, les approvisionnements ne suffisaient en 1793. Et ici se place un épisode non moins comique que le premier. C'est toujours Lombard qui parle :

« A peine nous restait-il des vivres pour quatre ou cinq jours.

« Dans cette perplexité, la municipalité arrêta que deux commissaires se rendraient au plus tôt à Paris, près de la commission des subsistances, pour en solliciter du blé. M. de Châteaufeuillet et moi fûmes choisis pour remplir cette mission. Mon collègue ne se souciait guère de visiter la capitale dans un moment aussi effroyable, et je m'en souciais encore moins. Tout le monde pouvait entrer à Paris, mais n'en sortait pas qui voulait. Refuser, montrer mes appréhensions, c'était me dépopulariser, attirer le soupçon sur moi. Je fis contre fortune bon cœur, et nous voilà en route.

« Il faut dire que j'ai la figure pleine, que je suis grand et gros. M. de Châteaufeuillet était trapu, large et ventru. N'ayant nulle envie de nous promener dans Paris, nous descendîmes à la commission. Elle était présidée par le conventionnel Goujon, à qui nous présentâmes notre requête. Il nous regarde et nous dit : « Vous, *messieurs* des subsistances (notez « que ce mot de *monsieur*, employé pour celui de « *citoyen*, était alors un arrêt de mort)! vous, mes- « sieurs des subsistances! Quand on a cette rotondité, « cette figure de jubilation, on ne vient point crier « famine à Paris, ou l'on se fait arrêter. » Je me vis à la guillotine. Mon compagnon et moi nous ne demandâmes pas notre reste. Ce qui m'advint de cette épouvante fut une ébullition sur tout le corps. Quant à Châteaufeuillet, très-pituiteux de sa nature, il lui prit à la commission une quinte convulsive qui ne le quitta qu'à Montereau.

« De retour, nous rendîmes compte de notre ambassade. Le besoin était si pressant, que les chevaux de poste qui nous avaient amenés de Sens à Villeneuve remmenèrent deux autres commissaires, les citoyens Greau et Prota. Deux échalas, deux harengs saurs ne sont ni plus maigres ni plus efflanqués que MM. Greau et Prota, et deux sacs de noix ballotés l'un contre l'autre n'auraient pas fait plus de bruit que les os de ces deux compagnons de voyage s'entrechoquant dans la patache qui les enlevait. « Parlez moi de ça, dit M. Goujon en les « voyant. Voilà des gens qui ont leur pétition écrite « sur leur figure. Qu'on leur donne des subsis- « tances. »

A côté de ce premier tableau, qu'on me permette d'en placer un second, qui a son côté touchant et qui peint au naturel la façon dont les paysans comprenaient les perfectionnements du nouveau système social :

« A peine âgé de vingt-sept ans, je remplissais, dit Lombard, les fonctions paternelles d'un juge de paix, et les vieux comme les jeunes m'accordaient leur confiance, exécutaient mes jugements. J'ai eu quelques moments bien doux.

« A Rousson, autant que je puis me rappeler, joli village à une lieue de Villeneuve, caché dans des arbres, rafraîchi par des eaux vives, un homme, parmi ceux qui m'entouraient dans la prairie, me dit, quand ce fut à son tour de parler, qu'il voulait

divorcer. « Ne l'écoutez pas, monsieur l'avocat, me dit le plus âgé des faucheurs qui m'environnaient, les bras et le menton appuyés sur le manche de leur faux renversée, ne l'écoutez pas; Nanette est une bonne femme et la plus ménagère de l'endroit, et Blanchon est sujet à boire la goutte : c'est lui qui a tort. » Plus on donnait tort à Blanchon, plus il s'obstinait à vouloir divorcer, et dès le lendemain il allait commencer les démarches exigées en pareil cas par la loi. « Blanchon, avez-vous des enfants? — Monsieur l'avocat, nous n'en avons qu'un, c'est un garçon; il aura six ans aux Rois : ça pousse bien. — Où est-il votre enfant? — Il est là-bas qui joue sur une meule de foin. — Allez le chercher, s'il vous plaît. » Tandis qu'il allait chercher l'enfant, je demandai si Nanette était aussi par là. On me la fit voir qui fanait, à quelque distance, dans la prairie. Je la fis venir, et quand ils furent arrivés tous les trois, je dis à l'enfant : « Voilà votre papa et votre maman qui vont se séparer; votre papa va s'en aller d'un côté et votre maman de l'autre : lequel des deux voulez-vous suivre? » Je n'eus pas plutôt fait cette question, que je sentis à l'instant combien je m'étais engagé; car si l'enfant, ce qui pouvait bien arriver, eût fait un choix entre son père et sa mère, au lieu de résoudre, j'augmentais la difficulté; heureusement que sa réponse vint me tirer de là. « Je ne veux pas que papa s'en aille; je ne veux pas que maman s'en aille; et, s'ils s'en vont, je veux aller avec tous deux. — Voilà, dis-je à Blanchon, votre enfant qui vient de prononcer : il ne veut pas que vous vous en alliez. » La mère fondait en larmes. « Monsieur l'avocat, dit encore le plus âgé, c'est vrai que Nanette, à douze ans, n'avait ni père ni mère, que ça gardait les bestiaux pour vivre, et que Blanchon a une maison avec un bon verger, une vigne sur la côte et deux quartiers de pré dans les bas; mais c'est égal, Nanette Duru est la femme la plus bonne, la plus ménagère de l'endroit, et Blanchon a tort, monsieur l'avocat, c'est moi qui vous le dis. — Non, dit Nanette, il n'a pas tort; il revenait de Saint-Fargeau, il avait fait six lieues à pied par la chaleur; le vin lui avait monté à la tête; quand il entra, je le grondai; il voulut m'embrasser, je le repoussai rudement. Il donna à l'enfant un tambour que je jetai à la porte; la colère allait lui échapper; il s'en fut plutôt que de me frapper. Voilà sept ans que nous sommes mariés, et c'est la première fois que... » Il ne lui reste plus de force; elle tombe en disant : « Blanchon, cela ne m'arrivera plus. » L'enfant, qui voit pleurer sa mère, jette les hauts cris; Blanchon se précipite sur eux et les embrasse à les étouffer. »

Mais quittons les champs, et recueillons avec Lombard le dernier mot de Danton :

« Comme on frappait grand nombre de victimes à la fois, le sac de cuir qui recueillait les têtes était ample. Tandis que la hache tombait sur les uns, les autres, descendus des tombereaux, attendaient leur tour au pied de l'échafaud. Hérault de Séchelle et Danton étaient de ces derniers. Ils causaient, quand l'exécuteur vint prendre Hérault pour le faire monter. Hérault et Danton se rapprochent et veulent s'embrasser; le bourreau les en empêche. « Va, cruel, lui dit Danton, nos têtes se rechercheront dans le sac. »

Il avait suffi d'un mot d'un Girondin pour que la perte de Danton fût résolue par Robespierre. Voici comment le fait est raconté ici :

« Avant que les comités de gouvernement dont Robespierre faisait partie envoyassent à l'échafaud les chefs de la faction appelée la Gironde, il y eut des pourparlers entre ces derniers et les chefs de la faction opposée. Un jour qu'en attendant l'ouverture de la séance plusieurs meneurs des différents partis étaient réunis dans une des salles de la Convention, un Girondin, parlant à Danton, lui dit entre autres choses : « Ce n'est ni Marat ni Robespierre que nous redoutons; dans les grands événements, leur faiblesse et leur nullité nous sont connues, mais c'est vous qui êtes dangereux, vous qui, par une éloquence furibonde, entraînante, déterminez la multitude et frappez de grands coups : le reste nous inquiète peu. »

« Robespierre, que le Girondin, dans le feu de la discussion, apercevait ou n'apercevait pas, était, à deux pas, assis sur un banc, recueillant attentivement ces paroles. Ces paroles, comme on le pense bien, ne durent pas améliorer les affaires de la Gironde, qui ne tarda pas à être frappée de la guillotine, mais elles causèrent la perte de Danton, qui, de ce moment, fut jurée dans le cœur de Robespierre, si peu maître de cacher l'humiliation qu'elles lui avaient fait éprouver, qu'avant de frapper son ennemi il ne dissimulait pas à ses familliers les motifs de sa haine. »

(*A continuer.*)

LE RATONNET DE MOUTON

Rien de nouveau sous le soleil de la cuisine.

Le baron Brisse, auquel la *Revue de la Mode* vient de confier la rédaction de sa partie gastronomique, — une partie qu'il ne faut jamais négliger, — le baron Brisse, disons-nous, vient d'exhumer avec un rare à-propos un plat qui ne demandait qu'à reparaître sur nos tables.

Écoutons cet oracle :

Le ratonnet de mouton. Ce hors-d'œuvre chaud appartient à l'ancienne cuisine. Rien de fantaisiste dans son nom. Il est figuratif comme l'étaient alors, suivant une sage méthode, les noms de presque tous les mets composés.

La préparation des hors-d'œuvre chauds, d'une certaine délicatesse, exige de l'habileté et des soins. Aussi, en ces temps de conscience médiocre, les supprime-t-on assez généralement. — C'est un grand tort.

Rien mieux qu'un friand hors-d'œuvre chaud, si ce n'est cependant un excellent vin ordinaire, n'imprime à un repas ce cachet de *comme il faut* dénotant la bonne maison.

Le *ratonnet* a l'avantage de réunir le solide à l'agréable : c'est un hors-d'œuvre nourrissant, tout à fait de campagne. En voici la recette :

Couper de la noix de mouton en tranches minces; aplatir ces tranches, les parer carrément et les mettre à mariner, pendant deux heures, dans l'huile d'olive assaisonnée de sel, poivre, épices, fines herbes, jus de citron et... d'un scrupule d'ail.

Étaler ensuite ces carrés; poser sur chacun d'eux un hachis de blanc de volaille convenablement assaisonné; les rouler, en maintenant le hachis aux deux extrémités au moyen de bardes de lard; les ficeler, les fixer à une broche à l'aide de petits hatelets et les rôtir en les arrosant de leur marinade additionnée de vin blanc.

Pour servir ces ratonnets (petits ratons), les dresser en pyramide et les masquer d'une courte sauce, obtenue par le mélange du fond de la lèchefrite à du bon jus.

L'amusant succès du jour est le JEU DE LOIS, politique, satirique et fantaisiste, publié par *le Charivari.* C'est à la fois un jeu et une collection de portraits de célébrités. — Prix : *noir*, 40 centimes; — *colorié*, 75 centimes; — *cartonné*, 2 francs.

Adresser par la poste le montant des demandes au *Charivari*, 20, rue Rossini.

La librairie du *Moniteur* met aujourd'hui en vente un ouvrage d'actualité ayant pour titre *les Réformes militaires projetées*, qui emprunte une importance exceptionnelle à la prochaine discussion sur la loi militaire; c'est une étude sur les réformes militaires projetées, précédée de l'examen des principales causes de nos revers. L'auteur, M. L. de L***, a occupé dans l'armée, pendant la guerre, des fonctions administratives qui l'ont mis à même de voir de près bien des choses qui expliquent la plupart des désastres de la campagne de 1870. Les révélations contenues dans la première partie du livre de M. L. de L*** offrent le plus grand intérêt pour nous guider dans l'œuvre de notre réorganisation militaire.

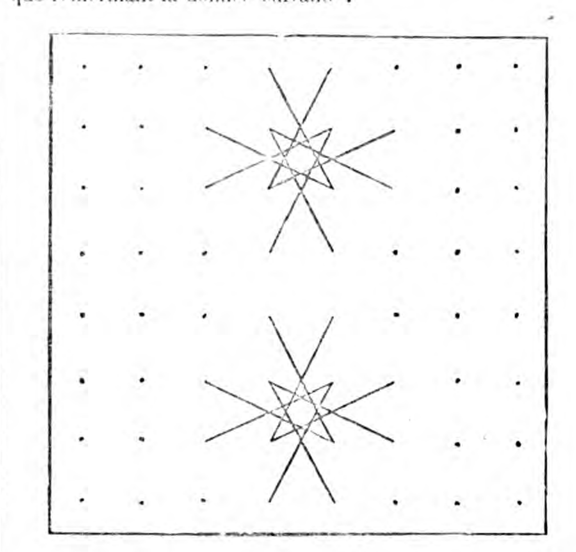
Un volume gr. in-18. — Prix : **2** fr.

En vente à la librairie du *Moniteur universel*, 13, quai Voltaire, à Paris. — Pour le recevoir *franco* par la poste, adresser **2** fr. **50** à l'administration du *Moniteur universel.*

PROBLÈMES DU CAVALIER

PROBLÈME GRAPHIQUE

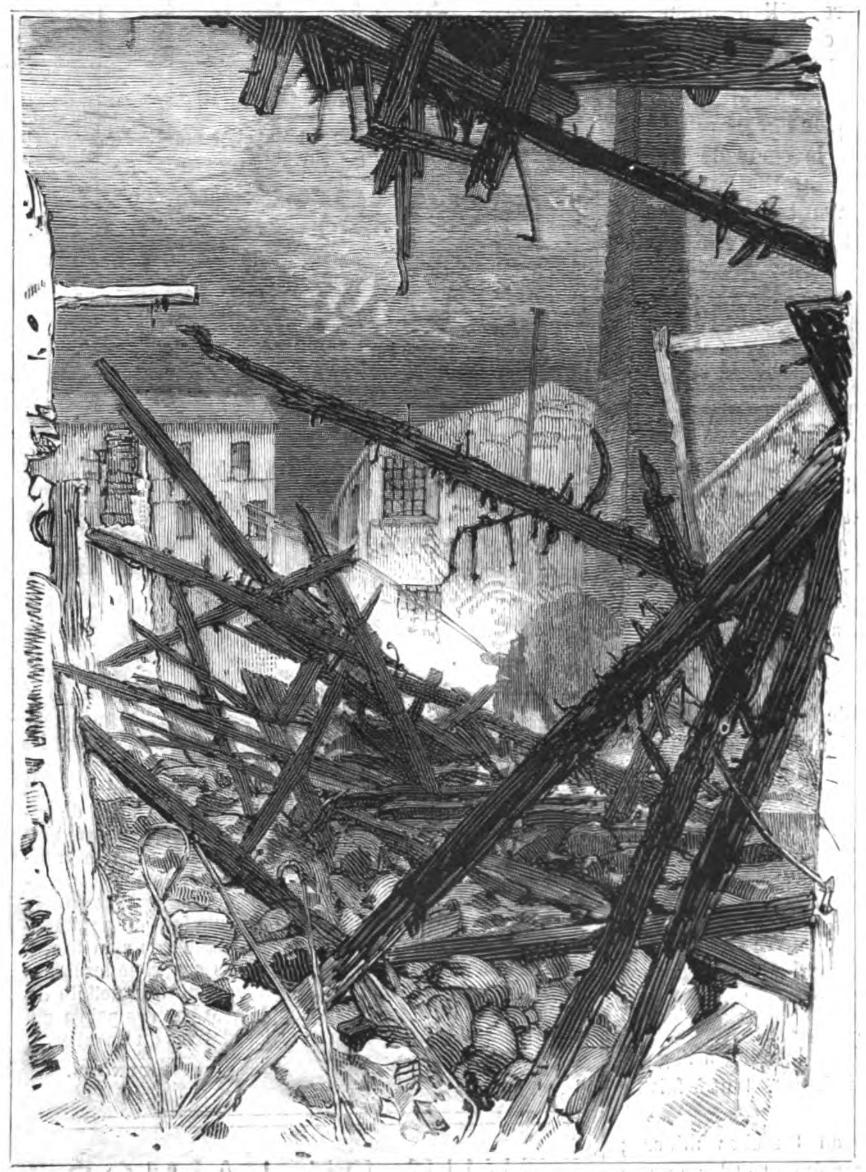
Décrire avec la marche du Cavalier une figure symétrique renfermant la donnée suivante :



La figure à decrire doit être symétrique, selon les quatre côtés du carré pris deux à deux, d'où résultera forcément la symétrie uniforme des quatre angles. C'est la symetrie laterale quadrangulaire. Dans cet ordre de symetrie, il est impossible d'obtenir une chaîne *rentrante* unique. La figure demandée comprendra deux chaines rentrantes de trente-deux traits chacune, et, comme complément du probleme, on devra indiquer le raccord susceptible de réunir ces deux chaines en une seule (ce qui peut toujours se faire), en altérant le moins possible la symétrie.

Dans la donnée ci-dessus, nous avons supprimé les lignes de l'échiquier comme inutiles et nuisant à la netteté du tracé. Nous les remplaçons simplement par des points qui marquent les centres des cases et les stations du Cavalier.

P. JOURNOUD.

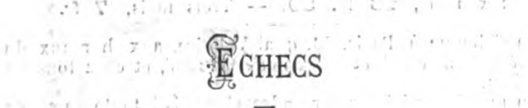


Ruines du grand atelier.



L'atelier des jouets d'enfants.

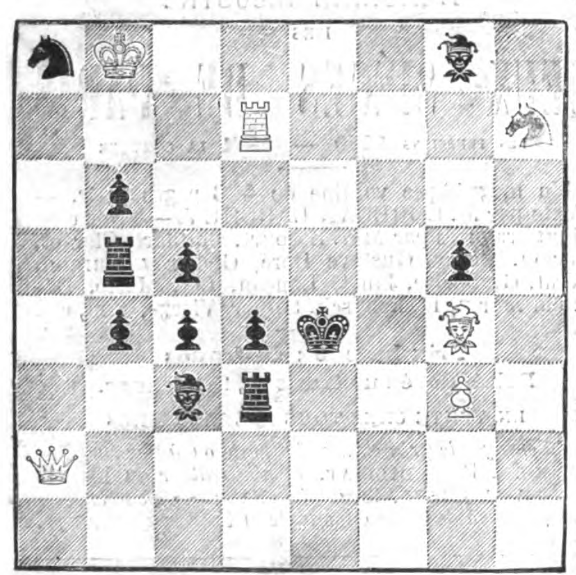
La fonderie Thiébault (faubourg Saint-Denis) après l'incendie du 18 janvier. — (D'après nature, par M. Vierge.)



ÉCHECS

PROBLÈME N° 400

COMPOSÉ PAR M. J. DE SZIRMAY



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 398

1. T 4 F, échec	1. R 4 D
2. T pr. C, échec	2. P pr. T (1, (2,
3. D 3 D, échec et mat.	

(1)

	2 R pr. T ou P
3 D pr. P, mat.	

(2)

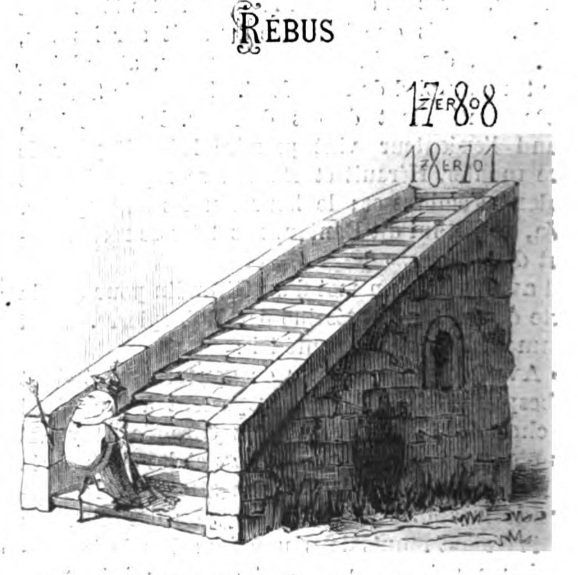
	2. R 5 D
3. C 6 R, mat.	

Solutions justes : MM. Quéval, à Fauville; Berchaud, café Drapès, à Sens; J. Planche; Gruchard, à Cusset-Vichy; Devot, 9e chasseurs, café Koch, à Mantes; Edm. Léger, au Havre; A. Bassecourt, café du Val-de-Grâce; Girard, à Lussières; le capitaine Charousset, aux Vans; Barré, Théâtre-Français; L. de Croze, à Marseille; L. Muthuon, à Lyon; Stiennon de Meurs, à Liége; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; Mlle Adèle Bonamour, café du Nil, à Marseille; Mlle Jeanne Dubourg, à Hagetmau; L. Gault, à Nancy; le Cercle de Provence, à Aix; le Cercle philharmonique, à Carpentras (oui); la Société Jean-Louis, à Bordeaux; café Cauvet, à Cogolin; Fiasson, café Deplace, à Saint-Etienne; Poisson et Ménard, à Chavagnes; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Triquenaux, à La Fère; E. Frau, à Lyon; A. Vancouyghem, à Lille.

Autres solutions justes du problème n° 397 : MM. Girard, à Lussières; A. Gouyer; le Cercle du Creuzot; Mlle Jeanne Dubourg, à Hagetmau; L. Gault, à Nancy; le Cercle philharmonique de Carpentras; Triquenaux, à La Fère.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

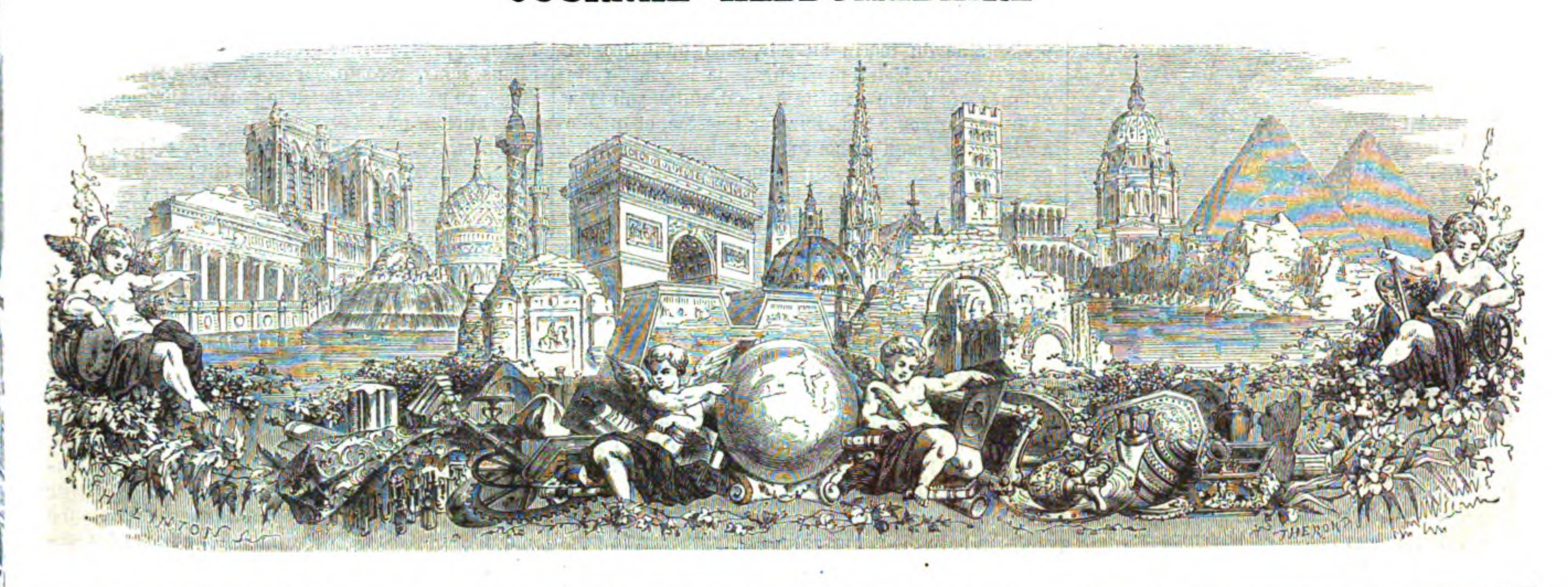
Pardonne à tous plutôt qu'à toi.

Ont deviné : Le café du Commerce, à Marmande; le café de l'Univers, au Mans; le café Léon, à Auxerre; M. Grand, à Chambon-sur-Voneize (Creuze).

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 318 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 773. — 3 Février 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

L'ŒUVRE DES FEMMES DE FRANCE. — La quête faite par les dames du « Palais-Royal » pendant la représentation donnée au profit de l'œuvre

(Dessin de M. Vierge.)

COURRIER DE PARIS

LES SAMEDIS DE CÉLIMÈNE

CÉLIMÈNE (*A Clitandre et Acaste qui la saluent*). — Vous arrivez les premiers.

CLITANDRE. — Le printemps nous a devancés, madame. Je le vois installé sur vos joues.

CÉLIMÈNE. — Ne dites pas cela, je suis affreuse.

ACASTE. — D'honneur! vous vous calomniez.

CÉLIMÈNE. — Ce jour caprisant introduit ici mille fausses lueurs qui me desservent. — Eh mais!... quelle charmante surprise!... M. et Mme Prudhomme, chez moi.

PRUDHOMME. — Belle dame, je vous baise les mains.

Mme PRUDHOMME. — Dès que j'ai su que vous restiez chez vous le samedi, j'ai dit à Prudhomme : Il ne faut pas manquer d'aller chez cette bonne Mme Célimène.

PRUDHOMME. — Nous sommes d'anciennes connaissances. J'ai même fait dans le temps à votre intention, quelques petits vers sur un air connu : (*Il chante.*)

> *C'est l'hymen*, l'hymen, l'hymen,
> Qui fait le monde
> A la ronde, etc., etc.

CÉLIMÈNE. — Mais, voilà qui est du dernier galant. (*A Alceste qui entre.*) Que n'étiez-vous là. M. Prudhomme vous eût ravi. Il a composé des couplets en mon honneur.

ALCESTE (*bas à Célimène*). — Vous avez du monde; je m'en vais.

CÉLIMÈNE. — Pourquoi êtes-vous venu?

ALCESTE. — Cela a été plus fort que moi.

CÉLIMÈNE. — Restez.

ALCESTE. — Mais...

CÉLIMÈNE. — Je le veux. (*Elle va recevoir François Ier, Philinte et Mlle de Scudéri, qui viennent d'entrer. Chacun prend place.*) Quelles nouvelles apportez-vous, messieurs?

ACASTE. — On vient de découvrir dans le haut du faubourg du Temple toute une compagnie de gardes nationaux, retour de Brest. Elle avait élu un capitaine, un lieutenant, des sergents, et s'exerçait en petit comité, avec des manches à balai.

PRUDHOMME. — C'est un canard... Lisez l'*Officiel*.

CÉLIMÈNE. — Vous avez été fervent garde civique, vous, monsieur Prudhomme.

PRUDHOMME. — En effet, belle dame, j'ai longtemps exercé le capitanat.

FRANÇOIS Ier. — Sous la Commune?

PRUDHOMME. — Oh! non, Sire. Mes principes sont connus. Mon attachement à la Maison de Valois remonte au premier Empire.

ALCESTE. — C'est grand dommage, Sire, que votre Rabelais n'ait pas connu ce mirifique et superlificoquentieux cotylédon de désordre qui a nom Prudhomme.

Mme PRUDHOMME (*bas à son mari*). — Tenez-vous bien, on parle de vous à Sa Majesté.

ALCESTE. — Cet être massif et creux, bénin en apparence, est plus dissolvant que *l'Alcahest de Paracelse*. Tour à tour maillotin, jacque, ligueur, frondeur, jacobin et communard, ses aïeux sont toujours nés, — comme il est né lui-même, — un quart d'heure après le principe d'ordre, pour l'ébranler. Louis XVI refuse à Mirabeau et à l'Assemblée constituante d'armer la nation; exemple imposant de génération spontanée, la garde nationale nait de ce refus. Le gouvernement constitutionnel, créé par elle, veut s'appuyer sur elle; aussitôt elle se dérobe, et c'est par force qu'elle jouit du droit de monter la garde. A peine vient-on de la dissoudre; et voilà les citoyens qui gardenationalisaillent incognito dans leurs caves et dans leurs greniers.

PRUDHOMME. — Vous oubliez, monsieur, que la cause populaire...

CÉLIMÈNE. — De grâce! messieurs, assez sur ce sujet.

PRUDHOMME. — Soit, belle dame, je m'arrête; heureux de vous faire le sacrifice d'un petit triomphe.

. . . .

CÉLIMÈNE. — Je veux vous conter comment la comtesse B. de Saint-G. s'y est prise pour rentrer en possession de son trop volage époux, qui courait la pretantaine du matin au soir, sans préjudice du soir au matin. Notez, messieurs, que la pauvre dédaignée est jeune et belle à rendre des points à l'aurore, vertueuse à décourager Lucrèce, et qu'elle a de l'esprit jusqu'au bout de ses mignonnes petites griffes roses. Il va sans dire que son mari est aussi incomplet qu'elle est parfaite, puisqu'il ne l'apprécie pas, et puisqu'elle en raffole. Cette phrase absurde, bourrée de contre-sens, rend naïvement une vérité aussi courante que triste.

Le comte tomba fort dangereusement malade au commencement de l'hiver. Pendant plus d'un mois sa vie fut en danger. La comtesse en abusa pour le soigner à outrance, demandant au ciel de prolonger indéfiniment l'agonie de son bien-aimé. Jamais tisanes ne furent plus parfumées, jamais sirops ne furent plus délicieusement poissés. Sous ses doigts charmants, l'assa-fœtida prenait une saveur d'ambroisie, les pilules avaient des airs de perles fines, les sinapismes devenaient caressants.

Quand elle vit la convalescence approcher, la pauvre garde malade hésita. Retarderait-elle cette guérison maudite qui allait rendre des ailes à son époux; parferait-elle, coûte que coûte, son œuvre charitable? « — Il n'est pas bien à plaindre, après tout, se disait-elle, et j'en sais plus d'un qui se précipiterait avec joie dans ce lit de douleur. » Mon héroïne fut héroïque, si bien qu'il y a quinze jours le docteur autorisa une première promenade en voiture. Pendant plus de huit jours, la comtesse invoqua, pour rester au nid, l'humidité, le froid, la grêle, le vent, la boue, la poussière, le soleil... Elle dut pourtant se résigner, et céder aux instances du convalescent, aux prescriptions du médecin.

— Demain, sans faute aucune, nous ferons une longue promenade, dit la comtesse. Tu n'aurais d'ailleurs pas pu sortir plus tôt; tes habits ne seront prêts que ce soir.

— Quels habits?

— C'est vrai... tu ne sais pas.

— Quoi? Qu'est-ce que je ne sais pas? Parle.

— Je n'ose pas. Tu vas peut-être m'en vouloir. Quand je t'ai vu si souffrant, moi, j'ai perdu la tête.

— Tu me fais peur!... Achève.

— Eh bien, avec une dizaine de mes amies, j'ai fait pour toi une neuvaine à Sainte-Geneviève.

— Ça, c'est gentil.

— Et...

— Et?...

— Et nous t'avons voué au blanc pour trois ans.

En apprenant le prix de sa rançon, le comte fit un bond de six pieds et proféra des jurons de païen. La comtesse s'enfuit et fit bien. Le lendemain, lorsqu'on lui présenta son nouvel uniforme, le comte refusa de l'endosser et resta au lit. Il y eut des luttes, des combats, des assauts terribles. La comtesse les soutint avec courage. Hier, elle est partie pour la campagne, emmenant triomphalement son mari, vêtu de blanc comme une communiante. Il a juré de demeurer enfoui jusqu'au complet épuisement des vœux matrimoniaux.

C'est ainsi que s'y prit la comtesse B. de Saint-G. pour ramener au bercail la brebis égarée.

. . . .

FRANÇOIS Ier. — Nous avons parachevé d'égrener cette semaine le larmoyant chapelet des anniversaires obsidionaux, sans être pour ce moins mélancolisés.

ALCESTE. — Les défaites honorables sont pleurées; voici venir le tour des écœurantes victoires.

FRANÇOIS Ier. — Vous étiez dedans Paris durant le siége allemand?

ALCESTE. — J'y étais, Sire; et si quelque chose m'a jamais navré d'être mort, c'est de n'avoir pas pu m'y faire tuer.

ACASTE. — Les choses eussent autrement tourné, si les Parisiens avaient eu Votre Majesté à leur tête.

FRANÇOIS Ier. — J'étais piètre général d'armée, marquis. La mort rend clairvoyant. Mais j'étais le plus chaud servant de la France. Je bous dans ma peau au récit de nos maladresses. Plutôt que de me morfondre au pertuis comme un sanglier traqué dans sa bauge, j'aurais placé femmes et marmaille en procession; j'aurais rangé les hommes autour du cher régiment, et nous aurions bouté dehors, coûte que coûte, en disant aux assaillants : « Vous la voulez, notre ville? prenez-la donc déserte. Nous allons, nous, reconquérir la France. » Et nous aurions, au passage, décousu le plus d'Allemands que nous aurions pu.

CÉLIMÈNE. — C'est parler français, cela, Sire. Et vous, Fantasio, qu'eussiez-vous fait?

FANTASIO. — Moi, madame? J'aurais ouvert à l'armée allemande les portes méridionales, et fait sortir par celles du septentrion toute la population parisienne, après avoir empoisonné les vivres et miné tous les quartiers. Nous serions restés quatre ou cinq cents bons lurons, amateurs de pétards et de chandelles romaines, allumeurs de soleils et de volcans, et quand toute la trôlée prussienne eût été à l'ouvrage, vidant nos coffres, séchant nos caves, empaquetant notre plus précieux, on aurait entendu un grand tapage, à croire à l'écroulement de la voie lactée. Et l'on eût vu tituber les églises leurs clochers sur l'oreille; et ce n'eût été par toute la ville que feux d'artifices meurtriers. Les arcs de triomphe auraient bondi sur les vainqueurs comme des éléphants en délire se trémoussant sur une armée de vermine. On eût vu les maisons et les édifices animés par la poudre, jouer à saute-mouton tout le long des boulevards. La colonne césarienne et la colonne démocratique se fussent enlacées comme les vrilles de la vigne-folle. Des cratères auraient baillé de tous côtés, faisant pleuvoir sur les vainqueurs affolés les ossements des catacombes. La Seine arrêtée par les décombres, eût découché cette nuit-là. Je vous jure que c'est grand dommage, madame, que je n'aie pas conduit l'orchestre le jour de la symphonie psycologique. Paris serait à cette heure couvert de glorieuses balafres au lieu de dartres.

ALCESTE. — Mon petit Fantasio, j'aurais été avec toi.

CÉLIMÈNE. — Et vous, monsieur Prudhomme?

PRUDHOMME. — Oh! moi, belle dame, au risque d'être conspué, je l'avouerai : Ces petites sauteries de maisons ne sont pas mon fait. J'aurais agi comme l'a fait Jules Favre (sans toutefois l'approuver). Seulement je m'y serais pris avant le siége. Il est moins déshonorant de se rendre avant qu'après la bataille. On peut du moins soutenir qu'on eût vaincu.

FRANÇOIS Ier. — J'étais en Guienne lorsque ce maltotier de Gambesta s'ingéra de venir, par voie aérienne, hâter l'armée qui s'apprêtait pour le secours de Paris bouclé par les Reitres. Le nonchaloir était si grand là où l'on se croyait gardé, que dans la mort où j'étais confiné, par grand malheur! j'en étais tout empourpré de honte. Ce que voyant, Gambesta entra en affreux courroux, et, sans plus outre interroger quoi ni comment, fit proclamer à son de tabourin, de la Suisse à la mer gasconne et de la mer latine à la lisière germanisée, que un chacun, sous peine de la hart, s'assembla en armes à son lieu-chef. J'eus un jour occasion de l'entretenir en songe, et, comme je m'étonnais qu'il se vouât à la perpétration des choses de guerre dont il ne savait pas le tout premier mot :

« — Si je m'y complais, Sire, me répondit-il, c'est « que je sens la République, ma mie, qui se trémousse en moi et m'enflamme. Cette surnaturelle beauté n'a qu'une parole à souffler à cette fin « d'amener telle déconfiture d'hommes, comme onc « n'en a vu déjà.

« — C'est donc bien grande pitié que votre mie « reste muette? » ajoutai-je.

Il était en parlant d'icelle, poussif d'enthousiasme. Son œil flambant sourdait un feu d'enfer.

« — Adoncques, repris-je, je vois que vous n'avez « affaire d'étudier les cas de politique ni de guerre, « comme le faisions toute notre vie durant?

« — Ce sont choses que possède en soi, dès son « prime temps, par la seule grâce de notre benoîte « Dame la République, tout vrai citoyen féru du » grand amour de Liberté. C'est fait de bourgeois « que blêmir sur les livres. »

Et comme je lui proposais de prolonger cette causerie au durant d'une chevauchée, il s'excusa sur ce qu'il n'avait jamais enfourché monture.

« — Eh quoi ! lui dis-je, est-il donc besoin qu'un « citoyen se baille le tintoin d'étudier les choses « équestres plus que les choses de guerre? Venez ! « La République vous tiendra l'étrier. »

Mais lui, riant à se desceller la panse :

« — Bien obligé, Sire. Si je monte à cheval, ne le « sachant faire, c'est mon col que je casserai ; tandis « que si j'enfourche à tort la politique, je ne risque « absolument que le col d'autrui. »

Le bond que j'ai fait a réveillé le Dictateur et je me suis enfui le grand pas en me disant : « Par la Noël ! c'est grand dommage que Dame Vérité ne se dévêtisse qu'en rêve ! »

. . . .

Mlle DE SCUDÉRI (*à Mme Prudhomme*). — Je lis dans vos regards une preuve indubitable de vos qualités sans égales, madame. Mes yeux ont à peine devancé mon cœur.

Mme PRUDHOMME. — Vous êtes bien honnête, mademoiselle. Chacun a sa petite valeur, et vous ne cédez pas votre part aux chiens.

Mlle DE SCUDÉRI. — Ne persévérez pas dans le crime de vous tenir à l'écart. C'est enfouir avec trop de rigueur, sous la mousse de votre modestie, les violettes de vos mérites.

Mme PRUDHOMME. — Je n'ai rien enfoui, et vous me confusionnez.

Mlle DE SCUDÉRI. — Non, je le sens. Le coursier de mes éloges aura beau faire, il n'atteindra jamais le râtelier de vos vertus. Voulez-vous que nous favorisions d'un rapprochement intime les siéges qui nous avoisinent?

Mme PRUDHOMME. — Si cela veut dire que vous offrez de nous asseoir, ma foi! je ne demande pas mieux. J'ai les jambes qui me rentrent dans le ventre.

(*Elles s'asseyent.*)

Mlle DE SCUDÉRI. — Comme aimaient à le faire Zénocrate et la belle Lysimène, princesse des Léontins, devisons de nos penchants. Vous n'avez pas encore dépassé l'âge heureux où le plaisir d'aimer est la plus douce occupation de la vie.

Mme PRUDHOMME. — Ah! bien ouiche!... Vous me flattez, ma chère madame, j'ai eu mes quarante-trois ans le 22 janvier. J'ai passé toute la sainte journée à la recherche d'une cuisinière, sauf respect. J'ai même, à ce sujet, découvert une nouvelle industrie.

Mlle DE SCUDÉRI. — Contez-moi cela.

Mme PRUDHOMME. — Voilà la chose. Figurez-vous que Félicité était devenue d'une familiarité inconcevable avec nos connaissances. Nous avons résolu de la remplacer. Je me suis, — comme vous l'auriez fait, — adressée à la fruitière et j'ai vu arriver, il y a quinze jours, une citoyenne qui me dit : — « Puisque madame a besoin d'une cuisinière, autant qu'elle me prenne qu'une autre. — Et vous vous appelez? — Célestine, dans l'intimité. — Vous savez faire une bonne cuisine bourgeoise? — Madame peut demander à Mme la baronne de Munster que j'ai resté cinq ans chez elle. — Où demeure-t-elle votre baronne? — Rue Pavée, au Marais, nonante-sept, de 1 heure à 5 heures. » Le lendemain, je ne fais ni une ni deux. Je me mets sur mon trente-six, et, sur le coup de 3 heures, pan! pan! je cogne à la porte de la dame. Un grand laquais poudré vient m'ouvrir. — « Mme la baronne de Munster? que je lui demande. — C'est sans doute pour une bonne que vous venez? — C'est pour une Célestine qui est restée cinq ans ici. — Célestine?... une bien honnête personne. Je puis en parler : j'ai servi cinq ans avec. Madame n'en aura que du plaisir. Je vais prévenir la baronne. » J'entre. On se serait cru dans un petit Louvre. On enfonçait dans les tapis jusqu'à la cheville. Il y avait des tableaux de sainteté jusque dans l'escalier, et des domestiques dans toutes les pièces. Dans le fond d'un petit salon, au coin du feu, perdue dans les coussins d'une bergère, une petite vieille ratatinée me fait signe de m'asseoir. — « Mme la baronne « de Munster?... — C'est moi. — Vous avez eu « une cuisinière qui répond au nom de Célestine? « — Oui... oui... Une bien brave fille que je ne « saurais trop vous recommander. — Pourquoi « l'avez-vous renvoyée? — Elle m'a demandé à « aller dans son pays, soigner sa mère mourante. « Je l'ai attendue deux ans!... puis j'ai fini par « prendre un cuisinier. C'est une perle que cette?... « cette?... — Célestine. — J'allais le dire. Vous êtes « bien heureuse de pouvoir la prendre chez vous. » Naturellement, j'ai pris Célestine. La coquine m'a volé 2,732 fr. Elle a mis ma maison sans dessus dessous et a scandalisé la garde nationale du temps de la Commune. Jugez!... Sans compter... le reste.

Mlle DE SCUDÉRI. — Depuis mon roman d'*Almahide* ou *l'Esclave Reine*, je ne sais rien de plus émouvant que votre histoire.

Mme PRUDHOMME. — Et ce n'est pas tout!... Me revoilà donc sans bonne. Je m'adresse cette fois à la boulangère, qui m'envoie une petite sainte-nitouche de 19 ans. — « Et vous vous appelez? — Noé« mie, pour vous servir, si j'en suis capable. — « Vous savez faire une honnête cuisine bourgeoise? « — Madame peut demander à Mme la princesse de « Cortemberg, rue Pavée, au Marais, 97, de 1 heure « à 3. — Tiens! que je me dis, faut croire que « c'est une parente de la baronne de Munster. « N'importe! » Le lendemain, je me mets sur mon trente et quarante, et je vais frapper à la porte de l'hôtel en question. Un petit valet vient m'ouvrir. — « Mme la princesse de Cortemberg? — Entrez. « C'est sans doute pour une bonne que vous ve« nez? — C'est pour une Noémie qui serait restée « cinq ans ici. — Noémie? une bien excellente fille. « Madame n'en aura que de l'agrément. Une grande « blonde? — Non, une petite rousse. — Cela revient « au même. Je vais vous conduire auprès de ma« dame. » Je suis le même chemin que la première fois, et dans le même salon, au fond du même fauteuil, je revois la même petite vieille. « — Mme la « princesse de Cortemberg? — C'est moi. » En voilà une forte! que je me dis tout bas. « — Vous avez « eu une cuisinière qui s'appelait Noémie? — Oui, « en effet, Noémie... une bien excellente fille; je ne « saurais trop vous la recommander. — Et pourquoi « ne l'avez-vous pas gardée? — Elle m'a demandé « la permission d'aller dans son pays, soigner.... — « Soigner sa mère mourante... Je la connais, votre « histoire, que je reprends en lui coupant la parole. « — Vous êtes déjà venue ici, à ce que je vois. Fal« lait donc le dire. — Vous êtes plus coquine que « princesse, que je lui réponds. — Placer des do« mestiques n'est pas un déshonneur. » Je la fais causer, et j'apprends que, moyennant une redevance, elle sert de référence aux servantes chassées; qu'elle est entretenue par une association de domestiques; que la maison qu'elle habite est la propriété de l'agence; que les sociétaires sans emploi font chez elle, alternativement, le service en grande livrée, pour donner bon air à la maison. Qu'est-ce que vous dites de cette industrie-là?

Mlle DE SCUDÉRI. — J'en parlerai, si vous le permettez, dans mon *Histoire de Philoxipe et Policrite*.

Mme PRUDHOMME. — A votre service.

. . . .

FANTASIO (*abordant Prudhomme*). — Laisse-moi te contempler bonhomme.

PRUDHOMME. — Bonhomme?... Insolent!

FANTASIO. — Voilà bien nos bourgeois, qui s'emporteront ou se pourlècheront pour un qualificatif qui chevauchera derrière plutôt que devant. Je t'eusse appelé *homme bon*, tu m'aurais souri du talon gauche à l'oreille droite.

PRUDHOMME. — Vous conviendrez.....

FANTASIO. — Je vais t'apprendre une grande nouvelle.

PRUDHOMME. — Quoi donc?

FANTASIO. — On vient de faire l'expérience d'une tribune à trappe.

PRUDHOMME. — Où ça?

FANTASIO. — Place Vendôme, au Cercle des Mirlitons.

PRUDHOMME. — Honneur à l'aristocratie studieuse qui consacre ses loisirs et ses trésors à l'amélioration de nos institutions démocratiques. Poursuivez, jeune homme. Je bois vos paroles.

FANTASIO. — Tu dois avoir remarqué, Prudhomme, avec quelle ténacité les orateurs ennuyeux se cramponnent à la tribune.

PRUDHOMME. — Oui!... et mon orgueil en souffre. J'ai eu, je l'avoue, quelques velléités de m'offrir aux suffrages de mes compatriotes. La calligraphie n'est pas représentée à la Chambre. C'est un tort; je dirai plus, c'est une lacune. Je l'ai souvent dit à Mme Prudhomme, qui a le flair politique. — « Mélanie,... c'est son nom;... Mélanie, il n'y a pas à se le dissimuler : la tribune parlementaire côtoie la roche Tarpéienne. Le moment le plus doux pour l'orateur qui y monte, est celui où il en descend. J'en serais descendu, peut-être;... je n'y serais jamais monté.

FANTASIO. — Eh bien, lumière des calligraphes, si la mécanique du Mirliton était adoptée par l'Assemblée, et si jamais tu escaladais le tréteau législatif, tu serais sûr de ton affaire. La plate-forme sur laquelle se tient l'orateur est à bascule. Elle est en communication avec chacun des siéges de l'hémicycle. C'est-à-dire que les députés peuvent, sans quitter leur place, faire rouler une balle de plomb dans un réservoir fixé sous le plancher mobile de la tribune. Le poids des projectiles est calculé de façon à ce qu'un nombre de balles égal à celui de la moitié des députés, plus un, arrivant dans la bascule, la plate-forme chavire et l'orateur disparaît. De cette façon, les législateurs ont un moyen expéditif de se débarrasser de leurs collègues, lorsqu'ils les ennuient, et ils échappent à la mortifiante nécessité de leur imposer silence.

. . . .

PHILINTE. — J'ai vu ce matin, madame, le patron d'une modeste usine auquel une commande de trente mille fusils venait d'être offerte; il l'a refusée. Comme je m'en étonnais : — « Nous ne som« mes plus maîtres de nos ateliers, me dit-il. Un « mot d'ordre venu de Berlin ou de Londres défend « aux ouvriers de fabriquer des armes de guerre. « Elles pourraient leur faire perdre la partie le jour « où il leur plaira de la recommencer. »

ALCESTE. — Une autre consigne vient de circuler; mais celle-là, on ne la suivra pas. Un appel est fait à la nation pour le rachat des départements occupés. L'enthousiasme est général; nous allons peut-être avoir quelques heures consolantes; peut-être nos frères de l'Est seront-ils délivrés plus tôt... L'Internationale le trouve mauvais. Il importe que la France, pour demeurer à sa taille, ne cesse pas d'être avilie. Et voilà ses apôtres qui s'écrient : — « La démocratie a non-seulement le droit, mais « le devoir de repousser par le mépris une aussi « *scandaleuse invitation*. Il faut qu'il soit bien entendu « qu'elle a toujours placé, au-dessus des vaines con« quêtes territoriales rêvées par les Césars, la con« quête de la moindre liberté. »

CÉLIMÈNE. — Donc, suivant ces libéraux, rendre la liberté à une partie de la France, c'est *rêver de vaines conquêtes!*

FANTASIO. — Autrement dit : Gardez votre argent pour la commune, et tant pis pour l'honneur national. Cela ne nous regarde pas.

Mme PRUDHOMME (*bas à M. Prudhomme*). — Faisons une sortie à l'anglaise, monsieur Prudhomme; nous pourrions nous compromettre ici. (*Monsieur et madame Prudhomme sortent.*)

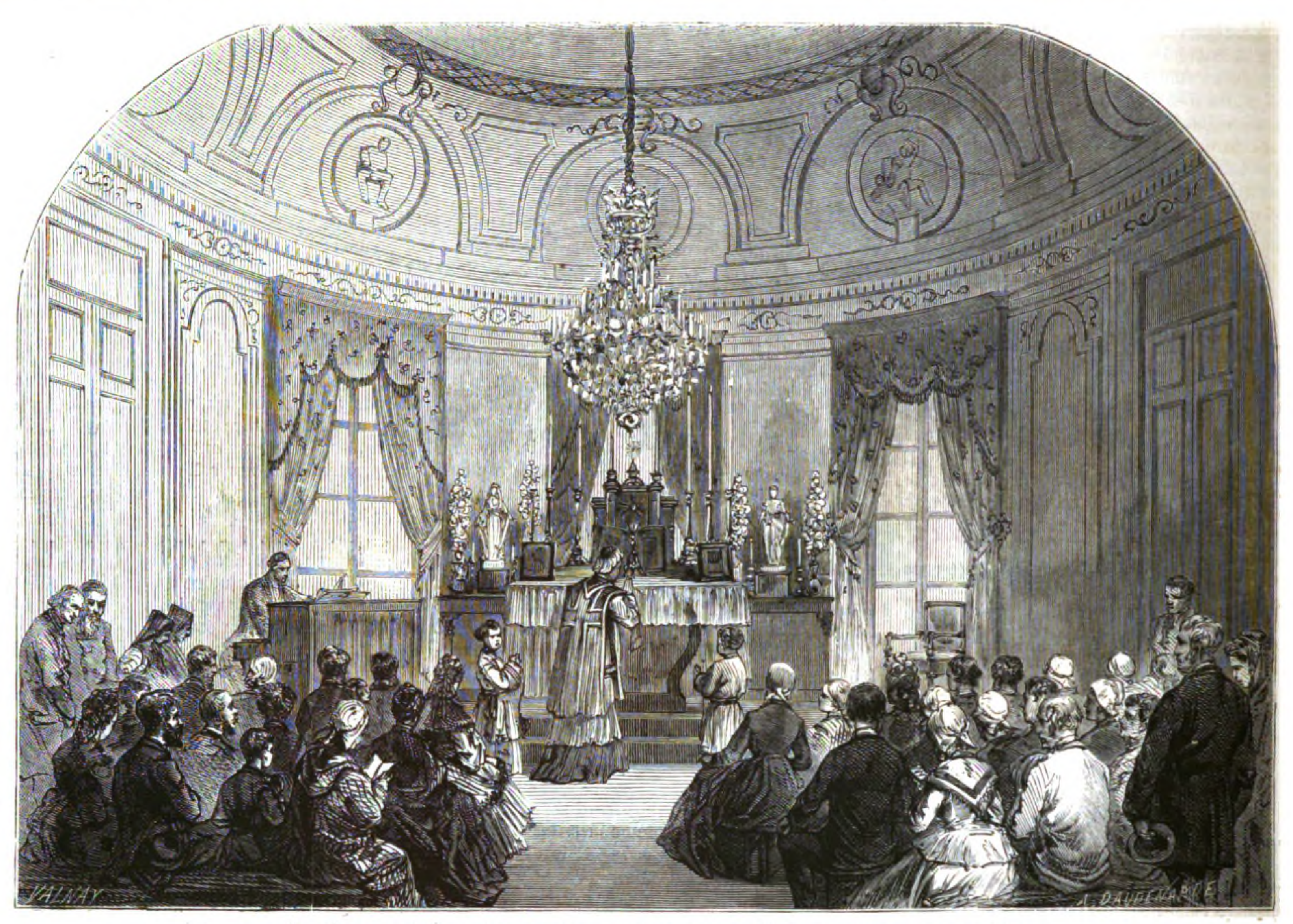
ALCESTE. — Ce sont ces mêmes travailleurs auxquels on s'adresse qui, lorsqu'on les pressait à Châtillon, profitèrent de l'approche de l'ennemi pour se mettre fructueusement en grève, trouvant *scandaleuse* l'invitation de sauver la patrie.

PHILINTE. — Qui, lorsqu'on les invitait à se rendre à Créteil, aux avant-postes, rentraient ivres dans Paris, trouvant *scandaleux* qu'on leur demandât de sauver la patrie.

CÉLIMÈNE. — Qu'importe! l'œuvre s'accomplira. L'enthousiasme grandit et prend toutes les formes pour se produire. Dans les ateliers, les ouvrières travaillent une heure de plus au profit de l'œuvre de rédemption. Les employés abandonnent une partie de leur traitement; les soldats, une part de leur solde; les légionnaires, leur pension. Des magasins, des entreprises de toutes sortes, grèvent de tant pour cent leurs bénéfices. La veuve envoie sa pièce de mariage; la jeune fille, les ornements de sa petite chambre; la pensionnaire, le travail fait en récréation. Tant pis pour ceux qui rient de ces efforts. Que personne ne se décourage. Il n'y a pas de si petite aumône faite à la patrie qui ne soit fructueuse et bénie.

L'Océan est fait de gouttes d'eau.

PIERRE LE HESTRE.



Le salon du château de Montvillers servant de chapelle aux habitants de Bazeilles.

Les ruines de Bazeilles. — (D'après un croquis de M. Von Elliot.)

LA MESSE

AU CHATEAU DE BAZEILLES

A monsieur Dalloz, directeur du Monde illustré.

Monsieur,

Conformément à vos ordres, je me suis rendu à Bazeilles, dans nos belles et pittoresques Ardennes; j'ai vu le maire, le curé, l'instituteur; j'ai causé avec des conseillers municipaux, j'ai interrogé celui-ci et encore celui-là, et je vous apporte un récit pris sur le vif.

Ce qui m'a frappé le plus en entrant dans Bazeilles, c'est l'activité qu'on y déploie; c'est un spectacle vraiment prodigieux que celui de toute cette population à l'œuvre, il semble que l'on contemple une immense fourmilière qu'un pied méchant a désorganisée. L'armée tout entière des fourmis se met en mouvement, celle-ci emporte un brin d'herbe, celle-là son œuf, une autre une parcelle de terre, plus loin trente fourmis essaient de pousser un caillou; vous repassez le lendemain, l'abîme est comblé, le travail intérieur a repris, chaque ouvrier est à son œuvre.

Tel est Bazeilles. De tous côtés les murs s'élèvent, — hélas! au prix de quels sacrifices! — et dans tous ces murs nus et suintant l'humidité, il y a un tisseur penché sur son métier; vous chercheriez en vain un meuble, une assiette, un peu de linge, c'est la misère dans ce qu'elle a de plus complet. C'est navrant!



Le château de Montvillers, appartenant à M. de Fiennes.

ANTIBES. — La ville, le fort carré, le phare de la Garoupe et le pont de la Brague avant la catastrophe du 25 janvier.

(D'après le croquis de M. Daveau, notre abonné.)

Personne au village n'oubliera jamais les fatales journées des 31 août, 1er et 2 septembre. Le village de Bazeilles fut le théâtre de la plus sanglante bataille qu'on puisse imaginer. Si partout on s'était battu de la sorte, la France serait sortie victorieuse de cette lutte ; il y a 10,000 cadavres enfouis sur le territoire de cette malheureuse commune.

Après la déroute de Beaumont, l'armée française, on le sait, se retira sur Sedan. Bazeilles était occupé par l'infanterie de marine, qui fit sur ce point des prodiges de valeur; le village fut pris et repris sept fois, nos braves fantassins avaient fait de chaque maison autant de citadelles où ils se défendirent pied à pied. La population tout effarée, ayant à sa tête le curé et l'instituteur, était venue chercher un refuge au château de Montvillers, domaine qui tient au village et qui, dès le jour de la déclaration de guerre, avait été mis par ses propriétaires, M. et Mme de Fiennes, à la disposition du préfet pour y établir une ambulance. Cinquante-huit blessés français, qui y étaient installés, avaient été bien heureusement enlevés le 30 pour être conduits sur un point moins exposé.

Le 31, il y eut une trentaine de maisons du village brûlées par les bombes. Le 1er septembre, au point du jour, le canon grondait de nouveau ; dès 7 heures du matin, les Bavarois étaient dans le parc de Montvillers, dont ils avaient abattu les murs et brisé les haies, et à 10 heures l'ambulance bavaroise prenait possession du château et en chassait, en les menaçant de mort, les malheureux habitants qui étaient venus y chercher asile. Bienheureux avaient été ceux-là, car le village était en feu, le pétrole commençait son œuvre et on brûlait dans leurs maisons ceux qui y étaient restés. Quarante-huit heures durant, cette œuvre de démons continua ; Bazeilles ne fut plus bientôt qu'un monceau de cendres. Quarante personnes furent brûlées vives dans leurs propres demeures. Deux cents habitants ont péri depuis des suites de ces terribles journées, et tous les enfants qui naissent cette année meurent presque immédiatement. L'histoire impartiale ne pourra pas nier cet épouvantable et inutile forfait accompli froidement, impassiblement, tandis que la capitulation de Sedan venait d'être signée. Un Sedanais m'a remis la pièce suivante, qui a désormais un caractère d'authenticité.

Des affiches avaient été apposées dans quelques hôtels de Sedan et à Bazeilles même, pour implorer en ces termes la charité des touristes anglais : *subscriptions are respectfully solicited in aid of the destitute inhabitants of Bazeilles.* L'autorité militaire allemande donne l'ordre de les enlever par la lettre suivante, adressée à M. le commissaire de police de la ville et insérée dans *l'Indépendance belge* du 3 octobre 1870.

Sedan, 29 septembre 1870.

« J'ai appris qu'à *la Croix-d'Or* et dans d'autres hôtels on fait coller l'affiche ci-jointe pour quêter en faveur des pauvres de Bazeilles.

« Je vois dans cet acte un blâme et une fausse interprétation de la SENTENCE EXÉCUTÉE contre ce village en vertu des droits de la guerre.

« Cela ne peut pas être toléré, surtout de la part d'étrangers qui se permettent de juger la manière d'agir des troupes allemandes, et qui, en outre, font fabriquer encore aujourd'hui des armes et des munitions contre nous.

« Que ces grippe-sous agissent dans leurs pays comme ils l'entendent, je crois qu'il est de notre intérêt d'arrêter ces messieurs et de les renvoyer chez eux.

« *Signé* : RICHARD GOELCH. »

Après cet épouvantable désastre, que deviennent les habitants? Ils fuient dans toutes les directions, ils s'échappent de cet enfer de flammes, gagnant la Belgique et les villages environnants. L'ambulance bavaroise s'installe au château de Montvillers, ainsi qu'une compagnie d'artillerie ; il y avait des morts dans tout le parc ; un témoin nous a raconté que 2,000 cadavres gisaient sur les prairies ; on installe 1,200 blessés partout, dans tous les coins du château ; il y en avait, à ce qu'il paraît, jusque dans la faisanderie. Puis, au mépris de la convention de Genève, on pille, on saccage le château, tous les meubles sont forcés, on s'empare de tout ce qui a de la valeur, bijoux, lingerie, habillements, caves, étable, voitures, matelas, couvertures, armes : en quelques jours 4,000 bouteilles sont vidées, chacun fait sa part, les cuisinières bavaroises emballent jusqu'à la batterie de cuisine.

A l'ambulance bavaroise succède une ambulance anglaise ; à une épouvantable saleté, saleté telle que le typhus était au château, commence à poindre un certain ordre, une certaine propreté. « Je vous déclare, me disait un Ardennais, que les Prussiens sont le peuple le plus sale de la création, ils ne portent pas de bas, même les officiers, leurs bottes sont garnies de suif, ils ne changent jamais de gilet de flanelle, ils ne se baignent jamais et sont remplis de poux ; ils sentent le bouc ; partout où ils ont habité, il faut jeter des monceaux de chaux et de chlore ; ils se bourrent de lard et suintent comme des pourceaux. »

Bientôt commencent à apparaître quelques habitants ; ils viennent pleurer sur leurs ruines, rechercher les cadavres des leurs ; des sociétés de bienfaisance s'organisent en Angleterre, en Belgique ; à Sedan, on quête de tous les côtés, on fournit à ces malheureux du pain et des vêtements, ils couchent dans leurs caves qu'ils sont parvenus à déblayer. Et tandis qu'ils sont là, tristes, sombres et défaillants, des régiments prussiens passent à travers le village en faisant retentir l'air de joyeuses fanfares.

Il n'y a plus d'église, plus d'écoles, plus de presbytère, plus de salles d'asile, plus de mairie, tout a été la proie des flammes. L'ambulance anglaise vient de quitter le château de Montvillers, M. de Fiennes mande aux dignes sœurs de Sainte-Chrétienne de Metz, qui étaient restées au chevet des blessés au plus fort du combat et qui des premières étaient revenues au village, que le château est mis à leur disposition pour y installer les écoles, la chapelle, le presbytère et la salle d'asile.

J'ai entendu la messe dans le salon du château ; j'ai vu là une population fervente et résignée, plus de 200 enfants agenouillés sous l'œil des bonnes sœurs ; jamais je n'ai prié avec plus de ferveur, véritablement c'était un spectacle touchant et de nature à impressionner l'âme la plus froide que de voir six cents personnes élevant leurs âmes vers Dieu et implorant sa miséricorde.

Je vous ferai en quelques lignes l'histoire de cette résidence. Le domaine de Montvillers a été fondé par une ordonnance d'Henry de Latour, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, premier maréchal de France. Cette ordonnance, datée du 5 mai 1619, permet d'établir une foulerie au haut Montvillers. Le domaine est acheté en 1764 par M. Poupart de Neuflize, qui construit le château. En 1836, il passe aux mains de M. Schneider, ancien ministre du commerce, ancien président de l'Assemblée. C'est en 1850 qu'il est devenu la propriété des possesseurs actuels. Montvillers a désormais son histoire. C'est au pied d'un arbre, qui est à deux portées de fusil de la grille du château, que le maréchal de Mac-Mahon fut blessé. En 1814, de sinistre mémoire, Blücher avait établi son quartier général à Montvillers.

Les comités de secours fonctionnent sous la direction d'hommes intelligents et dévoués, et, grâce à leurs efforts, Bazeilles put enfin sortir de ses cendres. On m'a cité bien des noms ; je voudrais nommer tout le monde, mais sans doute, mon cher directeur, vous allez me marchander la place ; permettez-moi cependant de désigner à la reconnaissance des Bazeillais MM. Bulloch, Henry Blount, le comte Muiszech, le pasteur protestant Goulden, M. de Montagnac, MM. Philippoteaux et Golnish, maire et ad-

---

PAPIERS DE FAMILLE

Suite (1)

— Il est déjà un peu tard, dit Prosper à Sylvaine qui avait écouté cette lecture sans l'interrompre.

— Vous devez avoir besoin de repos, répondit-elle en se levant.

— Je ne suis pas fatigué.

— Il sonna. Bernard parut.

— Bernard, vous donnerez des instructions aux gens de la maison pour que les ordres de Mlle Sylvaine soient exécutés comme les miens. A partir d'aujourd'hui, elle occupera cet appartement... Demain, vous prendrez des mesures pour mon installation définitive. Ce soir, je me contenterai d'une chambre.

— Il y a dans l'aile gauche un appartement préparé.

— Alors tout est pour le mieux.

— A quelle heure monsieur le comte déjeunera-t-il?

— Je n'en sais rien... Mademoisellle voudra bien régler cette question?

— A dix heures, dit Sylvaine.

Bernard s'inclina et sortit.

— Vraiment, je suis confuse, dit Sylvaine quand ils se trouvèrent seuls. Vous n'avez pas réfléchi que cet appartement, que vous destinez à une demoiselle de compagnie, sera un jour celui de la comtesse de Poligny.

— C'est, en effet, mon intention. Peut-être, quand vous me connaîtrez mieux, consentirez-vous à ne jamais le quitter.

— Il me semble que je rêve...

— Hier, vous étiez une demoiselle de compagnie, et moi un pauvre clerc de notaire. Pourquoi nos destinées ne subiraient-elles pas la même transformation? M'est-il défendu de vous aimer et de vous le dire?

— Non, vous savez que ce qui vient de vous est cher à mon cœur.

— Vous allez donc savoir la vérité.

Prosper baissa la voix :

— Sylvaine, vous êtes la petite fille du comte de Poligny.

Sylvaine accueillit cette révélation sans surprise.

— J'attendais votre confidence, dit-elle. Mon grand-père m'avait ordonné de ne pas parler la première, et je lui ai obéi... comme je vous obéirai, ajouta-t-elle en rougissant.

— Si les âmes des absents ne sont pas étrangères aux choses de la terre, celui qui a désiré notre union nous portera bonheur... Voulez vous me permettre de vous embrasser, ma cousine, ma fiancée, ma chère Sylvaine?

— Je vous aimerai bien, cher Prosper. Parlez-moi... Je vois bien que la pensée d'un danger qui me menace vous attriste... Je suis une jeune fille bien ignorante, Prosper, mais mon cœur me conseillera. Demain, je me présenterai, avec vous, devant la marquise de Noirsure, et nous verrons si notre amour n'est pas plus fort que sa haine.

— Oui, oui, chère Sylvaine, j'ai foi en vous. Tant que nous serons unis, rien ne pourra vous atteindre... Il faut nous séparer... A demain...

— Adieu!... à demain... de grand matin, n'est-ce pas, cousin?

— Oui, ma bien-aimée, ma chère Sylvaine. Faites de beaux rêves, je vais penser à vous.

ÉPILOGUE

Le lendemain matin, Prosper descendit de bonne heure.

Sur les indications de Marianne, il trouva Sylvaine qui l'attendait au bord de l'étang.

— J'ai été plus matinale que vous, Prosper, dit-elle joyeusement en allant à sa rencontre.

— Chère Sylvaine... Avez-vous bien dormi?

— Oui. J'ai rêvé de vous.

— M'aimez-vous bien?

— Dans mon rêve, je vous le disais... Il me semblait que je vous connaissais depuis longtemps... Dites, cousin, j'ai pensé à une chose.

— Laquelle?

(1) Voir depuis le no 761.

point de Sedan; M. Oudin, juge; M. André Ninnin, banquier; M. Amstein, ancien notaire; M. Horry, etc., etc., et bien d'autres, hélas! dont j'ai oublié les noms.

Que d'histoires étranges j'ai recueillies! — Je pourrais en remplir le numéro entier du *Monde illustré*; — permettez-moi de vous citer trois faits qui termineront bien cette sombre chronique bazeillaise.

On réquisitionnait tous les jours à Sedan; tous les caprices de MM. les officiers prussiens devaient être satisfaits; Dieu sait ce qu'ils ont demandé. Mais il y a des choses qu'il est impossible d'écrire. Un jour, le commandant réquisitionne sa photographie, — il faut vous dire que le personnage était fort laid; — on s'exécute. Le portrait est donné; il était d'une ressemblance désolante. Un aide de camp arrive tout effaré à la mairie, il annonce que le commandant est furieux, et qu'il va imposer à la ville une contribution extraordinaire. — On ne peut pourtant pas accuser le soleil de complicité, répond un spirituel conseiller municipal. Le photographe dut retoucher la photographie; le commandant enjolivé s'apaisa.

Un prêtre bavarois s'abat chez le curé d'un village aux environs de Sedan; celui-ci offre en dînant à son confrère son meilleur vin. Le prêtre bavarois appelle son ordonnance, qui requiert une voiture dans le village, et à la fin du repas, le vin du curé ardennais garnissait le fourgon du curé bavarois. — C'est pour que ça ne tombe pas en des mains profanes, répond le voleur à celui qu'il venait de dépouiller.

Un officier prussien dînait chez une belle veuve dans une ville du Nord; pendant le repas, on entend du bruit; la belle veuve sort pour voir ce qui se passait : on déménageait tout son appartement. — Oh! laissez-moi du moins le portrait de mon mari, s'écrie-t-elle. — C'est trop juste, fait l'officier. Il va chercher le portrait, le remet d'une main à son hôtesse, pendant que de l'autre il détachait délicatement de ses oreilles des brillants qui les ornaient.

En finissant cette lettre, que vous trouverez peut-être trop longue, permettez-moi de dire à vos lecteurs qu'ils peuvent adresser leurs offrandes, pour tous les malheureux bazeillais, au maire président du comité institué par le préfet à Bazeilles; au curé, si c'est pour la reconstruction de l'église et des édifices religieux; les offrandes spécialement destinées aux enfants doivent être envoyées à la sœur supérieure des sœurs de Sainte-Chrétienne, au château de Montvillers, à Bazeilles.

X.

P.-S. — Votre généreux appel, mon cher directeur, a été entendu; on me mande que partout des comités s'organisent dans les Ardennes. L'œuvre gigantesque et si patriotique à laquelle vous avez attaché votre nom va être vigoureusement menée par nos fières et si malheureuses populations qui supportent avec tant de courage l'occupation étrangère.

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE
DES
FEMMES DE FRANCE
POUR CONCOURIR
A LA LIBÉRATION DES DÉPARTEMENTS OCCUPÉS

Dans le but de venir en aide aux efforts patriotiques des femmes de France, le Comité directeur a pensé qu'il convenait de conseiller à tous les Comités d'adopter une organisation administrative qui assurât la marche simple, rapide et régulière de la souscription nationale ouverte sous leurs auspices et avec leur concours.

En conséquence, le Comité directeur recommande l'organisation suivante :

ART. 1er. L'œuvre des femmes de France se compose :
1° D'un Comité Directeur établi à Paris;
2° D'un ensemble de Comités de gestion répandus sur tout le territoire de la France.

ART. 2. Chaque commune a son Comité.

ART. 3. Un Comité de canton relie tous les Comités de communes.

ART. 4. Un Comité d'arrondissement relie tous les Comités de cantons.

ART. 5. Un Comité central de département est établi au chef-lieu et correspond avec les Comités d'arrondissement. Le Comité de département se met en rapport avec le Comité directeur de Paris, rue Le Peletier, 11.

ART. 6. Les fonds recueillis sont versés à la Banque de France et dans ses succursales.

ART. 7. Tous les Comités devront être pourvus d'un registre à souches délivré par le Comité directeur de Paris et en portant le timbre.

ART. 8. Il devra être délivré à tout souscripteur un bulletin détaché du livre à souches.

ART. 9. Les Comités des départements font publier dans les journaux de la localité les listes de souscription recueillies par les divers Comités de département, et en adressent deux exemplaires au Comité directeur de Paris, rue Le Peletier, 11.

ART. 10. Le comité Directeur publie les résultats des souscriptions recueillies dans les départements.

MODES DE SOUSCRIPTION :

ART. 11. **On peut souscrire** en versant une somme comptant.

On peut souscrire à terme en signant, sur papier libre, un engagement ainsi formulé :

Je m'oblige, pour concourir à la délivrance du territoire, à payer la somme de
le *ou aux époques ci-après indiquées.*

On peut souscrire sous condition, dans les termes qui suivent :

« *Je m'oblige, pour concourir à la délivrance du territoire, à payer la somme de*
par chaque cent millions que produira la souscription, soit en argent soit en engagements. »

LE COMITÉ DIRECTEUR DE PARIS.

LA QUÊTE
AU THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL

Le personnel entier des théâtres de Paris seconde avec un élan remarquable notre souscription nationale.

Directeurs, auteurs, artistes, musiciens et employés des théâtres ont droit aux éloges du pays pour l'empressement avec lequel ils ont souscrit à l'idée des directeurs du Châtelet.

Il n'est pas jusqu'aux propriétaires des salles de spectacle qui n'aient voulu s'associer à cet élan généreux. Plusieurs d'entre eux ont abandonné le loyer de la journée, loyer qui, pour le Gymnase, par exemple, dépasse 350 francs.

— Si nous prenions des fusils, et si nous allions déjeuner à la ferme?

— Je ne demande pas mieux, mais je n'ai jamais touché une arme.

— Je vous montrerai. Venez.

Elle s'éloigna en courant, revint avec deux fusils de chasse, et initia Prosper au mécanisme des Lefaucheux.

Comme ils traversaient le parc, ils rencontrèrent Carrier, le garde-chasse.

Prosper et Sylvaine s'embusquèrent à l'entrée d'un clapier; mais c'est en vain que Tapageot, admirable chien courant, ramenait les lapins, Prosper en manqua plusieurs qu'il tira presque à bout portant.

Sylvaine abattit cinq pièces.

— Ce n'est plus de la chasse, cela, dit Prosper avec bonne humeur, c'est du guet-apens.

Ils déjeunèrent à la ferme.

Dans une longue promenade, ils évoquèrent les souvenirs d'un passé lointain, bientôt effacés par les ailes de l'espérance.

De retour au château dans l'après-midi, Prosper fit demander à la marquise de Noirsure si elle pouvait le recevoir.

Sur une réponse affirmative, il se fit annoncer avec Sylvaine.

Tous deux portaient des vêtements de deuil.

Ils trouvèrent la marquise de Noirsure assise à contre-jour dans un grand fauteuil. Elle les invita à s'asseoir sans manifester aucune surprise.

— Madame, dit Prosper, j'ai sollicité cette entrevue, afin de vous faire part des dispositions de mon grand oncle, le comte Meslin de Poligny. En m'instituant son légataire universel, il m'impose, par une lettre confidentielle, des devoirs que je tiens à remplir.

— Quels sont ces devoirs, monsieur?

— Le premier, madame, celui qui vous concerne, est de vous constituer douze mille livres de rente. J'ai prié Me Benoux de préparer un acte à cet effet. Dans cette lettre, il confie à la garde de mon honneur Mlle Sylvaine, sa petite-fille.

— Sa petite-fille? répéta la marquise.

— Oui, madame. Son vœu le plus cher, me dit-il, sera une union entre nous, et il est réalisé. Vous m'avez dit, madame : « N'aimez pas cette jeune fille, et ne permettez pas qu'elle vous aime. » Je viens donc avec elle vous demander loyalement l'explication de ces paroles. Quelle raison peut s'opposer à notre amour et à notre mariage?

— Monsieur, dit la marquise, il serait inutile d'insister sur ce point. Oubliez le conseil que je vous ai donné. Dans quelques jours, j'aurai quitté le château de Poligny pour n'y jamais revenir.

— Madame, cette demeure a été la vôtre pendant plus de cinquante années. On ne rompt pas une telle habitude sans danger. Je ne me crois ni le droit, ni le pouvoir d'influencer votre volonté. Je tiens seulement à vous dire que vous pouvez considérer le château de Poligny comme votre propre maison. Vous y serez traitée avec le respect qui vous est dû, sans même que je croie mériter un remerciement.

— Quand vous connaîtrez l'histoire de votre famille, monsieur, peut-être changera-t-elle vos idées sur ce point.

— Je n'ignore rien du passé, madame, et je désire que l'avenir le fasse oublier.

— Vous avez le caractère généreux, comte de Poligny... Vous êtes digne de porter le nom de celui qui n'est plus. Mais, ajouta-t-elle en désignant Sylvaine, cette jeune fille pense-t-elle comme vous?

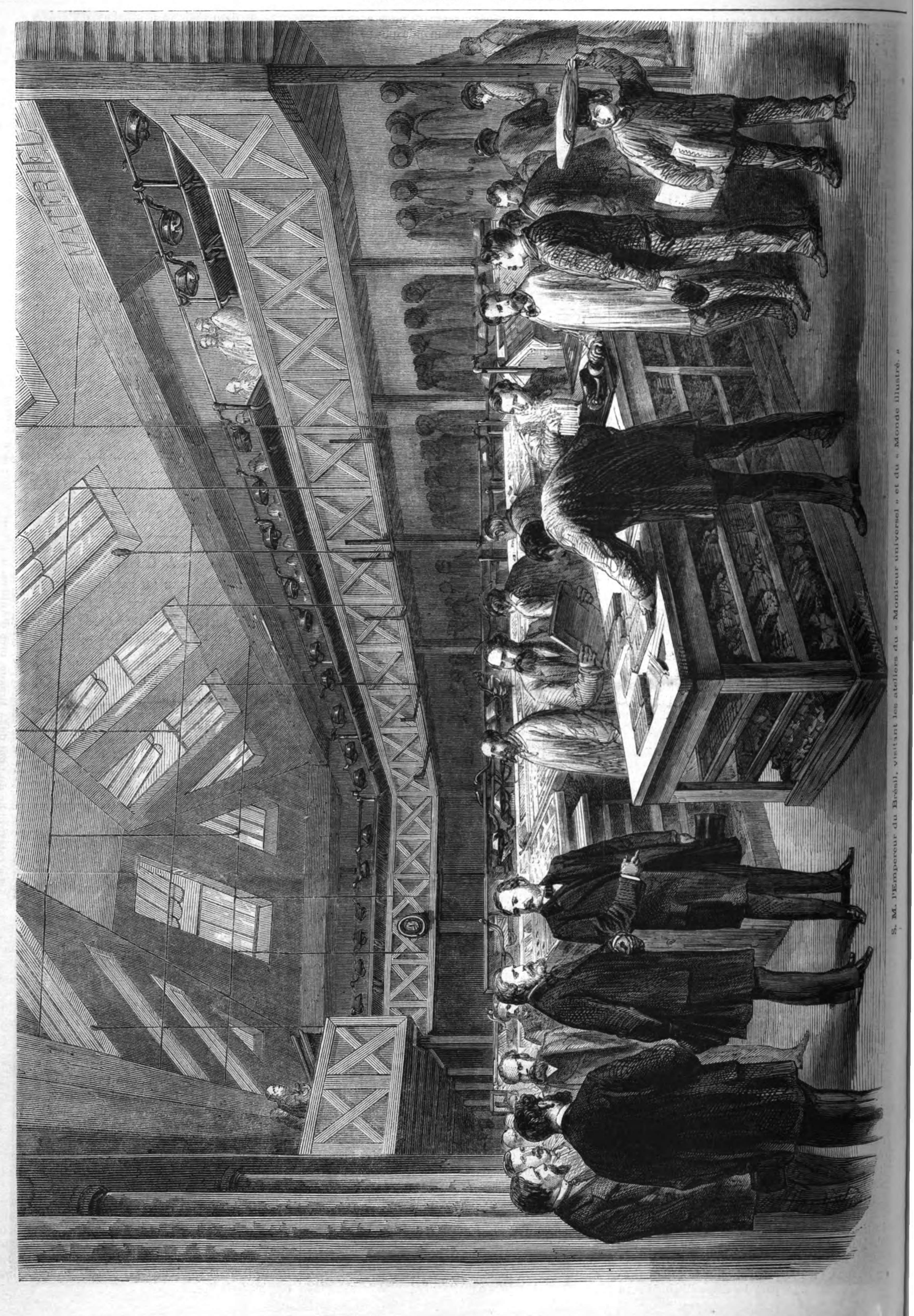
— Celle qui va partager ma vie ne saurait m démentir; cependant elle aurait quelque droit à demander compte du servage qui lui a été imposé dans sa propre famille.

— A-t-elle eu à se plaindre de sa condition? Elle a reçu l'éducation des filles de bonne maison. Ici, elle a vécu à mes côtés, elle a partagé mon appartement et mangé à ma table.

— C'était une enfant, ignorant que son aïeule était morte assassinée, et que sa mère avait déjà chèrement payé la faute de sa naissance. Qu'avait-elle fait, elle, orpheline abandonnée, pour être demoiselle de compagnie sous les yeux de celui qui n'osait l'appeler sa fille?

— Le comte de Poligny n'a-t-il pas librement accepté cette situation, qui était la conséquence de sa trahison?

— Non, madame, il ne l'a pas librement acceptée. Il l'a subie, craignant que votre vengeance n'allât encore plus loin. En vérité, madame, la mission qui m'a été confiée me ferait un devoir d'agir ainsi, si je n'avais une raison plus impérieuse et un titre qui parle de lui-même : je suis fiancé à ma cousine Sylvaine.



S. M. l'Empereur du Brésil, visitant les ateliers du « Moniteur universel » et du « Monde illustré. »



La catastrophe du pont de la Brague, près d'Antibes. — (D'après le croquis de M. Daveau.)

En nous envoyant le chiffre de la recette et de la quête du théâtre du Palais-Royal, M. Plunkett nous écrit :

« Tout notre personnel abandonne un jour d'appointements. Les auteurs, MM. Meilhac et Halévy offrent leurs droits; en outre tous les artistes du Palais-Royal font souscrire leurs parents, leurs amis, et nous espérons vous envoyer dans peu de jours un chiffre des plus satisfaisants.

« La quête du théâtre du Palais-Royal a été faite par les soins de MMmes Julia Baron, Georgette Ollivier, Reynold, Valérie, Damain, Breton, Miette, Cellini, Gouvion, Dalbert et Balhaut. »

Voici maintenant, d'une manière encore approximative, le montant des sommes produites par cette soirée :

Comédie-Française	8,236 31
Opéra-Comique	5,200 »
Gymnase	4,730 50
Châtelet	4.0 0 »
Palais-Royal	5,372 45
Ambigu	3,042 »
Château-d'Eau	1,845 »
Gaîté (partie de la recette, quête, abandon des droits d'auteur, offrande personnelle de M. Boulé, etc.)	1,500 »
Vaudeville, quête	448 »
Théâtre Saint-Pierre, quête	73 55
Théâtre Molière, quête	65 90
Vauxhall	1,348 »
Valentino	1,021 »
Tivoli	861 »
Eldorado, quête	600 80
Alcazar	436 20
Ba-ta-clan	285 05
Concert Parisien	247 »
Concert du XIXe Siècle	108 40
Concert du Saumon	40 30
Concert du Gaulois	79 25
Concert de la Gaîté	51 45
Total	39,591 86

PARIS BŒUF-GRAS

J'ai rencontré M. Badaud. Il était désolé. Son visage, qui d'ordinaire s'épanouit en un sourire bête et inamovible, avait pris un air renfrogné et lugubre.

Il cheminait en regardant les passants avec fureur.

Et comme l'abordant je lui avais demandé :

— D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère ?

Il me répondit en brandissant un journal :

— Lisez, là... à la seconde colonne. Si c'est ainsi qu'ils comptent faire aller le commerce. Je vous demande un peu!... Avec cela que Paris était déjà bien gai! Ils suppriment le bœuf-gras par dessus le marché! Est-ce que vous ne protesterez pas, vous autres journalistes? Tout cela pour économiser six mille francs que la ville de Paris donnait pour le cortége.

Sur quoi, M. Badaud s'éloigna en levant les mains au ciel et sans même attendre que j'eusse pu lui répondre.

Si le brave homme était seul de son espèce, il n'y aurait pas à s'en préoccuper. Mais la famille Badaud se compose de plusieurs milliers de membres qui tous colportent depuis trois ou quatre jours la même doléance grotesque.

Examinons donc.

Certes, s'il ne s'agissait que d'une question d'économie, il serait mesquin et inintelligent de priver Paris d'un de ses plaisirs habituels. Toutes les fois (et elles sont trop nombreuses) qu'on a liardé au détriment de la pauvre capitale, quiconque avait souci de ses véritables intérêts a protesté énergiquement. Mais ne sentez-vous pas que c'est ici une question de dignité publique?

Pauvre M. Badaud, que je vous plains! Vous qui n'êtes ni citoyen, ni homme, vous qui n'êtes qu'un bipède, vous ne comprenez pas ces choses-là, sans doute. On devrait pourtant essayer de vous les expliquer, ne fût-ce que pour vous empêcher de déshonorer le pays auquel vous êtes censé appartenir.

Je me rappelle, monsieur Badaud, je me rappelle, pour mon malheur et pour le vôtre. Quoi qu'en aient dit les belles phrases, c'est vous déjà qui l'an dernier, oubliant le patriotisme pour la curiosité, vous en allâtes aux Champs-Élysées regarder de près les cuirassiers blancs qui campaient sur le bitume, et les grenadiers de Guillaume, dont les musiques exécutaient des polkas brillantes.

Vous êtes incorrigible, monsieur Badaud : *Panem et circenses*. Dans ce temps-là vous étiez déjà comme cela.

Si l'on vous eût, en l'an de dettes et de deuil 1872, offert la réjouissance d'un bœuf-gras avec accompagnement de mousquetaires de la boucherie et de Vénus à vingt sous l'heure, vous seriez accouru, vous auriez fait la haie, vous vous seriez ébaudi, vous auriez applaudi.

Un spectacle! que vous importe le reste?

Et vous ne vous seriez pas même dit que l'étranger regardait par-dessus votre épaule, rougissant pour vous, en voyant qu'il ne pouvait vous faire rougir vous-même.

Il eût été si plein d'à-propos le cortége de joie! Demandez l'ordre et la marche. Quelle marche! quel ordre!

D'ici, je vois le joli itinéraire qu'on aurait pu rédiger, avec station devant chacun de nos souvenirs de douleur et de honte.

On serait parti de là-bas, tout là-bas! L'abattoir de la Villette est justement placé à deux pas des fortifications. Les chicards auraient pu voir, en chevauchant, l'endroit où les gens de cœur se faisaient tuer pour eux l'année dernière.

Charmante entrée en matière, n'est-il pas vrai, monsieur Badaud?

A moins qu'on n'eût mieux aimé partir du Palais de l'Industrie, où les Prussiens couchèrent l'an dernier, lorsque vous les honorâtes de votre visite...

Première étape au Corps législatif, histoire de nous rappeler que c'est de là que sortit le *bon à tirer* donné par la docilité des courtisans au fol auteur d'une déclaration de guerre à jamais maudite.

Seconde étape au ministère des finances... Comme un quadrille dansé devant ces ruines aurait été opportun et enchanteur! La guerre civile après la guerre étrangère! Tous les souvenirs riants se succédant et venant saluer au passage la mascarade avinée.

Les Tuileries!... l'Hôtel-de-Ville!... la cour des Comptes!... On dirait que la dévastation suivit un de vos anciens programmes, faisant halte là où vous faisiez halte.

Dieu! les plaisantes coïncidences! et comme on aurait ri!

Sans compter ce qu'il y aurait eu d'exquis dans cette promenade à travers les quartiers où naguère le bombardement semait l'épouvante et la mort!

Les murailles jadis éventrées par les obus auraient regardé stupéfaites ce défilé d'oripeaux, cette procession de *chienlits*. Il est même une chose que vous aviez oubliée probablement, cher monsieur Badaud, et qui aurait donné une saveur toute piquante à la chose.

Derrière les rideaux de la plupart des fenêtres devant lesquelles on aurait passé, se serait caché

— Vous vous aimez... déjà?

— Oui, madame.

— Vous répondez facilement à une question bien grave.

— Sylvaine pardonne à la main implacable qui s'est appesantie sur son enfance, madame; c'est à cette marque qu'il faut la juger, son amour et le mien peuvent aller de pair avec votre vengeance.

— Vous parlez d'amour devant moi, jeune homme?

— Pourquoi me serait-il défendu d'en parler? Est-ce un sentiment si rare, que l'homme le plus humble ne puisse le trouver dans son cœur?

— La vie pour vous n'a que des sourires, vous êtes enivré par le mirage d'une fortune nouvelle, mais je ne veux pas jeter l'ombre de mes années sur un beau rêve de la jeunesse. Votre conduite envers moi suffirait pour me faire renoncer aujourd'hui à ce qui fut l'unique pensée d'une longue existence. Vous avez prononcé tout à l'heure le mot qui sépare nos destinées. Je vous parlerai donc en toute liberté, pour que vous ne jugiez pas ce que vous n'avez pu comprendre.

« Je n'ai jamais su ce que c'était que les affections de famille, les soucis de l'existence, le regret du passé, l'inquiétude de l'avenir. J'ignore ce qu'on appelle les sentiments, les intérêts, les souvenirs et l'espérance. Pour moi, toutes ces choses sont des mots vides. Avant de savoir ce qu'on appelle une passion, j'ai refusé d'épouser un prince; avant de connaître la vie, j'ai méprisé la mort.

« Un autre que Meslin aurait pu m'offrir la liberté qu'il m'apportait. J'avais vu des gentilshommes plus beaux que lui. Je savais qu'il y avait des esprits supérieurs au sien. Il n'avait ni un beau visage, ni un grand génie, ni une haute vertu : je l'ai aimé.

Elle cessa un instant de parler, puis elle reprit avec la même froideur :

« Je l'ai aimé parce qu'il ne m'aimait pas.

« J'obéissais à un penchant fatal. Il me trouvait belle, mais je sentais que pour cet homme j'étais un être indifférent. Jamais il n'a rien fait pour se faire aimer de moi.

« Je lui appartenais pour prix de ma vie, et mon honneur devait payer ma rançon.

« Il ne l'a pas exigé.

« Plus tard, après une trahison inutile, il n'a pas même songé à me faire un reproche de la mort de Lucrezia Martello.

« Je lui ai annoncé ma résolution de me séparer de lui.

« Il m'a répondu : « Séparons-nous librement, comme nous nous sommes unis. »

« La mort de sa fille l'a trouvé froid.

« Je crois qu'il m'a donné de sa vie toute la part qui pouvait s'en détacher. Je l'ai tant aimé qu'il a cru qu'il m'aimait.

« Je ne sais quel acharnement me poussait à fouiller cette âme vide, à interroger ce regard inflexible. Jamais l'œil de Meslin n'a pleuré, jamais son cœur n'a battu.

« Après bien des années, le temps a fini par amollir cette nature de pierre. Ce qu'il éprouvait pour sa petite fille ressemblait à de l'affection paternelle, mais ce n'était pas un sentiment humain. C'était l'humiliation de la vieillesse.

« Il est mort comme il a vécu, sans haine et sans amour.

« Maintenant, vous comprendrez peut-être le secret de ma vie. Vous croyez vous aimer. Vous vous rappellerez un jour que vous avez vu une femme qui a aimé jusqu'à sa mort.

« Je n'ai besoin ni de votre pardon, ni de votre hospitalité. Je ne veux pas me repentir et mes heures sont comptées.

....

Quelque temps après, Prosper et Sylvaine furent unis.

Le jour de leur mariage, mourut la marquise Clorinde de Noirsure.

Elle fut enterrée dans le caveau de la famille, auprès de Meslin, qu'elle avait aimé.

CHARLES JOLIET.

FIN

Nous commencerons dans le prochain numéro la publication d'une intéressante nouvelle de M. MARTIN DOISY. — LA CRÉOLE.

quelque deuil de famille : mère pleurant un fils, sœur pleurant un frère, femme pleurant un époux.

Comme le son des trompes de carnaval leur aurait été doux à entendre! Comme les échos de vos musiques discordantes et ironiques seraient allés troubler à propos leurs pieuses songeries!

Voilà pourtant où nous en sommes.

Il faut qu'un avis informe le public qu'on ne déposera pas de gaieté le long des trottoirs au lendemain de nos défaites et de nos désastres.

Je sais bien l'objection. Les bals masqués fonctionnent, donc...

Les bals masqués se passent à huis-clos pour ainsi dire. Chaque samedi, les pierrots clandestins, les clodoches honteux qui s'y glissent, rasent les murailles pour qu'on ne les voie pas. La nuit, de plus, étend sur leurs loques un manteau protecteur.

Mais à ciel ouvert, en face du soleil, carnavaler à la santé du Prussien! C'eût été monstrueux!

Je veux croire encore qu'on ne nous fera pas l'outrage de publier cette année les règlements de police destinés à modérer les ébats du Mardi-Gras.

Je m'imagine qu'il ne se trouvera pas même un Gavroche pour descendre dans la rue avec un faux nez.

Nous devons d'autant plus respecter notre défaite, que les vainqueurs respectent moins leur victoire.

Hélas! nous ne le connaissons que trop bien dans tous ses détails, votre hideux cortège du bœuf-gras.

C'est la France qui en figura le principal personnage.

On la menait ainsi enguirlandée, étourdie par les fanfares, à l'abattoir final.

Monsieur Badaud, il faut y renoncer, et avoir de la pudeur malgré vous. Une fois n'est pas coutume.

PIERRE VÉRON.

LA CATASTROPHE

DU PONT DE LA BRAGUE

(Voir page 73)

Une tempête de deux jours; un torrent qui brise un pont-viaduc de quatre arches; un train, se lançant à toute vitesse dans le vide, au milieu des ténèbres; vingt-six personnes entassées ou broyées au fond de l'abîme où les wagons roulent avec les décombres qu'assiégent des vagues furieuses, — voilà un accident presque ordinaire en Amérique, mais assez rare, Dieu merci! chez nous pour que l'émotion soit grande.

Exagéré d'abord, le nombre des victimes de l'accident du pont de Brague se réduit à six morts et à huit blessés, sans compter le chauffeur et le mécanicien qui ont péri les premiers. Par un hasard miraculeux, un contre-coup a subitement décroché et dressé sur le bord du gouffre, contre le parapet, un wagon contenant six personnes, au nombre desquelles se trouvait Mme Damoreau-Cinti. Les travaux de sauvetage furent commencés aussitôt par deux ou trois habitants du pays, et continués ensuite avec le concours actif des autorités d'Antibes. On cite surtout M. Isnard, qui a sauvé une jeune fille entraînée par le courant vers la mer, et un gendarme qui a traversé le torrent à la nage pour établir avec une corde le mouvement de va-et-vient nécessaire au transport des victimes.

Les dessins, envoyés par nos correspondants de Cannes et d'Antibes, donneront une idée complète des lieux. Dans le premier, on voit le pont en son premier état; au loin, la mer; à droite, le phare de la Garoupe, le fort carré et la ville d'Antibes.

L'EMPEREUR DU BRÉSIL

AUX ATELIERS DU « MONITEUR UNIVERSEL »

(Voir page 72.)

Dans la matinée du 25 janvier, la maison du *Moniteur universel*, où s'impriment également le *Monde illustré* et plusieurs autres journaux, a reçu la visite de l'Empereur dom Pedro.

L'Empereur est arrivé vers dix heures du matin, vêtu avec sa simplicité ordinaire, accompagné d'une seule personne, M. Liais, le directeur de l'Observatoire de Rio-Janeiro, que la dernière page de ce numéro fera mieux connaître à nos lecteurs.

M. Paul Dalloz, notre directeur, a reçu l'Empereur à son arrivée.

Dom Pedro a voulu tout voir : les spacieux ateliers où se composent tous les journaux de la maison, la clicherie, la galvanoplastie, la tremperie, où fonctionne le nouveau procédé de M. Tolmer, chef du service de l'imprimerie; les quatre chaudières qui font marcher les vingt machines à imprimer, enfin les presses mécaniques, qui ont fonctionné devant lui et ont tiré des numéros du grand *Moniteur*, du *Petit Moniteur* et de la *Petite Presse*, spécialement destinés à Sa Majesté, portant en tête de la première colonne ces lignes commémoratives :

« Aujourd'hui 25 janvier 1872, Sa Majesté l'empereur du Brésil nous a fait l'honneur d'une visite.

« Nous souhaitons que ce numéro, *tiré en sa présence*, soit, auprès de Sa Majesté, un témoignage de la reconnaissance qu'inspire à tout cœur français son séjour à Paris, après les cruels désastres qui ont frappé notre pays. »

Pendant sa visite, l'auguste visiteur n'a cessé de montrer la sagacité et l'affabilité qui l'ont rendu si vite populaire parmi nous.

COURRIER DU PALAIS

L'affaire *Tichborne* touche à son dénoûment. M. l'attorney général a pris la parole au commencement du mois, et il en était, quand j'ai reçu les dernières nouvelles, à son seizième jour de plaidoirie; il avait, je crois, terminé son exposé, et il allait entrer dans la discussion, dans le vif du débat. Décidément, puisque le jour du jugement approche, — à pas lents, c'est vrai, mais enfin il approche — je préfère vous le donner dans son entier. La petite analyse que je vous ai rapidement esquissée, quand je vous ai parlé de cette affaire pour la première fois, vous permettra d'attendre sans trop d'impatience un résumé plus complet.

Rien de nouveau d'Amérique; on dirait que la *Borgia de Baltimore* est jalouse de Tichborne; les audiences se succèdent, et le résultat final est toujours imprévu, pour nous du moins.

Par exemple, l'affaire de M. Place, ex-consul général à New York, a été terminée jeudi dernier. La cour d'appel de Paris a rendu un arrêt qui infirme le jugement du tribunal correctionnel; et M. Place, qui avait été acquitté en première instance, est condamné à deux ans de prison et 3,000 francs d'amende. Il a formé immédiatement un pourvoi en cassation.

On dirait vraiment que je m'occupe de toutes mes vieilles promesses des dernières semaines, et que j'ai hâte de mettre au panier toutes ces notes qui jaunissent sur mon bureau, en attendant un jugement ou un arrêt... et, franchement, il y a un peu de cela! Si vous saviez ce que l'on perd de temps et de lignes à ce préambule, aussi fastidieux que nécessaire : « Vous vous rappelez que .. Vous vous souvenez que... Je vous avais expliqué que... Mes lecteurs n'ont pas oublié que... » et, le plus souvent, suit un récit que, ordinairement, j'entortille fort, pour vouloir trop l'abréger. Voyons! comment ferai-je pour vous dire aussi que le procès de Beauffremont est recommencé sous une forme nouvelle? Comment m'y prendrai-je pour vous faire connaître un arrêt de la cour, qui a confirmé le jugement de première instance, lequel déboutait M. Teulat de sa demande formée contre le prince Raymond de Broglie et MM. les docteurs Lassegne et Girard de Cailleux, en réparation du préjudice à lui causé par une arrestation arbitraire et une incarcération dans une maison d'aliénés?

Vous devez vous souvenir de... Là, voyez-vous? j'y retombe dès le premier essai! Et, cependant, comment faire? Les avocats ont dit certainement des choses nouvelles et agréables... pas à leurs adversaires; il est évident que des incidents se sont produits ou se produiront à ces audiences, incidents qui rentrent dans mon cadre; pour un chroniqueur, incident obligé!

Bah! laissons aller ma plume et le hasard, et nous verrons bien!

Le procès des otages est terminé. Après le réquisitoire si remarquable de M. le commandant Rustan, le débat a, pour ainsi dire, recommencé au profit de Pigerre et de François; deux individus, nouvellement arrêtés, Jarrault et Sicard, ont jeté heureusement une lumière, un peu tardive, sur les faits reprochés aux deux accusés que je viens de nommer. Pigerre niait avec énergie avoir commandé le peloton d'exécution; cinq témoins le reconnaissaient de la manière la plus formelle. Il attribuait cela à leur malveillance d'abord, puis il invoquait une certaine ressemblance qui pouvait, à la rigueur, tromper les témoins. Sa prétention s'est trouvée justifiée par un incident tout à fait dramatique. Un nommé Sicard, un malheureux qu'une maladie de poitrine a mis au bord de la tombe, a pu être amené devant le conseil, et sa ressemblance avec Pigerre est frappante. Pigerre a été acquitté, mais il reste sous le coup d'une précédente condamnation qui l'envoie dans une enceinte fortifiée pour y passer le reste de sa vie. Quant à son sauveur inattendu, c'est la maladie qui le condamne, — et sans appel. — Genton seul a entendu prononcer contre lui la peine capitale; François et plusieurs autres seront envoyés au bagne, et plusieurs des surveillants de la Roquette, que nous avons signalés, ont été condamnés pour vol à la réclusion ou à l'emprisonnement.

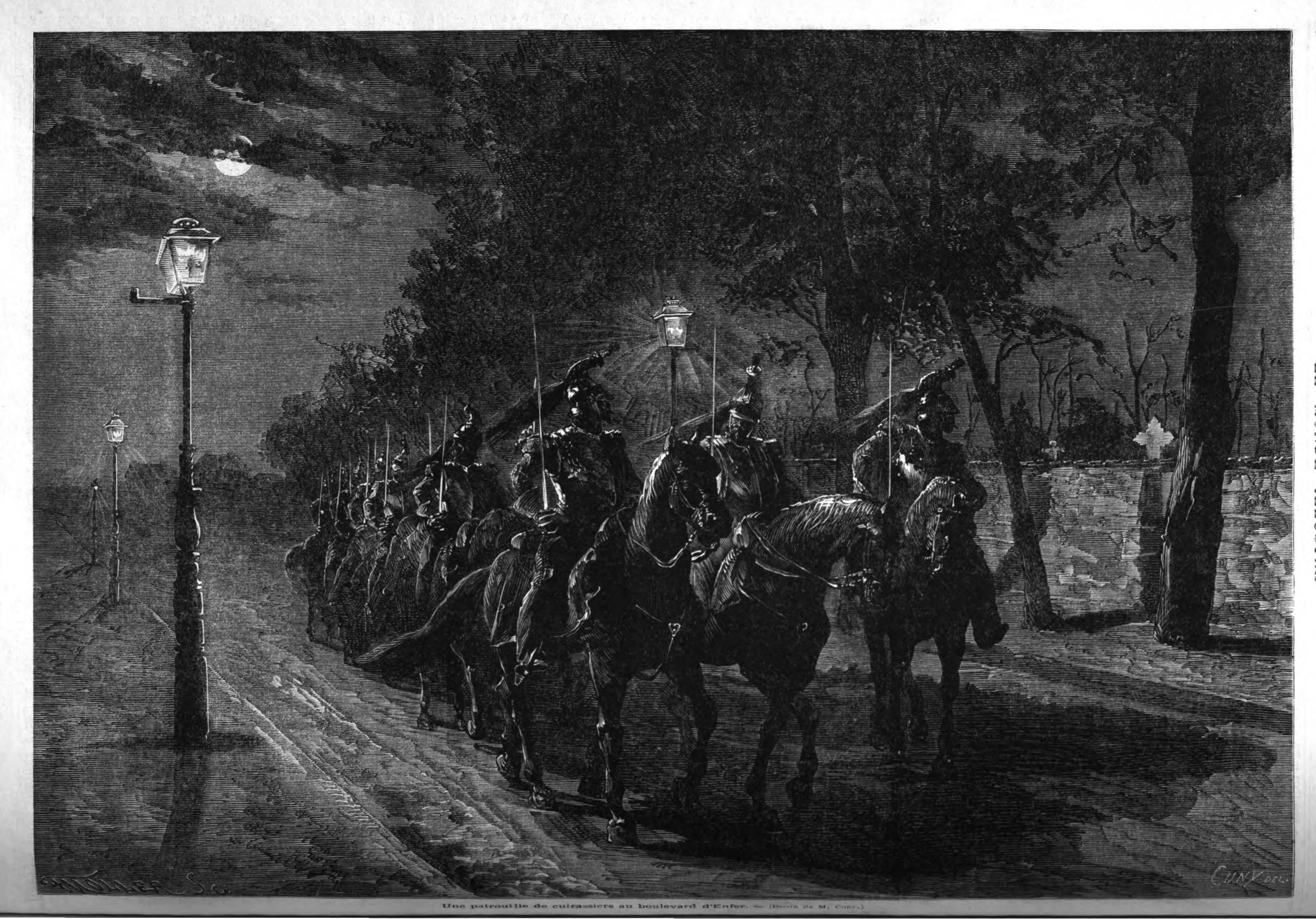
Pour ne pas sortir brusquement des choses de la Commune, je vous parlerai du procès en séparation de corps des époux Rennier. Monsieur et madame étaient fort mal ensemble, car les assignations remontent à une date bien antérieure au 18 mars; c'est même une histoire commencée avant la guerre. Pendant la Commune, madame dénonça son cher mari à Protot et à Ferré, et, elle-même, à la tête d'un bataillon de fédérés, serait allée exécuter l'ordre d'arrestation qu'elle avait obtenu. Monsieur est bientôt reconnu innocent de toute conspiration avec Versailles, et on le met en liberté. Alors madame obtient un nouvel ordre; mais monsieur, qui connaissait les bonnes dispositions de madame, s'était hâté de quitter Paris. Les troupes entrent dans la capitale, et vous croyez peut-être que tout est fini? Quelle erreur! Après avoir dénoncé aux communeux son mari comme Versaillais de cœur, elle le dénonce à l'autorité régulière comme un communeux de haute lice. Il est vrai que, cette fois, monsieur avait pris les devants, et avait dénoncé madame comme pétroleuse.

Voilà la touchante histoire conjugale qui résulte des plaidoyers combinés de Me Saglier, avocat de monsieur, et de Me Dutard, avocat de madame. Le tribunal a prononcé la séparation de corps au profit de monsieur, et madame est condamnée aux dépens. Mais est-ce là un dénoûment? Je l'ignore; mais j'en doute.

Est-ce que les discussions théâtrales et artistiques ne vous font pas, comme à moi, l'effet d'être complétement déplacées en ce temps-ci? La commission des auteurs et compositeurs dramatiques a poursuivi en contrefaçon M. Bartholy, le directeur du théâtre Molière. Il n'est pas inutile de dire, pour trancher une question d'archéologie qui pourrait embarrasser les races futures, que le théâtre Molière, l'ancien, celui du vieux passage Molière, n'existe plus, — l'immeuble du moins. Les intrépides impresarios qui ont pris la direction ont transporté sur le char de la Rancune, du Destin de l'Étoile, leurs oripeaux dans une des galeries du passage du Saumon. Là, on jouait en petit comité, en si petit comité, que c'est miracle que la commission des auteurs dramatiques s'en soit aperçue, *le Trésor volé, l'Empoisonneuse*, qui n'étaient autres que les pièces jouées et connues sous les titres de : *l'Argent du Diable* et *la Servante du Val Suzon*... et ainsi de beaucoup d'autres pièces qui, déguisées ou non déguisées, prétendaient échapper à la rétribution que la société des auteurs perçoit pour ses membres.

— Ah! mon Dieu! répondait M. Bartholy, à qui l'on demandait 10,000 francs de dommages-intérêts, si vous saviez ce que produirait aux ayant droit ma recette au taux de 4 pour 100, de 6 pour 100, ou même de 12 pour 100! *De minimis non curat prætor!*

Le tribunal correctionnel l'a condamné à 50 francs d'amende et à 50 francs de dommages-intérêts. Il



Une patrouille de cuirassiers au boulevard d'Enfer. — (Dessin de M. Cuny.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



Inconvénient de porter des Rois à Belleville.

— Fait-elle sa princesse!
— Avec une préface, encore! comme l'autre.



ÉTRANGE!
Être Parisien et avoir une ombre chinoise!



Si l'exactitude est la politesse des rois,
v'là un rude malhonnête!



Le bœuf-gras trouvant un rude concurrent cette année!



— J'espère que vous lui apportez sa feuille de route?



Apprendre aux lycéens à se jouer plus tard des obus.



— 2,000 francs pour un âne?
— Dame! ils vont devenir rares avec l'instruction obligatoire.



Ah! sapristi! probablement une carte que j'aurai oublié de rendre.



JANVIER
Le service obligatoire!



— Décidément, chère amie, à vous le pompon!



— Je t'ai acheté un des diamants de la couronne!
— Crasseux! c'est pas le Régent!

prétend, dit-on, qu'il y perd, et qu'il aurait mieux fait de se soumettre à la perception régulière; mais si vous m'en croyez, vous n'accepterez pas cela comme parole d'évangile. D'ailleurs, il y a le principe; le principe avant tout. Il faut pourtant que l'on s'habitue à croire que les auteurs vivent de leurs pièces et de leurs écrits. J'ai eu le malheur de connaître un soi-disant honnête homme — par exemple, j'affirme qu'il croyait l'être — qui s'abstenait par tous les moyens de droit — ou autres — de payer ce qu'il devait à un artiste ou à un poëte, parce que, disait-il, « c'est un tas de *mange-tout* qui ne payent personne! » Tous les raisonnements, et les plus sages et les plus concluants du monde, auraient échoué contre cette réplique invariable : Mais puisqu'ils ne payent pas leurs dettes, eux! » Je crois même qu'il prononçait *eusse!*

Et le procès des fusils *Chassepot?* Et le procès des *deux benzines?* et la boutique de la rue d'Amboise? Il faut attendre!

PETIT-JEAN.

THÉATRES

AMBIGU : *Lise Tavernier*, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. Alphonse Daudet. — CLUNY : Reprise de *l'Aveugle*. — FOLIES-DRAMATIQUES : Reprise de *Chilpéric*. — Nouvelles.

Nous sommes en province. Lise Tavernier est une ancienne religieuse émancipée par la Révolution (la première), et représentée par Mme Marie Laurent. On voit d'ici la terrible Ursuline que cela fait avec sa lèvre supérieure ombrée, ses sourcils qu'on dirait tracés au charbon, et ses grands yeux semblables à deux cavernes de phosphore. Repoussée par le monde au milieu duquel elle avait essayé de rentrer, Lise Tavernier, le cœur rempli d'amertume, s'est résignée à vivre solitaire sur les ruines de son couvent. On ne saurait méconnaître dans ce personnage quelque chose d'originalement accusé et qui ne se trouve pas dans les drames de tous les jours. Lise Tavernier était née pour faire une épouse dévouée, une excellente mère de famille; son célibat forcé a refoulé en elle tous les bons sentiments qui ne demandaient qu'à éclore, toutes les précieuses qualités qui ne demandaient qu'à fleurir. Ce n'est pas la nonne sanglante, c'est la nonne farouche.

Autour de cette sombre béguine rôdent deux oiseaux de proie, deux gredins consommés, *moussu* Roure et Maximin, l'oncle et le neveu. Roure est un marchand de bric-à-brac et particulièrement d'objets d'église, tels que ciboires, chandeliers, calices, ostensoirs et encensoirs. Un jour que Lise Tavernier est venue lui vendre deux burettes d'un riche travail, il a flairé un trésor dans les ruines du couvent des Ursulines, et dès lors il s'est expliqué la persistance de la vieille fille à habiter ce cloître délabré. Roure, à partir de ce moment, n'a plus eu qu'une idée fixe, qu'un projet : découvrir ce trésor et s'en emparer. Rien ne lui coûtera pour arriver à ce but. Mais comment arracher à Lise Tavernier le : *Sésame, ouvre-toi!* qui doit démasquer le souterrain recélant tant de richesses soupçonnées?

Moussu Roure ne demeure pas longtemps embarrassé; ce n'est pas seulement un marchand de bric-à-brac, que moussu Roure, c'est encore un profond philosophe qui a fait de longues études sur le cœur humain et spécialement sur le cœur des femmes. Il suppose que celui de Lise Tavernier n'est pas plus inaccessible qu'un autre (l'impertinent!), et il lance sur elle son coquin de neveu, Maximin, qu'il juge irrésistible. Les instructions de Roure à Maximin rappellent celles de Don Salluste à *Ruy Blas* :

> Et que m'ordonnez-vous, *mon oncle*, maintenant?
> — De plaire à cette femme et d'être son amant.

Amant ou époux, peu importe! Roure, dont l'esprit est absolument dépourvu de préjugés, ne tient pas au titre : il ne tient qu'au trésor, dont il révèle l'existence à Maximin, sous la condition expresse d'un partage. — Ah! si lui, Roure, n'était pas marié, comme il n'aurait confié cette besogne à personne! Comme il se chargerait tout seul de l'aventure! Mais, hélas! le parfait bonheur n'existe pas en ce monde : ses jours sont unis à une douce créature dont l'existence ne paraît, d'ailleurs, tenir qu'à un fil. Roure est donc forcé d'abandonner une moitié de l'affaire.

Il est vrai de dire qu'il est merveilleusement compris et secondé par le Maximin en question. Ce chenapan, qui a toutes les séductions d'un capitaine Pamphile, ensorcèle l'ex-religieuse et la mène tambour battant. Bientôt Lise Tavernier ne jure plus que par lui : c'est une métamorphose complète; on s'attend à chaque instant à voir s'échapper de ses lèvres le traditionnel *bagasse*. Encore un peu, et elle va lui livrer le fameux trésor. Mais sur ces entrefaites, le marchand d'ornements religieux est devenu veuf : sa douce moitié est remontée au ciel dans un accès de toux. Le voilà maintenant qui veut opérer pour son propre compte et qui cherche à évincer Maximin. Pour cela, il n'a qu'à jeter des brandons de jalousie dans le cœur de la nonne, si facile à s'enflammer.

Plusieurs tableaux sont consacrés à cette lutte entre l'oncle et le neveu. A la fin, la victoire semble rester à moussu Roure. Il parvient à s'introduire dans la cave aux pierreries; là, sa tête s'égare; il veut se défaire de Lise Tavernier, et il la frappe d'un coup de poignard. Cette fois le crime va triompher. Pas encore! car en tombant, la nonnain vengeresse a refermé la porte à secret du souterrain. Le meurtrier et sa victime mourront ensemble.

Cette pièce n'est ni meilleure ni pire que beaucoup d'autres. Elle n'a que le tort d'être signée d'un nom littéraire. Evidemment on s'attendait à mieux de la part du poëte aimable, du conteur soigneux et ému, à qui l'on doit *Une double conversion*, les *Mémoires du petit Chose*, les *Lettres de mon moulin*. Signée de M. tel ou tel, à qui l'on ne doit que des mélodrames sans grammaire et de qui l'on n'exige rien du tout, *Lise Tavernier* se serait peut-être mieux imposée au public. C'est un point de vue.

Pour moi, je ne suis pas de ceux qui se récrient en voyant certains écrivains chercher à sortir de leur genre. Il y a là un effort d'ambition, un agrandissement de volonté, une curiosité de soi-même qu'on ne saurait absolument blâmer, malgré les échecs prévus. C'est ainsi qu'il ne me déplait pas de voir Théophile Gautier toucher aux grosses ficelles de *la Juive de Constantine*, Mme Sand s'essayer à folâtrer dans *les Vacances de Pandolphe*, et Victor Hugo lui-même, jaloux pour un instant de la gloire de M. de Planard, rimer à corps perdu le livret d'*Esméralda*. Assez d'autres blâmeront M. Adolphe Daudet d'avoir voulu se mesurer avec ce monstre vulgaire qu'on appelle un mélodrame. Après avoir dompté des lions, être tombé et culbuté par un simple veau, cela est humiliant, sans contredit. Mais pourtant, comme je comprends qu'on ait eu le désir de se mesurer avec le veau!

Telle quelle est, cette *Lise Tavernier* renferme des détails qui la sortent du commun. Elle sera plus appréciée lorsque les acteurs seront plus sûrs de leurs rôles. Déjà Mme Marie Laurent a été superbe dans une grande scène de jalousie. Ce ne serait pas trop, pour le rôle très-fouillé de Roure, d'un comédien de la taille de Paulin Ménier. Qu'est-ce qu'on raconte donc de l'économie traditionnelle de M. Billion, le directeur de l'Ambigu? Presque tous les décors sont neufs, et quelques-uns, celui du couvent ruiné, par exemple, ont une valeur artistique réelle.

Le théâtre Cluny, dont les dernières tentatives n'ont pas été peut-être suffisamment appréciées, cherche depuis quelque temps le goût de son public dans les drames d'autrefois. Il semble qu'il l'ait rencontré dans *l'Aveugle*, une ancienne création de Laferrière, l'éternel jeune premier. C'est toujours le même Laferrière qu'on est allé chercher pour jouer *l'Aveugle* au théâtre Cluny. De combien de générations encore continuera-t-il à lasser l'étonnement?

« Mes sujets, puisque vous voilà tous rassemblés, je vais vous chanter la chanson du Jambon! » Ainsi s'exprime le roi Chilpéric au théâtre des Folies-Dramatiques dans une opérette qu'on vient de reprendre avec succès. Froncez le sourcil tant que vous voudrez, déplorez l'esprit irrespectueux de notre époque, ce *Chilpéric* n'en est pas moins une chose souverainement amusante. A quoi bon discuter avec la parade? Pourquoi raisonnerait-on avec le tréteau? Il faut être M. Prud'homme pour exiger de la logique et du bon sens dans une farce. Je recommande le commencement du deuxième acte et l'entrée de la blanchisseuse du roi dans le palais. « Tiens! c'est vous, madame Chapuis! Bonjour, madame Chapuis! » Et la blanchisseuse de déposer à terre son grand panier et de se disposer à compter le linge de la cour. Augustin Thierry aurait été étonné.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THEATRE DE L'OPERA : Reprise de *l'Africaine*, opera en cinq actes, de Scribe, musique de Meyerbeer.

Il y a sept ans de cela, — déjà sept ans! — on répétait *l'Africaine*. Tout le Paris des lettres et des arts, voire celui de la badauderie intelligente et élégante, était pris de curiosité au degré aigu.

L'Africaine!... on prononçait ce nom, qui était déjà légendaire, avec je ne sais quel accent de doute; car au fond on ne croyait pas plus à l'existence de cet opéra-mythe qu'au merle blanc. Il y avait bien des personnes qui juraient en connaître d'autres chargées de peindre les décors ou de tailler les costumes à l'usage de cette nébuleuse et insaisissable *Africaine*; mais ce n'étaient point des preuves suffisantes pour triompher de l'incrédulité générale.

De fait, Meyerbeer, comme un Pygmalion jaloux, avait gardé son œuvre pendant vingt ans au fond de sa cervelle bien et dûment cadenacée. Ses confidents les plus intimes n'en connaissaient pas une note. Et pendant ce temps les journaux ne cessaient d'irriter la curiosité publique en annonçant la prochaine mise au jour de l'opéra désiré. Puis ils démentaient le lendemain une aussi bonne nouvelle.

On se tromperait gravement si l'on voyait une ruse de marchand dans ces alternatives d'espoir et de déception auxquelles le maître condamnait la foule. Non, Meyerbeer hésitait à donner son opéra par scrupule d'artiste. Sa vie s'est écoulée à se demander si la musique, cette divinité qu'il servait, était bien servie, s'il avait fait assez pour sa gloire et la propagation de son culte. Sans jamais abdiquer positivement le rang où l'avait placé son grand esprit, on l'a vu descendre jusqu'à ce doute de soi, qui n'envahit que les âmes supérieures, parce que l'idéal qu'elles poursuivent est toujours au-dessus des forces humaines. Alors, inquiet, presque effaré, désespérant de lui et de son œuvre, il avait recours au prestige de la mise-en-scène, et demandait au génie des machinistes de sauver son honneur de musicien.

J'avoue, quant à moi, que, dans cette recherche de l'instrument matériel du succès, je vois un grand acte de modestie; non pas de cette modestie quêteuse d'éloges qui n'est que la diplomatie de l'orgueil, mais de celle qui n'est qu'une défiance de soi-même et à laquelle se reconnaissent les grands chercheurs de vérité. Et, en effet, le sublime de la vanité chez un musicien ne serait-il pas de jeter ses partitions toutes nues à la tête du public, en disant : « Moi seul pour vous plaire, et c'est assez! »

Meyerbeer travaillait à trouver le beau musical avec l'acharnement patient que mettaient les alchimistes à la recherche de la pierre philosophale. Il avait toujours dans quelque coin ignoré un laboratoire où il se retirait afin de parachever dans le recueillement ces partitions géantes qu'il faudrait autant de temps pour méditer et analyser qu'il en a fallu pour les concevoir et leur donner la vie.

Dans les premiers jours d'avril 1865, nous attendions donc avec impatience la première représentation de *l'Africaine*. C'est à ce moment que nous rencontrâmes, rue Visconti, le grand dessinateur, et aussi le passionné dilettante, Gustave Doré. Ce fut lui qui nous donna les premières nouvelles de l'œuvre naissante.

Vous voyez d'ici le bond que nous fîmes, et vous entendez le : « Eh! bien!...? » que nous poussâmes quand notre interlocuteur nous dit qu'il avait assisté à une répétition de *l'Africaine*. — Son jugement, qui était excellent, se résumait en ceci : qu'

Meyerbeer, par un demi-tour imprévu, revenait visiblement à l'art italien, dont il avait dans sa jeunesse cherché à s'assimiler les formes.

Oui, l'auteur des *Huguenots* n'a jamais perdu de vue l'Italie, quoi qu'en pensent les critiques superficiels, qui n'ont voulu voir en lui qu'un tudesque sorti de la même souche que Bach et Weber. La preuve, c'est que ses compatriotes de Berlin l'ont toujours un peu traité en déserteur.

On ne sait plus trop quels ingrédients Nicolas Flamel, Raymond Lulle ou Camillus mettaient dans leurs cornues pour faire de l'or; mais on peut dire, jusqu'à un certain point, quels éléments Meyerbeer introduisait dans sa musique. A y regarder de près, on trouve en lui cet esprit de synthèse qui exclut le parti pris, et par lequel les plus beaux génies ont condensé dans leurs œuvres le meilleur de ce qu'ont laissé leurs devanciers. Sans relever directement d'aucun système, l'auteur du *Prophète* n'a pas dédaigné d'échauffer ses forces créatrices par la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art, quel qu'en fût la date ou la provenance.

Ce qu'il rêvait dans son éclectisme, c'était d'être l'homme fort qui donnerait à la musique dramatique sa constitution définitive par un compromis entre les procédés divers qu'il emprunterait aux trois grandes écoles. Il a voulu et il a pu marier la science des Allemands à la grâce italienne et au bon sens français.

Pourtant, dans sa musique, il est aisé de noter par places celle de ces trois influences qui le dominait sur le moment. Et dans *l'Africaine*, comme nous le disions avec Gustave Doré, de nombreuses pages dégagent une senteur rossinienne très-appréciable, en dépit de tout ce qui s'y mêle d'éléments étrangers.

Ce n'est point en tant que partition italianisée que *l'Africaine* nous séduit moins, jusqu'à présent, que *Robert*, *les Huguenots* ou *le Prophète*; mais l'ensemble en est moins imposant, apparemment parce que le maître n'était pas là au dernier moment pour passer le dernier coup de lime sur les détails. Il faut, en effet, ne pas oublier qu'un des procédés de travail de Meyerbeer contistait à n'apporter au théâtre qu'une sorte d'avant-projet, et à parfaire toutes choses en scène, aux répétitions, c'est-à-dire sur mesure. On connaît de lui tel morceau écrit trois fois avec des encres noire, bleue et rouge. Il se faisait jouer ces trois éditions différentes, et ne s'arrêtait à une qu'après avoir jugé de son effet...

...Nous reviendrons sûrement sur *l'Africaine* et sur son interprétation actuelle (par Mlles Hisson et Devries, et MM. Villaret, Caron et Ponsard). A la semaine prochaine donc, à moins d'actualité pressante.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — *Le Jeu de Marion et de Robin*, le plus ancien essai d'opéra comique, et qui est date de 1280, vient d'être exécuté devant la Société des compositeurs par les soins de M. Wekerlin. — On a des nouvelles de Mlle Nilsson, qui arrive d'Amérique et est attendue à Madrid. — M. Vervoitte, le savant maître de chapelle de Saint-Roch, vient d'être nommé inspecteur des maîtrises de France.

A. L.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Les modes changent, le *Coin-de-Rue* jouit toujours de la même vogue. En ce moment la foule se presse dans ses magasins. Pourquoi? Il s'agit de profiter d'occasions vraiment uniques, offrant sur les cours des autres maisons une différence d'au moins 40 0/0.

Le génie commercial peut seul expliquer le secret de cette combinaison. Pendant la malheureuse année 1871, l'inquiétude était grande, les capitaux craintifs; cependant le *Coin-de-Rue*, confiant dans l'avenir du pays, pratiquait le système d'*achat par anticipation*, en s'approvisionnant par millions de tous les articles disponibles fort au delà des besoins immédiats. Le *Coin-de-Rue* s'est pour longtemps encore affranchi de la hausse. A nous d'en profiter.

Il y aurait des colonnes entières d'occasions vraiment inouïes à signaler; citons particulièrement :

Du madapolam, coton pur d'Amérique, à 54 c., sur une largeur de 80 centimètres;

1,000 pièces mousselines brodées au crochet, à 30 c.;

De la toile blanche pur fil, au cours actuel de 1 fr. 60 à 0 96 c. Toile cretonne blanche de Virmoutiers, largeur 2m40, valant partout 5 et 6 fr., à 2 fr. 95 c. Toile torchon d'Alençon, pur chanvre, à 35 c.

En bonneterie, des bas à 9 fr. la douzaine, et ce qui se fait de plus beau en bas de Paris, à 27 fr. 50.

Au comptoir des trousseaux et lingerie, articles des plus coquets et des plus élégants, on trouve des chemises de nuit en percale, cols et poignets festonnés, plis coulissés à la main, à 6 fr. 50 c.; des camisoles festonnées à 3 fr. 95 c.; des pantalons en madapolam, avec plis mignons, à 2 fr. 60 c., à peine le prix de la façon.

Aux étoffes pour ameublement, signalons expressément une tapisserie unie, façon Gobelins, toutes nuances, largeur 1m30, d'une valeur réelle de 16 fr. le mètre, à 7 fr. 90 c.

On se presse pour enlever du taffetas et du poult de soie de nuances variées, à 2 fr. 95 c.; du poult de soie, double chaîne, uni ou de couleur, à 6 fr, 90 c.; du poil de chèvre d'excellente qualité, à 30 c., etc., etc.

La mode et le succès semblent avoir passé avec le *Coin-de-Rue* un bail à perpétuité, et c'est justice.

*
* *

C'est vraiment la ceinture des grâces que cette *ceinture régente* de mesdames de Vertus.

Elle ne saurait froisser l'épiderme; souple et légère, elle dessine artistement la taille sans exercer une pression funeste.

Avec la *ceinture régente*, la femme n'a pas à craindre l'étiolement. Cette douce enveloppe est comme le tuteur salutaire qui soutient et redresse le frêle arbrisseau.

Mesdames de Vertus ont l'intuition du buste. On peut, de la province et de l'étranger, leur adresser simplement les mesures indispensables, — tour et longueur de taille, largeur de poitrine, — et elles vous enverront un chef-d'œuvre coquet qui s'adaptera merveilleusement au torse pour en faire ressortir la beauté naturelle ou en dissimuler adroitement les imperfections.

Toutes les femmes qui savent s'habiller ont adopté la *ceinture régente* (27, Chaussée-d'Antin).

*
* *

Le ravissant petit palais que M. Violet a élevé à la *Reine des Abeilles*, rue Scribe, à l'angle du boulevard des Capucines, eût été consacré par le paganisme à la déesse Hébé.

A peine avez-vous fait usage de ses talismans, que vous voici transfigurée. M. Violet prend aux fleurs leur suc et leurs senteurs, pour les répandre sur ses jolies visiteuses.

Sa crème-Pompadour, sa fleur de riz rosée, son eau de toilette à la glycérine parfumée, donnent à votre visage la fraîcheur et l'éclat.

Ne parlons que pour mémoire de son savon de thridace qui a fait le tour du monde.

Csse A. DE BORETTY.

LE CONDURANGO

Après des recherches séculaires, la science hautaine et routinière a fini par reconnaître ce que savaient nos pères et ce que n'ignorent pas les sauvages, ces enfants de la nature, c'est à dire que les plantes les plus simples sont souvent les meilleurs agents thérapeutiques.

Que de peines ont eues les vulgarisateurs du quinquina et du guaco, pour en faire admettre les principes salutaires par les savants en *us!*

Voici venir maintenant le condurango, qui n'a pas manqué non plus de détracteurs. Ces attaques de l'ignorance pédante sont les titres de noblesse de toute utile découverte.

Comme Galilée, disant aux inquisiteurs : « Et pourtant elle tourne! » le propagateur, M. Gault, répétait en vain aux incrédules : « Mais enfin, le condurango guérit le cancer! » Ce n'est qu'après bien des guérisons opérées par le condurango que les sceptiques se sont écrié, comme saint Thomas : « Ma foi, c'est vrai! »

Puis la contrefaçon, cette dangereuse hérésie du progrès, a falsifié ses produits, annihilant ainsi ses principes salutaires.

En effet, l'écorce de cet arbuste précieux est la propriété exclusive de la société anonyme *Sud-Américaine*, qui la reçoit de M. Gault, par l'entremise du consulat de la république de l'Équateur.

Le condurango, dont l'usage sera bientôt universel, ne se trouve en ce moment, à Paris, qu'à la pharmacie de la rue Meyerbeer, 3. — La vente au détail n'a lieu que sur ordonnance du médecin.

N. D'AURELLY.

ÉCHECS

Solution du problème n° 399.

1. C 1 FD, éch. déc.	1. R 6 R (Variantes)
2. D 7 TD, échec	2 R 6 FR
3. T 5 FR, double échec et mat.	
	2. R 5 F
3. D 2 FR, échec et mat.	
(A)	
	1. R pr. C
2 D 1 CD, échec	2. R pr. D
3. T 1 D, echec et mat.	
(B)	
	1. R 8 R
2. D 5 TR	2. *ad libitum*
3. D 2 R, échec et mat.	
(C)	
	1. C pr. T ou couvre
2. D 3 D, et mat le coup suivant.	

Solutions justes : MM. H. Lemaître, à Ouville-la Rivière; J. Planche; le café Paulin; L. de Croze, à Marseille; le café Cauvet, à Cogolin; le capitaine Charousset, aux Vans; Barré, Théâtre-Français; Girard, à Lussières; A. Vancouyghem, à Lille; Stiennon de Meurs, à Liége; les abonnés du café Parisien, à Bordeaux; E. Frau, à Lyon; A. Gouyer; M. Lutran, Grand café, à Cette; L. Gault, à Nancy; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; A. Bassecourt, café du Val-de-Grâce; le café Drapés, à Sens; le café du Petit-Saint-Jean, à Péronne.

Autres solutions justes du problème n° 398 : MM. les habitués du café Deplace, à Saint-Étienne; A. Bassecourt, café du Val-de-Grâce; Th. François Bertelle, café Bailleul, à Douai; café du Petit-Saint-Jean, à Péronne; Alp. Porte, à Chauny.

EMMANUEL LIAIS

DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE IMPÉRIAL ET PRÉSIDENT DU BUREAU DES LONGITUDES DU BRÉSIL

—

Après avoir reproduit les traits de l'empereur du Brésil, nous ne croyons pas inutile de donner le portrait du seul compagnon qu'il ait pris pour sa visite.

En France, non-seulement on colonise peu, mais on ne se souvient pas assez de ceux de nos compatriotes qui font estimer notre nationalité à l'étranger. M. Liais figure au premier rang de ce groupe d'élite. Non-seulement c'est un explorateur intéressant, mais c'est un savant infatigable. La géographie, l'astronomie, la physique du globe et la météorologie ne lui doivent pas moins de deux cent vingt publications. Leur auteur était ainsi apprécié par M. Babinet, en 1866 :

« M. Liais, en 1858, avait demandé d'être détaché de l'Observatoire de Paris, où il avait fait pendant quatre ans de nombreuses observations et d'importants travaux d'astronomie. Des difficultés s'étant élevées sur le traitement attaché à sa mission, il partit sans rétribution aucune. Arrivé au Brésil, où l'attendait une éclipse totale de soleil, il trouva dans le souverain de ce vaste empire un amateur zélé des sciences, et qui pouvait lui-même mériter le titre de savant plutôt que d'amateur couronné. M. Liais fut et est encore attaché aux travaux géographiques du Brésil, sans cependant avoir renoncé à sa nationalité française. On lui doit l'hydrographie de l'immense fleuve de San-Francisco; il a aussi travaillé à l'hydrographie marine. Sa femme, artiste vaillante, l'a suivi dans ses explorations, au travers de toutes les fatigues imaginables, dans des provinces presque désertes, sans routes, sans voitures, au travers des forêts vierges, et le crayon à la main à toutes les stations. Elle a payé de sa santé ce dévouement au-dessus de ses forces.

« On a conservé le souvenir de Bouguer, La Condamine et Godin, envoyés au Pérou pour déterminer la figure de la terre. M. Liais a exploré la partie sud de l'équateur, et, fort d'une science perfectionnée et d'un séjour prolongé, il a fait infiniment mieux que ses prédécesseurs, qui n'avaient pas, comme lui, résidé à poste fixe dans les contrées équatoriales.

En général, les astronomes se sont montrés peu physiciens. Par des études consciencieuses et par d'incessants travaux d'expérience, il s'est acquis, au contraire, un des premiers rangs comme astronome-physicien. »

M. Liais est né, en 1826, à Cherbourg, où il s'est fait connaître dès l'âge de vingt ans par des travaux faits à son observatoire particulier.



M. EMMANUEL LIAIS.

L'ACCIDENT DE SAINT-LAMOTHE

—

Encore un accident de chemin de fer. Celui-ci ne saurait être attribué qu'à la malveillance par les esprits les plus prévenus.

« Je me permets, écrit notre correspondant (M. G. Révoil), d'adresser au *Monde illustré* un croquis de l'accident qui vient d'arriver près Saint-Maixent.

Le train de Niort à Paris, passant ici à neuf heures et demie, a déraillé par suite de l'enlèvement d'un rail. La vengeance contre la compagnie semble avoir été plutôt le mobile du crime que l'esprit du vol des valeurs contenues dans le fourgon-poste. Le remblai a plus de vingt mètres de haut. »



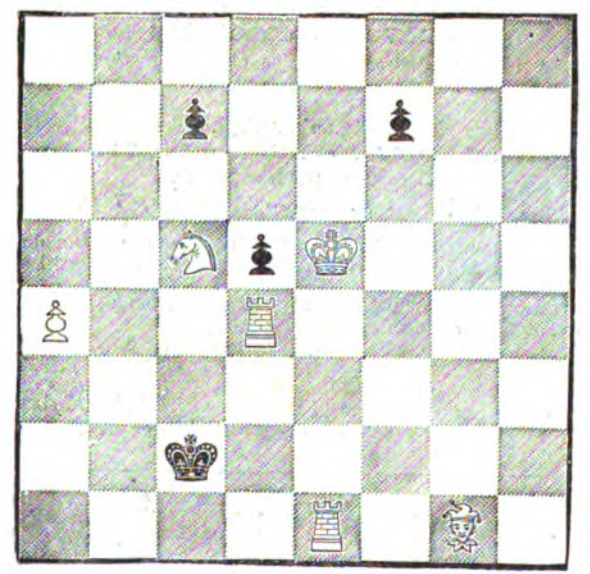
L'accident de St-Lamothe, près St-Maixent. — (Croquis de M. Révoil, officier au 37e de ligne.

Nous donnerons dans le prochain numéro la solution du problème du cavalier.

SOLUTIONS DU DERNIER RÉBUS

Ont trouvé le Rébus : MM. Leroy Dorémieux, à Abbeville; Tel Nodot, à Nevers; Gust. Bloch, à Poissy; L. G., à Paris; le café Véron, à Paris; café Tortoni, à Nîmes; café de l'Univers, au Mans; hôtel Boucherat, à Paris; Delsart, à Lille; café Léon, à Auxerre; H. Chatau, à Paris.

PROBLÈME No 401, COMPOSÉ PAR M. W. J. L. VERBEEK



Les blancs font mat en quatre coups.

Dans la position du problème no 400 figure, sur la 7e case de la Tour du Roi, un Cavalier de couleur indécise, ni blanc ni noir, qui pourrait faire abandonner l'étude d'un très-beau problème. Ce cavalier équivoque, mal venu à l'impression, est noir.

P. JOURNOUD.

(Voir à la page précédente les solutions du problème 400

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS

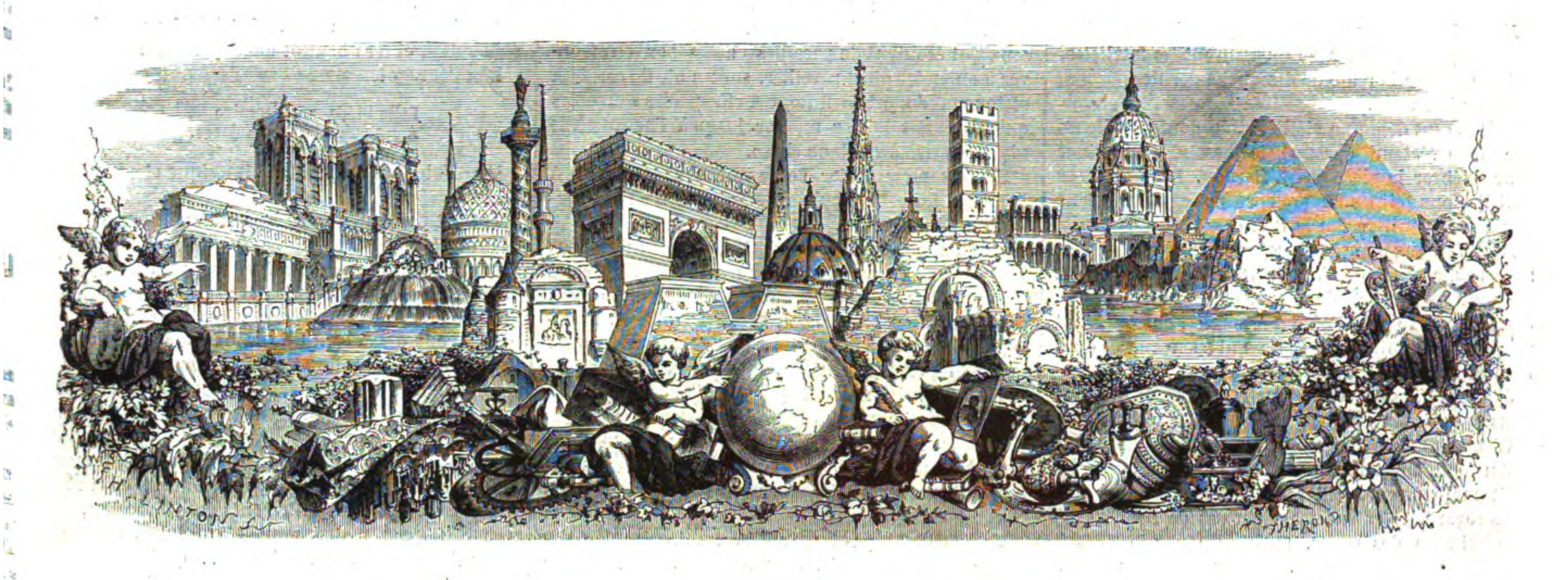


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le froid est descendu à 21 degrés au-dessous de zéro, en 1871, comme en 1788.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 774. — 10 Février 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

VINCENNES. — Ascension du ballon à hélice de M. Dupuy de Lôme. — (Dessin de M. Vierge.)

COURRIER DE PARIS

J'ai vainemement attendu jusqu'ici le grand événement que présage, à ce qu'assurent les fatalistes, la belle aurore boréale de dimanche dernier.

Rien n'est venu.

Rabagas est déjà une vieillerie. Je doute d'ailleurs que le Créateur éprouve le besoin d'illuminer pour célébrer la pièce de M. Sardou. Les nuages se sont-ils donc teintés en pourpre pour porter à leur manière le deuil de feu le *Café des Aveugles?*

Il est fâcheux pour les faiseurs de nouvelles que ce trépas date aussi de l'année 1870, sans quoi c'eût été pour les couplets de facture et les rondeaux une mine inépuisable. Le Café des Aveugles, en effet, était une des antiquités du Paris qui s'en va, et dont bientôt il ne restera plus aucune trace.

J'ignore s'il vous était jamais arrivé de pénétrer dans cet aïeul des sous-sols.

C'était quelque chose d'étrange et de sinistre.

Au fond, sur une estrade, on apercevait sept ou huit malheureux vieillards à l'air morne, aux yeux sans regard. C'étaient les virtuoses de l'orchestre : la clarinette des ponts, multipliée par je ne sais combien de fausses notes. Les pauvres gens exécutaient des valses invraisemblables ou des quadrilles à faire danser les ours. Puis venait le tour de l'Homme à la poupée, dont les scènes de ventriloquie étaient un des grands régals du lieu. Puis encore le Sauvage et ses tambours.

Quand je dis le *Sauvage*, il est probable que plusieurs générations de faux Yoways ont successivement agacé la peau d'âne dans cette cave musicale.

Tout le monde sait que Blondelet, l'artiste des Variétés, débuta dans la carrière artistique par cette bizarre spécialité. Le maillot et la coiffure à plumes furent aussi portés par un anonyme qui, depuis, s'est fait une petite place dans le journalisme. Autre détail typique :

Deux sauvages étaient bacheliers ès lettres!...

O Université! *Alma mater!*

Le public du Café des Aveugles était plus incroyable encore que le spectacle.

Cela tenait des habitués du marchand de vin, en même temps que la présence de quelques provinciaux fourvoyés faisait détoner l'ensemble. Quelquefois un des aveugles de l'orchestre y amenait sa nymphe Égérie, à laquelle il offrait un verre de vin chaud. Un ou deux survivants des anciens jours du Palais-Royal, dont un à la cravate blanche invariable, occupaient les premières tables.

Quelque chose de sépulcral, de morose, de pompéien dans l'aspect général. On aurait dit que tout ce monde était figé dans ces attitudes depuis une trentaine d'années.

N'oublions pas d'ajouter qu'on avait, dans les derniers temps, renforcé le programme du Café des Aveugles de quelques vaudevilles à deux ou trois personnages.

Cela se jouait sur un coin de la scène, dans un espace qui n'avait, à coup sûr, pas trois mètres de large. Vous jugez. Quand la jeune première voulait traverser de droite à gauche, le jeune premier était obligé de se mettre de biais pour lui livrer passage. Lorsque le décor représentait un intérieur, on avait soin de tenir la porte ou la fenêtre toujours ouverte, afin qu'au moindre geste l'acteur ne se cognât pas le long du décor...

Le Café des Aveugles, débordé par les cafés-concerts, était depuis longtemps un condamné à mort.

Il a mis longtemps à agoniser. Qu'il repose en paix. Ce qui l'a enfin décidé à fermer boutique, c'est peut-être la concurrence de l'Assemblée de Versailles.

N'y fait-on pas du bruit et n'y est-on pas aveugle? Tout juste comme dans le caveau qui disparaît.

∾ Les cafés-concerts, dont le nom est venu tout à l'heure au bout de ma plume, me permettront de profiter de l'occasion pour leur adresser quelques conseils dont ils se hâteront probablement de ne pas profiter, parce que ces conseils sont sages.

Autrefois, on se plaignait beaucoup, et non sans raison, dans ces parages, des persécutions et vexations de la censure. Ne serait-ils pas bon que les cafés-concerts se censurassent un peu eux-mêmes?

Pour le moment, le patriotisme et les désastres de la France y sont mis en coupe réglée.

Ce ne sont qu'hymnes, élégies ou cantates où la dernière guerre est racontée en *la* bémol ou en *ut* naturel. Je ne m'explique absolument pas quel charme ceux qui écoutent de pareilles choses peuvent trouver à entendre ainsi réveiller, sur un air de cornet à piston ou de petite flûte, ces effroyables souvenirs qu'on devrait laisser reposer jusqu'à l'heure où le réveil servira à quelque chose.

Si c'est pour parler de revanche avec *tremolo* à l'orchestre, c'est ridicule. Si c'est pour n'en pas parler, c'est lugubre..

Et puis, pendant les entr'actes, vous figurez-vous l'impression qu'un spectateur peut ressentir quand il entend la voix glapissante d'un marchand crier :

— Demandez!... *Buzenval!...* Paroles et musique, *cinquante* centimes!... *Hommage à nos morts!* vingt-cinq centimes!...

Et les musiciens d'attaquer par là-dessus un motif de mazurka.

Buzenval! sombre parc où dorment tant de braves victimes, ton nom devait-il donc retentir en semblable compagnie, à travers chopes et petits verres!

Je ne connais pas l'hymne dont notre dernière déroute a fait les frais. Je me plais à la supposer pleine des meilleures intentions.

Mais quand bien même!... *non erat hic locus...* Le silence seul sied aux grandes douleurs.

Les pleurs, avec accompagnement de grosse caisse et de *versez à gauche!* ressemblent de trop près à une profanation.

Si vous ne voulez pas que l'étranger qui entre chez vous emporte la plus pitoyable des opinions, cafés-concerts, je vous en conjure, changez de répertoire.

∾ La direction des aérostats est-elle trouvée? Hippocrate insinue que oui, mais tant de Galliens assurent que non!

M. Dupuy-de-Lôme n'est pas à confondre, quoi qu'il en puisse être, avec ces aéronautes de foire qui domptent le ballon comme d'autres l'ours apprivoisé.

C'est un savant, un chercheur si bien convaincu, qu'il n'a pas hésité, dit-on, à mettre de son patrimoine dans l'affaire.

Il s'est hâté peut-être un peu bien lentement, car c'était en vue du siége de Paris qu'il avait demandé à établir son nouvel appareil. La moutarde après dîner... Pas autant qu'on le pourrait croire, car le problème à résoudre a toujours un intérêt universel.

Pas aussi grand cependant que les fanatiques veulent bien le dire. L'aérostation, quoi qu'on fasse, ne sera jamais une concurrence sérieuse pour les chemins de fer.

Je suppose (hypothèse bien gratuite, hélas!), je suppose la fameuse direction trouvée. Et après? Est-ce que jamais ces appareils pourraient transporter ces énormes charges que la vapeur entraîne sans peine? Est-ce que jamais on pourra rivaliser de vitesse avec le *railway?* Le vent même, si on le combattait, sera toujours une résistance qui attardera. Quant à la direction précise, comment ne dévierait-on pas toujours un peu, et dès lors comment établir des services réguliers de transport?

Je ne parle ni du danger que l'aérostation fera toujours courir à ceux qui voyageront et à ceux qui, d'en bas, courront risque de recevoir de temps à autre un voyageur ou une ancre sur la tête.

Je ne parle pas non plus des difficultés de la descente. Quand c'est par milliers que les ballons circuleraient (et il faudrait cela pour arriver à un résultat vraiment pratique), la moitié des habitants du globe serait occupée à se suspendre aux cordes des aérostats dans lesquels voyagerait l'autre moitié.

Le problème donc même résolu, nous serions infiniment moins avancés que beaucoup ne veulent l'espérer, sans compter l'entier bouleversement des relations internationales, l'impossibilité à la police de fonctionner sérieusement, et le reste.

Quoi qu'il en soit, en vertu de cette curiosité bien légitime, qui pousse l'homme à la poursuite de tous les inconnus, la direction des aérostats restera le *desideratum* de ce siècle tant qu'on n'aura pas vaincu l'impossibilité prétendue. Le plaisir seul du triomphe suffit à passionner.

Quant à M. Dupuy-de-Lôme, il est encore bien loin du but. L'entrevoit-il?

Je sais que, de son côté, M. Giffard poursuit des recherches, et fera bientôt des expériences.

Bon courage!

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

∾ Voici qui est moins chimérique et plus terre à terre.

Il n'est pas un Parisien « parisiennant » qui n'ait maudit la malencontreuse idée qui fit tomber sous la pioche ce pauvre vieux boulevard du Temple, où, comme on chante à l'Opéra :

Où régnait la gaîté, fit régner la... torpeur.

S'il vous est advenu de vous aventurer la nuit dans ces steppes inhospitaliers, vous savez combien attristantes et attristées sont ces régions jadis si animées.

Je le revois par la pensée, le grouillement du boulevard du Crime : cafés étincelants, tintements des marchands de coco, appels en fausset de la marchande d'oranges, frétillements des Gavroches, propos des queues déroulant leurs longs anneaux, fourmillements des entr'actes... qu'êtes-vous devenus?...

Or ça, il ne s'agirait de rien moins que de ressusciter ou à peu près cette foire aux plaisirs.

J'ai sous les yeux un projet sur lequel le conseil municipal va être prochainement, — cette semaine peut-être, — appelé à se prononcer.

On rejoint les deux îlots vides qui font face aux Magasins-Réunis, et sur cet emplacement s'élèvent, formant la croix, quatre salles nouvelles; deux autres sortent également de terre, l'une à côté du café Parisien, l'autre sur le renfoncement du boulevard du Temple, que forment les maisons bâties sur les emplacement des Funambules et du Lazari.

Du même coup, disparaît la très-laide et très-inutile fontaine, soi-disant monumentale, qu'on remplacera avantageusement par un square.

L'idée me paraît excellente.

Je devrais, pour être sincère, dire qu'elle m'aurait surtout paru telle avant nos deuils. Je ne puis m'empêcher de me demander si nous avons le cœur assez à la joie et aussi assez d'argent mignon pour affronter de telles dépenses. Je sais que les travaux se feraient aux frais d'une Compagnie, et non avec les écus de la Ville; mais encore convient-il de ne pas s'embarquer pour aller au-devant d'un naufrage certain. Il faut penser aux passagers, c'est-à-dire aux actionnaires.

Cependant, si l'on jette un coup d'œil sur les recettes de toutes les salles où l'on offre un spectacle à peu près décent, on se sent rassuré.

Le théâtre est une impérieuse passion du Parisien.

Que le boulevard du Crime renaisse donc de ses décombres! Qui sait? ces nouvelles attractions finiront peut-être par décider nos honorables à revenir un jour à Paris!

∾ Une autre question :

Depuis une quinzaine de jours, les reporters jouent à l'Halanzier; c'est une distraction nouvelle. La copie manque, on a besoin de boucher un trou; vite à la besogne :

— M. Halanzier ne restera pas.

A quoi un confrère répond aussitôt :

— M. Halanzier restera.

Tandis qu'un troisième, prenant un moyen terme, dit :

— M. Halanzier a encore demandé à réfléchir.

Il est temps d'en finir avec ce divertissement qui devient monotone. M. Halanzier reste; sa décision est parfaitement prise à l'heure qu'il est.

J'ajouterai même qu'il nous prépare en sous-main deux ténors inédits.

Oh! la chasse aux ténors! le cauchemar d'un infortuné directeur d'Opéra. Le public ne se doute de rien, lui. Il ne sait pas quelles angoisses, quelles corvées, quelles importunités il faut subir.

Si l'on refuse de croire aux prodiges que les uns

ou les autres vous annonçent et vous amènent, ce sont des reproches amers, d'insouciance et d'incurie, des tracas et par-ci et par-là.

Si, au contraire, on prête l'oreille aux découvreurs de ténors, c'est effroyable.

Il n'est guère de matin où un de ces Christophe Colomb, qui trop souvent ne sont que des Améric Vespuce, ne se précipite dans votre chambre :

— Mon cher *impresario*....

— Qu'y a-t-il? qui me réveille à cette heure matinale?

— Mille pardons! c'est moi... Il est un peu tôt...

— Je crois bien... sept heures!

— Veuillez m'excuser... Le sujet qui m'amène est d'une telle importance... J'en ai un...

— Plait-il?

— Je vous répète que j'en ai un... un vrai... un prodigieux... un splendide!

— Mais un quoi, enfin?

— Ne le devinez-vous pas?... un ténor... Le hasard m'avait conduit hier à Bagnolet.

— A Bagnolet?

— Oui... Il y a là un café où des amateurs du lieu font un brin de musique. J'écoute... cela ne valait pas... Mais soudain une voix monte pure, limpide, argentine... Quelle voix!... un Nourrit et un Duprez à la fois.

— Rien que cela!

— Je vous jure que je n'exagère rien. Je m'informai... Ce prodige est employé au gaz de Pantin... C'est inouï... Il faut que vous l'entendiez... tout de suite... J'ai pris rendez-vous pour neuf heures ce matin chez le traiteur de Bagnolet, où il déjeune. Habillez-vous et suivez-moi.

— A Bagnolet?

— Hésiteriez-vous, quand les intérêts les plus chers de l'art...

Devant cette sommation, l'hésitation tombe en effet. On part, on arrive, on se trouve en face d'un grand dadais bêtasse qui vocifère, sans savoir une note de musique, comme un taureau qu'on écorcherait vif.

Et deux jours après c'est à recommencer avec un autre, avec deux autres, avec dix autres.

Car, en fait de ténors, c'est comme en fait de députation, moins il y a d'hommes de valeur, plus les candidats se multiplient.

En présence d'un pareil supplice, encourageons, encourageons, mes frères, l'homme au triple airain qui affronte une si redoutable tâche, et remercions M. Halanzier de rester à son poste et de ne pas donner, lui aussi, sa démission.

∿ Car la démission, c'est le fléau du moment.

Demandez plutôt aux solliciteurs, race toujours pullulante et grouillante.

Les pauvres gens sont dans un embarras, dans une perplexité..... Durant des semaines entières ne savoir au juste où porter leurs hommages et à qui offrir le tribut de leurs révérences!

Quelle situation!

Nous avons été témoin de cette haute comédie pendant tout le cours de la huitaine. Avec cela que les satanés nouvellistes semblent prendre un malin plaisir à tourmenter le monde et à lancer les courtisans sur de fausses pistes.

Il était prononcé jusqu'à huit noms à la fois pour la succession de M. Casimir Périer.

Alors on voyait, de quart d'heure en quart d'heure, se produire des houles étranges et des marées inattendues. A une heure, c'était M. X. qui tenait la corde dans les racontars de la salle des Pas-Perdus ou de la buvette.

Immédiatement, M. X., qui ne se doutait pas même que son nom eût été prononcé, se voyait entouré de mines souriantes et prévenantes, de curieux qui l'escortaient respectueusement, de mains qui se tendaient vers lui avec des effusions auxquelles il n'était pas habitué du tout.

— Ce cher X!... Et cela va bien aujourd'hui?

— Merci!

— Quelle admirable nature vous avez!

— Moi?

— Vous défiez toutes les fatigues... C'est ce qu'il faut à notre époque pour un personnage appelé à jouer un rôle important dans la politique militante...

— Mais...

— Je m'étais dit, dès la réunion de cette Assemblée, que vous étiez un de ces hommes qui peuvent prétendre à tout...

— Je...

— Ne vous défendez pas... N'oubliez pas seulement que j'aurais été un de ceux qui vous ont deviné du premier coup.

X. était encore occupé à se demander d'où pouvaient bien venir ces débordements de tendresses, quand un second empressé l'abordait :

— Cher monsieur X...

— Votre serviteur!

— Je veux être des premiers à vous féliciter..... Honneur aussi éclatant que mérité...

— Quel honneur?

— Ne feignez pas d'ignorer : c'est de notoriété publique... Permettez-moi même de vous recommander un mien cousin... un charmant garçon... il vous rendra de vrais services; et si vous voulez l'attacher à votre cabinet...

— Mon cabinet!...

Le très-stupéfait X. allait demander des explications; mais le temps de se retourner... plus personne.

C'est qu'un autre courant de nouvelles venait de passer. — Fausse indication... Enfoncé X... Il n'avait jamais été question de lui... C'était Y qui avait toutes les chances.

Et crac! de se précipiter sur les pas dudit Y.

L'alphabet comportant deux douzaines de lettres qui toutes ont été mises plus ou moins en cause comme initiales des futurs ministres, vous comprenez quel fatigant métier ont dû faire les dépisteurs de soleils levants.

Encore des mécontents qui ne manqueront pas de se plaindre du manque de stabilité.

C'est vrai aussi!

Avec les états de choses durables on sait à quelle porte frapper, on a l'habitude de l'antichambre. Au lieu de cela, toujours des figures nouvelles!

Plaignez, plaignez le sort du solliciteur français. Il traverse véritablement une crise douloureuse.

∿ Comme de coutume, les banquets d'anciens élèves ont, cette année, choisi les approches du renouveau pour brandir leurs fourchettes en l'air.

Qui m'aime me paye... six francs sans le vin!... Impossible de mettre la fraternité et la cordialité à un prix plus modéré!

J'ai déjà eu l'occasion de dire pourquoi je ne me sentais nul penchant pour ces agapes rétrospectives. Ce procès-verbal annuel de décadence et de décrépitude mutuelle qu'on vient se donner n'a rien qui me séduise. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les amitiés de collége sont de simples mystifications qu'on a eu le temps d'oublier.

Quant aux anciens camarades qui vous furent toujours indifférents, si l'on n'a pu parvenir à les apprécier alors qu'on vivait côte à côte, on ne me fera jamais croire qu'on ait pu se sentir soudain des tendresses ineffables à dater du jour où l'on a absolument cessé de les voir.

A quoi bon dès lors se déranger afin d'échanger des poignées de mains banales avec des inconnus qu'on tutoie affectueusement pour demander ensuite à son voisin le plus proche :

— Savez-vous comment s'appelle ce monsieur que je viens de presser sur mon cœur?...

Cette année toutefois les banquets d'anciens condisciples avaient une saveur spéciale.

C'est qu'à toutes les autres modifications que la marche inflexible des calendriers apporte d'un anniversaire à un autre, s'ajoutaient cette fois-ci les revirements et métamorphoses politiques.

Innombrables surprises.

Celui-ci que l'on avait laissé, lors du précédent banquet, dans les eaux du plus ardent bonapartisme, avait pris le vent depuis lors et s'était jeté à corps perdu dans le libéralisme.

Cet autre, ancien libéral, était devenu légitimiste convaincu et ne jurait plus que par le blanc drapeau de *son Roi!*

Et ainsi de suite.

Voilà pour la partie gaie du programme.

Malheureusement, la partie triste y tenait une bien plus large place!

Lugubre défilé des deuils laissés derrière elle par la dernière guerre, c'est là qu'on t'a peut-être vu de plus près!

A dix, vingt, trente questions, toujours même réponse :

— Et le pauvre Duval qui nous chantait la dernière fois de si drôles de couplets sur son maître d'études du passé?

— Mort!

— Et Durand, ce beau garçon qui venait de se marier?

— Mort!

— Et Martin?

— Mort!

— Et Jules?

— Mort!

— Et...

— Morts! Morts! Morts!...

Puis çà et là quelques amputés glorieux venant compléter le tableau sinistre.

Banquets des anciens élèves, vous avez, hélas! ressemblé, de toutes les façons, à des banquets de funérailles.

∿ Voici qui est plus consolant.

Nous parlions, dans notre précédent courrier, de la vente organisée par les artistes au bénéfice d'un des leurs, du malheureux Anastasi, frappé de cécité.

Nous n'aurions certes pas osé espérer que le résultat de cette vente atteignît le magnifique chiffre qui a été réalisé.

Plus de cent vingt mille francs!

Puissance merveilleuse de l'association et de la solidarité!

C'est M. Fromentin qui a eu les honneurs de la vente. Son enchère a dépassé d'une longueur de mille francs Gérôme, qui venait en second.

A eux deux ils ont apporté quatorze mille francs à cette bonne œuvre.

Présents de rois — du temps où les rois étaient généreux.

Voilà l'artiste, si cruellement atteint, désormais à l'abri du besoin. Allons! notre époque vaut mieux encore que ne le prétendent ses détracteurs!

∿ Permettez-moi de finir par un mot sur nature dont le pittoresque excuse la vulgarité.

Il était ému, très-ému, et zigzaguait légèrement tout le long, le long du boulevard Montparnasse. Un type superbe, éclairé comme par un fanal par un appendice nasal où le jus de la treille avait laissé son empreinte.

Passe un Gavroche :

— Ah! ben, merci... Que ça de cramoisi dans le paysage!

Et l'ivrogne, se campant fièrement :

— Petit, pas de plaisanterie... Ça, c'est la Légion d'honneur des nez!...

PIERRE VÉRON.

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE

DES

FEMMES DE FRANCE

C'est aux journaux quotidiens qu'il appartient surtout d'enregistrer les progrès rapides de notre œuvre Nous ne pouvons que les résumer ici en quelques lignes.

Les départements de l'Est se montrent sublimes dans le sacrifice. Ecrasés par les maux de la guerre, ils donnent sans hésiter leurs dernières épargnes.

Après le million de Nancy, voici les millions de Reims.

Un million vient d'être souscrit par le directeur de la maison Holder, fabrique d'origine anglaise.

Chacune des maisons Werlé, Rœderer, Vurnier et Piper, a versé 100,000 francs.

On verra plus loin ce que font les femmes généreuses sous le patronage desquelles est placée cette grande entreprise.

Nos villes du Nord ne restent pas en arrière, et celles du Midi ne voudront pas se laisser dépasser plus longtemps. Le système de souscription *conditionnelle*, adopté dans la dernière réunion des représentants de la presse et appliqué immédiatement par le journal *le Temps*, ralliera ceux qui doutaient encore. Il ne laisse à personne le droit de rester inactif par scepticisme, et si nous en trouvions un seul qui voulût, par des objections plus ou moins sérieuses, essayer d'enrayer le patriotique mouvement, nous n'aurions qu'un mot à lui dire :

« Apportez votre offrande, nous discuterons après! »



S. Ballantyne, avocat. Greffiers. Un des témoins à la tribune. S. Bovill, lord chief justice. Public. La fille de Tichborne. Banc du jury.
S. Roger Tichborne.

ANGLETERRE. — Une audience à Westminster-Court, du fameux procès Tichborne. — (D'après le croquis de M. [illegible])

LE BALLON

DE M. DUPUY-DE-LOME

—

On se rappelle qu'au commencement du siége, il fut question d'un projet de ballon dû à M. Dupuy-de-Lôme. Une somme de quarante mille francs lui avait été allouée à cet effet.

En France, le grand défaut est de ne pas savoir attendre. Aussitôt le crédit ouvert, on eût voulu voir partir l'aérostat, et, comme les travaux préparatoires duraient toujours, on attaqua inconsidérément leur directeur. M. Dupuy-de-Lôme répondit alors par une lettre fort digne et fort désintéressée. Aujourd'hui, l'ascension si désirée peut être considérée comme la seconde partie de sa justification. Elle a eu lieu à Vincennes le 2 février.

Ce ballon a, comme on sait, la forme ovoïde; il mesure 45 mètres de longueur sur 18 mètres de largeur. Sa nacelle, également allongée de 10 mètres de longueur, porte à l'une de ses extrémités une hélice à deux branches dont chacune ne mesure pas moins de 10 mètres de développement. On se rappelle que M. Dupuy-de-Lôme s'était proposé simplement, non pas de marcher contre le vent, mais bien de parvenir à faire avec le vent un angle déterminé, et d'autant plus ouvert que la brise serait elle-même plus faible. La question ainsi réduite présente encore un très-grand intérêt, car on pourrait se diriger dans de certaines limites.



Les abords du théâtre du Vaudeville le soir de la première représentation de Rabagas.

Le problème à résoudre était triple il fallait obtenir d'abord un tissu imperméable au gaz, permettant de maintenir rigide le ballon pendant tout le temps du voyage, et de réduire ainsi au minimum la résistance du vent; il fallait combiner un système évitant à la montée et à la descente la perte de lest ou gaz; il fallait enfin trouver les formes de l'hélice les plus convenables à la progression dans l'air et l'agencement le plus léger et le plus pratique. Ces trois conditions ont été réalisées par le savant ingénieur. Le ballon ne perd pas, et les hélices, simplement mues à bras d'hommes, ont agi à la fois sur la la vitesse et sur la direction.

A une heure et demie, dit le *Journal des Débats*, l'aérostat, gonflé d'hydrogène pur, est parti de Vincennes, emportant M. Dupuy-de-Lôme, M. Zédé, ingénieur de la marine, et des marins pour la manœuvre. Le vent était malheureusement fort à la surface de la terre, et naturellement encore plus violent vers 1,000 mètres, altitude à laquelle est monté l'aérostat. Les hélices ont été mises en mouvement, et ont, en effet, modifié la direction qu'aurait pu prendre l'appareil sous la seule impulsion du courant d'air. M. Dupuy-de-Lôme a été atterrir en un point à peu près désigné à l'avance; il est descendu à Mondécourt, canton de Noyon, 110 kilomètres de Paris.

Cette première tentative confirme de la manière la plus complète les calculs de M. Dupuy-de-Lôme. L'Aca

L'ŒUVRE DES FEMMES DE FRANCE. — Une séance du comité de patronage dans le grand salon de l'hôtel du Louvre.

démie des sciences, voulant assurer à la France la priorité de cette importante découverte, a exceptionnellement ordonné l'impression *in extenso* de ce beau travail. Quand cette publication aura paru nous y puiserons de nouveaux et très-intéressants détails.

L'AFFAIRE TICHBORNE

(Voir la gravure page 81)

(Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

Londres, 8 février 1872.

Monsieur le Directeur,

Les péripéties de la politique, quelque graves qu'elles soient, n'ont pas dû vous empêcher d'apprendre par-ci par-là des bribes de nouvelles sur cette singulière affaire Tichborne, qui passe de juridiction en juridiction depuis bientôt trois ans.

Thackeray racontait un jour en ma présence une anecdote bien éloquente :

« J'étais, disait-il, aux bains de mer de Brighton. Un beau jour, je tirais tranquillement ma coupe dans les vagues de la Manche, pensant à certain procès avec un éditeur, que j'espérais bien gagner... sans me ruiner. L'eau bouillonne à mes côtés, la tête d'un plongeur apparaît à la surface, et je reconnais précisément le respectable chef de mon avocat. Eh bien, lui criai-je, comment va notre affaire? Admirablement, répondit-il entre deux brasses, et il disparaît sous l'onde amère. Quelques mois s'écoulèrent; je gagnai mon procès, mais jugez de ma stupéfaction, lorsque, en épluchant avec mélancolie le mémoire de l'avocat, je trouvai cet *item* :

« Consultation *au bord de la mer*... 20 shillings. »

Thackeray ne faisait que relater un fait très-usuel; et, franchement, pour demander justice en Angleterre, il faut être ou millionnaire ou insensé. Qui ne se souvient du fameux procès Windham, où le demandeur, immensément riche au début de l'affaire, se vit forcé de devenir cocher d'omnibus pour ne pas mourir de faim? Et cependant il était sorti triomphant.

Quel dommage que l'auteur de *Pickwick* soit mort! Il aurait trouvé bien de nouvelles études à buriner à la cour de Westminster. C'est là que se déroulent encore les péripéties du *Tichborne trial*, après quatre mois de séances prolongées, — et ici je ne parle pas des procès devant d'autres cours, — et la fin est incertaine.

Raconter *in extenso* serait difficile et absorberait d'ailleurs un espace trop étendu. Je me contenterai de retracer à grands traits l'historique de l'affaire et les conséquences probables qui en découlent.

En 1826, la famille Tichborne était une des plus anciennes et des plus riches de l'Angleterre. Sir James Tichborne, baronnet, épousa M[lle] Félicité Seymour, qui accoucha en 1829 d'un fils qui reçut le nom de Roger. Quelques années plus tard, elle eut un second enfant, Alfred, qui se maria en 1860 et mourut en 1866, laissant un fils en bas âge.

A l'époque de son mariage, — c'est-à-dire en 1828, — sir James Tichborne habitait Paris. Il était catholique fervent. Son fils aîné, Roger, fut donc confié à la garde d'un tuteur, l'abbé Châtillon. Jusqu'en 1845, il demeura sous la surveillance de ce professeur, et ses parents se déterminèrent alors à l'envoyer achever ses études à l'institution catholique de Stonyhurst, en Angleterre. Destiné à l'armée, il passa ses examens, à ce que disent ceux de ses professeurs qui ne sont pas morts, avec une certaine facilité; et ce fut en 1849 qu'il entra dans un régiment de carabiniers en qualité d'enseigne. Le jeune Roger Tichborne était alors dans sa vingtième année.

Son régiment était caserné à Dublin, et il n'est pas inutile de faire observer, pour l'intelligence du récit, qu'il y resta longtemps. Le jeune officier atteignit sa majorité, événement qui nécessita un règlement d'affaires avec sa famille. A cette époque, Roger Tichborne était d'une intelligence faible et d'une volonté plus faible encore. Il manquait d'esprit, et sa connaissance imparfaite de la langue anglaise (ses quinze premières années s'étaient écoulées à Paris) lui attira bientôt la risée et les quolibets de ses collègues. Il avait également hérité de son père une excentricité qui le portait à des actes qui mirent sa famille au désespoir. Fatigué bientôt de l'état militaire et aussi des obsessions de ses camarades, il vendit sa commission et résolut de faire un voyage dans l'Amérique méridionale.

Passionné pour tous les exercices du corps, les relations de Fenimore Cooper l'avaient séduit, et il espérait trouver dans le nouveau monde de quoi satisfaire sa soif d'aventures.

Il fit une visite à ses parents, toujours à Paris, et s'embarqua au Havre à bord de la *Pauline*, en partance pour Valparaiso. Un nommé Moore l'accompagnait, en qualité de valet de chambre. Arrivé à Valparaiso, Moore tomba malade, et sir Roger Tichborne partit sans lui pour Mellipilla, où il se livra à des incartades plus ou moins fantastiques; après quoi, il s'enfonça dans l'intérieur de l'Amérique du Sud, traversa le continent et revint à Valparaiso, où il retrouva son domestique Moore. Il repartit pour Rio de Janeiro, et de là s'embarqua à bord du brick *Bella* pour New-York.

C'est ici que se concentre tout l'intérêt du drame. La *Bella* fit naufrage, passagers et matelots périrent avec le vaisseau, et on pensa avec raison que sir Roger Tichborne était mort. La famille fit donc ouvrir le testament de son père, mort tout dernièrement, et sa fortune échut à son plus proche parent, c'est-à-dire à l'enfant du frère du naufragé.

L'affaire en était là, et personne ne mettait en doute la mort de sir Roger, quand arriva comme un coup de foudre la nouvelle qu'il vivait encore. D'après le témoignage de celui qui prétend être l'homme en question, il paraît qu'il échappa miraculeusement à la mort. Deux embarcations quittèrent le vaisseau en détresse; l'une chavira, et l'autre, où se trouvait sir Roger Tichborne, fut recueillie, après trois jours et trois nuits, par un brick américain, qui débarqua les survivants, trois mois après, à Melbourne en Australie. Sir Roger reprit sa vie errante; il s'enfonça dans le *bush* et se livra presque exclusivement à la chasse et à l'équitation. Il se trouva dans une société composée de *bush rangers*, gens de la pire espèce; et à partir de 1854 jusqu'en 1866, il mena une existence des plus sauvages. Renonçant à son nom, il se lia intimement avec un certain Arthur Orton, et ce ne fut qu'en apprenant la mort de son père, et, par contre-coup, l'accaparement de sa fortune par sa famille, qu'il partit à la hâte pour l'Angleterre et fit valoir ses droits.

Inutile de dire que les parties intéressées se refusèrent à reconnaître l'identité du revenant d'outre-tombe. De nombreux amis et plusieurs de ses anciens condisciples avaient pourtant reconnu sir Roger. On l'accusa d'imposture; on nia son existence, et le procès s'engagea sur ce terrain.

Voici comment le prétendu baronnet apprit ce qui se passait en son absence. Sa mère, lady Félicité Tichborne, vivait encore; elle n'avait pas perdu tout espoir, et lorsqu'elle apprit d'un marin revenant d'Australie qu'il avait entendu en effet parler d'une embarcation qui aurait échappé comme par miracle au naufrage de la *Bella*, ses espérances s'accrurent à un tel point qu'elle fit mettre des annonces dans les journaux d'Australie. Sir Roger les vit, partit immédiatement pour l'Europe, alla trouver sa mère à Paris, et se fit reconnaître d'elle. Elle mourut quelque temps après, laissant une attestation légalisée par laquelle elle déclarait positivement reconnaître son fils aîné, et que, pour prouver combien elle était sûre de ne pas se tromper, elle lui laissait une rente de 25,000 francs et une grosse somme destinée à subvenir aux frais du procès.

La lutte s'engagea donc avec les tuteurs de l'enfant possesseur de la fortune appartenant de droit à sir Roger Tichborne. Le public s'émut grandement de l'affaire, et, de crainte que le demandeur ne disposât pas d'assez d'argent pour soutenir le procès, une souscription publique fut faite en sa faveur et l'affaire fut remise à longue échéance afin de permettre aux parties de recueillir leurs preuves. Des commissions d'enquête furent envoyées en Amérique et en Australie après une première audience à la Cour de Chelsea; sir Roger Tichborne se joignit à celle d'Amérique, pour coopérer à ses efforts. Un curieux incident eut lieu : Arrivés à Rio-de-Janeiro, les voyageurs se séparèrent, sir Roger préférant se rendre par voie de terre à Valparaiso. Arrivé à Cordova, il tomba si gravement malade qu'il fut forcé de revenir en Angleterre. La diligence dans laquelle il devait aller à Valparaiso fut attaquée dans les Cordillères par des brigands, et tous les passagers assassinés. Cette circonstance est digne de remarque, quoiqu'aucun soupçon n'ait plané sur la cause de l'aventure.

Les parties adverses ont fait des efforts inouïs pour trouver, d'un côté les preuves de l'imposture du demandeur, de l'autre la preuve de son identité. Une foule de témoins ont été appelés de toutes les parties du monde. L'Australie, l'Amérique et la France ont fourni leur contingent. Des sommes fabuleuses ont été sacrifiées à cet effet. Sir Roger Tichborne et ses avocats ont envoyé des émissaires partout avec commission de ne rien épargner pour arriver à découvrir des témoignages indispensables.

Au mois de mai dernier, l'affaire fut reprise de nouveau. Comme elle semblait devoir durer au moins plusieurs mois, la Cour éprouva la plus grande difficulté à trouver un jury, et ce ne fut que devant les menaces de lord chief justice Bovil qu'on parvint à en composer un. Pendant quarante jours, le procès suivit son cours sans interruption; mais, arrivé à la fin de juillet, la fatigue de tous ceux qui y prenaient part fit remettre la continuation de l'audience au 20 novembre.

Dans cet intervalle, le demandeur tomba malade. Un instant, on crut que cette gigantesque affaire allait finir inopinément par la mort de celui qui l'avait provoquée. Mais la curiosité publique ne devait pas être ainsi déçue. La santé de sir Roger s'améliora rapidement, et lorsque l'audience se rouvrit, il y a trois mois, il était complétement rétabli.

Quatre-vingt-dix jours se sont de nouveau écoulés. Près de quatre cents témoins ont été entendus; l'avocat général qui, d'après la loi anglaise, a le droit de plaider pour une des parties, a commencé son discours la semaine dernière, et le jury sera probablement en mesure de prononcer son verdict d'ici à un mois. Les frais du procès sont proportionnés à sa longueur, c'est-à-dire prodigieux; ainsi M. Ballantine, le principal avocat du dépossédé, touche 100 livres (2,500 fr.) par jour, ce qui fait jusqu'ici un gain de 325,000 fr. Il a été calculé que le procès coûte près de 1,000 livres (25,000 fr.) par jour.

Tel est le résumé d'une des causes les plus remarquables de ce siècle. Nous avons omis un grand nombre de faits, très-intéressants assurément, mais qui nous auraient mené trop loin, et nous avons tant bien que mal condensé cette longue histoire, ou plutôt ce long roman. En quel sens le jury se prononcera-t-il? Tout fait prévoir que sir Roger Tichborne se verra confirmer dans le titre et la fortune qu'il réclame avec une persévérance et une ténacité qui ne se sont point démenties un seul instant. Ce gros homme aux yeux ternes, au front petit, aux manières rudes et mêmes grossières, d'une ignorance incroyable, est-il bien le naufragé de la *Bella*? Ou bien est-ce purement et simplement un habile coquin, maître en l'art de simuler, qui joue une grande partie avec la société? A l'avis du public, et c'est aussi le nôtre, le doute n'est pas possible. Outre qu'il a sur le corps certains signes qu'on savait à Roger Tichborne, outre que sa mère l'a reconnu sur son lit de mort, de trop nombreux témoins pris dans toutes les classes de la société l'ont identifié pour que l'imposteur n'eût pas été démasqué. Il a l'âge, les traits et les manières qu'on lui attribue dans sa jeunesse, et certaines circonstances que lui seul pourrait connaître lui sont familières. Il a cependant complétement oublié le français, sa langue première; doué d'une certaine instruction, il est retombé dans un état primitif d'ignorance, et ces deux circonstances, — graves en effet, — sont la base principale de l'argumentation de la partie adverse. Il a cependant été prouvé qu'il avait eu une fièvre de nature à lui enlever la plus grande partie de sa mémoire. Ajoutez à cela la vie sauvage qu'il a menée pendant douze ans dans les *bushs* de l'Australie, et le fait semblera naturel. Tous les efforts de la défense tendent à prouver que le demandeur est un certain Arthur Arton, avec lequel Roger Tichborne fut lié, et qu'on n'a pu retrouver malgré les recherches les plus minutieuses. Quoique le demandeur ait un terrible adversaire

dans la personne de sir Peter Cobridge, l'avocat général, qui s'est lancé dans le labyrinthe avec beaucoup de passion, il est peu probable que le jury révoque le verdict rendu depuis longtemps par l'opinion publique. C. B.

UNE SÉANCE

DU COMITÉ DE PATRONAGE DE PARIS

(Voir la gravure p. 85)

Nos lecteurs connaissent déjà les noms et le programme des membres de ce Comité patriotique.

Ils ne verront pas sans intérêt ce croquis de leur réunion du 1er février, à l'hôtel du Louvre, — au moment où l'assistance applaudit à la bonne nouvelle du don de *cent mille francs* fait par Mme Lepel Cointet. Non contente d'apporter au comité le concours le plus actif, la donatrice a sacrifié sans hésitation une partie de sa fortune. Cet acte généreux ne sera pas le seul.

On a vu que Mme Cibiel et ses filles, Mme J. Darcel et Mme Pierre de Rémusat, s'engagent à verser de concert *cent mille francs* dans la caisse de la souscription patriotique.

Mme Conrad Jameson verse 25 mille francs, et s'engage à donner pareille somme par cent millions, jusqu'à ce que la souscription ait atteint le chiffre de quatre cent millions. — C'est, par le fait, un don de cent vingt-cinq mille francs.

De tels exemples sont bien faits pour encourager les promoteurs de l'Œuvre des Femmes de France et leur inspirer le ferme espoir d'un succès complet.

LES ENFANTS

ÉTUDES D'APRÈS NATURE

LES ENFANTS NAISSENT POETES

C'est pourquoi il faut les entretenir dans des idées poétiques. Ne seront-ils pas trop tôt rompus aux réalités de l'instruction?

Jusqu'à sept ans, je ne vois pas de mal à ce qu'on emplisse leur cerveau d'idées fausses. (*Idées fausses* prises dans le sens qu'attribuent à ces mots ceux qui se piquent de positivisme.)

L'imagination dans l'âge tendre est un verre grossissant qui fait que les enfants voient énorme. Il n'est pas de petites choses qui s'adressent à leur toucher, leur vue, leur audition. Tout, avant la pose de la première borne dite de raison, semble grand, bizarre, excessif.

Aussi ne peut-on trop recommander pour les enfants la lecture de Perrault.

Perrault s'est montré grand inventeur dans ses contes; les enfants le font bien plus grand encore, et nous avons peine à suivre la portée de ses récits dans des cerveaux si tendres. Ce ne sont pas des contes, ce sont des mondes. Les héros, géants, nains et princesses, présentés d'une façon si sérieuse par le conteur, prennent dans l'esprit des enfants des proportions auxquelles nous ne pouvons appliquer notre métrage bourgeois.

Perrault, de même que les bons conteurs, use avec une extrême modération de la description : il avait quelque chose à dire.

Et pourtant des décors fameux sont brossés par l'imagination enfantine, qui laissent bien en arrière les prétendues splendeurs des féeries de théâtre. Il n'est pas de costumier en renom qui, pour la coupe, es broderies et les pasquilles, puisse lutter avec les habits merveilleux dont l'enfant habille ses personnages; et la montre d'un joaillier est pauvre à côté des escarboucles dont sont rehaussés ces costumes!

On parle des merveilles de la nature qu'il vaudrait mieux faire connaître aux enfants.

Où donc ont étudié les grands conteurs, sinon à l'école de la nature, dont au moins ils savent traduire les merveilles en bon style?

Ces merveilles, les écrivassiers aux gages des libraires les étouffent dans le coton de leurs phrases : ils rendraient terne une émeraude, et plate une montagne.

Vraiment, l'enfant, quoique pourvu de facultés poétiques, a trop d'efforts d'imagination à faire pour colorer la prose de ces vulgarisateurs.

Je confierai d'abord l'enfant aux mains de Perrault, puis à celles de Swift et de Lesage, puis à celles de Foë et de Molière.

La science viendra plus tard. Comme le dit Montaigne, qui se gendarme encore contre l'astronomie : « C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants la science des astres et le mouvement de la huitième sphère, avant que les leurs propres » (leurs propres mouvements).

FAUT-IL DONNER AUX ENFANTS UNE TEINTURE DE SCIENCE?

On a tenté de nombreux efforts en France dans ces dernières années pour faire entendre aux enfants le langage de la science et de la raison.

Les lois de l'organisme ont été décrites de telle sorte qu'un jeune garçon de dix ans ne puisse rien ignorer des mystères de l'alimentation.

Le chemin que prend une bouchée de pain, son rôle dans l'économie, ses voyages, ses transformations, tout cela, vingt mille petits êtres qui employaient jadis leur temps à jouer, le savent à merveille aujourd'hui.

Cette éducation a porté ses fruits; elle permet aux enfants de se mêler à la conversation, d'en écarter les banalités et d'y jeter des points de vue nouveaux.

J'assistais dernièrement dans un salon à la visite de parents qui amenaient un petit garçon à sa grand'mère.

— Tu me sembles pâle aujourd'hui, Richard? dit la grand'mère.

— Je n'absorbe sans doute pas assez d'oxygène, répondit l'enfant.

Cette réponse émerveilla les personnes présentes, à l'exception de la grand'mère, qui crut avoir mal entendu.

— Plait-il? fit-elle.

— Je suis pâle, parce que je n'absorbe pas assez d'oxygène, reprit l'enfant.

La bonne vieille regardait le père du petit garçon avec un œil inquiet.

— Richard s'exprime on ne peut plus raisonnablement, ma mère, reprit l'honorable personnage qui avait inculqué cette science à l'enfant. Mon fils n'ignore pas que l'oxygène absorbé par la respiration change la couleur du sang en le faisant passer du rouge foncé à un rouge vermeil.

— Ah, vraiment! fit la grand'mère un peu étonnée.

— Tu as oublié, père, reprit l'enfant, que ce changement porte principalement sur l'enveloppe extérieure des globules de sang, seule partie qui soit colorée.

(A suivre). CHAMPFLEURY.

LA PORTE DU VATICAN

Dimanche, 28 janvier 1872.

Cette porte est aujourd'hui l'entrée principale du Vatican, où le pape s'est constitué volontairement prisonnier.

Elle est la démarcation du royaume italien et du palais, laissé en toute propriété au pouvoir temporel. Quant au perron, il est resté neutre; sur sa dernière marche, se tiennent les suisses du pape, autrefois habillés selon la mode de la Renaissance : culotte à crevés, bas rayés jaune et noir; aujourd'hui en tenue de campagne, avec la grande capote et le béret.

En bas, les bersaglieri royaux, avec leur costume pittoresque : petite veste, large pantalon et chapeaux à plumes de coq, gardent l'entrée du portique, ou plutôt de l'escalier qu'ils n'ont pas le droit de monter.

L'entrée est publique. Moines, étrangers, gens de service passent toute la journée sous cette porte. Ce n'est que plus loin, sous le portique qui fait suite à la colonnade du Bernin, que les laisser-passer sont exigés par les gardiens du palais. Cette petite formalité, qui n'a lieu que depuis les derniers événements de Rome, ne laisse pas que d'être un ennui pour les visiteurs étrangers qui ne sont pas encore au courant de cet usage. Un léger pourboire, ou *buona mano*, aplanit souvent bien des difficultés, la plus grande aménité régnant parmi les serviteurs du pape. En tous cas, si le pourboire ne suffit pas, les permissions et laisser-passer se distribuent facilement et gratis dans toutes les ambassades et chez tous les consuls.

C'est par cette porte que, le jour de la Fête-Dieu, chaque année, la procession du *Corpus Domini*, précédée de toutes les corporations et couvents de Rome, accompagnés de leurs bannières, croix, châsses, etc., descendait de Saint-Pierre au milieu de la galerie tendue de tapisserie merveilleuse et tout enguirlandée de fleurs. Elle faisait ensuite le tour de la colonnade qui décore la place, et rentrait dans la basilique par la galerie qui fait pendant à celle que nous voyons dans la gravure. Cette fête, qui était une des plus belles de Rome, n'a pas eu lieu l'année dernière; nous le regrettons sincèrement, et nous souhaitons que le pape se décide enfin à rendre à Saint-Pierrre de si belles et si grandioses cérémonies.

E. BÉNARD.

UNE CRÉOLE

NOUVELLE

Paris est, à juste titre, représenté comme le rendez-vous de toutes les passions.

Mais si le crime s'y abrite, si le plaisir s'y étale de préférence, la douleur y vient aussi chercher un peu d'oubli.

C'est que, par un contraste étrange, qui résulte de son immensité même et de la diversité de ses éléments, Paris est la seule ville qui puisse offrir à la fois les joies bruyantes du monde et les charmes de l'isolement complet. Paris est la solitude peuplée.

Aussi, la société cosmopolite qui s'y est formée n'a-t-elle souvent de sa légèreté que l'apparence.

Là surtout l'observateur rencontre des douleurs muettes et des blessures fermées à peine. Telles étaient celles de Marie de B..., riche créole que sa gaieté, comme sa beauté, avaient bien vite mise à la mode dans le monde, où je la rencontrais assez souvent pour obtenir la faveur d'être reçu chez elle.

« Vous me croyez insouciante et rieuse, n'est-ce pas? me dit-elle un jour de causerie intime; vous seriez étonné si je vous disais que ma vie passée compte non-seulement des jours, mais des années terribles. Je suis née telle que vous me voyez et suis restée telle jusqu'au moment où je fus accablée par des infortunes dont le souvenir vous intéressera peut-être. »

Et son récit commença non sans quelques grosses larmes.....

I

« Je suis née à Porto-Rico, la plus petite des Antilles. Riches planteurs, d'origine française, mes parents gâtèrent un peu mon enfance, selon la coutume créole. C'est une vie patriarcale que vous ne connaissez pas bien en Europe.

Les noirs, que vous plaignez si souvent à tort, sont de la maison. Leurs enfants jouent avec les enfants du maître, car les distances sociales, très-marquées d'ailleurs, ne s'accentuent qu'avec l'âge.

L'autorité du maître n'exclut pas l'affection de l'esclave, et l'école du respect, bannie de chez vous, existe au moins quelque part.

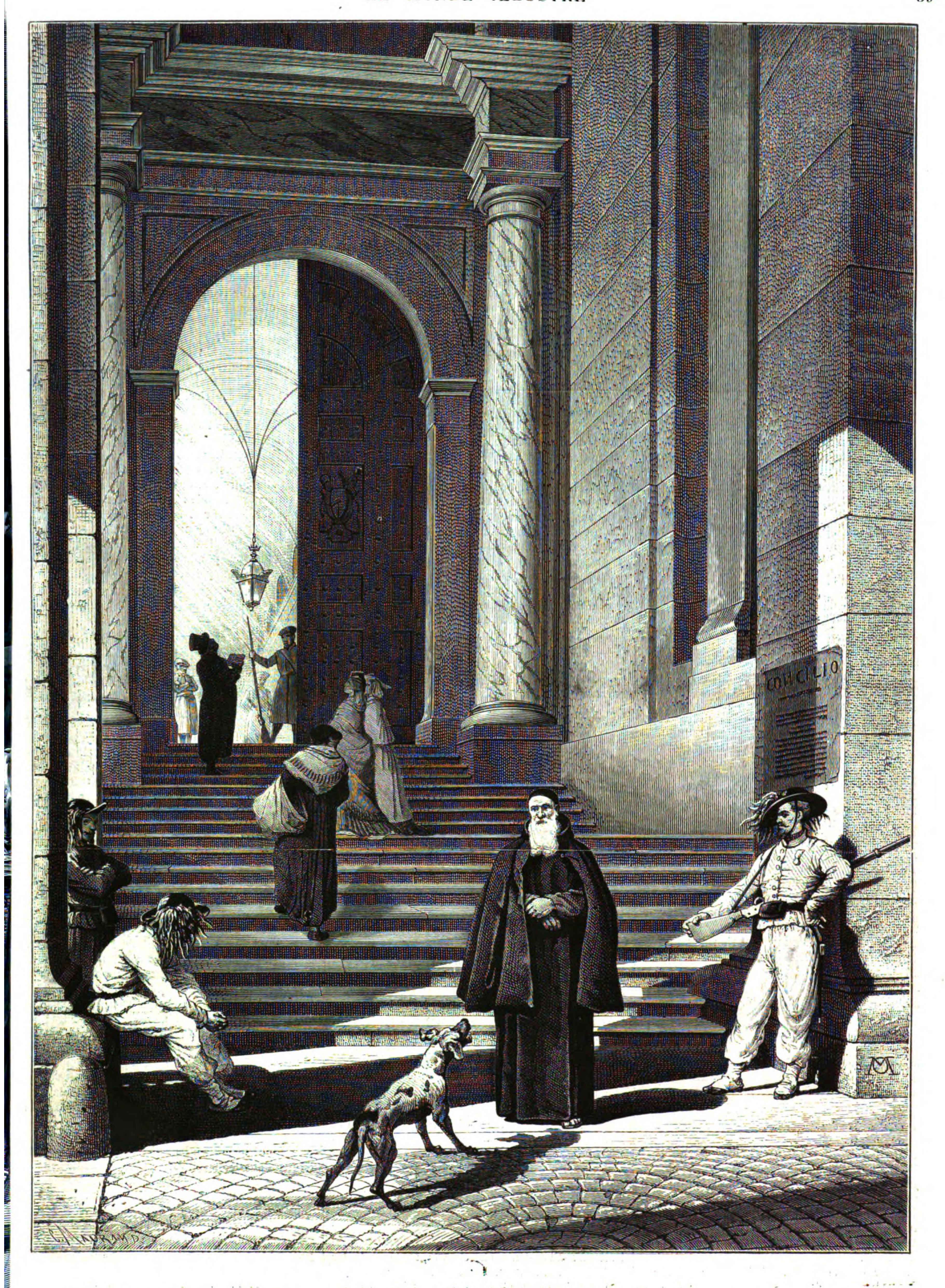
La religion du Christ est un lien entre le vieux nègre et le blanc, entre l'enfant créole et l'enfant noir. Le soir, on prie en commun.

Cette prière du soir, je n'y ai manqué en aucun temps, ni en aucun lieu. Ma foi est restée vivante dans le souvenir.

Le commandeur, — c'est ainsi qu'on nomme le chef des esclaves, — récite la prière à haute voix et le nègre la répète d'un ton plus bas. C'est un tableau saisissant. La famille du maître est agenouillée sur le balcon; au bas, les esclaves sont tous rangés. L'heure est solennelle. Si, dans la journée, il y a eu quelque infraction à la règle, le contrevenant



LE DENIER DE LA DÉLIVRANCE. — Les dames d'Alsace prenant l'initiative des quêtes patriotiques pour le rachat du territoire occupé.
(Dessin de M. Lix.)



ROME. — La porte du Vatican. — Sentinelle pontificale. Sentinelle italienne. — (D'après le croquis de M. Luc Olivier-Merson.)

est jugé et puni. Le commandeur applique la peine subie en présence de toute la famille. La sentence exécutée, la prière commence.

N'allez pas croire que de telles punitions dégradent ceux qui en sont l'objet. Il est bien des cas où les esclaves ont chez nous le privilége de faire ce que vos domestiques n'oseraient se permettre. Ces compensations sont pleines aussi de couleur locale.

Il est ainsi des heures où ils représentent le maître dans la plantation dont ils ont la garde.

Des voyageurs passent-ils durant la nuit, alors que les maîtres sont livrés au sommeil, des esclaves sont là pour exercer en son nom l'hospitalité.

Quand l'étranger arrive, ils s'empressent autour de lui, qu'il soit ou non connu du maître. Ils lui font les honneurs d'une table plantureusement servie avant de le conduire à la chambre réservée. La coutume le veut.

Mon père se distinguait entre tous par la somptuosité avec laquelle il se conformait aux usages.

Le matin, quand le maître est levé, quand l'hôte est debout, les esclaves de garde amènent celui-ci à celui-là. Aller trouver le propriétaire serait humiliant pour l'hôte, le contraire est bien autrement hospitalier. Le maître du logis venant demander à l'étranger comment il a passé la nuit, s'il a bien soupé, s'il a trouvé son lit bon. — C'est l'idéal.

Il fallut, en un mauvais jour, abandonner cette habitation joyeuse où dansait toute la contrée, quitter une famille tendrement chérie, pour aller faire mon éducation, non pas à Paris, où tout se décompose et s'efface, mais à Bordeaux.

D'une vie de pensionnaire, il n'y a rien à dire. Dès l'âge de 17 ans, j'étais revenue à Porto-Rico.

II

Mon arrivée dans l'habitation paternelle fut fêtée par des invitations et par des bals sans fin. Mes sœurs étaient mariées, mes frères se trouvaient plus jeunes que moi ; j'étais la reine de la maison. J'en étais aussi la joie par ma gaîté, par mon caractère mobile, par ma figure souriante, — qualités qui tranchaient sur l'uniformité de la mollesse ordinaire. Je n'eusse alors jamais soupçonné ce que pouvait être une passion profonde ; — m'amuser était ma seule aspiration.

Mon père avait alors pour auxiliaire plutôt que pour associé dans ses grandes cultures, un jeune homme de figure avenante et d'excellent caractère — une de ces natures sympathiques, qui plaisent à première vue, si elles ne se font pas chérir. — Lui m'aima tout d'un coup, et son penchant devint bien vite une passion, qui ne devait finir qu'avec sa vie.

Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'on avait l'intention d'en faire mon mari. Ma mère tolérait nos entretiens ; mon père ne semblait pas les remarquer. Et cependant il passait pour sévère, même dans notre pays où on l'est tant.

Les sentiments religieux ne font rien aux mœurs en Espagne ; à Porto-Rico il n'en est pas de même, toute apparence de galanterie est une tache.

Je ne me rendais pas un compte exact de mes sentiments pour ce futur mari, mais je l'aimais assez pour l'épouser, non-seulement sans répugnance, mais avec plaisir. Je comprenais qu'il m'aimait avec idolâtrie ; — cela m'attirait.

Je passai donc à l'état de jeune femme adorée sans qu'il en coûtât rien à mon cœur. Le mariage me semblait le commencement d'un bonheur sans terme.

III

Combien je me trompais !

Les fêtes qui eurent lieu à cette occasion finirent par une catastrophe, et dès lors sur ma route s'échelonnèrent les plus vifs chagrins. Je perdis ma mère. De toutes les afflictions de ma vie, ce fut sinon la plus forte, au moins la plus profonde et la plus durable.

Le désir de me rendre très-heureuse avait fait mon mari très-ambitieux. A son gré, la culture n'enrichissait pas assez vite. Il se sépara de mon père pour aller fonder une maison de commerce à Guayama. Ma vie fut troublée bien vite par les péripéties des affaires, car je suis positive en même temps que légère. La lenteur des succès, la multiplicité des échecs, furent pour moi une source de troubles incessants ; mais tout le temps que mon mari ne passait pas à son bureau était à moi, et la douce affection qu'il m'inspirait était encore le bonheur.

Cependant la direction de mon père aurait été utile à mon mari, plus ardent qu'expérimenté ; il s'était trompé de route ; il n'était pas fait pour cette vie de spéculations ; à moi, ma mère me manquait.

Au bout de deux ans, il me vint un fils. Vous savez que j'adore les enfants, jugez si j'aimais le cher petit garçon que je perdis à neuf mois ! Combien je me reprochais alors de ne l'avoir pas nourri ! Mon mari ne l'avait pas voulu. « Ce que tu donnerais à tes enfants, disait-il, je l'aurais de moins en santé, en fraîcheur chez ma chère Marie. Je puis perdre mes enfants, mais tu es, toi, la vie de ma vie. »

Moins d'un an après, je redevins mère ; l'enfant que je voulus nourrir cette fois me fut enlevé à trois mois. J'étais frappée coup sur coup.

IV

En m'atteignant dans la personne d'êtres chéris, l'adversité ne faisait que m'avertir. Je n'étais pas au bout de mes peines.

Les entreprises de mon mari devinrent désastreuses. Malgré sa tendresse pour moi, malgré mes supplications, le malheureux alla chercher peu à peu dans l'intempérance un moyen de s'étourdir sur des pertes qui compromettaient sa fortune. Je ne puis pas dire qu'il m'aimât moins, mais il rentrait de plus en plus tard, le verbe haut et la querelle à la bouche ; ma sérénité habituelle n'en fut pas atteinte, bien que je souffrisse au delà de toute expression. D'ailleurs, ce que m'inspirait mon pauvre mari dans ces honteux moments, c'était moins de la colère que de la pitié. Si je sentais cependant l'exaspération m'envahir après des éclats aussi injustes que violents, je me bâillonnais moi-même avec le drap du lit. Mon silence l'irritait peut-être davantage, mais j'avais les querelles en horreur ; je les savais interminables. J'en avais d'ailleurs le plus triste exemple dans une famille que je voyais intimement.

Un vide immense ne s'en faisait pas moins dans mon cœur. De la femme rieuse et légère que vous connaissez, il ne restait plus rien. Mon père et mes frères vivaient loin de moi. Mon mari m'échappait. Son affection, sa passion toujours vivante à ses heures de raison, malheureusement trop rares, ne trouvaient plus le même écho en moi. Qu'est-ce qu'une passion tendre, quand une passion brutale ne lui peut céder !

V

Me voilà conduite à vous parler de cette famille placée sous le coup de la même infortune. Elle se composait d'une charmante femme, mon amie d'enfance, d'un avocat du pays, nommé Herman, et de leurs jeunes enfants.

Je fus longtemps sans découvrir l'importance que je devais attacher à la persistance des regards du mari. Je m'en occupais d'autant moins qu'il ne m'eût pas semblé possible de prendre certaines avances au sérieux. Plus mes chagrins personnels étaient grands, plus je m'attachais à mon amie. Herman n'était pour rien dans mes assiduités. C'était un homme de talent et d'esprit, mais apportant à toute chose la violence extrême qui caractérise souvent la race espagnole. Son ménage ressentait aussi les tristes effets de son emportement habituel. Il ne me déplaisait point trop pourtant ; mais je me serais sentie embarrassée de dire pourquoi je ne voyais en lui que le compagnon d'une amie qui me devenait de plus en plus nécessaire.

Cependant, les excès et le chagrin avaient fini par altérer la santé de mon mari. Il fut décidé qu'il irait aux États-Unis chercher la santé et tenter de nouveau la fortune. Il y était à peine arrivé que son mal s'aggrava, et, à l'instant où j'allais le rejoindre, j'apprenais avec stupeur la fatale nouvelle de sa mort. Une famille américaine, amie de mon père, n'avait pas voulu qu'il restât dans un hôtel lorsque la maladie était devenue menaçante ; elle l'avait pris chez elle et lui avait prodigué les soins les plus affectueux. La lettre funèbre entrait dans tous les détails de sa maladie ; elle m'apprenait que ses dernières paroles avaient été pour moi, qu'il ne regrettait que moi au monde. Elle s'étendait sur la bonté de son cœur et le charme sympathique de toute sa personne.

Ce que je ressentais ne ressemblait en rien au chagrin de surface qui laisse voir à travers les larmes la consolation prochaine. Mes premiers sentiments pour mon mari s'étaient réveillés ; je lui rendais toutes les tendresses de mon cœur. Dans ce cœur je vous jure qu'il n'y avait que lui en ce moment-là.

Je répondis à ces amis de la dernière heure par une lettre sincèrement émue. La mort purifie tout ; j'avais oublié l'odieux défaut de mon mari, je ne voyais plus que ses qualités, je ne me souvenais que de son idolâtrie pour moi, qui avait aussi causé un peu sa perte. Ma lettre fut-elle émouvante au point de troubler le cerveau de mon destinataire, je ne sais. Mais toujours est-il que lui m'adressa, par retour du courrier, une déclaration en règle.

Je n'aurais jamais imaginé qu'il pût arriver de ces choses-là dans l'union américaine.

J'oubliais de vous dire que dès le départ de mon mari, j'avais quitté Guyama pour revenir chez mon père. Ce fut dans ses mains que tomba la brûlante missive de notre correspondant ; sa lecture le mit dans un inexprimable courroux. Un homme marié oser parler d'amour à sa fille ! c'était un outrage auquel le moment ajoutait encore de la gravité. Ce fut lui qui répondit à l'Américain. Pour mon malheur, ce n'était pas l'ennemi le plus redoutable. l'autre était à ma porte.

MARTIN DOISY.

(La suite au prochain numero.)

COURRIER DU PALAIS

Une famille de cultivateurs du département de Loir-et-Cher, la famille Durand, vivait en paix dans sa ferme. Le père, la mère, le fils, c'était à qui des trois jouirait de la santé la plus florissante ; les bestiaux eux-mêmes avaient sous leur graisse une vivacité remarquable ; les bœufs et les vaches dans leur étable, les porcs sous leur toit, les moutons dans leur bergerie, les poules, les pigeons prospéraient à vue d'œil ; c'était une habitation bénie. Un beau jour, sur le chemin, passe une vieille femme qui file sa quenouille en faisant certains gestes et en murmurant certains mots que l'on n'a pas bien entendus, et voilà tout le monde malade ! Les maîtres jaunissent ; la fièvre les fait grelotter ; les bêtes maigrissent, les récoltes manquent !

Quel est le fléau qui vient de fondre sur cette maison ? A cette question, les bêtes ne répondent pas et les gens répondent qu'ils ne savent pas de quelle maladie ils sont atteints ; mais, pour sûr, c'est la vieille qui a tiré tout cela de sa quenouille ! Ils ont éprouvé quelque chose d'extraordinaire ; c'était comme un certain malaise, une certaine lassitude, une certaine fièvre qui ne se voyait pas, mais qui les empêchait de travailler à leurs champs et de soigner leurs bestiaux. Et puis, on trouvait des petites bêtes dans le pain, des araignées dans la maison, des vers dans les lits, des souris dans le grain et dans le fourrage !

Il y a de par le monde des esprits sceptiques qui seraient tout disposés à leur dire : « Vous avez été atteints, à la vue de cette vieille femme et de sa quenouille, d'une terreur superstitieuse à haute pression ; la fièvre et le malaise en sont les effets inévitables ; vous étiez las parce que vous dormiez mal ; vous avez cessé de donner à votre maison, à vos greniers les soins ordinaires ; de là la malpropreté, de là les petites bêtes dans le pain, les souris dans le blé et dans le fourrage, de là l'amaigrissement de vos bestiaux, de là la vermine dans votre lit, de là un redoublement de terreur, de là peut-être une fièvre et

un malaise réels! • Mais les esprits forts qui diraient de pareilles choses seraient bien mal vus dans la Touraine!

Pourquoi aussi cette vieille femme, — une sorcière, indubitablement, — s'avise-t-elle de passer et surtout de filer sa quenouille sur ce chemin ?

Mais le paysan tourangeau n'est pas si bête qu'on le croit; à sorcière sorcier et demi! Le père Durand va trouver un vieux berger de 60 ans, un sorcier aveugle qui demeure à *la Croix-de-Bléré*.

Quel magnifique domicile pour un sorcier, et comme la Croix-de-Bléré ferait bien dans une légende fantastique! Et un sorcier aveugle! Tout le monde n'a pas cette chance-là! L'oracle a parlé : Le mal vient de la vieille et de sa quenouille, voilà qui est hors de doute; vite, bien vite, il faut faire infuser ces herbes-là, boire la tisane, et il ne sera plus question de rien.

Eh bien, le vieux berger Antoine Lafond, de la Croix-de-Bléré, n'est pas si sot; le père, la mère et le fils suivent l'ordonnance, la confiance chasse la peur, le malaise disparaît. Voilà balais et fourches en danse, voilà les petites bêtes qui disparaissent de partout, voilà le sommeil qui revient, voilà les bestiaux qui reprennent appétit, voilà tout le monde guéri!... Au diable la vieille et sa quenouille, et... vive le sorcier!

Le père a donné 50 francs, la mère a donné 20 francs, le fils, plus avisé, et qui avait consulté un médecin, n'a donné que 15 francs au vieil aveugle, à qui le tribunal de police correctionnelle de Loir-et-Cher demande compte de ses désensorcellements.

— Ah! monsieur le juge, répond le vieux bonhomme, je ne demande jamais d'argent; ils ne savaient pas quelle maladie ils avaient, je leur ai donné des herbes à vulnéraire; ça les a guéris! Je ne peux pas les empêcher de me faire la charité.

— Mais vous saviez, vous, de quelle maladie ils étaient atteints quand vous leur avez donné ces herbes?

— Hélas! non, grand Dieu!

Le père, la mère et le fils Durand, veulent bien déposer, parce qu'il y a sous leur obéissance à la justice un certain espoir secret de se faire rendre leurs écus; mais c'est avec une certaine admiration qu'ils parlent du vieux berger aveugle, et c'est toujours en frémissant qu'ils racontent le passage de la vieille à la quenouille. L'auditoire éclatait de rire aux bons endroits; mais l'auditoire, dans six mois, quand Antoine Lafond aura subi la condamnation à l'emprisonnement que le tribunal vient de prononcer contre lui, ira encore se faire désensorceler par lui, et boira et payera ses herbes.

Ah! vous riez aussi, vous, bonnes gens de Paris, vous riez des paysans tourangeaux et de leur confiance superstitieuse? Attendez un peu, mes bons Parisiens ; nous allons rire ensemble; Petit-Jean veut en être!

Ne baissons pas la toile, ce n'est pas la peine; le même décor peut servir; c'est toujours devant le tribunal correctionnel que nous sommes, non plus à Tours, il est vrai, mais à Paris, à la neuvième chambre.

Dans cette affaire aussi, il y a un prévenu qui a fait des dupes et qui a escroqué leur argent; il n'est pas berger, mais il est banquier; il n'est pas vieux, mais il a prouvé que pour lui la malice n'a pas attendu l'âge; il n'est pas aveugle surtout, car il a bien reçu deux millions et demi, et c'est bien, sinon des herbes, du moins des chiffons de papier qu'il a donnés en échange. Et puis, au dernier moment, au moment où il fallut comparaître devant les juges, il a eu l'art de se rendre invisible; il s'est envolé; il a disparu, et c'est par défaut qu'on le juge.

Ceux qu'il a plumés ne sont pas des paysans ignorants; ce sont des Parisiens, des gens instruits, des gens spirituels, qui n'auraient pas eu peur de la vieille à la quenouille au moins, qui auraient méprisé le secours de l'aveugle de la Croix-de-Bléré, mais qui croient aux faiseurs de fortunes, qui veulent être enrichis tout de suite, à la minute, absolument comme les cultivateurs de Loir-et-Cher veulent être désensorcelés!

Il y a aussi de par le monde des esprits sceptiques qui leur disent, qui leur écrivent, qui leur crient depuis trente ans et plus : Vous êtes volés parce que vous êtes atteints de la superstition financière à haute pression, parce qu'il vous faut vos dix, vos quinze, vos trente, vos cent mille francs tout de suite, ce soir, demain matin au plus tard, parce que ce désir devient une fièvre qui vous fait perdre la raison, le jugement, parce que vous n'examinez plus l'opération, vous ne tenez plus compte des possibilités, vous ne cherchez plus le caractère, la moralité, la capacité de l'homme qui promet, vous ne voyez plus que le chiffre de la promesse! Vous ne travaillez plus, vous ne spéculez même plus, vous jouez!

Mais les esprits forts qui disent de ces choses-là ne sont pas très-bien vus à Paris; on les appelle : envieux, caricaturistes, journalistes, ennemis de l'industrie, bohêmes! etc., etc.

Et voilà comment la maison de banque ouverte, rue Saint-Ambroise, par M. Edouard Chollet, déjà condamné précédemment à un mois de prison, maison de prêts sur titres, maison de confiance pour les achats et les ventes, a obtenu pour deux millions cinq cent mille francs de confiance et d'écus. L'argent est dévoré, le banquier est en fuite, et trente-quatre familles ruinées viennent l'accuser devant le tribunal correctionnel.

Parmi ces victimes, on remarquait un vieillard, un ancien professeur, qui a englouti sept cent mille francs dans ce naufrage; sa confiance a ruiné lui et les siens! Deux demoiselles qui avaient amassé mille france de rente... Mais non! laissons ces détails navrants.

Et Edouard Chollet pourrait répondre comme le vieux berger : « Je ne demandais jamais d'argent. » Il l'acceptait pour le faire fructifier. Cela lui a valu cinq ans de prison et trois mille francs d'amende.

Là aussi, l'auditoire savait rire ou s'indigner aux bons endroits... et l'auditoire n'attendra pas cinq ans pour aller confier ses économies à un Chollet quelconque!

Donc, ne rions de personne; tâchons de guérir les crédules Tourangeaux et les *gogos* de Paris!

PETIT-JEAN.

UN MEETING ÉLECTORAL

A CHELSEA (LONDRES)

(Voir page 92.)

Rien n'est curieux comme une réunion électorale à Londres. Dans les réunions parisiennes, on se livre des tournois de paroles qui aboutissent le plus souvent aux invectives, mais rarement arrive-t-on aux voies de fait. Rien de cela ici : l'échange de procédés est plus substantiel. Demandez plutôt aux malheureux étrangers qui se mêlent innocemment à la bagarre; ils vous répondront en étalant à vos yeux un « blackeye, » comme on dit ici, ou un nez fortement endommagé, souvenirs de la manifestation pacifique d'hier, et encore de pareilles blessures sont-elles très-ordinaires.

Rien d'amusant comme ces meetings et ces batailles grotesques, mais rudes... lorsqu'on n'y assiste qu'à titre de spectateur, naturellement. Néanmoins, il est difficile de se garer : on tape à tort et à travers amis et adversaires, n'importe; et, dans cette pluie de horions, il est rare qu'on n'attrape pas sa part. Ainsi, nous, dont l'expérience de ces choses est assez grande, n'avons pu éviter, malgré notre extrême prudence, un terrible coup d'un gourdin qui a réduit notre chapeau à l'état de galette, sans compter un pan de notre redingote resté entre les mains d'un adversaire inconnu. C'était à une réunion électorale de Chelsea, district dont sir Charles Dilke est le député. Les conservateurs de l'endroit avaient déjà tenté une réunion ayant pour but de censurer la conduite récente de leur représentant; mais les partisans de sir Charles Dilke eurent vent de l'affaire, allèrent en masse à la salle de réunion, et se livrèrent à de si bruyantes démonstrations, que les *tories* en furent pour leurs frais et furent forcés de plier bagages.

La même scène s'est reproduite mardi dernier; seulement, elle a été accompagnée de variantes du plus haut comique. Les *tories*, dispersés une première fois, ne se tinrent pas pour battus. Ils ont de nouveau loué un immense local à Knightsbridge, quartier de Hyde Park, et ont fait distribuer à leurs amis des cartes d'entrée, espérant ainsi exclure les radicaux. Mais, hélas! peine perdue; ceux-ci ont trouvé moyen de faire imprimer des cartes absolument identiques, et, dès sept heures du soir, ils étaient rassemblés en grand nombre autour de la salle de réunion. Les *tories* ont enfin découvert le stratagème; mais il était trop tard, une centaine de perturbateurs avaient déjà pénétré dans la salle : c'était plus qu'il n'en fallait pour faire un brouhaha épouvantable. A peine le président a-t-il ouvert la séance et expliqué le but du meeting, qu'une sourde rumeur éclate de tous côtés; il reçoit une pomme cuite sur le visage, et les amis de Dilke se précipitent sur la plate-forme, le saisissent, le rejettent dans la foule et installent triomphalement un *chairman* de leur choix, lequel est lui-même repoussé par les conservateurs et bourré de coups.

La mêlée devient alors générale. La plate-forme est démolie en un clin d'œil; l'atmosphère est remplie de chaises qui volent en tous sens. La police n'a garde d'intervenir, ayant déjà fort affaire au dehors pour contenir les mécontents, qui ne demandent pas mieux que de se joindre à la lutte. Les chapeaux sautent en l'air, les poings tombent comme des marteaux sur des enclumes; le fauteuil présidentiel disparaît, et pendant quelques minutes, la bataille est indécise. Enfin Mars se déclare pour les radicaux. Les *tories* sont battus sur toute la ligne et se retirent en gémissant; mais un loustic se livre à un dernier acte de vengeance; il se précipite sur le compteur et éteint le gaz : c'est le dénoûment ordinaire de ces assauts. L'obscurité calme soudainement les colères. On donne « three cheers » à sir Charles Dilke (qui n'était pas présent), et la salle se vide, sans autres accidents que quelques bourrées distribuées avec une impartialité toute démocratique.

Voilà pour l'intérieur. Mais au dehors une autre scène avait lieu. Ceux qui n'avaient pu pénétrer dans l'enceinte — et ils étaient nombreux — exprimaient leur mécontentement en sifflant la police, laquelle, il faut le dire, se montrait absolument indifférente à ces petites injures. Bien au contraire, certains policemen semblaient trouver plaisir à échanger des quolibets avec le peuple. La patience de ces hommes est réellement admirable. Ils essuient tout, même les coups, sans y répondre. Impassibles comme des statues, ils ne sont jamais agresseurs, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils font usage du casse-tête dont ils sont armés. Cependant, une partie de la foule, ne pouvant se faire jour à travers la double haie de policemen, trouva moyen de s'emparer des fenêtres d'un restaurant en face, et plusieurs orateurs avaient déjà commencé, du premier étage, d'éloquentes harangues, lorsque les propriétaires de la maison (c'étaient des femmes), qui n'entendaient rien à la politique, se précipitèrent sur les champions de la démocratie et les tirèrent par les jambes avec une telle énergie, que les orateurs disparurent de leurs tribunes improvisées avec une rapidité inquiétante pour l'intégrité de leurs personnes. Les femmes sont terribles quand elles s'y mettent. Les envahisseurs furent bousculés en moins de rien en bas des escaliers, et un orateur barbu, qui résistait obstinément, laissa la plus grande partie de ses cheveux entre les mains de la propriétaire.

Cet incident a égayé la foule; et quand le peuple rit, il est désarmé. On s'est porté en masse à la demeure de sir Charles Dilke, et après les « three cheers » traditionnels, on s'est dispersé très-paisiblement.

C. B.

SIR CHARLES DILKE

(Voir page 93.)

Sir Dilke est l'un des représentants les plus populaires du parti que notre correspondant de Londres appelle le parti « démocratique-constitutionnel » anglais.

Il est jeune encore. Après avoir pris ses grades à l'université de Cambridge, en 1866, il consacra trois années à visiter l'Amérique et les colonies anglaises, dans le but d'étudier leurs besoins politiques et



LONDRES. — Un meeting électoral à Chelsea, district dont Sir Charles Dilke est le député. — Les radicaux chassant les tories du bureau et de la salle. — (D'après le croquis de M. Montbart.)


Grande crue de la Loire. — Déménagement des habitants des îles près des tunnels de Clermont-la-Varenne. — (Croquis de M. L. de Nabat.)

leur organisation actuelle. C'est à son retour qu'il fut porté par l'important district de Chelsea comme représentant de Londres à la Chambre des communes.

LA CRUE DE LA LOIRE

(Voir page 73)

La Loire avait atteint ces jours-ci une hauteur qui a fait redouter un instant une de ces crues périodiques, si redoutées des riverains. Des malheurs n'ont pas été signalés; mais les habitants des îles ont déménagé meubles et bétail, pour gagner les hauteurs

Sur le point reproduit par notre dessin, le fleuve a submergé les prairies environnantes. — A droite, tombe à pic la rampe de Clermont, que la ligne de Tours à Nantes traverse par trois tunnels successifs. A gauche, se dessinent les hauteurs de Chantonceaux, à l'extrémité desquelles est le château de la Varenne, qui commande la vallée. C'est un des sites les plus charmants du pays.


SIR CHARLES DILKE,
chef du parti radical en Angleterre.

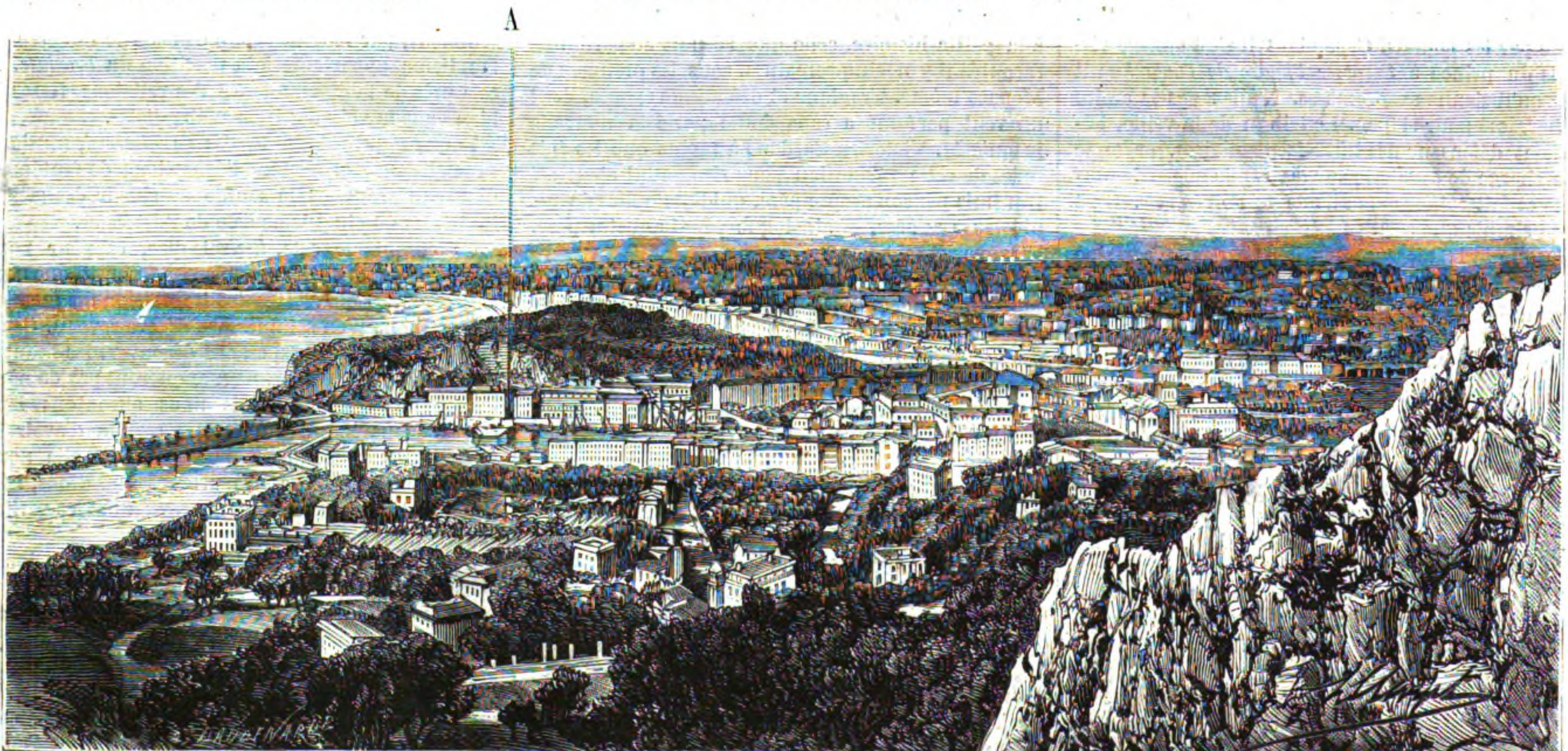
L'ÉBOULEMENT DE NICE

Presque à l'heure où se rompait le pont de la Brague, représenté dans notre dernière livraison, trois énormes rochers se détachaient, à Nice, des flancs de la montagne du château, écrasant une partie de la propriété de Mme Baudoin, ébranlant les fondations des maisons voisines. On a retiré des décombres six victimes.

On parle aussi à Nice, à Cannes, à Grasse, de maisons écrasées par la chute de rochers, ou écroulées sous la violence des eaux.

A Menton, quatre édifices n'ont pu également échapper aux suites du mauvais temps.

Un chiffre servira à donner une idée de la quantité d'eau déversée par les dernières pluies. En sept jours, l'udiomètre du docteur de Valcourt, à Cannes, a recueilli 175 milimètres d'eau, quantité qui représente une masse d'eau comme les régions intertropicales seules en voient tomber. Il n'est donc pas étonnant que de toutes parts il n'ait été bruit que de sinistres.



Vue générale de Nice. — A. La terrasse du château où vient d'avoir lieu une avalanche de rochers.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Rabagas*, comédie en cinq actes, par M. Victorien Sardou. — VARIÉTÉS : *la Revue en ville*, fantaisie en trois tableaux, par MM. Clairville, Siraudin et Victor Koning.

Dans tout cela, il n'y a que le prince de Monaco qui aurait quelque motif de se plaindre. Les autres personnages de la pièce du Vaudeville ne sont pas désignés par leurs noms véritables; lui seul est pris à partie dans sa capitale, dans son château, dans sa famille. Il n'y a de l'Aristophane que pour lui. Infortuné monarque! Sa seule fiche de consolation est d'être représenté par M. Lafont. Dès les premières scènes de *Rabagas*, je me suis rappelé tout de suite une des nouvelles les plus originales et les plus spirituelles d'Alphonse Karr, intitulée : *les Révolutions de Pirmasentz, ville de cent soixante-quinze ma sons.* Dans la comédie de M. Sardou, en effet, il s'agit, comme dans le récit de Karr, du bouleversement d'une principauté lilliputienne, d'une conspiration dans un royaume de poche. En réduisant ainsi le lieu de son action, il est clair que M. Victorien Sardou a voulu atténuer la vivacité de ses allusions, et au besoin donner le change sur la ressemblance de ses portraits. Le pamphlet s'est enveloppé du voile du conte; mais le voile est si ténu qu'il se déchire à chaque instant.

Au temps de la comédie de caractère, cette pièce se serait appelée *l'Agitateur*. Le nommé Rabagas n'est pas autre chose que cela. L'auteur en a fait un avocat; il en a fait aussi un journaliste. Ambitieux dans la pire acception du mot, c'est-à-dire affamé de pouvoir, Rabagas s'est voué au renversement du gouvernement monégasque; pour cette œuvre, dont le public n'a pas paru comprendre toute l'importance, il se sert de la parole et de la plume; Rabagas tient une chaire ouverte de politique à la brasserie du *Crapaud volant*, et rédige en chef le journal *la Carmagnole*.

Au moment où il est le plus occupé à *saper une dynastie vermoulue*, un dragon (le dragon qui préside à toutes les corruptions!) lui apporte une invitation du château. « A l'Élysée on dansera ce soir! » Dès lors, adieu *a Carmagnole*, et bonsoir au *Crapaud volant!* Rabagas sacrifie ses principes et ses amis avec une légèreté de cœur sans pareille; c'est le sylphe de l'apostasie. Il court revêtir le costume de rigueur, c'est-à-dire la culotte courte, au grand scandale de ses corédacteurs. « Bah! leur dit-il, est-ce que Robespierre n'était pas toujours en culotte courte? » — « Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux! » répond sévèrement le plus pur de la bande.

Au château, on assiste aux cabrioles et aux tours de passe-passe de ce démocrate émasculé. Rabagas accepte un portefeuille et se fait donner de l'excellence par les laquais. Cependant il s'est engagé vis-à-vis du prince à *terrasser l'hydre de l'anarchie*; il faut qu'il tienne sa promesse. N'allez pas le croire embarrassé pour si peu. Le tribun de la veille, l'éloquent défenseur des libertés populaires, ordonne une charge de cavalerie sur la grande place de Monaco et fait coffrer ses amis de *la Carmagnole*. C'est aussi simple que cela.

Jusque-là la pièce se soutient par une certaine verve criarde. Mais à partir de ce moment, l'auteur, embarrassé ou mal inspiré, a jeté une intrigue d'amour à travers l'intrigue politique. Cela ralentit considérablement les deux derniers actes sans profit pour l'intérêt détourné. Rabagas s'agite encore, mais vainement; il a « perdu son prestige; » pendant quelques heures il fait des efforts désespérés pour se « cramponner à son portefeuille, » jusqu'au moment où le prince de Monaco le remercie de ses services..... en lui montrant la porte.

Voilà, en peu de lignes, l'esquisse de cette comédie dont l'opportunité ne se faisait pas sentir. On ne peut en dissimuler les parties amusantes et vraies, mais l'observation en est généralement commune et l'esprit y est pris de toutes mains. Je vois avec peine M. Victorien Sardou, si bien doté de son propre fonds, adopter les habitudes de M. Scribe et faire des conserves de mots. Un autre Piron userait son chapeau à saluer tous ceux de sa connaissance qui défilent dans *Rabagas*.

Amalgamez dans un seul personnage *l'illustre Gaudissart* (qui devait d'abord, prétend-on, donner son nom à la pièce), *Robert Macaire*, *Richard d'Arlington*, *Mercadet*, *Giboyer*, et vous obtiendrez, à peu de chose près, le *Rabagas* de M. Victorien Sardou. Il y entre aussi beaucoup de ces traits grossiers qui animent certaines caricatures des *Odeurs de Paris*, les Galvaudin, les Tigruche, les Poil-au-Vent, les Galapia. J'aurais préféré quelque chose de plus personnel, de moins prévu. Ceux qui ont approché depuis quelques années la plupart des héros et des coryphées du dernier mouvement révolutionnaire (et Dieu sait si cela était facile!) auraient pu indiquer à M. Sardou des côtés nouveaux, des nuances particulières.

Son Rabagas, à lui, n'a aucune consistance; on ne sait et l'on ne dit rien de ses antécédents, de sa famille, de son éducation. Son cœur a-t-il jamais battu? Et pour qui? Autant de choses indispensables à l'étude d'un individu en qui l'auteur a voulu personnifier un clan de politiques Rabagas se vautre dans la charge avec délices; il affiche un cynisme enfantin; il dit tout haut : « Je suis un sauteur! je ne crois à rien! Je me moque des grands principes comme d'une guigne! » En quel endroit les choses se sont-elles jamais passées de la sorte? Ce n'est plus de la comédie, c'est du répertoire de Polichinelle. Rabagas se métamorphose en Tragaldabas.

On est allé chercher au théâtre des Variétés l'acteur Grenier pour jouer le rôle de Rabagas. Je ne sais pas comment les comédiens ordinaires du Vaudeville auront apprécié ce procédé. L'acteur Grenier est surtout connu par ses deux créations de Calchas, dans la *Belle Hélène*, et de Boireau, dans l'*Homme n'est pas parfait*. Je doute que cette troisième création lui fasse le même honneur. Il a été bon, comme d'habitude, mais il n'a été que bon; il a joué superficiellement un rôle superficiel. Peut-être aurait-il dû chercher à l'élever, à lui donner un peu de ce qui lui manque; on lui en aurait su gré à de certains moments. Grenier n'en a pas moins été fort applaudi par ceux qui mettent au-dessus de tout le mouvement, la volubilité, l'entrain.

Nommer M. Lafont, c'est nommer le gentilhomme par excellence. Il a su intéresser le public aux ennuis politiques du prince de Monaco; un autre que lui n'aurait pas sauvé si complétement cette altesse du ridicule. Et dire que cette conspiration contre Charles III, le successeur actuel de Florestan, n'a pas même été inventée par M. Victorien Sardou! Elle a eu lieu l'an dernier, et je pourrais en nommer les principaux acteurs, connus de toute la principauté : je pourrais également restituer à la brasserie du *Crapaud volant* son véritable nom, — tant il est vrai que l'auteur de *Rabagas* a toujours besoin de s'appuyer sur une version quelconque! Celle-ci, du moins, ne saurait être revendiquée par aucun littérateur vivant ou mort; elle appartient à l'histoire, à la petite histoire, celle que l'érudit Jomard m'a racontée il y a cinq semaines, sous les orangers de Monaco même. Tragique et drôlatique épopée, dont un vent parfumé a sans doute porté la nouvelle jusqu'à M. Victorien Sardou, à moins que les épisodes de cette révolution pour rire ne lui aient été transmis par son propre père, qui habite Nice depuis plusieurs années, — ainsi que M. Gambetta père. Étrange coïncidence!

Je me sens entièrement à mon aise pour louer Mlle Antonine, dans le rôle d'une veuve américaine, jeune et jolie, qui dirige l'intrigue avec toute la *maestria* d'une Célimène désintéressée. Elle a, au quatrième acte, un mouvement et un air superbes lorsque, en réponse à une galanterie de Rabagas, elle lui lance ce seul mot qui est la condamnation du personnage : — « Imbécile! »

Trois ou quatre jours après, le théâtre des Variétés représentait une revue où déjà la parodie de *Rabagas* avait trouvé sa place. Une revue! Pourquoi une revue, à cette époque de l'année! Auprès de qui le besoin d'une revue se faisait-il sentir? Il est vrai que celle-ci est si petite, si courte, si modeste, qu'elle courrait le risque de passer inaperçue si elle n'avait pas pour la mettre en lumière cette grande fille hardie et diver issante qui s'appelle Mlle Silly. D'où revient-elle? et depuis quand est-elle revenue? Elle imite Mlle Desclée d'une miraculeuse façon. Alexandre Michel et Kopp font aussi beaucoup rire. Après cela, il est inutile de demander quel est l'auteur de la *Revue en ville*. Tant qu'on représentera des revues sur les théâtres, elles seront toutes de M. Clairville. Il y a des choses forcées; on ne sait pas pourquoi, mais cela est ainsi. M. Clairville est venu au monde avec une revue dans les basques de son habit; il s'en ira de même.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise de l'*Africaine*. — 2e article.

Nous avons le coude droit appuyé sur ce papier que nous noircissons, et le coude gauche sur la partition de l'*Africaine*, que nous sommes tout prêt à ouvrir pour y chercher un exemple à citer. Nous tenons ainsi nos preuves à portée de la main, si besoin était de nous secourir nous-même au milieu d'une dissertation où le fil nous échapperait.

Ce n'est pas que cette méthode de critique soit excellente en toute occasion, et nous ne la conseillerions pas à un jeune élève que nous aurions à former au métier de journaliste. Il en est de même des notes griffonnées au théâtre pendant la représentation et qui empêchent justement d'écouter la chose que l'on veut prendre en note. Ces façons minutieuses de procéder en comptant les détails, en regardant tout à la loupe, font perdre la vue d'ensemble d'une œuvre et sont un obstacle à toute déduction philosophique. Lorsque vous êtes amoureux d'une femme (de la vôtre par exemple), vous amusez-vous à analyser tous ses sourires, à compter tous ses cheveux et à sténographier toutes ses paroles?

Pourtant si telle est la règle, il peut être doux de l'enfreindre; et c'est justement ce que nous voulons faire dans ce « deuxième article » sur l'*Africaine*, cherchant quelques fleurettes au milieu de cette immense forêt mélodique. Et puis on nous a quelque peu reproché de nous en être tenu, samedi dernier, à des généralités un peu confuses.

L'*Africaine*, que Meyerbeer a tenue pendant près de trente ans sur le métier, porte en plusieurs endroits la marque des transformations que le génie de son auteur a subies. Telle page est parente par le style du *Prophète*, de l'*Étoile du Nord* ou du *Pardon de Ploermel*. Prenez, par exemple, le premier air d'Ignès (*Pour celle qui m'est chère...*); bien qu'écrit dans la mesure à six-huit, on y retrouve ce sentiment, ou mieux cette vague senteur de la valse qui domine dans la partition de l'*Etoile du Nord*. On dirait qu'il a été écrit pour le personnage de Catherine, ou que même, transposé, il faisait partie primitivement du rôle de Peters.

Le chœur des évêques et la marche qui le précède semblent, par leur caractère d'austérité nuancée de fanatisme, appartenir à la partition du *Prophète*. A cela près de la dissemblance des religions, il serait bien dans la voix des trois anabaptistes.

Pour ce qui est du *Pardon de Ploermel*, musique superstitieuse et pleine d'évocations de fantômes, nous en retrouvons le souffle au chœur des génies invisibles du cinquième acte de l'*Africaine*.

Ce cinquième acte, à vrai dire, et pour nous confesser sans réticences, ne nous séduit que fort petitement. Telle était notre impression du premier soir, et nous n'en sommes pas encore revenu. Ceux qui, plus clairvoyants, en ont découvert les beautés cachées, et très-cachées, ne manqueront pas de nous traiter de Visigoth. Mais nous affrontons leur colère. Nous sommes d'ailleurs certain d'avoir la force d'avouer notre erreur le jour où elle nous serait démontrée par nos propres sensations, non par le raisonnement d'autrui; car en art les vérités se sentent et ne se démontrent pas.

Pour ceux qui se repaissent l'âme de musique, elles ne sont d'ailleurs pas rares, ces soudaines lumières qui font que l'on comprend et admire ce qui n'était d'abord apparu que comme un hiéroglyphe sans explication possible.

Mais il y a dans l'*Africaine* tout un acte, le quatrième, l'acte indien, qui est le caractéristique de l'œuvre. C'est un tableau complet, essentiellement original et dessiné dans un style particu-

lier dont on ne retrouverait pas la trace dans les autres partitions du maître. Il contient la danse des brahmines, l'invocation du grand-prêtre, le grand air de Vasco (si curieusement accompagné par les flûtes et les timbales), la scène du mariage, enfin le duo de Vasco et de Selika, qui est d'une sensualité et d'un charme achevés.

Tous ces morceaux, bien que variés de forme, sont empreints du même sentiment, qui est celui de l'extase devant les splendeurs embaumées d'une nature exotique. Réunis, exécutés, l'un après l'autre et coup sur coup, ils équivalent à une vue panoramique de l'Inde.

(Il est vrai que quand on dit l'Inde, c'est une façon générique de s'exprimer, et qu'il serait plus juste de dire Madagascar ou peut-être encore l'Afrique méridionale. Mais après tout, l'Opéra n'est pas une école de géographie ni d'histoire.)

Tenez, un petit coin de la partition (page 28), auquel on ne prend pas garde et qui est pourtant très-pittoresque : c'est le cri de l'huissier annonçant que « les membres du conseil entrent en séance. » Les simples dilettantes seront frappés de la justesse d'accent que le musicien a donné à la phrase peignant si bien ce qu'elle a d'habituel et de stéréotypé dans la bouche de cet « employé, » qui la répète machinalement depuis de longues années. Les musiciens au fait de la science apprécieront aussi l'artifice enharmonique par lequel ce bout de mélodie, qui commence dans le ton de *si* naturel, s'achève dans celui de *si* bémol.

Ce qui suit, c'est-à-dire la discussion des membres du conseil, me semble (toute question esthétique écartée) d'une grande difficulté vaincue. Mettre en scène une séance parlementaire! prendre un numéro du *Moniteur* avec le compte rendu *in extenso* de la Chambre et le traduire en doubles-croches! ce n'était point une petite entreprise. Les personnages jouent d'ailleurs assis, ou plutôt ils ne jouent pas, ils parlent ; et vous savez qu'au théâtre l'action est le principal, et la parole l'accessoire. Il n'y en a pas moins là une droite conservatrice et entêtée, une gauche novatrice et turbulente. Or, du choc des mots relevés de mélodie que s'envoient les deux partis, naît un intérêt soutenu et non moins puissant que si on les voyait se battre au lieu de disputer.

Je tourne une centaine de pages : voici le double chœur chanté au début de l'acte du vaisseau. Les hommes disent d'abord une strophe de la prière à saint Dominique, puis vient le tour des femmes ; et c'est avant que celles-ci aient achevé leur cantique que les hommes reprennent le leur, toutes les voix se mêlant sans se confondre. Il en doit être ainsi, en effet, car les deux groupes vocaux sont placés l'un sur le pont, l'autre dans l'entre-pont, et ils sont censés ne point s'entendre et ne pouvoir se concerter.

Voilà un effet d'une saisissante vérité et qui prouve que dans Meyerbeer il y avait sous le musicien un observateur de la nature, un poëte, et j'allais dire un peintre.

Dans l'*Africaine*, il y a encore..... Mais on m'arrête, car j'ai déjà outrepassé les limites qui sont assignées à mes bavardages, et le metteur en pages ne badine pas.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — C'est vraisemblablement la semaine prochaine que nous aurons à parler du *Docteur Rose*, la grande pièce des Bouffes-Parisiens. — Le théâtre Tivoli annonce l'*Africaine*, grand opéra en 4 actes et 5 tableaux. — M. le chevalier Van Elevick, de Louvain, vient de découvrir quatre cents vieux airs populaires français et flamands dans la bibliothèque d'un couvent. — A l'Opéra, rentrée de Faure et d'Odin dans *Don Juan*. — A l'Opéra-Comique début de Mme Irelly dans *Fra Diavolo*. — Une *Suite d'orchestre*, de M. Guiraud (prix de Rome), a été exécutée deux fois au concert Pasdeloup. On en promet une troisième audition.

A. L.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Il me souvient d'avoir lu dans un conte oriental les aventures de la métamorphose d'une princesse poursuivie par la haine d'une méchante fée. Elle entre dans la mosquée, ridée, parcheminée, décrépite comme un vieux mur. Elle rencontre un bon génie qui la touche de sa baguette, et elle sort du temple resplendissante de beauté, de jeunesse et de charmes.

Pareille métamorphose se produit à l'Office hygiénique, grâce à la *rosée d'Orient* (rugiada del viso), composée pour Ninon de Lenclos par le savant docteur Fortunio Liceti. Comme le témoignent de nombreux autographes du dix-septième siècle, la *rosée d'Orient*, infaillible contre les rides, transporte dans la réalité le conte de la Belle au bois dormant.

Parmi les précieux talismans de l'Office hygiénique, citons encore la *rose de Chypre* et le *blanc de Paris*, qui défient le temps de détruire votre fraîcheur et votre beauté. (17, rue de la paix, au premier étage.)

* * *

A son retour d'Angleterre, la princesse Marguerite de Nemours, aujourd'hui princesse Czartoriska, a daigné faire un choix de foulards à la *Malle des Indes*. Précédemment, cet établissement, le plus important du genre, avait eu l'honneur d'être visité par l'impératrice du Brésil.

Il nous est permis d'indiquer avec détails aux lectrices du *Monde Illustré* les choix de l'illustre visiteuse.

D'abord un foulard *tête de nègre* qui sera la grande vogue de la saison ; simple et distingué. Figurez-vous cette robe avec grand volant à tête garnie d'un liséré marron ; et, pour trancher sur l'ensemble, des bouillonnés marron posés transversalement, de l'effet le plus coquet et le plus original.

Puis, un foulard fond noir au semis Pompadour, avec trois volants plissés. Impossible d'imaginer plus charmant contraste de nuances.

Ensuite, une robe de foulard vert à biais et lisérés roses d'une délicieuse fraîcheur, formant une bordure rayonnante à cette couleur de prairie aux tons d'émeraude.

Enfin un crêpe de Chine bleu céleste. C'est de la poésie découpée, taillée, façonnée, que cette toilette. Un haut volant bleu rompt agréablement l'uniformité de la jupe. La tunique, d'un bleu argenté, formant tablier devant et traîne derrière, et relevée sur le côté, à hauteur des hanches, par une écharpe frangée. Sur la traîne, cinq rangs de volants frangés. Le corsage décolleté, aux draperies frangées, achève de donner à cette toilette une exquise coquetterie.

Les foulards de la *Malle des Indes* sont adoptés aussi bien pour robes de soirée que pour costume de ville (24 et 26, passage Verdeau).

* * *

Le corset, tel que le comprend Mme Gringoire, est une douce enveloppe qui prête à la taille une perfection sculpturale. Mme Gringoire fait école ; elle a sa manière et chacun cherche à la copier.

Son corset est un chef-d'œuvre de coquetterie qui prête aux mouvements les plus gracieuses ondulations, au torse une élégance exquise. Mme Gringoire possède au plus haut degré la science de la plastique. Son talent hors ligne avait attiré l'attention de la princesse de Galles, dont elle a été nommée fournisseur. (18, rue de la Paix.)

* * *

Les efforts que font certaines femmes pour conserver leur jeunesse et leur beauté restent infructueux. Pourquoi? C'est qu'elles emploient des préparations malsaines. Au contraire, la coquette qui a recours à la parfumerie Ed. Pinaud et Meyer s'épanouit plus resplendissante que jamais, comme ces roses étiolées auxquelles la rosée rend la fraîcheur.

Le lait d'Hébé communique de l'éclat au teint ; l'épiderme doit à la *crème-neige* sa blancheur lactée ; avec la pâte callidermique, la ride n'est plus possible ; l'eau de toilette aux violettes de Parme tonifie les chairs en les parfumant. L'éloge du savon au suc de laitue n'est plus à faire. Cette onctueuse préparation a valu à la *Corbeille fleurie* (30, boulevard des Italiens), une réputation européenne.

* * *

L'eau des Fées est vraiment la plus renommée. C'est à croire que Mme Sarah Felix a plusieurs bons génies à son service et qu'ils lui ont révélé ces précieux secrets qu'ils communiquaient à leurs princesses favorites.

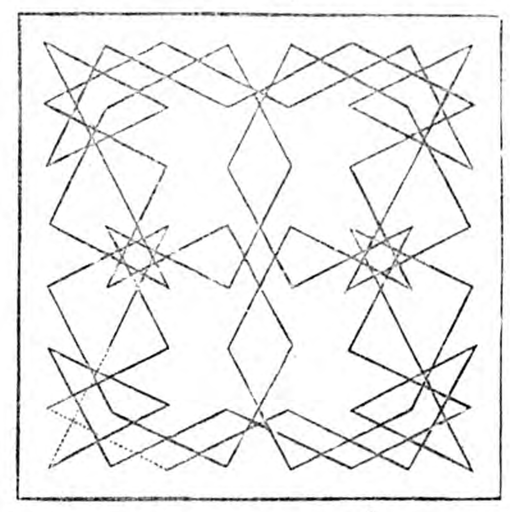
Si Mme Sarah Felix rend sa couleur primitive à la chevelure dorée, elle la rend également aux chevelures brunes, blondes ou châtaines.

Son *eau des Fées* n'est pas un procédé de teinture, c'est une préparation naturelle, essentiellement hygiénique. Cette composition agit aussi promptement qu'efficacement. Quand son usage se sera tout à fait généralisé, on ne verra plus ni cheveux gris, ni cheveux blancs.

C^sse A. DE BORETTY.

PROBLÈME DU CAVALIER

SOLUTION



Les deux lignes ponctuées indiquent le raccord au moyen duquel les deux chaînes dont se compose la figure peuvent être réunies en une seule. En supprimant ces deux lignes ponctuées, on a les deux bouts de la chaîne, et, pour l'avoir continue, il suffira de réunir par un trait les deux stations de Cavalier qui correspondent, l'une avec la case de départ, l'autre avec la case d'arrivée.

Ont résolu le problème : Mlle Lucie R... ; MM. Em. Hoessner; L. de Croze, à Marseille; Henri M... ; Biard, à Orléans; le chateau de Senarpont ; le docteur Michalski, à Villiers-Saint Benoît; Dulauzin, à Bordeaux; le café Toureille, à Saint-Hippolyte-du-Fort; café de Bordeaux, à Bayonne.

Ce problème graphique a été composé au moyen du *polygraphie*, récente et ingénieuse découverte appelée à vulgariser les méthodes conduisant à obtenir les innombrables figures symétriques que peut décrire la marche du Cavalier.

On connaît l'inépuisable variété de ces problèmes dont l'Inde antique a été le berceau, et dont la science moderne n'a pas dédaigné l'étude. Le *Polygraphie*, en ouvrant une voie nouvelle à cette étude, l'a transformée en un jeu des plus attrayants mis à la portée de tout le monde.

Un album-brochure, *en ce moment sous presse*, renferme, avec la notice explicative du jeu nouveau, des aperçus très-curieux dont l'intérêt ne sera pas moindre pour les mathématiciens que pour les personnes du monde ; mais nous ne voulons pas devancer l'auteur de cette publication, et nous nous bornons à faire savoir à nos lecteurs qu'il a gracieusement mis à notre disposition un grand nombre de problèmes aussi intéressants que variés, composés à l'aide du *Polygraphile*.

L'usage de son système de *polygraphie volante* facilitera singulièrement la solution de ces problèmes pour les personnes qui ne pourraient parvenir à les résoudre par les moyens connus jusqu'à ce jour.

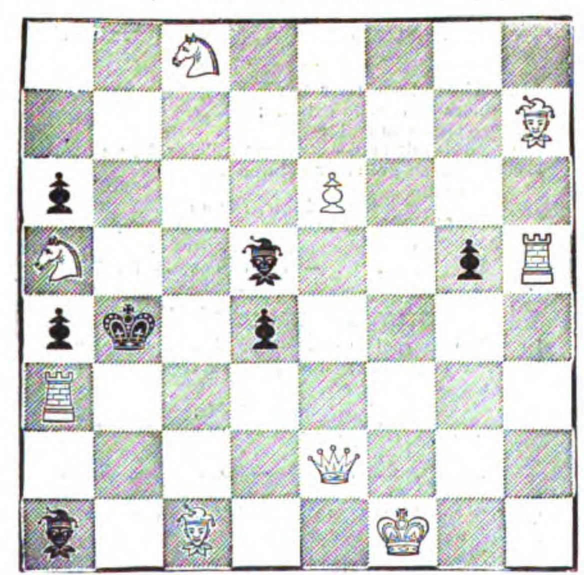
P. JOURNOUD.

NICE. — Éboulement des rochers dominant les carrières dans la rue Emmanuel-Philibert.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 402

COMPOSÉ PAR M. LIBERALI



Les blancs font mat en trois coups.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Une bouchée pour un pauvre est un bon morceau.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

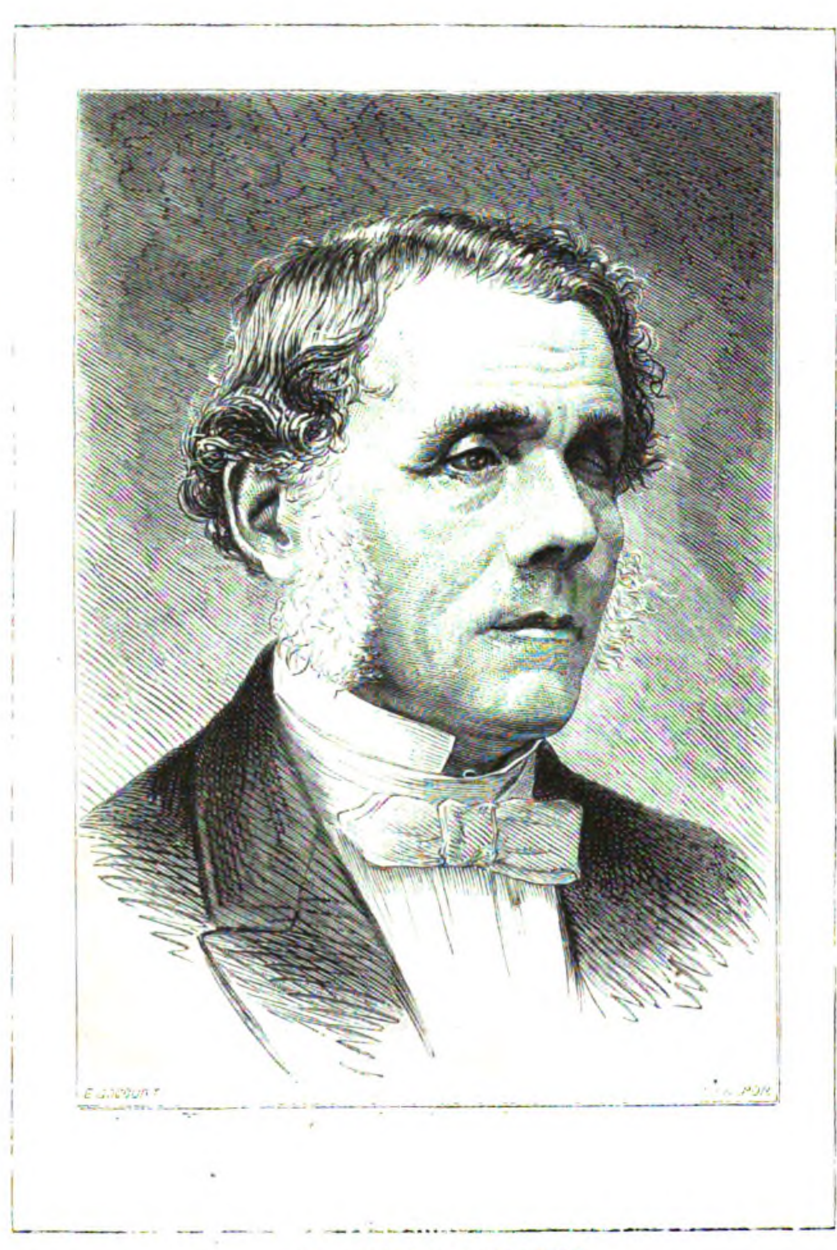
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

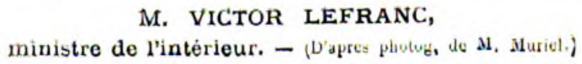
BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. Nº 775. — 17 Février 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT





M. VICTOR LEFRANC,
ministre de l'intérieur. — (D'après photog. de M. Muriel.)



M. DE GOULARD,
ministre du commerce et des travaux publics.

COURRIER DE PARIS

LES SAMEDIS DE CÉLIMÈNE

L'ANTICHAMBRE

FIGARO, RUY-BLAS, GIL-BLAS, MASCARILLE, JODELET, SANCHO PANÇA, BAZIN, SOSIE, GROS-RENÉ, VICTOR, Me JACQUES, CRISPIN, LUCAS et BASQUE, LA FOREST, LISETTE, DORINE, MOROTTE, JACQUELINE, FLIPOTTE, MARINETTE et dame CLAUDE, *font salon dans l'antichambre, tandis que leurs maîtres sont reçus par Célimène.*

BASQUE. — Mesdames et messieurs, de même que dans une mare on voit se refléter la lune, dans l'antichambre d'une maison de beaux esprits, on voit se refléter le salon. Nous avons oublié d'être sots, tous tant que nous sommes; et, puisque là-haut on s'en donne à lèvres que veux-tu, jusqu'à salive sèche, à propos des choses du jour, je vous ai invités pour que nous en fassions autant.

DORINE. — C'est puissamment pensé, et je t'en applaudis. Nous sommes plus maîtres que les maîtres.

MASCARILLE. — Nous entrons si avant dans l'intimi é de leur conscience, que nous pourrions quasiment hanter le confessionnal à leur profit.

CRISPIN. — Depuis la cave jusqu'à l'alcôve, en traversant les coffres, nous faisons main basse sur toutes les choses secrètes.

VICTOR (1). — Ils ne sont pas forts, les maîtres!

LISETTE. — N'ont-ils donc fait aucun progrès?

VICTOR. — Ils sont plus bêtes que jamais, ma chère.

SOSIE. — Faites donc des révolutions!

FIGARO. — Ne dénigrons pas leur sottise, messieurs; nous en vivons.

BASQUE. — Je proposerai de donner la présidence de cette illustre compagnie à Mme La Forest. (*La proposition est acclamée.*)

JACQUELINE. — (*à Gilles, qui dort dans un grand fauteuil.*) — Réveille-toi et boute ton siége à Mme la présideuse. Voyez ce biau visage de carême! A t'y pas fini de lantiponner?

CRISPIN. — On dirait les armes de Bourges, qui sont d'un âne dans un fauteuil.

(Gilles se lève, bâille et s'étire).

MAROTTE (*riant*). — Le cuir sera bon marché: les veaux s'allongent.

LA FOREST. — La séance est ouverte. La parole est à M. de Mascarille.

MASCARILLE. — Mesdames et messieurs, si j'ai demandé la parole, c'est à cette fin de vous faire juge d'une fourbe dont Jodelet et moi sommes les déplorables victimes. (*Parlez! parlez!*) Nous sommes dupes d'un Coqueplumet, d'un bandit à vingt-quatre carats. Notre réputation est faite. Tout le monde sait que ce ne sont pas les scrupules qui nous étouffent. Le seigneur Lélie, aussi bien que MM. Lagrange et Du Croissy, chez lesquels nous avons servi, tantôt dans *l'Etourdi*, tantôt dans *les Précieuses ridicules*, l'attesteraient au besoin. Dindonner un père ou un mari, forcer un coffre, enlever quelque gentille caillette coiffée, donner ou recevoir telle variété de casse-museaux, coups d'estramaçon, de branche ou autre qu'il plaira de choisir... tout cela est pour nous de même importance qu'une feuille de plus ou de moins dans la forêt de Cuise en Soissonnais. Pandolfe et Trufaldin en sont garants. Mais il est de ces choses auxquelles tout le monde doit le respect; et, en première ligne, je placerai celles qui m'appartiennent. C'est pourquoi je porte plainte, tant pour mon compte que pour celui de Jodelet, contre ce coquefredouille plus fier que chat amadoué, contre Ruy-Blas ici présent.

RUY-BLAS. — Contre moi?

JODELET. — Il a raison. Voilà trop longtemps que cet épouvantail de chenevière se pavane dans les grègues, s'adonise avec les affiquets qu'il nous a volés; ni plus ni moins que s'il était César de Bazan et nous ducs d'Albe. Puisque nous voilà cap-à-cap, de vison-visu, je propose de vider le cas.

RUY-BLAS. — Si je tire ma dague, croquants!...

MASCARILLE. — Nous tirerons nos triques, bélitre.

GIL-BLAS. — Je demanderai, par la même occasion, pourquoi monsieur porte mon nom. Nous ne sommes pas plus cousins qu'il ne l'est des Pamfilo d'Avalos ou des Santa-Cruz.

JODELET. — C'est un gueux qui ne vit que de larronnages.

RUY-BLAS. — Par Notre-Dame del Pilar! messieurs, je vous ferai rentrer ces injures dans la gorge. Œil pour œil, dent pour dent.

JACQUELINE. — Touchez-y donc voir, à nos hommes!

RUY-BLAS. — Oh! les majorités!

LA FOREST. — C'est assez brider l'âne par la queue, messieurs. Vous vous arracherez les yeux en gens de qualité après l'explication. Si le sieur Ruy Blas n'est qu'un attrappeminon, démontrez-le au lieu de vous démener comme pois au pot. Il sera fait justice. Venez au fait.

MASCARILLE. — Nous y voilà. Ce faux laquais bourré de science, ce faiseur de sonnets à la lune, jouit en ce moment des faveurs ardentes du public à notre détriment.

Tout le monde connaît l'aventure que Jodelet et moi courûmes chez certaines précieuses ridicules, dont nous nous fîmes aimer, à la requête de nos maîtres éconduits. Tout le monde a ri des coups de gaule dont nous fûmes époussetés au dénoûment, à cette fin d'humilier les deux objets qui nous avaient adorés. C'est l'histoire que monsieur renouvelle et de laquelle il vit.

JODELET. — Ruy-Blas n'est qu'un Mascarille lugubre.

MASCARILLE. — Un Jodelet sinistre. Suivez-moi bien. — Don Saluste, Lagrange, de Croissy sont éconduits. Tous trois veulent se venger. Ils s'adressent à Ruy Blas, Jodelet et Mascarille, leurs valets; les travestissent en duc, vicomte et marquis, et leur ordonnent de se faire aimer de Maria de Neubourg, de Cathos et de Madelon. Les trois laquais, affublés d'habits magnifiques, se présentent et se font aimer. Tandis que Ruy-Blas adresse à Maria de Neubourg les vers suivants:

« Madame, sous vos pieds. dans l'ombre, un homme est là
« Qui vous aime, perdu dans la nuit qui se voile;
« Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile; »
. . . .

Mascarille improvise pour Cathos et Madelon ce délicieux quatrain:

« Oh! oh! je n'y prenais pas garde:
« Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
« Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
« Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur! »

Ce cri final semble une prophétie. Une fois les trois bécasses bridées, lorsque nos six âmes sont bien d'amour allangourées, le dénoûment ne se fait pas attendre. Don Saluste, La Grange, de Croissy avouent leur fourbe, et pour se venger d'avoir été éconduits, dévoilent à Maria de Neubourg, Cathos et Madelon, qu'elles aiment leurs laquais, Ruy-Blas, Mascarille et Jodelet.

SOSIE. — Jupiter s'y tromperait.

JODELET. — Remplacez nos triques par des épées, les « commodités de la conversation » par le trône d'Espagne, nos « holà!... hé!... oh! oh!... tout doux!... » par des hum! diable! peste! parfait!... et vous aurez fait du Ruy-Blas comique né en 1659, les *Précieuses ridicules* sinistres qui datent de 1838.

RUY-BLAS. — Insolent!

MASCARILLE. — Ne faites donc pas tant le dégoûté.

JODELET. — En conséquence de ce qui précède, nous requérons très-vertueuse, très-sensée, très-justicière dame La Forest, conseillère intime de l'illustre Poquelin de Molière, présidente de cette glorieuse assemblée, de faire expulser de céans, par tous moyens et voies que de droit, le sieur Ruy-Blas, dit Don César de Bazan, dit duc d'Olmedo, ministre d'Espagne, secrétaire universel, toisonné d'Or, etc., etc., comme plagiaire, faussaire et détrousseur de renommée.

RUY-BLAS. — Je demande à être entendu.

CRISPIN. — Il y a flagrant délit, c'est inutile.

RUY-BLAS. — Ce sont des façons d'aristocrates... des procédés de laquais.

JODELET. — Laquais toi-même, parvenu!

RUY-BLAS. — J'ai pour moi la popularité.

GIL-BLAS. — « La popularité? c'est la gloire en gros sous. » C'est toi qui l'as dit.

RUY-BLAS. — Que n'ai-je à mon côté ma dague de Tolède!

MASCARILLE. — Je n'ai pas besoin, moi, des armuriers de Tolède pour te faire cracher tes péchés. J'ai dans le creux de la main droite un cataplasme de Venise, tout chaud, à l'intention de ta joue gauche!...

(Ruy-Blas, Jodelet et Mascarille vont en venir aux mains. Tumulte.)

LA FOREST. — Pour l'amour de Dieu! de la dignité, messieurs, de la dignité!

(Elle sonne à tour de bras pour rappeler l'assemblée au calme.)

VICTOR. — On y va! on y va!

(La lutte cesse comme par enchantement. L'assemblée tout entière se précipite du côté de la porte.)

LA FOREST. — Où allez-vous?... C'est moi qui sonne pour vous rappeler à l'ordre.

JACQUELINE (*revenant en riant.*). — Ah! têtigué! vous nous avez joliment montré le béjaune.

LUCAS. — J'croyions qu'on carillonnait à la porte et j'allions ouvrir.

(Tout le monde reprend place en riant de la méprise.)

LA FOREST. — Vous avez failli oublier, messieurs, que vous êtes gens de bonnes maisons. Seigneur Ruy-Blas, je vous rapppelle à l'ordre.

RUY-BLAS. — Ça m'est égal! J'en ai bien vu d'autres.

LA FOREST. — Vous n'êtes pas ici à la cour d'Espagne. Tâchez de vous tenir. On ne m'écoute pas plus que si je récitais *Mirame*. Messieurs les demandeurs, je trouve votre réclamation un peu bien excessive. Vous oubliez que notre maître à tous, Molière... (*Tout le monde salue.*), ne se faisait pas faute d'accommoder à sa sauce jusqu'aux turlutaines des théâtres forains; comme faisait La Fontaine, des fables d'Esopus. C'est œuvre des génies, dont nul ne se doit plaindre, s'il a pu être tissé une fine dentelle et un riche brocard sur un même réseau. Ruy-Blas, ne tenez-vous pas en grande estime les *Précieuses ridicules?*

RUY-BLAS. — Par la Pâques!... j'en raffole, madame.

LA FOREST. — Les voudriez-vous voir supprimer?

RUY-BLAS. — Plutôt disparaître moi-même.

LA FOREST. — Et vous, messieurs les demandeurs, ne faites-vous pas grand cas du drame du seigneur Hugo?

MASCARILLE. — Le plus grand cas.

LA FOREST. — Le pouvant supprimer, le supprimeriez-vous?

JODELET. — Dieu m'en garde!

LA FOREST. — La cause entendue, nous renvoyons les deux parties dos à dos. Il est toutefois donné acte de la réclamation, fort juste quant au fond. Pour ce qui est d'expulser Ruy-Blas, cela me paraît d'autant plus inutile...

RUY-BLAS. — Que je sors, madame. Après cette algarade, j'éprouve le besoin d'aller... jusqu'à Caramanchel, cueillir des fleurs bleues... d'Allemagne. Je ferai sur la route quelque sonnet en l'honneur de ma mie, Maria la Bavaroise, et du mandat contractuel. *(Il sort.)*

LA FOREST. — Et maintenant, mesdames et messieurs, discutons courtoisement, en gens qui sont tous du même avis.

FIGARO (*à Sancho Panca*). — Dis-moi, Sanchito, comment va l'incomparable hidalgo Don Quichotte?

SANCHO. — Il n'est pas encore remis des blessures qu'il a reçues le 18 mars dernier, lorsque la fantaisie le mordit d'attaquer les moulins de Montmartre, qu'il prenait pour des canons.

BAZIN (*à Flipotte*). — Ce bon monsieur Tartuffe a-t-il passé le siége à Paris?

FLIPOTTE. — Oh! que non pas, monsieur Bazin. Le saint homme a craint pour l'exact service de Dieu, la concurrence de la garde nationale. Il a d-

(1) En service chez la princesse Georges.

votement fui avec Mme Pernelle. Nous avons passé l'hiver à Baden.

BAZIN. — Le pauvre homme! S'il était resté à Paris, savez-vous bien qu'il eût pu se trouver entraîné par ces enragés frères de la doctrine chrétienne?

FLIPOTTE. — Oh!... je ne crois pas.

GIL-BLAS. — Les quatre inséparables mousquetaires ont dû faire figure pendant la guerre?

BAZIN. — M. Athos, comte de La Fère, M. le vicomte de Bragelonne et mon maître, M. le chevalier d'Herblay, se sont enrôlés dans les zouaves pontificaux. Ils ont tenu campagne dans l'Anjou, tandis que M. Portos, baron du Vallon, de Bracieux, de Pierrefonds, se faisait blesser à Reischoffen, en chargeant avec les cuirassiers. Quant à M. d'Artagnan, il n'a pas voulu quitter Paris. Il a pris du service dans les éclaireurs Franchetti.

GIL-BLAS. — Et votre ami Planchet?

BAZIN. — Il a donné dans la Commune, monsieur. Nous ne le voyons plus.

FIGARO. — Vous qui êtes au mieux avec toute l'Église gallicane, monsieur Bazin, vous avez dû connaître cet abbé Michaud qui fait tapage en ce moment.

BAZIN (*se signant*). — Ah! monsieur, ne me parlez pas de ce réprouvé. Feu le Père Hyacinthe...

FIGARO. — Est-il donc mort?

BAZIN. — Il est mort pour l'Église.

FIGARO. — Ah!... très-bien!

BAZIN. — Feu le Père Hyacinthe était un agneau pascal auprès de ce loup-garou. C'est un nouvel abbé Chatel que cet hérésiarque... A ce que dit M. le chevalier. Croiriez-vous qu'il invoque son infaillibilité pour battre en brèche celle du Saint-Père? Le monde n'en a pas pour longtemps, allez, monsieur!

GIL-BLAS. — Tous ces entrepreneurs de bons-Dieux (s. g. d. g.) n'ont que faire en ce temps-ci. La Religion mère a trop peu de fidèles pour en fournir aux concurrences.

FIGARO. — Nous n'y allons pas par quatre chemins. Ou nous acceptons tout de Dieu, ou nous lui refusons tout, même d'être. Les demi-dieux ont fait leur temps.

GIL-BLAS. — Les demi-religions aussi.

FIGARO. — Je comprends et je plains tous les troubles de conscience; je respecte toutes les luttes de l'âme, tant que l'âme se respecte. Je m'explique le désarroi que peut jeter dans l'intelligence des plus doctes et des plus fervents la venue d'un dogme nouveau qu'il faudra démontrer et prouver, sans peut-être l'admettre ni le comprendre. Les plus sincères catholiques, les plus vénérables prélats l'ont discuté, on peut, sans crime, hésiter à l'admettre; surtout pendant les premières heures. Mais étaler en public ses plaies intellectuelles, au lieu de renfermer pudiquement en soi sa douleur et son trouble; faire une sortie à spectacle, au lieu de se retirer simplement, c'est donner la preuve d'un orgueil peu édifiant.

GROS-RENÉ. — Ma fi, monsieur Figaro, ce curé Michaud n'est rien en comparaison du *Grand-Simus* du Mesnil-Montant.

FIGARO. — Le Grand-Simus? Quel est ce grand homme-là?

GROS-RENÉ. — Vous allez choir de poêle en braise si je vous le dis. Certes, votre Michaud a son mérite, mais ce n'est qu'un abbé, et mon Simus n'est rien moins qu'un pape, un pape de barrière, à la vérité. « Chou pour chou; Aubervilliers vaut Paris, » dit un proverbe, et ma paroisse ne le cède en rien à la vôtre, comme vous allez voir.

Je m'en revenais donc du Mesnil-Montant, il y a huit jours, crottifié jusqu'à l'échine, à cause d'une pluie battante qui tombait. Mes souliers étaient pleins d'eau, et c'est par le col de ma chemise qu'elle était entrée, sauf respect. « Qui va lèche, qui repose sèche, » dit-on chez nous. Le fait est que je ne puis pas tenir en place. J'étais chargé d'argent comme un crapaud de plumes; pas moyen de prendre un fiacre. J'entre sous une porte cochère. Un grand dadais s'approche et me di à l'oreille :

— « Si c'est pour la cérémonie que vous venez, c'est au quatrième, la porte en face. »

Je ne savais pas de quoi il s'agissait; mais comme, après tout, un mauvais vent soufflait sous la porte, je me suis décidé à monter. Arrivé au haut de l'escalier, j'ai vu un tas de monde qui se pressait dans une chambre, jusqu'à déborder sur le palier, et, dans le tréfonds, un vieux de quatre-vingt-quatre ans, nu jusqu'à la ceinture, qui se trémoussait devant un grand X de bronze accroché au mur.

MARINETTE. — Fi l'horreur!

GROS-RENÉ. — C'était, à ce qu'on m'a dit, le pape du quartier : Simon, dit *Simus*, un habile homme qui entend chat avant qu'on ait dit minon, celui-là! « Les moines répondent comme l'abbé chante... » C'était à qui aurait l'air le plus fou.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander quel dieu on sert ici?

— Un dieu!... D'où qu'il sort, celui-là? N'en faut plus des dieux, puisque nous sommes indépendants. Nous sommes tous des bons enfants, adorateurs de l'Unité.

— Pourquoi, l'Unité?

— Comme qui dirait la République, une et indivisible en paradis.

— Et que signifie cet X?

— T'as donc pas fait tes classes, feignant? En algébrique, X, c'est l'inconnu.

— Quel besoin a-t-il d'être nu jusqu'à la ceinture, pour faire ses farces, votre grand Simus?

— Pour mieux représenter la Nature.

La pluie avait cessé. Je me suis remis en route en me disant que si nous ne sommes pas religieux, ce n'est pas faute de religions.

SANCHO. — Vous parliez il y a un instant de la Madeleine, monsieur Figaro, à propos de M. Michaud. Si elle a perdu un vicaire, elle a gagné un bon curé. Je puis parler de l'abbé Le Rebours, je l'ai vu au feu pendant le siége.

FIGARO. — Que faisais-tu donc à Paris, Sanchito?

SANCHO. — J'étais brancardier dans les ambulances de campagne, monsieur.

FIGARO. — Et ton illustre maître?

SANCHO. — Il guerroyait en partisan.

FIGARO. — Et tu ne l'as pas suivi?...

SANCHO. — Comment l'aurais-je fait, monsieur? On a mangé mon âne! Je porte encore son deuil, comme vous voyez. Rossinante, elle, plus heureuse, a survécu. Les balles et la boucherie ont dédaigné cette glorieuse carcasse.

M. l'abbé Le Rebours était notre aumônier. Ah! quel digne homme, monsieur! Si vous l'aviez vu aller au feu, ça vous aurait donné envie de le suivre. Il était poli pour tout le monde, excepté...

FIGARO. — Excepté?...

SANCHO. — Pour les balles, monsieur. Je ne lui en ai jamais vu saluer une seule. Nous avions pour chirurgien-major un athée à double carillon, un abonné du *Combat* : un journal rouge à exaspérer un veau! un mangeur de calottins, enfin!... L'abbé, par sa bonne grâce, son courage modeste, sa foi aimable, son érudition, lui avait imposé le respect. Le voyant pour la première fois le 30 novembre, prêt à monter dans le même fourgon que lui pour se rendre à Joinville, le docteur lui ferma la portière au nez : « J'espère qu'on ne va pas mettre ça dans nos voitures; il faut que cela se fourre partout, ces animaux-là! » dit-il. Le surlendemain, il lui faisait des politesses devant le marchepied. Je l'ai vu à Champigny, le 2 décembre; à Bondy, le 21; à Buzenval, à Montretout, le 19 janvier; toujours au plus avant. Pendant la Commune, rien n'a pu le décider à abandonner son poste. La cure de la Madeleine est une juste récompense.

MAITRE JACQUES (*à dame Claude*). — Notre maître n'est pas bon à prendre avec des pincettes; et jusque quand il dort, le diable le berce. M. Harpagon comptait sur la rentrée de l'Assemblée à Paris pour remplir ses appartements vides et ses poches gloutonnes. Cet espoir a été enterré avec la proposition Duchatel. Le projet Langlois lui avait rendu un peu de confiance. Patatras!... nouvel enterrement à faire.

DAME CLAUDE. — Qui c'est-y ce monsieu Langlois, et quoi qu'il voulait?

MAITRE JACQUES. — C'est un député qui entendait satisfaire à la fois ceux de ses collègues qui ont envie d'aller à Paris, et ceux qui tiennent à rester à Versailles. Il avait rêvé de former un corps d'éclaireurs législatifs, de francs-députés de la Seine, et de laisser camper à Versailles la vieille garde : les voltigeurs de Seine-et-Oise.

DAME CLAUDE. — Tétigué, maître Jacques, c'est prendre des demi-mesures tout ça. Moi, je formerais sept cent trente-cinq Assemblées de un député, et je les prierais de rester chacun chez soi à écumer son pot auprès de sa famille. Ça ferait des économies de chauffage, d'éclairage et de salive, sans compter le reste. Pas vrai, maître Jacques?

VICTOR. — Un ministre a donné sa démission. Le ciel stupéfait illumine. Il répond à ce fait imprévu par une aurore boréale. On ne se sépare pas volontiers d'un portefeuille, chez nous. Comme les diamants de la belle Sylvanire de Terremonde, « ils tiennent à la peau. »

Il y a quelques jours, en servant à table, j'ai entendu ce qui suit :

C'était en 1851. La République venait de trouver un maître. M. X... occupait au ministère des affaires étrangères un poste important que lui avait confié Lamartine. Ne voulant pas servir un gouvernement autoritaire, il rédigea sa démission et s'en vint trouver un de ses collègues qui lui devait sa place, un pur des jours de liberté, certain qu'il le suivrait dans la retraite.

— La France se déshonore. Je m'en vais.

— Bravo! j'attendais cela de toi. A la bonne heure! tu compre ds le devoir! J'étouffais de rage en voyant qu'autour de moi personne ne protestait. Donne-moi ta démission, je la remettrai au ministre.

— Donne-moi plutôt la tienne. Nous les remettrons ensemble... au concierge... tout simplement.

— « La mienne? » quoi... « la mienne? »

— Eh bien... ta démission...

— Mais je ne m'en vais pas.

— Comment!... tu ne donnes pas ta démission?...

— Non, mon ami. *La tienne me suffit.* Cet acte d'énergie m'a soulagé.

Et il est encore en place, et il y restera toujours, et il aura des enfants à crampons qui devront, comme monsieur leur papa, la situation qu'ils occupent à quelques heures d'opposition, et qui, une fois pourvus, ne lâcheront plus leur proie.

FIGARO. — Adieu la chair! Carnaval est mort! Que le diable l'emporte! Comme un ivrogne perdu dans un cimetière et qui danse au milieu des tombes, il a traversé l'hiver. Le bal de l'Opéra, ce grand collecteur de la débauche parisienne, après avoir entraîné comme à l'ordinaire tous les détritus rejetés par la Courtille, a enfin clos ses portes. Quelques turlututus de terre cuite, quelques tontaine-ton-ton soufflés à l'entre-sol des marchands de vin, voilà la sérénade donnée au monstre. Puis, le soir, rasant les murs, piètrement harnachées, grelottant sous leur maillot collant, auquel chaque flaque boueuse lance une insulte, aussi débraillées que le permettent les ordonnances, à peine abritées dans un paletot de rebut confié par le maître, des malheureuses, aux bras de gamins sans vergogne, s'en allant boire, et tituber dans quelque bal borgne, voilà les courtisans, voilà les courtisanes du carnaval. Tandis que les hommes dansaient, les bêtes ont eu honte : les bœufs gras ne sont pas sortis.

Le carême est venu. Entassons la cendre des incendies, et présentons à Dieu nos fronts humiliés. Recueillons-nous; méditons le *Memento homo, quia pulvis es*: sacrifions tout à la *régénérescence*, et nous pourrons bientôt, les mains pleines de rameaux et de palmes, célébrer la fête pascale aux cris mille fois répétés de : « Gloire à Dieu! la France est ressuscitée! »

PIERRE LE HESTRE.

COLONIES ESPAGNOLES. — Cuba. — La bataille de Santa Marta.

(Dessin de M. Vierge.)

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — Incendie du bateau « America », près de Rio Janeiro.

(Dessin de M. Caula.)



PARIS. — Une scène du carnaval de 1872, à Paris. — Avant le bal. — (Dessin de M. Castelli.)

LES NOUVEAUX MINISTRES

(Voir page 97)

M. DE GOULARD

Le nouveau ministre du commerce est de taille moyenne, sa figure est fine, avenante, distinguée ; il est âgé de soixante ans, mais est loin de paraître cet âge.

Ses débuts dans la carrière parlementaire, en 1847, furent extrêmement brillants. M. Guizot le remarqua, et le désigna pour la sous-secrétairerie d'État au ministère des affaires étrangères. M. de Cormenin lui donna une place distinguée dans son *Livre des orateurs*. Au coup d'État du 2 décembre 1851, il fut du nombre des représentants incarcérés à Mazas. Tant que dura le dernier régime, il resta dans la retraite.

Aux élections du 8 février, les Hautes-Pyrénées l'envoyèrent à l'Assemblée, le premier, sur la liste des députés de ce département.

Plénipotentiaire à Francfort, il s'occupa particulièrement des difficultés relatives aux tarifs douaniers entre la France et l'Allemagne.

M. VICTOR LEFRANC

Le nouveau ministre de l'intérieur, M. Victor Lefranc, député des Landes, est né à Garlin (Basses-Pyrénées), l. 2 mars 1809. Il est neveu du *conventionnel* Jean-Baptiste Lefranc, qui fut tout dévoué au parti des *Girondins*, et qui échappa providentiellement aux massacres de 93, pour devenir procureur impérial à Mont-de-Marsan.

Reçu avocat à Paris, Victor Lefranc alla prendre rang dans le barreau méridional, où ses succès et sa popularité furent rapides. En 1848 (nous dit M. Bellin du Coteau dans un article biographique très-complet), il était porté comme *constituant*; il vota à peu près constamment avec la gauche républicaine non socialiste, il soutint le général Cavaignac et siégea jusqu'au *coup d'État*, contre lequel il proteste dans la première déclaration rédigée chez Odilon Barrot.

Après le *deux décembre*, il prend place au barreau de Paris, et devient bientôt membre du Conseil de l'ordre.

Enfin, aux élections du *huit février* 1871, le département des Landes l'appelle, le premier sur six, à le représenter à l'Assemblée nationale, où ses aptitudes multiples lui ont fait prendre une place importante. Il fut le rapporteur de la commission appelée à se prononcer sur la proposition relative à la constitution du pouvoir exécutif, et fit ensuite partie de la commission de quinze membres, formée dans le but d'assister les négociateurs du traité de paix. Quelques jours plus tard, il fut encore nommé rapporteur par la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif aux préliminaires de paix.

M. Victor Lefranc est doué d'une figure aux traits sympathiques et accentués. L'absence d'un œil, qu'il a malheureusement perdu étant encore enfant, donne à son visage une expression particulière.

L'INCENDIE DE L'AMERICA

(Voir page 100)

L'*America* était le plus beau des vapeurs faisant le service de l'Amérique méridionale. Lorsque l'incendie éclata à son bord, il était à dix-sept milles de la côte et portait deux cent six passagers, dont quatre-vingts ont péri. Une partie des survivants a été recueillie par la *Villa del Salto*, qui, suivant heureusement la même route, vit de loin l'incendie et n'hésita pas à rétrograder dans sa direction. D'après les relations envoyées de Buenos-Ayres, il est peu de sinistres qui aient donné lieu à des tableaux plus dramatiques et plus saisissants.

LE COMBAT DE SANTA MARTA

(Voir page 100)

Monsieur le directeur,

La situation de l'insurrection va s'empirant tous les jours. Son dernier échec est le combat de Santa Marta, donné le 19, et dont je vous envoie un croquis fort pittoresque, que je dois à la bonté d'un capitaine des chasseurs de la *Reina*.

Le 10, la bande de Ignacio Agramonte, composée de 1,500 hommes, une des plus fortes de cette contrée, était campée dans les montagnes de Santa Marta, près de la ferme de ce nom ; les insurgés, fatigués d'une longue et pénible marche à travers les plaines, se reposaient avec la plus grande confiance, et plusieurs d'entre eux tuaient les bœufs qui devaient servir à faire leur dîner.

Tout à coup, au milieu de la tranquillité, ils aperçurent sur la crête de la montagne les chasseurs de la *Reina*, commandés par M. Jean Pocurull, que les insurgés croyaient encore à une grande distance ; une terreur panique s'empara des insurgés, qui n'eurent que le temps de prendre leurs armes et de se retirer de l'autre côté de la rivière, qui se trouve près de la montagne ; toutefois, ce ne fut qu'après une heure de combat et une perte assez sérieuse, que les troupes arrivèrent de l'autre côté de l'eau. La résistance des insurgés cessa dès lors, et ils se dispersèrent en laissant tous leurs blessés et une cinquantaine de morts.

Un des blessés, qui a déclaré s'appeler Porfirio Delgorolo, se plaignait de la cruauté avec laquelle on l'avait abandonné sur le terrain, ajoutant que les hommes de couleur voyaient avec satisfaction mourir des blancs, même quand ils étaient leurs frères d'armes.

Voici, pour aujourd'hui, cher directeur, tout ce que je puis vous dire de nouveau, car les autres faits d'armes ne valent pas la peine de s'en occuper.

Recevez, monsieur, etc., etc.

L. G.

AVANT LE BAL

COMPOSITION DE M. CASTELLI

(Voir page 101)

Nous sommes dans une maison meublée du quartier latin, dans un de ces hôtels où la jeunesse sourit à chaque porte et fraternise à chaque étage.

Un groupe joyeux a résolu de fêter la fin du carnaval. Chacun a revêtu son travestissement, mais afin de le porter avec plus d'entrain, on a résolu de *se monter* un peu.

L'inévitable punch préparatoire réunit donc Chicard et ses voisins. Parmi eux se trouve un jeune officier, à peine remis d'une glorieuse blessure. Mûri avant l'âge par ce qu'il a vu et par ce qu'il a souffert, il vient de rentrer à l'heure où la bande joyeuse se préparait au départ, et n'a pu refuser leur cordiale invitation. On s'attable donc, et on cause comme on peut causer autour d'un punch qui flambe. Les propos se heurtent et se croisent : on parle guerre, amour, plaisir et politique, — politique surtout. Ce qui veut dire qu'on ne tombe point d'accord. Au plus fort de la discussion, le blessé se lève montrant du geste une carte plaquée à la muraille. Le silence se fait aussitôt, et les regards qui suivent le sien disent assez que du premier coup la leçon a été comprise.

Dieu veuille qu'elle ne soit pas oubliée demain !

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE

DES

FEMMES DE FRANCE

L'organisation de la souscription patriotique est maintenant complète. Il importe donc de donner à cette organisation typique la plus large publicité.

Nos zélés auxiliaires, à Paris et en province, trouveront dans cet ensemble de documents tous les renseignements indispensables au fonctionnement régulier de la vaste entreprise.

COMITÉ GÉNÉRAL DE DIRECTION

Voici le texte de l'affiche que le Comité général de direction de la souscription des Femmes de France vient de faire placarder à Paris :

ORGANISATION DES COMITÉS

Un Comité de souscription doit être formé dans chaque commune.

Les Comités de commune correspondent avec le Comité de canton.

Les Comités de canton correspondent avec le Comité d'arrondissement.

Les Comités d'arrondissement correspondent avec le Comité de département.

Les Comités de département correspondent avec le Comité général de l'Œuvre, qui est installé au *Grand-Hôtel*, 2, rue Scribe, à Paris.

Chaque Comité organise la souscription comme il l'entend, mais en délivrant aux souscripteurs un reçu détaché d'un livre à souche, dûment estampillé, que délivre le Comité général de direction à Paris.

MODES DE SOUSCRIPTION

ON PEUT SOUSCRIRE AU COMPTANT

En exigeant une quittance détachée des registres à souche délivrés par le Comité général de Paris à tous les Comités qui en feront la demande.

ON PEUT SOUSCRIRE SOUS CONDITION

En signant un engagement ainsi libellé :

M. . . . . demeurant à . . . . rue. . . . ., s'engage à verser à la Caisse de la Souscription patriotique des Femmes de France *la somme de. . . . ., payable à partir du jour où la Souscription aura atteint le chiffre de Cinq Cents Millions, y compris la somme inscrite au présent engagement.*

Des registres à souche seront mis, par le Comité général, à la disposition des Comités locaux pour recevoir ces engagements.

Dons en nature. — Les dons en nature sont reçus comme les souscriptions en argent.

Il en sera donné un récépissé détaché des registres à souche délivrés par le Comité général.

MODES DE VERSEMENTS

Les sommes recueillies sont versées ; soit à la Caisse de la Souscription, 2, rue Scribe, qui les reverse à la Banque de France, soit directement à la Banque ou à ses succursales, en les faisant inscrire au crédit de la Souscription patriotique des Femmes de France.

Le président du Comité général :

DROUYN DE LHUYS.

Les vice-présidents :

Paul DALLOZ, président du Comité d'action.

Comte DE MADRE, président de la commission d'administration.

Ferdinand DE LESSEPS, président de la commission des finances.

Le Secrétaire général :

LAGRANGE (de Langre).

Tous envois, demandes ou renseignements doivent être adressés au Comité d'action, au *Grand-Hôtel*.

Entrée : 2, rue Scribe.

Les souscriptions sont reçues tous les jours, y compris le dimanche, aux bureaux de la PRESSE ILLUSTRÉE, du MONITEUR UNIVERSEL, du PETIT MONITEUR, de la PETITE PRESSE, du MONDE ILLUSTRÉ, de la REVUE DE LA MODE, 13, quai Voltaire, et à l'OFFICE GÉNÉRAL DES THÉATRES, 15, boulevard des Italiens.

L'OPINION DES FINANCIERS

Il n'est pas indifférent de savoir ce qu'on pense de a souscription dans le monde des affaires; et nos lecteur seront, comme nous, agréablement surpris en voyant dans les lignes qui suivent un homme des plus compétents dire que la réalisation du *sixième* de la somme demandée à tous les bons Français suffira pour relever victorieusement le crédit du pays.

La semaine dernière, plusieurs combinaisons financières, fondées sur l'élan patriotique qui a été imprimé par l'Œuvre des Femmes de France, étaient à l'ordre du jour.

Leur examen devait nécessairement attirer l'attention du monde financier et la détourner, pour un moment, de la grande souscription nationale.

Aujourd'hui les idées sont complétement fixées à cet égard. Les plus grands financiers reconnaissent d'un commun accord que le moyen le plus rapide et le plus sûr pour atteindre le but tant désiré, la libération du territoire français, est la souscription patriotique des Femmes de France, complétées, s'il y a lieu, par un emprunt national.

Le concours énergique du grand monde de la finance est donc dès maintenant acquis à l'œuvre, et nous en attendons, d'ici à peu de temps, une manifestation éclatante, qui répondra mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes, malgré notre foi ardente dans le succès, à ceux qui semblent encore douter de son efficacité.

Nous pensons toutefois que nos lecteurs, généralement peu habitués à manier les millions et surtout les milliards, nous sauront gré de leur transmettre la pensée qui guide, dans cette grande entreprise, les hommes les plus compétents en matière de finances et de budgets.

Le revenu annuel de la France est estimé à 15 milliards, sur lesquels 10 milliards peuvent payer dans une proportion suffisante.

Si chacun s'impose au minimum une charge de 3 à 5 0/0 de son revenu annuel, la souscription produira de 300 à 500 millions.

Une telle souscription demandera déjà un grand effort, surtout aux petites bourses; car elle exigera que celui qui a un revenu de :

1,500 fr.	souscrive pour	50 à	75 fr.
3,000	—	—	100 à 150
5,000	—	—	250
10,000	—	—	500

On est cependant à peu près certain aujourd'hui d'obtenir les 500 millions.

Ce chiffre est celui que tous les financiers adoptent comme le résultat prévu réellement, et sur lequel ils fondent les espérances les plus légitimes et les plus brillantes pour l'avenir de notre pays.

Ils considèrent, en effet, que lorsque la France aura fait elle-même un effort si grand et si patriotique, elle aura prouvé sa force de cohésion et d'unité, et sa valeur acquise aux yeux du monde entier se traduira par une augmentation immédiate de 10 à 15 0 0 de son crédit actuel.

L'État pourra donc réaliser, sur un emprunt de 3 milliards, 300 à 500 millions d'économie.

Ce qui revient à dire que la première conséquence de la souscription sera de faire bénéficier l'État d'une somme égale à celle qui lui sera donnée.

Mais pendant que le crédit de l'État gagnera 10 à 15 0 0, la valeur de la fortune entière de la France, qui suit à peu près exactement le mouvement de ce crédit, augmentera dans la même proportion.

La fortune publique en France est estimée de 80 à 100 milliards; la plus-value, qui représente un bénéfice réel, sera donc de 8 à 10 milliards au minimum.

On conçoit dès lors que si l'État, dans de telles conditions, émet un emprunt national pour compléter l'indemnité prussienne, cet emprunt sera enlevé avec plus d'entrain encore que le dernier.

Nous serons ainsi arrivés à ce résultat :

1° D'avoir chassé les Prussiens;

2° D'avoir allégé les charges de l'État de près de 1 milliard;

3° D'avoir augmenté notre fortune de 10 0/0.

Et pour cela, que faut-il que nous fassions? Donner 3 à 5 0/0, non pas de notre fortune, mais seulement de notre revenu d'une année.

Voilà ce que les financiers désirent.

Ils l'obtiendront, car ils savent que l'on peut compter sur le patriotisme et le bon sens de la nation, et que si quelques-uns tentaient de se soustraire à leur devoir, ils seraient bientôt arrêtés par la honte de cette mauvaise action.

POUR LA PATRIE

COMPOSITION DE M. EDMOND MORIN.

(Voir pages 104 et 105)

« Nos vainqueurs, après nous avoir ruinés, ont été surpris de ce qui restait d'argent à la France : montrons-leur aujourd'hui ce qui lui reste de vertu. »

Ce mot d'ordre, vous le connaissez; il termine l'appel sublime que Mgr Dupanloup adressait de Versailles au clergé de son diocèse le 10 février. Tous, nous l'avons lu avec émotion; tous, nous l'avons admiré. Et cette admiration, nous en retrouvons tous les éléments dans la composition de M. Edmond Morin. Nous ne saurions séparer de l'écrit un dessin qui cependant n'a pas été fait pour elle. Le grand orateur et l'artiste se rencontrent ici sans préméditation, montrant que tous les nobles sentiments sont faits pour éclater aux mêmes heures de crise.

Pro patria! — S'écrie la foule des porteurs d'offrandes qui se pressent autour de la patrie voilée, « cette France qui a tant souffert et dont les blessures saignent encore, » — Nouvelle Andromède, elle attend le suprême effort de ses libérateurs.

Parmi eux, hélas! nous ne pouvons plus compter ceux qui se sont fait tuer déjà pour elle. Les croix qui se dressent sur le champ de repos nous disent assez qu'ils ont satisfait à leur dette.

Mais le meilleur moyen d'honorer leur mémoire n'est-il pas de venir en aide à ceux qui souffrent, écrasés par les envahisseurs? Si nous n'avons pu payer de notre sang, sachons du moins payer de notre or.

C'est le sentiment de ce beau sacrifice qui groupe devant nous tous les âges et toutes les castes. En dépit de nos tristes divisions, les cœurs français sont là, unis dans un élan qui nous montre ce que peut la vraie démocratie.

Avec Mgr Dupanloup, cette dame se dépouillant de ses boucles d'oreilles pense que « le temps n'est plus à ces vains ornements des jours heureux. »

Avec lui, ce soldat et ce marin jurent que si l'armée a été la première à la souffrance, « elle tient à honneur de ne pas se laisser devancer dans l'œuvre libératrice. »

A leurs côtés, voici l'ouvrier patriote, le robuste représentant de ces ateliers, de ces usines « qui abandonnent joyeusement pendant six mois une heure de leur journée. » A ce bourgeois qui souscrit les emprunts, qui paye la plus grande part des impôts, incombe encore la tâche de payer la part du pauvre avec la sienne. Et il accourt, et il donnera de tout cœur, comme ce brave paysan qui sonde les profondeurs de ses poches, sans se demander ce que font ses voisins. Mgr Dupanloup l'a dit : « Nous ne nous attendons pas les uns les autres. Marchons les premiers, comme au combat, sans regarder si nous serons suivis. »

Parmi ces vrais citoyens, le prêtre tient aussi sa bonne place, et c'est ici encore le moment de répéter à quel degré l'évêque d'Orléans comprend le concours des ecclésiastiques. Jamais peut-être la religion ne s'est faite plus divinement humaine, jamais elle n'a mieux compris le moyen de ressaisir sa véritable influence.

« Et nous, messieurs, ajoute Mgr Dupanloup, nous contenterons-nous de prêcher le patriotisme, et à côté des sacrifices que notre parole provoquera, ne montrerons-nous pas aussi les nôtres? Non; pauvres et appauvris encore par la guerre, nous donnerons de notre pauvreté, et, s'il se peut même, de la pauvreté de nos églises. C'est une de nos traditions, messieurs, que dans les grandes calamités publiques les évêques et les prêtres n'ont jamais trouvé de dévouement au-dessus de leur amour pour leurs compatriotes malheureux.

« ... Payons, nous aussi, la rançon; faisons nos sacrifices. Il y a une parole éternellement belle, qu'il faut nous redire à nous-mêmes : « A défaut de croix d'or, nous prendrons des croix de bois; c'est une croix de bois qui a sauvé le monde! »

« J'autorise, pour ma part, tous les dons que vos fabriques auraient l'inspiration magnanime de consentir. Je sais bien que le dépouillement de nos églises serait peu pour combler le gouffre. Ce serait tout, comme témoignage à la France. Au moment où les entrailles du pays s'émeuvent, où de grandes inspirations de patriotisme saisissent les cœurs, si nous faisons cela, si nous prenons noblement notre part des dépouillements que nous prêchons, si nous donnons de notre modeste superflu et de celui de nos églises, si ceux qui ont deux couverts d'argent en échangent un pour un couvert de fer, si ceux qui ont deux calices en donnent un, si les vases mêmes du temple sont apportés pour la rançon de la patrie, notre parole et nos exemples courront, messieurs, comme une flamme embrasant partout les âmes. Et on verra que notre cœur bat avec le cœur de la France, et que, malgré les malentendus et les erreurs, entre la patrie et nous c'est à jamais. »

Voilà des paroles sublimes qui ne seront perdues ni pour le pays, ni pour le monde catholique, et c'est pour cela que leur péroraison n'en saurait être passée sous silence, car elle écrase du premier coup les fausses moqueries et les doutes anti-français :

« Il y a une objection qui se fait, et à laquelle je ne puis pas ne pas répondre.

« On dit : *Si ce grand mouvement échoue, ce sera ridicule; c'est assez d'être malheureux.*

« Et il se pourrait que cette triste réflexion vint rassurer les égoïstes, et, pour tout dire, qu'une si belle œuvre ne fût mieux comprise des pauvres que des riches, des gens simples que des gens politiques, qu'elle ait plus d'écho dans les ateliers que dans les salons! Ridicule, dites-vous? Quand nous n'aurions réuni que cent millions, dans un pays dont l'empire a pris la vertu et dont la Prusse a tiré la richesse, non, ce ne serait pas ridicule. Une femme qui donne son anneau n'est pas ridicule. Un ouvrier qui abandonne sa journée n'est pas ridicule. *Un prêtre qui vend son calice n'est pas ridicule.* Un riche qui sacrifie son bien n'est pas ridicule. Il n'y a de ridicule et de coupable que les prétextes et les refus de l'égoïsme, et pour moi, je suis prêt à affronter le ridicule et à parcourir, s'il le faut, les rues et les chemins de mon diocèse, en frappant à toutes les portes, et en disant : *Pour la patrie, s'il vous plait!* »

UN LIVRE NOUVEAU

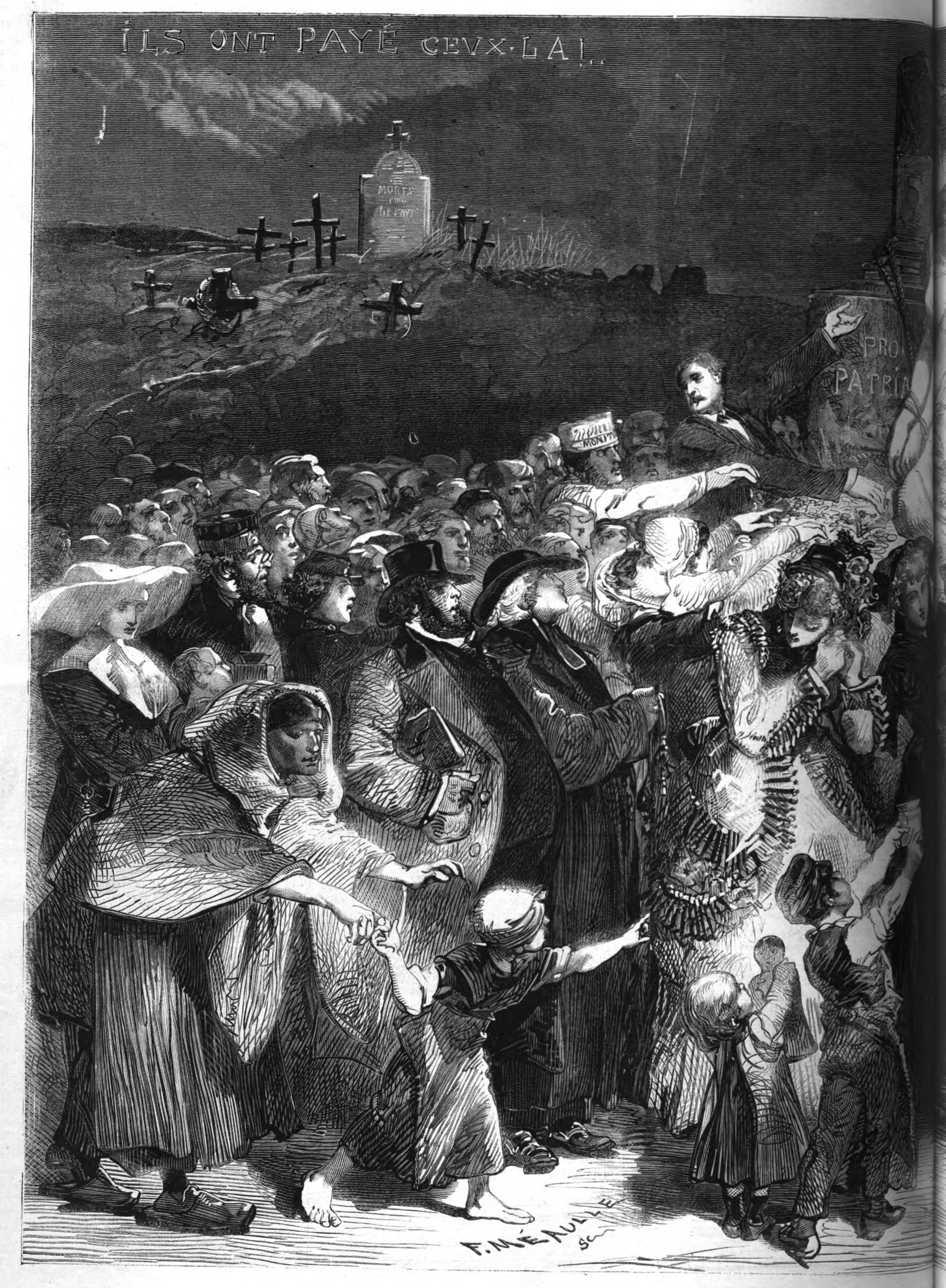
Nous avons déjà bien des livres sur le siége de Paris.

En en publiant un de plus (*Paris et les Allemands*), M. Armand Du Mesnil a eu raison de penser qu'il n'arriverait point trop tard. Le mérite des relations de ce genre semble s'accroître avec leur nombre. On dirait qu'il en est des grands événements comme des grands tableaux, ils se voient mieux à distance. Au premier rang des derniers venus, nous plaçons l'auteur de *Paris et les Allemands*. L'historien et le patriote s'allient chez lui sans s'exclure. Il sait et il sent. Il connaît trop les hommes pour les accepter sans contrôle. Il connaît trop les choses pour en parler à la légère. Il ne négligera rien pour arriver à la notion du vrai et il sacrifiera tout au besoin de la répandre sans phrases comme sans passion. Mais la passion n'est pas absente pour cela. Au contraire, elle éclate toujours vive, noble, ardente, à l'heure où les faits amènent, avec l'idée de la patrie compromise, l'appréciation de ses causes de perte ou de régénération. L'émotion du citoyen double alors chez lui le sentiment de l'expérience et l'indignation de l'honnête homme. On en jugera par cette éphéméride, qui aujourd'hui encore a pour elle un autre mérite que le rapprochement des dates :

31 janvier 1871.

Le quartier général prussien est transféré au mont Valérien.

Du haut de ces glacis, que ses soldats n'ont pas osé franchir, M. de Moltke peut compter les attela-



POUR LA PATRIE. —



…ra de M. Edmond Morin.)

ges qui lui portent nos mitrailleuses et nos canons. L'immense ville est à ses pieds, avec son fleuve inutile, son bois désert, ses remparts muets, ses dômes faits seulement pour marquer la place où il devait frapper. Il nous voit, nous entend, et si quelqu'un de nos mouvements pouvait échapper à sa vue, il a Montrouge là-bas, les Hautes-Bruyères, Vanves, Nogent, Saint-Maur, Rosny, pour l'avertir.

Je m'étais imaginé que sous ce regard, partout présent, nous n'aurions tous qu'une même pensée; je m'étais trompé. Les affiches des candidats à l'Assemblée couvrent les murs, elles s'étendent sur les clôtures en planches qui sont restées debout, elles gagnent, comme une végétation malsaine, les colonnes des monuments, les devantures des magasins abandonnés; c'est un pêle-mêle discordant de couleurs voyantes et de déclarations tellement insensées, qu'en les lisant une sorte de rire vous prend, mêlé d'un frisson qui va jusqu'au cœur. Nos malheurs ne nous ont rien appris; et de ce gouffre où se sont abîmés notre fortune et notre honneur, je vois sortir seulement l'égoïsme, l'intrigue, la colère et la confusion. Il ne s'agit pas de savoir ce qui nous restera de la patrie, ni comment elle sera sauvée. Il s'agit de s'emparer, de gré ou de force, de ce que les Allemands n'auront pas voulu.

Plusieurs de mes amis ne parlent de rien moins que de passer en Suisse, en Angleterre ou même en Amérique; le spectacle auquel nous assistons leur a porté le dernier coup. « Il n'y a plus rien à attendre, disent-ils, d'un peuple possédé par les partis, qu'aucune leçon ne peut convaincre, tour à tour prêt à tout subir et à tout oser; si profondément ignorant, si diversement corrompu, si peu maître de lui et à tout instant maître de nous. »

Je ne conteste rien; mais, quoi qu'en puissent dire mes amis et quel que soit l'avenir, je resterai. Ce pays, sur lequel la nuit semble descendre, me tient par trop de côtés pour que je puisse m'en détacher; bien plus, c'est d'hier seulement que je sais combien je l'aime. »

Depuis un an, la situation morale est-elle devenue meilleure? Nous n'oserions le jurer, et cependant la seule publication de livres comme celui-là suffit à ranimer notre espoir.

UNE CRÉOLE

NOUVELLE

(Suite)

VI

L'avocat de Guayama, peut-être à cause de moi, avait acheté une maison de campagne dans le voisinage. Si je l'évitais à la ville, je le retrouvais aux champs. La mort de mon mari avait rompu pour lui toutes entraves; il n'y avait plus de limites à ses espérances et à ses projets.

Il osa m'écrire. La langue colorée dans laquelle il s'exprimait m'était aussi familière que le français et elle convenait merveilleusement à son langage romanesque dont la puissance malsaine ne fut pas, je l'avoue, sans effet sur moi.

Les romans me sont contraires, ils me surexcitent; jugez de ce que ce devait être quand celui qui menaçait de bouleverser ma vie avait pour héros un homme jeune, beau, auquel ne manquait aucun moyen de séduction. Le péril menaçait d'autant plus que je n'avais jamais lu de telles choses, sans quoi j'eusse été accoutumée à certaines exagérations de langage; le poison eût perdu de sa force. Je ne dis pas cela pour recommander l'usage des romans.

Mon mari, malgré sa passion pour moi, son désir de me plaire en tout, était parvenu, à force d'adresse et par mille petites ruses, à me préserver de ces lectures; il soupçonnait apparemment leur effet sur moi. Quand un roman me tombait sous la main, il faisait semblant de ne pas s'en apercevoir; c'était bien plus habile que m'en défendre la lecture. Il s'établissait auprès de moi, abordant toutes sortes de sujets, et s'il craignait que ce ne fût pas assez, quelqu'occupé qu'il pût être, il me proposait une visite ou une promenade. Le livre disparaissait bientôt après de la maison.

Il n'en fut pas ainsi pour les lettres d'Herman qui venaient me trouver sans obstacle dans la solitude de la maison paternelle. Depuis la mort de ma mère, l'habitation n'était plus la même; la joie en était partie. J'aurais pu l'y ramener, mais mes chagrins y étaient venus avec moi. Je lisais donc les lettres d'Herman le soir dans ma chambre, le jour bercée dans mon hamac.

Je ne répondais pas, mais je voyais chez sa femme celui qui m'écrivait. Mon affection pour ma chère Joséphine, c'était le nom de la femme d'Herman, n'était en rien diminuée; je la croyais suffisante pour me sauvegarder, et cependant le péril grandissait. Je ne m'abandonnais pas à l'amour; je le subissais et j'en avais peur. Mon amie ne se doutait de rien. Elle venait d'avoir un nouvel enfant, je lui avais envoyé le berceau des miens que j'étais heureuse de voir servir à des êtres chéris à divers titres. Je comprenais de jour en jour davantage ce que c'était qu'une passion. Je voyais bien que celle que j'éprouvais était la première que j'eusse jamais ressentie. M'y soustraire n'était pas possible. Sous quel prétexte cesser de voir la seule femme avec qui je fusse étroitement liée? Personne n'y aurait rien compris à moins de savoir la vérité, et cette vérité, celle à qui je pouvais le moins la dire était celle-là même qu'elle eût offensée le plus. Pouvais-je lui enfoncer dans le cœur le poignard de mon amour, le lui avouer à elle qui, malgré de nombreuses querelles de ménage, adorait son mari? Direz-vous que c'était le moment de fuir? Le pouvais-je? lorsque je n'avais d'autre asile possible que la maison de mon père, d'autre fortune que la sienne?

VII

Les lettres se succédaient. On voyait tourner constamment autour de notre habitation deux hommes à cheval; un nègre et Herman qui le suivait à quelque distance; il ne s'en rapportait qu'à lui-même pour faire arriver à leur destination les lettres qu'il m'adressait. Le nègre, sur sa monture, voyait, malgré la haie d'aloès, si un de nos nègres passait. Entre nègres on ne se trahit pas. Quand il en apercevait un, il lui faisait signe et on allait recevoir la lettre qui m'était remise par la négresse attachée à ma personne. J'aimais mieux la recevoir que de m'exposer à la difficulté de la renvoyer à son auteur. Peut-être bien que je n'étais pas fâchée de l'ouvrir. Cette correspondance avait fini par prendre une place dans ma vie. Je ne pouvais empêcher Herman de m'aimer. Qu'il m'écrivît ou non, ses sentiments seraient les mêmes; — peut-être même que s'il ne leur donnait un libre essor, chez un homme aussi violent, ils amèneraient quelque éclat redoutable. Je me le figurais du moins.

VIII

Un soir, la nuit était splendide; durant plusieurs heures, j'étais restée à ma fenêtre sans pouvoir espérer le sommeil. J'éprouvai le besoin de changer de place, je descendis dans le jardin. La lune était dans tout son éclat, une lune des tropiques. Sa lumière, passant à travers le feuillage d'un grand bananier, entrecoupait de points brillants comme le jour l'ombre des feuilles; l'impression m'en est restée vivante. Quand je m'avançai dans le jardin, Herman était à ce même moment dans le voisinage. Il écarta lentement la haie d'aloès à un endroit de lui connu; car il lui était arrivé souvent, à ce qu'il m'apprit ce même soir, de venir passer sous ma fenêtre des heures entières. J'entendis un bruissement confus; j'eus un frémissement. « Marie, dit-il, n'ayez pas peur, c'est moi. » Mon émotion ne se peut rendre; un moment après, il était à mes pieds. Ses mains pressaient les miennes, c'était la première fois que j'étais seule avec lui, la première fois du moins qu'il pouvait s'exprimer librement et me témoigner sa tendresse, — témoignages discrets d'abord, trop peu retenus ensuite...

Jusque-là j'avais cédé à l'influence d'un amour, mais ma nature est telle, que l'emploi de la force m'indigne. La fierté réveilla ma pudeur. Je me redressai dans toute l'énergie de ma volonté. « Herman, m'écriai-je, arrêtez! »

Il se méprit sur mon sentiment. « Ne craignez rien, dit-il; il n'y aura jamais entre moi et vous d'autre témoin que ceci.

Et il tira de son sein un poignard.

« Sa lame est courte, reprit-il, mais elle est empoisonnée. Si quelqu'un nous surprenait, cela m'assurerait de son silence.

— Quoi! je pourrais être la cause de la mort d'un homme! m'écriai-je épouvantée.

— Si c'était nécessaire? répondit-il d'une voix étouffée.

— Et si l'homme qui nous surprenait, dis-je, était mon père?

— Votre père! »

Il se tut.

Je frissonnai d'horreur; je vis l'abîme où j'étais; j'achevai de me dégager de ses mains.

Je me réveillais; je voyais où j'étais, à deux pas de mon père, de cette maison où ma mère m'avait élevée dans le respect de l'honneur et de moi-même; mes yeux ne voyaient plus devant moi que le mari de la femme que j'aimais le plus. « Herman, — dis-je, pour ne pas l'accabler, — vous seriez l'homme que je choisirais si vous étiez libre; je viens de vous prouver trop que je vous aime. Je suis libre, mais vous ne l'êtes pas. Votre femme, vous savez, m'est chère; elle est entre nous une barrière infranchissable. Que cette scène ne se renouvelle pas! Autrement je ne pourrais vous revoir. »

Il me quitta furieux. Son parti, dès ce moment, était pris; il s'était tracé une ligne de conduite qu'il allait suivre avec la violence de son caractère. Elle irait jusqu'à la barbarie.

IX

A l'air sombre dont Herman rentra ce soir-là chez lui, sa malheureuse femme pressentit une crise nouvelle.

Entre eux, ces scènes étaient fréquentes, mais celle-là, de dessein prémédité, devait être terrible. Outragée sans motif, Joséphine se révolta et se laissa emporter à son tour.

Contre sa coutume, Herman devint tout d'un coup silencieux, comme s'il méditait ses moyens de représailles. Sa femme le comprit, et passa frissonnante la nuit auprès de son dernier né. Elle avait suivi son mari des yeux, et tremblait encore plus de son silence que de ses paroles.

Il se tut toute la journée du lendemain. Le soir, ayant écarté ses domestiques, il conduisit sa femme seule dans le salon. Sur la table, une feuille de papier et une plume se trouvaient mises en évidence. Joséphine comprit qu'elle touchait à une heure solennelle. Voulait-il lui faire écrire son testament? La malheureuse femme eût fait en pareil cas tout ce qu'il aurait voulu, elle lui eût tout donné sans regret. Mais ce n'était pas cela qu'il voulait, comme elle me le raconta le lendemain.

« J'ai mes raisons, dit-il après un long silence, pour que tout finisse entre nous. La vie commune m'est insupportable; je la conçois autrement, et je n'ai pas envie, à mon âge, de m'enterrer vivant dans une existence impossible. »

Joséphine, tremblante, l'interrogeait des yeux; elle ne parlait pas. Que répondre?

Herman reprit, sans s'émouvoir :

« Je veux me séparer de toi. Tu vas écrire là que tu as eu envers moi tous les torts; que la vie commune t'est devenue insupportable comme à moi; que tu veux vivre seule, me laisser libre. »

Comme Joséphine restait à sa place, pétrifiée, il la saisit, il la traîne par les bras vers la table. Toujours silencieuse, sa victime avait pris le parti d'agir sans parler; elle se concentrait, elle aussi, et au moment où il veut brutalement la forcer à écrire, elle imprime sur la main d'Herman une morsure désespérée. Le sang jaillit. Redoublant de rage, Herman s'élance vers la cheminée, saisit un flambeau et en frappe la tête de Joséphine qui tombe à son tour sanglante avec un grand cri. Toute la maison est sur pied; les serviteurs accourent, et, avec eux, les deux aînés des enfants éveillés en sursaut dans leurs petits lits.

Par un retour subit, commun aux hommes de son tempérament, Herman s'était aussitôt jeté aux pieds de sa femme; il lui demandait pardon, il lui donnait les noms les plus tendres.

Il fallut forcément recourir à un chirurgien, arrêter le sang et bander la plaie, ce qui dura une partie de la nuit.

Le lendemain, à mon réveil, une esclave de Joséphine vint me prier d'arriver au plus vite. Je pars, saisie d'un affreux pressentiment. La vue de mon amie ne le confirme que trop. Courant à elle, couvrant sa tête de baisers et m'asseyant près de son lit :

« Je resterai là, lui dis-je, jusqu'à ce que tu sois guérie. Je vais faire prévenir mon père. »

A ce moment, mes yeux se portèrent sur Herman avec tant d'indignation, qu'il ne put soutenir mes regards et partit pour Guayama. Joséphine me conta tout ce qui s'était passé. Elle ne comprenait rien à la conduite de son mari. Moi, je m'expliquais tout. Les dernières paroles que j'avais prononcées la veille étaient pour moi poignantes comme des remords, bien qu'elles eussent été dites à bonne intention et dans l'intérêt de mon amie.

MARTIN DOISY.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DU PALAIS

L'affaire de l'assassinat des Dominicains d'Arcueil est commencée, elle en est à sa cinquième audience; mais il faut compter encore au moins huit jours avant que le jugement soit rendu. C'est encore le 6e conseil de guerre, séant à Versailles, qui est appelé à juger les auteurs de ce massacre odieux, sans cause et même sans prétexte. Je reviendrai donc sur ce procès dans ma prochaine chronique, pour analyser ces débats le plus brièvement possible, pour essayer une esquisse des accusés et des témoins.

Ce n'est pas pourtant que mon butin soit bien riche cette semaine; mais vous savez quel inconvénient il y a, quand on ne peut faire qu'un résumé, de le commencer avant que les débats soient terminés; il peut arriver souvent, comme dans le procès de l'assassinat des otages, qu'un incident imprévu vienne tout à coup changer la situation de tel ou tel accusé.

Aujourd'hui, je commencerai par signaler à votre attention les trois *Catherines*, jugées par la cour d'assises. N'allez pas croire à un procès unique; il s'agit de trois femmes, de trois jeunes filles qui ont comparu dans la même semaine pour meurtre ou tentative de meurtre, l'une devant le jury du département des Landes, à Mont-de-Marsan; l'autre devant le jury du département de la Somme, à Amiens; la troisième devant le jury de Vaucluse, à Carpentras, qui toutes les trois avaient nom *Catherine*, et qui toutes les trois ont été acquittées!

La première est Catherine Labouché, une belle grande jeune fille de dix-huit ans, ayant une certaine aisance, mais pour l'éducation une vraie paysanne des Landes. Jean Labouché, son grand-père, avait eu pour servante-maîtresse une fille nommée Marie Despouys; il l'avait renvoyée, mais il allait la reprendre, et il gardait et faisait élever chez lui son enfant illégitime!

En apprenant cela, Catherine Labouché entra en fureur, elle fait entendre des menaces que sa vigueur corporelle rend fort sérieuses : « J'étranglerai cette coquine! »

Or, le jour même où Marie Despouys était revenue dans la maison de Jean Labouché, on la trouvait morte dans un fossé; un mouchoir noué autour de son cou avait servit à traîner le corps jusque-là. Catherine pleure devant la cour... Il est bien temps! Elle soutient que la servante est tombée morte de saisissement aussitôt qu'elle l'a saisie par le bras pour la renvoyer; elle soutient qu'elle ne l'a pas étranglée, qu'elle n'a noué le mouchoir que pour emporter le corps plus facilement! Le docteur entendu par la cour lui vient en aide sur ce point : « La mort a dû être presque instantanée, dit-il, et aucune trace de strangulation n'a été constatée. »

La seconde, Catherine Bon, est aussi une villageoise. Elle était désolée, parce que le deuil qu'elle portait l'empêchait d'aller au bal, et il paraît que son amoureux profitait de cette absence forcée de sa promise pour danser très souvent, beaucoup trop souvent, avec une autre jeune fille nommée Pulchérie Prévot. Comment faire pour empêcher cela? Et, à cette question qu'elle s'adresse mentalement, cette Catherine picarde répond par cette combinaison monstrueuse : Il faut que Pulchérie soit en deuil comme elle; elle n'ira plus au bal et ne dansera plus! Il arrive alors qu'Arthur Prévot, le frère de Pulchérie, un enfant de huit ans, revenant de l'école et traversant les champs avec deux petits camarades, fait la rencontre d'une jeune fille qui se couvre le visage de son tablier. Cette inconnue éloigne deux des enfants, emmène le troisième, qui est Arthur Prévot, lui fait avec son couteau, au côté droit du cou, une large blessure, jette ce pauvre petit corps dans un fossé rempli d'eau et se sauve. L'enfant a survécu, et il reconnaît Catherine; ses deux camarades et un autre témoin la reconnaissent aussi. De plus, à une heure qui coïncide très-bien avec le moment où le crime a été commis, Catherine, toute essoufflée et toute mouillée, comme quelqu'un qui a couru dans les champs, est arrivée chez une voisine, et elle a expliqué d'une façon tout à fait invraisemblable l'état dans lequel elle se trouvait. Et cependant elle nie, elle nie avec persistance et d'une manière absolue.

La troisième Catherine est Catherine Probst. Celle-là est née en Alsace; elle a été servante à Evreux; elle a été demoiselle dans une brasserie à Aix, et les renseignements obtenus par la justice établissent que partout son inconduite a été notoire. En dernier lieu, elle était au service d'un banquier, et fut séduite, dit-elle, par le caissier de la maison. Il est certain que ce malheureux avait déjà bien expié sa faute : il était sous le coup de menaces perpétuelles. Un jour, il fut obligé de s'enfermer dans une écurie pour échapper à Catherine Probst, qui le poursuivait avec un revolver. Enfin, un soir, il passait, en compagnie de son beau-frère, dans une rue étroite de la ville, quand un homme, qui paraissait l'attendre, s'approche de lui et lui lance au visage une *potée* de vitriol. Les brûlures ont été profondes, et un œil est complétement perdu. Sa vie a été en danger, sa maladie a été longue et douloureuse. C'était bien Catherine qui, déguisée en homme, était l'auteur de ce guet-à-pens.

Comme je vous l'ai dit en commençant, la cour d'assises des Landes a acquitté Catherine Labouché; la cour d'assises de la Somme a acquitté Catherine Bon, et la cour d'assises de Vaucluse a acquitté Catherine Probst.

J'ai toujours manifesté un respect profond et réel pour le jury et pour ses verdicts; vous savez aussi que, dans mes appréciations, je ne pèche pas par excès de rigueur; je comprends fort bien que les jurés se soient trouvés désarmés par les pleurs, par les bons antécédents de Catherine Labouché, et surtout par la déclaration du médecin; je comprends que les dénégations de Catherine Bon, opposées aux dépositions des témoins si jeunes, aient pu au moins soulever des doutes qui commandent l'acquittement; j'admets aussi que les mauvais renseignements sur la conduite antérieure de Catherine Probst, donnés d'une manière un peu vague et contredits par quelques témoins, aient pu la présenter comme une fille outragée qui venge son honneur!..... Mais, en laissant de côté les décisions de la justice, je puis et je dois dire que j'apprécie fort peu ces vertus qui se donnent pour mission de venger la morale et s'arment à cet effet d'un nœud coulant ou d'une bouteille d'acide sulfurique, que les fautes de Marie Despouys ne méritaient pas la mort, que la faute de ce malheureux caissier ne méritait pas le cruel traitement qu'il a subi, que personne, hormis les juges, n'a le droit de condamner et de frapper, que la vie humaine est chose précieuse, précieuse à ce point que tous les jours les tribunaux condamnent à la prison ceux qui l'ont tranchée même involontairement, par négligence, par imprudence!

Voilà tout ce que je voulais dire.

Et maintenant, que je vous raconte ce qui m'est arrivé à la 4e chambre de la cour d'appel. Je parcourais ce jour-là, comme d'habitude, le Palais, allant de chambre en chambre, cherchant pour mes chroniques que'que chose d'intéressant. J'entrai donc, et l'on plaidait en ce moment sur appel d'une sentence arbitrale rendue dans un procès entre propriétaires, armateurs et assureurs de navires; j'entendis parler d'un navire : la *Carmeline*, qui avait pris au port de Macao un chargement de 650 colis pour la Havane; le voyage devait durer trois mois et les armateurs avaient promis de payer à l'arrivée 12 livres sterling pour chaque colis débarqué en bon état; mais il y avait eu tempête, naufrage, relâche forcée à l'île Maurice; de sorte que la traversée avait duré dix mois, qu'il avait fallu acheter de l'eau, des vivres, etc...

Bon! me dis-je, il s'agit d'une somme importante, sans doute : mais il faut à mes lecteurs autre chose que des discussions sur l'avarie simple, l'avarie grosse, l'avarie particulière! La jurisprudence des assurances maritimes n'est pas précisément la chose la plus amusante du monde!... et j'allais quitter l'audience lorsque j'entendis ceci :

« Pendant cette relâche forcée à l'île Maurice, on « ne put débarquer les colis qui se trouvaient à « bord, car, profitant des lois de l'île, ils se seraient « évadés... »

Évadés?... des colis qui s'évadent! Je me retournai, et j'entendis encore : « Pendant cinq mois ces malheureux durent rester à bord; la maladie se mit à sévir, et trois cents d'entre eux périrent. »

Eh bien oui, j'avais fait un quiproquo; le *chargement* était un chargement d'hommes; ces *coolies*, — et non *colis*, — sont des Chinois que l'on *engage* pour la culture et qui doivent payer leur passage en travaillant un temps déterminé. On en avait entassé 650 dans la cale, et 300 étaient morts de la fièvre, de la peste, du manque d'air; c'est une perte sèche de 3,600 livres sterling : 90,000 francs. Il s'agit de savoir si les armateurs payeront, ou bien si le capitaine ou le propriétaire perdront, ou bien si les assureurs rembourseront cette... cette avarie?

N'est-ce pas que, comme moi, vous auriez fait le quiproquo? C'est-à-dire que même si j'avais vu le mot, écrit ou imprimé, au lieu de l'entendre prononcer, j'aurais plutôt cru à une faute d'orthographe ou de typographie... J'aurais cru à tout plutôt que de soupçonner qu'il s'agissait d'autre chose que de marchandises.

Cela me rappelle les paroles dignes et sévères prononcées il y a quelques jours par la reine d'Angleterre à l'ouverture du parlement.

Qui a perdu, qui a gagné le procès? Je vous avoue que cela m'est bien égal, que je me soucie fort peu de le savoir et de vous le dire. C'est quelque chose de plus hideux encore que la traite des noirs, qu'on nous proclame abolie avec tant d'orgueil.

Si c'eût été des bestiaux encore, on aurait pu leur faire prendre l'air; ils n'auraient pas songé à *abuser* des lois de l'île Maurice!

Oui, sérieusement, je plains les magistrats qui sont forcés d'écouter froidement de pareilles discussions, et de donner gain de cause à l'une des parties.

PETIT-JEAN.

LES PRÉPARATIFS D'UN BAL A L'OPÉRA

(Voir la gravure page 108)

On se demande comment on peut arriver à transformer assez vivement le théâtre en salle de bal pour permettre à la foule d'entrer à minuit.

Paris-Journal nous apprend que ce tour de force, car c'est un véritable tour de force, est accompli par soixante-quatre machinistes, sous la direction de M. Sacré.

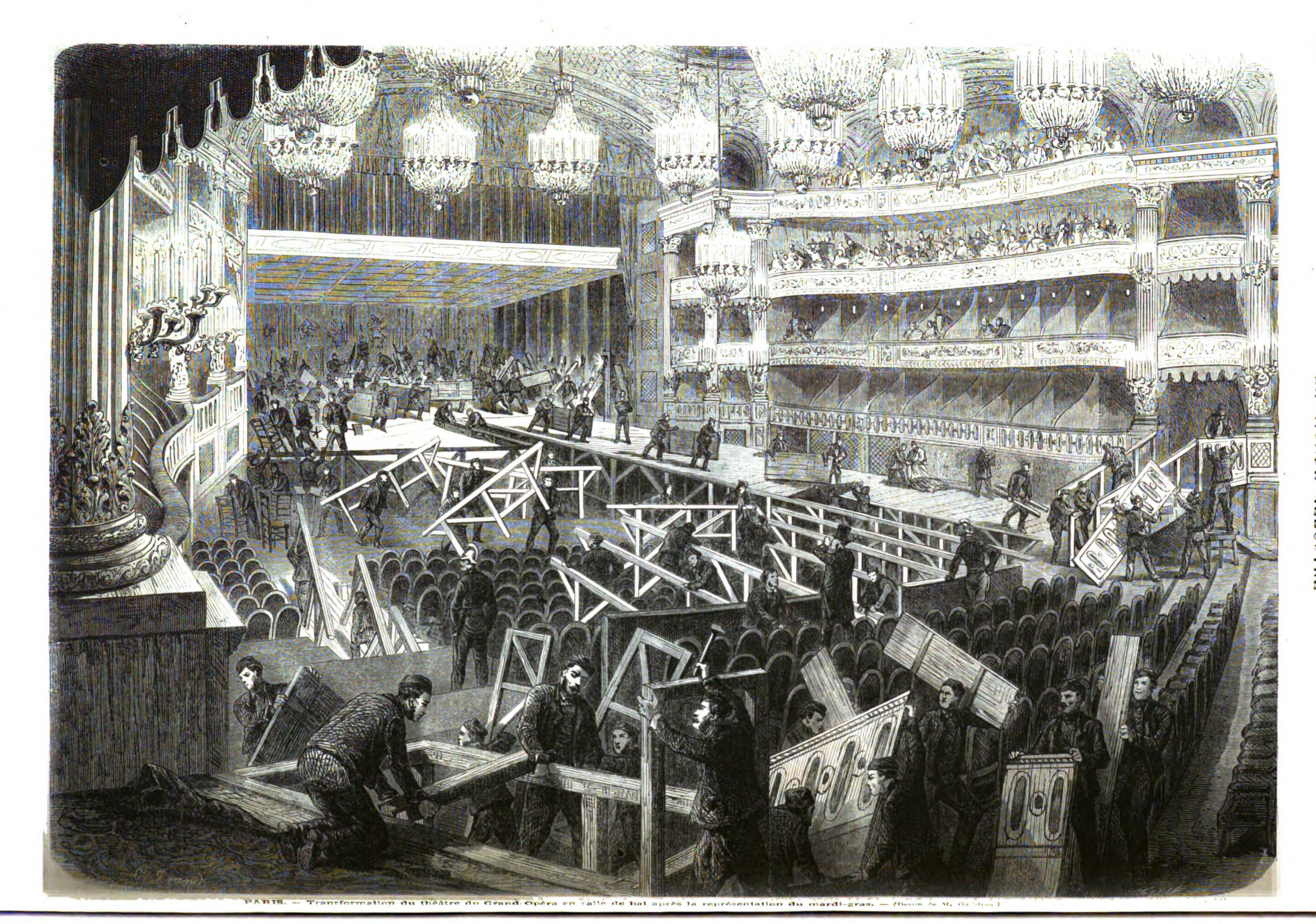
En une heure, tout est fait, le plancher est posé, les escaliers assujettis, les 68 lustres allumés, le foyer transformé; en un mot, cela tient de la féerie.

Malgré l'effrayante vitesse avec laquelle tout s'opère, on ne peut guère livrer la salle avant minuit et demi; mais l'entrée n'en est pas moins faite à l'heure réglementaire.

LA STATUE DE FRANKLIN

(Voir page 109)

La statue de Benjamin Franklin, érigée à New-York, sur la petite place de Printing House Square,



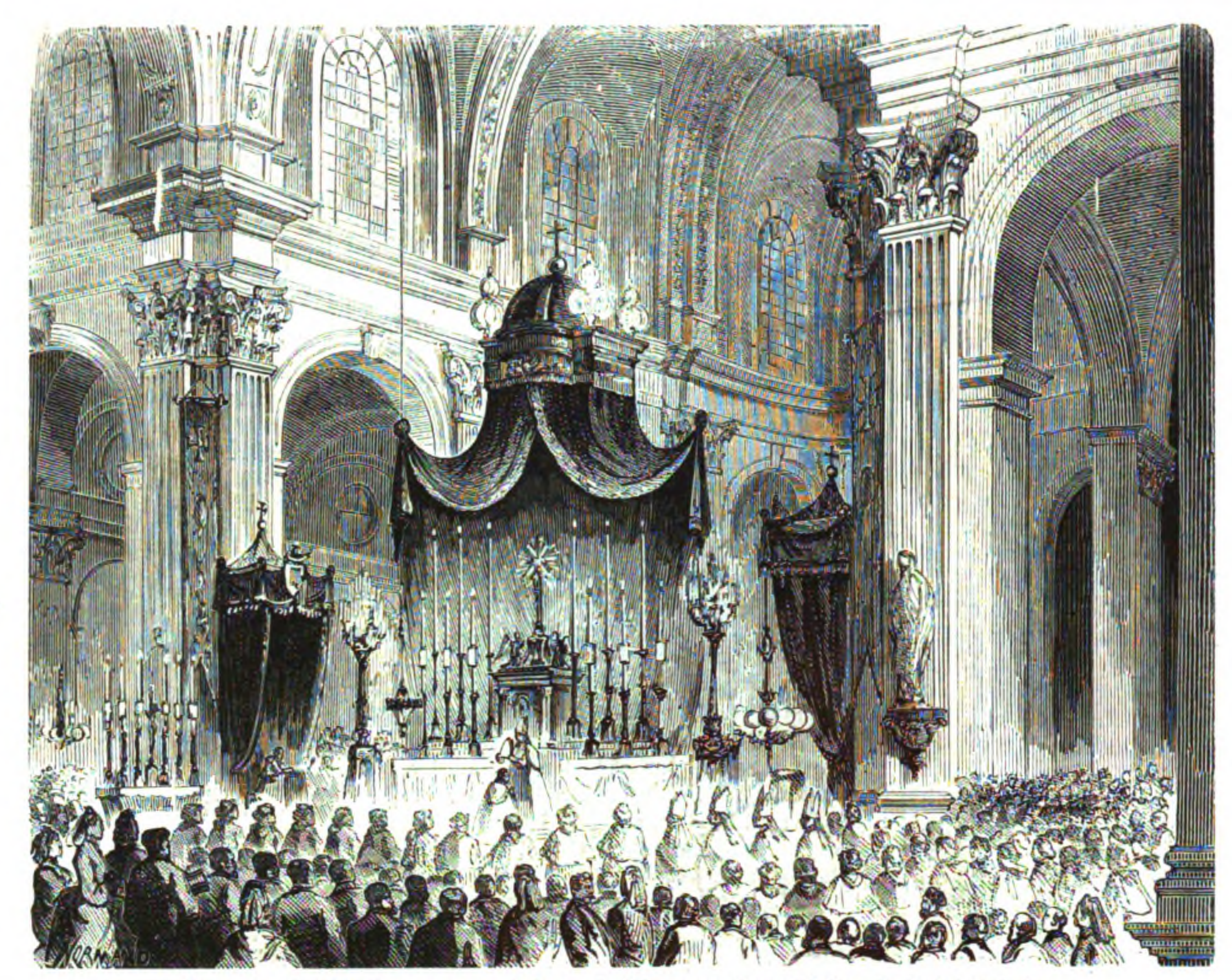
PARIS. — Transformation du théâtre du Grand-Opéra en salle de bal après la représentation du mardi-gras. — (Dessin de M. Gaildrau.)

a été inaugurée en présence d'une assemblée considérable comprenant les principaux membres de la presse et de la profession typographique.

La cérémonie a été ouverte, suivant l'usage, par une prière dite par le Rev. Dr. Deems, qui a rappelé les vertus de Franklin et appelé les bénédictions du ciel sur la presse, dont il fut le père. Il a rappelé, — on ne saurait trop le rappeler, — le rôle réservé à cette nouvelle puissance, éclose pour être la gardienne du droit et la terreur des méchants.

Cette statue est l'œuvre d'un sculpteur allemand, M. Plassmann, de Munich, résidant aux Etats-Unis. Elle est de bronze, haute d'environ douze pieds, et représente le grand philosophe à l'âge de soixante-dix ans. Le costume est celui qu'il portait étant ministre à la cour de Versailles : jabot et manchettes plissées, culotte courte, gilet long et habit à larges basques. Dans la main gauche est un exemplaire de la *Pennsylvania Gazette* du 13 avril 1793 ; c'est le premier numéro de ce journal dont il fut le fondateur.

Au moment où le voile est tombé sous le main du professeur Morse, une salve d'artillerie a été tirée. M. Horace Greeley a présenté la statue à la presse et à la corporation des typographes, au nom du généreux donateur, le capitaine A. Groot.



Le sacre de Mgr Duquesnay, évêque de Limoges, dans l'église de Saint-Sulpice.

AMÉRIQUE DU NORD. — Inauguration de la statue de Franklin sur la place Printing House à New-York. — (D'après le croquis de M. Aubrun.)

THÉATRES

ODÉON : *M. de Pourceaugnac; le Malade imaginaire*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Malade imaginaire*. — VARIÉTÉS : *Madame attend Monsieur*, comédie en un acte, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy ; *J. Rosier, 24, rue Mogador*, comédie en un acte, par M. Raymond Deslandes.

Le carnaval a ramené les seringues de *M. de Pourceaugnac* et les oreillers du *Malade imaginaire*. C'est de tradition. Il est convenu, je ne sais pourquoi, que les lycéens raffolent de ces deux pièces, ce qui ne me parait pas absolument prouvé ; j'en connais qui préfèrent, comme divertissement, *la Mariée du mardi-gras* ou *la Cagnotte*. Avouons que *M. de Pourceaugnac* représente l'enfance de l'art dramatique ; nos grands-pères se délectaient, dit-on, aux interminables discours des deux médecins ; nous nous contentons d'y sourire modérément. Peut-être goûterions-nous un plus vif plaisir à cette « comédie-ballet, » si l'on en restituait la mise en scène primitive, c'est-à-dire les entrées de masques, de pages, d'Egyptiens ; les danses de Biscayens et de Sauvages, les chansons des Pantalons et des bergers. « Imaginez cette joyeuse farce et ces mascarades burlesques, — dit M. Philarète Chasles, — représentées avec luxe dans le château de Chambord, au milieu des forêts verdoyantes qui entourent ce bijou architectural de la Renaissance. Combien la cour élégante et voluptueuse de Louis XIV, dominée par Mme de Montespan et pleine de dédain pour les nobliaux de province, dût rire de ce gentilhomme en *gnac*, épais et crédule ! »

C'est précisément parce que je m'imagine sans difficulté ce magnifique cadre, que *M. de Pourceaugnac* me parait froid sous les voûtes de l'Odéon. De la « comédie-ballet » de Molière, il ne reste plus aujourd'hui que la comédie, c'est-à-dire la moitié seulement de l'œuvre originale.

Le rôle de Pourceaugnac est facile à jouer ; il n'exige pas un comédien supérieur. De la sottise, de la suffisance, de l'ahurissement, voilà tout ce qu'il faut. Le reste se compose de lazzis notés comme dans une partition ; Pourceaugnac les décrit lui-même en ces termes au deuxième acte : « Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di*. Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta. *Allegramente, monsu Pourceaugnac*. Prenez, monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger. *Piglialo su, signor monsu; piglialo*. » Quant à la fameuse course des apothicaires, elle est subordonnée à l'agilité de l'acteur ; j'en ai vu qui faisaient tout le tour du théâtre en marchant sur le rebord extérieur de la galerie ; d'autres qui se montraient successivement aux étages supérieurs, dans les loges, à l'orchestre des musiciens et qui ressortaient par le trou du souffleur, toujours suivis de la bande des matassins. Tantôt Pourceaugnac casse une planche ou un violon sur la tête d'un de ses persécuteurs ; tantôt il en empoigne un dans la coulisse et le lance dans le parterre aux cris d'effroi des spectateurs... bientôt rassurés en voyant l'apothicaire-mannequin remonter dans les frises à l'aide d'une ficelle.

C'est dans *M. de Pourceaugnac* que Brunet, le grand Brunet, l'inimitable Jocrisse, voulut se montrer pour la dernière fois, en 1843, sur ce même théâtre de l'Odéon. Il avait alors quelque chose comme soixante-quinze ans. L'effet fut lamentable, comme on le suppose aisément. Jules Janin, dans son compte rendu de cette soirée, racontait que, parmi tous ces apothicaires empressés à poursuivre ce vieillard, on remarquait un méchant gamin, né dans les coulisses et qui n'avait pas plus de sept ans. « Ce petit apothicaire, comme c'était son rôle, donnait de grands coups de pied au derrière de ce pauvre Brunet, qui s'enfuyait à toutes jambes. »

MM. Henry Meilhac et Ludovic Halévy sont les inventeurs d'un art dramatique auquel les procédés du petit journalisme ne sont pas tout à fait étrangers. *Madame attend Monsieur* a la saveur d'un article de gazette fort réussi ; c'est là contre-partie de ces deux vers d'Alfred de Musset :

De tout temps les époux, grands dénoueurs de trames,
Ont mangé les soupers des amants de leurs femmes.

Au théâtre des Variétés, c'est la femme qui mange le souper préparé par l'époux pour sa maîtresse. Madame a été avertie par une lettre anonyme que monsieur entretenait une liaison galante dans une tour de Nesle qu'il avait louée à cet effet. Elle s'y transporte, la colère dans les yeux, et, n'y trouvant personne, elle procède à un inventaire qui ressemble assez à un branle-bas.

Elle fouille dans tous les tiroirs, dans tous les placards ; elle disperse les dentelles, elle fait main basse sur le bracelet qu'elle trouve sous la serviette de la cocotte attendue. Puis, lorsqu'il ne lui reste plus rien à découvrir, elle découvre Monsieur lui-même, caché dans l'alcôve, Monsieur tout tremblant, tout penaud, et qui vient de se trahir par un éternuement. Il faut voir comme elle l'amène par l'oreille et comme elle lui fait demander grâce.

Mme Chaumont s'acquitte à ravir de ce rôle d'épouse exaspérée, qui n'est qu'un long monologue, mais très-varié de tons et d'un esprit soutenu. Cette minuscule comédienne commence enfin à être aperçue par le public.

J. Rosier, 24, rue Mogador, est un quiproquo, résultat d'une carte de visite glissée pour une autre sous le gant d'une femme mariée. Cette méprise met un Othello en présence de deux Rosier, l'un sage comme une image, l'autre lovelace de restaurant. Ce sont les deux cousins. Ils ont servi déjà à plusieurs vaudevilles, mais ils ont fait rire encore une fois de plus.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS : *Le Docteur Rose*, opéra-bouffe en trois actes, de M. de Najac, musique de M. Federico Ricci (10 février).

L'histoire du *Docteur Rose* présente quelques particularités assez piquantes.

Vers les premières semaines de 1870, le maestro Federico Ricci prenait sa retraite de directeur du Conservatoire de Saint-Pétersbourg et venait habiter Paris, où les spirituelles cantilènes de *Crispino* et de *la Folie à Rome* lui donnaient déjà droit de cité.

Il est vrai que son projet, parfaitement intolérable, était de ne plus composer une note de musique, et lui, homme célèbre, de se transformer en « premier venu, » en passant quelconque du boulevard, se livrant avec ses amis à toutes les fantaisies de sa joyeuse humeur.

Ce n'est pas, croyez-le, qu'il voulût se reposer ! Non, car la musique naît de verve sous sa plume et lui vient sans fatigue. L'auteur du *Docteur Rose* compose comme Méry improvisait des bouts rimés, comme Jules Janin parle latin, comme Pierre Véron écrit une causerie, comme Cham trouve un mot à faire mourir l'Europe de rire, comme Jules Noriac lance une réplique amusante dans la conversation, comme je bois un verre d'eau quand la soif me presse.

Voilà donc mon maestro installé rue Lafayette, se croyant au port du *farniente*. Pourtant l'incognito est aussi difficile à garder pour les maîtres de l'art que pour les autres rois et empereurs de ce monde. Et puis les amis de M. Ricci commencèrent bientôt à le tracasser, le menaçant de lui exécuter tous les jours un carillon énervant avec sa sonnette, s'il ne composait pas un opéra pour Paris ! Rossini avait bien écrit à notre usage *Guillaume Tell*; Meyerbeer, *les Huguenots*; Bellini, *les Puritains*; Donizetti, *Don Pasquale*...

— Mais, objectait le compositeur, je n'ai pas de livret à mettre en musique, et justement je lisais ce matin dans un journal qu'à Paris on ne savait plus les faire :

— Il n'y en a peut-être plus qu'un, en effet, mais on saura dénicher cet oiseau rare, et il sera pour vous.

— Soit ! mais quand j'aurai le livret, et que ma musique sera écrite, il me faudra courir les théâtres avec dix kilos de papier sous le bras.

— Qu'à cela ne tienne, nous nous chargeons de tout.

Or, nous avons appris, par voie d'indiscrétion, qu'avec un empressement intelligent, M. le directeur des Bouffes-Parisiens s'était alors emparé de la partition à naître. Il ne restait plus qu'à trouver un livret qui plût au maestro. On devait lui donner à essayer tous ceux qui étaient alors disponibles. Mais il s'arrêta au premier qu'on lui communiqua, à celui de *la Corde de pendu*, qui devait s'appeler plus tard *la Dogaresse*, et enfin *le Docteur Rose*. Ce livret était de M. Emile de Najac, auteur applaudi à la Comédie-Française et au Vaudeville.

Les deux collaborateurs se mirent aussitôt au travail. Mais la guerre survint...

M. Ricci se réfugia à Dieppe ; M. de Najac resta à Paris... Plus d'autre moyen de communiquer que les ballons ! C'est donc à travers les nuages et en passant par-dessus les champs de bataille que les vers du poëte allaient trouver le compositeur. Le fait est, à coup sûr, sans pareil dans l'histoire.

Et si vous croyez que nous sommes à bout de révélations singulières...

Bientôt les Prussiens, armés des canons du sieur Krup, et peut-être aussi des doubles croches du sieur Richard Wargner, menacèrent Dieppe. On eût dit que, par jalousie de musicien, ils voulaient étouffer dans son œuf un opéra franco-italien et tout brouiller dans la partition en y fourrant leurs grosses pattes germaniques.

Le maestro, qui avait déjà écrit son premier acte, s'embarqua alors pour Saint-Pétersbourg, où il écrivit le second acte. Quant au troisième, il a été achevé à Pise au printemps de l'année dernière.

Ainsi, *le Docteur Rose* a été composé dans l'immense triangle dont les trois sommets sont Dieppe, Saint-Pétersbourg et Pise. Ainsi encore, pendant que nous endurions les plus grandes douleurs patriotiques, un compatissant artiste travaillait à nos plaisirs futurs ; et, sans le savoir, nous étions alors dans la situation d'un malade sur qui on pratique une dangereuse opération, tandis que ses amis lui préparent quelques douceurs dans la chambre d'à côté.

Ce *Docteur Rose*, ainsi appelé de la couleur de son pourpoint, est le docteur Capsulo de son vrai nom. C'est un spécialiste ; écoutez-le jaser, si c'est votre plaisir, mais ne prenez pas ses remèdes, car le bonhomme est lui-même un peu malade, et du cerveau, qui pis est. Dans sa folie, il croit avoir trouvé un spécifique pour faire revenir les pendus à la vie.

Il est vrai que les pendus sont assez rares à Venise, où les gens ont des facilités particulières pour se suicider par noyade en se jetant par la fenêtre. Pourtant voici le ténor Zeroli qui vient de s'accrocher à la lanterne d'un pont pour cause d'amour. Et, en effet, il aime sans retour la prima-donna Gardinelli, tandis que, d'autre part, la Dogaresse, femme mûre et entreprenante, a des vues sur lui.

Devant ce double déplaisir, Zeroli prend donc le parti de se pendre. Mais heureusement la jeune Giacomina, fille de Capsulo, passait par là ; elle le recueille encore vivant et le transporte chez son père. Celui-ci, le croyant mort, expérimente aussitôt sur lui son procédé, qui consiste à le mettre en communication avec la machine électrique.

Sous l'influence du fluide, Zeroli se livre à des gambades variées, donnant des gifles ou des baisers aux personnes qui s'approchent de lui, suivant que ce sont des hommes ou des femmes. La scène est plaisante, nouvelle d'effet et tout à fait favorable à la musique ; aussi le compositeur y a-t-il dépensé toute sa verve napolitaine.

Je passe bien des incidents de cette bouffonnerie, lesquels seraient sans intérêt dans un aussi court récit ; et je me borne à constater le mariage du ténor Zeroli avec la fille du docteur.

Nous avons cité comme morceau capital de la partition, le sextuor de la machine électrique, parce que c'est là une de ces pages de haute fantaisie bouffonne dont les Italiens ont toujours eu le secret. Mais les questions d'école et de nationalité dans l'art sont à peu près indifférentes au public ; aussi est-ce à un autre endroit que sont tombés les plus chauds applaudissements de la soirée : je veux parler de la romance chantée au troisième acte par

Mme Peschard, et dont le tour français a tout d'abord séduit. On l'a bissée avec entrain.

Citons encore les couplets si spirituels que Berthelier chante très-plaisamment au premier acte. Puis encore le trio des spadassins; l'air d'entrée de Zeroli, que dit Mme Peschard avec toute son intelligence; enfin la valse chantée par les chœurs au début et à la fin de la pièce.

Bonne chance nous souhaitons à l'auteur de *Crispino e la Comare*, qui vient de composer son premier opéra français pour obtenir par des bravos ses lettres de naturalisation parisienne.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Le dernier concert Pasdeloup, donné au profit de l'œuvre de la délivrance du territoire, a produit une recette de 9,900 fr. La quête a donné 3,530 fr. Total, 13,430 fr. — L'Académie des Beaux-Arts a donné le prix Lambert à M. Gustave Nadaud.

A. L.

LES COURSES DE NICE

(Voir page 112)

C'est à Nice, le 5 février, que la saison du sport a été inaugurée. Le temps était fort beau et l'assistance considérable. On y remarquait le duc de Montpensier, venu de Cannes.

Les prix ont été partagés entre MM. Finot, Suchet, Wright, Borda, Page et Beauregard. M. le baron Finot en a remporté quatre à lui seul dans les deux premières journées.

CARICATURES ALLEMANDES

Dans la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Duranty vient de passer en revue l'imagerie allemande dans la dernière guerre. Rien n'est curieux comme les détails qu'il nous donne sur la verve artistique de nos ennemis. Rien n'est curieux aussi comme les *fac-simile* dont il les accompagne. Jamais la vanité française n'a monté si haut, et cependant nous passons pour les premiers vaniteux du monde.

Une de ces caricatures nous a surtout frappé.

Au sommet, le roi Guillaume en costume impérial avec la couronne de Charlemagne. Son œil plane dans le vide avec une sérénité majestueuse. C'est vraiment Dieu le père, avec ses rayons, car son auréole l'enveloppe tout entier.

Au-dessous, les bustes de MM. de Moltke et de Bismark, en petite tenue, avec le regard inspiré des apôtres. M. de Bismark a laissé tomber sa main sur la tête d'un homme qu'il force à s'incliner pour présenter humblement à sa majestée Prussienne un plat sur lequel figure Paris et ses forts. En même temps M. de Moltke pose son casque sur la ville, en signe de prise de possession. Toute l'armée française est là, restant à genoux et la tête inclinée devant l'armée prussienne.

L'homme au plateau ne peut être que M. Jules Favre, car au-dessous de lui se lit la légende connue : « *Pas un pouce! pas une pierre!* » Il faut également beaucoup de bonne volonté pour reconnaître M. Gambetta dans un personnage qui se débat au bas de la page, sous l'étreinte de quatre soldats allemands. A droite et à gauche, dans les angles, Napoléon III et l'Impératrice contemplent ce tableau à l'aide de longues-vues.

MENUS DE CARÊME

Je suis un pécheur trop endurci pour vouloir, à propos du *maigre*, faire même un semblant de morale. Je déclare seulement, et sans gourmandise aucune, voir toujours avec satisfaction l'observance dans les familles de ce commandement de l'Église : « Vendredi chair ne mangeras. »

A le considérer simplement comme un usage traditionnel, il est de règle dans toutes les bonnes maisons.

Les aliments interdits par l'Église, en certains jours de l'année, étant dits *gras*, on appelle *maigres* ceux dont elle permet d'user.

L'interdiction, pour les simples jours d'abstinence, ne porte, à de légères exceptions près, que sur la chair des quadrupèdes et des volatiles, mais parfois elle s'étend jusqu'aux œufs et au poisson.

Voici quels sont les quadrupèdes et les volatiles dont la chair est considérée comme *maigre* :

QUADRUPÈDES

Le porc-épic. | La loutre.
Le hérisson. | La grenouille.

La chair du castor est également classée parmi les aliments *maigres*, mais seulement pour le train de derrière; tout le train de devant, d'après Mgr de Montmorency-Laval, évêque de Québec, doit être considéré comme comestible gras.

VOLATILES

La macreuse. | Le râle d'eau.
La poule d'eau. | Le plongeon.
La sarcelle. | Le becharut.
Le rouge de rivière. | La poule de grève.
Le pilet. | Le pluvier de mer.

Pour aider au salut de mon prochain, j'indiquerai chaque jour, durant tout le carême, en me conformant aux instructions de l'archevêché de Paris, une série de mets en *maigre*, où se trouveront les éléments d'un dîner complet.

I

Potage de riz aux moules ou au lait.
Ramequins de poulainte (*polenta*).
Grondins à la provençale.
Vol au-vent garni d'œufs durs, sauce Béchameil.
Pilets ou Poisson au bleu.
Macédoine de légumes, bordure d'épinards.
Charlotte de pommes.

II

Potage à l'oseille et à la crème.
Petite friture de fonds d'artichauts et de choux-fleurs.
Æglefin au beurre fondu garni de pommes de terre
Nouilles en timbale.
Perches rôties au four.
Champignons aux fines herbes.
Pommes meringuées.

Les préparations ci-dessus sont toutes trop connues pour qu'il soit nécessaires de les détailler davantage, il n'en est pas de même des *ramequins* indiqués hier, et dont, faute d'espace, je n'ai pu donner la recette que voici :

Ramequins. — Mettre au feu dans une casserole un demi-litre d'eau, 150 grammes de beurre, sel et poivre. Après le premier bouillon, retirer du feu le couvercle et délayer dans l'eau 300 grammes de farine. Remettre au feu la casserole pendant trois ou quatre minutes, en tournant toujours le mélange, puis y incorporer 250 grammes de fromage de parmesan râpé, et successivement six œufs entiers. La pâte étant bien lisse, la coucher sur des plaques par cuillerées de la grosseur d'un œuf; les dorer; piquer sur chaque ramequin des petits morceaux de fromage de Gruyère, les cuire à feux doux et les servir chauds.

III

Potage à la paysanne
Coquilles de moules.
Soles à la Colbert
Sauvagine *maigre* rôtie, garnie d'un ragoût d'olives.
Darnes de saumon au beurre de Montpellier.
Choux-fleurs au gratin.
Plum-pudding.

Potages à la paysanne. Carottes, navets, choux, oignons, doivent être passés au beurre assez vigoureusement, mouillés d'eau et cuits pendant trois heures à petit feu. Quelque temps avant de le servir, y ajouter oseille et laitue passées au couteau — Ce potage est versé sur des croûtons de pain coupés en morceaux.

Ragoût d'olives. Tourner de grosses olives; en remplacer le noyau par de la farce maigre; les cuire dans un jus de racines, mêlé à du consommé de poisson, et un demi-verre de vin blanc sec, et, au moment de l'employer, y incorporer deux cuillerées de bonne huile d'olive. — Ce ragoût accompagne admirablement les volatiles *au maigre* dont la chair est huileuse.

LE BARON BRISSE.

LA REVUE DE LA MODE

qui ne néglige rien pour se tenir à la hauteur de son programme, publie, dans son numéro de cette semaine une charmante mélodie de Ch. Gounod, le grand compositeur français. Cette mélodie, qui a pour titre : *Chanter et souffrir*, est digne, au même titre que les meilleures œuvres du maître, de figurer sur tous les pianos. Un numéro spécimen sera adressé *franco* à toute personne qui en fera la demande, par lettre affranchie à l'administration de la REVUE DE LA MODE.

13, quai Voltaire, à Paris.

PROBLÈME DU CAVALIER

PROBLÈME SYLLABIQUE

manque	sa	même	ro	qu'à	der	ne	on
de	me	à	nie	tu	trouve	l'au	mon
veur	tout	me	dras	a	si	sième	t'en
re	ce	fin	mon	troi	pren	en	teur
teur	gam	ant	pro	sé	et	mon	et
né	blème	se	mon	a	mon	pa	teur
me	len	la	le	che	de	mier	deu
dans	fai	cher	vec	pre	xième	lec	re

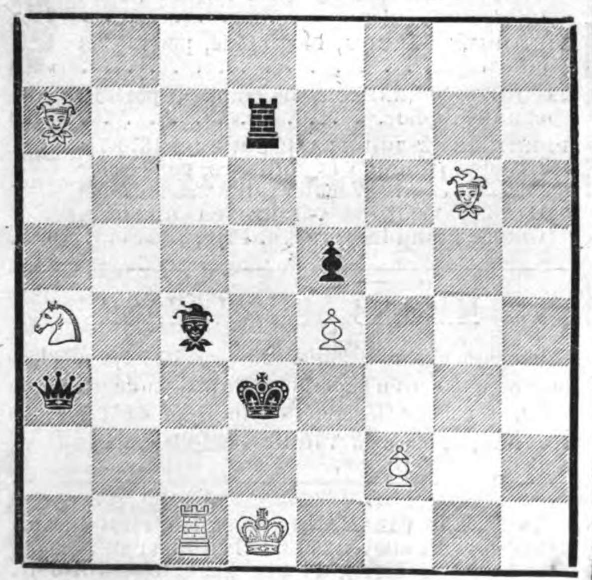
(L'orthographe n'est pas respectée.)

LE SPORT. — Les premières courses de la saison, à Nice — (Dessin de M. Moriaud.

ÉCHECS

PROBLÈME Nº 403

COMPOSÉ PAR M. W. J. L. VERBEEK



Les blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème nº 400.

1. T 7 R, échec	1. R 4 D (meilleur)
2. T 6 R	2. F pr. T
3. D pr. P, échec	3. R pr. D (1)
4. F pr. F, échec et mat.	

(1)

	2. R *ad libitum*
4. D pr. F, échec et mat.	

Solutions justes : MM. le Cᵗ T., à Nancy ; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière ; le cercle Echecs du café du Petit-Saint-Jean, à Péronne ; Barré, Théâtre-Français ; L. de Croze, à Marseille ; Poisson et Ménard, à Chavagnes ; A. Toureille, grand café du Commerce, à Saint-Hippolyte-du-Fort ; J. Planche ; Stiennon de Meurs, à Liége ; E. Frau, à Lyon ; les abonnés du cercle de Menton ; le cercle du Creuzot ; le capitaine Charousset, aux Vans ; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron ; L. Gault, à Nancy ; le café Cauvet, à Cogolin.

Autres solutions justes du problème nº 399 : MM. L. Muthuon, à Lyon ; le Cᵗ T., à Nancy ; le cercle du Creuzot ; café Deplace, à Saint-Etienne.

Solution du problème nº 401.

1. T 2 R, échec	1. R 6 F (meilleur)
2. R 6 FR	2. P 3 FD
3. T 2 FR	3. R pr. T
4. T 2 FD, échec déc. et mat.	

Solutions justes : MM. L. de Croze, à Marseille ; Poisson et Ménard, à Chavagnes ; Stiennon de Meurs, à Liége ; P. Daressy, à Miradoux ; Barré, Théâtre-Français ; E. Frau, à Lyon ; le Cᵗ T, à Nancy ; les amateurs du café Français, à Pézenas.

Les solutions commençant par R 6 F sont détruites par la réponse R 7 C.

P. JOURNOUD.

MUSIQUE DE PIANO (NOUVELLE)

Il vient de paraître une nouvelle œuvre de M. Boscovitz, intitulée *Danse nègre*, et qu'il a transcrite à la Nouvelle-Orléans, où il se trouve en ce moment en tournée (c'est une *Danse chantée* des naturels de ce pays). Par sa grâce et son originalité, ce morceau doit grossir le nombre des succès de M. Boscovitz, l'auteur de *Chant du matin*, idylle, *Poste aux grelots*, galop, *Valse des Syrènes* (se vend 2 fr. 50, chez Leduc, 35, rue Le Peletier). Chez le même : Danibé, *Marche brésilienne*, piano, 2 fr., jouée avec grand succès aux concerts du Grand-Hôtel.

RÉBUS



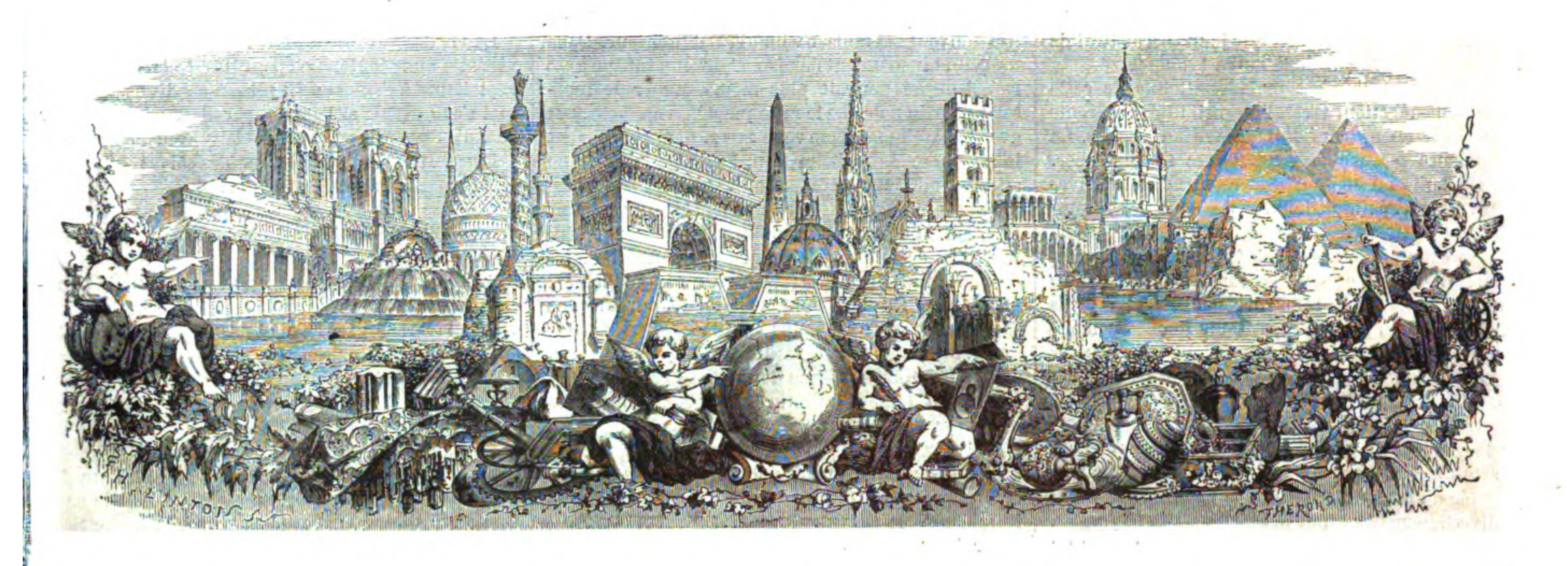
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un gendarme en France, hélas !... est moins populaire qu'un braconnier.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT
16e Année. N° 776. — 24 Février 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

LE R. P. MONSABRÉ

On parle beaucoup du R. P. Monsabré.

Des prédications éloquentes, faites à Metz depuis l'occupation prussienne, avaient déjà rendu son nom populaire parmi nous, et cette popularité parait s'être encore accrue depuis qu'il occupe la chaire de Notre-Dame.

L'auditoire qui se rend à midi dans l'église métropolitaine, pour l'entendre à 1 heure, déborde de la grande nef dans les nefs latérales et dans le transept.

Le R. P. Monsabré appartient à l'ordre le plus éminemment français que compte notre clergé régulier. — Il fait partie de la communauté des frères prêcheurs de la rue Saint-Jean-de-Beauvais. Il parait âgé de quarante-cinq ans. La bouche est large et la mâchoire forte, signe particulier aux grands orateurs; la prestance est très-belle. Le Père Monsabré est un orateur de race; ses qualités sont la force, la conviction, la hardiesse : il ose beaucoup. Sa parole est nerveuse, incisive, brûlante. A deux ou trois reprises, dit le *Figaro*, il a excité dans son auditoire un mouvement d'approbation continu; ce qui ne se voit guère dans le lieu sacré.

Son éloquence est familière; nulle emphase; beaucoup de clarté, et une franchise qui séduit.

« Nous ne voulons pas, a-t-il dit, engager l'avenir, parce que les âmes sont trop agitées pour qu'on leur parle d'un sujet qui les éloigne de leurs préoccupations actuelles. Après avoir demandé au passé la cause de nos maux, elles en demandent au présent le remède. Or, ce remède ne se trouvera pas dans les demi-moyens, dans les expédients. L'ennemi de tout bien a dit par la bouche de ses représentants : « Nous irons au fond. » Nous aussi, nous devons aller au fond, descendre jusqu'à la racine de la société, pour y tuer le ver immonde qui la dévore.

« On se demande, a-t-il ajouté, assez ordinairement, quand on entend un orateur sacré, à quelle école il appartient. Messieurs, je tiens à vous dire que je ne suis d'aucune école. Je suis chrétien, prêtre, moine; j'ai dans les veines du sang des prophètes; et, bon Dieu ! il faut que ce sang parle aujourd'hui, sans respect, sans pitié pour les préjugés et les prétendus principes qui furent peut-être, jusqu'ici, les idoles de nos esprits séduits, sans aucun de ces ménagements qui altèrent la parole sainte, *mais avec sincérité*, de la part de Dieu, devant Dieu et devant le Christ. »

M. A. de Montauban, auquel nous avons emprunté la substance de ce compte rendu, résume en ces termes la portée de ce qu'il a entendu et le programme des conférences qui doivent suivre :

« Le P. de Monsabré dit que le radicalisme de négation menace notre existence, et qu'il faut lui opposer le radicalisme des affirmations.

« Radicalisme contre radicalisme : tel est le thème des conférences de cette station.

« Ce que doivent être et ce que seront bientôt, dans la France régénérée, l'homme, la famille, la société transformée par une franche application des principes chrétiens, l'orateur le dira dans le cours de ses prédications prochaines. »



LE R. P. MONSABRÉ,
prédicateur du carême à Notre-Dame. — (D'après la photogr. de P. Petit.)

COURRIER DE PARIS

C'était le carnaval hier. C'est aujourd'hui le carême. Mais si l'almanach ne se chargeait pas de nous en avertir, j'avoue que bien difficile à percevoir serait la différence.

Nous vivons dans un état que je me permettrai de comparer à la torpeur de la fièvre typhoïde.

Vous avez vu l'un des malades atteints de cette redoutable affection. C'est l'insensibilité apparente avec toutes les ardeurs de la fièvre au dedans. La somnolence marche de concert avec la souffrance. Par instants on se tourne et retourne convulsivement. Puis l'apathie, doublée de douleur, recommence.

N'est-ce pas exactement cela? Hélas! trop exactement! Et tandis que les spasmes politiques nous font, eux aussi, nous retourner par instants sur le lit de sangle du provisoire, l'atonie de la vie mondaine se traîne à travers les maux d'un hiver engourdi.

C'est à peine si le soir on rencontre en quelque rue trois ou quatre pauvres fiacres attendant à la porte d'une maison d'où sort, à travers les rideaux, la sombre clarté qui tombe d'une lampe-modérateur escortée d'une demi-douzaine de bougies. C'est tout le divertissement et tout le luxe que l'on se permet. A quoi bon allumer les lustres pour causer du manifeste de la droite ou du renouvellement partiel?

Car c'est là l'unique texte de toutes les conversations : bon gré, malgré, on finit par revenir au point d'interrogation menaçant pour tous :

— Que serons-nous demain?

De soirées, à proprement parler, pas de trace. Quelques dîners avec conférences pour dessert.

Le cocher de nuit, ce parasite bizarre du Paris des plaisirs, est dans la désolation. Plus de clients. A minuit chacun rentre chez soi pour dormir un sommeil que peupleront des visions panachées de royalisme, d'internationale, de bonapartisme et de Commune.

∿∿ Comment s'étonner, en de telles conjectures, d'une grève que je signale à la postérité comme un des signes des temps, la grève des pianistes!

Remember!... Souvenez-vous!... Tous les ans, à pareille époque, il en jaillissait de terre des légions formidables. Cent, mille, dix mille!... est-ce qu'on pouvait les compter au juste! Tous arrivaient précédés ou suivis de plusieurs douzaines de réclames amicales où l'on déclarait uniformément que le célèbre Trentemains, l'incomparable Gamme d'acier ou le surhumain Triple-Croche, était le plus grand génie musical des temps passés, présents et futurs.

Ils tapissaient les murailles d'affiches multicolores où il n'était question que d'*andante*, d'*adagio*, de rêveries pour la main gauche, de caprices et de marches turques, chinoises, hongroises, hottentotes.

Je ne sais plus qui appelait cela une *Herzite aiguë!* Eh bien non! les temps choisis sont passés. Le mercredi des cendres est déjà loin, et le *piano-morbus* n'est pas signalé. Pas un cas de cette épidémie périodique dont le nom ne figure même pas au bulletin hebdomadaire des décès!

Votre premier mouvement, n'est-ce pas, sera de pousser un éloquent soupir de satisfaction :

— Ouff! que cela soulage!

Mais cette concession faite à l'égoïsme en cas de légitime défense, comment ne pas opérer un retour sur les causes qui ont produit cet effet inattendu? Et alors voilà que la joie ressentie primitivement est teintée d'une mélancolie profonde!

Vous êtes-vous demandé quelle avait dû être la condition de ces infortunés artistes pendant les dix-huit mois que nous venons de traverser? Le siége d'abord, la Commune comme couronnement de l'édifice!... Qu'ont-ils fait durant tout ce temps, les braves travailleurs du clavier qui vivaient au jour le jour du produit de quelques leçons au cachet? Qu'ont-elles fait les pauvres femmes qui n'avaient que ce moyen, bien frêle, hélas! d'échapper à des tentations funestes, et de vivre de leur industrie?...

Vous représentez-vous comment on devait être reçu quand, au beau milieu du bombardement ou à la suite de l'incendie de Paris, on se présentait dans une maison en disant :

— On n'aurait pas par hasard besoin d'un professeur de piano?

Les misères des artistes ont été, je crois, les plus atroces de toutes! Et c'est à celles-là qu'on a le moins songé... Je me suis, pour ma part, représenté très-souvent ces tableaux lugubres d'intérieur. Dans un coin, l'instrument délaissé et devenu inutile avec lequel on ne pouvait plus même gagner le morceau de pain noir que le rationnement vous octroyait avec la parcimonie que vous savez. Et pas seulement la ressource de la distraction. Faire de la musique aurait semblé une profanation alors.

J'ai vu bien des fois par la pensée la pauvre jeune fille, lauréate du Conservatoire, en face des anciennes robes de soirée qu'elle endossait pour aller faire danser la nuit durant, à raison de un franc l'heure! Oripeaux fanés dont le mont-de-piété, devenu plus sévère, n'aurait même plus voulu!

Ah! bien durs ont été ces jours! Ne l'oubliez pas, si, par aventure, quelque donneur de concert fourvoyé osait tenter l'aventure, et portons-lui notre obole avec nos bravos.

Mais presque tous sont loin; les célèbres surtout ont, comme les hirondelles, déserté en voyant venir les *tempora nubila*. Ceux ou celles qui restent sont les humbles de la chose, qui n'ont pas même de quoi louer la salle dont l'hospitalité se vend et ne se donne jamais.

Raison de plus pour leur être bienveillants, s'il s'en présente...

∿∿ J'ai lu quelque part cette semaine que les garçons de café d'une part, et les consommateurs de l'autre, s'étaient réunis en congrès opposés pour étudier la question du pourboire.

Les consommateurs, naturellement, pour arriver à la suppression, les garçons, peut-être, pour arriver à l'obligation.

On ajoutait des détails statistiques qui m'ont tout bonnement fait frémir. Ne constatait-on pas que, pour le quartier Latin seulement, le pourboire représentait une somme annuelle de quatre cent mille francs?

Est-il donc possible! Calculez ce que peut bien représenter de bocks, d'absinthe et de mazagrans un total aussi formidable! et aussi combien de désœuvrements, de temps gaspillé, de gastrites contractées, d'abêtissement mis à la caisse d'épargne de l'avenir!

Cette vie de café est un fléau qui se complique depuis un certain temps d'un autre fléau plus terrible encore, qui se nomme la vie de brasserie.

L'Allemagne avait commencé à nous envahir avant 1870.

La bière avait précédé le canon Krupp.

Murger disait jadis à quelqu'un qui lui reprochait de tourner au pilier de café :

« — Pilier! Vous avez raison, car je soutiens ce qui m'écrase. » Mais alors on était aux heures de générale insouciance et de jouissances effrénées.

Il n'en est pas de même aujourd'hui. On parle sur tous les tons de se régénérer et de préparer la revanche. Pour cela, il faut que toutes les classes sociales apprennent combien d'heures d'études fécondes on pourrait arracher à la vie de café, qui en fait sa stérile proie!

∿∿ Ces satanés garçons! Avez-vous remarqué quel sourire narquois ils ont presque toujours sur les lèvres lorsqu'ils toisent la pratique et surtout l'habitué!

— Va, mon bonhomme, ont-ils l'air de dire... abrutis-toi bien dans cette atmosphère délétère d'alcool et de tabac. Prépare-toi une précoce vieillesse et prélude à un ramollissement final par une inutilité préliminaire... Versez... Boum!...

Ce *boum!* lui-même n'est-il pas une ironie?

Boum! c'est comme la parodie du bruit du canon. *Boum!* cela fait penser aux grands carnages. *Boum! Boum!* Défiez-vous... Le café, c'est le tueur en détail!

Je le trouve sinistre le *boum!* dont on paraît s'égayer.

D'autant plus sinistre, que l'histoire des derniers événements et de la dernière guerre civile est venue attester que la plupart des épouvantables boute-en-train de la folie démagogique avaient eu pour tremplin une table d'estaminet.

Ce n'est pas la discussion intelligente et fertile qui peut naître ici. C'est la blague atrophiante, la déclamation haineuse, la diatribe faite de convoitise et de paresse.

La vie de brasserie a fourni pour un bon tiers des victimes aux pontons et pour les trois quarts des exploiteurs à l'émeute. Et plus nous irons, plus le mal s'aggravera, si l'on ne parvient pas à attirer vers d'autres passe-temps les oisivetés d'alentour.

Boum! Ils ont raison de tirer des salves funèbres les garçons à la voix de Stentor.

∿∿ Cherchons de quoi secouer ces sombres réflexions.

Ah! ah! Voici qu'on nous promet pour le printemps prochain la résurrection d'un des plaisirs autrefois favoris du Parisien et des Parisiennes.

L'Hippodrome va renaître de ses ruines.

Je ne demande pas mieux, moi. Mais vouloir et pouvoir font deux. Et je crains fort qu'il ne puisse pas...

Pourquoi!

Ne le voyez-vous pas tout comme moi? L'un des principaux aliments de ce spectacle, c'était la pantomime belliqueuse avec le combat à la hache et la scène du drapeau reconquis par la vivandière.

Aurez-vous aujourd'hui le cœur à assister à ces parodies de la guerre quand nous en avons encore sous les yeux les sanglantes réalités?

Chauvin, habituel claqueur de l'Hippodrome, je gage que toi-même tu n'aurais plus le cœur d'applaudir!

Lauriers et *guerriers! Français* et *succès!* rimes présentement mises en interdit. En interdit aussi les parades guerrières.

Reste à l'Hippodrome futur la possibilité d'exploiter les exhibitions féminines, comme on le fit jadis quand on promenait des chars où pendaient de tous côtés des grappes de dames en maillot rose.

Mais encore ici, les difficultés sont grandes et l'attrait bien mince.

Sous la brutale lumière du soleil, le fard et le blanc n'ont pas de mystères. Les replâtrages paraissent, il se fait des lézardes sur les joues des nymphes. Les costumes laissent voir la reprise qu'on croyait perdue ou les traces du lessivage qui a *mangé la couleur*.

C'est hideux.

Les expériences faites pendant trop longtemps n'ont laissé subsister aucun doute à ce sujet. Il faut le clair-obscur ou les trompeuses clartés de la rampe pour sauvegarder les illusions des admirateurs de tableaux vivants.

De quoi donc pourra vivre l'Hippodrome?

C'est son affaire. D'ailleurs toute entreprise théâtrale, si invraisemblable qu'elle paraisse, ne trouve-t-elle pas toujours des amateurs?

∿∿ La preuve, c'est que le Théâtre-Italien nous va donner quelques représentations de demi-saison.

Le Théâtre-Italien?

Oui... aux approches du printemps, quand on se dispose à boucler les malles pour la villégiature, avec la dispersion des ténors et des barytons, malgré l'indifférence du public et l'absence de la plupart des sommités opulentes du dilettantisme!

Audaces fortuna juvat.

Souhaitons-lui la fortune.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'audace y est.

∿∿ Ecrire un Courrier de la semaine sans parler de *Ruy-Blas* serait chose impossible.

Je n'ai pas à empiéter sur les attributions de mon spirituel collaborateur au département dramatique, mais ce qui me revient de droit, c'est la physionomie de la salle et du foyer. Ah! l'étrange peuple que nous sommes! Quels singuliers amalgames nous cuisinons! C'est toujours la même chose. Supposez la situation la plus terrible, les complications les plus formidables. Puis, au beau milieu, jetez l'annonce d'une « première » à effet. Durant quatre ou cinq heures, la ville entière oubliera ses soucis les plus

après pour se précipiter là où un spectacle la convie.

La veille du coup d'Etat de 1851, le 1er décembre au soir, on jouait à l'Opéra-Comique je ne sais quelle pièce nouvelle. Certes alors nul ne pouvait se faire illusion sur les dangers dont on était menacé, sur l'imminence d'une crise qu'on sentait suspendue au-dessus des têtes.

N'importe!

Ce soir-là, ceux qui conspiraient, aussi bien que ceux contre qui on conspirait, s'étaient donné rendez-vous à la salle Favart. Quatre heures après, les rues et les places étaient sillonnées par les troupes qui prenaient position.

La situation n'est pas tout à fait sans analogie, et lundi le fameux volcan sur lequel nous prenons l'habitude de vivre lançait des colonnes de fumée, prélude de l'éruption. Malgré cela, chacun avait dit adieu aux intrigues et aux inquiétudes pour venir s'asseoir dans son fauteuil d'orchestre.

Non pas que nous ayons gardé les saintes ardeurs de 1830 pour les choses de l'esprit. Gigantesques luttes où l'on en venait aux mains pour un adjectif, vous êtes loin de nous, la curiosité seule est restée. D'ailleurs, pendant les entr'actes, la polique reprenait amplement ses droits, et l'on entendait s'entre-croiser de tous côtés des dialogues jouant au perpétuel coq-à-l'âne.

Quand l'un parlait théâtre, l'autre répondait manifeste; et réciproquement.

Comme ceci, par exemple :

— Eh! bonjour!

— Bonjour!

— Eh bien, cela marche à souhait?

— Pas trop.

— Comment?

— Il paraît que le comte de Chambord refuse son adhésion positive.

— Le comte de Chambord?

— Sans doute.

— Mais c'est de *Ruy-Blas*...

— Il fallait le dire.

Un peu plus loin :

— Le plan est vraiment habilement enchevêtré.

— On pourrait y trouver à redire.

— Je ne suis point de cet avis. Tout marche vers le dénoûment.

— Pourtant le quatrième acte...

— Quel quatrième acte? Je vous parle du manifeste de la droite.

— Et moi de la pièce.

— Ah! très-joli! Elle est bien bonne!...

Un autre genre de comédie était offert par ce qu'on pourrait appeler, comme dans *Faust*, le chœur des vieillards. Il y avait là quelques douzaines d'admirateurs du passé qui déblatéraient frénétiquement. Ils ne voulaient rien entendre; pour eux, Lafontaine, Mélingue, Geffroy, tout était exécrable. Ah! dans leur temps! à la bonne heure! Si vous aviez insisté, ils vous auraient démontré que le souffleur soufflait mieux en 1838, que les rampes à quinquets éclairaient mieux que les rampes à gaz, et que deux et deux ont cessé de faire quatre depuis qu'ils ne sont plus jeunes.

Il est vrai que, pour leur donner la réplique, d'autres, démolisseurs systématiques, juraient que toutes les vieilles réputations sont surfaites, et que Frédérick lui-même n'est point à la hauteur des étoiles contemporaines.

Tout cela faisait, vous vous en doutez, un brouhaha sans pareil. Pendant ce temps, sur la place, une quintuple haie de curieux stationnaient dans la boue et sous la pluie.

— Avez-vous mangé des truffes?

— Pas personnellement, répond le caporal de Noriac.

Il paraît qu'il y a encore du charme à assister pas *personnellement* aux solennités dramatiques.

A deux heures du matin, tout le quartier de l'Odéon, si morne d'ordinaire, grouillait encore.

∿∿ Je doute que les conférences de M. Ballande, à la Gaîté, provoquent une semblable émotion, surtout s'il continue à offrir à ses habitués, comme dimanche, des oraisons funèbres pour menus.

Il n'y a pas de raison, une fois engagé dans cette voie, pour ne pas servir aux assistants un chapitre du *Discours sur la méthode* de Descarte. Je ne crois pas que cette tentative soit plus heureuse que celle qui fut faite pour instituer des conférences exclusivement féminines. Qui veut trop prouver ne prouve rien. C'est déjà beaucoup que le gros public du dimanche s'accommode de tragédies. Ne forcez pas la note et ne lui imposez pas des épreuves au-dessus de ses forces. Les oraisons funèbres de Bossuet sont d'ailleurs faites maintenant pour la lecture, et non pour l'audition. Ce qui constitue leur charme sévère, c'est le mérite du style. Il veut être étudié de près, et les lambeaux qu'on saisit à la volée dans une déclamation ne peuvent édifier un auditoire qui arrive là sans préparation.

Je sais bien que nous sommes en carême, mais on ne donne pas précisément son argent à la porte d'un théâtre pour se mortifier.

∿∿ Ceci est une innovation d'autre espèce. Il s'agirait de supprimer la Morgue.

Entendons-nous. Dans une ville comme Paris, ce collecteur des misères et des crimes est malheureusement nécessaire. Mais ce qui n'est point utile, ce qui est même odieux, c'est que la Morgue soit un but de promenade, un rendez-vous de flânerie à l'usage des badauds sinistres. Elle a ses habitués comme le Jardin du Luxembourg ou le Jardin des Plantes. Il y a des gens qui, pour faire leur digestion après déjeuner, s'en vont là de préférence.

Ce n'est pas tout.

Cette perpétuelle exhibition de cadavres est une école de dépravation hantée par une foule de gredins qui vont en quelque sorte juger les coups après un assassinat et qui suivent la Morgue comme d'autres suivent des cours.

Tous ces inconvénients ont été constatés dès longtemps; mais, avec l'insouciance qui caractérise notre aimable nation, nous avons passé outre. Et ce musée de décomposition continue à attirer la foule.

Voici cependant qu'on se propose de tenter une réforme qui me paraît des plus simples. Cette réforme consisterait à faire, dès leur arrivée à la Morgue, photographier immédiatement tous les corps. Seules, ces photographies seraient exposées aux regards du public, et la confrontation avec les cadavres eux-mêmes n'aurait lieu qu'en cas de reconnaissance.

Nul doute que cette modification des statuts, comme on dit en langage financier, ne provoque des plaintes amères de la part des familiers de l'endroit.

— C'est pour le peuple qu'on guillotine! criait le Gavroche d'une scène réaliste d'Henri Monnier.

Il est des gens qui regardent la mort comme un plaisir gratuit offert au populaire. Tant pis pour ceux-là, et tant mieux si l'on peut déshabituer tous ces désœuvrés de s'en aller vivre là-bas dans l'intimité du suicide et du crime.

∿∿ Quelque chose de plus gai, s'il vous plaît!

Le cirque a offert à notre admiration une primeur tout à fait réjouissante. Il s'agit de deux singes qui exécutent à cheval tous les tours que les écuyers ordinaires font applaudir des amateurs de haute voltige.

Le singe est décidément une parodie de l'homme qui ne connaît point d'obstacles.

Je suis convaincu qu'on parviendrait, si l'on s'en donnait la peine, à leur apprendre à nous copier dans toutes nos attitudes. Et je recommande l'idée à nos impresarii.

Quelle comédie incomparable ce serait par exemple, qu'une troupe de singes qui décalqueraient les faits et gestes d'une assemblée parlementaire... en pantomime!

Voyez-vous cela d'ici?

Un singe orateur, montant à une tribune préparée *ad hoc*, frappant la barre de son poing, grimaçant, se mettant le bras sur le cœur!

Et aussitôt les autres de se lever, de grincer des dents, de se faire entre eux des gestes de menace, de se prendre au poil, tandis que le singe président s'évertuerait à agiter frénétiquement sa sonnette.

Il y aurait une fortune à faire pour l'exhibiteur. Et qui sait?

Peut-être en voyant leurs travers si fidèlement reproduits, les hommes se dégoûteraient-ilsd'être si ridicules.

O dresseur inconnu qui avez formé à la manœuvre les frères Rigolo du Cirque, vous pouvez, sans vous en douter, rendre à la société d'éclatants services.

Avisez!

∿∿ J'ai déjà eu l'occasion de rappeler à la pudeur certains nouvellistes effrénés qui se taillent de la copie n'importe où et n'importe comment.

Les choses vont vraiment de plus en plus fort.

Une main inconnue ne s'est-elle point imaginé de publier et de faire reproduire ces jours-ci dans plusieurs journaux une note invitant les amis de l'art à assister aux obsèques d'Aimé Maillart, le regretté auteur des *Dragons de Villars*.

Les détails étaient minutieux. Tout le monde y aurait été pris.

Or, Maillart est mort depuis huit mois, et c'est un mystificateur qui a combiné cette funèbre plaisanterie.

Il faut avoir bien de la gaieté à dépenser pour commettre de pareilles profanations.

∿∿ Bien singulièrement inspirés aussi ont été ceux qui sont allés vociférer l'autre soir sous les fenêtres de l'hôtel du duc d'Aumale, tandis qu'il recevait ses amis. Veut-on donc que nous descendions, dans l'estime publique de l'Europe, au-dessous de tous les niveaux connus?

Des injures sont-elles des raisons? Quelle idée se font donc de la liberté ceux qui procèdent ainsi par l'insulte?

C'est parce que nous l'aimons, cette liberté, que nous ne voulons pas la voir déshonorer par des scandales de ruisseau.

Pourquoi un duc n'aurait-il pas le droit de recevoir tranquillement ses amis à dîner comme l'épicier du coin, le quincaillier d'en face, ou l'ouvrier honnête?

Est-ce de la politique cela?

C'est de la brutalité niaise et écœurante. Je ne sais ni par qui, ni au nom de qui les insultes ont pu être proférées. Peu importe! D'où qu'elles viennent, elles sont odieuses et bêtes. Le devoir de la presse est de le dire très-haut.

Et je le dis pour ma part.

∿∿ Qui le croirait? Il est encore des albums!

L'un d'eux, appartenant à la femme d'un de nos honorables, m'a passé sous les yeux l'autre jour.

Il est fort singulier, ma foi! De tout... Un dessin de Courbet à côté d'une pensée de Lamartine et de trois lignes d'Emile Ollivier... Le reste à l'avenant.

J'ai copié deux citations au vol.

La première, un quatrain d'Alfred de Vigny :

Pourquoi demandez-vous, nous peindre la justice
Boiteuse et cheminant sans jamais se presser?
C'est ainsi l'a voulu le dieu bon, même au vice)
Pour que le repentir la puisse devancer.

La seconde, une définition :

RENÉGAT : — Un homme qui se teint les opinions. Signé MERY.

PIERRE VÉRON.

ŒUVRE DE LA LIBÉRATION DU TERRITOIRE

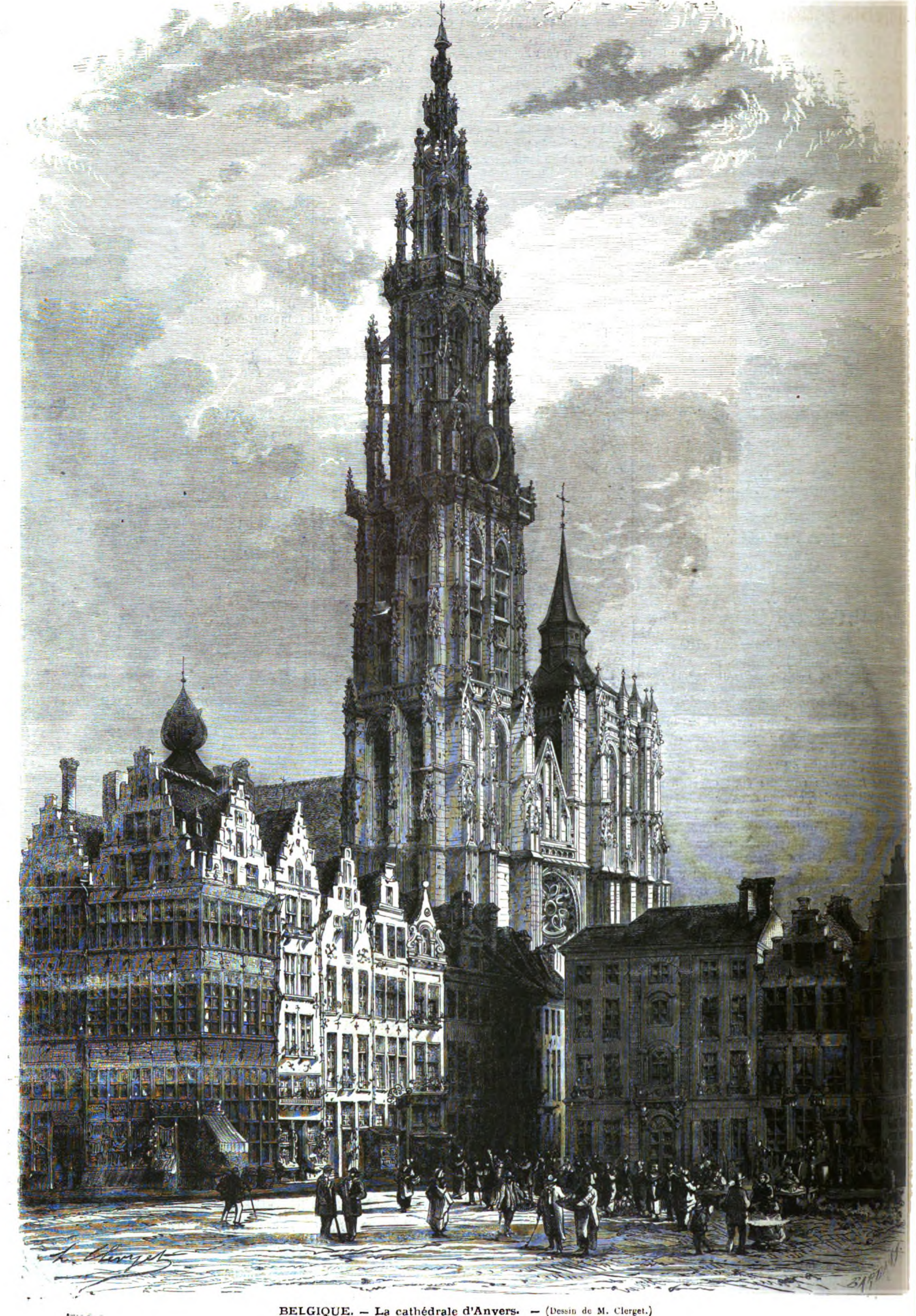
La première liste des souscriptions versées aux bureaux du nº 13 du quai Voltaire et du Grand-Hôtel est en vente au prix de 10 centimes. Elle comprend vingt-quatre pages in-folio imprimées sur trois colonnes.

Le total de cette liste s'élève, pour ces souscriptions seules, à *vingt millions* 397,244 francs.

La commission constituée à Mulhouse annonce qu'il lui a suffi de *trois jours* et de *quinze adhésions* (l'anonymat étant pour nous obligatoire) pour atteindre un premier chiffre de *un million*.

Elle prévoit, dès à présent, bien que ne pouvant avoir recours à la publicité, que la somme totale dépassera *deux millions*, soit le double de la contribution directe annuelle payée par la ville.

Dans un moment où quelques villes, surtout dans une certaine partie de la France, hésitent et cherchent encore une base commune pour leur participation, nous croyons devoir indiquer celle que nos compatriotes de Mulhouse (ils le seront toujours par le cœur) ont adoptée. Elle montre que les plus riches contribuent pour les plus pauvres, et nous la recommandons au patriotisme français.



BELGIQUE. — La cathédrale d'Anvers. — (Dessin de M. Clerget.)

LE LENDEMAIN DU CARNAVAL

—

Depuis plus de deux ans, on supplie nos législateurs de punir l'ivrognerie. C'est un conseiller à la cour de Colmar, M. de Neyremand, qui a commencé cette campagne, continuée par tous les bons esprits. Il y a quelques jours à peine que l'Assemblée nationale entendait encore un rapport à ce sujet. En attendant une décision si attendue, cette composition fait sentir mieux que la page la plus éloquente un des côtés vraiment honteux du vice qu'il importe de flétrir; — elle nous montre l'homme exposé par sa faute au mépris de l'enfance qui lui doit le respect.

Nous sommes dans la banlieue parisienne, au coin d'une de ces vieilles rues sombres qui débouchent sur la place de Saint-Cloud. Une bande avinée, qui a fêté le mardi gras toute la nuit, s'éloigne en trébuchant aux premières lueurs du jour, mais elle a dû laisser un des siens sur la route.

Œil hébété, lèvres pendantes, cheveux collés au front, un *Chicard* reste vautré au coin d'une borne, contemplant d'un regard idiot la boue dans laquelle il vient de rouler avec ses tristes oripeaux.

Autour de lui, s'est attroupée une bande de gamins de toutes tailles, auxquels ce spectacle dégradant offre des charmes irrésistibles. La petite fille qu'on a chargée d'aller chercher le pain et le lait du premier déjeuner, l'apprenti ramoneur, le gâte-sauce de la *Tête-Noire*, ont grossi les rangs de l'assistance. Toute la marmaille du voisinage est là.



Le lendemain du Carnaval. — « Væ victis. » — (Tableau de M. Lix.)

Se relèvera-t-il? Ne se relèvera-t-il pas? Les paris sont ouverts, aux accords du charivari qu'exécute le gâte-sauce armé de sa casserole. Quelle joie, quel orgueil de voir étendue sans voix à leurs pieds la brute qui les insultait la veille, qui les battra peut-être demain, mais qui n'aurait pas en ce moment la force de leur tirer l'oreille!

Viennent les élections prochaines, et cet être abject viendra voter avec les bons citoyens, au nom de l'égalité!

Il en coûte réellement de le croire, et cependant cela

LE CARNAVAL A TURIN

—

Turin en mourra, — disait-on, lorsque le siége du gouvernement italien fut transféré à Florence.

Le roi Victor-Emmanuel est allé à Florence, puis il



ITALIE. — Le Carnaval à Turin. — Le monument de Granduja II, sur la place Victor-Emmanuel.

est allé de Florence à Rome, et Turin vit encore, il est même très-vivant. C'est plaisir de parcourir ses grandes rues et de circuler sous ses arcades (que la rue de Rivoli n'aura jamais, hélas!) Aux heures de repos comme aux jours de fête, les Turinois savent leur donner cet aspect animé et joyeux qui est e propre des peuples de race italienne. Nous sommes encore loin du mouvement de Naples, sans doute, mais c'est frappant déjà pour le voyageur qui vient de traverser les Alpes.

Le carnaval peut être considéré comme le point culminant de la gaieté turinoise. Là-bas, il est pris au sérieux et n'est pas tombé dans la décadence du nôtre. On ne laisse pas le travestissement s'encanailler, on médite des marches triomphales, on se met en frais d'équipages. Il suffit d'un coup d'œil sur les journaux de l'endroit pour voir la place importante qu'y tient le *carnevale di Torino*. Chaque feuille consacre au moins six colonnes à la revue des « magnifico equipaggio, superba vettura e carri allegorici » qui défilent sur la voie, à la description des « mascherate, » dont les mérites sont récompensés par un jury spécial, du ballon captif, des loteries de bienfaisance, des bals, des processions aux flambeaux et des grandes « illuminazione, » au milieu desquelles se promènent majestueusement Gianduja II et son épouse Giacometta, couple comique qui symbolise les réjouissances de la saison. Pour mettre le comble à cette multiplication de plaisirs, Turin a enfin sa grande foire « allegra fiera, fantastica, enologica, generale e strepitosa. » On voit que ce ne sont pas les adjectifs qui lui manquent.

Une foire superbement installée sous les arcades monumentales, une foire où l'on vend et où l'on boit de tout, depuis le ratafia d'Andorno du signor Robiolo et l'hesperidine du signor Rosso, toutes liqueurs plus « tonico » les unes que les autres jusqu'aux vins de la Savoie du signor Barlet, car, ne l'oublions pas, il y a une foire enologique « fiera speciale enologica » qui vous offre à des prix doux les meilleures «qualita di vini,» telles que le Montmelian rouge « chiarissimo » à 1 l. 60, et le Chignin de la montagne blanc « secco » à 3 l. 50.

Il y a aussi l'eau des Cordillières « medicamento indiano » qui ne se boit pas et qui guérit « all' instante » les maux de dents les plus « violento »

Il y a le diamant « inalterabili, » prodige de la chimie, qu'il est impossible de reconnaître pour du strass, même à côté du vrai, ce qui, entre nous, est désolant pour la bijouterie et pour le trésor de la Couronne.

Il y a le signor Nigra, revenu depuis peu de «Lione» et de «Parigi,» qui vous offre des confections nouvelles, des dentelles de Chantilly, des sorties de bal et des châles de l'Inde « scialli delle Indie » de 100 à 4,000 francs, etc., etc.

Que vous dirai-je encore? Je suis ébloui et je ne puis que répéter avec mon confrère de la *Gazette de Turin* :

« L'effetto dei contrasti non si potera desiderar maggiore. »

UN MAITRE ESPION

SOUVENIR DE METZ — AOUT 1870

Par un beau jour du mois d'août, un méfiant gendarme avisait, à la gare, un homme de haute taille, au feutre mou crânement posé sur une tête fine et intelligente, au plaid écossais campé sur de robustes épaules : un ensemble hautain, hardi, intrépide, sentant assez son aventurier, mais doublé de gentilhomme aux manières dédaigneusement élégantes, ingénieux, savant, polyglotte à défier tous les interprètes, chevalier de la propre main de l'infortuné Maximilien.

Tel fut Nicolas Schull, baron de Segelmann par sa mère, Hongrois de naissance, Américain d'adoption, citoyen de partout; en un mot (mot terrible et complet), le grand, le maître espion !

Le 19 juillet, il s'était présenté à Strasbourg, la haine de la Prusse à la bouche, la main pl ine de renseignements. Rien de ce qui touche à l'Allemagne ne lui est étranger : plans, armements, effectifs, routes, soldats, chevaux, canons, généraux, il sait tout, il connaît tout, il a tout vu, tout compté.

Et cette inappréciable somme de connaissances, il vient les mettre aux pieds de la France, qu'il aime, qu'il veut servir; mais, hélas! il faut vivre, et bien vivre; il lui faut de l'argent, en un mot, et la somme qu'on lui offre, qu'on marchande un peu trop, ne suffit point à son apétit.

Aussi, ayant vu, entendu, jugé surtout, il retourne vers ceux qui ne lésinent pas dans ces occasions.

Mais connaître Strasbourg, l'hospitalière ville, de longue date ouverte aux agents de toutes les intrigues, est jeu d'enfant.

Metz, plus fermé, Metz le grand arsenal, le point de centralisation de toute les forces vives; Metz, dont l'ennemi n'a jamais franchi les portes, est un objectif bien autrement tentant.

Donc à Metz il arrive, voit, écoute, observe; bien muni, il va reprendre philosophiquement le train, lorsque le gendarme, peu ébloui de si hautaines allures, met sans façon la main sur le citoyen de la grande République.

Quelle indignation! quel courroux s'empare du noble étranger :

« C'est un véritable *casus belli*, » s'écrie-t-il, plein d'un *légitime* courroux.

Mais grands mots, grands airs, grands gestes sont impuissants devant la gendarmerie; et, bon gré malgré, il faut suivre le représentant de la loi.

Là s'écroule ce brillant échafaudage si laborieusement élevé. Il s'écroule à la découverte de pièces accablantes; ainsi se déroulent successivement et sauf-conduit Soheski, permettant de *traverser, s'arrêter ou circuler* dans les armées génératrices; et passeport chiffré, signé Leczinski, plus compromettant encore.

Enfin on lui prend la médaille dorée, à la royale effigie, signe de reconnaissance des agents prussiens.

D'abord, dénégations énergiques; puis rapide changement de système, offres de services, promesses de toute nature. Qu'on lui adjoigne seulement quelques jolies femmes, et il aura bientôt raison de certains généraux allemands.

Un tribunal et une condamnation sont les seules réponses possibles à tant de cynisme.

En face de la mort, le vieil homme se relève dans toute sa hautaine et intelligente énergie.

Il demande un prêtre de sa communion, et dans de longs entretiens il retrace cette existence aux aventures si diverses, aux tâches nombreuses, tour à tour sombre ou brillante.

Le châtiment est accepté en expiation de cette vie, long défi au devoir, à l'honneur, à la morale. Mais trop fréquente bizarrerie de l'esprit humain! hautement et jusqu'à la dernière heure, il répudie le fait pour lequel il est condamné, et proclame son innocence sur ce fait seulement.

Puis sous l'aventurier sans foi ni convictions, se retrouvent l'homme, le mari, le père : il a des mots touchants, il écrit des pages attendries pour sa femme, pour ses enfants.

Enfin il règle ses affaires, n'oubliant ni un détail, ni une personne; évaluant avec la même précision et ses frais de nourriture et le prix de la *tombe* sur laquelle les siens viendront pleurer et prier, pardonner, aurait-il pu ajouter. — Et, calme, il s'endort, attendant la dernière heure.

Aux premières lueurs d'une brumeuse matinée, un silencieux cortége, parcourant rapidement les rues encore désertes, franchit la porte Serpenoise pour s'engouffrer dans l'étroit chemin aboutissant aux ouvrages qui couvrent la citadelle.

Les pluies ont détrempé le sol. Toujours élégant, délicat, Schull s'écarte en sautillant, afin d'éviter toute souillure sur ses grandes guêtres et ses bottines immaculées.

Pendant la lecture de la sentence, sa main est dans celle du pasteur, plus ému que lui, à coup sûr. Il lui remet son plaid, son chapeau, et, pâle, droit, il se place devant la mort.

Quelques minutes encore, et Nicolas Schull comparaissait devant le tribunal de suprême justice, ayant à rendre compte de tous les dons dont il avait fait un si criminel abus.

PHILIPPE DU CHESNE.

UNE CRÉOLE

NOUVELLE

(Suite et fin)

— —

X

Herman ne pouvait plus reparaître devant moi. Son infâme tentative avait mis entre nous une barrière de plus. Je soignai Joséphine comme une sœur, avec la permission de mon père qui ne se doutait de rien. Je ne quittais de temps en temps la femme d'Herman que pour l'aller embrasser et revenir aussitôt. J'étais comme la maîtresse de cette maison où l'amour que j'avais inspiré portait le deuil, et j'adoucissais ainsi le chagrin profond que me causait ma complicité involontaire, en prenant soin de la mère et de ses enfants. J'y trouvais la seule douceur que je pusse éprouver dans ce monde, où tant de malheurs m'avaient frappée déjà. Je n'étais pas au bout.

L'hivernage, c'est-à-dire la saison des pluies, commençait. Les ouragans les accompagnèrent cette année-là avec une intensité extraordinaire. J'avais perdu le goût des beaux jours et des belles nuits depuis que l'une d'elles m'avait été si fatale. La tourmente allait mieux au trouble de mon âme. Mon avenir n'était-il pas sombre comme la tempête qui grondait? Joséphine, guérie, me laissa abandonnée à moi-même pendant de longs jours; d'ailleurs, cette année-là, des pluies torrentielles portèrent leurs fruits accoutumés. Ce ne fut pas la fièvre jaune, mais le choléra qui éclata parmi nous. Comme l'habitation de mon père était la plus peuplée du voisinage, le fléau y faisait plus de victimes qu'ailleurs. Le bruit s'en répand à Guayama. Herman accourt. Il ne franchit pas l'enceinte d'abord; il entre comme tout le monde. Il apprend que je n'ai pas été atteinte, mais que je pouvais l'être d'un moment à l'autre dans un milieu infecté. Il eut l'audace de dire qu'il ne me quitterait pas; que si je tombais malade, il me soignerait; que si je devais mourir, il mourrait. Mon père lui répondit naturellement qu'il n'avait pas plus le droit de vivre chez lui que d'y mourir; qu'il se devait à une femme, à des enfants; que sa place était non dans la maison d'un autre, mais auprès d'eux.

En parlant ainsi, il me regardait, et ses yeux fixes me demandaient sur quoi se fondaient de telles prétentions. Tout se borna à une esclandre qui fit regarder Herman par tout le monde comme un insensé. Je ne voyais que trop que l'éloignement n'avait en rien diminué sa passion. Son action, folle pour d'autres, n'était pas de nature à me le faire haïr. Mon père lui avait enjoint de ne franchir jamais le seuil de l'habitation. Il ne s'en tint pas là; il prit des informations et sut qu'on l'avait vu très-souvent à cheval dans le voisinage; il le fit épier et apprit que ses excursions continuaient. Outré de colère, il me dit un jour qu'il aurait toujours à l'avenir un fusil à côté de lui, et que si Herman approchait de la propriété, il le tuerait « comme un chien. »

XI

Quand mon père évoquait ainsi la mort, il ne se doutait guère qu'il en fut lui-même si près. J'eus la douleur de le perdre vers le même temps. Malgré sa sévérité, ma tendresse pour lui était grande. Ma douleur ne s'adoucit que pour me faire voir que je n'avais plus d'appui. J'avais perdu ma sœur aînée.

Mon frère était de retour de Paris où il avait achevé ses études; nous nous aimions et de tout notre cœur. J'avais pour lui une profonde estime, mais je ne voulais pas en faire mon confident. C'était un simple témoin de ma passion qu'il avait bien vite devinée. D'un autre côté, il me fallait rester dans l'habitation jusqu'au règlement des affaires de succession. Seulement alors, il me serait permis de prendre une décision. J'ai besoin de bien préciser ma situation d'alors, pour que vous ne m'accusiez pas de m'être exposée à un danger volontaire.

XII

Les lettres d'Herman ne tardèrent pas à m'arri-

ver de nouveau. Il en gradua l'accent. Il compatissait, disait-il, d'abord, à mon chagrin. Je crus devoir répondre quelques mots. Quand il en vint à me reparler de son amour, je le combattis avec douceur, et mes réponses contenaient même une partie des aveux faits de vive voix en d'autres temps. J'espérais panser ainsi une plaie qui était aussi la mienne.

Herman était revenu de la ville à la campagne dès le retour, très-prompt aux Antilles, de la belle saison. Dans le désordre inévitable d'une réinstallation, Joséphine trouva une de mes lettres, qui acheva de l'éclairer sur l'amour de son mari. Je ne reçus d'elle aucune plainte; elle se borna à me renvoyer le berceau que je lui avais donné. Le reproche, si délicat qu'il fût, suffisait à m'annoncer que tout était fini entre elle et moi.

Son mari avait pu, depuis la mort de mon père, errer de nouveau autour de l'habitation. Le soin de ma réputation m'avait fait lui interdire absolument toute visite. Une demande d'entrevue me trouva cependant plus accessible. J'en voulais profiter pour lui déclarer mon intention de rompre tout à fait. J'avais résolu de ne plus lui écrire depuis la lettre interceptée; je reconnus bien vite l'imprudence de mon action. A mon insu, sa passion accrut la mienne. En lui disant que je le voyais pour la dernière fois, mes paroles me déchiraient. Il me semblait que je me privais sans nécessité du seul vrai, du seul profond bonheur de ce monde. Herman lisait dans mes yeux, et, comme la première fois, il essaya de profiter de ma faiblesse. Mais, cette fois encore, ma fierté se roidit à l'heure du péril, et servit de sauvegarde à mon faible cœur.

« Non, m'écriai-je avec véhémence, je ne pourrais vous céder sans me déshonorer à mes propres yeux et sans m'avilir aux vôtres. »

Mon énergie lui imposa, mais je vis qu'il ne renonçait pas à combattre. Herman était homme à ne reculer devant aucun moyen. De mon côté, je ne pouvais m'abuser; je l'aimais violemment. Sa vue exerçait sur moi une fascination redoutable. Je voyais d'avance grandir le bruit de nos relations. Je me voyais, moi, la fille de l'homme le plus considéré de l'île, montrée au doigt comme la maîtresse de celui dont la femme avait été ma meilleure amie; je me voyais devenant alors le rebut du monde, méprisée des miens, couverte à mes yeux d'une honte ineffaçable. Je haïssais mon amour, et cet amour c'était toute ma vie. Je croyais n'avoir de refuge que dans la mort. Mon Dieu! me disais-je, pardonnez-moi! j'irai vers vous! et vous me recevrez avec bonté dans votre sein paternel.

Mais la mort m'était-elle permise? Il la fallait inaperçue, sinon là encore il y avait le déshonneur pour mon enfant et pour les miens. Je me procurai du poison.

Mais mes yeux égarés, mes rêves à haute voix, le refus de nourriture, tout rendait mon désespoir trop visible. Une esclave attachée à ma personne avait mieux lu que d'autres dans ma pensée. Elle s'attacha à mes pas malgré mes efforts pour l'écarter; elle découvrit les préparatifs du fatal breuvage, prévint une amie du voisinage qui survint à temps pour me faire rougir du crime que j'allais commettre.

XIII

Il ne restait qu'un parti à prendre: — celui de la fuite.

Elle m'avait paru impossible quand je croyais avoir un autre moyen de salut. Elle me sembla tout à coup la seule planche de salut qui me restât dans mon naufrage. Le peu d'argent que je pus secrètement réaliser se réduisait à une somme de huit mille francs, suffisante pour mon projet.

La grande difficulté était de franchir la distance qui séparait de la ville notre habitation. C'était aux regards d'Herman qu'il fallait échapper, et j'étais comme enveloppée de sa personne, puisqu'il était toujours sur mes pas. Ne pouvant arriver au milieu de la nuit à Guayama, je partis avant le jour. Mon cœur battait comme si j'eusse commis un crime. Ma position était celle d'une fille qui se laisse enlever de la maison paternelle. Moi, je fuyais l'amour, je m'enlevais moi-même à de criminels entraînements. Ma respiration était suspendue par la crainte d'être surprise par l'homme que j'aimais le plus au monde. Une dernière épreuve m'était réservée: je l'aperçus sur ma route; il ne me vit pas; je fus près de m'évanouir. Si j'avais été faible, imprudente, l'expiation commençait, mais mon âme était contente de mon cœur. Je priais Dieu; je sentais qu'il me protégeait, qu'il me sauverait.

J'arrivai de bonne heure à Guayama. Je n'y restai que le temps nécessaire. Je ne respirai librement qu'à San Juan. Là, j'attendrais le premier navire en partance. Il est facile de se cacher dans une ville de trente mille âmes.

J'écrivis quelques lignes désespérées à mon frère: « Tu devineras sans peine, lui disais-je, les motifs de mon départ. Si j'ai eu des torts, tu conviendras que j'ai fait tout ce qui m'était possible pour les réparer. Tu me tiendras compte de ce qu'il m'a fallu d'efforts pour m'arracher à toutes mes affections. Non-seulement on m'excusera dans l'île, mais j'espère qu'on me louera, qu'on trouvera que je me suis montrée digne de toi, digne de moi et des miens, digne de mon père. Je laisserai, je l'espère, une réputation intacte. Je te charge de mes affaires; à tout ce que vous ferez, mon beau-frère et toi, je souscris d'avance. »

Je ne me sentis tout à fait délivrée que lorsque je fus en pleine mer. Quand je me réveillai la première fois à bord, ce fut comme d'un rêve terrible. La plaie saignait, mais je sentais en moi cette paix intérieure que donne le sentiment d'un grand devoir accompli.

. . . .

Vous voyez, mon ami, comme il y a loin de ce que je suis à ce que j'ai été. Depuis ce temps, je jouis du fruit de mon courage. Pour être heureuse, il me suffit du contraste de mes agitations avec l'existence calme que je mène à Paris, et cela durera, je l'espère, jusqu'à la fin de ma vie.

MARTIN DOISY.

UN PRESSENTIMENT

Dans un ouvrage bien connu, publié en 1848, *Sur la Propriété*, l'auteur, parlant de la puissance du travail, écrivait ceci:

« Le père était paysan, ouvrier dans une manu« facture, matelot sur un navire. Le fils, si le père a « été laborieux, le fils sera fermier, manufacturier, « capitaine de navire. Le petit-fils sera banquier, « notaire, médecin, avocat, *chef d'État peut-être*. »

Chef d'État, c'est aller un peu loin, dit-on de prime abord. Et pourtant, il n'y avait ici nulle exagération. L'auteur n'était que prophète, car celui qui a écrit ces lignes devait être le président de la République française. — C'était M. Thiers.

EDGAR JOUBERT.

LA CAVALCADE DE DUNKERQUE

(Voir la gravure p. 120)

Le dimanche 11 février, la ville de Dunkerque donnait une fête patriotique pour la libération du territoire des six départements encore occupés.

Cette fête était ordonnée avec le goût et l'habileté qu'on sait montrer en pareille occasion dans le nord de la France.

En première ligne, venait un groupe d'écuyers, précédant un bœuf gras nommé *Pôle-Nord*, en mémoire de Gustave Lambert.

La fanfare du Rosendael annonçait ensuite un grand char, attelé de quatre chevaux, représentant la France, ayant à ses côtés l'Alsace et la Lorraine, sollicitant, pour la libération, les deniers des villes de *Dunkerque*, *Bergues*, *Gravelines* et *Hondschoote*. Les départements des *Ardennes*, *la Marne*, *Haute-Marne*, *Meurthe*, *Moselle*, *Meuse* et les *Vosges* étaient représentés par des hérauts d'armes portant bannière aux armes du chef-lieu.

Au-dessous, le *passé* glorieux de la France était figuré par un groupe composé d'un soldat de la première République du général Hoche, et d'un invalide. Le *présent* formait un autre groupe composé d'un chirurgien des ambulances prodiguant ses soins à nos blessés, d'un paysan pleurant ses récoltes et ses fils, d'un marin de l'État désespéré de la reddition de Paris, et enfin de plusieurs jeunes soldats.

L'*avenir* de la France se personnifiait en un enfant de troupe, trompette de Reichshoffen, au milieu de camarades de son âge.

Le corps de la musique communale de Dunkerque paraissait alors, précédant une grande corbeille patriotique aux couleurs nationales, prêtée au comité de Dunkerque par la municipalité de Lille, portée sur un char attelé de quatre chevaux et escortée de quatre commissaires chargés de recevoir les offrandes.

La marche du cortége se trouvait fermée par un second peloton de cavaliers en tenue de ville.

Il y avait aussi bon nombre de quêteurs et de quêteuses. Des pèlerines et des Alsaciennes *masquées* vendaient des bouquets de violettes ayant une immortelle au centre, des croix de jais attachées par un ruban tricolore, des programmes de la fête et des œuvres littéraires *inédites*.

Des bouquets de violettes se sont vendus 50 fr., 100 fr., 235 fr.; des petites croix 75 et 80 fr.; des clefs de montre, vendues aux enchères, ont été achetées 40 et 50 fr.

Le temps était beau et l'affluence considérable.

Cette fête est due à l'initiative privée des membres du Cercle de la Jeune France, et spécialement aux soins de M. L. Crujeot, son président, et de MM. Napoléon Cornu et Jules Bertrand, secrétaires.

LA DÉMONSTRATION RÉPUBLICAINE

A LONDRES

(Voir la gravure p. 121)

De tous les meetings monstres tenus à Londres, celui du 5 février dernier sera peut-être un jour considéré comme le plus important.

L'organisation de cette démonstration était bien plus minutieuse que d'ordinaire. On craignait une attaque de la part des royalistes, et il fut constitué un comité composé de cinq anciens soldats pour préserver l'ordre. Plus de trois cents de leurs partisans ont offert leurs services pour aider les cinq chefs et maintenir les positions. Ces hommes furent divisés en trois escouades: l'une, au nord du square, protégea les lumières électriques, les autres se postèrent aux flancs de la colonne de Nelson, dont le piédestal sert de tribune lors de ces sortes de démonstrations.

Pour mieux se distinguer dans la nuit, ils portaient un petit ruban blanc à la boutonnière, les sous-chefs des rosettes rouges, et les cinq organisateurs des écharpes rouges.

Le comité, afin d'assembler autant d'amis que possible, avait loué cinq musiques composées d'à peu près vingt musiciens chacune. L'une, partant de Mile End Gate, amena tous les républicains de l'est de Londres; une autre, de Kentish Foron, fut à la tête de la division du nord; une troisième, de Notting Hill, appela, au son des clairons, les républicains de l'ouest, et les deux dernières, partant de Chelsea, et de Bermondsey, ont réuni ceux du sud et du sud-ouest. Au point de départ, les musiques n'étaient suivies que par cent ou deux cents personnes, mais bientôt la foule grossissait, et on comptait les démonstrateurs par milliers. Tout ce monde, venant des quartiers les plus opposés, après une moyenne de deux heures de marche, avait été si bien conduit qu'il déboucha simultanément sur le square, les musiques jouant d'un commun accord *la Marseillaise*. Au moment choisi par votre dessinateur, la lumière électrique illumine la place; les orateurs montent sur le piédestal de la colonne; ils sont entourés de drapeaux qu'ont apportés les auditeurs.

Comme d'habitude la police s'est soigneusement cachée pendant la durée du meeting, et chacun ayant exprimé son opinion, on retourna tranquillement chez soi.

ADOLPHE SMITH.

Londres, 21 février 1872.



FRANCE. — Dunkerque. — La grande cavalcade du 18 février au profit de la souscription patriotique de l'œuvre des femmes de France. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Ryckeburche.)



ANGLETERRE. — Londres. — Le meeting républicain du 1 février à Trafalgar-Square. — La lumière électrique éclaire les orateurs. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Montbard.)

LES ENFANTS

ÉTUDES D'APRÈS NATURE

(Suite et fin)

L'UNIQUE OBJET D'ART DES LAPONS

La Laponie n'est pas renommée par ses monuments ; ses habitants non plus ne brillent pas par l'élégance. Une cahute en neige et en glace pour protéger la tête du Lapon, une peau de renne dont il s'enveloppe le corps, tel est contre le froid la principale défense de ce peuple, qui fait penser aux anciens Scythes.

La laideur des Lapons et des Laponnes est égale à celle de leurs habits ; hommes et femmes sont petits et semblent des pygmées des glaces. En eux tout est repoussant, tant l'odeur de l'huile et de la peau de bête est prononcée.

Et cependant une femme qui voyagea en ces contrées (1) fut ravie par un objet d'un goût charmant. Cette chose, dit-elle, c'est le berceau de l'enfance, où s'est réfugié le luxe et la poésie du pauvre Lapon.

Ce berceau tient à fois du meuble, du vêtement et du nid. Fait de bois léger recouvert de cuir, le berceau a la forme d'un soulier arrondi du bout ; la capote s'arrondit au-dessus de la tête de l'enfant et le protége sans le gêner.

Pendant les longues chasses où la Laponne suit son mari, elle attache sur son dos ce berceau léger qui ne la fatigue pas, et quand la bande fait halte, le berceau est suspendu à un arbre par une courroie qui va rejoindre la fourche d'un piquet, de telle sorte que l'enfant, balancé par ses propres mouvements, ne s'aperçoit pas que sa mère ne le porte plus.

Dans ce berceau, doublé de plusieurs épaisseurs de fourrures de lièvre blanc comme le duvet d'un cygne, repo e le petit Lapon mollement et chaudement, les membres protégés par cette douce fourrure.

Autour de la capote sont suspendues des perles de couleur et de petites chainettes de métal, dont la vue et le cliquetis égaient l'enfant.

Michelet avait raison de dire : « La Laponie n'a qu'un art, qu'un objet d'art, le berceau. »

CHANSONS DE NOURRICE

L'intelligence des nourrices donne naissance à des enfantillages particuliers dont, avec les mères, elles possèdent seules le secret. La tendresse qu'elles portent aux enfants fait qu'elles trouvent, pour rendre plus sensible leur sentiment poétique et musical, une prosodie et des rhythmes qui échappent à toutes règles, mais que l'enfant comprend. De même pour la logique de leurs récits. Et, quoi qu'on en ait dit, contes, chansons et musique, loin de corrompre de précoces intelligences, préparent le tendre cerveau de l'enfant à supporter plus tard les savantes combinaisons d'arts plus raffinés.

C'est avec une chanson de berceuse que la nourrice endort l'enfant. Plus tard elle le tiendra éveillé avec des récits merveilleux.

Qui communiquerait d'ailleurs avec l'enfant ? Sera-ce le savant, la tête appesantie par les combinaisons de l'algèbre, le métaphysicien, qui ne se préoccupe jamais de la vie réelle ? Faut-il, pendant que la mère donne le sein à son enfant, faire venir un cuistre qui lui récite du latin ?

La meilleure leçon, la plus utile, la plus sage, est un sourire de mère qui éveille la joie dans ce jeune cœur.

Pédant, regarde les yeux d'un enfant d'un an, ces yeux qui cherchent à se rendre compte des sons, des regards, des gestes, ces yeux qui plongent dans ceux de la mère, et si tu sais lire dans un regard qui s'essaye, tu y verras l'indifférence pour tout ce qui est doctrine, rhétorique et le fatras que tu appelles *science*.

N'aura-t-il pas trop tôt le spectacle de ton verbe dogmatique, de ta cravate blanche, de tes ongles en deuil et de la nauséabonde odeur de pédagogue qui suinte de toute ta personne ?

L'enfant ne pense pas ; c'est sa force, sa santé. Il pensera encore trop tôt, quand il sera forcé de t'écouter.

CHAMPFLEURY.

(1) Mme d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, 1 vol. in-18 Hachette, 1867.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

(2e SÉRIE)

Suite. — Voir le numéro du 27 janvier.

LOMBARD DE LANGRES

Peu de mémoires sont, comme nous l'avons dit, plus riches en révélations que ceux de Lombard.

C'est ainsi que les causes secrètes des massacres de septembre lui auraient été dévoilées par un affidé de Robespierre, Arthur, envoyé du comité de salut public dans la Haute-Marne. D'après son dire, tous les grands meneurs du temps, sans excepter Robespierre, n'espéraient, dans l'origine, qu'une monarchie constitutionnelle où le tiers Etat prendrait le pas sur la noblesse. Seulement, le duc d'Orléans manqua d'énergie au moment décisif, et la République fut adoptée comme un expédient. Arthur ajoutait ceci :

« L'origine première des massacres de septembre ne vous est pas moins inconnue. Cette boucherie est une conception de douze à quinze individus seulement. L'émigré, le roi de Prusse, étaient dans les plaines de Champagne, ils atteignaient Paris ; encore quelques jours de marche, et, suivant l'apparence, tout ce qui avait marqué dans le nouvel ordre de choses devait périr sous les coups du vainqueur. Dans un conciliabule secret, dont je faisais partie, il fut arrêté que, dès que les troupes ennemies ne seraient plus qu'à vingt lieues de la capitale, la capitale serait mise à feu. Le premier, je devais donner le signal par l'embrasement de mes ateliers. Mille bras étaient à nos ordres; en mille endroits à la fois la flamme eût éclaté. Cet incendie avait pour but de procurer aux agitateurs les moyens de s'échapper à la faveur d'une confusion et d'une conflagration générales.

« Déjà l'on se séparait, après avoir juré d'exécuter ce complot, lorsqu'il fut observé qu'avant d'en venir à cette extrémité il était possible de frapper un coup aussi efficace et moins destructeur : c'était d'incarcérer à l'instant ce qui restait à Paris de nobles, de prêtres, d'aristocrates marquants, et de les égorger; l'épouvante devait s'ensuivre. C'était en même temps de sonner le tocsin, de proclamer la patrie en danger, d'inviter à prendre les armes tout ce qui était en état de marcher, et de pousser cette masse sur l'ennemi. Voila l'origine des journées de septembre; elles produisirent ce qu'on s'en était promis. »

Bientôt après, ce fut le tour de ceux qui avaient commencé la Révolution. Camille Desmoulins ne fut pas épargné, et, à ce propos, Lombard en rappelle certains détails :

« Camille, dans son dernier numéro, ayant demandé que parmi tant de comités de sang on créât du moins un comité de *clémence*, ce mot, alors banni de notre langage, fut son arrêt de mort. Toutefois, il n'y alla qu'en se débattant jusqu'à extinction de forces contre les exécuteurs, qui ne vinrent à bout de le jeter dans leur charrette qu'après avoir mis ses vêtements en lambeaux et son corps presque à nu.

« — Quel âge as-tu? lui demanda-t-on au tribunal.

« — L'âge fatal aux révolutionnaires; l'âge du sans-culotte Jésus : trente-trois ans.

« — Voilà donc, s'écria-t-il sur l'échafaud, la récompense réservée au *premier* apôtre de la liberté!

« Mirabeau lui avait en quelque sorte prédit son sort. « — Tu n'es point encore assez énergique dans les mesures que tu proposes, disait Camille Desmoulins à ce député. — Et que veux-tu donc? — — Ce que je veux? la liberté, toute la liberté. — Malheureux! lui dit Mirabeau, tu ne sais donc pas que la liberté est une prostituée qui repose sur des matelas de cadavres! »

Lombard n'est pas moins violent en attaquant un peu plus loin (p. 174) les républicains convertis au régime impérial :

« Croyez aux écrivains, aux beaux diseurs! Je ne crois plus à rien, hors à la vanité des hommes. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*. Il n'y a que cela de vrai dans toute l'Ecriture. — Mais si la manne vous fût aussi tombée du ciel? — Eh bien, quoi? la manne! Ne l'ai-je pas dit? j'aurais ouvert la bouche comme tant d'Israélites; mais je n'étais pas républicain, moi, et ne le serai jamais. Si les furies vouent encore la France aux horreurs d'une république, ce qui est dans les choses possibles, *celle-ci sera féderative, et Paris en cendres, Paris rasé*, sera le *premier exploit du monstre*. »

Comme on a pu s'en apercevoir par nos extraits, Lombard ne dédaigne point l'anecdote; à l'occasion, il s'écarte même des faits contemporains. Ainsi donne-t-il, d'après les souvenirs de son père, sergent-major au régiment d'Auvergne, une version de la mort du chevalier d'Assas, qui ne ressemble pas à celle généralement reçue :

« L'action attribuée au chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, eut lieu en 1760, pendant les guerres de Hanovre. Son corps en écrivit sur-le-champ à la cour : c'était le temps des saturnales. Elle ne tint compte de ce fait héroïque, qui restait enseveli dans les cartons de la guerre, lorsqu'il en fut exhumé quinze ou seize ans après, au commencement du règne de Louis XVI, dont on voulait signaler l'avénement au trône par des actes multipliés de bienfaisance.

« Voici ce que porte à ce sujet le *Dictionnaire historique* (Caen, 1786) : « Le chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, se dévoua, l'an 1760, d'une manière bien héroïque, à l'affaire de Clostercamp, en Allemagne. Son régiment était près d'un bois; pendant la nuit, il y entre seul pour le fouiller, de deur de surprise. A peine eut-il avancé quelques pas, qu'il se sentit environné d'une troupe d'ennemis, qui lui mirent la baïonnette sur la poitrine en le menaçant de le tuer sur place s'il disait un mot; mais ce nouveau Curtius, n'écoutant que sa bravoure, s'écrie avec intrépidité : Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis! Il tombe mort sur-le-champ, percé de coups. »

(*A continuer.*)

THÉATRES

ODÉON : *Ruy-Blas*. — Les acteurs d'autrefois et ceux d'à present — Fréderick et Lafontaine. — Raucourt et Melingue. — Clarisse Miroy et Sarah Pernhardt.

Le souvenir de Frédérick-Lemaître dans *Ruy-Blas* m'est encore très-vivant, bien que ce souvenir remonte à 1848, quelque temps après la Révolution de février. A cette époque, la Porte-Saint-Martin s'était empressée de rendre au public le grand drame et le grand comédien, longtemps sacrifiés tous les deux aux féeries alors naissantes. Je profitai deux fois de cette occasion dans une semaine. Frédérick, à qui les biographes donnent à peu près l'âge du siècle, me parut un peu marqué pour un rôle d'amoureux, et je ne pus m'empêcher de me rappeler qu'il y avait déjà dix ans qu'il l'avait créé. Cette impression s'effaça dès qu'il prit la parole, et que j'entendis cette voix qui était à elle seule une éloquence, cette voix aux accents élevés, touchants, infinis, qui excelle à rendre la mélancolie et à prolonger les sonorités du vers. Je fus frappé également de la sagesse et de l'ampleur de son geste. Tout ce premier acte, consacré aux confidences de Ruy-Blas à don César, ne me laissa rien à désirer, — et Dieu sait si j'étais difficile, moi, qui savais la pièce par cœur depuis le premier vers jusqu'au dernier, et qui arrivais de la province pour donner mon appoint tardif au romantisme!

Le deuxième acte me satisfit moins, soit parce que Ruy-Blas y tourne un peu au damoiseau de romance avec ses petites fleurs, sa manchette déchirée et ses évanouissements, soit parce que Frédérick y était habillé avec un goût déplorable, en Espagnol

de carnaval. Je pris patience, attendant la fameuse tirade de l'acte suivant : *O ministres intègres!* Il y mit, à mon étonnement, plus d'emphase que de tristesse et d'indignation, et il en gâta le trait final par des effets de chapeau avoisinant le comique. A ce moment, j'eus le regret de voir s'amoindrir le grand acteur; je m'aperçus de son nez retroussé, qui lui donnait une vague ressemblance avec Odry; je fis attention à sa démarche cadencée comme celle des chanteurs d'opéra. Son costume brochant sur le tout, je n'eus plus sous les yeux un ministre, un grand d'Espagne, mais quelque chose comme un escamoteur ou de ces héros des mélodrames surannés de Guilbert de Pixérécourt, et je compris le surnom de *dernier des Almanzor* que lui avaient décerné quelques-uns de ses confrères.

Il faut dire, pour atténuer ce qui précède, que Frédérick-Lemaître, à cette époque, venait de reprendre *Robert-Macaire* en même temps que *Ruy-Blas*, il lui arrivait même de jouer les deux pièces dans la même soirée. Ce retour vers une farce ignoble, dont son talent était resté imprégné pendant longtemps, devait naturellement influer sur son autre manière et faire par intervalles trébucher sa dignité. Il devait confondre les altesses avec les gendarmes, et prendre quelquefois Don César pour Bertrand. Mais au dernier acte, là où la dignité n'a que faire, où tout est rage et terreur, lorsqu'il s'agit de tuer Don Salluste, je vis Frédérick retrouver toute sa supériorité et se tenir jusqu'à la fin à la hauteur du drame, ce qui n'est pas peu dire. Il devint effrayant en disant ce vers :

Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez!

Bref, si mon rêve ne fut pas atteint par lui, il fut du moins serré de bien près, je dois le reconnaître; et si je n'ai pas entièrement et absolument subi la fascination de Frédérick, c'est probablement parce que je ne suis pas Parisien, — et parce que je l'ai vu sur le tard.

Lafontaine est plus dans la plastique et dans la physionomie du rôle que ne l'était alors Frédérick. Cela est incontestable. Il est mieux habillé aussi. On conçoit que les scènes d'amour y gagnent en vraisemblance. Pour le reste, il m'a paru parfois audessous de son prédécesseur, mais le plus souvent à côté. Quant à l'imiter, il n'y a pas songé un instant; je ne serais même pas surpris que Lafontaine n'eût jamais vu Frédérick dans *Ruy-Blas*. L'analogie d'organe a toujours existé. Quoi qu'il en soit, le succès de Lafontaine a été éclatant; il a été acclamé à plusieurs reprises, — comme aux plus beaux jours de *Dalila* et du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

C'est par Raucourt que j'ai vu jouer le rôle de don César de Bazan à la Porte-Saint-Martin. Qui est-ce qui se souvient de cet œil noir et malicieux, de cette parole stridente? Raucourt avait eu de la réputation; il avait fait « courir tout Paris, » comme on dit, dans la *Duchesse de la Vaubalière* et dans la *Mathilde* d'Eugène Sue, où il était un très-original Lugarto. Pourquoi ne sut-il pas se maintenir au boulevard?

Sur les derniers temps de sa vie, il était devenu presque aussi fantastique que le légendaire Rosambeau ou l'éternel Chateaufort, le trial-fantôme. On ne s'imagine pas tout ce qui avait fini par entrer dans cette pauvre tête : mysticisme, poésie, amour immodéré du tréteau. Au lieu de rester à Paris il préférait les courses dans les petites villes et même dans les bourgs. Il était père de deux enfants, un petit garçon de sept ou huit ans et une petite fille de douze, qu'il traînait avec lui sur les grands chemins; il leur faisait jouer des pièces qu'il écrivait lui-même, car c'était là une de ses folies. Je crois même qu'il existe de par le monde un volume, un recueil de scènes et de refrains signé Raucourt.

Cependant il donnait encore de temps en temps quelques représentations aux banlieues; son nom le protégeait, mais son talent avait considérablement vieilli. Ajoutez à cela que le pauvre homme demandait quelquefois une heure d'oubli aux flacons de Suresnes ou de Coulanges. Un soir qu'il devait jouer sur la scène de Belleville une de ses lamentables saynètes, le directeur le vit arriver empourpré comme un soleil couchant, joyeux comme Taconet, chancelant comme Kean. — Mon petit, lui dit le directeur épouvanté, tu ne peux pas jouer dans l'état où te voilà; cependant tu es sur l'affiche, et je ne sais comment faire. — J'avoue, répondit Raucourt, que la mémoire est un peu restée en chemin; mais il y a un moyen de tout arranger. — Lequel? — Je ne jouerai pas ma petite pièce... c'est dommage... car tu la connais, ma petite pièce; elle aurait été joliment applaudie ici ..Enfin!... A la place, annonce au public que je ferai des *imitations*. — Des imitations? répéta le directeur. — Eh oui! des-cascades .. des imitations dans le goût anglais... c'est d'un effet certain. — Mais es-tu bien sûr.. — Tu verras; fais ton annonce. — As-tu besoin d'accessoires? Que te faut-il? — Rien!... comme les acteurs primitifs. — Cependant... murmura le directeur inquiet. — Une chaise, et ta forêt brésilienne pour toile de fond. — C'est bien.

Là dessus le trop confiant directeur alla annoncer au parterre de Belleville les *imitations* de M. Raucourt.

Dix minutes après, Raucourt en *habit de ville* entrait sur la scène.

— Imitation de l'homme qui entre, dit-il gravement.

Puis il salua.

— Imitation de l'homme qui salue, dit il.

Le public s'apprêtait à bien rire.

Raucourt, toujours impassible, prit la chaise.

— Imitation de l'homme qui s'assied, prononça-t-il.

Et il s'assit.

— Imitation de l'homme qui tire sa pipe de sa poche.

Et il tira sa pipe.

Le public, étonné d'abord, murmura ensuite.

Raucourt laissa murmurer.

— Imitation de l'homme qui fume, continua-t-il.

Sa parole s'alourdissait, ses regards erraient vaguement sur la salle.

Quelques coups de sifflet se firent entendre.

— Imitation de l'homme qu'on siffle, balbutia-t-il.

La salle se révolta; il n'y eut qu'un cri : Au rideau! à la porte! à bas l'acteur!

Le directeur vint lui-même tirer Raucourt par la basque de son habit; les dernières paroles qu'il prononça en quittant la scène furent celles-ci :

— Imitation de l'homme qui se... moque de vous!

Peu de temps après cette algarade, Raucourt mourut, en 1856.

Tout cela ne dit pas la façon dont il s'acquittait du rôle de Don César. Je l'y trouvais bon, mais je l'aurais voulu meilleur. C'était l'acteur de Paris qui prenait le plus de *temps*; par ce système, il prolongeait les actes outre mesure, et ses confrères l'avaient en effroi. Mélingue a quelque chose de Raucourt, de son masque satanique, de sa diction à l'emporte-pièce; mais il vaut mieux que lui; c'est un art plus raffiné, trop raffiné même. Il a exagéré le rôle, déjà suffisamment développé. On m'affirme qu'aux représentations suivantes, il s'est défait de certains tics, et qu'il a été charmant de tous points. Cela ne m'étonne pas, et cela me ravit, parce que Mélingue est une sympathique et consciencieuse nature d'artiste.

Il ne m'est pas resté une mémoire très-nette des comédiens qui, en 1838, représentaient Don Salluste et don Guritan. C'est que sans doute ils ne sortaient pas de l'ordinaire. Au contraire, les personnes qui, en 1872, verront Geffroy en Don Salluste, s'en souviendront toujours. Il est irréprochable, complet; on n'ose l'applaudir, tant il est haïssable. J'ai retrouvé en lui l'excellent créateur du Philippe II de *Don Juan d'Autriche*.

Un instant il avait été question de Lesueur pour la silhouette altière et grotesque de Don Guritan, et Lesueur y aurait été merveilleux, à mon avis. M. Tallien, qui a dû accepter le rôle, et qui est très-intelligent (il l'a prouvé dans *le Juif Polonais* d'Erckmann-Chatrian), y a été tout ce qu'il pouvait être, en dehors de sa nature jeune et noble.

Les autres rôles, même les plus petits, et ils sont nombreux, sont fort bien tenus. Une mention particulière est due à M. Eugène Provost, qui fait le laquais au sac d'argent du quatrième acte.

Arrivons aux femmes. Clarisse Miroy, dont le talent véritable n'a fait explosion que sur les dernières années de sa vie, donnait jadis à la reine Marie de Neubourg une apparence molle et grasse que Théophile Gautier, si doux d'ordinaire, trouvait avec raison « particulièrement insupportable. » Joignez à cela un roucoulement que Frédérick, très-despote parfois pour son entourage, lui avait peut-être imposé. Le contraste est frappant avec M[lle] Sarah Bernhardt, et tout à fait à l'avantage de cette dernière sous le rapport poétique. M[lle] Sarah Bernhardt est depuis quelques années l'étoile du quartier Latin; elle compte un parti dans le public des écoles, elle le doit surtout à son interprétation remarquable du *Passant*. Dans *Ruy-Blas*, pour être parfaite, il ne lui manque, comme à tous ses camarades, qu'un peu plus de confiance et d'abandon. Les uns et les autres ont trop l'air de savoir qu'ils récitent du Victor Hugo; ils sont trop respectueux envers leurs rôles et s'attachent à en faire valoir les moindres détails avec un zèle qui met tout au même plan et au même relief. Il y aura des sacrifices à faire dans l'intérêt de l'harmonie générale.

Casilda, la petite femme de chambre de la reine, est agréablement représentée par M[lle] Emilie Broisat, qui paraît, je crois, pour la première fois sur la scène. M[lle] Ramelli a consenti à dire les quelques mots de la duchesse d'Albuquerque, cette M[me] Pernelle de cour. Enfin, M[me] Lambquin met beaucoup trop de talent et d'intention dans la basse figure de la duègne entremetteuse. Toujours le même reproche à tous!

En résumé, les soins les plus religieux ont présidé à cette reprise. Les décors m'ont semblé fidèles, et les costumes exacts. Si je n'ai pas cru devoir m'appesantir sur le drame, c'est que tout a été dit et écrit sur cette œuvre, comme d'ailleurs sur l'œuvre littéraire tout entière de Victor Hugo. Il y a de ces choses sur lesquelles on n'a plus à revenir. *Ruy-Blas*, avec ses splendeurs et ses invraisemblances, est défini en un vers du deuxième acte qui pourrait fournir ce sous-titre : « Les amours d'un ver de terre et d'une étoile. »

CHARLES MONSELET.

COURRIER DU PALAIS

Aujourd'hui, de tout un peu : des fins de procès, des arrêts attendus et des jugements nouveaux au civil et au criminel, des procès terminés, des procès annoncés... et même quelques boutades de philosophie judiciaire!

Mais procédons par ordre; place aux plus anciens! La cour de Paris vient de donner sa décision sur la demande en séparation de corps intentée par M[me] la princesse de Beauffremont à son mari. Le tribunal avait, comme vous le savez, autorisé la demanderesse à faire la preuve des faits articulés par elle à l'appui de son instance; la cour a réformé ce jugement et elle a repoussé la demande en disant que ces articulations, fussent-elles établies et prouvées, ne constitueraient pas les sévices ou injures graves, qui peuvent motiver la séparation de corps.

L'affaire du massacre des dominicains d'Arcueil a eu son dénoûment vendredi dernier; le 6[e] conseil de guerre a prononcé cinq condamnations capitales, quatre condamnations à la déportation dans une enceinte fortifiée, trois condamnations à la déportation simple et une condamnation à l'emprisonnement. Un seul acquittement a été prononcé, celui de la femme Buffo. Trois accusés contumaces ont été ensuite condamnés à la peine de mort.

L'affaire du vieux conspirateur Blanqui a été aussi terminée le même jour devant le 4[e] conseil de guerre. Bien qu'elle n'ait duré que deux audiences elle a excité un puissant intérêt; car le compte rendu devient le précis historique le plus complet et en même temps le plus mouvementé et le plus dramatique de cette triste journée du 31 octobre 1871. Il me suffira, pour donner une idée de l'importance de ces débats, de citer les noms des principaux témoins, MM. Jules Ferry, Arnaud (de l'Ariége), Jules Simon, Emmanuel Arago, Dorian, général Tamisier, Edmond Adam. En outre, lecture a été donnée des déclarations écrites de M. le général Trochu et de M. Garnier-Pagès. Les explications de l'accusé



AUTOUR DE PARIS. — Les ruines de la Cartonnerie de la Courneuve. — Dessin de M. [illegible]

sont venues donner la perfection dernière à cette page d'histoire, à laquelle il ne manque que d'avoir été sténographiée. L'homme a vieilli, mais il n'a pas changé; c'est toujours, sous ses cheveux blancs, ce terrible enthousiaste à froid, qui écoute, réfléchit, discute avec sobriété, que rien n'irrite ni ne dérange et qui n'a d'autre colère que l'ironie. Beaucoup de personnes qui ont connu Blanqui m'ont dit de lui — et cela depuis trente ans — que ce petit homme triste, maigre, chétif, valétudinaire, était ce qu'on appelle : un *charmeur!*

Voici comment M. le commandant de Bourboulon, commissaire du gouvernement, a commencé son réquisitoire :

« En prenant la parole dans cette grave et émouvante affaire, je ne peux me défendre d'un indéfinissable et involontaire sentiment de tristesse en voyant l'accusé Blanqui assis sur ce banc; ce vieillard au visage émacié, à la figure caractéristique, à l'attitude énergique encore malgré son âge et ses souffrances, je ne peux m'empêcher de songer qu'il fait revivre à mes yeux cette lamentable série de nos discordes politiques, de nos soubresauts révolutionnaires, qui en énervant et en divisant si profondément notre malheureux pays, l'ont amené à la redoutable crise qu'il subit en ce moment.



Arabe attaqué par un lion.

Tableau de Delacroix. — Collection de Trétaigne. — Dessin de M. Duvivier.

« Vous penserez comme moi que c'est bien à la suite et par l'effet de ces convulsions périodiques, de ces coups de force répétés contre la légalité, que la France se voit dans un moment où l'étranger la serre à la gorge, réduite à se demander si la cohésion nationale ne va pas sombrer devant l'antagonisme de partis irréconciliables, — antagonisme d'autant plus redoutable que chacun des partis qui nous divisent se reproche continuellement une longue série de triomphes sans pitié et de défaites sans pardon.

« Jusqu'ici, messieurs, lorsque j'ai dû me rendre auprès de vous l'organe du ministère public, je ne requérais que contre des coupables dont la criminalité ne faisait aucun doute au point de vue des faits reprochés et des circonstances du crime, et je sentais derrière moi, m'appuyant et me soutenant dans mon rôle d'accusateur, le droit, la légalité, incontestables au point de vue métaphysique, comme au point de vue du fait, je sentais aussi avec moi l'immense majorité des honnêtes gens de ce pays.

« De là ma force, de là ma sécurité dans mon rôle, de là aussi cette générale communauté d'impressions qui faisait répondre à mes réquisitoires par des condamnations méritées. Aujourd'hui, il n'en est pas tout à fait de même, et, comme



Les grandes ventes. — Les chercheurs de truffes. Tableau de Decamp. — Collection de Trétaigne. — Dessin de M. Duvivier.

il s'agit, ainsi que vous le savez déjà, d'une rébellion et d'une excitation à la révolte, contre ce que l'on appelle dans notre technologie révolutionnaire, hélas! si étendue, le 4 septembre.

« Je ne puis oublier, et une bouche illustre nous le rappelait dernièrement, que c'est précisément cette alternative fatale de coups de force suivis de consécrations par les bulletins de vote qui a le plus contribué à amener cette anarchie dans les intelligences et dans les consciences, qui est le mal profond de notre époque..., etc... »

L'accusé Blanqui a été condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée.

Il n'y a plus à venir devant les conseils de guerre qu'une seule grande affaire, celle qui prendra certainement le nom de : « affaire de la rue Haxo. »

Quelques heures avant le massacre des otages, un grand nombre de gendarmes, prisonniers à la Roquette, ont été emmenés rue Haxo, et lâchement fusillés en masse; tel est le point de départ de ce dernier grand procès dont auront à connaître les juges militaires du 6e conseil. La date de l'ouverture des débats n'est pas encore fixée; mais il est probable qu'ils commenceront la semaine prochaine, et MM. les reporters vont se trouver dans un terrible embarras, car c'est lundi prochain, 26 du courant, que s'ouvrent, devant la cour d'assises de la Seine-Inférieure, les débats de l'affaire de M. Janvier de la Motte, l'ancien préfet de l'Eure.

En dehors de ces préoccupations de premier ordre dans le monde judiciaire, on parle beaucoup d'une loi qui transforme en délit ce gros péché social qu'on appelle l'ivresse. Dans une des dernières séances de l'Assemblée nationale, lecture a été donnée d'une pétition adressée en ce sens par M. Falconnet, président à la cour de Paris. Ah! nul mieux que le pétitionnaire ne peut connaître, en effet, les scandales et les dangers de l'ivresse. Un magistrat sait, il a vu — et cela tous les jours, pendant des années, combien de crimes, combien de malheurs fait éclore ce *démon alcool*, comme le nomme Edgar Poë, le poëte américain.

A ce sujet, j'entendais dernièrement dans la salle des Pas-Perdus un *humoriste* soutenir qu'une pareille loi, excellente et très-désirable en principe, était forcément destinée à tomber bientôt en désuétude. Et pourquoi donc?

Je me premets de proposer à nos législateurs un moyen d'en rendre l'application très-redoutable et parconséquent très-sérieuse : ce serait d'adopter pour la sanction pénale une base qui soit précisément le contraire de celle que l'on adopte ordinairement pour les petits délits et pour les contraventions, c'est-à-dire d'appliquer très-rigoureusement l'amende à ceux, en ce cas, à ceux qui sont pauvres, et non moins rigoureusement la prison aux délinquants qui sont riches.

Refléchissez un peu, et vous vous convaincrez que ma proposition n'est pas aussi paradoxale qu'elle en a l'air.

PETIT-JEAN.

USINE DE LA COURNEUVE

(Voir page 121)

Cette vue remarquable de M. Yon peut être mise en regard de sa *mare d'Auteuil* que nous donnions il y a un mois.

Même fidélité d'aspect, même caractère dans la composition, même charme de facture. C'est à la fois du paysage et de l'histoire. — Et cela sans effort comme sans prétention.

Avec la mare d'Auteuil, on voyait nos bois rasés par la guerre; avec l'usine de la Courneuve, on peut voir ce que la guerre fait de l'industrie.

A l'heure crépusculaire choisie par l'artiste, ce bâtiment démoli prend un aspect étrange: ces roues, ces chaudières éventrées, ces engrenages dont les dents noires se découpent sur les derniers feux du couchant semblent autant de gigantesques appareils de torture.

De fait, l'apparence n'est-elle pas ici voisine de la réalité, et n'assistons nous pas à la torture de ce que nous sommes habitués à regarder comme les instruments du *progrès*, de la *civilisation*? — grands mots dont la musique nous a longtemps bercés, mots sublimes en temps de paix, mots terribles en temps de guerre, car la guerre a tôt fait de les réduire à néant. C'est le peuple le moins civilisateur et le moins progressif qui gagne toujours à ce jeu sanglant, car ce peuple-là a moins à perdre et moins à ménager.

Toujours la fable du *Lion maigre et du Lion gras*, que ne méditent pas assez les raisonneurs du temps. Une trop grande prospérité cause la chute des empires. Il y a longtemps qu'on l'a dit, et cependant on n'en paraît pas encore convaincu, malgré le grand exemple que nous avons sous les yeux.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE (Athénée) : *Une Fête à Venise*, opéra comique en quatre actes, de MM. Nuitter et Beaumont, musique de M. Federico Ricci (15 février).

A peine avions-nous quitté le maestro Ricci aux Bouffes-Parisiens que nous le retrouvions à l'Athénée comme auteur d'une partition en quatre actes.

Cette œuvre, nouvelle pour nous, a nom *Une Fete à Venise*. « Pour nous » signifie qu'il y a des dillettantes mieux informés que nous ne le sommes sur les répertoires italiens et qui affirment que cette *Fête à Venise* serait la traduction de *Marito e l'Amante*, du même compositeur.

Il Marito e l'Amante est le quinzième opéra de M. Federico Ricci. Il fut donné à Vienne (théâtre de la Porte-de-Carinthie) au printemps de 1852, et fut chanté avec succès par Fraschini, Debassini, Scalese, MMmes Medori et de Meric-Lablache.

Il est vrai qu'on nous apprend d'autre part que trois morceaux seulement de la partition primitive ont été conservés dans l'édition de Paris, et que tout le reste aurait été écrit récemment. Mais la discussion sur ce sujet serait oiseuse. Musique inconnue et musique inédite, c'est tout un.

Pourtant si l'on veut admettre que le maestro a composé à neuf la plupart des morceaux de sa partition, on pourrait bien en conclure que les librettistes ne se sont pas contentés du rôle timide de traducteurs, et qu'ils ont voulu mettre du leur dans la pièce.

C'est, parbleu, une belle besogne qu'ils ont faite là! Toute la soirée nous avons été à la torture; nous assistions à ce spectacle morose d'une musique faite pour plaire et qui, embarquée sur un poëme incompréhensible et sans excuse, se trouvait en grand danger de mort.

Les plus grands devins de la presse, ceux qui ont l'habitude d'expliquer en trois mots le rébus d'une action dramatique, n'avaient point encore, à dix heures sonnées, entrevu de quoi il s'agissait. Et alors plusieurs personnes, moins résignées que les autres, se sont laissé aller à quelques réflexions à haute voix et à quelques murmures qui n'étaient point précisément dans le ton du morceau que l'on chantait. Il nous en coûte de marquer d'une croix noire cette soirée mélancolique..... mais notre seigneur et maître le lecteur qui attend de nous la vérité!

Pour commencer, on a souri à voir entrer deux officiers de hussards à Venise, c'est-à-dire dans la ville qui répugne le plus à la cavalerie. Je sais bien qu'ils étaient à pied; mais il n'aurait plus manqué que de les voir arriver à cheval! autant eût valu nous montrer deux voyageurs visitant un souterrain en ballon!

Il était d'ailleurs si facile de prendre deux officiers de marine! Mais toutes les bonnes idées ne peuvent venir.

Mes deux officiers, l'un capitaine, l'autre lieutenant, sont venus à Venise pour courir la pretentaine des amours faciles et profiter du carnaval. Joconde et son compagnon n'en faisaient point d'autres. Le lieutenant est amoureux de toutes les femmes; le capitaine n'en aime qu'une, qui est justement celle de son camarade, et celui-ci, ignorant ce..... détail, lui facilite très-naïvement les rendez-vous; il va même jusqu'à lui dicter ses billets tendres et lui souffler ses déclarations. Or, ce manége dure pendant quatre actes et se poursuit à travers des péripéties d'un intérêt moins que médiocre. Ne m'en demandez point le compte; ces choses-là ne se disent pas en français, elles s'écrivent en caractères hiéroglyphiques pour orner les obélisques.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le sujet ne comportait qu'un acte. La preuve, allez la chercher dans les œuvres du sieur Gaugiran-Nanteuil, qui, sur une donnée à peu près semblable, troussa très-galamment une bluette restée célèbre sous le titre des *Maris-Garçons* (Martin et Elleviou étaient les deux hussards de cette pièce dont Berton avait composé la musique, et qui fut représentée en 1806).

Les auteurs d'*Une Fete à Venise* ont compris après la première représentation qu'ils ne comprenaient rien à leur livret; et alors — comme pour contresigner les feuilletons où ils seront blâmés — ils se sont mis à émonder les scènes trop longues, à clarifier celles qui avaient paru obscures, faisant ainsi, les ciseaux et la plume à la main, l'aveu de leurs erreurs.

Si bien que la seconde représentation a été, nous dit-on, meilleure que la première. Eh! mon Dieu! il y a un moyen bien simple pour, d'une œuvre manquée, faire un chef-d'œuvre : il suffit de tout retrancher et de mettre les plus belles choses du monde à la place. C'est ainsi que le château de Versailles a été bâti sur l'emplacement d'une misérable cabane de garde.

Mais ne plaisantons pas; nous sommes d'ailleurs triste au fond du cœur de savoir la bonne et souriante musique du maestro Ricci collée sur un livret qui la porte si mal. Vous diriez d'une peinture de maître exécutée sur du calicot à neuf sous l'aune!

Ce n'est point, il est vrai, qu'il faille chercher dans la partition d'*Une Fete à Venise* les éclats de rire si joyeusement notés dans celle de *Crispino* ou dans celle d'*Une Folie à Rome*. M. Ricci n'a pas voulu nous donner cette fois un opéra bouffe dans l'acception italienne du mot, mais bien un opéra comique à la française. La joie qu'on y respire est tempérée par quelques échappées de sentiment; l'amour du cœur y tient une place notable, et c'est en quelque sorte établir par là que dans les carnavals de Venise tout n'est point gaudriole comme dans nos mardis-gras parisiens.

Le morceau capital de l'œuvre est le quintette du troisième acte, où le compositeur a fait preuve de verve autant que d'expérience scénique; la strette qui le termine est d'ailleurs très-puissante d'effet. Mais le morceau qui a le plus séduit le public est le duo des deux femmes au premier acte; le tour en est coquet, bien féminin, et de plus cette page est écrite avec un soin particulier. Que citerons-nous encore pour n'omettre rien d'important, sans pourtant fatiguer par de trop longues énumérations? La chanson du gondolier, la danse des chioggiotti, et le duo du valet et de la servante, tous morceaux parfumés de mélodie et qui plairont autant au piano qu'accompagnés par l'orchestre.

L'exécution n'a pas été sans reproches, ni sans peur non plus, car les chanteurs sentaient la pièce crouler sous eux en dépit de la musique, et cette sensation anxieuse n'est pas faite pour donner à la voix du charme et de la force. Pourtant, il faut savoir gré de leurs efforts à Aubery, qui a chanté en bon musicien, et à Mlle Douau, qui a mené très-gentiment le rôle de la soubrette. Les autres personnages sont joués par Duwast, Odezenne et Mlle Ganetti. N'oublions pas non plus les deux danseuses qui centralisent en elles toutes les grâces d'un corps de ballet.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Le jour de la seconde représentation du *Docteur Rose*, les Bouffes-Parisiens ont donné un petit lever-de-rideau intitulé *Au pied du mur*, et qui est signé de MM. de Najac et F. Ricci. — *Aïda*, l'opéra nouveau de M. Verdi, vient d'être représenté au théâtre de la Scala, de Milan. — La *Favorite*, donnée à l'Opéra au profit de la libération du territoire, a produit, y compris la quête, la somme de 13,526 fr. — Le *Cercle parisien des familles* a été inauguré la semaine dernière par un brillant concert. — Le Théâtre-Italien paraît devoir ouvrir dans les premiers jours de mars.

A. L.

MENUS DE CARÊME

Dimanche 25 février.

Potage Bourride.
Canapés d'anchois.
Aloze à la hollandaise.
Croustade garnie de choux-fleurs et de haricots verts (conservés).
Merlans frits.
Brioche au fromage.

Le potage Bourride se fait avec le bouillon de cuisson d'un gros poisson, d'une aloze par exemple.

Délayer plusieurs jaunes d'œufs avec du bouillon de poisson ; poser sur un feu doux en tournant avec une cuiller, jusqu'à ce que cette liaison s'épaississe ; enlever alors du feu, en tournant toujours, et mélanger dans la soupière à des tranches de pain trempées du bouillon de poisson.

Lundi, 26 février.

Potage à la Reine.
Rissoles de crevettes.
Anguilles à la Suffren
Filets de sole en papillotes.
Sarcelles rôties.
Œufs panachés aux épinards.
Croquettes de riz.

Ce potage à la Reine (maigre) mérite une sérieuse attention.

Passer séparément au mortier : 1° les filets de deux brochetons coupés en dés, cuits au beurre sans roussir et refroidis ; 2° vingt amandes douces émondées ; 3° de la mie de pain imbibée de lait, puis desséchée. Piler ensuite le tout ensemble.

Mettre au feu dans une casserole les débris de brochets et quelques tronçons de carpe, oignons, carottes et navets émincés, bouquet garni, sel, épices et une cuillerée de bouillon de pois. Faire suer, puis mouiller de bouillon de pois et laisser cuire à petit feu. Passer le tout à l'étamine à force de bras, et délayer l'appareil avec le coulis. Pour servir, réchauffer au bain-marie et verser sur des croûtons au beurre.

L'anguille à la Suffren est piquée de filets d'anchois, roulée et cuite sous un four de campagne dans une *marinade cuite*. Elle est servie, masquée d'une sauce tomate, rehaussée de piment.

Mardi, 27 février.

Potage aux moules à l'essence de racines.
Harengs saurs à la bruxelloise.
Brochet au bleu.
Chou farci en maigre.
Eperlans frits.
Petites omelettes à la purée de champignons.

Harengs saurs à la bruxelloise. — Grimod de la Reynière en faisait ses délices.

Couper têtes et queues à huit beaux harengs saurs ; les ébouillanter ; en ôter la peau ; les séparer en deux ; en enlever les arêtes et faire de chaque moitié de hareng deux filets.

Ranger ces filets côte à côte dans une petite caisse en papier fort beurré ; mettre entre chaque filet une pâte faite de beurre, fines herbes, force champignons, persil, échalotes et un peu d'ail hachés, poivre fin et huile d'olive. Saupoudrer le tout de chapelure de pain et cuire sur le gril à feu clair en évitant que le papier ne brûle. Les servir ensuite acidulés d'un jus de citron.

On doit en essayer.

Chou farci en maigre. Faire une farce composée d'oignons hachés, pains au beurre sans roussir, champignons émincés, quelques cuillerées de semoulle, sel, poivre et un peu d'eau. Quand elle a bonne consistance, la retirer du feu. Blanchir un gros chou ; en enlever les plus belles feuilles et couper le reste en quatre ou en huit morceaux, les égoutter, puis, entre chaque feuille de chacune des parties, intercaler de la farce et envelopper et ficeler chaque partie dans une des feuilles réservées. Placer tous ces morceaux dans une casserole avec légumes divers, bouquet garni, force beurre et eau suffisante.

Après cuisson, ajouter et servir avec du beurre fondu.

Mercredi, 28 février

Potage à la Monaco.
Orly de grenouilles.
Barbue au beurre d'anchois.
Timbale de macaroni garnie de laitances de carpes.
Petites truites au bleu.
Choux-fleurs aux gratins.

Potage à la Monaco. Faire prendre couleur, sous un four de campagne, à des carrés de mie de pain fort minces saupoudrés de sucre, lier avec des jaunes d'œufs, du lait bouilli et le verser sur les carrés de pain.

Jeudi, 29 février

Potage à l'oseille.
Petites pâtes au poisson
Bar à la Water-Fish. Sauce hollandaise.
Œufs farcis au maigre.
Carpe frite.
Céleri à l'essence de légumes.

Vendredi, 1er mars

Potage à la purée de lentilles.
Ricardes à la bretonne.
Hure d'esturgeon ou de saumon braisée.
Vol-au-vent de quenelles de poisson.
Sauvagine *en maigre*, rôtie.
Laitues au jus de racine.

Ricardes à la bretonne. — Ouvrir des coquilles dites *ricardes* ou *pèlerines* ; en détacher l'intérieur et débarrasser le noyau de tout ce qui l'entoure. On n'en mange que le noyau. Blanchir ces noyaux et les hacher menu ; y mêler des jaunes d'œufs durs, de la mie de pain rassis, du beurre frais, des fines herbes, du sel et du poivre. Mêler le tout et en garnir les parties concaves des coquilles ; les saupoudrer de mie de pain ; semer dessus quelques petits morceaux de beurre et les mettre à cuire feu dessus, feu dessous. Quand le dessus a pris couleur, les servir.

Samedi, 2 mars

Garbure au fromage.
Escargots à la bourguignonne.
Rougets grillés à la maître d'hôtel.
Salmi de macreuses ou de sarcelles.
Pâté froid de saumon.
Salsifis à la sauce ravigotte.

Garbure au fromage. — Faire suer dans une casserole avec du beurre, oignons, carottes et céleri émincés ; quand ils commencent à s'attacher, les mouiller avec du bouillon fait de pois secs, carottes, oignons et céleri, et laisser cuire. On peut ajouter des cuisses de grenouilles, de la carpe et de la tanche ; passer au tamis, puis verser dans une terrine où on aura placé par couches du pain, du fromage râpé et des choux cuits au maigre. Poser la terrine sur le feu, faire gratiner le dessus et servir.

Salmis de macreuses. — Les cuire en broche aux trois quarts, les dépecer et les mettre à mijoter dans un ragoût fait d'un roux mouillé de vin blanc, assaisonné de fines herbes, des pieds de céleri cuits et d'olives tournées et blanchies.

LE BARON BRISSE.

LES ENFANTS PENDANT LA GUERRE

(Voir page 128)

Le meilleur éloge que nous puissions faire du livre nouveau de M. Jousselin, qui vient de paraître sous ce titre, est de lui prendre deux vignettes et deux pièces de vers ; — l'une, charmante de sentiment et de naïveté, — l'autre qui rajeunit à souhait une moralité destinée à rester toujours vraie.

SAXE ET BAVIÈRE

Depuis le début de la guerre,
Papa, c'est toujours la Bavière,
Toujours la Saxe, n'est-ce pas?
Dont on voit périr les soldats.
Pourquoi donc en chaque bataille,
Pour affronter notre mitraille,
Sont-ils sans cesse au premier rang?

— Parce que peut-être leur sang
Paraît chose moins précieuse
Aux yeux, à l'âme généreuse
Du roi Guillaume que celui
De ses chers Prussiens...

— Aujourd'hui
Ils ont encore une victoire ;
Sans doute, après leur part de gloire,
Sans doute qu'ils auront plus tard
Du butin la plus grande part?

— Ce partage n'est pas probable,
Mon fils ; tu sais que dans la fable
Bertrand fait tirer par Raton
Les marrons du feu. C'est, dit-on,
Le chat qui les prend, les escroque,
Mais c'est le singe qui les croque.
Eh bien, Saxons et Bavarois
Ont rempli mainte et mainte fois,
Pour la Prusse, la tâche ingrate
Que Raton fait avec sa patte.
Auront-ils jamais des marrons?

Mais vous qui donnez, pauvres princes,
Tous les soldats de vos provinces
Pour un empereur, franchement,
N'avez-vous pas mon sentiment?

DÉCLARATION DE GUERRE

Père, est-ce vrai, tous à la ronde,
Femmes, enfants, oui, tout le monde
Part pour la guerre?

— On ne peut pas
Prendre au collége des soldats.

— Mais les femmes du moins sont bonnes
A se battre .. les Amazones,
Dans mon histoire en ont souvent
Donné la preuve.

— Mon enfant,
L'homme combat, la femme prie,
Et nous en avons grand besoin.
Qui donc, lorsque nous sommes loin,
Dirait : Veillez sur la patrie,
Dieu puissant, et ramenez-nous
Vainqueurs nos frères, nos époux?

Ah! c'est égal, mon petit père,
Avec les femmes, les enfants,
Il me semble qu'on pourrait faire
Au moins deux ou trois régiments!

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

L'Office hygiénique a fait l'acquisition d'une lettre autographe de Licetti, médecin italien du dix-septième siècle, dévoilant le secret de la beauté perpétuelle de Ninon de Lenclos.

La *rugiada del riso* (rosée du visage), telle est cette préparation qui conserve le tissu dermal, lui donne le poli du marbre et empêche la ride d'y tracer son esquisse impertinente. (20 francs le flacon.)

L'Office hygiénique possède encore deux trésors inestimables de coquetterie : la *rose de Chypre* et le *blanc de Faros*, qui empruntent au règne végétal sa fraîcheur et ses couleurs naturelles pour embellir le visage et rendre au teint sa diaphanéité. (17, rue de la Paix.)

* * *

Une mention à Mme Billard, la savante corsetière, elle n'a pas seulement le talent de son art, mais elle en possède le génie. Vous essayez son corset : il vous va comme un gant ; vous vous sentez à l'aise ; vos mouvements sont libres, sans aucune gêne. Remettez votre corsage, il est trop large de sept, huit, neuf, dix centimètres! Votre taille a la plus exquise perfection, jointe à la correction antique. Tel est l'effet du talent de Mme Billard, 4, rue Tronchet.

Comtesse A DE BORETTY.

UN LIVRE ÉTRANGE

Il date de douze ans, et en voici le titre très-exact :

The history of the fisherman and the genius,

REVOLUTION IN PARIS 1861

London, published by Lean, 26, Hay-Market, june 1859.

Ce qui veut dire : *Histoire du Pêcheur et du Génie. La Révolution à Paris en* 1861, Londres, publié par Lehan, 26, Hay-Market. Juin 1859.

C'est un grand et beau volume in-folio, qui présente ceci de particulier que chacun de ses feuillets, imprimé sur carton et encadré d'une lithographie, forme une suite de tableaux complétement séparés.

Le frontispice, également lithographié, offre le tableau de la révolution qui doit éclater à Paris en 1861. C'est d'un côté, — du côté droit, — la colonne Vendôme déjà sapée à sa base, et à laquelle un homme coiffé d'un bonnet rouge va porter les derniers coups de hache. A gauche, se dresse la colonne de Juillet, à laquelle se cramponne un incendiaire brandissant une torche. Au fond, derrière un rideau à moitié soulevé,... l'hôtel-de-ville brûle!

Si le sinistre prophète s'est trompé de dix ans, il faut avouer que nous n'avons rien gagné pour attendre.

Un exemplaire de ce livre étrange est dans la bibliothèque de M. Francisque Michel, professeur à la Faculté de Bordeaux



La révolte dans les Indes anglaises. — Les insurgés sont repoussés près du fort Minlud.





Les enfants pendant la guerre, par Henry Josselin.

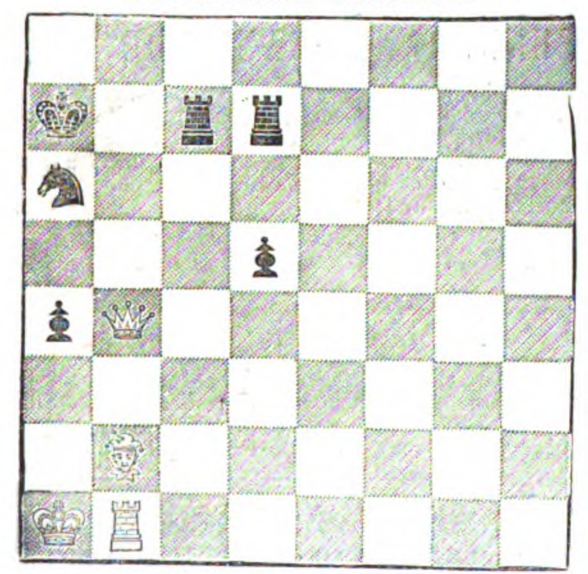
Ah! c'est égal, mon petit père,
Avec les femmes, les enfants,
Il me semble qu'on pourrait faire
Au moins deux ou trois régiments!

Bertrand fait tirer par Raton
Les marrons du feu. C'est, dit-on,
Le chat qui les prend, les escroque,
Mais c'est le singe qui les croque.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 404

COMPOSÉ PAR M. G. E. CARPENTER.



Les blancs font mat en trois coups.

CORRESPONDANCE

M. Gault, à Nancy. — Nous donnerons aussi des problèmes du Cavalier chiffrés.

M. le capitaine Ch. — Voulez-vous avoir la bonté d'examiner dans les compositions que j'ai entre les mains les coups suivants :

N° 7, en trois coups : F 2 T, T 3 FR, puis mat.

N° 8. T, échec, PTR f. D, etc.

N° 5 revu. D 2 T et mat egalement orcé au 4e coup.

M. L. de Croze, à Marseille. — Je tiens en réserve toutes vos jolies courses de Cavalier. Merci surtout pour la dernière et la forme flatteuse qui l'accompagne.

M. L. C. de Cost... — S'agit-il d'une partie ou d'un problème? Dans ce dernier cas, on n'admet pas de surprise; tous les coups doivent être forcés.

M. Viard, à Orléans. — Je recevrai avec plaisir, monsieur, les diverses solutions de la belle donnée graphique que vous avez bien voulu me communiquer.

P. JOURNOUD.

MUSIQUE DE PIANO (EN VOGUE)

« Danse nègre » (pr. : 2 50), par Fr. Boscovitz, auteur de *Chant du matin*, *Poste aux grelots*, etc...

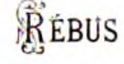
« Marche brésilienne » (pr. : 2 fr.), par Danbé, chef d'orchestre des concerts du Grand-Hôtel.

« Les Cuirassiers de Reischoffen, » prix : 2 fr. 50., par H. Kowalki (chez A. Leduc, édit., 35, rue Le Peletier).

Chez le même : **« Musique de Chant »** (en vogue).

« A Conchita, » chanson d'Alexandre Dumas fils, musique de *S. David*. Trois tons, chacun : 1 fr. 70.

« Sémiramis, » partition, chant et piano, à 3 fr. net. *Édition Bijou*, Superbe volume de 300 pages.



RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il n'y a que deux puissances au monde, le sabre et l'esprit; l'esprit bat le sabre toujours à la longue.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 318 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 777. — 2 Mars 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

PARIS. — Une chasse aux rats dans les égouts.

COURRIER DE PARIS

LES SAMEDIS DE CÉLIMÈNE

PERSONNAGES : CÉLIMÈNE; — HENRI IV; — TRICOCHE - ORGON ; — TRICOCHE, COMTE DU LOIRET; — CACOLET-BAZAN; — UN CORRESPONDANT DU TIMES; — UN ESPION PRUSSIEN ; — BASQUE, *valet de Célimène.*

Le boudoir olive de Célimène. — Divans, canapés, chaises longues, pouffs, etc. — Bibelots assortis. — Une table recouverte d'un tapis traînant jusqu'à terre. — Le jour baisse.

SCÈNE Ire

CÉLIMÈNE — BASQUE.

CÉLIMÈNE. — Les ordres que je viens de vous donner sont de la plus haute importance. Répétez-les-moi donc pour que j'aie la certitude qu'ils ont été bien compris par vous.

BASQUE. — Madame m'a donné pour instructions de ne pas quitter l'antichambre ; d'éloigner tous les visiteurs. Je dirai que madame est souffrante et garde la chambre. Je ne ferai exception que pour deux personnages mystérieux qui se présenteront au jour mourant. Le plus jeune portera un manteau blanc; le plus âgé un manteau tricolore. Ils me remettront : le premier, un écu d'or au millésime de 1594; le second, un liard frappé en 1830. Le mot de passe est *France et fusion.*

CÉLIMÈNE. — Bien. Et après?

BASQUE. — Je conduirai dans ce boudoir les deux princes.

CÉLIMÈNE. — Qui vous a dit, maître Basque, qu'il s'agit de deux princes? Je n'aime pas qu'on ait plus d'esprit qu'il n'est strictement nécessaire.

BASQUE. — Je ferai ce sacrifice à madame. Ces deux... messieurs, une fois entrés, je garderai la porte et ne laisserai approcher personne,

CÉLIMÈNE. — C'est bien. Fermez les volets. Tirez les rideaux. Donnez un double tour de clef à chacune des portes des pièces voisines. Allumez les lampes. Ranimez le feu. C'est cela. Rendez-vous à votre poste, et oubliez, jusqu'à nouvel ordre, l'existence de ce boudoir.

BASQUE. — En sortant d'ici, je meurs jusqu'à ce que madame me ressuscite.

CÉLIMÈNE. — Allez, je ne vous oublierai pas.

SCÈNE II.

Célimène, restée seule, tire d'un riche coffret le manifeste suivant, qu'elle lit avec dévotion.

HENRY, quatrième du nom, par la grâce de Dieu Roy de France et de Nauarre, à tous présens et à venir, salut. Nostre inclination ayant touiours esté de ramener à leur devoir nos subiets, qui par fausses inductions auoient esté distraits de nostre obéissance, plustost par douceur et clémence, que par violence des armes, et la rigueur de la iustice : Nous n'auons manqué de les y induire, et soliciter en toutes les occasions qui se sont offertes, par plusieurs Déclarations portans promesse de grâce et remise de leurs fautes.

N. S. Dieu qui, par ses secrets iugemens, souffre quelquefois l'iniquité regner pour vn temps, a permis que ceux qui souz differens noms se sont efforcez, soit de s'emparer de Nostre couronne et chasser nos vrais et légitimes successeurs, soit d'enrepublicaniser Nostre France tant aimée, aient pu former vne puissante et très-pernicieuse faction de ce Royaume, iusqu'à ce point qu'ils l'ont ébranlé et mis proche de sa cheute et entière ruine.

Mais comme la Providence divine, qui gouverne toutes choses avec vne iustice et sapience incomprehensible, après auoir enduré le mal iusques à certains termes et limites qu'elle luy a prescriptz, le faict tourner à la condamnation et chastiment de ceux qui en ont esté les instrumens: aussi apres auoir souffert, par l'espace de quatre fois dix années plus deux, l'ambition et hypocrisie des autheurs des factions susdites, et les desordres, ruines, meurtres, saccagemens, pilleries, sacrileges et autres especes de maux dont ilz ont comblé ce Royaume ; le Dieu en trois personnes a permis que ses Roys le rendent, comme au prime temps, le plus beau et fleurissant de l'Europe, comme il en est du monde entier, en ce moment, le plus confus, difforme et miserable.

N. S. Dieu enfin a permis que les habitans des principales villes de ce Royaume, irrévérencieusement enrepublicanisé, se soient venus reconcilier avec Nous. A quoy nous les auons benignement receus et auons entendu la volonté qu'ilz ont de Nous rendre à l'aduenir la fidelite et l'obeyssance qu'ils recognoissent Nous deuoir naturellement. Nous acceptons de bon cœur leur bonne affection, et désirons les faire ressentir des effets de la nostre.

A cette fin que la mémoire demeure esteinte et assoupie de tout ce qui s'est passé en nostre pitoyable pays de France depuis le commencement des présens troubles iusques au iour de leur dicte reduction, tant en la prise des armes du temps du feu Roy Charles, dixième du nom, en l'an 1830, qu'en tout ce qui se en est suyui, acceptons d'auoir avec nostre parent de la branche d'Orléans, Louis-Philippe Ier, une entreuue de toute fraternelle amitié, sans aucun resentiment pour raison du passé.

Nous désirons ardemment qu'un rayon de soleil diuin et tout puissant dessille les yeux de noz subiectz offusquez d'infinis artifices, comme ceux des Princes repentans qui les ont retirez de l'obéissance due au deffunct Roy nostre très-honoré sieur, parent et descendant, dernier décedé de nostre race.

Donné à Malines, au mois de feburier, l'an de grâce mil huit cents septante deux et de nostre regne, tant materiel qu'immateriel, le deux cents septante octavienne. Ainsi signé :

HENRY.

Et plus bas, Par le Roy : Maximilien de Bethune ; Baron de Rosny ; Duc de Sully, marechal de France, etc., etc. Et à costé, visa. Et scellé de cire verd, du grand seau, pendant à lacs de soye rouge et verd.

Ce manifeste est accompagné d'un billet « à très-mignarde et très-benoiste dame Célimène, » la priant de se prêter à une entrevue préparatoire entre les deux chefs des Maisons de Bourbon et d'Orléans. L'épître est galante à outrance et rend Célimène toute reveuse.

Mais le heurtoir a vigoureusement été mis en branle, et la Dulcinée d'Alceste cache le royal billet dans sa gorgerette devenue coffret, d'écrin qu'elle était déjà.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE. — HENRI IV.

HENRI IV *est entré doucement. Il s'est tenu d'abord près de la porte, puis, approché sans bruit du tête-à-tête sur lequel Célimène repose. Il s'accoude sur le dossier et, lorsqu'elle glisse le billet dans sa gorgerette :* — Voilà un heureux envoyé, chère et précieuse dame.

CÉLIMÈNE *(se redresse vivement).* — Quoi! Sire, vous étiez là? Quelle trahison !

HENRI IV. — Malgré moi, j'ai devancé l'heure. Mon corps, sans vouloir écouter ma raison, m'a conduit devant votre porte. J'ai eu pitié de lui : je suis entré. Ah! cap de bious! mignarde amie! quel jour que celui où je vous ai vue passer pour la première fois sur le Pont-Neuf, au pied de mon socle, et où vos grands beaux yeux se sont levés vers moi ! J'ai tressailli tellement sur mon cheval de bronze, que la chaussée en a été ébranlée. Les paveurs ont eu forte besogne, six jours durant.

Un seul sentiment a survécu au naufrage de mon corps : l'amour. Il n'y a que cela de bon au monde.

CÉLIMÈNE. — C'est cependant à la politique, Sire, que je dois de vous voir aujourd'hui.

HENRI IV. — Vous êtes trop véritablement femme pour le croire. Cette fusion dont on me rebat les oreilles n'est pas de mon goût. Si j'ai consenti à la discuter aujourd'hui, c'est que j'y ai trouvé prétexte à me rapprocher de vous. J'ai goûté du *far niente*, et n'en veux plus démordre. Si jamais on met en pratique l'appel au peuple, je voterai pour la République. J'ai, du reste, adopté un parti qui me réussit à merveille. Je me dois à ma race, c'est vrai ; mais elle pèse sur mes épaules du poids de tous les siècles qu'elle a traversés. Chaque fois que je vois s'arranger nos affaires, je lance un manifeste tellement radical et légitimement irréconciliable, que nos partisans eux-mêmes en demeurent ébaubis. De cette façon, je demeure logique et impossible tout à la fois.

CÉLIMÈNE. — Aimez-vous donc si peu la France, Sire ?

HENRI IV. — Prête-lui tes yeux, tes mains mignonnes, tes pieds d'enfant; confie-lui ces cheveux dans lesquels s'est fixé un rayon de chaud soleil; apprends-lui à sourire, à se mouvoir, comme tu souris et te meus ; donne-lui ta voix qui engourdit, ton charme qui affole, et l'on verra si je permets à qui que ce puisse être de l'aimer autant que moi.

Henri IV prend la main de Célimène et la porte à ses lèvres. Un homme sort de dessous la table.

SCÈNE IV

CÉLIMÈNE, HENRI IV, ORGON-TRICOCHE.

ORGON *(prenant Henri IV à la gorge)* :

« Tout doux ; vous suivez trop votre amoureuse envie,
« Et vous ne devez pas vous ..

HENRI IV *(donnant à Orgon une bourrade qui lui fait perdre l'équilibre).* — Que nous veut ce butor?

CÉLIMÈNE. — Qui êtes-vous, monsieur? Qui vous a caché là?

ORGON *(assis par terre).* — Me serais-je trompé? Sais-je bien qui je suis? Je crois m'appeler Orgon et m'être endormi sous cette table, un jour qu'Elmire, ma femme, m'y avait caché pour me convaincre de certain danger que je courais. J'entends un baiser prévu... redouté; je me réveille... je bondis... Et vous n'êtes pas Elmire ! et vous n'êtes pas Tartuffe !

CÉLIMÈNE. — Vous êtes en retard de plus de deux cents ans, bonhomme!

HENRI IV. — On balaye bien mal vos appartements, madame.

CÉLIMÈNE. — Relevez-vous, monsieur. Sortez au plus vite de chez moi.

ORGON. — Je ne demande pas mieux.

HENRI IV. — Et bénissez Dieu d'en sortir entier.

ORGON. — Je le bénirai, monsieur, puisque cela vous est agréable. *(A part, en s'éloignant)* Vivat, Tricoche! On ne t'a pas reconnu. Allons porter au *Radical* cette bonne nouvelle : la fusion ne se fera pas. *(Il sort.)*

SCÈNE V

CÉLIMÈNE, HENRI IV.

HENRI IV. — Enfin, nous voilà seuls. Voulez-vous, mignonne, que nous reprenions notre causerie là où nous l'avons laissée?

CÉLIMÈNE. — Sire, je suis encore toute troublée. Epargnez-moi. Je...

On entend un grand bruit dans la cheminée, par laquelle on voit tomber tout à coup un homme enveloppé d'un paletot déguenillé.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BAZAN-CACOLET.

Célimène pousse un cri et se réfugie dans les bras de Henri IV.

HENRI IV. — Qu'est-ce que c'est encore que ça?

BRUTUS-BAZAN *effaré, essoufflé* :

« ... Tant pis! c'est moi!
« Pardon! ne faites pas attention, je passe.
« Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce.
« J'entre un peu brusquement, *monsieur*, j'en suis fâché. »

CÉLIMÈNE. — Eh mais... cette entrée de fumiste... Je ne me trompe pas... vous êtes Don César de Bazan?

BAZAN. — Je le fus, en effet, citoyenne; mais j'ai changé d'allure. Ne m'appelle plus César, je me nomme Brutus!

HENRI IV. — Vous auriez dû plutôt modifier vos mœurs et conserver votre nom?

BAZAN. — J'y ai bien songé, mais que voulez-vous, c'est hors de prix, la vertu. J'ai changé l'enseigne au lieu de la marchandise, et je suis resté avec mes chenapans. Ma grandesse me pesait; je l'ai répudiée. César puait le despotisme; je me suis fait Brutus. Le Don qui précédait mon nom n'était pas assez international; je l'ai rogné. J'en ai fait autant de la particule qui choquait mes amis. Vous avez donc devant vous *Brutus Bazan*, prêt à devenir, suivant les besoins de la cause : Bazanski, Basanson, Basani, Bazanowitch, Van Bazan, ou Bazanopoulos.

HENRI IV. — C'est le diable que cet homme.

BAZAN. — On vient de trouver 500 livres de fulminate et de poudre à canon à Cork (lisez le *Globe*); c'est moi qui les ai adressées rue Perry. — L'octroi de Marseille a mis la main sur plusieurs caisses bourrées de remingtons assortis (lisez *Paris-journal*); l'envoyeur, c'est moi. — Le Rhône charrie des fusils, des sabres-baïonnettes, des pistolets, etc... (lisez le *Salut Public*); c'est moi qui ai fait ces semailles. — Les Lyonnais, gavés par l'Internationale, refusent les secours de la Société de Saint-Vincent-de-Paul (lisez la *Décentralisation*); c'est moi qui distribue la manne révolutionnaire.

HENRI IV. — Vous êtes un fier bandit.

BAZAN. — Dieu vous entende!

CÉLIMÈNE. — Que faisiez-vous dans ma cheminée?

BAZAN. — Je dégringolais. Ce ramonage involontaire a eu la cause que voici. J'errais sur les toits du quartier, étudiant les êtres, en vue de quelques incendies régénérateurs que je médite. Cette maison m'a paru convenir si merveilleusement au foyer central que je cherchais, que j'ai fait une pirouette... Elle m'a conduit à vos pieds.

CÉLIMÈNE. — Quoi!... vous brûleriez ma maison?

BAZAN. — J'en ai brûlé de plus précieuses.

HENRI IV. — Ne craignez rien, madame; nous nous réunirons tous pour vous défendre. Il n'y a plus de parti à l'heure du danger. Et pour commencer, laissez-moi chasser ce drôle...

BAZAN (*courant vers la porte*). — Je sors, monseigneur. Nous nous reverrons! (*A part, après avoir reçu quelques horions.*) Bravo CACOLET! on ne t'a pas reconnu. Grâce à l'effroi que j'ai su inspirer, la fusion se fera. Courons porter cette bonne nouvelle au *Courrier de Paris* et à la *Gazette de France*.

SCÈNE VII

CÉLIMÈNE, HENRI IV, *puis* TRICOCHE, COMTE DU LOIRET.

HENRI IV. — Enfin! nous voilà seuls, madame. Ne reprendrons-nous pas notre causerie, là où nous l'avons interrompue?

(*On frappe.*)

CÉLIMÈNE. — Encore!...

HENRI IV. — Diantre soit de l'importun! Qui va là?

UNE VOIX. — Un envoyé de Sa Majesté le dernier feu roi.

CÉLIMÈNE. — Tirez la bobinette, la chevillette cherra.

(*Le comte du Loiret entre et salue profondément.*)

HENRI IV. — Que voulez-vous?

LE COMTE. — Le roi, mon maître, m'envoie auprès de votre Majesté avec mission de lui remettre ce pli.

HENRI IV. — Donnez.

CÉLIMÈNE. — Votre Majesté et M. l'ambassadeur ont de si graves choses à se dire, que je vais me retirer...

HENRI IV. — N'en faites rien, ventre saint-gris!... ou je me retire aussi. Je vous prie de rester.

LE COMTE (*à part, pendant que le roi lit le message*). — Me voilà de nouveau dans la place. Ce diable de Cacolet travaille pour la fusion, j'aurais dû m'en douter!... Cette fois, je vais si bien brouiller les cartes!...

HENRI IV. — Vous êtes, à ce que je vois, le comte du Loiret : le plus intime confident du feu roi. Mon cousin m'écrit qu'il ne s'est pas soucié de s'aventurer dehors, aujourd'hui 24 février, et il vous charge de me transmettre ses excuses. Vous devez me transmettre ses désirs et ses offres. Vous êtes traité on ne peut plus amicalement dans cette lettre.

LE COMTE (*à part, en s'inclinant*). — Je le crois, parbleu! bien. C'est moi qui l'ai écrite.

HENRI IV. — Est-ce que nous allons nous prendre aux cheveux comme cela tout de suite, à propos de cette fusion? J'y tiens si peu!....

LE COMTE. — Les sentiments que vous m'exprimez, Sire, sont ceux du roi mon maître. Il se sacrifie comme vous au bonheur de la France. Leurs Majestés seront vite d'accord. La branche que je représente reconnait tous les droits de votre tige.

HENRI IV. — S'il en est ainsi, tout ira à merveille, et je vois que nous pouvons causer d'autre chose... du *Gaulois* suspendu; — de cette *Etoile* filante que les astronomes de la place Beauvau n'ont observée qu'une nuit au firmament de la presse; — de l'*Éclipse*; — d'*Hamlet* et des *Noces de Figaro*; — de l'Empereur d'Allemagne que les lauriers de M. de Foy empêchent de dormir, et qui vient d'ouvrir un cabinet de consultations matrimoniales (dots de 50,000 francs à un million) à l'usage de son corps diplomatique; — du désespoir du comte de S.. et de la ferme attitude de Mlle Amélie Cornet, choriste vengeresse de l'Opéra de Berlin; — de miss Mary-Ann Killick, une New-Yorkaise de cape et d'épée, à la poigne d'acier, aux biceps de platine, qui vient se mesurer avec nos plus fines lames; de...

CÉLIMÈNE. — Parlons plutôt, Sire, des efforts patriotiques que font les Dames de France, et permettez-moi de vous citer un fait tout récent dont je viens d'être témoin. — Nous quêtions dans la rue Blanche. Nous avions fait une ample moisson à tous les étages du nº ***. — « Il ne vous reste plus à voir, nous dit une des locataires, qu'une pauvre vieille de 80 ans, seule au monde, sourde et qui vit de charité. » Nous hésitions, craignant ou de la mettre dans l'embarras en nous adressant à elle, ou de l'humilier en ne le faisant pas. Nous nous sommes décidés cependant à entrer dans sa mansarde. Quand elle a su ce qui nous amenait, son visage s'est épanoui. — « Comme vous avez bien fait de venir! nous dit-elle. Voilà une bonne journée!

Faut-il que la France soit malheureuse, pour tendre la main à une pauvre vieille comme moi! » Elle s'en fut chercher une montre d'argent qu'elle nous remit; et comme nous refusions de l'accepter : — « Prenez-la. Elle n'a marqué que de tristes heures. Le temps lui manque pour me donner ma revanche. » Elle ne borna pas là le sacrifice, l'excellente vieille. Nous dûmes accepter le cornet d'argent qui lui servait à nous entendre, et que ses voisins lui avaient offert en commun. — « Prenez encore cela; je le veux. Vieille et misérable comme je le suis, je ne causerai plus qu'avec Dieu; et nous nous entendrons toujours. »

HENRI IV. — Ventre saint-gris! voilà une Française du bon temps!

LE COMTE. — Il y a là un pèlerinage à faire.

HENRI IV. — Et nous le ferons ensemble, monsieur le comte. Mordioux! sur le terrain de la charité, une fusion est toujours possible.

LE COMTE. — Votre Majesté me permettra-t-elle de lui rappeler l'objet de cette entrevue? (*A part.*) Cacolet n'aurait qu'à revenir.

HENRI IV. — Ah! oui! la fusion. Eh bien, que demande votre maître?

LE COMTE. — Une bagatelle, Sire, une bagatelle qui mettra tout le monde d'accord et assurera à jamais le bonheur de la France.

HENRI IV. — Je me défie des bagatelles... Enfin, continuez.

LE COMTE. — Nous reconnaissons, nous proclamons tous vos droits, Sire. De 1830 à 1848, nous n'avons rempli qu'un intérim, c'est convenu. Aujourd'hui, nous vous supplions d'abdiquer.

HENRI IV. — Abdiquer!... moi!... jamais!... ventre saint-gris! Êtes-vous fou et me croyez-vous tombé en enfance pour deux cent soixante-deux années de sépulture? Abdiquer!... Comme vous y allez!

LE COMTE. — Votre Majesté remarquera que nous ne lui demandons de nous céder, après tout, qu'une chose dont elle ne dispose pas.

HENRI IV. — Brisons là! Tout débat sur ce point serait inutile.

LE COMTE. — Nous reprenons alors toute notre liberté d'action.

HENRI IV. — Ce que vous reprendrez avant tout, c'est le chemin de la porte. Abdiquer!...

LE COMTE. — Nous aurons recours au suffrage universel...

HENRI IV. — Vous osez parlez devant moi du suffrage universel! Sortez!...

LE COMTE. — Avec joie et respect, Sire. (*A part.*) Enfoncé, Cacolet! Voilà la fusion à l'eau pour quelque temps. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

CÉLIMÈNE; — HENRI IV; — *puis* LE CORRESPONDANT DU TIMES ET L'ESPION PRUSSIEN.

HENRI IV. — Abdiquer!... Suffrage universel!

CÉLIMÈNE. — Sire, calmez-vous, et reprenons notre causerie là où nous l'avons interrompue...

HENRI IV. — Abdiquer!... On n'a pas idée de cela! (*On entend frapper dans la muraille.*) Allons! bon! voilà que cela recommence.

UNE VOIX ÉTOUFFÉE. — Ouvrez!... pour l'amour de Dieu! ouvrez!

CÉLIMÈNE. — C'est dans ce placard, Sire.

Henri IV ouvre le placard. Un homme suffoqué en sort.

LE CORRESPONDANT. — De l'air!... de l'air!...

CÉLIMÈNE. — Qui êtes-vous? que faisiez-vous là?...

LE CORRESPONDANT. — Je suis un brave correspondant du *Times* venu en France pour connaître le dernier mot de la fusion. Je me suis caché là pour l'entendre il y a vingt-quatre heures. J'ai mangé ma dernière sandwich, et j'étouffe.

HENRI IV (*prenant le correspondant du* Times *à la gorge*). — Je vais t'en donner, de l'air!... (*Il le pousse vers la croisée. Un homme caché dans les plis des rideaux tombe aux pieds de Henri IV.*)

L'ESPION PRUSSIEN. — Bidié! Machesté, bidié!... Ché suis un prave esbion bruzien. Monsir de Pissemark...

HENRI IV *jette les deux agents par la fenêtre. Ils tombent sur une manifestation charivaresque organisée par Cacolet.* — J'en ai assez! Quelque bronzé que je sois, j'en ai assez! J'aime mieux le Pont-Neuf... et j'y retourne. Mon absence y serait d'ailleurs remarquée. Que Dieu sauve la France! moi, j'y renonce.

CÉLIMÈNE. — Vous me quittez, Sire? Ne reprendrons-nous pas notre causerie interrompue?...

HENRI IV. — Là où nous l'avons laissée? J'y consens; mais sur le Pont-Neuf, si vous voulez m'y suivre. Je vous prendrai en croupe.

CÉLIMÈNE. — Non, certes!

« La solitude effraye une âme de vingt ans.
« Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
« Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte. »

HENRI IV. — J'ai donc l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

CÉLIMÈNE (*seule*). — Je vois bien que je mourrai en République.

PIERRE LE HESTRE.

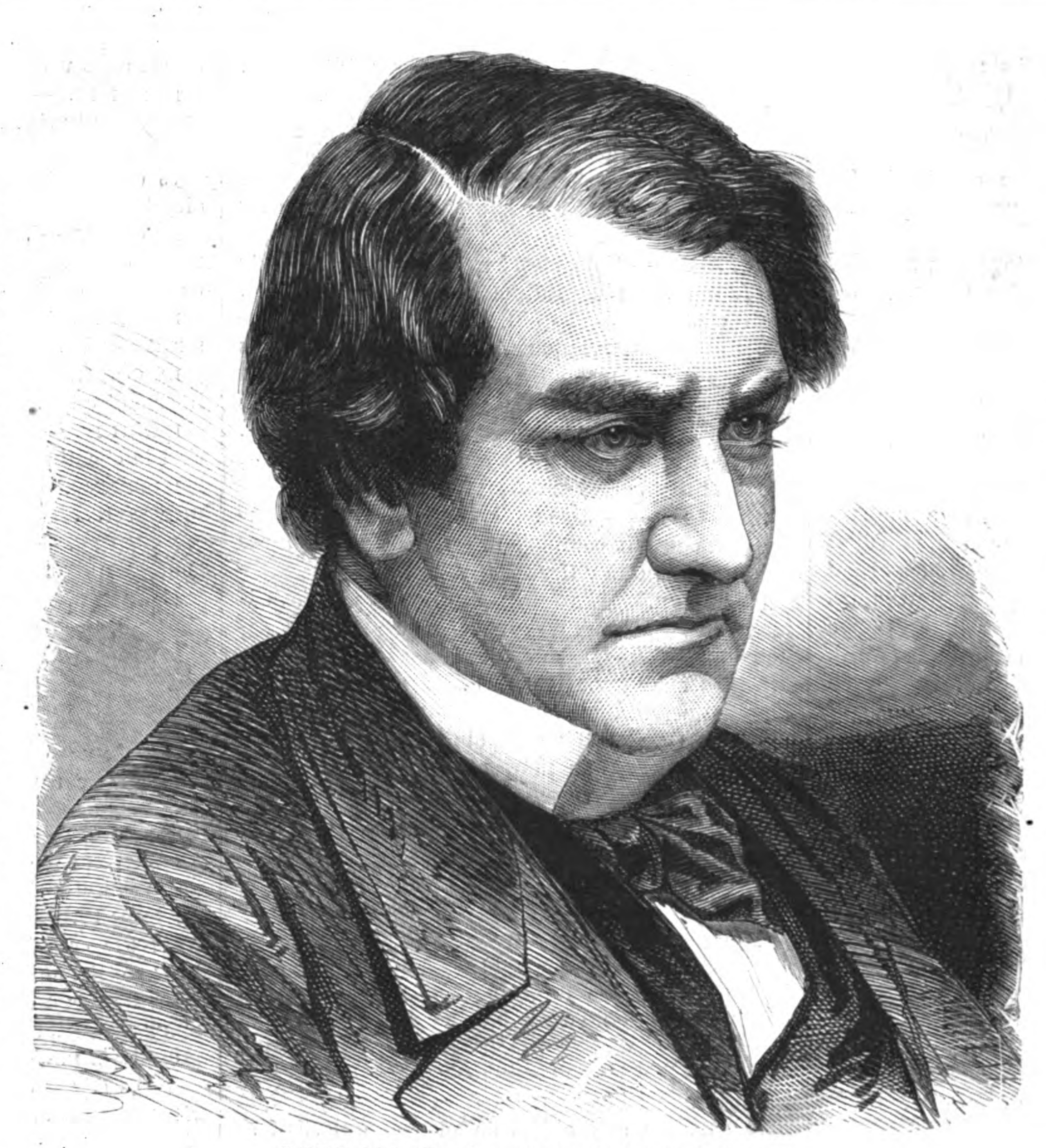
LORD MAYO

—

Londres, 27 février.

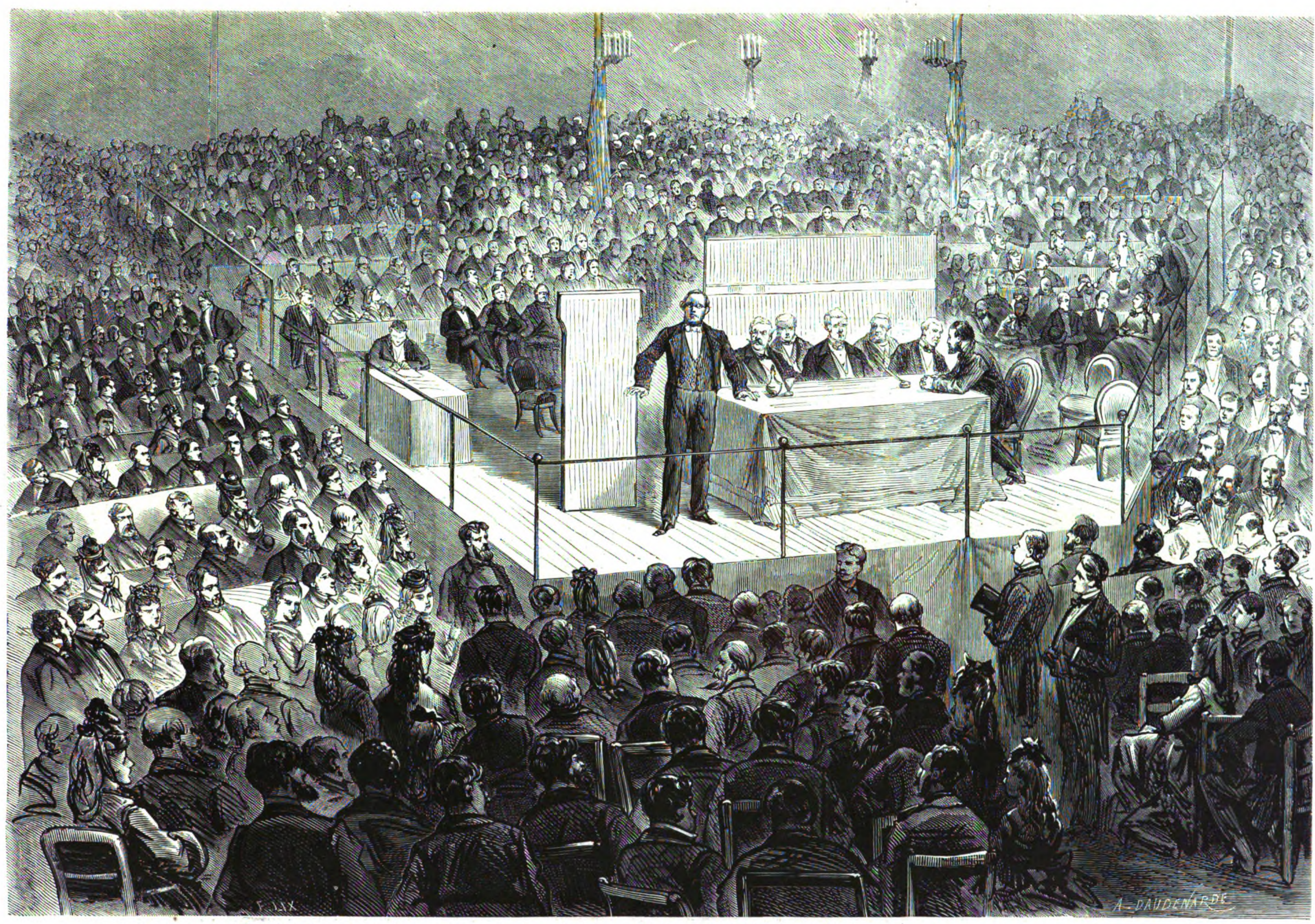
Les Indes anglaises sont d'ordinaire dans un état d'insurrection chronique. Les petites éruptions de l'Algérie ne sont rien à côté des révoltes presque formidables qui nécessitent un déploiement de troupes considérable dans les possessions asiatiques anglaises. Aussi, lorsque la malle et le télégraphe apportaient des nouvelles d'une récente expédition contre les Cookahs, sous les ordres du général Bourchier, s'en émouvait-on fort peu ici. Mais cette nouvelle révolution indigène devait amener un résultat fatal pour l'un des hommes qui se sont le plus distingués dans la gestion indienne, sinon par leur humanité, du moins pour leur bonne politique. Tout à coup est arrivée la foudroyante nouvelle de la mort de lord Mayo, gouverneur général des Indes, assassiné par un Indou, prisonnier dans un pénitencier des îles Adaman. Lord Mayo était fort aimé et surtout estimé en Angleterre. On s'accordait pour le classer parmi les personnalités les plus notables de l'époque. Aussi l'impression a-t-elle été fort pénible.

Connu d'abord dans l'arène politique sous le titre de lord Nans, le futur gouverneur était entré très-jeune à la chambre des communes. Il est né, en 1822, à Dublin, en Irlande, d'une des plus anciennes et des plus nobles familles d'Erin. Issu, par les femmes, de la famille Bourke, lord Mayo représentait les deux races les plus fameuses du pays, et la plupart de leurs membres avaient pris part à la rébellion de 1641. Le titre ancestral de la famille était à cette époque celui de baron; mais le roi George III l'érigea en comté, en considération des services rendus par un Mayo. Celui dont nous retraçons présentement la carrière était le sixième comte de Mayo. Il fut élevé à Trinity-College à Dublin, et passa ses examens dans cette université. Après avoir voyagé en Russie et publié un ouvrage fort intéressant sur Moscou et Saint-Pétersbourg, lord Mayo fut successivement nommé gentilhomme de la chambre privée, puis lord lieutenant d'Irlande. Ceci se passait en 1844. Il est envoyé à la chambre des communes par le collége de Kildare, puis par celui de Coliraim, et enfin par les électeurs de Cockelmouk; il siégea pendant plus de vingt ans dans cette assemblée, où il se distingua non-seulement par son éloquence, mais par de remarquables capacités po-



LORD MAYO, vice-roi des Indes anglaises, récemment assassiné au pénitencier des îles Andaman.

Le château du Taureau, près de Morlaix, qui fut la prison de Blanqui pendant la Commune. — (Dessin de M. Lavée.)



L'ŒUVRE DE LA DÉLIVRANCE. — Le meeting patriotique du cirque des Champs-Élysées, sous la présidence de M. Legouvé. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Ryckebusch.)

litiques. En 1867, son père mourait, et il succédait à son titre de comte de Mayo. Ses opinions politiques ne varièrent jamais. Il était fermement conservateur au commencement de sa carrière, et une mort prématurée l'a saisi dans les mêmes idées. Il occupa dans les ministères Derby et Disraëli le secrétariat d'Etat d'Irlande; puis il passa encore au gouvernement de sa terre natale. Et enfin, en 1868, ayant été nommé chevalier de l'ordre de Saint-Patrick, en récompense de ses intelligents services, lord Mayo se vit un jour élevé à un des premiers postes de l'Etat, à celui de vice-roi des Indes. Il arriva à Calcutta le 12 janvier de la même année; les habitants le reçurent avec enthousiasme. Ce fut dans cette ville que sa mémorable entrevue avec le fameux Shere Ali, roi d'Afghanistan, eut lieu, et que ce potentat accepta publiquement des dons et un subside en signe de soumission.

Les détails du meurtre ont été reproduits déjà par tous vos journaux. Le meurtrier était, comme on l'a dit, un forçat indigène. Il n'en était pas à son premier assassinat; il appartenait à une caste renommée par sa férocité. Contrairement à ce qu'ont dit les journaux, ce meurtre n'avait pas un motif politique. Le meurtrier dit avoir été sur le moment inspiré de l'Être suprême, voilà tout. On assure que cet indigène est parent de celui qui assassina tout récemment le juge Norman dans des circonstances presque analogues.

Arrêté, jugé et condamné à la peine de mort, il est plus que probable que justice est déjà rendue au moment où nous écrivons ces lignes.

La population de Calcutta ne s'est pas fait faute de témoigner d'une manière éclatante de son respect pour l'infortuné lord Mayo.

Son corps fut transporté le même jour à Calcutta. Le cercueil, placé sur un caisson, était précédé de cinq cents volontaires, d'une procession imposante, sans compter les députations des différents corps d'administrations et un grand nombre de citoyens. Le cadavre, exposé pendant quelques jours, arrivera sous peu en Angleterre pour être transféré au caveau des Mayo.

La reine a envoyé une dépêche spéciale à lady Mayo, où elle exprime toute sa sympathie pour le malheur qui la frappe.

C. B.

LE MEETING DES CHAMPS-ÉLYSÉES

La population de Paris a montré qu'une idée juste fait toujours son chemin, dit M. Paul Dalloz, dans le *Moniteur*. Un grand meeting a eu lieu le 25 février, au Cirque des Champs-Élysées, pour la libération du territoire. L'affluence était énorme. Deux orateurs sympathiques, MM. Legouvé et Coquerel, ont parlé en faveur de l'Œuvre des femmes de France pour le rachat des départements occupés, et, séance tenante, les offrandes au comptant et les engagements à terme ont atteint une somme considérable. On a même vu des dames se dépouiller de leurs bijoux et les donner à la souscription, par un de ces entraînements généreux qui honorent et relèvent le caractère humain.

La quête faite à l'issue du *meeting* des Champs-Élysées a produit la somme de *soixante mille deux cent quatre-vingt-douze francs dix centimes*, sans compter des bijoux tels que bagues, boucles d'oreilles, broches, lorgnons en or, chaînes de montre, etc.

M. Jules Kœchlin a souscrit pour 20,000 fr.

De plus, l'administration des deux Cirques doit abandonner à la souscription patriotique la moitié du prix de location de la salle, soit 500 fr., et tous frais payés il restera un excédant de recette d'environ 2,000 fr., qui s'ajouteront au produit de cette quête magnifique.

Ce succès, il faut en remercier et les dames quêteuses, les organisateurs de la réunion, et les deux éminents conférenciers qui, par toutes les séductions du bien-dire et les généreuses excitations du patriotisme, ont su faire vibrer cette vaste assemblée à l'unisson des plus nobles sentiments.

Lorsqu'à la fin de la séance, M. Ernest Legouvé a demandé à l'assemblée de voter des remerciements aux dames d'Alsace et de Lorraine, tous les assistants se sont levés, et, chapeau bas, ont, dans une même acclamation, salué l'image soudainement évoquée de ces deux belles provinces, dont l'âme est toujours avec nous.

LES CONFIDENCES D'UN MOURANT

C'était sur le boulevard des Invalides.

Des ouvriers creusaient un trou, béant comme une tombe.

Et, de fait, il s'agissait d'une exhumation. On déracinait, en effet, les tronçons d'un vieil arbre mutilé par les obus du siége et les fusillades de la Commune.

Les bûcherons cognaient à coups redoublés. Le géant résistait. Il semblait que ce squelette ne voulût pas tomber.

A la fin, pourtant, un craquement lugubre se fit entendre. Le tronc oscilla, puis, s'inclinant brusquement sur le flanc gauche, l'orme s'effondra avec un grand fracas.

C'en était fait!

* * *

Les ouvriers, leur besogne accomplie, avaient mis leurs outils sur leur dos et s'étaient éloignés.

Le soleil avait disparu à l'horizon.

Le boulevard, sombre, était désert.

Moi, j'étais resté à contempler le pauvre vieux débris. Je pensais tout bas au *sunt lacrymæ rerum* de Virgile, me disant que s'il contait son histoire, le récit serait probablement bien curieux.

Lorsque tout à coup il me sembla qu'une voix vague et mystérieuse venait bruire à mon oreille.

J'écoutai... Plus de doute!

C'était bien lui, le triste mourant, qui me murmurait ses derniers adieux...

Et voici ce que j'entendis :

* * *

— Passant inconnu qui me regardes, merci! Seul entre tous, tu as pris en pitié celui qui agonise.... Merci encore!...

Tu le vois, je n'étais plus jeune... j'avais été planté du temps de celui qu'on appelait le Grand Roi, alors que Mansard jetait les fondations du dôme doré qui se dresse orgueilleusement sous le ciel, à côté de moi.

Il reste... Je m'en vais... Heureuses les pierres! elles ne sentent pas.

Non que je regrette la vie... j'en ai trop vu pour cela!... Les spectacles auxquels j'ai assisté ont été trop attristants...

Pourtant, j'aurais... une faiblesse de malade... j'aurais voulu me traîner encore jusqu'au printemps. C'est dur de partir à l'heure où avril va sonner le renouveau... quand on sent encore un reste de sève frissonner dans ses veines...

J'espérais verdir une dernière fois... N...i... ni... Plus moyen! n'en parlons plus...

* * *

La voix fit une pause. Puis, reprenant :

— Ah! oui, j'en ai vu de drôles... Décidément il ne fait pas bon vieillir dans les grandes villes... ça vous pourrit...

Et dire que je les ai toujours connus les mêmes, ces Parisiens... frondeurs et enthousiastes, amateurs de clameurs au point de passer des huées aux *vivats*, et réciproquement, pour l'unique plaisir de crier... crédules et esprits forts en même temps... blagueurs et dupés... serviles et révoltés... Drôle de peuple tout de même.

* * *

Mes souvenirs remontent haut, comme tu penses. J'étais déjà plus qu'octogénaire à la révolution de 89...

Huit jours avant j'avais entendu des badauds acclamer Louis XVI, qui avait pris peut-être leurs effusions pour ce qu'elles ne valaient pas...

Quelque temps après, c'étaient les échos de la fête de la fédération qui venaient jusqu'à moi!...

Tu sais le reste?...

D'ici, j'ai suivi par bouffées toute l'histoire contemporaine...

Le Champ-de-Mars est tout près, et mes branches avaient si bien grimpé, que je voyais par-dessus les maisons...

* * *

Les revues!... une des passions du Parisien...

Mettez un panache sur un cheval... et vive N'importe Qui!...

Au fond, cela veut toujours dire :

— Vive nous! la nation invincible!

A force de le leur entendre répéter, j'avais fini par le croire à moitié. Quand l'homme au petit chapeau s'en revenait après Wagram ou Austerlitz, j'étais Chauvin comme eux...

. . . .

Seulement un jour...

* * *

Des régiments s'avançaient... Encore une revue, pensai-je à part moi... Il revient de quelque tournée triomphale.

Pourtant... bizarrerie!... Je ne reconnaissais pas les uniformes...

Je crois bien... C'étaient des Prussiens et des Cosaques!...

La fin du roman.

Il s'en amassa une foule, là bas, de l'autre côté de l'eau.

Je regardais toujours...

Ils commencèrent à apporter de la poudre... J'avais compris... Ils voulaient faire sauter le pont d'Iéna! ..

Oh! l'envers de la gloire!...

Leurs chevaux, le lendemain, me rongeaient l'écorce .. Je fus comme la France... Je faillis en mourir!...

Ce fut le tour, après, de la révolution de Juillet.

Il y avait des Suisses à la caserne de Babylone...

Ça me valut pas mal de balles à travers le corps... *item* en Février.

Tout ça entremêlé de feux d'artifice et de lampions.

On se battait pour ceci la veille; on illuminait le lendemain pour celui-là... *Et vice versâ.*

Si tu savais le drôle d'effet que cela produit quand on contemple ces soubresauts du rivage!...

Et puis, plus un moment de repos...

Tantôt on me coupait les racines pour creuser un égout... tantot c'étaient les tuyaux de gaz aux émanations mortelles.

Empoisonné par ci... mutilé par là...

Sans compter ce qu'il fallait entendre du matin au soir.

Dans ce quartier-ci, ils sont particulièrement agaçants avec leurs chansons populaires.

Le gamin qui passe a toujours quelque odieux refrain à la mode.

Et comme il passe mille gamins, c'est mille fois dans la journée qu'il faut subir la même ineptie.

Car c'est toujours d'un bête... Sous ce rapport les époques se suivent en se ressemblant.

* * *

Malgré tout cela, on est lâche.

On tient à ses habitudes, on tient à sa peau.

J'avais beau être sur la route du cimetière et voir défiler sans relâche des corbillards qui avaient l'air de me dire :

— Chacun son tour!

C'est égal, je me cramponnais à la vie. J'avais été malade... un savant était venu me traiter par ce fameux système de badigeonnage que tu as vu fleurir il y a cinq ou six ans.

Pauvre savant, qui se figurait que cela servait à quelque chose!... Au fait, si... à lui faire toucher son traitement.

* * *

Moi, j'avais résisté... même à ses soins...

Ce qui devait me valoir l'honneur d'assister aux horreurs que tu sais...

Le second jour du bombardement, un éclat d'obus m'enleva la cime. J'en ai reçu trois... Si bien

qu'on a dédaigné de me scier quand le bois a manqué...

C'étaient tout de même des Français qui devaient m'achever!

Ils avaient, pendant la Commune, fait une barricade à mes pieds... J'ai été criblé. C'est trop lugubre à voir, les amputés. On me fait disparaître... Tant pis pour les blessés!... C'est la règle.

Je ne sais pas ce que l'avenir réserve à mon successeur, ce petit échalas qui attend là-bas les pieds dans une motte de terre.

Mais je doute que ce soit plus gai...

Eh bien, non! réflexion faite... je ne regrette plus du tout de déménager.

Voilà le reste de ma sève qui s'en va... mes forces... Je...

Passant inconnu, pardon de mon bavardage et merci encore!...

Je souhaite que vous sachiez un peu mieux... ce que... vous... voulez... Pauvre pays!... Bonsoir!

* * *

La voix se tut.

Les lanternes s'étaient allumées; la nuit était venue tout à fait...

Et je m'éloignai, me demandant de quelle hallucination je venais d'être le jouet.

PIERRE VÉRON.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

LOMBARD DE LANGRES

(Suite)

Après avoir révoqué en doute la phrase fameuse attribuée au chevalier d'Assas, et après avoir reproduit, comme nous l'avons vu, la version généralement reçue, Lombard ajoute :

« A présent, d'après ma conviction, je dis : Le chevalier d'Assas n'entra pas seul dans le bois, mais il y entra avec un nommé Dubois, sergent de sa compagnie. Il n'y entra pas pour le fouiller de peur de surprise; il y fut conduit pour autre chose. Il ne cria pas : Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis! Ce fut Dubois qui cria : A nous, Auvergne, ce sont les ennemis! D'Assas ne tomba pas mort sur-le-champ, ce fut Dubois qui tomba mort; car le chevalier d'Assas, comme on le transportait au camp, eut encore le temps d'en faire l'aveu. »

Cette rectification, notre chroniqueur la tenait de son père, ancien sergent-major au régiment d'Auvergne, qui répétait sans cesse, lorsqu'on donna une publicité tardive (quinze ans après), à ce trait de courage :

« Mais j'étais à Clostercamp, j'étais près de Dubois, j'ai entendu le cri, j'ai couru comme mes camarades, et j'ai ouï le chevalier d'Assas nous dire : « Enfants! ce n'est pas moi, c'est Dubois qui a crié. »

Lombard fut quelque temps ambassadeur en Hollande; comme tous nos compatriotes, il en est revenu avec une grande estime du caractère des Hollandais, de leur probité, de leur esprit national; car, de son temps comme du nôtre, les vrais patriotes étaient rares en France :

« Chez eux, dit-il, des établissements publics, convenablement dotés, sagement administrés, sont ouverts à tous les âges, à tous les nécessiteux. C'est là qu'il est interdit de mendier, et qu'un mendiant est véritablement un lâche. Quand vous faites disparaître la mendicité, que de crimes de moins dans un Etat! En France, cela ne se peut pas. — C'est que jusqu'à présent vous n'y avez eu que le despotisme ou des factions, et point d'esprit national. »

A défaut d'esprit national, il y avait encore chez les généraux de ce temps-là le sentiment de la discipline qui fait seul les armées. S'il eût vécu en 1870, Pichegru n'aurait pas laissé commuer en deux ans de prison la peine de mort prononcée contre les fuyards du combat de Châtillon. Et il n'en était pas moins estimé de tous :

« Pichegru, quand j'arrivai en Hollande, y était encore adoré; à la vérité, les antistathoudériens lui avaient tendu les bras et facilité son entrée dans le pays; mais sa modération dans la conquête et la discipline sévère qu'il avait su maintenir dans une armée dénuée de tout lui avaient concilié l'amour et l'estime de chacun.

« Dans le fort d'un hiver rigoureux, après avoir passé le Mordeck sur la glace, ses soldats, l'habit en lambeaux, le pantalon usé, sans souliers, les jambes et les pieds entortillés de foin, n'ayant dans la poche que du papier dont ils ne pouvaient faire usage chez l'étranger, et pressés par mille besoins, ne se permirent pas la plus légère entreprise sur la propriété d'autrui. Un seul vol fut commis. En traversant une *kermesse*, un grenadier, qui avait perdu son bonnet, voulant se garantir d'un froid cuisant, prend un mouchoir étalé sur le devant d'une boutique, s'en enveloppe la tête et passe son chemin sans le payer; il est aperçu, un conseil de guerre est convoqué, et le coupable est condamné à passer par les armes. Les autorités accourent vers le général en chef et lui demandent grâce. — Volontiers, leur dit Pichegru; mais si ce soir la ville est au pillage, rappelez-vous, messieurs, que c'est vous qui l'aurez voulu. Le soldat subit son jugement. »

Donnons encore une historiette, qui est un petit bijou, et qui date de l'époque où Lombard, rentré dans la vie privée, méditait à loisir sur l'instabilité des choses et sur l'ingratitude des hommes :

« Je travaillais au coin de mon feu, le dos du côté de la porte. On entre, et avant que de m'être retourné, j'entends ces paroles, prononcées à voix haute : « Laissez-moi! Que venez-vous faire ici? Allez-vous-en! » Je regarde : c'était une femme de soixante-douze à soixante-quinze ans. Elle me répéta encore du même ton et en me fixant : « Laissez-moi! Allez-vous-en! » — Mais, madame..... — Mais, monsieur, ce sont les douces paroles dont il vous a plu de me régaler la première et unique fois que j'ai eu l'honneur de me présenter à Votre Excellence. — Madame, je ne me rappelle pas..... — En attendant que monsieur se rappelle son urbanité, il voudra bien permettre que je prenne un siége, car il ne me paraît pas plus empressé de m'en offrir un à Paris qu'à La Haye. — Quoi! madame, je vous ai reçue de la sorte à La Haye? — Je suis rancuneuse; si monsieur l'a oublié, moi, je m'en souviendrai longtemps. Allons, monsieur, je suis vieille, commencez par m'embrasser, et l'explication suivra. A présent, regardez-moi bien. — Je vous proteste, madame, que je n'ai pas l'honneur de vous remettre. — Je suis madame la comtesse de Monmonnier; j'étais émigrée, la misère était venue, le besoin se faisait sentir; je résolus d'aller vous trouver. On me prévint que vous étiez brusque, oui, très-brusque; voyez ce que c'est que d'être dépouillé des grandeurs! on entend la vérité. Raison de plus, dis-je, s'il est brusque, je ne hais pas ces gens-là; et me voilà cheminant vers l'hôtel de France. Le vieux Moreau, qui flairait un émigré d'une lieue, ne voulait pas me laisser pénétrer; mais ni votre concierge, ni vos factionnaires à moustaches, ni vous, monsieur le plénipotentiaire, ne me faisiez peur. Je m'informe adroitement du local; je prends mon temps, et, zeste, échappant à M. Moreau, d'un saut je franchis l'escalier et vous tombe sur le dos à peu près comme aujourd'hui.

« — Monsieur, vous dis-je, je suis émigrée.... — Laissez-moi! Que venez-vous faire ici? Allez-vous-en! — Monsieur, je suis émigrée; ce matin j'ai dépensé mon dernier florin, il ne me reste que ce petit couteau... — Ah! madame, pardon, je vous remets à présent. — C'est bien heureux .. Il ne me reste que ce petit couteau à lame d'or; achetez-le, s'il vous plaît; vous, monsieur, vous ne voudrez pas gagner sur moi. — Que j'ai de plaisir à vous revoir, madame! — Cela se conçoit... Vous prenez mon couteau et me le payez bien au delà de sa valeur. Je prends votre or, je vous remercie et vous fais mon humble révérence. Vous ne daignâtes pas seulement me reconduire jusqu'à la porte de votre cabinet; cette politesse n'eût rien gâté. J'espère qu'aujourd'hui vous serez plus honnête... A peine étais-je à cent pas de chez vous, sous les arbres du *Spewe*, que je suis abordée par un jeune homme, qui me remet mon couteau, roulé dans une feuille de papier, et s'éloigne. Je lis sur ce papier : « Ne revenez plus, ne m'écrivez pas; mais, quand le peu d'or que je vous ai prêté touchera à sa fin, faites-moi, par quelqu'un de confiance, représenter le petit couteau. »

« Monsieur, voilà encore le papier où ces mots sont écrits; je le garde; quant à votre argent, le voici; pour ce qui est des intérêts, je vous dirai tout bonnement que je ne suis pas assez riche pour vous en tenir compte; car vous saurez que, moyennant pension modique, je suis logée à l'hospice de Sainte-Perrine-de-Chaillot. Mais il y a manière de s'arranger : tous les quinze jours en été, et tous les mois en hiver, je vous apporterai moi-même, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me retirer de ce monde, une douzaine d'œufs frais; et, découvrant un petit panier : Voilà mon premier quartier; monsieur voudra bien m'en donner quittance. »

« La visite de Mme de Monmonnier me fit plus de bien que toutes les turpitudes que j'avais essuyées ne m'avaient fait de mal. En fouillant beaucoup, ne désespérez pas de trouver un peu de reconnaissance. »

Voici quelques détails intéressants sur Chaumette, qui était procureur de la Commune en 1793. Ils nous découvrent les racines de l'idée communale de 1871 :

« Il fut le grand ordonnateur de la fête de la Raison qu'il fit célébrer dans l'église de Notre-Dame, et d'une autre fête, non moins somptueuse, en commémoration de la liberté des noirs, dont plusieurs eurent la satisfaction de danser une sarabande à la mode de leur pays, en face du maître-autel de la cathédrale, dans laquelle on avait élevé un théâtre à cet effet.

« Les paroles inconsidérées de Chaumette hâtèrent sa fin autant et plus que ses fureurs et ses extravagances. Dirigeant tous les comités révolutionnaires de Paris; se permettant d'envoyer des instructions dans les départements; enchérissant sur les horreurs de la Convention; ajoutant, par ses commentaires, à la loi des suspects, il se crut une puissance et se permit de dire hautement que, la Convention étant inhabile à gouverner, il fallait municipaliser la France entière, et que la municipalité de Paris fût le point central où le gouvernement viendrait aboutir.

« La fin de son ami Hébert, *le père Duchesne*, qui venait d'être envoyé à l'échafaud, l'épouvanta. Il s'entoura aussitôt de tous les membres de tous les comités révolutionnaires de Paris, pour leur faire entendre qu'il était urgent de mettre à exécution son projet municipal. Mais le jour même de ce conciliabule, il fut arrêté et renfermé au Luxembourg. Quand il entra dans cette prison, tous les détenus, dont aucun n'ignorait qu'il avait tracé de sa main les traits sans nombre auxquels un suspect devait être reconnu, s'avancèrent à sa rencontre, et se montrant du doigt les uns les autres, ils lui dirent : « Je suis suspect, tu es suspect, il est suspect, nous sommes suspects. »

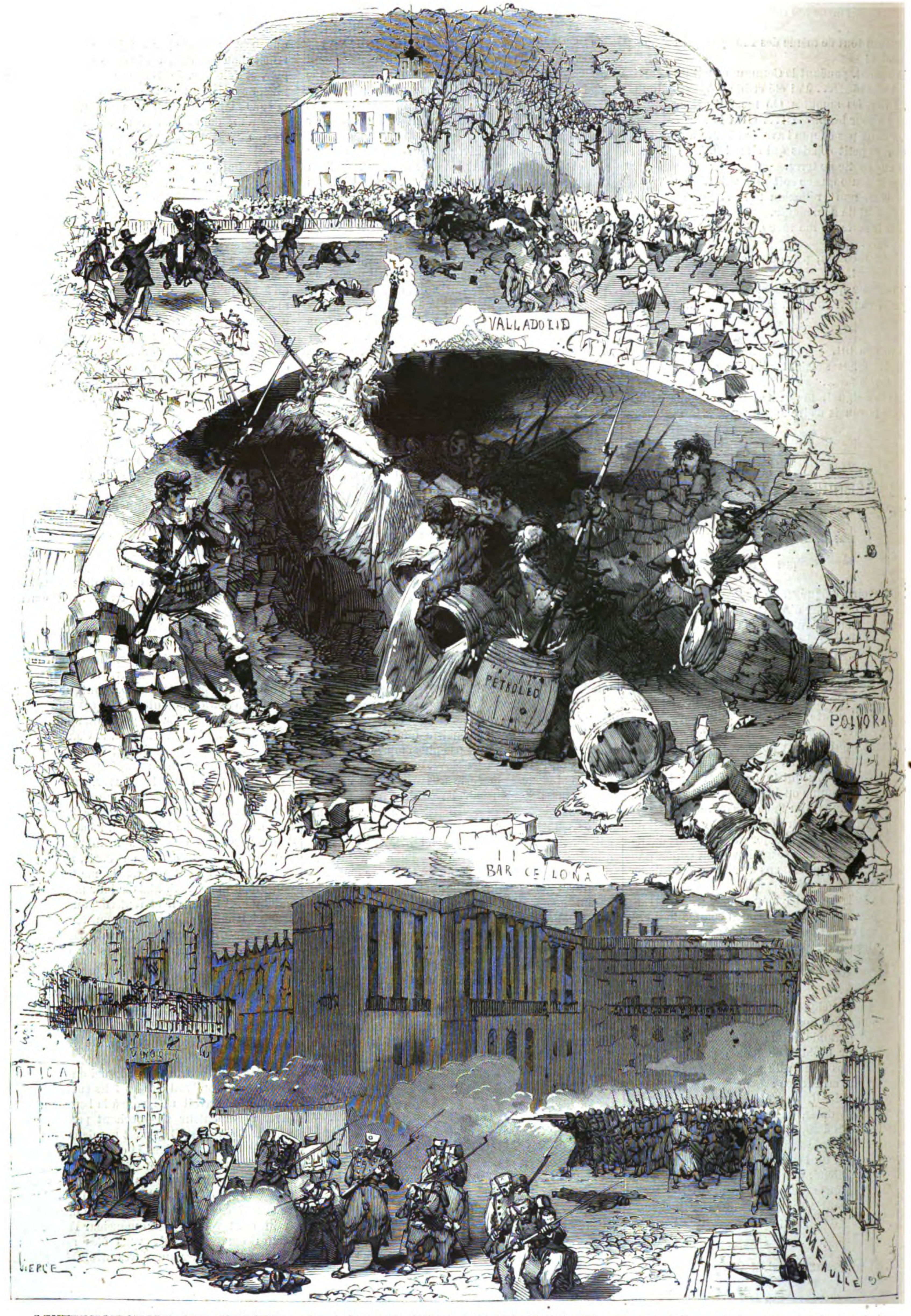
« Traduit au tribunal révolutionnaire, le 13 avril 1794, il fut condamné et exécuté le même jour.

Parlant du courage avec lequel on mourait sous la Terreur, Lombard cite les faits suivants :

« Vrillotte avait une rose à la bouche (c'était en hiver); l'exécuteur s'approchant pour le garrotter veut la lui ôter : « Cela n'est pas dans l'arrêt, » dit-il. Et la rose tomba dans la cuve avec sa tête.

« Faisant partie d'une nombreuse *fournée*, et réservé pour passer un des derniers, un condamné aperçoit sur l'échafaud une haute pile d'habits qu'on venait d'ôter à ceux qui l'avaient précédé : « Au train dont vous y allez, monsieur l'exécuteur des hautes œuvres, dit-il, vous êtes sans contredit l'homme de France qui devez avoir la plus belle garde-robe. »

« Je ne cite que des faits qui sont à ma connaissance, que je tiens de témoins ou de personnes dignes de foi, et ne vais point chercher ces particularités dans des recueils : le nombre en serait infini.



L'INTERNATIONALE EN ESPAGNE. — Les événements de Barcelone et de Valladolid. — (Dessin de M. Vierge, d'après les croquis de M. Urrabiéta.)



MARGUERITE A L'ÉGLISE. — Tableau d'Ary Scheffer, de la collection Paturle. — (Dessin de M. Duvivier.)

« Le duc d'Orléans mourut avec beaucoup de fermeté. Dans ses derniers moments, il montra d'autant plus de courage qu'il est à croire qu'il ne s'attendait pas au coup dont il fut frappé. Quand de Marseille, où il avait été acquitté par le tribunal de cette ville, on le fit venir à Paris pour le juger une seconde fois, un des agents du tribunal révolutionnaire passa avec lui la nuit à la Conciergerie, où il lui donna à entendre qu'il ne paraîtrait devant les juges que pour la forme, et qu'il serait mis en liberté. Le lendemain, le duc d'Orléans, auquel le président et l'accusateur public avaient à peine adressé une question, entendant les jurés déclarer à l'unanimité qu'il avait mérité la mort pour avoir conspiré contre la République, acheva de prendre une prise de tabac qu'il tenait dans ses doigts, et dit, en refermant sa boîte : « Allons, je vois bien que c'est un parti pris. » En le conduisant au supplice, on arrêta la voiture devant son palais ; et comme les huées redoublaient, il leva les épaules et dit froidement : « Ils m'applaudirent. » Je ne vois pas qu'à son sujet on ait consigné nulle part un fait assez remarquable. Lors du procès de Louis XVI, le duc d'Orléans, sur le point d'entrer dans la salle de la Convention, fut accosté par des gens mal mis, ayant l'accent du Midi, qui lui dirent d'un air menaçant, en lui frappant sur l'épaule : « Ou sa tête, ou la tienne. » Ils eurent l'une et l'autre. »

DESORDRES A VALLADOLID ET A BARCELONE

Voir page 136.

Valladolid et Barcelone ont été dernièrement le théâtre de désordres regrettables.

A Valladolid, les élèves de l'école d'artillerie avaient profité de l'heure où les étudiants de l'université se rendaient à la promenade publique, pour les insulter, et alors commença une lutte corps-à-corps. Les élèves de l'école, qui avaient fini par tirer leurs sabres, blessèrent un grand nombre et tuèrent une dizaine d'étudiants.

Le gouverneur civil ne fut pas écouté par les élèves, et on dit même qu'il fut maltraité.

L'émeute de Barcelone a un caractère beaucoup plus grave, et on croit que l'Internationale y a joué un rôle actif.

On a prétexté la rénovation des impôts ou droits d'entrées, pour faire une démonstration contre le gouvernement actuel.

La place de San Jaime a été le lieu choisi par les communeux de l'Espagne, pour faire le coup de feu avec les forces du gouvernement. Le pétrole même a été mis en œuvre par eux.

La lutte n'a pas duré moins de trois jours.

COURRIER DU PALAIS

Les causes qui ont été soumises depuis une semaine à la juridiction militaire n'offrant plus un intérêt exceptionnel, je ne vous en parle que pour mémoire, car c'est seulement le 7 mars que viendra devant le 6e conseil de guerre séant à Versailles l'affaire des victimes de la rue Haxo. Le docteur Goupil, âgé de trente-deux ans, a comparu devant le 4e conseil pour répondre à deux accusations distinctes : la première, relative à la part qu'il avait prise à la tentative du 31 octobre, et la seconde, qui se rapporte aux événements de la Commune. L'accusé, nommé membre de la Commune, aurait usurpé les fonctions de délégué à l'instruction publique; puis il aurait ordonné et dirigé une perquisition dans l'établissement des pères jésuites de la rue de Sèvres. Il aurait fait arrêter les deux pères Olivain et Lambert. Le docteur Goupil avait donné sa démission dans le courant du mois d'avril, et il s'était retiré à Mayenne pour échapper aux persécutions de ses anciens collègues. Il affirme que, précisément il avait encouru leur disgrâce, parce qu'il voulait s'opposer aux persécutions que l'on faisait subir aux membres du clergé. Les deux malheureux pères jésuites ont été fusillés le 25 mai.

L'accusé, qui avait expliqué, par des intentions conciliatrices, son rôle dans la journée du 31 octobre, a été condamné à deux années d'emprisonnement. A l'audience suivante, il paraissait au désespoir, et il renonçait à se défendre. « Le bagne ou la prison, disait-il, c'est tout un pour moi; je n'ai plus besoin de lutter. » Les observations bienveillantes de Me Pinvert, son défenseur, l'ont pourtant décidé à expliquer sa conduite sous la Commune, et c'est encore par ses intentions qu'il se justifie. Une seconde condamnation à cinq années d'emprisonnement a été prononcée contre lui, et alors de grosses larmes ont roulé dans ses yeux. — Sa femme et ses enfants étaient dans l'auditoire; il les voyait.

Peu à peu les escrocs brillants, les aventuriers ingénieux commencent à reparaître, témoin ce beau jeune homme qui pendant six mois a parcouru à peu près toute la France, la Belgique, l'Italie et une partie de l'Allemagne, menant la vie d'un grand seigneur, trouvant partout des amis agréables, des protecteurs bien placés, des caisses qui s'ouvraient sur sa demande comme autrefois la grotte des quarante voleurs des *Mille et une nuits*, quand on savait prononcer : *Césame, ouvre-toi!* Fêtes brillantes, bals, soirées, parties de chasse, il trouvait tout à souhait, il gagnait cent mille francs à Bade, il perdait dix mille francs à Spa, il n'en paraissait ni plus pauvre ni plus riche, il allait toujours devant lui. Il se faisait appeler tantôt le marquis de Tarente, tantôt le comte de Beaumont; il signait des traites et il les escomptait facilement. Qui se serait défié de ce jeune homme de vingt et un ans, qui portait parfois et portait bien l'uniforme de capitaine des chasseurs à cheval, qui avait été, disait-il, prisonnier de guerre en Allemagne, qui s'était évadé, et qui avait à raconter les aventures les plus romanesques? Devant le tribunal correctionnel, le masque tombe, le héros s'évanouit, et il reste le fils d'un honnête épicier des environs de Paris, qui, pendant la guerre, ne s'était jamais élevé au-dessus du grade de sous-officier. Il aura cinq ans pour réfléchir en prison au peu de solidité des grandeurs que l'on se confère à soi-même.

Et des maris qui maltraitent leurs femmes? Nous en avons vu deux que le tribunal a sévèrement condamnés. L'un est un simple petit tailleur qui, prétendait corriger son épouse en lui donnant des coups de merlin sur la tête, et qui plantait un clou dans la muraille en disant, avec un grand sang-froid : — C'est pour te pendre comme on me l'a conseillé! La pauvre femme, épouvantée, et qui n'avait pourtant commis d'autre crime que de ne pas confectionner assez vite les blouses que son seigneur et maître lui avait données à coudre, s'échappait pour aller se réfugier chez une voisine, et le mari furieux la poursuivait encore dans cet asile.

L'autre mari féroce, a assommé sa femme ; il lui a porté sur la tête un coup qui l'a étendue sans mouvement; c'est par une sorte de miracle qu'elle a pu être rappelée à la vie.

Non, en vérité, la chronique judiciaire de cette semaine n'avait rien de bien intéressant, rien de bien gai surtout. L'histoire d'une maison de jeu ouverte clandestinement dans une rue déserte des Batignolles, commençait pourtant assez bien. Toutes les précautions les plus ingénieuses avaient été prises pour arrêter une descente de police. Pour arriver à la salle de jeu, il fallait nécessairement passer sur un pont, et le pont était machiné comme un décor de féerie; il disparaissait en un clin d'œil. Tout était prévu, même la possibilité d'un long siége, car on avait entassé dans cette forteresse autant de provisions de bouche que de jeux de cartes. Mais la police a aussi ses machinistes, qui jetèrent sur l'abîme un pont volant tout préparé, de sorte que les agents firent irruption dans la salle avant même que leur approche eût été signalée.

Tout le reste rentre dans le domaine du banal; la compagnie était, comme c'est l'usage, composée de joueurs d'une habileté quelque peu extraordinaire et de pauvres victimes qui perdent toujours; on perdait dans ce tripot des sommes qui parfois se sont élevées jusqu'à 2 000 francs! Le directeur de l'établissement, un pâtissier, a été condamné à deux mois de prison, et son homme de confiance, qui remplissait là les fonctions de croupier, a entendu prononcer contre lui un mois de la même peine.

C'est de Rouen que je vous adresse ces dernières lignes. Aujourd'hui ont commencé les débats de l'affaire de M. Janvier-de-La-Motte, ancien préfet de l'Eure; à côté de lui sont assis sur le banc de l'accusation, l'architecte de la ville d'Evreux, l'ex-agent voyer en chef du département, et le maire d'une commune de l'arrondissement d'Evreux. Cette première audience a duré près de neuf heures et les interrogatoires ne sont pas terminés, de sorte que je ne pourrais vous donner une idée complète du système de la défense. C'est Me Lachaud qui doit plaider pour l'accusé principal.

Oh! rassurez-vous! vous ne perdrez rien à attendre. L'acte d'accusation et l'arrêt de renvoi ont exigé trois heures de lecture, et le verdict ne pourra très-probablement pas être rendu avant dix jours. Cent cinquante témoins sont cités et comparaîtront: il y a parmi eux des ministres anciens et nouveaux, des ex-sénateurs, des députés, des financiers célèbres.

Vous voyez que je pourrai être très-complet dans une prochaine chronique.

PETIT-JEAN.

LE CAVEAU

Le Caveau a tenu bon pendant le siége, et il a, sans broncher, publié son 38e volume.

Cette année, la chanson a suivi le courant patriotique; elle a mis en couplets le siége, la garde nationale, la viande de cheval et le plan Trochu. La Commune, l'Internationale, notre indifférence morale, notre manie de renversement sont aussi tour à tour chansonnées. La matière était assez riche pour tenter la verve.

On s'en aperçoit en voyant M. Grangé dire aux Parisiens sur l'air du *Calife de Bagdad* :

Ces souverains, que l'on dégomme,
A nos dépens sont renversés;
Vous les brisez, mais c'est, en somme,
Nous qui payons les pots cassés.
Bientôt, du chef dont on se lasse,
Un autre vient prendre la place;
Du trône on change le velours,
Et c'est nous qui payons toujours!

Puis, lorsqu'ainsi chacun s'exerce
A tout changer, tout mettre à bas,
Vous prétendez que le commerce
Et les travaux ne marchent pas.
Mais sapristi! de la logique!
C'est votre ardeur démagogique
Qui fait chômer ville et faubourgs,
Et c'est nous qui payons toujours!

N'oublions pas non plus ces trois couplets de Gaville qui dépeignent très-comiquement un type assez commun :

Puis entre nous, pourquoi le taire,
A mon destin me résignant,
Conservateur par caractère,
J'aime être du parti régnant.
Ne l'ayant pas, faut il donc que je feigne
Un esprit frondeur et taquin?
C'est la République qui règne,
Voilà pourquoi je suis républicain.

Et puis les rois sont bons apôtres,
Les empereurs sont bons enfants,
On peut railler les uns, les autres,
Sans courir de dangers bien grands;
Mais les Brutus de se venger se vantent,
Et, dût-on me trouver mesquin...,
Les républicains m'épouvantent...,
Voilà pourquoi, etc.

Puis des pouvoirs héréditaires
Tous les partisans radicaux
Sont traités de retardataires,
De perruques, de rococos.
Or, mieux encor vaut que l'on s'en détache :
Et passer pour un arlequin,
Que pour une vieille ganache,
Voilà pourquoi, etc.

On pourrait en citer bien d'autres, signés Protat, Poincloud, Saint-Germain, Lagoguée, etc., mais il faut savoir nous borner, et, tout en constatant la vitalité des membres du Caveau, regretter avec eux la perte d'une de leurs gloires, Félix Mahiet de la Chesneraye, dont les œuvres honoreront toujours cette antique et joyeuse corporation.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *Turcaret.* — ALCAZAR : *Lou Tambourinairé provençau.* — A propos du dernier livre de Louis Bouilhet.

La Comédie-Française, à l'heure où ce journal paraîtra, aura probablement donné la reprise de *Turcaret*, annoncée depuis si longtemps. Je ne doute pas du succès de cette pièce impitoyable, sèche, effrontée, qui semble avoir été écrite sur le coffre-fort d'un traitant. Mme Arnould-Plessy s'y montrera, dit-on, sous un jour tout nouveau, et le plus grand succès attend Bressant dans le rôle sémillant du marquis.

Il y a quatre ans, je me trouvais en Provence, mêlé à un certain nombre de mes confrères de la presse, invités comme moi à des fêtes données par les *félibres* Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Roumanille, Anselme Mathieu, Louis Roumieux. Le siége de ces fêtes se déplaçait tous les jours : on déjeunait à Avignon, on dînait à Beaucaire, on allait au bal à Arles. Partout on récitait des vers, tantôt à l'ombre de quelques arceaux romains en ruine, tantôt sous une treille criblée de joyeux rayons de soleil; et l'on buvait aux Muses immortelles avec l'excellent vin pourpré du Château-Neuf-du-Pape. C'était charmant et rassurant. Un jour, dans la petite ville de Saint-Remy, tout auprès de la fontaine surmontée du buste de Nostradamus en bonnet carré, Mistral, avec qui je me promenais, me dit à brûle-pourpoint : — « Connaissez-vous l'Académie d'Aix ? »

Je lui répondis, non sans quelque étonnement, qu'à mon grand regret je ne connaissais pas plus l'Académie d'Aix que les autres Académies de la Provence. L'auteur de *Mireille* continua : « Vous auriez pu entendre parler de celle-là; elle fait beaucoup plus de bruit que les autres... beaucoup plus de bruit! » Et il souriait d'un air singulier. — « Qu'est-ce donc que les académiciens d'Aix ont de particulier ? » repris-je assez intrigué. — « Oh ! ce sont des académiciens uniques dans leur genre! dit Mistral; du reste, il en arrive demain ici une dizaine, à l'occasion des courses de taureaux; vous les verrez... Je ne vous dis que cela, vous les verrez! » Il ne fut pas possible d'en tirer autre chose sur le moment.

Il y avait, en effet, le lendemain, une course de taureaux à Saint-Rémy, c'est-à-dire aux portes de Saint-Rémy.

Dès le matin, je vis arriver dans des tourbillons de poussière plusieurs taureaux de la Camargue, suivis, escortés et aiguillonnés par de hardis *picadors* à cheval et armés de longs tridents de fer. Parmi eux, je reconnus M. Saint-René Taillandier fils. La *corrida* eut lieu dans un champ transformé en arène à l'aide de palissades et de charrettes. Sur une estrade se tenaient d'étranges musiciens, tapant du tambourin et soufflant du galoubet; ces deux instruments, se mariant avec un charme original et gai, me reportaient au temps du roi René. « Eh bien! qu'en dites-vous? s'écria tout à coup Frédéric Mistral en me frappant sur l'épaule, *ce sont nos académiciens d'Aix!* »

Des académiciens? Vraiment, oui. Aix, laissant les grandes villes avoir des académies de savants, d'archéologues et de géologues, Aix, la riante et belle, se contente d'une académie de *tambourinaires*. Quel exemple et quelle aimable philosophie! Et comme les discours de réception sont faciles dans cette académie-là!

C'est donc un académicien qui est venu se produire cette semaine à l'Alcazar. M. Philippe Buisson, grave comme M. Patin ou comme M. Duvergier de Hauranne, a paru avec son tambourin au côté, long et enrubanné, semblable au berger musicien que Lancret fait se découper sur un fond de feuillage dans son tableau de la Camargo. M. Buisson a étonné d'abord et intéressé ensuite. Tout le monde, en sortant, fredonnait les jolis airs de la Provence.

J'étais absent de Paris lors de la première représentation de *Mademoiselle Aïssé*, le drame posthume de Louis Bouilhet. J'en eus d'autant plus de regret que Bouilhet était un de mes amis, quoique nous ne nous rencontrions qu'à d'assez longs intervalles, car on sait qu'il habitait plus fréquemment la province que Paris. Mais nous nous étions connus avant *Madame de Montarcy*, alors qu'il n'était qu'un simple répétiteur, donnant des leçons le jour, et s'essayant pendant la nuit à la poésie. On ne pouvait faire autrement que de l'aimer à première vue : tout était franchise en lui, force, simplicité, courage. Il était d'une haute taille et vigoureusement constitué, le front découvert, le regard assuré, tout le contraire de l'idée que le vulgaire se fait d'un Normand. Il l'était bien, cependant, mais taillé sur le patron des anciens compagnons de Guillaume le Conquérant. Il avait été élevé sur la côte d'Ingouville; puis il avait terminé ses études à Rouen, où il s'était lié d'une solide amitié avec Gustave Flaubert.

Mon intention n'est pas de raconter en détail cette existence si droite, que deux volumes de vers et cinq drames ont suffi à remplir. Je ne veux qu'attirer l'attention sur ses *Dernières chansons* publiées aujourd'hui; elles disent un Bouilhet intime, peu connu, quoique soupçonné, une âme tendre jusqu'à la désespérance, un esprit fier jusqu'à la révolte. Elles affirment dans un accent suprême un poëte auquel il n'a manqué que peu de chose pour occuper le premier rang. Une préface de M. Flaubert, remplie d'émotion, met à son point ce talent sympathique.

Louis Bouilhet fut un des rares desservants de la littérature pour elle-même, — écrit Gustave Flaubert, — derniers fanatiques d'une religion près de s'éteindre, ou éteinte. « Génie de second ordre! dira-t-on. Mais ceux du quatrième ne sont pas maintenant si communs. Regardez comme le désert s'élargit! Un souffle de bêtise, une trombe de vulgarité, nous enveloppe prêt à recouvrir toute élévation, toute délicatesse. On se sent heureux de ne plus respecter les grands hommes, et peut-être allons-nous perdre avec la tradition littéraire ce je ne sais quoi d'aérien qui mettait dans la vie quelque chose de plus haut qu'elle. Pour faire des œuvres durables, il ne faut pas rire de la gloire. Un peu d'esprit se gagne par la culture de l'imagination, et beaucoup de noblesse dans le spectacle des belles choses. »

A coup sûr, voilà qui est fort bien pensé et fort bien exprimé. Cela me fait regretter de trouver çà et là dans cette même préface quelques assertions bizarres, détonnantes, hors de propos, des théories, ou plutôt des affirmations qui auraient besoin d'être expliquées. C'est ainsi que je relève ces passages : « Il haïssait les discours d'Académie, *les apostrophes à Dieu*, les conseils au peuple, ce qui sent l'égout, ce qui pue la vanille, la poésie de bouzingot et la littérature talon rouge, le genre pontifical et le genre chemisier... Beaucoup d'élégances lui étaient absolument étrangères, *telles que l'idolâtrie du 17e siècle*, l'admiration du style de Calvin... Il avait en horreur le faux bon goût, *toutes les discussions sur le Beau*, le caquetage de la critique. *Il se serait pendu plutôt que d'écrire une préface.* » Il y a là-dedans des choses que je ne comprends pas.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Ouverture prochaine du Théâtre-Italien. — THÉATRE DE L'OPÉRA : reprise d'*Hamlet* pour les débuts de Mlle Sessi; Reprise de *Don Juan.* — OPÉRA-COMIQUE : début de Mme Prelly dans *Fra Diavolo.*

Mozart peut bien attendre; car les dieux ne sont point comme Louis XIV, qui n'était, d'ailleurs, qu'un demi-dieu. Là-haut, très-haut, dans l'Olympe d'où ils s'ennuient à nous regarder, le temps n'existe pas; ce n'a jamais été hier, ce ne sera jamais demain, c'est toujours et pour toujours *maintenant*.

Soit, mon cher lecteur, une manière mythologique de dire que l'Opéra Comique ayant donné les *Noces de Figaro* de Mozart (et avec un réel succès), nous n'en pourrons dire notre avis aujourd'hui. Nous avons trop de dettes à payer au passé; et notre prétention est, d'ailleurs, de tenir le compte exact de tous les événements qui intéressent l'oreille du dilettante. C'est aussi de la sorte qu'il faut procéder dans un recueil qui vise à l'honneur de la reliure, et que plus tard les curieux pourraient s'aviser de consulter.

A vrai dire, notre Paris, pris les armes à la main deux fois dans la même année, ne s'en porte guère plus mal en ce qui concerne la musique. Deux théâtres seulement nous manquaient dans ces derniers temps, le Théâtre-Lyrique et les Italiens.

Voilà les Italiens qui annoncent leur prochaine ouverture. La saison durera trois mois; elle sera défrayée par une troupe plus que sortable pour avoir été rassemblée à la hâte et faite d'éléments disparates comme notre malheureuse mais valeureuse armée de la Loire. Sur le tableau qui en a été publié on lit les noms de Mmes Sass, Trebelli et Penco, de MM. Nicolini, Delle-Sedie, Gardoni, Verger, etc...

De plus, l'administration, par une affiche où elle nous fait ses confidences, dit qu'elle *espère* engager Mme Alboni et M. Fraschini. Espérons avec elle.

Ce dont nos lecteurs des départements se réjouiront, c'est d'apprendre que le Théâtre-Italien continuera ses exercices pendant toute la durée de mai, qui est justement le mois des excursions à Paris.

Mais nous avions promis de liquider le passé, et voilà que nous escomptons l'avenir! On gronde des commis de banque qui l'ont moins mérité.

— L'Opéra a repris *Hamlet* avec Faure, qui y est indispensable, et Mlle Sessi, qui a eu un succès honorable dans le rôle d'Ophélie.

Mlle Sessi a contre elle un accent germanique particulièrement pénible aux oreilles françaises. On nous dit qu'elle est Viennoise; il faut l'en féliciter, mais elle serait de Francfort-la-Choucroute qu'elle ne prononcerait pas plus gauchement... Je ne veux pas pousser la querelle au delà du raisonnable, car, après tout, Mlle Sessi est douée d'une vraie voix d'un timbre franc et d'une égalité remarquable. Elle a aussi à son actif de savoir le métier de cantatrice, et ainsi de ne point ressembler aux petites échappées de Conservatoire qu'on nous produit depuis quelques années. On ne lui doit donc aucune indulgence, et c'est en toute sincérité et d'un seul mot qu'on peut la juger en disant qu'elle a du talent.

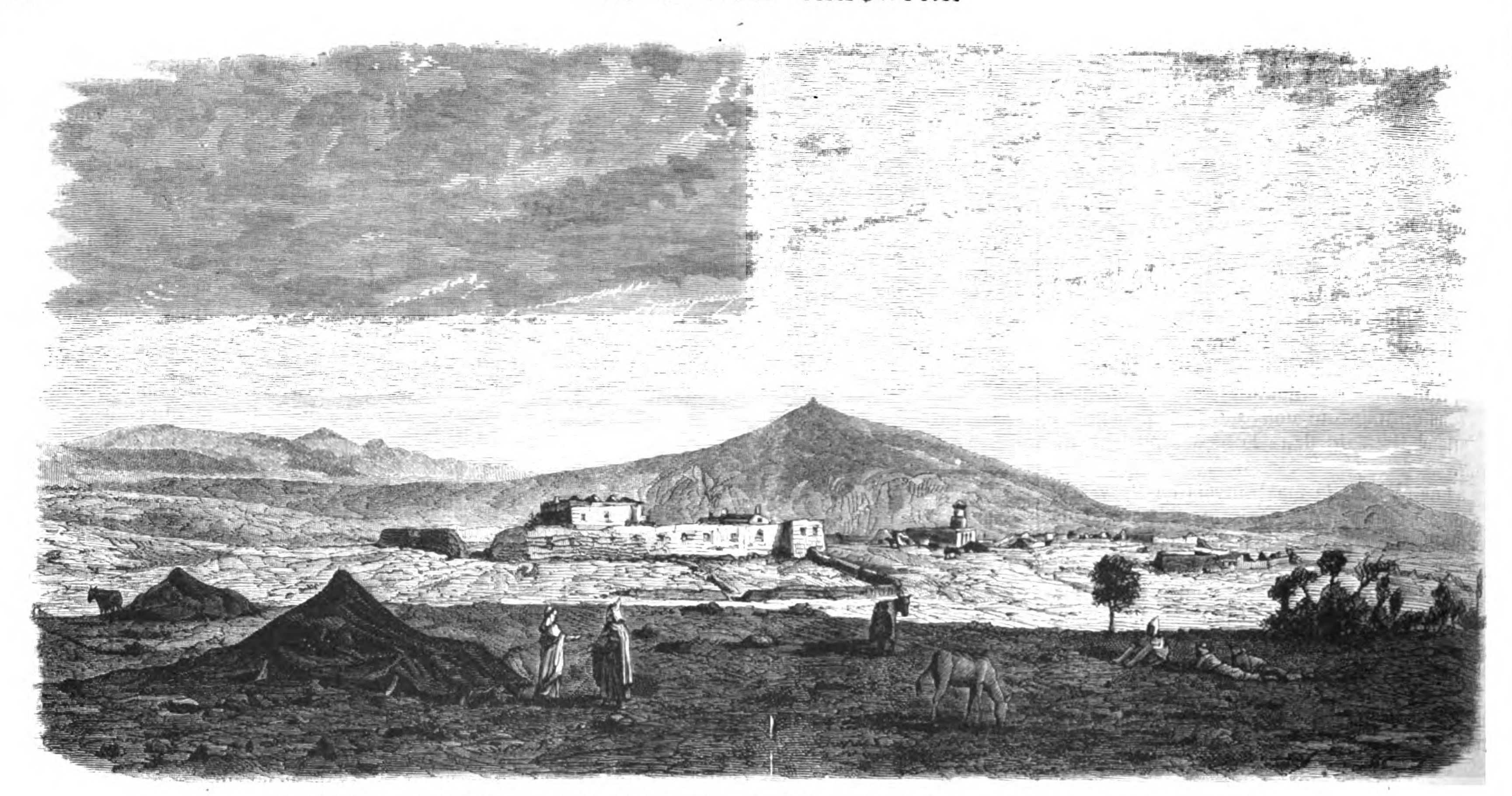
Par exemple, on irait trop loin en déclarant que Mlle Nilsson n'a point été regrettée une seule fois dans le cours de la soirée. Le parallèle serait à l'avantage de cette dernière; et si les deux gosiers étaient d'un mérite égal, Mlle Nilsson aurait encore pour elle le hasard de sa nature, qui a fait très-heureusement qu'elle ressemblât à l'Ophélie de Shakespeare telle qu'on aime à se la figurer.

Je ne sais si Mlle Sessi est définitivement engagée à l'Opéra, condamné au strict nécessaire et devant se priver de tout luxe avec ses pauvres six cent mille francs de subvention. Mais je mettrais mes deux mains au feu que Mlle Sessi chantera prochainement *Faust*, qui est une sorte de passe-partout servant de cadre à toutes les débutantes; *Faust*, qui est aussi un opéra rêveur et couleur clair de lune à l'usage des blondes.

Quant à Faure, toujours le même; très-soucieux de rendre son personnage sombre, et produisant un grand effet de saisissement; mais aussi sacrifiant à cette préoccupation le rhythme musical. Faure, dans ce rôle, est comédien pour les trois cinquièmes, et chanteur pour le reste. La passion de bien dire le tient à ce point que, pour souligner un mot et le mieux faire pénétrer dans l'oreille, il appuie sur toutes les syllabes, ralentit son débit ou le presse quand il lui plaît, et de la sorte rompt le fil mélodique. Le pauvre chef d'orchestre, obligé de le suivre, ne bat plus la mesure, mais dessine dans le vide de petits et de grands ronds avec la pointe de son archet. La vérité est que le gros du public n'est point sensible à ces incartades rhythmiques, qui peut-être il traite de « belle déclamation. »

Quelques jours auparavant, Faure, avec son compagnon Obin, nous avaient donné quelques bonnes représentations de *Don Juan*. Rien à en raconter, car tout s'y est passé comme de coutume; pas même un pauvre petit incident à nous mettre sous la plume!

— Une femme, qui n'était point destinée au théâtre, vient de passer d'un seul bond de son salon sur la scène de l'Opéra-Comique. Elle a débuté dans



ALGÉRIE. — Le borj Medjana, berceau de la grande famille des Mokrani. — (Dessin de M. E. Christol.)

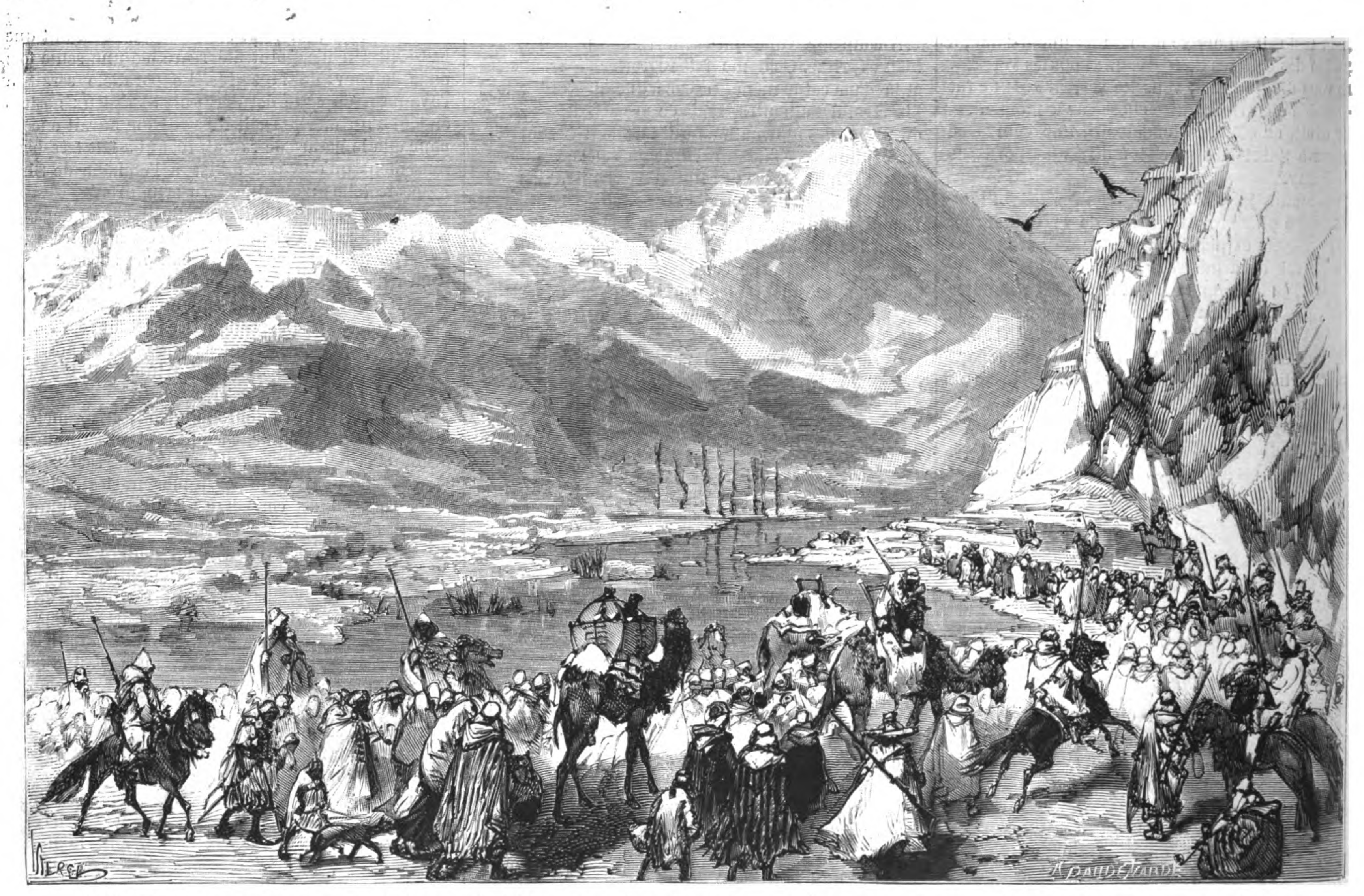
Fra-Diavolo sous le pseudonyme, presque diaphane, de Mme Prelly. Ces sortes de spectacles ravissent les badauds qui seraient férocement curieux d'assister à une trébuchade complète. Ils se figurent, ils espèrent que la débutante va manquer de mémoire ou se troubler par timidite. Toute une algarade enfin!... Et même ils se trouvaient l'autre soir plus alléchés que de coutume, à cause de la scène scabreuse du second acte (vous savez?) où Zerline se déshabille et se couche... Comme s'il n'était pas convenu au théâtre que se déshabiller, c'est ôter des vêtements de couleur pour apparaître en costume de linge blanc, parfaitement fermé et décent d'ailleurs!... N'importe!

Mme Prelly est tout à fait dénuée d'expérience; mais c'est une écolière en bonne passe de devenir une artiste. On a applaudi en elle des dispositions remarquables à défaut des qualités que donne seule une longue pratique des planches. Sa voix a besoin d'être travaillée dans les notes graves, mais elle est d'une pureté et d'une vibration satisfaisantes dans les notes hautes.

En somme, Mme Prelly s'est fort adroitement tirée de ce premier pas; on l'a écoutée avec intérêt, et on l'a regardée avec plaisir, car elle est d'une beauté incontestable.

— Je trouve cette note sur mon carnet:

Avoir entendu au Concert du Châtelet le tambourinaire provençal Philippe Buisson, qui est d'une virtuosité extraordinaire. D'une main, et comme



ALGERIE. — La razzia faite sur Si Kadour Ould Hamza et les tribus soumises rentrent sur les Hauts plateaux par la gorge de Géryville.
(D'après le croquis de M. Ameil.)



FRANCE. — Les ruines du pont de Mantes. — (Dessin de M. Morin.)

cela se fait, il frappe son tambourin, tandis que de l'autre il tient son galoubet.

Le galoubet est une sorte de petite flûte à bec percée de trois trous seulement, et qui, jusqu'aujourd'hui, ne donnait que la gamme de *si bémol*. M. Buisson, à force de patience, a trouvé le moyen d'en faire sortir une gamme chromatique, et ainsi l'instrument peut moduler dans tous les tons. C'est une découverte.

Il ne manquait à la fête qu'une toile de fond représentant quelque paysage provençal, les gorges d'Ollioules par exemple, ou le cirque d'Aubagne. Mais, en fermant les yeux et en écoutant, on s'y trouvait tout transporté.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Les Prussiens ont fait venir à Metz une troupe italienne pour les délasser du *Tannhauser*. — A l'Opéra, débuts de Mlle Franchino dans Sélika de *l'Africaine*, et de Mme Andrée Barbot dans Azucena du Trouvère. — M. César Franck, organiste de Sainte-Clotilde, vient d'être chargé de la classe d'orgue au Conservatoire, en remplacement de M. Benoist, qui en était professeur depuis 1819.

A. L.

MENUS DE CARÊME

Dimanche, 3 mars.

Potage au consommé de poisson.
Petits pâtés aux légumes.
Cabillaud à la hollandaise.
Macaroni à la ménagère.
Goujons frits.
Purée de haricots au sucre.

Lundi, 4 mars.

Potage aux quenelles de grenouilles.
Orly d'anchois.
Matelotte à la marinière.
Œufs au gratin.
Langouste sauce homard.
Petits pois au beurre (conserve).

Mardi, 5 mars.

Bisques à la normande.
Croquettes d'œufs aux fines herbes.
Barbue au four et à la purée de tomates.
Oignons glacés farcis en maigre.
Aloze à l'huile.
Gâteau de pommes de terre.

La bisque à la normande se fait avec des petits crabes dits *poupards*. Les cuire; les piler, y mêler de la mie de pain et un peu de riz cuit; faire du tout une pâte; la détendre avec du bouillon maigre et passer au tamis. Pour servir, réchauffer au bain-marie, et verser sur des croûtons passés au beurre.

Mercredi, 6 mars.

Bouillabaisse à la provençale ou à la parisienne.
Croquets de fonds d'artichauts.
Timbale de ravioles.
Pluviers de mer rôtis.
Choux de Bruxelles au beurre.

Les poissons dont on peut composer une *bouillabaisse à la parisienne*, sont le grondin, le rouget-barbet, la vive, le marquereau, le merlan, la sole, le carrelet, les petites langoustes, etc., etc.

Jeudi, 7 mars.

Consommé aux racines sèches.
Bouchées de filets de sole.
Saumon grillé sauce tartare.
Grenouilles à la poulette.
Brochetons frits.
Croûte aux champignons.

Vendredi, 8 mars.

Crème de navets à la laude.
Moules frites à la Villeroi.
Raie au beurre noir.
Tourte de godiveau de poisson aux fines herbes.
Galantine d'anguille à la gelée.
Œufs pochés à l'oseille.

Samedi, 9 mars.

Potage d'orge à la crème.
Filets de merlans frits.
Lamproie à la sauce douce.
Riz à la sauce tomate.
Liriandes frites.
Asperges sauce au beurre.

La préparation de la lamproie n'est pas familière à tous. Je crois bon de l'indiquer.

Lamproie à la sauce douce. — Saigner au cou la lamproie et en conserver le sang; l'ébouillonner; la ratisser, puis la couper par tronçons.

Faire un roux; y passer les tronçons de lamproie; les mouiller avec du vin rouge, assaisonner de canelle, de fines herbes en bouquet, d'une petite branche de sauge, d'un peu d'écorce de citron, et laisser la cuisson s'effectuer. Au moment de servir, lier la sauce avec le sang et verser le tout dans un plat au fond duquel sera une large croûte de pain bis ou, mieux, de pain de seigle.

LE BARON BRISSE.

CORRESPONDANCE

Monsieur,

J'ai sous les yeux un numéro de votre journal; je lis et relis avec un intérêt douloureux et bien naturel un article sur Bazeilles. Votre correspondant dit qu'on chercherait vainement chez les habitants de ce malheureux village un peu de linge et de vaisselle; cette assertion n'est plus entièrement vraie, et il y a un nom à ajouter à la liste des bienfaiteurs de Bazeilles, celui de Mme Canin-Gridaine, qui vient de doter six familles, prises entre les plus pauvres, d'un ménage complet.

Je dois vous le dire en passant, monsieur le Directeur, la classe ouvrière de Sedan et des environs est connue pour ses habitudes d'ordre et d'économie. J'admire la résignation des habitants; l'un d'eux me disait encore, il y a quelques mois : « Je ne travaille pas; la maladie dont je suis atteint depuis longtemps m'a repris; mes trois enfants sont malades de la petite vérole; nous sommes bien malheureux, et pourtant nous ne nous décourageons pas; avec la prière et le travail, on vient à bout de tout. » Oui, il avait bien raison, le pauvre homme; le travail et la prière, voilà les deux forces du malheureux, le principe de toute morale. Pardonnez-moi, monsieur, de vous entretenir si longuement de mes concitoyens; ne pouvant les soulager, victime comme eux de la guerre, je serais bien heureuse si je pouvais ranimer et entretenir l'intérêt qui s'attache à leur malheur.

Mme J. (de Bazeilles).

12 février 1872.

On nous informe que, dans sa séance du 8 février, le syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, certain d'être l'interprète des sentiments patriotiques de tous les sociétaires, a décidé qu'il sera fait abandon des droits d'auteur afférents à ladite Société pour toutes *représentations*, tous les *concerts et bals*, exclusivement et entièrement donnés au profit de l'Œuvre nationale de la libération du territoire.

DÉCADENCE DU CASQUE PRUSSIEN

Tous les livres, toutes les brochures qui traitent de la réforme militaire, — et Dieu sait s'il en a paru, — sont d'accord sur un point : la nécessité de supprimer les ornements inutiles et de porter en temps de paix une tenue assez simple pour servir de tenue de campagne.

Cette unanimité ne parait point toucher les personnages qui règlent les uniformes de notre nouvelle armée. On multiplie les tresses des hussards, on garde les ridicules collets jaunes de l'infanterie, et on a galonné comme des colonels les sous-officiers de la garde de Paris. Pendant ce temps, la Prusse militaire, déjà grande amie de la simplicité, simplifie encore.

Voici comment l'annonce le correspondant allemand de *la Revue britannique* :

« Ce merveilleux fusil à aiguille, que rien ne semblait devoir surpasser, ira donc prendre place, lui aussi, dans les musées où l'on conserve les vieux engins de guerre. Il en sera bientôt de même aussi de ce casque tant vanté encore en France, où, me dit-on, il serait question de le faire adopter pour l'armée. Ici cette incommode coiffure est tout à fait discréditée, et la dernière campagne aura achevé de la ruiner dans l'opinion du public militaire. Elle fait très-bien à la parade, en ce sens qu'elle donne au visage le plus pacifique un air assez farouche; mais tout ce qui a une valeur esthétique n'en est pas plus commode pour autant. Je crois même que le principe contraire pourrait passer en axiome et que le beau n'est jamais synonyme d'utile. Si le casque prussien fait très-bien sur la tête, où le mettre quand on veut le porter autrement? Et vous n'ignorez pas qu'en campagne toutes ces magnifiques coiffures, casques, shakos à plumets, sont généralement laissées de côté pour la casquette ou le képi. »

LES PETITS MOYENS

On a beaucoup parlé de l'éducation militaire prussienne. Un livre remarquable de M. Edg. Bourloton, sur *l'Allemagne contemporaine*, nous cite, à propos, deux faits curieux sur l'effet qu'on peut obtenir à l'aide de très-petits moyens :

« La majorité des officiers (exactement les trois cinquièmes) est préparée dès l'enfance à la profession militaire, dans les écoles des cadets.

« La dignité personnelle, les convenances sociales sont rigoureusement entretenues et observées; un détail, entre autres, prouvera l'importance attachée à ces questions : comme il n'est pas convenable, dans le monde, de mettre les mains dans les poches, les cadets n'ont pas de poches à leurs pantalons, afin de ne pas contracter cette mauvaise habitude; ce détail ne paraîtra puéril qu'à ceux qui ne comprennent pas l'importance des petits moyens.

« Nous pouvons citer un détail analogue dans l'uniforme du soldat prussien. Frédéric-le-Grand s'était aperçu que beaucoup de soldats, non encore déshabitués des mœurs rustiques, se mouchaient sur leur manche; il fit défendre cela, et pour déraciner cette habitude, fit placer trois boutons à l'extrémité de la manche, à l'adresse du nez des contrevenants. Telle est l'origine des trois boutons qui ornent le dessus des manches de l'uniforme prussien. »

L'armée française a pris en partie les trois boutons sur la manche, peut-être sans savoir pourquoi; mais elle n'a pas cousu ses poches, et il faut avouer que son aspect n'y gagne pas toujours.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

En vérité, on fait un rêve oriental au milieu des foulards de la Malle des Indes. Faut-il, de province et de l'étranger, s'en rapporter à la renommée? Non. La *Malle des Indes* a trouvé un éloquent moyen de persuasion : c'est l'échantillon. A l'aide de ces petits carrés d'étoffe, expédiés au monde élégant, elle fait apprécier la finesse, le moelleux de ses foulards, leurs nuances variées et l'harmonie de leurs dispositions.

La toilette de foulard est d'une grande distinction, et très-économique, puisqu'on l'orne en pareil. La robe, par 8 mètres vaut 48 francs. Le costume complet exige un plus fort métrage.

Le foulard tête de nègre fait fureur; garni de lisérés et de revers Louis XIII, maïs, prune ou bois, il produit le plus charmant effet. Les foulards unis de cette maison sont de nuances nouvelles extrêmement fines. Les foulards rayés et les foulards croisés gris perle, émeraude, mauve, mastic, vert bouteille, aurore, vin de Bordeaux, Leman, parsemés de marguerites de bluets ou de bouquets mignons, feront de bien jolis costumes.

Le crêpe de Chine est délaissé et remplacé par la crepeline, au grain riche, d'une égale beauté et d'un prix beaucoup moins élevé.

Ce tissu souple et moelleux se prête à merveille aux draperies Louis XVI.

Les soieries les plus splendides passent de mode; le foulard de la *Malle des Indes*, léger, simple et modeste comme l'idylle en son tour, selon l'expression de Boileau, reste et restera.

* *

Que serait la féerie, privée de ses trucs?

mauvaise parade. Que serait le corsage sans le corset ? Le corset est pour ainsi dire le truc du corsage. Mme Billard excelle à leur donner cette élégance inappréciable qui rend la femme gracieuse. Son corset est la poésie du buste. Il développe la poitrine sans l'oppresser, la dessine artistement, en détruit adroitement les hérésies pour lui donner une harmonie que souvent lui refuse la nature avare. De plus, il vous fait une taille d'une sveltesse que l'on chercherait en vain de Cadix à Séville, dans cette Espagne aux tailles renommées pour leur cambrure et leurs gracieuses ondulations. (4, rue Tronchet.)

***

En vérité, nous saurions bien des choses,
Si le bon Dieu faisait parler les roses!

dit la romance. Elles doivent avoir de longues conversations avec MM. Pinaud et Meyer, pour leur livrer ainsi les nuances de leurs pétales, nuances qu'ils reproduisent habilement en composant leur rouge végétal, le plus estimé des fards.

Avec leur crème-neige et leur lait d'Hébé, l'épiderme reprend instantanément sa finesse, sa diaphanéité ; leur pâte et leur poudre callidermique veloutent la peau et effacent l'esquisse tracée par la ride, au coin de l'œil ou sur le front ; leur eau de toilette aux violettes de Parme assouplit, tonifie les chairs ; leurs savons au lait d'amandes, au miel, au suc de laitue, ont des propriétés hygiéniques qui assurent la santé de l'épiderme.

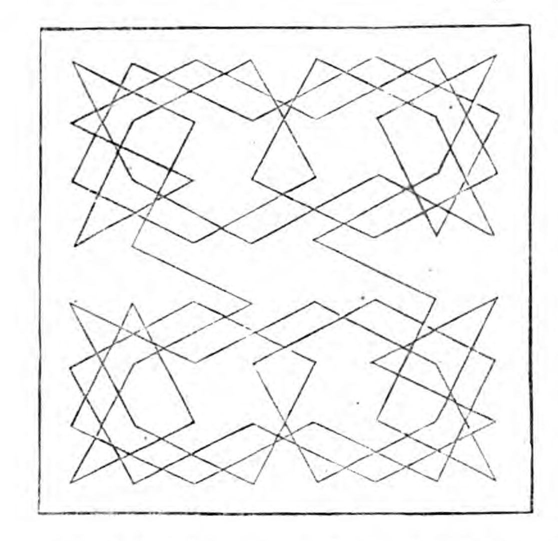
On pourrait appeler *la Corbeille fleurie* (30, boulevard des Italiens), le trésor des cosmétiques ; toute femme vient y chercher une jeunesse nouvelle.

Comtesse A. DE BORETTY.

PROBLÈME DU CAVALIER

SOLUTION

Du problème syllabique du dernier numéro.



Le point de départ pour suivre l'ordre des syllabes est l'angle gauche inférieur de la figure.

CHARADE

Dans la gamme cherche, lecteur,
Et mon premier et mon deuxième.
Le fainéant avec lenteur
Se sépare de mon troisième.
On trouve en mon dernier saveur,
Fin arome, remède même.
Tu ne t'en prendras qu'à l'auteur,
Si mon tout manque à ce problème.

(Facilité.)

Ont trouvé : MM. A. Dubois, à Lille ; E. Hœsner fils, à Paris ; le cercle de la Concorde, à Mussidan (Dordogne), P. Tiebault et Maximilien Julienne, au Gros-Caillou ; Tom John, à Anvers ; Émile, à Bordeaux ; Ad. Toniot, à Reims ; Charles Plasse, à Marseille ; A. B., à Mussidan ; H. Lemaître, à Ouville-la Rivière ; E. Loste, à Nissan ; Marguerite, à Bray ; E. Lartigue, à Toulouse ; Le cercle philharmonique de Carpentras ; Bienvenu, café de Paris, à Toulon.

ÉCHECS

Solution du problème n° 402.

1. F pr. P	1. F 6 CD (Variantes
2. F 7 R, échec	2. R 6 F
3. D 2 FD, échec et mat.	

(A)

	1. F 7 C, échec
2. R pr. F	2. *ad libitum.*
3. F 7 R, échec et mat.	

(B)

	1. P 6 D
2. F 7 R, échec	2. R pr. C
3. T pr. F, mat.	

(C)

	1. R pr. C
2. F 7 R, et mat le coup suivant.	

Solutions justes : Les cercles de Ferrières et du Creuzot ; le café du Petit-Saint-Jean, à Peronne ; le Casino de Namur.

Un grand nombre d'autres solutions adressées ne peuvent, à notre grand regret, être acceptées comme suffisantes, par la raison qu'elles passent sous silence la variante principale dérivant de ce premier coup des Noirs F 6 C, la seule qui explique la présence du Fou blanc à la 7e case de la Tour du Roi.

Quant aux solutions commençant par D pr. P, elles sont détruites par le coup de défense F 7 Cn, échec, suivi, après la prise du Fou, de F 7 CD.

Solution du problème n° 403.

1. T 3 F, échec	1. D pr T
2. C 5 F, échec	2. R 5 D
3 C 6 R, double échec	3. R 6 D
4 C 4 FR, échec	4. P pr. C
5. P 5 R, échec déc. et mat.	

Solutions justes : Mme la générale Anglade, à Montauban ; MM. H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière ; le cercle du Creuzot ; Quéval, à Fauville ; E. Leger, au Havre ; J.-J. Veraart et L. Blain ; Stiennon de Meurs, à Liége ; Poisson et Ménard, à Chavagnes ; E. Frau, à Lyon ; le Casino de Namur ; le capitaine Charousset, aux Vans ; P. Daressy, à Miradoux ; le café Drapès, à Sens ; le cercle de Provence, à Aix ; le Buffet Alsacien, rue Jacob ; E. Babilée, à Bordeaux ; Brun, café de France, à Lyon ; le Cercle philharmonique de Carpentras ; les amateurs du café Français, à Pézenas ; L. de Croze, à Marseille ; L. Gault, à Nancy ; le Ct T, à Nancy ; J. Planche ; le cercle des Écoles, à Montpellier ; le comte de S., Petit cercle de Chambery ; E. Thiesson, à Saint-Palais ; le café Cauvet, à Cogolin ; Grumel, café Dardel, à Chambery ; J. B. Aguerre, au Havre ; A. Vancouyghem, à Lille ; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron ; le docteur Michalski, à Villiers-Saint-Benoist ; les abonnés du cercle de Menton.

P. JOURNOUD.

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE
DES FEMMES DE FRANCE

—

Le premier numéro du *Bulletin spécial* est en vente depuis le 23 février.

Ce premier numéro, de vingt pages grand in-8°, se vend 20 centimes chez tous les marchands de journaux. Il constate que le chiffre des souscriptions réunies jusqu'au 20 février s'élève à 20,394,244 fr. 91.

Les souscriptions conditionnelles sont fort importantes, et comme chiffre et comme portée. Elle donnent en effet le droit de dire à ceux qui doutent encore :

— « Engagez-vous à souscrire dès qu'on atteindra la somme que vous déclarez impossible à trouver, et alors seulement vous aurez le droit de douter de votre pays. »

Moins l'espérance est vive, plus le sacrifice doit être considérable. C'est le seul moyen de prouver qu'on ne désire pas ce qu'on a l'air de craindre.

On a vu, dans les premières pages de cette livraison ce qu'a produit le meeting des Champs-Élysées. 50,000 francs viennent d'être versés par l'École polytechnique. M. Vernes et M. de Soubeyran souscrivent chacun pour 100,000 francs; semblable somme est donnée par M. de Tarade, lieutenant de cavalerie en retraite près de Tours. A Epernay, a famille Moët souscrit pour 112,000 francs. L'archevêque d'Avignon envoie son argenterie, son calice et son bâton pastoral. Les cours d'Agen et de Montpellier ont contribué chacune pour 20,000 francs.

Les départements suivent de leur mieux le grand exemple du département de Meurthe-et-Moselle. Le Havre a 2 millions sur ses listes. Limoges est à 140,000; Calais, à 120,000; Mâcon, à 220,000; Caen, à 200,000; Blois, à 130,000.

Metz, ruiné et dépeuplé de moitié, a trouvé 90,000 fr. pour son ancienne patrie.

Les plus petites villes se distinguent : Toul donne 120,000 francs; Bolbec, 86,000 francs; Morlaix, 40,000 francs; Essonnes, 36,000 francs; Briare, 32,000 francs; Vitel, 10,000 francs; Beiley, 23,000 francs: Sens, 37,000 francs; Orthez 26,000 francs; Vouziers, 60,000 francs; Saint-Pierre-les-Calais, 60,000 francs; La Loupe, 8,500 francs; Vigny, village de 160 habitats, donne 2,000 francs; un bourg lorrain de 3 mille âmes, Charmes, donne 30,000 francs; les membres de la famille Jappy, de Beaucourt (Haut-Rhin), et les associés de leur maison, s'engagent à verser 120,000 francs.

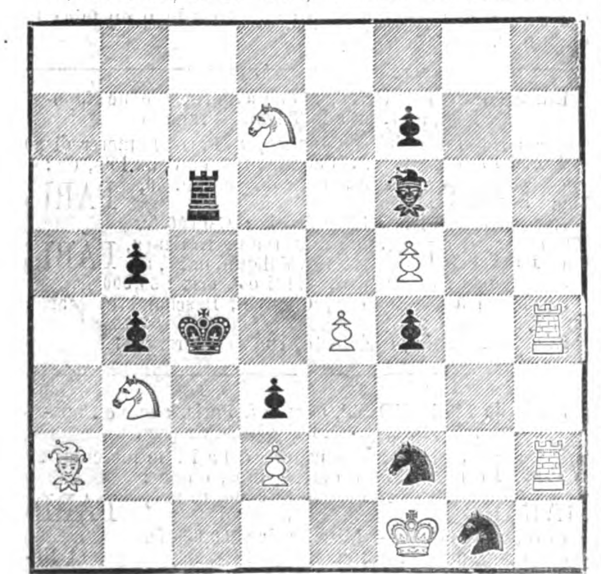
Du fond de l'Algérie, deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique envoient 1,376 fr. 70 c.

Le Midi s'organise et donne déjà des chiffres inattendus qui grossissent encore : — Montpellier dépasse 627,000 francs; Béziers, 150,000 francs; Cette, 200,000 francs. Un seul bourg de l'Hérault, Meze, donne 33,000 francs; Bordeaux atteint 1,600,000 francs; Marseille atteint 1 million 200,000 francs; Toulon a ses premiers 100 mille francs. C'est pour une pareille somme que Mme la comtesse Duchatel s'est inscrite à Jonzac.

—

La souscription patriotique à la mairie du VIIe arrondissement. — (Dessin de M. de Beaurepaire.)

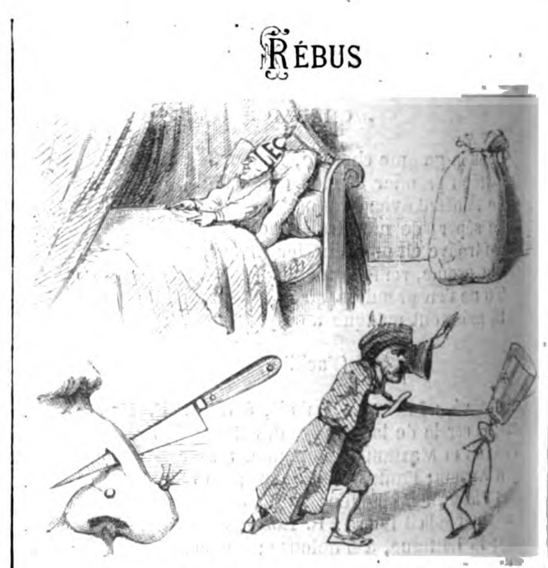
PROBLÈME N° 405, COMPOSÉ PAR M. J. KOS.



Les blancs font mat en quatre coups.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS

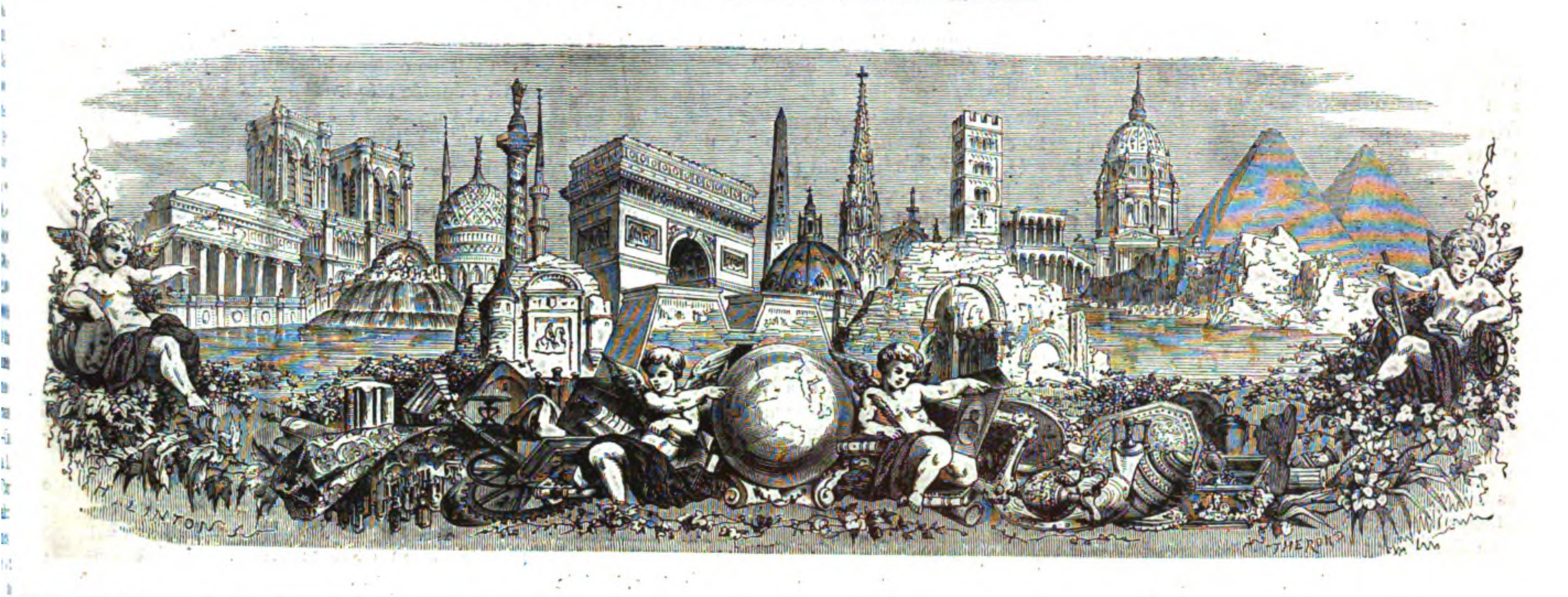


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un laboureur sur ses jambes est plus haut qu'un gentilhomme à genoux.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 778. — 9 Mars 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

ANVERS. — L'hôtel Saint-Antoine pendant le séjour de M. le comte de Chambord. — (D'après le croquis de M. Von Elliot, notre correspondant.)

COURRIER DE PARIS

Rome n'est plus dans Rome...

Il y a malheureusement longtemps déjà que cela dure, et la chronique chroniquante devrait habiter en chemin de fer, courant à la suite des événements qui s'éparpillent aux quatre points cardinaux.

Nous vivons, on peut le dire, une vie nouvelle : la vie télégraphique.

On est suspendu au fil électrique qui nous apporte la pâture, tantôt de Versailles, tantôt de Rouen, tantôt d'ailleurs. Cette semaine, c'est Rouen qui a tenu la corde. Le bulletin judiciaire aura la partie belle, avec l'affaire Janvier de La Motte. Elle n'a rien à faire ici. Si l'Académie en était à la lettre V de son dictionnaire, peut-être y aurait-il à lui soumettre quelques observations relativement à l'interprétation nouvelle qu'elle va être forcée de faire du substantif VIREMENT.

Mais l'Académie n'en sera jamais à la lettre V.

Ou cette invraisemblance se produira dans des siècles tellement éloignés, que le dit substantif aura eu le temps de changer de signification encore une centaine de fois, avec la marche des choses et les fluctuations des hommes.

Donc rien de Rouen pour le courriériste.

De Versailles, des conflits de personnalités et des oscillations ministérielles. Il faut renoncer à suivre les péripéties de ce perpétuel jeu de bascule.

On racontait jadis une plaisante histoire, à propos de je ne sais plus quel débiteur illustre, hôte ordinaire de la *Prison pour dettes*.

Lorsqu'un visiteur venait le demander, le portier de Clichy vous répondait imperturbablement :

— M. X..., il est sorti pour le moment; il a été mis en liberté hier... Mais si vous voulez l'attendre, il ne tardera pas à rentrer.

Si je ne m'abuse, les concierges ministériels doivent employer pour le moment une formule analogue. . en sens contraire.

Si j'étais à leur place, et qu'on me vint demander une Excellence quelconque, je crois que je répondrais :

— Monsieur le ministre?.. Il est chez lui; mais dépêchez-vous de monter, parce qu'il aura probablement, d'ici à quelques minutes, donné sa démission.

Je ne sais si vous vous êtes demandé quel résultat pouvait produire dans la pratique cette instabilité chronique des dignitaires chargés de conduire le char de l'État, mais il me semble qu'on peut s'en faire une juste idée, par comparaison et par analogie, en se représentant une simple maison de commerce placée dans des conditions semblables. Quelle autorité pourrait avoir, dans le dernier magasin de nouveautés, sur les commis subalternes, un chef de rayon qu'on saurait toujours à la veille d'être remercié par le patron?

Il est deux moyens pour assurer le fonctionnement régulier de l'administration : les punitions et les récompenses.

Les punitions? Elle doivent bien faire rire l'expéditionnaire qui, lorsqu'on lui annonce une retenue sur ses appointements, se dit tout bas :

— Allons donc! le ministre sera parti avant qu'on ait commencé à mettre la menace à exécution.

Les récompenses? Ah! le bon billet qu'a La Châtre! et comme il doit être satisfait l'employé à qui l'on annonce :

— M. le ministre a été très content de votre travail, il vous fera donner de l'avancement à la première promotion!

Mais le portefeuille aura peut-être changé sept ou huit fois de mains d'ici là.

∿∿ Mais il ne faut pas se montrer difficile sur le chapitre de la logique, dans le temps où nous vivons, sans quoi on risquerait fort d'être amené insensiblement, par une suite de commotions cérébrales, à l'état d'aliénation mentale le plus pur.

L'autre jour, par exemple, comme je me levais, on m'apporte simultanément une brochure et un journal. Je commence par la brochure, que je me mets à déguster. Fort intéressante, ma foi! C'était un travail lucide, savant, péremptoire, émanant d'une société d'hommes considérables par leur science autant que respectables par leurs bonnes intentions.

C'était un manifeste de l'*Association contre le tabac*.

Il y était démontré, avec des déductions terrifiantes, avec des preuves décisives, au nom de la médecine et de l'humanité, que le tabac est un fléau mortel, un empoisonneur éhonté, un tueur d'hommes, qui fait à lui seul plus de ravages que cinquante guerres.

On ajoutait, dans ce document sérieux que, lorsque le tabac ne vous mène pas tout droit au Père-Lachaise ou dans quelque autre cimetière, il vous fait passer au préalable par les plus abominables étapes :

Qu'il abrutit les plus belles intelligences;

Qu'il vous promène de la dyspepsie à la bradypepsie, de la bradypepsie à l'apepsie, de l'apepsie à l'épuisement, de l'épuisement au ramollissement, du ramollissement à l'idiotisme.

J'abrége la nomenclature. Pour tout résumer d'un mot, il résultait, clair comme le jour, du mémoire parafé par des notabilités de l'érudition, que le tabac est un immonde criminel, un Troppmann en grand.

Edifié et consterné en même temps, je quittai la brochure pour demander au journal qui l'accompagnait l'oubli de ces sinistres images. Je déplie la feuille. Qu'est-ce que je trouve en tête de la première page? Le résumé de la discussion qui avait eu lieu au Corps législatif, discussion dans laquelle on avait demandé et obtenu que l'impôt sur le tabac fût élevé à je ne sais combien pour cent.

Voyons, voyons, y comprenez-vous quelque chose? Si le tabac est le criminel qu'on prétend, comment un Etat policé et moral se fait-il complice de ces crimes? C'est comme si le Gouvernement avait dit à Dumolard :

« Mon ami, nous ne voulons pas vous entraver dans votre petit commerce, seulement vous voudrez bien nous payer une somme de cinquante francs par chaque bonne que vous assassinerez. »

Et notez que les mêmes consciences qui votent avec sérénité quand il s'agit du tabac, s'insurgent avec horreur si l'on parle de rétablir les jeux en France, sous le prétexte que la France ne doit pas bénéficier du mal.

En vérité, y a-t-il donc deux morales, comme le prétendit jadis un casuiste, et comment s'y retrouver au milieu de tolérances si larges qui font pendant à de si étranges pruderies?

∿∿ A propos de pruderie, je ne suis certes pas disposé à exagérer et à faire chorus avec les déclamations de certains indignés, mais il faut convenir que nos revers nous ont singulièrement moralisés, et qu'il y aurait peut-être lieu de nettoyer certaines écuries d'Augias.

Je parlais l'autre jour des débauches de faux patriotisme auquelles on se livre en ce moment dans les cafés concerts, où l'on fait sur des airs variés un cours permanent de chauvinisme bête et de fausse sensibilité.

Ce n'est qu'une moitié du répertoire; l'autre moitié se compose de grivoiseries et de gravelures dont un carabinier d'autrefois auraitrougi, et qu'écoutent maintenant sans sourciller une foule de dames appartenant à je ne sais pas quel monde. Ce n'est pas à la censure que nous nous adressons. L'expérience nous a prouvé depuis longtemps qu'elle avait la main malheureuse, et que ses répressions étaient aussi maladroites que ses indulgences. Mais le public ne pourrait-il faire lui-même sa propre police, en ne souffrant pas qu'on vienne lui débiter de scandaleuses inepties?

En applaudissant frénétiquement ceux qui s'en font les interprètes, le public signe sa propre condamnation et permet de dire qu'il n'a que les refrains qu'il mérite.

Jadis ce n'était qu'écœurant, mais aujourd'hui, lorsque nous venons de passer par les deuils qui ont laissé partout de si lugubres traces, nous n'avons pas, sous peine de nous déshonorer, le droit de nous ruer sur ces gaietés malsaines.

∿∿ C'était dimanche grande réunion à la Société des gens de lettres. Ce fut aussi grand débat, la chose était facile à prévoir. D'abord parce que, toutes les fois que les littérateurs se réunissent, c'est un peu beaucoup pour se prendre aux cheveux. Ensuite parce que le sujet de la discussion était bien fait pour déchaîner la tempête.

Une double idée avait été mise à l'ordre du jour. De qui venait-elle? Je l'ignore. Ce que je certifie, c'est qu'elle était doublement malheureuse.

Jugez-en.

La Société des gens de lettres était, de par les propositions en question, invitée à s'établir à la fois journaliste et libraire. On a repoussé le journal, on a admis la librairie. On aurait dû, je crois, repousser les deux.

Pour ce qui est du journal, que pouvait-on espérer? Le faire exclusivement littéraire à une époque où la politique domine tout, c'était vouloir le vendre à vingt-huit exemplaires, et faire ainsi commercialement la plus détestable des affaires.

Aussi avait-on parlé de déposer un cautionnement et de politiquer comme les confrères.

Mais politiquer, comment? De par son essence même, la Société des gens de lettres est l'assemblage de toutes les opinions connues; elle a son extrême gauche et son extrême droite. Elle a ses centres; elle a ses libéraux et ses rétrogrades, ses légitimistes, ses bonapartistes, ses républicains, tous ayant le droit au respect de leurs opinions respectives dans le sein d'une Société qui ne peut arborer aucun drapeau sous peine de se suicider.

Quel eût-il donc été votre journal, et avec quoi l'auriez-vous donc rempli? Avec des faits-divers? Non. Avec des articles? On en serait venu aux mains dès les premières séances du comité de rédaction, et Babel eût été un modèle d'entente auprès des bureaux de cette feuille, qui heureusement ne naîtra pas.

∿∿ Reste la librairie. J'ai dit qu'on l'avait votée, et je maintiens qu'on a eu tort.

Parbleu! le but est louable. Ils sont presque toujours louables les buts. C'est le pavé de l'enfer. Mais dans la pratique, qu'allez-vous faire, et comment vous y prendrez-vous pour réaliser votre utopie?

Vous dites :

— Les libraires se livrent à l'exploitation de l'homme par l'homme. Il rançonnent les ouvriers de la pensée; ils se font des revenus avec l'art d'élever, non pas les lapins, mais les chefs-d'œuvre. La *Vie de Bohême* a été payée cinq cents francs à Murger. Il faut mettre un terme à ces scandales. Il faut que les écrivains qui veulent s'éditer eux-mêmes ne soient pas livrés, par leur isolement, à la merci du premier bouquiniste venu. Il faut s'entr'aider, c'est la loi de la nature, et surtout la loi du progrès.

Fort bien.

Venons au détail. La Société des gens de lettres ne pouvant, de par ses statuts, faire acte de commerce, sera forcée de faire tenir sa librairie par quelqu'un. Et ce quelqu'un-là prélèvera naturellement des benéfices. Puis viendront les remises à faire aux intermédiaires, et, finalement, les livres qui passeront par cette voie ne produiront guère plus à leurs auteurs qu'en suivant la filière habituelle. D'ailleurs la plupart des hommes de lettres qui ont acquis une certaine notoriété ont avec les éditeurs des engagements qu'ils ne se soucient probablement pas de rompre.

C'est donc surtout en vue de faciliter aux écrivains peu connus la période si pénible des débuts que votre librairie fonctionnera. Elle aura même pour ce faire des fonds de crédit littéraire sur lesquels elle prélèvera pour les avances nécessaires à la publication des livres.

L'idée, je le répète, est louable et généreuse. Oui, sans doute, il est déplorable que les jeunes gens de talent aient tant de peine à se produire. Oui, si on pouvait leur tendre la main, ce serait bon et confraternel.

Mais la pratique, toujours cette impitoyable pratique!

Que ferez-vous? Éditerez-vous indistinctement aux frais de la Société, quitte à vous récupérer plus tard, tous les manuscrits qu'on vous enverra en déclarant qu'on n'a pas le moyen de les produire soi-même?

Mais ce serait courir à une ruine immédiate et couvrir en outre la Société de ridicule. Pour un homme de talent, vous aurez dix fruits secs; pour un vrai poëte, dix Gagne, vous inondant de poésies archiextravagantes. C'est impossible.

Le contrôle impose de lui-même : c'est une condition *sine quâ non*. Quel contrôle? Voilà le *hic*.

Vous constituez un comité d'examen. Pauvre comité! Fissiez-vous descendre du ciel des archanges en personne pour le composer, eût-il le bon Dieu pour président, qu'il serait dès le premier pas assailli par les clameurs et les imprécations.

Ceux dont on repoussera les œuvres crieront au passe-droit, à l'iniquité, à l'abomination, à la désolation.

Ce seront des contestations sans fin, des revendications acharnées, des conflits, des querelles.

Et, au surplus, qui peut répondre d'être infaillible, qui peut être sûr de peser toujours à poids justes la valeur de telle ou telle œuvre? Les coteries littéraires sont comme les écoles artistiques. Ce qui paraît ridicule aujourd'hui peut être déclaré sublime dans quelque temps. Delacroix n'a-t-il pas passé par la roche Tarpéienne pour arriver au Capitole?

Il y en aurait encore bien long à dire, mais je crois avoir suffisamment prouvé ma négation. Le vote de l'autre jour est inexécutable. S'il reçoit un commencement d'exécution, ce sera pour aboutir à un mémorable avortement.

J'ai prononcé au hasard de la chronique le nom de Delacroix. Ce nom me mène naturellement à parler peinture. Le pèlerinage à la mode a été, durant ces huit jours, une visite à la galerie Pereire.

Il existait autrefois (vous en souvenez-vous encore?), au boulevard des Italiens, une petite salle de théâtre qui s'appelait les Fantaisies-Parisiennes. C'est là qu'étaient installés, en attendant le jour de la vente, les magnifiques tableaux que, à l'heure où vous lirez ces lignes, les enchères auront dispersés aux quatre coins de l'Europe. Fantaisies parisiennes! Au premier rang de ces fantaisies-là il faut placer, hélas! les caprices du sort. Jamais elle n'a tourné plus vite qu'à notre époque, la roue de dame Fortune!

Aussi, avant même d'avoir jeté un coup d'œil sur les toiles splendides qui sollicitaient mon regard, m'étais-je laissé envahir par une profonde mélancolie que ne semblait guère partager la foule bruyante et enrubannée qui bruissait autour de moi.

O Lafontaine! que tu as eu raison avec ton :

Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie.

Tous ces curieux, toutes ces curieuses n'avaient pas même l'air d'avoir conscience de la leçon qui leur était donnée là. Parmi ces indifférents, parmi ceux qui babillaient le plus gaiement et qui riaient le plus haut en devisant, figuraient plus d'un parasite des célèbres financiers, plus d'un de ceux qui, au temps de leur splendeur, vivaient à leur table ou de ses miettes.

Pas un ne se le rappelait.

Seul peut-être, moi qui ne pris jamais part à aucune de ces fêtes du splendide hôtel du faubourg Saint-Honoré, moi qui n'ai jamais adressé la parole à ces potentats du million, je me sentais attristé par les souvenirs d'antan.

Festons et astragales! C'était un événement pour tout Paris qu'une fête à l'hôtel Pereire. Toutes les élégances, toutes les célébrités s'y donnaient rendez-vous. La prima donna en vogue y venait cueillir dix mille francs en échange de deux ariettes. Le lendemain, tous les reporters se pâmaient d'extase. On dénombrait les bougies des lustres, on comptait les verres de punch du buffet, on publiait en belle page le menu du souper.

Aujourd'hui, MM. Pereire se séparent de leur collection, le Crédit mobilier a été battu par la tempête et le ciel est sombre, les hirondelles se sont envolées.

C'est la règle, mais c'est toujours aussi navrant à constater.

De la galerie elle-même, on pourrait faire le compte rendu en un volume. Et ici encore se place un détail de mœurs qu'il importe de souligner.

L'autre soir, la Comédie-Française reprenait *Turcaret*, cette pièce brutale et ennuyeuse qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le chef-d'œuvre de Le Sage.

Mais là n'est pas la question.

On reprenait *Turcaret*, et s'il faut en juger par cet échantillon, c'étaient de bien stupides cuistres, que les financiers du grand siècle!

On sera bien forcé de nous accorder que, sous ce rapport au moins, nous avons fait quelques progrès. *Turcaret*, ce fieffé imbécile, quand on lui parle d'art, répond : qu'il aime beaucoup une belle voix soutenue par un solo de trompette. Il fait des vers boiteux et gâteux. S'il eût acheté des tableaux, il aurait confondu le dernier des barbouilleurs avec Raphaël.

De nos jours, même parmi les plus infimes des boursiers, vous trouverez des gaillards capables de se faire une galerie et de s'improviser du goût en quarante-huit heures.

J'en reviens à la collection Pereire.

Il y avait là des merveilles. Les flamands surtout y étaient représentés avec une ampleur exceptionnelle. En ce qui concerne les modernes, c'est toujours une épreuve curieuse que cette réapparition en public d'œuvres qu'on a eu le temps d'oublier.

On a là comme un à-compte de la postérité. Il faut le dire, bien des jugements sont cassés déjà par ces cours d'appel improvisées!

Ce pauvre Ary Scheffer, par exemple, est une des victimes les plus navrantes de ces confrontations posthumes.

Lui qui jetait dans l'extase les bourgeois sensibles du règne de Louis-Philippe n'apparaît plus que comme une sorte de maniéré, de minaudier aux compositions froides, au coloris mesquin. Delaroche ne dégringole pas moins sensiblement. Léopold Robert tourne à l'imagier, et certainement les copies que la gravure a faites de ses œuvres sont à cent pieds au-dessus des originaux.

Par contre, il y a des revanches éclatantes.

Je citerai notamment Théodore Rousseau. En ces derniers temps, il était dévoyé et l'on commençait à vouloir le reléguer à l'écart. Les deux toiles de la collection Pereire attestent qu'il est un maître.

Comme il faut qu'on spécule sur tout, on n'entendait de tous les côtés autour de soi que gens qui dialoguaient :

— Je parie que cela dépassera quinze cent mille francs.

— Moi, que la vente ira à deux millions.

— Je tiens cinquante louis.

— Convenu.

Moi, je ne tiens rien, mais j'avoue qu'il me paraît tout à fait triste de voir la France, déjà si dépouillée autrement, assister à la dispersion des richesses artistiques qui ne lui reviendront peut-être jamais.

Je faisais allusion, il n'y a qu'un instant, à la reprise de *Turcaret*.

Le soir de cette première somnolente, on se retournait fort au foyer pour regarder un grand jeune homme à la figure encore maladive, que de nombreux amis entouraient. Ce jeune homme portant l'uniforme d'officier de chasseurs et décoré de la Légion d'honneur, à 23 ans, avait le bras gauche en écharpe. Ceci expliquait cela.

Qu'était-il donc, celui qui semblait si familier dans la maison de Molière?

Quelqu'un qui, en effet, est un peu là chez lui. Le neveu d'un de nos plus vaillants poëtes dramatiques, d'Emile Augier : M. Paul Déroulède enfin, auteur lui-même d'une charmante comédie qui fut représentée rue Richelieu, à la veille de la guerre.

Quand éclata la tourmente, M. Déroulède s'engagea. Il fit héroïquement son devoir et faillit y laisser un bras.

Tout en restant au service, il n'a pas dit adieu à la muse, et j'ai là sous les yeux un charmant volume de poésies qui porte son nom.

Il y a raconté en vers émus les douloureux événements *quorum pars fuit*.

Il y a là des pages exquises. Je ne les analyserai pas; vous les lirez. Rien qu'un échantillon pourtant. Je ne résiste pas au plaisir de vous citer la pièce intitulée *le Turco*. C'est l'histoire d'un enfant de dix-sept ans qui s'engage au sortir du collége dans les fameux tirailleurs.

Le petit Turco se battait en brave;
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.
Et le médecin, voyant son œil cave,
Lui disait : « Partez, mon enfant, c'est grave! »
L'enfant répondait : « Non, non, pas encor! »
Le petit Turco se battait en brave,
Mais quand vint l'hiver, il toussait bien fort.

Arrivent nos désastres, l'enfant est frappé d'une balle. Un vieux Turco l'emporte sur son dos. L'enfant va mourir, mais avant il voudrait savoir si les malheurs de la patrie sont enfin vengés :

Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.
Au loin le canon mugit et bombarde;
Son regard mourant s'anime soudain.
Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.

« Où sont les Prussiens? Réponds, réponds vite.
« Les avons-nous bien vaincus cette fois?
« Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite? »
Et l'enfant, voyant que l'Arabe hésite,
Reprit encore de sa douce voix :
« Où sont les Prussiens? Ah! réponds-moi vite.
« Dis, les avons-nous vaincus cette fois? »

Et le vieux Turco se prit à lui dire :
« Oui, petit Français, tu les as vaincus.
« — Alors je m'en vais, veux-tu me conduire?
« Oh! ma chère mère!... » Et dans ce sourire
L'enfant s'endormit et ne parla plus.
Et le vieux Turco ne cessait de dire :
« Oui, petit Français, tu les as vaincus. »

A la bonne heure, ceci n'est pas de la fanfaronnade niaise. Voilà bien la poésie qui convient à nos douleurs.

Pas de jactance. Des larmes. Le recueil de M. Déroulède est d'un noble cœur qui a pour interprète un véritable talent.

Nous sommes dans la tristesse; cherchons un peu de gaieté. Voici, parbleu! notre affaire.

Il paraît que MM. les pisciculteurs, dont on n'avait plus entendu parler depuis quelque temps, ne se tiennent pas pour satisfaits de leurs œuvres, et qu'ils vont recommencer leurs exploits au bois de Boulogne. Ils avaient entrepris de prendre les saumons en sevrage, en nous affirmant que ce poisson deviendrait, grâce à eux, plus abondant que les grenouilles.

Le saumon coûte presque le double de ce qu'il coûtait quand ils ont commencé leurs premiers exercices.

Ils avaient imaginé de se faire les pères nourriciers des huîtres; les huîtres ont disparu depuis qu'ils les cultivent.

Et voilà qu'ils reviennent à la charge!

Le Collége de France va semer de nouveau dans les lacs du bois de Boulogne ces fœtus pour rire et ces œufs qui n'ont jamais produit que des embryons gros comme des aiguilles à tricoter.

C'est renversant.

Je voudrais savoir seulement, en comptant au juste le traitement de tous les gens qui ont collaboré à la pisciculture, à combien de mille francs peut bien revenir le têtard ainsi traité.

Ils parlent toujours du frai, c'est des frais que je voudrais entendre parler maintenant.

Avez-vous vu les affiches gigantesques du pianiste X? Il vient nous inonder de mélodie.

Un savant virtuose mais, pour l'esprit, un Calino, que ce pauvre X...

C'est lui qui, se trouvant naguère dans une petite cour allemande, eut cette mésaventure. Le prince régnant de la petite cour avait une favorite. X, pour se faire bien venir, imagine de dédier à celle-ci un morceau auquel il donne son nom. Mais l'infortuné n'y pense pas, et lui envoie avec ce titre ainsi complété par cette ironie sans le savoir :

FLORA

Caprice pour la main gauche.

Le lendemain, il recevait un ordre... d'expulsion

PIERRE VÉRON.



ANTIBES. — Essai du pont provisoire établi sur la Brague. — (D'après la photographie de M. A. Ruegger.)

BREST. — Le naufrage du bateau « Marie-Françoise » près de Plougastel. — (Dessin de M. Vierge.)

LES GRANDES VENTES



LE JOUEUR DE FLUTE

Tableau de Meissonier (grandeur naturelle). de la galerie Péreire.

(Dessin de M. Duvivier.)

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE
DES
FEMMES DE FRANCE

RÉSOLUTION DU COMITÉ CENTRAL

Le Comité général de la *Souscription patriotique des Femmes de France* s'est réuni dimanche en séance extraordinaire.

L'assemblée était au grand complet; chacun des membres avait voulu témoigner par sa présence de son zèle persévérant pour l'œuvre de la libération du territoire.

De nombreux délégués des comités d'arrondissement de Paris et des départements assistaient à cette séance.

A l'unanimité, la résolution suivante a été votée :

Considérant que la *Souscription patriotique des Femmes de France, pour concourir à la libération des départements occupés*, est une œuvre d'initiative privée;

Considérant que, dès l'origine, le Gouvernement a déclaré qu'il y était et entendait y rester étranger, bien que toute sa sympathie fût acquise à cette œuvre patriotique;

Considérant que la discussion générale devant l'Assemblée nationale, dans la séance du 28 février dernier, ne peut ni ne doit modifier la situation;

Considérant que les nécessités d'un emprunt qui viendrait faire appel à l'intérêt, sont complètement indépendantes d'une souscription qui s'inspire du patriotisme le plus élevé, et que les idées de sacrifice constituent la force morale d'un pays, c'est-à-dire la plus grande de toutes les forces;

Considérant que le Comité, d'après les preuves qui lui viennent de toutes parts, n'est pas en droit de douter du succès;

Le Comité général décide à l'unanimité que LA SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE DES FEMMES DE FRANCE DOIT CONTINUER SON ŒUVRE AVEC PLUS D'ÉNERGIE QUE JAMAIS.

Dès le premier jour, la France semble ratifier sans hésitation la décision du Comité central. Les comités d'Amiens, de Versailles et de Nancy ont fait en ce sens des déclarations motivées. Les souscripteurs ne sont pas découragés.

Jeudi, 7 mars, une messe solennelle a été célébrée à l'église de Notre-Dame, par Mgr l'archevêque de Paris, afin d'attirer les bénédictions de Dieu sur la souscription.

La flotte du port de Toulon a versé pendant le mois de février 10,784 fr. 15 c., et le résultat total auquel elle compte arriver est au moins de 50,000 fr.

Le théâtre du Palais-Royal a dépassé la somme de 11,000 fr. dans son cinquième versement.

MM. de Castellane et de Sers, deux députés, envoient chacun 10,000 fr.; M. Cochery, député du Loiret, et M. de Valady, député de l'Aveyron, chacun 5,000 fr. Les mêmes sommes ont été données par M. Saint-Marc Girardin et par Mgr l'évêque d'Arras.

M. Duréault, député de Châlons, vient de verser 1,000 fr., et s'engage pour 1,000 fr. par centaine de millions. Beaucoup d'autres députés ont souscrit pour mille francs chacun.

Enfin, les Suisses résidant au Havre ont réuni un ensemble de versements et de promesses s'élevant à 130,980 fr.

LES TROUBLES D'ANVERS

(Voir à la 1re page.)

Lors du dernier congrès de Lausanne, où l'apologie des incendies de la Commune a été faite publiquement, on a parfaitement respecté la réunion, et on n'a pas poussé un cri autour de l'enceinte.

Pourquoi n'en a-t-il pas été de même autour de l'hôtel Saint-Antoine d'Anvers, où le comte de Chambord se trouvait chez lui et recevait des visiteurs peu dangereux pour l'ordre public?

Comme beaucoup de journaux l'ont dit, et malgré ce qui s'est passé à la Chambre de Bruxelles, nous croyons que les vrais Belges n'ont été pour rien dans tout ce trouble; ils savent trop bien que le tapage et les clameurs ne font la force d'aucun parti.

Notre correspondant a pris le moment où quelques gendarmes ont repoussé, non sans éprouver de la résistance, la foule hostile qui obstruait les abords de l'hôtel. Depuis le 22 février, les rassemblements se formaient chaque soir, la police était sur pied; la gendarmerie, requise, stationnait dans la cour du Palais de Justice; le bourgmestre, assisté d'un échevin, avait dû se placer lui-même à la porte de l'hôtel pour agir plus efficacement sur l'esprit de ses administrés. — Mais les divisions religieuses, qui agitent depuis longtemps le pays, se sont rallumées encore pour envenimer un conflit dont le comte de Chambord n'a point voulu fournir plus longtemps le prétexte. Il est parti pour la Hollande, dont l'hospitalité lui sera sans doute plus calme.

PERTE DU BATEAU « MARIE-FRANÇOISE »

La perte du bateau *Marie-Françoise*, arrivée en rade de Brest, a porté la désolation dans un grand nombre de familles du village de Plougastel.

Voici les faits tels qu'ils ont été racontés par l'*Océan*, de Brest :

« Le bateau *Marie-Françoise*, patron Jacques Le Gall, quittait, vers trois heures de l'après-midi, l'anse de Keraliou, pour se rendre à Brest, ayant à bord, nous assure-t-on, une quarantaine de passagers, pour la plupart ouvriers et employés au port.

« A peine le bateau avait-il quitté la terre, — il était environ à cent cinquante mètres du rivage, — qu'une rafale du sud-ouest l'a fait chavirer.

« Un autre bateau, qui se trouvait au mouillage dans l'anse de Keraliou, s'est aussitôt porté au secours des naufragés, et a pu, après des efforts inouïs, recueillir dix-huit d'entre eux seulement, les autres ayant déjà disparu dans les flots.

« Le mercredi suivant, au bourg de Plougastel, a eu lieu l'inhumation de neuf des victimes de ce malheureux événement. En outre des parents et des amis, déjà fort nombreux qui suivaient les cercueils, une foule énorme avait tenu à les accompagner à leur dernière demeure.

LA VENTE DE LA COLLECTION PATURLE

Voici quelques-uns des prix auxquels on a poussé les toiles de la collection Paturle. Ils prouvent que Paris est resté quand même le grand marché artistique :

BRASCASSAT : Animaux aux champs, 19,200 fr.
Id. : Paturage du parc de Lormoy, 19,200.
DECAMPS Enfants turcs jouant avec une tortue, 20,700.
DECAMPS : Anes au repos, scènes d'Orient, 5,300.
DELACROIX (Eugène) : Les Natchez, 19,000.
GRENIER : La proposition de mariage, 5,150.
ISABEY : Après le Naufrage, 12,900.
MEISSONIER : Bourgeois flamands, 4,600.
ROQUEPLAN : La Souscription hollandaise, 5,800.
ARY SCHEFFER : Marguerite sortant de l'église, 35,000.
Id. : Faust dans son cabinet (réduction), 5,150.
Id. : Marguerite au rouet, 5,050.
HENRI SCHEFFER : La lecture de la Bible, 8,700.
Id. : Jeanne d'Arc conduite au supplice, 4,700.
TROYON : Animaux fuyant l'orage, 63,000.
WINTER-HALTER : Le Décaméron, 14,000.

Le musée du Louvre a acheté 81,000 francs les *Pêcheurs de l'Adriatique*, de Léopold Robert.

On a payé 40,000 francs a *Marguerite à l'église*, par Ary Scheffer, dont notre dernière livraison donnait la gravure.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des prix atteints par les tableaux de la collection Péreire, qui sera prochainement mise en vente, et dont une des merveilles se trouve gravée à la page précédente c'est le *Joueur de flûte* de Meissonnier.

LE MOINE DE SÉNANQUE

NOUVELLE

A ma rentrée en France, après l'expédition du Mexique, de lugubre mémoire, je demandai et j'obtins un congé de semestre, que j'allai passer dans ma famille, qui habite le département de Vaucluse.

Pendant mon séjour dans le Comtat, je me pris d'une belle ardeur pour l'étude des vieux monuments du pays, si nombreux et si pittoresques. En moins de deux mois, j'avais fait une sorte d'apprentissage archéologique que je résolus d'expérimenter sur le terrain. Je quittai donc un beau matin la maison paternelle, le sac au dos et le bâton à la main, avec l'intention de visiter toutes les antiquités de la région environnante.

Je vous fais grâce des premiers incidents de mon voyage. Après avoir passé tout un jour à étudier en détail les ruines, trop peu connues, du beau château de Gordes, j'étais reparti le lendemain, me dirigeant vers l'abbaye de Sénanque.

Quatre ou cinq kilomètres au plus, par une belle matinée de printemps, ce n'était qu'une promenade pour un touriste qui avait fait son apprentissage aux tirailleurs d'Afrique : je l'entrepris gaiement, le cigare aux lèvres, comme préparation au déjeuner d'anachorète que je comptais faire à l'abbaye. Le chemin, d'ailleurs, construit par les moines sans grand souci de ménager les pentes, se trouva par bonheur des plus pittoresques. Un beau site fait oublier bien des fatigues, et je n'en ai guère vu de plus attachant que celui qu'on découvre du point culminant de cette route. D'un côté, l'œil embrasse toute la vallée du Caulon : cent villes ou villages, fièrement campés sur les éminences ou s'abritant coquettement derrière un rideau de platanes; un vaste tapis de verdure avec sa frange d'argent, qui est la rivière, d'autant plus brillante, que ses teintes claires contrastent avec la couleur sombre du Lubéron, dont les crêtes dénudées servent de toile de fond à ce magnifique décor. De l'autre côté, le regard plonge d'abord dans un vallon si étroit et si encombré d'arbres et de rochers, qu'il ne peut y pénétrer jusqu'au fond; au delà du ravin, il découvre les grands bois de Murs, célèbres dans les fastes de la persécution vaudoise, et qui, de colline en colline, s'étendent jusqu'au bord de la crique circulaire d'où jaillit la fontaine de Vaucluse.

A mesure que le chemin descend dans la vallée de Sénanque, l'horizon se rétrécit, le spectacle change : il n'était que beau, il devient grandiose. On dirait, en effet, qu'un cataclysme récent a bouleversé toute cette contrée; ce ne sont que crevasses du sol, fondrières, rochers suspendus ou déjà détachés, et qui ont roulé au fond de cette coupure étroite, dont ils obstruent l'orifice; puis le vallon s'élargit un peu, la lumière y pénètre davantage, l'aspect en devient moins effrayant. Vous descendez encore, et tout à coup, comme le marin salue la terre d'un cri de joie, vous êtes tenté de vous écrier : Sénanque! Sénanque!

A quelques pas de vous seulement, s'élèvent les bâtiments de l'abbaye; vous apercevez la flèche élégante de son église, la porte d'entrée du couvent, qui a conservé son aspect imposant du moyen âge; mais derrière cette fortification, vous savez que l'hospitalité vous attend.

Telle était l'impression qu'avait fait naître en moi la vue de cette magnifique épave du passé que le zèle de quelques âmes catholiques a su préserver à temps de la ruine et de l'abandon, et déjà je savourais à l'avance le plaisir de l'étudier dans tous ses charmants détails, quand tout à coup mes regards s'arrêtèrent sur un moine qui gravissait le chemin, venant à ma rencontre.

C'était le premier religieux que je rencontrais depuis que j'étais sur les terres de l'abbaye.

Je ne pus m'empêcher de l'examiner avec cette

sorte d'attention banale, trop souvent importune, du touriste qui se croit permis, une fois sur la grande route, ce qu'il rougirait de faire dans un salon.

Le moine marchait avec assez d'agilité, bien que chargé d'instruments de culture.

Bientôt nous ne fûmes plus qu'à quelques pas l'un de l'autre.

Je m'apprêtai à saluer: de son côté, le moine s'inclina, avec toute l'humilité que commande la règle.

Lorsqu'il releva la tête, son capuchon, retombant sur ses épaules, laissa son visage entier à découvert.

Je poussai un cri :

— De Beauval!

A ce nom, le moine s'arrêta court, me regarda avec étonnement d'abord, puis la joie fit soudain place, sur son visage, à la surprise.

— Toi!... toi!... Saint-Aubin!

Et jetant bas son fardeau, le front empourpré, l'œil animé, la lèvre fiévreuse, il me tendit ses deux mains tremblantes, que je serrai cordialement

La première émotion passée, j'allais reprendre la parole, mais la réflexion arrêta l'interrogation sur mes lèvres.

Je craignis de réveiller une douleur peut-être encore mal assoupie, sous le sévère costume du cloître. Toutefois, je ne sus pas assez bien dissimuler ma pensée.

Il la lut dans mes yeux, et, souriant doucement :

— Tu t'étonnes du changement qui s'est opéré en moi, me dit-il. Qui reconnaîtrait, en effet, sous cette robe de bure, le brillant officier de cavalerie que tu as connu?

Il avait été de lui-même au-devant de l'explication ; ma curiosité, ou plutôt l'intérêt, je puis bien l'avouer, l'intérêt était trop surexcité en moi pour que je ne cédasse point à la tentation.

— En effet, lui dis-je, le changement est grand, et pourtant, comme tu l'as vu, je t'ai reconnu du premier coup d'œil. Il y a pourtant près de huit années que nous nous sommes quittés : c'était, je m'en souviens encore, le jour même de Solférino; les incidents de la bataille nous avaient séparés dès le matin. Je n'appris que le soir, au bivac, que tu avais été blessé grièvement.

Un de ces sourires indicibles qui expriment tout un monde de pensées amères fit paraître plus pâle encore la figure austère du moine.

Je détournai la conversation.

— Quant à moi, la chance a continué de me favoriser, et, tel que tu me vois, je suis aujourd'hui capitaine, et j'arrive du Mexique, où je suis resté trois années.

— Du Mexique?

— Sans doute. J'étais aux tirailleurs d'Afrique, et ceux-là peuvent se vanter d'avoir fait une rude campagne.

— Une campagne au Mexique?

— Quoi, tu ignorais...?

— Il est rare, dit-il, que les bruits du dehors arrivent jusqu'à nous.

Cette simple réflexion me rappela que j'avais affaire à un moine.

— Que de fois, là-bas, j'ai pensé à toi; que de fois, le soir, au bivac, me rappelant nos premières années, j'ai regretté l'ami dont je n'avais plus même de nouvelles, car personne, au régiment, ne savait ce que tu étais devenu... J'en connais la cause aujourd'hui; mais celui-là m'aurait bien surpris qui m'eût prédit que je te retrouverais un jour sous ce sombre vêtement.

— Cher ami...

Sa voix émue expira sur ses lèvres.

Mais son hésitation me parut avoir un autre motif que la défiance ou la honte d'un aveu.

Son regard inquiet interrogeait le chemin, comme s'il eût craint d'être aperçu.

— Il ne vient personne, lui dis-je.

Il rougit d'avoir été compris.

— Notre règle est sévère, mais j'ai tant de bonheur à te revoir que je voudrais, même au prix d'une faute dont je serais obligé de m'accuser, prolonger cet entretien. Veux-tu venir avec moi? Je connais, tout près d'ici, un endroit retiré où nous serons à l'abri des yeux et des oreilles.

Je n'avais garde de refuser.

Je voulus l'aider à recharger son fardeau, mais il n'y consentit point.

J'entrai dans le bois à sa suite. Après avoir fait une centaine de pas, nous nous trouvâmes dans un petit vallon plein de silence et d'ombre.

Nous nous assîmes sur une grosse pierre qui avait roulé là du sommet de la montagne.

Ce lieu poétique et mystérieux était bien choisi pour une confidence. Mon ami se recueillit un instant. Enfin il prit la parole. Son récit m'a si vivement frappé, que je l'ai retenu pour ainsi dire mot à mot; il va de soi que je ne me permettrai pas d'y rien changer.

Le voici :

J'avais vingt ans, lorsque à ma sortie de Saumur, je reçus ma nomination de sous-lieutenant aux chasseurs à cheval. Après quelques jours donnés à ma famille, il me fallut rejoindre mon régiment, qui tenait alors garnison à Lyon.

Tu connais assez quel y fut mon genre de vie, puisque, camarades d'école et de promotion, nous conservâmes au régiment nos anciennes relations d'amitié.

Il y aurait trop d'officiers qui mériteraient les épaulettes de général, si la vie désœuvrée de l'estaminet n'étouffait dans leur germe les quatre cinquièmes au moins de ces espérances!

Toutefois j'avais su me préserver des excès, ce que je devais en grande partie à mon goût pour l'étude et à l'instruction artistique que j'avais reçue de mon père. Mais la musique, la peinture, la poésie elle-même, ne peuvent remplir tout entière l'existence d'un jeune homme de vingt ans, surtout lorsque éloigné de sa famille, il n'a plus, pour le guider, les bons conseils d'un père; il lui manque, pour aimer, la tendresse d'une mère.

Le cœur a besoin d'affections, et je n'en trouvais pas qui pussent remplacer celles qui me manquaient.

Aussi, l'ennui ne tarda pas à se présenter; c'est un fâcheux à qui il est difficile d'échapper dès qu'il s'est mis en tête de s'attacher à vous.

Les réceptions d'hiver vinrent à point cependant pour conjurer le danger.

Comme j'étais un danseur intrépide — c'est un mérite dans le monde! — et comme je possédais quelque talent sur le piano, je fus bientôt recherché. Le colonel qui m'aimait beaucoup, ne manquait jamais de m'inviter d'une façon particulière, même à ses réunions les plus intimes. Il va sans dire que les jours de bal officiel, j'étais tenu à un rude service; la femme du colonel me récompensait d'ailleurs de ma complaisance, et j'étais toujours certain d'être présenté par elle aux plus jolies danseuses.

Ce fut dans un de ces bals que j'eus l'occasion de remarquer Madame ... Je voudrais te cacher son nom, car elle est peut-être encore de ce monde, mais je doute que je puisse y réussir; si tu ignores encore le lien mystérieux qui les rattache les uns aux autres, la plupart des incidents du récit que tu vas entendre, te sont déjà connus, comme ils le sont du reste de tous les officiers du régiment...

Je l'interrompis :

— Madame de Vernay est morte.

Le moine poussa un profond soupir.

— Morte! fit-il d'une voix sourde au bout d'un instant; et je vis une larme rouler dans ses yeux.

— Tu l'as nommée; c'est elle! je le dis maintenant sans honte, presque sans regret, car si elle a été coupable, c'est moi, moi seul, qui en fus cause, et j'ai fait le sacrifice de ma vie pour expier mon crime!

Il y avait quelque chose de si grand et de si simple dans le sentiment de cet homme qui s'était dévoué pour supporter seul, en présence de la justice divine, la faute commune, que je me sentis ému, et lui prenant les mains :

— Dieu lui a pardonné! m'écriai-je.

— Dieu est bon, Dieu est juste! dit-il.

Il se fit un nouveau silence entre nous et j'eus tout le loisir de réfléchir sur l'étrange puissance qu'exerce, même sur l'homme le plus sceptique, l'expression naïve d'une foi sincère.

JACQUES GUILLEMAUD.

(A continuer.)

LE GRAND THANKSGIVING D'ANGLETERRE

(Voir pages 152 et 153)

A M. le directeur du Monde illustré,

Enfin! ce fameux jour du *Thanksgiving* est maintenant à l'état de souvenir, et il est probable que l'histoire l'enregistrera comme une des époques où le peuple anglais a manifesté ses sentiments politiques d'une manière éclatante. Il faut bien dire aussi que si ce jour de réjouissances générales sans précédent dans les fastes de l'Angleterre était attendu avec une impatience fébrile, il y a bien des gens qui, tout en y prenant part, ne sont pas fâchés d'en voir la fin. Le fait est qu'on ne s'occupe, qu'on ne parle et qu'on ne pense qu'aux préparatifs de ce *Te Deum* monstre depuis un mois.

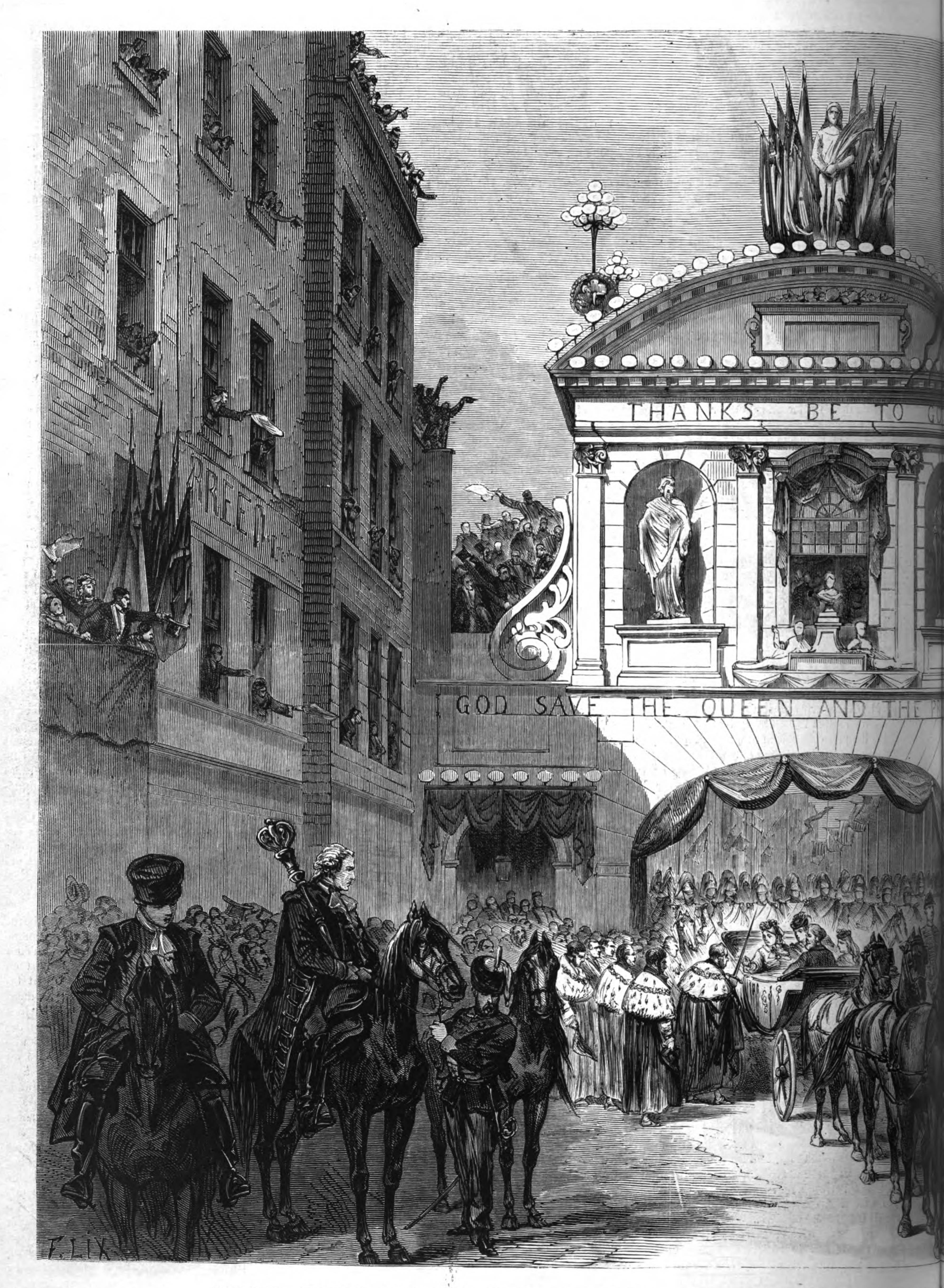
D'abord l'immense cathédrale de Saint-Paul avait été complétement restaurée, nettoyée, mise à neuf et embellie. Un nouvel orgue avait été fabriqué tout exprès. Des arcs de triomphe sortaient partout de terre comme par magie, dans Dudgate Hill, Halborn, Saint-Paul's Church Yard et dans bien d'autres rues encore. Des estrades immenses étaient construites sur tous les terrains libres : un de ces morceaux de terre a été affermé par un entrepreneur de Londres pour 200,000 francs, et encore a-t-il fait un marché splendide. Tout prenait un air de fête. Les réverbères étaient peints en bleu de ciel avec des fleurs d'or et les armes du prince de Galles au-dessus. Quant aux rues, elles étaient tellement encombrées de curieux qu'on pouvait déjà se faire une idée du concours énorme qui aurait lieu le 27 février.

Les commerçants étaient sur les dents. On vendait tout en masse et presque à vil prix pour débarrasser les boutiques de leurs marchandises et les transformer en tribunes. Les plus petites places se sont louées jusqu'à 200 et 300 francs et les bienheureux industriels dont les demeures étaient situées sur la route tracée d'avance par le grand chambellan ont fait une moisson d'or qui n'a pas de précédent. Temple Bar, ce vieux débris d'un Londres qui n'existe plus, avait été habillé d'une robe neuve pour la fête avec un soin tout spécial. Un entrepreneur habile avait badigeonné l'antique monument où jadis on accrochait les têtes des traîtres; des filets d'or, des guirlandes de fleurs et des estrades rouges judicieusement placées lui enlevait complétement sa mine renfrognée. Presque toutes les maisons du Strand avait imaginé une devanture différente. Les unes avaient pour devise : *God save our prince*; d'autres : *Long live the royal family, welcome to our rulers*, etc., etc.; mais, somme toute, les ornements imaginés par les commerçants transformés subitement en décorateurs faisaient plus d'honneur à leur prodigalité qu'à leur goût.

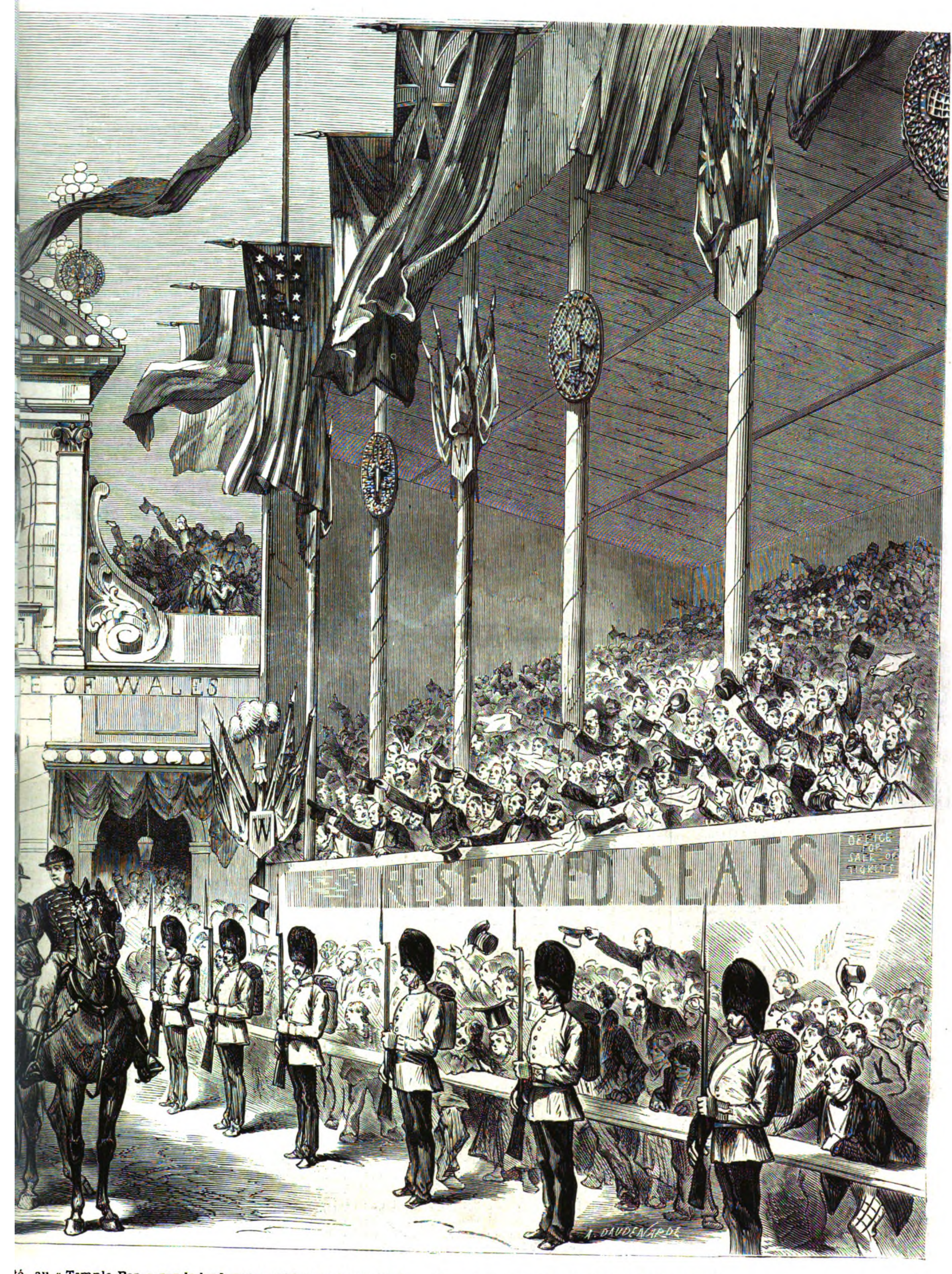
Pour eux, tout ce qui frappe les yeux est beau. Ils ont la plus grande indifférence pour l'harmonie des couleurs. Le manque de goût national n'était pas d'ailleurs difficile à découvrir. De temps en temps, on apercevait une devanture qui faisait tache sur la masse par son élégance : ordinairement le bijou était dû à une main française. J'ai surtout remarqué dans mes pérégrinations la décoration des bureaux du *Graphic*, une véritable perle dans une meule de foin. Cette devanture, qui a attiré au journal les félicitations de la reine, était due à la fertile imagination de notre ami Godefroy Durand.

Des drapeaux innombrables de toutes couleurs et de toute nationalité sont tendus en travers des rues; il y en a tant que le ciel en est voilé. On n'aperçoit plus que les sept couleurs de l'arc-en-ciel, balcons improvisés, barrières, estrades, arcs de triomphe. Les maisons ont, sans exception, reçu l'accolade du pinceau; n'était l'odeur londonienne et ce misérable brouillard qui ne peut jamais se décider à nous laisser un peu tranquilles, et les voitures et les figures, on se croirait à Rome en jour de fête. Malheureusement, il n'y a qu'une chose qui manque pour tirer réellement profit de ces matériaux : c'est l'art.

Nous sommes au 27. Des escadrons de Horse-guards occupent les rues adjacentes au parcours.



LONDRES. — The thanksgiving Day. — La reine et le prince de Galles, se rendant à Saint-Paul, sont reçus à leur entrée d



té, au « Temple Bar, » par le lord-maire qui leur présente l'épée. — (Dessin de M. Lix d'après le croquis de M. Godefroy Durand.)

A partir de Buckingham Palace jusqu'à Saint-Paul, et de Saint-Paul à Buckingham Palace par New-gate-Street street, Holborn, Oxford-Street et Marble-Arch, un double cordon de sentinelles et de policemen borde les deux côtés des avenues. Les convois du matin ont amené un surcroît de spectateurs de Manchester, de Liverpool, de Lnds, d'Irlande et même du continent. Il y a tant de monde sur les maisons, sur les réverbères, sur les corniches, qu'on dirait qu'elles se meuvent. Des musiques militaires sont installées par-ci par-là sur des tréteaux, et jouent des airs nationaux. L'impatience est à son comble, et cependant il faut encore plusieurs heures d'attente pour que la curiosité publique soit amplement satisfaite.

. . Enfin, paraît le cortége royal dans l'ordre déjà décrit par tous vos journaux.

La suite de la reine occupe huit voitures.

Dans la dernière, se trouvait le prince Albert-Victor de Galles, la princesse Béatrix, la princesse de Galles, le prince de Galles et la reine.

La voiture royale est suivie de la musique des lifu-guards, en grand uniforme et à cheval. Plusieurs escadrons de horse-guards viennent ensuite, et un groupe de brillants officiers finit la procession.

Les laquais sont chamarrés de la tête aux pieds. La reine est habillée très-simplement, la princesse de Galles aussi. Le prince de Galles porte un costume militaire, le duc d'Édimbourg est habillé en Highlander écossais, et les autres princes en habit civil.

Le cortége s'achemine vers Trafalgar-Square. La foule est enthousiasmée; on applaudit tout ce qui est rouge ou doré. Arrivé au Strand, les manifestations deviennent délirantes. A chaque instant, je m'attends à voir des enthousiastes se précipiter à corps perdus sous les roues des chars. On se penche du haut des maisons, au risque imminent de piquer une tête effrayante dans l'espace. Il en est de même jusqu'à Temple-Bar.

Les autorités de la Cité, le lord mayor en tête, étaient arrivés à midi et attendaient l'arrivée du royal cortége. Le lord mayor était dans sa voiture d'État ordinaire.

Une cérémonie antique allait être accomplie : le lord mayor devait présenter à la reine une épée garnie de pierres précieuses, à son entrée dans la Cité. Les chevaux s'arrêtent : le grand dignitaire municipal s'avance l'épée à la main, s'agenouille sur un coussin brodé devant la reine, et lui présente l'épée que celle-ci, comme de coutume, lui rend gracieusement. Puis les aldermen, à cheval, se mettent avec leur chef en tête de la procession, qui continue sa route vers Saint-Paul, au milieu d'une ovation toujours grandissante.

A l'arrivée de la famille royale, la cathédrale était déjà remplie. Le Corps diplomatique, les Chambres des communes et des pairs, les membres du gouvernement et toutes les plus grandes personnalités de l'aristocratie sont là. La tribune royale est près du chœur. Un superbe tapis traverse toute l'étendue de l'église et aboutit à la grande porte. Le chapitre de Saint-Paul et les principaux évêques de Londres sont présents. C'est l'archevêque de Canterbury qui officie. Le chœur, composé de deux cents chanteurs, entonne une hymne et le service est commencé. Une demi-heure après, le *Te Deum* était fini; la famille royale regagnait ses voitures, et la procession s'engageait de nouveau dans Holborn. Même réception, même enthousiasme.

Le cortége gagne ensuite Buckingham Palace, et... tout est dit.

A la nuit tombante, des milliers de lanternes chinoises pendues le long des rues sont allumées. Certaines maisons ne sont qu'un flamboiement. Les illuminations sont splendides. Oxford Street et le Strand sont les rues les plus brillantes. Les avenues ne cessent pas d'être encombrées, et la police se relâche de sa surveillance.

Les musiques vont leur train; les musiciens soufflent dans leurs instruments avec furie. On chante à tue-tête *God save the prince of Wales* et *God save the queen*. Tudieu! les Anglais ne manquent pas de poumons, s'ils n'ont pas d'oreille musicale. Leurs clameurs sont tout simplement épouvantables; mais cela n'est que naturel : c'est leur manière de s'amuser.

Les illuminations et les réjouissances ont duré jusqu'au matin. Ce soir encore, les becs de gaz sont rallumés et les devises : *Dieu sauve la famille royale* et *le Ciel préserve le prince de Galles*, subsistent toujours en lettres de feu.

L'Angleterre gardera longtemps le souvenir de cette mémorable journée. Le dernier *Te Deum* eut lieu sous Georges III, mais il n'est pas digne de comparaison avec celui-ci, et il est impossible qu'une cérémonie soit plus imposante et écrasante que celle que des centaines de milliers d'Anglais acclamaient mardi dernier.

C. B.

UNE JOURNÉE

DU BOMBARDEMENT DE STRASBOURG (1)

27 août.

La destruction du faubourg National s'acheva dans la journée. La chaleur dégagée par les amas de décombres était telle qu'elle suffit pour allumer de nouveaux incendies. Je ne parle pas des maisons qui brûlèrent isolément et par groupes de trois ou quatre. Dans quelques quartiers, dans la rue Thomann, toute une masse de bâtiments entre cette rue et le quai fut détruite.

Le général Moréno est blessé à la citadelle.

Le bombardement de la citadelle était indépendant de celui de la ville. C'était l'œuvre des batteries de Kehl et des îles du Rhin. Le feu n'y cessa pas jusqu'au jour de la capitulation. Les édifices y formaient dans l'enceinte fortifiée une petite ville régulière, avec une place centrale et une église qui était une paroisse et un lieu de pèlerinage. Tous ces bâtiments fort solides, sans exception, furent renversés sans qu'il en soit resté un pan de mur. On n'y voyait plus à la fin du siége que de grands amas de moellons. L'œuvre de destruction fut si complète que, après la capitulation, elle devint l'objet de la curiosité des Allemands. Le général prussien établit un droit d'entrée de 1 th. par personne, qui, au bout d'un mois, avait déjà rapporté plus de 100,000 fr.

Les bombes ne dépassaient pas la rue Brûlée. Il en tomba une sur la maison du commandant Lion; d'autres au quartier général, à la direction d'artillerie, sur la place Saint-Pierre-le-Jeune. Cette moindre portée des mortiers rend les bombes moins dangereuses en réalité que les obus. Quand une bombe tombe, son effet est terrible. Son grand poids (150 kil.) est encore accru par la hauteur de sa chute; elle perce une maison du grenier à la cave et peut même enfoncer les voûtes ordinaires; puis, en éclatant, elle enlève tout l'intérieur, planchers et toitures, sans rien laisser que les quatre murs ébranlés. Mais cet effet est limité. La moitié de la surface d'une ville est en cours, jardins et rues : il y a donc la moitié des bombes qui ne tomberont pas sur des édifices. L'obus, au contraire, suit une parabole presque horizontale; il ne se perd jamais, car il continue sa marche jusqu'à ce qu'il ait rencontré une maison où il éclate. Son explosion a lieu en tout sens; ses éclats percent des murs même très-épais.

J'ai vu de près l'explosion de trois bombes. Deux ont fait gerbe, et à cause même de la profondeur du trou qu'elles avaient fait en terre, les éclats ont été projetés sur les toits et à une grande distance. La troisième a éclaté contre un mur derrière lequel je me trouvais; ce mur, qu'un obus eût renversé, a suffi pour me protéger.

Une autre fois, une bombe est tombée à 6 mètres du général Uhrich et de tout le conseil de défense, a éclaté en gerbe et n'a couvert ces messieurs que de terre.

Si je raconte ces détails un peu personnels, c'est pour montrer que, quels que soient les dangers des circonstances de ce genre, il ne faut pas cependant se laisser dominer par l'imagination. Le mal que fait l'artillerie moderne est grand, mais il est encore bien au-dessous des moyens qu'elle emploie. La Prusse nous a lancé 193,000 projectiles, sans compter ceux de la mousqueterie. Nous avons eu, tant dans la ville que dans la garnison, environ 2,500 tués. Cela fait 77 projectiles pour un mort. C'est une proportion dix fois plus forte que celle des batailles, mais qui n'est pas encore en rapport avec l'énergie des moyens employés. Le mot du maréchal de Saxe est plus que vrai : — Il faut pour tuer un homme son poids en plomb. — A 40 fr. par coup, estimation modérée du projectile, du plomb qui l'enveloppe, de la main-d'œuvre, de la façon de la fusée explosible (engin très-délicat et travaillé avec une perfection rare), de la charge du canon et de celle de l'obus, ces 193,000 projectiles représentent une dépense de 8 millions, et une masse de fer de 3 millions de kilogrammes, suffisante pour couvrir une ville d'une cuirasse de fer.

Singulière proposition faite au conseil municipal par MM. Bœrsch et J. Sengenwald. Ils demandent au général Uhrich de leur permettre d'offrir aux Prussiens une somme de... par jour pour faire cesser le feu. M. Sengenwald parle même bravement d'offrir 100,000 fr. M. Pron n'a pas beaucoup de peine à leur démontrer leur illusion. Comme chiffre, la somme est dérisoire. Il faudrait au moins parler d'un million. En elle-même, l'offre sera interprétée comme le signe d'une terreur extrême. C'est précisément le but que le général de Werder a voulu atteindre. Il répondra : « Je suis fort aise d'avoir si bien réussi, et encore plus de vous savoir tant d'argent : je continuerai donc le feu jusqu'à reddition de la ville, et je suis fixé sur la contribution que je puis vous imposer. »

Les magasins des décors des théâtres étaient attenants à la Préfecture. C'était un grand danger d'incendie. Le préfet ordonna de les faire déménager. La mairie, — que ce soin concernait, car c'était une propriété communale, — n'obéit pas à des injonctions réitérées. Je fus chargé de l'opération avec des gardes mobiles. Au moment où, pour passer une grille, le concierge de la préfecture était penché sur la serrure pour y introduire la clef, un obus passa entre nous deux, à six pouces de ma figure.

Arrestation, à la porte de Pierres, d'un individu portant un paquet d'uniformes badois. On le prit d'abord pour un espion, et l'on faisait déjà mille conjectures sur la destination de ces uniformes. Il s'est trouvé que c'était un tailleur qui avait reçu ces commandes. Mais il n'en est pas moins étrange que de pareilles relations puissent s'établir entre une ville assiégée et l'ennemi.

Nous faisons partir un contrebandier avec des dépêches, mais avec l'inquiétude bien fondée qu'elles ne puissent arriver.

Non-seulement la ville perdait ses monuments, ses richesses artistiques, mais la population, surtout la population ouvrière, était ruinée par les incendies. Les secours étaient impossibles à organiser sous le feu de l'ennemi, et partout à la fois. On avait des pompes et des pompiers; aucun n'a reculé devant le danger, et plusieurs ont péri par les obus. C'est en grande partie pour avoir l'occasion de signaler à l'opinion de mon pays leur conduite que j'ai entrepris ce récit. Je veux nommer ici les trois principaux chefs de ces braves gens : MM. Gœrner, commandant; Kœhren, capitaine, et Morin, lieutenant (1).

Je ne cite que ces trois noms, mais, pour être juste, il faudrait donner ceux de tous les officiers et de tous les hommes du bataillon.

Il était impossible d'alimenter les pompes. Les habitants de chaque maison faisaient une petite chaîne dans les corridors jusqu'à un puits. On sauvait à la hâte les personnes et les effets les plus précieux, et, chaque nuit, les habitants de 30 ou 40 maisons étaient obligés de chercher des asiles, d'où quelquefois ils étaient chassés le lendemain. 420 maisons ont été brûlées pendant la durée du siége.

(1) Cet extrait nous a paru le meilleur moyen de faire apprécier l'excellente relation que vient de publier M. le comte de Malartic, ancien secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin. Son *Journal du siége* de Strasbourg restera comme le plus complet et le plus véridique.

(1) Les deux premiers et plusieurs autres officiers, sous-officiers et pompiers du bataillon de Strasbourg ont obtenu la récompense due à leur courage. Nous regrettons que M. Morin, un des officiers qui se sont le plus distingués par leur intrépidité et leur sang-froid, n'ait pas été compris dans les propositions adressées récemment de Strasbourg à M. le président de la République.

qu'on juge de ce qu'a dû être la perte en mobilier, en denrées commerciales, et surtout celle du petit commerce, dont l'avoir consiste le plus souvent dans l'assortiment d'un magasin.

Dès les premiers jours, ces pertes étaient immenses, et c'était le cœur déchiré que nous voyions ces pauvres familles campant le jour et la nuit, sous la pluie, sur les places, avec les débris de leur petit mobilier, cherchant encore à en construire des abris pour leurs enfants; et souvent les obus venaient jeter l'effroi dans ces tristes refuges.

M. Pron avait ouvert les caves de la préfecture aux familles du quartier, mais elles étaient loin de suffire. Le général autorisa et le génie militaire fit construire quelques abris le long du rempart et sur le chemin de halage du canal des faux remparts. Quelques-unes s'établirent sous les ponts. La mairie ouvrit entre autres le théâtre, les écoles, les halles, la douane et d'autres bâtiments communaux. En même temps, par une proclamation, il fut promis les indemnités au nom de la France aux victimes du bombardement. Cette promesse aurait été tenue si Strasbourg et l'Alsace avaient pu nous être conservés.

Il fallait aussi songer à la subsistance de ces pauvres gens. Aux distributions très-larges de la mairie s'ajoutèrent des restaurants populaires où des aliments étaient fournis à tous venants à prix réduits, et même gratuitement. Je dirai à l'éloge des restaurateurs de Strasbourg que je n'ai jamais appris qu'un seul indigent ait été repoussé par eux. Ils suffisaient aux frais au moyen de collectes faites chez les gens aisés, et d'un tronc placé à l'entrée du restaurant. Jusqu'au dernier jour, ces ressources ont suffi.

COMTE DE MALARTIC.

GO KONG

(Voir p. 156)

Go Kong, 20 décembre 1871.

Monsieur le Directeur du *Monde illustré*,

Go Kong, dans la province de Saïgon, est un des marchés les plus considérables de la Cochinchine, en raison des grandes opérations et achats de riz qui s'y font.

La ville, presque exclusivement bâtie en briques et en pierres de Bien-hoa, contient six mille habitants environ, pour la plupart cultivateurs. Une population flottante de trois cents Chinois à peu près tient les différentes industries du pays.

Au centre de la ville se trouve la place du marché, entourée de chaque côté par des maisons en pierre. Au milieu, trois grandes halles couvertes ayant plus de 80 mètres de longueur, servant d'abri à des marchands de toutes sortes. Il existe en outre deux annexes pour le poisson et les fruits. Chaque jour plus de cent jonques y viennent de tous les villages environnants, par les arroyos qui baignent la contrée.

Il y a à Go Kong un bureau télégraphique, un bureau de poste, une inspection, un fort bastionné, huit écoles contenant près de trois cents élèves, une succursale de la ferme d'opium, des fabriques d'eau-de-vie de riz, de nioc-mam (poisson séché mis en conserve.)

Deux belles pagodes, l'une chinoise, l'autre annamite, sont surtout remarquables par les incrustations de Chine et du Tonkin, qui ont été disposées avec beaucoup de goût au-dessus des portes à l'extérieur et en guise de fresques dans l'intérieur.

L'inspection, bâtie sur la rive droite de l'arroyo de Go Kong, est une des mieux construites de la Cochinchine. Le fort, occupé par soixante-dix hommes d'infanterie de marine, est dans d'excellentes conditions au point de vue du casernement.

Les riz de Go Kong sont les plus estimés de la Cochinchine; ils sont cotés haut sur les marchés de Hong Kong et de Sincapoore. Cette année, grâce aux pluies torrentielles des premiers jours de novembre, la récolte sera très-bonne et déjà les notables du pays entrevoient de beaux bénéfices.

Quelques uns, du reste, sont déjà très-riches, plusieurs payent de dix à quinze mille francs d'impôts. Un des propriétaires sérieux de l'endroit ne verse pas moins de dix-huit mille francs par an dans la caisse de l'Inspection.

N'oublions pas que la Cochinchine rapporte plus de onze millions et fournit à la France un revenu de quinze cent mille francs, tous ses services payés.

Les environs de Go Kong sont charmants; la campagne jusqu'à la mer n'est qu'une suite de cultures diverses. S'il y avait un chemin de fer passant à Go Kong, vraiment on se croirait transporté dans les grandes plaines de la Beauce. Des canaux, des routes carrossables, des champs de riz à perte de vue, des bouquets d'arbres touffus, des maisons en briques; çà et là, des buffles attelés à de grosses voitures chargées de gerbes de riz exactement comme celles chargées de blé en France; des moissonneurs dans les rizières, des glaneuses, de l'activité partout, un vrai soleil d'août au mois de novembre, voilà le paysage quand la moisson commence.

Indépendamment du riz qui est la base la plus solide du revenu, les cinquante mille hectares de terrain cultivés dans l'arrondissement de Go Kong produisent des maïs, du bétail, des aréquiers, des cocotiers, des arachides, des légumes, des palmiers d'eau, de la canne à sucre, de l'indigo et du tabac.

Ces derniers produits, dont le gouvernement protége la culture d'une façon toute particulière, sont appelés à doubler la fortune des habitants et les revenus de la colonie.

Sur le Cua-thieu, fleuve immense qui se jette à la mer environ à douze kilomètres de Go Kong, il existe un poste de miliciens (matas) dont la mission est de chasser les pirates, très-peu nombreux du reste, qui hantent ces parages et vont se cacher dans les îles voisines de la côte.

Ce poste fortifié est sous la protection du village de Tang Binh et réciproquement, et sous la surveillance immédiate de M. l'inspecteur de Go Kong.

Le paysage charmant qu'offre l'embouchure de ce grand fleuve et l'originalité de la case en paillotte qui sert de poste m'ont engagé à vous adresser les trois croquis qui accompagnent la vue de Go Kong.

Veuillez agréer, etc.

GEORGES FAVRE.

Les autres dessins que M. Favre a bien voulu nous adresser paraîtront prochainement.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *L'Autre motif*, comédie en un acte, par M. Édouard Pailleron; reprise de *Turcaret*. — CHATEAU-D'EAU : *Le Spectre de Saint-Patrick*, drame en cinq actes, par M. Édouard Cadol.

M. Alexandre Dumas fils commencerait-il à faire école? On aurait tout à y gagner sous le rapport de l'esprit, mais la morale aurait souvent occasion de se voiler la face. Voici un petit acte sur lequel la *Visite de noce* semble avoir furieusement déteint. Il y est question des deux motifs qui guident les hommes en amour : le bon et le mauvais. Fiez-vous à M. Édouard Pailleron pour le tour ingénieux et malicieux qu'il sait donner à ses définitions; mais gardez-vous de l'accepter trop aveuglément comme précepteur. Pourtant, c'est le bon motif qui finit par triompher dans sa comédie, et M. de Piennes épouse Mme d'Heilly, qui ne savait pas être veuve et qui tenait en juste suspicion les empressements de ses adorateurs. Mais, pour en arriver à ce dénoûment moral, que de jolis précipices on cotoie! que de haies épineuses et fleuries il faut franchir! que d'écueils multipliés comme à plaisir! La littérature dramatique est devenue une sorte de défi, l'art de rendre acceptables les sujets réputés jusqu'alors impossibles.

L'Autre motif va s'ajouter au *Monde où l'on s'amuse*, au *Dernier quartier*, à tout ce galant répertoire de M. Pailleron, amusant, coquet, d'un accent bien moderne.

Depuis *Bataille de Dames*, c'est-à-dire depuis longtemps, Mme Arnould Plessy n'avait pas trouvé de rôle qui la fit autant valoir que le rôle de Mme d'Heilly. On hésite à la reconnaître, tant elle y est vive, badine, sémillante, contrairement à sa nature. Son succès a été très-décidé.

Le même succès n'a pas accueilli la reprise de *Turcaret*, une de ces pièces que, sur la foi des professeurs et des commentateurs, on était habitué à traiter de chef-d'œuvre. Le public et la critique de la semaine dernière se sont donné le plaisir de casser le jugement des *cours de littérature*. Est-ce à dire que le chef-d'œuvre soit à bas? Non, Dieu merci On est allé un peu trop loin, comme dans toutes les réactions; on a exigé de Le Sage des qualités qu'il n'avait pas; par contre, on a méconnu la force et la netteté de sa prose, l'éclat solide de son dialogue. Peut-être aussi ne s'est-on pas bien rendu compte du temps où il écrivait et de l'état des mœurs qu'il était appelé à peindre.

Il a toujours été du bon ton de médire des financiers. Pour moi, j'aime ces grosses et joyeuses figures enluminées de vin de Jurançon et de Rota, couvertes d'une perruque volumineuse; j'aime à les voir, ces grivois, tapissés d'un gilet en pluie d'or et d'un habit de velours cramoisi, circuler pesamment en s'appuyant sur une haute canne de bois des Iles, ou tourner entre leurs doigts chargés de bagues une épaisse tabatière à double fond et à sujet anacréontique. Avec quelle solennité ils savent tousser! Avec quels lourds éclats on les entend rire! Comme ils sont experts à pincer le menton des soubrettes et à marchander les fleurs des bouquetières! Caricatures si vous voulez, mais caricatures égayantes et bien françaises. Voyez Bouret, Beaujon, Bergeret, la Popelinière, tous les fermiers-généraux! Que ces noms-là éveillent d'idées folles et luxueuses! Comme on pense tout de suite à des jardins de fées remplis de musique et de robes fuyantes, à des petites maisons dorées et peintes du haut en bas, à des théâtres particuliers éblouissants de lumières et mis en joie par les couplets égrillards de Collé, de Grandval ou de Caylus, les poëtes barbouillés de lie, honneur des spectacles de la foire!

Pauvres financiers! Un *autre motif* (style Pailleron) qui me les fait aimer, c'est qu'ils ont fait faire un pas immense à la cuisine nationale La table était dressée chez eux tous les jours. Les poëtes ingrats ont pu se moquer de leur bêtise, flageller leur corruption, tourner en ridicule leur ignorance, les exposer en scène sous les noms de Mondor et de Turcaret, mais jamais écrivain satirique, jamais libelliste à jeun ou repu n'a osé écrire une seule ligne de critique contre leurs cuisiniers. C'est là le côté inattaquable des financiers du dix-huitième siècle, celui-là surtout qui les fera vivre dans l'histoire; — je regrette de ne pas le trouver suffisamment indiqué dans le pamphlet de Le Sage.

Un pamphlet; en effet, *Turcaret* n'est pas autre chose qu'un pamphlet; il en a la rapidité, l'audace, l'inexorabilité; il n'a d'autre souci que de courir à son but, et voilà pourquoi il dédaigne en route de s'arrêter à ces petits riens qui sont la poésie et la joie des comédies. Comme le public de l'autre jour, j'ai trouvé un peu basse et un peu terne la physionomie de Turcaret; mais on doit considérer qu'au commencement du siècle dernier les financiers n'étaient pas ce qu'ils sont devenus plus tard et ce que je viens de les décrire; quelques uns d'entre eux n'étaient encore que des laquais à moitié décrassés; ils n'avaient pas eu le temps d'ouvrir maison; leurs jouissances étaient grossières et précipitées; leur scandale, sans intelligence et sans règle. Pour étriller ces marauds de formation nouvelle, Le Sage ne crut pas devoir se mettre en grands frais; il ne s'arma pas d'une massue, il se contenta de son fouet de chasse. Ce n'est pas sa faute si son exécution eut plus de retentissement qu'il ne l'avait espéré, et si l'on fit de son héros le type de tous les financiers véreux et ridicules, présents et à venir. Le nom était facile à retenir, il n'en faut pas davantage quelquefois pour assurer l'immortalité à une figure subalterne. C'est ce qui est arrivé pour *Turcaret*, dont la réputation dépasse évidemment la valeur, — et c'est ce qui explique la froideur et l'étonnement qui en ont accueilli la reprise.

La critique théâtrale vit de comparaisons, quoiqu'on en dise. J'ai vu Provost dans le rôle de Turcaret, échu aujourd'hui par droit d'héritage à M. Barré. Il va sans dire que la comparaison est tout à l'avantage de Provost. Il donnait au personnage l'enjouement qui lui manque souvent; il lui prêtait son masque si mobile, son importance naturelle; cependant, le dirai-je, je n'étais pas abso-



COLONIES FRANÇAISES. — Cochinchine. — Go Kong, dans la province de Saïgon. — (D'après le croquis de M. Georges Favre, notre correspondant.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Comment ! pas de bœuf gras ?
— Oui ma chère, l'embonpoint a heureusement fait son temps !



— Malheureux ! tu mets au bas de ta lettre : votre obéissant serviteur ! tu payeras la taxe comme domestique !



— Es-tu heureuse d'avoir des diamants !
— Tu en voudrais ?
— Oui, pour donner à l'œuvre de la délivrance.



— L'Assemblée suit-t-elle une règle
— Hélas oui, monsieur ! la division !

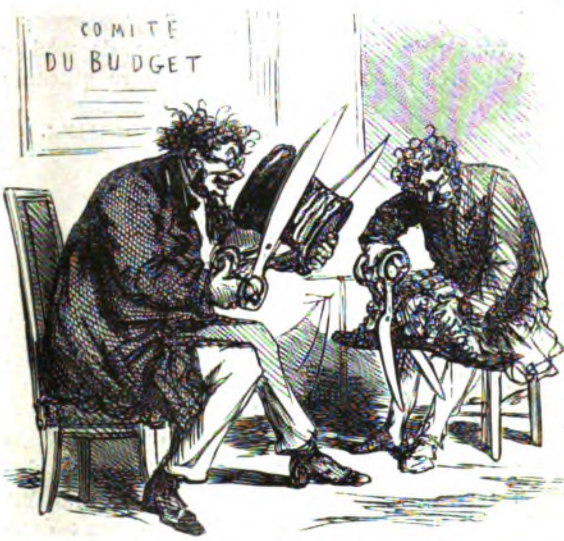


L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE

— Vous m'ennuyez pour votre note ? Très-bien ! je vous dénonce au ministère de l'instruction publique pour votre orthographe.



— Trop court le carnaval de cette année !
— Pas comme celui de l'année dernière ! qui a commencé le 18 mars pour durer deux mois !



Le comité du budget se livrant à la chapellerie pour rogner les gros bonnets.



— Qué que vous avez à pleurer, Mlle Françoise ?
— Hi ! hi ! à cause du budget : on veut rogner les gros bonnets !



— Tiens, une aurore boréale !
— Des flammes ! c'est comme l'aurore de notre chère commune.



Cherchant à bien se pénétrer de son sujet avant de parler sur la taxe du sucre.



Les ouvreuses du Vaudeville vendant des cataplasmes pendant les représentations de *Rabagas*.



(L'ouvreuse). — Monsieur ne quitte pas sa redingote et son gilet pour la pièce de *Rabagas* ? On se donne des coups de poing.

lument satisfait; j'aurais voulu encore quelque chose de plus typique. Cela est la faute du rôle évidemment. M. Barré est fait pour représenter les braves gens plutôt que les coquins; il a de la rondeur, un visage ouvert, le regard crédule, la voix confiante. Il lui faut donc dénaturer tout cela pour jouer Turcaret, et il n'y réussit qu'à demi.

En revanche, Got est parfait dans Frontin; c'est bien là le valet froid et spéculateur de la Régence, spirituel jusqu'à entrevoir un avenir de probité au bout de ses fourberies. « Vive l'esprit, Lisette! Nous allons faire souche d honnêtes gens! » Y a-t-il dans tout le répertoire dramatique du dix-huitième siècle un trait plus profond que celui-ci? et ces lignes ne sont-elles pas déjà grosses de la création de Figaro?

Brindeau excellait dans le personnage aviné du marquis; Bressant n'y est pas moins bon.

Les femmes s'acquittent de leur partie avec autant de talent et de zèle. Il faut entendre le duo d'invectives exécuté au cinquième acte par Mlle Nathalie et Mme Jouassain, la première en comtesse supposée, la seconde en revendeuse en toilette. « Vous êtes une insolente, ma mie! — Une insolente, moi? Jour de Dieu! S'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous! — Oh! je n'en doute pas; la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottise. — Pardi! voilà une dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que M. Bricchais, votre père, était pâtissier dans la ville de Falaise! » Rien de plus comique et de mieux enlevé par ces deux dames.

L'effrontée Lisette a emprunté le minois lutin de Mlle Dinah Félix, et la vertueuse Marine la santé rayonnante de Mme Ponsin-Provost; tout est pour le mieux. Mlle Marie Royer prête sa grâce à la baronne, qualifiée par l'auteur de « jeune veuve coquette. » O indulgence des mots!

Il me reste peu de place pour rendre compte du *Spectre de Patrick*, un drame de M. Edouard Cadol, au théâtre du Château-d'Eau. C'est une pièce du genre fantastique, où la conscience personnifiée joue un grand rôle. J'ai lu quelque chose comme cela dans un conte de Dickens.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : — *Les Noces de Figaro*, opéra comique en quatre actes, imité de Beaumarchais, et traduit de l'italien par MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de Mozart.

Nous avouerons avec tous nos confrères qu'une certaine inquiétude saisit toujours l'homme de plume qui prétend *raconter* de la musique de Mozart sur un froid morceau de papier.

Pour tout dire, le dictionnaire français ne recèle point le mot juste qui servirait à caractériser le charme particulier, fugace par excellence et quasi-fluidique contenu dans les sept notes de la gamme quand c'est l'auteur de *Don Juan* qui les accouple de sa main magique. Le parfum le plus subtil des fleurs n'est qu'une fumée grossière et nauséabonde auprès de cette impalpable et innommable électricité qui se dégage d'une partition de Mozart.

Supposez, en effet, qu'on veuille vous décrire le ravissement éprouvé à respirer l'odeur d'une violette; comment s'y prendra-t-on si vous n'avez jamais ressenti ce qu'on y peut trouver de douceur? Toute description sera vaine, toute discussion oiseuse. Il faudra admettre que vous êtes au fait de cette sensation et dire, par exemple, sans plus de commentaires : « Tel jardin embaume la violette! »

Nous dirons donc de même, et en forçant un peu la langue : « L'Opéra-Comique embaume la musique de Mozart. »

De fait, on y donne en ce moment les représentations des *Noces de Figaro* qui sont très-suivies, ce qui est honorable pour le dilettantisme français.

Nous avons à ce propos remué un peu les livres de notre bibliothèque, y cherchant quelques notes historiques sur le chef-d'œuvre de Mozart. Or, nous rapportons de notre chasse une fort jolie pièce qui est une lettre écrite par Mozart lui-même au sujet de son opéra, ou plutôt du succès extraordinaire que sa musique obtenait à Prague :

« Malgré mon désir de vous écrire, très-cher ami, je n'en ai pu trouver le moment. Au lieu de quatre lettres que je devais envoyer à Vienne, je n'en ai écrit qu'une seule, encore a-t-elle été terminée par Hofer et ma femme. Arrivé ici le 11 vers midi, il fallait expédier vite la besogne afin d'être prêt pour dîner à l'heure. Aussitôt le dîner fini, on nous régala d'une sérénade. C'est le vieux comte de Thun qui nous l'a fait donner par sa musique (cette agréable récréation se renouvelle tous les jours). Le soir on m'emmena au bal de Brietfeld où j'ai vu les beautés de Prague. J'aurais voulu que vous y fussiez, vous auriez fait danser les jeunes filles et les belles femmes, tandis que moi, fatigué et timide, je me tenais à l'écart; mais j'ai eu le plaisir de voir valser sur les airs de *Figaro!* Mon opéra a un véritable succès ici, et c'est une grande satisfaction pour le compositeur que d'entendre jouer, chanter et siffler partout les motifs de *Figaro*. La plupart des mélodies ont été transformées en valses, contredanses et allemandes.... On joue *Figaro* mercredi prochain. Si je ne suis pas sourd et aveugle jusqu'à présent, je le deviendrai après la représentation de l'opéra... et à force d'entendre partout exécuter ma musique. »

Cette lettre (traduite par M. Albert Sowinski) est adressée à M. Godefroy de Jacquin, à Vienne, et datée du 15 janvier 1787. Il faut se souvenir, en effet, que *le Nozze di Figaro*, données l'année précédente dans la capitale de l'Autriche, y avaient été accueillies froidement. Mais elles furent, comme on le voit, acclamées à Prague, et Mozart, pour ne pas être en reste avec les Bohêmes, leur offrit la primeur de son *Don Juan*.

Les *Noces de Figaro* furent exécutées à Paris pour la première fois au théâtre de l'Opéra, en 1793, c'est-à-dire en pleine terreur. La musique de Mozart, comme bien vous le pensez, ne fut écoutée qu'avec distraction; la foule pensait... à autre chose!

Nouvelle tentative, en 1810, à Feydeau, puis, en 1826, à l'Odéon (traduction Castil-Blaze). Enfin, la partition de Mozart, bien qu'elle ait été souvent exécutée aux Italiens, n'a été vraiment comprise et acceptée à Paris que lors de son exécution au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple (1858). Mme Miolan-Carvalho faisait *Chérubin*; Mme Vandenheuvel-Duprez, *la Comtesse*; Mme Ugalde, *Suzanne*; Meillet, *Figaro*; Balanqué, *le Comte*... Ce fut un événement considérable, et qui mériterait une belle page d'histoire.

Je n'enregistre que pour mémoire l'impertinent pastiche qui fut représenté aux Nouveautés, et dont je copie le titre sur la brochure même : « *Figaro*, ou *le Jour des noces*, pièce en trois actes, d'après Beaumarchais, Mozart et Rossini, *arrangée* par MM. Dartois et Blangini, et représentée au théâtre des Nouveautés le 16 août 1827. » — Celui qui, aujourd'hui, se permettrait une pareille facétie... Et dire que c'était Bouffé qui jouait le rôle de Figaro!

Mais retournons à l'Opéra-Comique. La distribution des rôles y est ainsi faite : *Chérubin*, Mme Miolan-Carvalho; *la Comtesse*, Mlle Battu; *Suzanne*, Mlle Cico; *Figaro*, Bouhy (pour ses débuts); *le Comte*, Melchissédec, etc...

Notre plaisir, pour le dire net, a été moins vif à l'Opéra-Comique qu'au Théâtre-Lyrique. Mais à qui allons-nous nous en prendre de ce déficit dans nos impressions? Mme Carvalho n'a point varié depuis quatorze ans qu'elle chanta Chérubin pour la première fois, et avec une si haute intelligence. Mlle Battu dit très-savamment et très-sagement la partie de la comtesse. Mlle Cico, il est vrai, est insuffisante dans le rôle de Suzanne, dont elle n'a pas l'air de saisir pleinement l'esprit. Celui de Figaro est convenablement tenu par Bouhy, à qui cependant on souhaiterait des allures plus vives dans la comédie.

Mais c'est en nous peut-être qu'il faut chercher la cause du petit frisson tiède qui nous a traversé l'autre soir. En 1858, comme beaucoup de dilettantes, qui n'en feront pas l'aveu, nous étions sous le coup de la surprise. La langue musicale de Mozart était la langue morte alors, du moins nous était-elle moins familière qu'elle l'est devenue depuis, après tout ce que M. Pasdeloup et d'autres ont entrepris pour la galvaniser.

Aujourd'hui nous avons pour le chef-d'œuvre qui nous est si heureusement rendu une admiration égale à celle que nous professions il y a quatorze ans, mais elle est plus raisonnée; et, de la sorte, elle ne saurait tourner au délire, parce que, tout au moins, elle n'est plus faite d'étonnement!

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Lundi un concert d'orgue a été donné dans l'église de la Trinité par M. Guilmant, le très-savant organiste de cette paroisse. M. Guilmant a fait entendre divers morceaux de sa composition et aussi diverses œuvres classiques. — A l'Opéra-Comique se répètent *la Princesse Jaune*, un acte de M. Saint-Saëns, organiste de la Madeleine, et *Djamileh*, un acte de M. Bizet. — Le dernier concert du Conservatoire a été donné au profit de la souscription pour la libération du territoire. — Trilleux, qui avait succédé à Ricquier dans l'emploi dit des Laruette, à l'Opéra-Comique, vient d'être nommé secrétaire général du théâtre de la Monnaie à Bruxelles. — On annonce la mort de Mme Duprez, femme du célèbre ténor.

A. L.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur, je lis dans le numéro du *Monde illustré*, qui me parvient ce matin : « Il y a un nom de plus à ajouter à la liste des bienfaiteurs de Bazeilles, celui de Mme Cunin-Gridaine, qui vient de doter six familles, prises entre les plus pauvres, d'un ménage complet. »

Je n'ai aucun droit à cet éloge. Les noms qui doivent être inscrits parmi les bienfaiteurs de Bazeilles sont ceux de M. le comte et de Mme la comtesse de Paris. Je n'ai été que leur modeste intermédiaire. Ils m'ont fait l'honneur de me confier une somme dont la princesse avait déterminé l'emploi. J'ai fidèlement suivi ses instructions, et c'est grâce à elle que sept familles honnêtes ont vu la fin de leur cruel dénûment.

J'ai été heureuse de faire parvenir à M. le comte et à Mme la comtesse de Paris les remercîments personnels des infortunés secourus par leurs bienfaits.

Je vous prie, monsieur le Directeur, de vouloir bien insérer ma réclamation dans votre prochain numéro.

LOUISE CUNIN-GRIDAINE.

Sedan, 3 mars 1872.

LES BIENFAITS DU VIOLET

Une communication assez curieuse a été faite à l'Académie des sciences, au mois de novembre 1871, par un expérimentateur américain. Il s'agit de l'influence excessivement favorable qu'exerce sur la vie végétale et même sur la vie animale le séjour dans un espace uniquement éclairé par la lumière violette. Le général Pleasonton, de Washington, a fait croître et vivre des plantes et des animaux dans des serres couvertes de verres violets, et il a constaté un développement de ces plantes et de ces animaux tout à fait anormal par son énergie et sa rapidité.

Au mois d'avril 1861, on planta dans une vaste serre garnie de vitrages violets des boutures de vigne d'un an. Au bout de quelques semaines, les murs de la serre étaient couverts jusqu'au toit de feuillage et de branches. Après cinq mois seulement, ces vignes avaient des rameaux de 15 mètres de long sur 2 centimètres 1/2 de diamètre.

L'année suivante, ces vignes étaient chargées de 600 kilogrammes de raisin. Or, d'après l'expérimentateur, une vigne, à Washington, exige cinq ou six ans pour porter des fruits. Sous l'influence des verres colorés, une vigne, au bout de dix-huit mois seulement, avait donné le résultat extraordinaire qui vient d'être énoncé.

Depuis neuf ans, les mêmes vignes, maintenues sous le même toit de verres colorés, continuent de produire des récoltes extrêmement abondantes.

En plaçant des animaux dans ces mêmes conditions d'éclairage anormal, M. Pleasonton a été amené à constater des résultats du même ordre.

Le 3 novembre 1869, il mit trois petites truies et un verrat dans un compartiment dont le toit était couvert de verres violets. Il plaça, par comparaison, trois autres truies et un autre verrat dans un compartiment garni de verres blancs. Ces huit animaux étaient du même âge; les quatre premiers pesaient 167 livres, les quatre autres 203 livres. Ils furent tous soumis à la même nourriture et aux mêmes soins.

Le 4 mai 1870, on pesa les huit animaux et l'on constata que ceux qui avaient vécu sous les verres violets pesaient 12 livres de plus que ceux qui avaient été placés sous les verres blancs. Si l'on tient compte des 22 livres que les premiers avaient en moins au commencement, on trouve une différence d'accroissement de 34 livres.

Un essai du même genre a été fait avec un jeune taureau qui était tellement malingre qu'on avait renoncé à l'élever. On le plaça dans une étable éclairée par des verres violets, et au bout de peu de jours il avait pris des forces. On le mesura cinquante jours après, et on trouva que dans cet intervalle de temps il avait grandi de 15 centimètres. A l'âge de quatorze mois ce taureau constituait un type magnifique.

Quelle conclusion tirer de ces faits, dit M. Louis Figuier, dont la dernière *Année scientifique* nous fournit ces intéressants détails? La lumière violette est composée de ces *rayons chimiques* dans lesquels réside exclusivement le pouvoir de provoquer les réactions moléculaires. C'est donc par l'accumulation de ces rayons qu'il faut expliquer l'activité communiquée dans les expériences de Washington aux phénomènes de la vie végétale et animale.

MENUS DE CARÊME

Un cas de conscience. — « Monsieur, m'écrit une dame, sur votre indication, j'ai demandé, vendredi dernier, un rôti de pluviers de mer. On m'a servi de beaux oiseaux qui, cuits à point, étaient excellents. J'en étais tout heureuse, mais, depuis, un doute s'est élevé dans mon esprit : ces pluviers étaient peut-être des pluviers ordinaires, et par conséquent un aliment gras???

« Voudriez-vous, monsieur, me dire comment je puis reconnaître les pluviers de mer ? »

Pour être aussi exact que possible en ma réponse, je m'aide de M. de Buffon :

« Il est un *oiseau gris*, qui ressemble autant et peut-être plus au pluvier qu'au vanneau. Il porte, comme ce dernier, un petit doigt postérieur dont le pluvier est dépourvu, mais ce doigt est plus petit que dans le vanneau. De plus, cet oiseau ne porte dans son plumage aucune livrée de celui du vanneau. Ce sera donc, si l'on veut, un vanneau, parce qu'il a un quatrième doigt; ou bien ce sera un pluvier, parce qu'il n'a point d'aigrette, et qu'il a la couleur et les mœurs du pluvier; aussi les naturalistes indécis l'ont ils appelé, tantôt vanneau, tantôt pluvier. Pour terminer le différend, nous l'avons appelé vanneau-pluvier. Les oiseleurs le désignent sous le nom de *pluvier de mer*. . . . . Il est un peu plus gros que le pluvier doré; il a le bec à proportion plus long et plus fort; tout son plumage est gris-cendré clair, et presque blanc sous le corps, mêlé de taches brunâtres au-dessous du corps et sur les côtés; les pennes de l'aile sont noirâtres; la queue est courte et n'excède pas l'aile pliée. »

Voilà bien de quoi distinguer les *pluviers de mer* des autres pluviers, mais reste à expliquer pourquoi on en a fait du *maigre*. Le seul motif que j'aie trouvés à cette faveur est que cet oiseau fréquente les bords de la mer.

Je reviens à mes menus pour l'observance du carême.

10 *mars*.

Potage à l'aurore.
Rissoles au godiveau *maigre*.
Accolade d'anguilles.
Morue à la Bechameil.
Filets rôtis.
Champignons à la provençale.

Le potage à l'aurore est une purée de carottes servie sur des croûtons passés au beurre.

11 *mars*.

Potage aux salsifis.
Cannelons d'anguille.
Grondins sauce hollandaise.
Œufs à la tripe.
Rouelle de thon à la broche sauce ravigotte.
Choux-fleurs au beurre.

Potage aux salsifis. Il se compose de beaux salsifis divisés en morceaux de cinq centimètres, blanchis à l'eau et cuits dans du bouillon *maigre*. Le potage est lié avec plusieurs jaunes d'œufs et versé sur des croûtes de pain.

On dit *cannelons d'anguille* d'une farce faite de filets d'anguille, de champignons et de sauce allemande. La rouler par parties dans de petits carrés de feuilletage et en former des bâtonnets qui, frits à friture modérée, sont dressés en pyramide et surmontés de persil frit.

12 *mars*.

Garbure aux navets.
Boudins de poisson.
Tanches à la poulette.
Sarcelles en salmis.
Homard à la broche.
Pommes de terre sautées.

La garbure. Un lit de pain, un lit de navets, puis encore du pain et des navets et beaucoup de beurre, le tout mouillé de bouillon de navets et mis à gratiner.

Une cuiller enfoncée dans une garbure doit s'y maintenir droite.

13 *mars*.

Potage de semoule aux queues de crevettes grises.
Canapés chauds au fromage.
Mulet sauce aux câpres.
Papillotes de brochet aux fines herbes.
Pâté d'anguilles.
Laitues farcies au *maigre* frites.

14 *mars*.

Potage au laurier-amande.
Petites croustades de beurre
Turbot à la crème.
Pâté chaud de légumes.
Rouges de rivière rôtis.
Epinards à l'anglaise.

Potage au laurier-amande. Il faut en prendre note, car il facilite la digestion des huitres.

Placer dans une soupière des petits ronds de mie de pain glacés sous un four de campagne; ajouter des jaunes d'œufs, du sucre et de la fleur d'oranger mêlés ensemble, et verser dessus, en remuant, du lait ayant bouilli avec quelques feuilles de laurier-amande.

15 *mars*.

Riz à la purée de lentilles
Orly de filets soles.
Vives à la normande.
Fonds d'artichauts sauce bayonnaise.
Brochet au court bouillon.
Asperges et petits pois.

16 *mars*.

Potage printanier *maigre* aux œufs pochés.
Croquettes de macaroni.
Morue à la hollandaise.
Filets de saumon sauce Parigeux.
Pâté de thon.
Salade de légumes.

LE BARON BRISSE.

Les Chants de guerre de la France en 1870. — Sous ce titre, l'éditeur E. Lachaud va mettre sous presse un volume qui renfermera les Chants et pièces de vers composés à l'occasion de la guerre.

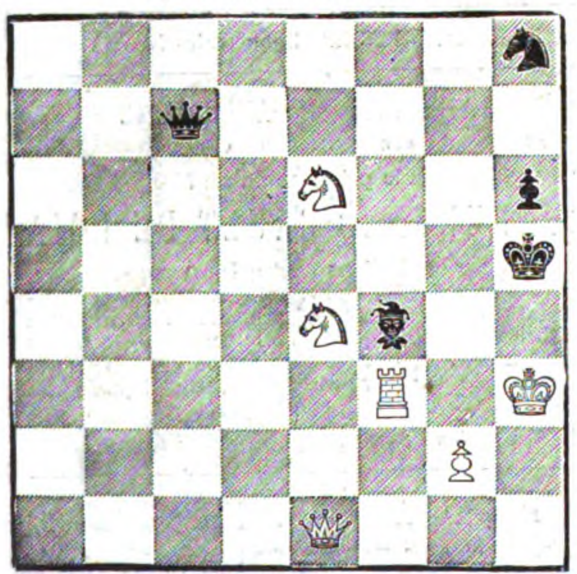
Les poëtes qui voudraient voir leur œuvres insérées dans ce volume, sont priés de les adresser à la librairie E. Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, avec un mandat de 5 *francs*, payable d'avance, qui leur donnera droit à un exemplaire du recueil.

L'ŒUVRE DES FEMMES DE FRANCE. — Le denier de la veuve. — (Dessin de Bertall.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 406

COMPOSÉ PAR M. GRATSCHEWSKY



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 404.

1. D 6 C, échec	1. R pr. D (A)
2. F 4 D, double échec	2. R joue
3. T ou F 6 C, échec et mat.	

(A)

	1. R 1 T
2 D pr. C, échec	2. R 1 C (1)
3. F 5 R, échec déc. et mat.	

(1)

	2. T 2 T
3. D 8 F, échec et mat.	

Solutions justes MM. : J. Planche; A. Joliet; le café Drapès, à Sens; le docteur Courbelle; E. Leger, au Havre; Peyron, chambre de lecture, à Vannes; E. B., café du Régent; le docteur Michalski, à Villiers-Saint-Benoist; Barré, Théâtre-Français; Aguerre, au Havre; le café Paulin; le cercle de Provence, à Aix; le cercle littéraire de Gex; L. Muthuon, à Lyon; le café Cauvet, à Cogolin; le comte de S., Petit cercle de Chambéry; Mme Madeleine Dubourg, à Hagetmau; Stiennon de Meurs, à Liége; Pierrot, café Militaire, à Versailles; L. Gault, à Nancy; le cercle du Creuzot; le cercle des Ecoles, à Montpellier; E. Frèrejacques; le café Français, à Pézenas; Ynot Jugurtha, café Dardel, à Chambéry; Cercle philharmonique, à Carpentras; Daviot, café de Saône-et-Loire, à Bercy; Fiasson, café Deplace, à Saint-Etienne; E. Frau, à Lyon; L. de Croze, à Marseille; le café Tourelle, à Saint-Hippolyte-du-Fort; Vancouyghem, à Lille; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; E. Loste, à Nissan.

Autres solutions justes du problème n° 403 : MM. A. Feuillette, à Saint-Quentin; Pierrot, café Militaire, à Versailles; Mme Madeleine Dubourg; Fiasson, café Deplace, à Saint-Etienne; L. Muthuon; le café Lavoine, à Bayeux; E. Coste, cercle de Nissan; A. Bassecourt.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les qualités sont la monnaie des vertus.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, **M. PAUL DALLOZ.**

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 779. — 16 Mars 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, **M. BOURDILLIAT** — *Secrétaire* : **M. É. HUBERT**

LONDRES. — Attentat contre la reine d'Angleterre à son arrivée au palais de Buckingham. — Arrestation d'O'Connor. — (D'après le croquis de M. Montbart.)

COURRIER DE PARIS

LETTRE A UNE PROVINCIALE

Paris, 14 mars 1872.

Amie,

Il faut que je vous donne des nouvelles du renouveau, car vous vivez en pleine campagne, aussi ignorante des choses printanières que du reste. Avez-vous des bourgeons seulement,... de tout petits bourgeons?

Vos grands bois sont déserts et muets, et déjà nos moineaux parisiens chantent d'amoureuses ballades dans toutes les gouttières. Là-bas, la sève fermente, captive encore, dans les branches desséchées; ici, tout germe. Nos promenades, nos squares, nos boulevards prennent des tons plus gais. Ils ne sont pas encore verts; ils ne sont déjà plus ni bruns, ni gris. Les lilas sont à l'avant garde. Quant au marronnier du 20 mars, il avait des feuilles le 4. Les bonapartistes s'y rendent en pèlerinage, sourient à sa précocité, et lui retirent leur chapeau lorsqu'ils s'éloignent.

Que de recherches ne vous faudrait-il pas entreprendre pour découvrir deux sous de violettes dans l'herbe et la mousse, sur la marge des chemins. Nous n'avons que faire de nous donner tant de peine. Le long de tous nos ruisseaux stationnent des charrettes qui en sont pleines; et l'on m'a signalé ce matin la venue des giroflées.

Sur le port Saint-Nicolas, les jeunes branches des saules, déjà tout *embourgeonnées*, secouent, lorsque le vent les agite, comme un brouillard verdâtre autour des bains du Pont-Royal. Et tandis que les fougères en liberté se risquent à peine hors de terre, sur ma table de travail j'en vois qui percent la mousse, et déroulent leurs feuilles confiantes dans les plats de Chine où j'ai planté leur tige mère l'an passé.

Si tout s'égaye ici, autour de nous la campagne reste en deuil. Elle garde rancune aux hommes et se renferme dans le rôle de cimetière qu'on lui a imposé. Le pied des Allemands a stérilisé le sol.

Partout des landes.

Au lieu des sillons réguliers que la charrue traçait, il y a deux ans, dans les champs fertiles, je n'ai vu que des ornières profondes, de hideuses gerçures creusées par l'artillerie, les chariots et les voitures d'ambulance. La culture est abandonnée. L'herbe râpée recouvre des boîtes de cartouches, des lambeaux d'étoffes, des chaussures moisies et des débris de cantines. Sur les ruines, la pluie n'a pas lavé les inscriptions allemandes. Ces souvenirs demeureront-ils aussi ineffaçables dans les cœurs?...

Le 7, pour célébrer l'anniversaire de la remise aux Allemands des forts de la rive gauche, nous avons eu bal à l'Opéra. Tous les autres égouts dansants étaient également ouverts.

La pluie a tempéré l'ardeur des blanchisseuses. Quelques tapissières remplies d'ivrognes assortis, quelques voitures-réclames suivies de gamins crottés ont seules escorté le carnaval mourant jusqu'à l'entrée du *grand-carême*. C'est fini de rire! Il n'y aurait guère de quoi, d'ailleurs.

Le 18 commence la deuxième série des douloureux anniversaires : les humiliantes victoires, après les sanglantes défaites. Il m'est défendu de parler politique; je ne puis donc rien dire de l'enquête à laquelle le 18 mars a donné lieu; rien des dépositions qui viennent d'être publiées. Lisez-les, c'est une édifiante lecture en ce temps de pénitence, de jeûne, de mortifications et de repentir.

Parlons un peu des modes. La dernière, sinon la mieux portée, celle qui fait fureur dans les plus hautes sphères, c'est de dire pis que pendre de la magistrature. C'est un honneur qui lui revenait de droit, après les attaques auxquelles l'armée, le clergé et Dieu lui-même ont été en butte. A propos des lois nouvelles, on l'a discutée, marchandée, pesée comme épices; à propos du procès Janvier de la Motte, on l'a traitée du haut en bas.

MM. les libéraux qui l'ont prise en haine sont des ingrats et des ignorants. Ils ne devraient pas oublier que c'est par la magistrature que le tiers-état, sous Philippe le Bel, commença à prendre part au règlement des affaires publiques. Les hauts-nobles avaient jusque-là exercé seuls les charges de judicature, de milice et de police. Des jours vinrent où les affaires se multiplièrent, où les lois nouvelles abondèrent, où la connaissance du droit romain devint obligatoire, où les guerres se succédant sans relâche, la noblesse se réserva exclusivement l'épée et admit la roture dans les assemblées nationales et les Parlements. Non-seulement elle a servi d'avant-garde à la démocratie, mais depuis 1302, elle n'a jamais cessé de lutter pour elle. Tantôt par voie de remontrance, tantôt par voie d'enregistrement, elle tint le Conseil du roi, et le roi lui-même, en haleine. Elle a conquis et fait respecter ce droit de contrôle qui prépara et entretint le mouvement des esprits dont l'explosion eut lieu en 1789. Représentant du dogme autoritaire et de l'inflexibilité pénale, le magistrat revendique la haine de la démagogie. Représentant de ce grand principe chèrement conquis : « l'égalité devant la loi, » il a droit au respect et à l'appui de la démocratie.

Combien sont restreints les privilèges de la magistrature, si on les compare à ceux dont elle jouissait autrefois. Il en est un tombé depuis longtemps en désuétude et presque oublié, que je veux vous faire connaître. C'est *la baillée des roses*.

En avril, mai et juin, les pairs du royaume présentaient eux-mêmes des roses au Parlement, lorsqu'on appelait leur rôle. Les princes du sang, les princes étrangers, les cardinaux, les enfants de France étaient tenus d'honorer le Parlement qui se trouvait dans le ressort de leur pairie. Les ducs de Vendôme, de Montpensier, d'Angoulême; Antoine de Bourbon, roi de Navarre, en sa qualité de comte de Foix et de Rodez, s'y assujettirent. Avant de monter sur le trône de France, en 1586, Henri s'y soumit à son tour.

Voilà comment se passaient les choses dans le ressort du Parlement de Paris.

Un jour qu'il y avait audience à la Grand-Chambre, le pair chargé de la présentation faisait, dès le matin, joncher toutes les chambres de roses, de fleurs choisies et d'herbes douces à respirer. Après un déjeuner splendide égayé par le hautbois, et auquel assistaient les présidents, conseillers, greffiers et huissiers de la cour, il se rendait dans chaque chambre, précédé d'un page portour d'un grand bassin d'argent rempli d'autant de bouquets et de couronnes de fleurs armoriées, qu'il y avait d'officiers. La distribution faite, chacun assistait à la messe. Il n'est pas jusqu'au scribe du greffier qui n'eût son droit de roses aussi bien que les présidents. Le Parlement avait un faiseur à brevet qui prenait le titre de *Rosier de la cour*.

En 1576, un édit de Henri III régla un différend qui divisait les ducs de Montpensier et de Nevers. Tous deux prétendaient présenter le premier les roses au Parlement.

A Paris, l'usage était d'offrir des bouquets et des couronnes; à Toulouse, des boutons de roses et des chaperons.

N'aimez-vous pas cette façon printanière d'envisager la magistrature? Ce Parlement Watteau avec accompagnement de hautbois me paraît charmant. Quel joli sujet d'éventail que cette *baillée des roses!*

Parlons un peu d'une autre mode très en faveur de nos jours : du maquignonnage artistique.

Les tableaux, les *bibelots* sont devenus des valeurs de circulation, comme les effets de commerce, les titres industriels et les fonds d'État. La Banque ne tardera pas à les négocier; mais elle exigera deux signatures. Vélasquez endossé par Chaplin! Michel-Ange par Manet. Raphaël par Courbet!... La halle aux bibelots de la rue Drouot ne désemplit pas. C'est un chassé-croisé perpétuel et honteux. Ces pauvres toiles qui restaient des siècles au même clou, devant lesquelles les générations se succédaient, que les vivants vénéraient en mémoire des morts, qui étaient de la famille par droit d'ancienneté et de souvenir, elles vont, viennent de marché en marché, si vite et si souvent qu'il faut être courtier pour les suivre. A peine sont-elles en Angleterre, qu'elles repartent pour la Russie. Les voilà en Prusse; le lendemain, elles seront en route pour Vienne ou New-York. On achète un objet d'art non plus parce qu'il vous charme, mais parce qu'il est *avantageux* et qu'il sera d'une facile défaite. Cela est triste.

M. le marquis découvre chez un paysan une paire de vieux chenets qui lui fait envie : quelque *landier* à deux réchauds et crémaillère, en fer forgé, avec figures humaines ou animaux fantastiques.

— « Qu'est-ce que c'est que cette vieille ferraille, père un tel?

— Nous avons toujours eu ça chez nous. On dit que c'est vieux et que ça a du prix.

— Il faudrait nous entendre, père un tel. Si ça a du prix, c'est que ça n'est pas vieux; si c'est vieux, ça n'a pas de prix. Vous changeriez bien votre vieille femme pour une neuve, pas vrai?

— A savoir!...

— Votre vieil habit pour un neuf?

— Toujours gai, monsieur le marquis!

— Je vous enverrai quelque chose de mieux que cela et de plus commode.

— Oh! monsieur le marquis!

— Si fait, si fait. J'ai beaucoup d'amitié pour vous, père un tel. C'est une manière de petit souvenir que je trouve ainsi occasion de vous offrir.

— C'est que M. le marquis...

— Bon!... pas tant de façons. Vous me donnerez ceux-là en échange, et de la sorte nous penserons plus souvent l'un à l'autre. »

M. le marquis choisit chez *Allez* quelque chenet de belle et bonne fonte qu'il envoie à son fermier, puis il place dans la cheminée de sa salle à manger les landiers conquis, jusqu'à ce qu'il lui plaise de les réaliser avantageusement.

Moi, je n'aime pas cela.

Cela s'appelle dans le monde : *encourager les arts*; entre gens du métier : *bibelotter*, et rime avec flibuster.

Les ventes classées se succèdent sans relâche. Celles de MM. Pereire se sont faites cette semaine. On s'y est beaucoup marché sur les pieds : quelques toiles en valaient la peine. Nous avons été saluer au départ tous ces pauvres tableaux exilés.

Il n'est pas sans intérêt de comparer la vente Pereire à celle qui a suivi la mort du duc de Morny :

Les Bravi, de Meissonnier, s'étaient vendus 28,700 fr.
Le Jeune homme écrivant 20,400
La Halte des cavaliers 36,000
On vient de vendre :
Le Joueur de flûte 26,000
Après déjeuner 25,000

La *Marguerite de la fontaine*, d'ARY SCHEFFER, qui n'est ni dessinée, ni peinte, ni composée, a été achetée 56,000 francs. Faust n'en eût, certes, pas donné ce prix-là. Il est vrai de dire qu'il avait Méphistophélès pour expert.

Le *Louis XIV et ses historiographes*, de ROBERT FLEURY, a atteint avec peine 4,600 francs en 1865.

Le *Charles V*, sans valoir dix fois plus, vient de trouver preneur à 40,000 francs.

A l'exception de GREUZE, l'Ecole française du dix-huitième siècle est en baisse. La plus payée des têtes de ce maitre, *la Vestale*, n'avait atteint, en 1865, que 12,500 francs; un *Portrait de femme*, adjugé à M. Emile de Girardin, 6,000 francs; la *Tête de petite fille* a été payée, le 9, 32,500 fr.

Quant à PATER, qui n'a jamais été qu'un faux Watteau, il a fléchi, et c'est justice. *Les Amusements champêtres*, adjugés au marquis d'Hertford, en 1865, pour 29,000 francs, n'ont plus atteint que 19,200 francs.

L'école hollandaise tient bon. HOBÉMA n'a pas varié. *Les Moulins*, de la vente de Morny, et l'*Entrée de la forêt*, de la vente Pereire, de mêmes qualité et dimension, ont été payés l'un et l'autre 81,000 francs.

VANDER HEYDEN, *Vue de ville* (1865), 10,200 fr.
— *Château-fort* (1872), 10,900 fr.

PIERRE DE HOOGH est en hausse. *La Sortie du cabaret*, toile de 93 sur 1.09, s'est vendue 10,000 fr., et *la Partie de cartes*, 12,700 fr. en 1865. L'*Intérieur*

hollandais, inférieur de qualité et d'importance, vient de trouver amateur à 20,200 fr.

Le résultat comparé des deux ventes est celui-ci :

1865. VENTE DE MORNY. — 128 tableaux.

Ecoles modernes.	37 toiles . . .	271,490
— flamande. / — hollandaise. / — allemande.	53 — . . .	847,330
— française (18e siècle.	25 — . . .	407,530
— italienne et espagnole.	13 — . . .	172,850
		1,699,200 fr.

128 tableaux : 1,699,200 fr. — Moyenne : 13,274.

1872. VENTE PEREIRE. — 182 tableaux.

Ecoles française moderne.	604,640 fr.
— flamande, hollandaise et allemande.	825,680
— française du 18e siècle. . . .	189,240
— italienne et espagnole. . . .	87,995
	1,707,555 fr.

182 tableaux : 1,707,555. — Moyenne : 9,382 fr.

Pendant qu'on se disputait à coups de mille francs toutes ces merveilles, M. l'abbé Langénieux, du haut de la chaire de Notre-Dame, demandait à Dieu de bénir les efforts patriotiques des dames de France.

La mairie du dixième arrondissement a eu pendant quelques jours le triste honneur de rendre ces prières urgentes.

La question est celle-ci.

Parviendrons-nous à exciter au profit de la patrie 294 fois plus d'enthousiasme que MM. Pereire n'en ont soulevé avec leurs tableaux?

Parviendrons-nous à réaliser une somme suffisante pour amortir en quarante ans, avec les intérêts à 5 p. 0/0 capitalisés, un emprunt de trois milliards?

Le docteur Tant-pis, un des plus gros bonnets du dixième arrondissement, prétend que non.

Le docteur Tant-mieux, un des administrateurs les plus estimés du neuvième arrondissement, soutient que si.

Le docteur Tant-pis ne parle rien moins que de rendre l'argent déjà versé. Il jette sur l'enthousiasme de ses administrés tout un Niagara d'eau glacée. Il a pour lui les égoïstes, les agioteurs, les amateurs de désordre, les Prussiens, et surtout les concierges qui trouvent que « toutes ces quêtes-là salissent les escaliers. »

Le docteur Tant-mieux poursuit résolûment son œuvre. Autour de lui se groupent des femmes dévouées, résignées à récolter les insultes que le docteur Tant-pis a semées. Elles savent bien que les croisades ne sont pas des trains de plaisir, et se sentent heureuses de fournir aux patriotes une occasion de se grouper. Elles se disent qu'à force de nier les bons sentiments on les étouffe; tandis qu'en les affirmant on les fait naître; qu'il y a moins de honte à échouer alors qu'on tente une grande entreprise nationale, qu'à se vautrer dans son égoïsme, son apathie et son *internationalisme*.

Ce n'est certes pas un adepte du docteur Tant-pis, ce brave citoyen qui s'est engagé comme remplaçant, et a versé pour le rachat du territoire la totalité de la prime qu'on venait de lui remettre.

Provoquer de pareils faits, soulever de tels enthousiasmes, c'est faire acte de civisme. Les comités de province l'ont compris ainsi et poursuivent leur œuvre.

J'aime mieux la mort d'Icare que la vie de Diogène... et je salue le maire du dixième arrondissement.

Le Théâtre-Italien a rouvert ses portes. Il a débuté par un fort beau concert au profit de l'œuvre des femmes de France. La salle fraîche et pimpante était fleurie des pieds à la tête. La nouvelle administration a poussé la galanterie jusqu'à déposer un élégant bouquet de bienvenue sur le rebord de chaque loge. Delle Sedie, l'Alboni et Mme Penco ont excité l'enthousiasme. Mme Ramirez, Gardoni et Vergr ont fait grand plaisir.

Mais c'est samedi qu'a eu lieu la véritable réouverture. Je me suis cru pendant quelques secondes rajeuni de quatre ans.

La comtesse Walewska a repris place dans son avant-scène de gauche. Mlle Duverger paraît attendre encore le feu prince Demidoff dans la baignoire qu'ils occupaient ensemble. Les diamants et les émeraudes de Mme Musard scintillent à leur place accoutumée. Camille Doucet va et vient, comme par le passé... Ai-je rêvé le 4 septembre et le 18 mars?

Le baron d'Erlanger, Mme la baronne Nathaniel de Rothschild, le duc de Mouchy, MM. de Errazu, Benoît Champy, Bazilewski, de Lutheroth, Alphonse et Adolphe de Rothschild, Heine, d'Albuféra, etc., etc... sont à leur poste. Est ce « la grande revue qu'à l'heure de minuit passera César déchu? »

Dans la loge jadis impériale trône le prince Orloff. Mme la comtesse Henckel représente la Prusse. Il ne me reste plus d'illusions.

Qu'il est loin, amie, ce temps de naïve mémoire où nous allions boulevard du Temple, notre journée de travail achevée, pleurer sur les malheurs des héros de Bouchardy, Dennery ou Dumas Ier. On s'assurait qu'on avait plusieurs mouchoirs en poche et l'on se présentait, ému d'avance, au guichet de la Gaîté. — « Trois francs d'émotion, s'il vous plaît. » — On vous passait un carton gras que vous échangiez au contrôle contre un carton poissé, et, depuis le premier trémolo de l'ouverture jusqu'au coup de poignard final, en passant par : — « Vous avez insulté ma mère, monsieur le comte, ah! vous ne sortirez pas vivant d'ici ! » — nous avions froid aux ongles et notre cœur tressautait dans notre *poitrine d'homme*. Etions-nous assez jobards!...

Nous n'avions qu'un *boulevard du Crime*; alors! un seul!

Depuis, le drame a passé dans nos mœurs. Allez donc, après la Commune, vous intéresser à un Lazare le Pâtre, à un drame de Gondo. Quel théâtre, fût-ce l'Ambigu avec *l'Article 47*, pour lutter contre les conseils de guerre?

Le peuple qui aime le mélodrame est un peuple heureux. C'est ce qui explique pourquoi tous les drames qu'on nous présente et représente tombent à la file comme des capucins.

A Versailles, devant le sixième conseil de guerre, défilent les meurtriers de la rue Haxo. Celui qui peut lire sans émotion l'acte d'accusation a le cœur boulonné dans la poitrine.

Quarante-sept martyrs : des prêtres, des soldats, traînés de la Roquette à Belleville, au milieu d'une cohue effroyable. Des monstres, des fous furieux s'exposant à se faire étouffer pour approcher des victimes, les insulter, les frapper et obtenir de tirer sur elles. Puis un massacre général, des mutilations, des cadavres dépouillés, et, pour couronner l'œuvre, des officiers et une femme trépignant sur les corps palpitants.

— « A mort les calotins! » avait hurlé la foule. Comme les frères de la doctrine chrétienne, pendant le premier siége, comme les dominicains d'Arcueil, comme les otages, les « calotins » sont morts en héros.

Il y en a trois surtout dont il faut que je vous parle. Les actes d'héroïsme consolent en ces temps de honte et d'épreuves.

— Ramain, brigadier chef, chargé de faire l'appel des condamnés, prononçe mal le nom du père Bengy. Celui-ci s'approche, examine la liste et dit le plus simplement du monde ! — « De Bengy, c'est moi. » — Puis il va se placer auprès de ses compagnons de mort.

— Dans la nuit qui précède l'exécution, un missionnaire, le père Guérin, parvint à se faire entendre de M. Chevriaux, proviseur du lycée de Vanves, son voisin de cellule :

— « Vous avez une femme, vous avez un enfant;
« ce sont des liens aussi par trop douloureux à bri-
« ser; laissez-moi vous sauver. On ne vérifie pas
« notre identité. Je suis vêtu comme vous, en laï-
« que; ma vie est vouée au martyre; elle aura été
« utile si elle conserve la vôtre. Laissez-moi répon-
« dre pour vous... »

M. Chevriaux refusa. Ni l'un ni l'autre ne furent appelés, et ils figurent tous les deux comme témoins.

— Un tout jeune homme, le maréchal des logis Gerty, de la garde de Paris, est couché en joue, presqu'à bout portant, par un marin fédéré. Un vieux prêtre, indigné, repousse l'assassin et se place résolûment devant la victime. Tous deux sont abattus et mutilés.

Voilà d'héroïques exemples! Il faut que tout le monde les connaisse et que l'on sache que, malgré tout, la race des honnêtes gens n'est pas absolument éteinte. On a beau en abattre tant que l'on peut, il reste encore en France assez de grands cœurs pour la sauver.

On ne s'est jamais autant marié. C'est une véritable épidémie. En attendant le rétablissement de la loterie et des maisons de jeu, cela distrait. Pour oublier l'absence de la rouge et de la noire, on ponte sur la brune et la blonde. On pratique aussi bien le futur-forcé que la carte-forcée. Nous en avons eu un exemple ces jours-ci. Seulement, l'adversaire ayant vu le coup a prévenu la galerie.

C'était à... (J'aime mieux ne pas dire où.) Dans la salle de la mairie les promis attendaient, entourés d'un étincelant état-major de parents et d'amis. Les partenaires... (Je veux dire les futurs.) Les futurs avaient pris place devant la roulette. (Pardon, c'est du bureau municipal que j'entendais parler.) Le croupier... (Allons, bon!... pourquoi ai-je écrit ce vilain nom, au lieu de celui de M. le maire?) S'adressant aux conjoints, M. le maire prononça les paroles sacramentelles : « Rien ne va plus?... » ou pour mieux dire :

— « Monsieur X..., consentez-vous à prendre pour épouse Mlle Z... ici présente?

— « Oui, monsieur le maire, répondit l'interpellé.

— « Mademoiselle Z..., consentez-vous à prendre pour époux M. X... ici présent?

— « Non, monsieur le maire, dit résolûment la demoiselle.

Scandale, évanouissements, reproches, fureur, tumulte et, par-dessus tout, sang-froid de la future passée.

— « Mais enfin, mademoiselle, dit le maire, qui avait dû refuser un déjeuner à la campagne pour ceindre son écharpe, ce qui l'avait fort contrarié : Mais, enfin, mademoiselle, on n'attend pas le dernier moment pour se décider. Pourquoi n'avez-vous pas dit non plus tôt?

— « Comment l'aurais-je fait, monsieur? Vous êtes le premier qui m'ayez consultée. »

Il n'y avait rien à répondre. L'ex-futur tourna à dextre et la demoiselle, ravie, à senestre; M. le maire fit atteler en hâte et partit pour la campagne. Quant à M. le curé, il en fut pour sa messe.

Ecrivez-nous souvent, amie. Le ciel est redevenu gris. Nous avons grand besoin de vos lettres.

Respectueusement à vous.

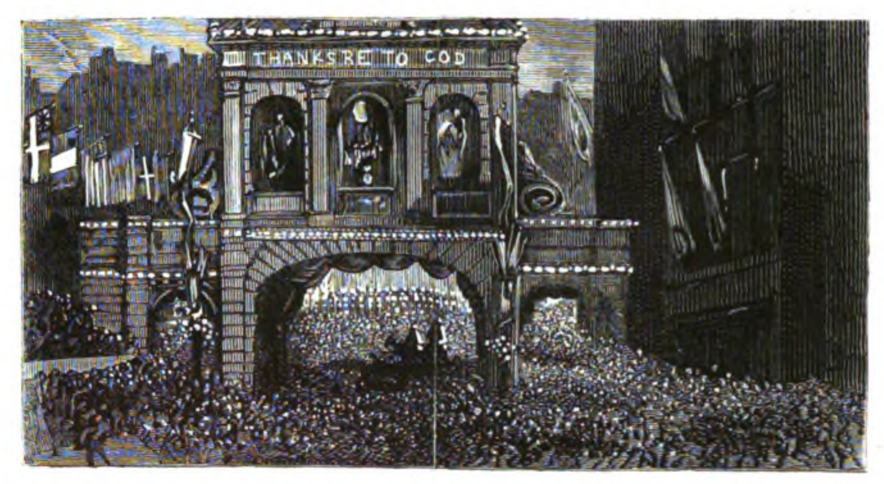
PIERRE LE HESTRE.

REVUE DE LA MODE





La reine Victoria.

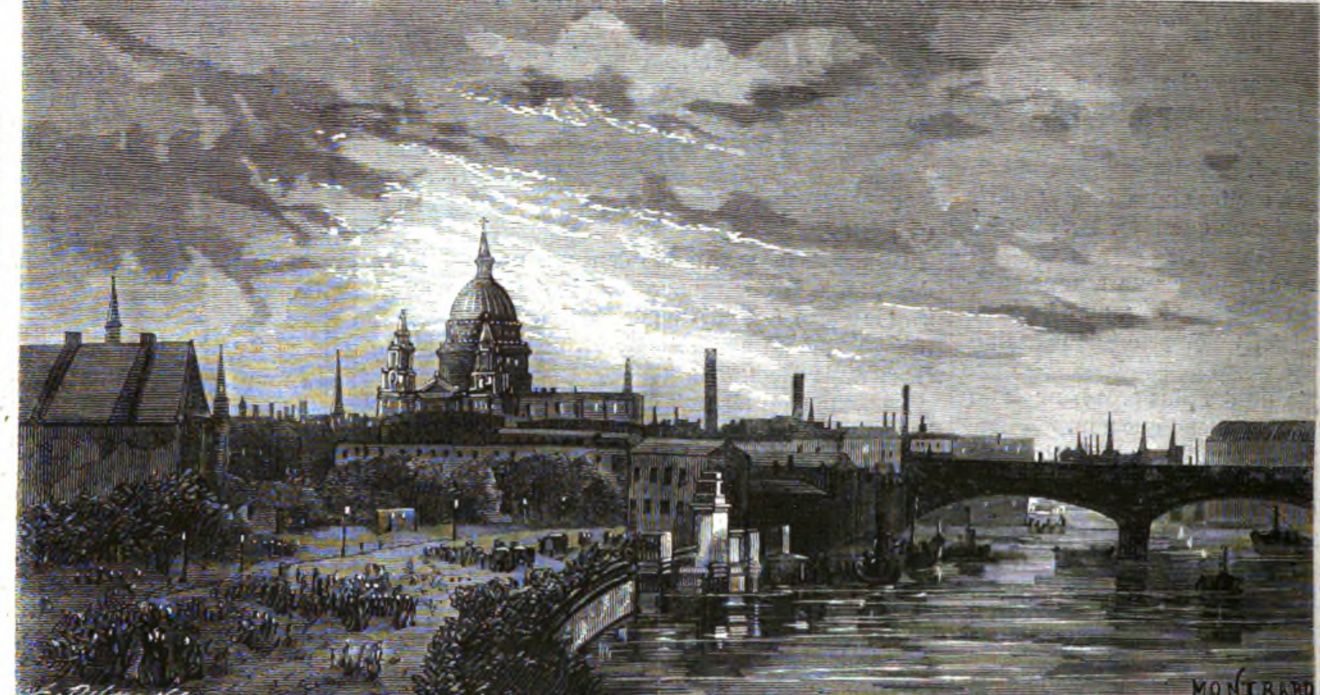


Illumination de Temple Bar.



La princesee Béatrix.



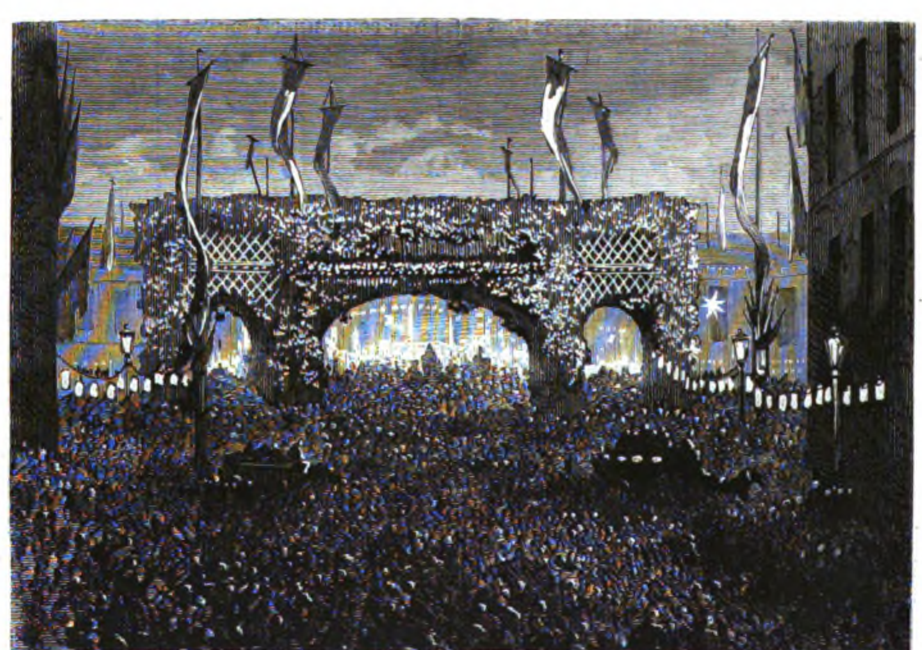




Saint-Paul, la nuit, vu de la Tamise.

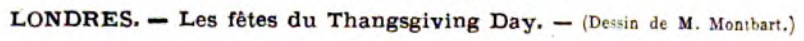


La princesse de Galles.

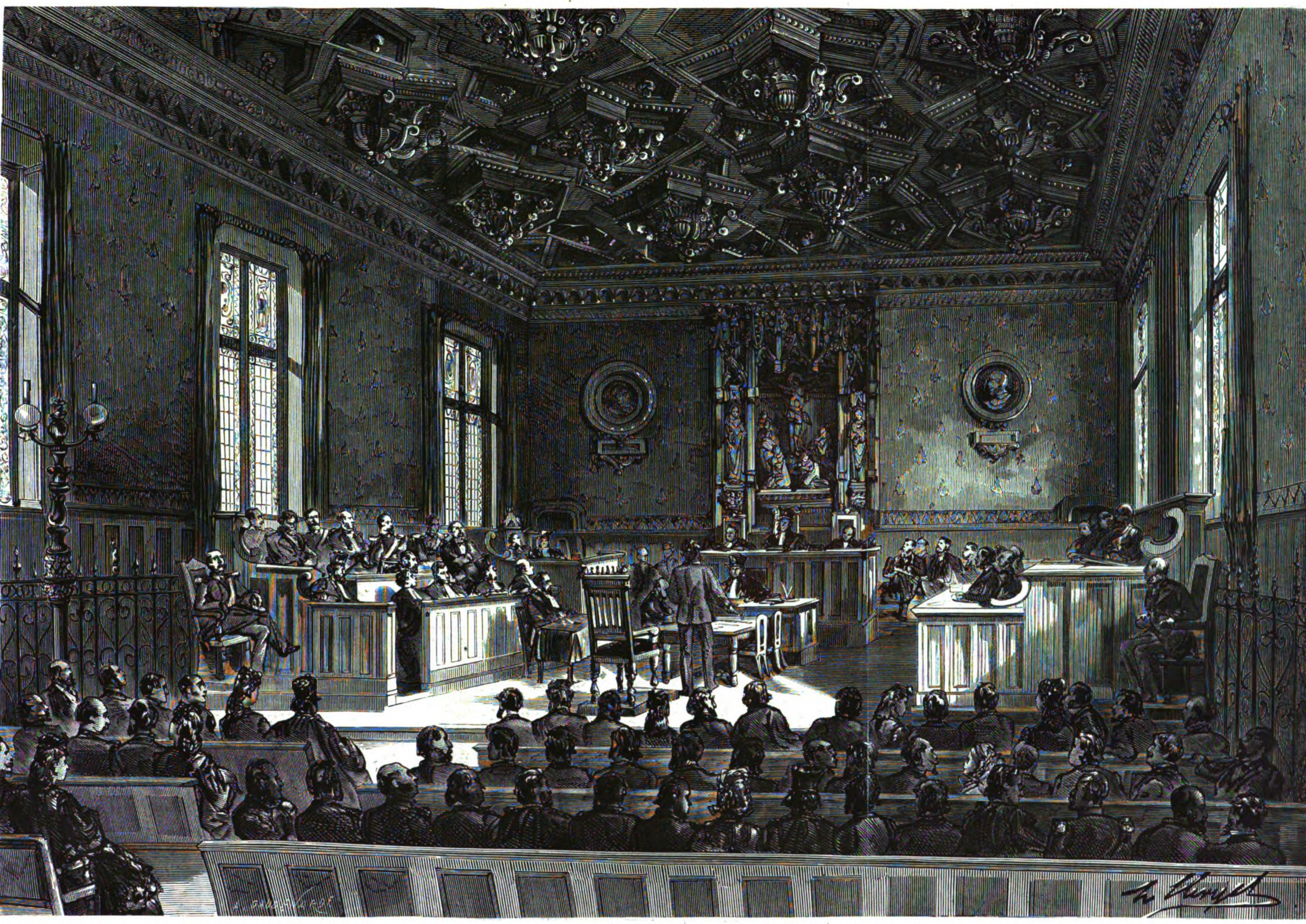


Le prince de Galles.

Illumination de Regent Circus.



LONDRES. — Les fêtes du Thangsgiving Day. — (Dessin de M. Montbart.)



ROUEN. — Aspect de la salle du Palais de Justice pendant le procès de M. Janvier de La Motte. — La déposition d'un témoin. — (Dessin de M. Clerget.)

ATTENTAT

SUR LA PERSONNE DE LA REINE

(Voir la première page.)

Londres, 12 mars.

Le lendemain de la fête dont je vous ai donné le compte rendu, les journaux du soir annonçaient une grave nouvelle. Des affiches dans le Strand portaient ces mots tracés en caractères énormes : *Assassinat de la reine.* Cependant l'anxiété publique s'est un peu calmée lorsqu'on a vu que cet assassinat se réduisait à une tentative avortée, et que cette tentative n'avait nullement l'importance qu'on lui avait tout d'abord attribuée.

Ce n'est que deux jours après que le public a pu être exactement renseigné à cet égard. On s'étonnait qu'aucun attentat n'eût eu lieu à la procession du « Thanksgirins » : le jeune O'Connor s'est chargé de combler cette lacune.

Voici comment les choses se sont passées. Les divers récits étaient si contradictoires que j'ai tenu à me rendre sur les lieux avec votre dessinateur. Je puis donc vous garantir la parfaite authenticité de ces détails :

La reine avait été faire une promenade dans le parc de Buckingham, accompagnée de ses fils, les princes Arthur et Léopold, de lady Churchill et de deux écuyers. En revenant à Buckingham palace et au moment où la voiture avait dépassé la grille, un individu se précipite d'un côté de la voiture et présente à lady Churchill un pistolet d'une main et un placet de l'autre. Il s'aperçoit de son erreur et dirige immédiatement le canon de son arme sur la reine, assise de l'autre côté.

La reine se jeta effrayée au fond de la voiture. Par un hasard sans précédent peut-être, aucun domestique ne se trouvait sur le lieu de l'attentat. Les deux écuyers descendent en toute hâte; John Brown, le fidèle serviteur de la reine, se précipita sur l'assassin; bref, l'homme est désarmé et renversé en un clin d'œil. Les uns examinent le pistolet, tandis que des policemen, arrivés à la hâte, s'emparent de la personne du mécréant, lequel, d'ailleurs, n'opposait aucune résistance. Le pistolet, armé à pierre, acheté dans un magasin de revendeur, n'était pas chargé; l'assassin était un enfant. La pétition était en faveur des fénians qui sont dans les prisons d'Irlande, et cette circonstance a fait penser tout d'abord qu'il s'agissait d'un assassinat politique.

Hâtons-nous de le dire cependant, on a bientôt constaté qu'il n'en était pas ainsi. L'enfant avait une cervelle un peu brûlée. Son action le prouve bien. On n'a trouvé sur lui ni poudre ni balles, et il a avoué que l'espoir d'intimider la souveraine l'avait seul poussé à cet acte de folie.

Ce jeune garçon, qui se nomme O'Connor, est le petit-fils d'un célèbre chartiste du même nom, membre du parlement en 1848. Cité dans les vingt-quatre heures devant la cour de police de Bow street, le magistrat local a procédé à un interrogatoire sommaire. Ce jeune homme est à peine âgé de dix-sept ans. Il était employé dans une maison de commerce de Londres, et lisait un grand nombre de ces romans que vous décorez du titre de « littérature pourrie. » Le jeune O'Connor, doué d'une imagination maladive, avait fini par perdre, dans ces lectures, le peu de bon sens qu'il pouvait avoir.

Irlandais et fénian, il a cru, dans sa naïveté, pouvoir obtenir l'amnistie des prisonniers par une action aussi ridicule que ridiculement consommée. Tout le monde a fini par en rire, après la première peur; mais il n'en est pas moins vrai que cet incident a prouvé une fois de plus que l'assassinat politique n'existe pas en Angleterre. O'Connor a été envoyé devant la cour d'assises centrale de Londres. Une loi spéciale donne au juge la faculté d'appliquer la peine du fouet à toute personne convaincue d'attentat sans importance sur la personne de la souveraine. Il est plus que probable que O'Connor en sera quitte pour cette peine plus infamante qu'afflictive.

C. B.

LE PALAIS DE JUSTICE DE ROUEN

(Voir p. 165)

Le Palais de Justice de Rouen n'a pas besoin d'affaires comme celle de M. Janvier de la Motte pour attirer les visiteurs. Il n'est pas un voyageur qui ne doive payer son tribut d'admiration à cette merveille du genre gothique, si hardie dans l'exécution, si délicate dans les détails. On ne saurait quitter Rouen sans avoir vu cette salle admirable, longue de 160 pieds, et large de 50, aujourd'hui connue sous les noms de *salle des Procureurs* ou des *Pas-perdus*. Cette vaste pièce n'a d'autre voûte qu'une charpente d'une étonnante hardiesse, s'arrondissant en ogive, et dont l'aspect offre quelque ressemblance avec la cale renversée d'un vaisseau de premier rang. La porte par laquelle on arrivait du dehors dans cette partie du Palais a été supprimée et remplacée par une nouvelle porte, percée au centre de la salle et décorée dans le style du bâtiment.

Somptueux comme tous les édifices qui surgirent sous l'influence du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, ministre et digne ami du roi qu'on a surnommé « Père du peuple, » le corps central du Palais, qui se trouve en retour d'équerre avec celui dont nous venons de parler, ne fut élevé qu'en 1499, sous le règne de Louis XII, et consacré par ce prince à la tenue des séances de l'Echiquier, qui fut alors déclaré sédentaire et perpétuel, sous le titre de Parlement. C'est là surtout que le goût architectural de cette époque, goût fantasque, indocile, mais si fécond, si varié, s'abandonna sans réserve à ses innombrables caprices; l'œil même le plus classique aime à y suivre, dans leur agréable confusion, les ornements en plomb des combles, les arcades fleuronnées des galeries, les dentelles délicates qui réunissent les pignons aigus des *lucarnes* aux sveltes clochetons jaillissant des pieds-droits des chambranles, des baies et de leurs piliers-boutans; riches et piquants détails, embellis encore par diverses statues; les unes adossées sur la longue base des pyramides, les autres audacieusement plantées sur la pointe des pinacles. Telle est cette délicieuse façade, que les archéologues envisageaient jadis avec regret, en songeant que la charmante tourelle polygone, placée au centre, a perdu son caractère primitif, par la suppression des meneaux, et d'une partie du couronnement de ses fenêtres.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'intérieur de ce Palais, après la salle des Procureurs, c'est celle où siége la cour d'assises. Autrefois décorée de son antique cheminée, et d'une boiserie sur laquelle l'imagination des sculpteurs avait déployé tous les trésors du style arabesque, cette pièce ne conserve maintenant de sa première magnificence que son plafond en menuiserie, entièrement brodé de caissons de formes variées, remplis de rosaces et de rinceaux du goût le plus exquis. Plusieurs rangs de clefs-pendantes en bois, merveilleusement découpées, et longues de 7 à 8 pieds, en descendaient autrefois comme autant de stalactites d'or.

Il y a une vingtaine d'années que ce superbe édifice a été restauré et complété par une aile en retour, construite dans le même style.

JULIA

SOUVENIR EN CINQ... VOITURES

Un soleil de printemps fourvoyé dans l'hiver
Avait, ce beau jour-là, mis du printemps dans l'air...

Ce beau jour-là, c'était avant-hier.

Vous vous rappelez combien radieux était le ciel? Un mois de mars déguisé en mois de mai!

J'avais fait comme tout le monde, et, pour voir un coin de ciel qui ne fût pas coupé en deux par un pan de maison, je m'étais acheminé vers les Champs-Élysées.

Quelle foule! quel fourmillement! Tout le monde vous avait l'air joyeux du prisonnier qui voit s'ouvrir la porte de sa geôle. Et je marchais au hasard lorsque soudain je fus me cogner en plein contre un monsieur qui, immobile comme un terme, barrait dans son milieu une des contre-allées.

— Sapristi!...

— Pardon!

— Tiens! c'est vous?

— Eh! bonjour!... Ah çà! que diantre faites-vous là planté comme un piquet?... Auriez-vous d'aventure été happé au passage par quelque minois souriant?...

Mon vieil ami X... (car c'était bien lui) hocha la tête.

— A mon âge, mon cher, les minois souriants ne regardent pas de mon côté... Ce qui m'absorbait ainsi, c'est...

— C'est...

— Ce qui s'en va là-bas...

En même temps du geste, il me montrait la voiture aux chèvres dans laquelle se carrait une aimable petite fillette de six ou sept ans, aux longs cheveux bouclés, aux... Vous compléterez le portait vous-même, chacun y ajoutant les détails qui le pourront le mieux le charmer. Et l'ensemble sera encore au-dessous de la réalité...

Mon vieil ami X... cependant continuait à suivre du regard la calèche lilliputienne qui disparaissait dans le lointain.

L'attention étrange avec laquelle il l'accompagnait des yeux m'avait déjà surpris. Mais ma curiosité fut encore bien autrement surexcitée lorsque je vis une larme, une vraie larme perler au bord de sa paupière.

— Comment! vous pleurez?

— Que voulez-vous!... Il y a comme cela des jours où l'on est plus accessible à l'émotion... Il faut croire que je suis dans un de ces jours-là. Avec le premier soleil, les vieux souvenirs rebourgeonnent comme ces souches qu'on croyait mortes et d'où sort au renouveau une dernière feuille.

— Serait-il indiscret de...?

— Mon Dieu non!... C'est d'ailleurs une histoire bien simple... bien courte... bien triste!... Une histoire, par conséquent, comme on en coudoie tous les jours dans la vie ..

— Je vais vous demander de me la conter...

— Ce sera tôt fait, puisque vous voulez bien y prendre quelque intérêt.

— Tenez... asseyons-nous sur ces chaises... au plein midi...

— Soit!

— Mon cher ami, reprit le vieillard quand nous fûmes installés, j'avais pour voisines, il y a quelque vingt ans, une femme et une enfant.. Elles habitaient en haut, tout en haut de la maison dont j'occupais modestement le troisième étage.

La mère, restée veuve (un veuvage, hélas! problématique), vivait de son travail et en faisait vivre l'enfant... Elles devaient bien avoir là quelque chose comme trente ou quarante sous par jour.

Pauvres créatures!

La mère, qui croyait bien faire, trouvait moyen sur ce maigre salaire d'amasser, — au prix de quelles privations! — de quoi acheter à l'enfant une robe de soie pour les dimanches!

Ainsi pomponnée, la fillette partait chaque semaine, à deux heures, et prenait la route des Champs-Elysées. La mère avait l'air de la femme de chambre qui mène mademoiselle à la promenade.

Mais peu lui importait! Pourvu qu'on admirât la fillette. Et elle était admirable, en effet; je la vois encore, — car je m'étais accoutumé à les suivre par désœuvrement. Je la vois passer, suivie par le regard de tous les passants, cette bambine de dix ans qui vous prenait de petits airs de reine...

Je la vois trônant dans cette voiture aux chèvres où il fallait la promener une heure durant.

Une heure!... C'était bien cher! mais Julia le voulait... Et, quitte à ne pas manger le lendemain, maman obéissait à Julia!...

Sur ces entrefaites, j'appris que mes voisines avaient déménagé.

Trois ans s'écoulèrent.

J'allais les oublier, quand un jour en grimpant dans l'omnibus du faubourg Poissonnière, que vois-je? .. La mère et la fille!... La mère, plus hâve et plus chétive que jamais. La fille, grandissant en beauté... et aussi en coquetterie.

Je saluai discrètement et peut-être allais-je essayer une question discrète, quand Mlle Julia de sa voix claire :

— Conducteur!... arrêtez donc!...

On était devant le Conservatoire, elles s'engouffrèrent sous les portes, tandis que je murmurais tout bas :

— Seconde étape.

Trois ans s'étaient écoulés encore.

C'était à Saint-Cloud.

Un fiacre s'arrêta devant l'auberge célèbre de la Tête-Noire où j'achevais de déjeuner.

Des éclats de rire bruyants sortirent du fiacre, pêle-mêle avec un bout de refrain.

Puis quatre personnes mirent pied à terre,

Deux jeunes filles et deux jeunes gens qu'à leurs allures et à leur menton irréprochablement rasé on reconnaît du premier coup pour des cabotins de banlieue.

— Garçon... quatre couverts!

— Voilà, monsieur.

— De la matelote comme s'il en pleuvait.

Ce spirituel lazzi provoqua un accès d'hilarité folle de la part d'une des deux jeunes filles qui se retourna tout en riant.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que c'était elle... la petite Julia d'autrefois...

Quant à la mère... Julia portait encore son deuil... au dehors.

Cette fois les choses allèrent plus vite. Rien que six mois d'intervalle.

Je traversais la rue de Rivoli.

Un coupé fringant, emporté par le galop de deux chevaux à pompon rose, avait failli m'écraser.

— Maladroit! dis-je au cocher.

— Imbécile, me répondit-il avec la douce politesse propre à cette corporation.

Une tête se penche au dehors pour voir le motif de l'altercation,

La tête de Julia encadrée dans deux pendeloques de diamants fulgurants, mais déjà émaciée, fatiguée, ternie!...

— Allez donc, Jean... Laissez ce vieux toqué!...

Jean alla... je restai sur place, le cœur cruellement serré... une victime à la mer!

La mer eut bientôt fait...

Deux ans plus tard j'assistais au baptême d'un neveu à Saint-Étienne-du Mont.

A la sortie nous nous croisâmes avec un corbillard des pauvres tendu de blanc.

Personne derrière.

C'était si lugubre qu'il était impossible de n'y prendre pas garde.

Le lendemain en ouvrant un journal mondain j'y lisais :

« Hier a eu lieu à Saint-Étienne-du-Mont l'enterrement d'une éphémère célébrité de la galanterie, la demoiselle Julia, morte à l'hospice Coch n, après avoir, en deux ans, mangé deux millions... »

Voilà tout, mon cher, termina mon vieil ami X. Comme je vous le disais, c'est bien simple.

Mais chaque fois qu'au retour du printemps je retrouve la voiture aux chèvres, je ne puis m'empêcher de me rappeler... surtout quand j'y revois, comme tout à l'heure, quelque gamine en robe de soie... Le prologue me fait penser au drame.

Adieu... je rentre... Le vent a fraîchi... Décidément il faut se défier des soleils précoces...

PIERRE VÉRON.

LE MOINE DE SÉNANQUE

NOUVELLE

(Suite)

Mon ami rompit le premier le silence.

— Je te disais donc que ce fut à un bal du colonel que je vis pour la première fois Mme de Vernay; je ne la connaissais encore que pour en avoir entendu faire l'éloge par les officiers, qui, plus anciens que moi au régiment, avaient eu l'occasion de la rencontrer dans les soirées de l'hiver précédent.

Le capitaine de Vernay était estimé de tout notre corps et méritait de l'être.

Marié depuis trois ans, son union eût été des plus heureuses, si ce bonheur n'avait été, en quelque sorte, amoindri par le chagrin de n'avoir pas d'enfants.

Il y avait, entre lui et moi, une certaine sympathie, qui m'avait valu de sa part, dès mon entrée au régiment, des marques d'un intérêt qui ne s'est jamais démenti, et dont je lui avais su d'abord le meilleur gré.

Ce fut lui qui me présenta à sa femme. Notre première conversation avec Mme de Vernay roula sur un sujet assez futile. J'avais publié, dans la *Revue du Lyonnais*, une nouvelle en vers, que Mme de Vernay avait lue, sur la recommandation de son mari. Elle crut devoir me faire quelques compliments, que je n'eus pas le courage de refuser, tant ils me paraissaient charmants venant d'elle.

Nous nous revîmes à une seconde soirée.

Mme de Vernay, jeune et belle, devait être fort recherchée; aussi allait-elle beaucoup dans le monde. De mon côté, je réussis à me faire agréer dans la plupart des salons où elle était reçue. Le capitaine, douce, bonne et franche nature, était incapable de soupçonner le mal, et loin de voir un danger dans mes assiduités auprès de sa femme, il semblait même les encourager par un redoublement d'amitié. Je ne tardai pas à devenir l'ami de la maison.

Malheureux! j'aimais sa femme, et j'osais m'applaudir de sa facilité comme d'un triomphe!

Cet homme, qui ne me voulait que du bien, et qui, en retour de sympathie, se croyait en droit de compter sur mon amitié; cet homme, qui avait une confiance presque aveugle en moi, persuadé que je la méritais; cet homme, qui me prenait un jour par la main, et me présentant à sa femme, lui disait : « Marie, c'est un ami!... » je l'ai trompé indignement... Ah! cette pensée, après avoir été le remords de toute ma vie, me poursuivra encore à mes derniers moments!

Te dirai-je ce qui advint ensuite? Tu ne le devines que trop. Je n'eus pas même cette espèce de bonheur qui tient de l'ivresse, et qu'éprouve l'homme coupable lorsqu'il est parvenu à s'étourdir sur la grandeur de son crime. J'aimais Marie de toute l'énergie d'un premier amour, et cependant, parfois je me prenais à la haïr, car je souffrais affreusement; torture continuelle, où une jalousie folle se mêlait aux remords, sans que je pusse discerner au juste lequel des deux supplices était le plus intolérable.....

Je souffrais ainsi depuis plusieurs mois, lorsqu'un matin je vis entrer chez moi le capitaine de Vernay.

Il était pâle, agité; mais ce qui me frappa surtout, ce fut l'expression de profonde tristesse empreinte sur son visage. Mon cœur se serra sous le coup d'un sombre pressentiment.

Toutefois, la conscience du danger que pouvait faire courir à Marie un trouble qui eût été un aveu fit que je me remis aussitôt.

— Vous êtes bien matinal, capitaine, dis-je en affectant une bonne humeur qui, certes, ne convenait ni à la situation d'esprit dans laquelle je voyais M. de Vernay, ni à la nature des pensées qui agitaient mon âme.

— Je viens vous demander un service, me dit-il d'une voix brève.

J'avoue que ce début me soulagea d'un grand poids; il pouvait, dès ce moment, me demander ma vie, je crois que j'aurais été heureux d'expier à ce prix tous mes torts envers lui. Je redoutais moins en effet les suites de l'indignation du mari outragé que le reproche de l'ami trahi, moins la mort que l'explosion d'un désespoir dont moi seul étais la cause!

Il ignorait tout encore; je redoublai d'assurance.

— Vous savez, capitaine, répliquai-je, que je vous suis entièrement dévoué; disposez donc de moi, corps et biens, tout à votre guise.

M. de Vernay sourit légèrement de la forme un peu mélodramatique de ma déclaration.

— Je n'en veux qu'à votre personne, reprit-il.

Je fis un soubresaut.

— Je vous sais assez brave et assez généreux pour risquer votre vie pour un ami, mais il ne s'agit pas d'une pareille exigence, bien qu'à la rigueur l'affaire qui m'amène soit de nature à vous intéresser personnellement.

La façon dont il avait accentué ces derniers mots fit que je redoublai d'attention.

— Néanmoins, continua-t-il, je désire qu'il soit bien entendu entre nous que, quelque sensible que vous soyez à la part qui vous en revient, vous me laissez, à l'avance, le soin de venger seul une injure commune.

Je le regardai avec étonnement, plus intrigué qu'inquiété de la tournure énigmatique que semblait prendre l'affaire. Toutefois, quitte à revenir sur mon assentiment si je trouvais que mon honneur était trop engagé par l'injure commune à laquelle il venait de faire allusion, j'acquiesçai de la tête à ce qu'il me demandait. Il reprit :

— Ceci convenu, voici le motif de ma visite :

J'étais allé, hier au soir, au café Dupuis, contre mon habitude, car vous savez que je préfère de beaucoup, lorsque je ne suis pas de service, passer la soirée chez moi, auprès de ma femme. Quant à vous dire ce qui m'y avait conduit, je serais fort embarrassé de le faire. Il y a dans la vie, paraît-il, de ces coups de hasard inexpliqués, étranges! Bref, je suivais assez machinalement des yeux une partie engagée entre les capitaines Moreau et Durand, lorsque le capitaine Lucot vint s'asseoir à côté de moi; nous laissâmes bientôt les deux joueurs à leurs cartes, et nous nous mîmes à causer de choses et d'autres. Cependant, dès le début de notre conversation, je compris à quelques hésitations, à certains mots pleins de sous-entendus, que nous ne tarderions pas à entrer sur le terrain des confidences; il n'était que trop visible que mon interlocuteur avait hâte d'y arriver.

Vous connaissez cet homme, il passe à bon droit pour jaloux et vindicatif, et je ne vous apprendrai rien que vous ne sachiez en vous disant que, parmi les officiers de son grade, il n'en est aucun que ses procédés grossiers n'aient indisposé contre lui. Moi seul j'avais, jusqu'à ce moment, résisté au sentiment de répulsion qu'il inspire; ce n'était point par sympathie, croyez-le bien, mais sa femme voit la mienne; elles se conviennent, elles ont même de l'affection l'une pour l'autre; il en est naturellement résulté que j'ai dû passer jusqu'à ce jour sur bien des choses.

Mais négligeons l'homme pour arriver au fait.

Je vous avouerai que j'avais tout d'abord déjà deviné de quelle nature était la confidence qu'il voulait me faire; j'aurais dû aussitôt lui imposer silence, mais nous sommes ainsi faits que le danger, comme un vertige, nous saisit et nous entraîne. La conversation était tombée sur nos femmes; le capitaine Lucot ne tarissait pas d'éloges sur le compte de Mme de Vernay, mais ce beau début n'était qu'une précaution oratoire : l'insinuation, l'accusation devrai-je dire, arriva.

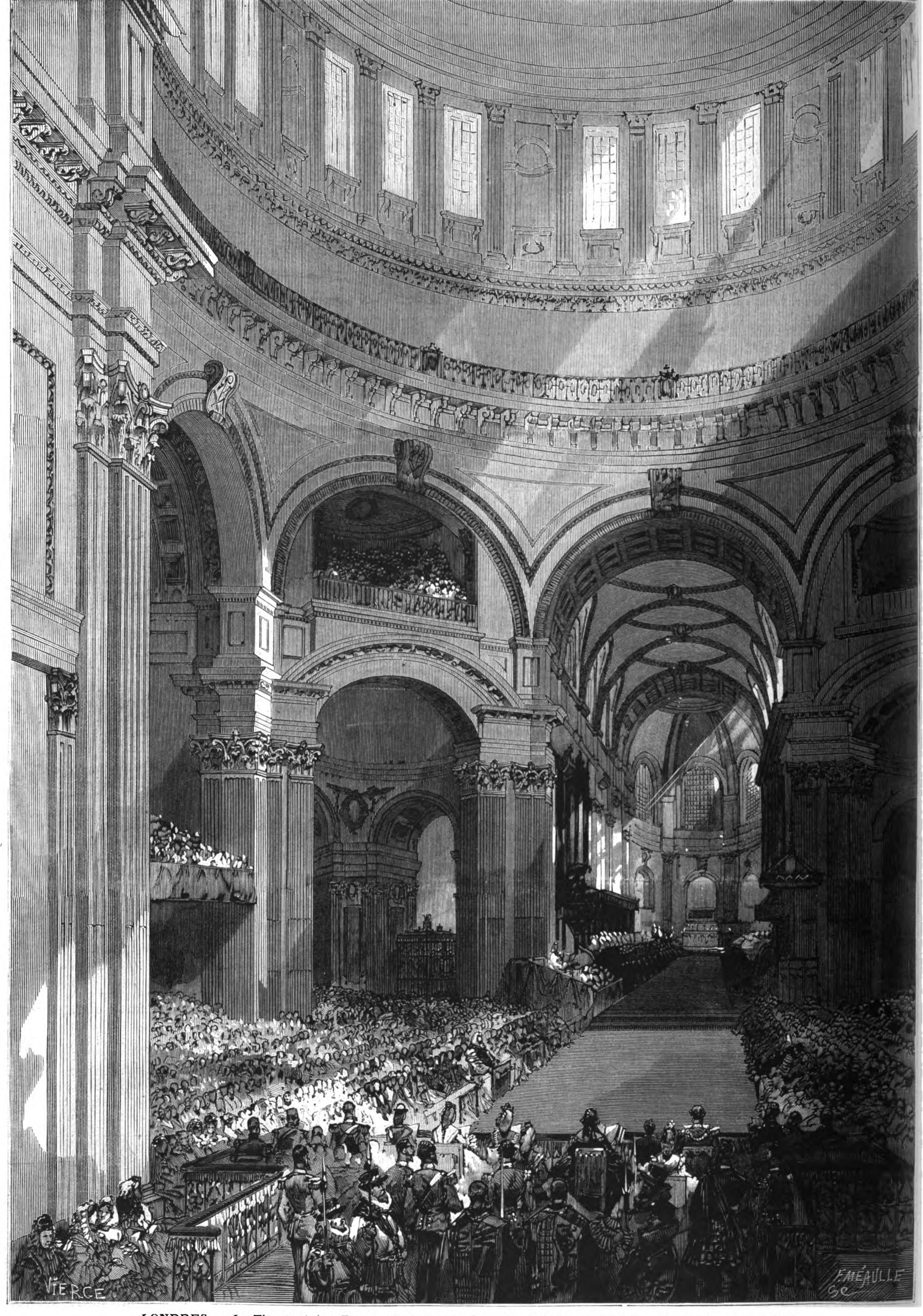
— L'accusation! m'écriai-je.

Le cœur me battait.

— Oui, il a osé... ah! je ne puis pas vous répéter ce que le misérable m'a dit!... ma pauvre Marie!... Comme si une chose pareille était possible!...

Le capitaine s'était levé; en proie à une agitation violente il se mit à parcourir la chambre à grands pas.

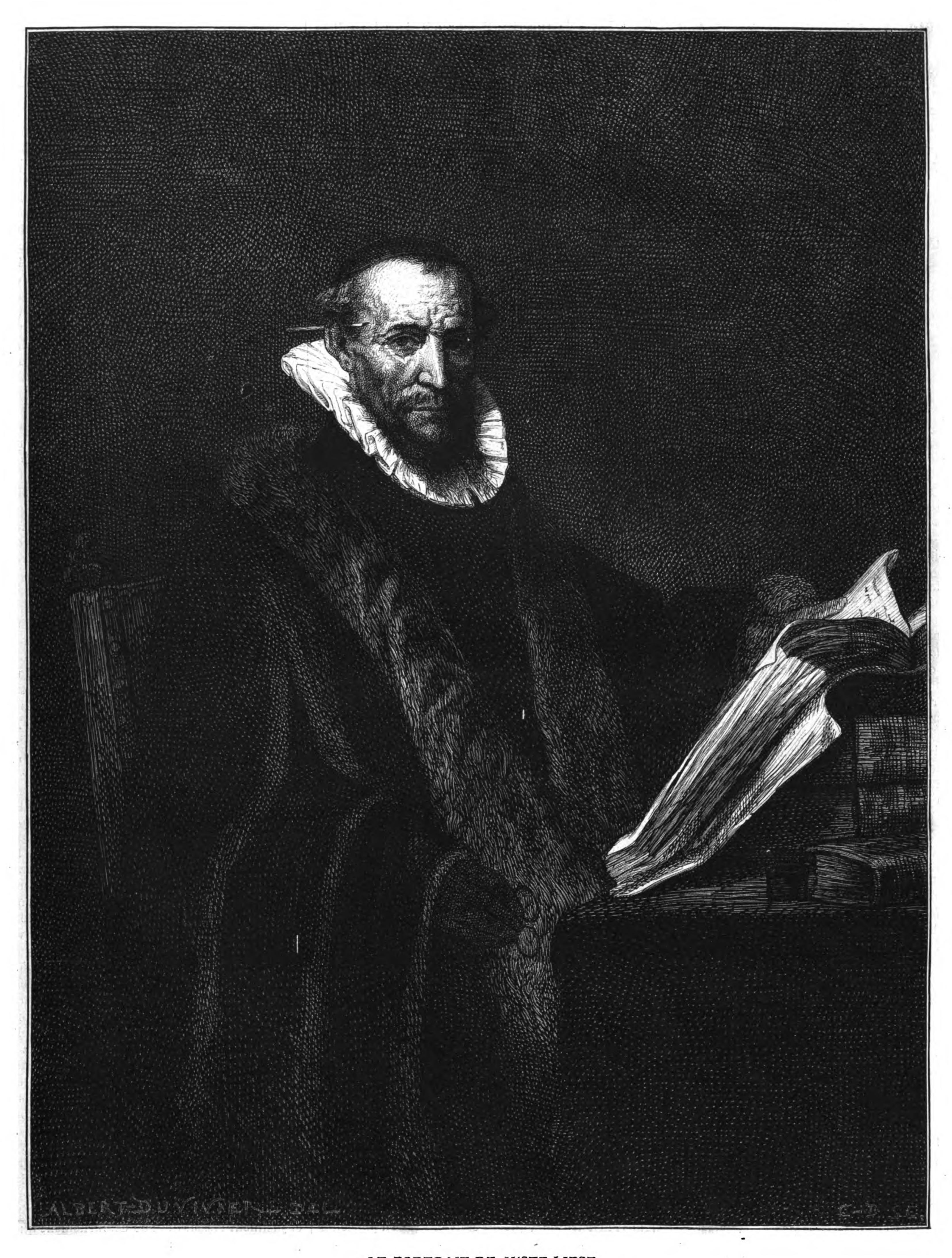
Quand bien même ses paroles, si incohérentes qu'elles fussent, ne m'eussent point appris déjà la cause de cette violente douleur, mes remords ne me l'auraient que trop fait pressentir.



LONDRES. — Le Thangsgiving Day. — Intérieur de Saint-Paul pendant la cérémonie d'actions de grâces.

D'après le croquis de M. Godefroy Durand. — (Pour le texte voir le dernier numéro.)

LES GRANDES VENTES



LE PORTRAIT DE JUSTE LIPSE

Tableau de Rembrandt, de la galerie Pereire

(Dessin de M. Duvivier.)

Je crus que l'instant de l'expiation était venu; ma résolution fut immédiatement prise.

Depuis longtemps, du reste, comme je te l'ai dit, je m'attendais à cette solution inévitable, et le sacrifice de ma vie était fait.

J'allai droit au capitaine.

Il paraît que j'étais horriblement pâle. M. de Vernay en fut frappé; il s'arrêta en face de moi, et après m'avoir considéré un moment avec un mélange d'étonnement et de pitié, se méprenant sur la cause de mon émotion, il me saisit les mains, et les étreignant avec force dans les siennes :

— Ah! s'écria-t-il, accuser Marie! C'est une odieuse calomnie, n'est-ce pas? Oh! dites-le-moi donc! Ah! mon Dieu! mon Dieu!... c'est horrible!...

Et, se laissant tomber sur une chaise, il fondit en larmes!

JACQUES GUILLEMAUD.

(A continuer.)

VENTE DE LA COLLECTION PEREIRE

Nous avons promis quelques chiffres à propos de la galerie Pereire.

Cette galerie se compose de 181 toiles. C'est par l'école moderne française que la vente a débuté. Voici les prix d'adjudication notables de cette journée qui a été la plus belle.

Pâturage, par Brascassat, 16,2?0 fr.; *les Glaneuses*, par Breton, 18,200 fr.; *Catherine de Medicis au château de Chaumont*, par Comte, 10,000 fr.; *la Fuite en Egypte*, par Decamps, 15,1 0 fr.; *les Miracles de saint Benoît*, par E. Delacroix, d'après Rubens, 18,000 fr.; *Vénus et les Amours*, par Diaz, 12,500 fr.; *Pifferari*, à Rome, par Gérôme, 17,200 fr.; *Œdipe et le Sphinx*, par Ingres, 25,600 fr.; *Saint Symphorien*, dessin, par le même, 9,100 fr.; *Louis XIV et l'ambassadeur d'Espagne*, aquarelle, par E. Lami, 7,500 fr.; *Après déjeuner*, par le même, 25,200 fr.; *Pifferari devant la Madone*, pao Léopold Robert, 40,100 fr.; *Jeunes Pêcheurs napolitains*, par le même, 18,800 fr.; *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*, par Robert-Fleury, 40,000 fr.; *Paysage après la pluie*, par Th. Rousseau, 9,300 fr.; *les Bords de l'O se*, par le même, 13,100 fr.; *Fleurs à terre*, par Saint-Jean, 17,900 fr. *Marguerite à la fontaine*, par Ary Scheffer, 56,000 fr.; *la Fete de Noel*, par Wald Muller, 16,500 fr. *Le joueur de flûte* de Meissonier, gravé dans notre dernier numéro, a trouvé acheteur à 26,100 fr.

M. Francis Petit, l'expert habile chargé de concourir à la vente de cette collection si importante, rappelle en ces termes quelle en fut l'origine :

« Leur riche collection, MM. Pereire l'ont formée successivement, en achetant dans les ventes fameuses, telles que les ventes du baron de Mecklemburg, de MM. Patureau, Rhoné, Piérard, du prince Demidoff, de lord Northwich, du comte de Pembroke, etc.; quelquefois, par ces occasions qu'amènent la fortune et les relations du monde; par l'acquisition d'une galerie étrangère recueillie en Espagne (la galerie Urzaïs), à la suite des bouleversements politiques, et en Angleterre, aux ventes de la collection Coesvelt, et de l'ancien Musée espagnol, appartenant au roi Louis-Philippe. A ce fond s'est ajouté un certain nombre de tableaux, cherchés et choisis un à un chez les amateurs ou les spéculateurs de la France et de l'étranger. . . . .

. . . . »

Les estimations les plus hautes n'approchaient pas de beaucoup les prix qui ont été atteints par les enchères.

Voici le produit total de la vente :

École française moderne (55 tableaux). .	604,640
— française au 18e siècle (20 t.). . .	189,240
— espagnole (15 t.).	70,840
— italienne (10 t.).	17,155
— allemande (5 t.).	6,120
— flamande et hollandaise (76 t.). . .	819,260
Total.	1,706, 55

Si l'on tient compte des proportions de chiffres et de la plus-value qu'éprouvent toujours des chefs-d'œuvre consacrés par le temps, tous les honneurs de ce grand tournoi artistique ont été pour l'école française moderne.

UN PORTRAIT DE REMBRANDT

(Voir page 169)

« Il y a de superbes Rembrandt dans les collections particulières de Paris, dit Bürger (Thoré) dans la *Gazette des Beaux-Arts*, de 1864; il n'y en a pas qui soit de plus belle qualité que celui-ci. C'est le portrait représentant Juste Lipse, le célèbre philologue et philosophe, né en 1547, mort en 1606. A la vente du cardinal Fesch (Rome, 1845) la même dénomination fut conservée à ce personnage, dans le catalogue rédigé par M. George. Mais cependant, le portrait, étant peint d'après nature, sans aucun doute, il ne représente donc point Justus Lipsius, mort trente-huit ans avant la date qui accompagne la signature du tableau : — 1644.

« De grandeur naturelle, vu jusqu'à mi-jambes, le corps un peu tourné vers la droite, la tête presque de face, l'homme est assis sur un fauteuil de cuir à clous dorés. De la main gauche il feuillette un in-fol., ouvert sur une table, où se trouvent d'autres livres et une écritoire; un de ces livres a pour titre : *Institutions de Calvin*. De la main droite, abandonnée sur la cuisse, il tient des lunettes. La tête, énergique et très-caractérisée, est couronnée d'une petite calotte au sommet. Une plume, noircie par l'encre, est posée entre l'oreille et la tempe, comme au cran d'une patère. Le modèle était donc certainement un écrivain, un philosophe, une espèce de réformateur? Ses traits anguleux, son teint basané, son œil profond trahissent les fatigues du travail intellectuel. Une large simarre garnie de fourrure recouvre le costume tout noir. Seulement, une fraise plissée dessine autour du cou un demi-cercle blanc, sur lequel se lève le visage. La lumière, ménagée dans tous les accessoires, ne frappe que là, sur ce méditatif, et sur la main qui touche le livre.

« Le portrait de Juste Lipse appartient à la seconde manière du maître, à la qualité fauve. C'est le moment de la toute-puissance de Rembrandt. »

Cette toile a été payée 32,000 fr. à la vente de la collection Pereire.

COURRIER DU PALAIS

On d'sait d'avance que l'affaire Janvier de la Motte était grosse de tempêtes. Or, vous savez, comme moi, que «on,» c'est tout le monde et personne! Eh bien, *on* a eu à la fois tort et raison.

Les débats ont eu lieu dans le plus grand calme, devant le public le plus tranquille et, pour être plus juste encore, le plus indifférent. Un certain empressement à pénétrer dans la salle des assises, quelques mouvements d'une curiosité un peu trop marquée quand les accusés entraient et sortaient, quelques rires et quelques murmures, voilà tout ce que j'ai pu constater dans ces huit longues audiences; mais c'est là un effet des plus ordinaires et qui se produit invariablement pour les causes criminelles les moins célèbres. M. le président a fait remarquer qu'il n'existait véritablement pas « des témoins à charge et des témoins à décharge; » il y a seulement, a-t-il dit, des témoins cités à la requête de l'accusation et des témoins cités à la requête de l'accusé. Jamais peut-être distinction plus utile, plus juridique, plus légale n'a été faite avec plus d'à-propos; car si, parmi les témoins du ministère public, l'accusé comptait de nombreux et chaleureux amis qui sont venus déposer en sa faveur, M. le procureur général le savait d'avance par l'instruction, et ils les avait néanmoins appelés. Et voyez que la contre-partie ne s'est pas fait attendre. Les témoins de la défense ont été quelquefois si chaleureux, que M. Janvier s'est vu plusieurs fois dans l'obligation de faire remarquer qu'ils allaient un peu trop loin, avec les meilleures intentions du monde.

C'étaient là — comment dirai-je — des phases curieuses du débat; mais enfin ce n'était pas une tempête, et vous voyez bien que *on* avait tort; vous savez maintenant comment *on* a eu raison; la tempête s'est faite en dehors des débats et après les débats, et elle s'est élevée presque à la hauteur d'une crise ministérielle, par suite de la déposition de M. Pouyer-Quertier; je n'ai plus à vous dire, grâce à un retard d'une semaine, quelle est la conséquence du naufrage et quelle victime a été emportée par les flots!

Mais aux débats, rien, rien absolument! Un peu d'étonnement peut-être dans certaines parties de l'auditoire, et d'étonnement sagement réprimé, en entendant un ministre des finances exposer ses théories sur les *virements* qu'il repousse, qu'il proscrit en principe, mais dont il admet la nécessité dans la pratique et qu'il confond avec les mémoires fictifs.

En somme, l'accusé et son défenseur disent : Le bien-être, la prospérité du département de l'Eure, sont sorties de ces pratiques de comptabilité que nous reconnaissons irrégulière; nous en avons fait un département hors ligne par ses chemins vicinaux, par sa richesse commerciale. Il y a eu des mémoires fictifs, mais l'argent qu'on s'est procuré ainsi a servi à couvrir des dépenses réelles; nous avons dépensé beaucoup d'argent pour des fêtes, pour un concours régional, pour recevoir des visites de souverains; mais chacun sait quel bien ces grands mouvements font au commerce et à l'industrie. Nous prétendons avoir rendu compte exact des sommes que nous avons reçues pour la crise cotonnière, et l'on retrouverait nos états si les bâtiments du ministère des finances et de la Cour des comptes n'avaient pas été brûlés par la Commune; enfin, si pour d'autres sommes provenant du département, il est un reliquat dont nous n'avons pas justifié l'emploi, c'est que quand il s'agissait de donner, nous donnions sans compter, sans tenir de comptabilité, sans demander de reçus. Des membres du Comité général, des témoins qui en déposent, nous ont vus faire nos tournées de révision portant un sac plein de rouleaux d'or sur chacun desquels était inscrit le nom d'une commune ayant besoin d'être secourue; on nous a vus distribuer ces rouleaux et rentrer notre sac vide sans avoir un seul reçu en portefeuille; on nous a vus traverser des groupes d'ouvriers indigents et puiser dans notre poche quand le sac était vide pour leur donner de l'or, car c'était toujours de l'or, et naturellement d'autres groupes se reformaient plus loin sur notre passage, et on trouvait encore moyen de les satisfaire. Quant à mes prodigalités personnelles, mes dettes, le million payé pour moi par ma famille, ma séparation de corps, enfin les écarts de ma vie privee, je les regrette, je les espère même, mais cela ne regarde personne et surtout cela ne regarde pas le procès.

Et M. le procureur général et M. l'avocat général disaient à leur tour : Vous avez fait la prospérité matérielle du département de l'Eure aux dépens de son niveau moral que vous avez abaissé par l'exemple de votre conduite privée et de vos pratiques comme administrateur. Un mémoire que vous vous faites faire, comprenant des travaux qui n'ont pas été exécutés ou des fournitures qui n'existent pas, est un faux, et vous êtes loin de nous prouver que le produit en a toujours servi à couvrir des dépenses réelles; en tout cas, ce n'est pas là ce qu'on peut appeler un virement. Si vous avez enrichi le département, vous l'avez démoralisé, car il est toujours déplorable de faire croire que le bien doit sortir nécessairement du mal, et c'est un spectacle bien triste que celui de cet or prodigué de la main à la main, aux mairies des communes, à la fin d'un dîner, aux ouvriers sans travail, dans les rues et sur les routes. Nous avons le droit de vous rappeler vos dissipations, votre gêne, vos dettes, parce que nous prétendons que vous avez fait en quelque sorte bourse commune avec la caisse départementale, et vos justifications de l'emploi des sommes reçues sont loin d'être complètes et probantes; nous avons le droit de rechercher ce que vous ont coûté vos écarts de conduite, parce que vos dépenses exagérées expliquent et justifient l'accusation de détournement que nous portons contre vous :

M. l'avocat général Grenier a prononcé le réquisitoire, qui a été d'un calme et d'une modération remarquables. Il était évident que l'organe du ministère public cherchait dans ce premier exposé à élucider la cause et qu'il ne visait pas aux grands mouvements oratoires. Il a réussi à être clair, san-

pour cela manquer d'élévation; il a même eu dans son exorde et dans sa péroraison plusieurs mouvements qui ont causé une impression bien marquée, sans que la phrase et le débit aient rien perdu de leur simplicité. Si les lecteurs ont jeté seulement les yeux sur cet acte d'accusation, ils ont pu se convaincre de l'écrasante monotonie de ces faits nombreux se reproduisant toujours hérissés de noms et de chiffres différents; la tâche n'était donc pas facile. M. Homais, du barreau de Rouen, l'a entreprise à son tour en sens inverse, et il ne lui a pas fallu moins de cinq heures pour discuter tous les points avec une merveilleuse conscience et une conviction profonde.

Je ne vous ai point parlé de trois autres accusés, et, en cela, j'ai donné encore à ce débat sa physionomie véritable. Fonctionnaires subalternes, ils avaient imité le préfet ou ils avaient subi sa pression; leur sort dépendait du sien. Mes Frère aîné, Vauquier du Traversain et Ducoté, avocats de Rouen, ont présenté sobrement leur défense; puis M. le procureur général Isoard a, dans une courte réplique, repris et discuté les faits généraux, et enfin est arrivé à Me Lachaud, qui a été, pour ainsi dire, la péroraison mouvementée de la plaidoirie de Me Homais.

Je crois vous avoir bien souvent parlé de Me Lachaud et de la nature de son talent et de son ardeur dans la défense. Il va droit au but, droit à ce qui émeut, droit à ce qui touche. Dans ce cas, les explications étaient données par le premier défenseur; le terrain était déblayé, il pouvait donc frapper et frapper fort : c'est ce qu'il a fait. Cela donne aux plaidoiries de Me Lachaud une allure un peu brutale qui séduit et sous laquelle se cache une prodigieuse finesse qui fait ainsi son chemin à couvert.

Vous connaissez le résultat : six cent cinquante questions étaient posées au jury, et nous nous prenions à calculer qu'en supposant cinq minutes de délibération pour chacune d'elles, deux jours et deux nuits ne suffiraient pas pour arriver au verdict! Mais vers six heures et demie le coup de sonnette a retenti, et « non sur toutes les questions » a été prononcé.

Mais quel admirable palais que ce palais de Rouen!... Et quelle salle d'assises!

Je n'ai plus que le temps bien juste pour vous apprendre que le procès Tichborne est terminé. Après 103 audiences, il a fini par un coup de théâtre, quelque chose comme l'intervention du *Deus ex machinâ*. Celui que l'on appelait *le prétendant* a été arrêté comme un faussaire par ordre du lord chief-justice.

Mais il est bon de connaître les circonstances, assez excentriques au point de vue judiciaire, de cet événement, car en Angleterre c'est un événement. Il paraît que les jurés sont allés trouver le lord chief-justice, pour lui dire qu'ils se trouvaient suffisamment éclairés par les témoins et les plaidoyers qu'ils avaient entendus, — *suffisamment* est bien modeste! — enfin que leur conviction était formée et qu'il était bien inutile de les fatiguer davantage. Ils auraient même fait la menace de se retirer, si l'on voulait les obliger à entendre le reste.

C'était là une démarche un peu vive; mais enfin on peut comprendre que 103 audiences, dont 27 consacrées à une unique plaidoirie, sont bien faites pour changer en tigres les moutons les plus paisibles.

L'avocat de Tichborne, en apprenant cela, a demandé, pour réfléchir, trois jours, qu'il a passés en consultations, et, le troisième jour, il a apporté le désistement pur et simple de son client. Mais les *detectives* de Londres n'avaient pas perdu leur temps, et pendant ces trois jours, sans se montrer, bien entendu, ils n'avaient pas perdu de vue *le prétendant*, à qui il pouvait prendre la fantaisie de passer la mer. Enfin ils l'ont arrêté, et le prétendu grand seigneur a paru prendre cela fort tranquillement.

Il est enfermé à Newgate, et nous aurons, un jour ou l'autre, à vous rendre compte de son procès criminel. En attendant, je me propose de revenir sur ce sujet pour vous faire connaître la véritable impression causée en Angleterre par ce procès hors ligne.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

GYMNASE : *Paris chez lui* (1869), comédie en trois actes, par M. Edmond Gondinet. — Auguste Luchet.

Autant *Rabagas* est une pièce désolante, autant *Paris chez lui* est un tableau consolant, — tableau rétrospectif il est vrai, daté de cette époque triomphale où tous les peuples du monde se donnaient rendez-vous chez nous. Mais *Paris chez lui* n'est-il pas aussi inopportun que *Rabagas*? Regrets d'un côté, récriminations de l'autre; autant en emporte l'ouragan! De comédie il n'y a que le titre dans la pièce de M. Edmond Gondinet; c'est *exhibition* qu'il faudrait lire, exhibition de toilettes et de charmants minois, comme dans *les Grandes Demoiselles* du même auteur. Il est singulier que M. Gondinet ne mette le pied au Gymnase que pour y collaborer avec des couturières et des modistes. Deux ou trois ombres d'intrigues se croisent dans *Paris chez lui*; j'ai cru comprendre que plusieurs diplomates étrangers étaient à la recherche du jeune prince de Pattern-Pattern, qui avait enlevé la fille de son gouverneur et qui était venu avec elle faire de la *flirtation* à Paris. Tout cela, et même un peu d'esprit avec, est perdu, noyé dans le frou-frou lumineux des robes de Mlles Pierson, Massin, Angelo. Ah! ces robes! comme on ira les applaudir!

Changeons de ton à présent, et disons quelques mots d'un de nos confrères qui toucha plus d'une fois à l'art dramatique.

Auguste Luchet, qu'on a enterré lundi dernier, relève de notre chronique à deux titres : comme auteur dramatique et comme collaborateur du *Monde illustré*. Il était né quelques années plus tard que le siècle, et avait fait partie de ce groupe romantique de prosateurs qui comptait dans ses rangs Léon Golzan, Raymond Brucker, Jules Janin, Félix Pyat, Alphonse Karr, etc. Qui se souvient d'un certain *Thadéus-le-ressuscité*, célèbre dans les cabinets de lecture de ce temps-là? C'était le premier roman d'Auguste Luchet; le titre était une trouvaille et le classa tout de suite. Son premier drame s'appela, non moins heureusement, *le Brigand et le Philosophe*; je n'ai pu me le procurer, malgré toutes mes recherches. Mais je connais *Ango*, son deuxième drame, écrit en collaboration avec Félix Pyat, et représenté en 1835 à l'Ambigu. — Ango est ce marin et ce négociant qui porta si haut la fortune de Dieppe sous le règne de François Ier. Le drame met en présence le roi et le matelot, et ce n'est pas le roi qui a le beau rôle; les auteurs ont supposé que François Ier avait déshonoré la femme d'Ango (qu'il ne faut pas confondre avec *Madame Angot*), et ils partent de là pour décoiffer le roi chevalier de son auréole historiographique. *Ango* continue l'œuvre commencée par *Le Roi s'amuse*. Luchet pousse même les choses beaucoup plus loin que Victor Hugo : il montre François Ier pusillanime et défaillant devant une épée.

La scène est sauvage et dépasse le but. Ango a attiré le roi dans sa maison, où sa femme vient de s'empoisonner, folle de honte. C'est auprès de son cadavre qu'il veut le forcer à se battre. « Arrière! arrière! s'écrie le roi épouvanté; je ne puis me mesurer avec un matelot! » A quoi son adversaire répond : « Le matelot Ango a bloqué un sire dans sa capitale pour un vaisseau brûlé... Et pour tout mon honneur, mon bonheur flétri, perdu, je ne te tuerais pas, toi, Majesté, que je tiens dans les quatre murs de ma maison! » — « Je ne me battrai pas, répète le roi; j'ai fait mes preuves ailleurs qu'ici. » — « Tu ne te battras pas! » Et voici Ango qui court sur lui, le poignard levé. — « Une épée! une épée! » crie François Ier *avec frayeur et vivement*; mais à peine se sent-il l'épée dans la main qu'il tremble, qu'il chancelle et qu'enfin il tombe évanoui. — « On ne frappe pas un ennemi à terre, dit Ango; oui, tu es brave, tu as fait tes preuves dans les tournois, dans les batailles, lorsque le soleil chauffe, que la trompette sonne, que les femmes applaudissent ou que cent mille hommes armés crient pour toi : Montjoye et Saint-Denis! Tu es brave avec ton armée; mais ici, seul à seul, sans clairon, sans cuirasse, sans merci... lâche! lâche!... entends-tu!... Je lui mets l'injure à l'oreille, et l'oreille est sourde... (*Il lui pose le pied sur la poitrine*), le pied sur le cœur, et le cœur ne bat pas... Allons! allons! tout est perdu, même l'honneur! »

Il paraît, au dire des contemporains et des journaux, que cette scène produisit un effet inouï au théâtre. C'était Bocage, alors dans tout le feu de son talent et dans toute l'autorité de son renom, qui jouait Ango; et celui qui faisait le roi, c'était ce Saint-Firmin, dont il a tant été parlé depuis quelques jours à propos de sa création de César de Bazan dans *Ruy Blas*, à la Renaissance. M. Montigny, le directeur actuel du Gymnase, représentait un traître, le mauvais génie d'Ango; les autres rôles étaient remplis par Guyon, Salvador, Francisque jeune, etc. On s'accorda, dans la presse, à reconnaître une grande somme de talent et de style dépensée au service d'un paradoxe insoutenable.

Ce n'était pas seulement le roi qui était malmené dans cet *Ango* de révolutionnaire mémoire, mais aussi et surtout la royauté. A un certain moment, l'armateur dieppois, désireux de recevoir dignement l'ambassadeur de Portugal, qui vient lui apporter les excuses de son maître, ordonne qu'on lui improvise un trône! « Allons, dit-il, vite un peu de bois, de velours et d'or! — Comme c'est vite fait un trône, murmure un matelot; ça ne doit pas être plus difficile à jeter bas qu'à mettre debout. » Et un peu plus loin : « Ça doit être drôle un roi qui déménage! » Vous jugez quels soubresauts ces phrases devaient produire aux Tuileries! A dater de ce jour, le gouvernement de Louis-Philippe ne perdit plus de vue Auguste Luchet, et quelques années plus tard il lui infligeait deux années de prison pour son roman-pamphlet : *le Nom de famille*. Luchet préféra l'exil à la détention, et il s'en alla découvrir Jersey bien avant l'auteur des *Châtiments*.

Il y resta jusqu'en 1848, époque à laquelle la révolution de Février fit de lui un gouverneur du château de Fontainebleau. C'est alors que je le connus. Il était de haute taille, très-vigoureusement constitué, la barbe et les cheveux abondants, incultes même, une tête puissante en un mot; mais les yeux étaient enfoncés et chagrins, l'air était bourru. Il portait le chapeau dit de Marco Saint-Hilaire, un chapeau de forme basse, aux larges ailes, si larges, que Gustave Mathieu prétendait plaisamment qu'on aurait pu installer sur chacune d'elles une cinquantaine de rameurs. Ajoutez à cela une allure un peu voûtée, quelque chose d'un campagnard, et vous aurez l'homme. Le caractère moral répondait au programme physique. Luchet était une nature réservée et discrète jusqu'à la misanthropie; il ne frayait guère qu'avec les siens et ne recherchait pas les relations nouvelles; mais son commerce était sûr et son dévouement solide.

Depuis longtemps il avait renoncé à la politique pour se consacrer presque exclusivement aux articles d'art industriel. Il possédait une prodigieuse rapidité de compréhension et une non moins surprenante faculté d'assimilation. Il savait jeter la magie de son style sur la description d'une usine, sur le compte rendu d'une exposition. Ce n'était pas un de mes moindres étonnements. Il se piquait d'être un bon dégustateur; il a écrit plusieurs volumes estimés, tels que *la Côte-d'Or à vol d'oiseau*, *la Science du vin*, *le Clos-Vougeot et la Romanée-Conti*. Mais nous voilà bien loin de notre chronique théâtrale. Le grand mal, après tout, quand nous aurions remplacé l'analyse d'un vaudeville par l'éloge d'un véritable écrivain!

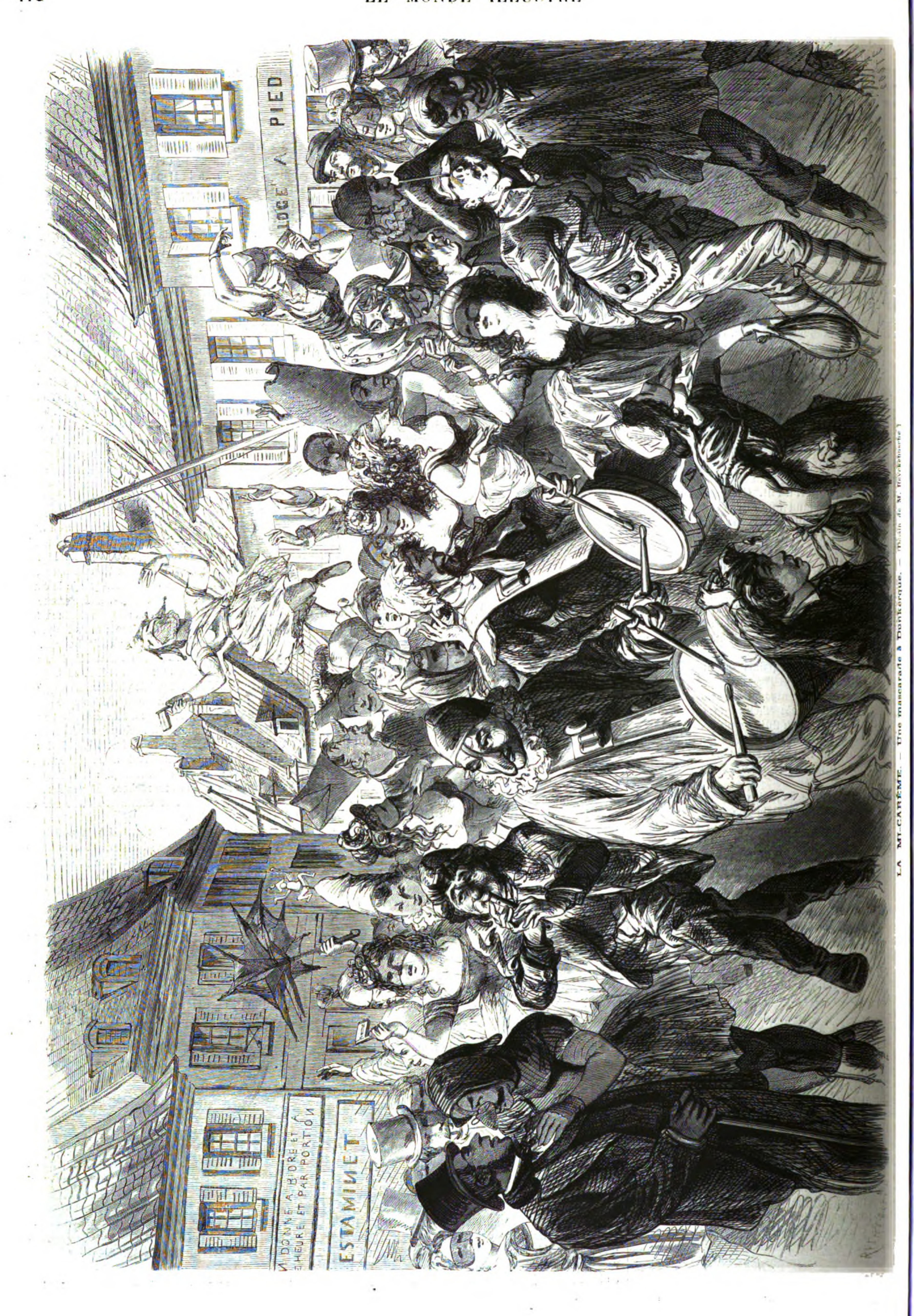
CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

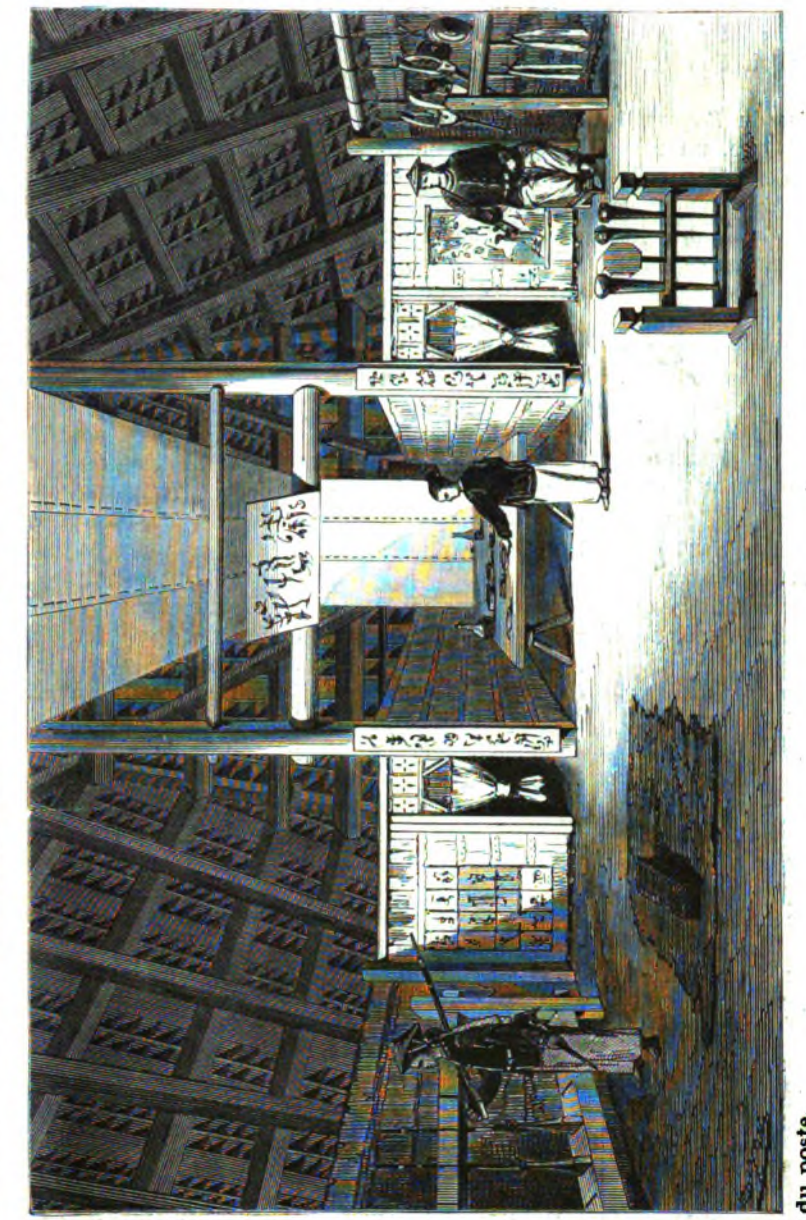
THÉATRE-ITALIEN (réouverture) : reprise de la *Traviata*, opéra en 3 actes, de M. Verdi. — BOUFFES-PARISIENS : reprise du *Serpent à plumes*, opérette en un acte de M. Cham, musique de M. Leo Delibes.

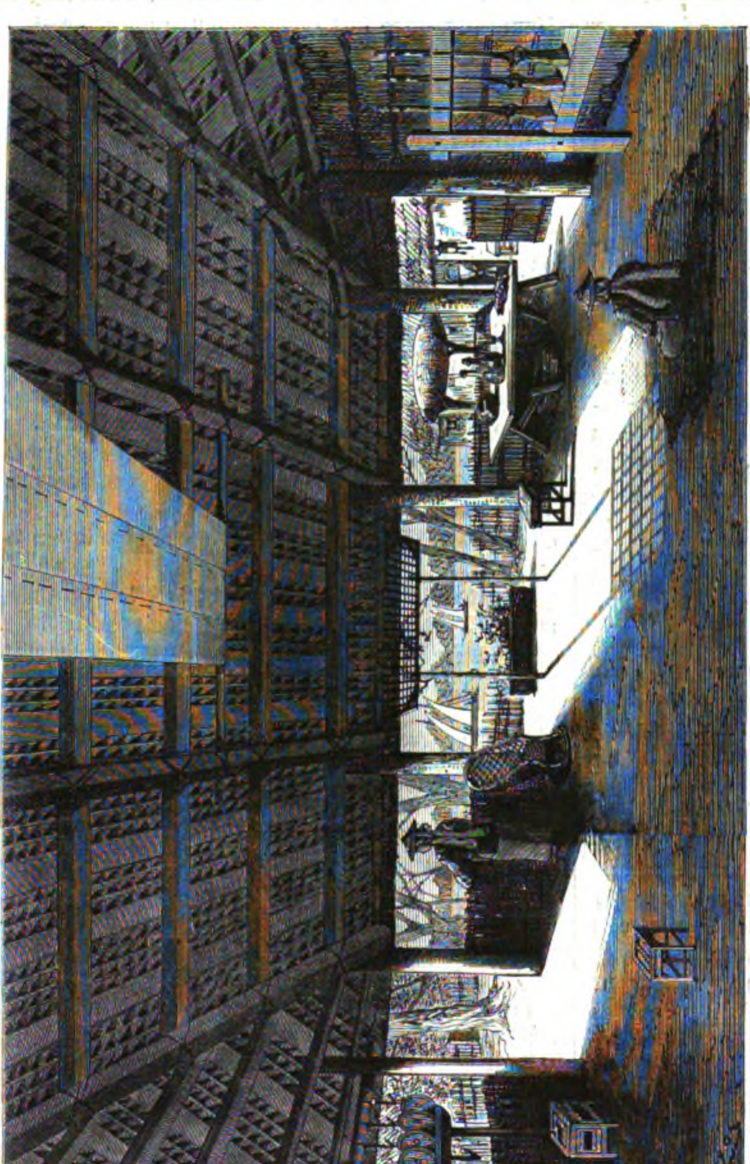
Vous avez connu des instrumentistes, et vous les avez entendus dire : « Je joue péniblement ce soir! Mon hautbois, ou mon violon, était au repos depuis longtemps, et il n'est pas encore échauffé! »

Ce qui est vrai des fibres de ces engins sonores qui ont perdu la souplesse, et j'allais dire la vie,



LA MI-CARÊME. — Une mascarade à Dunkerque. — (Dessin de M. Heyckebusche.)





Intérieur du poste.

COLONIES FRANÇAISES. — Environs de Go-Kong, province de Saïgon. — Poste de miliciens (matas) sur le Cua-Thien. — Croquis de M. Georges Favre, notre correspondant. — (Pour le texte voir le dernier numéro.)

dans l'inaction, peut l'être aussi d'une salle de spectacle, vaste boite à musique, quand elle est restée fermée pendant plusieurs années. Il ne répugne point de supposer que les molécules dont elle est faite ont besoin d'être réveillées d'une sorte de léthargie, et qu'une certaine influence néfaste y règne tant que ce travail de galvanisation n'y est point accompli.

Prenez ces considérations comme vérités physiques ou comme une simple allégorie. Toujours est-il que le premier soir de la saison des Italiens on sentait très-bien que la salle Ventadour n'était pas encore échauffée. Cela viendra, mais samedi ce n'était pas encore venu. Pour être plus précis, l'orchestre et les chœurs manquaient de ce qu'on appelle l'aplomb en architecture, l'aplomb d'où résulte le parfait équilibre. Beaucoup de ces braves virtuoses se rencontraient pour la première fois et n'avaient pas encore lié connaissance. Les chanteurs non plus ne semblaient point se connaître de longue date, ou plutôt ils s'étaient perdus de vue pendant les deux années exécrables que la guerre les a éparpillés. L'ensemble n'était donc composé que d'éléments disjoints, si excellents qu'ils pouvaient être, pris séparément.

Ce que nous en disons est dit en toute sincérité, et comme témoignage du bien que nous souhaitons aux hommes de bonne volonté qui viennent de prendre la direction du Théâtre-Italien.

M. Verger, directeur, M. Lemaire, administrateur, et M. Achille Denis, secrétaire dudit théâtre, sont, en effet, des gens de bon vouloir et d'audace. Qui sait la fortune qu'ils courent, et dites-moi si le jeu qu'ils jouent n'est point dangereux dans les présentes circonstances? Les plus hardis reculaient depuis six mois devant cette entreprise de rouvrir le Théâtre-Italien, projet réputé téméraire à l'égal du tour de Blondin sur sa corde raide. Eh! mon Dieu oui! on peut à la grande rigueur se promener sur une corde tendue à trente mètres du sol, mais le bon chemin est bien étroit, et le mauvais est bien large, sans compter qu'il y a celui de droite et celui de gauche!

Il faut donc savoir quelque gré à ceux qui risquent beaucoup pour nous divertir un peu.

La saison des Italiens, cette année, ne durera que trois mois. Or, comme elle coïncide avec le printemps, il y aurait peut-être quelque à-propos à en profiter pour ressusciter le répertoire bouffe. Ce n'est pas la première fois que nous faisons cette réclamation. Depuis quinze ans environ, les opéras bouffes sont délaissés à Ventadour pour les opéras à coups de poignard et à fioles de poison. C'est un massacre continuel auquel nous assistons.

Il ne faudrait pourtant pas oublier que les Italiens ont inventé l'opéra bouffe et que leur supériorité dans le genre est incontestée.

Mais nous en avons été pour notre supplique. On nous a laissé bavarder et nous épuiser en sollicitations, puis on a continué à faire assassiner la prima donna par le ténor ou réciproquement.

Pour en revenir à la soirée de samedi, c'est *la Traviata* que l'on donnait; et comme si l'on avait voulu avouer dans le langage des fleurs que cet opéra est fait sur la donnée de *la Dame aux Camellias*, le foyer et les couloirs étaient justement ornés de corbeilles de camellias. On y remarquait aussi (autre innovation) toute une escouade d'huissiers à chaînes d'argent. Troisième effet imprévu : la partie féminine du public s'est volontiers répandue dans le foyer pendant les entr'actes, ce qui ne s'était jamais vu sous les précédents régimes.

Sur la scène chantaient Gardoni, Verger (frère du directeur) et Mme Ramirez qui, elle, était absolument inconnue à Paris. Mme Ramirez n'est point dénuée d'intelligence, mais je doute qu'elle ait fait des études musicales bien complètes, depuis A jusqu'à Z. Elle aura commencé à B, et se sera arrêtée à S. Aussi a-t-elle plutôt l'instinct que la science du chant; aussi est-elle inégale dans sa diction, s'élevant à une certaine hauteur, à un moment donné, pour ne retomber après que de plus belle. Après tout, il fa t lui rendre cette justice, que le troisième acte de *la Traviata*, qui est le plus pathétique, a été dit par elle, sinon en grande artiste, du moins avec beaucoup de sincérité.

Pourtant Mme Penco est engagée pour la saison, et si nous avions l'honneur de diriger le Théâtre-Italien, nous aurions cru d'une bonne diplomatie de la produire dès le premier soir; ni plus ni moins qu'à certains jeux de cartes où l'on commence par jouer la dame d'atout.

— Aux Bouffes-Parisiens, reprise du *Serpent à plumes*, une bonne farce, je vous le jure, un rêve fou comme en aurait pu faire M. de Buffon après boire, une fantaisie zoologique capable de donner des étourdissements à tout ce que le Jardin des Plantes renferme de bêtes et de savants! — *Cham pinxit.*

Oui, c'est Cham avec son bon crayon des dimanches, qui a croqué tout cet album plein de grimaces à s'en tordre de joie. Lui seul a l'œil ainsi fait, qu'il ne voit que sous leur face risible les choses de notre fastidieuse et déplorable planète. C'est le grand désopileur de rates!

Il n'y avait que lui pour inventer ce « gamin qu'on retire du collége pour le remettre en nourrice, » et cette « clef de la cuisine que la portière vient emprunter pour monter sa montre! » ... Toute la pièce est faite de ces bonnes grosses impossibilités qui nous délassent du possible et de la réalité mélancolique de tous les jours.

La musique de M. Léo Delibes, avec ses chansons nègres, ses bamboulas affolées, et le parfum plaisamment exotique qui s'en dégage, souligne fort à propos les joyeusetés du dialogue.

Ou je me trompe fort, ou c'est là le vrai ton des petites comédies qui se doivent jouer aux Bouffes-Parisiens. Reprenez un à un ces deux mots significatifs *bouffes* et *parisiens*, scrutez-les, dégagez-en le sens intime et exact, peut-être ne me donnerez-vous pas tout à fait tort.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Mme Viardot a chanté dimanche dernier au Concert-Pasdeloup la grande scène d'*Alceste* et l'air d'*Orphée*. — Mme Ugalde est rentrée aux Bouffes et y a repris son rôle dans *les Bavards*. — On prépare à l'Opéra la reprise du *Freischutz*. — Aux séances musicales de M. Gouffé, audition de Mme Verdavainne, la remarquable pianiste.

A. L.

LES PRÉVISIONS DE BALZAC

Balzac ne manque pas d'ennemis qui lui refusent tout : style, moralité et vérité. — Si on leur disait que ce grand romancier joint la qualité d'augure politique à toutes celles qu'ils lui contestent déjà, que de beaux cris on jetterait!

Que ces incrédules, — nous parlons à ceux qui sont de bonne foi, — que ces incrédules lisent ou relisent les *Pensées*, réunies par M. Alphonse Pagès, sous le titre de *Balzac moraliste* (Paris, Lévy, 1866); qu'ils méditent surtout, aux pages 289 et 290, ce que Balzac disait du suffrage universel, et de l'antagonisme inévitable du peuple et de la bourgeoisie. Ces pages-là, qui appartiennent maintenant à l'histoire, nous les reproduisons comme la plus sérieuse et la plus curieuse des actualités.

Voici le texte de Balzac, qui doit dater de vingt-cinq ans au moins :

« Le suffrage universel, que réclament aujourd'hui les personnes appartenant à l'opposition dite constitutionnelle, fut un principe excellent dans l'Eglise, parce que les individus y étaient tous instruits, disciplinés par le sentiment religieux, imbus du même système, sachant bien ce qu'ils voulaient et où ils allaient.

Mais le triomphe des idées, à l'aide desquelles le libéralisme moderne fait imprudemment la guerre au gouvernement prospère des Bourbons, serait la perte de la France et des libéraux eux-mêmes. Les chefs du *côté gauche* le savent bien. Pour eux cette lutte est une simple question de pouvoir.

Si, à Dieu ne plaise, la bourgeoisie abattait, sous la bannière de l'opposition, les supériorités sociales contre lesquelles sa vanité regimbe, *ce triomphe serait immédiatement suivi d'un combat soutenu par la bourgeoisie contre le peuple*, qui, plus tard, verrait en elle une sorte de noblesse, mesquine il est vrai, mais dont les fortunes et les priviléges lui seraient d'autant plus odieux qu'il les sentirait de plus près.

Dans ce combat, la société, je ne dirai pas la nation, *périrait de nouveau*, parce que le triomphe toujours momentané de la masse souffrante implique les plus grands désordres.

Ce combat serait acharné, sans trêve, car il reposerait sur des dissidences instinctives ou acquises, entre les électeurs dont la portion la moins éclairée, mais la plus nombreuse, l'emporterait sur les sommités sociales dans un système où les suffrages se comptent et ne se pèsent pas.

Il suit de là qu'un gouvernement n'est jamais plus fortement organisé, conséquemment plus parfait, que lorsqu'il est établi pour la défense d'un PRIVILÉGE plus restreint. Ce que je nomme en ce moment le PRIVILÉGE n'est pas un de ces droits abusivement concédés jadis à certaines personnes au détriment de tous; non, il exprime plus particulièrement le cercle social dans lequel se renferment les évolutions du pouvoir. Le pouvoir est, en quelque sorte, le cœur d'un Etat. Or, dans toutes ses créations, la nature a resserré le principe vital pour lui donner plus de ressort : ainsi du corps politique.

Admettons en France cent pairs; ils ne causeront que cent froissements. Abolissez la pairie, tous les gens riches deviennent des privilégiés; au lieu de cent, vous en aurez dix mille, et vous aurez élargi la plaie des inégalités sociales.

En effet, pour le peuple, le droit de vivre sans travailler constitue seul un privilége. A ses yeux, qui consomme sans produire est un spoliateur. Il veut des travaux visibles et ne tient aucun compte des productions intellectuelles qui l'enrichissent le plus. Ainsi donc, en multipliant les froissements, vous étendez ce combat sur tous les points du corps social, au lieu de le contenir dans un cercle étroit.

Quand l'attaque et la résistance sont générales, la ruine d'un pays est imminente. »

H. DE BALZAC.

LES PRIVILÉGES D'UN GRAND-OFFICIER

Dans le discours prononcé par M. Duvergier de Hauranne, on a fort remarqué une anecdote, très-vraie en tous points, sur la manière dont le duc de Broglie sut s'affranchir des poursuites commencées contre lui sous l'Empire, à propos d'une brochure intitulée : *Vues sur le gouvernement de l'Empire.*

« L'auteur, dit M. Duvergier, avait fait imprimer à quelques exemplaires, mais non point éditer, cet ouvrage, où il démontrait que la France, pour s'être livrée à un maître, n'avait point de gouvernement.

« Appelé devant le juge d'instruction : « Je n'ai pas le dessein, dit-il, de me refuser à l'entretien que vous m'avez demandé, pourvu qu'il soit bien entendu que ce n'est qu'une conversation. Je ne me crois pas votre justiciable. — Et pourquoi donc, monsieur le duc? — Parce que, d'après votre Constitution, les grands-croix de la Légion d'honneur sont justiciables de la haute-cour. Or je suis, depuis quelque vingt-cinq ans, grand-croix de la Légion d'honneur. Vous avez donc à constituer la haute-cour. »

« Cette révélation embarrassa fort le gouvernement : il prit le bon parti, il arrêta les poursuites. Mais M. de Broglie ne rentra pas dans la possession de ses papiers. »

MENUS DE CARÊME

Dans la nomenclature des volatiles admis comme *maigre*, j'ai cité le plongeon, mais sans indication aucune. C'est à tort, car il y a plongeons et plongeons, et peut-être ai-je déjà sur la conscience un superbe rôti dont je n'ai pas mangé.

Les plongeons d'eau douce, les seuls admis en *maigre*, composent une petite famille fort distincte. Ils ont le bec droit et pointu, les trois doigts antérieurs joints ensemble par une membrane entière qui jette un rebord le long du doigt intérieur, duquel néanmoins le postérieur est séparé; leurs ongles sont petits et pointus, leur queue presque nulle, leurs pieds très-plats et placés à l'arrière du corps; enfin ils ont les jambes cachées dans l'abdomen.

Les plongeons ont le devant du corps blanc, le dos, le dessus du cou et de la tête d'un cendré noirâtre tout parsemé de petites gouttes blanches. Les plus gros ont cinquante centimètres du bout du bec à celui de la queue. Ils affectionnent les étangs et ne vont dans les eaux vives que lorsqu'ils en sont chassés.

Voilà le plongeon déclaré *maigre* par l'Église; mais il en est un autre, connu sous le nom de *fluder*, qui lui est exactement pareil quant aux formes distinctives, au plumage et aux habitudes. Il habite les grands lacs, celui de Constance entre autres. Seulement, la taille n'est plus la même; ce *fluder* est de la grandeur et de la grosseur d'une oie, et on le dit bien meilleur de goût !!!

Je l'ai inutilement cherché dans le *maigre*; n'y est-il pas?

17 *mars.*

Purée de fonds d'artichauts.
Moules à la marinière.
Carpe à l'ancienne.
Vives grillées sauce tomate.
Barbillons frits.
Haricots rouges à la bourguignonne.

18 *mars.*

Vermicelle à la purée de navets au roux.
Bouchées de crevettes.
Bar sauce aux câpres.
Pâté chaud d'anguilles à l'ancienne.
Ecrevisses en buisson.
Artichauts frits.

19 *mars.*

Sagou à la purée de racines.
Croquettes de poissons.
Truite grillée à la maître d'hôtel.
Filets de carrelets à la provençale.
Soles farcies.
Asperges en branches.

20 *mars.*

Potage aux herbes à la dauphiné.
Orly de filet de saumon.
Brochet à l'eau de Selz, sauce aux moules.
Raie grillée, sauce remoulade.
Pâté de lamproie.
Choux-fleurs sauce hollandaise.

21 *mars.*

Potage à l'oignon lié.
Coquilles aux champignons.
Barbue au beurre noir.
Salade de filets de brochet aux laitues.
Aloze grillée.
Purée de lentilles.

22 *mars.*

Riz à la purée de pois.
Petits soufflés au fromage.
Soles en matelote normande.
Filets d'aloze à l'oseille.
Sauvagine *maigre* rôtie.
Croquettes de pommes de terre.

23 *mars.*

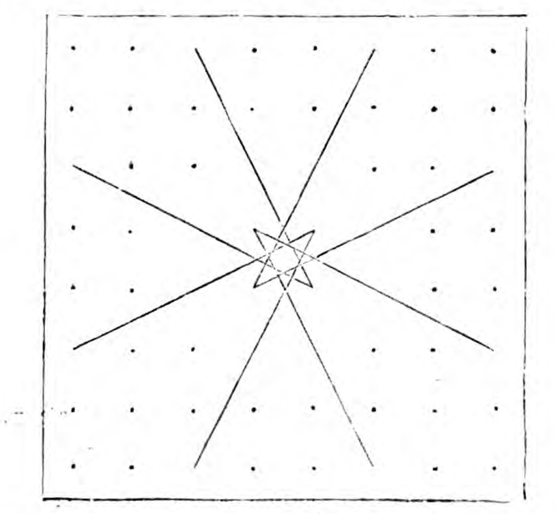
Potage aux poireaux.
Canapés d'anchois.
Darne de cabillaud, sauce aux œufs.
Choux-fleurs au gratin.
Carpe farcie grillée.
Salsifis frits.

LE BARON BRISSE.

PROBLÈME DU CAVALIER

PROBLÈME GRAPHIQUE

Décrire avec la marche du cavalier une figure symétrique renfermant la donnée suivante :



La figure à décrire sera composée de deux chaînes rentrantes. On devra indiquer le raccord susceptible de réunir les deux chaînes en une seule, en altérant le moins possible la symétrie.

Nous rappelons que les lignes de l'échiquier sont supprimées et que les points indiquent les centres des cases ou stations du cavalier.

A nos lecteurs et à nos lectrices musiciens, nous sommes heureux de recommander : *A Conchita*, délicieuse chanson d'Alexandre Dumas fils, musique de S. David, et *Si vous m'aimiez!* mélodie de G. Rupès, l'auteur de la célèbre mélodie : *Rappelle-toi!* Signalons de ce dernier auteur un cantique de toute beauté intitulé : *Célébrons le Seigneur!* qui peut, sans crainte de pâlir, rivaliser avec le *Noël* d'Adam. Ces différentes mélodies existent pour toutes les voix.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

L'Office hygiénique, rompant avec la routine, a établi pour premier précepte : la santé, c'est la beauté.

Parmi ses préparations bienfaisantes, citons *le blanc de Paros*, qui fait resplendir le visage; *le rose de Chypre*, qui donne au teint des tons veinés d'aurore que Rubens même n'aurait pu rendre.

La rosée d'Orient de l'Office hygiénique est le dernier mot de la cosmétique. Elle fait disparaître la ride et prête à l'épiderme le poli du marbre. On dirait que cette rosée (20 fr.) a trouvé le secret de la jeunesse perpétuelle. Fortunio Lucetti l'avait composée pour Ninon de Lenclos, restée jolie jusqu'à quatre-vingts ans (19, rue de la Paix).

***

En ce moment, tout respire le renouveau. La maison Kels semble avoir pris la nature sur le fait avec son éventail de printemps. C'est un petit bijou de jeune fille, orné de fleurs en bouquet ou en guirlandes, d'une délicieuse fraîcheur. L'éventail de printemps ne coûte que 8 fr.

L'éventail duchesse, nacre et valenciennes, est bien fait pour la main d'une grande dame.

L'éventail Louis XV a des coquetteries d'idylle, qui rappellent les pastorales délicieusement maniérées des peintres de l'époque : seigneurs couchés sur l'herbe, badinant avec d'élégantes bergères à la houlette ornée de rubans roses, amours joufflus, jolis comme de ceux de Boucher.

L'éventail Marie-Antoinette, aux branches de nacre, teintées de pourpre et d'azur. L'éventail de deuil, avec monture fouillée, ciselée par quelque Benvenuto inconnu.

La maison Kels (28, rue du Quatre-Septembre) offre en ce genre un véritable musée artistique.

***

Non, le corset n'est plus ce qu'un vain peuple pense.

Voyez les portraits d'Anne de Bretagne, de Catherine et de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche. Ces pauvres reines à la taille guindée ont l'air d'être emprisonnées dans leur corset.

Enfin la *Ceinture régente* de Mmes de Vertus est arrivée, comme Malherbe en poésie, heureusement pour la grâce et la santé de nos belles contemporaines.

Cette ceinture communique à la taille une svelte élégance; elle laisse à la poitrine toute son ampleur et lui permet de se développer comme une fleur épanouie; elle la soutient sans jamais froisser l'épiderme.

La *Ceinture régente* brevetée n'est pas la seule coquette création de Mmes de Vertus. Leur tournure Dubarry vous communique une désinvolture délicieusement parisienne, et met de l'harmonie dans le beau désordre du costume Louis XVI. (27, Chaussée-d'Antin.)

***

Chaque jour nous révèle une nouvelle découverte de M. Violet pour perpétuer la jeunesse.

Aujourd'hui c'est la crème de beauté et l'eau de toilette à la glycérine parfumée dont il a enrichi sa collection. On sait que la glycérine était rebelle aux parfums. M. Violet l'a douée d'un arome des plus suaves.

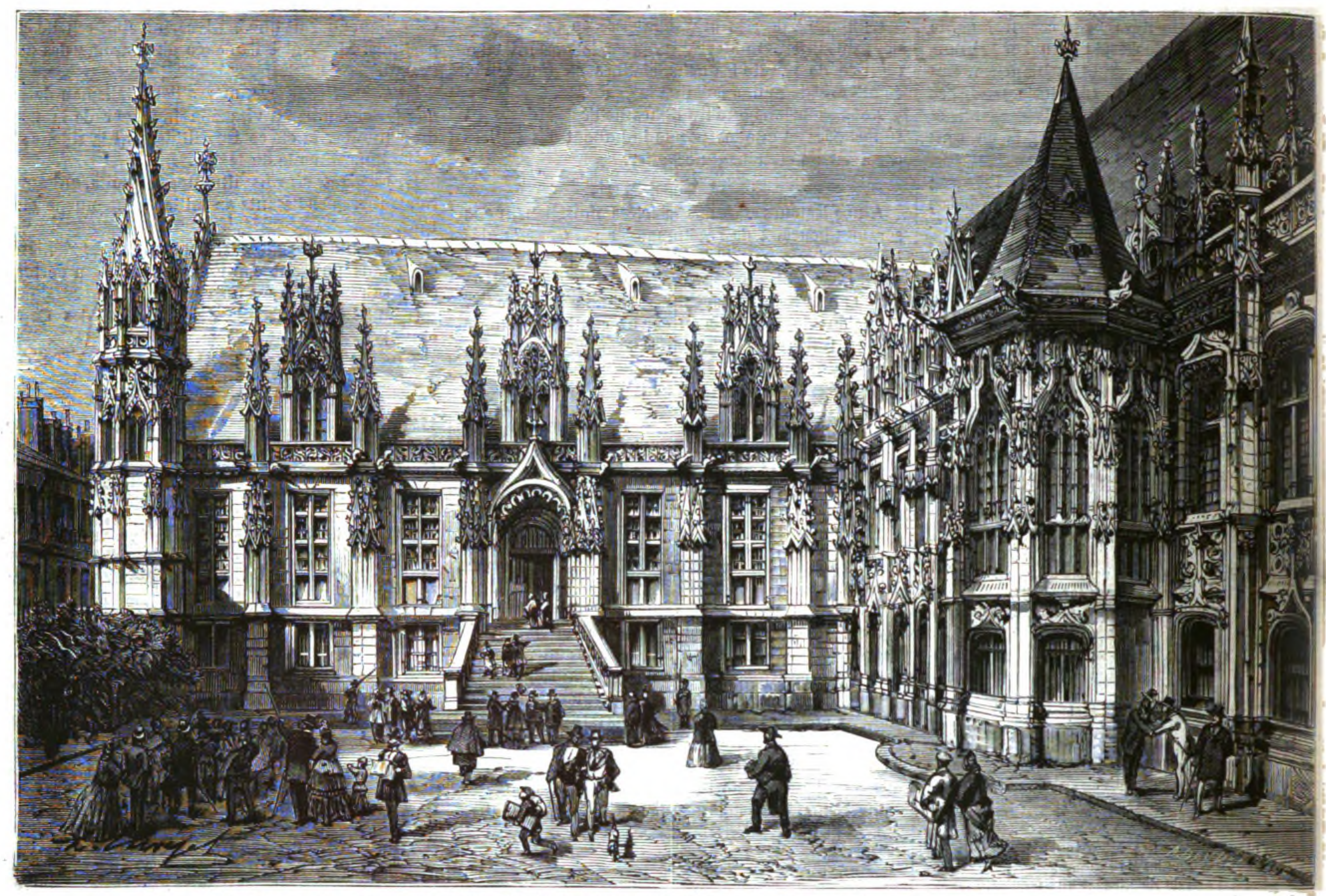
La *Crème Pompadour*, merveilleux talisman de coquetterie, donne au visage la fraîcheur de la fleur du pommier, et efface infailliblement la ride, cette griffe impertinente du temps.

La *poudre de riz rosée* illumine les traits, qui apparaissent resplendissants au milieu d'un nuage odorant.

Le savon de thrydace, si onctueux, si hygiénique, est le plus puissant conservateur du tissu dermal; aussi sa réputation est universelle.

(Rue Scribe, à l'angle du boulevard des Capucines.)

C^sse^ A. DE BORETTY.



ROUEN. — La grande cour du Palais de Justice de Rouen. — Sa porte d'entrée. — (Dessin de M. Clerget.)

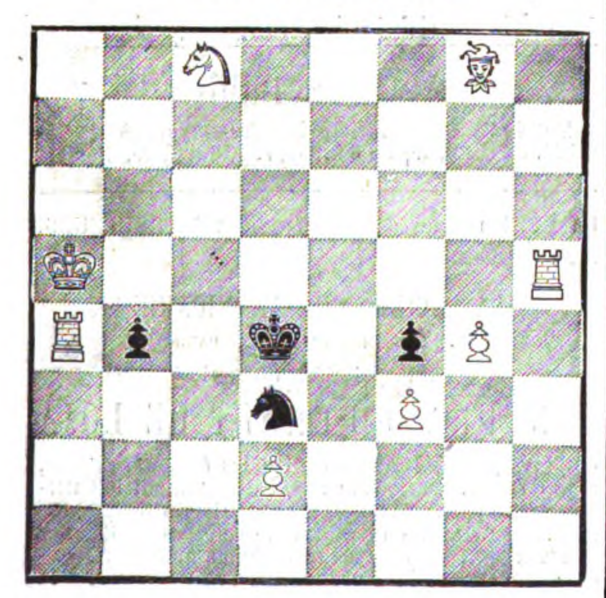


ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 407

COMPOSÉ PAR M. J. A. W. HUNTER



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 405.

1. T 8 TR	1. F pr. T (A)
2. T 6 T	2. **T** pr. **T** (1) (2)
3. **P 6 F**	3. *ad libitum.*
4. **C 6 C** ou 5 **R**, échec et mat.	

(1)

	2 **F** ou P 3 FR
3. **C** 5 R échec	3. **F** ou **P** pr. **C**
4. **T** pr. **T**, échec et mat.	

(2)

	2 C pr. PR
3 C 5 **T**, double échec	3. R 5 D
4. **C** pr. **T**, échec et mat.	

(A)

	1. **C** 6 F 2 R ou 1 D
2. C 6 **C**, échec	2 T pr. **C**
3. T 8 F, échec et mat le coup suivant.	

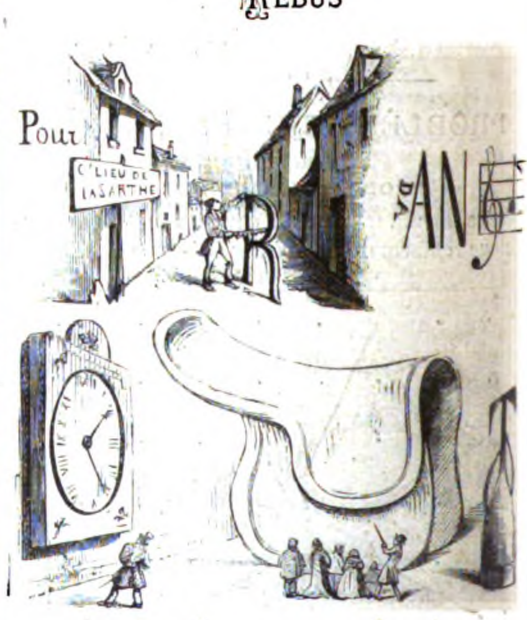
Solutions justes MM. : M. Lutrand, Grand café, à Cette ; Barré, Théâtre-Français; le capitaine Charousset, aux Vans; Stiennon de Meurs, à Liége; L. de Croze, à Marseille; J. Planche; le café du Petit-Saint-Jean, à Peronne; Cotillon, à Villefranche; le café Français, à Pézenas.

Autres solutions justes du problème n° 404 : MM. le capitaine Charousset; Poisson, à Chavagnes; le docteur Ch. de Sainte-Marie, cercle du Commerce, à Port-Sainte-Marie; le café Tivolier, à Toulouse; B. Bienvenu, café de Paris, à Toulon; Th. François Bertelle, café Bailleul, à Douai; le café Vénitien, à Liége; Cotillon, à Villefranche; le café du Petit-Saint-Jean, à Péronne; E. Babilée, à Bordeaux.

P. JOURNOUD.



RÉBUS



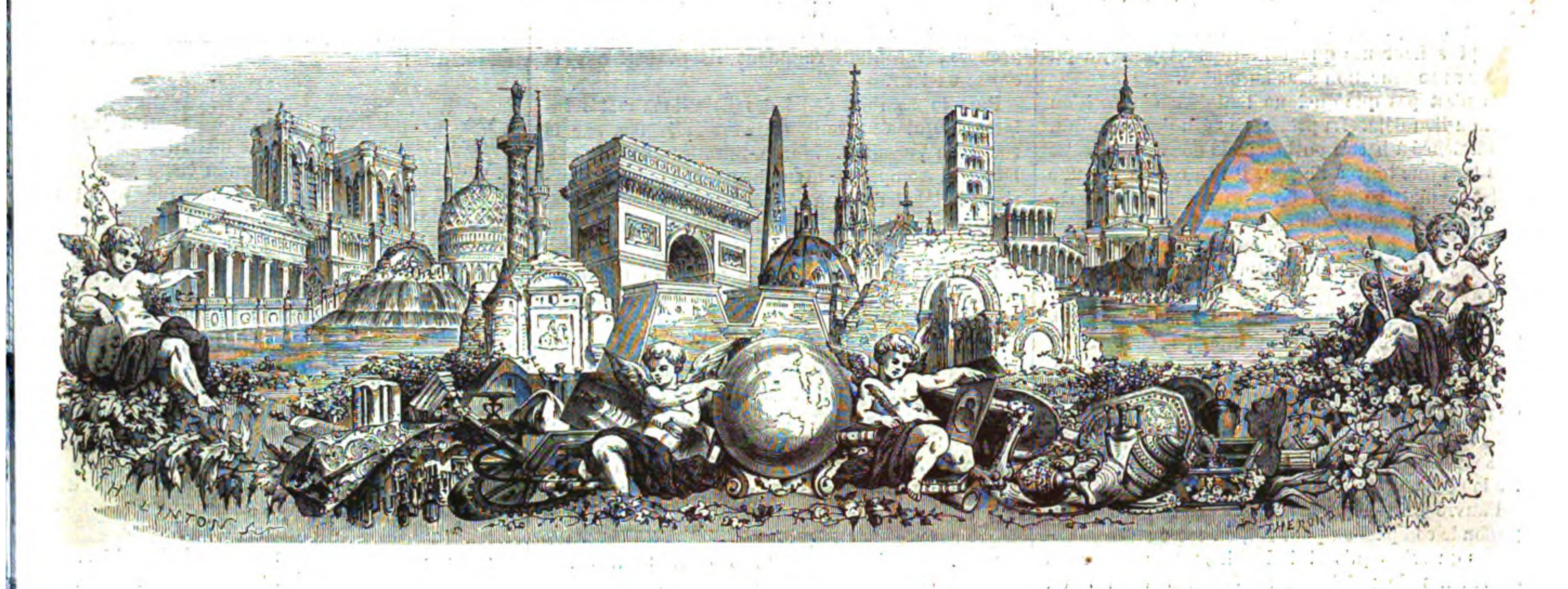
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les voyages étaient difficiles à nos grands aïeux, pour allez de Paris à Rouen, il fallait huit jours.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 313 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 780. — 23 Mars 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT

M. AUGUSTIN COCHIN

La mort de M. Cochin est une perte cruelle pour tous les amis de l'ordre et de la liberté en France. Estimé de tous, aimé de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître intimement, M. Cochin était un de ces hommes trop rares parmi nous, qui, sans rien sacrifier des principes conservateurs, n'ont pas cessé de professer pour les idées libérales une confiance immuable et un dévouement absolu.

En religion, comme en politique, M. Cochin avait su se tenir à égale distance de la révolution et de la réaction; ce qu'il voulait, c'était le progrès sage, mais continu, le développement normal de l'idée chrétienne sous toutes ses faces et dans tous ses rapports, et non-seulement il voulait ce développement, non-seulement il travaillait à ce progrès de toutes ses forces, mais il croyait fermement à son succès. M. Cochin occupait dans le monde politique, dans la vie politique, une place analogue à celle qu'avait prise le Père Gratry dans les hautes sphères de la théologie et de la philosophie; tous deux ont succombé à la lourde tâche que leur avaient imposée les événements de notre triste époque. Puisse le vide qu'ils laissent derrière eux être bientôt rempli! Plus que jamais nous avons besoin en France d'hommes qui croient en Dieu et ne désespèrent jamais de la saine liberté.



M. AUGUSTIN COCHIN, préfet du département de Seine-et-Oise, décédé le 16 mars 1872. (Phot. Reutlinger.)

M. Cochin n'avait que quarante-huit ans. Il portait un nom populaire et continuait dignement les traditions philanthropiques de sa famille.

On se souvient de Henri Cochin, un des célèbres avocats du dix-huitième siècle; on n'a point oublié le respectable Cochin, doyen des échevins de Paris, botaniste distingué, ni surtout Denis Cochin, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, véritable héros de piété et de charité, fondateur de l'hospice qui porte son nom. Enfin son grand-père et son père furent maires du 12e arrondissement et députés.

Élevé au milieu de si beaux exemples, M. Augustin Cochin se trouva tout porté à les suivre.

Sa fortune lui permettait l'indépendance, son temps fut consacré à d'incessants travaux d'assistance charitable et d'économie sociale. L'Académie des sciences morales les avait consacrés en l'admettant parmi ses membres. Nommé en 1871 administrateur d'un des départements les plus importants, il avait pris sa mission tellement à cœur qu'il est mort littéralement à la peine au bout de quelques mois. Ce fait nous est affirmé par des personnes qui l'ont approché de près et qui ont pu apprécier ses nobles qualités.

COURRIER DE PARIS

La plus grande curiosité du moment c'est, à coup sûr, la brusque apparition de S. M. le printemps qui, plus heureuse que les autres Majestés, a pu opérer sa restauration sans encombre.

Ça n'est pas que quelque tentative d'opposition n'ait eu lieu déjà. La presse, ce fléau des royautés, a commencé à battre en brèche le nouveau roi. Pas plus tard que tout à l'heure, j'ai lu contre lui une violente diatribe d'un bulletin médical de la semaine, qui assurait que c'était la faute du monarque si les embarras gastriques pullulent et si les fluxions de poitrine se multiplient avec une profusion anormale.

Voilà bien les oppositions toujours menaçantes, toujours tracassières. Si le printemps de 1872, au lieu de se signaler par une douceur exceptionnelle, nous avait traités par la rigueur, les mêmes bulletins médicaux auraient protesté contre le froid tardif et juré qu'il était la cause de tous nos maux. Le soleil brille, on s'en prend au soleil, on lui montre le poing.

Pauvre printemps! je me suis toujours senti une profonde compassion pour lui, en raison des mauvaises querelles qu'on lui cherche, sans compter les avalanches de poésies en tous genres qu'il a dû subir depuis l'invention de la première lyre. Pauvre printemps!...

Toujours est-il que nos honorables n'y tiennent plus, qu'en apercevant le soleil qui brille à travers les colossales fenêtres du château de Louis XIV, tous se sont sentis pris d'un véritable besoin de respirer un air plus pur que celui que leur soufflent les ventilateurs officiels. Ils vont partir; et cette fois, du moins, les opinions auront été à peu près unanimes. Malheureusement, au retour il faudra s'enfermer de nouveau dans cette cave à plafond lumineux qui s'appelle la salle des séances. C'est le supplice de Tantale que de vivre ainsi claquemurés à deux pas d'un parc admirable. Je ne vais pas jusqu'à proposer, comme certains fantaisistes, que la Chambre tienne ses assises d'été dans le bassin de Neptune, mais je vois dans un des bosquets de Versailles un amphithéâtre de marbre rose où il serait délicieux de siéger pendant la belle saison. J'y verrais un double avantage.

D'abord, il est incontestable que l'influence des milieux agit de la façon la plus puissante sur les hommes. Nos représentants suant, soufflant, étouffant, sont dans l'impossibilité absolue de faire de bonnes lois. On ne se doute pas à quel point l'incommodité du local aujourd'hui adopté contribue à rendre nos législateurs quinteux et prompts à la querelle.

Que si, en outre, on siégeait en plein vent, cet établissement aurait un autre avantage non moins considérable.

Dans la salle des séances, il n'y a pour les contempler qu'un public à peu près invariable, composé d'habitués qui ne s'étonnent plus d'aucune clameur et devant lesquels, l'accoutumance aidant, on n'éprouve pas le moins du monde le besoin de se gêner.

Supposez, au contraire, l'Assemblée dans le parc. A la première tempête du genre de celles dont nous avons été trop souvent témoins depuis quelque temps, voilà tous les promeneurs qui accourent d'un kilomètre à la ronde, demandant qui l'on égorge ainsi. Voilà aussi qu'on est forcé de leur répondre :

— Ce n'est rien, ce sont les gardiens de la tranquillité publique qui délibèrent.

Je ne sais si je me trompe, mais j'imagine que nos députés auraient quelque pudeur d'attrouper ainsi les passants, et que les délibérations pourrient bien y gagner en calme et en dignité.

Recommandé aux méditations des intéressés durant les vances qui vont s'ouvrir...

∿∿ Ceci regarde l'avenir. Mais comment s'empêcher de se tourner du côté du passé, lorsque nous sommes en train de traverser de si douloureux anniversaires?

Cette semaine qui s'achève correspond à celle où l'an dernier Paris fut soudain livré à la plus formidable insurrection qui ait jamais ébranlé les bases d'une société. Je vois encore l'aspect incroyable des rues et des places pendant les deux premières journées du mouvement.

Le samedi, c'est d'abord la débandade des soldats s'égrenant sur les trottoirs, pérorant au milieu des groupes, racontant comment ils avaient mis la crosse en l'air.

Puis le sombre défilé des bataillons restés intacts, et qui s'en vont, traînant la jambe, sur la route de Versailles. Morne retraite! Tout fait silence; ni trompettes, ni tambours. Les officiers marchent la tête baissée, à côté de leurs hommes qui les suivent plutôt machinalement que par respect de la discipline. De temps en temps un troupier se détache et file par une rue latérale. On ne pense pas même à essayer de le retenir... c'est l'effondrement.

Je me rappelle aussi dans la soirée la physionomie des boulevards. Trois énormes groupes s'y sont formés. Le premier à la hauteur de la porte Saint-Denis, le second en face le passage Jouffroy, le troisième au nouvel Opéra. Le récit des assassinats des généraux Lecomte et Clément Thomas commencent à circuler. Et plus d'un bourgeois frondeur qui, le matin, déclamait devant les affiches, voudrait bien reculer et regrette *in petto* ces déclamations. Quelques rixes s'engagent, mais c'est tout. Chose étrange, cette capitale de deux millions d'habitants, qu'aucune police ne protége plus, que travaillent tous les ferments de discorde et de folie, s'en va tranquillement se coucher comme si elle ne ronflait pas sur un volcan et ne paraissant pas s'inquiéter davantage de la révolution qui se prépare dans les parages de l'Hôtel-de-Ville.

Sous ce rapport, la journée du lendemain, un dimanche, fut plus extraordinaire encore.

Le matin, on avait collé des affiches où figuraient pour la première fois des noms, presque tous inconnus, des membres du Comité central. L'état révolutionnaire y était proclamé, on allait au gouffre obscur, tout était en question. Barricades et canons partout.

Eh bien, n'importe. Comme il faisait ce jour-là un soleil superbe, voilà que toute la population, femmes, enfants, vieillards, s'en alla se promener avec l'insouciance la plus complète. Les Champs-Élysées regorgeaient. Les parties de bague s'engageaient joyeuses sur les chevaux de bois. Guignol donnait séance. Dans toutes les promenades publiques, même affluence souriante, insouciante. A travers les badauds et les familles endimanchées passaient de temps à autre des bataillons de la garde nationale s'acheminant vers la place Vendôme. On poussait des vivat joyeux comme en un jour de fête!..

L'étrange peuple que nous sommes! Et quel sinistre effet cela produit quand on se rappelle ces débuts de la Commune en face des ruines qu'elle a laissées derrière elle!

∿∿ Mais il faut revenir au présent, encore qu'il ne brille pas d'un très-vif éclat.

Le présent!... est-ce qu'il est possible de le séparer des réminiscences qu'il réveille à chaque pas? Est-ce que, par exemple, on peut rendre visite à l'exposition des œuvres du pauvre Henri Regnault sans voir se dresser devant soi le souvenir de l'inutile massacre de Buzenval, un autre massacre des Innocents, hélas! tant était grande la naïve conviction des malheureux qui croyaient sincèrement à la réalité du fameux plan Trochu!

Rarement on trouva concours plus empressé et foule plus recueillie. Dès onze heures du matin les voitures prennent la file sur le quai Malaquais, et jusqu'à l'heure de la clôture les salles où sont rangées les toiles du jeune et déjà célèbre maître ne désemplissent pas. Le jour où je fis le pèlerinage, un vieillard à l'allure respectable, aux longs cheveux gris, était là adossé à la muraille et contemplait la foule d'un œil voilé de larmes.

De temps à autre quelque main amie se tendait vers lui et serrait sa main. Pas de vaines phrases, pas d'inutiles compliments de condoléance. Une attitude muette comme il convient aux grandes douleurs.

Car ce vieillard c'était le père de Regnault, le savant éminent qui dirigea la manufacture de Sèvres.

Il y avait quelque chose de terrible dans cette présence du père assistant pour ainsi dire à l'exhumation artistique de son fils aimé... Maudits soyez-vous, ô vous qui déchaînez la guerre contre l'humanité!

∿∿ Elle est venue là aussi, celle qui a juré de rester à jamais fiancée à cette tombe!...

Vous avez, si vous avez rendu visite à l'exposition du quai Malaquais, remarqué parmi les admirables dessins à la mine de plomb dont le faire savant rappelle les merveillles d'Ingres, vous avez remarqué un portrait de jeune fille à cheval. En bas ces simples mots :

— *A mademoiselle Geneviève.*

Puis la date.

Mademoiselle Geneviève Breton devait épouser Henri Regnault à la fin du mois où il fut mortellement frappé. La veille de Buzenval, il était venu lui faire ses adieux. Elle avait été stoïque; il avait été gai, feignant de ne pas avoir ainsi conscience du danger au-devant duquel il courait avec tant d'ardeur.

Ce fut la suprême entrevue.

Alors il se passa quelque chose d'effroyable... Le soir de Buzenval jusqu'au milieu de la nuit on attendit quelque nouvelle.

Rien.

— Ce sera pour demain, pensa-t on.

Rien encore.

— Pour après demain!

Rien toujours.

C'était déjà un cruel supplice que cette absence de tout renseignement. Il y eut plus affreux encore. Deux fois les nouvelles se contredirent. Tour à tour Regnault fut tué et ressuscité par les journaux et par les rapports verbaux faits à la famille. Imaginez-vous ce qu'on doit souffrir à de telles épreuves...

Enfin le corps du pauvre enfant fut retrouvé.....

Depuis lors, Mlle Geneviève Breton, vouée à une éternelle douleur, vit pour ainsi dire cloîtrée dans ses regrets; autour d'elle, rien que des souvenirs de celui qui n'est plus. Toujours les longs habits de deuil. Ni consolations ni prières n'ont pu prévaloir contre cette inébranlable volonté qui défie l'oubli.

Je trouve cette fidélité au cercueil d'autant plus émouvante qu'elle est plus rare.

Du roman, disent les sceptiques.

Faites en donc autant, cœurs de liége!

∿∿ Comme si tout devait être précisément romanesque dans la mort de l'artiste regretté, un de ses amis me contait tout à l'heure une histoire dont Regnault n'a fait part qu'à très-peu de confidents.

Non pas qu'il en eût été impressionné lui-même, mais parce qu'il redoutait qu'elle impressionnât les siens.

Il était au Maroc, préparant ce tableau d'une *exécution capitale* qui garnit tout un panneau de l'Exposition posthume.

Soudain, entre une sorte de bohémienne-négresse venant offrir je ne sais quels bibelots qu'elle portait en pacotille sur son dos.

La vieille femme baragouinait tant bien que mal quelques mots de français, et, ses offres de négoce achevées, se mit à causer comme elle put.

Regnault peignait toujours, achevant précisément cette large tache de sang qui ruisselle en cascade sur les marches du premier plan de son tableau, lorsque tout à coup la négresse, le regardant d'abord entre les yeux, puis lui prenant les mains qu'elle examina avec attention :

— Sang à toi!... bientôt aussi! sang à toi!...

bientôt!...

A quatre ou cinq reprises elle répéta la même phrase, montrant en même temps la rouge also qui s'étalait sur la toile.

Après quoi elle disparut.

Qui sait si à l'heure dernière, là-bas, sur la terre nue du morne plateau, les paroles de la bohémienne n'auront pas traversé la pensée de l'agonisant?...

∿∿ Nous avons eu l'occasion de le constater déjà à propos d'autres expositions analogues, c'est souvent une dangereuse épreuve qu'on inflige à la mémoire d'un peintre que cette réunion en bloc de tout ce qu'il a produit. Bien des déconvenues sont parfois au bout de cette expérience décisive. Bien des jugements sont infirmés par cette cour d'appel.

Ce n'est point ici le cas; bien au contraire.

On se trouve, en effet, en face de promesses plus grandes encore que l'on n'avait pu le supposer. Regnault n'avait pas eu le temps de se produire tout entier; on ne connaissait que la moitié de sa valeur. On savait bien, par exemple, quel fougueux et puissant coloriste il était; on ignorait (ceux du moins qui n'avaient pas été admis dans son intimité) quel dessinateur consommé doublait ce fantaisiste de la palette!

J'indiquais plus haut ses portraits à la mine de plomb : des prodiges! Et ses aquarelles! Il possédait surtout l'art de manier les étoffes comme personne peut-être.

Je ne parle pas de ses toiles consacrées par les succès précédents, par exemple de la *Salomé!* — Elle apparait plus radieuse que jamais, aujourd'hui qu'elle n'est pas noyée dans ce fatras de toiles dont se compose un Salon.

Et songer que ces aptitudes incomparables, que ces espérances déjà à demi réalisées, que ce génie qui se révélait ont été supprimés par la balle stupide de quelque valet de prince saxon, enrégimenté bien malgré lui pour cette bête et hideuse besogne!...

Nota. Ça s'appelle la gloire militaire.

∿∿ Tandis que le public se presse à l'exposition d'Henri Regnault, les Champs-Élysées ont commencé à assister au défilé des œuvres qui figureront au Salon de 1872.

La place est parcimonieusement ménagée et il va falloir que les tableaux se serrent; car le Palais de l'Industrie est envahi de tous les côtés.

Par ici, le ministère des finances a tant bien que mal installé ses sections.

Par là, les produits de l'Algérie continuent à se morfondre dans leur encombrante solitude...

La grande nef est réservée pour je ne sais quels carrousels qui doivent y être donnés à propos de je ne sais quoi. Reste un pauvre coin honteux pour les arts.

L'exposition promet pourtant d'être remarquable. L'entr'acte a été si long!... Déjà quelques maîtres ont fait leurs envois.

A leur tête se place Fromentin qui apparaîtra sous un aspect nouveau. Fromentin exposera cette fois-ci deux vues de Venise : la première représentant le Grand-Canal, la seconde la Piazetta. L'architecture et le paysage y occupent la place principale, et les figures n'y sont que tout à fait accessoires.

Mais l'impression sera fort grande, à ce que nous croyons.

Courbet a expédié hier un tableau.

On aura aussi le gigantesque tableau religieux de Gustave Doré, dont nous avons parlé jadis dans ce courrier.

M. Protais a envoyé aussi deux toiles....

Et ici qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse pour dire ma façon de penser sur une question qui a, si je ne m'abuse, une importance toute patriotique.

Les peintres de batailles, habitués à être approvisionnés de victoires fraîches par nos soldats, vont se trouver, je le sais, dans un grand embarras. Mais ce n'est point, à notre sens, une raison suffisante pour que des pinceaux français mettent sous les yeux du public des scènes qui nous rappellent nos humiliations les plus douloureuses. Les toiles de M. Protais, par exemple, représentent, si je dois en croire des indiscrétions bien informées, l'une un convoi de nos malheureux soldats prisonniers entre deux haies de Prussiens, l'autre une scène de captivité où figurent des officiers de notre armée.

Certes, je hais le chauvinisme d'une haine profonde, mais est-il opportun de perpétuer ainsi nous-mêmes le souvenir de nos désastres? Pour ma part, il me répugnera profondément de regarder un tel sujet, et je ne comprends pas que, sans y être forcé, on ait pu le choisir.

Ah! grand Dieu! les barbouilleurs allemands vont s'en donner assez dans ce genre!... Laissons-leur ce triste privilége.

La peinture n'a pas besoin de l'actualité; elle vaut par son mérite propre. Pourquoi dès lors retourner le fer dans la plaie encore saignante?...

∿∿ Changeons de sujet, et du Palais de l'Industrie sauvons-nous jusqu'à la place du Château-d'Eau.

Alea jacta est... Le vieux boulevard du Temple ne renaîtra pas de ses cendres. Il est condamné sans recours par le vote du conseil municipal.

Il avait été, je vous l'avais dit, question de réédifier cinq ou six théâtres tout près de l'emplacement où florissaient autrefois le Petit-Lazari et Madame Saqui, Deburau et le Cirque olympique, *Gaspardo le pecheur* et les drames historiques du théâtre d'Alexandre Dumas.

Espoir déçu!

La place du Château-d'Eau continuera à ressembler à une lande bretonne; les passants continueront à s'y guider à tâtons, le soir, à travers des ténèbres à peine tempérées par quelques becs de gaz tremblotants.

C'est voté, c'est jugé.

Nous n'en faisons pas notre compliment aux juges.

∿∿ Nous ne nous sentons pas plus d'enthousiasme pour les fameux *transways* dont on nous rebat les oreilles.

Le moment nous paraît particulièrement mal choisi pour les innovations, et nous ne manquons pas, ce nous semble, de travaux plus pressés.

Les transways marchant sur rails dans l'intérieur de Paris engendreront les accidents à la douzaine. Il suffit de voir quelle peine le chemin de fer américain a sur les quais et dans des routes de quarante mètres de large à ne pas se jeter à chaque instant sur des voitures qui le croisent.

Mais appliquer ce système dans Paris!... avec la circulation existante.

Et puis il y a un léger inconvénient qu'on passe sous silence, mais qui a bien sa petite importance. La Compagnie des Omnibus a été investie d'un monopole. L'indemnisera-t-on ou la dépouillera-t-on?

Quant aux chemins de fer suspendus, que quelques-uns patronnent, je déclare que ce serait la plus abominable des monstruosités. Je ne parle pas de la surprise agréable que pourrait causer aux passants un train qui leur tomberait sur la tête.

Admettons ces chances d'accidents extraordinaires conjurées, ce qui n'est pas. Croit-on que nous voyions déjà trop clair et que nous respirions un air trop libre entre nos deux haies de gigantesques maisons?

Si vous bâtissez par là-dessus ces voies ferrées, qui achèveront de nous masquer le ciel et le soleil, vous ferez de Paris une cave sinistre.

Restent les voies souterraines que la raillerie publique a d'avance surnommées le *chemin des taupes*. Outre les dangers que ces tunnels pourront faire courir aux maisons dont la solidité sera compromise, quel charmant plaisir ce sera de voyager ainsi!

Mais j'aimerais mieux faire dix kilomètres à pied que de m'asphyxier dans vos tubes de pierre!

Si le mieux a jamais été l'ennemi du bien, c'est dans l'occurrence actuelle.

Et je crois qu'on aura le bon esprit de s'en apercevoir à temps.

∿∿ Décidément l'élément gai nous manque complétement ici pour le quart d'heure.

C'est de Hongrie qu'il nous vient.

On est en train de juger là-bas une bande de voleurs, composée de deux mille deux cents affiliés. Neuf cents sont sous la main de la justice, et l'on suppose que les débats dureront un an. A la bonne heure!

Parlez-moi d'une semblable distraction. Ce serait à prendre le chemin de fer et à s'en aller là-bas voir ces neuf cents enrégimentés pour le mauvais motif.

Ce qui me touche particulièrement dans cette affaire, c'est la condition infortunée des juges.

Vous représentez-vous ces victimes, ces martyrs obligés d'entendre neuf cents plaidoiries! Neuf cents de suite!... Cela dépasse encore la torture des professeurs du Conservatoire contraints, les jours de concours, d'entendre soixante fois de suite la même rêverie pour le piano!

Ces neuf cents avocats, se rejetant mutuellement la culpabilité de leurs clients réciproques à la tête, seront un de ces spectacles comme il n'est pas souvent donné à l'humanité d'en contempler.

Ma parole d'honneur, les compagnies de chemins de fer auraient dû organiser des trains de plaisir.

Il y aurait eu du monde.

∿∿ Faute de cette récréation, il faudra nous contenter des courses de chevaux qui vont, dès le 7 avril, reprendre au bois de Boulogne leurs brillants exercices.

Et ici je dois décerner au conseil municipal, ci-dessus blâmé, un éloge sans réserve pour la libéralité intelligente dont il a fait preuve en maintenant le crédit de 50,000 francs qui sert à parfaire les 100,000 francs du grand *prix de Paris*.

Sans retomber dans les exagérations que M. Gondinet a satirisées dans sa comédie de *Paris chez lui*, il ne faut pas non plus nous isoler du reste du monde.

L'été, si l'étranger manque, le Parisien ayant pris son vol pour la campagne, les bains de mer et autres lieux, le commerce de la ville n'a plus qu'à fermer boutique. Le grand prix de Paris est une des rares attractions qui peuvent agir encore sur les touristes, nos ruines étant usées, archi-usées.

Maintenons donc le grand prix.

Ne jouons pas au Chodruc Duclos et ne nous affublons pas de haillons. Faisons au contraire comme les gens de cœur qui dissimulent leur pauvreté.

∿∿ C'est pour le même motif que j'applaudis au rétablissement de la subvention de l'Opéra au chiffre de 800,000 fr.

Nous pourrons au moins de la sorte monter quelque nouveauté... Quand on pense que c'est Bruxelles à présent qui se met en tête de nous approvisionner de primeurs!

M. Halanzier, avec les 800,000 fr., mettra tout de suite à l'étude un grand opéra en 5 actes. Probablement la *Jeanne d'Arc*, de Mermet. Il nous donnera en outre une reprise de la *Reine de Chypre*, toute neuve, décors et costumes ayant été détruits. Nous aurons aussi Faure pour huit mois, Nilsson pour douze soirées, Sasse, Kraus, peut-être, Tamberlick dans *Guillaume Tell*...

Il faut bien ou que la France se décide à mourir tout à fait ou qu'elle revive!

∿∿ Pour terminer, un dialogue cueilli sur nature au péristyle de la Bourse :

— Vous savez bien X.?

— Oui, X... qui a déjà été exécuté deux fois et qui a résidé en Belgique deux ans malgré lui?

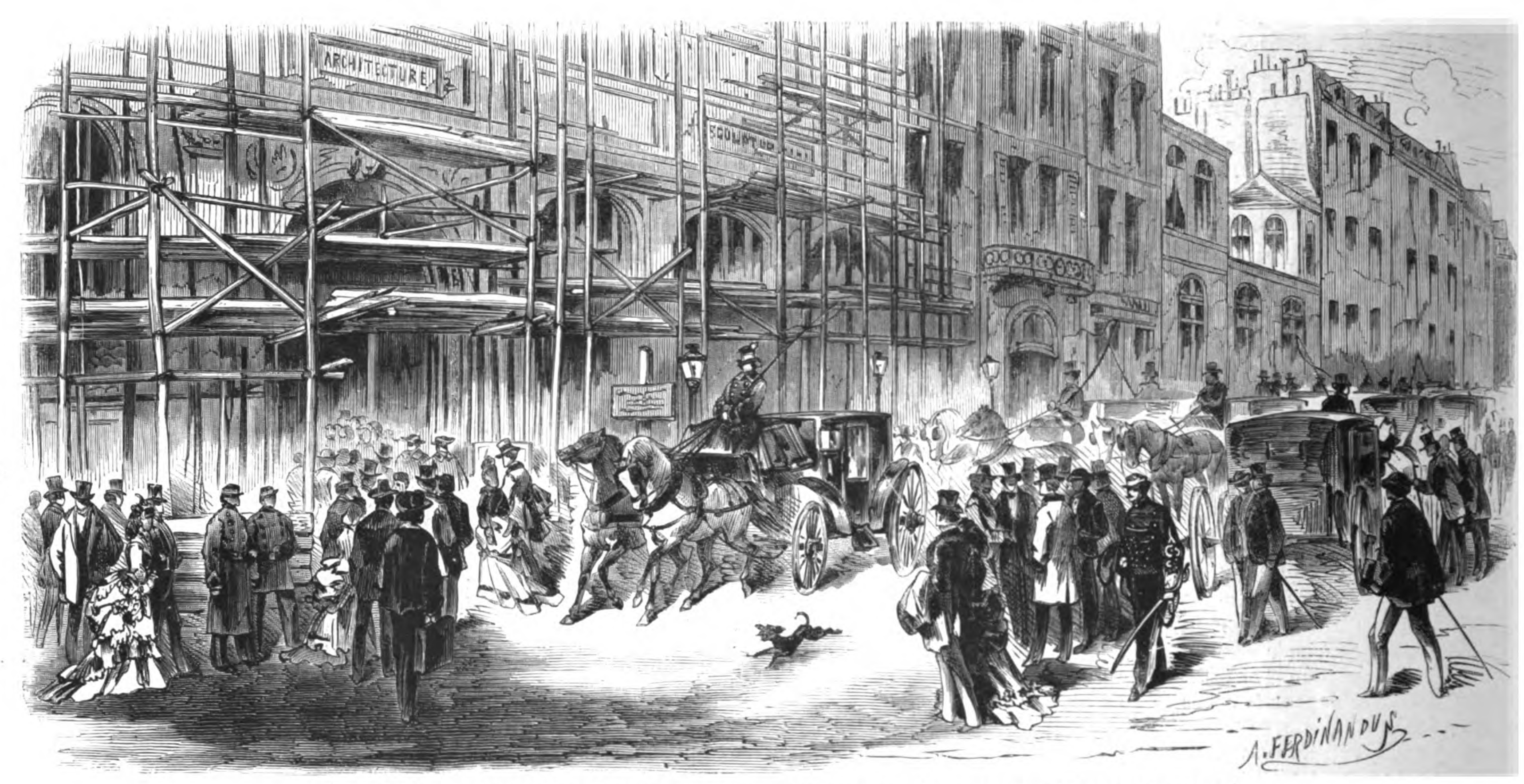
— Précisément... Figurez-vous que l'autre jour je lui propose une affaire... Il me répond que son honneur s'oppose à ce qu'il participe à une combinaison suspecte...

— Allons-donc!...

— Votre honneur, lui ai-je répondu, c'est comme si vous me disiez qu'on peut avoir des démangeaisons dans une jambe de bois.

PIERRE VÉRON.





Les abords de l'école des Beaux-Arts durant l'exposition des œuvres de Henry Regnault.

L'ŒUVRE DE HENRY REGNAULT. — Son premier tableau. — « Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain. » — **Prix de Rome** 1866.

(Dessin de M. Duvivier.)



L'ŒUVRE DE HENRY REGNAULT. — Son dernier tableau. — « Une exécution à l'Alhambra. »
(Dessin de M. Duvivier.)

L'EXPOSITION DE REGNAULT

(Voir page 180)

Jamais le palais des Beaux-Arts ne s'est trouvé à pareille fête, jamais telle affluence ne s'est pressée dans ses salles, et nous conseillons à ceux qui croient Paris désert d'aller compter les équipages rangés chaque après-midi sur le quais Malaquais.

Ce n'est point une curiosité banale qui attire tout ce monde. Il obéit à un sentiment plus élevé, à une passion plus noble que celle de la mode.

Chacun veut voir tout entière l'œuvre d'un grand artiste qui fut grand citoyen. — Les jeunes générations apprennent là comment on peut mourir à vingt-huit ans, en laissant derrière soi des travaux assez grands pour rendre un nom célèbre. Les sceptiques y peuvent juger des trésors d'avenir que la France patriote de 1871 risqua sans hésiter sur les champs de bataille. Quand un peintre comme celui-là se fait fantassin, son pays n'est pas si *pourri* qu'affectent de le proclamer nos égoïstes.

« LA THÉTIS » ET « L'EXÉCUTION »

(Voir pages 180 et 181)

Nous venons de caractériser l'hommage rendu à Regnault par cette exposition générale des œuvres d'une vie si courte et si remplie. Elle ne comprend pas moins de soixante-cinq toiles, de quarante-cinq aquarelles et de cent quarante-sept dessins. Les tableaux étaient connus, et on les a revus sans se lasser, comme on écoute certaines partitions, en leur découvrant des beautés nouvelles. Les aquarelles ont frappé par leur incomparable couleur, par leur hardiesse, par leur harmonie. Les dessins et les croquis, — presque tous faits au crayon noir, — ont montré que la préoccupation du coloriste n'excluait pas l'étude la plus correcte et la plus sévère.

Parmi les grandes toiles classées dès leur apparition dans l'opinion publique, le *Monde illustré*, qui a donné récemment le portrait de Prim, a choisi deux tableaux qui marquent le point de départ et le dernier labeur du maître.

Le premier — *Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain* — lui valut, en 1866, le prix de Rome. La vigueur du modelé, le style des figures, le goût des détails avaient produit dès lors une sensation peu ordinaire.

La seconde date de 1870; c'est *l'Exécution à l'Alhambra*, qui appartient au Musée du Luxembourg. Voici une partie de la description donnée par M. Gautier dans un livret qui comptera parmi nos livres d'art :

« Un escalier de marbre blanc de quelques marches forme le premier plan de la toile dont il occupe toute la largeur. Il conduit à une salle d'architecture arabe dans le style de la salle des Abencérages ou de *las dos Hermanas* à l'Alhambra de Grenade, et couverte d'une voûte découpée en stalactites et en gâteau d'abeilles. Tout ce fond est frappé d'une lumière de reflet indiquant au dehors un vif soleil et une ardente chaleur. Il semble qu'il se fasse un grand silence dans ce lieu charmant où vient de s'accomplir une action sinistre; il y règne comme une solitude et un mystère de sérail.

« Le justicier, car le nom de bourreau ne saurait convenir à cette noble et majestueuse figure, est un Maure très-basané, coiffé d'un fez rouge que dépasse le bord d'une calotte blanche, et n'ayant d'autre vêtement qu'une gandourah ou longue robe d'un rose éteint décoloré, rompu, d'un rose mort comme celui d'une feuille sèche et d'une harmonie extraordinaire. La gandourah, ouverte par en haut, laisse voir une forte ossature de poitrine et de larges pectoraux qui indiquent une grande vigueur. D'un mouvement superbe, il passe lentement le damas de sa *flittah* sur le pan à demi relevé de sa robe, qu'un reflet éclaire au-dessous et teint d'une lueur orangée sur laquelle se dessine le bas de ses jambes brunes et nerveuses. Détournant un peu la tête, il jette de haut, sur le cadavre abattu, un regard indéfinissable à la fois dédaigneux et mélancolique, d'une férocité douce et rêveuse, et empreint du fatalisme oriental : c'était écrit! Nulle colère, nulle indignation.

« La rage impuissante, la haine furieuse se lisent, au contraire, dans le regard que la tête coupée renvoie à la tête vivante. La bouche se tord convulsivement, les traits se contractent d'une façon hideuse, et les tons bleuâtres du crâne rasé donnent à ce *chef* un aspect étrange et fantastique. Le corps du supplicié a glissé sur les marches et ses bras renversés cachent à demi le moignon du col d'où le sang jaillit et se répand en flaques rouges sur la blancheur du marbre. Cette tache de pourpre, d'une incroyable richesse de couleur, est la note tonique, la dominante du tableau. Là le sang a cinglé avec force, éclaboussant les degrés; ici il s'étale plus largement répandu. Plus loin il coule en longs filets ou se coagule en gouttes épaisses; cela est d'une vérité qui ne se devine pas.

LE MOINE DE SÉNANQUE

NOUVELLE

(Suite)

En face de ce désespoir, je sentis tout à coup ma résolution m'abandonner; je devins lâche! Non pas que je pensasse à profiter pour moi-même de cette dernière espérance, à laquelle le malheureux s'accrochait encore! J'en étais bien éloigné; mais un mensonge n'était-il pas la seule chance tout à la fois de sauver Mme de Vernay et de rendre à son mari un peu de son bonheur perdu; — le bonheur ne repose que trop souvent sur un mensonge!

— Oui, lui dis-je, c'est une calomnie, et, fût-ce la vérité, d'ailleurs, le capitaine Lucot est un misérable d'avoir tenu un pareil propos!

— Ah! merci!... vous ne savez pas quel bonheur me cause votre indignation, car je puis bien vous le dire maintenant... maintenant que je n'ai plus même l'ombre d'un soupçon. J'ai poussé le calomniateur jusque dans ses derniers retranchements, et il a bien fallu qu'il me nommât l'homme qu'il accusait d'être le complice de ma femme... et... Ah! pardonnez, mon ami, je n'en ai pas cru un mot... c'est vous, vous qu'il a nommé!

— Moi! m'écriai-je d'une voix étranglée. Mais M. de Vernay était trop ému lui-même pour attribuer à autre chose qu'à la surprise et à l'indignation ce cri échappé à ma poignante émotion.

— Oh! ne vous défendez pas, ne protestez pas de votre innocence, reprit-il; je vous connais des sentiments trop honnêtes, un caractère trop noble, mon cher de Beauval, pour supposer même que vous ayez pu oublier un seul instant que nous sommes l'un pour l'autre deux amis.

Ah! comme je me sentis lâche et vil, en l'entendant vanter en moi des sentiments si éloignés de mon cœur!...

La rage de ne pouvoir parler redoublait ma souffrance; mon orgueil s'indignait de son impuissance.

M. de Vernay reprit bientôt :

— Je connais le secret motif qui a poussé le capitaine Lucot à cette infamie!... C'est la jalousie, c'est le ressentiment!

Il avait demandé, dans le temps, la main de ma femme, qui lui a été refusée, et il a cru ne pouvoir mieux se venger qu'en détruisant à jamais le bonheur d'un rival odieux! Bref, mon cher ami, venons à l'objet de ma visite. Deux mots vous mettront au courant :

Je me bats demain avec le capitaine Lucot, et je viens vous prier de me servir de témoin.

— Mais, capitaine, objectai-je, je suis votre inférieur...

— Nous sommes tous égaux en matière d'honneur; et si je me suis adressé à vous, c'est à cause de l'affection que je vous porte d'abord, et ensuite...

— Achevez!

— Eh bien... c'est que, si la fortune m'est contraire, je désire avoir un ami sûr auprès de moi...

Il y eut un moment de silence entre nous; j'hésitais, car enfin je sentais bien que dans ce duel il n'était guère ma place d'être témoin; passe encore, j'eusse tenu l'épée!

Cette hésitation faillit me trahir, du moins je le craignis un instant. Le visage du capitaine s'était subitement rembruni, et je sentis son regard qui plongeait dans le mien.

— M. de Beauval, reprit-il d'une voix sourde, votre refus me fait de la peine...

Je l'interrompis :

— Je ne refuse pas, capitaine! seulement je me demandais si ce n'était pas à moi à demander raison au capitaine Lucot...

— Vous?

— Oui, sans doute; car enfin dans quelle situation m'a-t-il placé vis-à-vis de vous?... Par bonheur, vous êtes une de ces âmes d'élite qui, incapables d'une bassesse, ne sauraient la supposer chez autrui; mais combien d'autres à votre place n'eussent pas été seulement au-devant d'une explication!

— Vous êtes un brave jeune homme, de Beauval; merci!... Mais c'est moi qui me battrai. Si vous ne me cédez pas cela comme un droit, je vous prie de me l'accorder comme une preuve d'amitié. Laissez passer l'honneur de ma femme avant le vôtre.

Que pouvais-je lui objecter?

Il emporta mon consentement.

Il n'est pas nécessaire de te peindre l'état d'agitation dans lequel je restai plongé; mille pensées, mille projets insensés traversaient mon esprit; l'idée du suicide me vint même, car il fallait à tout prix échapper à mes remords. Mais c'était m'accuser; c'était accuser Marie! Je devenais fou!... Je sortis; le grand air me rendit un peu de calme, et je pus prendre une résolution à peu près raisonnable : celle de rompre avec Mme de Vernay.

Je rentrai chez moi, et, sachant que le capitaine était de service la nuit suivante, j'écrivis à Marie pour lui demander un rendez-vous cette nuit même.

Je n'avais d'autre intention, je le jure, que de lui expliquer de vive voix les raisons qui m'obligeaient, au risque d'en mourir, à briser des liens si pleins de danger pour elle.

A l'heure fixée, je vis à la fenêtre le signal dont nous étions convenus : Marie vint m'ouvrir elle-même.

Ah! mon ami, jamais elle ne m'était apparue plus belle! Mon cœur se serra. Je fis un suprême effort, et, m'avançant vers elle, je me contentai de lui tendre la main.

Etonnée de ma froideur, elle se recula un peu, me regarda fixement, et tout à coup poussant un cri d'effroi :

— Dieu! que vous êtes pâle! me dit-elle d'une voix émue.

Je secouai tristement la tête.

— Il vous est arrivé quelque malheur? Oh! parlez! parlez!

Mais l'appréhension du mal que j'allais lui causer arrêta de nouveau l'explication fatale sur mes lèvres.

— Vous vous taisez, reprit-elle avec un accent de douloureux reproche qui remua dans mon cœur tout un monde de regrets; n'auriez-vous donc plus confiance en moi? Pourquoi me cacher ce qui vous fait souffrir? Je suis plus qu'une amie, plus qu'une sœur pour vous! Ah! vous le savez bien!

— Oui, je le sais! m'écriai-je; et vous, Marie, sachez-le bien aussi, quoi qu'il arrive, vous n'aurez jamais non plus d'ami meilleur, de frère plus dévoué que moi!...

— Quoi qu'il arrive?... reprit-elle en accentuant ces mots, et son visage exprima un étonnement plein d'anxiété.

— Je n'ose vous comprendre, reprit-elle après m'avoir considéré quelques instants en silence; craindriez-vous?...

— Oui, Marie, je crains... Ne vous méprenez pas sur ce sentiment, vous me connaissez assez pour croire qu'un danger qui me menacerait seul ne saurait m'affecter de la sorte.

— Quoi? mon mari saurait... ... Ah! je suis perdue!

— Non!... tout imminent qu'il soit, une résolution énergique peut parer le danger!

Mme du Vernay s'était affaissée dans un fauteuil, en proie à un de ces muets désespoirs que la fixité du regard trahit seule.

Je lui rapportai alors, de point en point, l'entretien que j'avais eu le matin même avec son mari, en lui cachant toutefois l'incident de la provocation qui devait aboutir au duel du lendemain, entre M. de Vernay et le capitaine Lucot.

Quand j'eus achevé, elle voulut se lever, mais elle était si faible qu'elle ne le put. Elle sourit tristement, et me regardant avec une expression indéfinissable :

— Disons-nous donc adieu, dit-elle; un adieu éternel...

Je sanglotai en tombant à ses pieds; elle reprit :

— Si quelque chose peut me consoler de ne plus vous voir, c'est la pensée que vous m'avez aimée assez profondément pour sacrifier votre amour à ma sécurité...

Elle prit mes mains dans les siennes.

Tout à coup Mme de Vernay se dressa, l'œil dilaté par la terreur, puis tomba à la renverse en poussant un grand cri.

La porte de la chambre venait de s'ouvrir.

Je me retournai.

Le capitaine de Vernay était devant moi.

JACQUES GUILLEMAUD.

(A continuer.)

LA CAVALCADE DE LILLE

(Voir pages 184 et 185)

S'il existe une ville où se trouvent réunis tous les éléments d'une cavalcade grandiose, c'est assurément Paris. Costumes, chevaux, corps de musique, fleurs et décors, on y regorge de tout. La foule et l'espace, ces deux autres conditions essentielles de toute solennité, ne lui manquent pas non plus... Et cependant, il est triste d'avouer (car nous ne prenons pas au sérieux la mesquine promenade du bœuf gras) qu'on n'a jamais rien pu organiser qui soit vraiment digne de tant de ressources. Cette année, où le bœuf gras n'a point paru, on ne manquait pas de mobiles plus puissants, plus élevés. Nous avions le commerce à encourager, la curiosité publique à satisfaire, une œuvre sublime à encourager, et nous avons laissé à une grande cité du Nord le soin de montrer ce qu'on aurait pu faire à Paris.

Aussi ne pouvons-nous que répéter avec le *Mémorial de Lille* :

« ... Rien, en effet, ne témoignait davantage les nobles sentiments dont les habitants du Nord sont animés que l'empressement avec lequel ils ont accueilli l'idée de cette fête, et l'empressement qu'ils ont mis, les uns à l'organiser, les autres à y concourir.

D'ailleurs, il semblait que le ciel voulût favoriser cette explosion brillante et joyeuse de nos meilleurs sentiments, la première, hélas! que nous avons vue depuis longtemps dans notre cité! Il faisait un vrai jour de mai, frais et pur comme le printemps.

Maintenant, cher lecteur, vous n'exigerez certainement pas que je vous fasse le récit détaché à la fois du cortége et du chemin qu'il a parcouru. Il y avait un programme, qui a été exactement observé.

Les chars étaient de toute beauté : le char Aumônière; le char Alsace-Lorraine, richement orné de franges rouges et or; enfin le char aux Bouquets, le plus beau, le plus élégant que nous ayons vu depuis longtemps. Ajoutez à cela une quantité de jeunes gens de la ville, à cheval et quêtant, recevant des gros sous sur la tête, mais les mettant en riant dans leur aumônière.

Parti le matin à l'heure fixée, le cortége avait suivi l'itinéraire qui avait été tracé. Je l'ai vu, lorsqu'il est arrivé sur notre chère Grande-Place! Ah! quel brillant spectacle! Quelle foule, et comme on s'écrasait avec délices, sans même se marcher sur le pied! Le cortége devait faire le tour, se placer, et ensuite assister à l'exécution de la cantate ou du grand chœur : FRANCE!

Alors a commencé la grande distribution! Il a plu à torrent... mais c'était des sous, de l'argent, de l'or qui tombaient.

Voyez, en effet, vendre au profit de la patrie cinq francs de petits bouquets de violettes qui valent 75 cent.! n'est-ce pas laisser un souvenir chez toutes nos Lilloises? Et remarquez, s'il vous plaît, que ces bouquets sont charmants : violettes et immortelles, au milieu, nouées par un ruban tricolore où étaient inscrits ces mots : « *Pour la France! Lille*, 10 *mars* 1872. »

Aussi qu'est-il arrivé? C'est qu'il n'y en a pas eu assez. Au lieu de quinze cents, on en eût vendu trois mille, si on les avait eus! mais on ne pense pas à tout. Quoi qu'il en soit, ces bouquets ont été l'enchantement et l'empressement de la journée. Ce soir, il n'est pas une dame de Lille qui n'ait son bouquet à son corsage.

Vers deux heures le cortége a repris sa course pour accomplir sa révolution, parcourir la ville où partout il a reçu le même accueil, et revenir enfin vers six heures à la Grande-Place, où il s'est séparé au bruit des tambours, des musiques et des bravos les plus sympathiques de la population.

Une lettre particulière nous permet d'ajouter encore quelques détails :

« Monsieur le directeur,

On peut féliciter de cette belle journée tous les membres du comité d'organisation, composé de MM. Duburcq, Bonnefoy, Georges Dubar, Preys, Champeaux, Cabrié, Besson, Koch, Mairet, Lechat, Dusautoir, Ch. de Franciosi, de Steinbach, Ch. Fournier.

On estime aujourd'hui le produit de la quête à 50,000 fr. On échangera la monnaie de billon au taux de 2 pour 100 au bénéfice de la libération du territoire. Les cavaliers-quêteurs et les vendeurs de bouquets de violettes formaient le noyau des jeunes gens riches de la ville.

Un détail de toilette : Mme la baronne Séguier portait hier une robe soie violette dont le corsage était bordé de bouquets de violettes enrubannés provenant du char, payés, assure-t-on, 100 francs pièce.

Il eût été difficile de trouver une garniture plus charmante d'à-propos et de goût.

Recevez, etc. »

COURRIER DU PALAIS

L'affaire de la rue Haxo poursuit son cours et elle doit durer encore assez longtemps pour que je ne puisse vous en donner le résultat dans ce courrier.

Que vous en dirai-je? Pour raconter, j'arrive toujours trop tard et, d'ailleurs, heureusement, ce n'est pas ma tâche, car je vous avoue que je suis las et triste. Toutes ces scènes de barbarie, ces danses et ces cris de sauvages, ces exécutions..... non! ces massacres..... non... ces *tueries* sans épithètes possibles, me consternent, m'ahurissent, m'abrutissent.

Ah oui! il y avait quelque chose à faire : choisir, dans ces scènes d'horreur, ces traits de courage, de dévouement, de charité, de résignation qui en jaillissent toujours comme pour protester au nom de l'humanité entière contre l'ivresse bestiale et sanglante de quelques-uns; Dieu merci, les bêtes fauves sont toujours en minorité; eh bien, cette idée, elle est venue à mon excellent confrère *Pierre Le Hestre*, qui l'a mise à exécution dans son dernier courrier de Paris, et je l'en remercie bien fort.

Reste la physionomie du débat. A vrai dire, il n'en a pas une bien tranchée. Après les longues et laborieuses affaires des chefs de la Commune, des assassinats des otages, des généraux Lecomte et Clément Thomas, de Chaudey, nous voyons se produire devant le 6e conseil de guerre cet étrange phénomène que les individualités disparaissent tant le fait est considérable, tant il touche encore chez nous de côtés vulnérables, tant il fait saigner encore de plaies mal fermées. D'abord on comprend que dans ces affaires de foule, la précision des témoignages soit presque impossible à conquérir; les dépositions vous montrent bien tel ou tel des accusés faisant partie du cortége funèbre qui a suivi le chemin de la Roquette à la rue Haxo, se trouvant aux environs du secteur, un peu avant ou un peu après la fusillade, ayant tenu tel propos ou ayant fait tel geste; mais, un témoin qui vienne dire : j'ai vu tirer celui-ci ou celui-là! il n'y en a point. Sans doute, on semble l'attendre toujours et c'est pourquoi le témoin le plus indifférent est écouté avec un soin religieux; cette attention dont il est l'objet l'anime malgré lui, à son insu même, il recommence le récit déjà cent fois entendu, et on l'écoute toujours, — non! ce n'est pas assez dire, on boit ses paroles... Le procès et les accusés sont bien loin; c'est la scène, la scène terrible qui attire tout à elle. L'auditoire a voulu frémir encore une fois; sa pitié, son indignation sont avides, sont insatiables, et il semble que la température de la salle d'audience vient de s'abaisser tout à coup de dix degrés quand M. le président commence cette série de questions : « Avez-vous reconnu quelqu'un? — Avez-vous vu « là tel ou tel accusé? — Que faisait-il?... etc...

La situation est terrible pour les accusés François et Ramain, l'un layetier-emballeur, nommé par la Commune directeur de la Roquette; l'autre, ancien surveillant de cette prison, et promu par François au grade de brigadier. Elle est la même que dans le procès de l'assassinat des otages, et la question se pose ainsi contre eux : ils ont reçu l'ordre de Ferré, ils ont fait venir les otages, ils ont fait l'appel, il les ont livrés au capitaine fédéré qui se présentait. Savaient-ils que ces hommes marchaient à la mort? pouvaient-ils croire qu'il s'agissait d'une simple évacuation de la prison? était-il en leur pouvoir de ne pas les livrer? enfin sont-ils complices de ce crime sans nom? Il faut ne pas oublier que François a déjà été condamné aux travaux forcés à perpétuité dans la précédente affaire des otages.

Lecture a été donnée au dernier moment de la déclaration faite dans l'information par un témoin nommé Victor Lhourai. Ce témoin, qui est commissionnaire, n'a pu être retrouvé. — En voilà un qui précise quelque chose au moins! Cette déclaration se termine par un tableau mouvementé des derniers instants de la Commune; ce n'est pas du style, c'est plus beau!

« Le 23 mai, aux Tuileries, vers cinq heures du soir, le général Bergeret fit demander près de lui tout son personnel, afin de lui faire part de ses déterminations. Alentour de lui se trouvèrent immédiatement réunis Bénot, Dardennes, Serva, chefs d'état-major de Bergeret, et les officiers des troupes fédérées de service aux Tuileries. Bergeret distribua à chacun son rôle : Dardennes fut chargé de faire évacuer les chevaux, les harnais et tout le matériel qu'il pourrait transporter des Tuileries? Bénot fut chargé de faire les préparatifs d'incendie, de mettre le feu au palais. Il n'était pas sitôt désigné qu'il cria : « Je m'en charge! »

Et aussitôt il se munit d'une bougie, de balais et de tous les ustensiles nécessaires pour répandre le pétrole contre les murailles et les tentures, et la poudre dans les corridors, escaliers, galeries, appartements, etc.

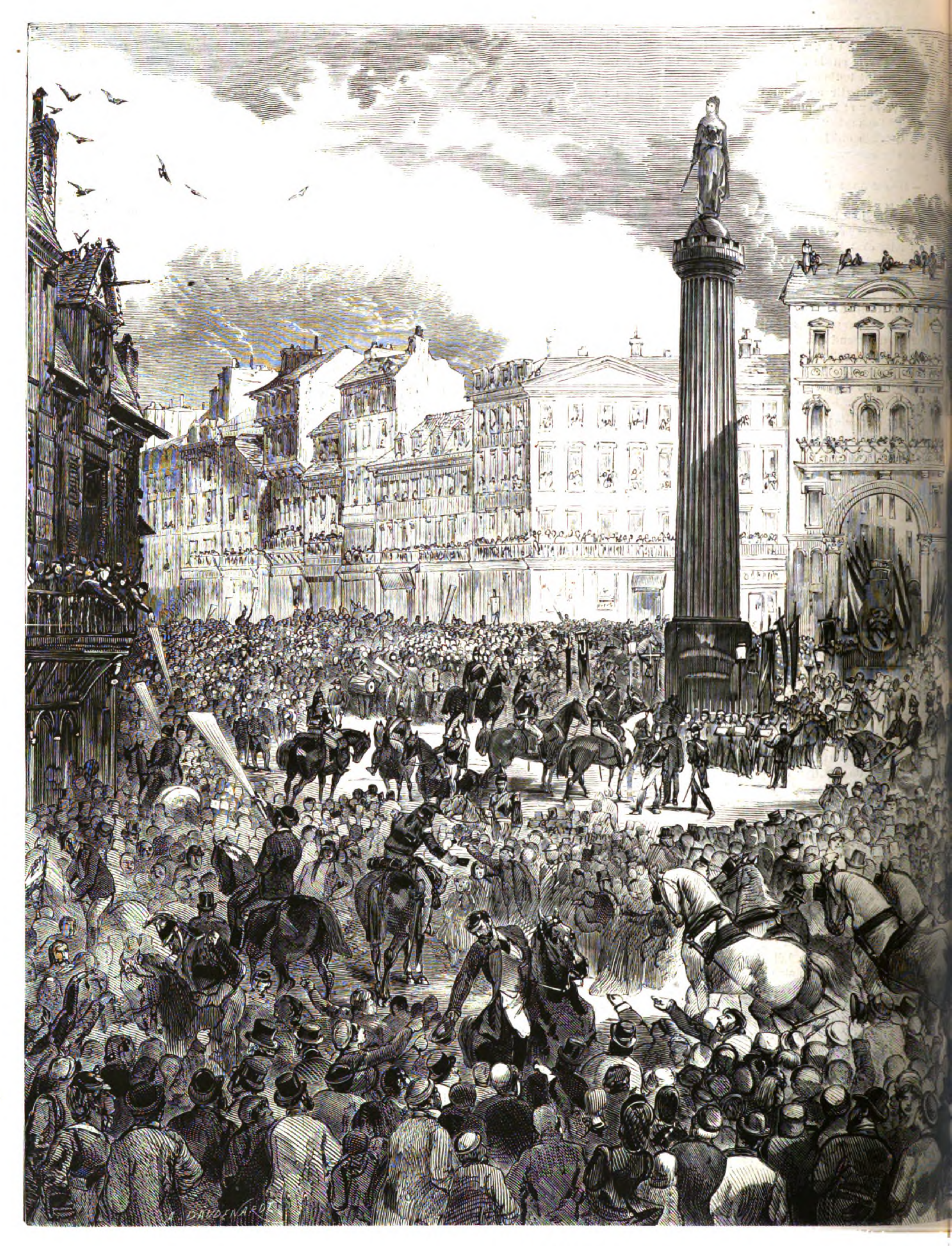
Un baril de poudre fut placé au rez-de-chaussée du pavillon de l'Horloge, de grandes quantités de munitions furent placées dans la salle des Maréchaux.

Pour tous les autres locaux, il fit saturer de pétrole les parquets et les murailles. . . . . .

. . . .

. . . .

Bergeret, moi et tous les autres, nous nous sommes repliés sur le Louvre vers huit ou neuf heures du soir. On se mit à souper. Bénot proposa d'aller jouir du coup d'œil sur la terrasse au sommet du Louvre. Vers deux heures du matin une explosion formidable eut lieu. Tous les fédérés garnissant les postes du Louvre et d'autres personnes furent immédiatement en émoi. Bergeret les rassura en leur disant : « Ce n'est rien, ce sont les Tuileries qui sautent. » Et il a immédiatement écrit ces mots au crayon : « Les derniers vestiges de la royauté viennent de disparaître, je désire qu'il en soit de même de tous les monuments de Paris. » Je portai immé-



LILLE. — LA GRANDE CAVALCADE DU 10 MARS EN FAVE

(Dessin de M. Ed. Mo



LA SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE DES FEMMES DE FRANCE.

(…sin de M. de Beaurepaire.)

diatement ce billet au comité de salut public à l'Hôtel-de-Ville. A mon retour, Bergeret avait disparu. Je me suis alors attaché aux pas de Bénot qui commandait à défaut.

Nous avons quitté le Louvre pour nous rendre à la mairie du onzième arrondissement. Le lendemain 25, nous étions à la mairie du vingtième arrondissement. Le lendemain 26 au secteur de la rue Haxo.

Là, dans la cour du secteur, Bénot, au mépris des ordres contraires du délégué à la guerre Parent, a fait fusiller dans l'après-midi un détachement de six prêtres et de cinquante gendarmes. »

M. le capitaine Dally, commissaire de la République près le conseil, a prononcé son réquisitoire.

La semaine prochaine, je ne vous dirai qu'un mot des plaidoiries, car j'ai de curieuses aventures d'escrocs à vous raconter. Décidément, le vol ingénieux recommence à surnager.

PETIT-JEAN.

MODESTIE

En feuilletant la revue qui contient les anecdotes les mieux imprimées de Paris, — nous avons nommé *l'Artiste*, — nous tombons sur une réponse admirable qu'on ne saurait perdre à rappeler, bien qu'elle date de décembre 1869, — un temps où l'on croyait à la candeur prussienne :

« Écoutez l'aventure arrivée, à Munich, à M Couder, l'auteur des belles toiles de Versailles, *la Fédération des États généraux* et *la Signature du Serment du Jeu de Paume*.

Voyez, dit M. Charles Blanc, quelles bonnes gens nous faisons, nous autres Français! nous allons au loin nous informer de ce que produit l'art étranger; nos mains sont pleines d'éloges, pour les Allemands surtout, et nous les ouvrons toutes grandes. Si nous ne reconnaissons pas de prophètes dans notre pays, en revanche, nous avons hâte d'en proclamer dans le pays des autres. Eh bien, croiriez-vous que l'on a demandé à M. Couder, s'il était peintre, et que cette impertinence lui a été adressée dans l'atelier de Kaulbach!

A cette question saugrenue, M. Couder, en homme d'esprit, s'est contenté de répondre par une inclination et un sourire. Il n'en a pas moins complimenté M. Kaulbach sur ses ouvrages, et il l'appelait, en le quittant, le premier peintre de l'Allemagne.

— Le premier? a dit modestement l'artiste prussien, dites le second.

— Mais si vous n'êtes que le second, vous connaissez donc quelqu'un qui est le premier?

— Je ne connais personne, a répondu Kaulbach avec douceur. »

TROIS POÈTES

Bien que nous vivions en un temps peu poétique, la muse ne chôme pas; elle redouble même de coquetteries pour nos prosaïques contemporains, si j'en juge par trois livres nouveaux.

Le premier, auquel nous avons pris déjà d'intéressants extraits, est signé par un conseiller à la cour d'appel, M. Henri Jousselin. Ce n'est point cependant ce qu'on nomme dans le monde « une œuvre d'amateur. » M. Jousselin est un poëte de la bonne et de la vraie race ; on le sent à la façon dont il a rendu les délicatesses de son sujet. Sous le titre *les Enfants pendant la guerre*, et avec le séduisant concours de Bertall, qui a tout exprès illustré chaque pièce, — il a fait parler ses jeunes héros de façon à faire réfléchir les lecteurs de toute taille. Il y a mis la grâce, le charme et la naïveté voulues, — naïveté souvent profonde comme tout ce qui est vrai. Qui de nous n'a été dérouté par un *pourquoi* enfantin?

Les deux autres poëtes dont nous voulons parler sont MM. Léon Grandet et Paul Deroulède.

Léon Grandet nous est déjà connu par des livres élégants faits pour charmer à la fois les amis de la muse et de la bibliophilie. Il aime les poëmes de longue haleine, et ce ne sont pas deux mille vers qui l'effrayent. Sa *Jeannette*, qui vient d'éclore, peut passer pour un roman rimé, en douze chapitres qui nous font tour à tour passer des champs à la ville et des camps aux barricades. La donnée est intéressante, les vers, bien coupés et la pensée des plus saines. Quant au livre, il est, comme toujours, exécuté avec un goût irréprochable.

J'arrive maintenant aux *Chants du soldat*, de M. Paul Deroulède. Ce soldat, qui a bien voulu venir nous apporter son œuvre, est, en réalité, un lieutenant de chasseurs à pied qui nous paraît bien près d'être promu, au choix, capitaine dans la grande armée poétique.

Voici un de ses plus beaux titres à l'avancement.

ILS SONT LA

Ils sont là dans le bois sombre,
Toujours forts, toujours en nombre,
Et bien abrités toujours ;
N'ayant clairon ni tambours,
Couverts de silence et d'ombre,
Ils sont là dans le bois sombre.

Ils sont là dans le ravin,
Ne tirant jamais en vain,
Jamais ne levant la tête ;
Et si l'ennemi s'entête,
Cinq contre un, cent contre vingt,
Ils sont là dans le ravin.

Ils sont là dans le village,
Se ruant avec courage
Sur le pauvre paysan.
Ce sont des pleurs et du sang ;
On brûle, on tue, on saccage :
Ils sont là dans le village.

Ils sont là devant Paris ;
Nous trouvant trop peu meurtris
Par la faim et la mitraille,
Leur or paye la canaille,
Nos palais sont des débris.
Ils sont là devant Paris.

Ils sont là dans notre France,
Étouffant notre espérance
Et nous tenant sous leur loi.
O mon pays! souviens-toi,
Souviens-toi de ta souffrance :
Ils sont là dans notre France!

Notre collaborateur Champfleury vient d'être nommé conservateur des collections du musée de Sèvres.

La République française ne pouvait mieux placer l'auteur de l'*Histoire des faïences patriotiques sous la révolution*. Bien avant qu'il ait pensé à cette publication originale, il collectionnait déjà. Son cabinet céramique populaire avait reçu bien des visiteurs, et un de ses romans, — *le Violon de faïence*, — avait témoigné de son goût de prédilection.

On peut dire, en toute assurance, que le nouveau conservateur du musée de Sèvres aimera son métier, ce qui n'est pas si commun qu'on pourrait le penser.

THÉATRES

CHATELET : *Daniel Manin*, drame historique à grand spectacle, en cinq actes et huit tableaux, par MM. Dharmenon et de Lorbac. — FOLIES-BERGÈRES : *Les Brioches du Doge*.

A la première représentation de *Daniel Manin*, je me trouvais placé à côté d'un vieil amateur de spectacles qui ne se sentait pas d'aise *devant que les chandelles fussent allumées*.

— Ah! monsieur, me disait-il avec attendrissement, je vais donc voir un drame vénitien! Est-il possible? Je vais donc me retrouver en face des grandes dames en robes de brocart, des sénateurs masqués, des sbires mystérieux! J'entendrai de nouveau des gens s'appeler Mateo et Luigi, Beppo et Zerlina! Peut-être même y aura-t-il quelque décor représentant le pont des Soupirs! Quel bonheur, en vérité! Je savais bien que l'on serait forcé tôt ou tard de revenir aux drames vénitiens, les seuls possibles. Figurez-vous, monsieur, qu'il y a une trentaine d'années j'étais un des habitués les plus assidus de la Porte-Saint-Martin et de l'Ambigu. C'était alors le beau temps des drames vénitiens; il n'y avait pas de succès sans la place Saint-Marc et le palais des Doges; tout se passait en gondole, ou au pied de la statue du lion ailé, comme dans *le Bravo* de M. Anicet Bourgeois. Qu'est devenu cet excellent écrivain, je vous prie? Et M. Paul Foucher, l'auteur des *Chevaux du Carrousel?* Et M. Bouchardy? Ah! comme celui-là entendait le drame vénitien!

J'écoutai en riant le babillage de mon voisin, et je n'avais pas le courage de l'engager à se méfier de ses illusions. Le drame nouveau devait se charger de ce soin. Les deux premiers actes, consacrés à la description de l'intérieur domestique de Daniel Manin, commencèrent la série de ses déceptions.

— Comment! s'écria-t-il, des costumes modernes! des Vénitiens en pantalon noir et en redingote marron! Suis-je bien éveillé? Des personnages qui s'apostrophent du nom de : Monsieur, et l'amoureux qui dit : « Veuillez m'excuser mademoiselle! »

— Et pourquoi pas? répondis-je à mon homme; est-ce que Venise n'a pas le droit d'être contemporaine?

— Non, non! s'écria-t-il avec force, Venise appartient surtout au passé ; je ne la comprends pas autrement.... Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que cet individu en lunettes, au visage encadré dans un collier de barbe?

— C'est le héros de la pièce, c'est Daniel Manin, le grand patriote, le président de Venise, comme qui dirait le doge....

— Vous voulez rire! un doge en lunettes! Cela ne s'est jamais vu. O Saint-Ernest! ô Delafosse! ô Guyon! ô Delaistre! Vous si magnifiques jadis avec vos robes rouges semées d'hermine, reconnaîtriez-vous un doge sous ces vêtements sortis de la Maison du Pont-Neuf? Allons, ce n'est tout au plus qu'un pharmacien retiré des affaires!

Le troisième acte calma un peu l'ire du vieil amateur. Le rideau venait de se lever sur un décor représentant le quai des Esclavons en perspective. A gauche, pour premier plan, l'extrémité de la Piazzetta s'avançant vers le rivage, avec ses deux colonnes de granit que surmontent, l'une le lion célèbre, ailes au dos, et appuyant ses ongles sur l'évangile de Saint-Marc; l'autre, saint Théodore, debout sur un crocodile. L'angle du palais ducal profile ses fenêtres en ogive sur un fond saumon. Un peu plus loin, le pont de la Paille décrit sa gracieuse enjambée. Puis, dans le fond, ce sont des dômes, des campaniles roses, un peu rassemblés bon gré mal gré, avec une intention panoramique qui fait excuser l'absence de fidélité locale. Sur la droite, un pan du manteau bleu de la mer, sillonnée par de nombreuses gondoles aux rameurs découpés en ombres chinoises. Décor à effet, mais d'une exécution fort ordinaire; il est évident que celui qui l'a brossé ne connaît Venise que par ouï-dire; je n'en veux pour preuve que son ciel chargé de nuages et d'un ton complétement faux. Jamais ce n'a été là un ciel vénitien. Tout est d'une coloration pure dans cette admirable contrée; une lumière à la fois éclatante et tendre enveloppe les monuments, les pénètre, les baigne.

Malgré cela, le cœur de mon voisin tressaillit à cette vue qui lui ramenait tous ses souvenirs.

— Oui, je m'y reconnais, murmura-t-il; je m'oriente, je me retrouve. Voici les plombs dont les murailles « absorbent les sanglots, étouffent l'agonie ; » voici les lagunes qui recouvrent tant de cadavres. A la bonne heure! Mais où est le conseil des Dix? où sont les Mocenigo et les Foscari?

— Vous avez leurs descendants sous vos yeux : examinez-les bien : sous leurs vêtements modernes vous distinguerez encore quelques signes de leur race. Soyez de bonne foi : toute cette population qui s'agite à l'heure qu'il est sur la Piazzetta, ces bouquetières semillantes, ces jeunes filles du Frioul, coiffées d'un petit chapeau d'homme sur l'oreille, ces gondoliers robustes, bien découplés, tous ces groupes remuants et gesticulants, n'ont-ils pas une physionomie, une allure propres à adoucir en partie vos regrets et à donner quelque satisfaction à vos goûts pittoresques?

— Je ne dis pas non... mais les auteurs devraient au moins nous donner un tableau du carnaval. Le carnaval de Venise! C'est encore du romantisme.

— Vous n'aurez plus de carnaval, répondis-je : cela ne serait pas décent dans une pièce patriotique, mais vous allez avoir une émeute.....

— Comme dans la *Muette de Portici*, dit-il vivement ?

— Comme dans la *Muette de Portici*, en effet.

— Avec des stylets?

— Avec des stylets, je vous en réponds.

Le vieil ami soupira d'aise. Il fut assez content du tableau suivant, du tableau de la prison, quoiqu'il continuât à ne pas pardonner à Manin ses lunettes et sa redingote. Les concessions n'étaient pas son fait. Il revint au désespoir le plus extrême lorsqu'il entendit parler de la garde nationale armée pour repousser les Autrichiens. La garde nationale à Paris! C'était le dernier coup. A partir de ce moment, il ne poussa plus que des gémissements confus; il levait les bras au ciel à tout propos et invoquait Machanette comme pour le prendre à témoin des profanations qui se commettaient au nom de Venise et du répertoire de l'Ambigu. Les coups de fusil de l'attaque du bastion Saint-Antoine furent insuffisants à le sortir de son abattement.

— On ne se battait pas ainsi de mon temps, disait-il; on avait de grandes épées, des épées à deux mains... et on lâchait une tirade de cinquante lignes avant de frapper son adversaire. Tout dégénère! tout est fini!

Ce fut bien pis lorsque dans les derniers actes il vit Daniel Manin, l'ex-dictateur, donner des leçons pour vivre dans un faubourg de Paris.

— Il ne manquait plus que cela! s'écria-t-il; un cours d'italien à vingt-cinq francs par mois, avec prospectus en vers par M. Ernest Legouvé et portrait à la plume par M. Anatole de la Forge!

L'apothéose dans la basilique de Saint-Marc réconcilia un peu mon farouche voisin avec le drame de MM. Dharmenon et Charles de Lorbac. Il est vrai de dire qu'il aurait fait preuve d'un goût difficile en refusant de rendre hommage au décor de M. Chéret. L'étrange et terrible église apparaît tout entière avec ses coupoles tapissées d'or bruni, son revêtement de mosaïques, ses figures byzantines, ses marbres de toutes les espèces et de toutes les raretés, ses archanges, ses prophètes, ses animaux apocalyptiques. L'illumination indispensable m'en gâte un peu la poésie habituelle, toute d'ombre et de mystère, mais il me reste encore assez de quoi admirer.

Maintenant que dire du drame en lui-même? Sans partager tout à fait les idées rétrogrades du vieil amateur, je trouve qu'il y a quelque chose de choquant à nous montrer sur la scène des personnages historiques trop voisins de nous. Il faut laisser à la légende le soin de se former. Dieu me préserve d'enlever à Manin un seul rayon de son auréole! Ce fut un vertueux citoyen, un grand patriote, un martyr, mais cela n'est pas une raison pour le faire passer, au bout d'une dizaine d'années, de sa chambre de la rue Blanche en plein théâtre du Châtelet.

Je ne nie pas l'enseignement qui découle de *Daniel Manin*: le spectacle d'un peuple brisant ou limant ses fers est un spectacle fortifiant, rassurant, à toutes les époques et dans toutes les circonstances. A cause de cela justement, les auteurs devaient repousser les déclamations banales et les bravades inutiles. Leur pièce accueille trop facilement les *clichés* et les *rengaines*; sans doute le mot « liberté » termine bien une phrase et est d'un effet immanquable sur le public, mais lorsque, comme l'autre soir, il a été prononcé de huit heures à deux heures du matin, plusieurs fois pendant cinq actes et huit tableaux, la fatigue commence à s'en mêler, quelque bons Français qu'on soit.

Il ne pouvait guère y avoir d'intrigue amoureuse dans une œuvre de cette nature. Le peu qu'il y en a est encore de trop. MM. Dharmenon et de Lorbac ont supposé que Mlle Emilia Manin, la fille du président, n'avait pas été insensible aux soins d'un jeune Autrichien qui s'était introduit chez son père en qualité de secrétaire, et sous un faux nom. Voilà un des dangers de la contemporanéité au théâtre. Quelque innocent que soit cet amour, il suffit à jeter du ridicule sur celle qui en est l'objet. Il fallait exclure sévèrement toute convention de cette pièce, qui ne peut aspirer qu'à être une biographie dramatisée.

Daniel Manin n'en est pas moins un succès. La durée de l'action a été réduite à des proportions raisonnables. Il reste quelque chose de curieux, de varié, d'intéressant à tous les points de vue, même au plus pénible de tous, au point de vue de l'allusion et du rapprochement. J'ai indiqué les côtés brillants de la mise en scène. L'interprétation, pleine d'écueils, est satisfaisante : M. Lacressonnière fait revivre aussi exactement que possible le pauvre Manin; il a la simplicité, la dignité, l'émotion. J'en dirai autant de Mme Lia Félix; une incroyable énergie dévore cette frêle organisation; sa voix peut la trahir, mais la flamme ne lui manque jamais. Il m'a semblé qu'à l'acte de la Piazetta sa toilette comportait une coquetterie hors de propos; la véritable fille de Manin n'aurait pas promené tant de dentelle au lendemain de l'arrestation de son père.

M. Larray est sympathique et gai dans un rôle de sculpteur, espèce de Desgenais italien. M. Charly compose avec soin la physionomie inflexible d'un général autrichien, le général de Leuvel. Enfin les deux chefs des factions rivales des gondoliers, les Nicolotti et les Castellani sont superbement représentés par Donato et Colombier.

J'allais oublier Mlle Marie Debreuil, qui joue le rôle du jeune fils de Daniel Manin. — Un travesti, juste ciel!

Ne croyez pas que nous en ayons fini avec Venise. Voici le théâtre des Folies-Bergères qui nous convie aux *Brioches du Doge*, une de ces opérettes qui ont entrepris la destruction de tous les enthousiasmes et de tous les héroïsmes. Ici, les Vénitiens s'appellent Malacrampa et Corpodibaccho; et l'on voit le célèbre Hamburger forcé de se déguiser en pâtissier, nu jusqu'à la ceinture, chanter ou plutôt geindre des barcaroles à faire dresser les cheveux sur la tête de mon vieil amateur de spectacles.

CHARLES MONSELET.

Chronique Musicale

THÉATRE-ITALIEN : reprise de *Lucia di Lamermoor*, opéra en quatre actes de Donizetti.

Ce n'est point sans effroi, ni sans plaisir, que nous voyons revenir le nom de *Lucie de Lamermoor* sur l'affiche du Théâtre-Italien.

Le plaisir est éprouvé en nous par le dilettante, le simple amateur qui fait ses délices de réentendre un opéra avec lequel il a noué une amitié de longue date. Et il y a, en effet, une volupté spéciale dans l'audition de la musique que l'on sait par cœur et qui n'exige point des efforts de cerveau pour être devinée. On est là, dans son fauteuil, nonchalamment assis comme un pacha, et attendant au passage la caresse connue de chaque mélodie.

Pourtant les terreurs du journaliste viennent, par moments, troubler la délectation du simple particulier. Le fantôme du feuilleton se dresse plus noir que de coutume : quoi! il va falloir raconter encore une fois, et c'est la centième, ce qu'il y a dans une partition dite et redite à tous les échos depuis tantôt trente-cinq ou quarante ans? L'heure va sonner où il faudra prendre une plume et avoir l'air, Colomb attardé, de faire des découvertes dans la moins inédite des Amériques!

Il en est de la partition de *Lucie* comme de celles du *Barbier de Séville* et du *Trovatore*, qui ont usé plusieurs générations de critiques sans s'user elles-mêmes. Il ne s'y peut rencontrer une note, ou même un quart de soupir, qui n'aient été rendus familiers à tous par les orgues de Barbarie.

L'orgue de Barbarie — puisque son nom me vient au bout de la plume — décerne aux musiciens les honneurs d'une sorte d'apothéose populaire. N'y arrive pas qui veut, et M. Richard Wagner, tout barbare qu'il est, aura pour longtemps à se passer du secours de cet engin de vulgarisation. La serinette elle-même lui sera toujours inaccessible. Il en mourra peut-être de chagrin, mais les serins ne s'en porteront que mieux.

Nous disions donc que *Lucie de Lamermoor* a été rabâchée dans tous les carrefours, ce qui ôte beaucoup de nouveauté à ce qu'on en pourrait raconter.... Et pourtant l'autre soir, y regardant à la loupe, nous avons découvert un petit coin du premier acte sur lequel on n'a peut-être jamais beaucoup dégoisé.

Le sifflet du machiniste-chef s'est fait entendre, et le décor vient de changer. A la place d'une salle des gardes nous avons un jardin éclairé par la lune. Cependant le théâtre reste vide durant quelques minutes qui sont employées par le harpiste de l'orchestre à jouer un prélude à fioritures. Le morceau est fort beau, plein de sentiment, et peignant la poésie d'un soir d'été.

Voilà qui va bien. Mais, ô ruse! ô diplomatie de musicien! c'est sur les dernières mesures du morceau que Lucie fait sa première entrée. Or, il se passe ceci, qui est bien simple : le public applaudit la harpe, et c'est la cantatrice qui salue. Elle s'attribue naïvement ou sciemment l'ovation qui était à l'adresse de son camarade, et le pauvre instrumentiste, comme s'il avait retiré des marrons du feu, s'est en pure perte brûlé les doigts aux cordes de sa harpe!

Le lendemain, on lit dans les feuilles dévouées à la dame : « Dès son entrée, et avant qu'elle eût ouvert la bouche, Mme X. a été saluée par les applaudissements les plus sympathiques. »

J'ai donné le secret de ce tour de passe-passe imaginé vraisemblablement par Donizetti au profit d'une cantatrice qu'il protégeait; mais ce n'est pas pour qu'on en abuse en nous le jouant trop souvent dans les opéras à venir.

Lucie de Lamermoor avait été donnée pour la première fois en français sur ces mêmes planches où on la chante aujourd'hui en italien. Le théâtre Ventadour s'appelait alors, en 1839, le théâtre de la Renaissance, et on y jouait alternativement le drame et l'opéra; *Lucie* y avait suivi *Ruy Blas* à quelques mois d'intervalle. Ce fut Mme Anna Thillon, de blonde mémoire, qui créa le rôle de la fiancée de Lamermoor; et le ténor Ricciardi, pour ses premiers débuts, lui donnait la réplique. Mais l'opéra avait vu le jour en 1835, à Naples, avec Duprez dans le rôle de ténor. — J'inscris ces dates et ces noms parce qu'il se peut que le souvenir s'en soit envolé de nos cervelles très-ballottées par la secousse des derniers événements.

C'est Mme Ramirez qui chante aujourd'hui le rôle de Lucie, et elle y montre plus de bonne volonté et d'intelligence que de mérite réel. Comme nous le disions samedi, elle a de l'instinct, mais ne possède pas la grande science du chant. Au troisième acte cependant elle a eu quelques bons moments d'émotion sincère dans la scène de la folie. Cette scène, qui n'est qu'un long concerto pour voix de soprano, n'est pas aussi difficile à rendre qu'on pourrait le supposer. D'une part, elle est très-bien écrite pour la voix; de l'autre, elle n'exige aucun talent de tragédienne chez la cantatrice, à qui il suffit de se poser raide et le regard figé devant le trou du souffleur. C'est dans cette attitude facile qu'elle doit débiter toutes ses incohérences; car la folie de Lucie est, paraît-il, une folie extatique, du moins la tradition le veut-elle ainsi.

A côté de Mme Ramirez débutait le signor Guidotti, dont la voix de ténor est affligée d'une sorte d'enrouement qui, j'en ai bien peur, est plus chronique qu'accidentel. Nous avons mangé notre pain blanc le premier en entendant, il y a quelques années, Tamberlick, Fraschini et Nicolini. Peut-être n'avons-nous pas assez apprécié alors le mérite de ces artistes.

Depuis qu'il est ouvert, le Théâtre-Italien s'est mis sur le pied de donner toutes les semaines un concert. Nous ne serions pas en principe très-partisan de ce genre de divertissement pour lequel, en somme, les théâtres n'ont pas été bâtis. Mais nous nous sentons désarmé devant le succès incontestable qu'ont obtenu les trois ou quatre concerts de Ventadour. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que les programmes en ont été composés de main de maître. Le plaisant et le sévère y alternent très à point. Et puis Mmes Alboni et Penco sont de la fête, et j'allais dire toute la fête.

Quant aux opéras-bouffes que nous réclamons avec instance, on ne semble pas encore y avoir songé. Ils viendraient à propos cependant pour chasser les idées noires qu'ont jetées en nous la phthisie de *la Traviata*, le suicide final de *Lucie de Lamermoor* et la fiole de poison qui dénoue le drame lyrique de *Lucrezia Borgia*.

On veut donc nous faire mourir de chagrin ?



LES FÊTES DE LILLE. — Le char d'Alsace-Lorraine faisant partie de la cavalcade du 10 mars. — (Dessin de M. de Beaurepaire.)



PARIS. — Les magasins de nouveautés. — **AU BON MARCHÉ. — Extérieur.** — (Dessin de M. Clerget.)

P.-S. — Pendant que le manuscrit de cet article était à l'imprimerie, le Théâtre-Italien a donné une représentation de *Lucrezia Borgia*, qui a été satisfaisante à beaucoup d'égards. Nous en reparlerons prochainement.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — M. Vaucorbeil vient d'être nommé commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés. — Pendant que nous serons sous presse, le Théâtre-Lyrique donnera la première représentation de *Sylvana*, drame-lyrique de Weber. — Le bruit court que l'Opéra-comique sera fermé pendant deux mois cet été.

A. L.

LA CAVALCADE DE POITIERS

(Voir page 192)

A l'exemple de Lille, Poitiers vient d'avoir sa cavalcade en l'honneur de la souscription patriotique, et la cérémonie n'a été, relativement, ni moins brillante, ni moins fructueuse.

M. Perlat, photographe de la Société des Antiquaires de l'Ouest, a bien voulu nous adresser une vue du cortége au moment de son défilé devant l'hôtel de la Préfecture, au milieu d'une foule compacte accourue de tous les points du département.

Les quêteurs à pied et à cheval qui marchaient sur les flancs de la colonne ont fait une recette fructueuse dont le chiffre n'a pu encore nous être communiqué.

Ce qu'on peut dire dès aujourd'hui, c'est que Poitiers n'avait pas vu telle affluence de visiteurs depuis son dernier concours régional. Le commerce de la ville s'en est aussi bien trouvé que la souscription.

L'honneur de la journée est pour M. Augé, président de la Société de Sainte-Cécile, qui n'a reculé devant aucune fatigue pour l'organisation de la fête.

MENUS DE CARÊME

24 *mars*.

Potage aux choux verts.
Orly de filets de limande.
Surmulet sauce ravigote.
Purée de pommes de terre gratinée.
Terrine d'anguilles à la Brisse.
Crêpes.

25 *mars*.

Potage de nouilles au beurre frais.
Brochettes de filets de merlan.
Truite sauce Colbert.
Fricandeau de carpe.
Sarcelles rôties piquées de filets d'anguille.
Artichauts à la barigoule.

26 *mars*.

Potage à la purée de haricots.
Rissoles d'épinards.
Rougets-barbets sauce tartare.
Escargots au lait d'amandes.
Brochet à la broche.
Poireaux ou asperges sauce blanche.

27 *mars*.

Bouillabaisse de morue.
Petites bouchées aux champignons.
Anguilles aux oignons glacés.
Écrevisses à la broche.
Betteraves à la chartreuse.

28 *mars*.

Potage à la purée de navets.
Moules à la poulette.
Aloze à l'oseille.
Pluviers de mer au gratin.
Perches frites citron.

29 *mars*.

Bouillabaisse.
Brandade de morue (sans lait),
Garnie de pommes de terre à l'eau.
Épinards à l'eau et à l'huile.
Salades de choux-fleurs.

En ce jour les prescriptions de l'Église sont plus sévères.

Pour le repas du matin, elle ne tolère que l'emploi des substances végétales assaisonnées de résidus provenant de végétaux.

Le poisson est permis au repas du soir.

Voici, comme exemple, le menu du déjeuner de la famille royale, aux Tuileries, le vendredi saint de l'année 1829. L'observance y est rigoureuse.

SERVICE AUTOUR D'UN PLATEAU DORMANT

Quatre potages.

Riz au lait d'amandes.
Mitonnage à la provençale.
Gruau de Bretagne à la noisette.
Panade à l'orgeat.

Deux buissons de pâtisserie à l'huile

en formes et couleurs d'écrevisses et d'éperlans fruits.

Quatre salades cuites.

De choux-fleurs à l'huile.
De lentilles à la reine et de haricots riz.
D'une macédoine des sept racines.
De patates d'Espagne et de truffes de Piémont.

Deux salades crues.

Macédoine verte au soya.
Chicorée blanche au piment.

Rôties au vin d'Alicante.
Croûtes gratinées au chocolat.
Quatre corbeilles de fruits crus.
Vingt-quatre assiettes

garnies de fromages secs, de masse-pains sans beurre et sans œufs, de confitures, compotes, conserves et autres sucreries nommées de *jeûne* ou d'*abstinence*.

30 *mars*.

Potage julienne *maigre*.
Coquilles aux champignons.
Matelotte à la vierge.
Riz à la créole.
Soles frites.
Omelettes aux anchois.

Ma tâche est terminée. Puisse cette longue nomenclature de mets en *maigre*, présentée sous forme de menus pour définir le caractère distinctif de chacun d'eux, être de quelque utilité à mes frères en gourmandise.

Comme bouquet, et pour venir en aide à qui voudrait brillamment se décarêmer, je vais indiquer le menu d'un déjeuner chez Madame, duchesse de Berry, le saint jour de Pâques. Il fera pendant au menu ci-dessus du déjeuner donné l'avant-veille chez le roi.

SERVICE AMBIGU

Quatre grosses pièces.

Jambon d'ours du Tyrol au vin d'Espagne et glacé
Pâté de Périgueux aux truffes.
D'inde en galantine aux pistaches.
Brioche à la crème et au fromage de Brie.

Quatre entrées chaudes.

Sauté de volailles aux truffes.
Côtelettes de mouton à la bourgeoise.
Filet de bœuf glacé au vin de Madère.
Boudins de lapereaux à la royale.

Quatre entrées froides.

Fricassée de poulets à la gelée.
Noix de veau au beurre de Montpellier.
Salade de perdreaux à l'ancienne
Aspic garni de blancs de volaille.

Quatre plats de rôts.

Un agneau rôti en pascaline.
Faisans piqués.
Dindonneau au cresson.
Boule de bruyères.

Quatre entremets chauds.

Timbale de macaroni au jus.
Cardes à l'espagnole.
Truffes à l'italienne.
Champignons à la provençale.

Quatre entremets au sucre.

Gelée d'orange moulée.
Plan de pommes glacées.
Fromage bavarois aux pistaches.
Pudding à la moelle, sauce au vin de Xérès.

Quatre assiettes volantes.

Deux soufflés au rhum.
Deux de biscuits à la crème.

Sandwichs variés, konques, mofins et solilèmes à la moelle pour être servis avec le thé, le chocolat et le café à la crème.

Alleluia! Alleluia!

LE BARON BRISSE.

Nota. Faute d'espace, je ne puis indiquer les recettes de la terrine d'anguille à la Brisse, des fricandeaux de carpes, des escargots au lait d'amandes, du brochet à la broche, de la bouillabaisse de morue, des écrevisses à la broche, des betteraves à la chartreuse, de la matelotte à la vierge, etc., etc., préparations délicieuses, mais peu connues. On les trouvera dans LES 366 MENUS DU BARON BRISSE ou dans LA PETITE CUISINE DU BARON BRISSE, ouvrages en vente au prix de 3 *francs* chaque, au bureau du *Monde illustré*, 13, *quai Voltaire*, et qui sont expédiés *franco* en adressant le prix en timbres-poste à M. Bourdilliat, administrateur du *Moniteur*, 13, quai Voltaire.

B. B.

GRANDS ÉTABLISSEMENTS DE PARIS

Les Nouveaux Magasins du BON MARCHÉ

(V. p. 189)

(Premier article)

L'industrie essentiellement parisienne du commerce des nouveautés semblerait, par sa nature, ne devoir rechercher que les milieux les plus fréquentés, et il peut paraître difficile de faire prospérer un établissement de ce genre dans un centre éloigné des affaires, tel que l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Cependant une maison a su progresser dans ce tranquille quartier au point de devenir, pour ainsi dire, le type même d'un succès non interrompu. S'inspirant d'un principe juste, appliqué honnêtement et avec persévérance, elle a pris sa place au premier rang; on y voit affluer tout Paris; la France, l'Europe entière, l'Amérique viennent la visiter ou s'adressent à elle; et cette prospérité sans exemple n'a rien emprunté au charlatanisme d'une réclame exagérée.

Ces réflexions nous sont suggérées par la visite que nous venons de faire aux nouveaux magasins du *Bon Marché*, dont les agencements spéciaux, uniques en leur genre, demeureront une des curiosités de Paris. Personne mieux que le fondateur de cette maison n'a su à la fois et créer l'organisation solide sans laquelle nulle œuvre ne dure, et perfectionner sans cesse ses moyens d'action, afin de les maintenir toujours au niveau de l'accroissement continu de son cercle d'affaires.

Ce serait un chapitre curieux de l'histoire du commerce contemporain que de raconter dans ses détails l'immense développement du petit rez-de-chaussée formant l'encoignure de la rue de Sèvres, qui, mesurant quelques mètres carrés en 1850, est devenu en 1872 l'édifice monumental dont notre dessin représente une façade. M. Aristide Boucicaut, inaugurant le système qui est resté le sien de *vendre tous ses articles à petit bénéfice et entièrement de confiance*, se trouva bientôt, par son succès même, mis en présence du difficile problème d'agrandir sans cesse un local qui sans cesse se retrouvait trop étroit devant l'affluence toujours croissante de sa clientèle.

Le premier agrandissement un peu considérable date de 1852; mais ce ne fut qu'en 1869 que le *Bon Marché*, après avoir absorbé pied à pied les maisons qui l'entouraient, put enfin déboucher sur l'emplacement naguère occupé par l'hospice des Petits-Ménages, et trouver l'espace qu'il fallait pour tracer le plan d'une vaste construction, conçue et édifiée uniquement en vue du commerce spécial des nouveautés.

Les travaux, vivement poussés, allaient s'achever quand le siége de Paris vint les interrompre. Ils furent repris après le blocus, et nous nous souvenons qu'à ce moment nous eûmes l'occasion de visiter une première fois l'édifice, déjà presque terminé, où se faisait alors une distribution de vivres reçus d'Angleterre, distribution faite par les chefs et employés de la maison avec un entrain et une ampleur qui étaient un témoignage de reconnaissance envers nos voisins, en même temps qu'une marque de vive sympathie pour les souffrances qu'un long siége avait accumulées.

Aujourd'hui l'œuvre est heureusement terminée (1), et nous en donnerons prochainement la vue

(1) L'ouverture des nouveaux magasins est fixée au mardi 2 avril.

intérieure. Nous décrirons en même temps les agencements spéciaux, si remarquables à tous égards, dont l'innovation appartient à la maison du *Bon Marché*.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Avec le printemps nous arrivent les plus jolis foulards de saison que l'on puisse rêver. La Malle des Indes a reçu de ses manufactures de Calcutta, Cachemyre et Singapoure, une splendide collection de tissus aux riches nuances.

La princesse de Galles et la marquise de Lorme, utilisant leur passage à Paris, ont fait provision des plus jolis foulards de la Malle des Indes. Cette fois encore, la nuance *tête-de-nègre* a eu du succès. Les princesses ont également choisi un bouquet Pompadour sur fond gris perle, un fond violet avec étoile blanche, des rayures de la plus heureuse opposition, différentes teintes de crêpe de Chine et trois nuances de crêpeline, maïs, bleu et lilas. On sait que la crêpeline a la beauté du crêpe de Chine et coûte beaucoup moins cher.

Le succès des foulards de la Malle des Indes va toujours croissant (24 et 26, passage Verdeau). Par 8 mètres, la robe de ces jolis foulards coûte 48 fr.

***

Titres de cour, titres de faveur. Ce dicton ne saurait du moins s'appliquer à Mme Gringoire, corsetière brevetée de la princesse de Galles.

Son corset à brides justifie sa vogue. Ce corset élégant réunit toutes les conditions d'hygiène. Avec ses brides qui se bouclent et se débouclent à volonté, vous donnez à la poitrine l'espace désirable sans froisser la chair, tout en donnant à la taille d'admirables proportions, et aux mouvements du buste les plus gracieuses ondulations. (18, rue de la Paix.)

***

Quand le printemps se décide à ouvrir le calice de ses fleurs, il est temps de songer à préparer les toilettes de saison. A cet effet, la compagnie Irlandaise s'est approvisionnée de toile écrue, de batiste de nuances champêtres et de linons rayés qui feront des costumes à la fois modestes, solides et coquets. Les mouchoirs de la compagnie Irlandaise s'assortissent à chaque costume. (36, rue Tronchet.)

***

Avec la machine à coudre Berthier, si facile à manœuvrer, il suffit d'une leçon pour que l'apprentie la plus novice passe maîtresse habile.

Faire vite et bien, tel est le but infaillible de cette machine perfectionnée. Son point n'a pas cette raideur monotone de la mécanique; il est fait avec goût, comme le point à la main, soit qu'il s'applique à la mousseline ou à une étoffe épaisse. La couseuse Berthier vous fait travailler en artiste. (1, rue Richelieu.)

***

Conserver la chevelure ou lui rendre sa couleur primitive, est un des plus grands services que l'on puisse rendre à la beauté. Mme Sarah Félix a fait une étude particulière de cette science, elle en a découvert tous les secrets; sous ce rapport, la nature semble n'avoir plus rien de caché pour elle.

Son eau des Fées est pour les cheveux ce qu'est la rosée pour les plantes. On dirait un de ces philtres merveilleux dont se servaient les esprits fantastiques pour accomplir leurs transformations.

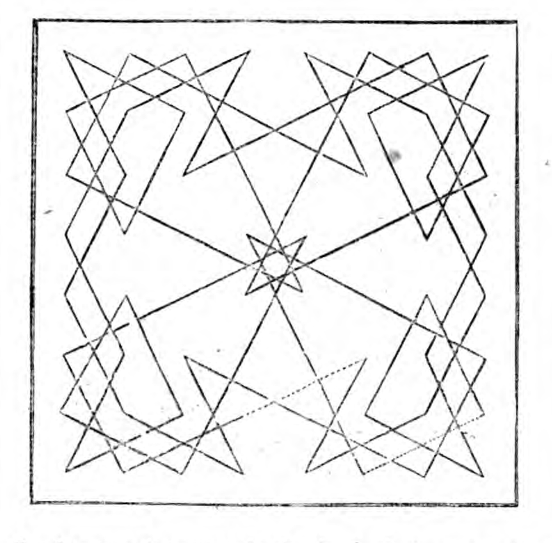
Au moyen âge, on eût accusé Mme Sarah Félix de sorcellerie. Aujourd'hui on reconnaît que l'art et l'industrie sont ses seuls talismans. En effet, l'eau des Fées rend promptement et infailliblement à la chevelure sa couleur primitive, blonde, brune ou châtain, sans procédé de teinture.

Csse A. DE DORETTY.

Mme Clémentine B. — C'est précisément la maison d'éventails Kées, boulevard du Prince-Eugène, brûlée par les communards, qui a établi un magasin rue du Quatre-Septembre,

PROBLÈME DU CAVALIER

Solution du problème graphique posé dans le dernier numéro.



La figure est composée de deux chaînes symétriques rentrantes, entrelacées. Pour convertir ces deux chaînes en une seule, on effacera les deux traits ponctués dont on reliera les extrémités par deux autres traits tracés dans le sens opposé et formant un losange avec les premiers.

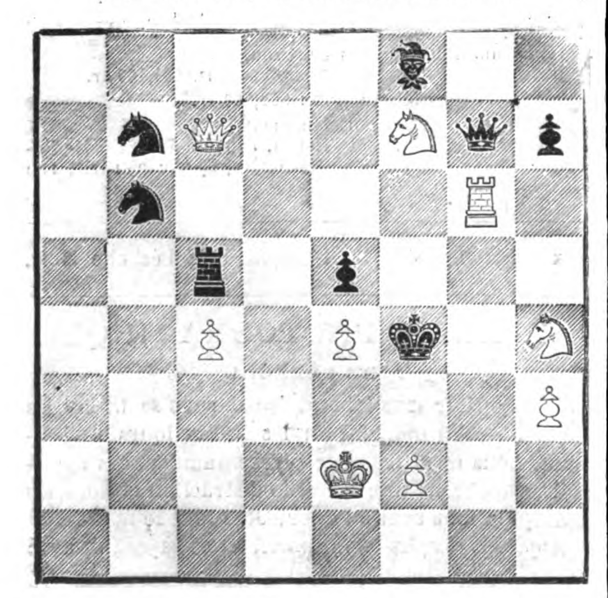
POITIERS. — Cavalcade au profit de l'œuvre des Femmes de France. — Le cortége arrivant à la Préfecture. — (D'après la photographie de M. Perlat.)

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 408

COMPOSÉ PAR M. LE CAPITAINE CHAROUSSET



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 406.

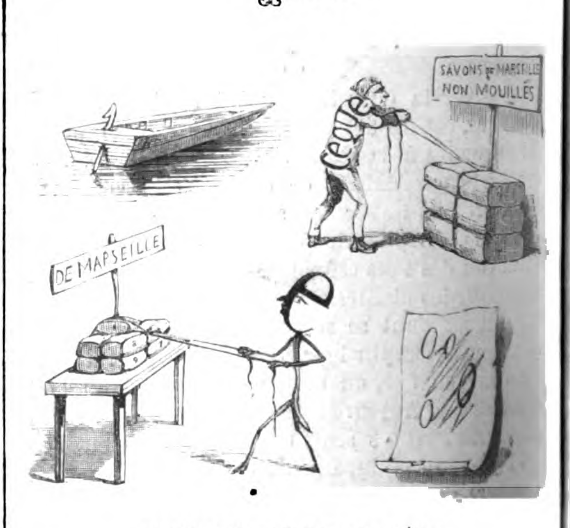
1. D 3 CR — 1. F pr. D
2. T 6 F — 2. *ad libitum.*
3. C 7 C ou C pr. F ou T 5 F ou P 4 C, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.

Solutions justes MM. : Quéval, à Fauville; J. Planche; L. de Croze, à Marseille; le café Drapès, à Sens; E. Leger, au Havre; Barré, Théâtre-Français; le café Saint-Maclou, à Mantes, Stiennon de Meurs, à Liége; Aguerre, au Havre; le capitaine Charousset, aux Vans; le Ct T, à Nancy; le cercle du Creuzot; E. Frau, à Lyon; E. Frèrejacques; le café de la Rotonde, à Limoges; A. Bassecourt; Ynot Jugurtha, café Dardel, à Chambéry; le café Français, à Pézenas; Poisson et Ménard, à Chavagnes; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; Vancouyghem, à Lille.

Autre solution juste du problème n° 405 : M. le Ct T, à Nancy.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



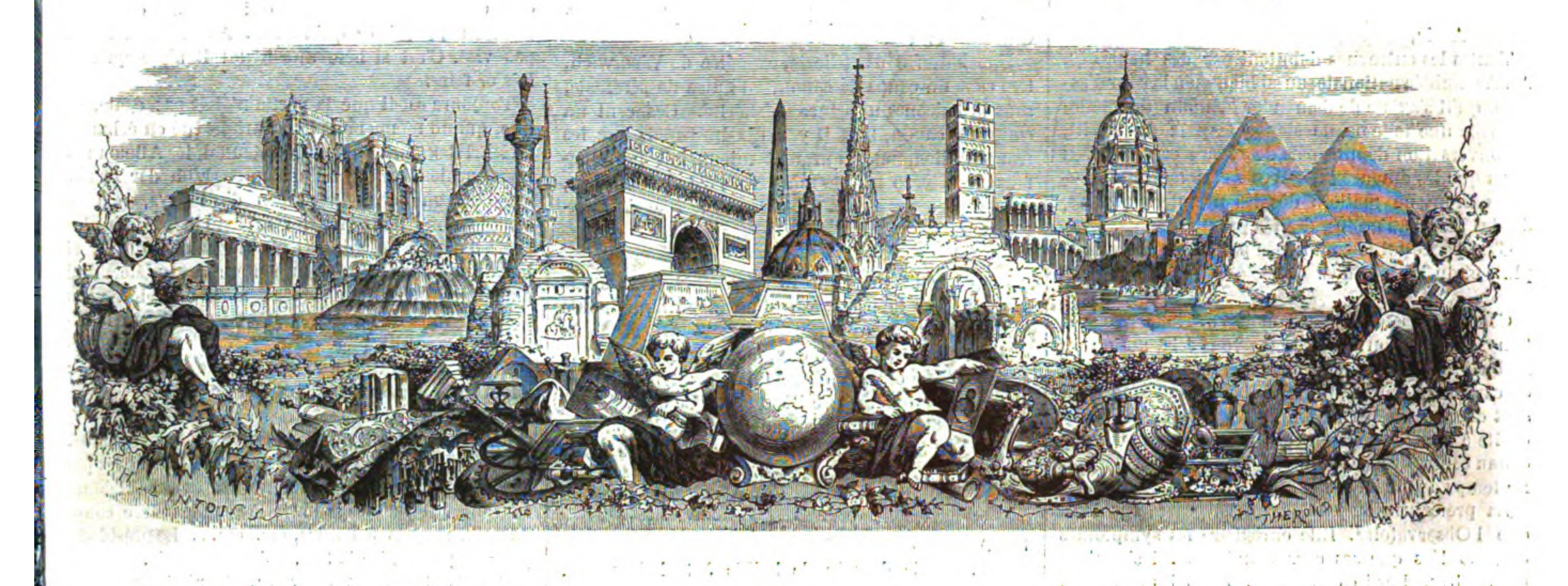
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Pour les romanciers d'à présent, la grandeur, c'est l'énormité.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 781. — 30 Mars 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

PARIS. — Le dimanche des Rameaux à l'église Saint-Sulpice.

COURRIER DE PARIS

LETTRES A UNE PROVINCIALE

Paris, 27 mars 1872.

Amie,

Toutes les entrevues débutent par des banalités. A l'Assemblée nationale, aussi bien qu'à la cour d'assises, qu'il s'agisse de demander la main de mademoiselle une telle ou de signer la paix de Tilsitt, la conversation débute par des lieux communs. Il n'y a que les amoureux, — ces sages méconnus, — qui entrent en matière dès les premiers regards, dès les premiers gestes, dès les premiers mots.

C'est pourquoi je commence par vous parler de la pluie et du beau temps.

Ce qui se passe ne s'est jamais vu. Nous avons le temps de la saison! Comprenez-vous cela, amie : les giboulées de mars qui tombent en mars, comme mars en carême? L'Observatoire, qui n'y comprend rien, s'est déclaré en permanence. Le baromètre va de droite à gauche, puis au centre, puis du centre gauche au centre droit, il monte, descend, se trémousse... Le temps a peine à le suivre.

La préfecture de police n'ouvre pas moins l'œil que l'Observatoire. Elle enregistre les symptômes de giboulées que ses correspondants lui signalent de Londres, Berlin et Genève. Dans les meetings, on se glorifie d'avoir fait fusiller ceux-ci et ceux-là; on se pourlèche à la pensée d'en faire égorger d'autres. Vermesch et Gustave Wurth mettent autant de coquetterie à énumérer leurs crimes, que Lovelace et Don Juan à raconter leurs bonnes fortunes. Je parie qu'ils en inventent.

Giboulées au Nord, giboulées au Midi.

Dans les intérieurs bordelais, les canons remplacent les pianos à queue. Cela demande moins de soins, ne se désaccorde jamais, et est d'un doigter beaucoup plus simple. — A Marseille, les soldats ont ordre de ne sortir que par groupe de sept ou huit. — A Lyon, giboulées; à Toulon, giboulées.

A Leipsick, Liebknecht, un communiste de la variété saxonne, émet cette proposition : — « Tourner les lois, ce n'est pas les violer. C'est agir comme un habile général qui tourne les positions ennemies.

Giboulées,... giboulées dans toutes les cervelles.

A Puteaux, une jeune fille jette de l'acide nitrique au visage d'une juive qu'elle ne connaît que de vue, mais dont la beauté l'exaspère. — « Avant de « la rencontrer, je me croyais jolie. Maintenant, je « ne puis plus me regarder sans dégoût. » — Et cela a suffi à cette enfant pour la déterminer à défigurer, à aveugler, à tuer peut-être une femme qui ne lui a fait aucun mal, qu'elle a seulement vue passer.

Giboulées dans les cœurs, dans les cervelles, dans les consciences. Charenton et Mazas, comme deux taches d'huile, s'étalent chaque jour davantage. Autour d'eux grandit le cercle fatal qui encrasse le monde.

Une grêle de pierres, de sous, d'œufs... rouges, cela va sans dire, a assailli le professeur Dolbeau, le jour de l'ouverture de son cours de pathologie, à l'amphithéâtre. Même orage le surlendemain. Total : suspension du cours pendant six semaines.

Vous avez tort de vous croiser les bras, messieurs les étudiants en médecine. On vous taille de la besogne. Vous aurez fort à faire avant peu. Mais vous vous abandonnez à la contagion, et, loin de nous protéger, vous nous laissez envahir. Que votre rôle serait beau, si vous vous donniez tout entiers à la science! Comment se fait-il que vous, qui devriez isoler l'homme de ses opinions et ne voir en lui qu'un corps à défendre, vous soyez plus turbulents que vos frères de l'Ecole de droit, qui, eux, remuent les idées qui vous grisent, et n'étudient de l'homme que la pensée? Est-ce donc que vous n'aimez pas la science, que vous n'aimez pas l'humanité, et ne voyez dans la médecine qu'un métier plus ou moins lucratif? Si cela est, je vous plains. Votre science, la plus féconde, la plus noble de toutes lorsqu'elle germe dans un esprit large et droit, devient la plus dissolvante et la plus fatale lorsqu'elle croupit dans un cerveau étroit.

Les anniversaires séditieux se succèdent avec une rapidité vertigineuse.

Le 16, naissance du prince impérial; pèlerinages à Chislehurts, etc.

Une batterie d'artillerie, expédiée de Woolwich, tire cent un coups de canon, en guise de sérénade, sous le balcon du prince déshérité. Ces cent un coups de canon, tirés il y a dix-huit mois sur les troupes allemandes, auraient mieux fait notre affaire. — « Trop tard le tonnerre, » s'écriait Jupiter, dans *Orphée aux enfers*. C'est encore le mot de la situation.

Dans la nuit du 17 au 18 mars 1871, l'Observatoire signale le passage « d'un magnifique bolide « dont la trajectoire paraissait fort rapprochée de la « terre. Le corps lumineux, de la grosseur apparente d'une orange, cheminait assez lentement et « présentait une lumière étincelante. Ce qu'il y avait « de très-digne de remarque dans le phénomène, « c'est que *le bolide laissait derrière lui une immense « traînée lumineuse d'un rouge presque sombre, longtemps « persistante, de manière qu'elle embrassait une grande « partie de l'horizon céleste.* » (*Moniteur* du 18 mars 1871.)

Le 18, le lendemain, le bolide à traînée rouge, sombre et persistante, nous tombait sur les épaules et éclatait dans Paris : la Commune venait de naître. L'enfant, pour se faire la main, assassinait deux généraux.

Je me garderai bien de vous donner à savourer tous ces honteux, tous ces douloureux souvenirs. Les journaux en sont pleins. Vous pouvez vous y reporter, amie, si le cœur vous en dit. Nous recommençons, en les lisant, l'année sinistre. Si cela nous faisait réfléchir! Nos cervelles ne peuvent pas suffire à cette besogne. Parlons plutôt de la foire aux jambons.

Après avoir trôné sur le parvis Notre-Dame, au temps jadis, dernièrement encore boulevard Bourdon, elle tient ses grasses assises boulevard Richard-Lenoir, mardi, mercredi et jeudi saints. C'est là que MM. les apôtres du boudin de carême iront faire leurs provisions pour le vendredi.

Il faut que vous sachiez, amie, à quel point nous devenons audacieux, logiques et intelligents. Aimez-vous l'opposition? On en a mis partout.

Vous vous rappelez cet athée qui donnait à Dieu cinq minutes, montre en main, pour le foudroyer? Comparez donc cet inoffensif fanfaron à l'ex-général E..., affirmant ainsi ses convictions : « Si Dieu « existait, je le ferais fusiller! » Le cœur, à bout de colère, se sent pris de pitié pour de tels malheureux.

C'est le boudin aux lèvres que les athées contemporains défieront Dieu, vendredi saint.

Quel courage, n'est-ce pas? et que le Créateur sera... contrarié, lorsqu'il verra les archipetits, petits, petits-fils de Nabuchodonosor, les Balthasar contemporains faire gras! Je doute cependant qu'il prenne la peine de tracer sur le mur de leur cabinet particulier le moindre mot hébreu-samaritain. Et si Daniel est appelé pendant l'orgie de charcuterie à laquelle vont se livrer les apôtres du boudin de carême, s'il est consulté, je crois qu'il se contentera de hausser les épaules. Entre la poire et le fromage, fiers de n'être pas foudroyés, ils se glorifieront et diront peut-être : « Dieu n'a pas osé! »

Lorsqu'ils adoraient la déesse Raison sous les traits d'une belle fille, vos grands-pères adressaient inconsciemment leurs remerciements au Créateur. Ils étaient moins... nabuchodonosorisés que vous. Mais le *boudin sacré*, emblème de la liberté de conscience, non..., c'est trop fort!...

Si vous aviez été à Paris, amie, vous auriez assurément passé bien des heures, cette semaine, à l'Ecole des Beaux-Arts. Les œuvres d'Henri Regnault y étaient exposées. La foule se sentait à la fois émerveillée et attendrie.

Lorsque messieurs les Allemands ont obtenu ce beau triomphe de nous le tuer, Regnault avait vingt-sept ans. Qui a commis le meurtre? on ne le saura jamais. Est-il mort depuis, ou vit-il heureux dans sa famille, celui qui l'a frappé? Pourrit-il dans la terre française, ou déshonore-t-il notre pauvre Alsace, notre malheureuse Lorraine? Peut-être est-ce un étudiant frais et rose, qui verserait de belles larmes s'il savait ce qu'il a fait. Assurément il n'a pas visé. C'est si bête une balle! il n'y a qu'à la laisser faire.

Toujours est-il que la partie n'était pas égale, et que, quand même nous leur aurions tué en échange d'Henri Regnault quelque Manteuffel, les Allemands nous auraient encore redu bien des Von der Tham.

Quand on débat la rançon d'un pays, cela ne compte donc pour rien les maîtres assassinés, les chefs-d'œuvre détruits! Il n'y a pas de rançon, si lourde qu'elle soit, qu'un nombre indéterminé d'hommes ne puisse solder; mais combien vous mettriez-vous d'Allemands pour nous payer le génie de Regnault?

Théophile Gautier a résumé sa vie en une ligne : « Il a commencé en génie et fini en héros! »

L'Assemblée nationale va prendre ses vacances. Elle en a bon besoin, et nous aussi. Vous n'avez pas oublié les giboulées parlementaires des onze et douze courants? Il y a eu ces jours-là grande marée, coups de vent, rappels à l'ordre, etc., etc... Le président, pour ne pas perdre la tête, a dû se couvrir.

Depuis, le budget est venu. Sa réfrigérante influence s'est fait sentir. Dans les cerveaux les plus fougueux, voyez-vous, amie, quatre pages de chiffres valent huit livres de plomb.

Messieurs les députes n'avaient d'ailleurs à espérer aucune de ces bienfaisantes concessions si propices aux réélections. Pas le plus petit chemin de fer, la plus modeste école, la moindre route départementale, la plus misérable chapelle à se mettre sous la dent, jusqu'à la session prochaine. On ne marchande pas la misère. Le budget s'enlève au pas de course. Les subventions théâtrales ont seules soulevé une discussion dont je vous parlerai plus loin.

Le règlement a été discuté, interprété, invoqué, retourné de toutes les façons pendant l'orage. Je profite d'une accalmie pour résumer à votre intention le code pénal parlementaire. A l'avenir, vous en ferez vous-même l'application.

— Toute interruption, toute personnalité, tous applaudissements et signes d'improbation sont interdits. Ils entraînent le *rappel à l'ordre*.

— Tout représentant qui, dans l'espace de trente jours, aura été rappelé deux fois à l'ordre, est *rappelé à l'ordre avec inscription au procès-verbal*.

— *La censure simple* est prononcée contre tout membre :

Qui ne s'est pas soumis après le rappel à l'ordre avec inscription au procès-verbal;

Qui aura encouru trois fois en trente jours le rappel à l'ordre;

Qui aura donné le signal du tumulte;

Qui aura injurié ou provoqué ses collègues.

— *La censure avec exclusion temporaire* entraîne l'éloignement immédiat et l'exclusion pendant trois séances. Si le membre exclu refuse de sortir, le président lève la séance. S'il rentre indûment, le président le fait arrêter et conduire dans un local préparé à cet effet, où il garde les arrêts pendant trois jours.

La censure simple ou avec exclusion temporaire entraîne la *retenue de quinze jours* d'indemnité et l'impression de 1,000 exemplaires aux frais du représentant, de l'extrait du procès-verbal mentionnant la censure. Ces affiches sont apposées dans toutes les communes du département par lequel le représentant est élu.

En cas de tumulte, après deux avertissements, le président se couvre et suspend la séance pendant une demi-heure. Si le tumulte persiste, le président prononce la clôture de la discussion et procède au vote.

Enfin, *en cas de delit*, l'Assemblée est saisie de l'affaire séance tenante. Le représentant est admis à s'expliquer, après quoi il se rend aux arrêts. Un ce

de résistance de sa part, le président lève la séance. Le bureau informe le procureur général qu'un délit vient d'être commis dans l'intérieur du palais.

Et maintenant, amie, vous en savez sur la question presque aussi long que M. Grévy lui-même.

Saint-Cloud désespère. A peine y compte-t-on vingt maisons intactes. Pour relever tant de ruines, la bienfaisance gouvernementale, départementale, municipale et privée seraient insuffisantes; aussi est-il de plus en plus question de lui créer des ressources abondantes, en l'autorisant à ouvrir un établissement de jeux digne de rivaliser avec Bade, Hombourg, Wiesbaden et Ems.

Il arrive souvent que deux poisons se neutralisent; l'effet sera le même. Le jeu relèvera ce que le pillage a abattu.

Il faut que je vous conte, amie, comment, en 1580, S. E. le cardinal de Mazarin, — un faquin si l'on veut, mais un rusé compère, — acheta le château et le parc de Saint-Cloud pour *cinquante mille écus*.

Louis XIV désirait en faire présent à son frère, Philippe de France, duc d'Orléans. M. Hervard, riche financier, qui en était alors propriétaire, y tenait beaucoup. Il l'avait embelli, avait agrandi le parc, construit de nouveaux bâtiments et orné les appartements avec un luxe princier.

— Du moment que Votre Majesté désire Saint-Cloud, avait dit Mazarin, Elle l'aura. Je me fais fort de le lui procurer à un prix avantageux. »

Le lendemain, le ministre manda près de lui M. Hervard.

— « Approchez, monsieur, lui dit-il fort rudement. J'en apprends de belles sur votre compte.

— Sur mon compte?... Et de quoi suis-je donc accusé, monseigneur?

— Vous paraissez oublier, monsieur, combien le roi aime son peuple. De ce qu'il voit sans déplaisir ceux auxquels il a confié la perception des charges et revenus publics faire à ce propos d'honnêtes bénéfices, il ne s'en suit pas qu'il permette la rapine.

— Je vous jure!...

— La misère est grande dans Paris, et c'est un scandale qui irrite à juste titre les malheureux, que ce luxe indécent affiché par certains de nos fermiers. Je vous le dis tout net, le roi est fort mécontent des dépenses scandaleuses que vous faites à Saint-Cloud. Vous ne sauriez suffire à tant de frais, sans le secours de bénéfices peu édifiants. »

M. Hervard, atterré par cette attaque imprévue, jura ses grands dieux qu'on se méprenait fort sur la valeur de sa propriété; que l'immeuble et ses embellissements ne lui revenaient pas à plus de cent mille francs, et qu'il fournirait au besoin, à l'appui de son dire, et le contrat d'acquisition et les mémoires de ses ouvriers.

Mazarin s'adoucit, feignit d'accepter cette déclaration pour véritable et promit de tout faire pour apaiser le roi. Il y parvint sans peine et peu de jours après Louis XIV, ayant rencontré M. Hervard, daigna lui adresser en passant un signe de tête plein de bienveillance. Le cœur du financier se gonfla d'espoir.

Pendant trois mois, Mazarin combla de prévenances le propriétaire de Saint-Cloud, voulant, lui disait-il, se faire pardonner la vivacité de son accueil. Lorsqu'il le vit au point où il avait à cœur de l'amener, il lui fit part des vues du roi sur son château.

— « Je vous donne avec joie cette nouvelle, monsieur, car je vous veux beaucoup de bien. Voilà un coup de fortune inespéré. Vous satisfaites un désir de Sa Majesté et vous êtes agréable à Monsieur. Sans compter que vous serez grassement indemnisé, et que votre situation à la cour en sera augmentée de beaucoup. »

M. Hervard aimait fort Saint-Cloud; c'est à regret qu'il céda. Louis XIV le récompensa à distance, en lui adressant un second sourire plein de promesses, c'était à la fois des arrhes et un remerciement. Le contrat ne tarda pas à être dressé. En voyant le prix de sa propriété fixé à cinquante mille écus, le financier se récria.

— « Prenez garde, monsieur, lui dit Mazarin. Sa Majesté pourrait supposer que vous la dupiez lorsque vous parliez de la modicité de vos bénéfices et du peu de valeur de Saint-Cloud. En vous offrant 50 mille écus, le roi vous donne un tiers en plus du prix de votre acquisition. Suis-je dans l'erreur? M'auriez-vous trompé?... »

M. Hervard comprit qu'il était joué. Il signa. Saint-Cloud fut donc acquis pour cent-cinquante mille francs.

Toutefois, ayant appris de quelle ruse le pauvre financier avait été victime, Louis XIV lui fit remettre, au grand désespoir de Mazarin, une somme de cinquante mille francs et lui accorda une charge nouvelle. Le traitant sut si bien en profiter, qu'il devint peu de temps après contrôleur général des finances.

Saint-Cloud resta à la branche d'Orléans jusqu'en 1782, époque à laquelle Marie-Antoinette en fit l'acquisition.

L'Assemblée nationale a discuté le chapitre du budget relatif aux subventions théâtrales. Jamais bidets de foire n'ont été traités avec plus de mépris que les artistes et les compositeurs de musique. M. Raudot, M. le comte Jaubert et M. Alfred Dupont ont été d'un féroce achevé.

— « Je conçois parfaitement que les villes fassent des sacrifices pour leurs théâtres, mais je ne conçois pas que l'Etat fasse des sacrifices pour un théâtre particulier, a dit M. Raudot. Pourquoi ne donnerait-on pas de subvention aux théâtres de Lyon, Bordeaux, Marseille et Toulon? »

La raison en est fort simple, monsieur Raudot : c'est que le public à Lyon, Bordeaux, Marseille, etc., est trop peu nombreux pour soutenir des théâtres qui monteraient des pièces nouvelles; qu'il faut renouveler incessamment le répertoire; qu'un auteur ne livrera pas un ouvrage important à une administration qui ne pourra pas lui assurer plus de trois ou quatre représentations, en cas de succès, deux ou trois cents francs de droits, au lieu de trente à cinquante mille. Garantiriez-vous trois cents représentations de la famille Benoiton à Lyon, Chartres ou Marseille? En supprimant les subventions, vous supprimez les grands théâtres, et, à plus forte raison, supprimerez-vous les auteurs si vous supprimez le public. Nous avons vu Meyerbeer et Rossini adopter la France; vous forcerez Gounod et Félicien David à s'expatrier.

Pourquoi ne dites-vous pas aussi à la ville de Paris de se charger du Louvre? Pourquoi ne morcelez-vous pas tous nos musées? Soyez logique.

Il s'agit de soutenir l'art, monsieur Raudot, l'art, cette dernière consolation qui nous reste, et non pas de faire un Barnum du préfet de la Seine.

M. le comte Jaubert, nous comparant à la Cigale de La Fontaine, s'écrie à son tour : — « La France est en deuil de l'Alsace et de la Lorraine; villes et campagnes, nous nous trouvons fort dépourvues. Ce n'est, messieurs, *la saison* ni de chanter à outrance, ni de danser. »

Faut-il donc à la perte de l'Alsace et de la Lorraine ajouter volontairement celle de notre suprématie artistique? C'est la voix de Gluck, d'Hérold, d'Auber, de Gounod, celle de Boïeldieu, de F. David, d'Ambroise Thomas, que vous cherchez à couvrir de la vôtre. Y avez-vous pensé?

Vous ne cessez de nous dire que la province ne doit pas payer les plaisirs de Paris. En vérité, cela est enfantin. Où prenez-vous le répertoire que vous jouez? Qui forme les artistes que vous applaudissez? La notoriété de Bourges suffira-t-elle à délivrer à la Patti le brevet de célébrité qu'elle nous demande et que nous lui assurons? Croyez-vous, monsieur Raudot, qu'Augier et Dumas seront friands d'écrire *la Cigué* et *le Demi-Monde* pour Auxerre? Supprimer les subventions, c'était supprimer les grands théâtres de Paris au profit des bouges lyriques. Les Auxerrois n'avaient plus à attendre que des insanités morbides, interprétées par des commis voyageurs dramatiques, ou la littérature du cru, que vous n'avez jamais osé affronter, bien qu'elle fût de tous temps à votre disposition.

Voyons, monsieur Raudot, causons sérieusement. Croyez-vous qu'Auber, né à Caen, eût composé à Caen *la Muette* pour Caen, et eût pu l'y faire représenter? Que Jules Sandeau eût écrit à Niort, pour Niort, *Mademoiselle de la Seiglière?* Que Faure se fût formé à Rouen et Mme Carvalho à Châteauroux, avec cette unique perspective de charmer Rouen et Châteauroux? Vous-même, monsieur Raudot, n'avez-vous pas déserté Auxerre, dont le conseil municipal vous a paru insuffisant?

M. Alfred Dupont, qui n'avait que parcouru le budget des Beaux-Arts, a combattu le budget des Beaux-Arts. Il annonce qu'il va improviser.

L'honorable représentant du Nord demande, comme ses prédécesseurs, la suppression de toutes les subventions accordées aux théâtres lyriques et au Conservatoire. Mort à la musique! On peut en faire à bien meilleur compte. Qu'on en fasse.

— « On nous parle de maintenir l'art sérieux. « Eh bien, il est au Français... et à l'Odéon, — « qui encourage les débuts des jeunes auteurs. » (Saluez, Ruy Blas!) *Les Huguenots* et *Guillaume Tell*, Gluck, Beethoven et Mozart ne sont pas assez sérieux pour M. Dupont. Que lui faut-il donc à M. Dupont? La *Marseillaise*, peut-être? Il ne veut pas de cet énorme crédit destiné à rémunérer *des danseuses* et *des artistes à qui* l'on attribue des *salaires* supérieurs à ceux des premiers fonctionnaires de la France. C'est que, permettez-moi de vous le dire, monsieur Dupont, un de nos premiers fonctionnaires, fût-ce vous, venant à mourir, nous trouvons trente mille hommes pour le remplacer. Voyez ce qui se passe pour le trône et la chaise curule de France. Ce ne sont pas les prétendants qui nous font défaut. Mais que Mme Carvalho, que Faure ou Adelina Patti nous échappent, personne ne les remplacera..., pas même vous..., soit dit sans vous offenser.

Et pendant que M. Raudot, M. le comte Jaubert et M. Alfred Dupont marchandaient à nos théâtres leurs subventions ordinaires, les Allemands allouaient 180,000 fr. au théâtre de Strasbourg et le créaient théâtre impérial.

Je ne dois pas oublier que nous sommes en semaine sainte, et je ne l'oublie pas, croyez-le bien. J'ai même un renseignement religieux à vous demander.

Autrefois, le quatrième dimanche de carême s'appelait à Rome *le dimanche de la rose*. Ce jour-là, le pape bénissait une rose qu'il envoyait à quelque souverain, souveraine, ou président de république. Il importait peu qu'elle arrivât fraîche; car, en 1737, Marie Leczinska la reçut le 30 novembre.

Si l'usage subsiste, l'embarras de Pie IX doit être grand. A qui offrira-t-il la rose bénite?

Il ne peut l'envoyer ni à l'empereur d'Allemagne, luthérien; ni à l'empereur de Russie, ni au roi de Grèce, schismatiques; ni à la reine d'Angleterre, protestante; ni au roi d'Italie, ni au roi d'Espagne, excommuniés; ni à la Suisse, huguenote; ni à M. Thiers, quoique fils aîné de l'Eglise, après la séance du 22 mars; ni au Sultan, mahométan. La Suède et la Hollande sont aux trois quarts protestantes, le Danemark aussi... La rose restera-t-elle au rosier?

Au revoir, amie. Croyez à mon respectueux attachement.

PIERRE LE HESTRE.

Les legs de lord Hertford se distribuent en ce moment. L'un d'eux attribue, dit-on, une somme de cent mille francs à la création d'une maison de refuge pour les animaux indigents, chiens errants, etc... Lord Hertford et son successeur, sir Richard Wallace, ont prodigué les secours et les dons intelligents en France. J'aurais mauvaise grâce à critiquer une fantaisie aussi louable, après tout, que celle qui nous est signalée.

Toutefois, quelque pitié que m'inspirent les chiens à trois pattes, les perroquets goutteux et les chats hystériques, en lisant les quelques lignes suivantes, je me suis demandé, je l'avoue, si l'heure était enfin venue de songer à eux.

« Les mariniers ont ramené le corps d'un individu paraissant âgé d'une cinquantaine d'années « et revêtu de misérables haillons. On trouva sur « lui un simple papier roulé sur lequel on parvint « à déchiffrer ces mots : « Je me noie par misère et « désespoir. Signé : Laurent Dumortier. »

Cette phrase si brève, si simple, si terrible, m'a fait froid au cœur. N'oublions pas ce cri sinistre. Ils sont peu nombreux ceux qui se réfugient dans la mort pour échapper à la misère; ils sont innombrables ceux qui écoutent les conseils du désespoir.



LES ŒUFS DE PAQUES. — (Dessin de M. Bague.)



SALON DE 1872. — Le dernier délai. — Arrivée des tableaux au Palais de l'Industrie dans la soirée du 23 mars. — (Dessin de M. Lix.)

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

(Voir la 1re page)

Après les jours sanglants de la Commune, après les scènes lugubres dont l'église de Saint-Sulpice a été le théâtre, la procession des rameaux a eu, cette année, une valeur inaccoutumée pour le clergé et pour les fidèles.

Reviendrons-nous ici sur les origines de la fête? Non, le sujet a été par trop traité déjà. Disons seulement que parmi les solennités religieuses, il n'en est point à Paris de plus populaire, même pour les indifférents.

Tel sceptique qui n'entre jamais à l'église respectera la branche de buis bénit fixée au-dessus de son foyer. Certaines administrations se mettent aussi sous la protection de sa modeste verdure. Pendant quelques jours, les chevaux d'omnibus la portent en guise de plumet et les bateaux à vapeur de la Seine en parent leur gaillard d'avant. Ce rameau vert semble mieux parler aux âmes que tout autre symbole sacré, — peut-être parce qu'il frappe mieux les yeux, sans doute aussi parce qu'il leur annonce les beaux jours après les frimas.

L'espoir est comme le chagrin; il fait beaucoup de dévots à certaines heures.

L'ŒUF DE PAQUES

(Voir page 196)

Les cloches nous sont revenues et sonnent à toute volée là-haut, dans le vieux clocher.

Le chérubin qui leur a servi d'escorte ne borne point là ses bons offices. Armé du marteau du sonneur, il casse l'œuf traditionnel d'où s'échappe une avalanche de jouets, au grand ravissement de la galerie enfantine.

Plus bas, la troupe des fidèles s'engouffre sous le porche de l'église, qui sera trop étroite pour contenir tous ceux qui fêtent le saint jour. Pendant que ceux-ci entrent, d'autres sortent après avoir entendu la messe basse. Au premier rang, voici une jeune fille sérieuse et souriante à la fois. Elle tient son livre à la main; son air est recueilli, et ses yeux paraissent éviter ceux du jeune homme qui la suit avec un intérêt si marqué. Il a l'air de lui parler doucement et lui demande sans doute quel jour ils reprendront cette route en habits de noces.

C'est qu'avec la fête de Pâques les mariages se multiplient comme la verdure nouvelle.

LES APPRÊTS DU SALON DE 1872

(Voir page 197)

C'est le 16 mars que le Palais de l'Industrie a vu arriver les premiers envois destinés à l'exposition de peinture. L'inscription a commencé par une grande toile partie de Metz. Il était impossible de mieux débuter.

Depuis de longues années, Metz avait, comme Strasbourg, sa vie artistique. Les verrières et les fusains des deux Maréchal, les batailles de Devilly, les fleurs de Faivre et de Paigné, les paysages au pastel de Rolland, les sépias de Peltier et les statues de Pètre témoignaient jadis de la variété des talents de cette petite école restée en dehors du grand centre d'attraction, mais s'y présentant à chaque occasion. Il est facile de s'en rendre compte en dénombrant sur nos livrets des salons précédents les peintres originaires de la Moselle. Je ne parle que du plus connu d'entre eux, d'Yvon, qui abandonna de bonne heure Sierck, son pays natal.

Pour en revenir à l'exposition de 1872, tout annonce qu'elle ne sera pas moins brillante que ses devancières. M. Courbet même ne lui fera point défaut.

Les opérations du jury ont dû commencer le 23; l'ouverture est fixée au 1er mai.

LE PORTRAIT

HISTOIRE VRAIE

I

L'armée française venait d'être battue sous Orléans. La débandade avait commencé, terrible, hagarde, n'écoutant plus ni les cris des officiers aux appels éplorés, ni la voix de la conscience gourmandant la lâcheté des fuyards.

Une effroyable chose que le *sauve-qui-peut!* si admirablement décrit par le poëte :

Sauve qui peut! affront! horreur! Toutes les bouches
Criaient, à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles ..

C'était bien cela. Toutes les déroutes, hélas! se ressemblent horriblement.

Derrière nos bataillons en débâcle, les Prussiens s'avançaient méthodiques et impassibles, usinant la guerre, butinant à petites journées, dévalisant, selon la formule.

Ils arrivèrent ainsi dans un village de Sologne.

Le village était désert.

Les paysans effarés s'étaient sauvés, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient pu charger sur leur dos.

Les uhlans se répandirent dans les rues pour fouiller les maisons et ramasser les épaves.

Parmi eux, se distinguait, par son ardeur à la curée, le brigadier Wilhem, un brave gars, ma foi!

Bien planté sur sa selle, fier de ses vingt-cinq ans, il caracolait superbement, quand soudain une balle vint siffler à son oreille.

Le brigadier Wilhem leva vivement la tête. A cent cinquante pas de lui, sur la place déserte, se tenait debout un vieillard aux longues moustaches grises. Le seul habitant qui fût resté.

Le vieillard était coiffé d'un vieux bonnet de police, un ruban rouge maculé ponctuait sa vareuse râpée. A la main, il tenait le fusil avec lequel il venait de faire feu, un vieux fusil à pierre qu'il était en train de recharger...

Le brigadier Wilhem pique des deux, et, comme il avait à l'école appris assez de français pour se faire entendre :

— C'est toi, bandit, qui viens de tirer sur moi?

— C'est moi qui défends ma maison, que vous ne pillerez qu'après m'avoir tué... Aussi vrai que je m'appelle Jérôme Bontemps et que j'ai été sergent dans la grande armée, dans un temps où c'était vous qui fuyiez devant la France. Car j'y ai été aussi jadis, moi, dans votre pays...

— Impertinent...

— Voleur! si tu...

Le vieux Jérôme n'eut pas le temps d'achever, un coup de sabre lui avait fendu le crâne en deux.

Il tomba.

Le brigadier Wilhem, étant descendu de son beau cheval, repoussa du pied le cadavre qui barrait la porte et pénétra dans la chaumière.

Le triste butin...

Rien que quelques meubles de bois blanc qu'il casse en manière de passe-temps. Pas même un coucou!...

Il lui fallait un trophée pourtant.

Mais là, dans la seconde chambre, ce portrait pendu à la muraille...

La peinture était grossière, mais on devinait que la ressemblance avait dû être d'une fidélité rare.

C'était le vieux Jérôme Bontemps dans son uniforme de sergent de la garde.

Le brigadier Wilhem eut un sourire qui ressemblait à une grimace, tira du fourreau son sabre où le sang n'était pas encore sec, découpa la toile qui craquait de toute part, la roula soigneusement, la glissa dans ses fontes et partit... pour continuer ses exploits et ses inventaires.

II

Ce fut un beau jour pour le hameau de Poméranie, où le brigadier Wilhem était né, que le jour où il revint triomphant de la guerre!

On était venu à sa rencontre sur la route. Toutes les mains serraient sa main. Il fallut vider bien des verres de bière blonde et mousseuse avant d'arriver à la maison maternelle. Aussi le brigadier Wilhem était-il singulièrement excité quand il frappa à la porte.

A l'intérieur de la maison, deux femmes, la mère et l'aïeule, par qui Wilhem avait été élevé, et qui composaient toute sa famille.

Il entra radieux.

— Bonjour, mère!

— Bonjour, grand maman!

Et d'échanger des baisers.....

Puis il se met à raconter ses campagnes... La bière lui avait si bien délié la langue! Comme de raison, dans le récit il n'eut garde d'omettre l'aventure du vieux sergent de Sologne.

L'aïeule écoutait avec des yeux étranges.

Wilhem contait toujours. Et comme il achevait son récit :

— Parbleu!... fit-il, il faut que je vous montre la figure de ce vieil enragé... Je l'ai rapportée comme souvenir de cet exploit.

Ce disant, il déroulait le portrait du sergent de la garde.

— Tenez!... regardez-moi ça... Une crâne tête, d'ailleurs... Le bonhomme devait être un fier lapin dans son temps...

Les deux femmes s'étaient penchées; quand tout à coup l'aïeule saisissant violemment le bras de l'autre et montrant du doigt Wilhem :

— Le malheureux!... il a assassiné ton père!...

PIERRE VÉRON.

LE MOINE DE SÉNANQUE

NOUVELLE

(Suite)

Un nuage me passa devant les yeux, mais la conscience du danger que courait Marie me rendit bientôt toute ma présence d'esprit.

Le capitaine s'était arrêté sur le seuil de la chambre, nous considérant tour à tour, sa femme et moi, comme un homme qui se croit le jouet d'un rêve.

Je fis quelques pas vers lui; un éclair brilla dans ses yeux :

— « Les misérables! c'était donc vrai! » s'écria-t-il; et instinctivement il fit un mouvement pour saisir son sabre; mais aussitôt son visage s'empourpra, ses yeux se voilèrent, il chancela, battit l'air de ses bras et, poussant un grand cri, il roula sur le parquet.

Il était mort!...

. . . .

Le moine, vaincu par l'émotion, s'arrêta pour étancher les grosses gouttes de sueurs qui inondaient son visage.

Moi-même je me sentais sous le coup d'une impression extraordinaire. Ce n'était point, à coup sûr, le premier récit d'un amour malheureux que j'entendisse, mais aucun ne m'avait encore ému de cette façon. Je n'avais jamais, il est vrai, entendu une pareille confidence de la bouche d'un moine, et celle-ci empruntait encore, si j'ose parler ainsi, un surcroît d'étrangeté à la nature du lieu, aux grands arbres, aux rochers qui me semblaient prendre vie pour l'entendre.

Après un long silence mon ami reprit :

Le médecin constatata que M. de Vernay avait succombé à la rupture d'un vaisseau intérieur.

La nouvelle de sa mort causa une espèce de stupeur dans le régiment, où il était universellement aimé.

Le lendemain, j'avais vieilli de dix années, mais il n'est venu à la pensée d'aucun de vous que je sache, si j'en excepte toutefois le capitaine Lucot, qu'il

pouvait y avoir quelque relation entre le changement qui venait de s'opérer dans ma personne et la mort subite de M. de Vernay. Je poussai d'ailleurs la précaution jusqu'à simuler une maladie qui devait couper court à toutes les remarques.

Je ne revis pas Mme de Vernay, qui avait quitté Lyon le lendemain même de l'enterrement de son mari, pour retourner dans sa famille.

Sur ces entrefaites, la guerre d'Italie éclata. Mon régiment fut désigné pour faire partie de l'expédition.

Je ne te ferai pas le récit de la campagne. Tu y étais et tu en connais aussi bien que moi les moindres incidents; d'ailleurs, c'est mon histoire que je t'ai promise et non pas celle de notre armée.

La veille de Solferino, je venais de m'endormir; je fis un rêve affreux. Le capitaine de Vernay m'apparut tel que je l'avais vu la nuit même de sa mort, le visage pâle, l'œil en feu, la main sur la garde de son sabre.

Il s'approcha de mon lit, et se penchant sur moi :

— Je t'attends demain, me dit-il d'une voix sourde.

Je me réveillai en sursaut; mais souriant de mon effroi, je ne tardai pas à me rendormir.

Une seconde fois je revis le capitaine, mais il n'était plus seul, et après m'avoir répété les mêmes mots : « Je t'attends demain! » d'un geste il me montra à quelques pas de lui le fantôme d'une femme éplorée. Je frémis de terreur, je venais de reconnaître Marie, Marie enveloppée d'un voile noir, qui ne laissait voir qu'une partie de son visage, pâle comme un linceul. Elle était agenouillée auprès d'un homme étendu, et perdant tout son sang par une blessure béante, et, tout en priant, elle effeuillait des roses sur le visage du blessé. Et, chose étrange! à mesure que les feuilles tombaient de ses doigts, je sentais l'impression de leur contact sur mon propre visage.

Cet homme étendu sans vie... c'était moi!...

Lorsque je me réveillai de nouveau, la nuit était profonde. J'écoutai, tout reposait autour de moi; on entendait seulement, à de rares intervalles, le hennissement d'un cheval ou le bruit éloigné d'une patrouille.

Je ne crois pas être superstitieux, et cependant l'impression que je ressentis à la suite de ce double rêve fut telle que l'idée que je serais tué le jour même ne sortit plus de ma pensée.

Je passai le reste de la nuit à écrire à mon père, une lettre qui, par bonheur, ne lui parvint pas. Il n'eût pu s'empêcher de penser que j'étais devenu fou.

A trois heures, la diane sonna; le régiment monta à cheval et partit pour prendre position sur la route de Castiglione à Goïto. Je reçus l'ordre d'aller, avec quelques chasseurs, me placer en vedette dans un chemin par lequel on supposait que l'ennemi pouvait venir.

Bientôt le bruit du canon m'apprit que la bataille était engagée. J'avais porté mes hommes de façon à observer le plus loin possible du côté du Mincio. Confiant sur leur vigilance, je descendis de cheval. Je m'assis un peu à l'écart sur un éclat de rocher.

Le soleil montait rapidement à l'horizon; bientôt, il darda sur nous ses rayons brûlants. Le lieu où je me trouvais était complétement découvert; pas un arbre, pas une roche sous laquelle mes hommes et moi nous pussions nous abriter.

La chaleur devint bientôt intolérable; j'eus soif, et je m'aperçus alors que, dans ma préoccupation, j'avais oublié le matin de faire remplir ma gourde. J'appelai mon ordonnance, pour qu'il cherchât si dans les environs il n'y aurait pas un ruisseau, une source. Il revint sans avoir trouvé une goutte d'eau. Il m'offrit son bidon déjà à moitié vidé. J'eus regret de le priver de cette modique ration.

Je ne fis qu'y porter les lèvres.

Cependant midi venait de sonner. Je commençai à m'inquiéter de ne recevoir aucune nouvelle du régiment dont un pli de terrain me dérobait les mouvements. M'avait-on donc oublié, ou bien devais je toute la journée garder ce poste ?

Dans le doute, je devais exécuter l'ordre qui m'avait été donné.

Cependant le canon grondait toujours, mais il me sembla que le bruit s'était éloigné dans la direction du nord-est, et j'en augurai que la bataille se décidait en notre faveur.

Tout à coup une vive fusillade éclata tout près de moi, et au même instant je vis accourir bride abattue un officier de chasseurs.

— Que faites-vous donc là, lieutenant? me cria-t-il du plus loin qu'il put se faire entendre; tout le régiment charge les Autrichiens!

Je poussai un cri, je venais de reconnaître le capitaine du Vernay.

Avant que je fusse revenu de l'état de stupeur où m'avait plongé cette apparition, l'officier avait tourné bride et disparu. Je pensai que j'avais été le jouet d'une ressemblance fortuite, et me disposai à exécuter l'ordre transmis; j'appelai un brigadier.

— Rassemblez vos hommes, lui dis-je, nous allons rejoindre le régiment!

Il me regarda sans répondre.

— Vous ne m'avez pas compris? repris-je.

— Pardon, mon lieutenant..., me dit-il, mais.....

Je le considérai à mon tour avec étonnement.

— Vous n'avez donc pas entendu l'officier qui vient de me parler?

— Quel officier? mon lieutenant.

Je réfléchis alors que la sentinelle n'avait pas signalé le prétendu officier; elle n'avait donc rien vu, elle aussi. J'avais donc été sous le coup d'une hallucination.

J'avais le front brûlant, le sang me fouettait les tempes.

— Il fait bien chaud, dit le brigadier avec un accent ému qui me frappa; lieutenant, j'ai encore là une goutte de cognac; vous me feriez plaisir de l'accepter.

— Et vous? lui dis-je.

— A la guerre comme à la guerre, mon lieutenant; moi, d'ailleurs, je suis un Africain, sauf votre respect, et le soleil, ça me connaît.

Comme j'hésitais encore :

— Buvez-moi ça, reprit-il en me présentant son bidon; les camarades ne me laisseront pas mourir de soif.

Je lui serrai la main et je bus; cela me fit du bien.

Depuis un moment, le soleil s'était caché derrière de gros nuages blafards; un vent violent souffla, soulevant des tourbillons de poussière; bientôt il fut impossible de distinguer à quelques pas de soi, tant l'obscurité devint profonde. Je rejoignis mes chasseurs en toute hâte.

Tu te souviens, mon cher ami, de cet orage épouvantable qui vint glacer le courage des plus braves, et qui sauva peut-être l'armée autrichienne d'une destruction complète.

L'homme osa cependant lutter de puissance avec le ciel, mais le bruit du tonnerre couvrit celui du canon, et l'artillerie avait de bien pâles lueurs à côté de celles des éclairs! Seulement, dans les intervalles de la tempête, une immense clameur s'élevait du champ de bataille : c'étaient les cris désespérés des blessés et les plaintes déchirantes des mourants.

Il eût fallu un cœur de bronze pour n'être pas ému!

Penché sur l'arçon de ma selle, enveloppé de mon manteau, j'écoutais, pensif, cet affreux concert; tout à coup une rafale plus furieuse vint à souffler, un tourbillon de poussière m'aveugla; je me cramponnai à la crinière de mon cheval, qui se cabrait épouvanté et se débattait sous mon étreinte.

Un nouveau coup de vent emporta la poussière; j'avais rouvert les yeux, mais je les refermai aussitôt, en poussant un cri de terreur; je venais d'apercevoir, courant au milieu de la tourmente, sur un cheval lancé au galop, le capitaine du Vernay, et je l'entendis qui me cria :

— Viens donc, lieutenant de Beauval! Je t'attends.

Je voulus appeler à l'aide, mais le son expira sur mes lèvres, mes membres se roidirent dans une épouvantable convulsion, et je perdis connaissance.

Lorsque je repris mes sens, j'étais couché dans un lit d'ambulance.

Je ne sus que plus tard que j'étais à Brescia, et que je n'avais dû qu'à un accident tout fortuit, à une blessure que je m'étais faite à la tête en tombant de cheval, d'avoir échappé à une congestion cérébrale.

Le major attribuait cet accès à une insolation; je me gardai de le détromper.

Lorsque je fus assez rétabli pour pouvoir retourner en France, j'envoyai ma démission au ministre de la guerre.

Quinze jours après, je frappais à la porte du couvent de Sénanque... où du moins l'ombre du capitaine de Vernay ne me poursuit plus.

J'y achèverai ma vie dans la prière et la pénitence pour expier mon crime.

Le moine s'était levé.

— Adieu, Saint-Aubin, me dit-il en me tendant la main, adieu... Je ne te dirai pas : Le ciel te préserve du remords... mais bien : Qu'il te préserve de la faute!

Il avait repris son fardeau; je le vis s'éloigner à pas lents, sans avoir le courage de le rappeler.

Il disparut au détour du chemin.

Je ne l'ai plus revu. Dieu ait son âme!

COURRIER DU PALAIS

Ce n'est qu'à l'audience du jeudi 26 mars que le sixième conseil de guerre a prononcé son jugement dans l'affaire du massacre de la rue Haxo. Les nommés François, Bénot, Aubry, Trouvé, Dalibons, de Saint-Omer et Racine ont été condamnés à la peine de mort; les dix-sept autres accusés ont été condamnés soit à la peine des travaux forcés à perpétuité, soit à la déportation dans une enceinte fortifiée ou à la déportation simple, soit enfin à la réclusion.

Quatre jours auparavant, dans son audience du 16 mars, le quatorzième conseil de guerre, séant à Saint-Cloud, après cinq jours de débats, a condamné le nommé Rouilhac à la peine de mort et dix individus, ses complices, aux diverses peines déjà énumérées plus haut; un seul accusé a été acquitté. Il s'agissait d'une scène d'insurrection, d'assassinat, de pillage, d'incendie, dont la *Butte-aux-Cailles* avait été le théâtre quelques heures avant l'entrée des troupes régulières.

Voilà donc les dernières grandes affaires jugées, et les conseils de guerre n'auront plus à apprécier que des causes d'une importance secondaire, des faits isolés, des soldats obscurs de cette bien triste Commune. Profitons de ces loisirs pour faire une visite à la police correctionnelle. On dirait en vérité que les escrocs, les chevaliers d'aventures ont passé dans la méditation et le recueillement le temps de repos forcé que leur ont fait la guerre étrangère et la guerre civile; on n'avait pas entendu parler d'eux et il semblait qu'une grande réforme se fût faite au sein de ce monde ingénieux jusqu'au scrupule exclusivement. Non, ils ont préparé des tours, sinon complétement nouveaux, du moins très-perfectionnés, et aujourd'hui ils reparaissent plus habiles, plus ardents, plus audacieux que jamais, ajoutant d'interminables chapitres aux élégantes histoires des fripons de tous les temps et de tous les pays.

Que dites-vous de celui-ci, par exemple? Il n'a qu'une corde à son arc, mais la justice elle-même ne peut savoir combien de fois il en a fait usage. Comme le chat de la fable, il n'a qu'un tour dans son sac, mais il est immanquable et il n'a jamais manqué. Palis dit Loupiat est un jeune Auvergnat âgé de 27 ans; malheureusement pour lui, assez bien élevé et fort intelligent, la spécialité qu'il s'est faite dans l'escroquerie, c'est le rôle de l'enfant prodigue repentant; cela lui rapportait à chaque fois soixante, quatre-vingt, cent, deux cents francs, selon les gens auxquels il s'adressait. Il arrivait d'abord qu'une personne respectable de Paris recevait de la province et d'une autre personne avec qui elle avait eu antérieurement quelques relations une lettre suppliante qui pourrait se résumer par ces mots : « J'ai à Paris un coquin de neveu, ou un coquin de pupille, ou un neveu de mon frère, etc... qui, au lieu de suivre ses cours de droit ou de médecine, se livre au désordre le plus scandaleux; il fait des dettes usuraires, il se ruine, il ruine sa



TOILETTES DE PRINTEMPS. — MODÈLES INÉDITS COMMUNIQUÉS PAR



GRANDS MAGASINS DU LOUVRE. — Voir page 202. — (*Revue de la Mode.*

famille, il est perdu si vous ne m'aidez à le sauver; trouvez-le : parlez-lui, peut-être ferez-vous vibrer encore quelque bon sentiment dans son cœur; alors profitez de ce bon sentiment pour le conduire au chemin de fer et donnez-lui 100 fr. pour payer sa place, etc... »

On comprend que je résume brutalement une lettre toujours écrite avec un art infini, et qui va même, par des insinuations délicates et pleines de bonhomie, jusqu'à intéresser l'amour-propre du destinataire au succès de cette mission. Suivent des indications pour trouver le jeune débauché; c'est le nom d'un de ses amis ou d'une fille qui a fait son ménage. Du reste, la personne qui a reçu la lettre n'a pas le temps d'épuiser sa bonne volonté en démarches; le lendemain même, l'ami, ou la femme en question se présente; elle a reçu une lettre du correspondant de province, qui l'engage à se mettre à la disposition de M. X... pour faire retrouver l'enfant perdu. Et on le retrouve bientôt, et M. X... lui fait entendre une morale bien sentie, sévère, mais en même temps pleine de promesses d'indulgence; le jeune homme hésite, une fausse honte le retient! Comment osera-t-il paraître devant une famille justement irritée? Et cependant il pleure!... Le repentir efface tout, s'écrie M. X..., attendri, partez, rompez violemment avec le mal... votre famille vous tend les bras! — Quoi? — Oui; mais partez sur-le-champ!

Déluge de larmes et de protestations. — Oui, oui, sur-le-champ, s'écrie à son tour le jeune homme d'une voix altérée; si je revois quelqu'un je suis perdu à jamais; je n'aurai plus la force!.. — Très-bien! Je vous conduis au chemin de fer; voilà cent francs pour payer votre place; partons! — partons!...

Mais, en chemin, ce jeune repenti se souvient qu'il a laissé chez lui son portefeuille, des lettres importantes, des papiers précieux; il ne lui faut que quelques minutes; il arrivera au chemin de fer en même temps que son protecteur!... Il part, et vous avez déjà compris qu'on ne le revoit plus.

Or, il y a eu une dizaine de M. X..., et Palis, dit Loupiat, a pleuré ses erreurs et s'est repenti successivement sous les noms de Frédéric Favelly, de Georges de Puyramont, de Charles Brunon et d'autres. Dans une des dernières maisons où il s'est présenté ainsi, il est venu avec une lettre du propriétaire donnant ordre à la concierge de lui remettre 50 francs et la pendule du salon, *bien emballée*, pour en faire cadeau au curé du village!

La fille Taiebaut, sa maîtresse, jouait le plus ordinairement le rôle de la fille qui avait fait le ménage du jeune étourdi et qui aidait à le retrouver: elle acceptait assez volontiers une gratification pour les peines qu'elle s'était données. Quelquefois même, à l'aide de réticences habilement calculées, de larmes qui savaient à propos s'échapper silencieusement de ses yeux, elle laissait deviner une pauvre fille séduite et indignement abandonnée par le mauvais sujet.

Le croirait-on, Palis devant le tribunal a cru devoir donner un échantillon de son savoir-faire en repentir, et c'est en vain que M. le Président et M. l'avocat de la République lui disent que ses tristesses et ses larmes ne peuvent plus tromper personne; il persiste à lever les mains au ciel et à pleurer. Quand un témoin vient raconter l'histoire de la pendule bien emballée pour M. le curé du village, Palis courbe la tête de façon à cacher son visage sous la barre. On se demande si ce n'est pas pour partager à son aise l'hilarité de l'auditoire.

Palis a déserté en 1869. A l'aide d'une fausse lettre il s'est fait remettre et il a emporté tout le mobilier d'un étudiant laissé en dépôt chez un ami; et, ce qu'il y a de plus fort, il a emporté en même temps le mobilier de l'ami dépositaire — par erreur, dit-il! — Cinq ans de prison, cinq ans de surveillance de la haute police et 50 francs d'amende, voyons, est-ce trop? Je ne le crois pas, et pourtant c'est le maximum.

Palis moissonnait largement comme on a vu, mais après lui viennent les glaneurs. Tenez! voici encore un Auvergnat, non moins intelligent, mais moins complet. Basset a brillé en Espagne; on assure qu'il avait fait une fortune considérable dans le commerce des mules; il aurait été un des lions de Madrid. Malheureusement il finit par se ruiner et, plus malheureusement encore, sa famille, dont la situation était excellente dans le département du Cantal, éprouvait des revers non mérités et était forcée de quitter le pays. Basset vint à Paris et voici comment il procédait : il cherchait à se rappeler la situation et les noms de toutes les personnes qu'il avaient connues et il imaginait et entretenait une correspondance entre les parents ou les époux momentanément séparés. C'est ainsi qu'une dame Laboureur, restée au pays, recevait une lettre de son mari qui lui racontait un prétendu accident nécessitant l'envoi immédiat de 120 francs, et elle les envoyait et Basset les recevait. Une autre fois, M. Malice père recevait une demande de 200 francs de son fils gravement malade, à Paris... Cela lui sembla d'autant plus extraordinaire que précisément son fils lui avait écrit la veille qu'il était bien portant et que ses affaires prospéraient!

Voilà comment Basset, qui allait chercher la réponse attendue chez un marchand de vin, y trouva des agents qui l'arrêtèrent.

Ne croyez pas que la nomenclature soit finie;... j'en aurais comme cela cette semaine de quoi garnir les colonnes de trois journaux. Je vous ferai connaître peu à peu toutes ces curieuses physionomies.

PETIT-JEAN.

TOILETTES DE PRINTEMPS

(Voir pages 200 et 201)

Au moment où la mode veut qu'on se préoccupe des variations qu'elle nous prépare, nous avons cru bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs les costumes nouveaux provenant des grands magasins du Louvre. Cette importante maison vient de supprimer ses agences départementales, reconnues, en fin de compte, onéreuses pour la clientèle qu'elles devaient favoriser.

1. ÉCHARPE NINON — en beau cachemire noir doublé de soie, découpé en dents rondes; ces dents sont bordées d'un biais de soie; le plus grand côté de l'écharpe est garni d'un riche effilé à tête de dentelle, dentelée soit en laine, soit en guipure. Le prix de cette écharpe est de 95 à 150 fr. en cachemire, et de 110 à 170 fr. en poult de soie.

Chapeau en paille de riz avec garniture de faille et touffe de plumes. Prix, 35 fr.

2. COSTUME POMPADOUR — formé d'une veste demi-ajustée à la taille et d'une élégante tunique aux plis relevés en pouff. Il se fait en cachemire; l'ornement se compose d'une belle guipure noire posée tête-bêche au bord extérieur. Prix, de 250 à 400 fr. en cachemire: de 325 à 500 fr. en très-beau poult de soie.

Capote de faille grise avec torsade gris et bleu turquoise et bouquet de roses thé. Prix, 60 fr.

3. DESCLÉE. — Pardessus en cachemire noir richement soutaché et orné d'une belle guipure de laine aux dents frangées. Une berthe de dentelle posée en guise de capuchon recouvre une partie du dos. Le prix de cette confection en cachemire est de 195 à 250 fr., et en poult de soie, de 225 à 350 fr.

Chapeau rond en dentelle, lisérés de faille et satin, barbe de dentelles et touffe de plumes noires, 45 fr.

4. LE PAGE. — Vêtement à double pèlerine fort simple et montée à gros plis dans le dos; capuchon de dentelle avec gros chou de faille dans le dos et encadrement de guipure noire. Le prix, en cachemire, est de 115 à 250 fr.; en poult de soie, de 150 à 300 fr.

Chapeau en paille de riz, nœud devant et ruban faille bleue marine et maïs; pavots jaunes et traînasse de lierre, 65 fr.

5. REYNA. — Veste et tunique en très-beau cachemire noir, ornées de biais de faille piquée encadrant le raccord du tablier de la tunique aux lés du pouff de derrière et se continuant tout autour de la tunique; ce biais sépare deux dentelles de guipure, qui sont posées pied contre pied; la veste est à basques postillons et comporte le même ornement que la jupe. Le corsage est garni également de guipure formant fichu devant et derrière. Le prix est de 150 à 200 fr. en cachemire, et de 250 à 300 fr. en poult de soie.

Chapeau de tulle garni de biais de satin et turquoise; panache de plumes bleu turquoise; capuchon de dentelle retenu sur le côté par une agrafe de jais, 65 fr.

6. ÉOLE. — Petit vêtement ajusté en cachemire, orné de rouleautés de satin faisant tête à deux belles guipures qui encadrent le vêtement. Le prix, en cachemire, est de 90 à 150 fr.; en poult de soie, de 110 à 150 fr.

7. ROSE DE MAI. — Petit vêtement d'appartement en molleton de toutes nuances; il est légèrement agrémenté de soutache et dentelé au bord. Le prix de ce vêtement sans le jupon est de 12 fr. 75 cent. à 20 fr.

8. LÉDA. — Paletot de cachemire demi-ajusté, dentelé régulièrement tout autour et bordé de lacet de soie. Son prix est de 25 à 40 fr., en cachemire, et de 48 à 80 fr., en poult de soie.

9. PATRIA. — Tunique en très-beau cachemire et veste à basques, le tout richement soutaché et orné d'une belle guipure de laine avec effilé. Le prix est de 160 à 250 fr., en cachemire, et de 225 à 300 fr., en poult de soie.

10. PAPILLON, joli vêtement, d'un style original, en cachemire noir orné de passementerie et guipure noire. Le prix est de 125 à 200 fr., en cachemire, et de 150 à 250 fr., en poult de soie.

Chapeau de tulle-dentelle uni; nœud et liséré de faille turquoise; aile de martin-pêcheur, 40 fr.

11. GRISI, petit vêtement en cachemire orné de biais de faille et de satin alternés avec encadrement d'une frange torse en laine. Doublé de laine, son prix est de 50 à 70 fr.; doublé de soie, de 60 à 80 fr. Et en poult de soie, doublé de soie, de 100 à 150 fr.

THÉATRES

GAITÉ : Matinées dramatiques sous la direction de M. Ballande. — CLUNY : *Vers les saules*, pièce en un acte et en vers, par M. Albert Glatigny; *Pommes vertes et femmes mûres*, comédie en un acte, par M. George Richard. — FOLIES-MARIGNY : Prologue d'ouverture : *Brelan de valets*; *les 300 Femmes d'Ali Baba*. — FOLIES-BERGÈRE. — *English quadrille* par miss Colonna et sa troupe.

Le succès continue à récompenser la persévérance intelligente de M. Ballande, ce directeur hebdomadaire qui, tous les dimanches, fait du théâtre de la Gaîté un théâtre diurne, et transforme la scène du *Roi Carotte* en scène littéraire. Le vieux et le neuf la prose et le vers, les exhumations d'anciens auteurs et les révélations d'auteurs nouveaux, tout lui est bon. C'est ainsi que, l'autre dimanche, il restituait son prologue aux *Folies amoureuses*, de Regnard, un prologue assez diffus, entre parenthèses, en même temps qu'il faisait jouer une pièce inédite de M. Paul Delair, *la Voix d'en haut*. M. Paul Delair, qui est un véritable poëte, plein de force et d'ampleur, a réussi à midi comme il aurait réussi à neuf heures du soir. De tout cela, encore une fois, c'est M. Ballande qu'on doit remercier.

Vers les Saules! C'est la devise de toutes les Galatée passées, présentes et à venir. Un bouquet à la main, rougissantes et malicieuses, retournant la tête, elles s'enfuient, avec l'espoir d'être poursuivies. Et on les poursuit toujours! Les saules ont un charme si attirant! On les a trop envisagés sous le côté mélancolique et éploré; la faute en est à Shakspeare avec sa romance de *Desdémona*, et à Alfred de Musset avec sa strophe-épitaphe : *Mes chers amis, quand je mourrai*..... Les saules ne sont pas tous si chagrins que cela. S'ils se penchent sur l'eau, ce n'est pas pour y verser continuellement des larmes sur le trépas d'Adonis; c'est aussi et sur-

tout pour y laver leur douce et claire chevelure, car ce sont les plus coquets de tous les arbres. Et je ne parle pas du parfum délicat que leurs fleurs livrent aux vents !

M. Albert Glatigny nous a rendu les saules de Galatée et des couples amoureux dans une petite pièce en vers, toute parisienne d'accent, dont l'action se passe au bord de la Seine, sous la tonnelle d'un cabaret. Je suis bien bon d'appeler cela une action, en vérité; il n'y a pas là-dedans pour deux sous d'intrigue et d'invention: le *Dépit amoureux* (tel qu'il se joue maintenant) est d'une complication téméraire auprès de *Vers les Saules*. Figurez-vous Henri et Henriette, Marcel et Blondine, — les mêmes qui s'appelaient autrefois dans les anciens répertoires Lélio et Silvia, Valère et Lucile, — c'est-à-dire des gens sans aveu, sans profession, perchant on ne sait où, à la façon des oiseaux, et, comme les oiseaux, n'étant occupés qu'à s'aimer et à chanter leurs amours. Ajoutez, ainsi que dans *Au Printemps* de M. Léopold Laluyé, un couple bourgeois, l'oncle Pontchartrain et sa vertueuse compagne, qui s'appelle Eléonore, comme l'Eléonore de Parny. Ces six personnages passent et repassent, se perdent et se retrouvent, en jetant au nez du public les vers les plus fleuris du monde. Les quatre suivants donneront une idée du ton général :

J'avais jeté mon cœur, et tu l'as ramassé.
Viens dîner ! Le menu sera bientôt dressé,
Et l'Amour surgira, victorieux athlète,
Dans le rouge argenteuil, les pieds sur l'omelette !

C'est au théâtre Cluny que l'on joue *Vers les saules*; on y joue bien d'autres choses encore, et particulièrement un acte de M. George Richard : *Pommes vertes et femmes mûres*, ou bien *Pommes mûres et femmes vertes*; je ne sais plus au juste. Il y a de l'esprit, et du très-fin, dans ce petit ouvrage. — Est-ce tout? Non pas! Le théâtre Cluny est le plus actif de tous les théâtres, et son affiche est la plus fantastique de toutes les affiches. Aujourd'hui, par exemple, elle ne ressemble pas mal à une *olla podrida*: les noms de Dumersan et de Cogniard frères y coudoient ceux d'Albert Glatigny et de George Richard; les deux pièces nouvelles sont accompagnées des reprises du *Bourgmestre de Sardam* et de *Bruno le fileur*. C'est à en rêver. Le *Bourgmestre de Sardam* ou *la Carte à payer*, un rôle de Potier! *Bruno le fileur*, un rôle d'Achard! Pour ma part, je suis loin d'être hostile à ces retours vers le passé; j'y retrouve des sensations l'adolescence et des points de comparaison; en même temps, je jouis de l'étonnement du public nouveau. Mais, je dois me hâter de le dire, le public du théâtre de Cluny ne s'est pas montré trop étonné de *Bruno le fileur*; il n'a pas trouvé que le vaudeville de 1835 fût si en désaccord avec les vaudevilles de 1872, qui usurpent ambitieusement le titre de comédies; il a reconnu dans la pièce des frères Cogniard des qualités qui ne courent pas autant les rues qu'on peut bien le dire : le naturel, la sensibilité, le rire de source franche, des rôles bien tracés, et, pour jouer ces rôles, des comédiens pleins d'heureuse volonté, ayant avec eux et à leur tête pour les guider M. Larochelle, le directeur-acteur, imbu des meilleures traditions.

Et comme si tout cela n'était pas assez, voilà que je reçois du même théâtre Cluny un billet me convoquant pour demain à la première représentation des *Chevaliers de l'honneur*, une grande pièce en quatre actes, par M. Charles Garand. Allons, j'ai des comptes rendus sur la planche.

Les Folies-Marigny n'attendaient que le printemps pour rouvrir leurs portes; le printemps est revenu, et les Folies-Marigny sont rouvertes. On n'est pas mieux situé que ce petit théâtre, s'abritant sous les ombrages des Champs-Elysées, environné de restaurants champêtres et de cafés mélodieux. Aussi les entr'actes y ont-ils un attrait tout particulier et tout spécial. Je retrouve aux Folies-Marigny M. Albert Glatigny (c'est la rime qui l'y aura poussé) avec un prologue d'ouverture. Pour un poëte malade, il me semble que ce pâle amant de la Muse travaille avec une activité que lui envieraient les gens les mieux portants. Il n'y a pas grand chose à dire des *300 Femmes d'Ali-Baba* et du *Brelan de valets* : ce sont ouvrages faits à la hâte et joués à la diable.

Des Folies-Marigny aux Folies-Bergère il n'y a que la distance d'une marotte. L'Angleterre a envoyé à ce dernier théâtre une députation dansante : miss Colonna et sa troupe. Cette nation est excessive en tout, et elle ne sait imiter quoi que ce soit sans l'outrer immédiatement. *English quadrille* dépasse de beaucoup les bondissements et les contorsions de nos Clodoches, qui cependant semblaient avoir prononcé le dernier mot de l'art épileptique. La troupe de miss Colonna a trouvé le moyen de surenchérir sur ces fantoches dorénavant académiques. Jamais bacchantes affolées sur les monts de la Thrace, jamais corybantes ivres de cymbales ne se trémoussèrent avec une plus vertigineuse violence. C'est à se demander (tant je me méfie de l'Angleterre), s'il n'y a pas de la mécanique là-dessous!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Lucrezia Borgia*, opéra en trois actes, de Donizetti; reprise de *Don Pasquale*, opéra-bouffe en trois actes, de Donizetti.

Si j'étais par hasard et tout à la fois Monselet et moi, comme je ne suis malheureusement que moi tout seul, je pourrais entreprendre ici un parallèle entre Mme Marie-Laurent, qui a joué *Lucrèce Borgia*, il y a deux ans, à la Porte-Saint-Martin, et Mme Penco, qui interprète en ce moment le même personnage au Théâtre-Italien.

L'occasion serait bonne aussi de se demander si la musique de Donizetti grossit ou rapetisse les effets du drame de Victor Hugo; car la mise en opéra d'une pièce de théâtre quelconque, fût-ce du plus mince vaudeville, est toujours une entreprise délicate. En effet, il arrive presque constamment que la musique agit sur les paroles comme un « augmentatif, » ainsi que disent les grammairiens; et celle de Donizetti, toujours chaude et excessive dans la passion, a plus encore que tout autre cette vertu particulière.

Alors la *Lucrèce* de M. Victor Hugo, déjà d'un si vigoureux effet par elle-même, puis renforcée de cavatines d'une si grande véhémence, atteindrait des proportions monstrueuses et dépasserait la mesure de l'entendement humain. Vous obtiendriez ainsi par l'accouplement de ces deux forces quelque chose d'outré et qui répugnerait à la raison comme le superlatif d'un superlatif, ou encore du feu qu'on mettrait sur le feu pour le faire chauffer! Et le rire de la parodie serait bien près d'éclore!...

Mais non ! et tel n'a point été l'effet des dernières représentations de *Lucrezia Borgia*. Mme Penco y veillait, et ce qu'il y a eu de remarquable dans son interprétation, c'est qu'elle a su retenir son souffle pendant toute la soirée, atténuant plutôt que surchauffant ce qu'il y a de passion exaltée dans son personnage. Elle a eu cet art exquis de nos habiles comédiens français, qui consiste à jouer « en dedans, » comme ils disent, autrement de laisser supposer le sentiment qui les anime sans jamais le traduire tout entier par le geste ou les éclats de la voix. Une tragédienne lyrique moins expérimentée eût donné sans frein dans toutes les exagérations; elle, avec son tact supérieur, se contente d'indiquer, de faire entrevoir le tourment qui l'agite.

Ces remarques s'appliquent plus particulièrement au jeu de Mme Penco dans deux scènes : celle de l'objurgation, à la fin du premier acte, au moment où Lucrèce surprise, traquée par ses ennemis, se débat, effarée, contre leur étreinte comme une bête fauve à l'hallali; puis la scène du poison, au second acte.

Ce second acte, qui est une des plus colorées inspirations du maître, a failli aller *alle stelle*; il n'y manquait qu'un ténor, celui qu'on nous a donné étant insuffisant; mais Mme Penco s'y est montrée dans tout l'éclat de son talent, et d'autre part la basse qui lui donnait la réplique était de tout point digne de cet honneur.

M. Bagaggiolo, tel est le nom de ce nouveau venu, possède, en effet, une voix jeune, vibrante, passionnée, et dont le timbre dans les notes graves est d'une rondeur inaccoutumée. Joignez à ces qualités une intelligence scénique qui non plus n'est point si commune chez les basses italiennes, lesquelles ne se mettent point souvent en grands frais pour rendre les rôles un peu sacrifiés qu'on leur donne. Sans atteindre encore au summum de son art, Bagaggiolo chante en bon musicien et joue en lettré qui sait ce qu'il fait et a saisi le caractère de son rôle.

Le troisième acte a mis en relief la robuste voix de Mme Trebelli, laquelle jouait Orsini, et par conséquent chantait le fameux brindisi que vous savez. Fameux, oui, mais bien démodé de forme, quoi qu'en pense le public, qui fait toujours bon accueil à ce morceau. D'ailleurs, le troisième acte de *Lucrezia Borgia* est très-inférieur aux deux premiers. La veine mélodique y est épuisée, du moins refroidie, et c'est bien malheureux, puisqu'il s'agit de rendre en musique les folies bachiques et sanglantes d'un souper au temps le plus romanesque de l'histoire d'Italie.

(Comment ne s'est-il jamais trouvé un musicien pour écrire une symphonie vocale et orchestrale sur le chapitre V de *Gargantua*, intitulé : « Propos des buveurs... ? »)

— Le Théâtre-Italien nous a rendu aussi *Don Pasquale*, avec Mme Volpini, que de méchantes langues vantaient trop depuis quinze jours, comme pour augmenter les exigences du public.

La vérité est que Mme Volpini est une estimable cantatrice de second ordre, douée d'une voix agréable, mais ordinaire, jouant et chantant correctement, mais sans défauts ni qualités qui lui soient propres. On l'a écoutée sans déplaisir.

Il est vrai aussi qu'il était périlleux de s'emparer d'un rôle qui est le meilleur du répertoire de Mme Patti; aussi Mme Volpini a-t-elle eu contre elle les plus redoutables souvenirs. Mme Patti vocalisait d'une façon si nette, que toutes les notes de ses traits se détachaient comme le bruit de grains de plomb tombant sur une plaque de cristal. A continuer la comparaison, Mme Volpini semble laisser tomber les mêmes grains de plomb sur une planche de bois blanc. Le principal reproche qu'on puisse lui faire est donc de vocaliser un peu mollement, défaut assez notable dans un opéra bouffe où les fioritures abondent.

On nous avait promis un nouveau *basso cantante* dans le rôle de Don Pasquale, lequel a été chanté, ou plutôt dit par Scalese. Les deux autres rôles d'hommes ont été tenus par Verger et Gardoni.

Sur le livret (édition princeps) de *Don Pasquale*, je trouve cette liste de personnages ornée de ce luxe de commentaires :

« *Don Pasquale di Corneto*, vieux célibataire, taillé à l'antique, économe, crédule, obstiné, bon homme au fond;

« *Le docteur Malatesta*, homme de ressources, plaisant, entreprenant, médecin et ami de Don Pasquale;

« *Ernesto*, neveu de Don Pasquale, jeune enthousiaste, amant payé de retour de

« *Norina*, jeune veuve d'un caractère vif, peu endurante, mais franche et affectueuse. »

Comme on le voit, ce n'est pas faute d'être prévenus que les acteurs peuvent jouer la pièce à côté des intentions de l'auteur.

Un détail qui doit être encore ignoré de bien des personnes, c'est que Donizetti a composé *Don Pasquale* à Paris dans la maison de la rue de Grammont qui porte le no 1..... De fait, par la gaieté et l'esprit, certaines mélodies de la partition semblent n'être pas écloses trop loin du boulevard.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — L'Assemblée nationale a voté la semaine dernière les subventions des théâtres et du Conservatoire. L'Opéra émargera 800,000 fr.; l'Opéra-Comique 140,000 fr.; les Italiens 100,000 fr.; le Théâtre-Lyrique 60,000 francs. (Lire dans le *Moniteur universel* le magnifique discours prononcé à ce propos par M. Beulé. — Au moment où paraîtra ce numéro du *Monde illustré*, il est probable que les Bouffes-Parisiens auront donné *la Timbale d'argent*, pièce nouvelle en trois actes; et le Théâtre-Lyrique *Sylvana*, opéra de Weber. — Au Théâtre Italien, concerts spirituels jeudi et aujourd'hui (la *Messe* et le *Stabat* de Rossini).

A. L.

MAZZINI

En attendant que le temps permette de juger un homme si activement mêlé aux agitations de son temps, il n'est pas indifférent de montrer ce que ce patriarche des révolutionnaires modernes pensait des révolutionnaires français. Puissent-ils faire bon profit d'un jugement qu'ils ne sauraient mépriser.

Mazzini ne ménage pas ses expressions, il dit en propres termes :

« La démocratie française est éparpillée en cent écoles diverses, sans bannière commune, sans chefs reconnus, *intolérante, soupçonneuse, dissolvante, bavarde* (*garritrice*), etc. » (1).

De la part d'un Italien, l'épithète de *garritrice* est doublement dure.

Voici pour nos socialistes : « On vit naître (sous le règne de Louis-Philippe) les *hérésies intolérantes d'une religion sociale*, les sectes des socialistes..... La grande pensée sociale européenne a dégénéré entre les mains des hommes de système (les divers chefs d'école) *en un socialisme bâtard, matérialiste, irréalisable, égoïste, corrupteur*..... Les socialistes français ont *faussé* l'ordre des deux termes du problème, ils ont proposé comme but ce qui n'était qu'un moyen, et ils ont ainsi substitué *un nouvel égoïsme à l'ancien* (2)..... »

— « Des chefs, le culte de l'utilité matérielle est descendu aux inférieurs, à la *plèbe* du parti, *exagérée, intolérante, ivre de vengeance, exclusive*. Ils ont continué au nom de *la république rouge* l'œuvre *dissolvante et corruptrice* de Louis-Philippe (3). » Telles sont les appréciations quant à l'ensemble; les différentes sectes en particulier ne sont pas moins rudement traitées.

« Le communisme français est *un rêve barbare, absurde et immoral*.... L'établissement d'un système de récompenses arithmétiquement égales (ceci s'adresse au Luxembourg de 1848) équivaudrait à ne tenir aucun compte du mérite moral de chaque ouvrier..... Les fouriéristes n'ont pas imaginé de plus haute mission que de s'annoncer comme devant *faire la cuisine de l'humanité* (4). M. Proudhon *est le Méphistophélès de la démocratie*.. Bien qu'au fond antisocialiste, il a réuni en lui toutes les phases *de l'orgie du socialisme français*....., il a



MAZZINI

État actuel du jardin de la rue Haxo, où furent massacrés les otages.



PARIS. — Les magasins de nouveautés. — LE BON MARCHÉ. — Intérieur. — (Dessin de MM. Clerget et Vierge.)

renié dix fois sa propre doctrine, il a inauguré l'ironie comme reine du monde, *et il n'a abouti en définitive qu'à créer* LE VIDE (5). »

Il est juste de faire observer que Proudhon a lui-même condamné non moins énergiquement les écarts du socialisme français.

(1) *Democrazia italiana*, p. 201. — (2) *Ibid.*, p. 201, 203. — (3) *Ibid.*, p. 203. — (4) *Ibid.*, p. 232. — (5) *Ibid.*, p. 225 et 302.

LE JARDIN DE LA RUE HAXO

(Voir p. 201)

Chacun a suivi dans les journaux quotidiens les détails du massacre qui fait la triste célébrité de la rue Haxo. Redirons-nous ce qui se passa dans le jardin où va bientôt s'élever un monument commémoratif? Quel récit pourrait d'ailleurs égaler la déposition émouvante de M. l'abbé Raymond, vicaire de Belleville ?

« Au sortir de la prison, dit-il, ils furent rangés deux à deux et placés entre une double haie de gardes nationaux. Le cortége remonta la rue de la Roquette, et tourna à gauche sur le boulevard extérieur.

Le cortége fit une halte à la mairie du vingtième arrondissement. La foule, ne pouvant entrer dans la mairie, stationnait rue des Rigolles, et aux cris de : « Vive la Commune! à mort! à mort! » elle répondait par ceux-ci : « Ne les lâchez pas! ne les lâchez pas! »

Bientôt on se remit en marche, une cantinière à cheval marchait en tête. Ses cheveux étaient ramassés dans un filet blanc; elle portait un képi. Un officier à cheval lui servait de cavalier.

En passant devant la cité Lemière, un jeune homme prit la tête du cortége, et se mit à exécuter, en poursuivant des cris de mort, une pantomime effrayante qui rappelait involontairement les sauvages autour de leurs prisonniers quand ils s'apprêtent à les manger.

A l'entrée du secteur, rue Haxo, un soldat d'artillerie fédérée se tenait à la grille et assénait à chaque condamné qui passait un énorme coup de poing. Un vieux prêtre n'avait pas pris garde à la petite marche d'entrée du secteur; il perdit l'équilibre en le heurtant du pied; un coup de poing de cet artilleur le jeta à terre; un fédéré le releva avec un coup de crosse dans les reins.

On parqua les victimes dans un vaste enclos qui se trouve au fond du secteur. L'hésitation commençait à se manifester, les discussions s'engageaient, quand la cantinière au filet blanc se mit à crier : « Pas de pitié, vous autres, allons donc, pas de pitié pour les Versaillais! Ce sont des assassins! Pas de calotins, pas de gendarmes! » Et elle fit feu. Le signal était donné. Il y eut un second coup de feu, puis un autre, puis un feu de peloton, mais mal nourri, hésitant. Les femmes étaient montées en foule sur le mur d'enceinte, elles applaudissaient et insultaient les victimes. Plusieurs d'entre elles, qui étaient armées de revolvers, ont tiré sur les otages.

Tout était fini, la dernière victime avait cessé de vivre. Lorsque les otages étaient tombés, des fédérés tiraient encore, soit pour les achever, soit pour se vanter d'avoir tiré sur eux. C'est alors qu'on put entendre les propos les plus scandaleux.

Un enfant de quatorze à quinze ans se vantait d'avoir tiré le premier. Une femme de vingt-sept ans disait : « Ce cochon de prêtre a voulu se relever. S'il s'était relevé, je sautais par-dessus le mur et je l'achevais. »

Une autre femme : « Si je tenais le premier jusqu'au dernier des prêtres, ils y passeraient tous. » Il était environ sept heures du soir quand le massacre fut achevé. »

L'EXPOSITION D'HENRI REGNAULT

L'exposition des œuvres d'Henri Regnault a été prolongée jusqu'au 31 mars inclusivement, en vertu d'une décision de l'Académie des Beaux-Arts.

Une foule considérable n'a cessé d'assiéger le palais des Beaux-Arts. Un moment, on a dû, dimanche, défendre l'entrée du palais.

Cette exposition s'est enrichie de l'*Automédon*, son envoi de Rome de première année.

On sait que l'envoi de première année se compose réglementairement d'une figure nue. Le jeune artiste, que gênaient les restrictions de ce programme, en a éludé les conditions en peignant une figure nue et deux chevaux admirables.

Il n'aura manqué à l'exposition complète des œuvres d'Henri Regnault que son envoi de seconde année, *Judith et Holopherne*, que le musée de Marseille n'a pas voulu prêter.

NOTRE SOUSCRIPTION

Il appartient surtout aux journaux quotidiens de dire avec quelle persévérance les comités formés pour hâter la libération du territoire continuent leur œuvre patriotique. La seconde liste de souscripteurs sera prochainement mise sous presse, et on nous permet d'espérer qu'elle ajoutera *vingt-neuf millions* aux *vingt et un millions* déjà souscrits.

Que ceux qui cherchent à rabaisser d'aussi généreux efforts nous disent en quel temps et en quel pays de tels élans ont produit davantage?

CORRESPONDANCE

M. le maire du 10e arrondissement nous adresse la lettre suivante au sujet d'un passage du *Courrier de Paris* de notre numéro du 16 mars :

Paris, 24 mars 1872.

Monsieur,

Ce n'est point le maire, ce sont les Comités mêmes du 10e arrondissement qui ont suspendu la souscription commencée par leurs soins. Lisez l'avis qu'ils en ont loyalement donné au public. Il est signé de leurs présidents, et le maire l'a contresigné comme il avait contresigné l'appel fait antérieurement à ses administrés.

Ont-ils pris sur eux seuls cette décision? Non; elle a été votée unanimement par l'assemblée générale des Dames quêteuses et des collecteurs. Faut-il en redire les motifs? Je me bornerai à celui-ci : après la déclaration si explicite du Gouvernement, nous avons craint, en persistant, d'exposer le crédit national à l'apparence même d'un échec. Il y avait un moyen assez sérieux de réussir : c'était la souscription ferme à un emprunt éventuel, accepté d'avance. Mais ce mode n'a pas été agréé par votre comité général.

Il ne nous restait qu'à nous réserver. C'est ce que nous avons fait, *maintenant nos cadres d'organisation, et prêts à les utiliser pour marcher avec certitude, de concert avec le Gouvernement de la République, au but commun, la délivrance de notre territoire.*

Veuillez recevoir, etc.

DUBAIL,
Maire du 10e arrondissement.

Monsieur le rédacteur,

Dans un des derniers numéros de votre estimable journal, vous dites que j'ai souscrit pour 100,000 fr. pour la libération du territoire. C'est une erreur que je vous serai très-obligé de vouloir bien rectifier; je voudrais bien pouvoir offrir une pareille somme, mais la vérité est que j'ai souscrit pour 1000 fr. et madame de Tarade pour 400 fr.

Veuillez agréer, etc.

ÉMILE DE TARADE.

Château de Belleroche (Amboise), le 13 mars 1872.

ANTIQUITÉ DE LA FEMME A BARBE

Encore une gloire perdue pour les Français d'aujourd'hui. Puisse ce coup leur être léger! Mais il faut bien le leur dire hautement, avant que la docte Allemagne ne le découvre, la *femme à barbe* n'est pas contemporaine de Thérésa.

Elle se créait à volonté vers l'an 1582, époque à laquelle Antoine du Moulin nous l'apprend, en son livre des *Souverainetés*, en termes que recueilleront ardemment les amateurs de secrets et de recettes :

« Prenez cela qui vient aux jarrets des ânes ressemblant à verrues, et le brûlez et en faites poudre, laquelle vous mettez en huile vieille, puis l'appliquerez sur le lieu. Cette chose a telle vertu que si l'on frotte ou oingt les mâchoires d'une femme, certainement la barbe lui viendra. »

Notons que du Moulin n'a fait que traduire un auteur grec, Marcellus.

EDGAR JOUBERT.

GRANDS ÉTABLISSEMENTS DE PARIS

Les Nouveaux Magasins du BON MARCHÉ

(V. p. 205)

(Deuxième article [1])

Dans un précédent article nous avons retracé l'immense développement de la maison du *Bon-Marché* accompli à la faveur d'un principe inspirant confiance; principe loyal qui triomphe toujours des inventions exagérées de la réclame.

Nous voulons aujourd'hui dire quelques mots de la distribution intérieure de ses nouveaux magasins qui, à ce titre surtout, offrent un vif attrait de curiosité, car ils sont, l'avons dit, le seul édifice construit et affecté *uniquement* à l'usage d'un grand commerce de nouveautés.

Les trois immenses étages qui vont être ouverts au public (2) sont reliés par un escalier à double rampe, large et commode. L'ordonnance de ces vastes locaux, admirablement éclairés et parfaitement disposés pour la vente, est splendide, et le style sobre de leur ornementation mérite d'être cité pour son bon goût. Notre gravure, qui montre une partie de la galerie du rez-de-chaussée, nous dispense d'une description plus détaillée. Mentionnons seulement en passant une charmante petite serre *exclusivement réservée aux dames*, et un buffet de rafraîchissements, placé au premier étage.

Les agencements et dépendances affectés au personnel de la maison nous ont particulièrement intéressés; leur installation témoigne d'une rare préoccupation pour le bien-être des employés en vue desquels ils sont pispesés. La maison du *Bon-Marché* nourrit de six cents à six cent cinquante personnes et pourrait facilement en nourrir beaucoup plus. Quatre immenses réfectoires, de vastes cuisines à l'outillage perfectionné, aux marmites homériques, un treuil uniquement destiné aux approvisionnements, etc., prouvent le soin avec lequel on a pourvu à cet important service. Si le *Bon-Marché* nourrit six cent cinquante personne, il en loge un nombre également fort considérable : cent cinquante chambres parfaitement meublées, spacieuses, claires et coquettes, sont destinées au personnel qui désire habiter la maison. M. Boucicaut y a ajouté des salons réservés aux réunions du soir des demoiselles, et il a mis à la disposition des jeunes gens, salle de lecture, bibliothèque et salle de billards.

Nous citerons encore le salon du coiffeur, l'ascenseur mécanique pour le mouvement des marchandises, les caves et sous-sols, véritable labyrinthe servant de réserve et regorgeant de piles d'étoffes, l'installation des bureaux de caisse et de comptabilité, celle des bureaux d'expédition où une fourmilière d'employés décachetent et expédient de douze à quinze cents commandes chaque jour et correspondent avec le monde entier, les manutentions pour la coupe et la confection des costumes, de la lingerie, de la chemiserie, etc., qui, malgré leur nombreux personnel ne peuvent suffire aux demandes si bien qu'elle ont dû établir des ateliers auxiliaires en province, et, dans un but patriotique, plus particulièrement à Nancy et dans nos départements de l'Est, enfin les écuries et hangars renfermant toujours de soixante-dix à quatre-vingts chevaux et abritant les nombreuses voitures de transport, de poste, de cuisine, etc, que tout Paris connaît.

Tous ces locaux et dépendances, si curieux à visiter, et que nous ne pourrions suffire à énumérer, sont accessibles à toute personne qui manifeste le désir de les voir.

En donnant un dernier coup d'œil à ce vaste ensemble, si ingénieusement distribué, nous songeons à la foule qui va s'y presser, et nous sommes amenés à nous demander si l'édifice, malgré son étendue, ne se trouvera pas un jour trop étroit à son tour. Mais le cas est prévu ; dans un avenir prochain la partie ancienne des magasins, agrandie et entièrement reconstruite, se rattachera au plan d'ensemble des nouvelles constructions et viendra compléter l'aspect monumental des magasins du *Bon-Marché*.

(1) Voir notre dernier numéro.

(2) L'ouverture des nouveaux magasins du *Bon-Marché* est fixée au mardi de Pâques, 2 avril.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Votre jeunesse menace-t-elle de s'envoler sur l'aile du Temps, ayez recours à l'*Office hygiénique*, dont les merveilleuses préparations vous referont... une beauté nouvelle.

Sa *Rosée d'Orient* (20 fr.) fait disparaître infailliblement la ride en dépit des années. Cette rosée, bienfaisante comme celle qui rend la vie aux plantes étiolées, efface les impitoyables stygmates de décadence qui flétrissent le visage.

Le *Rose de Chypre*, de l'*Office hygiénique*, donne au teint cet éclat naturel que la palette de Rubens savait si bien imiter. L'épiderme resplendit sous un *blanc de Paros*.

Toute cette parfumerie possède vraiment le don de perpétuer la jeunesse et la beauté. (17, rue de la Paix.)

*
* *

Quel effet n'eût pas produit, au moyen âge, l'ingénieuse machine à coudre de Berthier, perfectionnée pour famille! On aurait accusé son inventeur de sorcellerie, et on l'aurait brûlé vif. C'est qu'on ne peut imaginer une couseuse d'un emploi plus merveilleux et plus facile à la fois. Il n'est pas de travaux qu'elle ne puisse accomplir avec une dextérité qui tient du prodige. Son aiguille perle l'ouvrage avec une perfection que ne saurait atteindre la main la plus exercée.

La machine Berthier (1, rue Richelieu) n'exige guère d'instruction préliminaire, tant elle est facile à employer.

*
* *

Le *Coin de Rue* compte bien des années de succès et sa vogue va toujours croissant, mais aussi quelle intelligence, quelle activité déploient ces administrations ! En ce moment, leur expérience des affaires leur fait battre la concurrence au moyen du taffetas noir C.-J. Bonnet, à 6 fr. 50 c., et du cachemire de soie à 9 fr. 50 c. Les belles soieries portent, comme une garantie, le nom du plus notable fabricant de Lyon ; il n'existe aucun tissu de soie, de *quelque nom qu'il soit baptisé*, qui puisse leur être comparé, comme beauté et solidité. Le C.-J. Bonnet est le dernier mot de l'industrie séricicole.

Un autre puissant élément de succès du *Coin de Rue*, c'est le taffetas *l'inusable*, propriété exclusive de la maison. En noir il vaut 8 fr. 50 et 9 50. Dans les teintes fines et nouvelles, maïs, ciel d'équateur, émeraude, prune, vin de Bordeaux, rubis, aurore, etc., *l'inusable* coûte 9 fr. 50 c.

C'est un rêve, que ce poult de soie de fantaisie à 1 fr. 95 c. et on le fait avec empressement passer dans la réalité.

Le prix des étoffes de fantaisie semble invraisemblable : mohairs unis à 35 centimes; grisaille pure laine et charmante popeline damier noir et blanc à 45 cent. Que d'autres surprises encore sont réservées à la clientèle à partir du 2 avril, ouverture de l'exposition des nouveautés de printemps!

Au *Coin de Rue*, l'art de la coupe et le goût le plus pur sont de tradition. Les confections y portent le cachet d'une exquise élégance. Une innovation qui sera fort appréciée des Parisiennes : le costume est complété, sans augmentation de prix, par un chapeau assorti, d'une ravissante coquetterie.

J'aurais voulu donner la description de robes de chambre popeline fantaisie à 8 fr. 75, de costumes du meilleur style, — chapeau compris, — depuis 35 fr.; j'aurais voulu parler de mille choses plus charmantes les unes que les autres, mais je n'en finirais pas, si je voulais passer en revue toutes ces coquettes merveilles.

Pour me résumer, la mode semble avoir fait avec le *Coin de Rue* un bail qu'elle renouvelle à chaque saison.

C[sse] A. DE BORETTY.

PROBLÈME DU CAVALIER

PROBLÈME SYLLABIQUE

les	qu'un	voi	coin	sen	ci	qui	il
ci	de	tant	vers	ros	un	pré	voi
poëte	traits	ni	sois	les	ros	est	que
l'u	ton	deux	d'è	être	lu	vers	re
fit	du	le	vers	pa	ger	doit	ti
maître	ou	te	lè	fut	ces	de	in
ci	pour	mais	l'est	prè	mar	men	le
ja	il	seau	un	aient	ou	ter	bre

LA REVUE DE LA MODE

La *Revue de la Mode* a pour but, non de favoriser le faux luxe et les goûts des dépenses, mais, au contraire, de faire connaître la véritable élégance et l'économie bien entendue.

La femme, quels que soient son âge et son rang, a pour mission de plaire aux siens, d'embellir le foyer domestique et de le rendre assez attrayant pour que tous les membres de la famille prennent plaisir à s'y trouver réunis.

La *Revue de la Mode* l'aidera à remplir cette double mission.

Des écrivains de renom, des artistes de premier ordre coopèrent par la plume, le crayon et le pinceau, à l'œuvre entreprise par le Directeur de la *Revue de la Mode*.

M[me] LA VICOMTESSE DE RENNEVILLE choisit, parmi les modes nouvelles, celles que le bon goût et le bon sens ont inspirées et écarte soigneusement celles qu'ils réprouvent.

M[me] E. ROUGY s'occupe de tous les détails de la toilette; elle fait exécuter les patrons en grandeur naturelle, les broderies, les soutaches, les tapisseries, les travaux à l'aiguille, les ameublements, tous les modèles, en un mot, qui peuvent être utiles ; elle en rend l'exécution facile par des explications claires et précises.

M[me] LA COMTESSE DE BASSANVILLE, la moraliste familière, donne des aperçus ingénieux sur les usages du monde et sur les récréations qui conviennent à chaque âge.

Le BARON BRISSE est chargé de dresser chaque semaine le menu des dîners de famille, d'indiquer le plat nouveau, la recette utile, l'usage adopté.

Pour la littérature proprement dite, appel a été fait aux premiers écrivains. Des nouvelles, récits et poésies de MM. Albéric Second, Emmanuel Gonzalès, X. Aubryet, Amédée Achard, A. Des Essarts, E. Muller, Ch. Reybaud, etc., ont déjà paru ou vont être publies incessamment. Inutile d'ajouter que la rédaction écartera toujours ce qui pourrait offenser la modestie.

Des artistes dont il suffit de citer les noms, MM. Gustave Janet, Guido Gonin, A. Adam, Gourdon, Carrache, Lacourrière, etc., etc., sont chargés de reproduire les modèles choisis dans les premières maisons de Paris et de leur conserver ce *cachet artistique et essentiellement français* que l'étranger nous envie sans pouvoir l'imiter.

La *Revue de la Mode* contribue ainsi à maintenir vis-à-vis de l'étranger la prépondérance du goût français et de l'industrie française que certaine nation jalouse voudrait accaparer à son profit.

Ajoutons que l'impression de la *Revue de la Mode* est faite sur les presses du *Monde illustré*.

ÉDITION SIMPLE

Un numéro illustré tous les dimanches, contenant plus de trente dessins de modes et travaux à l'aiguille;

Deux grandes planches de patrons par mois, reproduisant plus de soixante patrons en grandeur naturelle.

PRIX :

Paris : Trois mois, **3** fr. — Un an, **12** fr.
Départements : Trois mois, **3** fr **50**. — Un an, **14** fr.

GRAVURES COLORIÉES

Le même journal, avec une belle planche de modes coloriées à la gouache donnée en supplément dans chaque numéro :

Paris : Trois mois, **6** fr. **75**. — Un an, **24** fr.
Départements : Trois mois **7** fr. — Un an, **25** fr.

Les abonnements partent du 1[er] de chaque mois ; néanmoins les personnes qui désirent la collection complète peuvent faire partir leur abonnement du 1[er] janvier 1872. — Elles auront ainsi les cours du *tricot*, du *crochet à la fourche*, de la *frivolité* et des *fleurs en papier*, publiés dans les premiers numéros.

On s'abonne aux bureaux du *Moniteur universel* et du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris, par l'envoi du montant de l'abonnement en un bon sur la poste ou en un mandat à vue sur Paris à l'ordre du directeur de la *Revue de la Mode*.

Un numéro spécimen sera immédiatement envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

PARIS. — La foule encombrant la salle de l'exposition des œuvres de Henry Regnault au Palais des Beaux-Arts.

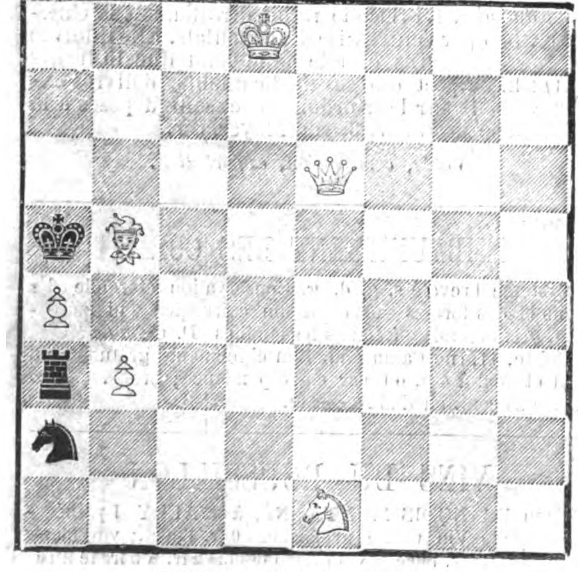
ÉCHECS

—

PROBLÈME Nº 409

COMPOSÉ PAR M. LEHNER

Les blancs font mat en trois coups.



Solution du problème nº 407.

1. T 6 TR	1. R 4 R ou 4 F (A)
2. T 6 D	2. *ad libitum* (1)
3. P 4 D, échec et mat.	

(1)

3 T 4 R ou 4 F, échec et mat.

(A)

1. C *ad libitum*

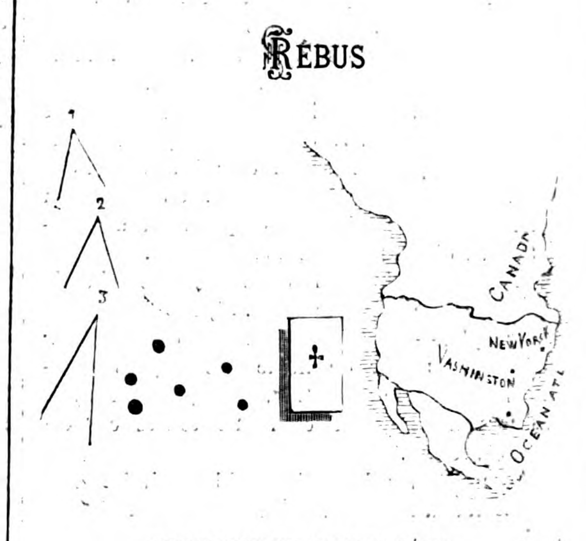
2. T 6 D, échec et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. L. de Croze, à Marseille; le café Drapès, à Sens; Mollard, Oudart, café Racine, cercle des Echecs de Vitry-le-François; Stiennon de Meurs, à Liége; H. Lemaitre, à Ouville-la-Rivière; Poisson et Ménard, à Chavagnes; le café de la Rotonde, à Limoges; le Buffet alsacien, rue Jacob; Barré, Théâtre-Français; E. Frau, à Lyon; L. Gault, à Nancy; le café des Cariatides, à Montpellier; E. Leger, au Havre; A. Tanghiac, à Lyon; Aguerre, au Havre; les amateurs d'échecs du café Français, à Pézenas; le café Cauvet, à Cogolin; le cercle de Provence, à Aix; le café du Petit-Saint-Jean, à Péronne; J. Planche; Ynot Jugurtha, café Dardel, à Chambéry; le cercle littéraire de Gex; Mlle Thérèse Dubourg, à Hagetmau; le cercle du Creuzot; les joueurs d'échecs du café Tivolier, à Toulouse; le café de Metz, à Nancy; Sabel; Vancouyghem, à Lille; A. Maurel, à Hyères; H. T., à Tours, Savoie; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron.

Autres solutions justes du problème nº 406 : MM. L. Gault, à Nancy; le café Tivolier, à Toulouse; Mlle Th. Dubourg; le café des Cariatides, à Montpellier; le café du Petit-Saint-Jean, à Péronne; le café Cauvet, à Cogolin; le café de Metz, à Nancy.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



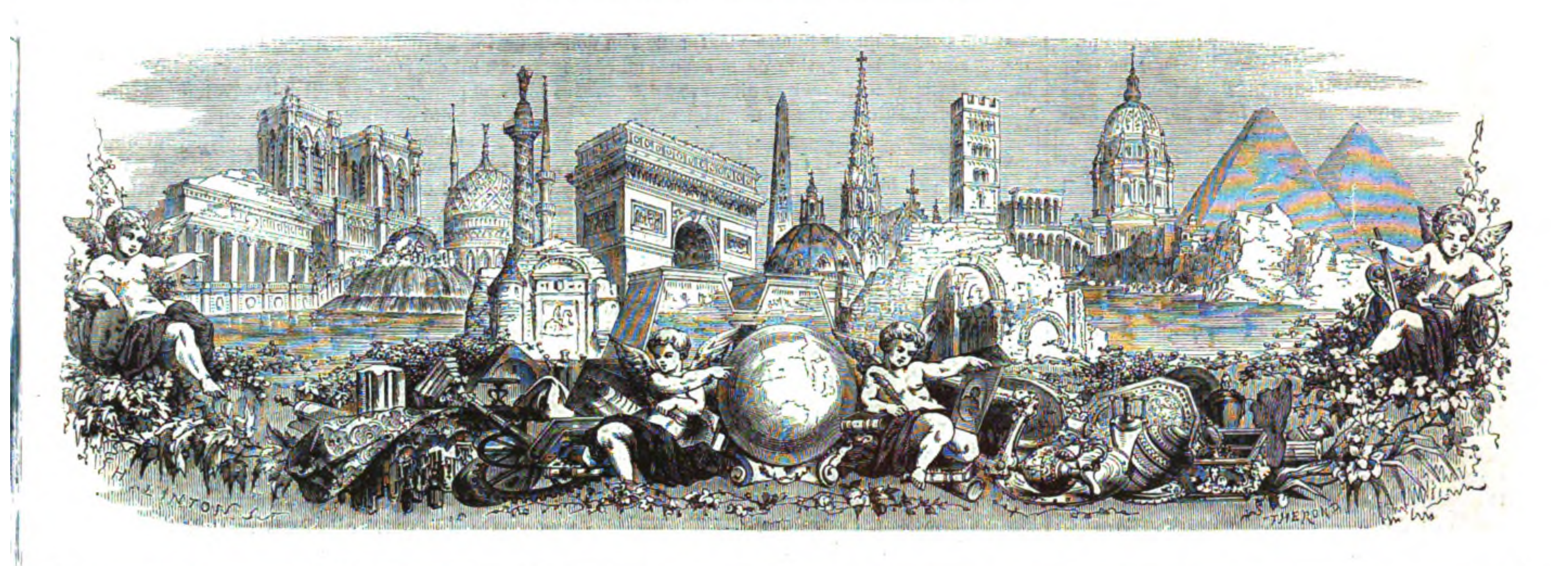
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Pour les romanciers d'à présent, la grandeur, c'est l'énormité.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 782. — 6 Avril 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire :* M. É. HUBERT

Arrivée à Gray (Haute-Saône) d'émigrants alsaciens. — (D'après le croquis de M. Kauffmann.)

COURRIER DE PARIS

Ils partent, ils sont partis. Les rues de Versailles ont repris leur aspect monacal, et l'herbe, si étonnée, depuis deux ans, qu'on la dérange dans sa croissance, va profiter de l'occasion pour pousser de plus belle entre les pavés. Les échos de l'Assemblée sont sans voix et les couloirs sans mystère. C'est un moment de répit que nous donne la politique, et franchement nous en avions besoin.

Car cela devient singulièrement monotone d'ouvrir tous les matins son journal pour y trouver la place envahie, d'un côté, par les réclames abasourdissantes des magasins de nouveautés déclarant tous à tour de rôle qu'ils sont les plus grands, les plus honnêtes, les plus consciencieux du monde, de l'autre, par les perpétuelles redites des comptes rendus de la Chambre, panachés sans cesse des mêmes *très-bien* et des mêmes tumultes.

Trois semaines pour laisser reposer les excentricités du prophète Jean Brunet, pour calmer les bras et les jambes du brave colonel Langlois, pour retremper les facéties de M. de Lorgeril, ce n'est pas trop assurément; et que personne ne se plaindra de la durée de l'entr'acte! La pièce n'est pas assez amusante pour cela.

Donc, pas de politique. Qui n'en est saturé jusqu'à indigestion? Pas de politique! Allons-nous-en flâner à la foire au pain d'épice.

C'est la première fois que Paris, depuis la guerre, se trouve en face d'une fête publique. J'entends Paris tranquille et redevenu lui-même. Car l'année dernière, en pleine Commune, la barrière du Trône vit s'élever, comme si de rien n'était, les baraques ordinaires. Ce ne fut même pas une des moindres singularités de cette période invraisemblable, que ce duo de la grosse caisse et du canon se donnant la réplique par-dessus la tête de la population. Il n'y a vraiment qu'à Paris que la parade et la guerre civile puissent ainsi marcher de concert, que les tréteaux forains puissent faire concurrence aux tréteaux politiques...

∿∿ Nous n'en sommes plus là, et la foire au pain d'épice a repris son ancienne physionomie. Moins d'entrain cependant. On sent que le saltimbanque s'est rouillé dans l'inaction. Et puis les théâtres en plein vent ont perdu un des principaux attraits de leur répertoire. Le chauvinisme régnait là en maître. Il représentait toutes nos victoires. On y voyait les Français mettre en déroute les Mexicains déguisés en Polonais, ou les Russes affublés d'anciens uniformes de la garde nationale du temps de Louis-Philippe. On y voyait... que n'y voyait-on pas?

Aujourd'hui tout cela est sans saveur, et, bien entendu, les épisodes de la dernière guerre sont trop palpitants encore pour qu'on y touche. Seul le phénomène a repris ses brillants exercices. La femme colosse abonde.

— Tiens, le budget! fait Gavroche en regardant l'enseigne où est peinte cette beauté hypertrophiée.

Un peu plus loin, on exhibe un enfant à deux têtes. L'impresario explique à la clientèle, un peu désappointée en trouvant le sujet dans l'esprit-de-vin, que c'est *très délicat à élever* ces enfants-là. *A élever* est superbe, le phénomène étant mort quatorze minutes après sa naissance. Un spectateur sceptique fait remarquer à l'ami qui l'accompagne que c'est le symbole de la fusion.

Comme signe du temps, je dois constater que le pain d'épice est resté fidèle à son culte pour la gloire militaire; il continue à fabriquer des généraux empanachés comme si rien ne s'était passé sous le soleil. Un peu plus loin, on fait voir un homme sauvage. Le *montreur*, dans son boniment, introduit cette phrase, que je recueille au vol: «Entrez, messieurs! entrez, mesdames! Ce sujet est le seul qui a reçu l'approbation de toutes les têtes couronnées, y compris Son Altesse M. Thiers... »

Au milieu de la place, continuent à fonctionner, comme les années précédentes, les balançoires russes. Vous connaissez ces immenses tourniquets qui portent suspendus des fauteuils de bois dans lesquels s'asseoit la clientèle. Deux demoiselles, qui sont en train d'évoluer, poussent des cris à fendre l'âme. Quand elles ont mis pied à terre, j'entends l'une qui dit à l'autre :

— Moi, ma chère, ce qui m'amuse là-dedans, c'est qu'on croit toujours que ça va se détacher et qu'on tombera par terre.

Il me semble que la fillette vient, sans s'en douter, de résumer la situation de la France en ce moment. On croit toujours que tout va se détacher, et c'est ce qui a l'air d'amuser énormément...

∿∿ Mais j'ai promis de ne pas parler politique, et je voudrais bien tenir parole.

Plus que deux mots.

Dans mon dernier Courrier, à propos du Salon de 1872, je faisais allusion à divers tableaux envoyés par des artistes, tableaux représentant des épisodes de nos désastres où nous jouions, hélas! un rôle bien piteux. Et je m'étonnais que des artistes français eussent cru devoir faire revivre par le pinceau des scènes qui remuent en nous les plus douloureux souvenirs.

A l'occasion de ces réflexions, je reçois une lettre d'un abonné du *Monde illustré* qui depuis plusieurs années, dit-il, en est l'un des lecteurs. Notre honorable correspondant s'est mépris sur la portée de mes observations.

« Paris, dit-il, est fatigué de tous ces souvenirs de guerre, pour avoir vu de trop près la triste réalité; mais la haine de la province a besoin d'être entretenue. Il y a aussi l'étranger qui, soit qu'il nous aime, soit qu'il nous prenne en pitié, ne peut manquer d'être ému. Si l'artiste retourne lui-même le fer dans la plaie, c'est que sa pensée ne saurait s'arracher de ces lugubres souvenirs sans les avoir épuisés tous. »

Ne confondons pas. Oui, il y a des scènes émouvantes qu'il peut être utile de reproduire pour raviver et entretenir les colères du patriotisme. Oui, les tableaux qui représentent une chaumière saccagée, les femmes massacrées, les vieillards, les enfants frappés ou tués, oui, ces tableaux, je les comprends; mais ce que je ne comprends pas, ce sont ceux qui ne reproduisent que des scènes humiliantes d'où ne peut jaillir l'indignation féconde. Nous avons parlé, par exemple, d'une toile de M. Protais où figurent des prisonniers français escortés par leurs vainqueurs. Ici l'artiste s'est fourvoyé, croyons-nous, en dépit des observations de notre correspondant. Rappelez tout ce qui peut attester nos souffrances, mais non ce qui ne retrace que notre abaissement.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce sujet lorsque sera ouvert le salon de 1872, qui promet d'être un des plus curieux. Près de cinq mille toiles sollicitent le jury. Si l'on s'en tient aux décisions antérieures et qu'on n'accorde que quinze cents places, l'hécatombe sera vraiment trop cruelle. Il y a deux ans que l'art français souffre sans se plaindre; on lui doit bien une compensation, qu'une misérable question d'emplacement ne saurait arrêter.

La sculpture n'a déposé que 548 ouvrages. On la logera plus facilement.

Au jury à apprécier la délicatesse d'une situation toute exceptionnelle.

∿∿ Le bourreau de Paris est mort, et c'est, de toutes parts, un débordement d'anecdotes sur son compte. On a réédité à trente exemplaires, au moins, l'histoire du dîner qu'il offrit à Théodore Barrière à qui, pour premier plat, il servit des cervelles frites. Toutes les autres anecdotes que l'encyclopédie chroniquante tient à l'article *bourreau* ont été également reproduites. M. Heindrech était, paraît-il, un homme fort sensible, ce qui permet d'expliquer fort difficilement le choix qu'il avait fait d'une carrière semblable. Cette sensibilité s'attesta notamment un jour d'une façon assez singulière.

On devait guillotiner le matin. Dans la nuit, les frères Lyonnet se rendirent chez un petit traiteur du quartier de la Requette, où le bourreau avait l'habitude, ses préparatifs finis, de venir prendre une légère collation. Comme il restait du temps à perdre, après qu'il eût vidé son verre de vin sucré, il pria un des frères Lyonnet de lui chanter quelque chose. Anatole dit la *Musette* de Murger, et M. Heindrech, au troisième couplet, essuya une larme!...

C'était là le bon temps, du reste, pour une profession véritablement surchargée aujourd'hui. On n'opérait qu'à de longs intervalles et il y avait d'interminables vacances. Maintenant que le bourreau de Paris fonctionne dans toute la France, c'est une besogne terrible.

Et, à ce propos, on me conte une bien jolie réflexion du défunt. Un employé de prison causait avec lui des conditions nouvelles qui lui étaient faites, et pensant à ce qu'il doit y avoir de terrible dans la nécessité de faire jouer si fréquemment la guillotine, l'interlocuteur de M. Heindrech lui disait :

— Ce doit être vraiment bien pénible à présent?

— Oh! oui, fit-il avec candeur... on attrape toujours en wagon un tas de courants d'air....

J'ignore si c'est de cela qu'il est mort. Quant à son remplaçant, on n'aura que l'embarras du choix comme à l'ordinaire. Les lettres affluent déjà au ministère de la justice.

L'une de ces lettres, nous a-t on dit, débutait par cette formule exquise :

« Je ne suis pas de la partie, il est vrai; mais comme depuis vingt ans que j'habite Paris, je n'ai pas manqué d'assister à une seule exécution... »

Allons messieurs les candidats, faites vos professions de foi.

∿∿ Un Courrier de Paris ne saurait passer sous silence le plus gros de tous les événements de la quinzaine dernière : j'ai nommé le procès Trochu.

La chronique judiciaire se chargera de vous tenir au courant des incidents divers de cette cause célèbre. Je ne veux que crayonner ici la physionomie des avocats qui ont pris part à ce tournoi oratoire.

Comme le dernier des Horaces, Mᵉ Allou était seul contre les trois Curiaces. On peut dire qu'il s'est multiplié de façon à faire face à tous ces adversaires à la fois.

Une fort intéressante figure que celle de Mᵉ Allou! C'est, si l'on peut employer cette expression, un avocat modernisé. J'entends par là qu'il a répudié toutes les vieilles formules, tous les poncis oratoires, tous les clichés de la parole. Rien du déclamateur, rien du rhéteur. Il cause plutôt qu'il ne plaide. Il est dans l'ordre judiciaire ce que sont dans le domaine politique les habiles parleurs anglais qui se sont affranchis des vieilles traditions pompeuses et du fatras de convention.

L'homme physique impose du premier coup d'œil, et l'on sent qu'on a en face de soi quelqu'un. Mais, par un contraste singulier, la nature s'est complue à donner à Mᵉ Allou des apparences absolument contraires à son talent. Grand, solennel, sévère, il a l'air d'un avocat en *us*; on s'attend à entendre sortir de ses lèvres les phrases creuses, les lieux communs pédants. La gravité de son masque immobile a quelque chose qui glace d'abord; ces longs traits, aux teintes sombres, qu'encadrent des favoris gris, cet œil froid, tout cet ensemble présage une éloquence compassée, gourmée, ennuyeuse.

C'est justement l'inverse de la vérité.

Aussitôt que Mᵉ Allou parle, il se transforme: l'œil perd sa dureté et devient mobile, expressif, attendrissant. La bouche n'est plus rigide, mais persuasive. Tout s'anime, tout concourt à conquérir l'auditeur. Tantôt accoudé sur son pupitre, tantôt se penchant en avant comme pour saisir l'attention corps à corps, Mᵉ Allou module avec un art accompli. Pas de tirades, pas de clinquant, pas de trompe-l'œil; des raisons, encore des raisons.

Quand il sacrifie aux Grâces, c'est pour introduire quelque épisode charmant de délicatesse, comme par exemple dans le procès Beauffremont, lorsqu'il eut à parler des enfants de la princesse et des caresses maternelles si nécessaires à cet âge.

Puis, lorsque l'auditoire est subjugué par le détail, arrive quelque beau mouvement oratoire, non pas à la façon des comédiens de la robe, mais à la manière des maîtres de la pensée. « Il ne plaide pas le mot, il plaide la situation, » disait de lui, par analogie, un auteur dramatique. L'auteur dramatique avait raison. Ajoutons que le style de Mᵉ Allou est d'autant plus châtié qu'il est moins emphatique. C'est le bijou ciselé finement à la place d'une imitation à grand effet. C'est de la peinture, et non du décor.

Me Lachaud brille par des qualités absolument contraires, ce qui ne diminue pas son mérite, mais le place sur un autre terrain. C'est la fougue, c'est la *furia* oratoire. Pour vaincre, tous les moyens lui sont bons. Peu lui importe une entorse donnée à la langue académique. Il monte à l'assaut et se cramponne à ce qui lui tombe sous la main. Si un lieu commun peut lui être utile, va pour le lieu commun. S'il croit conquérir le jury par une déclamation dont il sent lui-même la banalité, va pour la déclamation. Il y a comme cela dans les salles d'armes des gens dont on dit qu'ils tirent en dehors de toutes les règles; ça ne les empêche pas de tuer leur homme au besoin.

M. Grandperret, c'est le *vir togatus* dans toute sa solennité. Le procureur général a survécu dans l'homme à la démission qu'il a donnée. M. Mathieu, c'est l'habileté du barreau, le savoir-faire professionnel perfectionné par l'usage de la tactique politique. Comme vous le voyez, des personnalités absolument différentes, quatre artistes n'exploitant pas le même genre, ce qui, par conséquent, ne faisait que rendre la lutte plus piquante en faisant de ces séances autant de concerts de la parole.

∽∽ Une fête d'autre genre appelait le monde artiste à l'Ambigu pour la première représentation d'une pièce qui, sans le nom de son principal interprète, n'aurait, je crois, pas eu de bien longs destins.

Mais c'est toujours un régal pour les gourmets que de revoir ce vieux Frédérick, que le hasard de sa naissance eut raison d'appeler *le maître*.

Chose douloureuse à dire, Frédérick est malheureux, très-malheureux. Tout cet hiver, il aurait connu la misère, s'il n'avait donné des représentations dans les théâtres de banlieue. Comme Déjazet, une autre gloire du théâtre, Frédérick, après avoir connu tous les enivrements de la gloire, se trouve aux prises avec les cruelles nécessités de la vieillesse. Ainsi va le monde. Ne nous disait-on pas l'autre jour (et quelqu'un de trop bien renseigné, hélas!) qu'un des maîtres du vaudeville français, qu'un des hommes dont la verve fit rire toute une génération, en même temps que la dignité de son caractère imposait le respect à tous, qu'un des doyens des auteurs dramatiques en est, lui aussi, réduit à vivre de quelques écus par mois!

Je reviens à Frédérick.

Si vous avez visité les monuments de la Grèce antique ou de l'Italie, vous comprendrez l'impression que je veux essayer de décrire. Il ne reste souvent qu'un pan de mur comme tous les pans de mur du monde. Et pourtant ce débris de pierres a une majesté que les autres n'auront jamais. Tel le talent de Frédérick.

Cette ruine a des aspects magnifiques. Rien qu'avec un geste il trouvera le moyen d'enlever toute une salle. Dieu sait pourtant si le rôle qu'on lui a fait là est piteux! Lui qui fut Kean, Richard d'Arlington, Ruy Blas, ceint du tablier bleu d'un pipelet élégiaque et pleurard! c'est navrant....

∽∽ Un autre artiste d'une incontestable valeur va quitter la scène. Mais celui-là se retire par la porte d'honneur, après avoir conquis l'*aurea mediocritas* pour ses vieux jours.

C'est Régnier.

Il va probablement donner sa représentation de retraite. Que de souvenirs il laissera! Vous le rappelez-vous, par exemple, dans *la Joie fait peur*? vous le rappelez-vous dans *le Marquis de la Seiglière*? vous le rappelez-vous... Il faudrait presque énumérer tous ses rôles.

Peut-être, toutefois, Régnier ne nous dit-il pas un adieu définitif. On parlait, on parle encore d'une reprise du *Roi s'amuse* dans laquelle le rôle de Triboulet pourrait bien lui échoir.

On verra l'année prochaine. De toutes façons, il est impossible que Régnier quitte pour jamais ces planches où il s'est illustré. Comme Beauvallet, comme Geffroy, il sera pris tôt ou tard de la nostalgie et ce sera tant mieux pour nous.

∽∽ Les livres sont rares; cependant j'en ai là deux sur ma table qui me sollicitent. Deux de genre bien différent.

Le premier est *Souvenirs et indiscrétions*, publié par le secrétaire de Sainte-Beuve. Il y a là des lettres fort curieuses sur la jeunesse du célèbre critique et aussi des détails sur la dernière année de sa vie. L'*alpha* et l'*oméga*.

C'était un maître épistolier que Sainte-Beuve. Il avait des tours de phrase tout à fait personnels. En résumé ce volume est un coup de pinceau qui n'est point inutile à son portrait.

Le second volume dont je veux parler est un volume de poésies. Il y a trois ou quatre ans, cela eût paru insensé de signaler des vers à l'attention du public; aujourd'hui MM. les poëtes ont pris une fière revanche. Il en ont même abusé quelque peu, et on nous a fait avaler, grâce à la rime, pas mal de banalités triomphantes.

Tel n'est pas le cas de M. Georges Riche et de ses *Prima verba*. C'est l'œuvre d'un jeune homme et d'un jeune homme qui pense par lui-même et qui sent profondément.

L'auteur procède évidemment de Sully-Prudhomme et plus d'une de ses pages rappellent les *Solitudes* ou les *Stances et Poëmes*, par leur sentiment intime.

Ce morceau, par exemple, intitulé : *A travers une larme*, est dédié à une jeune fille, à laquelle le poëte dit :

Non, jamais vous n'avez, d'une voix qui décrie,
Sur le front des songeurs souillé la rêverie;
Et vous croyez comme eux, ô jeune et doux esprit!
Que le bonheur se fait de mystère et de nuit;
Que les plus malheureux, ce sont les plus cyniques,
Ceux que ne bercent pas les espoirs chimériques,
Ceux qui ne pleurent pas... car bien souvent le cœur
Se ferme au sourire et s'épanouit au pleur,
Comme une fleur souffrante, humble, demi-brisée,
Qui meurt au grand soleil et qui vit de rosée!...

Vous voyez, rien que sur ce spécimen, la manière du poëte. Il a aussi l'ironie froide, quand il veut. Lisez cette description qu'on pourrait intituler : *Un intérieur comme il y en a trop*; c'est sobre, c'est simple, c'est juste de ton.

Je ne l'ai pas vue; il est tard; je suis brisé
D'émotion et de fatigue; j'ai passé,
A la chercher partout, cette soirée entière.
J'ai couru les maisons d'amis où d'ordinaire,
Ainsi que par hasard, le soir, nous nous trouvons,
Et suis rentré déçu; la neige, à gros flocons,
Battait mon front brûlant. — Elle n'est pas sortie.
Lui, qui, près du foyer, berçait son apathie,
Cette fois n'aura pas écouté ses raisons
Et, comme il fait grand froid, il aura dit : « Restons. »
Elle aura dû subir l'ennuyeux tête-à-tête
De cet homme et lui feindre, hélas! un air de fête.
Sans doute qu'à cette heure où mon reproche amer
L'accuse, elle se dit, songeant aux aveux d'hier,
Que je suis attristé de ne pas l'avoir vue,
Ou bien peut-être encor relit dans la Revue
Les doux vers non signés que pour elle j'y mets;
— Et lui s'endort, heureux, les pieds sur les chenets.

Je crois que vous ferez bien de retenir le nom de M. Georges Riche.

∽∽ Dans le monde de la Bourse, il paraît que les anciennes traditions renaissent.

On annonce, en effet, qu'un spéculateur, que dis-je! que deux spéculateurs, à la suite d'une liquidation par trop laborieuse, viennent de lever le pied.

O Belgique hospitalière! reçois-les dans ton sein et tâche de les garder.

La fièvre d'agiotage recommence d'ailleurs à sévir de plus belle, et l'on voit dans ce genre des fantaisies qui défient toute comparaison. Celle-ci, par exemple, qui, à mon grand étonnement, n'a été relevée par personne et qui vaut cependant la peine d'être mentionnée.

Il y a six semaines environ, une annonce paraissait dans tous les journaux, conviant l'univers entier à prendre des actions d'une entreprise gastronomique. Les réclames déclaraient que si l'on faisait appel à la souscription publique, c'était afin de donner une extension nouvelle à l'entreprise, dont l'état prospère allait toujours croissant. Un vrai cadeau, quoi!

Trois semaines après, l'entreprise prospère, qui n'avait pas, à ce qu'il paraît, pu convaincre M. Gogo, déposait purement et simplement son bilan.

Je ne sais pas au juste de quel nom la loi appelle ce genre d'opération, car il y a des subtilités spéciales en affaires.

∽∽ Subtilités qui rappellent un mot charmant de Dumersan, un des auteurs des *Saltimbanques*. C'était aux répétitions de la célèbre pièce.

On en était au moment où Bilboquet doit prononcer la fameuse phrase : « Cette malle n'est à personne, elle doit donc être à nous. »

Odry se retournait avant de lancer le mot. Dumersan intervint.

— Ne la regarde donc pas.

— Quoi donc ?

— La malle.

— Mais...

— Dirige au contraire les yeux d'un autre côté. Si tu la regardes et que tu dises après : elle doit être à nous, tu es un voleur. Si tu ne la regardes pas, tu n'es qu'un filou.

∽∽ C'est décidément au mardi 16 avril qu'est fixée la translation des cendres d'Alexandre Dumas à Villers-Cotterets, sa ville natale.

La cérémonie sera, à coup sûr, des plus touchantes, et toute la littérature tiendra à rendre, dans ces circonstances, un hommage personnel au grand écrivain qui a disparu au milieu de nos tourmentes sans que la France eût le temps de lui dire adieu comme il convenait. Pauvre Dumas! lui qui, de son vivant, aimait tant à remplir le monde du bruit de sa personnalité sympathique! Mourir aura été la seule chose qu'il ait faite incognito. Mais on va le ramener, et il faut que le pays salue au passage ce cercueil aimé.

C'est surtout lorsqu'on a perdu les gens qu'on s'aperçoit du vide que laisse leur départ. Où est la monnaie d'Alexandre? la succession est toujours en déshérence et nul ne se présente pour la recueillir. Il en est pourtant qui faisaient fi d'Alexandre Dumas de son vivant, qui le qualifiaient de faiseur. Je vous en souhaite beaucoup de ces faiseurs-là. La place est libre, qui la veut? Personne ne dit mot, impossible d'adjuger.

∽∽ Puisque de toutes parts pleuvent les brochures et les documents sur la dernière guerre; puisque personne ne veut avoir eu tort et que tout le monde s'apothéose, il faut bien faire contre-poids. Chacun écrit l'histoire à sa façon. Les soldats, eux, la rédigeaient parfois de vive voix durant ces jours où tant d'héroïsme fut si souvent déployé en pure perte par la faute de certains chefs dont la responsabilité sera terrible devant l'avenir.

C'était à....

Un de ces chefs-là, qui, dit-on, passa trop souvent autour d'un billard les heures durant lesquelles ses troupes se battaient, arrive au galop. On était au matin d'une journée qui promettait d'être chaude.

— Regarde donc le général, dit un troupier à son camarade.

— Oui. Il monte à cheval comme une paire de pincettes.

— Parbleu ! c'est pour faire croire qu'il va au feu !

PIERRE VÉRON.

LES AUTOGRAPHES DE LA COMMUNE

Les amateurs couvrent d'or les autographes de la Commune.

Le dernier numéro de la *Revue des Autographes* cote à cinquante francs quatre pages de Raoul Rigault sur Galilée. Il ne demande que trente-cinq francs pour une lettre de M. Cluseret, qui a cependant bien son prix.

Lisez plutôt cette petite note du catalogue :

« Cluseret (Gustave-Paul), général américain pendant la guerre de la sécession, mêlé ensuite à toutes les tentatives révolutionnaires en Europe, membre de la Commune de Paris et délégué à la guerre, né à Paris. — L. a. s ; 22 mai 1869, 1 p. in-8. 35 »

« Curieuse lettre relative à la rédaction d'un journal révolutionnaire qu'il crée à Paris à l'occasion des élections au Corps législatif, et dans laquelle il indique à un de ses collaborateurs la forme et l'esprit dans lesquels doivent être rédigés ses articles : « Ne perdez pas de vue que vous vous « adressez à un public qui n'est pas encore socialiste, et « qu'il faut lui dorer les premières leçons. »

Dorer les premières leçons mérite qu'on s'y arrête. Les suivantes ont été dorées aussi, hélas! — dorées au feu, comme on dit dans le métier.

Les îles Andamans, pénitencier des criminels jugés aux Indes anglaises, où fut assassiné lord Mayo. — (Vue prise de Ross Island par M. Wertpild, photographe à Calcutta.)

1 oiseau : Ile Chatam. — 2 ois. : Route de Viper Island. — 3 ois. : Hope Town — 4 ois. : Le mont Harriet.

ARRIVÉE D'ÉMIGRANTS ALSACIENS

A GRAY

(Voir la première page)

Gray, le 25 mars 1872.

Monsieur le Directeur,

Ce matin, plusieurs familles descendant de la gare sont arrivées à Gray, où elles ont été chaleureusement accueillies par la population grayloise qui se distingue, comme toute celle de la Franche-Comté, par la vivacité de son patriotisme.

On a immédiatement pourvu à leur logement. Quelques-unes s'établiront ici, les autres vont en Algérie.

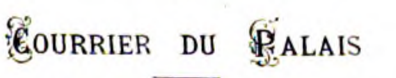
Un certain nombre de Lorrains et d'Alsaciens sont établis déjà sur d'autres points du département de la Haute-Saône, où les immeubles ne sont pas à un prix fort élevé et où les bras manquaient sur beaucoup de points. Aussi jugez si on est heureux d'accueillir de tels compatriotes.

Agréez, etc.

P. K.



La porte des Assises avant l'ouverture, pendant le procès Trochu, Vitu & de Villemessant.



COURRIER DU PALAIS

Le procès en outrages et diffamation intenté par le général Trochu contre M. de Villemessant, rédacteur en chef du *Figaro*, et M. Vitu, rédacteur, auteur des articles incriminés, a commencé la semaine dernière. Il était indiqué au rôle de la session des assises comme devant occuper deux audiences. Mercredi et jeudi, les accusés ont été interrogés, et les témoins ont été entendus; samedi, Mᵉ Allou, avocat du plaignant, a prononcé une magnifique plaidoirie pleine de mouvement et d'éloquence. Hier lundi, Mᵉ Grandperret a présenté la défense de M. Vitu. Mᵉ Mathieu a renoncé à la parole, Mᵉ Allou a renoncé à répliquer, et M. le général Trochu a fait ce que vingt avocats n'auraient pu faire en sa faveur, il s'est raconté lui-même. Demain aura lieu la cinquième audience de ce procès, non politique, s'est-on écrié des deux côtés, et dans lequel la politique a naturellement pris la part du lion. Mᵉ Lachaud, défenseur de M. de Villemessant, s'est réservé le dernier mot, — qui ne sera peut-être pas le dernier; — mais, dans tous les cas, je doute encore que le verdict soit rendu demain soir : c'est donc sans le connaitre et même sans le prévoir que je tente un résumé de ces débats brûlants.

Débats malheureux, débats au moins inutiles, a-t-on dit déjà et dira-t-on encore! Ah! sans doute, puisque une enquête parlementaire existe, puisque deux séances de l'Assemblée nationale ont été consacrées à ces discussions, il eût mieux valu qu'elles ne descendissent pas sur le terrain judiciaire; mais l'histoire, — puisque histoire il y a, — a besoin, par le temps qui court, de précisions qui se disent gênées par la solennité obligée, par les formules

PROCÈS TROCHU, VITU & VILLEMESSANT. — La première audience de la Cour d'assises de la Seine. — (Dessin de M. Lix.)

convenues du parlementarisme. M. Jules Favre, disait-on, avait eu tort de faire le procès Laluyé; M. le général Trochu, dit-on encore, a tort de poursuivre *le Figaro*. J'ai pensé, et je l'ai dit, je pense, et je le dis encore, que M. Jules Favre a eu raison, que M. le général Trochu a raison d'en appeler aux témoignages, à la vérité, au fait quel qu'il soit. Les passions, les colères, les rancunes grandes et petites auront la parole et se produiront, c'est inévitable, c'est nécessaire; elles peuvent obscurcir, égarer, dénaturer la vérité, mais elles ne peuvent tuer d'une façon absolue le fait ni l'intention; il s'agit de l'honneur, et alors on a toujours raison de braver, même la défaite. Quand l'honneur est attaqué, protestez! protestez! il en restera toujours quelque chose! ne fût-ce que votre protestation, qui vous honore et qui est un hommage rendu à l'honnêteté publique.

A dire vrai, à bien dire, la situation du fonctionnaire public qui fait un procès en diffamation, permettant, aux termes de la loi nouvelle, la preuve des faits diffamatoires, est celle d'un homme qui, fatigué d'accusations vagues, cherche et trouve le moyen de se placer sur le banc des accusés et de dire à un jury : Jugez-moi! Audace ou conscience de son bon droit, il paraît que c'est là un expédient qui n'est pas à la portée de tout le monde, car les exemples ont été rares jusqu'ici.

Maintenant, que puis-je vous dire du débat lui-même? C'est au compte rendu qu'il faut renvoyer les lecteurs, car je sens mon impuissance à analyser ces témoignages contradictoires, à apprécier ces plaidoiries ardentes; et, s'il vous prend l'envie, quand le jury aura statué sur l'accusation de diffamation et d'outrages, de concourir à ce verdict que le plaignant sollicite de l'opinion publique, vous vous rappellererez le 2 décembre 1851 et le 4 septembre 1870. Ah! des fautes politiques, des fautes militaires, jugera qui pourra! les grands hommes politiques sans passions, les grands militaires sans parti pris, nous donneront plus tard une solution sur ce point; l'homme et son intention, voilà la question du jour.

Et maintenant quelques lignes pour vous tenir au courant des procès civils ou correctionnels dont j'avais fait bonne et ample provision, ne me doutant pas alors que tout l'intérêt judiciaire allait se concentrer sur de tristes souvenirs politiques.

M. Godart, qui n'est pas l'aéronaute, mais M. le docteur Godart, adopta il y a vingt-cinq ans un jeune orphelin italien qui se nomme Armandi. Il sut deviner sa vocation artistique, il fit de lui un chanteur de premier ordre. Le jeune homme eut des succès nombreux et fructueux; il se maria, il devint riche, il eut hôtel, voitures et chevaux. Le docteur et sa femme se trouvaient bien isolés; leur pupille, reconnaissant, confia à leurs soins paternels son premier enfant, sa fille qui venait de naître. Ce fut à la fois la noble récompense et la consolation des bienfaiteurs. L'enfant a grandi; c'est aujourd'hui une jeune personne de dix-huit ans, pleine de grâces, de talents, pleine de cœur; elle a pris au sérieux cette paternité des bons vieillards qui l'ont élevée; elle les respecte, elle les aime, elle ne veut pas les quitter!

Mais pourquoi les quitterait-elle, en effet? Ah! c'est que les mauvais jours sont venus pour M. Armandi, disait Me Rivolet, l'avocat des époux Godart, devant la sixième chambre du tribunal civil; c'est que les maisons de ville et de campagne ont été vendues, c'est que les voitures et les chevaux, la fortune enfin, ne sont plus qu'un souvenir, que l'ombre d'une ombre; c'est que M. le docteur Godart a prêté beaucoup d'argent et qu'il n'est plus en état d'en prêter encore, c'est que son premier refus a été le signal d'une réclamation qui lui brise le cœur; M. Armandi lui redemande sa fille; il veut l'emmener en Allemagne, il veut lui faire faire des études artistiques, il veut qu'elle débute avec éclat. Ce qu'il veut, M. et Mme Godart ne le désirent guère; il est triste pour eux de se voir privés de cette chère enfant et de la voir, cantatrice brillante ou non, s'envoler sur les planches et s'exposer aux naufrages de toute sorte. Le père était aussi leur enfant d'adoption, et pourtant, quelle que fût leur angoisse, ils n'ont pas cherché à l'arrêter dans la brillante carrière qu'il s'était choisie; ils savent ce que c'est que la vocation; mais la jeune fille a si peu de vocation, que, pour échapper au théâtre, elle a pris la fuite et s'est cachée on ne sait où.

M. Armandi invoque les droits de la puissance paternelle; il redemande sa fille mineure que l'on lui cache, dit-il, et il conclut contre les époux Godart, ses bienfaiteurs, à une condamnation de 1,000 francs de dommages-intérêts par chaque jour de retard apporté à l'exécution du jugement qu'il sollicite.

Le tribunal a rendu un jugement longuement motivé qui a déclaré les époux Armandi mal fondés en leur demande et les en a déboutés; et, chose remarquable, il a statué en fait, sans tenir compte des fins de non recevoir que pouvait justement soulever la qualité des époux Armandi, étrangers l'un et l'autre; le mari est Italien e la femme est Prussienne. Il a déclaré que le principe de la puissance paternelle, tout indispensable qu'on le reconnaisse au salut des familles, n'est pas tellement absolu qu'il ne soit susceptible de restrictions nécessitées par les circonstances et les situations respectives des parties. Le tribunal a vu dans le consentement des père et mère, remontant à dix-huit années, et dans les bons soins constants des époux Godart, la constitution irrégulière peut-être d'une tutelle officieuse. Le tribunal a tenu compte aussi de la résistance de la mineure, basée sur le sentiment respectable qui en est le mobile.

Je renvoie à la semaine prochaine la série des profils de chevaliers d'aventure, que j'ai commencée dans mon dernier courrier. Ah! la difficulté, c'est d'être bref quand on étudie les faits et gestes de ces messieurs, qui, devant le tribunal même, posent avec tant de complaisance, que l'on craint toujours d'oublier un trait saillant. PETIT JEAN.

P. S. Le verdict a été rendu aujourd'hui dans le procès intenté par M. le général Trochu à MM. de Villemessant et Vitu. Ceux-ci ont été condamnés pour outrages seulement, chacun à un mois d'emprisonnement et 3,000 fr. d'amende; l'insertion de l'arrêt est ordonnée dans les deux journaux judiciaires.

LE GÉNÉRAL TROCHU

Notre partie illustrée devait conserver le souvenir d'un procès sans précédent dans les annales judiciaires. Après notre ami et collaborateur Petit-Jean, et sans toucher au côté judiciaire de la question, nous allons la résumer au point de vue historique, d'après les discours, les témoignages et les lettres diverses qui ont permis, depuis un an, d'apprécier la conduite du gouverneur de Paris.

Non, le général Trochu n'a pas trahi l'empereur Napoléon III; ce dernier lui a dû, au contraire, les deux meilleurs avis qu'il pût recevoir à une époque où il avait tant besoin de concentrer toutes ses forces. Le premier, donné par écrit, le pressait de revenir avec l'armée de Metz joindre l'armée de Châlons. Le second, donné de vive voix, le pressait ensuite de revenir avec l'armée de Châlons sur Paris. Ces deux conseils, Napoléon a voulu les suivre; il en a été chaque fois détourné par ses conseillers de Paris.

Non, le général Trochu n'a pas ramené la garde mobile à Paris sans en avoir reçu l'autorisation.

Non, le général Trochu n'a pas aidé à l'envahissement de la Chambre, car il n'avait qu'un titre sans commandement.

Ces trois points capitaux ont été irrécusablement prouvés. Mais ce qu'on peut reprocher au général, sans atteindre en rien son honneur et sa loyauté, c'est d'avoir consenti, dans de telles conditions, à porter le titre de gouverneur de Paris; c'est ensuite d'avoir assumé une aussi terrible responsabilité que celle de la direction des affaires sans croire qu'il fût possible de les relever; c'est d'avoir promis trop souvent un succès auquel il ne croyait pas; c'est surtout de n'avoir pas montré assez de vigueur pour maintenir une discipline de fer sur des masses d'hommes dont l'impunité a constamment encouragé tous les vices. Le général Trochu s'est toujours borné à des menaces non suivies d'effet, système déplorable auquel il a fait, dans sa bonne foi, trop d'honneur en l'appelant *force morale*.

La force morale ne peut agir que sur des hommes ayant le sens moral.

MON PURGATOIRE

VISION

Je ne sais qui a dit le premier : « On s'habitue à tout, même à l'Enfer, et les damnés eux-mêmes doivent se faire, avec le temps, à la poix bouillante et à la grillade. »

Pour moi, j'en doute. Et pour en douter il me suffit de toucher le soir par mégarde au verre de ma lampe, ou de rencontrer un peu brusquement sur ma table la pointe de mon canif entr'ouvert. Je suis de l'avis de Pascal, que le bourdonnement d'un frelon peut troubler la méditation d'un philosophe.

Ne soyons pas si spiritualistes. Une éternité de supplices est un rêve à épouvanter l'intrépidité d'un stoïque. C'est pourquoi je ne serai jamais protestant : je tiens trop au Purgatoire.

Il est vrai que si j'examine ma vie, je ne puis, quelque indulgence que j'aie pour moi, me trouver digne de la félicité d'un paradis. Mais aussi je ne puis guère me croire assez coupable pour mériter d'être éternellement et cruellement puni. Et pourquoi, diantre! serais-je damné?

Un état mixte, où la vie se prolonge avec ses alternatives de tristesses et de consolations, de bien-être et d'incommodité, me paraît être bien mieux mon fait.

En toutes choses l'absolu m'effraye et m'éloigne.

La beauté parfaite m'inspire plus d'admiration que d'amour; le bonheur complet ne peut ni s'imaginer ni s'exprimer, les poëtes et Dante lui-même l'ont bien prouvé. Le grand soleil, la pleine lumière nous fait baisser les yeux ou nous aveugle.

Placez entre ces deux extrêmes le lieu de délices et le lieu de supplices, le palais rayonnant de gloire et les ténèbres douloureuses; placez en guise de *mezzo termine* une sorte de lazaret ou de geôle, si vous voulez, où l'humanité persiste avec la conscience nette et éclairée des fautes passées, avec le sentiment d'un état supérieur et d'un progrès à accomplir; où l'on s'enrhume quand il fait froid, où l'on sue quand il fait chaud; où l'homme, si l'on veut encore, soit assez dépouillé pour mêler le regret des bonheurs terrestres à l'aspiration d'un bonheur plus grand et plus durable; et puis mettez-y tous les hommes de bonne volonté auxquels la force a manqué pour s'élever jusqu'au sublime, les héros incomplets qui n'ont eu la foi que jusqu'au martyre exclusivement, les faibles d'espoir, les découragés, les douteurs, tous ceux qui, soit infirmité, soit timidité, n'ont eu leurs vertus qu'à l'état rudimentaire et n'ont accepté la partie qu'à moitié, — et il me semble que ce sera justice.

J'ai d'ailleurs une autre raison pour parler du purgatoire : c'est que je l'ai vu.

Qu'on ne prenne pas ceci pour la préface d'un conte fantastique. Rien n'est moins inventé, moins poétique que ce que je vais raconter. Mais je m'aperçois qu'avant de commencer le récit quelques mots d'explication sont nécessaires.

J'ai été toute ma vie, comme beaucoup de gens d'ailleurs, fortement préoccupé des phénomènes de ce que Gérard de Nerval a appelé quelque part « la seconde vie, » que Nodier appelle « l'état le plus puissant et le plus lucide de la pensée, » et que nous autres, le vulgaire, appelons simplement *le rêve*. Or, tous ceux qui ont porté leur attention sur ces phénomènes savent, comme moi, qu'il est deux sortes de rêves, les actifs et les passifs.

J'appelle rêves actifs ceux où l'homme qui rêve agit, pour ainsi dire, par lui-même, qui ne l'entretiennent que des pensées et des actes ordinaires de sa vie, de ses projets, de ses espérances, de ses passions; où lui est quelquefois livrée la solution de certains doutes, l'explication de choses confuses et mystérieuses que l'état de veille lui laissait obscurs et difficiles. Dans ce premier cas, l'homme agit véritablement, par la pensée du moins. C'est la pensée du jour qui veille malgré le sommeil des sens, le rêve ne fait que continuer la vie.

Dans le second cas l'homme n'agit plus, il subit. Le rêve le surprend et lui parle d'autre chose que

de lui-même. Le rêve est impersonnel, et dès lors il prend un caractère de révélation. C'est cette sorte de rêves que les anciens divinisaient, croyant voir dans leurs images inattendues une manifestation de la volonté des immortels. Ceux-ci, en effet, méritent plus d'attention que les premiers. D'où viennent-ils? quelle main imprime sur la trame du cerveau ces visions, ces tableaux, ces perspectives inconnues?

D'autres que les anciens, des chrétiens, et maintenant même, voient dans de tels rêves des avertissements, des conseils, des menaces, des promesses. Et tel qui affecte de les mépriser comme effet du hasard et comme accidents nerveux, en est longtemps troublé au réveil.

Le mien n'avait rien de troublant. Mais, à cause de la conséquence, du développement et de la logique des détails, il me laissa une vive impression. On va voir si ce fut sans raison.

J'arrivais, avec une parfaite connaissance des choses et du lieu, dans la disposition d'un voyageur fraîchement débarqué et qui vient de descendre à l'auberge. J'étais à l'auberge en effet. La pièce où je me trouvais était longue et étroite, basse de plafond comme un entre-sol et peinte à la détrempe sur lambris, gris sur gris. Dans un coin ronflait un poêle de faïence, luttant sans succès contre la fraîcheur et l'humidité de l'atmosphère. Les meubles qui m'entouraient étaient vieux et fatigués : canapés en velours d'Utrecht jaune, le dossier et les bras peints en blanc, fauteuils de même étoffe, chaises en bois de merisier foncées de paille, le tout affaissé par l'usage ou acheté la veille à la criée; au milieu de la pièce s'étendait une longue table couverte d'un tapis vert, telle qu'on en voit dans les cabinets de lecture, et chargée, pour compléter l'analogie, de journaux et de brochures. Au dehors, le jour était bas comme il est souvent dans les matinées de mars et d'avril. J'avais intérieurement un vague sentiment de frisson et de froidure.

Tandis que j'examinais tout autour de moi avec la curiosité de l'étranger, un personnage entra dans la salle, homme de taille moyenne, entre deux âges, cheveux grisonnants, favoris décolorés. Il était vêtu d'un costume noir terni et passé comme un habit d'une année que l'on achève de porter à la maison. J'observai qu'il était décoré de la Légion d'honneur; son ruban pâli devait avoir l'âge de l'habit. Il était myope, et s'aida d'un lorgnon pour parcourir les journaux étalés sur la table.

Un mouvement que je fis attira son attention de mon côté. Il braqua sur moi son lorgnon et me salua. J'allai vers lui :

— Vous êtes nouvellement arrivé? demanda-t-il.

— De ce matin.

— En effet, votre visage m'est inconnu.

— Oserai-je, en qualité de nouveau venu, vous demander quelques renseignements sur le lieu où nous sommes?

— A votre service, me répondit l'inconnu en faisant décrire un quart de cercle à son siége pour me faire face. — Mon Dieu! en somme, on n'est pas trop mal ici, sauf de certains inconvénients auxquels il vous sera peut-être pénible de vous habituer. Ainsi, par exemple, on n'a jamais plus de jour ici que nous n'en avons en ce moment; le soleil, le bleu du ciel sont invisibles. Jamais non plus la température ne s'élève plus haut qu'elle ne l'est aujourd'hui. En tout temps il faut faire, comme vous le voyez, du feu matin et soir. La hauteur commune du thermomètre est ici de sept à dix degrés. En revanche, nous ne voyons jamais ni glace, ni neige, et nous ne souffrons pas non plus de chaleurs excessives.

— Pardon, interrompis-je, mais alors vous ne voyez jamais de fleurs?

— Si fait! mais des fleurs d'hiver ou des fleurs d'automne, des chrysanthèmes, des primevères, des fleurs sans parfum.

— Ni roses, ni œillets?

— Non... Bah! l'on s'y fait. Il y a un autre désagrément sur lequel il vous faudra passer : la cuisine n'est pas absolument mauvaise; seulement tout y est trop cuit. Si vous aimez les gigots saignants, les rosbifs rouges, il faut y renoncer. Le vin est passable, mais un peu fade. — Du reste, poursuivit le légionnaire en me montrant les feuilles éparses devant lui, les distractions, comme vous le voyez, ne vous manqueront pas ici; vous y trouverez de grandes ressources pour la conversation, beaucoup de gens d'esprit, et particulièrement les rédacteurs du *Journal des Débats.* »

Le réveil coupa ici cet entretien. Pourtant j'eus le temps de murmurer : « N'est-ce que cela? »

En me retournant dans mon lit, j'aperçus par la fenêtre un ciel d'une pureté splendide, où rutilait tout l'or de la lumière solaire. Deux bouquets de fleurs, l'un de roses, l'autre de lilas, se balançaient derrière la vitre au vent du matin.

Je me levai et j'ouvris la fenêtre, qui m'envoya au visage une bouffée d'air tiède embaumé de senteurs florales.

« *Que cela?* me répétai-je. Si le purgatoire était vraiment ainsi, ne serait-ce pas déjà bien dur? » Mieux éveillé, je comprenais déjà combien la perpétuité de certaines privations peut se changer en supplice. Ni lumière, ni chaleur, ni parfums, ni saveurs! Toute la nature baissée d'un ou de plusieurs tons pour l'œil, le goût, pour tous les sens de l'homme!

L'homme réduit à vivre uniquement de lui-même, de sa pensée alimentée par la lecture et distillée par la conversation, et transportant ainsi du cœur au cerveau la diastole et la systole. L'homme naturel détruit au profit de l'homme abstrait. Le monde extérieur supprimé ou éteint par une atmosphère impénétrable, voilà ce que me faisait entrevoir à cette heure cette courte révélation nocturne.

Et c'est bien là, au reste, le châtiment dû à ces générations d'esprits raffinés et orgueilleux qui ont prétendu circonscrire toute l'activité humaine dans le cerveau, pour se donner la gloire de passer à l'état d'êtres purement intelligents.

Ah! vous avez voulu rompre avec la nature? Vous avez voulu, par dignité mal entendue, détruire l'équilibre des deux termes si vigoureusement définis par Pascal, et que par politesse je définirai l'être agissant et l'être pensant? Vous n'avez plus daigné vous souvenir que vous aviez, comme dit La Bruyère, des jambes pour marcher, des bras à exercer, du sang dans les veines, un cœur à régler, des poumons à dilater? Vous avez déchiré le vieux contrat qui liait l'homme au monde environnant, et vous vous êtes promenés fièrement sur le sol, *sicut Deos*, regardant en vous-mêmes et attentifs aux seuls phénomènes de votre mental!

Eh bien, on vous donnera un monde selon vos vœux, un monde amorphe, incolore, insipide, sans parfums et sans éclat, où la vie sera pour vous un tête-à-tête perpétuel avec votre pensée, un miroir perpétuel de votre esprit dans l'esprit des autres.

Oh! comme je me figure que les condamnés à ce régime porteraient envie à la vie joyeuse et lumineuse du sauvage de l'Orénoque, chassant le long des grands fleuves, s'écorchant les pieds aux lianes, humant l'air balsamique des forêts et reposant ses yeux de l'éclat du soleil et du miroitement des lacs sur la verdure des arbres séculaires! à la vie du soldat, du matelot, de l'ouvrier, de tous ceux qui connaissent la sueur du travail et le sommeil de l'homme fatigué!

Ce châtiment d'une vie énervée et artificielle sera-t-il le nôtre? Je le crains; et alors je tâcherai de m'y accoutumer selon le conseil de mon initiateur, dans lequel j'ai reconnu après réflexion, comme figure et comme costume, un des doyens de la rédaction du *Journal des Débats.*

CHARLES ASSELINEAU.

UNE FEMME TROP BELLE

M. Henry d'Ideville n'a point voulu, comme feu Talleyrand, éprouver la patience des lecteurs contemporains. Il vient de livrer sans hésitation à la publicité son *Journal d'un diplomate en Italie* (1859-1862). Qu'il nous soit permis de l'en remercier. On n'a pas tous les ans le bonheur d'annoncer un livre intéressant à des titres aussi divers. La sérieuse histoire y trouve son compte comme la chronique mondaine. Les choses y sont contées avec un esprit, une mesure qui a son éloquence, et un tact qui est dans la vraie tradition française. Nos lecteurs pourront s'en assurer en examinant ce portrait d'une femme dont il fut parlé beaucoup à Paris, et qui n'a été connue jusqu'ici que très-imparfaitement : — la comtesse de Castiglione, que M. d'Ideville vit souvent pendant son long séjour à Turin.

LA COMTESSE DE CASTIGLIONE

La supériorité de race qui éclate en elle frappe les yeux de tous. Dans quelque position qu'elle se trouve, elle dépassera nécessairement, à son insu, ce qui sera auprès d'elle. Le don fatal de la beauté lui a causé déjà d'amers chagrins. Que lui réserve l'avenir? Nul ne peut échapper, à son aspect, à un sentiment vif et involontaire d'admiration. La grâce et la majesté innées qui se dégagent de sa personne, l'élégance de ses moindres mouvements saisissent et arrêtent. Un examen attentif la fait trouver plus parfaite encore. Partout où elle va, la malheureuse femme ne peut se soustraire à l'admiration curieuse qu'elle inspire. La Grèce et Rome lui auraient élevé des autels; dans un siècle moins positif que le nôtre, on eût adoré en elle une forme, une émanation de la beauté divine. A notre époque, lorsqu'elle a paru, on a été frappé d'étonnement; peu à peu, le monde jaloux, humilié à la vue de la merveilleuse créature, l'a couverte de ses calomnies, ne pouvant la comprendre.

Mais les injures comme les hommages de la foule l'ont trouvée calme et résignée : elle a été brutalement froissée par le contact du monde. Faut-il s'étonner que son cœur soit rempli d'amertume et de tristesse?

Au moment de mon départ de Turin, mes relations avec la comtesse de Castiglione étaient devenues assez familières pour que je me permisse de lui communiquer l'extrait de mon journal, où il était question d'elle. Elle lut avec intérêt les pages précédentes. En me rendant mon agenda : « Vous verrez, me dit-elle, ce que j'ai ajouté. » — Voici ces lignes curieuses :

Il Padre eterno non sapeva cosa si faceva quel giorno che l'ha messa al mondo; ha impastato tanto e tanto e quando l'ha avuto fatta ha perso la testa vedendo la sua maravigliosa opera e l'a lasciata lì, un conto, sensa metterla a posto. In tanto, l'hanno chiamato da un altra parte e quando e tornato l'a trovata fuori di posto.

« Le Père éternel ne savait quelle chose il créait le jour où il l'a mise au monde; il la pétrit tant et tant que lorsqu'il l'eut faite il perdit la tête en voyant son merveilleux ouvrage; il la laissa dans un coin, sans la mettre à sa place. Puis, sur ces entrefaites, il fut appelé ailleurs, et, lorsqu'il revint, il ne la trouva plus. »

Pour quiconque l'a connue, cet étrange sentiment d'elle-même, qu'elle exprime avec une naïveté si adorable, n'aura rien de surprenant. L'orgueil, arrivé à ces hauteurs, a je ne sais quoi d'ingénu et de bizarre qui désarme toute critique. Maintenant, faut-il l'avouer, c'est à ce sentiment intime, à la conscience de sa supériorité que cette jeune femme isolée, livrée à elle-même, privée de guide et de tout appui, a dû de traverser sans faiblir les misères et les épreuves sans nombre qui se sont trouvées sur sa route.

Née à Florence, en 1840, elle perdit sa mère de fort bonne heure, et son père, le marquis Oldoïni, homme léger et insouciant, était simple attaché d'ambassade lorsqu'il devint veuf. Il continua, sans beaucoup se préoccuper de sa fille, le cours de ses pérégrinations en Europe. Le grand-père de la comtesse de Castiglione, père de la marquise Oldoïni, était le célèbre avocat et jurisconsulte toscan Antoine Lamporecchi.

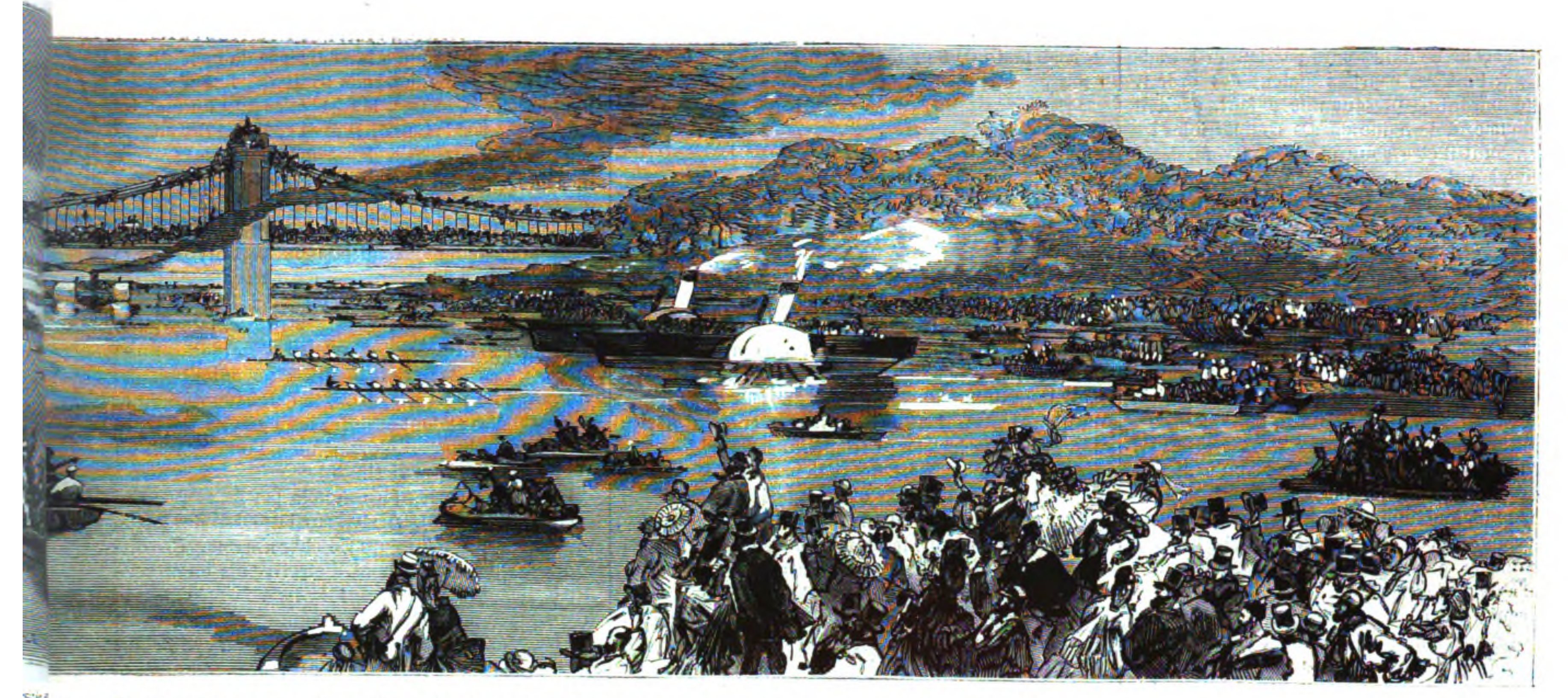
Ce fut auprès de son grand-père, dans le palais qui longe l'Arno, que se passa l'enfance de la jeune fille. Dès l'âge de douze ans, elle était aussi grande et aussi belle qu'elle le fut à vingt ans.

Elle devint l'idole de Florence, cette ville singulière où jadis les plaisirs et la folie étaient bien plus souverains que le grand-duc. A treize ans, ceci est authentique, mademoiselle Virginie Oldoïni avait



ANGLETERRE. — Les régates. — La lutte sur la Tamise entre les étudiants des Universités d'Oxford et de Cambridge. — Passage des

ITALIE. — Manifestation Mazzinienne à Rome. — Le buste du [illegible] est porté au Capitol



ge. — Passage des deux embarcations rivales au pont de Hommersmith. — (D'après un croquis de M. Montbard.)

t porté au Capitole. — (D'après le croquis de M. Luc Olivier-Merson.)

pour elle seule sa loge à la *Pergola* et sa voiture aux *Cascine*. Une cour d'admirateurs passionnés lui faisait cortége; tous ses caprices étaient des ordres, et la petite marquise, presque une enfant, excitait déjà la jalousie et la haine de ses compatriotes les plus fêtées. Faut-il être pour elle bien sévère, lorsqu'on songe à cette triste éducation, à cette enfance précoce écoulée au milieu des vanités et des adulations de la société la plus légère de l'Europe?

Un beau jour, elle épousa, avec l'indifférence la plus entière, le comte Verasis de Castiglione, jeune seigneur piémontais, qui n'avait, parmi ses adorateurs, que le mérite d'être plus épris et plus fou que les autres. Pourquoi consentit-elle à ce mariage? Elle serait fort embarrassée de le dire, et que de fois elle me raconta les conversations qui précédèrent cette singulière union!

« Mais je vous en supplie, mon cher comte, disait-elle au passionné jeune homme, cessez de demander ma main. Je n'ai aucune affection, aucune sympathie pour vous; je sens que vous serez toujours pour moi l'homme le plus indifférent. Aimez ailleurs, pensez à d'autres, de grâce. »

A ces aveux, qui auraient découragé tout autre, M. de Castiglione suppliait à genoux la jeune fille de ne pas refuser sa main.

« Qu'importe, lui disait-il, vous ne m'aimerez jamais, soit! Mais j'aurai l'orgueil d'avoir la plus belle parmi les femmes de mon temps! »

Cette phrase insensée n'aurait-elle pas dû faire réfléchir la jeune femme? Et cependant elle céda aux obsessions de son père et de son *patito* et se laissa épouser. Ce fut la plus grande faute de sa vie. Hélas! elle n'avait pas quinze ans et son mari en avait vingt-deux. Il était riche, de bonne race et de charmante figure. C'était l'homme le meilleur, mais en même temps le plus léger, le plus dépourvu de bon sens et d'énergie que l'on pût rencontrer. A peine marié, il installa la comtesse, avec un luxe inouï, dans un château près de Turin. La jeune Florentine, comme dans sa ville natale, reçut en Piémont les hommages de l'admiration de tous. La cour l'accueillit avec enthousiasme. Le duc de Gênes venait alors de se marier, et la comtesse de Castiglione n'eut pas de peine à éclipser la belle-sœur du roi. Les rapports entre les deux époux étaient froids, et la comtesse traitait son mari avec une désespérante hauteur. Mais les vœux de ce dernier étaient accomplis : il était le mari de la plus admirée et de la plus belle!

Il lui suffit de deux ans pour dévorer une fortune considérable qu'il acheva fastueusement pendant un hiver de Paris et une saison de Londres. C'est alors que la médisance et bien d'autres sérieux motifs achevèrent de rompre les derniers liens d'une union si mal assortie. Les dédains incessants de la jeune femme pour celui dont elle avait si légèrement accepté le nom; l'ivresse d'un triomphe enivrant, la faiblesse d'un mari aussi vain de la beauté de sa femme que celle-ci était honteuse de la nullité de son mari; une fortune délabrée, tout enfin se trouvait réuni pour amener une séparation.

La comtesse de Castiglione prit courageusement le parti de se retirer près de Turin pour surveiller les intérêts de sa modeste fortune et se consacrer tout entière à l'éducation de son fils. Douée admirablement, comme nous l'avons déjà dit, elle donnait à l'enfant des leçons d'anglais, de français et d'allemand, avec autant de facilité que si c'eût été sa langue naturelle. On l'accusait de traiter son élève avec une excessive sévérité. Nature froide, concentrée, méditative, la jeune mère redoutait, en effet, toute expansion; mais jamais femme, je l'affirme, n'aima son fils avec plus de tendresse et de dévouement.

Le comte François de Castiglione, réduit au strict nécessaire, obtint par l'entremise de son oncle, le général Cigala, premier écuyer de Victor-Emmanuel, une place dans la maison du roi. Comme tous les nobles piémontais, il appartenait à l'armée, et la mort le surprit en 1868, au moment où il avait conquis dans la confiance du roi une place importante. Il était chef du cabinet de Sa Majesté. Il mourut d'une chute de cheval, en escortant la voiture du prince Humbert et de la princesse Marguerite, le lendemain de leur mariage.

COURSE A L'AVIRON

ENTRE OXFORD ET CAMBRIDGE

(Voir pages 216-217)

Jamais, dans les fastes aquatiques de ces deux célèbres universités, une course à l'aviron n'a eu lieu par un temps moins propice que celui qui a transformé, cette année, cette fête presque nationale en une piteuse dégringolade. Le 23 avril, jour fixé pour la grande joute aquatique, tous les parapluies du monde n'auraient su garantir les curieux obstinés. Par une capricieuse ironie du sort, la journée précédente du 22 avait été radieuse de soleil et de lumière comme un jour d'avril parisien. Quel déboire! nous nous réveillons le lendemain avec deux pouces de neige sur les toits, et la ville immense drapée dans un manteau d'une blancheur immaculée. Si nous n'avions eu que de la neige, passe encore; mais, la pluie s'en mêlant, je suis revenu de Putney avec mes vêtements saturés et un rhume de cerveau, en faisant de tristes réflexions sur la bêtise incroyable qui pousse les hommes à se faire tremper jusqu'à la moelle des os pour voir une vingtaine de forts biceps et deux bateaux luttant pendant un quart d'heure.

Samedi dernier, néanmoins, le mauvais temps n'avait pas effrayé des milliers de spectateurs, qui perchaient sur le parcours ayant une ressemblance frappante avec des canards fortement mouillés. On avait lieu de s'attendre à une remise de la course; mais les jouteurs ont voulu prouver qu'ils étaient de véritables Anglais sans peur et sans reproche. A une heure et demie précise, les deux équipages ont quitté leur quartier général et se sont dirigés vers la berge. Un instant après, les deux bâtiments étaient à l'eau, et l'eau tombait sur les bateaux avec un redoublement de furie. Que faire? rentrer? Allons donc! vous connaissez peu mes Anglais! A un signal donné, les vapeurs se mettent en ligne derrière les rivaux, et les paris vont leur train. Le *humpery* donne le signal, et les deux yoles partent comme deux flèches au milieu de l'ouragan. Les représentants de la presse frètent un vapeur à eux seuls; un câble télégraphique, communiquant avec l'agence centrale des télégraphes de Londres, y est attaché et se déroule à mesure que le bateau avance; ces messieurs peuvent ainsi tenir leurs journaux au courant des moindres péripéties de cette mémorable course. La pluie et la neige, mêlées, ne semblent pas avoir plus d'effet sur les rameurs que sur un waterproof; les deux bâtiments rivaux luttent avec une frénésie et une obstination qui témoignent d'un entraînement longuement préparé. *Cambridge*, cependant, justifie bientôt les prédictions des connaisseurs; un vigoureux élan donne aux cambridgeois une demi-longueur d'avance; peu à peu ils augmentent l'intervalle qui les sépare de leurs antagonistes, et, après un quart d'heure de lutte effrénée, *Cambridge* gagne la course de 1872 par deux longueurs de bateau. Ouf! il était temps! Je vous avoue que je n'y tenais plus, et que *le Monde illustré* devrait brûler un cierge en l'honneur de mon dévouement.

C'est la troisième fois depuis trois ans que *Cambridge* remporte une victoire décisive. Pendant dix ans, le guignon poursuivit cette université; puis, tout à coup, la chance a tourné, et Jean qui pleure est devenu Jean qui rit.

CAMILLE BARRÈRE.

Londres, 26 mars 1872.

CÉRÉMONIE A ROME

EN L'HONNEUR DE MAZZINI

(Voir p. 216-217)

Dimanche, 17 mars, a eu lieu à Rome une démonstration pour rendre hommage à la mémoire de Mazzini et pour porter son buste au Capitole. Les associations ouvrières, ainsi que les cercles de Rome, avaient été convoquées la veille par de nombreuses affiches, et le rendez-vous avait été fixé place du Peuple. A dix heures, le cortége se mit en marche en passant par le Corso. Il était composé des corporations ouvrières avec leurs drapeaux, des francs-maçons, des cercles, etc.; enfin un char, traîné par quatre chevaux, supportant une statue de l'Italie couverte d'un voile de deuil, couronnant d'une main le buste de Mazzini et montrant du doigt le ciel. (Les uns disent que c'est pour indiquer le séjour de l'immortalité, d'autres pour signifier l'idée d'unité.) (?)

Ce char était précédé d'une bannière portant ces mots : *Gloria ai martiri della libertà*, et entouré d'une vingtaine de pancartes portées de chaque côté, et sur lesquelles étaient inscrits les noms de ces martyrs. (J'y ai lu celui d'*Orsini* auquel on eût bien dû ajouter celui de ses victimes.)

Le cortége arriva au Capitole par la rampe qui traverse le Forum. Arrivé sur la place, devant le musée des Conservateurs, le char s'arrêta. Un discours fut prononcé par M. Cairoli; puis on descendit le buste, et, traversant la haie formée par la foule qui le couvrait de couronnes et de fleurs, il fut remis aux mains des assesseurs du syndic qui l'attendaient à la porte du musée.

La municipalité, pas plus que le gouvernement, n'a pris part en rien, soit aux dépenses, soit à l'exécution de cette manifestation; sans lui être précisément contraire, on n'a fait que la tolérer. On ne sait pas encore si le buste pourra rester où il a été placé, les illustrations qui se sont distinguées dans les lettres et les arts étant seules admises dans ce musée.

La plus grande tranquillité n'a cessé de régner. Le soir cependant on but largement dans les osterias à la santé de la liberté et de l'unité italiennes, car le lendemain les registres de la questure portaient que plus de dix personnes avaient été blessées dans des rixes.

LA VEILLE DE PAQUES EN ALSACE

(Voir page 220)

Les cloches sont revenues de Rome, apportant avec elles les œufs de Pâques, rouges, verts, bleus, etc., attendus avec la plus grande impatience par les marmots alsaciens. Les adultes, eux, sont blasés sur les surprises dont on amuse les enfants. Ils préfèrent, la veille de Pâques, se réunir à la principale auberge du pays et y commander pour le lendemain le plus somptueux festin : choucroute, jambon, saucisses, boudins, œufs durs, salade, gruyère, le tout arrosé du fameux petit vin de Wolxheim ou de Ribeauvillé.

Une députation est donc envoyée dans toutes les maisons du pays, afin d'y recueillir le plus grand nombre possible d'œufs durs coloriés des plus vives couleurs et de galettes de Pâques composées de pâte, noix, raisins, pommes et poires.

Armés d'un grand panier, les deux députés, le petit bouquet de fleurs enrubanné à la boutonnière, parcourent les principales rues, recueillant sur leur passage tous les dons en nature que la bienveillance des habitants leur octroie. Personne ne refuse, et ils rentrent toujours avec plus de provisions qu'il n'en faut. Aussi comptez bien que la part des pauvres n'est pas la moindre.

Cris de joie, coups de feu tirés sur une serviette pendue à une perche et portée par un des jeunes gens; aboiement des chiens, piaillement des oies et des moutards, voilà l'accompagnement ordinaire de cette promenade qui fait surtout la joie du bon aubergiste, qui compte dans sa tête le nombre d'écus que doit lui rapporter le banquet.

Toutes les années, de temps immémorial, la même cérémonie a lieu; c'est une de celles qui existent encore dans notre pauvre Alsace.

P. KAUFFMANN.

Les DE
ou
ES FRANÇAIS DEVANT LA PARTICULE

Jusqu'à ce que l'Internationale y mette ordre, ous aurons des nobles pour de vrai et des nobles our rire. Les uns et les autres ne pourront lire avec un extrême intérêt ce que dit de la particule de un érudit fort moderne, bien qu'il signe r modestie *Dangeau*. (1)

« Notre premier défaut est d'être ambitieux, mais ous sommes en même temps si légers, que nous ous satisfaisons rien qu'en suivant la mode. C'est urquoi, comme à l'époque de la ferveur religieuse tirait son sobriquet des saints, dans celle de la odalité (feh-od) on l'emprunta aux terres, car ors tant valait la terre, tant valait l'homme. Je is remarquer que l'exemple partit de haut. Dès e la royauté eut octroyé à la noblesse des fiefs réditaires, chaque seigneur s'en attribua le nom, ur témoigner qu'ils étaient de toute ancienneté ns sa famille, et qu'ils avaient été édifiés par le qui s'appelait comme eux : Bouchard de Montmorency, Nicolas de Mailly, Pierre de la Trémouille. Particule!

Au moyen âge, les enfants naturels des nobles aient le droit, comme les légitimes, de prendre le m féodal de leur père : Antoine de Bourgogne, chel d'Amboise, le chevalier d'Orléans. Particule!

Les serfs, en quittant leur pays à la suite de leur itre, prirent son nom pour lui faire honneur, et domestiques se le donnèrent entre eux. Jacques, et du marquis de Courval, se qualifiait Jacques Courval; Nicolas, messager du comte de Bouteville, Nicolas de Bouteville, et Sylvia, camériste de la chesse de Bouillon, Sylvia de Bouillon. Particule!

Avant l'ordonnance de 1579, la possession d'une re noble conférait la noblesse à la *tierce foi*. Je sse à penser si le roturier s'en donnait le nom. urice de Corbreuse, Andoche de Saint-Yon, ier de Montdétour. Particule!

Au dix-huitième siècle, baucoup de seigneurs firent ériger en dignité des biens sous leur vocable; bourgeois aussi donnaient leur nom à quelque opriété et se disaient M. *de* cette propriété, c'est-ire M. ***, sieur ou seigneur dudit lieu; de Paja-, de Tremerol, de Mirbel, Particule!

Jusqu'à la nuit du 4 août 1789, dans le tiers état, puinés se distinguaient de l'aîné par le nom d'un domaines paternels, si petit qu'il fût : Houdart la Mothe, Boileau des Préaux, Arouet de Volre. Particule!

Ce que l'homme aime le plus après le pouvoir, est sa patrie. Donc, comme l'affranchissement d'une mmune entraînait celui des habitants, les bourois en prirent le nom : Jean de Paris, Pierre de on, Vincent de Beauvais. Particule!

Les écrivains, dès les temps les plus reculés, demandèrent leur nom à leur pays natal : Guillaume Champeaux, Christine de Pisan, Jean de Meung. rticule!

L'habitude est ancienne, parmi les ouvriers que mour du gain décide à quitter le lieu de leur issance, d'en porter le nom : Hugues de Limouges, Blaise d'Auvergne, Thomas de Normandie. rticule!

Les députés ont, sans doute par reconnaissance, is d'une fois ajouté à leur nom celui du collège i les avait élus : Merlin de Thionville, Dupont l'Eure, Martin du Nord. Particule!

Après les lieux, on s'adressa aux choses naturelles : sile de la Clef, Lucien de l'Étoile, Marcellin des ches. Particule!

Les plantes eurent leur tour : Hilaire du Pin, Ald du Chêne, Sulpice du Buisson. Particule!

Il faut encore parler des animaux : Anna des ons, Sébastien de la Corneille, Raymond du Cyde. Particule!

Les noms les plus communs sont tirés des bâtiments : Julien de la Porte, Ignace du Four, Faustin la Grange. Particule!

Enfin, les plus ordinaires viennent des mots simples ou composés qui expriment l'habitation en général ou en particulier dans les diverses provinces de France : Eucher de Court, Gérard de Ville, Mathias de Villas, Simplice de Villiers, Martin de Manse, Adrien de Mas, Joseph de la Bastide, Benoît du Menil, Victorien de la Maison, Timothée d'Aubignac, Emmanuel de Coligny, Gontran d'Aubigné, Richard de l'Aunay, Isidore de Kermadec, Prudent de Massilia, Léon de Marnas, Jules de Venasques, Anicet de Florac, Théodore de Virieu, Anselme de Corbière, Georges d'Aumaire, Marc de la Marescot, Frédéric de Coetlogon, Robert de Kerlagadic. Particule! Particule! Particule!

Telles sont les sources réelles d'où sont venus les *de* qui précèdent les noms de famille actuels.

Il y en a aussi de légales. Voici quelques exemples de ce genre. Ils ne sont pas d'une haute antiquité, car ce monosyllabe n'a pu avoir de prix que lors de la création des registres de l'état civil, c'est-à-dire quand l'obtention en devint plus souhaitable et plus malaisée. D'abord, le plus loin que j'aie pu remonter, c'est une décision du parlement de Toulouse, de 1566, ordonnant, à la demande d'un procureur, « de rétablir sur le tableau le nom de cet officier et, comme signe de noblesse, la particule que l'on y avait à tort omise. »

Henri IV accorda un *du* à Jean Loir, par lettres patentes datées de 1595.

Louis XIII donna aussi le *de* à un sieur Vic et à un sieur Brunégat.

Je n'ose pas dire que Louis XIV créa des particules; néanmoins, la déclaration du 3 avril 1696, qui permettait aux possesseurs de biens en roture dans les *directes* du roi d'en prendre le nom, produisit autant de ces articles.

Vers 1750, les feudistes lorrains et bourguignons avancèrent que, « à la quatrième génération, un anobli, devenu gentilhomme selon les règles héraldiques, acquérait le droit de transmettre la particule de son fief à son nom. »

Sous la monarchie, où les paroles du roi étaient des effets — *dixit et facta fuit* — quand Louis XV, mourant de soif après une chasse, dit à son garde : « Merci, *de* Vinfrais, » il créa une distinction légale.

A défaut de monuments dans notre pays, que l'Europe copiait alors en tout, on voit, dès 1775, la chancellerie de Vienne mettre sur le diplôme des nobles du saint-empire : « ... Item uti particula *de* vel *a* si voluerit, permettons au sieur ***, titré par ces présentes, de prendre la particule. »

On prétend que les registres du conseil du Sceau ne contiennent pas la preuve que Napoléon Ier a accordé cette distinction. Cependant, d'après l'almanach officiel, notre insigne, supprimé jusqu'en 1808, même devant les noms des dames d'atour de l'Impératrice, MM^mes^ Montmorency, Chevreuse et Vintimille, y est remis en 1809, aussitôt que la noblesse impériale y paraît. Depuis, les fils de quelques-uns des barons et des comtes de l'Empire ont adopté un *de* postiche, pour se faire confondre avec l'ancienne noblesse.

En 1822, un grand publiciste, ayant obtenu audience de Louis XVIII, Sa Majesté lui demanda ce qu'elle pourrait faire afin de le remercier de son dévouement à défendre le trône et l'autel. M. Genou le supplia de lui octroyer un *de*.

« Prenez-en deux, dit le roi, » en fredonnant le vers d'Horace :

> ... . Gaudent prænomine molles
> Auriculæ.

La restauration ne se borna pas à cette double concession. Elle autorisa même son juge d'armes, d'Hozier, à mettre dans les certificats officiels la particule devant les noms des personnes qu'elle anoblissait.

Louis-Philippe a concédé quelques prépositions de ce genre, non pas seules, mais en même temps qu'un titre : ainsi M. Salvandy est devenu le comte *de* Salvandy, et M. Bresson le comte *de* Bresson.

Napoléon III en accorde par décret spécial; toutefois on en connaît peu, parce que ceux qui les obtiennent ne s'en vantent pas, afin d'avoir l'air de les tenir de leurs ancêtres.

Il importe de mentionner encore une source quasi légale de la particule : c'était l'usage qui vous y donnait droit après vingt ans d'exercice dans la haute magistrature. L'aimable et savant historien de d'Aguesseau m'a dit en avoir vu la formule plusieurs fois exprimée dans les registres du parlement. La plupart s'en décoraient après l'obtention des lettres d'honneur; tous les titulaires n'attendaient pas le temps révolu, et leurs enfants y mettaient encore moins de discrétion.

Comme les premiers *de*, *du*, *de la*, *des*, se trouvaient devant les noms des nobles, les bourgeois s'en affublèrent à leur exemple, et les vilains les imitèrent; ils allaient jusqu'à usurper les particules *le*, *la*, *les*, à mesure que leur fortune s'accroissait.

Au dix-septième siècle, l'habitude augmenta : un honnête homme ne pouvait se passer de la particule; voyez MM. de Voiture, de Louvois, de Molière. Je l'ai trouvée devant la plupart des noms insérés dans les armoriaux de province d'alors. Du reste, tous les auteurs l'ont observé. D'abord un poëte s'indigne; ensuite le plus savant légiste est le plus indulgent à la vue des « modernes port'épées » qui ajoutent un *de* ou un *du* avant le nom de leurs pères; mais d'autres les traitent d'ignorants ou de simples, et celui-ci cherche à les convaincre. Ici la satire flagelle encore cette supercherie qu'un grammairien qualifie de sot abus. Là, le journalisme qui débute s'attaque à ce préjugé. Enfin, La Bruyère lui donne place dans les usages des enrichis.

La déclaration de 1699, en faisant de la particule un fruit défendu aux autres qu'aux nobles de race, marque la date de son introduction dans les grandes familles et jusque dans les plus titrées. Les lexicographes eux-mêmes l'ont signalé. Bientôt Saint-Simon flétrit ceux qui s'attribuaient un *de*, et l'Encyclopédie les traite de gens nouveaux et peu instruits.

Il en alla ainsi jusqu'à la Révolution, qui jeta l'épouvante chez tous ceux qui possédaient, même à bon droit, des couronnes, des châteaux, des charges, des places, des titres, des désignations féodales et des particules. « Dans la crainte d'être décapité soi-même, on décapitait son nom. » Le *Moniteur* du temps contient, sous ce rapport, des exemples grotesques. On a vu même, dans ce désordre panique, le ministre de la justice, Danton, supprimer de sa signature l'apostrophe qui lui donnait une apparence nobiliaire.

Mais depuis le Directoire, beaucoup de gentilshommes, qui, par terreur des lois, respect de la démocratie, insuffisance de fortune, irrégularité d'état civil, avaient abandonné toutes les marques de l'ancien régime, se crurent peu à peu assez indemnisés de la perte de leurs distinctions anciennes, à la condition de mettre un *de* avant leur nom, qu'il fût simple ou composé, accompagné ou privé de titre, et le glissèrent tout doucement.

Cet usage lui donna du crédit et redoubla sa vogue interrompue. Le chevalier d'industrie se l'attribua pour en imposer; le fonctionnaire, à la naissance de son fils, pour lui assurer un patrimoine, et le banquier, pour devenir administrateur d'une compagnie financière; dans les professions libérales même on en prend pour flatter la clientèle. Hélas! beaucoup d'hommes de lettres relèvent à leur profit le *de*, qu'ils trouvent bon d'abattre chez les autres. Combien d'autres enfin se piquent d'en avoir un, qui ne le possèdent que par la raison de Basile : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder. »

Le lecteur dira peut-être que voilà bien des particules, et qu'à ce compte la plupart des noms doivent en être précédés. En effet, nous en aurions à peu près tous une, si quelque motif n'avait pas empêché sa transmission.

En outre, les mots les plus employés sont les plus courts, et les noms d'hommes qui servent fréquemment tendent à s'écourter. Aussi, dans l'usage, beaucoup de ces syllabes périrent : Nisard a pour origine Denisard, comme Naudet Renaudet, et Noël Emmanuel.

Il en succomba encore une multitude par incurie, à cause de l'indifférence que le peuple illettré avait pour elles en ce temps-là.

(1) La *Particule nobiliaire* (*Grammaire. Histoire. Législation. Critique.*) par Dangeau. in-12 de 95 pages. (Libr. Dumoulin.)



LES FÊTES DE PAQUES EN ALSACE. — La quête des œufs dans un village, au profit de la délivrance du territoire. — (D'après le croquis de M. Kauffmann.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



UNE FILLE D'ÈVE

— Achète-moi un journal.
— Lequel?
— Un mauvais, ils sont défendus!



— Allons! en attendant que nous donnions notre peau!



— Abolir la famille? Si tous les enfants devenaient comme vous, je ne dis pas!



L'IMPOT SUR LES VINS

— Je l'avais trouvé, et pourtant je ne suis pas député.



LES COUPURES AU BOUT DE 6 MOIS DE CIRCULATION

— En v'là du propre! moi qui aimais tant l'argent, aujourd'hui il me dégoûte!



SOUVENIRS ET REGRETS

— 18 mars! Il y a un an, j'étais fonctionnaire public



Encore une provocation de ces gueux de riches!



M. Grévy obligé d'avoir une sonnette en rapport avec le tapage qui se fait à la Chambre.



Le Printemps n'osant pas trop s'avancer! On lui a fait une si drôle de réception l'année dernière.



Le berger Tolain promenant son mouton.



Forcé, M. Courbet, de venir tous les jours sur le socle de la colonne, peindre des tableaux au profit de sa réédification.



— Je veux détruire l'infâme capital.
— Avec quoi qu'on me payera mes journées alors?
— Vous êtes un réactionnaire!

Enfin, un grand nombre de règlements, d'édits, de déclarations, d'avis, de délibérations, à partir de l'ordonnance d'Amboise, en 1555, à la loi du 7 mai 1858, produisirent quelques chutes de ce monosyllabe, soit en le défendant d'une manière expresse ou tacite, soit en obligeant de ne prendre dans le monde et de ne signer dans les actes publics que son simple nom de famille.

La politique a fait tomber aussi des particules. Béranger, pendant la Restauration, avait répudié la sienne au bénéfice de sa popularité, et chacun sait qu'il eut des imitateurs sous la république de 1848. »

DANGEAU.

CHRONIQUE MUSICALE

L'OPÉRA DE PARIS

il y a cent ans

Ce matin, nous avions ouvert une chasse à travers les livres de notre bibliothèque. Nous cherchions quelques détails à amuser le lecteur sur l'origine historique du relâche des théâtres le soir du vendredi saint.

Mais faute de merles il faut tuer les grives, comme on peut dire en prenant à rebours un proverbe connu. Si bien que nous avons trouvé dix fois plus, et vingt fois mieux que nous ne le souhaitions. C'est en fouillant dans des almanachs de théâtre de l'année 1772 que nous avons mis la main sur tous les documents nécessaires pour dresser un *Tableau de l'Opéra, il y a un siècle.*

Le lecteur y trouvera peut-être son plaisir par l'étonnement. Mais il faut que d'avance il nous pardonne la sécheresse obligée de notre travail et les chiffres dont il est hérissé, comme un procès-verbal d'huissier-priseur ou comme un rapport sur les finances de l'État.

Cela dit, en manière de prologue, commençons notre dépouillement.

JOURS DE REPRÉSENTATION

Les dimanche, mardi et vendredi de chaque semaine, plus le jeudi, pendant l'hiver seulement, c'est-à-dire depuis la Saint-Martin jusqu'à l'Ascension. — « Mais c'est le vendredi surtout qu'on voit jouer les bons acteurs. »

JOURS DE RELACHE

La Chandeleur; — l'Annonciation; — les 23 jours qui s'écoulent du samedi d'avant la Passion jusqu'au dimanche de la Quasimodo; — la Fête-Dieu; — l'Assomption; — la Nativité; — la Toussaint; — la Conception; — Noël et la veille de Noël.

Total : 32 jours pendant lesquels l'Opéra était remplacé d'une façon moins mondaine par le Concert spirituel, lequel tenait ses séances aux Tuileries, et était une institution analogue, en plusieurs points, à notre Concert du Conservatoire.

PERSONNEL

1 Administrateur général, nommé par le roi;
3 Directeurs;
1 Secrétaire perpétuel.

Total : 5

(Chant)

5 Maîtres de chant et accompagnateurs;
6 Basses-tailles;
4 Hautes-contres;
8 Cantatrices;
2 Coryphées — femmes;
34 Choristes — hommes;
16 Choristes — femmes.

Total : 75

(Danse)

1 Maître de ballets;
8 Danseurs;
11 Danseuses;
33 Danseurs — figurants;
39 Danseuses — figurantes;

Total : 92

(Orchestre)

1 Chef d'orchestre;
1 Claveciniste;
25 Violons;
5 Quintes (altos);
15 Basses;
7 Flûtes et hautbois;
2 Clarinettes;
8 Bassons;
1 Trompette;
2 Cors de chasse;
1 Timballier;
1 Tambourinaire.

Total : 69

(Employés)

39 Contrôleurs, commis, garde-magasin, machinistes, dessinateurs, inspecteurs, buralistes, placeurs, avertisseurs, concierges, etc...

Total général du personnel de l'Opéra : 280.

PRIX DES PLACES

Aux premiers balcons......	10 livres	»
A l'amphithéâtre.......	7	10 sous.
Aux seconds balcons......	7 —	10 —
Aux premières loges	7 —	10 —
Aux secondes loges.....	4 —	»
Aux troisièmes loges.....	3 —	»
Au paradis..........	2 —	»
Au parterre..........	2 —	»

BALS

Les bals de l'Opéra, inaugurés sous la Régence, se donnaient en deux séries : la première, de la Saint-Martin (11 novembre) à l'Avent; la seconde, de la fête des Rois au mardi-gras. Ils avaient lieu le dimanche, de minuit à six heures du matin. Pourtant, vers la fin du carnaval, on en donnait plusieurs par semaine. Le prix d'entrée était de six livres.

TRAVAUX DE L'ANNÉE 1772

Première représentation, le 1er décembre, d'*Adèle de Ponthieu*, tragédie lyrique en 3 actes de Razins de Saint-Marc, musique de La Borde et Berton. — « Un nouveau genre, lit-on dans un écrit du temps, *le genre national*, vient d'être essayé avec succès à l'Opéra. Le spectacle de nos fêtes anciennes, de notre chevalerie, de nos jeux, de nos combats, a paru faire le plus grand plaisir dans *Adèle de Ponthieu.* » (Date à retenir).

Reprises de *Castor et Pollux*, de *la Reine de Golconde*, du 1er acte des *Fêtes de l'Hymen*, du prologue des *Indes galantes*, de *la Cinquantaine*, etc...

Débuts de la basse-taille Lagier, de Mlle Compain, danseuse, et de Vestris fils, âgé de treize ans.

Voici maintenant quelques entrefilets détachés de nos almanachs et que, pour notre part, nous trouvons curieux, en ce qu'ils sont autant de documents pour servir à l'histoire des mœurs théâtrales du temps :

« *Ordonnance du roi*.. .. Sa Majesté fait très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, même aux Officiers de sa maison, Gardes, Gendarmes, Chevaux-légers, Mousquetaires, aux Pages de S. M., ceux des Princes et Princesses de son sang, des Ambassadeurs et à tous autres, d'entrer à l'Opéra sans payer.... Défend S. M. à tous ceux qui assistent à ce spectacle, et particulièrement à ceux qui se placent au parterre, d'avoir le chapeau sur la tête pendant les entr'actes.... Veut et défend S. M. qu'il n'y ait aucune préséance ni place marquée pour les carosses, et qu'ils aient tous, sans aucune exception ni distinction, à se placer à la file les uns des autres au fur et à mesure qu'ils arriveront aux entrées des spectacles.... Ordonne S. M. d'emprisonner les contrevenants, etc.... »

— « La garde de l'Opéra est composée de soixante hommes du régiment des Gardes-françaises, y compris trois sergents et quatre caporaux. Il y a *quarante hommes de plus les jours de bal.* »

— « Le Magistrat de police a fait faire devant lui, par le sieur Mora, commandant des pompiers, l'épreuve d'une pompe établie *dans l'intérieur* de la Comédie italienne pour prévenir tout incendie. On va prendre les mêmes précautions pour les autres spectacles. »

— « Il faut s'adresser, pour louer des loges, soit pour les représentations d'Opéra, et pour les bals, chez M. de la Porte, marchand parfumeur, rue du Bouloi, vis à-vis de la Croix des Petits-Champs.

— Suivent de véritables annonces et réclames diverses de fournisseurs donnant leur adresse et le détail de leur spécialité :

— « Le sieur l'Écuyer, *plumassier-panacher* du Roi et des spectacles de S. M., rue de Grenelle-Saint-Honoré. »

— « Le sieur Bletterie, Porte-Saint-Michel, *arctiflèchier, arbalestrier* de Monseigneur le Dauphin, des Princes et Dames de France, fournit les Menus-plaisirs du Roi, l'Opéra et les Comédies. »

— « Le sieur Lavoy, receveur de la Comédie-Française, fait la correspondance et la commission pour tous les spectacles des Cours étrangères et des Provinces. — *Nota.* Il ne reçoit point de lettres qu'elles ne soient affranchies. »

Etc. . . . .

Ne ressort-il point de ce tableau synoptique de tous les services de l'Opéra que ce spectacle était, il y a un siècle, plus florissant, plus magnifique et mieux équipé qu'on ne le croit communément? Car c'est un préjugé courant de croire qu'en fait d'outillage théâtral tout est de récente invention.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Tous les théâtres subventionnés ont fait relâche pendant les trois derniers jours de la semaine sainte. — Nous sommes forcé de remettre le compte rendu de *Sylvana* et de *la Timbale d'argent*, ces pièces ayant été données pendant que nous étions sous presse. — Le café-spectacle des Folies-Bergère donne en ce moment *les Vendanges*, célèbre opéra-comique de l'année 1794. La pièce a été largement expurgée.

A. I.

CORRESPONDANCE

On nous informe que le dimanche 7 avril, à 2 heures, l'École des Beaux-Arts verra s'ouvrir la première des gratuites conférences de M. Antoine Étex, l'éminent artiste, sur la *théorie et la pratique des trois arts du dessin.* Entrée gratuite

Paris, 27 mars 1872.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Monde illustré* du 23 courant (art des théâtres), une erreur involontaire est sortie de la plume de votre collaborateur.

Le décor de l'église Saint-Marc est dû au pinceau de M. Cambon et non à celui de M. Chéret.

LAVARTRE.

A un abonné de fondation. — Vos observations sont justes, et on y aura égard.

M. E. B., à Lavelanet. — Le cadre de notre rédaction ne comporte malheureusement pas une spécialité aussi étroite que celle dont nous parle votre lettre du 1er avril.

Mme M. B., au château de G. — Il sera répondu dans une quinzaine de jours à l'envoi que vous avez bien voulu nous faire.

M. Andrieu, à Caen. — Nous avons vainement attendu la brochure annoncée par votre lettre bienveillante du 25 février

A M. V. — Vous nous demandez le titre exact de l'ouvrage de Du Moulin, cité dans notre dernier numéro, le voici :

Souverainetés contre toutes sortes de maladies, tirées et traduites de Marcellus par Antoine Du Moulin, Lyon, 1547, in-12.

A ce propos, il nous sera permis de rectifier une erreur. En disant que ce Marcellus était un auteur grec, nous avons confondu avec un homonyme, auteur d'un *Fragmentum de re medicâ* qui fut traduit du grec vers le même temps, en 1591, tandis que le nôtre écrivit en latin dans les Gaules au quatrième siècle de notre ère.

Mais pour ne dater que de l'an 380, l'antiquité de notre femme à barbe n'en est pas moins respectable.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

A côté de l'éventail d'art, l'éventail de fantaisie. — M. Kees triomphe dans l'un et l'autre genres, et, pour lui rendre justice, il faut dire que nul n'est parvenu comme lui à créer ce dernier dans des conditions d'élégance, de distinction et de bon marché. Il établit, de 2 fr. à 6 fr., des éventails en bois de violette, à feuilles taffetas ou satin, semées d'une flore toute poétique; et à 8 fr., pour jeunes filles, l'éventail de printemps en taffetas blanc, avec branche de fleurs, de la plus exquise simplicité et tout parfumé de jeunesse.

L'éventail Louis XV, pour jardin, sert en même temps contre le soleil. Sur ses feuilles sont peintes de piquantes bergères Watteau ou une jolie nature de convention, fantastique et naïve à la fois. Comme il se prête, ce sceptre coquet, aux gentilles manœuvres de Célimène! (15 fr.).

L'éventail Princesse et l'éventail Marie-Antoinette, de la maison Kees (28, rue du Quatre-Septembre), sont de vrais bijoux, types de grâce française et de goût parisien.

En ce moment, le foulard de la *Malle des Indes* semble avoir emprunté à la palette de la nature ses plus riches couleurs printanières.

La couleur bleue de cette crêpeline est limpide comme le ciel azuré du Bengale. Cette crêpeline maïs est dorée comme un rayon de soleil tamisé par de légers flocons de neige; cette rose a les teintes de l'aurore.

Ce foulard, tête de nègre, en noir indécis, est adopté par les femmes de goût qui fuient l'éclat; garni d'un liséré de couleur sombre, il forme une toilette de ville des plus distinguées.

Elles sont imprégnées de printemps, ces rayures artistement alternées, jaune et bleu, vert et rose, mauve et violet, etc.

Que de fraîcheur dans ces jolies fleurettes jetées çà et là sur fond noir, bois, émeraude, prune, azur, etc. Jamais la riche collection de la *Malle des Indes* n'avait mieux répondu aux légitimes exigences de l'élégance européenne (52 fr. la robe, par 8 mètres. — 24 et 26, passage Verdeau).

Une taille fine et bien faite!... Ne possède pas qui veut ce don de nature. Mme Billard prétend le contraire, et son corset est une preuve irréfutable de cette affirmation. Eussiez-vous le port imposant de la fière Junon, ce corset vous donne la taille fine, élancée des nymphes de Calypso. Il sait donner au buste le plus incorrect la plus grande pureté de lignes.

On ne saurait trop recommander aux jeunes filles et aux jeunes femmes de santé délicate la ceinture hygiénique, à jour, de Mme Billard. Cette ceinture soutient gracieusement la taille en effleurant à peine l'épiderme. Elle suit artistement les lignes ou les corrige avec adresse, en laissant toute liberté à la respiration (4, rue Tronchet).

Quelle habile couseuse que cette machine Berthier! A peine exige-t-elle quelques instans de leçons, et, sous la pression la plus légère, la voici partie avec une rapidité merveilleuse, abattant et perlant l'ouvrage. Son point n'a pas cette raideur monotone dont ne peut sortir la machine ordinaire; il imite, à s'y méprendre, la perfection du point à la main. La machine à coudre Berthier, aussi élégante qu'utile, est appréciée non-seulement à l'atelier, mais encore dans toute maison laborieuse (1, rue Richelieu).

Csse A. DE BORETTY.

SOLUTION DU PROBLÈME GRAPHIQUE

Voici les deux vers qu'un poëte, *
Du ciseau leger interprète,
Fit pour un marbre de Paros,
Représentant les traits d'Eros :
« Qui que tu sois, voici ton maître :
« Il l'est, le fut, ou le doit être. »
Est-il un coin de l'univers,
Où jamais aient menti ces vers?

* Voltaire.

Ont résolu le dernier problème graphique : MM. A. Parent, à Bar-sur-Seine; L. de Croze, à Marseille; Héfert; Georges X.; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; Collas, Paul, Paysan et Nougué, café du Globe, au Gros-Caillou; A. Dubois, à Lille; F. Filly, sous-lieutenant au 72e, à Satory; café du Salon des Familles, à Saint-Mandé; Emile, café du Commerce, à Bordeaux; F. P., à Angers; Gaston Le Blanc, à Biard.

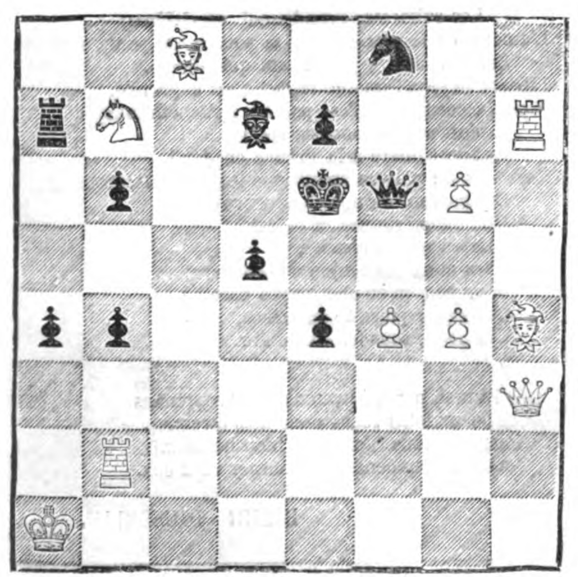
L'administration du journal la PETITE PRESSE met en vente aujourd'hui, au prix de 50 centimes, le compte rendu complet du PROCÈS DU GÉNÉRAL TROCHU contre *le Figaro*.

Pour recevoir cet ouvrage *franco* par la poste dans toute la France, adresser 65 c. à l'administrateur du journal, 13, quai Voltaire, à Paris.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 410

COMPOSÉ PAR M. BERDELLE



Les blancs font mat en deux coups.

Solution du problème n° 408.

1. C 5 C	1. D pr. T (meilleur)
2. D pr. PT	2. D pr. D (1)
3. C 6 R, échec	3. R pr. P
4. P 3 F, échec et mat.	
(1)	
	2. D pr. C (2)
3. C 2 F, échec	3. D pr. C
4. D 5 F, mat.	
(2)	
	2. D pr. P, échec (3)
3. C pr. D, et mat le coup suivant.	
(3)	
	2. T pr. P
3. C 2 C, échec	3. R pr. C
4. D 4 T, échec et mat.	
etc., etc.	

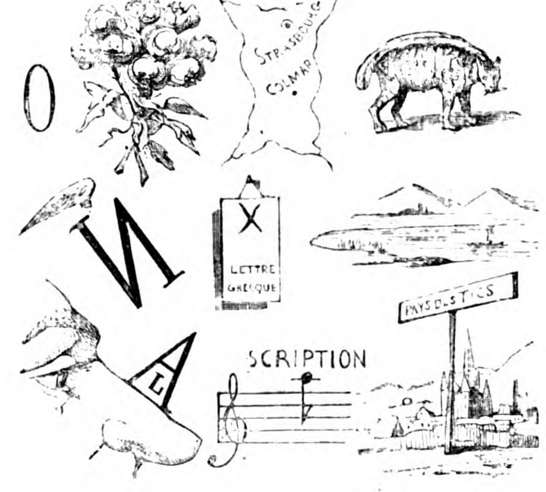
Ce problème a deux autres solutions commençant, l'une par D 6 C pr. C, l'autre par T pr. D. La position sera rectifiée en ajoutant un pion noir à 5 C D.

Solutions justes: MM. Quéval, à Fauville; J. Planche; le café de la Rotonde, à Limoges; le café Drapès, à Sens; le cercle du Creuzot; Barré, Théâtre-Français; Falquet-Permanence, café Dardel, à Chambéry; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liége; E. Frau, à Lyon; Vancouyghem, à Lille; J. Cahen, à Lyon; le comte de S., petit cercle de Chambéry; de Tréville, à Perpignan; le café des Cariatides, à Montpellier; le cercle philharmonique de Carpentras; le cercle littéraire de Gex; E Leger, au Havre; H. Garnier, à Chartres; Sabel; L. Gault, à Nancy; L. D., à bord de *l'Armide*, à Toulon; le Ct T., à Nancy.

P. JOURNOUD.

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il y a plus d'un point noir, hélas! entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

LE PROFESSEUR DOLBEAU

En attendant les résultats de l'enquête demandée par M. Dolbeau, nous ne croyons pas inutile de donner sur sa personne quelques détails biographiques.

Professeur à la Faculté de Médecine, membre de l'Académie de Médecine, chirurgien de l'hôpital Beaujon et président de la société de chirurgie, M. Dolbeau est né à Paris, au commencement de 1830.

Reçu le premier au concours de l'externat en 1850, il devint successivement interne, puis aide d'anatomie, puis prosecteur de la Faculté en 1854 et 1857. Dès cette époque, il fit, avec un grand succès, des cours d'anatomie et de physiologie à l'École pratique.

Impatient de la vérité, alors comme aujourd'hui, il semblait estimer avant tout la précision et la clarté qui constituent la véritable éloquence scientifique. Ses cours, ses recherches et ses découvertes anatomiques, tout semble être inspiré par une même tendance et converger vers un même but, l'application de la science à l'art de guérir. La science ne s'acquiert qu'au prix de longs efforts; il est une qualité que le travail seconde, mais qu'il ne crée pas : c'est le sens pratique. « On devient savant, a dit Richerand, mais on naît chirurgien. »

En 1858, M. Dolbeau fut nommé au concours chirurgien des hôpitaux et, en 1860, professeur agrégé de la Faculté.



LE DOCTEUR DOLBEAU, professeur de la Faculté.

Un de ses plus grands titres de gloire est la création d'une opération destinée à enlever les calculs de la vessie. La taille, cette opération hardie qui consiste à aller profondément couper la prostate et le col de la vessie, est une des plus périlleuses manœuvres que les maîtres nous aient transmises. La section d'un organe important, le danger d'une hémorrhagie, l'imminence d'une absorption délétère par les vaisseaux sectionnés, la persistance possible d'infirmités incurables, tout cela concourt à faire regarder la taille comme une des plus hardies et des plus graves interventions chirurgicales.

M. Dolbeau a créé, sous le nom de *lithotritie périnéale*, une opération qui consiste à pénétrer dans la vessie sans rien couper, en dilatant les tissus, et à briser directement la pierre, pour peu que ses dimensions dépassent le diamètre du canal artificiel qu'il vient de s'ouvrir. Pas d'hémorrhagie, moins de douleur et surtout moins de danger.

La lithotritie périnéale, pratiquée depuis plusieurs années 34 fois, n'a donné que 1 décès.

C'est là une opération nouvelle, dans la pratique de laquelle tous n'ont pas encore cette habileté que possédaient les classiques opérateurs de la taille.

Un sang-froid imperturbable, une main merveilleusement habile, une grande netteté de perception des indications, telles sont les qualités que possède l'éminent chirurgien sur lequel l'attention publique vient d'être attirée avec un éclat regrettable.





LA LIBÉRATION DU TERRITOIRE, compositions de M. Bertall.

A MON AMI PAUL DALLOZ,
Vice-président du Comité de la Souscription nationale.

LA LIBÉRATION DU TERRITOIRE

Le sou des chaumières, maman,
Qu'est-ce donc ?

— C'est tout simplement
Celui qu'on donne pour la France.

— Et l'*Œuvre de la délivrance*,
Celle *des Femmes ?*

— C'est encor
La même chose. Tout notre or
Doit payer les frais de la guerre.
Voilà pourquoi dans la chaumière
Au village, en chaque maison,
Dans les villes on a raison
De solliciter notre obole...

— C'est toujours la même parole
J'entends partout dire qu'il faut
Cette délivrance au plus tôt.
Qui veut-on délivrer, mon père ?

— La France.

— Ah! je ne comprends guère :
N'est-ce pas fini? Je ne vois
Plus de Prussiens depuis dix mois.

— Plût à Dieu qu'il en fût de même
Partout! c'est notre vœu suprême.
Mais nous sommes de nos vainqueurs
Hélas! restés les débiteurs.
Voulant pour leur créance un gage,
Ils nous ont imposé l'outrage
De voir en six départements
Se maintenir leurs régiments.
Eh bien! cette armée étrangère
Il faut en purger notre terre,
Il faut la renvoyer...

— Comment ?
Le peut-on mon père ?

— En payant.
Ainsi plus de plaisir, de fête,
Plus de bals tant que notre dette
Nous infligera la douleur
De vivre en face du vainqueur.
Par cette unanime pensée,
Toute autre doit être effacée :
La femme donne ses bijoux,
L'ouvrier son salaire..

— Oui, mais les petits sous
Qu'on demande dans les chaumières,
C'est bien peu...

— Les ruisseaux grandissent les rivières;
L'amour de la patrie étant la source, on peut,
Sans la tarir, y puiser tant qu'on veut.
Libérer le pays! quand la tâche est si grande,
Pour l'accomplir il n'est pas de petite offrande,
Il n'est pas de modeste seuil
Qui ne s'ouvre à la France en deuil.
Les dons du pauvre autant que les cadeaux de prince
Éloigneront de nos chères provinces
Un ennemi rapace et détesté.
Patriotisme et charité,
Chez nous ont toujours fait merveille.
Pour peu qu'en une œuvre pareille
L'épargne puise à son trésor,
Les petits sous feront de l'or.

— Et moi, papa, je veux que tu reprennes
Ces beaux louis reçus pour mes étrennes.
Nous forcerons (j'en serai bien heureux)
Tous les Prussiens de retourner chez eux.

HENRI JOUSSELIN.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 313 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 783. — 13 Avril 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire :* M. É. HUBERT

Ne pas couper ce numéro avant de l'ouvrir

HOLLANDE. — Le troisième centenaire de la délivrance des Pays-Bas. — Manifestation de la corporation des tailleurs de diamants, la veille du 1er avril, à Amsterdam.

COURRIER DE PARIS

LETTRES A UNE PROVINCIALE

Paris, 11 avril 1872.

Amie,

Il y a de la tristesse dans l'air. On meurt comme si l'on n'avait jamais fait que cela de sa vie. Chaque courrier apporte un billet liséré de noir. Le fait est que ce ciel gris, ce froid, ce vent aigre sont désespérants. Je me rappelle vaguement un temps où il y avait du soleil, où les bois avaient de l'ombre, où l'on recherchait la fraîcheur des sources; un temps où la lune claire dessinait sur la mousse des silhouettes bizarres; où les oiseaux chantaient; où l'on songeait en souriant au lendemain..... Oui, j'ai vu quelque chose comme cela, au temps passé. Dans quelque féerie, sans doute.

Reverrons-nous jamais rien de semblable?

Paris a eu cependant un instant de bon temps. Nous avons jeté par-dessus bord le général Trochu.

— « Un homme à la mer!

— Hip! hip! hip! Hourra!... »

Nous crions vivat! après chaque chute; nous crions haro! sur tout ce qui grandit. Je demande que la tête de Courbet, le démolisseur, symbolise la France, qu'elle se profile sur notre monnaie, sur le papier timbré, sur les timbres-poste. A celui-là qui a eu cette grande idée de jeter bas la colonne, revient de droit l'honneur de représenter la France nouvelle.

Quatre partis sont en présence (je ne parle pas des sous-partis.) Tous ont le même but : démolir les autres. Aussi assistons-nous à une débâcle sans précédents.

Vous vous rappelez la querelle de ces deux cochers : — « Ah! canaille, disait l'un, tu as fouaillé mon bourgeois!... Je vas joliment fouailler le tien! »

Et l'un et l'autre de cingler la pratique.

Nous agissons de même.

Au lieu de « laver en famille notre linge sale, » nous en faisons une exhibition internationale.

— Ah! gredin! tu as diffamé mon député, je vais joliment arranger ton ministre!

— C'est ça, reprend un tiers, si tu tombes leur Excellence, je démolirai leur évêque.

— Puisque tu en veux à mon évêque, moi je vais vilipender ton général.

Tous les cochers jouent du fouet à tour de bras, et c'est la France qui reçoit les coups.

J'ai suivi avec attention l'affaire Trochu, et si tout me prouve que le général était possédé d'un orgueil pantagruélique, rien n'établit qu'il fut de mauvaise foi. Il a toujours été, pour notre malheur, convaincu ni plus ni moins que Gribouille. Encore est-il juste de lui tenir compte de l'heure à laquelle on l'a appelé. C'est l'histoire des homœopathes que l'on requiert en même temps que le curé.

Ce qui a, plus que tout, diverti les Parisiens, c'est le testament du général.

Après tout, les testaments n'ont pas toujours pour but de faire verser des larmes, témoin celui de Louis Cartusius, célèbre jurisconsulte padouan, dont nous parlent Scardeone et Garasse :

« Celui d'entre mes parents qui pleurerait à mon « convoi serait exhérédé : au contraire, celui qui « y rira de meilleur cœur sera mon légataire uni- « versel. Je défends de tendre de noir ma maison, « non plus que l'église. J'entends qu'on les jonche « de fleurs; que les tambours, les flûtes et les vio- « lons tiennent lieu du son des cloches; qu'on « invite tous les ménétriers de la ville : que cin- « quante d'entre eux marchent à la tête du convoi « et autant à la queue; que mon corps soit porté « par des hommes habillés de vert; la bière cou- « verte d'un drap de diverses couleurs; qu'il n'assiste « à mon convoi aucun religieux, à moins qu'il ne « change de vêtement. J'entends que rien ne trou- « ble la joie de mon enterrement. »

J'en sais un autre qui a provoqué l'hilarité pour des raisons absolument opposées.

Une dévote, craignant que les ecclésiastiques qui assisteraient à son convoi, familiarisés avec les solennités lugubres, ne parussent pas assez désolés, déclara par testament que si l'un d'eux se permettait de rire, elle n'entendait pas qu'il fût payé : que dans ce cas la somme enlevée aux prêtres gais serait partagée entre les prêtres tristes.

Le légataire universel fit au clergé la lecture de cette clause. Elle eut pour effet de provoquer l'hilarité générale pendant toute la durée de la cérémonie. L'héritier en profita pour refuser de solder les honoraires des ecclésiastiques.

Le débat fut porté devant l'audience, qui décida « qu'on ne pouvait envisager le zèle hypocrite d'un « héritier sans en rire, et qu'il fallait mettre la « clause au rang *des dispositions non écrites.* »

Vous voyez, amie, que le général Trochu n'est pas le premier testateur qui ait fait rire.

Des gens vraiment bien arriérés ce sont les Hollandais : Comprend-on ce peuple qui se révolte une pauvre petite fois de loin en loin, et qui le fait pour crier : *A bas les libéraux! à bas les gueux! vive le Pape! vivent les catholiques!*

Et les traditions?.. Que faisons-nous des traditions?

Il y a quelques mois déjà, les corporations ouvrières d'Utrech avaient chassé les agents de l'Internationale, se déclarant suffisamment éclairées pour débattre leurs affaires, sans intervention étrangère.

La Hollande me fait... pitié!

Encore un spécialsite qui fait de son métier *un sacerdoce!*

Au moment où Tricoche et Cacolet, plus que centenaires, vont abandonner le Palais-Royal, un de leurs adeptes lance ses circulaires. *Paris. — Province. — Etranger.*

« M. X... a l'honneur de vous faire connaître sa « spécialité que vous saurez apprécier. Il se charge « *d'affaires intimes et particulières*, dans l'intérêt des fa- « milles, telles que renseignements sur mariages, « sur dissipateurs ou incapables, etc... il se charge « principalement des *surveillances* qu'on désire lui « confier; c'est-à-dire surveiller pour affirmer non- « seulement ce dont on doute, mais encore ce que « l'on croit certain et que, cependant, on ne peut « vérifier soi-même.... (*Célérité, discrétion.*) L'intui- « tion absolue de la chose, une *discrétion* constatée « m'ayant su faire apprécier par le commerce, la ma- « gistrature et les hautes classes; honoré de la con- « fiance *intime de beaucoup d'entre vous*, (?) veuillez « me laisser croire, monsieur, que vous accepterez « mes offres de service. »

Mais c'est qu'au contraire, je ne veux pas que vous croyiez cela un instant, monsieur X.... Ne comptez pas sur ma *confiance intime*. J'en ai le placement.

Depuis que nous sommes en République, MM. les Parisiens ont adopté une désinvolture... cavalière dont rien ne peut vous donner une idée. M. Bourgeois incline son chapeau sur l'oreille, insinue ses pouces dans la ceinture de son pantalon, entre les pattes de ses bretelles; il fronce les sourcils, plisse les lèvres, écarte les jambes et vous regarde d'un petit air provocateur tout à fait comique. Il ne dit plus « belle dame, » ni « cher monsieur, » mais bien « ma petite vieille » ou « grande canaille, » si vous êtes de ses amis; si vous lui déplaisez, il vous appellera « espèce de bonapartiste! »

Dame!... quand on a soutenu deux siéges!.... on s'en ressent, n'est-ce pas? L'habitude des camps, des remparts, des cabarets, des grand'gardes,... que sais-je!... Cela vous donne « du chien, du bouquet, du montant. »

Les rapports entre Parisiens sont devenus charmants. Exemples :

Vous avez besoin de l'indicateur des chemins de fer; — vous allez partir. Le dialogue suivant s'engage :

— « *L'Indicateur des chemins de fer*, s'il vous plait?

— Est-ce que je l'ai, moi, vot' journal?

— Je n'en sais rien, puisque je vous le demande.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

— Que vous me le vendiez.

— Revenez demain.

— Je pars dans un quart d'heure.

— Alors bonjour à vos poules et à votre épouse.

— Je suis garçon et je n'ai pas de poules. Où trouverai-je l'*Indicateur?*

— Puisqu'on vous dit qu'il y aura demain un changement sur Gisors.

— Vous ne m'en avez pas parlé.

— *Flûte et zinc!* »

Et le marchand vous tourne le dos.

Une grosse dame monte en omnibus. Elle s'installe, dispose ses jupons de façon à n'incommoder personne.

— Eh! là-bas!... Oui, vous. La grosse dame ahurie regarde le conducteur avec stupéfaction. — Quand vous me régarderez comme ça pendant des heures, continue le conducteur, ça ne me changera pas le nez de place. Envoyez vos six sous et plus vite que ça. Je n'ai pas de cadeau à vous faire. »

Quelle attitude martiale!... Comme on voit tout de suite à qui l'on a affaire.

Eh bien, amie, c'est pourtant comme cela.

Hier, j'entrai dans un magasin pour y acheter un objet de la plus minime importance, et comme je m'excusais sur la peine que l'on prenait pour l'envelopper, la marchande appuya ses deux mains sur le comptoir, me regarda avec surprise et béatitude et dit :

— « Ah! cela repose de voir quelqu'un de poli. »

Nous avions déjà les courses, le Crédit foncier, les obligations de la ville de Paris, la Bourse; je ne parle pas des tripots clandestins. Les lois d'exil vont être abrogées en faveur de la Roulette. La France délivrée par les sept péchés capitaux, ce sera curieux à voir. Que voulez-vous, amie, on prend ses alliés où on les trouve. Nous serons avant peu aussi joueurs que les Anglais.

Vous rappelez-vous le marquis de Caraccioli devant lequel on vantait les mœurs d'outre-Manche?

— « Ne me parlez pas, disait-il, de ce pays endiablé, où l'on joue à toute heure et à tout propos; où les choses sacrées peuvent devenir le prétexte de quelque ridicule pari. J'y ai servi d'enjeu. Voici comment.

« Mon cheval venait de s'emporter en plein *Strand*. Il allait un tel train, que je ne doutais pas qu'il me tuât. Les maisons paraissaient courir au-devant de moi des deux côtés de la chaussées. Glacé, cramponné à la crinière de mon meurtrier, je récitais inconsciemment la prière des agonisants. Les cris de la foule ne faisaient qu'exciter ma bête. Plusieurs fois déjà nous avions heurté de lourds camions, des réverbères,... que sais-je! Je voyais au loin approcher la Tamise et je me demandais si je serais, en fin de compte, noyé ou broyé.

— « Il se tuera! criaient les alarmistes.

— Il ne se tuera pas! vociféraient les pessimistes.

— Vingt guinées pour la mort.

— Tope là!

— Un shilling!

— Six pence!

— Accepté! »

Partout les paris s'engageaient.

Mais voilà que j'approche d'une barrière, et je me dis : — « Je puis encore être sauvé. Les commis fermeront l'obstacle et arrêteront mon cheval. J'en serai quitte pour deux ou trois membres brisés, une bête fourbue et quelques guinées de gratification. » J'étais ravi.

En effet, les commis se disposaient à tenter mon sauvetage, lorsqu'un cri sorti de la foule :

— « Laissez passer! laissez passer! il y a gageure! »

« Aussitôt la barrière est rouverte, les commis s'écartent, mon cheval passe, et, quelques instants plus tard, je prenais un bain dans la Tamise.

« Comment suis-je vivant? je n'en sais rien; car ce cri maudit : « Il y a gageure! il y a gageure! » clouait les sauveteurs sur le quai, rivait les embar

cations sur la rive. Je fis si bien, que je m'en tirai, au grand désespoir des alarmistes qui m'eussent volontiers rejeté à l'eau. »

Il n'y a plus d'enfants.

Une dépêche de Hong-Kong, 5 avril, annonce que les Japonais ont une Internationale spéciale en pleine activité. Douze de ses membres ont tenté d'ouvrir le ventre du Mikado.

Ce pauvre Absolu avait toujours vécu sous cloche, à la façon de ses ancêtres, entouré de femmes horizontales et d'hommes agenouillés. On brûlait des pastilles partout où il devait passer, si bien qu'il se croyait imprégné d'une odeur personnelle comme la rose ou le seringat. Il appelait Dieu le père : mon petit papa, et s'il consentait à ne cueillir ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, c'est qu'il était de tradition dans sa famille de les laisser fleurir dans le parterre céleste.

Un jour qu'il s'était fait traduire un numéro du *Siècle* ou du *Radical*, l'idée lui vint de se faire voir démocratiquement à la plèbe qui l'adorait. Jésus s'est bien fait homme!

Il se promena dans les rues de Jeddo et y avala des discours et de la poussière. Ce n'est qu'après avoir visité les arsenaux et assisté aux évolutions d'une escadrille européenne, qu'il retourna sous sa cloche royale.

— « Ah! çà, mais, se dirent les Japonais, ce fils de Dieu n'est ni plus ni moins qu'un homme. Voilà des siècles que, de père en fils, on nous dindonne. »

Et, comme font les enfants qui cherchent *la petite bête* au fond de leurs joujoux, pour bien éclaircir leurs doutes, ils résolurent d'ouvrir le ventre au fils du ciel. Histoire de constater ce qu'il y avait dedans.

Cette exploration scientifique, abdominale et démocratique n'a pas réussi, le Mikado, prince réactionnaire et routinier, ayant refusé de s'y prêter.

Mais c'est tenace les Japonais. Le fils de Dieu n'a qu'à bien se tenir.

On m'apporte le dernier numéro de *l'Autographe*. Il renferme deux lettres du général Trochu adressées à l'Empereur.

Vous venez de voir dans quelles dispositions d'esprit je me trouvais à son égard. Je lui trouvais, peut-être, des convictions de kaléidoscope, changeant à chaque secousse, mais je n'ai jamais douté de sa bonne foi. J'avoue que ses deux lettres m'ont affligé.

Il faut, dans la vie, tenir compte de ce qu'on laisse derrière soi, et si l'on s'est trompé, se recueillir. C'est l'heure des dévouements modestes. Se poser en rhéteur, alors qu'on vient de faire volte-face, c'est défier la meute des mécontents, des envieux, des ambitieux déçus. On a contre soi tout le parti que l'on déserte, tous les doyens du parti adopté.

Il est une biographie que M. le général Trochu ne saurait trop lire et méditer : c'est celle du maréchal Bourmont. Ils ont flotté tous deux, de conviction en conviction, toujours au premier rang. Ils furent bons généraux l'un et l'autre; ils ont rendu de grands services à leur pays; ce n'est pas de cela qu'on se souviendra. Prononcez le nom de Bourmont, ce n'est ni la défense de Nogent, ni la prise d'Alger qui reviennent en mémoire; ce qui surnage toujours, c'est le côté prismatique de ses convictions.

Je n'entends pas mettre sur la même ligne ces deux généraux, mais l'opinion publique n'y regarde pas de si près, et voyant l'ancien gouverneur de Paris se mettre autant en évidence, il est à craindre qu'elle ne compare le 14 juin 1815 et le 4 septembre 1870, le procès jugé en octobre 1815 par la cour des Pairs, et celui qui vient de se dérouler devant la Cour d'assises.

Si l'on sert plusieurs gouvernements, ce ne doit jamais être au premier rang. En politique comme en religion, abjurer n'est permis que lorsqu'on est adepte; l'abjuration est interdite aux apôtres. Si ceux-là se sont trompés, s'ils ont cette douleur de changer de foi après avoir entraîné les masses, c'est dans l'humilité et le recueillement qu'ils doivent se retirer.

Ces deux lettres colorées, chaudes, fermes et concises, comme tout ce que la conviction a dicté, ont eu cette singulière influence d'éveiller en moi de navrants souvenirs. Je me suis rappelé ces images obscènes qui ont souillé Paris pendant toute la durée du siége, alors que le général Trochu était tout-puissant; ces pamphlets abjects qui roulaient dans la boue ceux pour lesquels, huit jours avant, le gouverneur de Paris avait juré de mourir, et je me suis demandé s'il avait bien le droit de se montrer si ému pour deux articles du *Figaro*.

En dépit de ce qui précède, je ne mets pas en doute la sincérité du général Trochu; c'est un honnête homme dans toute la force du terme. Il a toujours cru bien faire. Ce n'est pas la faute des moulins à vent si le vent souffle.

En ce moment, amie, le plus embarrassé des marquis est le marquis Nathaniel de M.. Puisse la publicité que je vais donner à son aventure contribuer à le tirer d'incertitude.

C'est une histoire toute fraîche; une histoire d'après Pâques.

Mon héros a une héroïne : une héroïne de vingt-deux ans, belle comme vous les aimez, et musicienne comme vous ne les aimez probablement pas, car depuis le lever du soleil jusqu'au coucher de la lampe, elle ne quitte pas son piano. Les éditeurs de musique, réunis en congrès, ont solennellement renoncé à satisfaire son goût pour la lecture. Vous comprendrez sans peine, amie, qu'une aussi furieuse *déchiffreuse* n'ait pas le temps de perler ce qu'elle exécute. C'est ce qui faisait dire, il y a peu de jours encore, à l'infortuné Nathaniel :

— « Ma femme est comme le crocodile. Elle avale tout et ne digère rien. »

Vous le croirez si vous le voulez, amie, mais le marquis m'a juré qu'il regrettait quelquefois de n'avoir dans le cœur de sa femme aucun autre rival que le piano.

Le piano est sa bête noire. Aussi a-t-il pris la fuite lorsque son implacable virtuose lui a dit : — « Je compte sur votre bras lundi soir, mon ami. Je joue ma fantaisie de Tancrède chez la comtesse de X... »

Le 8, la marquise déposait à dix heures son mari au cercle, et lui tendait cette petite main potelée qui allait écorcher Tancrède.

Que faire au cercle, sinon que l'on ne joue? C'est ce qu'y fit Nathaniel; et Nathaniel perdit. Il perdit même une somme assez importante pour regretter Tancrède. De là à regretter sa femme, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, il le fit, et sans trop s'en rendre compte, il se dirigea vers l'hôtel de la comtesse de X... Comme il était en redingote, c'est de la rue, perdu dans la foule, que le marquis devina plutôt qu'il n'entendit les variations de Tancrède. Une jolie série de fausses notes fit naître en lui des remords. — « J'ai été lâche! se dit-il. Qui applaudira la malheureuse?... Je vais l'attendre ici, une heure s'il le faut. Nous reviendrons ensemble. Je lui dois bien cela. »

Son ardeur, cependant, faillit s'éteindre. Une petite pluie fine et glacée se mit à tomber. Mais Nathaniel ne voulut pas en avoir le démenti. Il attendait déjà depuis une demi-heure et cette demi-heure, il ne voulait pas l'avoir perdue. Il avisa un délicieux petit coupé qui, sortant de la porte cochère, venait, au pas, prendre à la file le dernier rang.

— « Cette pluie ne durera pas, se dit le marquis. La dernière venue a chance d'être la dernière partie, c'est chez elle que je vais attendre. » Et, profitant de l'éloignement des cochers qui avaient tous cherché un abri sous les portes voisines, il entra résolûment dans le coupé.

C'était un adorable petit tête-à-tête de satin puce, capitonné de bleu, qui vous avait une bonne odeur d'élégance et de jeunesse. Nathaniel se blottit dans un coin tiède encore, se roula dans les fourrures abandonnées, et, se trouvant bien, s'endormit.

Combien demeura-t-il de temps ainsi? Je l'ignore. Lorsqu'il se réveilla, le coupé, après avoir roulé quelques secondes, venait de s'arrêter sous le vestibule. La portière s'ouvrit. Une jeune femme approcha. Voyant la voiture occupée, elle étouffa un cri et, détachant son burnous, elle le jeta sur son hôte inattendu.

— « Es-tu folle? lui dit un jeune homme qui l'accompagnait. — Pourquoi te découvrir ainsi sous cette porte? Le vent est glacial.

— J'étouffe! dit-elle en montant précipitamment dans la voiture dont elle referma la portière.

— Si tu vas chez notre mère avant de rentrer, je t'accompagnerai.

— J'ai changé d'avis. Je n'en puis plus. Adieu. J'ai hâte d'arriver chez moi. »

La voiture partit au galop.

Le marquis ne bougea pas. La dame ne prononça pas une parole. Au bout de quelques minutes seulement, arrivée dans une rue sombre, elle enleva le burnous.

— « Quelle imprudence, Gaston! Comment n'avez-vous pas songé que vous pouviez me perdre? Et comme Nathaniel allait répondre, une petite main se posa sur ses lèvres. — Non!... ne parle pas. Je sais quelles folies tu vas me répondre. Je ne veux pas, je ne dois pas les entendre. Ma résolution est bien arrêtée. Elle déchire mon cœur; n'importe! Et d'abord, reprends cet anneau. Rien ne m'autorise à l'accepter. — Le marquis sentit qu'on lui passait une bague au doigt. — Maintenant pars vite. Dans un instant je serai arrivée. Comment, alors, ferais-tu pour descendre? »

Elle baissa la glace de la portière de droite, fit arrêter la voiture et adressa quelques mots au cocher pour occuper son attention. Nathaniel en profita pour s'esquiver par la portière de gauche.

Le coupé repartit. Il tourna à droite, puis à gauche, puis à gauche encore, puis... le marquis le perdit de vue.

Deux heures venaient de sonner lorsque mon héros, encore tout ahuri, rentra chez lui. La marquise descendait de voiture. Il passa près d'elle sans la voir.

— « Ah! ça! dormez-vous dès le vestibule? Il faut bon gré mal gré, mon ami, que vous m'aidiez à monter. On a improvisé un cotillon. Je suis morte de fatigue. »

Et comme il lui présentait le bras, elle remarqua la bague qu'il avait oubliée. C'était un magnifique solitaire, un diamant à défier la pureté du cœur d'Hippolyte.

— Quel merveilleux bijou vous avez là!... Est-ce un cadeau que vous voulez me faire? — La stupéfaction de Nathaniel ne pouvait se comparer qu'à l'enthousiasme de la marquise. — Je suis certaine qu'il s'agit d'une surprise!...

— Oui, c'est, en effet, d'une surprise qu'il s'agit. Je vous conterai cela demain.

. . . .

Depuis trois jours, la marquise est d'une humeur on ne peut plus conciliante. Elle n'a pas ouvert son piano. Elle attend le diamant que son mari a dû se résoudre à lui promettre. Nathaniel cherche son inconnue, et Semper façonne en grande hâte le bijou destiné à la marquise.

Voilà une course de voiture qui ne coûte pas moins de 8,000 francs à mon pauvre ami. Pour l'aider à sortir de peine, je viens d'envoyer au *Monde illustré* l'avis suivant :

« Il a été perdu lundi, 8 courant, dans un coupé « marron, capitonné de bleu, un solitaire estimé « huit mille francs.

« Récompense honnête à qui le réclamera. »

Au revoir, amie; écrivez-moi souvent.

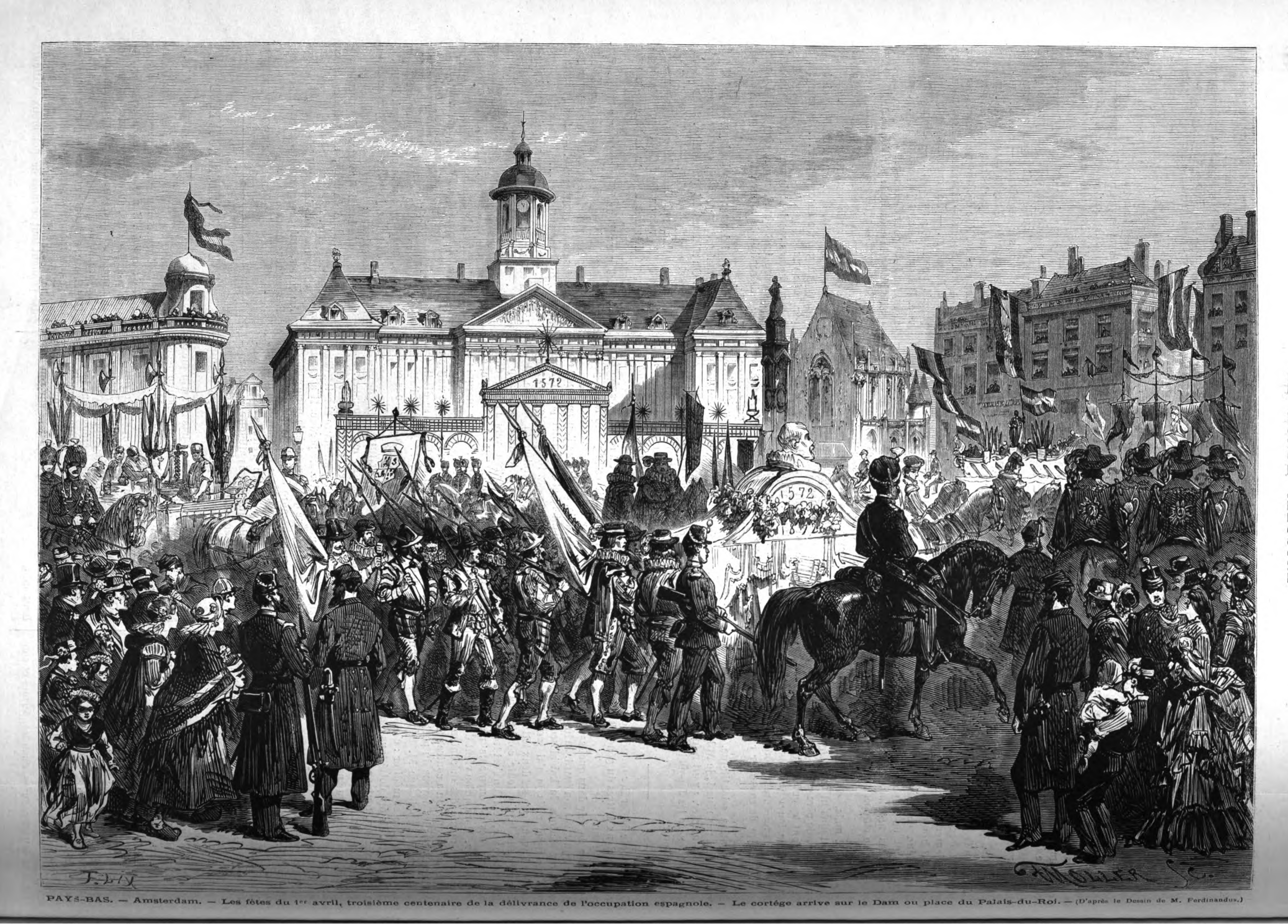
Respectueusement à vous.

PIERRE LE HESTRE.

UNE EXPOSITION NOUVELLE

Depuis quatre ans, M. Gustave Doré travaillait à une toile de grande dimension représentant le *Christ sortant du Prétoire*. Son œuvre, enfin terminée, va partir pour Londres, au commencement du mois de mai, mais, d'ici là, il sera libre à tous d'aller la voir rue Bayard, n° 3.

Ce tableau, qui contient plus de quatre cents personnages, ne mesure pas moins de trente pieds sur vingt. Nous ne doutons pas que la rue Bayard ne reçoive pendant tout ce mois de nombreux visiteurs.



PAYS-BAS. — Amsterdam. — Les fêtes du 1er avril, troisième centenaire de la délivrance de l'occupation espagnole. — Le cortège arrive sur le Dam ou place du Palais-du-Roi. — (D'après le Dessin de M. Ferdinandus.)



ESPAGNE. — Attaque du train-poste de l'Andalousie, par une bande de brigands, entre Valdepegnas et Manzanarès, près Madrid. — (D'après le croquis de M. C[illegible].)

LES FÊTES D'AMSTERDAM

(Voir p. 225 et 228)

La Hollande vient de fêter avec une joie patriotique l'un de ses grands anniversaires ; et, malgré quelques troubles sans importance dont il a été trop parlé, la maison d'Orange peut être fière de l'ardeur avec laquelle on célèbre encore son avénement au trône néerlandais.

Il suffisait, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur la population d'Amsterdam, parée tout entière des couleurs de ses princes. La couleur orange éclatait, sous les formes les plus diverses, à tous les chapeaux, à toutes les boutonnières ; elle composait même des toilettes complètes.

La cavalcade a été digne de ces vieux pays du Nord où les corps de métiers ont conservé leurs traditions pittoresques. La marine n'y était pas plus oubliée que la mise en œuvre du diamant, et après les lapidaires on voyait, pour la première fois, des matelots grimper en pleine rue aux vergues de leur vaisseau roulant.

La nuit a donné le signal d'une illumination merveilleuse, jusque dans les plus petites ruelles, et le jaune éclat des lumières semblait encore cette fois faire porter à toute la ville les couleurs favorites de la journée.

ATTAQUE D'UN TRAIN EN ESPAGNE

C'est dans la nuit du 30 mars que le train-poste d'Andalousie à Madrid a été arrêté par une bande de voleurs qui avaient enlevé deux rails entre Valdeperras et Mançanares.

Malgré la résistance opposée par plusieurs voyageurs armés, non sans blessures de part et d'autre, le fourgon aux bagages a été complétement pillé.

VUE PANORAMIQUE DE L'EXPOSITION DE LYON

En face de l'immense panorama que le lecteur a sous les yeux, est-il besoin d'insister sur l'ensemble grandiose de l'Exposition de Lyon, sur l'imposante ordonnance de ses constructions, sur l'aspect attrayant qu'offre ce parc de la Tête-d'Or, avec ses eaux, ses ombrages, son horizon si pittoresquement accidenté ?

Accidentés aussi furent les débuts de cette grande entreprise.

Surprise par la guerre au moment où son développement touchait au fait accompli, l'Exposition universelle de Lyon arrive enfin à l'heure décisive. Dans un mois au plus tard les portes seront ouvertes. Les circonstances en ont fait une œuvre d'honneur national. Son succès est un de ceux qui peuvent le mieux montrer à l'Europe que la France industrielle et artistique ne se laisse pas abattre, et que cette décentralisation bienfaisante dont il a été tant parlé n'est pas un vain mot.

A la ville de Lyon, à notre seconde capitale, il appartient aujourd'hui de déterminer le grand mouvement régénérateur vers lequel doivent tendre les forces vives de la nation ; à elle il appartient également de faire rentrer le patriotisme dans la voie du travail fécond qui apaise tous les déchirements, qui relève tous les esprits, qui prépare les plus nobles revanches.

Nos lecteurs voudront bien ne considérer que comme un simple avertissement ces quelques lignes, restreintes encore par le peu d'espace qui leur est attribué aujourd'hui. L'Exposition lyonnaise se verra consacrer seulement dans nos prochains numéros les développements dus à son importance.

COURRIER DU PALAIS

Parmi les chevaliers d'aventure dont j'ai commencé à vous raconter les faits et gestes, il y en avait un qui avait fondé cinq compagnies d'assurances à la fois, ni plus ni moins, et qui vient échouer devant la 9e chambre du tribunal correctionnel.

Il y en avait un autre qui se disait attaché à la légation italienne de Londres, fils d'un grand personnage italien, grand personnage politique lui-même, et que les juges de la 8e chambre correctionnelle condamnent sans pitié.

Il y en avait un troisième qui se disait secrétaire du duc d'Aumale, agent de la famille d'Orléans, et qui a fini par être condamné par la cour d'appel à trois mois de prison pour outrage envers les magistrats.....

Je pourrais prolonger ce préambule à l'infini et, mon sommaire fait, il ne me resterait certainement plus de place pour mon chapitre ; pour aujourd'hui, nous nous contenterons de ces quatre exemples ; mais je désespère d'arriver jamais à être complet, car pendant ce temps-là la liste grossit toujours.

M. Jules Dugnolles était le fondateur et le directeur général de sociétés d'assurance mutuelle contre l'incendie, d'assurance mutuelle contre la grêle, d'assurance mutuelle agricole, d'assurance mutuelle sur la vie, d'assurance mutuelle contre les chances du recrutement. Tout cela marchait assez mal, mais enfin tout cela marchait encore lorsque la guerre éclata. M. le fondateur partit, revint, partit de nouveau et revint encore. Ses statuts lui interdisaient de toucher personnellement aucune des sommes versées par les assurés ; il n'a pas su obéir à cette prescription, et il se trouve que les assurés contre les chances du recrutement ont en moins dans leur caisse une somme de 29,000 fr., et il se trouve encore que les assurés contre l'incendie réclament 16,000 fr. qui sont allés on ne sait où. Ce qu'il répond aux juges, mon Dieu ! c'est bien simple : il a eu le tort, et cela dans l'intérêt même des sociétés d'assurances, bien entendu ! de se servir des fonds de l'une pour venir au secours de l'autre qui en manquait ; ce sont des irrégularités, mais ce ne sont pas des délits ! Me Fauvel, son défenseur, a dit le mot : « Ce sont de simples virements ! » et le mot a obtenu un certain succès dans l'auditoire ; il était impossible de ne pas rire. « Ce n'est pas, a repris vivement l'honorable avocat, que j'approuve les virements !... » N'est-il pas étrange que personne n'approuve les virements, même ceux qui les proclament indispensables ? Comme, après tout, le ministère public établissait par des chiffres que dans ces virements, si virements il y avait eu, certaines sommes s'étaient égarées en chemin, le tribunal a condamné le prévenu à un an de prison.

Celui qui vient après, et qui a été condamné à deux années d'emprisonnement sous le nom de Dorsainville, a porté les noms de Delafield, de Maunders, de Jacob, et, en dernier lieu, il se faisait appeler le comte de Nau ; c'est un Haïtien, et il est d'une couleur magnifique. Il a commencé par être poursuivi et condamné pour escroquerie dans son pays natal, et il est passé aux États-Unis pour échapper aux conséquences de ce premier jugement. Des États-Unis, il nous fait l'honneur de venir à Paris, où une malheureuse famille, trompée, éblouie, lui a donné la main — et la dot — d'une charmante jeune fille. Il n'a pas tardé à disparaître avec la dot. Deux ans après, il revient se faire condamner à Paris pour escroquerie, deux fois en deux ans ; puis, à Genève, il est condamné pour faux, puis en Belgique, puis à Hambourg, puis à Nice, puis... partout ! En Angleterre, il a surpris la bonne foi du chargé d'affaires d'Haïti, il obtient de lui un passeport qui constate les titres et qualités qu'il veut s'attribuer, et il se dit bientôt attaché à l'ambassade des États-Unis, attaché à la légation haïtienne en France. Bien mieux, il fait mettre dans les journaux qu'il va incessamment être nommé chargé d'affaires d'Haïti. Quant à l'argent nécessaire pour soutenir ce grand personnage, il s'attachait surtout aux emprunts, et son principal subterfuge consistait à créer une garantie apparente aux yeux du prêteur. Ainsi, il a son banquier à Londres, un banquier nommé Weber, qui lui écrit plusieurs lettres dans lesquelles il lui refuse impitoyablement et brutalement l'argent qu'il lui demande ; son père vient de mourir, c'est vrai, en lui laissant une fortune considérable, c'est vrai ; mais il sait bien qu'une clause du testament paternel s'oppose à ce que les fonds lui soient délivrés avant le mois de septembre prochain ; et M. Weber est un homme à cheval sur la régularité, incapable de lui envoyer un *farthing* avant le 1er septembre, « tenez-vous-le pour dit, monsieur le comte ! J'ai une somme de 80,000 piastres, ou 600,000 fr., déposée pour vous dans ma maison, c'est indubitable ; mais rien ne saurait m'attendrir, il faut attendre le mois de septembre. »

Ce banquier Weber, — qui n'a jamais existé, bien entendu, — dégage un tel parfum de respectabilité anglaise, de probité commerciale, de vraisemblance financière, que le vu de ses lettres produit des miracles, que tailleur, bijoutier, maître d'hôtel fournissent, prêtent ce qu'on leur demande. Un trait d'audace à noter : Le banquier Weber écrit au consul d'Haïti plusieurs lettres dans lesquelles il lui demande des renseignements sur Dorsainville, *dont il se défie*, dit-il, sous le rapport de la moralité, de la moralité seulement, puisqu'il a formé le projet de lui donner sa fille en mariage !

Une autre fois, c'est lui Dorsainville lui-même qui se rend chez un receveur de rentes ; il est accompagné d'un de ses débiteurs, et, en garantie de sa dette il dépose pour 700,000 fr. d'obligations espagnoles dans un paquet cacheté dont le débiteur connaît bien le contenu. Acte du dépôt est donné ; c'était tout ce qu'il voulait, et, sur ce dépôt, Dieu sait ce que l'on peut emprunter !

Moi qui n'ai pas le temps de faire ici du roman de mœurs, il faut que je passe sous silence la plupart de ses ingénieux exploits et aussi quelques détournements dans les hôtels, quelques pauvres petits coups de filet chez des marchands de soierie, cinq ou six mille francs de marchandises, des misères ! Et puis, le prévenu a un excellent moyen de défense : il a un sosie, un individu qui lui ressemble et qui est coupable de toutes ces énormités. Il n'a pas besoin de ces manœuvres, lui, il a des ressources dans ses martingales infaillibles ; il prouvera qu'à Monaco il a fait sauter la banque. Et puis, c'est un homme politique ; il veut même discuter avec le tribunal et prouver que les vingt-deux belles années de l'Empire ne tarderont pas à revenir ! C'est bien lui qui dit cela et qui parle plus haut que personne, et qui parle toujours, qui interrompt violemment les témoins, qui les interpelle, qui leur donne des démentis et qui, sans doute pour se venger d'avance de la condamnation qui va l'atteindre, présente lui-même sa défense. — Eh bien ! la vengeance fut cruelle, je vous l'affirme, c'était quelque chose de tellement impossible comme divagations, comme mensonges et comme impudence que l'on ne pouvait pas en rire.

Le troisième, se disant secrétaire du duc d'Aumale, avait commandé un mobilier à un tapissier. Le mobilier fut livré, mais l'acheteur se contenta de féliciter son fournisseur du bon goût dont il avait fait preuve dans l'exécution de cette commande, et le fournisseur trouvant que cela ne lui suffisait pas, prit des informations. Il apprit que M. Morel n'avait jamais été secrétaire du duc d'Aumale, mais qu'il avait seulement reçu des princes d'Orléans des secours qu'il avait sollicités. Morel fut acquitté par le tribunal correctionnel, et le tapissier, partie civile, fait appel. Devant la cour, Morel soutient qu'il a été, sinon précisément le secrétaire du duc d'Aumale, du moins son agent politique ; il a rempli de ces missions confidentielles qui sont tellement mystérieuses, que l'on ne doit jamais en convenir. Il nous est impossible de nous expliquer pourquoi Morel, à qui la prévention contestait sa qualité d'agent des princes d'Orléans, a fait passer à M. le président un document qui semblerait établir qu'il est agent bonapartiste et qu'il avait été en rapport avec la maison de l'ex-empereur à Londres. Non-seulement il a produit ce document, mais encore il a insisté pour que lecture en fût faite. Personne n'a pu se rendre compte de l'intention du prévenu ; mais il a été fait droit à sa demande.

La partie civile se présentait seule pour soutenir

LE

E LYblie au

ses intérêts et le ministère public n'ayant pas interjeté appel, aucune peine ne pouvait plus être prononcée contre Morel, et la cour s'est bornée à adjuger au tapissier le profit de ses conclusions en condamnant le prévenu à payer le prix du mobilier fourni... mais ne voilà t-il pas le prévenu qui se met aussi à parler politique avec violence et qui profère des insultes contre la magistrature en pleine audience! Voilà ce qui lui a valu trois mois d'emprisonnement.

Je n'ai que quelques mots à vous dire des poursuites exercées contre M. J. Mottu; l'affaire n'a absolument rien de politique, c'est tout simplement une poursuite en banqueroute simple et en abus de confiance. Le tribunal a condamné M. Mottu en deux années d'emprisonnement et 50 francs d'amende.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE : Représentation de retraite de M. Regnier. — AMBIGU : *Le Portier du n° 15*, drame en cinq actes, par M. Frantz Beauvallet. — CHATEAU-D'EAU : *Les Bonnes filles*, drame en cinq actes, par M. Paul Manuel. — CLUNY : *Les Chevaliers de l'honneur*, comédie en quatre actes, par M. Charles Garand. — M. Félix.

Les pièces que M. Regnier a choisies pour sa représentation de retraite attestent un tact infini : *le Mariage forcé*, le second acte du *Mariage de Figaro* et *la Joie fait peur*. Il ne pouvait mieux résumer les faces diverses de son talent. Molière était indispensable à la fête : on ne saurait oublier l'hôte dans sa propre maison; et, d'ailleurs, M. Regnier lui doit trop pour avoir pensé à se montrer oublieux. Tout au plus avait-il le droit d'hésiter entre *les Précieuses ridicules* et *les Fourberies de Scapin*, qu'il joue avec une verve, un étincellement, un brio incomparables. Mais *le Mariage forcé* l'a emporté. Qui n'a pas vu M. Regnier dans le rôle de Pancrace n'a rien vu. C'est la bouffonnerie à son plus haut sommet. Il n'a qu'une scène, mais quelle scène! Elle remplit, elle déborde toute la pièce; on en rit même après le rideau baissé.

Il n'était pas plus permis à M. Regnier d'être ingrat envers Beaumarchais qu'envers Molière. Le rôle de Figaro se rattache à ses années de jeunesse à la Comédie-Française; il y a là une question de sentiment et de souvenir. Il y a aussi l'affirmation du titre de chef d'emploi, si longtemps tenu par lui. Il ne faut pas oublier, en effet, que M. Regnier est avant tout un *valet*, et qu'il a successivement gagné ses éperons avec Mascarille, Sosie, Hector du *Joueur*, c'est-à-dire avec toutes les *grandes livrées*. Ces dénominations ont encore force de loi dans l'ancien répertoire.

Reste la troisième pièce : *la Joie fait peur*. Ici le choix devenait plus difficile. M. Regnier a rendu d'importants et nombreux services au théâtre moderne : *Gabrielle*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *le Supplice d'une femme* en font témoignage. Mais n'y avait-il pas un certain danger à prendre un auteur vivant? N'était-ce pas éveiller des susceptibilités, froisser des vanités plus ou moins légitimes? En s'arrêtant sur Mme de Girardin, contemporaine et morte, le choix a tout tranché et dissipé tous les compétiteurs. Depuis longtemps, *la Joie fait peur* est classée comme un petit chef-d'œuvre d'émotion et de délicatesse.

Ce dont je sais gré par-dessus tout à M. Regnier, c'est d'avoir eu le courage d'éliminer M. Scribe, qui lui a fait jouer tant de notaires, tant d'avoués, tant d'hommes d'affaires, tatillons, inquiets, essoufflés. M. Scribe a failli avoir une influence pernicieuse sur le talent de Regnier; heureusement que celui-ci a flairé le péril à temps.

Je raconterai la prochaine fois les incidents de cette représentation solennelle qui a lieu au moment où le *Monde illustré* met sous presse.

Il existe en librairie un volume intitulé : *l'Art d'accommoder les restes*. M. Frantz Beauvallet l'aura lu, sans doute, avant de composer son *Portier du n° 15*, écrit spécialement pour Frédérick-Lemaître. C'est moins un drame, en effet, qu'un salmigondis où se retrouvent toutes les sauces de l'Ambigu : sauce à la *Paillasse*, sauce au *Crime de Faverne*, coulis au *Comte de Saulle*. Je ne vous donne pas cela comme une préparation des plus recherchées, mais il y a encore dans les « restes » du grand comédien assez de quoi réveiller les sensations du public. — On s'imagine bien que ce portier n'est portier que par hasard; le tablier du père Feuillantin cache le frac du baron de Franville, un honnête homme qui a éprouvé des malheurs sans nombre; le cordon de la loge du n° 15 est tiré par un grand cordon de la Légion d'honneur. C'est pitié de le voir se débattre au milieu des intérêts les plus vulgaires, parler de quittances en retard et d'escalier éteint après onze heures. Quelque consciencieux qu'il soit dans ces humbles fonctions, le portier Feuillantin est flanqué à la porte par son propriétaire, et l'on assiste à son déménagement, qui est la meilleure scène du drame, bien qu'elle eût mieux trouvé sa place dans les petites pièces écrites autrefois pour Bouffé. Pour surcroît d'infortunes, on lui enlève sa fille, l'unique charme de ses vieux jours. Peu s'en faut que le père Feuillantin ne s'écrie, avec un de ces gestes dont il a conservé le secret :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!

Tout s'arrange au dernier acte : le portier redevient baron ; il hérite d'une baronne de Sainte-Croix dont on n'a jamais entendu parler. Dès lors, il s'habille de neuf, met des billets de banque dans toutes ses poches, tombe au milieu d'une assemblée de famille, reconquiert sa fille qu'on allait marier contre son gré, et achète l'hôtel dont il a longtemps gardé la loge. Dénoûment plein de ma esté!

Qui est-ce qui a prétendu que le *Portier du n° 15* serait la dernière création de Frédérick? Il connait bien peu son Frédérick, celui-là. Tant qu'il restera un souffle de voix, un éclair de regard à celui qui fut *Richard Darlington* et *Kean*, vous le verrez se cramponner à ces planches si superbement foulées par lui autrefois; il voudra s'y maintenir à tout prix. On lui a déjà fait jouer des chiffonniers, des pitres, des marchands de coco; on lui fera jouer pire encore. Il descendra plus bas que le concierge d'aujourd'hui. Lui qui a porté la pourpre et étalé sur sa poitrine le collier de la Toison d'Or, il endossera toutes les souquenilles et tous les haillons, plutôt que de renoncer à paraître en public. C'est le propre des vocations enragées, la loi fatale. Brunet, qui était un grand comédien dans son genre, jouait « une voix dans la coulisse » sur les dernières années de sa vie, et ce qu'il y a de plus prodigieux, il s'habillait pour jouer cette *voix!* — Je vous le dis en vérité, Frédérick-Lemaître en viendra, lui aussi, à jouer les voix.

L'éternelle lutte entre la famille et la maîtresse est l'objet du nouveau drame du Château-d'Eau : *les Bonnes filles*. On comprend que le titre est employé ici ironiquement. Avec une verdeur que ne laissait pas soupçonner cette donnée tant rebattue, l'auteur, un débutant, dit leur fait aux Frétillon de Béranger, aux Musette de Murger, aux Bernerette, aux Nichette, aux Mimi Pinson, et généralement à toutes les bonnes filles du roman, de la chanson et du vaudeville. Il s'attache à prouver leur sottise et leur lâcheté autant qu'à démontrer leur funeste influence. C'est par ce côté-là que le thème est un peu renouvelé. La partie comique est trop complétement dédaignée; il faut même en un drame des portions éclairées et des échappées souriantes. En revanche, un intérieur bourgeois, celui des époux Duhamel, — le père et la mère du *jeune homme*, — est peint avec une grande vérité de ton et une vive justesse de détails; c'est de l'Henri Monnier attendri. Le *jeune homme* est interprété par M. Taillade, qui en a fait un de ses bons rôles.

Le vent de vertu qui souffle du Château-d'Eau s'est abattu, en s'élargissant, sur le théâtre Cluny et y a produit *les Chevaliers de l'honneur*, une comédie en quatre actes, de M. Charles Garand. C'est un bon petit théâtre moralisateur, que le théâtre Cluny, et qui, depuis *les Sceptiques* et *les Inutiles*, n'a pas cessé de marcher dans sa voie droite et saine. Qu'on se rappelle aussi *le Juif Polonais*, aux tableaux reposés, consolants et comme inspirés par Auguste Lafontaine. *Les Chevaliers de l'honneur* ne déparent point ce digne répertoire, au contraire; peut-être même en exagèrent-ils la note. Il est bon d'être honnête, mais il est superflu et d'un goût médiocre de mettre son honnêteté en fanfare. La comédie de M. Garand procède sensiblement de *l'Honneur et l'Argent*, de Ponsard; son Maurice, repoussant une fortune mal acquise, est cousin de Georges, remboursant les créanciers de son père. D'autres belles actions circulent autour de celle-ci; c'est comme un bréviaire de dévouement et de sacrifice. Je recommande surtout les deux amours rentrés de M. de Salanis et de Lucile. Mais la pièce a des qualités réelles; elle est intéressante, elle a plu, elle a réussi. Ajoutons qu'elle est jouée, ou plutôt sonnée, avec beaucoup de vaillance, par une troupe jeune, formée aux leçons de M. Larochelle, ce Montigny de la rive gauche.

M. Félix, qui vient de mourir, n'était autre que le père de Mlle Rachel, l'illustre tragédienne. On s'est égayé dans le temps sur le candide orgueil de ce brave homme et sur sa facilité à s'attribuer la plus grande partie des mérites de sa fille. Du coup, il plaça toute sa lignée au théâtre, à commencer par son fils Raphaël, et en continuant successivement par ses quatre filles : Sarah, Rébecca, Lia et Dinah. C'était toute une famille de la Bible s'abattant dans les coulisses parisiennes. Le fragment posthume d'Alfred de Musset, intitulé : *Un souper chez Mlle Rachel*, fait entrevoir la silhouette de M. Félix. J'y renvoie les curieux.

CHARLES MONSELET.

CHONIQUE MUSICALE

L'abondance de nos matières nous force à remettre à samedi la chronique de notre collaborateur Albert de Lasalle.

On parle beaucoup d'un nouveau livre de M. le comte d'Hezecques, ancien député, membre du conseil général de la Somme : *les Mémoires d'un Page de la cour de Louis XVI*.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Beaux papillons, sortez de vos chrysalides, le printemps vous apporte ses fleurs. La Compagnie Irlandaise fait le même appel à Paris élégant ; elle leur offre une jolie collection de batiste écrue rayée ou non, et de linons frangés de nuances champêtres. Pour demi-deuil, une jolie toile d'Irlande gris-perle ou noir et blanc.

Cette maison a, en outre, un beau choix de mouchoirs d'une exquise coquetterie pour assortir chaque toilette (36, rue Tronchet).

La *ceinture régente*, brevetée, de MM^mes^ de Vertus, suprême expression du corset, donne à la taille une svelte élégance. La poitrine s'y épanouit comme la rose dans un corset vert.

Cette ceinture dessine artistement le buste sans froisser même l'épiderme le plus délicat ; on se sent à l'aise dans cette douce enveloppe qui, semblable à une tutrice bienveillante, soutient sans oppresser.

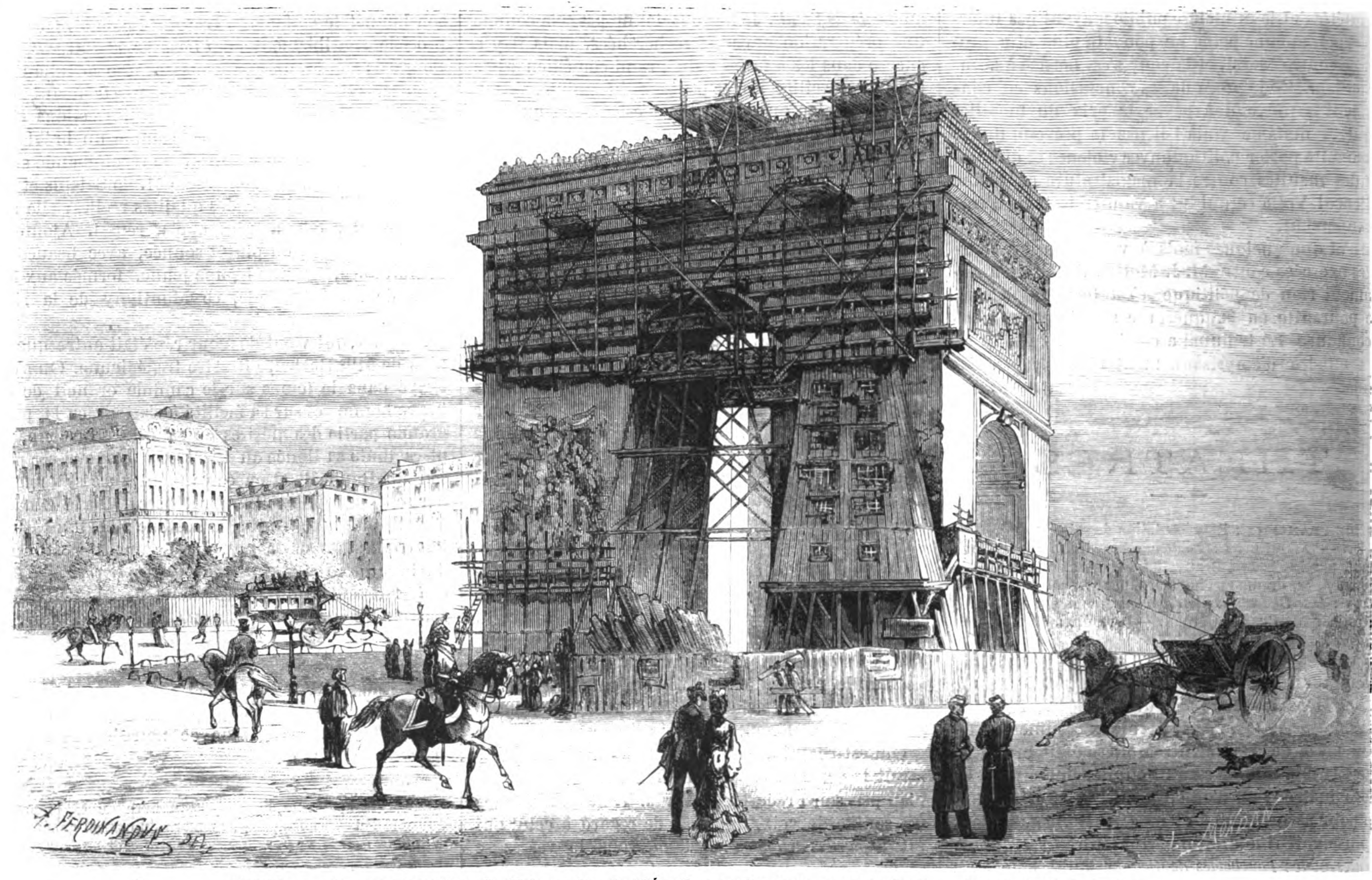
Sur les mesures indispensables, MM^mes^ de Vertus vous expédient leur *ceinture régente* brevetée, ainsi que leur tournure Dubarry, qui prête aux hanches une fière cambrure, accentue le pouf et donne au costume de ravissantes ondulations. En coquetterie, MM^mes^ de Vertus ont le don de seconde vue (25, Chaussée-d'Antin).

On dit que les papillons se grisent avec le parfum des fleurs. S'ils désertaient les champs et les jardins pour accourir à la corbeille fleurie de MM. Pinaud et Meyer, ces brillants étourdis y feraient une véritable orgie.

A leur défaut, le monde élégant vient aspirer les exquises senteurs de cette corbeille enchantée. Ce sont l'aubépine, l'ylang-ylang, le jasmin, le réséda, l'héliotrope, la rose, et surtout la violette, qui prodiguent aux charmantes visiteuses leurs suaves émanations.

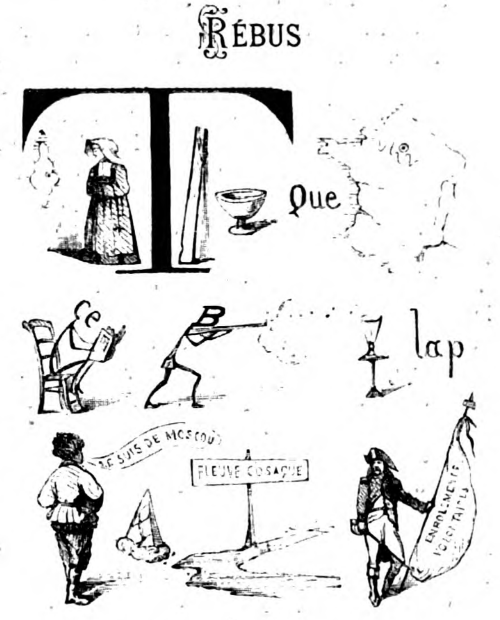
La cosmétique de ces habiles parfumeurs vous réserve des surprises encore plus agréables. La pâte callidermique répare les outrages du temps ; elle rajeunit les moins jeunes. Le lait d'Hébé rafraîchit le teint, la crème-neige l'adoucit, l'eau de toilette aux violettes de Parme tonifie les chairs. De la jeunesse et de la beauté, la parfumerie Pinaud et Meyer en a à revendre aux plus exigeantes, selon l'expression d'un vieux proverbe (30, boulevard des Italiens).

C^sse^ A. DE BORETTY.



PARIS. — Aspect de l'Arc de Triomphe de l'Étoile pendant sa restauration. — (Dessin de M. Ferdinandus.)

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Honneur aux Alsaciennes et Lorraines qui ont donné l'élan à la souscription patriotique !

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 318 FRANCS
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 784. — 20 Avril 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. E. HUBERT

Le cimetière de Villers-Cotterets pendant l'inhumation des restes d'Alexandre Dumas, le 16 avril. — (D'après nature, par M. Desroches Valnay.)

COURRIER DE PARIS

Ne me demandez pas, je vous en prie, de faire fonction de *reporter* et de vous décrire les fêtes de l'Elysée ou de vous faire le tableau de nos salles de spectacle un jour de première représentation. J'admire toujours la prodigieuse minutie dont les narrateurs spéciaux font preuve dans ces occasions solennelles, mais je me sens impuissant à les égaler. Comment voulez-vous, par exemple, qu'on soit capable de lutter contre la concurrence de celui qui apprenait l'autre jour à l'univers ébloui, qu'à sa dernière réception, M. Thiers portait un habit boutonné jusqu'à son *avant-dernier bouton?*

C'est bien là, il faut le reconnaître, le *nec plus ultra* du genre; à moins qu'on en arrive à pénétrer jusque dans les arcanes de la toilette, ce qui, en fait, n'est pas absolument impossible. Pour ma part, je ne serais qu'à moitié surpris de lire un de ces matins dans les racontars du reporterisme :

« Hier, au dîner qu'il donnait à la Préfecture, le Président de la République portait, à cause d'un gros rhume, un emplâtre de papier chimique que son valet de chambre lui avait posé à cinq heures moins le quart. Pour la première fois aussi, il s'était décidé à mettre un gilet de flanelle. Celui qu'il étrennait ainsi était rouge. Peut-être une allusion... »

Ainsi vont les belles-lettres dans la voie de l'investigation. Si l'histoire se plaint de manquer de renseignements, elle sera difficile. Il est vrai que tandis qu'on l'initie à des détails de toilette plus qu'intimes, il devient de plus en plus impossible d'obtenir un éclaircissement sérieux sur le moindre événement qui se passe autour de nous. Si l'on remuait un peu moins les vestiaires et un peu plus les idées, peut-être que les choses n'en iraient pas plus mal. Si l'on se souciait un peu plus des principes et un peu moins des porte-manteaux...

Mais je moraliserais dans le désert. L'élan est donné, il faut attendre que la satiété vienne.

∿∿ D'ailleurs, la badauderie n'est pas une maladie qui soit propre seulement à notre pays. Elle paraît même exercer dans le Nouveau-Monde des ravages encore plus grands que parmi nous. Comment s'expliquer autrement des propositions du genre de celles que l'on vient de faire en ce moment, au nom de la curieuse Amérique, à M. Jacques Offenbach? Un impresario lui offre la bagatelle de 500,000 francs pour aller conduire aux Etats-Unis, pendant six mois, l'orchestre d'un théâtre où l'on jouerait ses œuvres. Un médecin serait, en outre, attaché gratuitement à sa personne, probablement pour lui tâter le pouls lorsqu'il le verrait s'exalter trop en tenant son bâton d'ébène. Certes, M. Offenbach est un musicien d'une valeur incontestable. Ceux qui se sont plu à railler ses succès lui ont rendu hommage implicitement, la réussite étant à la jalousie ce que l'hypocrisie est à la vertu. Il a ce rare don de mélodie facile, qu'on doit d'autant plus apprécier qu'elle tend davantage à disparaître.

Mais lui-même conviendra que 500,000 francs pour battre la mesure, c'est bien cher. Il y a donc forcément là-dessous une tentative d'exhibition contre laquelle la dignité de l'artiste doit, ce me semble, s'insurger. Le directeur américain compte évidemment qu'on viendra, à son théâtre, voir Offenbach comme on allait chez Barnum regarder la nourrice de Washington, âgée de cent huit ans. Qui sait s'il n'inonderait pas au préalable les rues de New-York de portraits rappelant ceux du fameux Sothern?

L'exibition des hommes célèbres est une branche nouvelle d'industrie qui a tout l'air de ne demander qu'à naître. Serions-nous destinés à voir nos illustrations réduites, par la rigueur des temps, à s'en aller se montrer comme la colosse de cent cinquante kilos et le géant de deux mètres soixante?

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que cette idée a germé dans un cerveau de Yankee.

Lorsque Lamartine, tombé dans le dénûment, recourait à tous les stratagèmes pour battre monnaie, un matin, on lui annonça la visite d'un inconnu qui lui demanda à lui parler pour affaire pressante. L'inconnu insistait tellement qu'on introduisit le visiteur.

— Monsieur Lamartine? fit-il en entrant.

— C'est moi.

— Monsieur, vous avez besoin d'argent?

Lamartine fronça légèrement le sourcil; mais il était tant habitué aux déboires, que cette impression s'effaça aussitôt.

— Que désirez-vous de moi?

— Je viens, au contraire, vous proposer un million.

— Un million!

— Tout autant.

— Il s'agit sans doute de quelque grand ouvrage?

— Pas le moins du monde; la littérature n'est pas mon fait, je suis simple spéculateur.

— Je ne comprends pas. Que faudrait-il faire alors?

— C'est bien simple. Vous vous engagez pour deux ans à m'accompagner partout où je voudrai vous conduire.

— Comment?

— Nous parcourrons ainsi toutes les principales villes d'Amérique. Dans chacune d'elles, je louerai une salle confortable où vous donnerez quatre séances par jour.

— Quelles séances? des conférences?

— Nullement. A quoi bon! Vous vous bornerez à vous présenter devant le public, à distribuer quelques autographes à ceux qui vous en demanderont. Et enfin, pour terminer, à réciter chaque fois votre célèbre discours sur le drapeau rouge, avec les mêmes gestes qu'à l'Hôtel-de-Ville.

Jamais l'entrepreneur américain ne put comprendre pourquoi Lamartine avait refusé.

∿∿ Du même acabit était évidemment celui qui est venu solliciter, l'autre jour, de M. Dumas fils, moyennant une somme considérable, le manuscrit d'une pièce inédite qui aurait été jouée en Amérique pour la première fois, avec la condition que le titre même en serait ignoré des journaux d'Europe.

Dumas fils n'a pas accepté. Mais qui sait si un prochain avenir ne nous réserve pas de voir d'autres œuvres dramatiques prendre, comme nos artistes, la route du pays des dollars; qui sait si nous n'en serons pas réduits, faute de pouvoir soutenir la concurrence des millions, à n'avoir plus que des secondes éditions?

Ce serait le commencement de la réalisation de cette prophétie qui a prédit qu'avant cent cinquante ans ce serait l'Amérique qui aurait des colonies en Europe.

∿∿ Je n'ai pas à vous apprendre que le grand succès du jour, un succès dont nous aurons eu la primeur malgré le yankisme envahissant, c'est la *Timbale d'argent*, des Bouffes-Parisiens. Mais, à propos de timbale, voici qu'une pétition vient d'être adressée à l'Assemblée, au nom de tous les artistes saltimbanques, pour demander qu'on rétablisse à Paris une fête publique annuelle.

Il y a là, en effet, des intérêts considérables en jeu, et les calculs les plus modérés estiment qu'une fête parisienne opérait un mouvement de fonds de plus de deux millions.

Toute une corporation, à laquelle la pièce des Bouffes fait tout naturellement songer à cause de son titre, est notamment sur le pavé, soupirant après une restauration d'espèce particulière : je veux parler des grimpeurs de mâts de cocagne. J'ai dit corporation, et, en effet, l'exploitation de cette réjouissance publique s'était constituée en société depuis plusieurs années.

Que dis-je! il y avait deux sociétés rivales. Chacune d'elles avait pour chaque mât de cocagne une douzaine de lutteurs inscrits. On partageait les bénéfices. De cette façon, ceux que le sort désignait les premiers pour dégraisser le mât, n'avaient pas travaillé en pure perte. Tout ce monde-là est dans le marasme.

Notez que le mât de cocagne eut ses célébrités. Sous Louis-Philippe, les principaux prix étaient uniformément gagnés par un maître-nageur d'un des bains à quatre sous établis sur la Seine. Il s'appelait Chevrel. Non content d'enlever timbales et couverts, quand le mât était dégarni, il se hissait sur le faîte, et, en équilibre sur la poitrine, il se livrait à des exercices qui faisaient pâmer d'aise la galerie. Un jour, à la barrière du Trône, un de ses rivaux complota une machination assez gredine. Tandis que le beau Chevrel gesticulait là-haut, il l'appela brusquement d'en bas par son nom; l'autre, instinctivement, regarda, perdit l'équilibre et se cassa la tête en tombant.

Et voilà comment la timbale d'argent a eu ses drames avant d'avoir sa bouffonnerie.

Pour en revenir à la pétition dont je parlais, je crois en toute conscience que l'on peut rendre leur mât de cocagne aux Parisiens, sans avoir l'air de fouler aux pieds pour cela les malheurs de la patrie.

∿∿ Encore une semaine, et le public sera appelé à contresigner ou à invalider les décisions du jury de peinture, dont les actes ont soulevé cette année tant de protestations.

Je ne parle pas de l'incident Courbet qui a été traité de toutes les façons. Mais, en thèse générale, je persiste à croire que MM. les jurés ont déplorablement choisi leur moment pour faire de la rigueur à outrance. Je persiste à croire que ce n'était pas après deux ans de privations, de souffrances et de chômage qu'il fallait décourager des artistes de bonne volonté par un refus brutal. Au contraire, jamais l'indulgence n'avait été plus dictée par la situation.

J'ai déjà motivé avec détails cette opinion, mais l'acharnement avec lequel on a prononcé des exclusions cette année, me force à revenir sur ce sujet, car les réclamations s'élèvent de toutes parts.

Le fameux Salon des refusés, aux dépens duquel on s'égaya tant, était en somme une cour d'appel parfaitement légitime et nécessaire. Comme ceux qui condamnent les tableaux ne sont pas plus infaillibles que ceux qui condamnent les accusés, jamais leurs verdicts ne devraient être irrévocables.

Y allait qui voulait, dans ce purgatoire de l'art. Nul n'était forcé d'y pénétrer s'il estimait qu'il perdait du temps. Mais ainsi du moins on n'était pas exposé à voir une œuvre de valeur étouffée par le parti pris.

Cette année, l'objection a été surtout le défaut de place. La formuler, c'est d'avance incriminer les arrêts rendus. Car cela signifie évidemment que si vous n'aviez pas été resserré plus qu'il ne fallait, il y a nombre de tableaux que vous auriez trouvé assez méritants pour les admettre.

Joli criterium!

C'est l'étendue d'un local qui réglemente les destinées artistiques. Je verrai ma carrière entravée parce que les architectes ou les maçons n'auront pas trouvé où me loger. C'est mesquin et attristant à la fois. En parlant ainsi, je ne suis que l'écho bien affaibli des colères trop justifiées qui grondent dans bien des ateliers parisiens.

On a donné là un bien pénible lendemain à une veille bien douloureuse.

∿∿ Mardi matin, la gare du Nord était envahie dès huit heures par une foule de notabilités de tous les mondes, mais particulièrement du monde littéraire. C'était un fourmillement qui conservait pourtant une attitude relativement grave, quelque chose qui pouvait donner l'idée de ce que seraient les trains sur les chemins de fer de Méry-sur-Oise, si l'on en revenait à adopter le projet de cimetière lointain qui semble abandonné pour le moment.

Il s'agissait en effet d'enterrement, et l'on allait rendre les derniers devoirs à celui qui fut Alexandre Dumas.

Un philosophe anglais a dit :

— Dans ce monde, on ne sait jamais le prix que de ce qu'on perd.

Depuis qu'Alexandre Dumas est mort, on sent tout ce que pesait cette renommée. Elle pesait même trop lourd sur certaines gens, ce qui fait que de son vivant il fut autant dénigré qu'admiré.

Aujourd'hui, l'admiration reste seule. La Société des gens de lettres avait tenu à honneur de présider la cérémonie. J'avoue que, pour ma part, ce *retour des cendres* me touchait infiniment plus que la pompeuse rentrée des dépouilles d'un Napoléon Ier, revenant au bruit de ce canon par lequel il avait fait tant de mal.

Alexandre Dumas, lui, n'a jamais fait que du bien. Ceux qui l'approchaient ont tous pu appre-

cier cette générosité folle dont certains Prud'hommes ont voulu lui faire un reproche.

C'est un de ces Prud'hommes-là qui, un jour, disait devant Jules Sandeau :

— Ce Dumas! un homme qui jette l'argent par les fenêtres!

— Des autres! se borna à ajouter Sandeau.

Le mot était aussi juste que charmant. Tout cela se faisait chez Dumas sans pose, sans aucune fanfaronnade de bonté, sans aucune forfanterie de bienfaisance. L'illustre romancier détestait même qu'on le remerciât, et il était visiblement gêné lorsque quelqu'un s'avisait de lui parler des bonnes actions qu'il avait pu faire.

J'en fus témoin un jour.

Quelqu'un l'ayant rencontré dans une réunion littéraire, se confondait en actions de grâces et lui manifestait une reconnaissance fort bruyante, si elle n'était pas sincère.

— Je vous assure que vous vous trompez, répondait Dumas.

— Par exemple!

— Je ne me souviens pas.

— Ce n'est pas possible, après un service pareil!

— Mon ami, fit doucement Dumas, en fait de services, je ne me rappelle que ceux qu'on m'a rendus.

L'homme était là tout entier. Aussi ne doit-on pas s'étonner des vives sympathies qui ont entouré la solennité funèbre de mardi. La petite ville de Villers-Cotterets, toute fière, et à bon droit, d'un pareil compatriote, était tout entière sur pied.

C'est dans le cimetière du lieu qu'était déjà enterré le père d'Alexandre Dumas, le général de la Pailleterie. C'est là qu'il doit reposer à son tour.

Comme de raison, de nombreux discours ont été prononcés. On ne pouvait faire moins, lorsqu'on entend chaque jour des éloquences de circonstance se mettre en frais de fleurs de rhétorique pour n'importe quelle médiocrité défunte.

L'oraison funèbre est un piédestal pour qui la mérite, un pavé de l'ours pour qui ne la mérite pas. On a parlé en fort bons termes de cette vie si accidentée et si pleine. Une réelle émotion, qui n'avait rien de commandé, avait gagné tous les assistants.

Et maintenant, celui qui remplit plus d'un demi-siècle du bruit de sa renommée va sommeiller sous ce coin de gazon. De temps à autre, quelque touriste se fera conduire par le portier du cimetière vers la tombe solitaire et silencieuse. Ce sera tout.

Memento quia pulvis es.

∿∿ A ces obsèques de Dumas, assistait un des anciens compagnons de sa jeunesse, un ami qui l'accompagna dans son fameux voyage en Espagne. J'ai nommé Desbarolles.

L'auteur, ou plutôt le rénovateur des *Mystères de la main*, était fort entouré par des amis qui le félicitaient de son nouveau livre, *les Mystères de l'écriture*. C'est, en effet, la primeur du jour, une fantaisie qui, si elle n'est pas aussi infaillible que Desbarolles a l'air de le croire, est certainement une curieuse tentative.

Il y a longtemps que d'autres chercheurs ont prétendu juger les hommes sur leurs autographes; Desbarolles a donné un corps à cette science. Il constate par exemple, comme point de départ, que l'écriture change suivant les circonstances dans lesquelles on se trouve placé. La folie, par exemple, apporte dans l'écriture des modifications radicales; les passions influent également et métamorphosent les caractères selon les âges de la vie.

« Rien n'est plus curieux, dit Desbarolles, que cette transformation graduelle et parfaitement indiquée de l'écriture.

« On peut, en effet, en suivant le même type, en arriver par la comparaison à deviner la disposition d'esprit dans laquelle une lettre a été écrite. On y lit la sécheresse, la colère ou l'abandon, la confiance ou la réserve, et aussi l'amour. Il y a même des amours devinées par un changement subit d'écriture que rien ne pouvait expliquer autrement, tant la main suit les impressions, les mouvements du cœur. Et, chose étrange, nous prouverons par des exemples irrécusables, cartes sur table, comme on dit, et en prenant haut nos exemples, qu'à certaines époques heureuses ou malheureuses de grandes figures, l'écriture a pris le mouvement de la réussite ou de la fatalité.

« Il y a là de mystérieux rideaux à soulever, des coins de l'âme à mettre à jour. »

Et il en cite un bien curieux exemple :

Schiller, à un moment de sa vie, fut très-misérable. Une souscription est ouverte à l'Université où il était professeur. Chacun s'inscrit pour une somme plus ou moins ronde. Schiller ne peut donner que sept sous, et alors, subissant l'influence de la honte que lui causait son dénûment, il transforme sa signature, d'ordinaire grande et majestueuse, la fait petite, rampante, méconnaissable.

Desbarolles formule toute une théorie complète d'écriture, qu'il essaye de rattacher à la chiromancie. Ici, il me paraît se lancer tout à fait dans l'hypothèse, et nous ne pouvons le suivre.

D'ailleurs, il est plus intéressant de voir la *graphologie* en action pour ainsi dire.

Le premier principe, et le plus étrange peut être, c'est que rien ne peut dénoter une écriture de femme et une écriture d'homme. Le livre le prouve en rapprochant dix spécimens d'écriture.

Cinq appartiennent à des hommes :

Un chef de maison universitaire;

Un président du tribunal de commerce;

Un voyageur en Orient;

Un philosophe psychologiste distingué;

Un professeur à la Sorbonne.

Cinq appartiennent à des femmes :

Une grande dame de la cour de Versailles;

Une grande dame de la cour de Charles X;

Une femme auteur très-connue;

Une dame de B...;

Une dame de P...

Or, il se trouve que les écritures viriles sont celles des femmes, et *vice versa*.

Pour montrer les modifications que le temps et les circonstances apportent dans les écritures, le livre suit pas à pas les autographes de Napoléon Ier. C'est un travail des plus curieux. Bien entendu, le *fac-simile* est toujours à l'appui de la démonstration.

Hommes politiques, journalistes, philosophes, savants, hommes d'église, tout est passé en revue.

Nous parlions de Dumas. Le chapitre qui le concerne n'est pas des moins bizarres. Desbarolles y montre que Dumas avait deux écritures : l'une artificielle et de parade, l'autre naturelle.

Dans la première, sécheresse, raideur, nulle finesse. Le cœur et l'esprit se dérobent. Mais dans la seconde, en revanche, vivacité, sensibilité, pénétration, activité.

Vous passerez ainsi une revue d'espèce très-singulière.

Proudhon coudoie Pie IX, M. de Girardin fait vis-à-vis à Louis-Philippe, Janin à Grétry, Augier à Emile Ollivier, Henri IV à Rachel.... Que sais-je!

Lisez et méfiez-vous, vous tous qui faites mentir l'écriture. Avec la nouvelle science, on lira ce que vous pensez sous ce que vous moulez.

Que de gens seraient dans un joli embarras, si c'était infaillible!

∿∿ Méfiez-vous surtout, mesdames. Si vous saviez comme la *graphologie* vous disséquera toutes vives!

Le satané Desbarolles met absolument la galanterie de côté. Il vous empoigne, par exemple, une lettre d'une célébrité demi-mondaine. C'est à faire frémir!

Jugez plutôt comment procède son analyse physiologique :

« *La prodigalité.* Des lignes de deux mots (*absolument besoin*). L'on dépense son papier, l'on jette son encre : on en a toujours de reste. On laisse de grands intervalles entre les lignes.

« *La sensibilité d'abandon extrême.* L'écriture est aussi inclinée qu'elle peut l'être. C'est le jonc flexible qui se courbe. C'est l'enfant qui se donne, quand on l'attire par un bonbon, par une fleur. Et quand l'écriture se redresse comme dans les mots *l'hôtel, bonne grâce*, c'est qu'on veut attirer l'attention de l'oiseau qui doit être plumé et auquel on veut encore arracher 1,300 francs.

« *La diplomatie féminine.* Les lignes tortueuses. Tout doit être mis en œuvre pour adoucir encore celui qui peut, comme il l'a fait cent fois, répondre *si*, répondre *mais*, et qui peut-être est disposé à ne pas être le moins du monde *armé de la demande*.

« *La volonté énergique, la despoticité la plus accentuée.* (Écriture type pour ce caractère.) Les *t* minuscules sont barrés avec un mouvement de volonté terrible. C'est la tigresse dont l'ongle puissant porte un coup auquel on ne résistera pas. Elle est jeune, elle est belle, elle est fière de son empire. »

Arrêtons-nous.

— Que de choses dans un sonnet! a-t-on dit. Que de choses aussi dans un plein ou un délié!

Prudhomme, élève de Brard et Saint-Omer, te voilà réhabilité. Ton art devient le catéchisme de la vie!

∿∿ Hurrah! les sportmen!

Ils ne se plaindront pas du public parisien, j'espère. Jamais les courses de Longchamps n'avaient réuni foule plus compacte, plus pimpante, plus grouillante.

C'est le renouveau de l'année et le renouveau du monde mondain, tout à la fois.

Ces premières réunions de printemps ont fait entrer en scène une notabilité du turf qui menace de dire bientôt :

— Les courses, c'est moi.

M. Jules Lefebvre, la notabilité en question, avait disparu, il y a quelque quinze ans, de l'horizon parisien. Depuis lors, il a fait une fortune colossale aux Indes, en Amérique, au diable au vert.

Soixante-dix millions, racontent les échos.

A l'heure actuelle, il possède une écurie de *cinq cents* chevaux de course. Il a, rien que pour la présente saison, soixante poulains ou pouliches de trois ans à mettre en ligne.

Vous jugez si la lutte est commode contre un tel antagoniste. En Angleterre, comme ici, il cueille tous les lauriers et en laisse si peu pour les autres, que les autres pourraient bien se dégoûter d'un combat aussi inégal.

Rien à y faire d'ailleurs. C'est la libre concurrence.

— Affreux capital! dirait un déclamateur de club.

M. Jules Lefebvre fait, du reste, de sa colossale fortune un usage qu'on se plaît à dire fort intelligent. Il sème à pleines mains, il récolte. C'est dans l'ordre.

Ne vous découragez pas, ô concurrents un peu malmenés! La revanche viendra peut-être.

Ajoutons que M. Lefebvre nous fait la galanterie de faire courir avec les couleurs du drapeau tricolore. Ses jockeys ont l'air de drapeaux qui marchent.

Pauvre drapeau!... Ce sont d'autres genres de succès pourtant que je te souhaite!

∿∿ Le mot est vraiment trop drôle en sa naïveté pour que je ne le pique pas ici en finissant.

C'est un souvenir rétrospectif.

On est à la période la plus aiguë du siége de Paris. Une brave bourgeoise au cœur sensible a lutté tant qu'elle a pu contre les privations. Mais il arrive des extrémités devant lesquelles la résistance devient impossible.

A la fin, tout à fait à la fin, quand on en était réduit au pain de sciure, le mari de notre bourgeoise de Paris exerce sur elle une telle pression qu'on se décide, non sans peine, à immoler le chien de la famille.

Un toutou adoré!

Mais l'animal a des rigueurs à nulle autre pareilles. Phanor est emmené chez le boucher qui se charge de l'expédier dans un monde meilleur et de le préparer sous forme de gigot et de côtelettes.

Le lendemain on dégustait le cher animal.

Il paraît qu'il était excellent.

Et d'un tendre!...

Car lorsque le bipède aimé fut aux trois quarts consommé, sa maîtresse, regardant avec un soupir sentimental ses débris :

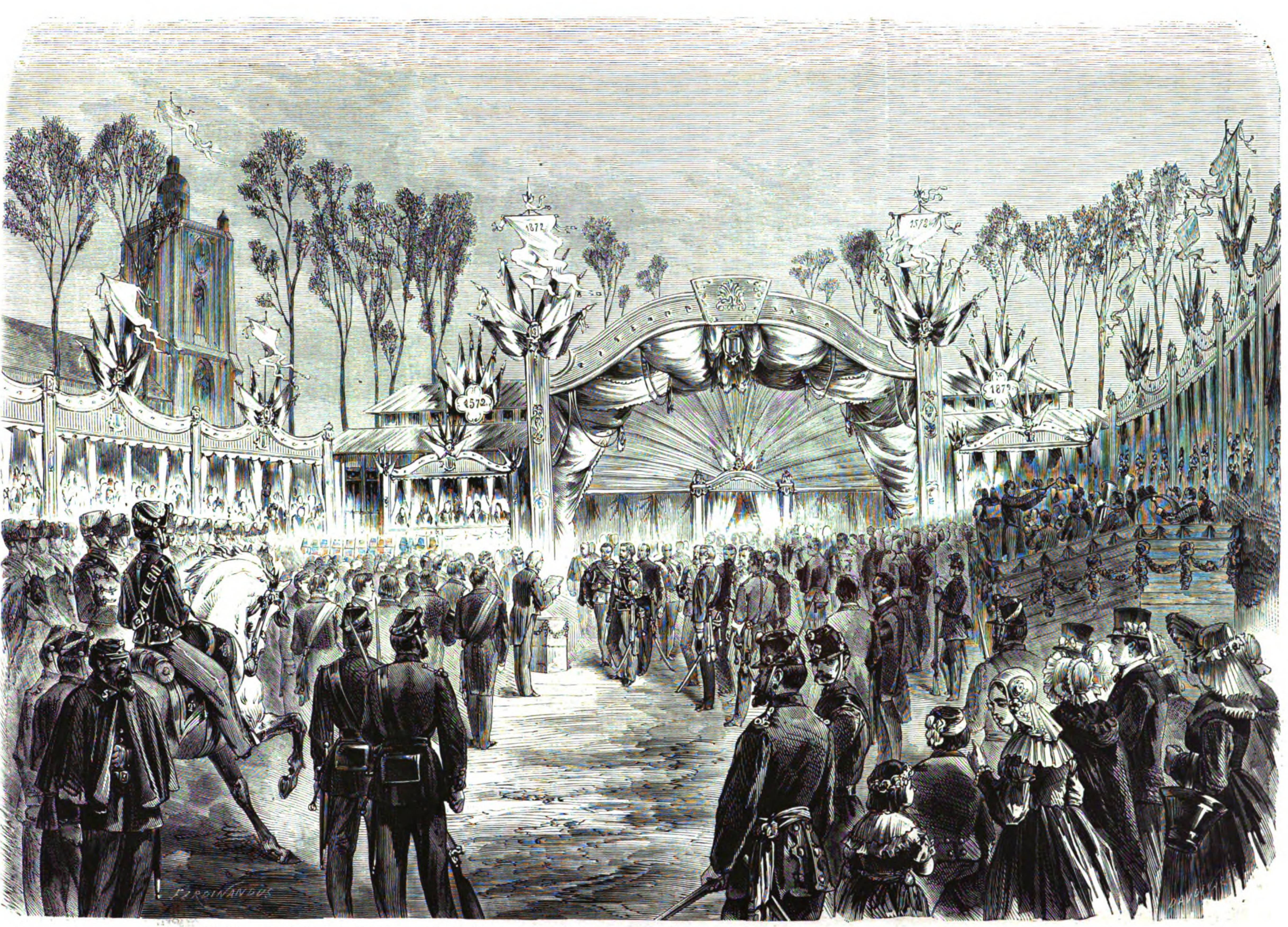
— Pauvre Phanor! Avec quel plaisir il aurait croqué ces petits os là, s'il était encore vivant!...

PIERRE VÉRON.



FRANCE. — Naufrage du trois-mâts anglais « Yatala » à la pointe Grisnez. — (D'après le croquis de M. Duthoya.)

PAYS-BAS. — Les fêtes du 1er avril. — Illumination du Amstel. — (D'après nature, par M. Ferdinandus.)



PAYS-BAS. — Les fêtes de la Délivrance à la Brielle. — S. M. Guillaume III pose la première pierre d'un hôpital militaire. — (D'après nature, par M Ferdinandus.)

EXPOSITION DE LYON

En donnant, il y a huit jours, la vue panoramique de l'Exposition universelle de Lyon, *le Monde illustré* annonçait une série d'articles spéciaux proportionnés à son importance.

Nous ne voulons néanmoins pas les attendre pour annoncer que le dessin de M. Clerget représente le projet primitif de M. Chatron.

M. Chatron est l'éminent architecte qui a su mener à bonne fin cette œuvre immense, qui ne couvre pas moins de cinquante mille mètres de superficie. Le terrain découvert affecté à l'exposition mesure cent mille mètres.

LA TRANSLATION
DU CORPS D'ALEXANDRE DUMAS
A VILLERS-COTTERETS

(Voir la première page)

Ce ne pouvait être une solennité banale que celle-là.

Non-seulement Alexandre Dumas est né à Villers-Cotterets, mais il y a vécu, mais il en a parlé en homme qui aime sincèrement le sol natal. On va le voir par cette évocation touchante et un peu perdue dans le troisième tome de ses *Mémoires*. C'est précisément son existence si nomade et si remplie, ses impressions jetées ensuite aux quatre coins de l'Europe qui nous font trouver un charme particulier à ces réminiscences; on ne saurait perdre à les placer aujourd'hui sous les yeux de ses compatriotes :

« C'est, dit Dumas, de ces promenades avec ma mère au cimetière de Villers-Cotterets, qu'est née ma prédilection pour les cimetières, mais pour les cimetières de village, bien entendu. Rien ne m'impressionne encore autant aujourd'hui que ces poétiques enclos des morts, touchant aux églises, avec leur maigre saule pleureur, leurs pierres à moitié brisées et leurs croix peintes en noir, avec une simple inscription blanche disant le nom et l'âge du trépassé.

« Hélas! si aujourd'hui je retournais dans le nôtre! Outre la tombe de ma mère, combien de tombes amies y retrouverais-je? Presque tous ceux que j'ai connus dans mon enfance sont là et, comme le Christ au commencement de la Rome chrétienne, je puis dire :

« — J'ai plus d'amis dessous que dessus...

« En somme, à tout cela j'ai dû un grand respect pour les choses saintes, une grande foi dans la Providence, un grand amour en Dieu. Jamais, dans le cours d'une vie déjà assez longue, je n'ai eu, dans les heures les plus douloureuses de cette vie, ni une minute de doute, ni un instant de désespoir; je n'oserais pas dire que je suis sûr de l'immortalité de mon âme, mais je dirai que je l'espère. Seulement, je crois que la mort c'est l'oubli du passé sans être la renonciation à l'avenir. Si l'on arrivait à donner la mémoire aux âmes, on aurait résolu le grand mystère dont Dieu garde le nom : les âmes alors se souviendraient et l'immortalité serait révélée. »

On voit qu'en conduisant les restes d'Alexandre Dumas au cimetière de Villers-Cotterets, on a répondu au plus cher désir de sa vie.

Pour en revenir à la cérémonie elle-même, voici les renseignements qui nous sont transmis par notre correspondant, M. F. de G., et qui concordent de tous points avec ceux de notre *Courrier de Paris* :

« Bien que la journée n'eût rien d'officiel, toute la population de la ville et des environs était là, recueillie et se pressant aux abords de l'enceinte trop étroite pour la contenir. Le Paris intellectuel n'était pas moins largement représenté à cette touchante solennité. Ils venaient, les uns remercier le conteur qui charma leur loisir, les autres dire un dernier adieu à leur ami, à leur confrère, à leur maître.

« Cinq discours ont été prononcés sur la tombe par MM. Alexandre Dumas fils, Emmanuel Gonzalès, Perrin, Maquet et Ch. Blanc. M. Dumas fils a donné les raisons du retard apporté dans l'exécution des dernières volontés de son père, dans un discours remarquable de sentiment et de pensée.

« M. Potier a parlé au nom des habitants de Villers-Cotterets, dont le maire s'était, dit-on, abstenu volontairement de paraître. »

LES FÊTES DE HOLLANDE

(Voir pages 236, 237 et 248)

Les fêtes données en Hollande au commencement de ce mois ont eu un caractère si national, que nous leur consacrons encore ce numéro.

Tandis que la dernière de nos gravures nous transporte à Rotterdam, une autre nous montre la grande illumination de l'Amstel, — un des plus beaux canaux d'Amsterdam, — avec son pont couvert de feux, ses navires pavoisés de banderolles et bordés de lanternes chinoises; les obélisques monumentaux dressant leurs masses lumineuses à la tête et au milieu du pont luttaient d'éclat avec la façade du Palais de l'Industrie, sorte de Panthéon sur la coupole duquel un génie fulgurant tranchait encore sur les ombres de la nuit.

Enfin, le premier croquis de M. Ferdinandus nous transporte au port de la Brielle.

Le 1er avril, S. M. Guillaume III, accompagné de son fils, le prince Alexandre, allait à la Brielle poser la première pierre d'un édifice monumental destiné à recevoir les invalides de la marine. Les ministres et les membres de la commission des fêtes l'attendaient, au débarquer de son yacht *le Lion*.

La cérémonie a été consacrée par les discours officiels d'usage. A la fin du repas qui leur a succédé, le roi, qui porte militairement son bel uniforme des hussards bleus, a bu à la bonne intelligence de la Hollande et de la Belgique.

Ce toast opportun a été remarqué.

NAUFRAGE DU « YATALA » ET DU « MONARCA »

(Voir pages 236 et 241)

Dans la nuit du 27 au 28 mars, un grand navire anglais, le trois-mâts *Yatala*, de Londres, capitaine Legoe, s'est mis à la côte entre Audresselles et le cap Grinez. Les passagers et les hommes de l'équipage ont pu débarquer, les uns à l'aide de la péniche du bord, les autres au moyen d'un va-et-vient établi avec un cordage apporté à terre par un courageux marin du navire. Ce cordage était maintenu sur la plage par les deux douaniers Paindavoine et Gadebled, qui n'ont pas hésité à entrer dans la mer jusqu'à la ceinture, malgré un froid intense.

Le *Yatala* jaugeait 1,127 tonneaux, venait de l'Australie méridionale, qu'il avait quittée le 16 décembre, se rendant à Londres.

On attribue ce sinistre à une erreur de feu occasionnée par un temps brumeux et aggravée par la violence du vent qui soufflait de l'ouest en tempête cette nuit-là.

Notre dessin représente le navire en cours de déchargement.

Le vapeur *Monarca*, venant d'Espagne, s'est perdu sur la jetée du cap Pinède, à l'entrée du port de Marseille. L'équipage et les passagers ont été heureusement sauvés par M. Valette, de la Compagnie Frayssinet et par M. Rolland, commandant le vapeur *Euxène*, assisté de son équipage. On a pu également sauver les effets des matelots et des passagers, ainsi que les papiers du bord.

SCÈNES DE MŒURS ALLEMANDES

COMMENT LA LUMIÈRE S'ÉTEINT

Ma bougie baissait et décroissait à vue d'œil; réduite à deux pouces à peine, je n'avais guère à espérer qu'elle brûlât encore plus d'une heure. Mais comme je ne puis m'endormir le soir sans avoir lu au préalable une couple de chapitres, je ne vis rien de mieux à faire que d'économiser les deux pouces de bougie qui me restaient encore, en l'éteignant, et de me tenir tranquillement assis dans l'obscurité jusqu'au moment de me mettre au lit.

Je soufflai donc ma bougie, et la flamme, avant de s'éteindre, vacilla plus vive et plus folle; on eût dit qu'elle avait conscience qu'elle devait bientôt se rallumer. Mes yeux s'attachèrent quelques instants à la place où elle venait de me faire ses adieux d'une façon si gaie et si amicale, et où il ne restait plus maintenant qu'un tout petit point rouge. Ce point si ténu s'amincit encore par degrés, scintilla encore une fois ou deux, et, quand toute lueur enfin fut éteinte, ma chambre se trouva tout à coup plongée dans les plus épaisses ténèbres. Cependant cette nuit noire me parut plus agréable que celle qui tout à l'heure me jetait à travers mes vitres comme un regard sinistre et menaçant. Invitée maintenant par moi, et non plus bannie comme avant, elle sembla répondre à mon avance par je ne sais quel air amical; elle écarta peu à peu le voile noir qu'elle avait étendu sur mes vitres, et, grâce à la demi-clarté qu'elle laissa insensiblement pénétrer dans ma chambre, je pus me convaincre qu'elle n'était ni aussi noire ni aussi méchante qu'on se la représente d'habitude...

Du reste, en personne discrète, elle ne voulut point régner en maîtresse absolue et ne parut pas jalouse du reflet que la lanterne à gaz de la rue envoyait sur le mur de fond de ma chambre, où il dessinait une seconde fenêtre brillante semblable à l'autre. En me promenant d'un bout à l'autre de ma chambre et en voyant mon ombre se dessiner sur ce carré lumineux, il me semblait que j'avais sous les yeux une autre chambre que la mienne, où se promenait quelqu'un qui n'était pas moi. Mais à force de voir mon ombre sur le mur, il me vint à l'esprit une idée que je mis aussitôt à exécution. J'approchai un vieux fauteuil de ma fenêtre réelle; je m'y assis le plus commodément possible, et, plongeant mes regards dans l'ombre de la rue, je me mis à considérer avec la plus vive attention la grande maison qui s'élevait en face de la mienne.

Les gens qui l'habitent sont, sans aucun doute, mieux approvisionnés que moi de matériel d'éclairage, car il n'y a pour ainsi dire pas une seule fenêtre à ses quatre étages où je n'aperçoive un doux reflet de lumière. Tout en bas, au rez-de-chaussée, ce sont des boutiques; à droite, un magasin de modes à grand étalage; mais comme ce n'est pas l'usage que la haute clientèle s'y montre si tard, le brillant éclairage de la montre est depuis longtemps éteint, et les vitres du haut des fenêtres ne jettent plus dehors à cette heure qu'un pâle reflet produit par la lumière d'une lampe. A cette faible lueur travaille une jeune fille; elle coud, elle est seule; ses compagnes, après le dur labeur de la journée, sont allées se coucher sans doute. Celle-là, laborieuse et habile ouvrière, a à finir une mantille de dentelle que l'on attend, dont on a besoin ce soir même. La jeune fille, bien que fort jeune encore, a déjà les traits fatigués, mais son aiguille court, vole à travers la dentelle et les rubans; ses yeux brillent d'un éclat étrange, maladif, et sur ses pâles joues se montrent par places de petites taches rondes dont le ton devient plus tranché au fur et à mesure qu'elle tousse. Et elle tousse souvent, et cette toux la fait souffrir; je le devine en voyant sauter et danser dans sa main rubans et dentelle. — Maintenant, enfin, elle a fini. Un valet en livrée, qui depuis longtemps attendait avec impatience, reçoit, proprement pliée et empaquetée, la mantille qui doit, le soir même, recouvrir deux épaules d'une blancheur

éblouissante. — Mais que se passe-t-il en ce moment? — La jeune fille s'est levée, elle s'étire, elle respire avec effort, elle appuie ses deux mains sur son cœur, puis elle s'en couvre les yeux durant quelques secondes. On la dirait frappée d'un vertige soudain; enfin elle s'enveloppe dans son châle et... la lumière s'éteint.

A côté du magasin de modes est une boutique d'épicerie, encore vivement éclairée et partant accessible à tous les regards. Dans la petite pièce servant d'arrière-boutique, et séparée du magasin par une porte vitrée, j'aperçois le patron, un corps sec avec une tête toujours en mouvement sur un long cou, qui semble se dresser sans cesse pour surveiller tout ce qui se trouve devant lui, les allées et venues de ceux qui entrent et sortent, et particulièrement ses gens. Ces derniers sont occupés à la boutique; ils sont deux, un apprenti et une demoiselle de comptoir. L'apprenti est un jeune homme tout mince, aux joues pâles, aux cheveux blonds, avec de longs doigts grumeleux, tout rougis d'engelures. Il est en train de coller des cornets de papier, mais en même temps il a près de lui, malgré la défense expresse du patron, un livre ouvert dans lequel il semble lire. Je dis « il semble, » car en réalité ses yeux regardent à chaque instant plus loin que le comptoir, et se portent à la place où est assise la demoiselle, une bonne grosse fille de vingt ans environ, mesquinement mise, mais d'une figure si pleine et si fraîche que je ne puis me défendre, en la voyant, d'une affreuse pensée et de la prendre pour une sorte de vampire tirant à elle la santé et la force de tous ceux qui l'entourent. — Elle tricote, tandis que l'apprenti confectionne ses cornets et que le patron tousse de temps en temps dans l'arrière-boutique. Je la vois aussi, aux moments où le jeune garçon a les yeux sur son livre, regarder devant elle, en baissant la tête, et faire de petits hochements de tête avec un sourire. Ce n'est pas qu'elle regarde l'apprenti, non, bien que celui-ci fasse tout ce que peut faire le garçon le plus inventif pour exciter l'attention de celle qu'il aime. Mais il a beau aller près d'elle en quête de vieux papiers pour de nouveaux cornets, et rôder tout autour plus souvent que de raison; — peine inutile! elle se tourne à droite, à gauche, elle se renverse ou se penche en avant, toujours de manière à ne pas le regarder. Et alors les yeux de l'infortuné brillent d'un feu étrange; il ne peut venir à bout de mettre la main sur le papier qu'il cherche, et quand enfin, de guerre lasse, il vient reprendre sa place derrière le comptoir, je vois la rougeur monter sur ses joues pâles et sa lèvre inférieure pendre d'un air mélancolique. — Neuf heures sonnent, et il faut fermer la boutique. A ce coup, le jeune apprenti paraît tout hors de lui; il jette livre et cornets sous le comptoir et ne fait qu'un bond dans la rue, avec la prestesse d'un singe, afin de fermer les lourds volets, tandis que la jeune fille se retire dans la petite chambre du fond. C'est là pour lui un terrible moment. Il pousse les barres et les verroux avec une sorte de furie, puis, s'arrêtant tout à coup, il colle son œil au trou du volet et regarde dans la petite chambre de l'arrière-boutique où... la lumière s'éteint.

Mais pour commencer, comme on dit, par le commencement cette revue nocturne de la maison située en face de la mienne, j'aurais dû parler d'abord de l'étage souterrain, car il est également habité, et rien de ce qui s'y passe n'échappe à mon regard. La pièce qui prend jour sur la rue est un atelier de cordonnerie. Le maître a travaillé jusqu'à ce moment avec ses ouvriers. Sur la table basse est posée la lampe à huile avec ses trois boules de verre pleines d'eau, qui concentrent la lumière et la rabattent sur l'ouvrage. Le maître vient de se lever de sa chaise, le compagnon ou premier ouvrier est en train de ranger à côté de lui les marchandises confectionnées, l'apprenti seul reste encore assis, immobile. Immobile, car il tient sur ses genoux le petit garçon du maître, dont les yeux clairs et bien ouverts semblent ne pas se lasser de contempler les trois boules de verre resplendissantes de lumière. Autant que j'en puis juger, l'enfant est très-propre et proprement habillé; la même propreté du reste, règne dans tout l'atelier, et il est impossible de n'y pas reconnaître la main soigneuse d'une honnête ménagère. Celle-ci justement ouvre la porte du fond, qui sépare l'atelier de la chambre d'habitation, où j'entrevois une table proprement servie. La soupe fume dans une soupière d'étain, et les deux ouvriers doivent en avoir senti le fumet, car tandis que le premier se lève, je vois l'autre qui relève les narines d'une façon significative; après quoi il serre contre lui le petit enfant, afin qu'il crie un peu et que sa mère vienne le lui prendre des bras. C'est ce qui arrive en effet, et alors tout le monde passe dans la petite chambre du fond pour manger la précieuse soupe, après toutefois que le maître a pris soin d'éteindre la lampe de l'atelier.

Presque en face de moi, seulement un peu plus bas, s'offre le premier étage, qui, vu ses proportions grandioses, atteint à très-peu près à la hauteur du second que j'habite. Quels sont au juste les hôtes de cette riche demeure, c'est ce que je ne suis pas encore en état de décider. Tout ce que je sais, c'est que c'est un jeune couple de mise et de manières fort élégantes; ils doivent être riches, très-riches, car ils occupent à eux seuls presque l'étage entier; leur appartement est magnifiquement meublé, ils ont trois domestiques, une cuisinière : une bonne et un valet de chambre, et quand monsieur et madame sortent dans la rue, chacun se récrie sur le bon goût et la richesse de leur toilette. Du reste, ils semblent tous deux fort jeunes encore : le monsieur n'a pas plus de vingt ans, la dame en a à peine dix-huit. J'ai cru d'abord que c'étaient le frère et la sœur, mais ensuite certains petits détails m'ont fait conjecturer que c'étaient plutôt deux jeunes mariés; telle est du moins mon opinion. Leur train de vie est en parfaite harmonie avec la distinction de leur tournure et l'élégance de leur appartement. Pas un volet ne s'ouvre, pas un rideau ne se tire avant dix heures du matin; à cette heure-là seulement, il arrive parfois que l'un ou l'autre se montre à la fenêtre; vers onze heures on déjeune, puis le monsieur sort seul pour rentrer à une heure. Comme c'est justement l'heure où je vais prendre mon modeste dîner, il ne se passe presque pas un jour que je ne le rencontre. C'est un homme vraiment étrange et d'humeur singulièrement changeante. Tantôt il marche en sautillant, de l'air le plus heureux du monde; il jette un regard souriant aux fenêtres de son appartement, et s'il y aperçoit la jeune dame, il lui fait de la main un petit signe tout joyeux. Tantôt sa démarche est lente, inquiète, il se mord les lèvres et semble compter sur ses doigts; sans lever les yeux vers ses fenêtres, il entre chez lui d'un air maussade, se glisse d'un pas furtif dans l'escalier, et à peine arrivé, jette son chapeau sur le sofa. Dans le premier cas, ils vont tous deux ensemble faire un tour de promenade; mais dans le second cas, je le vois, quand je reviens de dîner, s'asseoir à son bureau et je remarque qu'il aligne des comptes, tandis que la dame va et vient par la chambre et lui dit un mot de temps à autre, auquel il ne répond pas toujours d'un ton amical. Le soir, assez souvent, toutes les chambres sont brillamment éclairées; il y a grande réunion. Mais dans les derniers temps, ces réunions sont devenues moins fréquentes; puis j'ai trouvé le plus souvent le jeune homme triste et abattu, quand je le rencontrais.

Au moment où je regarde chez lui, ce soir, je vois une pièce éclairée, c'est celle où il a son bureau et où il a coutume de griffonner des calculs dans ses mauvais jours. Maintenant encore il est assis là, penché d'un air affairé sur des papiers qu'il prend dans tous ses tiroirs et qu'il semble parcourir avec anxiété. La dame se promène dans la chambre, les mains croisées l'une sur l'autre; de temps en temps elle s'approche du bureau, il lui donne une liasse de papiers qu'elle déchire alors et jette dans le poêle. Son regard est sombre, et entre ses lèvres, qu'elle relève avec un air de fierté, semblent sortir des paroles de mauvaise humeur. Par moments il appuie sa tête sur ses deux mains; je le vois passer ses doigts rapidement dans ses cheveux, puis tressaillir, regarder l'heure à sa montre, qui est placée devant lui sur la tablette du bureau, et continuer de plus belle l'inspection de ses papiers. Elle s'approche alors de la fenêtre et colle son front sur les vitres froides; peut-être regarde-t-elle la maison que j'habite, où si peu de lumières brillent, et certes elle ne se doute pas que je l'épie. Enfin il a terminé son travail et prend une petite cassette, où il serre quelques papiers avec une couple de rouleaux de pièces d'or et quelque chose encore qui étincelle comme un bijou précieux. Il ferme alors la cassette et en donne la clef à la jeune dame, qui s'éloigne un instant, tandis qu'il arpente la chambre, à son tour, d'un air inquiet. Quand elle revient, je vois avec surprise qu'elle est habillée pour sortir; elle a jeté sur ses épaules un manteau de couleur sombre et sur sa tête un chapeau noir. Elle prend sous son bras la petite cassette; il se tient debout à côté d'elle et paraît lui recommander quelque chose. Je le vois bien lever les mains, mais je ne puis comprendre clairement ce qu'il lui dit. Alors elle s'approche de lui, pose sa main sur son épaule et sa tête ensuite sur sa main. Mais c'est l'affaire d'un instant, et tous deux disparaissent dans le fond de la chambre; mais il revient au bout de deux minutes, et le voilà qui, de rechef, se met à son bureau, regarde l'heure et, de nouveau, se promène à grands pas dans la chambre avec une agitation visible.

La maison a deux issues. Je ne vois pas la jeune dame sortir par la grande porte; il faut nécessairement qu'elle ait pris son chemin par une petite rue étroite de derrière. — Mais que vois-je? Trois hommes qui s'approchent à pas lents de la maison; l'un s'arrête à la porte, deux disparaissent dans l'intérieur. Je ne sais comment cela se fait, mais je ne puis m'empêcher de penser que ces trois hommes ont affaire à mon jeune couple, et je ne me trompe point. Le jeune homme s'est arrêté tout à coup dans sa promenade inquiète à travers sa chambre; il écoute, il s'approche vivement de la fenêtre; les hommes que j'ai vus disparaître il n'y a qu'un instant, dans l'intérieur de la maison, sont entrés chez lui. L'un d'eux lui a dit sans doute quelque chose d'extraordinaire, car le jeune homme fait un bond en arrière et se dispose à gagner le pièce voisine, mais le second des deux inconnus lui barre le chemin. — Ah! cela devient sérieux. Le jeune homme se précipite vers son bureau et saisit un pistolet, mais on le lui arrache des mains. Il demeure immobile, sa main droite appuyée sur la table et se mordant les lèvres; ses yeux, qui lui sortent de la tête, s'attachent avec une fixité horrible sur l'un des deux inconnus, qui fouille le bureau et extrait d'un tiroir secret plusieurs petites feuilles de papier de forme oblongue — on dirait des lettres de change — marquées de différentes empreintes. — J'aimerais mieux n'avoir pas vu cela, c'est vraiment un spectacle trop triste. — Survient alors le domestique; il ôte à son jeune maître sa robe de chambre de soie et lui passe à la place un gros paletot, après quoi l'un des deux inconnus lui lie les mains, — un vrai drame de notre temps! Je respire, j'ai un poids de moins sur le cœur quand les deux agents de la police ont quitté la chambre avec leur prisonnier. Le valet de chambre, la bonne et la cuisinière restent encore là quelques instants, échangeant leurs commentaires sur ce qui vient de se passer. Enfin la lumière disparaît, et il me semble que je viens d'assister à la représentation d'un drame dans un théâtre.

Fragment inédit de HACKLAENDER (*).

(*A continuer.*) Traduit par A. MATERNE.

PARIS IGNORÉ

UNE OASIS AU PONT-ROYAL

(Voir la gravure p. 240)

Que les âmes timorées se rassurent.

Le Paris ignoré que nous voulons leur faire connaître n'est pas le Paris des bouges et des tapis-francs.

Non, c'est le Paris champêtre, pittoresque, archaïque, qu'on ne soupçonne point et sur lequel on marche cependant tous les jours sans s'en douter.

(*) F.-G. Hacklaender, écrivain populaire, surnommé « le Charles Dickens de l'Allemagne. » Ses œuvres ont été souvent traduites. Il est né près d'Aix-la-Chapelle, en 1816, et vit retiré aux environs de Stuttgard.



PARIS. — La première verdure à l'estacade du Pont-Royal. — (Dessin de M. Yon.)



ALGERIE. — Les caïds et les djemmas du cercle de Saïda apportant au bureau arabe leurs offrandes pour la libération du territoire.
(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. R. Ameil).

Au premier rang de ces beautés inconnues, nous plaçons aujourd'hui l'oasis du Pont-Royal.

Descendez l'escalier qui mène à la berge, tournez à gauche, pénétrez sous la première arche du pont, et vous arrêtant derrière l'estacade, contemplez ce coin verdoyant, ces arbres gracieusement inclinés, ces vieux bains Vigier, avec leur faux air de vapeurs américains des grands fleuves et, là-bas, de l'autre côté de l'eau, ces hôtels du quai Voltaire qui n'ont pas, Dieu soit loué! la régularité assommante du Paris nouveau.

N'était-ce pas là un point de vue tentant pour M. Yon, auquel le *Monde illustré* doit déjà deux vues remarquées : *la Mare d'Auteuil* et *l'Usine ruinée* de la Courneuve?

Et faudra-t-il ajouter que son crayon a pu rendre là le premier hommage au printemps de 1872? Avant le dernier jour de février, un grand saule pleureur verdoyait déjà dans notre oasis.

LES SOUSCRIPTEURS ALGÉRIENS

ENTRANT A SAÏDA

(V. p. 241)

Nous ne saurons mieux débuter qu'en publiant la lettre accompagnant le croquis remarquable de notre excellent correspondant :

Saïda, 24 février 1872.

Monsieur le rédacteur,

Le croquis que je vous envoie n'a pas besoin d'explication ; elle est tout entière dans son titre.

L'œuvre pour la libération de la France a son écho en Algérie, et les Arabes, qui se souviennent des secours qui leur ont été distribués pendant les années de famine et de misère, spontanément apportent leur obole pour nous venir en aide.

La somme réunie serait déjà très-considérable, dit-on, surtout si l'on a égard à l'état de pauvreté de la contrée qui l'a produite.

RENÉ AMEIL,
Lieutenant au 4e chasseurs d'Afrique.

Ajoutons que, malgré les efforts de quelques feuilles qui dépensent leur prose à combattre la souscription patriotique, l'œuvre marche admirablement en Algérie, et la population, sur toute l'étendue du territoire, se montre animée des plus nobles sentiments.

La commission d'Alger a recueilli...	180,000 fr.
Celle de Constantine...	60,500
Le total de Bône dépasse...	43,000
Celui de Tiaret...	30,000
Une cavalcade à Oran a produit.....	5,000
Enfin le conseil municipal de Tlemcen a voté...	15,000 fr.

COURRIER DU PALAIS

A côté des condamnés correctionnels dont nous vous avons fourni des échantillons de choix, il y a les prévenus du genre naïf, ceux qui se laissent entraîner à une mauvaise action sans en deviner, sans en prévoir la portée, sans même comprendre la gravité qu'elle peut avoir au point de vue moral, même quand la justice a prononcé. Dans les romans — dans les romans d'autrefois — le *Deus ex machina* du dénoûment était un oncle d'Amérique, un excentrique étranger, Anglais le plus souvent, devenant par caprice le bienfaiteur de l'innocence persécutée par la fortune. Cela n'arrivait qu'au dernier moment; mais enfin cela arrivait toujours; crac! un testament d'un inconnu tombait du ciel, l'abondance succédait à la détresse et le fameux mariage impossible était conclu à la grande joie des parents et surtout du jeune premier et de la jeune première! Eh bien! il y a encore des gens qui croient aux romans d'autrefois, qui en rêvent de nouveaux et même qui les font éveillés! Je crois que le nommé Collin (avec deux *l*), qui a comparu avec sa mère devant la police correctionnelle, est une victime de ce genre.

La mère a-t-elle entraîné le fils, ou bien le fils a-t-il faussé les idées de sa mère? On l'ignore. Mais, un beau jour, ils reçoivent la lettre d'un notaire qui les invite à passer à son étude pour prendre possession de deux actions du cable transatlantique qui leur sont attribuées dans le partage de la succession de M. X... — un nom inconnu.

Un héritage! un héritage d'un inconnu! rien de plus naturel; les romans en font foi. La mère se présente d'abord; on lui demande des renseignements qui dvraient l'éclairer, mais qui ne l'éclairent pas du tout; et ici commence la culpabilité. Mme Collin mère est sourde aux prénoms qui ne sont pas ceux de son fils; on lui demande une pièce que son fils doit produire s'il est le véritable héritier, et elle répond avec calme que cette pièce a été perdue! Enfin M. Collin fils doit se présenter lui-même, et il se présente, et il lève toutes les difficultés, et il empoche les valeurs et... et le voilà qui a à rendre compte de cette escroquerie devant la justice.

— J'ai cru à un bienfaiteur inconnu, dit le fils.

— J'ai cru au remboursement discret d'une dette contractée autrefois envers mon mari et toujours restée impayée, dit la mère.

Et M. le président cherche à leur faire comprendre qu'on voit bien rarement de ces coups de fortune dans la vie réelle. La lettre était destinée à un sieur Colin (avec un seul *l*) qui demeure dans le même quartier et dont l'adresse avait été mal mise. Le fils a été condamné à deux mois de prison et la mère à un mois de la même peine.

Encore une prévenue du genre naïf, c'est Mme Constantin, une propriétaire, qui trouva charmant, quand les troupes régulières entraient dans Paris, au mois de mai de l'année dernière, de se débarrasser des locataires qui lui déplaisaient en les signalant comme des partisans actifs et acharnés de la Commune. C'est ainsi, sur une indication méchamment donnée, qu'un homme de cinquante ans, un honnête courtier de commerce, M. Léonard, connu et estimé de tout le monde dans son quartier, a été arrêté et envoyé sur les pontons. A son retour il a eu le bonheur de pouvoir faire établir par des témoignages certains qu'il avait été dénoncé calomnieusement, et Mme Constantin a été condamnée à quatre mois de prison, à 100 fr. d'amende et à payer à son locataire une indemnité de 3,000 fr. C'est bien, mais en vérité personne ne dira que c'est trop; et pourtant je parierais bien que Mme Constantin ne croyait pas du tout commettre un délit! — Genre naïf.

C'est cependant et surtout au mal que l'on peut faire ou que l'on a fait que l'on doit apprécier ses actions; voilà une mesure qui ne trompe jamais au point de vue de la conscience; quant à la répression légale, ceux qui ne connaissent pas le code pénal devraient s'en défier un peu plus.

Mais pour sortir du genre naïf, arrivons à l'histoire du marquis plombier, de ce noble Italien qui a pour noms : de Locatelli, marquis d'Orgionne, et qui en était réduit à se présenter comme simple ouvrier, pour demander du travail à un entrepreneur plombier de Paris. Ah! si son histoire, telle qu'il la racontait, avait été vraie dans tous ses détails, il n'y aurait eu rien que de très-honorable pour lui dans cette démarche; mais, comme on va le voir, il y avait un calcul bien savant dans cette humilité. Nous ne pouvons pas dire encore que M. de Locatelli, marquis d'Orgionne, soit un escroc, car ce n'est pas par la police correctionnelle que cette histoire étrange nous arrive; il s'agit tout simplement d'un procès civil, d'une demande en séparation de corps formée devant la 1re chambre du tribunal par Mme de Locatelli, marquise d'Orgionne.

La demanderesse a 18 ans, elle était âgée de 16 ans quand elle s'est mariée. Voyez-vous le jeune marquis, avec ses mains blanches, qui se présente chez M. Frac, entrepreneur, et lui demande de l'ouvrage; il porte la blouse et la cotte de l'ouvrier plombier, mais il ne peut résister au désir de faire ses confidences à son patron futur : il s'est fâché avec sa noble famille qui lui a supprimé sa pension. — Châtiment politique, comme le dit avec tant de tact le maître Jacques de l'avare! C'est toujours par là que les riches familles commencent pour témoigner leur mécontentement. Enfin il lui faut gagner son pain et, en le gagnant de cette manière, il aura le plaisir d'humilier la fierté de ses nobles parents. Hâtons-nous de le dire : l'acte de naissance qu'il présente est régulier; le nom et le titre qu'il se donne sont bien réels et lui appartiennent bien légitimement; mais la noble famille est éteinte et les nobles parents n'existent plus; — voilà la vérité qu'il dit, voilà la vérité qu'il cache.

M. Frac s'intéresse à ce jeune homme; il le présente à sa femme, il l'introduit dans sa famille, enfin il devient son protecteur jusqu'au jour où l'ouvrier arrive tout à coup habillé en gentleman et ayant la croix de la Légion d'honneur à sa boutonnière. O bonheur! la paix est faite avec les grands parents. Ceux-ci, comme gage de réconciliation, lui annoncent l'envoi d'une année de sa pension, 30,000 fr., ni plus ni moins. Il peut enfin suivre les élans de sa reconnaissance, les mouvements de son cœur; il est follement épris de Mlle Frac, la fille de l'entrepreneur; il demande sa main.

— Mais?... — Oh! gardez-vous bien de prendre des renseignements, ce serait avertir ma famille; elle est riche, elle est fière, elle s'opposerait à mon bonheur! L'argent est en route, procédons au mariage civil, et faites-moi pour cela les avances nécessaires. Mon argent arrivera et nous célébrerons alors le mariage religieux... Vous comprenez, il sera trop tard et mes parents auront la main forcée.

Tout cela s'exécute avec une rapidité telle que l'on croirait toute cette famille en proie au vertige; mais, le mariage civil conclu, M. le marquis veut emmener sa femme; on s'y oppose et l'argent n'arrive toujours pas. Huit jours, un mois, deux mois, un an, deux ans se sont écoulés, et l'argent n'est pas arrivé, et c'est M. le marquis qui refuse de procéder à la consécration religieuse du mariage. C'est fort heureux à tous les points de vue, et surtout parce que c'est là l'injure grave qui a été invoquée par la marquise restée seule au sein de sa famille, et qui a motivé la séparation de corps et de biens prononcée par le tribunal.

Ah! depuis, les parents de la jeune fille ont pris des renseignements; c'est bien tard! M. le marquis d'Orgionne n'en serait pas à ses débuts dans la carrière des aventures, et il est en ce moment sous les verrous, attendant que le tribunal correctionnel prononce à son tour sur la prévention de vol et de port illégal de décoration qui pèse sur lui.

Le duel à l'épée qui a eu lieu le 18 février dernier, à La Celle-Saint-Cloud, entre M. le prince de Beauffremont et M. le prince Bibesko, a donné lieu à des poursuites contre ce dernier pour blessure volontaire. Cet incident bien connu d'un procès retentissant n'a plus besoin d'être raconté. Après de très-courtes réquisitions du ministère public et une plaidoirie non moins sobre de Me Nicolet, défenseur du prévenu, la septième chambre du tribunal a prononcé contre M. le prince Bibesko la peine de quinze jours de prison.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Nany*, comédie en quatre actes, par MM. Henri Meilhac et Emile de Najac. — FOLIES-DRAMATIQUES : *Le Roy-Blas d'en face*, bouffonnerie en cinq actes, par MM. Emile Blavet et Albert de Saint-Albin.

Quand vous étiez jeunette,
On vous donnait le nom
De petite Nanette,
Ensuite de Nanon.
Ces deux noms viennent d'Anne;
Mais, par un long détour,
Nany, que je chicane,
Seule vient de Saint-Flour...

La *Nany* de la Comédie-Française est, en effet, une Auvergnate, une paysanne en robe noire et en coiffe, mais la robe est de soie et la coiffe a une bande d'or; c'est que la paysanne est une paysanne enrichie; c'est que l'Auvergnate a du foin dans ses sabots. Veuve d'un humble tailleur de village mort épuisé de travail, tué à la tâche, elle s'est imposé à son tour les plus durs sacrifices pour subvenir à l'éducation de son fils unique; elle l'a conduit elle-

même à Paris et placé au collège Louis-le-Grand. Plus tard, lorsqu'il a voulu devenir peintre, elle s'est installée à côté de lui dans son atelier, comme une servante attentive et dévouée. Elle l'a encouragé, conseillé, aiguillonné; grâce à elle, Pierre est devenu, à vingt-six ans, riche et célèbre. Nany peut donc se regarder comme une bonne mère, comme une mère modèle... Eh bien! non, Nany a un défaut qui obscurcit ses meilleures qualités.

Scribe, dans *Geneviève ou la jalousie paternelle*, a représenté un père éconduisant tous les prétendants à la main de sa fille. MM. Henri Meilhac et de Najac, dans *Nany*, ont représenté une mère employant tous les moyens possibles pour empêcher son fils de se marier. Le père, dans *Geneviève*, était mu par un égoïsme inconscient, un développement exagéré de l'amour paternel; la mère, dans *Nany*, obéit à une idée d'un raffinement tel que les femmes les plus *fortes* de Balzac n'oseraient le concevoir; elle considère le mariage comme l'ennemi de la grande peinture, — car cette Auvergnate, ignorante de tant de choses, sait ce que c'est que la grande peinture; elle est même très-ferrée sur la théorie de l'art pour l'art; le public l'écoutait avec ahurissement, le premier soir, expliquer son procédé pour former des Véronèse et des Rembrandt, et pour s'en faire cent mille francs de rente. Elle veut que son fils arrive aux plus hauts sommets, mais elle croit qu'il ne peut y arriver que seul. Selon elle, une femme est un embarras, un amour véritable est un obstacle; tout au plus tolère-t-elle l'amourette, la maîtresse de passage.

De telles propositions sont plutôt du domaine du roman que de la comédie; leur analyse, qui a sa raison d'être dans le livre, offre des dangers sérieux au théâtre. Rien de moins fait que la rampe pour ces subtilités-là. Et puis, quatre actes consacrés au développement de ce caractère peu sympathique, c'est bien long, — *cha tient de la placha*, pour parler comme les compatriotes de Nany. La lutte entre la mère et le fils se prolonge d'une façon plutôt pénible qu'intéressante; cette lutte se termine par la défaite prévue de la mère; mais l'orgueilleuse paysanne, — qui se qualifie elle-même *la grande Nany*, — n'en est pas ébranlée un seul instant dans sa conscience; elle est convaincue d'avoir fait son devoir jusqu'au bout; elle subit le mariage de son fils comme un désastre, et c'est avec un sourire amer qu'elle prononce ce mot, le dernier de la pièce: « Les grands peintres peuvent dormir tranquilles, ce n'est pas Pierre qui ira les troubler dans leur gloire! »

Je ne réponds pas de l'exactitude des paroles, mais j'affirme la fidélité de l'image et de la pensée.

La curiosité de *Nany* est dans son interprétation, et surtout dans le caprice étonnant qui a poussé Mme Plessy, l'Araminte des *Fausses confidences*, la grande dame de Musset, à se transformer en villageoise, et en villageoise des environs de Saint-Flour. Les lauriers de Mme Marie-Laurent l'empêchaient donc de dormir? Quoi qu'il en soit, la transformation a été admirable; de prime abord, Mme Plessy a rompu avec sa diction de tourterelle et avec ses regards languissamment énamourés; elle a campé ses deux poings sur ses hanches et mis dans ses sourcils toutes les fureurs de l'Olympe. La métamorphose eût été plus complète encore si le rôle eut été tracé plus droit; mais la Nany de MM. Meilhac et de Najac a plusieurs aspects : tantôt elle force jusqu'au patois l'humilité de son langage, tantôt elle s'exprime comme un académicien et soigne sa période jusqu'au lyrisme. Mme Plessy n'y peut mais.

Les autres rôles sont subalternes et dépourvus d'originalité; on croit que la mère a tiré à elle toute la couverture. Il est heureux que M. Delaunay se soit chargé de jouer Pierre et M. Coquelin son ami La Basside : ils ont fait quelque chose de peu de chose. Les femmes ne sont pas mieux partagées : Mlle Lloyd n'a que ses toilettes à montrer. J'attends Mlle Croizette à une création vraiment dramatique, car jusqu'à présent il me semble que la comédie n'est pas son lot, malgré toute la bonne volonté qu'elle y apporte.

Voilà donc M. Henri Meilhac entré à la Comédie-Française. C'est du sang jeune, comme on [illegible] son début est honorable et atteste des efforts, une volonté, une recherche. Il s'acclimatera, il fera mieux. Il a de l'esprit, de la verdeur, le sentiment de la *modernité*, ainsi que le témoignent ses pièces du Gymnase : *Fanny Lear*, *Froufrou*, et même sa pièce du Palais-Royal : *la Vie parisienne*. Attendons-nous à le revoir et à l'applaudir prochainement.

Le Ruy-Blas d'en face, joué aux Folies-Dramatiques, voudrait être une parodie de *Ruy-Blas*; ce n'en est tout au plus qu'une imitation chantée. Les bonnes parodies sont rares; on les compte, on les nomme : c'est *Harnali ou la contrainte par cor*, c'est *Cornaro, tyran pas doux*, c'est quelquefois une simple chansonnette comme *Titi à la représentation de Robert-le-Diable*. Il faut un certain mélange de tact et de folie pour s'égayer à propos d'une grande œuvre. La folie est excusable d'effleurer le génie. Un vaudeville a le droit d'être gauche, une parodie ne l'a pas. — Cependant la parodie est dans le sang français; elle y était dès le dix-septième siècle. Scarron, en même temps qu'il parodiait *l'Enéide*, faisait parodier les stances du *Cid* par Jodelet, « se curant les dents » :

> Soyez nettes, mes dents, l'honneur vous le commande.
>
> . . . .
>
> Quoi! cinq doigts mis sur une face
> Doivent-ils être un affront tel
> Qu'il faille pour cela qu'on fasse
> Appeler un homme en duel?

Le sévère Boileau lui-même, dans les soupers d'Auteuil, ne dédaignait pas de collaborer aux scènes de *Chapelain décoiffé*, également parodiées de Corneille; parmi les fragments assez médiocres qu'on en a conservés, tout le monde connaît ce monologue :

> O rage! ô désespoir! ô perruque, ma mie!

Le répertoire italien de Gherardi n'est autre chose qu'une longue suite de parodies de toutes les pièces et opéras du temps. Il en est de même du théâtre de la Foire au siècle suivant, alimenté par Le Sage et Piron; parodies, *Arlequin Tethys*, *Arlequin-Protée*, *Arquelin-Endymion*; parodies, *la Pénélope française*, *les Huit Marianne*. Tous les écrivains semblent tenir à cœur de s'essayer dans ce genre : Panard, Collé, Grandval, Favart; c'est une mascarade générale.

Notre siècle a recueilli ce joyeux héritage, et tout d'abord Désaugiers a parodié *la Vestale* en un gai pot-pourri que nos pères n'ont pas encore entièrement oublié. *Les Petites Danaïdes* ont parodié les grandes. *Werther* et *Atala* ont eu leurs parodies imprimées et jouées. Mais personne plus que Victor Hugo n'a excité la verve des parodistes; chacun de ses drames a eu sa contre-partie burlesque : en outre de celles citées plus haut, *Lucrèce Borgia* a eu *Tigresse Mort-aux-rats*; *les Burgraves* ont eu *les Hures graves* et *les Buses graves*, *Ruy-Blas* a eu *Ruy-Blag*.

Ainsi que je l'ai dit, la contre-partie nouvelle de MM. Blavet et Saint-Albin a paru insuffisante à un public habituellement moins exigeant en matière de cascades dramatiques. La douce et blonde demoiselle Blanche d'Antigny semblait atterrée de cet échec, malgré les nombreux bouquets qui venaient scander ses couplets.

CHARLES MONSELET.

LA PROCESSION DE TOLÈDE

(Voir page 241)

Les processions de l'Espagne ont une réputation européenne. Dès les premiers jours de la semaine sainte, les étrangers affluent à Tolède, à Séville et à Malaga. Dans ces deux dernières villes, les rôles bibliques sont mis à l'adjudication, et il est rare que l'un des concurrents consente à prendre la forme du Christ à moins de deux mille réaux. Cette somme ne vous paraîtra point exagérée lorsque je vous aurai dit que le pauvre hère est flagellé sur tout le parcours du cortége, avec de véritables verges, par des hommes vigoureux.

A Tolède, rien de semblable.

Los Nasarenos, vêtus de costumes du règne de Philippe IV, en velours noir, coiffés de cagoules très-élevées et très-pointues, ouvrent la marche au bruit des trompettes de l'Inquisition et des tambours voilés.

Viennent ensuite, bannières au vent, tous les autres groupes de la Passion, parmi lesquels des hommes couverts d'armures historiques du temps de Charles-Quint, qui scandent lourdement le pas sur le pavé sonore.

Chaque groupe est précédé d'un chef de cérémonie, en costume de ville visible sous une chape de percaline. Une médaille d'argent, de l'ordre de la Charité, brille sur sa poitrine, suspendue à son cou par un cordon bleu à liséré blanc. Il porte un grand bâton surmonté d'une petite croix en métal ciselé.

La dernière figure est un vieux Christ, — le Christ des Rogations, — qu'on ne sort guère, depuis les scènes inquisitoriales, que le vendredi saint. Il est peint en vert sale; son visage disparaît presque complétement sous une longue perruque. Une courte jupe de soie blanche, à franges d'or, est fixée à ses flancs. La croix à laquelle il est cloué, très-lourde, en bois massif, fait plier sous son poids les pénitents robustes qui la promènent sur les épaules, entièrement ensevelis dans un froc et une cagoule de percaline gris-cendre.

Les prêtres de la cathédrale, suivis des thuriféraires, des porte-croix et des enfants de chœur, ferment la marche en psalmodiant.

Cette musique, ces chants lugubres vous font courir un frisson à la racine des cheveux. On se rappelle tout à coup l'Espagne sombre, farouche, des auto-da-fé, et l'on cherche, instinctivement, les malheureux que l'on allumait, au moyen âge, en guise de cierges.

De vieilles femmes se jettent à plat ventre, baisent la terre, tandis que des drôles déguenillés, les cheveux en broussaille, sales et beaux comme de jeunes Spartiates, passent entre elles, cyniques, pour ramasser des bouts de cigarettes.

Des *vaqueros*, le front ceint d'un foulard, drapés dans leurs manteaux aux larges plis, se tiennent debout, pareils à des statues antiques.

Aux fenêtres, derrière les courtines, apparaissent des têtes adorables aux grands yeux de flamme, et, sur le trottoir, des Tolédanes aux formes merveilleuses jouent avec grâce de l'éventail, penchées sous leur mantille que retient un large peigne d'écaille coquettement planté dans leur chignon touffu, un peu à droite.

A l'horizon, le Tage, mince filet d'argent, serpente au travers de rochers immenses qui découpent leurs vives arêtes sur le ciel bleu. Inondez cette scène grandiose des rayons de ce magnifique soleil d'Espagne qui resplendit sur les cuirasses et les costumes aux multiples couleurs, sur l'or et les pierreries, et vous aurez une idée de ce spectacle magique qui attire, chaque année, des curieux de toutes les parties du monde.

P.-L. IMBERT.

NOUVELLE TENUE DE L'ARMÉE ITALIENNE

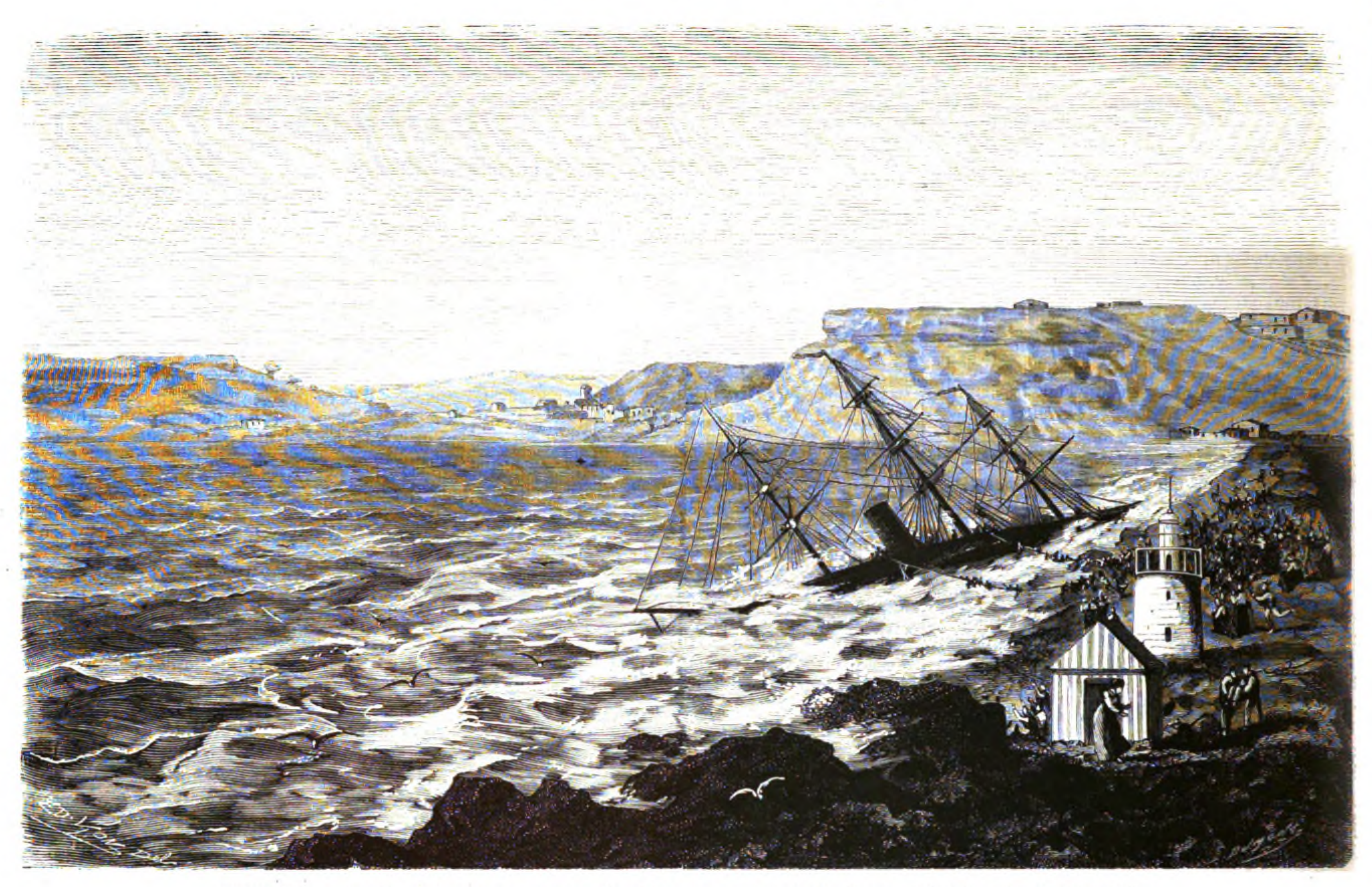
(Voir page 245)

Tous nos écrivains militaires ont beau demander que l'armée française se borne désormais à la tenue de campagne simple, sévère et rationnelle, nous en sommes encore à des combinaisons de soutaches, de boutons, de plumets et de couleurs criardes. En Italie, on écrit moins et on agit mieux, s'il faut en juger par la nouvelle tenue de l'armée, sur laquelle M. le chevalier Pontremoli, notre correspondant, a bien voulu nous adresser de minutieux détails.

Il n'y a plus de tambours pour l'infanterie; ils sont abolis complétement ainsi que les musiques des régiments de cavalerie et d'artillerie.

La tunique, de coupe uniforme pour toutes les armes, n'est plus serrée à la taille; elle est très-courte, avec collet rabattu, dans le genre de la tunique autrichienne.

Comme dans celle-ci, officiers et soldats portent le ceinturon du sabre au-dessous de la tunique. L'infanterie, qui portait la tunique en drap bleu foncé, comme tous les autres corps de l'armée italienne, la portera d'un bleu gris. Le képi, très-plat,



FRANCE. — Naufrage du vapeur espagnol « Monarca » sur la jetée du cap Pinède, près de Marseille.

(D'après le croquis Dartiguenave.)

ESPAGNE. — La procession du vendredi saint à Tolède. — (D'après le croquis de M. A. Prévost.)



Artillerie. Officiers d'artillerie, grande tenue. Officiers de cavalerie. Officiers d'infanterie. Officier supérieur. Officier de bersagliers. Officier de chevau-légers. Officier de lanciers. Lancier. Chevau-léger. Infanterie de ligne.

ITALIE. — Les nouveaux costumes de l'armée italienne. — (D'après le croquis de M. de Pontremoli.)

est de forme absolument opposée à l'actuel, qui était un ballon disgracieux. La cavalerie est portée au nombre de vingt régiments, dont l'effectif est considérablement augmenté. Elle n'aura plus de corps spéciaux (hussards, guides). Elle se composera simplement de dix régiments de lanciers et dix de chevau-légers.

L'uniforme, qui avait sa couleur spéciale pour chaque régiment, sera, pour tous, une tunique bleu-noir, avec garnitures blanches, avec pantalon gris collant et bottes à l'écuyère. La seule différence entre les lanciers et les chevau-légers sera que les premiers conserveront le casque actuel, un peu allégé, et que les seconds auront un petit colback.

Le chapeau des officiers du génie, d'état-major et des officiers supérieurs de toutes armes est aboli. Tous porteront le même petit képi.

Enfin, on a supprimé les épaulettes, qui étaient en laine rouge pour l'infanterie, en métal blanc pour la cavalerie et en métal jaune pour l'artillerie. Les officiers seuls les conservent pour la tenue de grande parade. Deux étoiles, placées au collet de la tunique, distingueront l'armée active de la réserve.

En somme, l'ensemble de la nouvelle tenue est assez bien entendu, sauf la tunique, qui est par trop veste, et le schako d'artillerie, qui sent trop la landwehr prussienne.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE (Athénée) : *Sylvana*, drame lyrique en quatre actes, traduit de l'allemand par MM. Mestépès et Wilder, musique de Weber (2 avril). — BOUFFES-PARISIENS. *La Timbale d'argent*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. A. Jaime et Jules Noriac, musique de M. Vasseur (9 avril.)

Nous aurions bien voulu raconter comment au juste fut composée *Sylvana*, où et en quelle circonstance elle fut représentée. Mais toutes nos recherches à cet égard sont demeurées à peu près infructueuses. Les renseignements que nous avons pu nous procurer se contredisent, et, tout compte fait, nous n'osons rien avancer de précis.

Que font donc les archéologues, qu'ils nous laissent depuis si longtemps dans la peine à chaque fois que nous leur demandons quelques détails sur la vie et les œuvres de Weber? On sait pourtant que le fils de l'illustre chantre d'*Oberon* et du *Freyschutz* a publié les mémoires de son père. Mais les éditeurs français n'auraient jamais l'idée de faire traduire ce livre; ils préfèrent apparemment nous laisser aux prises avec les compilations de Fetis, le biographe aux dates perfides.

Tout ce qu'on peut dire, sans trop s'aventurer, c'est que Weber composa *Sylvana* vers le temps de notre campagne de Prusse. Il a donc fallu soixante ans pour qu'on se décidât à nous faire connaître cette œuvre remarquable. Or, ce qui étonne, c'est la prodigieuse quantité d'opéras médiocres qui lui ont été préférés pendant ce laps et dont on nous a gratifiés. Mais en France nous avons les oreilles bonnes filles, point du tout impatientes ni jamais trop curieuses de l'inédit.

Qui donc, en effet, a jamais réclamé sur le dédain avec lequel nos directeurs de théâtre traitaient *Sylvana*, dont peut-être ils ne savaient même pas le nom? MM. Mestépès et Wilder ne s'en sont pas moins mis à l'œuvre. Que grâces leur soient donc rendues pour leur intelligente traduction! On dit aussi que M. Constantin, l'érudit chef d'orchestre, a été leur collaborateur pour la mise au net de la partition.

Vous vous doutez bien que ces messieurs auront eu à modifier l'œuvre en plusieurs endroits; je dis modifier dans le sens de retoucher discrètement et respectueusement, car il aura fallu tenir compte des habitudes du public d'aujourd'hui et ne point compromettre la fortune de la pièce en maintenant tel mot ou tel jeu de scène démodé qui eût fait rire dans un moment pathétique ou jeté du froid sur un passage comique. Mais telle qu'on nous l'a présentée, *Sylvana* a plu; il y avait même longtemps que nous n'avions respiré dans un théâtre cette bonne odeur de succès que nous aimons et dont ordinairement on nous prive avec une obstination taquine.

Nous avouons cependant que la pièce est d'une digestion un peu lourde avec les moyens de mélodrame qui y sont employés. Mais, sur le moment, nous nous y sommes laissé prendre comme un novice. Nous avons tour à tour espéré et tremblé avec Rodolphe et Hélène, dont les amours ne prennent une fin heureuse qu'au quatrième acte. Ce n'est que le lendemain, et à froid, que nous sont apparues les énormités de l'histoire qu'on nous avait contée... Trop tard! le tour était joué et, la musique aidant à faire passer le poëme, nous nous étions laissé charmer pendant quatre heures sans y regarder de plus près.

Ce qui fait que le seigneur Rodolphe est proscrit, errant, et qu'il ne peut aspirer à la main d'Hélène, c'est que son père ne veut pas le reconnaître pour fils. L'année qui avait précédé sa naissance, un homme, resté depuis inconnu, avait été trouvé dans la chambre de sa mère. Mais on l'apprend au dénoûment; cet homme n'était qu'un mystificateur sinistre. Il s'appelle Melchior, c'est un vagabond. Pour se venger de coups de bâton qu'on lui avait fait administrer par des valets, il était venu, la nuit, dans cette chambre et y avait volé les diamants de la mère de Rodolphe. Voilà tout.

L'erreur reconnue, tout finit pour le mieux. Rodolphe retrouve son père et épouse Hélène au moment où elle allait, contre son gré, devenir la femme du comte Albert. Et pendant que le vent souffle au mariage, la soubrette Zina épouse l'écuyer Krips, ce que d'ailleurs nous aurions juré de confiance dès le début de la soirée... — Et Sylvana? — Sylvana est une petite bohémienne courant les bois à l'aventure et remplaçant par une pantomime animée la voix qui lui fait défaut. Elle aime Rodolphe, mais elle est aimée de Melchior. Rodolphe s'étant marié, elle se jette par désespoir dans un torrent, et Melchior devient fou.

Assez sur ces fadaises et parlons de Weber.

Rien de curieux, rien de charmant comme de voir le sombre Weber se dérider par enchantement, et, ainsi qu'un dieu intrigué, descendre du nuage mélancolique qui l'enveloppe pour venir sourire aux amours prosaïques de la terre. Il faut admirer la souplesse avec laquelle cet esprit, énamouré des images vaporeuses du pays des songes, a su prendre le ton de la comédie pour chanter les aventures galantes qui se déroulent dans *Sylvana*. Car, à bien compter, cette œuvre de jeunesse contient plus de sourires que de larmes; les scènes mélodramatiques qui s'y rencontrent ne sont que des repoussoirs pour faire saillir en lumière tout ce qui s'y trouve de gracieux et de tendre.

Un seul morceau, le finale du troisième acte, est d'une vigueur et d'une ampleur qui font déjà pressentir l'auteur d'*Euryanthe*. Mais, cette page mise à part, vous ne trouverez guère dans l'œuvre de ces inspirations fougueuses, de ces élans de passion qui tiennent du délire, de ces bizarreries magistrales dont Weber avait le secret, et qui ont fait de lui une des individualités les plus étranges qui soient en musique. Ce ne sont, au contraire, que des couplets légers, tyroliennes folles et valses tournoyantes; du moins sont-ce les petits morceaux, les « pages d'album » qui nous ont le plus charmé à la première audition.

Et pourtant ces qualités puissantes qui un jour doivent éclater dans *le Freyschutz*, sont là en germe, et pour ainsi dire bourgeonnent dans la partition, en attendant que l'expérience soit venue en féconder la sève. Weber, dans *Sylvana*, dépense en grâce les richesses de son imagination. Son génie ne plane pas encore, il voltige.

Je ne suis pas inquiet sur le sort de plusieurs chansons qui émaillent la partition. Celle que dit si gentiment Mlle Douau (*Un mari! Je le tiens, c'est fini...*) sera vite en circulation, on la chantonnait déjà dans les couloirs du théâtre (triomphe des chansons frappées au bon coin).

Le chœur des chasseurs qui ouvre le premier acte se recommande de lui-même aux orphéonistes. L'air comique de l'écuyer Krips est aussi très-bien venu, et-très en scène. Un morceau qui n'a pas été assez goûté, malgré toute l'habileté de plume qu'il révèle, c'est le trio du second acte; il y a là la main d'un maître. Je citerai encore le concert des musiciens ambulants, qui se compose d'ariettes d'un goût germanique très-relevé, et je reviens encore pour l'applaudir sur le magnifique finale du troisième acte.

Le rôle *non chanté* du bohémien Melchior est tenu avec habileté par Clément-Just, comédien aimé du public de l'Ambigu. Celui de Sylvana est mimé par Mlle Pallier, de l'Opéra.

— Nous ne comptons pas liquider en une fois notre compte d'applaudissements avec la nouvelle et gentille pièce des Bouffes-Parisiens. Nous y reviendrons samedi avec plus de détails.

Pourtant notre impatience serait trop grande à attendre si longtemps pour dire le contentement où nous sommes. Ne serait-ce pas, en effet, une ère de rajeunissement et d'épuration de l'opéra bouffon qui commence avec *la Timbale d'argent*? A Paris il y a de temps à autre une œuvre dramatique qui arrive à propos pour renouveler le genre auquel elle appartient, et donner pour dix ans le ton aux autres théâtres.

Voilà qu'on va être forcé maintenant de donner des pièces écrites en français et non en argot, spirituelles et non fantasques, originales et non cocasses. Il faudra aussi y adapter de la musique mélodique mais sans vulgarité et ne sentant point le bastringue.

Combien je connais d'auteurs que cela va déranger dans leurs petites habitudes!

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — M. Herold, conseiller d'État, vient de donner au musée instrumental du Conservatoire le piano sur lequel son père a composé *le Pré-aux-Clercs*. — L'Opéra-Comique se dispose à reprendre *le Maçon* d'Auber. — Très-interessant concert à la salle Pleyel pour l'audition des plus jolies mélodies nouvelles d'Anatole Lionnet. — Beaucoup de débuts aux Italiens. Nous aurons à en reparler.

A. L.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Enfin la maison Kees nous l'a rendu, ce superbe *Eventail Louis XV* pour jardin, tombé, en 1789, des mains de la grande dame. Il avait bien montré le bout de ses flèches au bal historique donné par la duchesse de Berry sous la Restauration; mais sa forme avait besoin de se retremper dans le goût moderne. M. Kees l'a, pour ainsi dire, poétisé. Il est si élégant, cet éventail, qu'en l'agitant vous avez la grâce d'une duchesse d'autrefois. De plus, il vous garantit des importunités du soleil. (15 fr.)

Voilà qui embaume la saison des lilas : c'est ce frais éventail de printemps pour jeune fille. Sa monture en os, travaillée à la façon chinoise, et ses feuilles de soie blanche, semées de fleurs, en font une véritable idylle. Le prix de ce frais bijou? 8 fr.

Par quelle admirable combinaison commerciale la maison Kees (28, rue du 4 Septembre) est elle arrivée à donner, au prix modique de 2 à 6 fr., d'élégants éventails semés de fleurs ou de scarabées, et d'une nuance assortie à la toilette? Je ne saurais le dire. Contentons-nous d'en bénéficier.

Il s'en faut de beaucoup que la toilette reprenne ses airs tapageurs de l'époque impériale. Le costume est sombre et modeste, pour répondre aux dispositions d'esprit de la généralité.

Les tissus indiens sont plus en faveur que jamais. Le foulard tête de nègre est particulièrement adopté par la femme qui a l'instinct de la distinction dans la toilette.

Le costume de foulard est surtout apprécié, parce qu'il repousse les effilés et la passementerie, choses très-coûteuses. On l'orne en pareil, au moyen de biais, de lisérés ou de volants. Huit mètres suffisent pour faire une robe. C'est une simple dépense de 52 fr. Le costume complet exige quelques mètres de plus.

On voit beaucoup, en ce moment, des foulards fond noir avec dessins Pompadour et des foulards croisés fond écru, gris, violet, maïs avec dispositions modestes. Les rayures violet et lilas, gris et marron, vert et noir, gris et bleu, reparaissent également.

Le crêpe de Chine, très-coûteux, sera remplacé par la crêpeline, d'un grain aussi riche, de nuances aussi fines, mais d'un prix beaucoup moins élevé.

Pour se rendre compte de la variété des foulards de la *Malle des Indes*, il suffit de demander à cette maison sa collection d'échantillons. (24 et 26, passage Verdeau.)

S'il est une coutume touchante et de bon goût, c'est celle d'observer les règles du deuil. En France surtout, le deuil est un devoir sacré; je dis plus, c'est un culte.

La Religieuse a publié une sorte de code du deuil. Cette maison, essentiellement de confiance, ouverte à toutes les classes sociales, livre un deuil en douze heures.

La femme de goût trouve à *la Religieuse* de magnifiques occasions en articles de deuil et demi-deuil: soieries, lainages, alpagas, grenadines, etc.; jaconas, organdis, toiles d'Alsace, étoffes de Vichy, de Rouen, d'Angleterre et d'Irlande.

En ce moment, à *la Religieuse*, exposition brillante de nouveautés de la saison en chapeaux, robes, coiffures, confections et costumes pour dames. Ces modèles, exclusifs à la maison, sont d'une charmante coquetterie, tempérée par un goût d'une poésie pleine de mélancolie. Cet établissement, qui fait fabriquer à Lyon ses soieries noires, en rembourse la valeur dans le cas où l'usage n'en serait pas satisfaisant. (2, rue Tronchet. Envoi *franco* en province, au-dessus de 25 fr.)

Plus un bruit est absurde, plus il a chance de se propager. Ainsi, on disait que Mme Gringoire avait émigré à Londres, qu'elle s'y était fixée à jamais. Il n'en est rien. Mme Gringoire est toujours à Paris, ce qui ne l'empêche pas de faire les corsets des augustes clientes qu'elle possède de l'autre côté du détroit, — pour ne citer que l'impératrice et la princesse de Galles. — Quel talent que le sien! L'habile corsetière rend la toilette svelte, cambrée et donne aux lignes une perfection qu'envierait la statuaire. Ajoutons que son corset est essentiellement hygiénique. (18, rue de la Paix.)

On lit dans une légende indienne qu'une princesse de Singapoore franchissait chaque matin la porte d'Orient en compagnie de l'Aurore. En retrempant chaque jour ses membres dans la rosée, elle était restée jeune et belle jusqu'à l'âge de cent ans.

M. Violet délivre à discrétion un pareil passe-port à la ruche de *la Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines et rue Scribe. C'est d'abord la *crème froide mousseuse* et la *crème de beauté à la glycérine*, qui communiquent au visage une fraîcheur printanière. Puis la *crème Pompadour*, qui supprime la ride, et la *fleur de riz rosée* qui donne au teint une charmante animation. Enfin le savon de Thridace, composition onctueuse au suc de laitue, qui rafraîchit, polit et parfume la peau.

Voyez ce vieux garçon, il veut faire une fin, c'est-à-dire se marier. Mais, hélas! il compte sans son hôte! Ses cheveux aussi veulent faire une fin, ils l'ont classé dans la catégorie des pères nobles.

Quelle situation! être vieux avant l'âge, voir les jeunes gens vous regarder d'un air narquois, être appelé par eux «le père Chose!» Les jeunes filles répondent à vos compliments par un sourire dédaigneux. Vous avez beau faire la roue, on se moque de votre plumage, qui ne répond plus à votre ramage.

Que faire? Employer l'*Eau des Fées*, qui fortifie le tube capillaire et rend promptement aux cheveux blancs leur couleur primitive, bruns, blonds ou châtains.

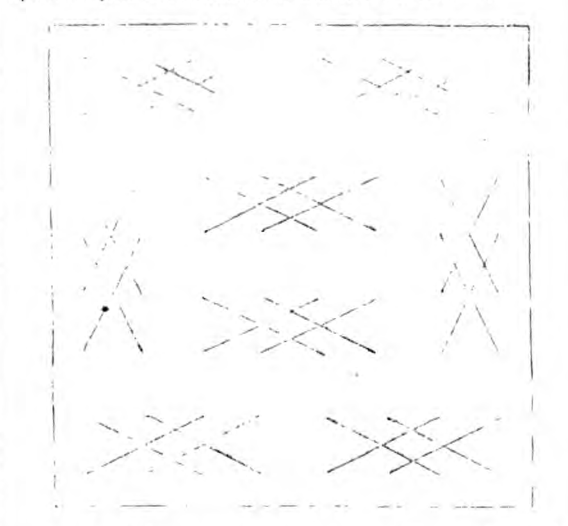
Csse A. DE BORETTY.

Trois chansons! Tel est le titre du recueil que M. Delsarte fils vient de publier. Le compositeur a su écrire une musique simple sur des chants naïfs; il s'est effacé modestement, mais il a donné un charme de plus au recueil que nous recommandons à nos lecteurs.

PROBLÈME DU CAVALIER

PROBLÈME GRAPHIQUE

Décrire avec la marche du cavalier une figure symétrique renfermant la donnée suivante :



Deux chaînes rentrantes, avec l'indication du raccord susceptible de réunir les deux chaînes en une seule en altérant le moins possible la symétrie.

Autres solutions du dernier problème syllabique : MM. A. Th., à Mussidan; Rebattu, à Marseille; Donat Fux, à Illkirch; le café de Flandre, à Dunkerque; Ykoloszyu, chargé d'affaires de Russie à Carlsruhe, à Nice; Mme Mathilde F., à Toulouse; le cercle littéraire de Saint-Sever; C. D., à Asnières; E. Coste, à Nissan; Jaeger, à Chauxdefonds; Ch. Plasse, à Marseille; E. Lartigue, à Toulouse; le cercle de l'Union, à Garlin; H. Reynier, à Avignon; Ad. Tuniot, à Reims; Marguerite, à Bray; le café Sergent, à Montmartre; Nivois, café de Fleurus; Delaval, café des Terreaux, à Lyon; P. Dumas, à Marseille; E. Maitrot, cercle littéraire de Wassy; Delirant; H. Dutauzin, à Bordeaux.

Nous avons dernièrement, à l'occasion des problèmes graphiques, annoncé à nos lecteurs l'apparition prochaine d'un album-brochure, intitulé le *Polygraphile*, contenant l'exposition d'une nouvelle et très-ingénieuse méthode pour composer des marches de cavalier.

Ce charmant recueil est en ce moment sous nos yeux, avec tous ses accessoires, les guides, les tableaux, la planchette polygraphe, sur laquelle l'amateur, même le plus novice, promène un fil léger et voit avec surprise se former sous ses doigts les dessins les plus réguliers. Nous ne doutons pas que cette publication, dont l'exécution typographique et lithographique est des plus élégantes, ne fasse bien des heureux parmi les personnes qui s'occupent des problèmes du cavalier. Elles y trouveront les éléments de composition et de solution de ces problèmes, ainsi que des applications multiples dont l'inépuisable variété garantit l'attrait constant.

Le *Polygraphile* est en vente chez son auteur, M. Edme Simonot, 34, rue de l'Echiquier, à Paris, au prix de 5 fr.

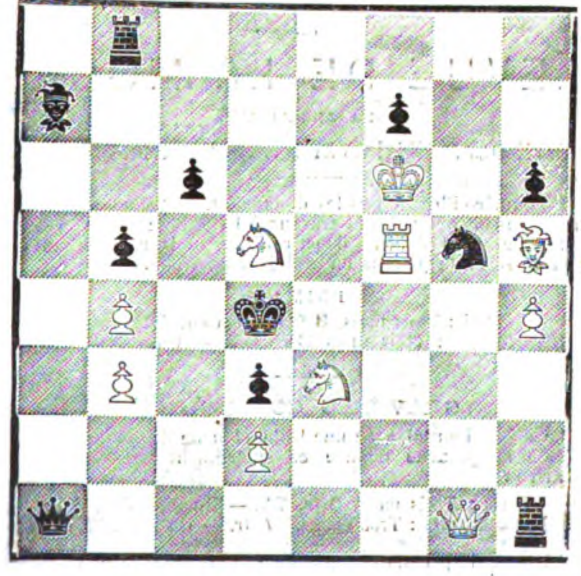
P. JOURNOUD.

PAYS-BAS. — Le 1er avril à Rotterdam. — Le char principal de la cavalcade. — (D'après le croquis de Von Elliot.)

ÉCHECS

PROBLÈME No 411

COMPOSÉ PAR M. L. SPREGA, DE ROME



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème no 409.

1. D 5 R — 1. T pr. PC (Var.)
2. D 7 F, échec — 2. R 5 C
3. C 2 F, échec et mat.

(A)

1. T pr. PT
2 F 4 F, éch. déc. — 2. R 3 C ou 5 C
3. D 7 F ou C 2 F, échec et mat.

(B)

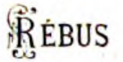
1. R 5 C
2. C 3 D, échec et mat le coup suivant.

(C)

1. C 8 F
2 D 3 F, échec et mat le coup suivant.

Solutions justes: MM. H. Lemaitre, à Ouville-la-Rivière; les amateurs d'échecs du café Français, à Pézenas; Barré, Théâtre-Français; G. Duché, mairie de Montmartre; Stiennon de Meurs, à Liége; le café des Cariatides, à Montpellier; L. de Croze, à Marseille; P. Mauboussin, aux Batignolles; les joueurs d'échecs du café Tivolier, à Toulouse; le café du Petit-Saint-Jean, à Péronne; Aguerre, au Havre; le cercle de Provence, à Aix; le Buffet alsacien, rue Jacob; Gros, café restaurant de Lyon, à Lyon; J. Lubat, à Bordeaux; le café de la Rotonde, à Limoges; Kassioph, à Toulouse; E. Frau, à Lyon; Mlle Marie Dubourg, à Hagetmau; J. Planche; E. Frérejacques; les joueurs d'échecs du café Chansaud, à Thiviers; Falquet-Permanence, café Dardel, à Chambéry; Th. François Bertelle, café Bailleul, à Douai; J. Baron, W. Labrosse, à Cognac; L. Gault, à Nancy; le café Drapès, à Sens; le Ct T., à Nancy; Daviot, café de Saône-et-Loire, à Bercy; le docteur Michalski, à Villiers-Saint-Benoit.

P. JOURNOUD.



RÉBUS



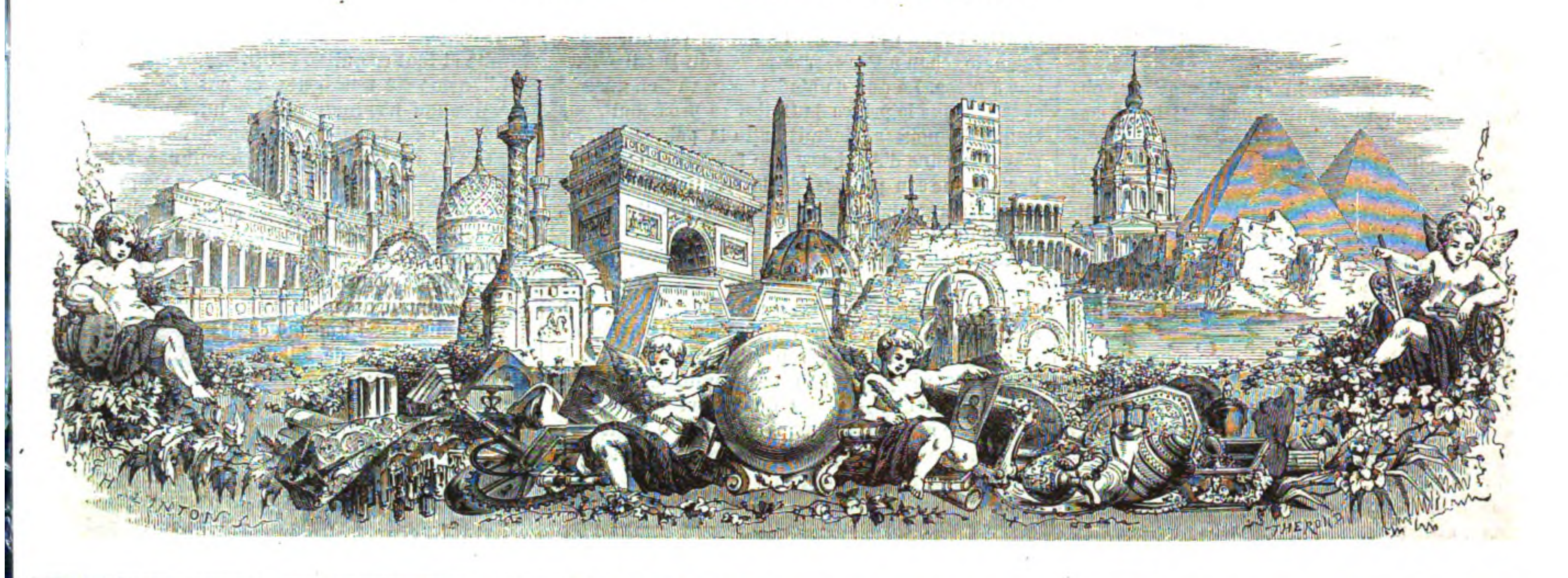
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il serait à souhaiter que la France se libérât envers la Prusse par dons volontaires.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 785. — 27 Avril 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire :* M. É. HUBERT

ESPAGNE. — Incendie de l'église « Santo-Tomas, » rue de Atocha, à Madrid. — (D'après le croquis de M. Urrabieta.)

COURRIER DE PARIS

LETTRES A UNE PROVINCIALE

Paris, 24 avril 1872.

Amie,

C'est honteux, absurde, hideux, disgracieux, obcène, incommode, révoltant, gauche, niais, et cœtera, cœtera, cœtera! Donnez l'essor à votre imagination, permettez lui les écarts les plus déréglés, et vous n'arrivez pas, heureuse amie, vous, qui vivez en plein bois, entourée d'oiseaux, de papillons, d'insectes et de fleurs qui, depuis que Dieu les a imaginés, portent les mêmes parures, vous n'arriverez pas à vous faire une idée des toilettes d'à présent. Il faut être fée pour traverser intacte ce carnaval de courtille.

Regardez-la passer, la Parisienne nouvelle, et dites-moi ce que l'on peut faire de ce petit être extravagant. Une mère? Oh! non! — Une fille? Dieu nous en préserve! — Une sœur? A quoi bon? — Une épouse? Jamais de la vie!

Chignons par-ci, chignons par-là. Une résille pleine de cheveux morts lui pend dans le cou, comme un cataplasme. Poufs par-ci, poufs par-là; pompons partout. Des gibbosités révoltantes lui donnent la grâce d'un canard goutteux. Cela se balance, cela va, cela vient, cela se retrousse, cela fléchit, cela se dérobe, cela s'effondre.

Il y a des choses qui répugnent, mais dont on excuse l'usage. Je n'aime pas le merlan et comprends cependant qu'on en mange. Il en est de même pour les faux cheveux et les faux mollets. Je n'en voudrais pas porter et comprends qu'on en porte. Mais, dis-moi, Parisienne folle, est-il une douleur, est-il une dépense devant lesquelles tu reculerais, si la nature t'avait joué ce détestable tour de te créer telle que tu veux paraître? Tu avais de l'esprit, du goût autrefois, à défaut d'autre chose; qu'en as-tu fait?

On n'a pas épargné les femmes de l'Empire. On a flétri leurs mœurs, blâmé leurs extravagances, raillé leurs excentricités.

Nous voilà en République. Où est la femme spartiate? la Lacédémonienne qu'on leur opposait autrefois? la régénératrice, faisant de ses blanches mains le brouet patriotique, allaitant ses nombreux enfants, gardienne constante du foyer respecté? Où est-elle? Commencez-vous à comprendre que c'est la morale et non la politique qui fait la femme honnête; que la mère des Gracques n'exclut pas la mère de saint Louis; que Catherine de Médicis n'absout pas Théroigne de Méricourt? La morale domine et dominera toujours la politique. C'est elle qui inspire le respect des choses sacrées, la loyauté, la dignité, l'inflexibilité de principes, le patriotisme. Inculquez ces dogmes au peuple, et je vous défie de faire de la mauvaise politique.

On a jugé cette semaine la femme Aurore Machu, pointeuse et marin sous la Commune; Florence Baruteau et Marie Ménand, incendiaires, canonnières, voleuses et vivandières. On leur a dit que le feu purifie tout. Elles avaient tellement à cœur de purifier qu'elles ont brûlé tout ce qu'elles ont pu. Ce n'est pas la morale, oh! non! — c'est la politique qui les a faites ce qu'elles sont.

On nous a parlé aussi de Mme Lozillon, inspectrice des écoles primaires, qui, dans ses tournées, blâme l'usage de la prière «qui fait perdre du temps aux enfants,» et l'étude du catéchisme «qui ne mène à rien.»

Sont-ce là les régénératrices promises?

La chose paraît décidée. Le schah nous rendra visite vers la mi-août.

Jamais on n'a vu autant de rois, reines, sultans, princes et dictateurs, nantis ou dégommés, courir les grandes routes. Le roi des Espagnes, seul, ne bouge pas. Mais ce n'est pas faute d'avoir envie de s'en aller.

Ces Majestés, ces Altesses, qui ne faisaient jamais un pas sans musique, dont chaque éternuement provoquait un *Te Deum*, dont les plus insignifiantes paroles devenaient matière à sonnet; ces héros par droit de naissance que des vierges vêtues de blanc attendaient dans tous les carrefours, les voilà qui voyagent comme vous ou moi pourrions le faire.

Je suis de l'avis de ce gamin qui disait : — «Un roi qui couche à l'hôtel,... à quoi que ça sert?» —

L'empereur et l'impératrice de Russie bouclent leurs malles pour Kissingen. Le prince Frédéric-Charles explore la Grèce. Le sultan est attendu à Lyon, le schah à Paris. L'empereur du Brésil débarque à peine. Le duc de Madrid s'en va-t-en guerre; et tandis que le prince de Galles se promenait, que Gambetta nous régénérait entre la poire et le fromage, la reine d'Angleterre se faufilait en France. Partout sur son passage, de la frontière allemande à Cherbourg, notre royale voisine a fait, dit-on, brûler du sucre et semer du chlore.

Aurait-elle eu peur d'attraper la République?

Je me suis trouvé en chemin de fer, cette semaine, avec un gros monsieur qui parcourait le *Radical soissonnais*. Cette lecture paraissait l'exaspérer. Il bondissait, rougissait, blémissait, transpirait. Il ouvrait et fermait les glaces du wagon dix fois au moins par minute. De temps en temps il jetait avec découragement le journal, puis reprenait sa lecture tout en proférant des appréciations qu'il eût certainement étouffées s'il y avait eu des dames. Nous étions seuls. Un moment vint où, n'y tenant plus, il déchira la feuille soissonnaise et en jeta les morceaux au vent.

— «C'est trop bête, ma parole d'honneur! d'imprimer des choses comme celles-là! Je ne sais pas quelles sont vos opinions, me dit-il. Comment les connaîtrais-je? je connais à peine les miennes. Que vous soyiez bleu, rouge ou blanc, vous reconnaîtrez avec moi qu'il est absurde d'imprimer à tout propos que la monarchie a abruti les masses. Si je suis quelque chose, moi, monsieur, c'est républicain, et je m'en vante! Cela ne m'empêche pas d'être patriote. Au contraire. Est-ce que vous ne bondissez pas comme moi lorsque vous entendez brailler sans cesse et partout par des Français que nous sommes abrutis? Nous sommes malheureux, monsieur, malheureux, mais pas abrutis. Et comprenez-vous que ce soient précisément les journaux républicains qui crient cela le plus fort? Voyons, monsieur, de bonne foi, je vous le demande, ne nous exposons-nous pas à ce qu'on nous réponde : «— Vous proclamez que la monarchie a abruti les masses? Bon! que déduire de là? Eh pardieu! c'est qu'elles n'étaient pas abruties quand elles ont fondé la monarchie, et qu'elles l'étaient quand elles ont...»

Nous étions arrivés. Je descendis de wagon sans répondre à mon impétueux compagnon de route. Je lui en aurais dit de belles!... et cela eût mal fini.

Je crois, du reste, que le malheureux était ivre. Je ne puis m'expliquer autrement l'absurdité et la violence de ses opinions. On ne peut plus faire dix pas sans rencontrer un ivrogne.

Aussi vient-il de se fonder une *Association française contre l'abus des boissons alcooliques*, sous le patronage de MM. Barth, Baillarger, Bergeron, Bouchardat, Chauffard, Fauvel, Larrey, Hérard, membres de l'Académie de médecine; Roussel, député, et Lunier, inspecteur général du service des aliénés. Voilà une association qui aura fort à faire, et j'ai peur que ses moyens d'action soient insuffisants.

Il est question, par exemple, d'instituer «des conférences sur les dangers de l'intempérance.» — C'est fort bien; mais si vous n'y donnez pas à boire, les ivrognes ne viendront pas vous écouter. Vous n'aurez à convaincre que des gens convaincus. Si vous ouvrez vos caves, ce sera une autre affaire, votre auditoire sera nombreux; on se bousculera aux portes pour entrer, tant grande que soit la salle; mais la bouteille vous fera concurrence, et vous serez battus.

«On encouragera, dites-vous ensuite, toutes espèces de publications conçues dans le même ordre d'idées.» Croyez-vous que les ivrognes liront cela? Moi, j'en doute. Ils ont bien autre chose à faire, les ivrognes! Lorsqu'ils se trouveront entre vos colporteurs qui leur offriront une de vos brochures, et un bon b... qui leur présentera un verre de *quelque chose qui gratte*, je sais bien de quel côté ils se tourneront.

Vous comptez «favoriser la création de sociétés coopératives de consommation, dans le but de remplacer les liqueurs alcooliques par le café, les vins naturels, le cidre et la bière.» On boira votre café et l'on ira ensuite prendre le gloria, le pousse-café, la rincette, la sur-rincette, la rinçurette, la rinçurlurette et tout ce qui s'en suit.

L'ivrogne est une brute, et tous ces moyens de moralisation n'agiront pas sur lui. Augmenter les impôts, ce sera peut-être augmenter les ressources de l'État, ce sera sûrement diminuer celles du ménage de l'ivrogne. Il y aura moins de pain dans la huche, voilà tout. Nous venons de subir deux siéges pendant lesquels l'ivrognerie est entrée dans les mœurs si avant, qu'il vous faudra un fer aigu et rougi à blanc pour cautériser la plaie. Ce n'est pas avec des émollients que vous la guérirez.

L'alcoolisme est une des causes les plus déterminantes de cet état de folie latente, d'insanité partielle auxquelles la masse est arrivée. Nous l'avons vu pendant les deux siéges détruire chaque jour davantage les idées de devoir dans le peuple, de discipline dans l'armée. C'est lui qui a inspiré cette Marseillaise coupée par des hoquets, qui nous déchirait le cœur et les oreilles. L'alcoolisme a enfoncé la porte des églises et versé dans le calice l'eau-de-vie volée. Il a inspiré l'*Officiel* de raccroc de l'an dernier et fait flamber Finances. L'œnomanie s'est emparée des femmes. Aussi les a-t-on vues, plus terribles que les hommes, hallucinées, folles ou hébétées, tuer, piétiner les morts, incendier et piller.

Pendant le siége, je me rappelle avoir rencontré, dans une des ruelles qui avoisinent l'École de médecine, une vieille arrivée à un tel degré d'alcoolisation qu'elle se roulait dans le ruisseau, léchant la boue pour se rafraîchir la langue et les lèvres. Elle enfonçait ses ongles entre les pavés et se tordait sous les baquets d'eau glacée dont on l'inondait en riant. Elle avait un trou à la tête. Le sang qui s'en échappait lui rougissait effroyablement le visage. Ses cheveux dénoués, remplis d'eau, plaqués sur ses yeux, l'aveuglaient. De temps en temps elle cherchait à se relever, mais elle retombait presque aussitôt en proférant des jurons obscènes et des menaces. Chaque effort de ce genre lui faisait venir l'écume aux lèvres, et son regard devenait si effroyablement fixe, qu'on eût dit qu'elle allait mourir. La foule épouvantée se reculait. Mais elle retombait bientôt inerte, et les gamins en profitaient pour la couvrir de pavés, de sable et d'ordures.

Sont-ce des conférences, des brochures ou des sociétés coopératives de consommation qui régénéreront ces êtres abjects?

Je n'oublierai jamais, non plus, un grand diable de turco, sec, long, étroit, pâle, enfiévré, qui redescendait blessé des hauteurs de Montretout, le 19 janvier, à neuf heures du soir. Il avait une balle dans la cuisse gauche, un coup de baïonnette dans le bras droit. Je lui servais à la fois de guide et de soutien. A peine pouvait-il prononcer une dizaine de mots français.

Les rues de Puteaux étaient sombres. Il nous fallait faire bien du chemin avant de voir briller soit une chandelle fumeuse derrière les vitres, soit un feu de planches au fond d'une cour. Les lanternes à croix rouge des fourgons d'ambulance éclairaient seules la chaussée boueuse. Nous hélions les voitures au passage, mais elles ne s'arrêtaient pas. Elles revenaient de «La Fouilleuse,» chargées à faire grincer les essieux. La nuit était si noire que deux ou trois fois nous avons roulé dans les fossés creusés en travers de la chaussée pour les barricades. Le blessé proférait à peine une plainte, mais il me fallait le remettre sur pieds. Des gardes nationaux débandés rentraient dans Paris, crottés jusqu'à la ceinture, déchirés, meurtris, se traînant avec peine. Les uns, honteux et désespérés, marchaient la tête basse, longeant les murs sur lesquels ils s'appuyaient de temps en temps pour reprendre des forces. Des braillards, qui n'avaient vu le feu que de loin, rapportaient d'énormes morceaux de viande qu'ils avaient taillés dans quelque cheval mort sur la grande route. D'autres revenaient chargés de légumes, plus fiers que s'ils fussent entrés premiers dans une redoute. Des malins, ravis de rapporter

leurs armes inutiles, avaient placé leur fusil en travers, sur leur sac. Ils se faisaient un plaisir d'accrocher tout le monde au passage. D'autres encore,... cela est navrant à dire, revenaient ivres, se donnant le bras. Ils gambadaient dans les flaques d'eau qui leur crachaient aux chevilles. Ceux-là chantaient cette Marseillaise vineuse, déshonorée, dont je vous parlais tout à l'heure.

Mon Turco s'arrêta. Ses yeux se remplirent de larmes. Il se redressa avec effort et murmura trois fois, avec un accent que je n'oublierai de ma vie : « Le vin!... le vin!... le vin! »

Il souriait avec amertume, la première fois. Il semblait dire : — « Vous avez ri de nous, de nous, chiens de musulmans, et de notre sobriété. Eh bien! chrétiens, que pensez-vous du vin:... du vin, le favori de vos sacrifices? Voilà ce qu'il a fait de vous, le vin. » Se rappelant ensuite la défaite à laquelle il venait d'assister, honteux d'entendre chanter ses compagnons de déroute, il répéta avec colère, cette fois : « Le vin! » Puis, enfin, se tournant, illuminé par la rage, du côté où campait l'ennemi, il cria une dernière fois pour excuser la défaite : « Le vin!»... Sans lui, semblait-il dire, vous auriez trouvé des hommes devant vous. Ne soyez pas trop fiers! C'est le vin qui les a tous anéantis.

L'association qui se fonde aura fort à faire. Son rôle sera beau, si elle ne se borne pas à employer les moyens anodins qu'elle préconise.

En Russie, tout ivrogne que ramasse la police est mis sous les verroux jusqu'à ce qu'il ait recouvré ses facultés. On l'emploie ensuite pendant vingt-quatre heures à balayer les rues qu'il a souillées. Que l'on en fasse autant en France. Cela fera plus de bien que des conférences.

Faites amender notre législation de telle sorte, qu'on ne voie plus dans l'ivresse une circonstance atténuante. Tout bandit intelligent qui médite un mauvais coup, débute par une station au cabaret. Il y prend des forces pour l'ouvrage; puis, après avoir joué du couteau, s'il est pris, il s'excuse en disant qu'il était ivre et ne savait pas ce qu'il faisait. Faites admettre que l'ivresse est une circonstance aggravante, cela vaudra mieux que toutes les publications.

Voyez monter la marée empoisonnée. On a consommé en France : 350,000 hectolitres d'alcool en 1820; — 585,000 en 1850; — 978,000 en 1869. Je n'ose pas penser aux chiffres de 1870 et 1871.

Au point de vue de la salubrité, voilà où nous en sommes. En 1850, sur 940,000 hectolitres d'alcool fabriqué, 850,000 : les 9/10, provenaient de la distillation des produits de la vigne. En 1869, sur 1,410,000 hectolitres, ces mêmes produits n'en fournissent plus que 410,000 : les 3/10 à peine. Aussi, l'hectolitre, qui valait 200 fr. en 1850, ne se vend plus que 50 fr., et le nombre des débits de boissons a atteint cette proportion effrayante de un débit par 102 habitants! Quant au chiffre annuel des morts accidentelles, par suite d'excès alcooliques, il s'est élevé de 331 à 587; celui des suicides de 240 à 664. Les crimes ont augmenté dans la même proportion. Enfin, dans la plupart des départements, le nombre de cas de folie, pour cause d'alcoolisme, a quintuplé depuis vingt ans.

Voilà un acte d'accusation en règle; un bilan dressé par l'administration et les membres les plus autorisés de l'Académie de médecine. Concluez.

L'Assemblée nationale traite en ce moment cette même question. Dans la séance d'hier, M. Testelin, préoccupé de ne pas mécontenter ses électeurs, s'est fait le défenseur des ivrognes méconnus. On trouvera dans son canton (c'est lui qui le dit,) quinze cents délinquants chaque dimanche. Il implore pour eux et fait intervenir Noé, Loth et Alexandre. Je vous dirai dans ma prochaine lettre le résultat de ce tournoi rabelaisien.

L'homme à la mode en ce moment, c'est M. Roch. Tous les journaux s'occupent du nouveau bourreau. On nous apprend comment il est, à quelle heure il se couche, comment se nomme sa cuisinière... M. Roch habite encore la campagne. Le 6, il se fixera, *enfin!* à Paris. *Paris-Journal* nous apprend qu'il va... *pendre* la crémaillère. Pendre! cela ne sort pas de ses attributions. C'est égal! la viande saignante dans cette maison-là ne doit pas avoir la même physionomie qu'ailleurs. Je vois M. Roch souriant, le couteau à la main, à l'heure de la volaille, disant à un de ses convives : « — Voulez-vous que je vous coupe quelque chose? » — Voilà de ces phrases qui doivent enlever l'appétit.

MM. les voleurs élargissent le cercle de leurs opérations. Nous sommes loin des tire-laines piteux, des piètres coquillarts, des malingreux et des larronnesses. On vole, *pour le bon motif*, des canons par batterie complète. Et cela en plein état de siège. Que serait-ce, bon Dieu! si nous étions dans un autre état?

Que faisaient-ils donc ces escamoteurs de batteries, ces avaleurs d'obusiers, ces détrousseurs d'arsenaux, lorsque les Allemands nous sanglaient les reins? Quelle belle occasion ils ont perdue d'appliquer leurs petits talents de société! Mais non, ces messieurs ne travaillent pas pour l'étranger. Ils nous réservent exclusivement leurs jolis tours de passe-passe.

Puisque MM. les voleurs *font grand*, pourquoi la répression ne fait-elle pas de même? En 779, Charlemagne ordonna que les voleurs auraient pour prix de leur premier délit un œil crevé; pour prix du second, le nez coupé, et qu'on les mettrait à mort s'ils y revenaient. Carloman, un homme pratique, décida que le voleur rembourserait au triple ce qu'il aurait volé, sans préjudice de l'amende prescrite.

Voyez-vous les voleurs de Vincennes obligés de rendre trois batteries à l'État!

Paris est en mal de chemin de fer.

Les conseils municipal et général y perdent leur latin et leur trigonométrie. Allons-nous rouler sous terre dans les tunnels de MM. Brame, Flachat et Levalley? — Serons-nous *tramwayés* à ciel ouvert, comme le propose M. Vautier? — Voltigerons-nous sur des rails aériens, avec ou sans balancier, à la façon de M. Pochet? — Serons-nous propulsés pneumoniquement au gré de M. Bergeron?

Tout permet de supposer que nous aurons avant peu des chemins de fer dans nos caves. On va nous creuser un Paris de plain-pied avec les morts. Les fils, les conduits, les tuyaux, les canaux, les rails se croiseront, s'enchevêtreront sous nos pieds comme des racines sous une forêt. Les locomotives trotteront au milieu de tout cela comme des taupes essoufflées. Vous voyez ce coup d'œil : des gondoles dans les égouts, une Venise sous-sol; plus des voies ferrées lugubres, humides, desquelles on sortira noir comme des charbonniers. A chaque station, des industriels, le plumeau à la main, attendront les voyageurs : — «Faites-vous épousseter là, messieurs! — Un coup de raclette en passant! » — Ce voyage dans des cheminées horizontales n'a rien de réjouissant.

La ville aura des chasses à louer. Les rats ne manqueront jamais. En chasse! Parisiens, en chasse!

Par exemple, si l'on augmente la surface des voies de communication, il faudra augmenter la force armée. Les jours d'émeute, nous aurons des barricades, des charges de cavalerie, des combats navals à 50 pieds au-dessous du niveau de Paris. Le canon, dans les tunnels, sous ces voûtes sans fin, aura des effets tout à fait imprévus.

Les horlogers vont perdre la tête. L'Observatoire va se retirer sur le mont Hymette. Toutes les pendules vont battre la berloque. La trépidation intermittente communiquée au sol par le passage des trains fera frissonner les maisons. A force de frissonner, elles se gerceront. A force de se gercer, elles se crevasseront. A force de se crevasser, elles s'effondreront. Ce sont les propriétaires qui ne diront rien, mais ce sont les compagnies d'assurances qui ne seront pas contentes!

De l'air! de l'air!... J'ai hâte de revoir le jour.

A ce Paris-cimetière, je veux opposer un Paris aérien. Ce que l'on cherche dans la boue, je le rêve dans les nuages, en plein soleil, sous les plus blancs rayons de lune. Babylone, avec ses jardins suspendus, n'aura été qu'une guinguette de foire.

Supposons, amie, que j'ai pour quelques heures une baguette magique, et voyez quel beau Paris je vous façonne :

Toutes les maisons composant un ilot sont de même hauteur. Les ilots sont reliés entre eux par d'élégantes passerelles. On y suspend, le soir, des lanternes chinoises ou vénitiennes, suivant que l'a décidé le conseil municipal. Les terrasses sont bordées de trottoirs et encadrées de fines balustrades. Tout ce qui reste d'espace est livré à la culture. Le conseil général a déterminé la surface consacrée aux céréales, aux fourrages, à l'horticulture et à la culture maraîchère. — De tous côtés s'élèvent des massifs de lilas, des buissons de roses. Les glycines qui tombent du faîte des maisons rencontrent à moitié chemin les passiflores et les lierres qui les escaladent. Chaque ilot de maisons a son square aérien, dans lequel un orchestre d'amateurs et des orphéons locaux s'exercent les dimanches et fêtes.

Ai-je besoin de faire ressortir les avantages de mon système après le siége que nous avons soutenu? Plus de famine à craindre dans cette ville couronnée de blé, de trèfle et de luzerne. Partout, des troupeaux paissant sur les toitures, des basses-cours nombreuses et fécondes. (Je remarque que *basse-cour* est devenu impropre; *haute-cour* est irrespectueux. J'aviserai.)

Quelles ravissantes promenades ne fera-t-on pas sur ces hauteurs pittoresques! quel coup d'œil enchanteur alors que, par une belle nuit d'été, la lune promènera ses rayons sur nos toitures plantureuses, ou que, par une nuit sombre, scintilleront dans le feuillage, comme autant de vers luisants, des milliers de becs de gaz oxihydrique!

Les Parisiens ont à la fois les avantages et les plaisirs de la ville et de la campagne. L'air, assaini par de nombreuses étables aériennes, attire chez nous les convalescents du monde entier. On perd impunément la santé au rez-de-chaussée, certain de la retrouver, dans les mansardes. Les mères, à jamais rassurées, envoient leurs enfants courir au grand air dans ces voies champêtres qu'aucune voiture ne sillonne.

Chaque passerelle est en communication avec les rues d'en bas, au moyen d'un escalier tournant, gratuit, et d'un ascenseur payant. C'est là un nouveau revenu dont la ville se réserve le monopole : 10 centimes par voyage; 15 centimes, aller et retour.

Que de profits mon système offre aux propriétaires ravis! Plus d'étage déprécié. Le premier et le deuxième se louent bien, à cause du voisinage des rues de ville; le quatrième et le cinquième, à cause du voisinage des champs; le troisième, à cause de sa situation à proximité de la cité et de la campagne. Les mansardes d'autrefois se louent au commerce. Les locataires du côté champêtre ont tous leurs fournisseurs sur la tête; c'est tout simplement l'âge d'or qui commence.

Les élégantes se font un plaisir, chaque matin, de monter à la campagne, un gentil pot au lait à la main, une corbeille au bras, pour voir traire leur vache préférée, pour cueillir elles-mêmes les fruits de leur déjeuner. Et quels charmants prétextes à toilette!... On porte la mousseline sur les toits, la soie sur la chaussée, le drap et le velours sous le sol.

Nous aurons trois Paris superposés. Dites-moi, amie, n'est-ce pas le mien que vous préférerez?

Le courrier part. Je vous envoie mes plus respectueux souvenirs.

PIERRE LE HESTRE.

On commence la publication d'une nouvelle édition des œuvres de M. Pierre Véron, à **un franc vingt-cinq** le volume.

Vient de paraître : *Paris s'amuse.*

Sous presse : *les Marchands de santé.*



PARIS. — Les réceptions de M. Thiers au palais de l'Élysée. — Le dîner du Corps diplomatique. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Ch. Gilbert.)



M. Régnier, de la Comédie-Française. — Ses principaux rôles. — (Dessin de M. Bocourt.)

INCENDIE DE SAINT-THOMAS

A MADRID

(Voir la première page)

Le 13 avril, vers huit heures du soir, éclatait à Madrid un incendie terrible qui a réduit en ruines la belle église Saint-Thomas; elle datait du règne de Philippe IV.

A huit heures et demie, le feu était si considérable, que tout le quartier était éclairé par les flammes qui, sortant par les fenêtres, gagnaient la partie supérieure de l'église.

A neuf heures du soir, le roi Amédée, accompagné du général Gandara, vint en personne diriger les secours et encourager les pompiers, sans toutefois pénétrer dans la nef, comme l'ont dit certains journaux.

Le feu n'a pu être maîtrisé que le 14 au matin. On peut juger de ses ravages, en voyant la façade donnant sur la rue d'Atocha, reproduite dans notre dessin.

RÉGNIER

(Voir la gravure page 253)

« Ah! par exemple! en voici un que je vous défie bien de ne pas aimer dans son flegme sous la livrée ou l'habit du bourgeois. Régnier ne court point après les effets, ils viennent à lui; il n'a rien de Samson, il n'a rien de Monrose, dont la comédie est en deuil; il est lui; il ne veut être que lui : il perdrait à changer.

« Insolent et bavard, hypocrite et railleur.
« Le public dès longtemps apprit à le connaître;
« On peut nous défier d'en trouver un meilleur :
« Un tel valet est passé maître. »

Quel poëte a donc trouvé ce quatrain de la bonne manière en l'honneur de l'artiste distingué que nous regrettons?

C'est Jacques Arago dans ses *Foyers et Coulisses* de 1852.

Les critiques ont, du reste, toujours eu pour Régnier les égards que méritaient son talent et son caractère. Voici comment une *Biographie des Acteurs* de 1837 nous raconte ses débuts :

« Régnier. Fils de Mme Tousez, sociétaire du Théâtre-Français, et sociétaire lui-même depuis deux ans. Placé chez un architecte par sa famille qui voulait, par toutes sortes d'empêchements, le détourner du théâtre dont il avait la passion, Régnier trouva le moyen de faire ses premiers essais au théâtre des Jeunes-Élèves, à Montmartre. Le succès qu'il obtint lui suffit pour l'encourager à suivre la carrière de sa mère. Il partit donc pour la province, où il compléta ses premières études. Nantes surtout le vit avec plaisir dans les premiers comiques. Le théâtre du Palais-Royal, qui cherchait alors de jeunes sujets pour sa nouvelle troupe, le recruta. Mais cette scène étroite de vaudeville allait aussi mal à ses habitudes qu'à son talent, et un engagement au Théâtre-Français arriva fort à propos pour faire couronner ses débuts d'un succès flatteur. Quelques créations dans les pièces nouvelles assurèrent l'avenir de Régnier à notre premier théâtre, car immédiatement après Jean Voyot, de *Bertrand et Raton*, il fut reçu sociétaire à quart de part. »

Poursuivons notre revue rétrospective et remontons à une autre biographie (*Théâtres, acteurs et actrices de Paris*), qui va nous dire ce qu'on en pensait en 1842 :

« François-Joseph Régnier est né à Paris en 1807. Il débuta au Théâtre-Français le 6 novembre 1831, dans le rôle de Figaro, du *Mariage*, qu'il joua avec succès. Monrose, resté seul par le départ de Samson, et ne pouvant porter tout le poids du répertoire, on fut donc heureux de rencontrer ce talent si jeune, si original, si pimpant, qui n'eut qu'à marcher, sans entraves et sans jalousies. »

Rajeunissons-nous de dix ans encore, et reproduisons le respectable Darthenay (si bien décrit l'autre jour par Monselet), auteur d'une *Biographie complète* et théâtrale, bien entendu, qui date de 1853 :

« Régnier tient l'emploi des premiers comiques. C'est un artiste fort distingué. Le caractère de son talent consiste essentiellement dans l'esprit, la gaieté, la vivacité, ce qu'on appelle la verve comique : peut-être pourrait-on dire qu'il en a parfois un peu trop; mais c'est là un charmant défaut dont il ne faut pas se plaindre.

C'est un homme d'esprit, fort érudit, connaissant à fond le théâtre, et qui est connu par des travaux dramatiques très-estimés. »

Et maintenant qu'ajouterions-nous à tant d'éloges? Rien, sinon qu'ils ont été vrais et qu'ils le sont encore, ce qu'on n'a pas toujours le bonheur de reconnaître en notre temps, où l'excès dans l'éloge comme dans le blâme est un défaut si répandu.

SCÈNES DE MŒURS ALLEMANDES

COMMENT LA LUMIÈRE S'ÉTEINT

(Suite et fin.)

Le second étage est habité par la propriétaire, autrefois mariée au docteur Fakelberg, présentement Mme Stangeler, par suite d'un second mariage. Mais bien que l'ex-veuve du docteur se soit de nouveau donné un seigneur et maître, nous devons dire pourtant qu'elle est restée, avant tout, propriétaire, car M. Stangeler ne l'a épousée que pour la forme, et, dans toutes les occasions où il s'agit d'affaires sérieuses, il est tout bonnement le mari de sa femme. Tout le temps qu'il fut garçon, il passait pour un aimable voyageur de commerce; il avait assez bonne mine, des cheveux abondants, des favoris épais, savait une demi-douzaine de chansons, qu'il chantait en s'accompagnant de la guitare, excellait dans les tours de cartes et autres tours d'adresse, enfin contait à merveille. Il avait fait la connaissance de la veuve du docteur dans je ne sais quelle ville d'eaux. Dès le premier soir qu'il l'avait rencontrée, il avait chanté victoire à deux de ses amis de l'hôtel, et quinze jours après il était marié. — Quant à l'âge des deux nouveaux époux, tout ce que j'en puis dire, c'est que M. Stangeler eût pu passer pour le plus jeune fils de sa femme. Mais elle était propriétaire, avec cela riche, et, comme l'ex-voyageur de commerce avait coutume de l'assurer à ses collègues, une bonne vieille fort avenante et très-spirituelle. Les choses allèrent donc passablement entre eux, seulement elle fermait les yeux de temps en temps, et il s'efforçait de son côté de cacher le mieux possible ses goûts extravagants. Pendant le jour, il restait au logis, sans se faire trop prier, se résignait même de fois à autre à une promenade à deux; mais le soir, il ne tenait plus en place, et, dans sa démangeaison de sortir, faisait trente-six tours de chambre d'un air maussade, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion favorable pour s'esquiver. Ce qui le contrariait plus que tout le reste, c'était de n'avoir pu réussir ni par persuasion, ni par prière, ni par ruse, ni par force, à obtenir une clef de la maison. Mme Stangeler ne voulut jamais se départir de la douce obligation de lui ouvrir la porte elle-même. Une propriétaire, avait-elle coutume de lui dire, doit être la dernière qui veille dans la maison; et il lui arriva souvent de veiller pour l'attendre jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, je puis l'attester, ne rentrant pas toujours moi-même au logis de très-bonne heure. Il n'y avait qu'un moyen de retenir M. Stangeler à la maison, c'était d'y réunir quelques personnes, à quoi la veuve du docteur se prêtait fréquemment de la meilleure grâce du monde. Du reste, ces petites réunions n'étaient guère nombreuses, et M. Stangeler se contentait le plus ordinairement de la compagnie d'une jeune veuve, qui habitait dans la même maison, et qui se faisait un vrai plaisir de venir très-souvent prendre le thé chez sa propriétaire. J'avais eu déjà lieu de remarquer plus d'une fois combien M. Stangeler regrettait peu son auberge dans ces soirées-là; il était d'humeur fort gaie, racontait ses voyages, faisait des tours d'adresse, — comme précisément encore en ce moment. Oui, je les vois assis tous trois familièrement autour d'une petite table, — tous trois? Je me trompe, ils sont deux seulement, la jeune veuve et M. Stangeler; l'ex-veuve du docteur s'est retirée dans la cuisine, où elle s'occupe des apprêts du thé. Si M. Stangeler fait en ce moment des tours d'adresse, je ne saurais l'affirmer; mais ce que je puis dire, c'est qu'il y a des cartes étendues sur la table, et que la jeune veuve et lui se penchaient tout près l'un de l'autre, pour les regarder, lorsque, tout à coup — par je ne sais quel accident — la lumière s'éteint.

Montons un étage de plus et poursuivons notre inspection. Ici règnent l'ordre et la paix sous la main toute puissante d'une femme. Mme la conseillère de la cour Knusperich est maîtresse absolue dans son ménage; son pouvoir sans limites ne reconnaît ni constitution, ni chambres, ni rien de semblable. Le joug qu'elle fait peser sur ses sujets, notamment sur un fils et deux filles, qui depuis longtemps ne sont plus des enfants, s'est appesanti sur eux d'autant plus lourdement qu'ils ont déjà tenté plus d'une fois de s'y soustraire. Mme la conseillère est une personne longue et sèche, avec de grands yeux gris, qui expriment l'orgueil du triomphe et semblent dire : Je ne suis pas, moi, de ces pauvres femmes faites pour tout endurer! Quant à la tenue de ce ménage, il n'y a vraiment rien à en dire. Au dehors, tout est calme et uni; mais ce qui fermente sous cette paisible surface, je n'ai pas mission de le faire connaître. Seulement mes yeux s'arrêtent en ce moment sur l'unique lumière qui brille encore dans l'appartement, et qui part de la chambre à coucher de Mme la conseillère, dans laquelle M. le conseiller n'est que toléré. Les rideaux verts sont baissés, et sur un de ces rideaux se dessine une ombre : c'est celle d'une longue figure assise sur le lit; je la reconnais à la forme ronde de son bonnet de nuit et à un grand nez pointu auquel la silhouette ombrée donne des dimensions énormes. Mme la conseillère est en train de faciliter à son époux les approches du sommeil.

« Si tu ne vas pas chaque nuit perdre de longues heures à l'auberge, — ce dont je remercie Dieu! — lui dit-elle de sa voix perçante, la cause en est dans l'ordre parfait que j'ai su établir dans mon ménage. Et la chose n'était pas facile avec les mauvais exemples dont cette maison fourmille. Mme Stangeler peut être faible, si bon lui semble; le bien qu'elle a, elle peut en user à sa guise; mais je veux de l'ordre, moi, dans mon ménage, et je l'y maintiendrai jusqu'à ce qu'on me fasse mourir de chagrin. » Bien qu'elle n'eût guère sujet de parler ainsi, Mme Knusperich continua : « Et cela ne saurait tarder d'arriver, car je sens ma constitution se détendre et s'affaiblir de jour en jour. Oui, Knusperich, et la faute en est à toi seul, car tu fais tout ton possible pour faire de ma vie un enfer. Tu ne vas pas à l'auberge, c'est vrai, parce que je ne le veux pas, et je le voudrais, que tu n'irais pas davantage. Ah! je sais bien pourquoi tu te plais tant à rester à la maison. Par amour pour moi? — Oh! tu ne me crois pas assez sotte pour que je me paye de cette raison-là. Mais je te le dis, encore une scène avec Babet comme celle de ce soir, et tu verras ce qui adviendra. — Tu oses encore me demander de quelle scène je veux parler? — Tu dois pourtant bien te souvenir de quel ton tranchant d'autorité tu as disposé du reste de notre souper. N'as-tu pas dit à Babet qu'elle pouvait manger le bout de saucisson qui était resté? — Tais-toi et rougis de honte, Knusperich, tu n'as pas seulement agi comme si tu étais le maître de la maison, mais tu as fait preuve devant ta domestique d'une faiblesse qui n'est que plus ridicule quand on a ton âge. Une servante, aussi bien traitée que l'est la nôtre, si bien nourrie, — oui, elle est nourrie comme pas une, Knusperich! — lui offrir encore les restes de notre souper! Oh! je voudrais pour tout au monde n'avoir pas été témoin d'une pareille scène; car je te le dis, elle me suggère une foule de tristes pensées qui me feront mourir. — O ma bonne mère! que vous aviez raison quand vous me disiez, au moment de mon mariage : « Prends garde, Henriette; tu ne seras pas « heureuse avec cet homme! » — Là dessus, la lumière s'éteignit, et j'aime à croire que Mme la con-

seillère, malgré l'excès de son malheur, finit par s'endormir.

Dans tout le reste de la maison, je ne vois plus briller que deux ou trois lumières; elles partent des mansardes. L'une, à gauche, est habitée par une pauvre créature; elle avait un petit enfant unique, pour lequel elle vivait et travaillait, un amour de petite fille de quatre ans, si jolie et si proprette, que c'était un vrai plaisir de la voir. Quand la mère cousait, — ce qu'elle faisait toute la journée et une moitié de la nuit, — la petite fille restait assise pendant des heures sur un petit escabeau, à ses pieds, tenant aussi dans sa petite main un morceau de chiffon qu'elle s'amusait à piquer avec une aiguille. Avec cela, la petite était si raisonnable que, lorsque sa mère était forcée de sortir, elle ne s'approchait ni de la fenêtre, ni du poêle, mais continuait à jouer seule sur le plancher, sans crier, sans faire le moindre vacarme. Si ces deux êtres s'aimaient, je le laisse à penser. La pauvre mère n'avait rien au monde que son enfant, et la mort vint qui le lui prit. A cette nouvelle, tous ceux qui les avaient connus pleurèrent avec la malheureuse femme. Mais ces larmes, elle n'en avait que faire; la petite fille était morte et depuis deux jours enterrée. Maintenant elle s'assied à sa fenêtre et regarde dehors dans la nuit longtemps, longtemps, — enfin elle tressaille et dresse l'oreille; elle croit entendre son enfant. Se peut-il donc qu'elle soit morte? Voilà encore son pauvre petit lit; voilà ses petites robes; ses petits souliers sont encore là, sur la commode, hélas! ses chers petits souliers, avec lesquels elle trottinait par la chambre. Sur le plancher gît encore un petit morceau d'étoffe qu'elle s'était amusée à coudre. La mère va d'un de ces objets à l'autre, elle les regarde tous, les baise tous un à un; puis elle se penche sur le petit lit et pleure amèrement, la tête perdue dans les coussins. Les heures sonnent, le temps fuit, sa bougie entièrement consumée s'éteint, — elle ne s'en aperçoit seulement pas.

Dans la mansarde, à droite, Babet est assise; elle écrit une lettre à son amoureux : «Cher Ferdinand! voilà donc encore une journée de passée, et maintenant, que mon dragon m'a envoyée coucher, j'ai un moment à moi pour t'écrire. Elle m'a recommandé expressément, il est vrai, d'éteindre tout de suite ma lumière, sous prétexte que l'huile est fort chère. Mais je n'en ferai rien, tout au contraire, j'ai même monté la mèche de ma lampe le plus possible. Non, je n'y tiendrai pas plus longtemps dans cet enfer de maison; pas une minute de repos pendant toute la journée, et avec cela rien à manger. Mon maître vaut mieux que sa femme; il voulait, ce soir, me céder un petit reste de souper, mais son dragon de femme a fait une paire d'yeux, qui a suffi pour m'empoisonner ce pauvre régal dont je me réjouissais déjà. Ah! je serais bien malheureuse si je n'avais pas ton amour pour me consoler, mon cher Ferdinand, et aussi quelques petits livres que je dévore en cachette. Le bon libraire que tu connais, — tu sais, celui dont tu étais jaloux autrefois, — m'a prêté un nouvel ouvrage de Louise Murhard. Je ne puis te dire assez à quel point ce livre m'édifie. Je m'y retrouve moi-même et j'y puise espoir et consolation. Il y a là dedans des êtres si malheureux, mais en même temps de si braves cœurs, et au milieu de tous leurs tourments et de toutes leurs misères, toujours un heureux hasard survient, qui leur rend le contentement et la joie. A ce que m'a appris le bon libraire, Mme Louise Murhard existe réellement. Je lui ai écrit pour lui demander si elle ne voudrait pas me prendre à son service. Comme j'ai déjà servi dans deux honnêtes maisons, je sais plus d'une histoire touchante de jeunes filles bien belles et dont le cœur a été brisé, et cela ne pourrait pas lui nuire. Si elle me refuse, je ferai une nouvelle tentative, et je crois que le libraire en question ne ferait pas une trop mauvaise affaire en livrant à l'impression la véritable histoire de ma conseillère de cour, de mon dragon maudit. — Mais maintenant, cher Ferdinand, je lui ai bien assez brûlé d'huile pour que son café de demain matin lui semble amer. Je finis par ces mots du poëte :

Mon cœur est vide et désert,
Et tout bonheur s'en est enfui
Des larmes troubles et amères
Me sont montées dans les yeux.

Sur ce, elle éteint sa lampe, et je ne vois plus dans toute la maison qu'une lumière briller tout en haut, au milieu du toit. C'est là que gîte le jeune apprenti de la boutique d'épicier du rez-de-chaussée... Maintenant encore il exprime ses chagrins d'amour par un air de flûte mélancolique; mais ses mains gantées de gros gants, à cause du froid et des engelures dont ses doigts sont couverts, l'empêchent de tirer de son instrument autre chose que des sons criards et discordants. Il n'est guère facile de pénétrer le sens d'une mélodie. Cependant, ayant ouvert ma fenêtre un instant, je reconnais l'air qu'il joue, et les détails m'en semblent tristes, mais vrais.

Dois-je te qui-i-tter, dois-je te pe-e-e-rdre,
Toi qui rempli-i-is toute mon â-a-a-ame!

Ce morceau était sans doute le final et bien assorti à son chagrin, — car aussitôt après, cette dernière lumière s'éteignit, et tout autour de moi la nuit régna sans partage.

HACKLAENDER.

Traduit par A. MATERNE.

SCÈNES DU JOUR

DEUX MOTS DE PRÉFACE

Je dis *scènes*, ami lecteur, c'est plutôt *scenarios* que j'aurais dû écrire.

Ce que j'entreprends, en effet, ce n'est pas la comédie contemporaine avec les développements qu'il serait permis de lui donner dans un cadre différent.

C'est une série de tableaux ou de croquis que j'entends faire défiler devant tes yeux au hasard du hasard et des circonstances.

Ce sera tantôt gai, tantôt triste, suivant la disposition du moment, selon la marche des choses.

Pour le surplus, comme dit Molière, nous verrons bien, monsieur.

Et si le spectacle, par fâcheuse aventure, semblait lasser le spectateur, j'aurais tôt fait baisser le rideau.

I

COMME IL Y EN A QUELQUES-UNES

C'était en janvier 1871.

O date funèbre du 19! Sombres souvenirs de Montretout! Lamentable hécatombe de Buzenval!

Le brave garçon ne s'était pas fait prier et n'avait pas attendu qu'on vînt le chercher pour mettre vaillamment le fusil sur l'épaule. Il était marié. Il aurait donc pu se soustraire aisément à la tâche sanglante et se cataloguer parmi les sédentaires.

Il ne l'entendait pas ainsi. Et quand les bataillons de marche s'acheminèrent vers l'Arc-de-Triomphe (quel ironique itinéraire), il fut des premiers au rendez-vous.

Elle, sa femme, avait joué de la façon la plus touchante la scène des adieux :

— Non, je ne veux pas... Je t'en prie... reste...

Il l'avait écartée doucement et s'en était allé, tandis qu'elle implorait encore tout en regardant dans la glace si son attitude était gracieuse ainsi...

Le lendemain, on rapportait à la maison un cadavre.

Il était tombé devant cet implacable mur qui crachа la mort pendant toute la journée sur ces pauvres gens qu'on laissait si misérablement jeter l'héroïsme par la fenêtre.

Quand le sinistre cortége gravit l'escalier, ceux qui portaient le corps n'osaient plus avancer. Comment annoncer l'épouvantable nouvelle à la jeune femme? Ils restèrent ainsi plus de cinq minutes sans sonner à la porte...

Lorsque cette porte s'ouvrit, ce fut terrible. Larmes, sanglots, cris déchirants... Terrible! vous dis-je.

Et les voisins, hochant bien tristement la tête, de s'écrier : Comme elle l'aimait!

C'était en janvier 1872.

Dans la même maison, dans le même appartement, la même jeune femme était là. Une amie, l'une des plus familières de son intimité, vint seule ce jour-là. On oublie si vite à Paris!

L'amie arriva vers midi. La jeune femme achevait de déjeuner. L'appétit ne se commande pas, et elle avait eu grand appétit.

L'amie avait pris un air de circonstance : mélancolie pleine de componction, regards voilés, parole éteinte.

— Bonjour, chère.

— C'est toi?

Et elles s'embrassèrent. L'amie reprit :

— Je suis venue te voir...

— J'en suis bien heureuse.

Et elles se serrèrent la main. Puis une pause :

— Il y a des jours... J'ai pensé... Je me suis rappelé... une année s'est écoulée...

— Oh! je le sais, répondit la jeune femme, comme le temps passe! A partir de demain, je vais pouvoir porter de la couleur...

Pardon, mesdames, l'exception prouve la règle, et nul plus que moi ne sait que pour les femmes de Paris, cette règle a été dévouement.

II

LES PETITS CAMARADES

Elle n'est pas luxueuse l'école mutuelle du pauvre village de la banlieue de Paris. Mais l'instituteur est un digne homme, doux aux enfants. La cour est suffisamment large pour qu'ils s'ébattent à l'aise et respirent un air qui n'ait pas trop servi.

Aussi, comme ils s'en donnaient à cœur joie l'autre jour, quand le hasard me conduisit par là à l'heure de la récréation!

Les barres, le cheval fondu, le saute-mouton, tout grouillait à la fois, tout piaillait, tout riait.

Le maître regardait avec une sereine satisfaction la joie épanouie de ses bambins.

— Voyez, me dit-il, comme ils sont heureux.

— En effet, ils font plaisir à contempler. Il y en a, ma foi, de vraiment gentils dans le nombre.

— N'est-ce pas?

— Ces deux là-bas surtout qui jouent aux billes.

Le maître eut un sourire singulier et triste.

— Comme ils ont l'air de s'aimer! Seraient-ce les deux frères?

— Monsieur, me dit le maître, je ne sais si je dois vous répondre.

— Comment cela?

— Sans le savoir, vous venez de heurter un secret, et je crains.....

— Je n'insiste pas alors.

— Mais si..... Pourquoi vous le cacherais-je?... Vous me demandez si ce sont les deux frères? Et en effet, ces chers petits ont l'un pour l'autre une tendresse tout à fait exceptionnelle. Même âge, d'ailleurs, pauvres tous deux..... Le blond, c'est le fils d'un brave gendarme assassiné comme otage. Le brun, c'est le fils d'un fédéré fusillé au square Saint-Jacques.

Comme il achevait, les deux écoliers s'en allaient, les bras enlacés autour du cou, ignorants, insoucieux.

Déchaîneurs de la guerre civile, ce fléau maudit! quelle leçon dans ce spectacle! Comme l'âge de sentiment vaut mieux que l'âge de raison!

Enfants! enfants! que de choses les hommes auraient à apprendre à votre école.

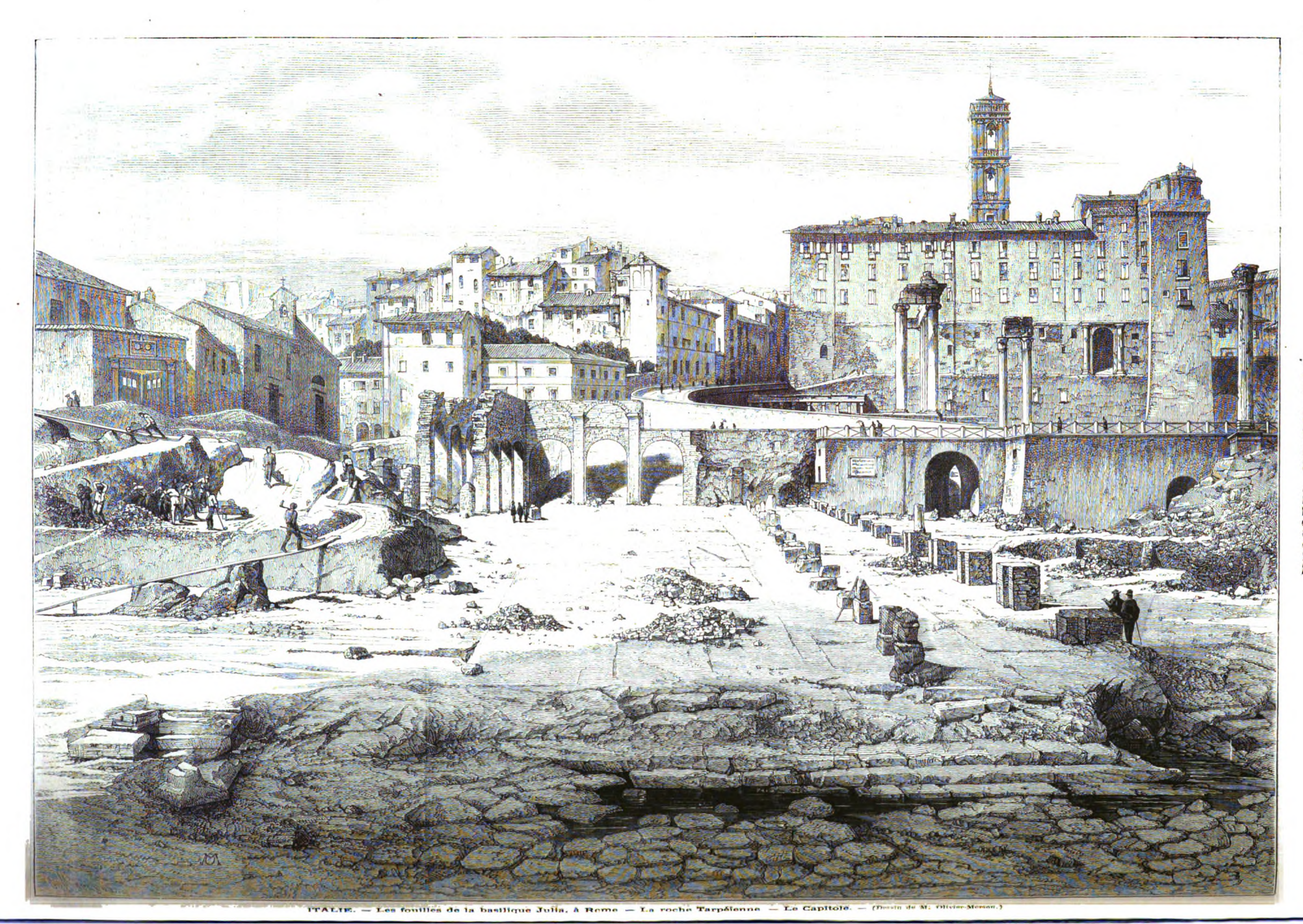
PIERRE VÉRON.

PROBLÈMES CONTEMPORAINS

LE TOCAR?

Un homme grave que je rencontre dans la rue m'arrête pour me demander si j'ai lu l'*Arithmétique du grand-papa*. — Non, dis-je en le regardant avec étonnement. — C'est un livre à connaître, ajoute-t-il d'un ton sentencieux.

Et comme dans les cinq premières minutes je crois tout ce qu'on me dit, je lui demande de quelle utilité peut m'être cette *Arithmétique du grand-papa*. Alors l'homme grave me répond qu'il est bon de vulgariser une méthode nouvelle qui enlève les côtés



ITALIE. — Les fouilles de la basilique Julia, à Rome — La roche Tarpéienne — Le Capitole. — (Dessin de M. Olivier-Merson.)



Sirdey. Andignous. Jules Frantz. Habitnés du café et garçons. J. Kinceler. X. X. E. Razoua.
X. Gaillard (fils). Welty.
Massé. Jules Moutils. Gaillard (père). Perrare. J. Guesde. L. Marchand. Lefrançais. Bozier. Lacour. Bruyat. Mielnickl. Colonna. J. Miot. Maien. Fesneau. Fouet. Noro.

SUISSE. – Le café du Levant, à Genève, l'un des lieux de réunion des réfugiés de la Commune de Paris et de la Commune de Lyon. —(D'après le croquis de notre correspondant spécial.)

ardus d'une science et particulièrement désagréable aux enfants.

Je me laisse endoctriner et j'achète l'*Arithmétique du grand-papa*, qui, à en croire l'éditeur, est arrivée à sa neuvième édition.

Au début, je vois bien que l'auteur a voulu éveiller la curiosité des enfants. Son thème est, en effet, enfantin. Il s'agit de deux petits bonshommes qui se trouvent en possession d'un nombre considérable de pommes; comme ils ne savent pas compter, et que du partage et de la vente de ces tas de pommes dépend leur fortune, une fée se présente qui leur apprend l'addition, la soustraction, la multiplication, etc.

J'aime beaucoup les fées, et pourtant l'introduction de leur baguette magique au milieu des quatre règles me produit un effet presque aussi désagréable que les avoués qui parlent en vers à la Comédie-Française.

Au milieu de sa numération, l'auteur introduit de petites pièces de cuivre, grosses à peine comme nos centimes, qu'il appelle des *tocars*. Ces *tocars*, percés d'un trou au milieu, les petits marchands de pommes les enfilent dans un gros fil.

— Qu'est-ce que *tocars*? Pourquoi *tocars*? me demandai-je. L'emploi des *tocars* a-t-il été décrété par une loi nouvelle?

L'auteur n'en dit rien; mais il est certain qu'à partir de l'introduction des *tocars*, le livre devient particulièrement surprenant. Les pommes, les sacs et les boites dans lesquels on les enferme, les chiffres et les *tocars* se livrent à des combinaisons singulières dont je voulais avoir la clef.

— Tu as vendu, dit un personnage, 91 pommes à 8 *tocars* la pièce. Si on les avait payées 1 *tocar* la pièce, cela ferait juste 91 *tocars*. A 2 *tocars* la pièce, cela ferait donc 2 fois 91 *tocars*; à 3 *tocars*, 3 fois 91 *tocars*, et ainsi de suite. On les a payées 8 *tocars* : il me revient donc 8 fois 91 *tocars*.

A la suite d'un compte de pommes entre les petits marchands :

— C'est donc, dit l'un, 22,200 *tocars* dont tu seras propriétaire quand tu auras vendu tes 2,764 pommes.

— Comme tu as de l'esprit! s'écria l'autre, dont l'admiration pour le lucre ne connaissait pas de bornes. Comment peux-tu trouver si vite une chose aussi difficile?

De nombreux dessins joints au texte cherchent à rendre plus compréhensible l'emploi de ces *tocars*, dont l'invention m'a rendu rêveur. Il est possible que le *tocar* simplifie la numération; mais je me demande quel emploi l'élève fera plus tard de ses *tocars*. Pourra-t-il acheter pour 20 *tocars* de galette? Existe-t-il des épiciers convertis au système des *tocars*? voilà ce que l'éditeur a négligé de dire, et comme aussi de donner la liste des marchands qu'on peut payer en monnaie de *tocars*.

CHAMPFLEURY.

NOUVELLES FOUILLES DE LA BASILIQUE GIULIA

(Voir page 256)

Les fouilles récemment entreprises pour le compte du gouvernement italien et sous la direction de l'éminent archéologue Pietro Rosa, viennent de mettre à jour l'ensemble des constructions qui composaient la basilique Giulia. On peut déterminer d'une manière certaine son emplacement et sa disposition.

Cette basilique fut commencée par Jules César, à l'imitation de ces portiques temporaires que l'on construisait pour couvrir les places publiques et se mettre à l'abri des pluies, et surtout du soleil. Elle fut réédifiée par Auguste entre le temple de Castor et Pollux, et dédiée à ses enfants, Caïus et Lucius.

La vue qui représente l'ensemble des fouilles est prise des ruines du temple de Castor et Pollux, situé un peu plus loin dans le Forum et au bas du Palatin ou palais des Césars.

Des fouilles avaient déjà été entreprises à plusieurs époques, mais elles avaient été partielles et recomblées presque aussitôt. — Grâce à l'intelligence et à l'activité de M. Rosa, la question du Forum romain sera bientôt résolue; les travaux se poursuivent activement. — C. B.

COURRIER DU PALAIS

Relisez, s'il le faut, le titre de cet article, et n'allez pas, au moins, prendre pour la chronique des théâtres, ce « Courrier du Palais. » Nous sommes, pour le moment, en plein répertoire classique et voici, sous deux aspects essentiellement modernes, la reproduction de la farce que Molière a intitulée : *le Mariage forcé*. De même que l'on disait jadis : Rien de nouveau sous le soleil! nous pouvons dire aujourd'hui : Rien d'ancien dans ce monde! Sganarelle reprend chair et os, et les coups de poing, les coups de pied très-réalistes du paysan ivrogne et brutal remplacent fort bien les épées et le bâton d'Alcidas, ce doucereux capitan coiffé de la perruque à la Louis XIV.

Mlle Anastasie Bréton, une coquette de village, un peu plus galante, de fait sinon d'intention, que la belle Dorimène, est une fille de 29 ans; ses amoureux étaient fort nombreux, et le jour où il lui arriva d'être trop visiblement compromise, elle avait de quoi choisir pour trouver celui dont elle voulait faire un Sganarelle. Sa mère, sa sœur, son beau-frère, sa tante habitent avec elle une maison du village de La Roche, dans le département d'Ille-et-Vilaine; famille mal famée s'il en fût jamais en Bretagne. Anastasie montra beaucoup de tact dans son choix, qui tomba sur un ancien clerc de notaire, vivant des revenus de ses petites propriétés, un galant arrivé déjà à l'âge mûr, un séducteur boiteux, un Don Juan agreste qui, à l'occasion, se laissait fort bien rosser par sa vigoureuse victime. Voici comment débute la comédie : après un conseil de famille, dans lequel on décide que Gallon est nécessairement le père de l'enfant qui va bientôt naître, Anastasie va trouver son séducteur chez lui à six heures du matin. Il est encore au lit. — Tu vas m'épouser! lui dit-elle. — Mais non! répond le malheureux. Il n'a pas plutôt prononcé ce non qu'il est saisi, jeté par terre, traîné nu jusque dans la cour, battu et volé. — Anastasie emporte sa montre; un à-compte sur la dot!

Le lendemain, Bellier, le beau-frère, va à son tour trouver Gallon, commence par lui faire donner 30 francs, puis l'emmène au village, le fait entrer de force dans la maison où la mère, la sœur, la tante lui ordonnent de faire venir du cidre, du café, de l'eau-de-vie, de signer un billet à ordre de 500 francs et de faire publier ses bans. Il résiste un peu, sur le dernier point seulement, mais il est renversé, accablé de coups de pied et il cède; on fait venir M. le maire à qui il donne ses nom, prénoms, enfin toutes les indications nécessaires pour les publications légales.

Ce n'est pas l'incident le moins curieux que la présence du maire dans cette maison où se passent de pareilles scènes. Et ces violences ne sont pas seulement commises dans l'intérieur d'une maison; Bellier entraîne Gallon à un village voisin pour publier les bans à l'église; il le renverse, l'assomme, le martyrise sur les routes, dans les cabarets; personne n'intervient. Cependant les époux Despas font entrer Gallon chez eux et barricadent leur porte; pendant toute la nuit leur ferme est assiégée par Anastasie et sa charmante famille; l'assaut est donné vers le matin, l'ennemi entre dans la place et Gallon est encore odieusement maltraité par les femmes. Ma foi! sans la gendarmerie que le fermier a jugé à propos d'aller prévenir, il est à croire que le mariage aurait été conclu et célébré, ce qui, en vérité, aurait cessé d'être comique. Devant la cour d'assises, ces doux Bretons ont paru fort étonnés de s'entendre condamner, la mère à la réclusion pour dix ans, le beau-frère à six ans de travaux forcés, la Dorimène rustique et sa tante, chacune à trois ans de prison.

La 1re chambre du tribunal civil de la Seine a statué sur un autre cas de *mariage forcé*. Hélas! celui-là a été célébré, et la victime n'est pas un Don Juan ridicule, c'est une pauvre jeune fille qui avait quinze ans à peine quand elle a été contrainte par sa mère d'épouser un homme de trente ans, et pour lequel elle éprouvait une répugnance invincible et bien naturelle. Devant le magistrat municipal, elle hésitait à prononcer le *oui* fatal et, le soir, après le repas de noces, elle s'enfuyait pour aller se réfugier dans sa pension qu'elle venait de quitter. Mais force devait rester à la loi, et la réintégration de l'épouse au domicile conjugal était demandée et obtenue par sa mère et par son mari. Trois mois après, celui-ci, dans un accès de fureur jalouse augmentée par l'ivresse, tirait sur elle un coup de pistolet en pleine poitrine. Heureusement la blessure ne fut pas mortelle et l'assassin fut condamné à 15 ans de travaux forcés, il est encore au bagne. C'est en 1869 que ce drame s'est passé à Saint-Denis, et le procès criminel de Louis Sennery a fait quelque bruit à cette époque. Aujourd'hui, la jeune femme demandait la nullité de ce mariage qu'elle a contracté sous la pression violente de sa mère et sous le coup de menaces qui pouvaient lui faire croire que sa vie était en péril, si elle refusait. Le tribunal, en effet, a jugé que le consentement n'avait pas été libre et que le mariage était nul.

C'est encore à la cour d'assises de la Seine que nous allons retrouver la comédie de Lollin d'Harleville, *le Vieux Célibataire*. Mais la comédie est devenue drame, et les péripéties n'en sont pas moins lugubres que le dénoûment. Le célibataire était un bon rentier, M. Didier-Guyot, âgé de 70 ans, mais doué d'une constitution robuste et jouissant d'une santé excellente. La madame Evrard de ce ménage de vieux garçon était une fille de 36 ans, nommée Rose Glais.

A quoi bon reproduire cette lugubre scène qui se joue tous les jours, en province, au village, à Paris : la servante-maîtresse, connaissant toutes les affaires, réglant les dépenses, tenant les clefs, disposant de l'argent, éloignant les visiteurs, les parents surtout, tourmentant son maître pour obtenir un testament et lui composant un entourage à sa dévotion. Voilà ce qu'a fait Rose Glais. Le vieillard est malade, personne ne pénètre plus auprès de lui; c'est tout au plus si le médecin conserve ce droit. Mais ses prescriptions ne sont pas exécutées ou du moins le sont avec une négligence calculée. Le docteur, inquiet, demande une consultation; Rose lui répond : « Vous voyez bien que c'est inutile; il est perdu, tout à fait perdu! » Mais le médecin insiste et la consultation a lieu.

Ici se produit une scène terrible : la servante-maîtresse écoute à la porte; elle entend ou croit entendre prononcer le mot « poison. » Elle rentre dans sa cuisine, elle est pâle, tremblante; elle raconte cela à des voisins, ses amis à elle, et ceux-ci sont fort étonnés. La malheureuse a mal entendu; les médecins l'ont déclaré depuis, si le mot a été prononcé, c'est accidentellement; personne ne soupçonnait alors qu'un crime eût été commis; Rose Glais avait entendu ce que lui murmurait sa conscience. Enfin la servante renvoie tous ceux qui se présentent; le commissaire de police vient à son tour et se voit forcé de montrer ses insignes pour pouvoir entrer. Le vieillard était mort depuis une heure, et de toute sa fortune, qui pouvait s'élever, au dire des témoins, à 80,000 fr., on ne retrouvait plus qu'une somme de 127 francs, et quelques bijoux.

L'autopsie et l'analyse chimique ont fourni des preuves certaines de l'empoisonnement par un sel de cuivre, et Rose Glais a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Son malheureux maître avait promis de lui léguer 20,000 francs; mais il remettait toujours au lendemain pour tester; c'est là ce qui a causé sa mort. Quant à la servante, accablée par les preuves les plus concluantes, par les témoignages les plus précis, elle a nié jusqu'au dernier moment, et l'on ne sait pas encore ce qu'est devenue la fortune du défunt.

Le tribunal de Beauvais a jugé un singulier procès; pour moi, c'est la première fois que j'entends parler d'une semblable contestation. Pendant l'occupation allemande, le *Journal de Méru* avait annoncé des victoires remportées par l'armée française. Hélas! nous ne savons que trop bien que la nouvelle était fausse, et le général prussien frappait la ville d'une amende de 50,000 francs qui, plus tard, fut réduite à 10,000 francs. La ville de Méru paya et le journaliste fut emmené prisonnier en Prusse; mais la ville de Méru lui demande aujourd'hui la restitution de ces 10,000 francs qui lui ont

été imposés par suite de l'imprudence qu'il a commise!

Mais le tribunal de Beauvais a repoussé la demande de la ville de Méru, et je me permets de trouver qu'il a bien fait.

Mais, voyez! Je ne vous ai pas dit un mot des conseils de guerre, l'espace me manque; ce sera pour la semaine prochaine, si vous voulez bien.

PETIT-JEAN.

UNE DÉCOUVERTE PHILOLOGIQUE

CANARD

On s'est souvent demandé d'où venait le mot *canard*, pris dans le sens de *mensonge* en s'appliquant au journalisme français.

Après avoir longtemps travaillé ce point, nous désespérions d'arriver à une solution vraisemblable, lorsque le tome Ier du *Dictionnaire de l'industrie* (Paris, Lacombe, 1776), nous livre évidemment l'origine cherchée dans l'anecdote suivante.

« On lit, dans la *Gazette d'agriculture*, un procédé singulier pour prendre les canards sauvages. On fait bouillir un gland de chêne, gros et long, dans une décoction de séné et de jalap; on l'attache par le milieu à une ficelle mince, mais forte; on jette le gland à l'eau. Celui qui tient le bout de la ficelle doit être caché. Le gland avalé purge le canard qui le rend aussitôt : un autre canard survient, avale ce même gland, le rend de même; un troisième, un quatrième, cinquième s'enfilent de la même manière.

« On rapporte à ce sujet l'histoire d'un huissier, dans le Perche, près l'étang du Gué-de-Chaussée, qui laissa enfiler vingt canards; ces canards, en s'envolant, enlevèrent l'huissier.

« La corde se rompit, et le chasseur eut la cuisse cassée.

« Ceux qui ont inventé cette *histoire* auraient pu la terminer par une heureuse apothéose, au lieu de la terminer par un dénoûment aussi tragique. »

La grossièreté de cette *histoire*, — comme dit notre dictionnaire, — l'a évidemment fait prendre comme type des contes de *gazette* faits à plaisir. — De là, le mot.

LES DÉBUTS D'AMPÈRE

Hors le savant et le distrait, on ne connaissait rien du grand mathématicien qui fut Ampère. La récente publication de son journal et de sa correspondance nous le montre sous un jour nouveau : jeune, amoureux, idyllique, d'une simplicité touchante, puis époux heureux, toujours épris d'une femme qui devait trop tôt mourir, supportant avec elle les nécessités d'une vie médiocre, travaillant sans se lasser à préparer un avenir dont il ne soupçonnait pas cependant la grandeur. On en jugera par ces deux lettres écrites de Bourg, où Ampère était allé donner des leçons, pour subvenir aux besoins de son jeune ménage resté à Lyon. C'était en l'an 1802.

D'André à Julie.

« De Bourg.

« Voilà bientôt trente-six heures que je t'ai quittée.

« Je ne fis point mes adieux à Élise tout haut, parce que je ne voulais pas que tu susses que je partais tout de bon; mais je lui disais tout bas : Adieu, ma chère et bonne sœur, sois heureuse en rendant heureuse ma Julie.

« M. de Bohan avait répandu le bruit dans la ville que je ne reviendrais pas, étant sûr de ma nomination au Lycée.

« Je n'ai pris qu'un repas et une couchée au collége. Le vent avait cassé la fenêtre de ma chambre en automne, la bise l'a achevée. Mes papiers, mes livres étaient couverts de trois doigts de neige; j'ai secoué tout cela et rangé de mon mieux.

« Chez M. Dupras on allume mon feu à six heures, je m'habille en me chauffant; je n'aurai que mon blanchissage à payer, des étrennes à la fille : tout le reste de mon traitement ira à Lyon.

« J'avais pour déjeuner ce matin une jatte de café au lait où le sucre n'était pas épargné. Je suis logé et nourri en prince; tout va le mieux du monde du côté de la vie physique, mais mon âme jeune bien : je cherche inutilement des yeux mon amie et son fils. »

D'André à Julie.

« Bourg, samedi.

« Depuis avant-hier, mon amie, je délibère si je t'écrirai le désagrément que j'eus à ma leçon de chimie. Comme je vois qu'il n'aura aucune suite, je me décide à te le raconter. M. Delalande avait annoncé qu'il viendrait jeudi à la leçon; je m'étais paré de mon mieux, craignant d'autant moins que l'expérience préparée ne me jouât un mauvais tour qu'il ne m'était encore rien arrivé depuis que j'avais commencé la chimie. Je regardais dans les tubes de l'appareil les progrès de l'expérience, quand un bouchon sauta; je reçus dans l'œil droit, où je n'ai pas le moindre mal aujourd'hui, un peu d'eau-forte toute chaude. M. Sylvain, médecin, qui se trouvait là, m'arrosa sur-le-champ l'œil d'ammoniaque, ce qui m'ôta immédiatement la plus vive douleur que j'aie éprouvée depuis longtemps; puis je me lavai l'œil avec de l'eau fraîche, et il redevint aussi bien portant que l'autre. Je pensai tout de suite à mes habits que je couvris d'ammoniaque aussi, en sorte qu'il n'y aura que très-peu de dégât; il n'y en aurait point du tout, si je n'avais pas été un peu troublé et si je n'avais pas pensé d'abord seulement à mon œil. Je n'ai absolument qu'une brûlure sur deux doigts de la main gauche, qui sera passée demain. Je t'assure que dans tout cela il n'y a aucune raison de t'inquiéter, que mes habits ne seront pas gâtés, et que je ne me sentirai plus du tout de cet accident quand j'irai te retrouver dans huit jours. Ma Julie, c'est dans huit jours que j'espère partir. Dimanche, à cinq heures, je t'embrasserai, je baiserai le petit. Sais-tu qu'il y a eu hier trois ans que tu as fait mon bonheur! Que ces trois ans se sont vite écoulés! Que tu as éprouvé de peines dont je suis cause, tandis que tu m'as comblé de joie! Et pour compléter mes sottises, je me suis fait sauter de l'eau-forte dans l'œil, malgré toutes tes exhortations de prudence! Pardonne-moi, ma Julie, c'est la dernière fois que je te ferai du chagrin. Oh! oui, je te le promets en commençant notre quatrième année de mariage. Notre fils aura deux ans jeudi. Je te remercie de me l'avoir donné!

« A. AMPÈRE. »

(L'accident dont André raconte les détails pouvait être bien grave pour lui; mais comme sa personnalité s'efface dans ce récit, malgré l'horrible douleur qu'il a ressentie à l'œil, et quelle sollicitude s'étend vite sur son habit, à l'idée que sa ménagère va s'inquiéter encore de tant de désastres chimiques!)

L'ATELIER DES CHIGNONS

Un troisième volume vient d'être ajouté au grand et sérieux travail de M. Maxime Du Camp sur *Paris dans la seconde moitié du XIXe siècle*. Celui-ci sera d'autant plus lu qu'il est consacré au Paris du crime. Les malfaiteurs, la police, la cour d'assises, les prisons, la guillotine, la prostitution s'en partagent les six grands chapitres. L'auteur a voulu voir par lui-même les plus petits détails de chaque chose. On en jugera par celui-ci.

« Je voudrais bien que les femmes, j'entends celles qui donnent le ton et fixent la mode, pussent visiter Sainte-Pélagie; elles y verraient comment on fabrique ces faux chignons qu'elles se suspendent impudemment à la nuque ou qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. Un atelier est occupé à ce genre de besogne, qui n'exige qu'un facile apprentissage. Tous les cheveux achetés sur des têtes douteuses, ramassés un peu partout, arrachés du démêloir, roulés sur une carte, jetés à la borne et piqués par le crochet du chiffonnier, sont assemblés d'après les nuances, divisés selon les longueurs, et, après un nettoyage qui ne les rend guère plus ragoûtants, envoyés à Sainte-Pélagie; où des détenus passent la journée à les fixer sur un fil de soie. De là, lorsqu'ils auront été massés d'après les règles de l'art, ils s'en iront rue Notre-Dame-de-Lorette ou au faubourg Saint-Germain, selon qu'ils seront achetés par une fille ou par une marquise. »

L'ENTERREMENT DE PIERRE LEROUX

Les *Toilettes d'une femme pendant la Commune* (1), par Mme Blanchecotte, nous ont vivement impressionné. Pour bien se faire une idée du régime sans nom qui pesa pendant près de trois mois sur Paris, on n'a pas encore un livre réellement complet. Chaque jour apporte encore sa page. La raison en est simple. Les livres sincères, écrits *de visu*, ne nous montrent par cela même qu'un côté du tableau. Plus tard, leur réunion définitive permettra seule de présenter un ensemble vrai. Mme Blanchecotte, déjà connue dans le monde littéraire comme elle l'était jadis dans la maison de Sainte-Beuve, a eu le courage de rester dans le quartier du Panthéon jusqu'à la fin; non-seulement elle a contemplé le spectacle de la rue, mais ses sollicitations généreuses pour deux ecclésiastiques l'ont conduite un peu partout, aux mairies, à l'Hôtel-de-Ville, à l'ex-préfecture, au cabinet même de Delescluze. Son livre sera donc à consulter, et il se lira certainement jusqu'au bout comme un document du plus grand intérêt.

Mme Blanchecotte sait très-bien observer. On en jugera par son récit des obsèques de Pierre Leroux, qui vaut tout un poëme.

« *Vendredi, 14 avril.* — ENTERREMENT DE PIERRE LEROUX. — Ce pacifique songeur, dont l'esprit philosophique a remué tant d'idées, a été enterré ce matin, au cimetière Montparnasse. Il s'est éteint tout à côté, dans une retraite de pauvre — paisible autrefois! — mais, hélas! troublée aujourd'hui par le bruit incessant des obus. Vous voyez d'ici ce no 168 du boulevard, non loin de la fourche que fait la rue d'Enfer et tout près de l'Observatoire. Un drapeau d'ambulance flotte à l'une des fenêtres de la petite maison; un marchand de vins tient l'étroit rez-de-chaussée. Que de fois, jadis, j'ai traversé ces parages quand notre vieil ami Béranger (le déménageur éternel!) habitait son petit ermitage de la barrière d'Enfer!

« La cérémonie était annoncée pour dix heures; mais on est en retard ou l'on n'a pas bien lu. Et puis, il y a tant de disparus ou d'absents! Peu de monde sur la chaussée; chacun regarde curieusement les figures; nous évoquons nos souvenirs de 48 et nous voulons retrouver le passé. Il doit y avoir ici d'anciens représentants de l'ancienne République.

« Moi, j'avise une belle tête d'homme du peuple, haute en couleur, énergique et honnête. Il porte un grand chapeau rond, une large blouse bleue très-nette, serrée soigneusement à la ceinture. Cet homme-là doit être quelque chose et quelqu'un parmi les ouvriers : je ne m'étonnerais pas qu'il eût joué un rôle politique quelconque et qu'il fût un proscrit d'autrefois. Il mange à pleines dents un gros morceau de pain dur, et je l'entends murmurer : « Les riches ont plus souffert que « nous des privations du siége, ils deviennent plus « facilement malades; nous, nous n'avons rien, nous « nous en contentons et nous nous portons bien. »

« Cependant l'assistance s'est grossie; le corbillard est à la porte; les délégués de la Commune avec leurs insignes se mêlent sans façon aux casquettes, ce qui remplit d'admiration les humbles mortels du trottoir: la famille est arrivée; le convoi, comme tous les convois du monde, va se mettre en marche, les hommes en avant, les femmes à la suite.

« Mais, halte-là! le citoyen Verdure, avec sa belle écharpe, s'il vous plaît, et la décoration communale à la boutonnière, fait un signe et tient ce petit discours improvisé :

« Citoyens, ce corbillard est le convoi de la philoso- « phie, le cortége de la démocratie : les dames doivent « être en avant. Citoyens, laissez passer les citoyennes; « citoyennes, veuillez passer..... »

« Nous passâmes. Je me trouvai ainsi en tête du cortége, à côté d'une vieille amie de la famille qui me raconta surabondamment qu'elle avait failli épouser Pierre Leroux et que lui ayant toute la vie conservé son amitié, elle avait reçu son dernier soupir.

« Pauvres doux songeurs qui, en toute simplicité et en toute innocence, étiez si inoffensifs envers le prochain, qui, de votre vie, n'avez fait de mal à personne,

(1) In-12 de 377 pages, 3 fr. 50 c., libr. Didier. Envoi *franco* contre timbres-poste à l'adresse de M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.

par quelle punition du ciel êtes-vous sur votre tombe assassinés de tant de discours?

« D'abord, mais celui-là fut beau et bon, juste, net et bien dit, ce fut le discours de famille, de M. D..., neveu — m'apprit-on — du philosophe illustre, qui retraça avec émotion sa carrière. Mais un, deux, trois, quatre autres panégyriques se préparaient, avec trépidation, si j'ose dire.

« La foule est en rond, comme elle a pu, sur les tertres, autour des tombes, au bord des trous. Le citoyen Ostyn, — un des convaincus, je vous prie, — se fraye passage; il se hausse le plus qu'il peut. Les citoyennes sont haletantes derrière lui, criant déjà avant qu'il ait parlé : Vive la Commune! vive la République universelle! vive la famille sociale!

« Cette ardeur enflamme l'orateur.

« Moi-z-aussi, citoyennes, (moi-z-aussi, citoyens, oui, moi-z-aussi, j'ai voulu, au « nom de la Commune « de Paris, apporter « mon hommage au philosophe, notre maître, qui repose à présent sous nos pieds. « L'humanité te salue, « Pierre Leroux, toi « qui fus dans tes livres l'initiateur et le « précurseur du mouvement socialiste, auquel je vous dis, moi-z-aussi, que viendront « se rallier les mondes. « Citoyennes qui m'écoutez (Bravo! bravo! « Vive Pierre Leroux! « Vive la République « démocratique et sociale!) et vous aussi, « chers citoyens, qui « n'avez pas manqué ce « rendez-vous des intelligences, vous honorez ainsi un des « chefs de la révolution socialiste, un « proscrit de juin, qui « ne sépara pas sa cause de celle des vaincus. Et vous parlez « d'enterrement civil! « Vous voyez ce que « c'est, citoyennes, citoyens! (Oui! oui! « Très-bien! très-bien! « Bravo!) moi-z-aussi « je tiens à un enterrement civil, comm'ça, « entre soi, eh bien! ce « n'est pas plus difficile « que cela! »

« (Acclamations. Applaudissements prolongés.)

« Le citoyen Martelet s'avance. Il est jeune et blond :

« Citoyennes, citoyens, ce n'est pas que, malgré « mon jeune âge, oui, messieurs et mesdames, à cause « de mon jeune âge que la Commune de Paris m'a fait « l'insigne honneur de me déléguer à la représenter « en son sixième arrondissement, sur cette tombe. « J'en sens tout l'honneur; je sens, malgré mon jeune « âge, le prix de cette faveur immense. Ce n'est pas « que j'aie encore pu lire les livres dont auxquels que « je voudrais vous parler, notamment le célèbre « Circulus (?????); mais, excusez, citoyennes et ci-« toyens, un jeune fonctionnaire au début de la vie; « en faveur de mon jeune âge, écoutez-moi, s'il vous « plaît, avec bienveillance. Car je m'associe à toutes « les pensées du philosophe Pierre Leroux; je lirai ses « doctrines, et quand, plus tard, que j'en pourrai par-« ler, vous aurez ma méthode complète. Et vous saurez « tout de suite que mon jeune âge — tel que vous le « voyez — ne m'empêche pas d'appartenir à la révolu-« tion. Car, moi aussi, comme les hommes éminents « de cette époque, j'ai eu un cousin transporté en « juin 1848. »

— « Faites finir votre ami! pour l'amour de la philosophie, citoyen, arrêtez le citoyen Martelet, disaient irrévérencieusement — je suis bien obligée de l'avouer — d'impatientes citoyennes, lesquelles tiraient par toutes les basques de son habit communal le citoyen Verdure, qui était le plus près de l'orateur.

« O détresse d'un membre du gouvernement, jadis maître d'école! Le citoyen Verdure avait, lui aussi, un discours en poche; on en voyait les menaçants feuillets dépasser. C'était peut-être le plus sensé et le mieux écrit de la série; mais, en homme bien élevé, devant ces démonstrations féminines peu encourageantes, le citoyen Verdure (qui pourrait dignement célébrer cet héroïsme!) fit à son amour-propre littéraire le plus éclatant sacrifice : il renfonça son discours, tira par la manche le citoyen Martelet que l'ardeur de son jeune âge allait rendre inépuisable, et..... ne dit rien!



M. JOHN GIBBONS, lord maire actuel de Londres.

« Mais le citoyen Babick ne s'arrête pas à des considérations si minces. Il est frisé, il est fougueux; un mouchoir de fine batiste dépasse d'une poche; un ardent revolver étincelle à sa ceinture; son écharpe flotte avec des franges magnifiques; il saisit son képi doré avec une telle véhémence que nous nous imaginons, nous les candides, que, pris d'un beau mouvement oratoire, il va le précipiter dans la fosse.

« Adieu, Pierre, s'é-« crie-t-il; adieu, noble « ami des vaincus d'au-« trefois; t'as été pour « le peuple, toi! C'est « bien.

« Ainsi soit-il! »

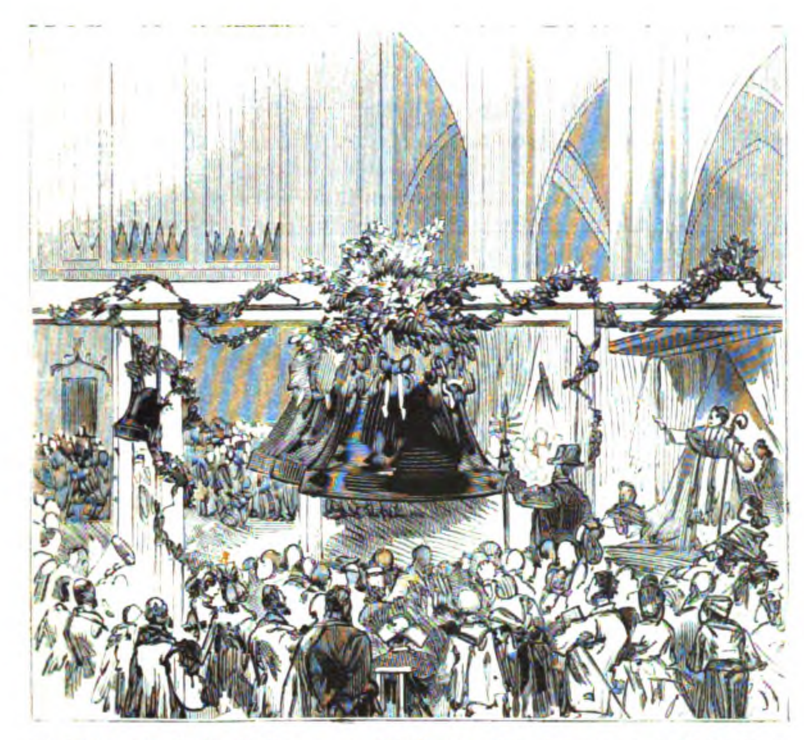
« Tout en feu, tout ému de sa fière éloquence, ce dernier orateur s'en allait dans sa gloire quand, à la sortie du cimetière, il reconnait avec enthousiasme le citoyen Geniller.

« Le citoyen Babick saute au cou du citoyen Geniller (celui-ci restait froid), et l'embrasse sur les deux joues en lui disant : « Comment! « citoyen! vous ne me « reconnaissez pas, moi, « Babick! votre élève! « Vous m'avez formé. « Vous m'avez fait! Je « vous dois d'être ce « que je suis! Aujour-« d'hui je vous fais hon-« neur, j'ai profité de « vos leçons; le peuple « vous a récompensé « en me nommant mem-« bre de la Commune. »

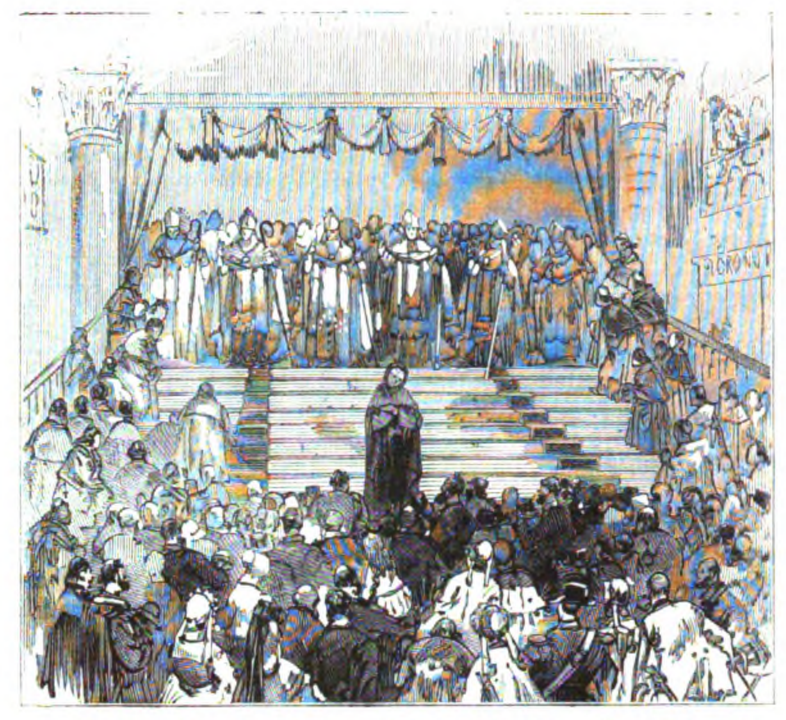
« Le citoyen Geniller est un professeur instruit, érudit, un brave et honnête homme de beaucoup de sens, et surtout de sang-froid : républicain, d'ailleurs, qui a vécu en exil après le 2 décembre, mais qui, à l'heure qu'il est, par cette température de Commune, pourrait passer pour un *réac*, aux yeux de nos gouvernants parisiens.

« Au fond, ceux qui le connaissent et qui étaient témoins de cette scène d'effusion, trouvaient que le citoyen Geniller ne devait pas être aussi flatté que le croyait le citoyen Babick, et quelqu'un a même ajouté : « Si Babick savait ce que Geniller pense aujourd'hui, « il le ferait arrêter. »

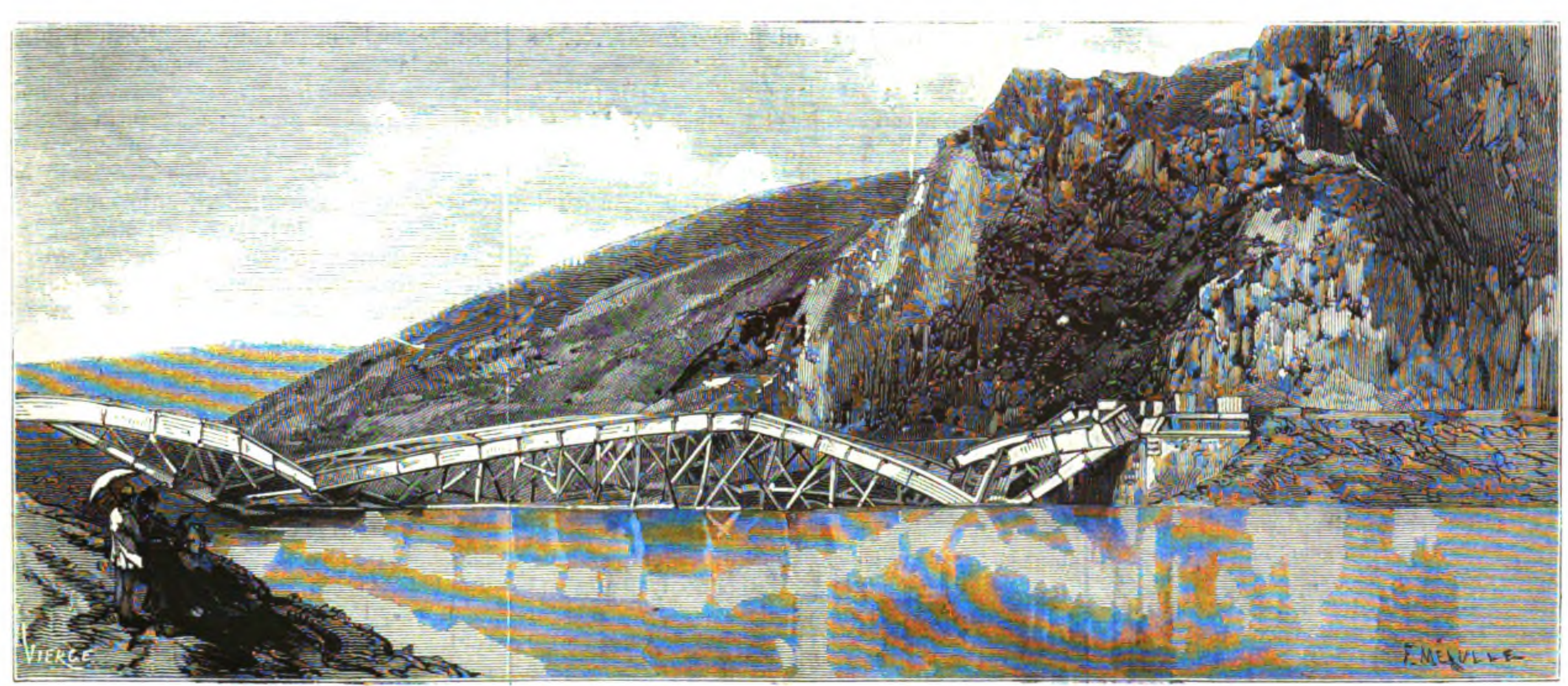
« J'ai passé, paraît-il, pour Mme Sand, dans cette foule d'illustres et d'obscurs, de connus et d'inconnus, d'astres levants et de soleils couchés. Sur cette belle imagination, tous les journaux ont parlé d'elle. Je m'explique ainsi tant de persistants regards qui venaient me chercher sous mon voile.... »



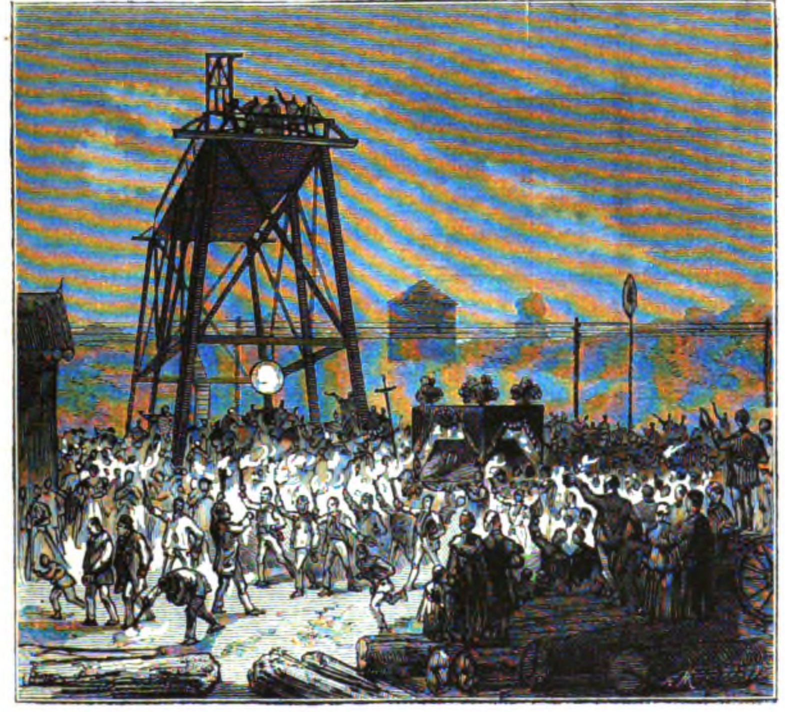
Un baptême de cloches à Libourne, par Mgr Donnet. (D'après le croquis de M. Maftiob.)



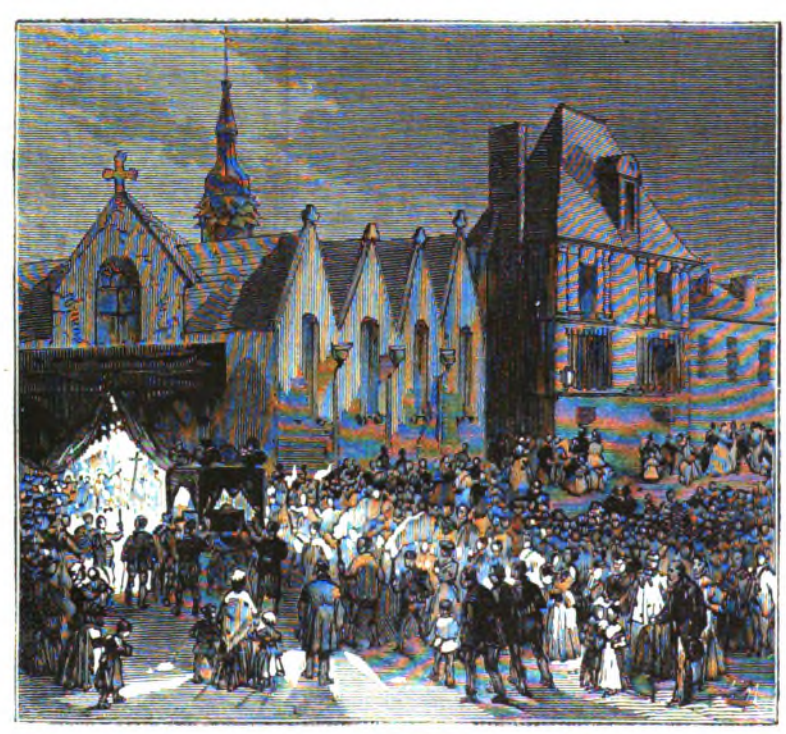
Béatification de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé, à Tours. (Croq. Neümann.)



Rupture du pont de Bain-Lohéac, près de Rennes. — (D'après la photographie de M. H. Chala.)



La gare de Villers-Cotterets. — Les habitants recevant les restes d'Alexandre Dumas.



L'église de Villers-Cotterets. Arrivée du corps. (Des. de M. Desroches-Valnay.)

FAITS DIVERS

BAPTÊME DES CLOCHES DE LIBOURNE

(Voir page 261)

Le 12 mars 1872, S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, a bien voulu participer au baptême ou à la bénédiction des cloches de l'église Saint-Jean, de Libourne. Revêtues de blanches chemises de dentelle et ornées de bouquets de verdure, les cinq nouvelles cloches de l'église de Libourne attendaient leur consécration solennelle.

Le clocher était pavoisé de drapeaux aux couleurs nationales... Mais, en ce jour où nos compatriotes subissent encore l'occupation étrangère, est-il une fête sans amertume?... Le cardinal l'avait dit le matin même au collége : « Tout doit en ce moment s'effacer devant la libération du territoire. Elle doit être le seul but, la seule pensée de tout cœur réellement français. »

Comme pour justifier ces éloquentes paroles, le soir du même jour, un concert d'amateurs produisait 600 francs pour la libération du territoire. — M.

BÉATIFICATION DE MARIE DE MAILLÉ

(Voir page 261)

Jeanne-Marie de Maillé est une héroïne du moyen âge. Elle naquit le 14 avril 1332, au château des Roches, près de Loches, d'une noble famille. Son père, Hardouin de Maillé, était seigneur de la terre de Maillé, appelée Luynes aujourd'hui.

A la mort de Robert de Sillé qu'on lui avait donné pour époux, Marie fut honteusement chassée du château de Sillé par la famille de son mari, qui lui reprocha les aumônes que son mari avait largement répandues à son instigation. Elle se retira près de sa mère, au château de Maillé. Elle y séjourna peu de temps et elle se rendit à Tours. Logée dans une petite maison, près de Saint-Martin, elle aimait à assister à toutes les heures de l'office canonial qu'on y célébrait. Tout le temps qu'elle n'employait pas à la prière, elle le consacrait aux soins des malades, revêtue de l'habit du Tiers-Ordre de saint François, et bravant les insultes des libertins, qui, par moquerie, l'appelaient l'*Ermite*. Elle mourut à 82 ans, près du couvent des Cordeliers.

La mémoire de cette sainte femme étant restée populaire, Mgr Guibert, archevêque de Tours, provoqua l'enquête officielle nécessaire à sa béatification, et, le 27 avril 1871, le pape Pie IX autorisait le culte rendu dans le diocèse de Tours à Jeanne-Marie de Maillé. Il permettait de célébrer chaque année sa fête, qui vient d'avoir lieu le 9 avril, après avoir été précédée par les cérémonies consacrées. Le 7 avril, une procession solennelle s'était rendue de l'archevêché à la cathédrale. Notre dessinateur l'a représentée au moment où elle fait une station dans la chapelle provisoire de Saint-Martin. Les six archevêques et évêques présents bénissent le peuple, du haut de l'estrade au bas de laquelle se trouve la statue de la Bienheureuse portée par des clercs en aube.

RUPTURE DU PONT DE BAIN-LOHÉAC

(Voir page 261)

Sur les bords de la Vilaine, dans un des sites les plus pittoresques, entre Rennes et Redon, s'élevait un pont en tôle de fer qui établissait une communication directe fort importante. Aujourd'hui ce pont, brisé en deux parties, gît dans la rivière, où il intercepte la navigation.

Le mercredi 10 avril, vers cinq heures et demie du soir, les employés de la gare de Bain-Lohéac entendirent un bruit formidable. Le pont s'était écroulé.

Au moment de la rupture, deux charrettes et trois chevaux étaient engagés sur le pont. Entraînés par la déclivité des deux parties du pont rompu par le milieu, les charrettes et les attelages tombèrent au profond de l'eau; un des conducteurs fut assez heureux pour gagner à la hâte le bord de la rive le plus rapproché de lui, mais il était assez grièvement blessé. L'autre tomba à l'eau, ainsi qu'un enfant, fils du garde-barrière du chemin de fer, lequel fut aussi blessé au genou. Ils furent ensuite sauvés, ainsi que les trois chevaux; il n'y a pas eu mort d'homme.

Le pont de Bain-Lohéac avait été livré à la circulation vers le mois de mai 1871 seulement.

THÉATRES

GYMNASE : *Madame de Somerive*, comédie en quatre actes, par Mme Regnault de Prébois et M. Théodore Barrière.

Nous n'avons aujourd'hui à vous offrir que du théâtre triste, du théâtre lacrymatoire ; nous sommes dans les eaux plombées de *Misanthropie et Repentir*; nous voguons à la remorque de la *Femme* et du *Supplice d'une femme*. Apprêtez vos mouchoirs, lecteurs sensibles ; vous n'êtes plus ici pour vous amuser; la pièce nouvelle en veut à vos entrailles; le Gymnase rompt pour un soir avec ses traditions de papotage et de raillerie amoureuse ; il renonce à ses *Froufrou*, à sa *Fanny Lear*, à sa *Princesse Georges* ; il laisse reposer ses belles demoiselles du monde équivoque et ses beaux messieurs du cercle des Sceptiques ; ses salons, d'ordinaire si coquets, et ses meubles si capitonnés sont exceptionnellement disposés aujourd'hui pour recevoir..... un cadavre!

Un cadavre! Je l'ai bien dit, j'ai écrit le mot. Je vois d'ici, ô lecteurs, votre étonnement et votre sursaut. Se peut-il que M. Montigny, l'homme de toutes les habiletés et de toutes les prudences, ait permis sur sa scène l'exhibition de ce cadavre, souillé d'herbes et pâli, et la bouche contournée, et les yeux convulsés, et les mains raidies? A quelle influence ce directeur, si absolu et si expérimenté, peut-il avoir cédé en cette occasion? Il eût, j'en suis certain, refusé ce cadavre à M. Alexandre Dumas fils, qui est son demi-dieu pourtant. Il l'a accordé à M. Théodore Barrière. D'où vient cela? C'est que M. Théodore Barrière est l'insistance même, l'énergie, l'âpreté, le vouloir convaincu, les nerfs, la colère, le casse-cou, l'homme à qui on ne résiste pas, l'oseur, le briseur d'obstacles, inquiet et téméraire, effrayé et véhément, lâchant tout et ahuri d'avoir tout lâché, plus strident que spirituel, rencontrant tout à coup une larme et abandonnant aussitôt tout son esprit pour cette larme, s'y arrêtant, s'y noyant; parfois empêtré dans son intrigue au point de s'y perdre; faisant appel à son habileté professionnelle et ne la retrouvant plus, errant, tâtonnant, puis se sauvant d'un abîme par un trait de génie ou par une brutalité, sans avoir conscience de l'un ou de l'autre; mais cramponné à ses caractères comme à une planche de salut, conservant à chacun d'eux sa physionomie, son point de départ; les rassemblant, les contenant dans leur logique pour les précipiter vers un dénouement dont la fatalité fait le plus souvent les frais.

Vous comprenez bien qu'on ne lutte pas avec un tempérament semblable, et qu'on cède, même en soupirant. Voilà pourquoi le cadavre a fait irruption au Gymnase. Figurez-vous le récit de Théramène supprimé et remplacé par le monstre lui-même. Nous sommes revenus au temps où *la Nonne sanglante* se promenait à travers plusieurs actes avec un poignard planté dans le cœur et une large tache rouge sur ses voiles blancs.

Mais ce qui surprend encore plus, c'est que, pour un essai de cette nature, M. Barrière se soit adjoint un collaborateur féminin. Cela confond l'imagination. Une femme, c'est-à-dire la délicatesse, la grâce, la timidité, la mesure! Qui des deux a voulu le cadavre? Est-ce elle ou lui? On frémit rien que d'y songer. Et dire que ce n'est là ni leur premier essai ni leur premier cadavre!

La collaboration de M. Théodore Barrière et de Mme Regnault de Prébois avait déjà produit, il y a quelques années, *le Roman d'une femme*, une pièce jouée sur ce même théâtre du Gymnase avec un succès négatif. Il y avait, là aussi, un cadavre, celui d'un mari idiot qui tombait de cheval et se fracassait le crâne, à la façon du *Monsieur Dupont*, de Paul de Kock. Mais, au moins, on ne voyait pas ce cadavre-là; il restait discrètement dans la coulisse. Et cependant, — expliquez les caprices du public! — ce fut ce dénoûment qui nuisit au succès du *Roman d'une femme*. *Madame de Somerive* vient d'obtenir un sort meilleur. C'est plutôt un drame qu'une comédie, quoi qu'en dise l'affiche, et un drame qui, de teintes sombres en teintes sombres, finit par aboutir à l'épouvante. Les résultats de l'adultère y sont présentés sous des couleurs faites pour effrayer les âmes craintives, — et même les âmes aguerries. Du reste, rien de plus simple à raconter. L'héroïne, Mme de Somerive, a eu des torts graves envers son mari : pendant qu'il était en voyage, elle lui a donné une seconde fille, Alix, — aussi mignonne que la première, Lucienne. M. de Somerive n'a pas accepté le cadeau; l'épouse coupable a fui le domicile conjugal avec son enfant illégitime ; M. de Somerive est resté seul avec Lucienne. Au lever du rideau, dix-huit ans ont passé sur cette aventure, ignorée de beaucoup de monde, oubliée des indifférents. C'est dans un château des environs de Juvisy, au milieu d'une société élégante et aristocratique, que le hasard se charge de réunir les deux époux et les deux sœurs.

On devine les conflits que cette situation amène. Alix et Lucienne, sans se connaître (leur mère a changé son nom de Mme de Somerive en celui de Mme Valory), s'éprennent du même homme, Henri de Kerdrel. Le bonheur de l'une doit fatalement faire le malheur de l'autre. Après une lutte intérieure, la pauvre Alix, la fille adultérine, se sacrifie : elle court se jeter dans l'étang voisin, d'où on la retire inanimée. Ramenée en plein théâtre, elle reste étendue sur un canapé, un quart d'heure environ, pendant qu'Henri de Kerdrel lit à haute voix la lettre très-attendrissante où elle fait ses adieux à la vie. « Je n'étais, écrit-elle, que la plante parasite poussée entre les pierres du foyer; Lucienne est la fleur embaumée qui parfume toute la maison. » Ensuite, elle implore pour sa mère le pardon de M. de Somerive : « Soyez clément comme le Dieu clément lui-même..... *Faites que je ne sois pas morte pour rien.* » La toile tombe sur ce mot touchant; le vœu de l'infortunée jeune fille recevra son accomplissement.

Le soir de la première représentation, beaucoup de spectateurs ne voulaient pas croire à la mort d'Alix; ils refusaient de s'en aller et attendaient toujours sa résurrection. Puissance de l'habitude! Force des conventions théâtrales! — Ce cadavre, qui pouvait perdre la pièce, en a, au contraire, consolidé le succès, déjà très-légitimé par trois actes d'un intérêt parfaitement gradué, et où les deux touches des deux auteurs sont faciles à reconnaître. On ira voir *Madame de Somerive*, qui a, en outre, le mérite d'être bien jouée. Sans crier à la grande comédienne comme la plupart de nos confrères (je trouve que l'on crie un peu trop vite à la grande comédienne depuis quelque temps), nous reconnaissons que Mlle Blanche Pierson a montré dans le rôle d'Alix une émotion véritable et des qualités de composition. Cet éloge lui paraîtra sans doute un peu tiède; je suis ménager de mon enthousiasme. — Mme Fromentin, ce reflet de Mme Pasca, dit juste, mais plus de conviction ne nuirait pas. — Elle est toujours charmante, Mlle Angelo, toujours gracieuse, et je prévois le jour où quelque rôle important viendra la mettre dans sa lumière et à son plan.

Aux acteurs maintenant. M. de Somerive, c'est M. Pujol.

M. Pujol tient ce qu'on appelait autrefois les *grands premiers rôles*, les rôles de caractère. Les personnages qu'il est appelé à représenter ne se distinguent point par une gaieté folle ; loin de là. On les reconnaît à leur redingote sévèrement boutonnée, à leur regard sombre, à leur moustache qu'ils tortillent sans cesse. C'est tantôt un amiral qui vient arracher une jeune fille à une marâtre, comme dans *Séraphine*; c'est tantôt un colonel qui expie par de longs remords un instant d'erreur, comme dans *l'Oncle Pompignan* ; d'autres fois, comme aujourd'hui, c'est l'époux outragé, triste et muet. Dans toutes ses créations, M. Pujol fait preuve de tact et de talent.

L'amoureux, Henri de Kerdrel, c'est M. Villeray, qui pourrait réaliser davantage l'idée — évidem-

ment absurde — qu'on se fait d'un amoureux. Triste et même disgracieux dans les deux premiers actes, il atteint à la passion dans les deux derniers. Il a très-bien lu la lettre de la noyée.

La partie comique, ou, pour mieux dire, enjouée de l'ouvrage, a été confiée à M. Landrol, qui s'en acquitte avec son entrain et son esprit habituels. Il joue un duc de Mirandal, — mauvaise tête et bon cœur, — assez proche parent du duc d'Aleria, dans *le Marquis de Villemer*. Quelques-uns de ses mots, très-modernes et suffisamment salés, ont arraché plusieurs fois des sourires aux spectateurs douloureusement impressionnés.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

BOUFFES-PARISIENS : *La Timbale d'argent*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Jaime et Jules Noriac, musique de M. Vasseur (9 avril). — THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Il Matrimonio segreto*, opéra-bouffe en deux actes, de Cimarosa.

Revenons à *la Timbale d'argent* : car nous n'avons pu l'autre semaine épuiser cet attrayant sujet de chronique... Attrayant pour le rédacteur s'entend, et non peut-être autant pour les lecteurs dont beaucoup se plaisent aux récits des pièces tombées, et savourent du fond de leur fauteuil à élastiques les feuilletons où il se distribue de bonnes taloches aux auteurs sifflés.

Aussi nous aimons mieux ne prendre personne en traître, et prévenir, dès le début, que nous avons aujourd'hui à ne tremper notre plume que dans l'encre rose. La nouvelle pièce des Bouffes-Parisiens nous a, en effet, comblé de joie, et, quelqu'envie que nous en pourrions avoir, il nous serait difficile d'y trouver à redire. Un livret très-gai, une musique très-joyeuse aussi, et le tout joué à l'avenant. Que voulez-vous de plus?

Par le fait, M. Jules Noriac, directeur des Bouffes, a réalisé d'un coup ce beau rêve d'un de ses confrères qui a mal fini, et qui est même mort en disant : « Oui, je me suis trompé dans ma gestion théâtrale, j'aurais dû ne faire jouer que de bonnes pièces par de bons acteurs! »

Ce que j'aime, avant tout, dans *la Timbale d'argent*, c'est qu'il s'en dégage un parfum de bonne campagnie, que la pièce est écrite en français, et non en argot de mauvais lieu, ainsi que la mode en était durant ces dernières dix années. Quelques esprits chagrins qui, d'ailleurs, n'ont rien à démêler avec le théâtre, pourront bien cependant s'en faire un sujet de diatribe, poussant de gros hola! pour quelques gauloiseries qui s'y rencontrent sous la forme demi-voilée de l'allusion. Les chansons dites du bon vieux temps s'en permettaient bien d'autres, et pourtant on les chantait au dessert dans les plus respectables familles. Encore une fois, *la Timbale d'argent* n'appartient pas au genre de ces parades de mauvais goût et de mauvaises mœurs qui ont eu trop longtemps la vogue à Paris, on n'y dit pas un mot malsonnant, on n'y danse pas le cancan, cette danse macabre des peuples civilisés.

L'action, d'ailleurs, se passe entre maris et femmes, et au Tyrol, qui plus est, au Tyrol, pays de mœurs primitives, ce qui explique tout.

Il y a donc là-bas, dans les montagnes, deux cantons, j'allais dire deux conservatoires, où l'on cultive en concurrence la musique chorale. Tous les ans, ce sont de grandes batailles à coup de larynx pour une timballe d'argent, qui est le prix proposé. Or, depuis longtemps, la victoire reste toujours au canton gouverné par le juge Barnabé, ce qui jette beaucoup de discrédit sur le canton administré par le juge Raab. La raison en est simple : chez M. Barnabé, il existe une société dite de *l'Ut-Dièse*, dont les adhérents font vœu de célibat, afin de n'avoir à s'occuper que de leur voix et des soins à lui donner pour la conserver belle. Tandis que chez M. Raab, on se marie volontiers et on devient père de famille jusqu'à extinction de toute gamme dans le gosier!

Pourtant un des sociétaires de l'Ut-Dièse, le jeune Muller, vient à épouser Molda, la nièce du juge Raab. La noce est fort gaie; on dine et on chante, on danse... Et puis minuit sonne! Mais la sonnerie n'en est pas joyeuse pour le marié, elle retentit comme un glas dans son cœur ému, quand, sur le seuil de la chambre nuptiale, on vient lui lire les terribles statuts de l'Ut-Dièse. Cette loi maussade, qu'il a acceptée et signée, il lui faut donc la subir par scrupule d'honneur. Alors il part.

Le lendemain, Molda demande le divorce.

On procède donc à l'épreuve préalable qui, suivant la coutume du pays, consiste à enfermer le mari et la femme pendant vingt-quatre heures dans la même prison. Usage très-moral en soi et qui est fait pour faciliter bien des réconciliations.

Vous vous doutez bien de ce qui arrive : Molda est jolie. Alors foin de la société de l'Ut-Dièse! au diable ses statuts réfrigérants! Muller payera l'amende de trois mille florins et il recouvrera la liberté d'être heureux et d'avoir beaucoup d'enfants. Tous les bons contes finissent ainsi.

Je passe bien des détails, n'ayant point à ma disposition le sourire de Mme Judic pour les commenter. Ah! cette Mme Judic est bien capable de changer le ton et les allures des théâtres fantaisistes à Paris. Elle est la grâce, la gentillesse même; et tandis que celles qui l'ont précédée dans la faveur du public ne réussissaient que trop à imiter Gavroche dans ce qu'il a de bas et de dépravé, elle, elle s'amuse à parodier Chérubin.

Mme Peschard, qui fait Muller, s'est piquée au jeu, ayant à contrebalancer le succès de Mme Judic; et de fait elle a prouvé ses réels mérites de cantatrice. Mme Judic sait dire; Mme Peschard sait chanter.

Désiré encore a été très-applaudi pour tout ce qu'il a prêté de verve et de fantaisie au juge Raab. La scène des adieux à la mariée a été interprétée par lui en comédien.

La partition de M. Vasseur est très-louable aussi... — Mon Dieu! que de couronnes à distribuer! ce feuilleton ne vous fait-il pas l'effet d'un palmarès dont on aurait supprimé les accessits? — Je disais donc que la musique de M. Vasseur est de la musique de musicien. Et ne vous pressez pas, je vous prie, de crier au pléonasme! Il y a aussi de la musique faite par des enfileurs de notes qui ont oublié d'apprendre leur métier, et qui ne procèdent que par coups de hasard en se fiant aux bonnes fortunes de leur courte inspiration.

M. Vasseur, lui, est organiste à Versailles. Or il faut savoir beaucoup et avoir l'esprit très-prompt pour manier un orgue. Autre chose cependant est d'écrire une partition d'opéra-bouffe; aussi a-t-il fallu une sagacité singulière à M. Noriac pour deviner un compositeur dramatique chez M. Vasseur. Par le fait, le musicien de *la Timbale d'argent* possède un vif et très-juste sentiment du théâtre. Il aurait « des planches, » comme on dit, il en aurait depuis vingt ans, qu'il n'ajusterait pas avec plus de tact une mélodie à une situation.

Et puis il tourne le couplet; mérite plus rare qu'on ne le suppose et qu'Hérold, Auber, Halévy possédaient à un si haut degré. Le couplet, c'est l'aphorisme en musique, c'est la pensée courte mais condensée et frappant juste et droit comme un proverbe. Aussi comme est bien tournée la chanson de *la Timbale* dite par Mme Judic au premier acte, et son autre chanson du souper de noce. Quoi citer encore? A peu près tout! mais particulièrement le final si mouvementé du premier acte; la scène du repas : un chœur de femmes disant adieu à la mariée; enfin le grand duo du troisième acte, qui est très-coloré et disposé à souhait pour faire valoir la situation.

Pardon! j'ai peut-être fatigué le lecteur en n'employant que les adjectifs les plus complimenteurs du dictionnaire, et encore les ai-je mis au superlatif.

Tant de miel entre-t-il dans l'âme d'un critique?

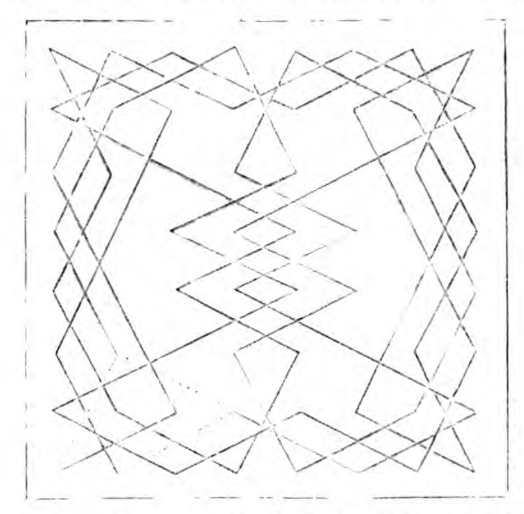
Mais quand tout le monde aura passé par les Bouffes-Parisiens, peut-être trouvera-t-on que je n'ai rien exagéré.

— Le Théâtre-Italien était en liesse l'autre soir. On y donnait le *Matrimonio segreto* pour la rentrée trop longtemps attendue de Mme Alboni. Mais qui a pu décider la grande cantatrice à reparaître dans le rôle de Fidalma qui ne contient qu'un air, et quelques répliques par ci par là? — L'ensemble de la représentation a, d'ailleurs, paru satisfaisant, quoique les rôles masculins aient été assez faiblement tenus. Les applaudissements ont été pour Mme Alboni, Mme Penco et Mlle Rubini.

ALBERT DE LASALLE.

PROBLÈME DU CAVALIER

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME GRAPHIQUE



La figure est composée de deux chaines symétriques rentrantes dont la petite ligne brisée ne fait pas partie. Cette ligne indique le raccord au moyen duquel, en supprimant les deux autres traits ponctuées, on obtiendra une chaine unique.

INTERROGATOIRE DU CHEF DE LÉGION HENRY

Un conseil de guerre vient de condamner à mort un des officiers principaux de la Commune, Henry.

Ce chef de légion fut pris à l'affaire de Châtillon, et ne dut qu'à la disparition des galons de sa capote d'échapper à la justice sommaire qui termina les jours de Duval.

On le reconnut bientôt, sur la route de Versailles. Les mesures qu'il avait prises pour faire dérailler les trains de la rive gauche et la publicité donnée à ces mesures avaient soulevé contre lui les colères de la foule. Bien qu'il se défendît d'être cet Henry-là, il eût été mis en pièces sans les gendarmes de son escorte, qui le protégèrent avec une énergie vraiment surhumaine. Sa jeunesse et sa bonne mine intéressèrent le général d'Aurelle, qui s'entretint quelque temps avec lui, et se chargea d'une lettre pour sa famille. « Si j'étais tombé entre vos mains, disait-il, vous m'auriez fait tuer cependant comme le général Lecomte.

— Jamais, monsieur! » répondait Henry avec une douceur qui eût trompé les gens non prévenus.

Interrogé ensuite par M. le commissaire Macé, il prétendit avoir été contraint par ses hommes de marcher sur Meudon. Aussi résolut-on de le confronter avec les mille fédérés pris en même temps que lui.

— N'avez-vous point crié : *Marchons sur Versailles! En avant!* demandait-on à chacun.

Et chacun de répondre : « Je ne m'en doutais seulement pas. On nous a dit d'abord qu'il y avait une revue à passer au Champ-de-Mars. Puis, une fois là, on a dit que nous allions monter la garde au fort d'Issy. Et enfin on nous a menés à Meudon par surprise.

— Mais cependant votre chef dit, lui aussi, que vous l'avez poussé en avant.

— Oh! pour cela, non, par exemple!

Le soir, après la fin des interrogatoires, M. Macé se retournait vers Henry en disant :

« Eh bien! qu'en dites-vous? »

Et le chef de légion levait les épaules en disant : « Les lâches! »

Notre croquis représente un de ces interrogatoires. Ils avaient lieu dans une salle basse de la caserne d'artillerie, sur la place du Château.

Les fédérés, amenés un par un, s'asseyaient sur un banc devant l'interrogateur, à côté de la table où une demi-douzaine de scribes écrivaient

les réponses en sextuple expédition. Derrière cette table, à moitié dissimulé par une cloison, un agent exercé dévisageait les figures et reconnaissait, à l'occasion, les anciens repris de justice.

Du côté opposé, près de la fenêtre, contre une fontaine à niche, sur le bord de laquelle reposait son verre d'eau, Henry écoutait nonchalamment en fumant beaucoup de cigarettes.

Pour donner une idée de l'intelligence de ces malheureux égarés, il nous suffira de citer encore une réponse. Comme on demandait à l'un d'eux :

« Avez-vous tiré beaucoup de coups de fusil ?

— Oui! mais je croyais que c'était sur les Prussiens.

— Allons donc !

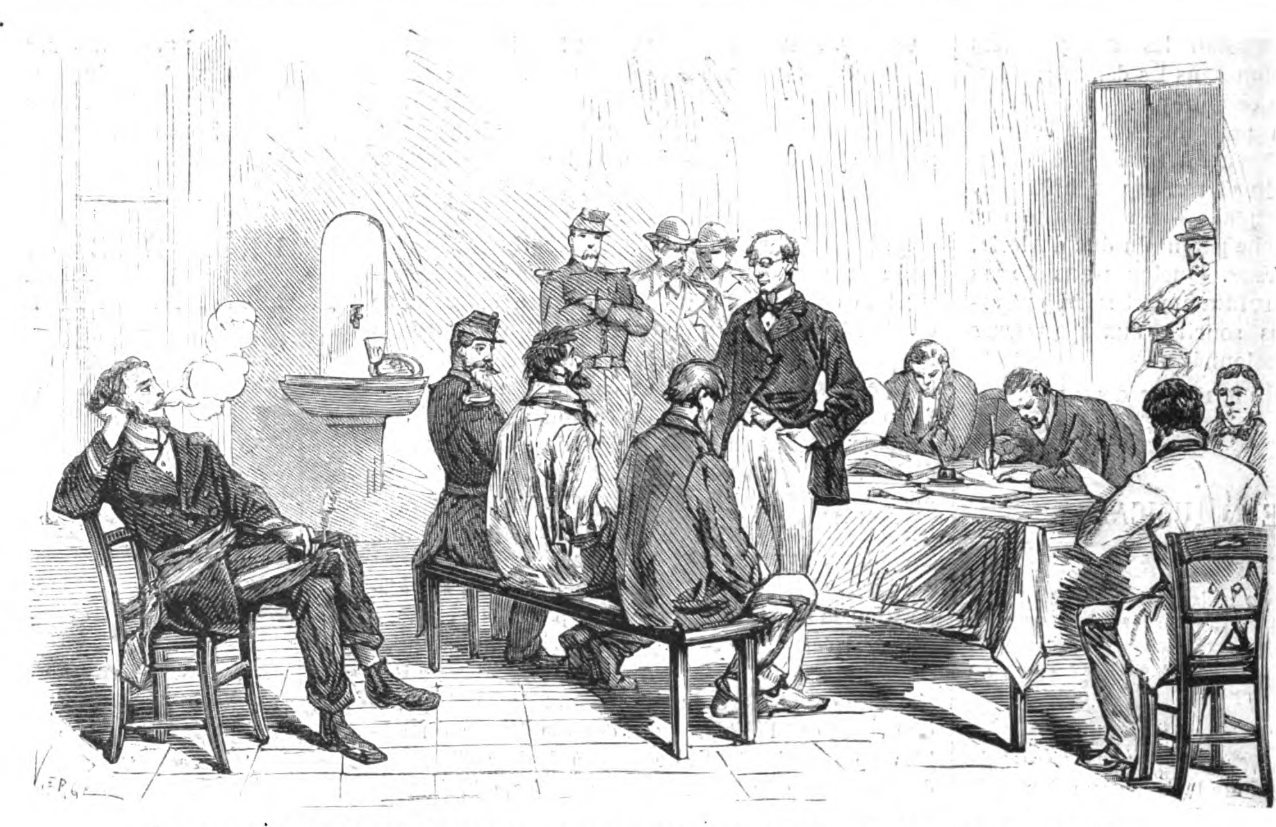
— Ma parole! c'est notre capitaine qui nous le disait.

— Quel était ce capitaine ?

— Il s'appelait Pierrot; mais il est mort. »

Autre détail plus important : — Sur cent de ces prisonniers de Châtillon, il n'y avait pas plus de *quatre Parisiens*. Les quatre-vingt-seize autres venaient de l'étranger ou de la province, et ils représentaient la révolution *de Paris*. — Quelle amère ironie !

Un témoin.

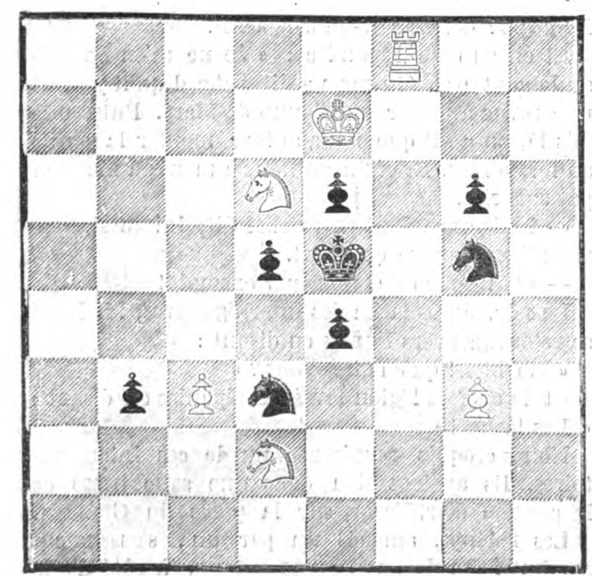


Procès du chef de légion Henry. — Le premier interrogatoire à Versailles (avril 1871.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 412

COMPOSÉ PAR M. JOSEPH PLACHUTTA



Les blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 410.

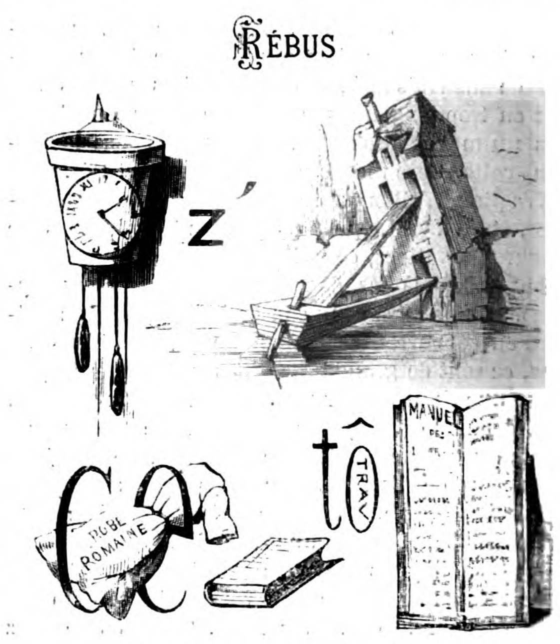
1. D 3 FD — 1 *ad libitum.*
2. T pr. PC ou T pr. PR ou D 6 F ou P 5 FR, suivant le coup joué par les noirs, échec et mat.

Solutions justes MM. : J. Planche; Quéval, à Fauville; E Leger, au Havre; le café Drapès, à Sens; le café Gritty, à Brive-la-Gaillarde; Stiennon de Meurs, à Liége; Aguerre, au Havre; Barré, Théâtre-Français; le comte de S., à Chamoux; Falquet-Permanence, café Dardel, à Chambéry; J. Baron, W. Labrosse, à Cognac; le café Chansaud, à Thiviers; le Buffet alsacien, rue Jacob; L. de Croze, à Marseille; E. Frau, à Lyon; L. de Tréville, à Perpignan; L. Gault, à Nancy; G. Lochard, à Angers; le cercle de Provence, à Aix; L. D., à bord de *l'Armide*, à Toulon; le cercle de Ferrières-sur-Sichon, Daviot, café de Saône-et-Loire, à Bercy; le café des Cariatides, à Montpellier; le café Parisien, à Bordeaux; le cercle philharmonique de Carpentras; Sabel; le café de la Rotonde, à Limoges; S. Tataleski, à Bordeaux; le café Tivolier, à Toulouse; P. Mauboussin, aux Batignolles; Cotillon, à Villefranche; G. Duché, mairie de Montmartre; G. Tessier, à Bordeaux; le café de la place Vauban; J. Languereau, à Hyères; Ch. V., Alp. D., à Dunkerque; A. Vancouyghem, à Lille; H. Carnier, à Chartres; le cercle musical d'Aix; le café de la Bourse, à Rennes; le cercle du Creuzot; le grand café de l'Union, à Saumur; Sabel; le café Français, à Pézenas; le capitaine Charousset, aux Vans; G. Saturnin, à Saint-Germain-Lembron.

Autres solutions justes du problème n° 409 : MM. Ramon Inglada, à Bordeaux; G. Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; le cercle philharmonique de Carpentras; Ch. Laffitte, à Tarbes; Cotillon, à Villefranche; Sabel.

P. JOURNOUD

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Quoiqu'en dise la chanson, Dagobert ne mit pas sa.... toilette à l'envers.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 318 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 786. — 4 Mai 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

ITALIE. — Vue de l'observatoire du Vésuve au moment où s'ouvre un nouveau cratère dans son voisinage. — (Dessin de M. Lix.)

COURRIER DE PARIS

Les volcans et les hommes se font concurrence. Éruption en Espagne, éruption en Italie.

Le fait est que, si j'étais volcan, je me serais senti profondément humilié en voyant combien j'étais éclipsé par les cratères humains. Il ne faut donc pas en vouloir à ce pauvre Vésuve. Il avait eu tant de morte-saison ! D'ailleurs, on aurait tort de s'imaginer que cette catastrophe ait été vue là-bas d'un mauvais œil.

Une dame devant qui on lisait les dépêches de Naples, laissait échapper l'autre jour devant moi cette exclamation convaincue :

— Quel malheur que le Vésuve ne soit pas à Asnières !

Ce serait, en effet, un but de promenade tout trouvé. On est rebattu des itinéraires habituels. Le tour du lac est horriblement banal. On avait eu un moment les ruines de Saint-Cloud pour se distraire, mais malgré le soin avec lequel on les entretient en état de décomposition, les réparations se font jour sur plusieurs points et l'émotion va *decrescendo*.

Une éruption, au contraire ! quelle aubaine ! quel régal ! Voyez-vous le Mont-Valérien se mettant à cracher de la flamme une de ces nuits ? Ce serait le lendemain un vrai Longchamps sur la route. Or, tandis que nous nous apitoyons ici, les choses là-bas se passent comme elles se passeraient à Paris, parbleu ! Une lettre que nous recevons de Naples nous fournit des détails d'un pittoresque plein de vérité.

Il paraît que les aubergistes napolitains étaient tombés dans un vrai marasme. Les touristes avaient fini par se lasser de venir contempler toujours le produit de vieux désastres. On surprenait de temps en temps les Anglais en train d'invectiver le Vésuve et de lui reprocher, en lui montrant le poing, de tourner ainsi à la ganache.

Tout un monde qui vit sur la curiosité des étrangers allait peut-être être ruiné, les platras de Pompéi ne pouvant toujours suffire à amorcer indéfiniment la pratique.

L'éruption est revenue, tout est sauvé. Les hôteliers, semblables à l'homme du prospectus qui s'écriait : « Enfin nous avons fait faillite ! » se frottent les mains d'un air qui signifie : Enfin nous tenons donc un épouvantable sinistre ! Il paraît même que dès les premiers symptômes de lave, ils ont tenu une sorte de congrès où il a été décidé que les prix de leurs cartes seraient haussés d'un tiers.

Du reste, le Napolitain, en général, semble partager la satisfaction des gargotiers.

Un jour, en Belgique, un barbier en me rasant me disait :

— Nous avons eu deux assassinats cette année, c'est déjà joli pour une petite localité comme la nôtre.

Le Napolitain est évidemment fier des méfaits de *son Vésuve*. « A la bonne heure, ce n'est pas un fainéant. Regardez-moi le joli travail ! » Et de toutes parts s'organisent des *parties d'éruption* en guise de parties de campagne. Notre correspondant ajoute que certains maris invitent même leurs femmes à regarder de tout près, que certains neveux stimulent la curiosité de leurs oncles. Je crois que c'est de la médisance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où l'on y pense le moins, dans un endroit en apparence inoffensif, la lave sort tout d'un coup, vous enveloppe et vous cuit en trente secondes. Mais on prend un certain plaisir à jouer avec ces périls-là. La preuve, c'est que la route qui mène au Vésuve est métamorphosée en vrai champ de foire. Les lazzaroni ont inventé une nouvelle profession : sur les points où tombe la cendre chaude, ils portent sur leur dos les curieux désireux de s'avancer plus loin.

Quant aux paysans dont les chaumières sont en partie détruites, on aurait tort de supposer qu'ils soient en proie à un désespoir profond. Ils comptent exhiber ces restes et s'en faire plusieurs mille livres de rentes. Voilà ce qui explique pourquoi ils s'obstinaient toujours à rebâtir sur le flanc de la montagne. Ce n'est pas de l'héroïsme, c'est de la spéculation.

Mon ami termine ses renseignements par le cri du cœur d'un Anglais pris sur nature.

Il contemplait ces scènes de terreur et avec une demi-larme dans les yeux :

— Oh ! je suis bien fâché !... Si mon pauvre ami Johnston vivait encore, lui qui rêvait toujours d'aventures, il aurait eu bien plus de plaisir à s'engloutir ici qu'à se casser le cou comme il l'a fait dans un glacier des Alpes...

Pauvre ami Johnston ! le fait est que c'est déplorable !

De tout cela, il résulte que la civilisation a vraiment fait des progrès.

Par dessus la correspondance de mon ami, je me suis mis à relire la belle lettre de Pline le Jeune sur la mort de son oncle. En ce temps-là, on était tout à l'horreur et à la pitié, il ne serait venu à l'idée de personne de tarifer la chose. On n'avait pas inventé les prix d'éruption, on n'avait pas changé en exhibition ces drames de la nature.

Décidément nous sommes plus forts.

∿∿ Faute d'émotions vésuviennes, nous en sommes réduits aux mésaventures conjugales, au Jockey et aux chevaux qui se détériorent plus ou moins, et autres menus de seconde catégorie. Nous avons aussi les soubresauts de l'Assemblée et les débordements de lave politique ; mais, pour le quart d'heure, c'est relativement calme de ce côté-là. Et, pour se distraire, on n'a que les mouches à la prussienne. Encore ce divertissement nous échappe-t-il, lesdites mouches n'ayant vécu que ce que vivent les roses, et ayant presque partout disparu.

Elles étaient d'ailleurs inoffensives. Fâcheuse affaire pour ceux qui comptaient exploiter cette mine d'articles à sensation. Les rédacteurs de bulletins scientifiques espéraient en avoir pour vingt ou trente mille lignes. Il faut y renoncer.

Comme refuge, ce qu'on a trouvé de plus nouveau et de plus ingénieux, c'est la charade, genre Charenton.

L'esprit français, qui a la prétention de faire envie à toute l'Europe, a comme cela des accès de folie inexplicables. Il y a une vingtaine d'années, ce fut la monomanie des fables chantées.

Un avocat spirituel (ce n'est pas un pléonasme) avait adapté Maître corbeau sur l'air du *tralala*. Ce fut un débordement d'extravagances qui dura trois mois. Tout La Fontaine y passa, tout Perrault aussi.

Puis vint le calembour par à peu près, le javanais et autres jeux trop innocents. La charade aliénée a encore trouvé moyen de descendre d'un cran au-dessous de zéro.

Sa recette est commode à suivre, même en voyageant, et infaillible pour l'abrutissement des générations contemporaines. En deux mots, voici pour les personnes sans occupation qui désirent ne pas utiliser leurs loisirs. Vous prenez les mots qui prêtent à un semblant de calembour ; vous les étirez, hachez, juxtaposez et vous servez le tout à peu près comme ceci :

— Le chef-lieu du département de la Sarthe est synonyme de mon premier....

Une pause. La galerie se creuse la tête. — Quel peut bien être ce premier ?

— C'est *constitution*.

— Comment cela ?

— Dame ! n'est-il pas un mot de la langue française qui dit *constitutionnellement* ? Le Mans est le chef-lieu de la Sarthe, or, si *constitution est le Mans*, *le Mans est constitution* ; donc mon premier est *constitution*....

Vous pensez bien que je me ferais tuer plutôt que de donner un second à cette attaque d'épilepsie.

Va-t-elle assez vite la régénération !

∿∿ Ce n'est d'ailleurs pas la seule chose que nous avons récemment inventée pour nous rendre heureux. Une mode toute nouvelle, et qui n'a encore été signalée nulle part, est en train d'envahir tous les quartiers de Paris.

Cela a commencé par le quartier Latin, puis de proche en proche les imitateurs sont venus. Maintenant vous ne pouvez faire mille mètres sans trouver un échantillon de cette spécialité naguère encore inconnue.

De quoi s'agit-il donc ?

Des concerts d'amateurs qui se sont installés dans trois ou quatre cents petits cafés de la capitale et qui sont en train de couler à fond les grands cafés-concerts. La chose est loin de manquer de pittoresque.

Comme mise en scène, moins que rien. Un piano et trois planches un peu surélevées. Dans le café, un public sans la moindre cérémonie, qui prend son bock comme si de rien n'était. Seulement toutes les dix minutes, un assistant ou une assistante quitte la table où il ou elle dégustait la bière, et monte sur la prétendue estrade. Une mise plus que simple est de rigueur : pour les dames c'est une robe d'indienne ou de laine noire ; pour les hommes, une vareuse, une blouse, n'importe quoi. On chante comme on est et comme on peut.

Après leur travail les ouvriers, après leur journée les ouvrières, après leur bureau les petits employés, après leur cours les étudiants s'en vont ainsi s'exercer à la roulade ou à la chansonnette comique.

Le patron du café, qui avait bien du mal à joindre les deux bouts, voit, grâce à ce supplément musical, la clientèle revenir. C'est tout bénéfice pour lui, il ne paye que la location du piano. Quelques virtuoses exceptionnels ont seuls droit à une ou deux consommations gratuites dans la soirée.

Je dois le dire, les explorations que j'ai faites m'ont permis de constater qu'on a l'air de s'amuser beaucoup plus franchement dans ces boites à musique que dans les Alcazars prétentieux et les Eldorados solennels.

Ah dame ! la contrainte est absolument bannie.

Si une chanteuse novice semble troublée en commençant, une voix lui crie du sein du public :

— N'aie donc pas peur, Adélaïde, nous ne te mangerons pas.

Quelquefois Adélaïde répond :

— Je sens que ça n'ira pas ce soir, j'ai trop dîné.

— Veux-tu un peu d'eau de mélisse ? riposte la voix.

D'autres fois le Duprez de l'endroit, manquant de mémoire au milieu de son air de bravoure, s'interrompt tout d'un coup :

— Je vous demande pardon, je ne le sais pas encore bien, ce sera pour la semaine prochaine.

Il descend escorté par des bravos enthousiastes.

Quelquefois aussi la muse est tant soit peu rudoyée par la prononciation de ces dames et de ces messieurs, et le baryton entonne, en levant les yeux au ciel, le *Lac de Lamartine* de cette façon :

Hier soir, t'en souviens-tu, nous voguion-t-en silence.

Mais bah ! dans l'intimité !

Jadis florissait une institution qu'on appelait les *goguettes*. On se réunissait pour chanter, chacun à son tour, des couplets sans accompagnement. Le café d'amateurs a perfectionné cela. Je l'ai dit, on s'y amuse de fort bon cœur, et, ma foi, on est tout surpris d'y rencontrer par intervalle des voix auxquelles on ne s'attendait certes pas. Règle générale : tous les refrains sont repris en chœur par le public, qui paraît admirablement au courant du répertoire. C'est patriarcal, c'est bon enfant, c'est sincère.

Je n'ai pas exagéré en assurant que ces rendez-vous de nouvelle espèce se comptent par centaines déjà. Il s'en ouvre tous les jours d'autres.

Il faut bien le dire, nous n'en avons pas l'étrenne, et les brasseries allemandes fonctionnent sur ce modèle depuis bien des années. Mais ce n'est certes pas pour les imiter que le Parisien a pris ce goût.

En somme, ça ne fait de mal à personne, et peut-être quelque jour arrivera-t-on à donner ainsi raison aux vers de Béranger :

Les cœurs sont bien près de s'entendre,
Quand les voix ont fraternisé.

∿∿ S'il est une question d'une actualité toujours nouvelle et toujours cruelle, c'est bien la question de l'infidélité conjugale. Mais voici que par suite d'un meurtre récent elle s'est trouvée portée avec plus d'acuité que jamais devant le tribunal de l'opinion. Et chacun d'édifier des théories, d'aligner des paradoxes.

Pourtant un pas sérieux me paraît avoir été fait en ce sens d'un accord presque commun : on a re-

prouvé ce féroce article du code qui donne au mari droit de vie et de mort sur sa femme.

On ne saurait trop insister sur la nécessité de reviser la législation en ces matières. Tous les jours nous entendons répéter que la famille est battue en brèche par les déclamations de certains fous. Pour ma part, je confesse que je redoute peu cette brèche-là. Tous les sophismes du monde ne sauraient avoir raison d'un sentiment si profondément enraciné dans le cœur de l'homme. Qu'ils déblatèrent, qu'ils extravaguent, qu'ils formulent des systèmes dans lesquels nous serons appelés à l'insigne honneur de devenir un simple numéro de la caserne sociale; et puis?...

Les deux petits bras d'un enfant se tendant vers vous, font crouler tout cet édifice laborieusement échafaudé.

Mais qu'on y prenne garde. La famille a un ennemi, un ennemi redoutable. Cet ennemi, c'est son organisation même de par les mœurs actuelles.

Les inégalités de la loi sur le chapitre conjugal, ses inconséquences, voilà ce qui engendre un péril toujours croissant.

Prenez, par exemple, cet article de juridiction criminelle qui dit, en montrant l'épouse infidèle à l'époux: « Tu peux tuer cet être avec tranquillité. »

Mais c'est incroyable! mais on ne s'explique pas qu'un monde civilisé n'ait pas rejeté depuis longtemps cette impunité barbare. Comment! sans autre forme de procès, sans autre garantie, vous mettez la vie de la femme à la merci de la colère du mari! Mais neuf fois sur dix la faute de celle-là est l'œuvre de celui-ci.

Tantôt il l'a prise par contrainte, concluant, sous le nom de mariage de raison, un de ces marchés où M. *Qu'a-t-il* épouse Mlle *Qu'a-t-elle*. D'autres fois, il a le premier déchiré le pacte et distribué en largesses incongrues la dot de la malheureuse.

Je me rappelle un procès qui fut jugé il y a une dizaine d'années. Le mari avait tué, de par le flagrant délit. Il fut absous. Trois mois après, il épousait une maîtresse qui datait de quatre à cinq ans!

Et vous me direz que ceci s'appelle la morale! Sans compter les mille et une façons d'être coupable sans en avoir l'air: l'indifférence, l'abandon, l'antipathie des caractères, que sais-je!

Monsieur va au cercle; monsieur ne prend pas la peine de ménager la délicatesse charmante d'une créature trop élevée pour lui; monsieur est un imbécile qui introduit de force ses amis dans l'intimité de madame; monsieur.....

Le point de départ de toutes ces erreurs, de toutes ces confusions, de toutes ces incohérences, c'est l'indissolubilité du lien. L'indissoluble suppose l'infaillible. Faute de pouvoir dénouer, on coupe.

Et la loi, sans apprécier, sans autoriser la réciproque, sans tenir compte de rien, refuse à l'erreur d'une pauvre femme le bénéfice des circonstances atténuantes qu'elle accorde au dernier des gredins.

Savez-vous bien que les plus épouvantables combinaisons peuvent s'abriter derrière ce texte? Parbleu, je vais vous donner toute la trame d'un drame. Et je vous préviens qu'elle n'est pas de moi, mais de la réalité:

Il s'agissait d'une fortune considérable. Lui fit en sorte qu'elle succombât à une tentation. Il la surprit, la tua et hérita. C'est donc admirable, cela?

∿∿ N'oublions pas, toutes les fois que sera posé ce problème à multiple face, la grosse part de responsabilité qui incombe au théâtre dans toutes ces affaires.

Le théâtre, depuis qu'il existe un vaudeville et une comédie, s'est unanimement complu à nous faire tordre de rire aux dépens des infortunes matrimoniales.

Comment voulez-vous que ces folles gaietés n'énervent pas le respect du lien de famille?

La femme voit autour d'elle un public entier réjoui jusqu'à la pamoison par le spectacle d'un époux trompé. Son mari lui-même rit plus fort que les autres. Il en pleure, le cher homme; mon Dieu, que c'est drôle! mon Dieu, que c'est donc drôle! Étonnez-vous ensuite qu'on oublie qu'il peut y avoir du sang au fond de tout cela. Le relâchement se fait peu à peu pendant que l'implacable article subsiste dans sa brutalité barbare.

Impossible, en conscience, de concilier les calembours du Palais-Royal et les cruautés du Palais-de-Justice.

Ce qu'il y a, ne vous y méprenez pas, d'énorme dans la législation, c'est que l'impunité soit formulée en toutes lettres et d'une façon absolue. Vous laisseriez au jury le soin d'apprécier dans certains cas, soit, et ce serait bien assez. N'est-il pas libre toujours de déclarer: Non l'accusé n'est pas coupable? J'ai vu, à Paris, Me Lachaud plaidant, faire acquitter un fils qui avait tué son père et qui l'avouait. Il n'y a pourtant pas d'article du code qui dise que le meurtre du fils est excusable. Il l'était dans l'espèce, voilà tout.

Vous n'avez pas le droit d'aller plus loin, vous n'avez pas le droit d'établir une règle générale au bénéfice du mari.

Celui-ci peut quelquefois être justifié dans la vengeance.

Par exemple, comme dans cette terrible histoire: Le choléra régnait. La femme est prise soudain; elle appelle son mari:

— Je vais mourir. Je ne veux pas emporter un tel secret dans la tombe. Pardonne-moi, je te trompais.

Et lui impassible:

— Je le savais, c'est pour cela que je t'ai empoisonnée.

L'affaire arrive devant des jurés. On leur raconte tout cela; ils apprécient, ils acquittent, c'est leur droit, c'est peut-être même leur devoir dans des circonstances données.

Mais, en bloc, mettre la vie de toutes les femmes qui ont fait une faute à la discrétion de celui qui, le plus souvent, l'a provoquée, non, non, non!

Pour achever de vous convaincre, voyez cette anomalie incroyable:

Dans un pays voisin de la France, et qui lui a emprunté ses codes, se trouve l'article relatif au meurtre excusable commis par le mari. Depuis lors, dans ce pays, la peine de mort a cessé de fonctionner; mais l'article en question subsiste toujours.

De telle sorte que la peine de mort n'existe plus, en réalité, dans ce pays-là, que pour les femmes mariées. Je ne crois pas qu'il y ait rien à ajouter à cet exemple.

∿∿ Après le droit du mari, le droit des pauvres.

Les malheureux théâtres de banlieue, à qui cette taxe vexatoire dispute les quelques sous qu'ils encaissent, sont forcés de renoncer à une lutte inégale et vont fermer leurs portes!

Tout a été dit sur cet impôt qui frappe à tort et à travers. Les gouvernements se succèdent; tout passe, tout change, lui seul reste debout: *Credo quia absurdum*. Cette clôture des théâtres des environs, en coïncidant avec le départ de presque toutes les troupes dramatiques de Paris, va faire de la pauvre capitale, pendant tout l'été, un Sahara délaissé. Il y a longtemps que nous avons fait entendre le cri d'alarme à ce propos. C'était avant nos désastres. Aujourd'hui, le mal est bien autrement grand. Paris, déjà déserté par la province et par l'étranger, achève de mettre les touristes en fuite en suspendant sa vie théâtrale, d'autant plus que les départements vont recevoir à domicile la visite de tous nos succès. Le chariot du *Roman comique* redevient une actualité. Troupes, décors, costumes, tout s'emballe à la fois. On porte en ville.

Mon pauvre Paris, finiront-ils donc par te décapitaliser!

∿∿ Ces odyssées dramatiques que les acteurs parisiens entreprennent en province donnent parfois lieu à des scènes d'un comique inattendu.

Récemment une troupe d'opérettes se promenait à travers les départements du Centre.

L'impressario monte en wagon tenant un paquet à la main. Ce sont quelques accessoires qui n'ont pu trouver place dans les malles.

Parmi ceux-ci, figure une tête artificielle nécessaire à la représentation du *Drame en 1793, d'Hervé*. On sait que dans cette pièce, comme alors les Folies-Nouvelles n'avaient droit qu'à deux personnages, les auteurs avaient introduit un cadavre, pour pouvoir faire chanter un trio, et que ledit cadavre tenait tout le temps sa tête dans ses mains.

C'était cet appendice que portait notre directeur.

La nuit vient. A une heure du matin, il arrive à destination et descend. Mais la satanée tête avait glissé du paquet.

Un monsieur, qui restait seul dans le compartiment, se réveille, aperçoit dans la pénombre cette tête coupée sur un coussin, et se précipite à la portière en criant:

— Arrêtez-le, c'est un assassin! Au secours!

Tableau! Vous devinez le reste...

∿∿ Je voudrais vous parler encore de bien des choses.

D'abord, du dernier livre d'Albéric Second, *la Semaine des quatre jeudis*. Mais le succès de cette œuvre intéressante s'est si bien lancé tout seul, qu'il n'a pas besoin que je pousse à la roue.

Puis encore de ce pauvre Renard. Quelle fin! après des commencements si radieux! La misère aggravant la maladie; la maladie compliquant la misère. L'oubli, l'abandon, tout à la fois. A grand'peine une représentation s'organise à son bénéfice. C'est qu'hélas! le public n'aime pas les infortunes qui durent. Il est bon pour les élans de sensibilité, mais à condition que les choses ne traineront pas en longueur. Malheureusement, Renard a déjà plusieurs fois occupé l'attention avec ses maux. — Comment, encore! Et il y a de l'impatience dans la sympathie. Espérons pourtant qu'on viendra en aide à ce brave et digne garçon, qui a failli être un grand artiste.

Et la *Ligue des poètes*, une association dont le titre a des airs de menace, mais qui fonde tout simplement un journal où l'on encouragera, par un prix de cent francs, chaque pièce couronnée. Ce satané hasard, toujours railleur, n'a-t-il pas mis ses bureaux rue de l'Arbre-Sec?

Et la saisie des appointements de nos députés! Pas de tous, grands dieux! Mais, enfin, les tribunaux viennent d'avoir occasion de décider que les créanciers auraient le droit de mettre la main sur l'indemnité de nos législateurs. C'est bien le moins, quand on s'intitule *honorable*, qu'on vous force à l'être.

Donner aux députés le droit de se soustraire aux obligations qui pèsent sur tous était par trop comique. Quand on fait les lois, c'est bien le moins qu'on les respecte. Lorsqu'on a des dettes, c'est bien le moins qu'on les paye; et nous n'avons jamais compris comment le traitement de ceux qui étaient censés être la représentation la plus élevée de la France avaient pu être mis en dehors des règles communes.

La première chose, quand on symbolise des droits, c'est de remplir ses devoirs.

Et...

Mais je n'ai plus que bien juste de quoi loger ce bout de dialogue entre marbrier et client, que ma présence à un enterrement m'a permis de recueillir cette semaine:

— Comment monsieur veut-il la tombe de madame?

— Quelque chose de simple et de bon goût.

— Avec des larmes?

— Sans doute.

— Or ou noir?

— Dame!

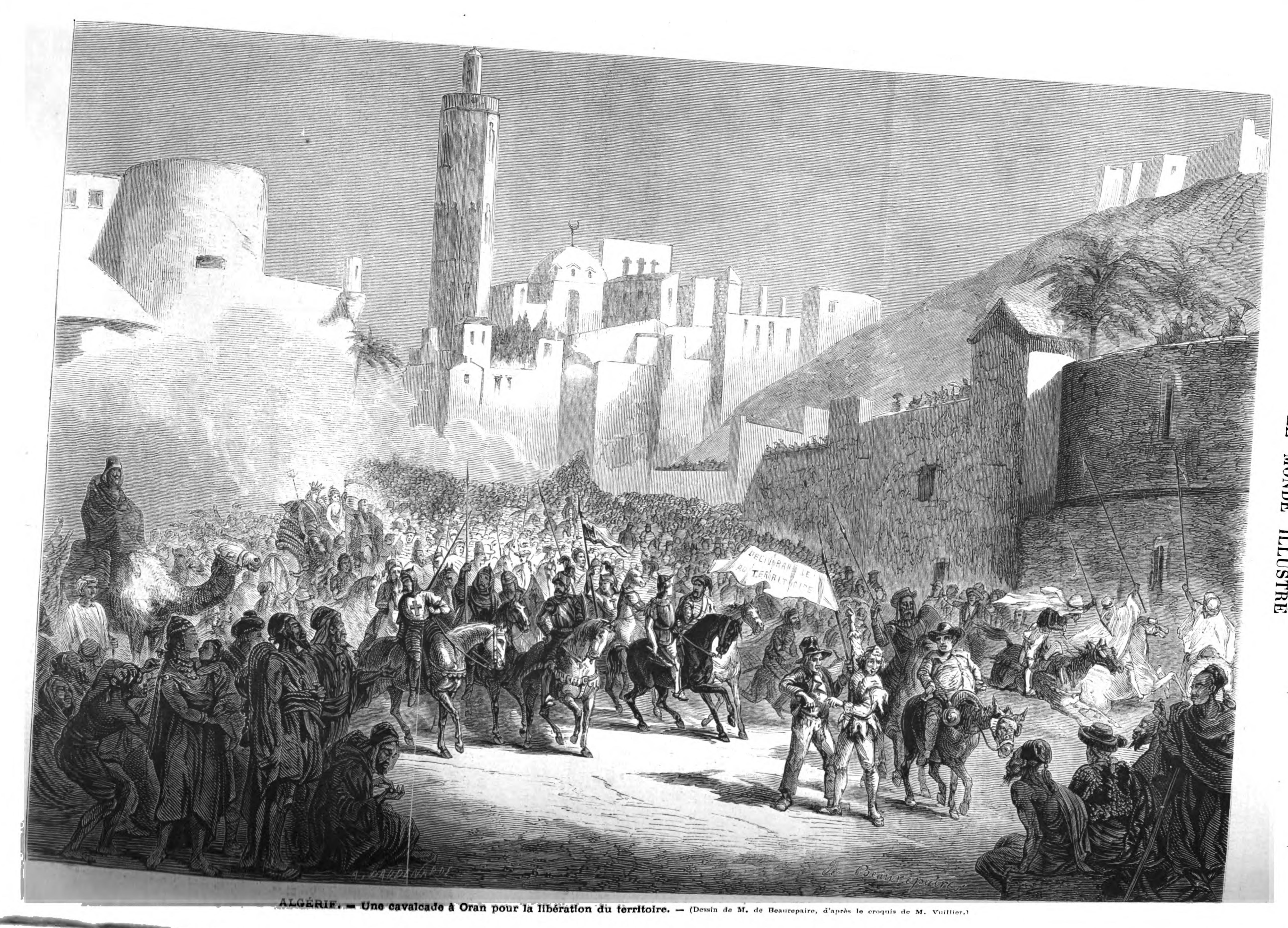
— Je vais vous dire: en or, c'est moins douloureux, mais c'est plus flatteur pour la famille.

— En or.

— Mettra-t-on *Regrets éternels?*

— Peuh! (après avoir réfléchi un instant) Oui, mettez..... Je n'ai pris qu'une concession de cinq ans!

PIERRE VÉRON.



ALGÉRIE. — Une cavalcade à Oran pour la libération du territoire. — (Dessin de M. de Beaurepaire, d'après le croquis de M. Vuillier.)



Caravanes près de Tarragona (Catalogne); des partisans du gouvernement quittant les villages carlistes pour regagner la ville.



Sortie d'une bande carliste de Valdivia, village de Guipuzcoa, Pays Basques.



La bande de Ramou Odesa, surnommé el Cordonero, pillant le village de Tarazona en Aragon.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — (Dessins de M. Vierge, d'après croquis de M. Urrabiéta, notre correspondant.)

L'OBSERVATOIRE DU VÉSUVE

(Voir la première page)

C'est de là que le professeur Palmieri a suivi jusqu'au dernier moment les phases grandioses et terribles de cette éruption soudaine.

Le 30 avril, il annonçait la situation meilleure : les projectiles, qui auparavant s'élevaient à 1,300 mètres au-dessus du cratère, n'arrivent plus qu'à 300 mètres.

Le 25, il avait envoyé son premier bulletin aux journaux de Naples. Rappelant qu'une coulée de lave s'était produite dans la pleine lune précédente, il annonçait qu'une recrudescence très-forte était pressentie par ses instruments dans la matinée du 23. On sait à quel point cette prévision a été justifiée. Des sinistres considérables, des villages détruits, des victimes dont le nombre est grand, sans être aussi regrettable qu'on l'avait d'abord annoncé, ont fait payer bien cher la magnificence du spectacle.

Pour apprécier l'étendue de ce désastre, il faut se rendre compte de ce qu'était cette contrée napolitaine, si riche et si peuplée! San Sebastiano compte, ou plutôt comptait 1,982 habitants; San Giorgio a Cremano 4,712; Resina en a 13,320; Torre del Greco 23,732; Somma 9,217; Massa di Somma 1,736; Ponticelli 6,465. Ces chiffres disent combien doivent être nombreux les malheureux réfugiés à Naples, à Capoue et à Castellamare.

Pour en revenir à l'observatoire du Vésuve, qu'on a cru un moment compromis, on a pu heureusement constater que l'édifice est intact; la colline sur laquelle il s'élève a été, des trois côtés, enveloppée de feu; elle était comme une péninsule dans la flamme.

L'INSURRECTION CARLISTE

Madrid, le 24 avril 1872.

Mon cher directeur,

Le mouvement carliste, pour aujourd'hui, n'a rien d'extraordinaire; vous savez, aussi bien que moi, qu'aucune insurrection n'est sérieuse jusqu'à ce qu'elle possède une ville au moins; or, on ne peut pas dire que telle ou telle ville en Espagne soit carliste à cette heure. L'insurrection reste donc réduite aux villages et aux campagnes.

De plus, le parti carliste, si nombreux qu'il soit, n'est pas un parti organisé pour soutenir une guerre longue et pénible : c'est donc la guerre de *guerillas* que le soldat espagnol est obligé de faire.

Je crois donc vous être agréable en vous envoyant toutes les semaines, s'il y a lieu, les croquis que je puis réunir et mes impressions personnelles sur la marche des événements, car je me propose de suivre le corps d'armée commandé par Serrano lui-même.

Pour commencer aujourd'hui mes envois, vous trouverez ci-joint trois croquis, l'un fait par un ami, et les deux autres par mon frère.

Le premier représente la bande de Ramon Odesa, surnommé le *Cordonero* (passementier), pillant le village de Farazona. Cette bande entra au village à dix heures du soir, tua un garde de nuit qui voulut s'opposer à son entrée, et après avoir réquisitionné des armes, elle mit le village à sac, fuyant après sur Agreda ou du moins dans cette direction.

Le second, est la sortie d'une bande carliste soulevée par le prêtre du pays de Valdivia, joli village de Guipuzcoa; cette bande, composée de 200 hommes, est peut-être la mieux organisée de toutes; elle devait, d'après mes renseignements, se réunir à celle que commandent Peralta et Lerga, anciens officiers carlistes.

Le troisième vous donne une idée des *caravanes* qu'on a pu voir les 21 et 22, près de Taragona (Catalogne), composées des personnes riches et pauvres qui, quittant des villages limitrophes, allaient à la ville pour se mettre à l'abri des carlistes, et sauver, les uns leur fortune, les autres leur propre vie.

Je suis, etc.

V. U.

PÈRE ET MAIRE

NOUVELLE (1)

I

SOUS LE BEAU CIEL DES ESPAGNES

De toutes les villes d'Espagne, Saragosse est celle qui représente le mieux, encore aujourd'hui, les traditions et les usages de la péninsule Ibérique; nulle autre ne possède plus d'églises, de couvents et de maisons grillées; dans aucune l'ennui ne se présente sous une forme plus caractérisée; — c'est un sépulcre, un tombeau ou, si l'on aime mieux, une immense prison! Il n'y a ni cercles, ni cafés, ni distractions d'aucune sorte, si ce n'est, dans l'hiver, la plus déplorable troupe d'opéra italien qui se puisse rencontrer. La cuisine y est détestable, le vin mauvais et les hôtels impossibles. Dans la mauvaise saison, à six heures du soir, on joue très-proprement du couteau dans les rues, et, comme au temps de l'Espagne de Gil Blas, lorsqu'on appelle au secours ou lorsqu'on crie au feu, chaque habitant s'enfonce sous sa couverture ou pousse un verrou. Pourquoi sortir de chez soi? La police, suivant une habitude invétérée, ne s'inquiète jamais du vrai coupable, mais elle ramasse invariablement tous les citoyens qu'elle trouve sur la voie publique. On s'explique plus tard, après trois ou quatre mois de prison et lorsqu'on a prouvé son innocence, ce qui n'est pas toujours facile.

L'Espagnol est jaloux, mais il le dissimule. L'habitant de Saragosse l'est à la façon de Bartholo : il lui faut des grilles, des verrous et des duègnes, ce qui ne contribue pas à le faire aimer ni à embellir l'existence des femmes; mais toutes les duègnes ne sont pas incorruptibles, et si gros que soient les verrous, si épaisses que soient les grilles, cela n'empêche guère les billets doux de parvenir à leur adresse. L'homme passe son temps à faire des visites de cérémonie, à fumer sa cigarette en regardant couler l'eau de l'Ebre; la femme l'emploie à prendre du chocolat glacé, — ce qui lui perd les dents, — à faire la sieste, à recevoir son confesseur, à jouer de l'éventail à l'église, toutes choses fort agréables, sans doute, mais qui ne suffisent qu'imparfaitement à remplir son existence.

En 1868, un de mes amis, le capitaine Roger, du 1er régiment étranger, vint en congé à Paris. Son père était français et sa mère espagnole. Tous les deux étaient morts. Il lui restait une tante qui habitait Saragosse. Cette dame, veuve et sans enfant, désirait depuis longtemps voir son neveu qu'elle ne connaissait pas. Le capitaine Roger, — un bon compagnon s'il en fut jamais, gai, spirituel, jeune, amoureux de l'imprévu et friand d'aventures, le type par excellence de l'officier français, — me proposa de l'accompagner en Espagne; j'y consentis et nous partîmes.

Le voyage fut charmant... jusqu'aux Pyrénées. Là, nous trouvâmes l'hiver et des pics couverts de neige. C'était beau, mais triste, et d'une monotonie qui n'était pas suffisamment variée par le manque d'hôtellerie, la neige qui nous fouettait la figure et les faux pas de nos mulets.

A Pampelune, nous prîmes la voie ferrée.

On se plaint en France de nos chemins de fer. Certes, les chemins de fer français ne sont pas le dernier mot du confort; non, cela laisse à désirer; mais, vraiment, je préfère de beaucoup les anciens coucous de la porte Saint-Denis, pour la vitesse et la sûreté de la locomotion, au chemin de fer de Pampelune à Saragosse. Je déclare même que la ligne P. L. M., sur laquelle cependant on ne s'engage guère sans faire son testament, m'a toujours semblé, en me souvenant de mon voyage en Espagne, un lieu de délice et de tranquillité.

Les Pyrénées nous avaient semblé froides, tristes et nues. Ce fut bien autre chose des montagnes de la vieille Castille qui séparent cette province de celle de l'Aragon; rien que le souvenir me donne froid dans le dos et m'invite à souffler dans mes doigts! Deux pieds de neige, six pouces de glace et des précipices à vous donner le vertige!...

Nous arrivâmes à sept heures du soir à Saragosse; avec nuit. — A la gare, ni commissionnaires, ni voitures; nous dûmes y laisser nos bagages sur la promesse que nous fit un des employés de nous les apporter le lendemain.

La senora Perez y Viel, tante de mon ami Roger, demeurait calle de la Carrazza, 6. Il s'agissait de trouver cette rue, ce qui n'était pas commode. L'employé du chemin de fer nous avait donné quelques indications, mais comme il ne parlait que l'espagnol, et que le capitaine Roger et moi nous ne possédions que les rudiments de cette langue, les indications ne pouvaient guère nous servir.

Nous nous lançâmes à l'aventure dans les rues de Saragosse.

Il paraîtra extraordinaire que des Français se trouvassent dans l'embarras à propos d'une rue dans une ville de quarante mille habitants. C'est cependant ce qui arriva. On ne se fait point une idée exacte dans notre pays d'une ville de l'intérieur de l'Espagne. Qui dit ville, en France, suppose immédiatement boutiques et magasins bien éclairés, cafés bruyants et promeneurs ou passants de tout âge.

Il n'en est point ainsi en Espagne, ou plutôt ce n'est point de cette façon que nous apparut la ville de Saragosse au mois de décembre de l'année 1868. Des rues étroites et obscures, des maisons sombres ayant l'aspect de couvents ou de prisons, point de boutiques, un silence de mort, une solitude qui n'était troublée que par quelques rares passants enveloppés jusqu'au nez dans leurs manteaux et rasant les murailles, telle était la capitale de l'Aragon, ville archiépiscopale, résidence du capitaine général (préfet), possédant, au dire des guides, cathédrale, bibliothèque publique, séminaire, collèges, société économique, académie des Beaux-Arts, université, fabriques de soie et de draps fins et faisant grand commerce en vins et eaux-de-vie.

Il va sans dire que nous marchions au milieu de la chaussée, le nez en l'air et parlant haut, ce qui est contraire à toutes les traditions des vrais Espagnols, lesquels marchent silencieusement dans les rues.

Deux ou trois fois déjà nous avions adressé aux passants cette question :

— Caballero, la calle de la Carazza?

Et invariablement nous avions reçu la même réponse :

— No entiendo, senor!

Evidemment notre prononciation était mauvaise, ou ces excellents Espagnols, devinant à notre accent notre nationalité, y mettaient de la mauvaise volonté. L'Espagnol n'aime pas le Français. Mon ami Roger commençait à être d'une humeur exécrable, et ne parlait de rien moins que de casser les vitres de quelque maison, afin d'attirer la police et de nous faire conduire par les agents de la force publique chez la vénérable senora Perez y Viel, sa tante.

— Attends, lui dis-je. Voici un nouveau passant; laisse-moi l'interroger.

A ce moment arrivait droit devant nous un personnage vêtu d'un petit paletot et fredonnant un air d'opéra. Je tenais mon affaire.

— Monsieur, lui demandai-je en français, pourriez-vous nous dire où se trouve la rue de la Carazza?

— Parfaitement, messieurs, me répondit-il dans la même langue, et si cela ne vous déplaît pas, je vais vous y conduire.

— A la bonne heure! Voilà qui est parlé, s'écria le capitaine Roger avec un soupir de satisfaction.

— Vous êtes Français, messieurs? nous dit notre guide.

— Oui, monsieur; et vous?

— Moi aussi.

— Voilà une heureuse rencontre. Sans vous, monsieur, nous avions mille chances de passer la nuit à la recherche de la rue Carazza.

Notre compatriote sourit.

— La chose n'était point impossible, nous dit-il.

(1) Reproduction autorisée pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

car les Français ne sont pas nombreux à Saragosse, une vingtaine, tout au plus, et, à cette heure, ils sont à peu près tous réunis au café Français, le seul qui existe ici, rue du Rosaire. Je m'y rendais au moment où je vous ai rencontrés. Quant aux habitants, il ne faut rien leur demander, pas même un acte de la plus vulgaire obligeance; il y a dans la ville aujourd'hui un vent de haine qui souffle contre nous. Je vous engage même, si vous sortez le soir, à vous munir d'un bon revolver.

— Nous vous causons un dérangement, monsieur, dit le capitaine Roger; agréez toutes nos excuses, et merci en même temps de votre avis. Mon ami, ajouta-t-il en me désignant, est doux comme une jeune fille, mais il ne faut pas trop le taquiner, car il est de force à jongler avec deux hommes de taille ordinaire; quant à moi, je suis capitaine au 1er régiment étranger, et depuis dix ans je fais la guerre en Afrique. Vous voyez que nous n'avons rien à craindre.

— Enchanté, messieurs, d'avoir pu être agréable à deux compatriotes. Quand il vous plaira de passer une soirée au café Français, venez m'y demander. Je me nomme Frédéric Dunan et suis le représentant, à Saragosse, d'une grande maison de commerce de Nantes. Voici la rue de la Carazza. A quel numéro allez-vous?

— Au numéro 6.

— Il est devant vous.

Nous échangeâmes nos cartes avec notre compatriote et, après lui avoir serré la main et lui avoir fait la promesse de le revoir, nous soulevâmes le gros marteau de fer qui ornait la porte de la senora Perez y Viel.

Un domestique vint, muni d'une lanterne, regarder à travers le guichet. Roger lui dit son nom, et serrures et verrous s'ouvrirent devant nous.

Nous entrâmes dans la maison.

II

AMOUR, AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS.....

Je ne parlerai ni de la senora Perez y Viel, ni de sa maison; il me suffira d'apprendre au lecteur que la tante du capitaine Roger était une vieille femme sèche et maigre, très-entichée de noblesse, très-formaliste, et que sa maison était la plus froide, la plus triste et la plus déplaisante de toutes les maisons de la ville.

Huit jours après notre arrivée à Saragosse, nous étions au plus mal avec la senora.

Il faut bien en convenir, tous les torts étaient de notre côté.

Nous nous conduisions avec une indépendance qui froissait les idées et les traditions d'une femme qui joignait à la fierté, à la morgue espagnole, le *cant* anglais.

Mon ami Roger, après deux jours de visites cérémonieuses à de vieilles dames barbues comme des sapeurs, les amies de la senora Perez y Viel, et aux principaux hidalgos de la capitale de l'Aragon, déclara à sa tante qu'il n'était point venu en Espagne pour se livrer, du matin au soir, à des révérences qui eussent sans doute fait la joie de nos aïeules, mais qui lui semblaient très-fatigantes et surtout fort inutiles; il la pria donc de nous dispenser de ces visites ennuyeuses et de nous rendre une partie de notre liberté.

La vieille dame, piquée de ce sans-façon, lui répondit qu'elle nous laissait, pour l'avenir, libres de vivre à notre guise, pourvu que la dignité de son nom et de sa condition n'en eût pas à souffrir.

Cela était un peu vague.

En quoi consistait cette dignité de son nom et de sa condition?

Nous le sûmes bientôt.

Il est d'aussi mauvais goût à Saragosse de fumer le cigare dans la rue, qu'à Paris de fumer la pipe sur le boulevard des Italiens; — il faut se contenter de la cigarette. — Quant à la pipe, elle est prohibée de toute maison espagnole qui a des prétentions au comme il faut.

Or, le capitaine Roger et moi, tous deux intrépides fumeurs, avions toujours le cigare aux lèvres dans nos promenades, et la pipe ne nous quittait guère lorsque nous étions dans notre appartement.

C'était un grief que notre qualité de Français ne suffisait pas à nous faire pardonner.

Il y en avait un autre plus grave encore: c'est que nous causions haut dans les rues et que le rire s'échappait sonore de nos lèvres.

Parler haut et rire sur la voie publique étaient des crimes de lèse-convenance.

Enfin, un jour, mon ami Roger, ayant été conduire sa tante à l'église, eut l'impertinente audace de faire les yeux doux et de sourire à une jolie senorita qui était venue s'agenouiller auprès de la vieille dame; celle-ci fut irritée d'une semblable irrévérence dans le saint lieu, et, dans sa colère, voua son neveu aux flammes éternelles.

L'action du capitaine et la colère de la senora Perez y Viel mirent beaucoup de froid dans leurs relations.

Léon trouva que la tante était ridicule; l'autre considéra son neveu comme un païen, un hérétique incorrigible.

— Que ferais-je bien, me dit un matin le capitaine Roger, pour ne pas trop m'ennuyer et ne pas fâcher ma chère tante pendant le mois que nous avons à passer ici? Je ne parle pas de toi, tu as le talent merveilleux de ne t'ennuyer nulle part.

Cependant j'en avais assez de Saragosse.

— Retournons en France! lui répondis-je.

— Non.

— Allons faire un voyage à Madrid, alors; là, tu pourras donner un libre cours à tes fantaisies.

— Quitter Saragosse sans y laisser le plus petit souvenir! Jamais!... Que penserait-on du capitaine Roger au 1er étranger, si je n'avais rien à raconter à mes camarades à mon retour en Afrique?

— Tu inventeras toutes les histoires qui te passeront par la tête.

— Et ma dignité?

— Bon! voilà que tu parles comme ta tante.

— Et puis j'aime mieux la réalité que le conte.

— Parbleu! moi aussi.

— Eh mais, s'écria le capitaine Roger, pourquoi ne deviendrais-je pas amoureux? Je suis dans les meilleures conditions pour cela, il me semble!

— Je n'y vois nul inconvénient.

— Ni moi non plus. C'est dit: je me donne trois jours pour être amoureux; et, pour ariver à cet état si enviable, je vais courir Saragosse du matin au soir. Il ne me paraît pas supposable qu'avec la bonne volonté dont je suis animé je ne trouve pas aventure... Sors-tu avec moi?

— Non, lui dis-je; j'ai des notes à prendre, et puis, moi, je n'ai nulle disposition à devenir amoureux. Enfin, un tiers est parfois gênant en pareille affaire, et son rôle peut devenir ridicule.

— Bon! je vois que tu n'es pas complétement dépourvu de prétentions! Fais à ta guise; je sors seul. A ce soir.

— A ce soir!

ARMAND LAPOINTE.

(A continuer.)

DON CARLOS ET LE ROI AMÉDÉE

(Voir page 272)

Le roi Amédée n'a que vingt-sept ans. Don Carlos en a trente-quatre tout au plus.

« L'heure suprême a sonné, écrivait don Carlos le 14 avril. Les Espagnols de cœur appellent leur roi légitime, et le roi s'empresse de répondre à leur appel.

« J'ordonne donc que le soulèvement général de l'Espagne ait lieu le 21 courant au cri de: A BAS L'ÉTRANGER! VIVE L'ESPAGNE!

« Un des premiers, je serai au poste d'honneur. Ceux qui me suivront auront bien mérité du roi et de la patrie; ceux qui me combattront seront seuls responsables du sang versé. »

De son côté, le roi Amédée disait aux Chambres espagnoles:

« Je chercherai dans vos décisions l'orientation de ma conduite, un guide pour m'apprendre de quel côté doit se porter ma confiance, la voie à suivre pour identifier mes sentiments avec ceux de ce noble et fier peuple auquel, comme je l'ai dit en une circonstance non moins solennelle que celle-ci, je ne m'imposerai jamais; mais jamais non plus ce peuple n'aura à m'accuser d'abandonner le poste que j'occupe par sa volonté, ni d'oublier les devoirs que la Constitution m'impose. Ces devoirs, je saurai les accomplir avec la loyauté et la constance que je dois à l'honneur de mon nom. »

Comme toujours, on voit que les mêmes mots sont mis en avant de chaque côté. Le premier attaque sur l'appel de son peuple. Le second résiste par la volonté de ce même peuple.

Jusqu'à nouvel ordre, c'est le peuple résistant qui paraît devoir l'emporter.

L'OPTION DES MULHOUSIENS

(Voir pages 273 et 277)

On ne saurait songer à nos chères provinces perdues sans prononcer le nom de Mulhouse, — la perle de leur couronne industrielle.

Ancienne ville libre, passée librement, par sa seule volonté, au rang de cité française, forte par son industrie, étonnante par son activité, admirable par la prévoyance et par la sagacité généreuse avec lesquelles ses notables ont, de tout temps, contribué au bien-être et à l'instruction de leurs concitoyens, Mulhouse avait droit à de meilleures destinées, à de plus grands respects.

Ah! si la Prusse eût voulu faire acte de fine politique, elle se fût contentée de rendre à toutes ces villes de l'Alsace et du pays messin leur antique autonomie, c'est-à-dire le droit de battre monnaie, d'avoir leurs lois, leurs soldats et leurs ambassadeurs, comme au temps jadis.

Ces pays neutralisés eussent formé la meilleure barrière, la vraie clef de cette maison allemande pour laquelle M. de Bismarck feignait de trembler. C'était le plus rude coup qu'il pût porter à la France, sans en avoir l'air. Mais on ne l'a pas voulu à Berlin, on a prétendu *regermaniser* des pays qui n'ont jamais été germaniques dans le sens actuel du mot, et on a troublé le présent sans assurer l'avenir.

Cette lettre de notre correspondant en fait foi:

Mulhouse, 19 avril 1872.

Cher monsieur,

C'est à Mulhouse que j'ai pris les croquis que je vous envoie.

Vous ne sauriez vous figurer à Paris combien sont maltraités les Alsaciens, principalement en cette ville; journellement, les soldats prussiens insultent les habitants; la police prussienne ne passe point de jour sans faire des perquisitions.

Il s'est formé une société qui publie un journal intitulé *la Ligue d'Alsace*: aussi la police en cherche-t elle activement les auteurs, ce qu'elle ne peut arriver à trouver; plusieurs personnes notables de Mulhouse ont été arrêtées.

Les Alsaciens se méfient de tout le monde, causent bas, car ils sont entourés d'espions prussiens; la moindre parole imprudente suffit pour les faire arrêter. Aussi l'hôtel de ville et la Kreis Direction sont-ils continuellement assiégés par les Alsaciens qui viennent opter pour la nationalité française. Quittant bravement leurs intérêts, ils émigrent tous après avoir opté. Plus de 70,000 personnes se sont déjà fait inscrire pour Mulhouse et pour les environs. Les Prussiens enragent, tout le monde quitte; Mulhouse, si gaie, se vide, et c'est d'une tristesse morne: les rubans et cocardes tricolores affluent, et sont portés par toutes les dames de la ville.

Ah! MM. les Prussiens auront fort à faire pour germaniser l'Alsace; ils germaniseront la contrée, mais non ses habitants, car les Prussiens arrivent en foule prendre la place de ceux qui sont forcés de partir.

Leurs impôts sont nombreux, et tout est excessivement cher en Alsace maintenant.

Les ouvriers de toutes les fabriques de Mulhouse, contre-maîtres en tête, vont opter pour la nationalité française. C'est un spectacle touchant que tous ces vrais citoyens marchant silencieusement, et défiant dans leur élan patriotique les officiers et soldats prussiens qui les regardent défiler.

Ils ne sont pas sûrs, ces braves ouvriers qui ont résidé et travaillé depuis leur jeunesse dans les mêmes

AMÉDÉE Ier, roi d'Espagne.

DON CARLOS, duc de Madrid.

ALSACE. — Mulhouse. — Les options pour la nationalité française. — Aspect de l'hôtel de ville au moment où les Alsaciens vont recevoir leurs papiers. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. P. Kauffmann.)

ateliers, ils ne sont pas sûrs de pouvoir vivre ailleurs; mais qu'importe, ils quittent tout pour la France.

X.

Tout nous fait espérer que l'industrie mulhousienne se reconstituera dans les Vosges, avec la meilleure partie de son personnel. On nous parle déjà d'un établissement (voisin d'Epinal) à l'installation première duquel on consacre en ce moment trois millions.

De leur côté, nos conquérants fortifient pour la plus grande gloire de Dieu.

Plusieurs articles officieux des journaux de Berlin font prévoir la prochaine construction d'une dizaine de forts détachés autour de Mulhouse pour empêcher une invasion française par Belfort.

COMMENT S'ÉTABLIT UNE MONARCHIE

L'inépuisable collection des œuvres de Lamartine s'est enrichie de deux volumes de *Souvenirs et Portraits* (1). C'est un choix bien fait de biographies traitées assez largement pour que la plupart des personnages de ce siècle paraissent dans leur cadre. Le talent descriptif de l'auteur et la part qu'il prit aux affaires de son temps s'unissent pour donner à ces portraits un degré particulier de certitude et de coloris. Nous choisissons entre tous le récit des hésitations qui précédèrent l'établissement de la royauté de 1830.

Ce récit est placé par Lamartine dans la bouche de Béranger, dont les paroles eurent, ajoute-t-il, des témoins qui parlent encore.

Les révolutions, me dit Béranger, sont toujours des surprises; voilà pourquoi elles sont si dangereuses. Nous fûmes surpris par les journées de Juillet; nous ne nous attendions pas à tant d'audace et à tant d'étourderie de la part de Charles X. La partie n'était pas liée entre nous; nous étions une ligue de mécontents, nous n'étions nullement une conjuration avec un but, un mot d'ordre, un chef nommé d'avance. Les uns étaient des soldats, comme les officiers de la Loire; les autres des républicains, comme Lafayette; ceux-ci des constitutionnels, ceux-là des anarchistes; le plus grand nombre des combattants sortis du pavé et animés par la poudre sans autre but que de verser leur sang pour quelque chose, peu importe quoi! Il y a des heures où le sang a besoin de se répandre généreusement en France : le peuple a plus de sang que d'idées; enfin, il y avait les vaniteux, parti inconséquent, immense à Paris, dans l'industrie, le commerce, la banque. Ce parti voulait bien substituer son orgueil plébéien au vieil orgueil aristocratique, mais il ne voulait pas élever le peuple à sa hauteur par une égalité périlleuse. Dans cette Babel d'opinions qui se fusillaient dans les rues de Paris, nul n'entendait l'autre. Je sentis qu'une fusillade n'était pas une société, qu'une révolution n'était pas à elle-même son propre but, et qu'il fallait se hâter de lui imposer à elle-même un gouvernement pour qu'elle eût un terme et un nom.

J'étais lié d'opinions avec tous les hommes principaux de l'opposition et d'amitié plus étroite avec Laffitte. Son hôtel était devenu le quartier général des meneurs et des menés : je m'y rendis pour souffler la paix dans les rues, une idée dans les têtes, une initiative dans les cœurs. J'y vis Thiers, Sébastiani, Mauguin, le duc de Choiseul, Lafayette, Mignet, Benjamin Constant et cent autres. Ils écoutaient les bruits de la rue et ils attendaient pour se décider l'heure du hasard. C'était le conseil de l'hésitation; nul n'osait dire ce qu'il voulait, le plus grand nombre ne le savait pas. Chaque flot du peuple qui pénétrait dans les vastes cours et dans les vestibules de l'hôtel faisait changer, par ses cris de victoire ou de colère, les paroles sur les lèvres des orateurs délibérants. Ma popularité libérale parmi la jeunesse lettrée, mon républicanisme présumé parmi les républicains, mon nom, mes chansons dans la mémoire du peuple, mon costume d'artisan aisé qui coudoie sans l'offusquer la multitude, me faisaient passer, entrer, sortir, acclamer partout. Je ne haranguais pas : ce n'est pas ma manière; chacun me prenant à part dans une embrasure de croisée ou dans une cour pour me demander : Que faut-il faire? Je ne le disais pas, je l'insinuais; je voyais que cette révolution allait se perdre si on ne lui creusait pas vite son lit. Les uns voulaient négocier avec Charles X et se contenter d'un changement de ministère; les autres étaient satisfaits d'une abdication et d'une régence; ceux-ci formaient un gouvernement municipal et provisoire à l'Hôtel-de-Ville avec Mauguin; ceux-là exhumaient l'honnête et intrépide Lafayette de ses quarante ans d'obscurité pour exhumer avec lui la république, dont il était le symbole; le plus grand nombre flottait sans parti pris dans les rues et sur les places publiques, dans l'ivresse d'une victoire où Paris n'avait gagné qu'un champ de bataille.

Laffitte, dont j'étais l'oracle et l'ami, était étendu sur un fauteuil, son pied foulé sur un tabouret, écoutant tout le monde, souriant à tous les avis, semant selon son habitude les mots spirituels à l'oreille de l'un et de l'autre, penchant secrètement pour la monarchie et pour le duc d'Orléans, mais n'osant le dire trop haut de peur d'avorter dans un cri de trahison poussé par le peuple.

Il m'envoyait chercher à chaque instant dans ses jardins ou dans ses cours, pour avoir un conseil ou un appui dans ma personne; il ne craignait pas de se tromper s'il se trompait avec moi : n'étais-je pas la popularité vivante?

— Dépêchez-vous de proclamer la royauté du duc d'Orléans, lui dis-je à l'oreille, accoudé sur le dossier de son fauteuil, sans quoi la révolution ne sera qu'une émeute.

Je me retirai.

Dans la nuit, les négociations avec le duc d'Orléans aboutirent à ce que vous savez.

Le lendemain matin, j'étais chez Laffitte quand on commença à jeter le nom du roi futur dans le peuple. Il y eut un frémissement de mauvais augure dans la multitude qui remplissait les cours. Mes amis m'interpellèrent quand je sortis. — Eh quoi! vous aussi, Béranger, vous, républicain, vous nous créez un roi? — Je pris à part les plus échauffés. — Non, leur dis-je, comprenez-moi bien, je ne crée pas un roi, je jette une planche sur le ruisseau! Et je m'en allai.

Ce ruisseau était de sang, ne l'oubliez pas!

(1) Deux in-16 de plus de 400 p. chacun. 3 fr. 50. Envoi *franco* contre timbres à l'adresse de M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.

LE SYSTÈME UNIQUE

Sous le titre *Citations curieuses sur divers sujets*, M. Edgard Joubert vient de publier un recueil dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier l'intérêt, car il avait disposé de quelques fragments de son travail en faveur du *Monde illustré*. En annonçant aujourd'hui le tout, faisons son éloge par un dernier emprunt.

C'est Voltaire qui parle, — dans une lettre au duc de Choiseul, qui avait alors le ministère :

« J'admire les gens qui disent : « La maison d'Au-
« triche va être bien puissante; la France ne pourra
« résister. » Eh! messieurs, un archiduc vous a pris
« Amiens, Charles-Quint a été à Compiègne, Henri V
« d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez,
« *on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la sub-*
« *version de la France*, quelque sottise qu'elle fasse.

« Quoi! point de système! *Je n'en connais qu'un,*
« *c'est d'être bien chez soi;* alors tout le monde vous
« respecte. » — Voltaire.

Ceci date du 13 juillet 1761; mais mettez *Prusse*, au lieu d'*Autriche*, et dites-moi si l'à-propos n'est pas encore merveilleux!

Et quelle conclusion vraie, juste, sensée! Être bien chez soi! sans cela point de respect!

Tâchons donc un peu d'être bien chez nous, puisqu'on en sent la nécessité depuis si longtemps.

LA LANGUE FRANÇAISE ET L'EMPIRE D'ALLEMAGNE.

Au moment où la Prusse adopte l'usage exclusif de l'allemand dans sa langue diplomatique et impose administrativement ce même usage au malheureux pays de Metz, *où on n'a jamais parlé que le français*, il n'est pas indifférent de citer le livre nouveau de M. Hippolyte Cocheris (*Origine et formation de la langue française*), qui rappelle en ces termes combien on tenait compte du français sur les terres mêmes de cet empire germanique qu'on prétend relever aujourd'hui :

« Charles-Quint l'appelle une *langue d'Etat*, et c'est probablement à cause du cas qu'il en faisait qu'il s'en sert pour abdiquer solennellement en faveur de son fils. Peu à peu le français devient le langage universel de la bonne compagnie, et, au dix-septième siècle, il est considéré comme l'organe de la diplomatie. Je citerai à ce propos, dit M. Cocheris, une curieuse lettre de l'évêque de Beauvais, écrite par ce prélat, qui avait été ambassadeur, à Charpentier, l'auteur d'un Traité de l'excellence de la langue française, paru au dix-septième siècle.

« Monsieur,

« J'ay receu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire, et je voudrois bien sçavoir quelque chose qui pust satisfaire vostre curiosité; mais vous n'avez pas besoin d'aucun secours estranger pour faire paroistre vostre éloquence, dont vous avez donné des marques si éclatantes. Il est vray que nostre langue se peut appeler aujourd'huy *la langue de l'empire*, et pour vous esclaircir, Monsieur, sur ce que vous souhaittez de sçavoir de moy, je vous diray qu'après l'élection du roy de Pologne d'aujourd'huy, tous les ministres principaux qui se trouvèrent à sa cour luy firent leurs compliments en françois, et dans toutes leurs audiances, ils ne traitèrent leurs affaires avec luy qu'en nostre langue. M. le cardinal Bonvisi, qui estoit pour lors nonce du pape en ce pays-là; M. le comte de Schafgots, qui estoit ambassadeur de l'Empereur; M. le baron Auwerbeq, ambassadeur de M. l'électeur de Brandebourg; les envoyés du roy de Danemarck, de M. l'électeur de Baviere, et M. Stratman, ambassadeur de M. le duc de Neubourg, ne se servoient point d'autre langue que de la nostre dans leurs audiances publiques. M. Hyde, ambassadeur du roy d'Angleterre, pour tenir sur les fonts de baptême, au nom du roy son maistre, un des enfants du roy de Pologne, ne parla jamais que françois dans toutes ses audiances; et M. Palavicini, qui est nonce du pape en ce pays-là, ne se sert que de nostre langue. Sa Majesté polonoise, qui sçait la finesse de nostre langue, qui l'escrit et qui la parle avec beaucoup de politesse, a toujours respondu en françois à tous ces ministres-là, et dans toutes les cours où j'ai esté, *la langue françoise est la langue ordinaire dont on se sert*. Tous les princes et tous les ministres la parlent, et vous sçavez, Monsieur, qu'à Nimègue, les conférences de presque tous les ministres, et les mémoires qu'on donnoit de part et d'autre se faisoient en nostre langue, *qu'ils regardoient tous comme la langue commune*. Je vous demande toujours, monsieur, quelque part en vos bonnes grâces, et d'estre persuadé que je suis avec une estime particuliere, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« L'évesque : C. DE BEAUVAIS.

« A Gournay, le 12 may 1682. »

Cette lettre confirme ce qu'écrivait le père Bouhours dans ses *Entretiens*. « On parle déjà françois dans toutes les cours de l'Europe. Tous les étrangers qui ont de l'esprit, se piquent de sçavoir le françois; ceux qui haïssent le plus notre nation, aiment notre langue. »

COURRIER DU PALAIS

Ce sont toujours les mêmes scènes de férocité sauvage, stupide, qui se déroulent dans les audiences des conseils de guerre séant à Versailles; après l'assassinat des otages de la Roquette, l'assassinat de Chaudey, puis l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas dans la rue des Rosiers, puis les pétroleuses de la rue de Lille, puis le massacre de la rue Haxo, puis l'assassinat de la Butte-aux-Cailles, puis les incendiaires de la rue Royale, puis le colonel Henry et ses complices, puis l'assassinat de Mgr Surat, des abbés Bécourt et Houillon et de M. Chaulieu... — N'ai-je pas oublié dans cette énumération le massacre des dominicains d'Arcueil? — Demain, Blanqui, dont le jugement a été cassé,

va comparaître de nouveau devant un conseil de guerre.

Voilà bien, je pense, de quoi rassasier la curiosité la plus passionnée! Non, tout le monde n'éprouve pas ce sentiment de lassitude qui envahit les âmes les plus irritées, les cœurs qui ont le plus souffert, les vengeurs les plus ardents. La justice accomplit son devoir; mais l'indifférent, le passant, celui qui peut s'épargner ces redoutables et douloureuses épreuves, quelle émotion malsaine vient-il chercher? il y a aussi des gens qui viennent entendre prononcer une condamnation capitale, et qui viennent là comme au spectacle. La salle des conseils de guerre de Versailles, la salle du manége des Grandes-Écuries, a vu toute une noce, *les mariés en tête*, traverser l'auditoire, prendre place sur les banquettes les plus rapprochées et écouter le prononcé du jugement qui a condamné Marie Wolf, femme Guyard, à la peine de mort.

A la première chambre du tribunal civil de la Seine, les parents de l'un des martyrs de la Roquette avaient formé une demande en nullité de testament. Les plaidoiries nous ont appris que ce testament de M. l'abbé Deguerry, curé de Sainte-Madeleine, a été fait par lui le 3 avril 1871, et voici ce qu'on y lit :

« Ne sachant pas ce que Dieu a décidé de toute « éternité de ma vie, au milieu de troubles qui nous « agitent, en sa présence, et à genoux, je dépose et « écris sur ce papier mes dernières volontés... »

Le 5 avril, deux jours après, M. l'abbé Deguerry était arrêté par ordre de la Commune.

Quant au procès auquel donne lieu ce testament, il est bien simple : M. l'abbé Deguerry nomme son héritier et légataire universel M. Philippe Petit, professeur, et les parents du testateur demandent la nullité de ces dispositions, qui renfermaient un fidéi-commis. M. Petit, selon les héritiers naturels, ne serait qu'une personne interposée, et la fortune serait en réalité destinée aux œuvres de Sainte-Anne et des petits catéchismes, dont M. l'abbé Deguerry est le créateur, et qui n'auraient pas eu qualité pour recevoir un legs, n'ayant pas d'existence légalement reconnue. Me Rousse, l'avocat du légataire, et par conséquent le défenseur du testament, a répondu que les adversaires n'oubliaient qu'un point : c'était d'établir qu'il y avait une personne interposée. M. Petit, à qui l'on a demandé s'il n'était pas chargé de remettre des legs soit à des ecclésiastiques, soit à des institutions religieuses non autorisées, a répondu qu'il n'était obligé à rien; qu'il était et qu'il se croyait libre de disposer selon sa volonté du bien que lui laissait M. Deguerry, ce qui ne l'empêcherait pas de remplir, dans la mesure de ses facultés, les intentions du testateur, intentions qu'il connaissait bien et qui lui ont été souvent exprimées; il se considère comme un légataire ordinaire dont le legs n'a été soumis à aucune condition.

En droit, est-ce là un fidéi-commis? Je n'en sais rien, et tout ce que je puis vous dire, c'est que le tribunal a répondu non en déclarant les parents de M. l'abbé Deguerry mal fondés en leur demande.

Mais pourquoi donc l'avocat des demandeurs semblait-il, dans son exorde, s'excuser en quelque sorte de soutenir ce procès? Il s'agissait seulement de demander à la justice si un acte était ou non conforme à la loi. Et pourquoi donc l'avocat du légataire a-t-il répondu que la mémoire du martyr de la Commune était attaquée publiquement par les demandeurs? J'avoue que je ne comprends plus du tout, mais du tout, surtout quand c'est une simple question de droit que l'on plaide.

Une toute petite affaire qui, malheureusement, a passé presque inaperçue, a été jugée par le tribunal correctionnel de Saint-Quentin. Si nous disons qu'il est malheureux que l'affaire n'ait pas eu plus de retentissement, ce n'est pas que nous pensions que la publicité doit ajouter quelque chose à la condamnation prononcée par le tribunal; nous entendons dire seulement que la leçon était bonne à faire connaitre aux fabricants de produits chimiques, aux droguistes simples commerçants et aux pharmaciens qui s'approvisionnent chez eux. Voici le fait dans sa redoutable simplicité : Deux femmes de l'arrondissement de Saint-Quentin achètent chez deux pharmaciens différents du sulfate de potasse pour faire passer leur lait. L'ingestion de ce médicament cause à l'une et à l'autre d'horribles douleurs d'estomac, et toutes deux succombent peu de temps après. L'empoisonnement est certain, et l'enquête établit que l'emploi du sulfate de potasse a eu les mêmes résultats dans plusieurs départements. Ces produits avaient été fournis aux divers pharmaciens par deux maisons de droguerie de Paris, qui elles-mêmes avaient fait leurs achats dans la même fabrique. Une erreur, une erreur déplorable, mais, Dieu merci, une erreur seulement a causé tous ces malheurs, et nous retrouvons les Prussiens et le siége de Paris comme cause première. L'usine était en dehors de Paris; le déménagement, par ordre, dut se faire avec précipitation et avec l'aide de personnes peu expérimentées. Deux produits de même aspect, sulfate de potasse et arsénite de potasse, se trouvent mélangés; l'un est un médicament inoffensif, l'autre est un poison terrible.

Voilà la cause! comme a dit Shakespeare.

Le ministère public a loyalement fait la part des prévenus : leur honorabilité incontestable et le hasard; mais il a demandé aussi contre eux une pénalité qui vînt consacrer le principe de responsabilité. Il avait cent fois raison en disant qu'une prudente vérification par les pharmaciens du produit qui leur était expédié aurait pu déjouer ce concours, cet enchaînement fatal de circonstances. Les fabricants de produits chimiques et les négociants en droguerie ne sont pas, que nous sachions, tenus d'avoir un diplôme, mais il en est autrement des pharmaciens; à quoi bon les études dont ils doivent justifier, s'ils débitent une substance sans l'avoir analysée et éprouvée? Il est certain que cette recommandation de M. l'avocat de la République aura son effet salutaire; mais pourquoi n'en ferait-on pas un des articles des lois, ordonnances ou règlements relatifs à la profession de pharmacien? Ce serait bien plus efficace encore.

Une forte amende a frappé les prévenus.

La chasse est fermée, la pêche est fermée. — Oh! la pêche à la ligne! — c'est vous dire que les braconniers de plaine, de bois et de rivière commencent à défiler devant la police correctionnelle. Oh! si l'on pouvait ajouter foi aux explications de ces messieurs, comme ce serait consolant et gros de promesses pour la campagne prochaine! Devant le tribunal, ce sont les lièvres, les lapins, les perdrix qui viennent, audacieusement, de force se fourrer dans les poches, dans les mains, sous les blouses de gens qui se promènent sans penser le moins du monde au gibier; ce sont les goujons, les carpes et les brochets qui vous offrent le gros bout d'une gaule quand vous passez innocemment sur les bords d'un fleuve, ou même qui se tendent perfidement des filets entre eux. Si quelquefois il y a des coupables, de vrais délinquants, ce sont ces misérables chiens qui n'ont aucun respect pour la loi et auxquels on ne peut rien faire comprendre. Fi! les vilaines bêtes.

J'ai entendu — je vous le jure, et, comme il s'agit de chasse, j'ai besoin de vous le jurer le plus solennellement possible, — j'ai entendu un prévenu dire « qu'il avait ramassé comme ça, par humanité, un petit lièvre qui se mourait d'inanition, un lièvre orphelin; il l'emportait — je n'invente rien — il l'emportait pour l'élever! »

Oh! mais, vrai! vrai! j'ai entendu cela à la 7e chambre.

PETIT-JEAN.

LE CARROUSEL DU 12e DRAGONS

A NANTES

(Voir la gravure page 277)

La ville de Nantes, — elle aussi, — a voulu donner une fête au profit de l'œuvre de la délivrance. Un comité s'est organisé, et il fut décidé qu'une cavalcade parcourrait les principaux quartiers de la ville et recevrait le fruit des quêtes. Parmi les chars allégoriques les plus remarqués, on peut citer celui de la France en deuil, dû à nos meilleurs sculpteurs. La France en deuil, son épée brisée, est à moitié couchée; elle a à ses côtés l'Alsace et la Lorraine. Au-dessus d'elle plane le Génie qui tient dans sa main le flambeau de la civilisation. En avant de ce groupe, la ville de Nantes montre l'urne destinée à recevoir les offrandes. Au départ, un jeu de bagues et de javelot fut donné sur le cours Henri IV, sorte de square où s'étalaient aux balcons et aux fenêtres les premières toilettes printanières. Une foule énorme accourue des campagnes encombrait les rues et se pressait sur la marche du cortége. Un des plus intéressants épisodes de la journée, a été le grand carrousel offert sur la place de la Duchesse Anne par le 12e dragons, en garnison à Nantes : cette place, merveilleusement encadrée, ne pouvait être mieux choisie pour un pareil spectacle. Assise au pied du cours Saint-Pierre, elle voit se dresser devant elle une des tours du vieux château de Nantes. Sous ses murs noircis par le temps, étaient rangés les trente chevaliers de Beaumanoir, cachés sous leurs armures de fer.

Les tribunes construites à droite et à gauche de la place étaient remplies par les spectateurs.

Là, comme toujours, c'est le bon troupier qui a fait les frais de la fête, et quand on aura payé la dette de guerre, c'est encore lui qui sera prié pour le grand tournoi de l'avenir.

L. DE N.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Supplice d'une femme*. — CHATEAU-D'EAU : *L'Affaire Lerouge*, drame en cinq actes et huit tableaux. — Nouvelles.

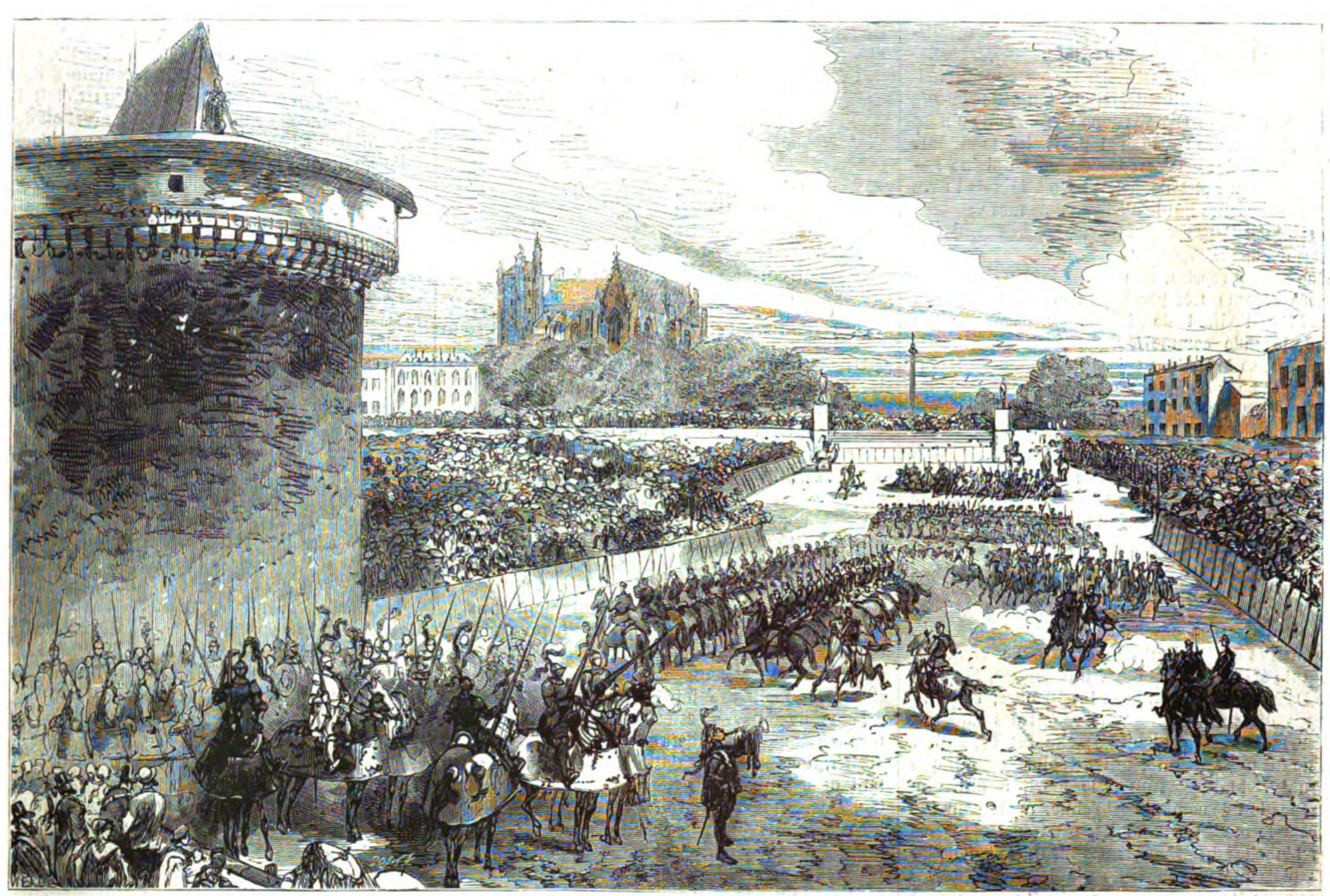
Sept ans ont passé sur *le Supplice d'une femme*, sept ans presque jour pour jour, car la première représentation date du 29 avril 1865, et la reprise vient d'avoir lieu le 1er mai 1872. C'est toujours la même pièce d'une passion si ardente, d'une énergie si terrible, d'une concision qui a élevé tout à coup la langue du télégramme à la hauteur d'un style. C'est toujours aussi la même pièce anonyme, désavouée par ses deux auteurs, et simplement signée de trois étoiles sur l'affiche. Comme *la Tour de Nesle* autrefois, *le Supplice d'une femme* a été précédé et suivi d'une comédie jouée par les deux collaborateurs devenus en quelques semaines deux adversaires. Commencée derrière le rideau, pendant les répétitions, cette comédie se poursuivit dans les journaux et dans les brochures. Il y eut même ceci d'inouï jusqu'alors, que trois versions du *Supplice d'une femme* furent publiées par les deux auteurs. Chacun écrivit sa préface, où il raconta à sa manière l'historique de la pièce, et les épigrammes ne furent pas ménagées dans l'une et l'autre préface. Toutes ces choses eurent beaucoup de retentissement à leur époque; on s'occupait alors de littérature. Aujourd'hui, la légende du *Supplice d'une femme* est un peu oubliée. Il ne reste plus que le drame, un des meilleurs de ce temps-ci.

Par le vent d'adultère qui souffle, il est à supposer que *le Supplice d'une femme* aura un regain de succès. Comme dans les drames de la rue, on y voit un époux durement atteint dans son honneur et dans ses affections; comme dans les drames du salon, on y voit une épouse qui a apporté un enfant illégitime au foyer conjugal. Ce sont là des événements à l'ordre du jour, des actualités, comme on dit. La pièce de M*** pourrait encore être intitulée : *Le plus malheureux des trois*, car le « supplice » y est partagé en trois parts à peu près égales. Si les auteurs n'ont pas trouvé de solution nouvelle à une situation vieille comme l'humanité, du moins ils n'ont point procédé par la violence. Le revolver et la canne à épée n'ont rien à faire dans leurs conclusions, non plus que les tribunaux. L'œuvre se dénoue par un châtiment purement moral. Je me rappelle qu'à l'origine, ce dénoûment produisit une grande impression; il en a été encore de même mercredi dernier.

Des artistes de la création, il ne reste que Mlle Favart et Mme Ponsin-Provost. Toutes les deux ont retrouvé les applaudissements d'autrefois. M. Got, par droit de succession et par droit de talent, a pris des mains de Regnier le rôle du mari. Il l'a joué à sa manière et avec son tempérament, sans imitation;



Exposition des œuvres de M. Édouard Bertin. — Saint Benoît au mont Cassin (crayon de couleur). — (Dessin de M. de Beaurepaire.)



NANTES. — Le carrousel donné par le 12e dragons, sur la place de la duchesse Anne, pour la délivrance du territoire.
(D'après le croquis de M. L. de Nabat.)

ALSACE. — Les ouvriers de Mulhouse allant en masse opter pour la nationalité française. — (D'après le croquis de M. P. Kauffmann.)

il a eu des accents inattendus et d'une émotion puissante dans toute la dernière partie de la pièce. M. Laroche succédait à Lafontaine dans le personnage d'Alvarez, personnage difficile, frisant tantôt le ridicule et tantôt l'odieux. Essayez donc de dire cette phrase sans faire sourire : « Je n'ai pas pétri mon âme avec la neige des glaciers; je suis né en pleine Espagne, sous un ciel de feu, et c'est le soleil avec toutes ses ardeurs qui brûle le sang de mes veines! » Ne semble-t-il pas entendre les rugissements de Brasseur dans *le Brésilien?*

Une autre reprise, non moins intéressante, annoncée comme très-prochaine, est la reprise du *Chandelier* d'Alfred de Musset. *Le Chandelier* n'a pas de légende comme *le Supplice d'une femme*, ou, du moins, sa légende est des plus simples. Il fut représenté pour la première fois, en août 1848, au Théâtre-Historique. C'était l'époque où le répertoire dramatique d'Alfred de Musset, longtemps ignoré, s'imposait alors triomphalement. En moins d'un an, la Comédie-Française avait joué *Un Caprice*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et *Il ne faut jurer de rien*. Le Théâtre-Historique voulut avoir sa part du gâteau : il obtint du poëte *le Chandelier*, une de ses pièces les plus libres, au double point de vue de la morale et de la mise en scène, mais une de ses plus attrayantes et de ses plus spirituelles. Cependant le succès n'en eut rien de bruyant; question de milieu et de distribution de rôles. Par exemple, Fortunio était représenté par une femme, Mme Rosine Debrou, qui, malgré son intelligence, resta en dessous du personnage et ne rendit pas dans son entier la flamme qui l'anime; elle fut Chérubin, elle ne fut pas Fortunio, qui est plus avancé que Chérubin. Maître André, le mari, à qui une forte portion de comique est échue, avait pour interprète le majestueux Matis, sans égal dans les têtes blanches du drame, mais insuffisant dans les chefs plaisamment encornés de la fantaisie. De même pour Peupin, un Clavaroche terne. Le seul Colbrun, l'acteur-mouche de ce grand théâtre, sut donner au petit clerc Guillaume sa vraie physionomie. Soyons juste également envers une adorable jeune fille, Mlle Maillet, qui mourut peu de temps après la création de Jacqueline, qu'elle avait empreinte d'une grâce et d'une sincérité toute particulières.

De l'héritage du Théâtre-Historique, la Comédie-Française recueillit *le Chandelier*. Cette fois, ce fut un homme qui joua Fortunio, ce fut Delaunay, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son talent. Mme Allan s'empara de Jacqueline, comme c'était son droit; n'était-ce pas elle qui avait révélé Musset aux directeurs et au public? Malgré cela, autant qu'il m'en souvienne, *le Chandelier* n'eut pas un grand nombre de représentations. A quoi cela tint-il? je l'ignore.

Un troisième essai va être tenté. Est-il opportun? A la place de cette comédie dont le sujet et les personnages ont été vulgarisés par Offenbach dans son opérette, d'ailleurs charmante, de *la Chanson de Fortunio*, n'eût-il pas mieux valu essayer d'une représentation de *Faire sans dire*, ou de *A quoi rêvent les jeunes filles?* C'eût été un régal nouveau. Ces deux petites pièces sont faciles à monter, toutes coupées pour la scène; et la réussite n'en serait pas douteuse.

Le Chandelier sera accompagné, paraît-il, d'un acte de M. Adrien Decourcelle et d'un acte de M. Catulle Mendès.

En attendant que le théâtre du Château-d'Eau, comme on le prétend, se transforme, dans un avenir plus ou moins lointain, en un Alhambra établi sur le modèle de l'Alhambra de Londres, le Château-d'Eau, dis je, a fait succéder aux *Bonnes filles* de M. Manuel *l'Affaire Lerouge* de M. Emile Gaboriau. *L'Affaire Lerouge*, comme *le Drame de la rue de la Paix*, comme *l'Article 47*, appartient à cette littérature judiciaire qui pendant quelques années a joui d'une vogue prodigieuse. Cette vogue paraît être un peu calmée aujourd'hui. Néanmoins, le public du boulevard ne résiste pas à l'ascendant de messieurs les criminels, et plus encore au prestige des agents de la police, avoués ou secrets. Nous dirons, la semaine prochaine, quelles ont été les destinées du drame de M. Gaboriau, dont la première représentation a lieu au moment où s'imprime notre journal. Tout fait présager un succès, justifié à l'avance par l'habileté et la souplesse d'imagination de l'auteur, dont c'est le début au théâtre.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Linda di Chamouni*, opéra en trois actes, de Donizetti. — OPÉRA-COMIQUE : *Le Passant*, opéra comique, de M. F. Coppée, musique de M. Paladilhe (24 avril. — Festival au Cirque des Champs-Elysées.

C'était la première fois qu'on voyait la *Linda* de Donizetti se changer en un opéra buffa. Or comme nulle affiche, nul régisseur en gants blancs n'avaient prévenu le public de cette subite transformation, la surprise a été grande; et on a ri à belles dents, on a ri depuis le nez jusqu'aux oreilles.

Cette nouvelle interprétation d'un opéra larmoyant est due à Mlle Marchetti, cantatrice péruvienne. Il est vrai que « le cœur n'y était pour rien, » comme dirait M. Prudhomme, et qu'elle ne l'a point fait exprès, la pauvrette qui comptait nous faire fondre d'attendrissement avec toute sorte de cris et de gestes excentriques, lesquels, paraît-il, sont acceptés à Lima comme expression de la douleur. C'est de la meilleure foi du monde qu'elle croyait à l'effet de tous ces grands coups de gosier et de tous ces grands moulinets du bras. Pour ces mêmes vociférations et gesticulations, on lui avait jeté tant de couronnes! et si souventes fois, la foule idolâtre avait dételé sa voiture!

Mais il faut croire que chez nous on ne parle pas la même langue musicale que là-bas; qu'ainsi entre Péruvienne chantant et Parisien écoutant, l'accord est impossible. Il faudrait un interprète, un dictionnaire de poche, je ne sais quoi, pour tirer au clair ce baragouin exotique qui est peut-être une langue sublime, mais qui restera pour nous un patois indéchiffrable jusqu'à ample et complète explication.

Ce n'est point que Mlle Marchetti soit dénuée de voix; elle possède même à l'aigu plusieurs notes d'une puissance rare, et qu'elle tient plus longtemps qu'il n'est possible et permis. Mais c'est au gaspillage qu'elle fait de ses qualités, à l'emploi intempestif de certains effets vocaux, en un mot, à son manque absolu de style qu'on doit attribuer sa déroute.

Cette malheureuse représentation a encore été attristée par M. Gardoni qui, pris d'un enrouement, a dû remplacer ses cavatines par une série variée de signaux de détresse. Les dilettantes n'ont trouvé leur compte qu'à l'audition d'une jeune cantatrice qui a nom Mlle Bracciolini, et dont la voix de contralto est d'une beauté exceptionnelle. Retenez ce nom, ou plutôt ne le retenez pas, on vous le redira assez souvent.

Pendant que nous sommes au Théâtre-Italien, il ne serait pas mauvais que nous complétions notre compte rendu de la semaine dernière sur le *Matrimonio segreto*. Nous avons fait quelques recherches sur le livret du signor Bertatti, et nous avons découvert qu'il n'était que l'imitation de diverses pièces françaises et anglaises se plagiant les unes les autres, sans façon ni vergogne. En voici la série :

1732. — *Modish couple*, comédie du capitaine Bodan (Londres).

1760. — *Le Mariage à la mode*, farce attribuée à Hogarth (Londres).

1766. — *The Clandestine Mariage*, comédie de Garrick et Colmann (Londres, Drury Lane).

1768. — *Sophie*, ou *le Mariage caché*, pièce à ariettes, en trois actes, paroles d'un anonyme, musique de Kohault (Paris, à la Comédie-Italienne).

1775. — *Le Mariage clandestin*, comédie de Lemonnier (Paris, à la Comédie-Française).

1792. — *Il Matrimonio segreto*, opéra-bouffe de Bertatti, musique de Cimarosa (Vienne, au théâtre de la Porte de Carinthie).

Il y a des farces qui sont éternelles encore qu'elles ne soient pas du plus haut comique.

— Je ne sais pas si *le Passant*, intermède en vers de M. Coppée, sera éternel; toujours est-il qu'il s'éternise. On l'a donné plusieurs centaines de fois partout, en commençant par l'Odéon; c'était l'entremets obligé dans tout menu de concert ou de représentation à bénéfice. On le jouait aussi dans les salons. On l'eût joué je ne sais où encore : dans les monuments publics? au milieu des squares? sur l'impériale des omnibus? Mais l'auteur, voulant mettre un frein à cette manie furieuse, a rendu son œuvre plus difficile à interpréter en y faisant ajouter de la musique par M. Paladilhe.

Et puis la pièce était un peu usée en tant que pièce d'Odéon; il fallait la rajeunir en y versant quelques mélodies. Or c'est de tout point le procédé des ménagères qui, avec le gigot de la veille, font encore, moyennant une sauce, un plat très-sortable pour le lendemain.

M. Paladilhe était l'auteur d'une chanson très-bien tournée, et par suite populaire, qui a nom *Mandolinata*. C'était une véritable trouvaille mélodique que ce petit bout de chanson, qui équivalait au sonnet sans défauts dont parle Boileau. Aussi M. Paladilhe n'a-t-il pas manqué d'insérer sa *Mandolinata* dans sa partition pour la faire chanter à Mme Galli-Marié. Voilà qui est pour le mieux. Mais cela fait, le compositeur a trouvé que c'était assez travailler pour le plaisir du public, et comme si d'autre part il avait eu regret de cet éclair mélodique, il s'est mis à brouiller des notes ensemble afin d'obtenir ces teintes nébuleuses qui rappellent à la fois les plus mauvaises pages de M. Gounod et les meilleures de M. Wagner.

La *Mandolinata* étant donnée, il s'agissait de se la faire pardonner par cette douzaine de petits croque-notes impuissants qui font grand bruit de leur prétendue science en se réclamant de la non moins prétendue école néo-germanique.

Combien je voudrais que la caisse de la libération du territoire fût assez riche pour renvoyer au delà du Rhin ces musiciens français qui ne composent qu'avec le casque de cuir sur la tête!... Je retiendrais cependant M. Paladilhe, car je persiste à le croire doué de toutes les qualités de mélodiste qu'il n'a pas voulu montrer dans *le Passant*. Il aura été victime d'un sophisme, il aura été pris d'une fausse honte, puisqu'il est admis aujourd'hui dans une certaine bande qu'on est un petit musicien lorsque l'on trouve des idées nettes et qu'on les exprime avec clarté. C'est un malheur! mais dans toute la partition du *Passant* je ne trouve guère à signaler que l'introduction instrumentale et le chœur à la cantonade, qui est traité avec habileté.

Le Passant, convenablement exécuté par Mme Galli-Marié et Mlle Priola, a été donné pour la première fois dans la soirée organisée au bénéfice de l'ancien ténor Chollet, le créateur de *Zampa* et du *Postillon de Lonjumeau*.

— Nous ne saurions passer sous silence le festival donné au Cirque des Champs-Élysées et dont le produit est destiné aux habitants de Neuilly qui ont le plus souffert de la guerre civile. M. Charles Vervoitte, l'érudit maître de chapelle de Saint-Roch, conduisait l'orchestre et les chœurs. Il a fait exécuter un remarquable psaume de sa composition, puis diverses pièces de musique historique. Parmi les solistes, Mlle Battu, M. Delle-Sedie, M. Sauret, violoniste, M. Richard (de Namur), violoncelliste, qui a obtenu un succès grand et mérité.

Le produit de cette fête s'est, dit-on, élevé à 20,000 francs.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Le Théâtre-Italien annonce une représentation de *Norma* avec Mme Penco. — Le 3e volume de l'*Histoire de la musique* de Fétis vient de paraître. — Levasseur a légué à M. Obin les armes qu'il portait dans ses rôles de Bertram et de Marcel. — La direction de l'Opéra vient de commander la musique d'un ballet en un acte à M. Guiraud. — Mercredi dernier, ouverture du concert des Champs-Élysées, sous la direction de M. de Besselièvre.

A. L.

CORRESPONDANCE

LA DÉFENSE DE SOISSONS

Nous croyons devoir publier la protestation suivante, — protestation toute aimable d'ailleurs, — sans avoir besoin d'y répondre, car elle contient notre défense en même temps que celle de nos confrères Soissonnais.

Si notre chroniqueur s'est permis de placer parmi eux un personnage déplaisant, c'est, comme notre correspondant le reconnait lui-même, après s'être assuré qu'il n'existait pas.

Pour ce qui regarde le reste, nous sera-t-il permis de faire observer que dans la marine, on donne le nom de *Parisien* à tous les mauvais matelots et que Paris a toujours pris philosophiquement la chose. Espérons que Soissons se piquera de la même grandeur d'âme.

Soissons, 29 avril 1872.

Monsieur le Directeur du *Monde illustré*,

Permettez à l'un de vos plus vieux et plus fidèles abonnés de vous adresser, au sujet de votre dernier courrier, quelques observations dont vous apprécierez, sans doute, l'opportunité.

Votre spirituel courriériste met en scène un gros monsieur, son voisin de chemin de fer, qui parcourt *le Radical soissonnais* et finit par déchirer, de colère, la feuille malencontreuse.

Pourquoi ce choix de Soissons, l'une des villes de France qui ont justement le bonheur de ne posséder aucune feuille radicale?

Il y a des villes qui ont vraiment du guignon « *habent sua fata*. . » Soissons est du nombre. Le haricot lui a créé une réputation bruyante dont rien ne la sauvera.

Soissons a beau être une de nos villes de province les plus hospitalières et les plus intelligentes, remise à peine des horreurs d'un siége et des misères de l'occupation allemande, rien n'y fait. Elle est condamnée à partager, pour toujours, la réputation plaisante de Brives-la-Gaillarde, de Landerneau et de quelques autres localités chères aux vaudevillistes.

Or, précisément en ce qui concerne la presse, Soissons a deux journaux d'un libéralisme fort sage.

Vous voyez, monsieur le directeur, que votre collaborateur nous a fait, auprès de vos nombreux lecteurs, un tort que nous ne méritons pas.

Veuillez agréer, etc.

E.

UNE LETTRE DE LOUIS NAPOLÉON (1834)

On doit vendre sous peu l'importante collection d'autographes de M. Gauthier-Lachapelle.

Dans le volumineux catalogue distribué à cette occasion, nous remarquons une pièce que les amateurs se disputeront vivement. En voici la mention :

NAPOLÉON III, empereur des Français, n° 1808.

L. a. s. à son père, à Florence; Arenenberg, 28 sept. 1834, 3 p. in-4, cachet. Léger raccommodage.

Lettre fort curieuse. — Il croit, comme son père, qu'il ne faut pas servir des pays étrangers, mais il y a une grande différence à participer aux exercices de citoyens libres, réunis dans le seul but de défendre leur patrie, si on l'attaquait, ou d'être sous les ordres constants d'un chef unique, dans des troupes régulières. « Dans le premier cas, on ne fait que s'instruire au milieu d'amis ; dans le second, on abdique sa dignité d'homme pour être esclave. » Puisque son père désapprouve ses projets de mariage, il y renonce d'autant plus facilement qu'il n'a aucun sentiment vif pour la jeune personne.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

La passementerie, c'est la poésie du costume; aujourd'hui, plus que jamais, la toilette ne saurait se passer de cet ornement. La vogue est à la maison des *Galeries Choiseul*.

La frange mauresque, formée de petites boules et de large cordonnet moiré, est de l'effet le plus original. Rien de léger, d'aérien, comme la frange sur grenadine en toutes nuances, pour costumes d'été. D'un bien riche effet, cette guipure en soie, fil ou laine, avec entre-deux assorti. La toilette la plus prosaïque lui doit un caractère luxueux. Simple et champêtre, cette passementerie en fil lin écru, avec franges assorties, a le précieux avantage de se laver.

Les larges ceintures Pompadour s'harmonisent bien avec les toilettes du jour.

Toute la passementerie des *Galeries Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, est inspirée par le caprice le plus gracieux et le goût parisien le plus pur. De là le succès de la maison.

En fait de modes, tenter le public n'est plus chose facile; on l'a tant et si souvent abusé!

Quel est donc le meilleur moyen de conviction? La loyauté. C'est le système de *Pygmalion*, qui, en renaissant de ses cendres comme le phénix, s'annexe cinq maisons voisines et devient un établissement colossal. C'est sans contredit le magasin le plus vaste, le mieux distribué, le plus abondamment pourvu d'air et de lumière.

En ce moment, ses marchandises sont cotées, au détail, moins cher qu'au prix de gros. C'est que ce magasin fait place nette pour préparer son inauguration d'automne. Il n'est pas dans ses habitudes de chercher une journée de vente exceptionnelle. *Pygmalion* a toujours traité les affaires de façon à se placer au premier rang comme maison de confiance. Vous y trouvez en tout temps les plus agréables surprises. Signalons particulièrement aujourd'hui, comme occasion à ne pas laisser échapper, du linon rayé et uni, de toutes teintes, à 45 c.; du taffetas de Nice, écossais varié, quadrillé, en toutes nuances, à 75 c.; de la magnifique sultane anglaise, chinée, multicole, à 45 c.; pacha gros grain, uni, façonné, gris et noir, marron, etc., à 95 cent.

Voulez-vous du poult de soie inusable, d'un beau noir, aux moelleuses draperies? Prenez cette qualité de 7 fr. 75 c., ou même de 5 fr. 75 c., et comparez avec ce que vous vous procurez dans les autres magasins. . . . A noter aussi, cette grisaille damier, rayée, quadrillée, au prix de 2 fr. 90 c.

Les costumes de *Pygmalion* sont d'une élégance hors ligne et d'un bon marché qui défie la concurrence. Ils infiltrent le goût parisien dans toutes les classes.

Pygmalion ne s'endort pas sur ses lauriers; nous en aurons une preuve éclatante à l'automne.

Que de choses dans un corset! Honni soit qui mal y pense. Nous voulons parler des difficultés à vaincre pour donner au buste toute sa perfection.

Mme Billard excelle dans cet art. Elle a su vaincre la nature, ce Protée femelle, en le saisissant sous toutes les formes. Son corset vous fait une taille fluette, cambrée, déliée, qu'envierait la Castillane ou l'Andalouse.

Sa ceinture hygiénique à jour dessine la poitrine, en suit harmonieusement les contours sans meurtrir la chair. Cette douce enveloppe est une tutrice bienveillante qui soutient au lieu d'oppresser. (4, rue Tronchet).

Que de poëtes ont chanté la brise tiède et parfumée du printemps. MM. Ed. Pinaud et Meyer, plus avisés, la mettent en flacon. Impossible de le nier, en aspirant, à la *Corbeille Fleurie*, l'ihlang-ihlang, la verveine, l'héliothrope, le jasmin.

Leur *lait d'Hébé*, préparé avec la fleur de benjoin, rafraîchit, fortifie l'organe cutané, détruit la ride, fait resplendir le teint. Leur poudre de riz veloutée, conjointement avec la crème-neige, donne à la peau souplesse, transparence et blancheur. Leur blanc callidermique détruit les tons bistrés de l'épiderme.

MM. Pinaud et Meyer ont fait de la violette la base de leur cosmétique. Voilà pourquoi l'eau de toilette et les savons de la *Corbeille Fleurie*, en assurant la santé du tissus dermal, exhalent une si douce senteur (30, boulevard des Italiens).

Csse A. DE BORETTY.

NOUVEAUTÉS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

E. LACHAUD, ÉDITEUR,
place du Théâtre-Français, 4, à Paris.

LES CHANTS DU NIL, par G. Nicole. In-18. . . . 2 »

CHAPITRES NOUVEAUX SUR LE SIÉGE ET LA COMMUNE, 1870-71, par L. Dubois, ex-inspecteur général des halles et marchés de Paris. . . . . 3 »

LES MÉMOIRES D'UNE PENDULE PRISONNIÈRE DE GUERRE EN 1870-1871, par Henri Legay. In-18, *franco*. . . . . 1 »

L'ABEILLE, almanach rural. . . . . » 50

JOURNAL D'UN PARISIEN PENDANT LA RÉVOLUTION DE SEPTEMBRE ET LA COMMUNE, 1re partie. — In-18. . . . . 1 50

LA DÉFENSE DE LA FRANCE au moyen du réseau militaire des chemins de fer, par Jules Brunfaut. . . . . 1 »

A PROPOS DES CHEMINS DE FER DANS PARIS ET LA BANLIEUE, par A. G. . . . . » 50

GUITARES ET CLAIRONS, par P. Robiquet. . 2 »

LES SÉANCES OFFICIELLES de l'Internationale à Paris, pendant le siége et pendant la Commune. 4e édition. . . . . 3 »

HISTOIRE DE LA PRESSE SOUS LA COMMUNE, par A. Gagnière. In-18. . . . . . 3 50

Envoyer le montant en timbres ou mandats-poste, à M. E. LACHAUD, éditeur, place du Théâtre-Français, 4, à Paris, et on reçoit par retour du courrier.

Le catalogue de la librairie Lachaud est envoyé franco *à toute personne qui en fait la demande.*

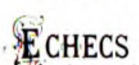
LE VÉSUVE. — Place de Torre del Greco pendant l'éruption du Vésuve du 8 décembre 1861.

Gravure extraite de la monographie du « Tour du Monde » (Librairie Hachette).

PROCÈS DU GÉNÉRAL TROCHU CONTRE LE *FIGARO*

L'administration du journal **la PETITE PRESSE** vient de mettre en vente, au prix de **50** centimes, le compte rendu complet du PROCÈS DU GÉNÉRAL TROCHU contre le *Figaro*.

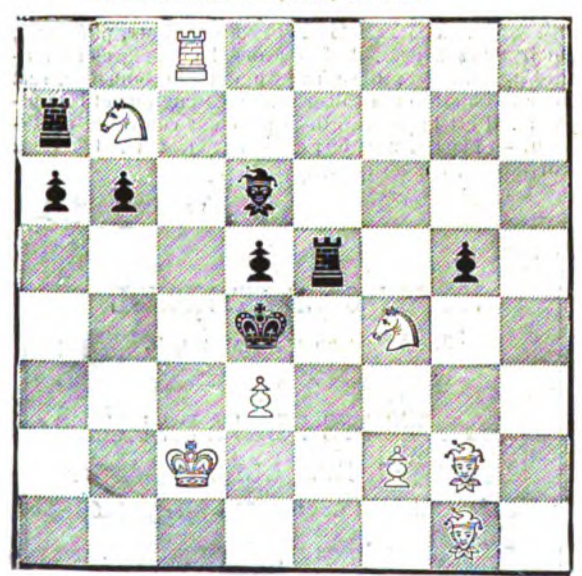
Pour le recevoir *franco* par la poste dans toute la France, adresser **65** c. à l'administrateur du journal, 13, quai Voltaire, à Paris.



ÉCHECS

PROBLÈME N° 413

COMPOSÉ PAR M. L. SPREGA, DE ROME



Les blancs font mat en cinq coups.



PROPRIÉTÉ A VENDRE A ÉTRETAT (SEINE-INFÉRIEURE)

Cette gravure a été faite d'après un dessin, en 1862, lorsque la Tour venait d'être terminée; c'est donc à cette époque qu'elle fut bâtie, sous la direction et d'après les plans de M. Huchon, architecte de la reine Christine.

Depuis ce temps, la Tour a été agrandie, entourée de murs et embellie par l'annexe des bâtiments, et par de nombreuses plantations en arbres et arbustes.

Cette propriété a un cachet tout particulier d'ancien château; elle est richement meublée : piano, orgue, tapisseries anciennes, etc., etc.

Comme habitation, à 8 minutes de la plage et du Casino, rien n'y est comparable à Étretat, rien ne lui est supérieur par sa position dominante, dont la vue s'étend non-seulement sur la mer, mais encore sur tout le pays et les environs.

Le terrain, d'une contenance d'environ 5,000 mètres, peut être augmenté. — Il y a écurie et remise.

Cette propriété est à vendre à l'amiable, avec grandes facilités de payement.

S'adresser au propriétaire, M. DOLLINGEN, rue Vivienne, 48, à Paris, qui délivrera un permis pour la visiter.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le repos est nécessaire, surtout aux gens se livrant aux travaux manuels.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



16e Année. N° 787. — 11 Mai 1872.



M. LE DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER.

« Un pays n'est pas près de la décadence quand il a le courage d'envisager ses fautes et l'énergie de les réparer. »
(Discours prononcé dans la séance du 5 mai, à l'Assemblée nationale.)

COURRIER DE PARIS

LETTRES A UNE PROVINCIALE

Paris, 9 mai 1872.

Voici le mois de Mai, le mois du renouveau, le mois des anciens et des vierges, le mois des fêtes sacrées dans les sanctuaires encombrés de fleurs. Voici Mai, le mois sans tache, si pur, si frais, si pimpant, le mois des sourires et des parfums, pendant lequel Romulus avait défendu le mariage; Mai, le mois du *regifugium*, où Rome plantait le peuplier, en souvenir du bannissement de ses rois.

Voici Mai, avec ses étalages pleins d'étoffes nuageuses, devant lesquels s'arrêtent émerveillées, envieuses, jalouses, la petite bourgeoise et la fillette déshéritées. En rougissant elles baissent les yeux sur leurs robes démodées, défraichies, hors de saison; elles regardent leurs doigts picotés par l'aiguille, durcis par les soins du ménage et soupirent un : « Quel dommage! » à ravir le démon le plus exigeant.

Que de mal ont provoqué ces tentations étalées à chaque pas, et dont une glace seulement nous sépare. Autour de nous on a faim, on a froid, on souffre, et voilà de l'or, des bijoux, des fourrures, des étoffes douces à porter, réjouissantes à voir, Tout ce qui charme, tout ce qui fortifie, séduit, enivre ou console est là, devant nous, à portée de la main. Qui prétendait à tout cela autrefois? Ces magnificences révélées aux seuls riches, apparaissaient de loin en loin, portées par des créatures privilégiées qu'on approchait à peine. Les perles, les pierres fines avaient l'air de germer sur elles; les brocards qui les enveloppaient semblaient des ailes. Jamais la pensée ne venait qu'on pût se les approprier. C'était l'apanage des nobles dans leurs châteaux, des saints dans leurs chapelles. La perle se fût dissoute, le diamant eût éclaté s'ils eussent été posés sur une peau vile et plébéienne. Maintenant!... oh! maintenant....

Voici mai revenu; mai, le mois de Marie. Les fillettes vêtues de blanc trottent, les yeux baissés, du logis à l'église, dans un fouillis de mousseline. Les bambins porteurs de cierges chantent des cantiques qui montent sur un nuage d'encens jusqu'au paradis. Les fausses notes ne sont pas du voyage; le vent les secoue, les trie et les disperse.

C'est le mois des reflorescences.

Le rossignol chantera jusqu'à la venue de Juin, et se reposera onze mois. Les violettes, les pervenches ont poussé si dru que, couché dans l'herbe, on se croirait sur un tapis épiscopal. L'aubépine et le chèvrefeuille se préparent. C'est le mois des haies odorantes. Dans les forêts, les fougères déroulent leurs crosses.

Quand vous verrez rire les cieux,
Et la terre en sa floriture;
Quand vous verrez devant vos yeux
Les eaux luy bailler nourriture,
Sur peine de grand'forfaicture,
Et d'estre larron et menteur,
N'en louez nulle créature,
Louez le nom du Créateur.

Chacun veut aller voir où en sont les prés et les bois. Dieu a ouvert son exposition d'horticulture qu'il ne fermera que dans six mois. Les gares sont toutes encombrées. En traversant celle du Nord, il y a quelques jours, mille souvenirs douloureux m'ont assailli. Je n'y étais pas entré depuis deux ans.

Je ne sais rien de plus vivant, de plus gai qu'une gare en temps paisible; je ne sais rien de plus morne, de plus lugubre en temps de guerre. J'ai vu revenir tous les blessés. J'ai assisté au départ de toutes les troupes;

C'a été, dès le début, un pêle-mêle bruyant.

Les régiments, excités par les cris de la foule qui les avait escortés, par les boissons dont on les avait abreuvés, arrivaient en désordre. Je l'ai, du reste, remarqué partout et toujours : en gare, le soldat devient absolument indisciplinable. Il se comporte comme s'il faisait partie de quelque train de plaisir; il chante, vocifère, gesticule, va et vient sur la voie, malgré les réclamations des hommes d'équipe dont il gêne les mouvements, malgré les ordres de ses chefs, qu'il n'écoute plus. Je n'ai presque jamais vu exécuter cette manœuvre si simple, qui consiste à diviser l'effectif des bataillons en autant de compagnies qu'il y a de wagons dans le train, à subdiviser chaque compagnie en trois pelotons de dix hommes qui se présentent chacun à la portière du compartiment qui lui est destiné. Au lieu de cela, les soldats ahuris couraient, s'appelaient, se plaçaient au gré de leur fantaisie, haussant les épaules quand on leur donnait un ordre. — « Eh! Pidou!... viens donc ici. C'est tous des rigoleurs! » — « J'peux pas, j'ai promis à Bridou de ne pas le quitter! » — « Qu'est-ce que t'as fait de ton sac? » — « Il m'em..., je l'ai mis dans un fourgon. » — « J'vas te passer le mien, etc. » — Les officiers se démenaient comme les mouches du coche; les fourriers recevaient les vivres et les répartissaient de façon à mettre toujours le train en retard... L'appel fait, on partait aux cris de : « A bas la Prusse! » et l'on hurlait la Marseillaise, à se faire éclater le larynx. Puis, quand le convoi avait disparu, on voyait arriver des retardataires plus ou moins consternés; on ramassait sur la voie des pains que l'on y avait jetés pour alléger son fourniment; on retrouvait sur la chaussée des sacs et des armes oubliés.

Cela était peut-être plus triste à voir que l'ambulance.

D'abord sont revenus les traînards mis hors de combat par quelques jours de marche, avant d'avoir vu le feu. Il est vrai de dire que l'ennemi ne les eût pas chaussés autrement. Leurs souliers durs, mis neufs au départ, armés de coutures épaisses, auraient découragé les plus aguerris. Ensuite sont arrivés par centaines les blessés de la débauche. Ceux-là vous faisaient monter le cœur aux lèvres. Ils refusaient d'obéir, levaient la crosse sur les officiers qui voulaient les empêcher de vagabonder dans Paris, parlaient argot, se plaignaient des vivres, cherchaient à filer..... Ce sont eux qui nous ont donné le plus de mal. Puis sont venus les malades, les phthisiques, les pulmonaires, l'armée qui tousse. Pauvres gens!... Ils avaient à peine vu l'ennemi; mais quelques jours de campagne les avaient terrassés. La mort les avait marqués à tuer.

Je vois encore, quand je ferme les yeux, un gros garçon rose, frais, crevant de santé, qui vint s'asseoir à une des tables de notre réfectoire. Il faisait partie d'un détachement de pulmonaires. Il promenait sur tout ce qui l'entourait des regards éteints. Personne ne lui adressait la parole. Je m'approchai de lui.

— Comment t'appelles-tu?
— Antoine.
— Tu es voltigeur au ... de ligne?
— Je ne sais pas.
— Comment, tu ne sais pas!
— Demandez aux camarades.
— Tu es blessé?
— Je ne crois pas.
— Malade?
— On ne me l'a pas dit.
— Pourquoi es-tu ici?
— C'est sur le papier.

Il me remit son livret et sa feuille de route. Je lus : « Antoine X..., soldat au ... de ligne, ... bataillon, ... compagnie, IDIOT, *à renvoyer à sa famille.* » Le pauvre malheureux avait, sans y rien comprendre, revêtu l'uniforme, manœuvré, subi force punitions, voyagé des Alpes au dépôt, du dépôt à Paris, de Paris à Mézières, et il revenait sans plus comprendre pourquoi on le renvoyait, qu'il n'avait compris pourquoi on l'avait emmené!

Après les malades, les grands blessés sont venus en masse. Chaque train en était encombré. Ces pauvres troupeaux sanglants nous arrivaient sous la conduite d'un officier ou d'un sous-officier blessé. Qu'ils étaient livides en descendant de wagon, les uns portés, les autres soutenus. Beaucoup se traînaient, les deux mains à plat sur les murs, refusant tout secours. Cavaliers, fantassins, turcos, artilleurs, tous entraient pêle-mêle dans notre sinistre hôtellerie, ne demandant qu'une chose : retourner vite au pays avant que de passer. Ceux-là ne criaient pas, ne se plaignaient pas, ne bavardaient pas. C'était l'armée sérieuse, celle qui a fait son devoir, la vraie France ; celle avec laquelle on eût traversé la Prusse tambour battant, clairons sonnant, la chanson aux lèvres, si..... Vous savez aussi bien que moi ce qui lui a manqué. A quoi bon le redire?

Peu à peu le cercle s'est resserré autour de nous. Les envois ont cessé. Les nouvelles devenant de plus en plus désolantes, Paris étant menacé, il s'est agi de vider au plus vite les hôpitaux pour faire de la place. Les trains n'arrivaient plus qu'à des heures irrégulières, amenant surtout des bourgeois, des femmes en fuite; nous apportant tous la nouvelle d'un nouveau désastre. La gare s'est remplie de meubles, de caisses, de paquets que l'on cherchait à mettre à l'abri dans la ville imprenable. Alors sont entrés des troupeaux, de la farine, du charbon en prévision du siége. Puis on a fait sauter les derniers ponts; et les dernières locomotives sont rentrées pour ne plus ressortir, remorquant les derniers wagons.

On a cessé d'éclairer la gare. On ne se fait pas une idée de cela quand on ne l'a pas vu, une gare sombre, silencieuse, avec quelques lanternes rouges qui vont et viennent au ras du sol, prêtant de sanglants reflets aux rails. Et dans les grandes salles d'où l'on a vu partir des trains de plaisir, cent blessés qui souffrent et qui meurent résignés, en soupirant à peine des « Ah! » plus déchirants que des cris; des Africains qui toussent et ne comprennent qu'une chose qu'ils lisent dans vos yeux, malgré tout ce qu'on fait pour le leur cacher, c'est qu'ils n'ont plus que des heures à vivre. Ceux-là se couvrent la tête et ne bougent plus. On les trouve morts sans qu'un pli de leur couverture ait changé.....

Mais voilà assez de ces lugubres souvenirs, amie. Ils me poursuivront longtemps, je le crains, lorsque je traverserai les gares.

Je puis, sans transition, vous parler des Invalides. MM. les communeux ont pris leur argenterie, l'ont portée à la Monnaie, où elle a été fondue. L'armée souscrit pour la remplacer. On assure, mais je refuse de le croire, que les nez d'argent de nos vétérans ont été réquisitionnés en même temps que la vaisselle plate. Ce serait encore Courbet qui aurait inspiré ce déboulonnage facial. Après la colonne, la grande armée.

MM. de la Commune n'y allaient pas de main morte, quand ils la mettaient dans le sac. M. Régère, délégué aux finances, n'avait encore donné qu'imparfaitement la mesure de ses capacités financières. Il a été trouvé porteur ces jours derniers, alors qu'on le transférait du fort Boyard à Saint-Martin-de-Ré, de 2,400 fr. en or et de 180,000 fr. en bons du Trésor. Il n'y a plus après cela qu'à retirer l'échelle. Avouez, amie, que cela est bien autrement surprenant que l'escamotage des canons de Vincennes et le tour des poissons.

Ainsi, voilà un an que le citoyen Régère, arrêté, fouillé, exploré, refouillé, transféré, jugé, transporté et refouillé, conserve sur lui 2,400 francs d'or et 180,000 francs de bons du Trésor! Où les avait-il pu enfouir? Quel torse à secret, quels mollets à cachette possède donc le citoyen Régère? Décidément les hommes de la Commune étaient très-forts. Ce ne sont pas nos ministres qui en feraient autant!

Les trente-deux premières représentations de *la Timbale d'argent* ont produit 92,086 fr. 30 c., soit une moyenne de 2,877 fr. 69 c. par soirée. Une spectatrice de plus, fût-ce Mlle Sarah B......, la salle craquerait.

Je ne connais pas *la Timbale*, mais j'ai constaté qu'on ne parlait d'elle qu'à voix basse et les yeux pudiquement baissés. La presse est unanime. Elle constate à la fois la valeur et le débraillé de cet ouvrage. C'est ce qu'on aurait écrit de plus leste; c'est ce qui aurait produit les plus grosses recettes. *La Belle Hélène*, découragée, songerait à se retirer aux Carmélites.

Donc, il en est du théâtre comme des toilettes. L'Empire mort, la République a pris la suite de ses petites affaires; elle continue son commerce. Voilà les impérialistes qui se scandalisent à leur tour.

C'est à mourir de rire. Il est dit qu'on confondra toujours la morale et la politique, et que nous serons éternellement dupes des aigrefins qui exploitent cette confusion.

La meilleure manière de combattre le théâtre graveleux serait de le déserter. Nous faisons sa fortune, au contraire. Voilà ce que vous disent les moralistes :

— « Mon cher, vous me voyez scandalisé. On « donne aux Bouffes une pièce impossible. C'est « d'un... leste!... d'un... décolleté qui passe toute « permission. On m'en avait dit tant de mal, que, « naturellement, j'ai voulu voir ce que c'était. Ma « femme aussi. Nous avons eu beaucoup de peine à « nous procurer une loge pour la dixième. Nous y « retournons demain. Il y a des costumes, mon « cher!... à croire qu'il n'y en a pas. Je vous con- « seille d'aller voir cela. Nous avons ri à en avoir « mal aux côtes. C'est d'une force!... Je ne com- « prends pas qu'on permette cela! Elle va bien, la « République! »

L'épreuve me parait faite. Je renverrais *la Belle Hélène* et *la Timbale* dos à dos. Je trouve aussi godiches ceux qui ont crié — « A bas l'Empire! » — pour quelques couplets de M[lle] Schneider, que ceux qui crient : — « A bas la République! » — pour quelques gravelures de M[lle] Judic. Il y aurait place pour la morale sous la monarchie comme sous la République. Le tout serait de la convier à la fête.

Je ne saurais mieux placer qu'en Mai, dans le mois chaste, un exemple de pureté donné par quatre princesses. En ce temps de guerre et de révolutions, on ne sait pas ce qui peut arriver. Aux dames que le poignard de Lucrèce effaroucherait, je me permets de recommander le procédé vertueux des quatre filles de Romilde, duchesse de Frioul.

Il faut, par exemple, amie, que nous remontions ensemble jusqu'à l'an 611, et que vous me suiviez en Pannonie. Gisulf, duc de Frioul, vient d'être tué par le khan des Abares; son armée a été taillée en pièces. Romilde, sa veuve, a offert au vainqueur de l'épouser. Celui-ci a répondu à cette avance en la faisant empaler. Voilà ce que je lis à ce sujet dans un vieil auteur :

« Les quatre filles de l'infortunée duchesse conservèrent dans l'esclavage les sentiments d'honneur que leur inspirait leur naissance. Elles eurent soin de cacher toujours dans leur sein de la chair crue, afin que l'odeur infecte qui en sortirait écartât ceux qui voudraient attenter à leur vertu. Leur stratagème réussit : les Abares qui voulurent s'approcher d'elles durent y renoncer. Ils crurent que cette odeur leur était naturelle, et se retirèrent en disant que toutes les Lombardes exhalaient une horrible odeur. Ces princesses furent, dans la suite, rachetées par leurs frères, qui les marièrent comme il convenait à leur naissance. »

Parlez après cela des tentations de la chair!

Le meurtre conjugal de M[me] Dubourg appartient désormais à l'histoire ancienne. Quinze jours de chronique parisienne ont fait de la victime une contemporaine de Desdémone. La complainte matrimoniale de la semaine a deux couplets : un mariage se prépare, un autre se brise.

Sa Grâce microscopique, la princesse Félicie, épouse Sa Grandeur le général Tom-Dot, citoyen de Saint-Thomas; un héros de cinquante centimètres. On prête à ces deux diminutifs l'intention de se marier au profit d'une œuvre charitable ou patriotique. Une quête serait faite par les femmes géantes de Paris, pendant la cérémonie. Parions que ce projet ne se réalisera pas.

L'union brisée est celle de M. E. de Girardin et de demoiselle Guillemette-Joséphine Brunold, comtesse de Tiefenbach. La séparation de corps a été prononcée le 28 avril. Les motifs invoqués sont ceux que spécifient les art. 312 et 313 du Code civil.

Le 20 août, naissait à Londres, Langham-hôtel, Anaïs-Marguerite-Suzanne. M[me] de Girardin, sa mère, la faisait inscrire sur les registres de l'état-civil de Cavendish-square, le 18 octobre suivant, et lui attribuait pour père, son époux. M. Emile de Girardin ayant établi qu'il avait été matériellement séparé de sa femme pendant la période légale; que la naissance de l'enfant, inscrite en Angleterre, lui avait été dissimulée, a obtenu la séparation de corps. La *défenderesse* a *sollicité* une pension de 40,000 fr. Le *demandeur* a été *condamné* à lui en payer une de 20,000 fr.

Il ne convient ni d'apprécier, ni de discuter des faits aussi intimes. Il y a là de profondes douleurs qu'il importe de respecter, des questions brûlantes qu'on ne peut examiner qu'au point de vue général. Je ne parlerai donc pas des époux. Mais je me sens pris de pitié pour la pauvre Anaïs-Marguerite-Suzanne, solennellement reniée, vouée à toutes les tristesses, à toutes les douleurs.

Je crois me rappeler que vous avez dans votre bibliothèque l'intéressant ouvrage de M. Emile de Girardin intitulé : *la Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants devant la mère*. Relisez-le.

L'auteur constate que « sur 925,423 naissances déclarées *selon la loi*, le nombre annuel des naissances déclarées *hors la loi* est de 70,013; soit, sur 35,401,701 Français, 2,800,000 bâtards... » Plus du douzième! L'enfant naturel ne peut hériter. La loi ne lui permet de réclamer que des aliments, et, encore, si le père ou la mère lui ont fait apprendre un art mécanique, ou lorsque l'un d'eux lui a assuré des aliments de son vivant, l'enfant ne peut élever aucune réclamation contre leur succession.

Puis il ajoute : « Comment expliquer que ce soit l'enfant qui porte la peine de la faute qu'il n'a pas commise, de la faute qui a été commise avant même qu'il fût né? Comment expliquer que ce soit l'enfant privé de l'héritage des biens de son père et de sa mère, qui hérite des conséquences de leur conduite condamnée par la loi civile et religieuse? »

Ces considérations m'ont frappé. M. de Girardin propose, pour remédier à cet état de choses qui le révolte justement, d'ériger en loi que — « *les enfants sont égaux devant la mère.* » — Ce principe ferait disparaître, à l'en croire, toute distinction entre les enfants qui passaient pour légitimes et ceux qui passaient pour illégitimes. Tous porteraient le nom de leur mère, hériteraient de ses biens, auraient les mêmes droits à ses soins, etc., etc.

Je n'ai pas l'intention de discuter ici l'efficacité de ce principe, mais je crie avec M. de Girardin : — « Est-ce que l'enfant de la nature est d'essence infé- « rieure à l'enfant de la loi? » — et, entraîné par sa logique, je me demande si, me trouvant dans un cas semblable à celui qui le frappe, après avoir justement répudié la mère, je ne voudrais pas charitablement adopter l'enfant.

Ne trouvez-vous pas, amie, qu'on nous parle trop de coquins et de coquines, de farceurs et de farceuses? Le nombre des amateurs de popularité malsaine grandit de jour en jour. Voir son nom dans les journaux devient un besoin. Quand je lis, par exemple, à propos d'une première représentation : — « La salle contenait le vrai *tout Paris* : Côté des dames, M[lles] Frisette, Coquinette, Catinette, Gredinette, etc., etc...; côté des hommes, toute la presse. » — J'avoue que le rouge me monte au front. Que ces demoiselles aient un organe spécial qui les lance, débatte leurs intérêts, établisse les cours, enregistre les demandes, les offres, la situation de la place, comme en ont les tanneurs, les chapeliers, les charcutiers, rien de mieux. Mais, en vérité, la part que leur fait la presse est un peu trop grande.

Que demain je pende par la queue, sous mon balcon, trois porcs, et que j'accompagne leurs cris d'une fanfare quelconque, je suis certain d'avoir, sans peine et sans frais, douze heures de renommée. — Si j'en veux vingt-quatre, je louerai une avant-scène à l'Opéra et je couperai le quatuor de Guillaume-Tell : « Si, parmi nous, il est des traîtres, » par un cri bien senti de : « Vive la Commune! à bas les Versaillais! » — Ce plaisir me coûtera cent francs au plus, avec les gants. — Je puis, en épousant quelque vaurienne cueillie dans les prisons, au nom des glorieux principes de 1871, me procurer trois jours de popularité avec accompagnement de discussions philosophico-politiques. Cela commencera, par exemple, à me coûter plus cher. — Enfin, si cela ne suffit pas, si je veux une semaine de célébrité, le couteau, le pistolet ou le poison me la procureront. Pourvu que je ne fasse rien de bon, rien de sérieux, je suis sûr de mon affaire.

C'est qu'il faut avant tout que le public s'amuse. Paris veut rire. Le peuple a trouvé sous l'Empire qu'on riait trop longtemps sans lui, et il a préparé la Commune pour rire à son tour, à sa guise, seul et tout son soûl.

Un être vraiment privilégié, en ce moment, c'est la fille Dixblanc. Elle a des reporters dans chaque pli de ses cottes. Dès qu'elle remue les lèvres, tous les yeux se braquent sur elle; s'il en tombe quelque parole, des carnets sortent de toutes les poches. Elle a dit le 17 mars : — « Eh! va donc, mal blanchi! » — le 21 : — « Tu t'en ferais mourir! » — Nous savons qu'en chemin de fer elle n'aime pas les premières classes; qu'elle parle anglais; qu'elle regrette la carrière de la charcuterie; qu'elle préfère la corde d'Old-Bailen au couperet de la Roquette, etc., etc. — Trois États se la disputent. La Belgique revendique l'honneur de lui avoir donné le jour; la France, qui l'a recueillie et cueillie, eût été bien aise de la juger; mais l'Angleterre a vu tomber la victime; aussi les Pâris de la magistrature ont-ils octroyé la pomme à Amphitryte. Marguerite Dixblanc a repassé la Manche. Bon voyage!

Je saisirai cette occasion pour demander en grâce à mes contemporains d'être plus avares de certificats. Il est certain que Marguerite Dixblanc a présenté à M[me] Riel les plus flatteuses paperasses. Un drôle nous a-t-il volés, nous nous empressons de le mettre à la porte sans nous plaindre en justice, *pour ne pas nous faire d'affaire*; et, de plus, nous le munissons d'un passe-port qui lui permettra d'en voler d'autres.

« Je certifie que le nommé X... est resté à mon service pendant tant de mois, et que je n'ai eu qu'à me louer de sa probité (s'il nous a volés), de sa sobriété (s'il a séché notre cave), de sa bonne tenue (s'il a dansé la cachucha dans notre salon, un soir qu'il passait des glaces), de sa propreté (s'il a nettoyé les cuivres avec nos brosses à dents), de sa discrétion (s'il a décacheté nos lettres).

Cela est on ne peut plus grave, et, si j'étais tribunal, j'accueillerais fort bien le plaignant qui me dirait :

— « Monsieur le tribunal, j'ai pris à mon service, sur la foi des certificats qu'elle m'a présentés, la fille Madeleine, ici présente. Elle m'a volé 14,732 fr. Je demande qu'elle soit condamnée solidairement avec ses parrains, les sieurs Un tel, Un tel et Un tel. » —

J'examinerais les faits de près, et, si j'acquérais la preuve que ladite Madeleine a fait ses farces chez les maîtres qui lui ont donné des certificats de complaisance, je condamnerais solidairement ces derniers, non-seulement à restituer la somme volée, mais à payer des dommages et intérêts.

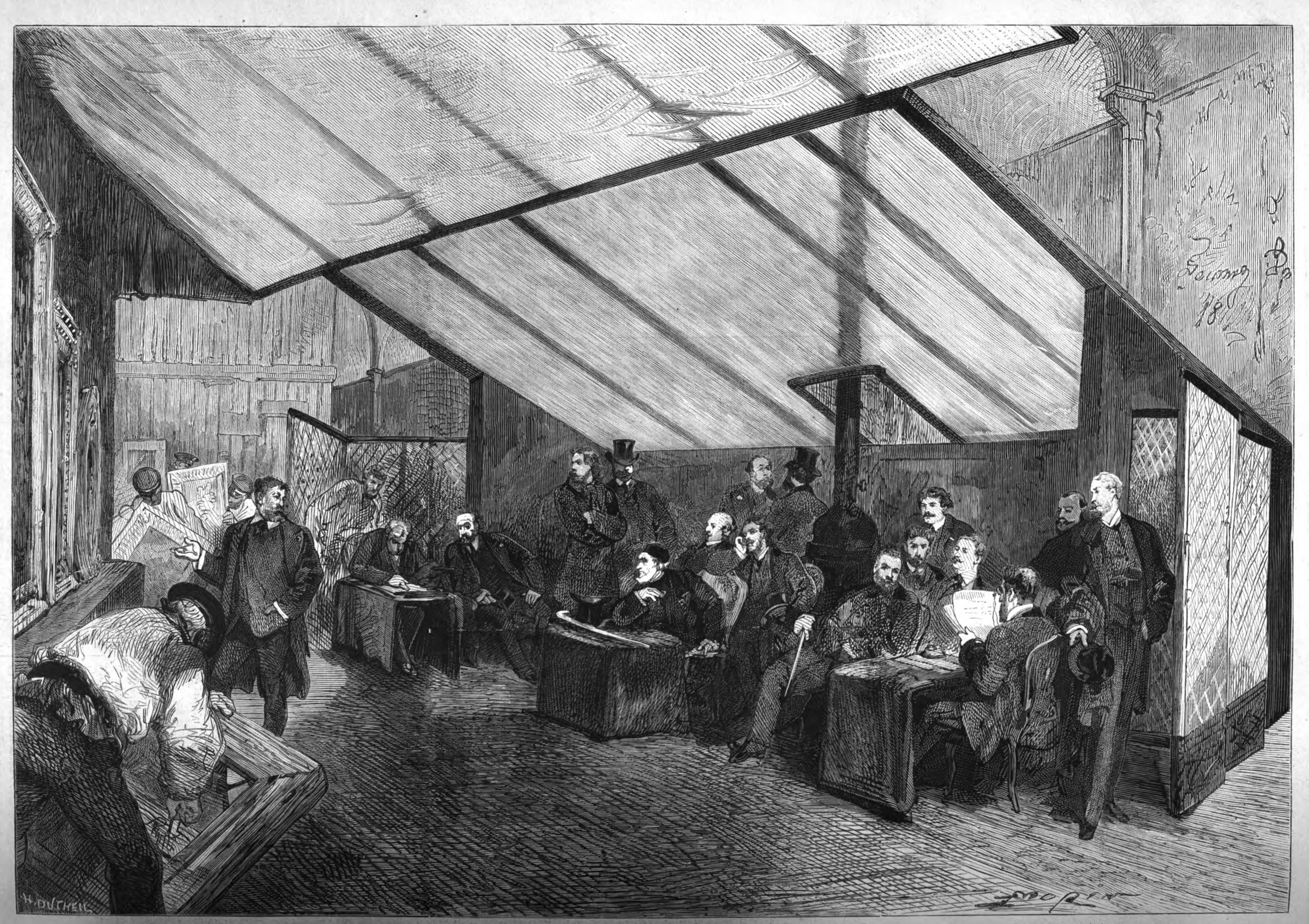
Je trouve cette philanthropie d'un comique achevé, qui consiste à fournir à un malfaiteur le moyen de s'introduire chez moi, sous prétexte qu'il est inhumain *de le laisser dans l'embarras*. Gardez le bandit à votre service, cœurs sensibles, s'il vous répugne de troubler son industrie, mais ne me l'envoyez pas.

Donner un faux certificat est à mon sens plus grave que donner une fausse clé. C'est ajouter l'abus de confiance à l'effraction.

J'aurais encore bien des choses à vous écrire, amie. Je voulais vous parler du Vésuve, auquel l'Internationale vient d'envoyer le diplôme de membre honoraire, chef de la section napolitaine, en conséquence de ses bons services; de l'abbé Junca, du procès de Méru, de don Carlos, des réceptions de l'ambassade allemande, du concert merveilleux organisé par l'infatigable directeur du Ménestrel, M. Heugel, un philanthrope pratique de la bonne école, au profit de l'œuvre libératrice; mais le courrier part.

Ecrivez souvent à votre respectueux ami.

PIERRE LE HESTRE.



Cabat. Delaunay. Dubufe. Baudry. Bonnat. Brion. Mazerolles. Jalabert. Fromentin. Robert-Fleury. G. Boulanger. Breton. Ph. Rousseau. Meissonnier, secrétaire,

LE SALON DE 1872. — Une séance du jury de peinture. — (Dessin de M. Edmond Morin.)

LE SALON DE 1872



L'INVASION

Tableau de M. Luminais. — (Dessin de M. Lavée.)

M. D'AUDIFFRET-PASQUIER

Tous les bons citoyens savent pour quel motif nous reproduisons les traits de M. d'Audiffret-Pasquier.

La France de 1872 lui doit son plus beau jour, car ce jour nous a montré tous les partis d'accord sur deux questions primordiales : — celle de la probité dans l'administration, — celle de la nécessité du service obligatoire.

Oui, l'Assemblée tout entière a battu trois fois des mains en écoutant ces paroles indignées :

« Lorsque nous voyons ces commerçants trafiquant de nos désastres, nous nous demandons qui a fait leur éducation ?

« Lorsque nous voyons ces paysans préférant vendre leurs denrées aux Prussiens qu'aux Français, nous nous demandons qui a fait leur éducation ? Et lorsque d'autre part nous voyons cette vaillante armée qui nous a sauvés en 1848 et en 1871, nous nous demandons si ce n'est pas là l'école où il faut envoyer tous ceux qui ont oublié d'apprendre? »

Et, trois fois encore, l'Assemblée, comme mue par un seul sentiment, applaudit quand l'orateur s'écrie : — « Le service obligatoire sera la grande école des générations futures. »

Certes quiconque a assisté à cette mémorable séance du 4 mai gardera le souvenir ineffaçable de ce mouvement unanime, il se rappellera toujours comme un moment de vraie joie dans sa vie cet instant solennel où il a vu monarchistes et républicains, confondus dans un même sentiment de patriotisme.

Que servirait-il après cela de rappeler que M. d'Audiffret-Pasquier compte parmi les représentants de l'Orne? qu'il n'a cessé de se distinguer par son activité dans les commissions dont il a partagé et dirigé les travaux? qu'il porte enfin les noms de deux familles qui ont rendu de grands services au pays? Tous ces gages d'une notoriété légitime, ne sauraient plus grandir l'homme qui vient de se montrer capable, à une certaine heure, de rallier et d'entraîner nos divers partis.

LE SALON DE 1872

I

S'il ne fut point question l'an passé d'organiser le Salon annuel, c'est que pendant l'honnête Commune de tels loisirs n'étaient guère de saison. Sous ce doux régime les soucis, en effet, prenaient un autre cours, les esprits étaient préoccupés par d'autres bruits ; courbé par le souffle furieux qui entassait mille ruines, chacun énumérait ses douleurs, ses blessures, et l'on ne songeait pas à l'art, en pleine détresse pourtant, ni à ses grandes et solennelles assises interrompues. Aussi, peu s'aperçurent que l'Exposition n'avait point lieu à l'époque accoutumée. Seuls les artistes, en éprouvant un réel dommage, en firent la remarque, je ne dis pas tous, quelques-uns, on le sait, très en vogue parmi les coquins du moment, étant fort occupés en dehors de leurs ateliers. Mais, Dieu soit loué! les temps sont changés et devenus plus propices, et si tout ne paraît pas encore assujetti d'une façon définitive, avouons cependant que nous respirons un air infiniment plus civilisé que l'année dernière et plus favorable aux manifestations des choses de l'intelligence, des produits de la pensée.

Donc, le Salon de 1872 a pu se préparer sans trop d'encombre. Il est vrai qu'il éprouve, lui aussi, le contre-coup de l'année terrible : il a fallu le restreindre, lui mesurer, lui compter rigoureusement, strictement l'espace, le reléguer, pour tout dire, dans un coin de ce palais qu'il ne lui eût pas été difficile peut-être de remplir en entier. Mais quoi! si amoindri que nous l'aient fait le règlement de l'administration et les sévérités du jury, — sévérités équitables, nul n'en saurait douter, — il reste encore d'une belle abondance, d'une richesse à fatiguer l'attention la plus robuste, à lasser, à briser le cou et les jambes de plus d'un visiteur : son livret catalogue jusqu'à deux mille soixante-sept ouvrages divers C'est-à-dire que, comme nombre de pièces inscrites, il n'est pas au-dessous de la plupart des Expositions ouvertes de 1831 à 1847 ; bien mieux, il l'emporte sur celles de 1853 et de 1852, qui en réunissaient, l'une dix-sept cent soixante-huit, l'autre dix-sept cent cinquante-six. Cependant la valeur et l'intérêt d'une exposition sont ailleurs que dans la quantité des cadres et des statues. Or, je connais assez bien à présent le Salon actuel pour affirmer qu'il offre des témoignages de supériorité sur plusieurs de ceux qui l'ont précédé, moins équivoques et moins secondaires que des chiffres. N'est-ce pas l'important? La quantité, voilà souvent le superflu; la qualité, voilà toujours le nécessaire. C'est en fait d'œuvres d'art qu'on peut dire excellemment : je ne les compte pas, je les pèse.

En tout cas, un avantage très-certain du Salon de 1872 sur les derniers, sera d'avoir été précédé d'un règlement incomplet en quelques parties, je l'avoue, mais renfermant deux articles desquels j'ai le droit de me réjouir : depuis que j'ai l'honneur d'écrire sur les Expositions, je n'ai jamais oublié, chaque année, de réclamer les mesures qu'ils contiennent.

Il s'agit d'abord du privilége dont jouissaient les artistes décorés et médaillés, d'exposer leurs travaux, sans être tenus à les présenter préalablement à l'examen du jury. Cette faveur fut inaugurée en 1857 au profit des membres de l'Institut et des artistes décorés ou ayant obtenu une médaille de 1re classe; on l'étendit ensuite aux médaillés de 2e classe; bref, les récompensés de toutes catégories, de tous grades s'en trouvaient gratifiés en 1864. Eh bien, cela est abrogé et c'est bien fait.

Savez-vous que nous comptons environ quinze cents artistes munis de récompenses officielles, et que, dans le nombre, beaucoup, ravis, hélas! d'être dispensés de nouveaux efforts, et gagnés par l'indifférence, considéraient l'Exposition seulement comme un bazar, une manière de foire avec laquelle ils n'avaient plus à se gêner? Et ils ne se gênaient guère, en effet, lorsqu'ils y faisaient parader sans vergogne les produits quelconques de leur ciseau ou de leur palette, tout, jusqu'à des ébauches d'un inachèvement farouche, jeux de la paresse et du hasard, tout, jusqu'aux derniers rogatons de l'atelier. Je n'exagère pas. Qu'on se souvienne de ces œuvres qui étaient au Salon une cause d'ébahissement général; souvent les plus iroquoises portaient précisément l'étiquette de quelque artiste primé. N'oublions pas d'ajouter que la médiocrité des ouvrages qui pénétraient ainsi d'emblée à l'Exposition avait le grave inconvénient de pousser le jury dans une voie d'indulgence excessive. Que voulez-vous? il ne fallait pas laisser aux seuls exemptés le privilége de stupéfier et d'égayer la foule.

Non, cette classification des exposants en exemptés et en non-exemptés, n'était pas, ne pouvait pas être favorable aux Salons. Tout au contraire, elle les énervait, elle en altérait profondément le rôle, le caractère et l'éclat. Le Salon doit être une arène, un champ de luttes pour lesquelles, bien au fait des difficultés qui vont s'offrir, il faut que chacun, tenu en haleine, protégé contre ses propres défaillances, fixé à des labeurs sincères, se prépare et se fortifie. De là certainement des tentatives vigoureuses et le réveil de plus d'une ambition assoupie. Eh! qui sait combien de progrès peut déterminer rien que la crainte salutaire d'un échec devant l'aréopage!

L'autre réforme dont je félicite l'administration concerne la médaille inventée en 1864, médaille *unique* remplaçant celles de 1re, *de 2e et de 3e classe*, et que le jury distribuait aux exposants, quel que fût le genre et la portée de leur talent, la nature de leur idéal. C'était absurde, — je le dis aujourd'hui, parce que je l'ai bien souvent répété dans le temps ; — mais c'était ainsi. Le juge se trouvait alors obligé de récompenser également la cabriole de la scène épique, le trait de la farce et la tragédie, le cadre où s'étale un dindon plumé et l'œuvre de style. Sans être du métier, il est aisé de comprendre, n'est-ce pas? que pour accommoder succulemment une volaille sur une toile, s'il faut beaucoup de talent, il en faut incommensurablement davantage pour mener à bonne fin une composition dont la religion, la philosophie ou l'histoire auront fourni le sujet ou opéré la grandeur. Dans le premier cas, du goût naturel, de l'observation, une certaine netteté de coup d'œil, de l'aplomb, de l'adresse dans la main, suffiront; mais dans le second, que d'aptitudes diverses et des plus élevées à mettre en jeu! que d'études patientes, que de connaissances seront nécessaires! Peu importe, les deux œuvres recevaient des palmes pareilles, tous les genres étaient égaux — oh! égalité intelligente! — devant la médaille *unique*.

C'est donc la médaille *unique* de 1864 que le nouveau règlement abolit et remplace par une autre, à deux degrés celle-là. A la bonne heure! J'eusse désiré peut-être un retour complet à l'ancienne méthode des trois classes, qui permettait au jury de proportionner assez exactement la récompense à l'œuvre; cependant, telle qu'elle est, la mesure me plaît, et je n'ai garde de lui marchander mon suffrage. Et pourtant, faut-il dire ma pensée entière à ce sujet? La suppression pure et simple du système des médailles eût été, suivant moi, encore préférable. Allons, soyons de bon compte, les savants, les médecins, les écrivains, les magistrats, s'en passent, et ne songent point, à ce que je crois, à réclamer. A leur tour, les artistes seraient-ils bien à plaindre, parce qu'on cesserait de leur donner des témoignages de satisfaction bons pour des lycéens? Je ne le pense pas. Décidément, nous avons affaire à des hommes, non à des écoliers. Mais la question n'est pas mûre et comporte d'ailleurs des développements qui ne seraient point à leur place ici.

La prochaine semaine, je commencerai la revue des œuvres du Salon de 1872. — C'est alors que je parlerai avec quelques détails du tableau de M. Luminais, que nous reproduisons dans ce numéro. — Aujourd'hui, je me borne à dire que la Sculpture en renferme plusieurs d'extrêmement remarquables. Le *Serment de Spartacus*, par M. Barrias, la *Jeanne d'Arc* de M. Chapu, le *David* de M. Mercié, *Mil huit cent soixante-dix*, par M. Cabé, l'*Ophélie* et le *Voltaire* de M. Falguière, sont effectivement des morceaux du plus noble style, de l'ordre le plus distingué; et, dans le département de la Peinture, sans absorber toute l'attention, MM. Carolus Duran, Breton, Delaunay, Français, Henry Lévy, Machard et Berne-Bellecour, chacun avec des tableaux de manières bien différentes, obtiennent déjà, et très-légitimement, les principales faveurs du public.

J'ajouterai que le jardin, en grande partie du moins, est occupé comme d'habitude par les statues et les bustes de nos sculpteurs, et que les tableaux sont accrochés, — la plupart à des hauteurs raisonnables, peu heurtant le plafond et se perdant dans les frises, — dans onze salles auxquelles on parvient par les deux escaliers des angles nord-ouest et sud-ouest du Palais. Et puis, les escaliers sont abondamment ornés de fleurs qui réjouissent le regard, de tapisseries empruntées au Garde-Meuble, de vases provenant de Sèvres. Tout cela est charmant et magnifique à la fois. Les dessins, les gravures, les médailles, les cadres d'architecture sont dans les galeries intérieures ouest et sud.

Terminons par des chiffres.

L'Exposition de 1872 offre à la curiosité des visiteurs 1536 tableaux, dessins, émaux, miniatures, etc.; 334 statues, bustes, médaillons; 55 œuvres d'architecture; 142 de gravure et de lithographie. En tout, 2,067 ouvrages. Le Salon de 1870 en additionnait 5,434. Les divers jurys qui ont fonctionné cette année n'ont pas repoussé moins de 3,321 objets.

A propos, voulez-vous savoir combien, depuis le commencement de ce siècle, il a été exposé à Paris, aux Salons officiels, de pièces peintes, sculptées, lavées, dessinées, gravées ou lithographiées? — Notez que je ne parle que de ce qui a été admis par les jurys : — *Cent treize mille cinq cent quatre-vingt-six.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tout cela a bien pu devenir?

OLIVIER MERSON.

SCÈNES DU JOUR

I

LES DEUX TOMBES

C'était l'autre dimanche.

L'histoire que je vais vous raconter est vraie.

C'était l'autre dimanche. Oh! le beau soleil qu'il faisait ce jour-là!... Ce printemps de 1872 a l'air de mettre les rayons doubles pour réparer le temps perdu l'année dernière.

La forêt de Meudon, cette merveille de verdure que nous ont laissée la hache et le pétrole, s'épanouissait dans toute sa splendeur printanière.

Les trains, comme en plein été, apportaient de longs cortéges de promeneurs et de promeneuses.

Il y en avait partout. Les refrains bruissaient dans l'air. Les éclats de rire s'envoyaient la réplique.

Parmi les excursionnistes, on vit descendre au convoi de midi une femme vêtue de noir.

Elle était seule au milieu des couples au tendre duo ou des familles aux chœurs joyeux. Quant elle eut mit pied à terre, elle parut chercher à s'orienter en regardant autour d'elle. Puis, comme elle avait sans doute de la peine à y parvenir, elle consulta une petite carte qu'elle avait dans sa poche.

Après quoi elle s'achemina, la tête basse et plongée dans les réflexions, vers le village de Clamart.

Sans doute ce qu'elle avait à y faire l'embarrassait, car plusieurs fois elle passa et repassa, scrutant l'intérieur des maisons de paysans disséminées sur la route.

On aurait dit qu'elle n'osait pas entrer.

A la fin pourtant elle avança tout droit vers une masure au seuil de laquelle un vieux tout blanc fumait sa pipe.

Le vieux leva la tête, surpris. Il n'était évidemment pas habitué à recevoir des visites.

La dame aux vêtements noirs le salua d'un air contraint, en murmurant avec un accent étranger très-prononcé :

— Bonjour, monsieur.

L'accent avait fait tressaillir le vieux qui fronça le sourcil.

La dame noire continua cependant. Elle raconta au bonhomme qu'elle était Prussienne, que son fils, un officiers de uhlans, avait été tué sous Paris dans une escarmouche, qu'elle avait fait faire de longues recherches avant de pouvoir parvenir à savoir où il était tombé, mais qu'enfin, un de ses anciens soldats qu'elle avait retrouvé lui avait fourni des renseignements précis.

De ces renseignements, il résultait que son fils avait été enterré sur la lisière du bois de Clamart, auprès du lieu où il avait reçu le coup mortel, qu'une croix de bois avait été plantée sur le tertre. Munie de ces renseignements, elle était partie pour venir s'agenouiller et pleurer, espérant qu'elle trouverait quelqu'un pour la conduire.

— Voulez-vous? Pourriez-vous être ce quelqu'un, fit-elle en terminant.

Le vieux avait écouté, immobile, les yeux fixes, les dents serrées.

Il demeura quelques instants sans répondre.

L'étrangère, redoutant un refus, redoubla d'instances.

— Je vous en conjure, monsieur..... Vous êtes de ce pays... vous devez connaître la tombe dont je parle. La ronce et le gazon n'ont pas encore eu le temps de la cacher complétement.

Le vieux ne bronchait pas.

— Monsieur, je vous en prie... Vous devez avoir des enfants, vous devez comprendre par conséquent la douleur d'une mère.

Le vieux se leva brusquement et d'un geste, sans parler, fit signe à la femme de le suivre.

Et tous deux commencèrent à gravir un sentier à travers champs.

On rencontrait toujours des flaneurs en belle disposition. Toujours au loin des bribes de chansons traversaient les airs.

Le vieux pressait le pas. La femme avait peine à marcher aussi vite que lui. Il était si chaud et si radieux le soleil de mai!

Au bout de vingt minutes environ, ils arrivèrent à la forêt. Le vieux, en homme qui connaît tous les coins et tous les arbres, tourna à gauche, s'engagea dans un fourré, puis tout à coup fit halte.

Au milieu d'un carrefour de verdure, où les coucous, les marguerites, les pervenches, avaient l'air de danser en rond, on distinguait deux élévations sur lesquelles le printemps avait semé.

Le vieux eut comme un frisson. La femme fondit en larmes. Ils se regardèrent.

— C'est là, fit le vieux, en montrant du doigt un des tumulus. Seulement ne vous trompez pas. De l'autre côté, c'est la tombe de mon garçon que le vôtre a tué avant de mourir.

Et, pleurant aussi :

— N'est-ce pas que c'est beau, la guerre?

Puis il partit en courant.

II

LA CONCURRENCE

Pauvre petit village des environs de Paris! a-t-il été assez effondré, assez mutilé, assez dépecé!

C'est peut-être celui sur lequel l'obus, l'incendie, le boulet, ont marqué le plus profondément leur passage.

Jamais je n'avais mieux compris le *sunt lacrymæ rerum* du poëte, qu'en voyant ces mines hideuses, ces débris pantelants, pour ainsi dire, ces tranches de maisons, montrant par leurs blessures béantes ce qu'il restait du foyer de famille.

Aussi comme tout Paris se pressa avec curiosité pour aller voir, l'année dernière, ces sinistres épaves! Ce fut un pèlerinage universel.

L'hiver ayant passé là-dessus, je voulus revoir ce qu'étaient devenus ces lieux dévastés.

Pour raffiner mes impressions et poétiser ma visite, j'avais choisi une belle nuit. Le clair de lune est comme l'assaisonnement des débris.

Le village était silencieux.

De loin, on voyait se profiler sur le ciel les silhouettes étagées de ces maisons meurtries. C'était fort beau, fort imposant, fort pittoresque. J'approchai, plongé dans une rêverie mélancolique. Et, en approchant, je constatai que çà et là on avait commencé à réparer « de l'invasion les irréparables outrages. »

Moins pourtant que je ne l'avais supposé. J'avançai toujours.

Dans le silence universel, un bruit vint frapper mon oreille, bruit sec et répété comme celui du fer choquant la pierre. De quoi s'agissait-il donc?

Lorsque je fus tout près, mais caché dans l'ombre que faisait un côté des maisons, j'entrevis, sous la lune, un homme qui travaillait la pioche à la main.

Diantre! il n'avait pas de temps à perdre celui-là, et il fallait qu'il fût bien pressé de restaurer sa maison pour se livrer ainsi à ce travail nocturne.

Et, désireux d'en avoir le cœur net, je me montrai en pleine lumière, et, l'interpellant :

— Eh! là-bas, l'ami?

Il eut un mouvement de haut le corps, trahissant la surprise, presque la frayeur.

— Eh! là-bas, l'ami, répétai-je, que faites-vous donc là?

Il me regarda; puis, jugeant sans doute que j'étais incapable de trahir sa confiance :

— Mon Dieu, monsieur, je vais vous dire : je suis restaurateur. J'ai en face un concurrent dont la maison a été bien plus ravagée que la mienne, ce qui fait qu'il a beaucoup plus de monde. Pour lors, afin de ramener la clientèle, quand j'ai un moment à moi, j'agrandis mes petites ruines...

PIERRE VÉRON.

L'ÉRUPTION DU VÉSUVE

(Voir pages 288 et 289)

(*Correspondance particulière du* Monde illustré.)

La vue que je vous adresse a été prise le 26 avril, par M. Thomines Desmazures en ma présence, sur le pont de la Madeleine; elle est d'une exactitude irréprochable et rend d'une façon saisissante l'effet de l'éruption telle qu'elle se manifestait à une heure du matin.

Il faudrait, pour vous rendre un compte fidèle des péripéties de ce drame émouvant, plus d'espace que je n'ose en prendre dans le journal; je me borne à vous dire que nous avons traversé toutes les périodes habituelles des éruptions, tremblements de terre, secousses ondulatoires, jets de matières solides incandescentes, coulées de lave et pluie de cendres et de *lapilli*.

Depuis trois jours nous sommes à cette phase qui ordinairement signale et précède de peu le terme de l'éruption. La nuit dernière et ce matin, un orage terrible mêlait des ondées liquides à la tempête de sable et de poudre, de charbon minéral que déchaînait un vent impétueux; il était presque impossible de sortir.

Les dommages causés par l'éruption sont très-considérables; un grand nombre de familles sont ruinées et sans asile. Le village de San Sebastiano est à moitié ruiné; toutes les vignes environnantes, et parmi elles un des crus importants qui produisent le *lacryma christi*, sont brûlées entièrement; des maisons de campagne, riantes oasis où la veille on cueillait les roses de mai, ne sont aujourd'hui que des monceaux de décombres.

Comme toujours, hélas! il a été donné dans cette terrible circonstance de voir se révéler les plus abominables instincts de l'espèce humaine; des bandes de voleurs s'étaient organisées pour profiter de la catastrophe et piller les maisons abandonnées et même celles qui ne l'étaient pas. Je connais une pauvre femme de Naples dont le mari a péri en fuyant et qui a été laissée nue. Un étranger, que l'on croit un Français, avait disparu; on a retrouvé son cadavre mutilé, dépouillé de tous ses vêtements. On n'a pu constater son identité; il était percé de plusieurs coups de couteau.

L'avant-dernière nuit, on a arrêté, après l'avoir cernée, une bande de trente malfaiteurs qui avaient envahi une localité abandonnée. La nuit dernière, il y a eu une tentative plus grave mais qui n'a pas réussi. Cette fois les malfaiteurs, au nombre de plusieurs centaines, avaient résolu de piller Naples. A deux heures du matin, ils se sont jetés pendant le paroxysme de la tempête dans les rues des vieux quartiers, criant, sonnant les cloches, criant dans des porte-voix, jetant partout l'alarme pour faire abandonner les maisons et entraîner cette population ahurie vers les quartiers riches et piller à l'aise de tous côtés. Les patrouilles sont arrivées, on a déjoué ces infâmes projets et arrêté *quelques-uns* des plus ardents.

Les superstitions populaires n'ont pas manqué de se manifester. De tous côtés on a brûlé dans les rues des cierges devant des effigies grossières de la madone et de saint-Janvier, et on profitait naturellement de la circonstance pour demander l'aumône. On a paré pompeusement l'espèce de kiosque en pierre qui abrite, sur le pont de la Madeleine, la statue de saint Janvier. Quant à la statue en argent, elle est exposée à la vue des fidèles dans l'église cathédrale et *gardée à vue* par un piquet de la garde nationale. On voulait absolument s'en emparer et la porter processionnellement au Vésuve; l'autorité a dû agir énergiquement pour empêcher cette manifestation, qui aurait eu un caractère plus carnavalesque que religieux, et elle avait, du reste, quelque raison de craindre que, dans un excès de haute dévotion et pour être plus immédiatement à portée de prier le saint évêque, quelque fanatique de contrebande oubliât de la rapporter.



L'ÉRUPTION DU VÉSUV

Voyageurs et habitants de la contrée, surpris par la lave en fusion dans la s



U VÉSUVE

n fusion dans la soirée du 25 avril. — (Dessin de M. Lix.)

PÈRE ET MAIRE

NOUVELLE

(Suite)

Le capitaine Roger rentra pour le dîner, qui était le seul repas que nous prissions ensemble en commun avec sa vénérable tante.

— Eh bien? lui dis-je.

— Pas encore! me répondit-il. Décidément la réputation de beauté des Espagnoles est bien usurpée. J'ai parcouru les rues, les promenades, et même un peu les églises, sans faire une rencontre à peu près avouable.

— Et cela te décourage?

— Du tout. Je me suis accordé trois jours, il m'en reste encore deux.

— Alors tu recommences demain tes recherches?

— J'en ai l'intention.

— Bonne chance!

Nous allâmes passer notre soirée au café Français, afin d'y voir notre compatriote Frédéric Dunan; ce café était un bouge infect. Il fallait être complétement privé de distractions pour fréquenter un pareil lieu.

Nous en fîmes l'observation à Frédéric Dunan, qui était un garçon instruit, intelligent et de bonne compagnie.

— Je conviens, nous dit-il, que le lieu et les gens ne sont pas de premier choix; mais, d'une part, l'habitude, et, d'autre part, l'ennui mortel que distille Saragosse, déterminent à des concessions qu'on ne ferait dans aucune autre ville.

Roger prit la parole.

— Nous avons un mois à rester ici, dit-il; si notre société et la maison de la senora Perez y Viel, ma tante, ne vous sont pas désagréables, venez passer toutes vos soirées avec nous pendant ce mois.

— J'accepterais de grand cœur, répondit Frédéric Dunan; mais, après votre départ, que deviendrais-je? Il me faudra revenir au café Français, et ce que j'accepte aujourd'hui, la comparaison me le rendra intolérable plus tard.

L'observation était juste. Roger n'insista pas.

Le lendemain, le capitaine, en petite tenue d'officier et moustaches en croc, sortit après déjeuner.

Je profitai de son absence pour aller faire une visite à la bibliothèque; malheureusement, le bibliothécaire ne parlait pas un mot de français, et nous eûmes beaucoup de peine à nous entendre. La bibliothèque n'avait pas de catalogue et elle me parut être dans un désordre effroyable; elle ne recevait pas dix lecteurs par an!

En quête d'un chef-d'œuvre quelconque, je visitai, les unes après les autres, toutes les églises. Je ne trouvai pas le chef-d'œuvre, mais, plus heureux que mon ami, je rencontrai deux ou trois types de beauté féminine vraiment très-remarquables, et je m'aperçus que les senoras menaient très-bien de front la dévotion et la galanterie.

Lorsque le capitaine Roger rentra, nous étions à table, sa tante et moi; l'heure du diner était passée depuis longtemps.

Roger s'excusa; il nous dit qu'il s'était égaré sur les bords de l'Ebre et qu'il avait eu beaucoup de peine à retrouver son chemin. Ses bottes avaient des taches de boue, et il me sembla tout préoccupé.

— Bon! me dis-je, il y a quelque chose!

Le dîner se termina silencieusement et nous rentrâmes dans notre appartement.

J'attendais des confidences de Roger, mais il ne m'en fit aucune. Seulement, après avoir fumé deux ou trois pipes, il me dit :

— J'aurai besoin de toi demain matin. Pourras-tu m'accompagner?

— Tout ce que tu voudras. Mais tu es bien sérieux; est-ce qu'il s'agit d'un duel?

— D'un duel! répéta Roger stupéfait de ma question. Ai-je donc l'air d'un homme qui va se battre?

— Dam! lui dis-je, c'est une question de tempérament et de nerfs. J'ai vu des hommes qui, à la veille d'un duel, étaient d'une gaieté folle et bavards comme des pies; d'autres, au contraire, sont sérieux et taciturnes... comme toi en ce moment.

Roger éclata de rire.

— Mais, malheureux, s'écria-t-il, je suis amoureux fou!

— Ah! bah!

— Rien n'est plus vrai.

— Eh bien, ça te change singulièrement. Je ne croyais pas que l'amour pût produire un pareil effet. Du moins, il n'en était pas de même chez moi à l'époque de mes vingt ans.

— C'est que, dit-il, la chose est sérieuse.

— Oui, comme toutes les amourettes!

— Ne plaisante pas; il s'agit d'une vraie passion.

— Oh! oh! une vraie passion... âgée de six heures... Je voudrais bien appartenir au 1er régiment étranger pour avoir le droit de me moquer un peu de toi.

— Tu manques de générosité! me dit Roger d'un ton sérieux.

— Et toi de franchise! Puisque me voilà destiné à jouer le rôle de confident, instruis-moi.

Parlez, seigneur Roger, un ami vous écoute.

Tu vois, j'y vais de l'alexandrin comme au beau temps de la tragédie.

— Non! non! tout ce que je pourrais te dire ne te donnerait point une idée exacte de la réalité. Demain, tu verras la femme que j'aime et tu comprendras qu'il ne peut s'agir d'une amourette.

J'étais fort intrigué. Mais comme je suis de cette race d'hommes à laquelle la patience ne pèse pas trop, j'attendis fort tranquillement le lendemain.

A huit heures, nous quittâmes la rue de la Carazza. Après avoir traversé la ville et un de ses faubourgs, nous arrivâmes sur l'Ebre qui se franchit sur un très-beau pont de deux cents mètres de long environ.

A gauche et à droite du pont, s'éparpillent quelques maisonnettes, avec de jolis jardins qui s'étagent sur la rive de l'Ebre de la façon la plus pittoresque. Au printemps, cette situation doit être ravissante. Puis, le terrain subit tout à coup une déclivité et l'on n'aperçoit plus, sur la rive, que de vastes prairies parsemées de bouquets d'arbres; toutes sont encloses par des haies vives ou des vestiges de fortifications.

Nous prîmes le sentier situé à gauche du pont, et, à travers des chemins à peu près impraticables, nous arrivâmes sur une éminence couronnée par un petit bois d'acacias. Un peu à gauche de nous, se trouvaient d'immenses bâtiments qui pouvaient être une caserne, une prison ou un couvent, — tout cela se ressemble. — A la suite de ces constructions, venait une vaste cour, et, à la suite de la cour, mais séparée d'elle par une haute muraille, une prairie qui aboutissait à l'Ebre et qui n'était close, du côté de la rivière, que par des planches assez mal jointes. De l'endroit où nous étions, nous dominions complétement la prairie.

— C'est ici! me dit Roger. Attendons.

Tout à coup, les tintements d'une cloche se firent entendre et la cour solitaire se peupla subitement d'une nuée de jeunes filles qui se mirent à pousser des cris joyeux. A leur suite apparut une religieuse. Trois des plus grandes l'entourèrent, et ce petit groupe se dirigea vers l'issue qui menait à la prairie. Arrivée à cette issue, la religieuse prit dans le trousseau qui pendait à sa ceinture une grosse clé, ouvrit la porte et, passant la première, vint s'asseoir sur un petit banc adossé à la muraille. Elle tira un livre de sa poche et se mit à lire. Pendant ce temps les trois sonoritas cherchaient dans la prairie des myosotis et des marguerites. L'une d'elles se sépara de ses deux compagnes et se rapprocha un peu de nous.

— Regarde! me dit Roger; la voici!

Au même instant, il lança aux pieds de la jeune fille une lettre attachée à une pierre.

La jeune fille leva les yeux de notre côté. Roger passa la tête à travers les branchages des arbustes et envoya du bout du doigt un baiser à la curieuse.

Elle rougit, baissa ses grands yeux, fit mine de chercher des fleurs au milieu des herbes et n'oublia pas de ramasser la lettre de Roger. Nous reconnûmes parfaitement à son geste qu'elle mettait la lettre dans sa poche.

— La trouves-tu belle, jolie, ravissante, adorable? me demanda Roger.

— Je la trouve tout cela, lui répondis-je en riant. La vérité est qu'elle représentait le type idéal de la beauté espagnole.

— Mais, repris-je, la fin de ce roman?

— Pardieu! je l'enlèverai!

— Et après?

— Après? je l'épouserai; car je ne suppose pas qu'après le scandale d'un enlèvement sa famille me la refuse.

— Alors, il serait plus simple de la demander à sa famille et de l'épouser sans l'enlever.

— Tu es charmant, toi! Est-ce que je la connais, sa famille? Est-ce qu'elle peut m'écrire pour me dire son nom? Et puis, si le père me demande où j'ai vu sa fille, comment je l'ai connue? que lui répondrais-je? Et finalement, s'il me la refuse, j'aurai perdu tout espoir de la retrouver, car sans aucun doute, il la retirera de ce couvent. Non! non! mon plan est le meilleur; je l'enlèverai!

— Le fait est, repris-je imprudemment, que jamais enlèvement ne fut plus facile.

— Tu crois?

— Suppose une soirée sombre, et elles le sont toutes en cette saison; à l'aide d'un de ces bateaux de pêcheurs que nous voyons sur l'autre rive, tu parviens en face de cette prairie; une forte poussée te suffit pour disjoindre complétement une des planches de cette fermeture, et la place est libre jusqu'à la muraille. Elle est haute, c'est vrai, mais une bonne corde à nœuds aide à la franchir. Le reste n'est qu'un jeu d'enfant.

— Mais c'est que tout cela est parfaitement vrai.

— Toute la question est de savoir si la jeune fille voudra se laisser enlever?

— Oh! j'en fais mon affaire.

— Très-bien. Alors enlève et épouse. Mais en attendant, allons déjeuner.

Les pensionnaires du couvent étaient rentrées dans les grands bâtiments. La cour et la prairie étaient redevenues solitaires.

— Je reviendrai tantôt, me dit Roger, et elle recevra mon troisième billet : il faut brusquer le dénoûment.

— Comment se nomme cette maison?

— C'est le couvent des demoiselles nobles de Saragosse.

— Si tu chargeais ta tante de la négociation, cela simplifierait peut-être les choses? Elle peut entrer là, et en lui faisant le portrait de la jeune fille, il lui sera facile...

Roger m'interrompit.

— Tu oublies toujours que si je dis où et comment je l'ai vue et qu'on me refuse sa main, il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle.

— Diable! Mets que je n'ai rien dit et agis selon tes inspirations.

ARMAND LAPOINTE.

(A continuer.)

COURRIER DU PALAIS

Il est naturel de se défendre, dit le bon sens; mais il faut avouer que certains plaideurs et certains prévenus imaginent de singuliers moyens de défense et que les juges entendent des réponses bien extraordinaires :

« Je suis un voleur, c'est vrai, mais vous vous trompez en ceci, que ce n'est pas Pierre que je voulais voler, c'est Paul. — Je mets la main sur le bien d'autrui, rien de plus certain; mais je n'appréhende pas les objets, je me les fais remettre, je suis un simple escroc. — Que j'aie commis telle ou telle infamie, c'est incontestable; mais vous vous trompez quant à l'article du code qui m'est applicable! — Et ainsi de suite. »

Voilà bien certainement un des vilains côtés de la légalité; mais, comme je l'ai dit souvent, il faut, en toute matière, avant de se prononcer, calculer et comparer la somme des inconvénients et la somme des avantages; vous verrez que le principe de la

légalité absolue l'emportera toujours, si vous faites le calcul de bonne foi! Laissez-moi donc vous raconter ce procès; écoutez-le tranquillement jusqu'à la fin; cela n'est pas sans difficulté pour un esprit généreux; mais enfin ça n'est pas impossible.

C'était tout au commencement de 1871, quand l'armistice n'était pas conclu, quand il paraissait encore invraisemblable à tout le monde, tant à Paris que dans les départements. Il s'agissait de chausser les mobilisés du camp des Alpines, et les agents de l'intendance militaire traitèrent avec un fabricant de chaussures de Marseille, M. Picon, pour la fourniture d'une quantité considérable de souliers. M. Picon s'adjoignit un autre négociant en chaussures, M. Péronin, craignant de ne pouvoir seul arriver à livrer en temps utile. Oh! la livraison fut faite à temps; mais savez-vous ce que livrèrent les fournisseurs, au prix de 8 fr. la paire? des souliers dont la semelle était en carton!

L'étranger alors avait envahi la moitié de la France; notre pauvre et chère patrie, surprise, voyait l'ennemi s'avancer pied à pied, mais s'avancer toujours; le flot montait, la submersion complète était imminente; d'héroïques enfants luttaient encore, et, à ce moment suprême, solennel, il se trouva des hommes, M. Picon et M. Péronin, — beaucoup d'autres aussi, hélas! qui fournirent à nos malheureux soldats des souliers à semelles de carton pour réaliser un bénéfice, — tant de gain par homme qui est tombé pour avoir eu les pieds nus!

Dire à quel point cela est infâme et odieux, je ne le peux pas; je ne connais ni expression ni épithète qui n'affaiblissent le sentiment que j'éprouve et que vous éprouverez!

Le fournisseur principal et son compère ont été cités devant le tribunal correctionnel de Marseille pour tromperie sur la nature de la marchandise. M. Picon a répondu qu'il avait été trompé par M. Péronin, son sous-traitant, et qu'il n'était pour rien dans la fraude. Pour cela, passe! c'était un fait à vérifier; mais M. Péronin a dit tout simplement qu'il croyait que ces chaussures étaient destinées à l'exportation.

« Je voulais bien voler les acheteurs de l'étranger, tromper les négociants et les consommateurs de l'Amérique du Sud, les Brésiliens, les Péruviens, les Chiliens, mais je ne voulais pas tromper la France. »

Ah! fort bien! voilà de l'improbité qui s'affaiblit parce qu'elle se fait internationale; ce n'est plus qu'un petit subterfuge commercial, bien innocent, n'est-ce pas? Enfin, si le tribunal peut croire M. Péronin, c'est toujours un peu moins odieux que d'envoyer nos soldats marcher dans la neige avec des semelles en carton; c'est une petite finesse de négoce, un peu risquée peut-être!

Le tribunal correctionnel de Marseille, insensible à ces considérations, condamne M. Picon à un an de prison et 100 fr. d'amende, M. Péronin à six mois de prison et 50 fr. d'amende; et les condamnés font appel. Savez-vous sur quel argument cet appel est fondé? Ils disent : « Nous n'avons pas commis une tromperie de droit commun, une tromperie contre des particuliers prévue et punie par l'article 423, mais bien une tromperie en notre qualité de fournisseurs des armées; c'est, par conséquent, l'article 433 qui nous est applicable, et qui, aux termes de son paragraphe 2, ne peut nous être appliqué que sur la dénonciation du Gouvernement! » Ce qui peut se traduire ainsi : « Nous devons échapper à la répression, parce que ce n'est pas, comme nous l'avions soutenu d'abord, pour tromper des Brésiliens, des Chiliens, des Péruviens, que nous avons ingénieusement substitué le carton au cuir dans les semelles de souliers; mais bien pour bénéficier de 3 ou 4 francs sur chacun des mobilisés français! »

La cour d'appel d'Aix a repoussé ce moyen et confirmé la condamnation prononcée par le tribunal de Marseille; mais les condamnés ont formé devant la cour de cassation un pourvoi dans lequel ils reproduisent leur invincible argumentation de droit : « Nous sommes bien des fournisseurs des armées françaises et c'est bien à nos malheureux défenseurs du sol que nous destinions nos semelles de carton! »

La cour de cassation, dans son arrêt, a répondu oui, et a renvoyé les condamnés devant la cour de Montpellier, qui a dit oui à son tour. C'est bien l'article 433 qui est applicable à la prévention et, comme la dénonciation par le gouvernement se trouve postérieure au jugement, annule les condamnations.

Mais, Dieu merci! l'arrêt ajoute que : « Les droits « et actions tant du ministère public que des pré- « venus seront encore entiers après l'annulation des « poursuites et du jugement intervenus dans l'es- « pèce et n'auront pas à souffrir de cette annu- « lation. »

Va pour l'article 433! Je ne manquerai pas de vous faire connaître le nouveau jugement.

Mais s'il était possible de faire une enquête et de savoir combien d'hommes ont succombé de par les semelles de carton!

Encore une petite sorcière, s'il vous plaît! Celle-là n'a pas exercé dans la Touraine, si chère à la démonologie, ni dans le Languedoc, ni dans la Provence, ni dans la Bretagne, mais c'est en plein département de l'Oise qu'elle a fait ses conjurations et qu'elle en a tiré un profit plus que raisonnable.

Et d'abord ce n'est pas une sorcière que M[lle] Leloire, c'est une somnambule lucide, extra-lucide! Si elle n'arrive pas précisément à extraire les trésors qu'elle découvre cachés dans le sein de la terre, elle arrive au moins à extraire l'argent qu'elle ne voit pas dans les poches. Dans le département de l'Oise, on est très-avancé, on ne croit plus aux sorcières, mais il paraît que l'on ajoute foi aux somnambules qui « révèlent toutes les destinées et les secrets les plus cachés. »

Tel était, proclamé au son du tambour, le talent particulier de M[lle] Leloire, associée du célèbre dentiste Gransart. Ils faisaient l'un et l'autre leur entrée dans la commune de Chiry-Ourscamp.

Lors de l'arrivée des Prussiens — toujours les Prussiens! — M[me] Denaux avait enfoui dans la terre certaines médailles précieuses qu'elle n'a plus retrouvées. Supposer que les soldats allemands, ces fins déterreurs de cachettes, avaient mis la main sur le trésor, c'était une supposition trop simple; la somnambule fut appelée à donner son avis. Or, son avis fut que la dame Denaux devait commencer par ne rien dire de ses espérances à son mari, ni à son père, ni à qui que ce fût, et que les médailles se retrouveraient le lendemain, enveloppées dans un torchon. Mais il fallait une pièce de 20 francs.

Voyez ce que c'est que d'attirer l'attention des somnambules sur le sol de vos maisons! Le lendemain, M[lle] Leloire avait découvert qu'une somme de 42,000 francs en or était enfouie dans un coin de la cave depuis un siècle ou deux. Vite! un verre d'eau bénite! c'est indispensable! M[lle] Leloire jette dans le verre une petite boulette qui se met à brûler; puis la somnambule et la propriétaire font chacune un signe de croix et il devient alors très-évident que les 42,000 francs sont enfouis précisément sous un tas de pommes de terre!

Mais, pour pratiquer la fouille il fallait qu'il soit midi ou minuit, il fallait un instrument tout particulier que la somnambule ferait confectionner, et il fallait 150 francs tout de suite.

Les 150 francs furent donnés, minuit sonna; mais l'instrument particulier fit complétement défaut, la somnambule ayant quitté la commune le jour même en compagnie de son ami le dentiste. Ils ont été, l'un et l'autre, condamnés à deux ans de prison par le tribunal correctionnel de Compiègne... mais par défaut!

Il est vrai qu'ils ont trop de talent l'un et l'autre pour rester longtemps dans l'obscurité.

PETIT-JEAN.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

(V. p. 292 et 293)

Madrid, le 27 avril 1872.

Mon cher Directeur,

Je vous envoie le croquis de l'ouverture des Chambres, que vous m'aviez demandé. J'ai choisi le moment où le roi Amédée arrive au passage relatif à l'insurrection carliste, et où la plus grande partie de la Chambre se lève en criant : *Mort aux carlistes*

Le deuxième croquis m'a été envoyé par mon frère; il représente une bande carliste arrachant les rails du chemin de fer, à l'entrée d'un tunnel près de Zurzun (Navarre), à trois lieues de Camplona.

Le troisième vous montre la *guardia civil* (gendarmerie) conduisant des rédacteurs du journal carliste *la Esperanza* aux prisons militaires de San Francisco. Pendant le parcours fait par la voiture cellulaire, un attroupement populaire n'a cessé de l'escorter en criant : *A bas les traîtres! Mort aux carlistes!* Cette bande se dispersa d'elle-même quand la voiture entra dans la prison.

Dans mon dernier dessin, le maréchal Serrano s'apprête à partir de la gare du chemin de fer du Midi. La population madrilène l'avait acclamé à son passage par les principales rues de la capitale, surtout à la Puerta del Sol. L'enthousiasme était grand et la foule se montrait peu sympathique aux insurgés.

V. U.

THÉATRES

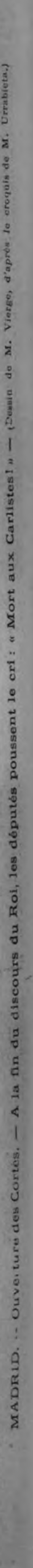
COMÉDIE-FRANÇAISE : *Tartuffe*; M. Febvre. M. Talbot, M[me] Arnould Plessy. — PALAIS-ROYAL : *Il est de la police*, comédie en un acte, par MM. Eugène Labiche et Louis Leroy. — CHATEAU-D'EAU : *L'Affaire Lerouge*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré du roman de M. Émile Gaboriau, par M. Hostein.

Il y a eu une bonne représentation de *Tartuffe*, lundi dernier. Ce n'est pas là un événement, mais c'est un fait à enregistrer et qui a sa signification, en ce moment surtout où quelques esprits s'inquiètent de l'avenir de la Comédie-Française, et même un peu de son présent. M. Febvre jouait Tartuffe, qu'il peut compter désormais parmi ses meilleurs rôles; il lui donne une excellente physionomie, ni trop béate ni trop cynique; il est éloquent lorsqu'il le faut, sincèrement passionné dans la seconde déclaration; on sent qu'il pourrait se faire aimer..... d'une autre femme qu'Elmire; et telle est, selon moi, la façon dont le personnage doit être présenté et représenté. Les avantages physiques ne gâtent rien en lui, au contraire; ils aident à comprendre la fascination qu'il exerce sur M[me] Pernelle et sur Orgon. Molière s'est laissé entraîner à des traits quelquefois trop crus, à des touches brutales et d'après lesquelles Tartuffe ne serait autre chose qu'une bête immonde, ce qui ne peut guère s'admettre. Il est de tradition, à la Comédie-Française, de supprimer quelques vers de la scène deuxième du premier acte, et pour cette fois la tradition a raison, car ces vers forment un tableau répugnant de l'attitude de Tartuffe à table.

Le jeu de M. Febvre n'est pas toujours conforme aux leçons du Conservatoire, ce dont nous ne lui faisons pas un reproche absolu; mais il dédaigne certaines nuances auxquelles on était accoutumé, et que nous serions tenté de défendre. Une entre autres : c'est lorsque Tartuffe, démasqué, relève la tête et prononce ces vers :

> La maison m'appartient, je le ferai connaître,
> Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
> Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
> Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,
> Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
> *Venger le ciel qu'on blesse*, et faire repentir
> Ceux qui parlent ici de me faire sortir!

Malgré l'énergie et la vivacité avec lesquelles ces vers doivent être dits, il est d'usage chez tous les comédiens d'isoler l'hémistiche que nous avons souligné, comme si Tartuffe, un instant oublieux de son rôle, se croyait obligé à y revenir pour ne pas se démentir. Cette parenthèse, que tout fait supposer avoir été ouverte intentionnellement par Molière, est d'un effet très-grand et très-juste. Pourquoi M. Febvre saute-t-il par dessus à pieds joints? Sachons-lui gré, d'ailleurs, d'avoir enlevé à cette sortie le caractère apprêté et trop pompeux qu'on lui donne toujours : le chapeau enfoncé sur l'oreille, les quatre pas vers le fond du théâtre. Moins tragique que ses prédécesseurs, il se rapproche davantage de la vérité et de la nature.



MADRID. — Ouverture des Cortès. — A la fin du discours du Roi, les députés poussent le cri : « Mort aux Carlistes ! » — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Urrabieta.)



Une bande de Carlistes détruisant la voie ferrée près d'Irurzun (Navarre.)

Les rédacteurs carlistes de la *Esperanza* et de la *Epoca*, conduits à la prison de San Francisco, à Madrid.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — Le maréchal Serrano et son état-major quittant Madrid par la gare du Midi pour se rendre en Navarre. — (D'après les croquis de M. Urrabieta, notre correspondant.)

M. Talbot est en progrès; il s'incarne de plus en plus dans les barbons du vieux répertoire; il a de la conviction. Nous désirerions qu'il s'essayât à assouplir son organe, parfois rauque; — mais nous le répétons, le progrès est sensible.

Célimène convient mieux qu'Elmire à Mme Arnould-Plessy. Elmire est une bourgeoise, et Mme Arnould-Plessy a le regard bien provoquant, le sourire bien savant, la démarche bien étudiée pour une bourgeoise. De sa personne il s'exhale quelque chose de bien plus fait pour encourager Tartuffe que pour lui commander le respect. Tout dans ce rôle doit être marqué au coin de la simplicité. Dans un livre fort intéressant sur *l'Art théâtral* (Paris, chez Henri Feret, 1836), Mme la comtesse de Chalot, veuve en premières noces de Talma, et qui avait été elle-même une comédienne supérieure, a laissé des indications précieuses sur la manière d'interpréter Elmire. La pièce est suivie presque vers par vers.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

« Dans toute cette scène, dit Mme de Chalot, Elmire doit avoir une agitation qu'elle ne laisse point voir à son mari; elle la dissimule sous une apparence de gaieté; le public seul doit être dans la confidence : il voit l'émotion d'une femme poussée à une action qui n'est pas dans son caractère. Cette nuance est des plus délicates; elle doit servir à donner de la vie, de la vivacité au débit, car l'émotion causée par une circonstance extraordinaire inspire toujours de l'énergie.....

TARTUFFE

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE

Oui, l'on a des secrets à vous y révéler.

« Elmire dit ces paroles du ton le plus doux; il doit contraster avec celui qu'elle a pris dans la première scène avec Tartuffe. Ce n'est plus la femme dont l'indifférence se faisait sentir dans sa voix bien assurée autant que dans ses regards méprisants. Ici, dans les premiers mots de la scène, Elmire a la timidité du sentiment qu'elle affecte; elle veut feindre l'amour et ne doit rien négliger pour convaincre Tartuffe, puisqu'il y va du sort de toute sa famille. »

Je ne saurais trop recommander la lecture de cette analyse aux jeunes femmes, — et même aux femmes mûres, — désireuses d'aborder cet aimable rôle d'Elmire.

Plusieurs vaudevilles ont pris leur essor au Palais-Royal; mais la plupart ayant été donnés dans une représentation à bénéfice (il est fort naturel que la critique ne soit pas convoquée ces soirs-là), nous sommes forcé d'en remettre le compte rendu à la semaine prochaine. Une de ces petites pièces : *Il est de la police*, est signée d'un des maitres du genre, M. Eugène Labiche, et est jouée par un autre maitre ès-transformations, Brasseur. Cette fois, Brasseur, pour se soustraire à la conscription, revêt des habits féminins et entre comme nourrice chez un bourgeois qui voit partout des mouchards. Éclats de rire d'un bout à l'autre de l'acte.

Nous n'avons pu dire que quelques mots de *l'Affaire Lerouge* dans notre dernière chronique. Nous faisions pressentir un succès. Ce succès s'accuse de jour en jour, à ce qu'on prétend; nous en sommes fort satisfait, parce que rien ne nous affecte plus désagréablement que l'échec au théâtre d'un des nôtres, c'est-à-dire d'un romancier ou d'un simple journaliste. Cela donne raison à de sots préjugés qui tendent à faire de l'art théâtral un art accessible seulement à quelques intelligences privilégiées. Or, sans vouloir être particulièrement désagréable à la Société des auteurs dramatiques, il est évident que beaucoup de succès sont remportés par des esprits ordinaires, et que rien ne ressemble moins à des chefs-d'œuvre d'invention ou d'habileté que les trois quarts des pièces dont cette Société fournit les scènes du boulevard.

M. Émile Gaboriau, dans tous les cas, ne saurait être mis seul en cause à propos de *l'Affaire Lerouge*. S'il faut en croire l'affiche (et pourquoi ne l'en croirait-on pas?) le drame a été *tiré du roman* par M. Hostein. M. Hostein doit avoir de l'expérience pour trois, car il a été directeur de théâtre, auteur dramatique, et il est aujourd'hui feuilletoniste du lundi au *Constitutionnel*. Trois bonnets pour une seule tête! Ce n'est pas le premier livre que M. Hostein transporte sur les planches : on se souvient de son adaptation des *Trois hommes forts* d'Alexandre Dumas fils, au Châtelet. Peut-être préférerait-il qu'on ne s'en souvînt pas.

L'Affaire Lerouge est une enquête criminelle organisée et poursuivie par un agent de police épris de sa profession comme d'un art. Les situations anxieuses abondent, les complications se succèdent. D'abord hésitante le premier soir, l'interprétation s'est fortifiée aux représentations suivantes. M. Sully soutient vaillamment un rôle difficile. M. Dumoulin, en agent de police, fait songer au père Canquoëlle ou Peyrade, de Balzac, un des héros de *Splendeurs et misères des courtisanes*, — un livre dont personne n'a encore osé faire un drame. Et cependant, que d'éléments!

A samedi prochain *les Tyrannies du Colonel*, comédie nouvelle en trois actes, de M. Amédée Achard, représentée au théâtre Cluny.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

CONCERTS DU GRAND-HOTEL : *Ruth*, oratorio en trois parties, de M. Alexandre Guillemin, musique de M. César Franck.

La musique campe et même bivouaque où elle peut au milieu de notre brillant Paris. Quelquefois nous l'allons relancer dans le cirque aux chevaux. Dimanche soir, nous lui rendions visite dans une salle à manger.

Il est vrai que cette salle à manger est celle du Grand-Hôtel, et qu'à l'heure du dîner elle a l'air d'une salle de concert dans laquelle on aurait dressé la table. L'illusion serait même complète si ses murs archi-dorés, archi-peints et ruisselants de lumière, avaient des qualités acoustiques meilleures. Mais qui dira jamais de quelle pierre doit être bâtie une salle de théâtre ou de concert, de quel bois il faut recouvrir cette pierre pour que le son musical s'y répercute normalement et arrive ensuite à l'oreille dans sa plénitude? Grave problème que ne se pressent point de résoudre les savants.

C'est au Grand-Hôtel cependant que s'est installé il y a six mois M. Danbé et son orchestre, et c'est là que tous les jeudis et tous les dimanches, après le dessert, il a donné des concerts très-suivis. Celui de dimanche était le *cinquante-huitième*. J'y assistais, désireux d'entendre l'oratorio composé sur l'épisode biblique de *Ruth*, par M. César Franck, maître de chapelle de Sainte-Clotilde. Cette œuvre sévère et de haute portée avait d'ailleurs reçu dernièrement l'hospitalité si enviée de la Société des concerts du Conservatoire.

Un oratorio, vous savez ce que c'est? le récit en musique de quelque action historique ou légendaire, le plus souvent empruntée à l'Écriture sainte. Les personnages sont là sur l'estrade, en habits de ville, lisant leur partie. Le chœur leur répond aux moments voulus; c'est le peuple qui parle de sa grande voix faite de mille voix. Et puis l'orchestre est dans le fond, accompagnant les chanteurs, discourant seul aussi quelquefois pour indiquer à sa manière le lieu où se passerait la scène, si elle était jouée sur un théâtre. Il fait sonner ses cuivres pour nous transporter en imagination au milieu d'un camp et du fracas de la guerre, ou bien ce sont ses hautbois et ses flûtes qui nous parlent pour nous dire : « Nous sommes à la campagne. »

L'oratorio tient le milieu entre la symphonie et l'opéra. Il est moins vague, moins impersonnel que la symphonie, parce qu'il admet l'intervention de l'homme parlant; d'autre part, il est moins précis que l'opéra, en ce que les personnages auxquels il prête son langage sont d'ailleurs inertes; ils n'agissent point, ils racontent.

Ce n'est pas qu'il y ait un style très-spécial affecté et imposé à l'oratorio; mais il y a tout au moins une tradition qui veut que le sujet traité soit un sujet religieux, et qu'ainsi la musique qui le commente rappelle les chants de l'église. *Le Désert*, de M. Félicien David, ne s'écarte même pas tant de cet usage; seulement c'est un oratorio musulman écrit à la louange d'Allah; musique très-dévote aussi, mais marquée au croissant, non à la croix.

Un mérite très-saillant et qui nous a frappé dans l'œuvre de M. César Franck, c'est justement cet esprit de religiosité qui s'y trouve fortement empreint depuis le premier jusqu'au quinzième et dernier morceau. Les yeux fermés, et dans l'ignorance du programme, nous aurions dit sans hésiter : c'est un oratorio que l'on joue. Rien, en effet, n'y sent le théâtre, et voilà qui est à noter, car vous savez que nous sommes dans le grand siècle de l'opéra, et que toute musique aujourd'hui a une odeur de traiteaux plus ou moins mal déguisée.

A vrai dire, ce n'est point dès le début de la soirée que nous aurions pu faire ces remarques; vers la fin seulement nous nous sommes senti impressionné par cette ténacité de l'auteur à ne point s'écarter du style requis ou, pour mieux dire, à maintenir sa pensée au point voulu et toujours à la même hauteur sereine. Alors l'oratorio de M. Franck nous est apparu comme ces tableaux de l'école de Sienne qui semblent froids et privés de vie au premier regard, mais qui finissent par vous pénétrer en raison de l'unité du sentiment dont ils sont empreints.

Unité, style soutenu, n'entraînent point monotonie. Nous pourrions même noter au thermomètre la seconde partie de l'oratorio de *Ruth* dont la chaleur d'accent est très-sensible et fait contraste avec ce qui précède et ce qui suit. Là nous sommes en pleine action. Le programme dit : « Chœurs de moissonneurs dans le champ de Booz, parent de Noémi. Ruth vient glaner à leur suite. Booz qui la distingue entre ses compagnes, ordonne aux moissonneurs d'oublier des épis sur le passage de la Moabite et lui donne place à la table de ses filles. — Chant du crépuscule. » Il était indiqué que le compositeur devait s'échauffer d'un feu discret en présence de cette scène d'amour chaste, et donner à sa musique cette température à un état particulier que les physiciens appellent « chaleur latente. »

Peut-être a-t-il forcé l'expression du sentiment contenu que Booz éprouve à la vue de Ruth. Et si je dis peut-être c'est que je suis disposé à faire bon marché de mon objection qui peut paraître spécieuse; elle ne repose d'ailleurs que sur une impression personnelle et ressentie furtivement.

Oui, il nous a bien semblé qu'à cet endroit l'auteur, pris d'un bel enthousiasme, avait mis le feu aux poudres. Sa musique n'en est que plus belle, — et c'est pourquoi j'y insiste, — mais elle sort du cadre. Voyez : cette seconde partie est élevée à un tel degré de véhémence que le chœur des moissonneurs par lequel elle débute serait plutôt un chœur de vendangeurs (après dégustation du vin). Le duo entre Ruth et Booz qui vient après, s'enflamme comme une déclaration de David à Betzabé ou d'Holopherne à Judith. Quant au « chant du crépuscule » qui termine l'épisode, eh bien, il est fort coloré, mais j'y aurais voulu moins de trombones. Car comment me donner la sensation du plein soleil à midi, si vous mettez tant d'éclat dans la peinture de l'atmosphère aux heures tièdes du soir?

Ce que j'en dis est pour prouver que j'ai regardé de près une œuvre de valeur et qui, à plusieurs reprises, a ému le dilettantisme.

L'exécution de *Ruth*, confiée à Mlle Battu, à Mlle Fursch, à M. Bouhy, n'a été que suffisante, médiocre même à plusieurs moments. C'est que nous n'avons pas comme en Angleterre des salles et un personnel voués à l'exhibition périodique des oratorios; que ces sortes de fêtes ne se donnent chez nous que de raccroc avec des chanteurs de théâtre regrettant leurs habits dorés, et qui disent leur partie comme chats que l'on fouette!

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Nous causerons samedi prochain du début de Mme Sasse au Théâtre-Italien. — Une société philharmonique vient de se fonder à Paris sous la direction de M. Paul Ramon. — A la société des compositeurs (rue de Richelieu M. Wekerlin a fait exécuter le *Ballet de la Reine*, pièce historique du seizième siècle. — M. Rubinstein, le pianiste russe, vient de composer un opéra sur le livret de *Lalla-Rouck*. — On annonce la prochaine audition de *Judith*, oratorio dont les paroles sont de M. Robert de Salles et la musique de M. Da Silva.

A. L.

ROMANS NOUVEAUX

Les grandes préoccupations du jour ont réagi sur nos romanciers. On s'en aperçoit à leurs publications dernières, parmi lesquelles il convient de signaler dès aujourd'hui, en attendant qu'un bulletin critique spécial nous permette d'en parler plus longuement :

Le Gouffre, d'Élie Berthet, — où certains types très-reconnaissables se meuvent dans les situations les plus saisissantes.

Thermidor, de Charles d'Héricault, — où les passions et les caractères du Paris de 1794 nous sont restitués avec un réel talent.

Les Mémoires d'un franc-tireur, par Eugène Muller, auquel la guerre de 1870 et le siége de Paris ont fourni d'émouvants chapitres.

Les Drames de l'Internationale, par Pierre Zaccone, — deux volumes dramatiques qui ne tomberont jamais sous le coup des accusations lancées par M. Caro contre la littérature moderne.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Le foulard des Indes reste le tissu riche, simple, élégant et de bon goût par excellence. Il est préférable au taffetas pour sa solidité, son moelleux, la richesse de ses nuances.

Voici deux jolis types de costumes foulard de la *Malle des Indes* : jupe foulard croisé, à rayures blanches et bleues, ornée d'un volant à tête plissée en carré; la tunique gris-perle aux fleurettes Pompadour, va s'arrondissant devant se relever sur le côté avec coquetterie, il forme derrière deux pointes châle. Tout autour de la tunique, volant en biais à tête plissée. Le corsage est à basques Montpensier et manches marquises. L'ensemble de cette toilette est d'une suprême élégance.

Non moins charmant cet autre costume de crêpelisse écru, inspiré par la plus piquante fantaisie. La jupe, aux plis souples, est ornée d'un volant liséré de blanc, à tête, et traversée par un biais de crêpeline blanche. La tunique, en pareil, est bordée d'un volant de crêpeline blanche, formant le plus agréable contraste avec la teinte écrue. Le corsage à la frondeuse, aux manches ouvertes, n'est pas exempt d'un petit cachet tapageur.

Nous voudrions détailler la magnifique collection de foulards de la *Malle des Indes*. Parmi les dessins inédits, il faut signaler, sur fond noir, gris-perle, blanc, bleu, maïs, des guirlandes de myosotis ou des boutons de rose; les mêmes dessins, reproduits en groseille, en vert et lilas sur fond marron, violet ou noir.

Grâce à ces beaux tissus, la prédilection de la mode est pour longtemps assurée au foulard de la *Malle des Indes* (24 et 26, passage Verdeau).

Voici le moment de courir les champs légèrement vêtue. La *Compagnie irlandaise*, 36, rue Tronchet, en réputation pour ses mouchoirs de poche, vous offre, dans ce but, du linon écru, uni; du linon blanc et écru, blanc et noir; de la batiste d'Irlande gris-perle, vert de mer, écrue et cerise, etc. Tous ces jolis tissus qu'un simple galon assorti suffit pour orner, sont d'une fraîcheur qui s'harmonise bien avec la saison des lilas.

La princesse de Galles, l'ex-impératrice, la plupart des grandes dames d'Angleterre et de France, ont recours au talent de Mme Gringoire.

Pourquoi? C'est que son corset inimitable semble s'identifier au buste pour en faire valoir l'élégance, ou pour corriger, au besoin, les hérésies de la nature.

Le talent de Mme Gringoire atteint la perfection. L'adroite corsetière a rayé le mot impossible. Avec elle, toute taille est svelte, cambrée. Ajoutons que ce corset est essentiellement hygiénique. (18, rue de la Paix.)

Le savant parfumeur Violet s'est imposé la plus aimable mission, celle d'embellir la beauté. Pour opérer ses gracieuses métamorphoses, il possède de véritables talismans.

Sa crème Pompadour fait briller le visage du vif éclat de la jeunesse; elle veloute, satine l'épiderme en lui rendant ses tons nacrés; son Eau de beauté conserve au teint sa fraîcheur, sa pureté, et fait disparaître la ride effrontée. Sa poudre de riz rosée ramène sur les joues le doux incarnat de la rose naissante; toutes ses suaves compositions idéalisent la physionomie. Quant au savon de Thridace, sa réputation est universelle. Qui n'en connaît les effets salutaires sur le tissu dermal?

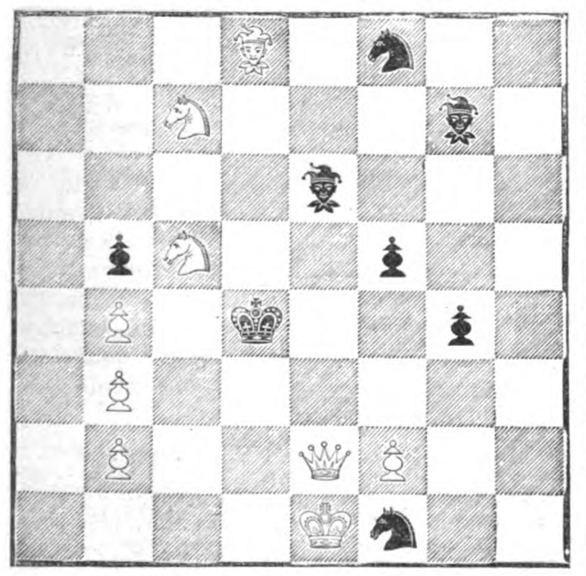
Il existe à la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines et rue Scribe, une ravissante bonbonnerie toute capitonnée de satin gris. C'est dans ce mystérieux sanctuaire que l'on essaye la puissance des talismans de la beauté.

Csse A. DE BORETTY.

ÉCHECS

PROBLÈME Nº 414

COMPOSÉ PAR M. COLLOT, D'ÉVREUX



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème nº 411.

1 D pr. C	1. P pr. D (meilleur)
2. T 4 F, échec	2. P pr. T
3. F 3 FR	3. PFR pr. C (1)
4. P pr. P, échec et mat.	

(1)

	3. Tout autre coup
4. C 5 FR, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Quéval, à Fauville; E. Frau, à Lyon; E. Leger, au Havre; L. Gault, à Nancy; Stiennon de Meurs, à Liége; Aguerre, au Havre; L. de Croze, à Marseille; le cercle du Creuzot; L. de Tréville, à Perpignan; Barré, Théâtre-Français; le café Drapès, à Sens; le cercle des adjudants et maréchaux de logis chefs du 9e chasseurs, à Roquencourt; J. Planche; G. Tessier, à Bordeaux; G. Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; le café Chansaud, à Thiviers; Poisson et Ménard, à Chavagnes; L. D., à bord de *l'Armide*, à Toulon; le cercle musical d'Aix; G. Dubourg, à Hagetmau; le café de la Rotonde, à Limoges; le Ct T, à Nancy; le café Français, à Pézenas; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; le café de Metz, à Nancy; Alp. D. Ch. V., café de la Lune, à Dunkerque; J. Baron, W. Labrosse, à Cognac; le café du Petit-Saint-Jean, à Péronne; le café des Cariatides, à Montpellier; Vancouyghem, à Lille; Auriger, café du Val-de-Grâce; le Buffet alsacien, rue Jacob; le cercle de Provence, à Aix; le cercle philharmonique de Carpentras.

Autres solutions justes du problème nº 410: MM Ramon Inglada, à Bordeaux; Poisson et Ménard, à Chavagnes; H. Lemaître; Waller Simon.

Solution du problème nº 412.

1 T 8 CD	1. C 7 C (meilleur)
2. T 4 CD	2. P 6 R (1)
3. C 3 FR, échec	3. C pr. C
4. C 7 F, échec	4. R 4 F
5. T 4 F, échec et mat.	

(1)

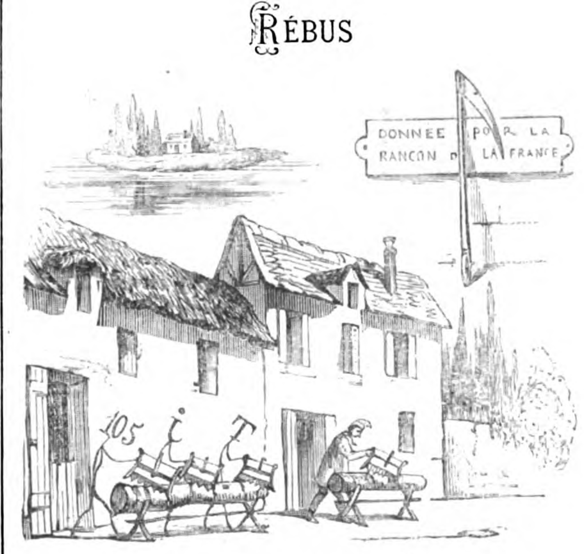
	2. C 6 TR
3. C 3 F, échec	3. P pr. C
4. C 7 F, échec	4. R 4 F
5. P 4 C, échec et mat.	

Solutions justes : MM. L. de Croze, à Marseille; le café des Cariatides, à Montpellier; Stiennon de Meurs, à Liége; le café de la Rotonde, à Limoges; L. Gault, à Nancy; le cercle philharmonique de Carpentras; le cercle de Provence, à Aix; Mlle Th. Dubourg, à Hagetmau; Barré Théâtre-Français; le cercle du Creuzot; le café du Petit-Saint-Jean, à Péronne; Em. Frau, H. Frau, à Lyon.

Plusieurs autres solutions adressées, commençant par C pr. PC, sont détruites par la réponse P 5 D, suivie, après T 1 CD, de C 5 LF qui ne permet le mat qu'au 6e coup.

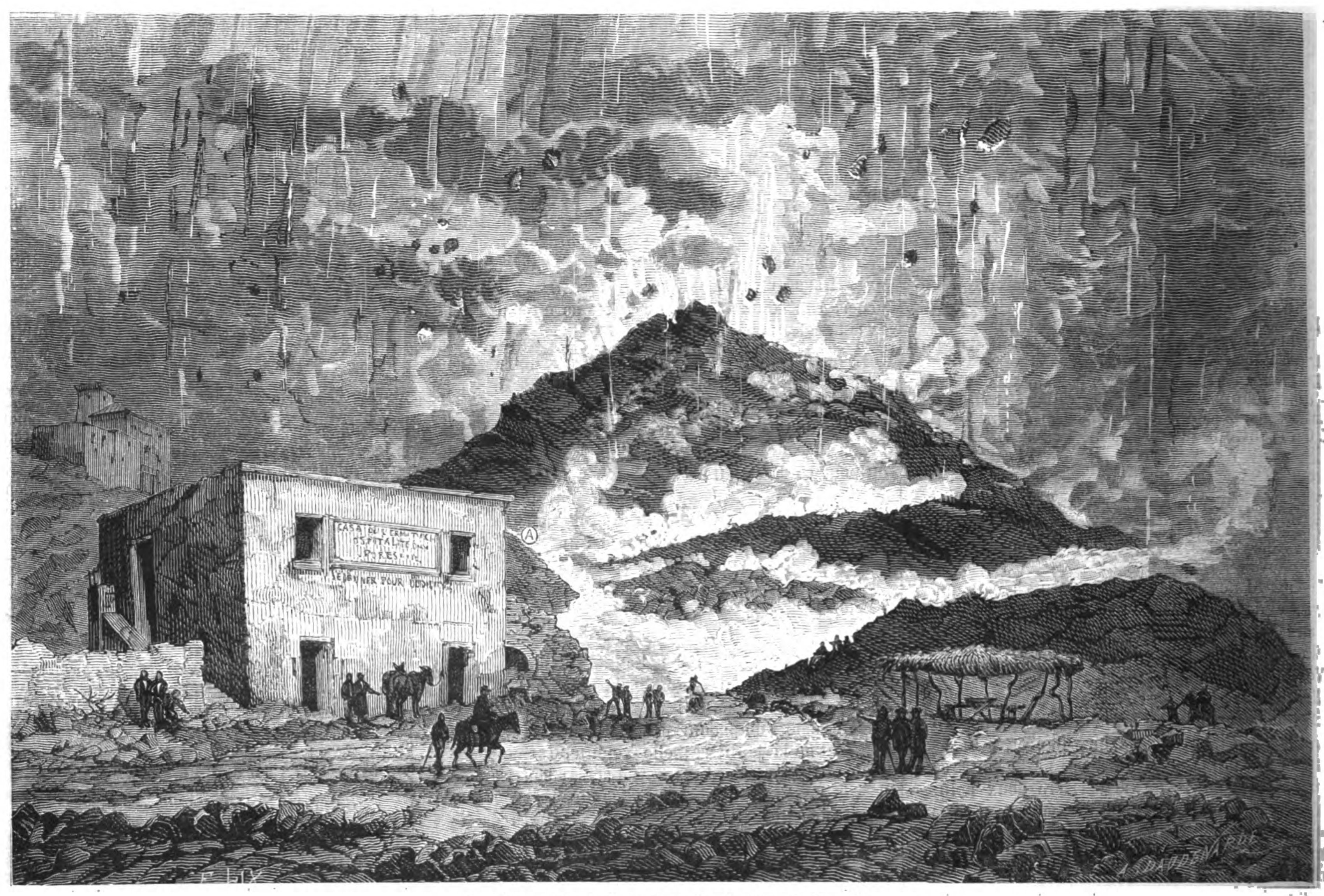
P. JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Aux modes, c'est la France qui donne le ton au monde entier.



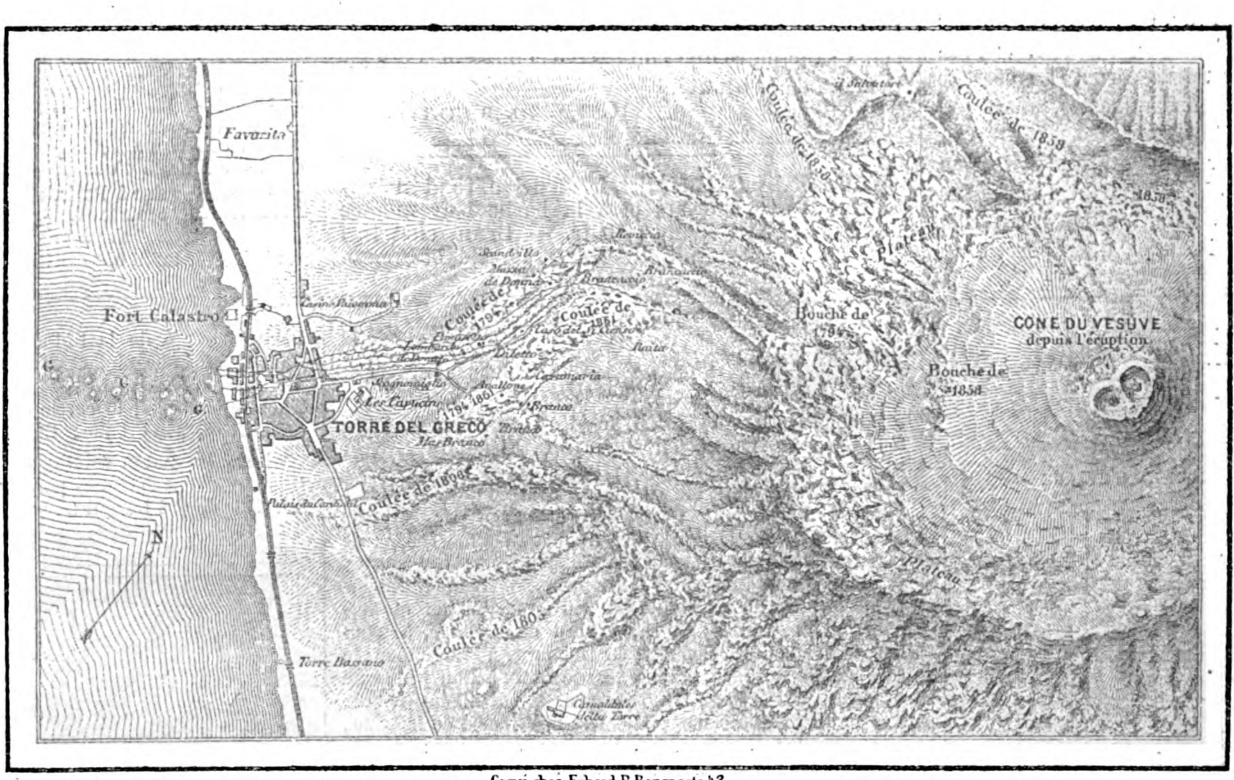
A. Lieu où ont péri les victimes dans la soirée du 25 avril.

L'éruption du Vésuve, vue de la « maison de l'Ermite, » lieu d'observation le plus rapproché sur la route du Vésuve, le dimanche 28 avril.

(D'après le croquis de M. Lafrance, de l'Académie de France à Rome.)

Le croquis dont nous publions la gravure dans ce numéro a été fait sur place, le dimanche 28 avril. L'éruption de lave s'était calmée; le cratère ne rejetait plus que des cendres et des *lapilli*, qui couvraient Naples et les villages environnants d'une couche de poussière charbonneuse de 5 millimètres d'épaisseur. M. Lafrance, notre correspondant, ne put toutefois dépasser l'observatoire; à quelques mètres de l'établissement, un poste de carabiniers était chargé d'empêcher les visiteurs d'aller au delà. D'ailleurs, ceux-ci étaient extrêmement rares. Aussi, lorsque M. Lafrance redescendit à Resina avec ses compagnons d'excursion, MM. Soldi, Marqueste, Lematte et Serpette, comme lui pensionnaires de l'Académie de France à Rome, les habitants, reconnaissant, à leurs bâtons brûlés, d'où ils venaient, en parurent tout surpris et, en proie aux plus vives inquiétudes, les pressèrent de questions sur ce qu'ils avaient vu, eux qui venaient d'examiner le monstre de près.

M.



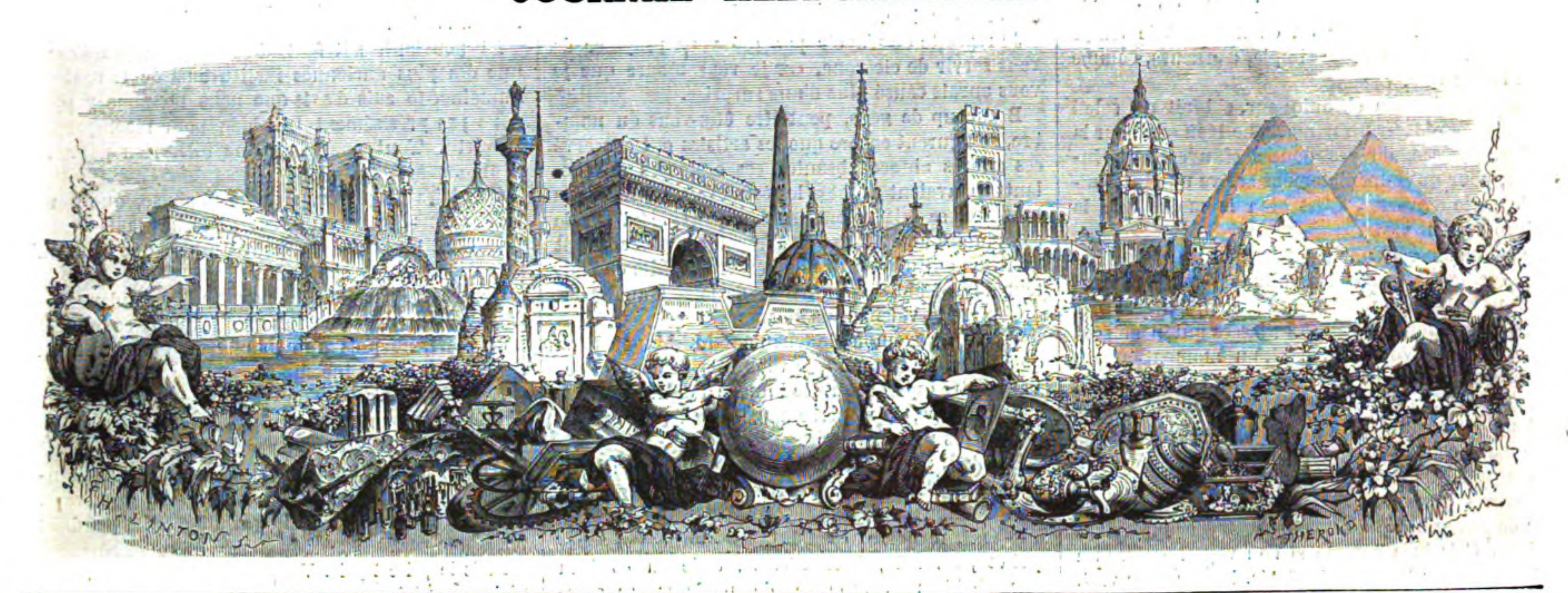
Carte de la région du Vésuve bouleversée par les phénomènes volcaniques de décembre 1861 et février 1862

(Gravure extraite de la monographie du « Tour du Monde » (Maison Hachette).

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 788. — 18 Mai 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

SALON DE 1872. — *Pendant la moisson*, **tableau de M. A. Bouguereau. —** (Dessin de M. Duvivier.)

COURRIER DE PARIS

J'ai toujours ouï dire qu'il était un procédé nfaillible pour obtenir un changement de temps mmédiat. Procédé bien simple, d'ailleurs, comme vous l'allez voir.

Il suffit, pour un chroniqueur, s'il fait un soleil superbe, de rédiger un paragraphe bien senti sur la haleur précoce, sur les douces effluves du printemps, pour qu'immédiatement arrive une interminable série d'averses. C'est bien le moins que la réciproque soit vraie.

Je commencerai donc par fulminer une imprécation furibonde contre l'abominable mois de mai dont nous sommes affligés. Je commencerai par maudire ces horribles pluies glacées qui pénètrent jusqu'aux os. Vous verrez si, au moment où ces lignes paraîtront, cela ne vous aura pas valu un temps splendide. Le baromètre ne manque jamais de jouer de ces tours là aux courriéristes.

Je me dévoue, et je me jette dans le gouffre.

C'est qu'aussi le contraste est trop lugubre entre ces arbres parés de verdure de printemps et cette bise de novembre qui nous apporte un supplément d'hiver. Cela jure comme si l'on voyait suivre un enterrement en toilette décolletée. N'est-ce pas vrai, madame, vous que j'aperçus dimanche aux courses métamorphosées en régates? Ce pauvre bois de Boulogne avait l'air d'un malheureux qui grelotte. Votre charmant visage tout bleui rappelait involontairement certains marbres dont on fait des cheminées. (Quelle dérision!) Mais ne parlons plus de tout cela. J'ai conjuré la série noire par mon sacrifice, aimant mieux manquer d'à-propos que de vous voir souffrir plus longtemps.

∿∿ Deux jours avant, ma belle lectrice, nous nous étions rencontrés déjà.

C'était, à l'ouverture du Salon, une de vos fêtes de prédilection.

Convenez que vous allez moins là pour voir que pour être vue, et qu'au fond les beaux arts ne sont que la seconde de vos préoccupations. Et puis il y avait si longtemps que le palais des Champs-Élysées chômait. C'était comme une nouvelle habitude à reprendre.

Sans compter que vous étiez tout à fait curieuse de voir le portrait de votre excellente amie Mme de X. C'était pour vous un vrai régal que de savoir comment le peintre s'y serait pris pour refaire à ses quarante-quatre ans une seconde fraîcheur.

Eh bien, qu'en dites-vous? comment trouvez-vous qu'il s'est acquitté de cette besogne difficile?

Moi, ce qui m'a frappé, c'est l'ébouriffant costume de cette chère Mme de X.... Elle m'avait paru si profondément affligée des désastres de la France! Elle avait pleuré devant moi des larmes qui avaient l'air d'être si vraies sur nos revers et sur nos ruines!

Dire que ces larmes essuyées, alors que nous supposions tous qu'elle se retirait pour prolonger sa méditation assombrie, elle allait tout simplement endosser cette fulgurante robe rose, ornée de toutes sortes de dentelles, qui s'exhibe en ce moment dans un cadre rayonnant aux regards des promeneurs du Salon!

O femmes, abîme insondable...

Car (et c'est précisément là ce qu'il y a de bizarre) elle était peut-être sincère dans sa tristesse, tout en restant fidèle à sa coquetterie. La preuve, c'est qu'elle n'est pas seule dans le même cas aux Champs-Élysées. Bien d'autres y font les mêmes effets de velours et de satin.

Je vous l'avouerai, ô ma belle lectrice, ce fut un de mes étonnements l'autre jour que cette profusion de portraits arrivant après la guerre prussienne et la Commune. J'ai regardé les dates exprès. Bon nombre ont été faits pendant, le reste tout de suite après.

Vous représentez-vous le monsieur qui, tandis que pleuvaient les obus, s'en allait tranquillement poser devant le pinceau du portraitiste? Moi, je trouve cela grandiose tout à fait, tout à fait.

∿∿ Une de vos grandes joies, n'est-il pas vrai, madame? le jour où s'ouvrent les portes du temple de l'art, comme on disait dans l'*Almanach des Muses*, une de vos grandes joies, c'est de vous faire montrer les artistes. Car ils sont tous là, se contrôlant mutuellement sous les yeux du public qui cherche à les reconnaître.

Je regrette de n'avoir pas osé vous proposer de vous servir de cicérone, car je vous assure que je vous aurais causé plus d'une surprise.

Beaucoup de gens, peut-être êtes-vous du nombre, se figurent encore que les artistes ont conservé ces allures abracadabrantes, ces costumes mirobolants qu'avaient adoptés les *bouzingots*. Ce n'est pas tout, on se fait volontiers son petit idéal sur le compte des notabilités; on s'imagine le plus souvent qu'il y a entre la nature de l'œuvre et celle de l'auteur d'inévitables connexités, de fatales analogies.

Comme je vous aurais détrompés!

Voici, par exemple, le truculent M. Manet. Rien qu'à entendre son nom, je vous vois sourire, et devant votre esprit se dresse l'image d'un excentrique à tous crins, d'un personnage à la tenue criarde comme ses tableaux.

Eh bien, pas le moins du monde, oh mais là, pas le moins du monde. Voyez plutôt là-bas, à gauche.

— Comment?

— Oui, madame, c'est lui, un gentleman musqué et pommadé, dont la barbe, tirée au cordeau et probablement inondée de parfums, se complaît dans la symétrie la plus bourgeoise. Autant son œuvre est débraillée, autant il est tiré à quatre épingles, ce blond dandy.

Avez-vous admiré, comme tout le monde, le beau *Corneille* de M. Falguières? C'est vous faire injure que de vous poser une telle question.

Et, je le parierais, vous vous êtes fait en vous-même un Falguières de convention, puissant, fougueux, à la large envergure.

Or, ça, madame, jetez les yeux de ce côté, sur ce petit homme timide qui passe, une petite canne à la main. Une figure jaunie sur laquelle tranche une légère moustache noire; l'air d'un employé quelconque; quelque chose de recroquevillé et d'étriqué, surtout pas la moindre mise en scène. Et voilà l'homme qui est certainement un des maîtres de la sculpture contemporaine.

Cet autre, c'est Aimé Millet. Pas plus grand que Falguières, non moins jaune, non moins simple. La moustache seulement est grise, au lieu d'être noire; je n'ai pas besoin d'ajouter, non moins de talent.

Plaît-il?... Vous me demandez comment est fait Baudry, un des triomphateurs du Salon? Encore un dont la tenue correcte n'a rien des fantaisies chères aux peintres du passé. Tempérament sec, noir, nerveux, vivace; petit aussi. Décidément, ce n'est pas dans le monde artistique qu'il faut chercher les géants.

Je vous aurais montré ainsi successivement tous ceux dont les noms vous sont familiers. Et Corot, ce beau vieillard sanguin, robuste comme un chêne, dont le visage imberbe a des airs de paysan madré; et Jules Héreau, pas plus haut que cela; et Jundt, dont la figure épanouie et intelligente est traversée par deux larges moustaches blondes à la Victor-Emmanuel; et Puvis de Chavannes, mélancolique; et Gustave Doré, pétulant, dont le visage, rond comme celui d'un adolescent, a des airs de gaminerie si étranges à côté d'une renommée européenne si ancienne déjà; et...

Mais ce sera pour l'année prochaine. Adieu, paniers, vendanges sont faites. Le Salon est en pleine efflorescence; le temps lui-même contribue à lui envoyer du monde.

A preuve :

— Je vais tous les jours au Salon, disait hier le petit vicomte de C....

— Vous êtes amateur?

— Non; mais c'est le seul endroit où l'on puisse se promener à couvert.

∿∿ On n'a, du reste, que l'embarras du choix en fait de solennités. Il y en a pour tous les goûts. Hier, la fête de l'Art, demain la fête des chevaux, avec le derby; après-demain, les fêtes de la Vertu, avec la rosière de Nanterre.

N'avait-on pas méchamment fait courir le bruit que le rosiérisme avait vécu? Et tout de suite les commentaires d'aller leur train et de supposer que ce combat finissait faute de combattants.

Allons donc, c'est bien assez pour Nanterre d'avoir perdu une de ses gloires, les petits gâteaux, il tient à l'autre.

Et pourtant, s'il faut dire toute ma pensée sur une des plus anciennes institutions de la routine humaine, je suis d'avis que nous ne nous y prenons pas précisément très-bien pour récompenser la vertu. Tout pour la jeune fille, rien pour la femme.

Cela laisse trop voir, si je ne m'abuse, que nous vivons dans le pays où Grassot s'écriait jadis :

— C'est un beau jour pour un père que celui où il se débarrasse de son enfant.

Conserver, par tous les moyens, la candeur des demoiselles, puis, une fois qu'elles sont colloquées à un mari, ne plus s'en soucier du tout, c'est un système au moins incomplet.

La preuve, c'est qu'on en a vu passer en cour d'assises pour infanticide ultérieurement commis.

Ce serait peut-être moins poétique, mais je serais d'avis d'instituer aussi quelques prix pour les honnêtes femmes, pour les mères de famille éprouvées. Voilà la vraie vertu, celle qui a été utile pendant toute une carrière.

Mais le pli est pris. Vous ne changerez rien. On n'aime pas à innover en France.

∿∿ Voici cependant qu'une révolution souterraine va s'accomplir.

On a voté les chemins de fer suburbains proposés par M. le préfet de la Seine. Une ligne partira du bois de Boulogne pour s'en aller à la Bastille, à je ne sais combien de pieds de profondeur. Ce vote n'a en rien modifié mon opinion sur ce sujet, et j'en suis pour ce que j'ai dit.

Un chemin de fer puise sa principale utilité dans la vitesse. Ou celui-là, s'arrêtant à chaque instant, ne sera qu'un convoi à vapeur, ou, ne s'arrêtant pas, il ne servira à peu près à rien. Il est un autre argument que la discussion a mis en lumière, argument peu favorable à l'expérience que l'on tente. Si le railway souterrain a une clientèle nombreuse, ce sont autant de promeneurs enlevés aux boulevards, autant de clients enlevés aux boutiquiers.

Il est aussi une chose que je ne comprends pas bien.

J'ai toujours entendu, depuis ma prime jeunesse, gémir sur les dangers que les catacombes faisaient courir à toute la rive gauche de la Seine. On déplorait avec amertume l'imprudence de ceux qui avaient creusé ces carrières. Il fut même question un moment de dépenser je ne sais quelle somme, pour combler ces précipices.

Et maintenant on en creuse d'autres sous la rive droite. Est-ce pour créer l'égalité devant l'effondrement? Est-ce pour frayer, en cas d'insurrection, des voies de fuite toutes faites aux insurgés?

Enfin, puisque c'est voté.

J'ajourne à quelques années les admirateurs de ces taupinières.

∿∿ On avait eu raison d'annoncer qu'il fallait se hâter si l'on voulait que la sympathie arrivât à temps pour secourir ce pauvre Renard.

C'est presque sur sa tombe qu'aura été déposé le produit de la représentation donnée à son bénéfice.

Renard a succombé après de longues et terribles souffrances. Le dénoûment était prévu, inévitable.

Nous avons dit déjà quel cœur généreux c'était. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas su profiter de sa courte gloire pour faire fortune, ignoraient sans doute quel emploi il faisait de cet argent par lui gagné si vite et si peu longtemps.

Le premier soin du chanteur, aussitôt qu'il se vit en possession de la situation qu'il avait conquise à la pointe de l'*ut-dièze*, fut de faire venir à Paris tous ceux de ses anciens camarades d'atelier qui pouvaient avoir quelques dispositions vocales.

Lui-même paya de ses deniers leur éducation musicale, et tous ces anciens ouvriers sont aujourd'hui placés, ceux-ci dans les chœurs, ceux-là dans les théâtres de province.

J'ai raconté ici même que chaque année une main

inconnue envoyait à Renard, le jour de sa fête, un superbe bouquet et un cadeau splendide. Le lendemain de sa mort, la même main a fait déposer, pour être placée sur son cercueil, une énorme couronne de violettes de Parme.

Cette fidélité au malheur compense bien des légèretés féminines, ce me semble.

Renard, quelque courte qu'ait été son apparition, laissera un souvenir durable. Il avait chanté la *Juive* comme personne peut-être. Et puis il y avait vraiment dans cet ancien forgeron des intuitions étranges, des spontanéités spéciales. Il n'était pas coulé dans le moule banal du Conservatoire. Il ne reproduisait pas les formules poncives.

La nature avait gardé son rôle dans cette personnalité dont l'inexpérience même avait parfois du charme.

Physiquement, sa tête osseuse, encadrée par ses longs cheveux, avait une influence très-considérable. On ne pouvait le voir passer dans la rue sans se retourner en se disant :

— Un singulier type!

Il y avait quelque chose de léonin dans cette crinière que secouaient les soubresauts nerveux de ce tempérament ardent.

Et plus rien!.....

Un nom, tout au plus.

∿∿ Un autre deuil est venu contrister le monde dramatique. M. Th. Cogniard est mort à l'âge de soixante ans. En collaboration avec son frère, il fut associé à cent succès sur lesquels il ne nous serait peut-être pas possible d'en désigner un seul. Ainsi va la fortune théâtrale.

Nous-même, qui vivons dans un milieu propice, et qui, par profession, sommes obligé de savoir, nous ne pouvons pas mettre un nom sur la plupart des succès qui ont plus de quatre ans de date. Seuls les auteurs qui travaillent sans collaboration échappent à cette loi d'oubli. Mais les autres?...

Voilà Labiche, par exemple, combien de petits chefs-d'œuvre n'a-t-il pas signés? Lesquels? Nul ne le sait. De même pour Cognard. On nommera *la Biche au Bois* et la *Chatte blanche*, parce que ces féeries sont légendaires, mais ce sera tout.

Depuis plusieurs années Th. Cogniard était paralysé. Il avait renoncé au travail; il ne vivait plus, il survivait. C'était un excellent et charmant homme, fort sincèrement aimé, ce qui n'est pas positivement fréquent dans ce monde-là.

∿∿ Il faudrait pourtant ne pas donner toute la place à la nécrologie, et je cherche quelque chose de gai....

Pardon, madame.... oui, vous, ma charmante lectrice, avec laquelle je dialoguais déjà au début. Voulez-vous me permettre, tout profane que je suis, de risquer à propos de gaieté un petit commentaire sur un détail de votre toilette, qui abuse vraiment de la permission d'être excentrique?

Convenez que vous savez déjà de quoi je veux parler. Vous ne vous trompez pas. C'est, en effet, de vos chapeaux. Aristote, dit-on dans Molière, écrivit tout un chapitre sur ce sujet-là. Il y ajouterait certainement un *post-scriptum*, s'il vivait encore.

Doit-on dire la forme ou la figure? Cette question délicate ne fut pas tranchée autrefois, elle le serait encore moins facilement aujourd'hui.

En bonne conscience, ce n'est ni une forme ni une figure qu'ont imaginée les modistes de 1872. Un je ne sais quoi surmonté de tout un parterre, des aigrettes d'un mètre, qui rappellent les théâtres des quadrupèdes savants, des biscornuités telles que le flot qui les apporta semble lui-même épouvanté, voilà la mode.

L'autre jour, le hasard me fit assister à une scène qui donne la preuve de ce que j'avance.

Une dame, une élégante, essayait un de ces chapeaux sans forme ni figure dont je parle. De bonne foi et sans y voir malice, elle le plaça sur sa tête sens devant derrière. La modiste allait protester, quand, se ravisant, elle trouva qu'en somme la chose était encore moins laide comme cela. Depuis lors elle sert à toutes ses clientes ses chapeaux à l'envers, et a même poussé l'ironie jusqu'à les appeler les *chapeaux Dagobert*.

Ah! mesdames, comme il faut que vous soyez sûres de vos charmes, pour passer ainsi votre vie à chercher des moyens de déformer vos frais visages. Le chapeau est un de ces moyens les plus réussis. Si l'on réunissait dans une salle tous les couvre-chefs féminins inventés depuis soixante ans, on croirait assister à une exposition universelle des œuvres des pensionnés de Charenton.

De grâce, ma charmante lectrice, tâchez donc d'user de votre influence pour que, l'année prochaine, du moins, nous revenions à des folies plus douces. Ce débordement d'accessoires, ces jardins botaniques promenés dans les rues par les passantes, et que l'ironie publique a déjà appelés les coiffures à la *Sémiramis*, sont le dernier mot du laid.

Une petite réaction, s'il vous plaît.

∿∿ C'est décidément vers la fin du mois que sera portée devant le Corps législatif la question des jeux. Elle le sera de deux façons : par un projet de loi dû à l'initiative parlementaire et par des pétitions envoyées de différents côtés.

Dimanche dernier, j'avais aux courses un voisin qui récriminait très-énergiquement contre l'hypothèse du rétablissement.

J'écoutais.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, en guise d'accompagnement, j'entendais en même temps, dans le lointain, les cris des agences de poules pipant le client; à ma gauche, les doléances d'un gentleman se plaignant d'avoir perdu cinquante mille francs à son cercle; devant moi, enfin, deux boursiers causant des nombreuses exécutions opérées à la dernière liquidation sur des agioteurs malheureux.

Je ne crois pas qu'il y ait rien à ajouter à cette constatation.

Il ne s'agirait d'ailleurs pas d'abroger la loi de 1838, mais d'autoriser deux ou trois dérogations pour une durée limitée et sur des points éloignés des grandes villes.

Qui vivra, verra.

∿∿ Heureuse constatation. On recommence à lire.

Aussi les livres recommencent-ils à paraître comme de plus belle.

J'en ai là deux de genres bien différents, et qui, par leur date, forment un contraste saisissant.

Le premier est l'œuvre d'un Français allant chez l'étranger. Le second nous raconte l'étranger venant chez le Français.

Le premier, ce sont les *Notes de voyage* de M. Frédéric Béchard. Ces notes sont datées de 1869. Comme elles prouvent que, malgré ce qu'on en a prétendu, la guerre était alors peu dans l'air!

M. Béchard traverse l'Allemagne entière pour s'en aller à Constantinople. Sur sa route, il ne recueille pas une seule impression qui éveille en lui une inquiétude.

Il parle avec conviction de la *patience des bons Allemands*. Une seule question lui paraît préoccuper nos voisins d'alors, la question Wagner.

Ce n'était pourtant pas ce genre de musique-là qui était à l'étude.

Les impressions de M. Béchard sont d'ailleurs très-intéressantes, par la simplicité même avec laquelle elles sont produites. Vous y ferez connaissance avec un coin d'Orient vu, pour ainsi dire, en robe de chambre. Et dame! qui sait si ce n'est pas l'Orient qui aura le premier le triste honneur d'inquiéter l'Europe.

∿∿ L'ouvrage de M. Ludovic Halévy est à la fois poignant et amusant, si l'on peut parler ainsi.

Ce qui a bien souvent empêché nos historiens d'aujourd'hui, c'est la difficulté de se procurer des renseignements sur la vie vulgaire, la vie courante des grandes époques de crise; la Révolution française, par exemple, restera toujours à peu près inconnue sous ce rapport, aujourd'hui surtout que l'incendie du Palais de Justice a détruit les quelques documents qui pouvaient éclairer ce coin de l'histoire. Un archiviste patient, M. Labat, avait rassemblé là tout ce qu'il avait pu découvrir des procès-verbaux des séances des comités, des sections, des clubs, et il y avait vraiment dans ces papiers inexplorés des trésors à jamais perdus!

Les historiens de l'avenir ne sont pas exposés aux mêmes déconvenues.

Il faut bien le dire, c'est la chronique, décriée par quelques-uns, qui rendra aux graves écrivains du vingtième siècle les services peut-être les plus incontestables.

Le livre de M. Halévy en est une preuve de plus ajoutée à bien d'autres.

Dans *l'Invasion* vous avez, pour ainsi parler, la chronique de la dernière guerre. Récits sans prétention, mais d'autant plus intéressants qu'ils sont moins pomponnés. Pas de phrases de parade. Les désastres en déshabillé. Cela étreint le cœur d'une terrible façon.

∿∿ On a beaucoup mangé cette semaine. Ce n'est pas un reproche, c'est une constatation.

Banquet du duc d'Aumale, dîner de gala à la Présidence, repas offerts à M. d'Audiffret-Pasquier, l'éloquent orateur.

Cette dernière fête gastronomique ouvre des perspectives nouvelles à nos restaurateurs.

— Allons, encore un discours de cent couverts, se dira Véfour ou Brébant, en se frottant les mains.

Je ne vois aucun inconvénient à cette innovation. Brillat-Savarin prétendait que la table fait plus pour adoucir les mœurs, que tous les traités de morale. Plus ils auront banqueté, moins, espérons-le, nos représentants auront envie de se manger entre eux.

Ce que je voudrais seulement, c'est que les journaux perdissent l'habitude de remplir leurs colonnes des menus de tous ces festins de Gamache. Outre que cela les fait ressembler à des cartes de restaurant, ne devrait-on pas songer que ces énumérations de victuailles passent sous les yeux d'une foule de pauvres gens qui ont à peine de quoi tromper la faim.

C'est le pendant des étalages de changeurs.

∿∿ J'ai reçu ce matin le onzième numéro du journal du roi d'Araucanie. Cela devient tout à fait épique.

Aurélie fonde une médaille qu'il envoie à tout le monde contre dix francs! Puis ce sont des tirades attendries sur la nouvelle France qu'il veut fonder, des invitations à lire sa *Lettre d'amour* pour la régénération de la Patagonie.....

Mais tout à coup, au moment où l'on est transporté sur ces sommets, patatrac, on retombe dans la vile réalité.

Sa Majesté régénératrice publie des annonces où on lit : *Maison recommandée, café* ***.

Au fait, qui sait si plus d'un prétendant, araucanien ou non, ne trouvera pas dans le procédé imaginé par le bon Aurélie, de précieuses ressources pour un avenir plus ou moins lointain?

L'amalgame est plaisant : réclame et haute politique. Si l'on ne peut restaurer son trône ou restaure son estomac chez le traiteur dont on donne l'adresse.

C'est toujours cela.

∿∿ Ceci est une surprise de première qualité, que M. Halanzier, le directeur de l'Opéra, pourrait bien nous réserver. Nilsson, retour d'Amérique, chanterait ici l'hiver prochain pendant trois mois, et alors la *Jeanne d'Arc* de Mermet pourrait bien voir la rampe.

Nilsson rapporte assez de dollars pour pouvoir sacrifier la question d'argent au plaisir de revoir Paris qui l'a sacrée. Elle a eu tous les honneurs et tous les bonheurs là-bas, y compris une entrevue avec le général Grant, le président des États-Unis.

On sait, en effet, que ses pouvoirs vont expirer, si un vote ne les prolonge.

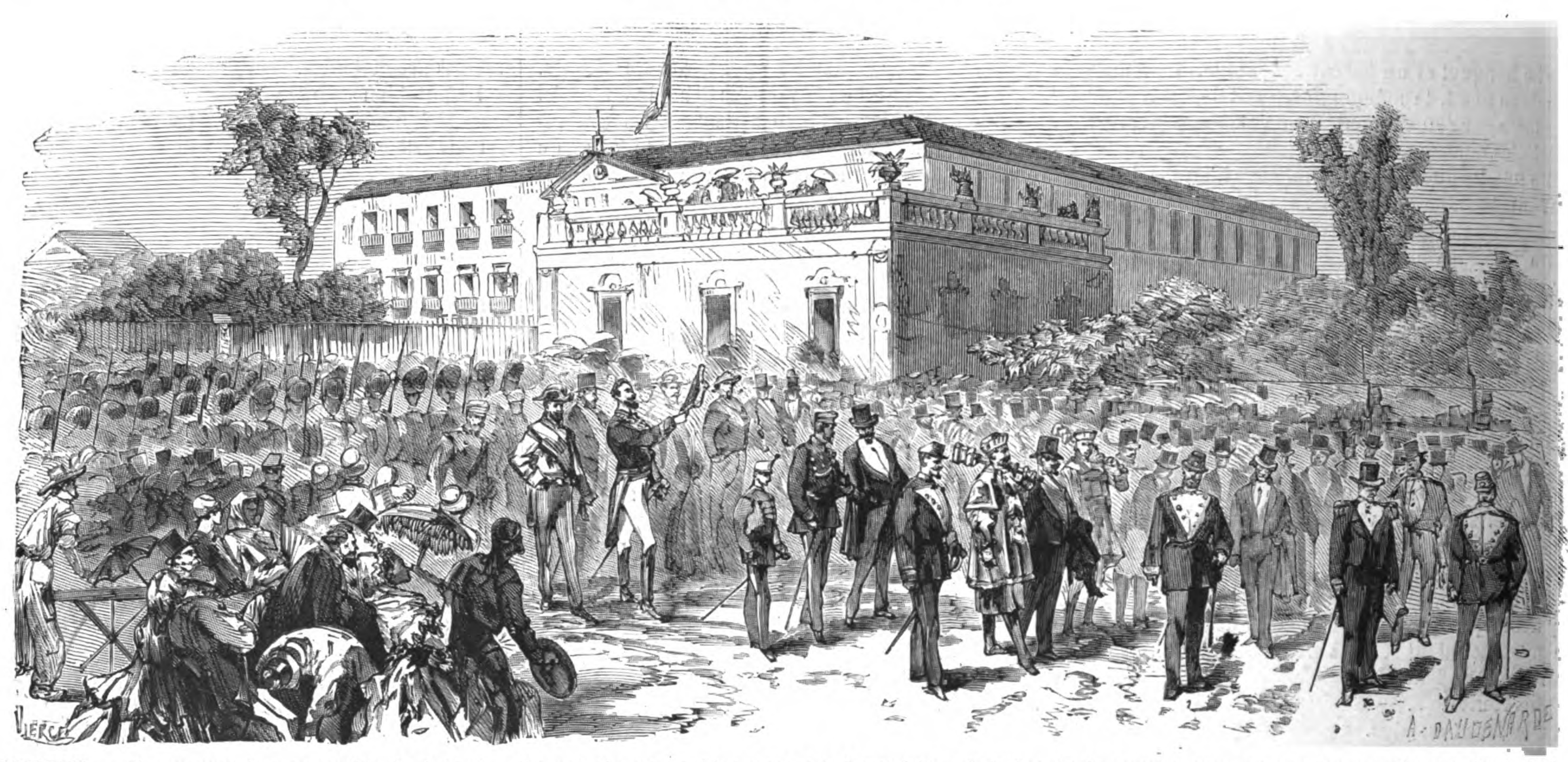
Le général a été des plus galants.

— Mademoiselle, a-t-il dit, la puissance que vous exercez est vraiment la première qu'il y ait au monde.

— Vous exagérez, général, répondit Nilsson avec à propos. Songez que ce n'est pas tous les quatre ans, mais tous les soirs que cette puissance-là est soumise à la réélection.

Grant sourit en hochant la tête.

PIERRE VÉRON.



MADRID. — La procession annuelle du 2 mai. — Le roi et son cortége passant devant le ministère de la guerre pour se rendre au champ de la Liberté. (D'après le croquis de M. Urrabiéta.)

CORRESPONDANCE D'ESPAGNE

(Voir pages 304, 305 et 312)

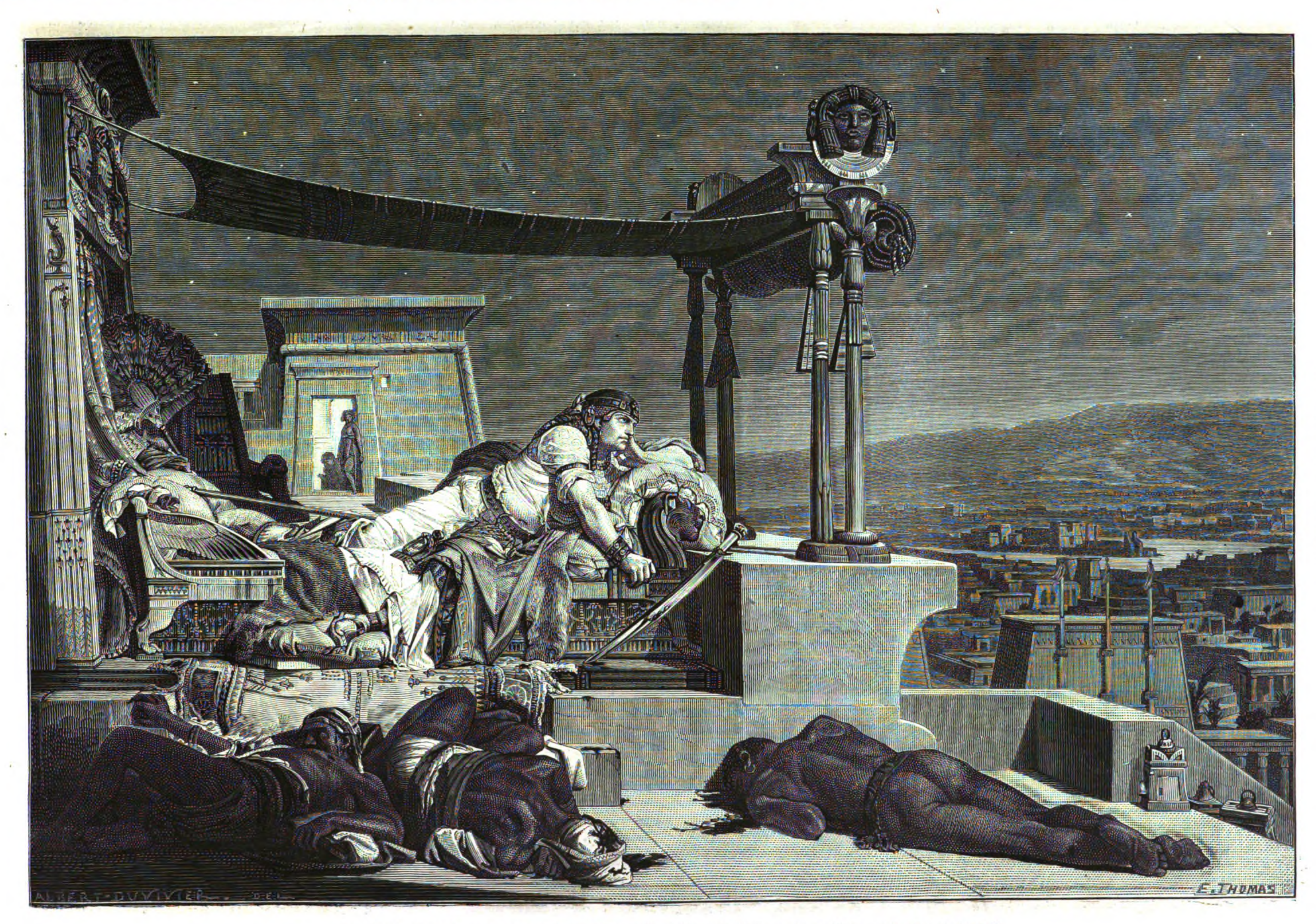
Monsieur le Directeur du *Monde illustré*,

Me voici en campagne. Mais, permettez-moi, avant de vous décrire les croquis ci-joints, de rendre un hommage sincère au talent. Le dernier numéro de votre journal est tombé par hasard dans mes mains, et j'ai pu constater la façon avec laquelle votre dessinateur, M. Vierge, interprète mes croquis, faits toujours à la hâte et d'une manière imparfaite sous le rapport de la correction. Mes félicitations à vous, et mes remerciments à l'artiste.

Voici maintenant l'explication de mes croquis. Je vous les décris par ordre de date et non d'après leur importance.

Le croquis 1, je le dois à la complaisance d'un vo-

ITALIE. — La ville de Naples pendant l'éruption du 26 avril. — Vue prise du tombeau de Virgile. — (Photographies de MM. Bernoud et Giorgio Sommer.)



LE SALON DE 1872. — *Les porteurs de mauvaises nouvelles*, **tableau de M. Lecomte du Nouy.** — (Dessin de M. Duvivier.)

lontaire, car j'étais en route quand le fait s'est passé. Il représente l'attaque de Lumbier, ville de la province de Navarre, à six lieues de Pampelune, par la bande de Peralta, composée de 1,200 hommes; c'est le moment que reproduit notre croquis; la plus grande partie de la bande se trouve dans la rue de *los Toros* (des Taureaux), voisine de la place où s'élève l'église. Les carlistes furent repoussés. Les morts se sont élevés à une cinquantaine, les blessés passent deux cents, et les prisonniers sont au chiffre de 487.

Le deuxième croquis, j'ai eu occasion de le faire sitôt arrivé en Navarre, en passant par la charmante ville d'Estella. Le dessin représente une revue de la gendarmerie, par le général Moriones, sur la grande place de la ville, appelé *plaza de la Constitucion*.

Le troisième croquis est celui de la fête nationale du *deux mai*. Le roi se rend au *Champ de la Liberté*, situé au *Prado*, où se trouve le monument commémoratif; il passe suivi de son cortége devant le nouvel édifice du ministère de la guerre. Cette solennité a eu lieu sans que l'on ait eu à regretter le moindre désordre.

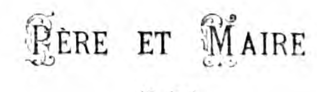
Le 4 de ce mois, il m'a été donné d'assister au fait d'armes le plus décisif de la campagne actuelle, le combat d'Oroquieta. Dans la soirée du 3, nous partîmes de Lecumberri pour Ituren, où nous arrivâmes dans la matinée. Le général Moriones, apprenant que plusieurs bandes carlistes se trouvaient à Oroquieta, fit sonner de nouveau la marche. Nous étions à Oroquieta à la nuit. Nos soldats avaient donc parcouru en dix-huit heures onze lieues, et au lieu du repos qui leur était nécessaire, ils devaient entrer en bataille. « *Mes enfants*, dit le général Letona, *le repos est là, allons donc le chercher!* »

L'action fut assez vive. — Les soldats savaient que le prétendant se trouvait dans le village. La scène qui m'a le plus frappé, je vous l'envoie, c'est l'entrée des soldats par la grande rue. Un pauvre prêtre, à la tête des carlistes, a été tué là à coups de baïonnette. Je crois le voir encore!...

Le général Moriones a battu là 5,000 carlistes, commandés par le prétendant, qui a fui avec une centaine d'hommes; il a fait 840 prisonniers.

Votre dévoué, V. U.

Une indisposition de notre collaborateur Olivier Merson nous prive, pour cette semaine, de son deuxième article sur le Salon de 1872.



(Suite)

III

L'ENLÈVEMENT

Dès que le déjeuner fut achevé, le capitaine Roger retourna à son observatoire, muni d'un troisième billet doux qui devait parvenir à son adresse par la voie aérienne que l'on connaît.

J'étais seul depuis quelques minutes, lorsqu'on frappa à ma porte.

C'était Frédéric Dunan qui venait nous voir.

— Vous êtes seul? me demanda-t-il.

— Oui; le capitaine Roger est sorti pour toute la journée.

— Je pars demain matin pour Tudela, et je venais vous proposer de m'y accompagner. J'ai une bonne voiture et deux places que je vous offre. Tudela est une jolie ville en remontant l'Èbre; elle vaut une visite. Ce voyage sera de quatre à cinq jours, et j'espère qu'il ne sera pas sans charme pour vous.

— Hélas! mon cher monsieur Frédéric, ce voyage est impossible.

— Pourquoi donc?

— Parce que mon ami Roger ne peut en ce moment quitter Saragosse.

— Pas même pour trois jours?

— Pas même pour un jour!

— Ah!

— Vraiment, oui! Roger est devenu subitement amoureux et je ne puis même le laisser seul ici, car il pourrait arriver qu'il eût besoin de moi pendant mon absence.

— Je devine, me dit Frédéric Dunan; il prépare sans doute un enlèvement?

— Ma foi, cher monsieur, lui répondis-je en souriant, je ne vois pas pourquoi je vous en ferais un mystère. Oui, mon ami Roger veut tenter cette folie d'arriver au mariage par l'enlèvement.

— C'est fort à la mode dans le pays.

— Bon! cela ne changera rien aux usages reçus, alors!

— Vous connaissez les traditions à ce sujet?

— Non.

— Oh! rien n'est plus simple et plus facile surtout.

— Contez-moi donc ça.

— Voici. Tout homme qui enlève une jeune fille commence par la conduire chez l'alcade ou maire, et lui déclare qu'il est dans l'intention de s'unir à elle. L'alcade est tenu de faire mettre la jeune fille dans un couvent et d'inviter le père à donner son consentement à cette union. A défaut de réponse de celui-ci, l'alcade procède au mariage.

— Mais voilà une tradition très-commode. Cependant, j'y vois deux difficultés.

— Lesquelles?

— Le couvent, d'abord.

— Avant d'y répondre, voyons l'autre.

— Le refus possible du père.

— Pour éviter ce refus, il y a un moyen qui ne manque jamais son effet.

— Et ce moyen?

— Ce moyen est de laisser s'écouler vingt-quatre heures entre l'enlèvement et la visite à l'alcade. Ici, on se contente de quelques heures.

— Je comprends. Revenons au couvent.

— Par la même convention qui oblige le père à donner son consentement, le couvent n'est qu'une affaire de forme. Il n'est pas un couvent à Saragosse qui consentît à se charger, pour un temps plus long que celui nécessaire aux formalités, d'une jeune fille enlevée. Songez-y donc! Ce serait introduire une brebis galeuse dans la bergerie! On ne permet pas même que, pendant son court séjour au couvent, elle soit en rapport avec les jeunes nonnes ou les pensionnaires.

C'est, le plus souvent, une précaution fort ridicule, car l'enlèvement étant dans les mœurs du pays, il n'implique rien de fâcheux contre la vertu de la jeune fille qui prend cette voie pour arriver au mariage.

— C'est que notre amoureuse est déjà au couvent!

— Lequel?

— Celui des demoiselles nobles de Saragosse.

— Bien! le mariage se fera plus facilement, alors.

— Pourquoi?

— Parce que ce couvent a une grande réputation de moralité et qu'on ne voudra pas laisser s'ébruiter l'affaire, bien que, je le répète, la chose soit très-commune ici.

— Voilà qui est charmant! m'écriai-je, et mon ami Roger ne manquera pas de profiter de ce moyen de sortir d'embarras.

— Permettez, me dit Frédéric, je réponds du mariage, mais je ne réponds pas des suites qu'il pourra avoir.

Je regardai mon compatriote. L'allusion me paraissait d'un goût douteux.

— S'il y a un frère ou un fiancé, reprit mon interlocuteur, tenez pour certain qu'ils joueront du couteau. C'est affaire au capitaine de prendre ses précautions lorsqu'il sortira le soir.

— Oh! ne craignez rien pour mon ami Roger, cher monsieur Frédéric, et merci de vos précieux renseignements. Je ne manquerai pas d'en faire part au capitaine Roger.

— Je viendrai vous voir à mon retour.

— Je vous y invite; il y aura peut-être du nouveau. Bon voyage, cher monsieur.

Le soir même, j'appris à Roger la singulière conversation que j'avais eue avec Frédéric Dunan.

— Ma foi! me dit Roger, si j'avais des scrupules, voilà qui les lèverait complétement. Allons, ce pays a du bon; mais je m'empresserai de le quitter le lendemain de mon mariage.

— Tu as revu la belle senorita?

— Oui.

— Et tu espères toucher son cœur?

— Plus que jamais.

Il se passa plusieurs jours sans que Roger me parlât de ses affaires.

— C'est pour ce soir! me dit-il un matin.

— Ah bah!

— Oui, je tente l'aventure ce soir.

— Tu as son consentement?

— Je te répondrai ce soir. Trouve-toi, à huit heures, avec une voiture, à l'entrée du pont sur la rive gauche de l'Èbre et attends là patiemment.

— Bien.

— Surtout mets ton revolver dans ta poche.

— Sois tranquille. Tu n'as pas d'autre instruction à me donner?

— Non! Ah! j'oubliais... Informe-toi du nom et de la demeure de l'alcade, et fais-lui parvenir un mot pour le prier de se trouver chez lui vers onze heures ce soir. Ajoute qu'il s'agit d'une chose importante et qui ne souffre aucun retard.

— Ce sera fait. Comment comptes-tu employer les deux ou trois heures que nous aurons à nous?

— J'ai commandé à souper chez Ortega, le restaurateur. Sa maison est sûre et discrète.

— Va pour le souper.

Le capitaine Roger resta absent toute la journée; il prenait des dispositions. Afin de n'être point retardés dans notre expédition, nous avions prévenu la senora Perez y Viel que nous dînions chez un de nos compatriotes.

A l'heure convenue, je me rendis chez le loueur de voitures, calle de la Concepcion.

— Je vous donne ma plus belle voiture et mon cocher le plus fidèle, me dit cet estimable industriel. Bonne promenade, senor.

En même temps, il eut un gros rire très-significatif. Sans doute, il avait deviné le but réel de ce qu'il appelait ma promenade. Au surplus, il n'y avait pas grande malice à cela, car une promenade, la nuit, sur les rives de l'Èbre et dans les rues de Saragosse, est chose complétement invraisemblable.

Je montai en carrosse, — c'était un vrai carrosse! — et bientôt nous arrivâmes à l'endroit convenu, sur la rive gauche de l'Èbre.

La nuit était sombre. Ni lune, ni étoiles ne brillaient au firmament. A nos pieds coulait la rivière. J'entendais clapoter l'eau sous les arches du pont. Le courant devait amener tout naturellement le bateau de Roger de notre côté, et, pour lui indiquer ma présence, j'étais descendu de voiture et j'avais allumé un cigare.

Il y avait une bonne demi-heure que j'étais là, prêtant l'oreille au moindre bruit, lorsque j'entendis des chuchotements sur la rivière, et le maniement des rames.

Je descendis sur la berge et j'aperçus le bateau et deux ombres noires.

— Tu es là? me demanda la voix de Roger.

— Oui.

— Tiens le bateau, tandis que nous allons descendre.

J'attirai le bateau sur la grève, ce qui amena une légère oscillation et un petit cri de la senorita.

Je me penchai en avant pour lui prêter l'appui de mon bras, mais elle sauta lestement sur le sol, laissant derrière elle un frou frou de soie, de dentelle et un parfum de verveine.

Nous montâmes tous les trois en voiture.

— Chez Ortega, dis-je au cocher.

Le voyage fut silencieux. Il n'y avait pas de lanternes à la voiture, et la nuit était tellement sombre que je ne voyais même pas la figure de mes compagnons.

Le restaurateur était à sa porte. Il nous introduisit par une entrée mystérieuse dans un petit salon où le couvert était mis. Puis il disparut après force salutations.

Immédiatement un guichet s'ouvrit et les plats se rangèrent sur une planchette.

— Tiens! me dis-je, c'est fort ingénieux! cela déroute les curiosités.

La jeune fille ôta son manteau ainsi que la dentelle

noire qui lui couvrait la figure et me montra la beauté la plus accomplie que j'eusse encore vue. Ses lèvres, d'un rouge vif, et ses grands yeux noirs souriaient comme si l'action qu'elle venait d'accomplir n'eût eu rien que de très-naturel. Elle me sembla parfaitement à l'aise entre deux hommes qui lui étaient complétement inconnus.

Que voulez-vous! on élève si étrangement les jeunes filles en Espagne!

— Mon meilleur ami, dit Roger en me présentant à la senorita.

Le sourire de celle-ci s'accentua davantage et elle me tendit, à la française, sa petite main fine, potelée et moite.

— Dona Carmen Eslava y Salazar, reprit Roger en me désignant la jeune fille.

Ce nom me fit bondir.

— Tu as dit? m'écriai-je.

— Dona Carmen Eslava y Salazar!

— Eh bien! nous sommes dans de beaux draps!... Dona Carmen entend-elle le français?

— Oui, senor, me dit une petite voix flûtée.

C'était la senorita qui venait de parler.

— Pourquoi cette exclamation? me demanda Roger tout surpris.

Les yeux de dona Carmen, tout à la fois naïfs, curieux et fripons, s'étaient attachés sur moi. Aucune émotion pénible ne semblait l'animer.

Je gardais le silence, me demandant à moi-même comment nous sortirions du mauvais pas où nous nous étions empêtrés.

— Voyons! parleras-tu? me dit Roger.

— Nous vous écoutons, senor, ajouta Carmen avec la plus parfaite tranquillité.

— Eh! sapristi! m'écriai-je, mademoiselle est la fille du senor alcade devant lequel nous allons la conduire.

— Bigre! fit Roger, la situation se complique. Nous sommes en plein opéra-comique.

— Pourvu que l'opéra-comique ne se change pas en drame!

— Ne craignez rien, senors, dit Carmen, mon père ne me verra pas, et il faudra bien qu'il donne son consentement.

J'étais stupéfait de cette audace.

— Bah! s'écria Roger, l'alcade ne nous mangera pas! A table.

Il offrit la main à dona Carmen, qui s'assit entre nous deux.

Le repas fut très-gai.

Roger avait demandé du vin de Champagne et la senorita en but un grand verre. Le cliquot lui donna un entrain, une verve extraordinaire; son regard brillait comme un diamant bien enchâssé.

— Quel joli démon! pensais-je en moi-même; mais, du diable, si j'en ferais ma femme!

Je pensais là un grosse sottise.

Onze heures sonnèrent.

Il fallait affronter la colère de l'alcade. Nous remontâmes en voiture, et quelques minutes après nous arrivâmes calle de San Bernardo à l'hôtel du senor Eslava y Salazar.

Au premier coup de marteau, un domestique vint nous ouvrir et nous introduisit dans une grande salle du rez-de-chaussée.

Je pris la main de dona Carmen; elle n'était pas plus agitée que chez le restaurateur Ortega.

— Voilà, me dis-je, une petite personne d'une force merveilleuse et d'une audace plus merveilleuse encore!

IV

M. LE MAIRE EST DANS L'EMBARRAS

Dona Carmen se tenait assise dans le coin le plus sombre de la salle; elle s'était enveloppée de son manteau et avait caché sa figure dans la dentelle qui lui servait de coiffure. L'œil le plus exercé n'eût pu la reconnaître.

— Convenons bien de nos faits, me dit tout bas Roger. Il est entendu que c'est toi qui conduiras dona Carmen au couvent qui va être désigné; mais comme l'alcade pourrait changer d'avis en apprenant la vérité, dona Carmen ne franchira pas la porte du couvent avant que tu ne m'aies revu. Tu attendras au détour de la rue.

— Bon. Mais si l'alcade refuse son consentement?

— Je fais un coup de tête! Je garde Carmen, et je l'emmène en France. Il faudra bien après cela que le senor alcade consente au mariage. Le voici; motus, et laisse-moi faire.

A ce moment, don Justo Eslava y Salazar entra dans l'appartement, suivi de son greffier.

L'alcade était un petit homme, gros, gras, à la face enluminée et réjouie; son greffier, au contraire, était grand et maigre et avait la mine patibulaire que les images d'Epinal donnent au pique-assiette. Le contraste de ces deux natures était des plus comiques.

Roger prit la parole.

— Mille pardons de déranger votre seigneurie à pareille heure! dit-il à l'alcade.

— Bien! bien! répliqua le petit homme en souriant, et après avoir jeté un coup d'œil vers Carmen; je vois de quoi il retourne..... Un enlèvement... Dans huit jours le mariage, et dans neuf mois...

Un petit rire sec qui ressemblait au frottement de deux os se fit entendre.

— Taisez-vous! dit d'un ton sévère don Justo Eslava à son greffier qui venait de commettre ce rire étrange.

Et, reprenant sa figure souriante, il ajouta en se tournant vers nous:

— Je disais donc, dans huit jours le mariage, — il jeta un regard terrible vers son greffier, — et dans neuf mois...

— Un baptême! acheva Roger; c'est notre plus cher désir, seigneur alcade. En attendant le baptême, je vous invite à la noce.

— Bien! bien! j'accepte.

— Soyez certain que rien ne sera plus agréable, à la senora et à moi, que votre présence à notre mariage.

— Vous avez ma parole, senor.

— Vrai?

— Sur mon honneur d'alcade, senor. J'aime la jeunesse et ces mariages à l'espagnole dans lesquels l'amour joue le principal rôle.

Le greffier ouvrit la bouche pour rire; un geste de don Justo étrangla cette expansion dans la gorge du malheureux scribe.

— Ça me rappelle le mien avec dona Maria de Cabezas, ma femme. Ce fut un beau jour pour nous, senor.

— Vous aviez enlevé dona Maria, senor alcade? demanda Roger.

L'alcade cligna de l'œil en regardant Carmen, et répondit tout bas:

— Oui!

Il paraît que ce fait rappelait des souvenirs d'une gaieté folle au greffier, car, oublieux du respect qu'il devait à son chef, il laissa échapper le rire que nous connaissons.

L'alcade devint pourpre.

— Taisez-vous! dit-il tout colère.

Le greffier baissa la tête et reprit son attitude piteuse.

— Je suis fort aise de connaître ce procédé, dit Roger; il m'encourage beaucoup dans la voie où je suis entré. L'exemple de votre seigneurie est bon à suivre, et je ne doute pas qu'il ne rassure complétement la senorita.

Décidément Roger avait eu raison; l'aventure tournait à l'opéra-comique.

— Écrivez, Précioso, dit l'alcade à son greffier.

Ce nom de Précioso, appliqué à cet être famélique, valait tout un poëme.

Le seigneur Précioso s'assit à la table, trempa la plume dans l'encre, l'éleva à la hauteurr de son rayon visuel, l'examina avec une attention minutieuse, et, satisfait de son examen, se disposa à écrire.

— Les nom, prénoms, profession et demeure du futur? demanda don Justo.

— Permettez, seigneur alcade, dit Roger, la senorita est indisposée, et si vous vouliez désigner le couvent où elle doit se rendre, mon ami l'y conduirait de suite, et nous procéderions ensuite aux formalités nécessaires?

— Bien! bien! répondit don Justo, de plus en plus souriant. La senorita y consent?

— Oui, senor, dit dona Carmen d'une voix qui ne fut qu'un souffle.

— Nous avons les Dames de la Miséricorde et le couvent de la Compassion. Lequel préfère la senorita?

— Celui qui vous plaira, senor alcade! dit vivement Roger.

— Bien! bien! fit le petit homme. Nous disons donc les Dames de la Miséricorde. La senorita y recevra bon accueil en montrant ce papier.

En même temps, il apposa son cachet sur une feuille blanche et me le remit.

— A la rigueur, reprit-il, je devrais vous faire accompagner par mon greffier, mais Précioso m'est indispensable pour rédiger le procès-verbal; je n'aime point à écrire.

Il fallait payer d'audace.

— Senor alcade, lui dis-je, notre voiture est à la porte, et s'il vous plaît de nous faire escorter par un de vos serviteurs...

Un geste de bienveillance qui voulait dire: « J'ai confiance en vous » et l'éternel: « bien! bien! » qui se trouvait au début de toutes ses phrases, furent sa réponse.

J'offris mon bras à dona Carmen. Elle fit une révérence irréprochable à l'alcade, jeta un regard vers Roger et nous sortîmes de l'appartement. Le domestique qui nous avait reçus nous accompagna jusqu'à la rue avec une lanterne. Dans l'allée sombre que nous parcourions, dona Carmen me pressa le bras et fit entendre un petit rire joyeux.

Décidément la future Mme Roger n'était encore qu'une enfant malicieuse!

La voiture partit. Les chevaux firent cinquante pas et s'arrêtèrent.

Voici ce qui se passait pendant ce temps chez don Justo Eslava y Salazar.

— Dépêchons, Gracioso! dit don Justo à son greffier, car il se fait tard. Vos noms, senor?

— Charles-Louis Roger, capitaine au 1er régiment étranger, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant présentement à Saragosse, calle de la Carazza, numéro six.

— Bien! bien! — Majeur?

— Majeur.

— Où demeurait la senorita avant l'enlèvement?

Mon ami frisa sa moustache, et, regardant bien fixement l'alcade, lui dit en souriant:

— Au couvent des Demoiselles nobles de Saragosse.

— Diavolo! fit l'alcade un peu surpris et devenant subitement sérieux. Les noms de la senorita, senor capitaine?

Bien que Roger s'attendît à cette question, elle ne laissa pas que de lui causer une certaine appréhension.

C'était le Rubicon à franchir.

— Dona Carmen Eslava y Salazar, répondit-il résolûment.

L'alcade passa subitement du pourpre au cramoisi et du cramoisi au violet.

En même temps son greffier laissa échapper le rire qui lui était particulier.

L'émotion de don Justo était si violente qu'il ne l'entendit point.

— Par le Christ! s'écria le petit homme, voilà, senor français, une mauvaise plaisanterie!

Roger se campa fièrement en face de l'alcade.

— Je ne plaisante jamais, senor.

Le scribe jetait des regards anxieux vers son patron; il comprenait qu'il était de trop dans ce petit drame de famille, — car la chose menaçait de tourner au drame.

L'alcade s'avança vers Roger; mais en ce moment la présence du greffier lui revint en mémoire.

— Sortez, Précioso, lui dit-il.

Puis, se ravisant tout à coup, il reprit:

— Non, restez; mais bouchez-vous les oreilles.

Le scribe, pauvre machine automatique, obéit; cependant, il y a lieu de supposer qu'il ne perdit rien de la conversation.

Alors don Justo s'adressa à Roger.

— Ignorez-vous donc, senor capitaine, que dona Carmen est ma fille, une descendante, par les femmes, de l'immortel Palafox?

— Je suis doublement fier alors d'entrer dans votre famille, senor.

La bataille d'Oroquiéta. — Entrée des trou

L'attaque du village de Lumbier, à quatre h

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — (Dessins de M. Vierg

ans le village. — Fuite de don Carlos.

le Pampelune, par la bande de Peralta.

près les croquis de M. MM. Urrabiéta et Benedicto.)

Ce n'était pas répondre, mais le petit homme n'y fit pas attention.

— Bien! bien! dit-il par habitude.

Et, se reprenant subitement, il ajouta :

— Jamais dona Carmen n'épousera un Français!

— Je suis certain, senor alcade, que ce n'est pas là votre dernier mot.

— Et moi, je suis certain du contraire! affirma don Justo; car dès demain dona Carmen rentrera au couvent des Filles nobles, et je prendrai mes précautions pour qu'elle n'en sorte plus que lorsque cela me conviendra.

— Il faudrait, pour réaliser ce projet, que dona Carmen fût en votre possession.

— N'est-elle donc pas au couvent des Dames de la Miséricorde? s'écria l'alcade.

— Oui et non, cher senor, dit Roger en souriant. Souvenez-vous de votre jeunesse; souvenez-vous du jour où vous enlevâtes dona Maria de Cabezas, et dites-moi si ce jour-là vous ne prîtes pas vos précautions pour qu'on ne pût vous refuser la main de l'illustre descendante du grand Palafox?

ARMAND LAPOINTE.

(*A continuer.*)

COURRIER DU PALAIS

Il ne faut pas trop s'étonner si ma chronique judiciaire se permet de voyager aujourd'hui sans ordre chronologique ou purement logique; la matière abonde et je me sens en retard sur beaucoup de points. Figurez-vous un malheureux teneur de livres qui a laissé le brouillard s'encombrer, qui est sollicité par de nombreuses pages blanches de son journal et de son grand-livre, et à qui l'on vient demander tout à coup un état de situation! Il est certain que je ne suis pas « à jour, » et ce n'est pas en bavardant pour déplorer ma négligence, pour m'attendrir ou vous attendrir sur le travail forcé qui m'incombe, que je puis espérer faire figure d'une comptabilité exacte; je perds de l'encre, du papier et des lignes, et voilà tout.

Vite donc et chauffons la machine!

Le citoyen Blanqui, dont la première condamnation a été annulée par le conseil de révision, a paru de nouveau devant le 6e conseil de guerre séant à Versailles et il a été condamné de nouveau à la déportation dans une enceinte fortifiée. Il ne s'agissait nullement, on le sait déjà, de faits relatifs à l'insurrection communaliste, mais bien de l'émeute du 31 octobre 1870, journée néfaste, s'il en fut jamais.

Il est parfaitement vrai qu'une maison de l'avenue de Picardie, à Versailles, a été louée pour servir de prison préventive au maréchal Bazaine; mais quant aux autres détails beaucoup trop précis qui ont été publiés à cet égard, je vous engage à les accueillir avec beaucoup de défiance. L'instruction va commencer et elle ne peut guère durer moins de six semaines ou deux mois. Vous voyez que ces débats importants ne commenceront pas demain ou après demain, comme on vous l'annonce un peu témérairement.

L'affaire qui a déjà son titre : l'Affaire de la rue des-Écoles, paraît indiquée pour les derniers jours de mai, et, cette fois, la nouvelle est sérieuse. Le Palais et surtout les habitués des chambres criminelles sont déjà en émoi; les sollicitations vont commencer pour obtenir des cartes d'entrée à la cour d'assises, car la curiosité devient de plus en plus impitoyable; mais ne retombons pas encore dans les redites, ce n'est pas encore le moment.

J'avoue pourtant que j'aurais bien voulu assister aux débats qui ont eu lieu dans les derniers jours du mois d'avril devant le tribunal consulaire d'Alexandrie; une sténographie datée des bords du Nil eut été pour moi une bonne fortune tout à fait exceptionnelle, mais uniquement parce que j'aurais eu l'occasion de visiter Le Caire et de voir les Pyramides. Heureux confrères, qui n'étiez pas retenus comme moi par la bronchite, vous me raconterez vos impressions de bouche à oreille et, en attendant, je m'empare un peu de vos comptes rendus. En 1863, M. le marquis de Bassano acceptait du vice-roi d'Égypte la concession de mines soufrières et la société qu'il fondait dépensait en travaux d'exploration et en achat de matériel une somme qui dépasse deux millions. Le gouvernement égyptien aurait alors entravé l'exploitation par des obstacles de toute nature et notamment en faisant bâtonner et emprisonner les ouvriers qui se laissaient enrôler pour travailler aux mines. De là une demande en dommages-intérêts et intervention diplomatique du ministre des affaires étrangères de France, pour obtenir la réparation du préjudice. Tout à coup, la société soufrière d'Égypte ne peut plus suivre ses réclamations, elle ne peut plus produire les documents nécessaires; un voleur s'est introduit dans ses bureaux et a fait main basse sur titres, pièces, correspondances, copies de lettres. Or, tous ces papiers importants se retrouvent dans les mains de S. E. Chériff-pacha, ministre de l'intérieur en Égypte, qui les a bel et bien jointes au dossier envoyé en France à son agent chargé de suivre l'affaire.

Qui juge-t-on à Alexandrie? Ce n'est pas le voleur, car ce voleur, ancien agent de la compagnie, serait un nommé Traub, sujet prussien, et le tribunal consulaire n'est pas compétent à son égard. D'ailleurs, bien loin d'avoir l'intention de le punir, le gouvernement égyptien lui a donné une place à la fois honorable et lucrative. On juge un complice par recel, nommé Santerre de Boves, au domicile duquel une grande quantité de pièces appartenant à la société soufrière ont été trouvées.

On a vu dans ce débat mille choses bien faites pour étonner : d'abord un ministre soupçonné d'avoir fait enlever les pièces pour se soustraire aux réclamations de la société soufrière. Chériff-pacha repousse bien cette responsabilité, mais, dans la même dépêche dont M. le président a donné lecture, le ministre reconnaît qu'il a cru devoir accepter ces papiers que Traub lui a apportés et même les lui payer 50,000 francs. Traub d'ailleurs n'aurait commis ce détournement que sous le coup de l'indignation qu'il éprouvait des manœuvres de la Compagnie.

Et puis on a vu trois agents de ce même ministre, dont l'un a été lui-même juge consul et a présidé le tribunal devant lequel il est appelé comme témoin, on les a vus refuser de répondre, en disant que le ministre qu'ils servent le leur a défendu. « Mais vous êtes Français, leur dit M. le président, vous connaissez les lois de votre pays et vous leur devez obéissance. — Nous devons obéissance à Chériff-pacha, qui nous a ordonné de nous taire! »

On a vu encore un ingénieur chargé par le ministre de faire signer aux ouvriers des mines une déclaration constatant qu'elles ne contenaient pas de soufre, quand au contraire elles en regorgeaient, et il a parfaitement réussi dans cette mission de confiance.

Quant à l'accusé, il a soutenu que, dans sa pensée, il n'y avait pas eu vol; que les pièces appartenaient à Traub, qui n'avait consenti à les livrer que parce qu'il se sentait mû de pitié pour ce malheureux gouvernement égyptien exposé aux intrigues de M. le marquis de Bassano. C'est du moins ce qu'il a déclaré dans un écrit que le ministre lui a demandé après la conclusion du marché.

Me Lachaud et Me Bertin ont fait ce voyage et, avocats du plaignant, M. le marquis de Bassano, ils ont plaidé devant le tribunal consulaire d'Alexandrie. Quelques passages de la plaidoierie de Me Lachaud vous donneront une idée plus exacte du ton et de l'animation de ce débat.

Et d'abord ce fragment :

« On se demande dans quel intérêt Traub avait enlevé ces papiers; que pouvait-il en faire personnellement? Évidemment ce ne pouvait être pour lui qu'il les avait détournés. Était-ce donc pour les vendre? Mais quelle était la conscience honnête qui eut consenti à les lui acheter?

« On se perdait ainsi en conjectures, lorsque M. de Bassano apprit que le gouvernement égyptien possédait toutes ces pièces volées dans les bureaux de la Société soufrière.

« J'avoue que lorsque cette révélation me fut faite, elle rencontra chez moi une complète incrédulité.

« Ce n'est pas possible, m'écriai-je. — Ah! vous ne connaissez pas l'Égypte, me fut-il répondu. — N'importe, il est des notions morales qui sont partout les mêmes; il n'y a pas une morale égyptienne et une morale française.

« Je disais cela, et pourtant il me fallut bientôt me rendre à l'évidence....

« Nous avons demandé, à nos risques et périls, qu'une instruction fût faite, qu'une perquisition eût lieu, c'est alors que l'évidence s'est produite, mais une de ces évidences telles que je ne saurais en concevoir de plus éclatante. (Vive approbation.)

« Ah! j'avoue que je m'instruis ici et que de ma vie je n'avais rien vu de pareil. Je n'ai pas à discuter la vérité... »

L'accusé a été condamné à un mois de prison et 1 fr. de dommages-intérêts, l'intention de la partie civile, dit le jugement, n'ayant jamais été de faire de ce procès une question d'argent.

Mais enfin Me Lachaud a pu dire qu'il n'avait jamais rien vu de pareil!

PETIT-JEAN.

THÉATRES

VARIÉTÉS : *Les Cent vierges*, opéra bouffe en trois actes, paroles de MM. Clairville, Chivot et Duru, musique de M. Charles Lecoq. — PALAIS ROYAL : *L'Hirondelle*, vaudeville en un acte, par MM. Victor Busnach et William Busnach; *la Tribune mécanique*, un acte, par MM. Vibert et Berne-Bellecour. — CLUNY : *les Tyrannies du colonel*, comédie en trois actes, par MM. Amédée Achard et Eugène Bourgeois; *le Presbytère*, drame en trois actes, par M. X. — AMBIGU : *Le Roi des écoles*, drame historique en cinq actes et neuf tableaux, par M. W. Harris. — M. Théodore Cogniard.

Puisque mon collègue Albert de Lasalle persiste à ne pas considérer les Variétés comme un théâtre lyrique et s'obstine à nier les facultés musicales de Kopp, je suis bien forcé de le remplacer dans le compte rendu des *Cent vierges*, malgré mon peu de compétence. Je ne ferai, d'ailleurs, que glisser modestement et rapidement. Le *poëme* vise au spectacle : il met en scène cent habitants d'une île déserte, fidèles sujets de la Grande-Bretagne, colons célibataires, attendant avec une fébrile impatience l'arrivée d'un bateau à vapeur qui doit leur apporter cent jeunes filles destinées à devenir leurs épouses. Sur cette cargaison galante il y a deux femmes mariées embarquées par erreur, et après lesquelles courent ou plutôt naviguent éperdûment leurs maris éplorés. Ils arrivent juste dans l'île Verte pour les voir adjuger aux indigènes. C'est alors que tous les deux s'avisent de revêtir le costume féminin, afin d'être adjugés à leur tour et d'avoir plus de facilité de voir leurs infortunées compagnes. Je renonce à décrire leurs comiques alarmes en présence des convoitises de Léonce et de Kopp, ce genre de facétie m'a toujours paru répugnant; mais la plus grande partie du public n'en juge pas ainsi, je dois l'avouer. Après diverses complications et tribulations, Mmes Gabrielle de Quillenbois et Églantine Poulardot sont rendues à leurs époux, qui en sont quittes l'un et l'autre pour la peur.

J'ai pensé tout le temps à *Fleur-de-Thé* en écoutant *les Cent vierges*. C'est le même degré de folâtrerie, le même niveau d'amusement. Il m'a semblé aussi que c'était la même musique : de petits efforts, de petits essors, de petites trouvailles. On veut que ce soit mieux qu'un petit succès; je le souhaite pour le théâtre, qui dispose d'excellents bouffons et de charmantes actrices. Cependant Mme Vanghel a encore quelques progrès à faire avant de passer *étoile*, et je comprends que Mlle Gautier ne réalise qu'imparfaitement l'idéal d'Albert de Lasalle. Il m'accordera du moins que Berthelier sait assez son métier.

Avalanche de petits actes au Palais-Royal.

L'Hirondelle de MM. Victor Bernard et Busnach n'est pas le charmant oiseau qui nous ramène le printemps, et à qui Théophile Gauthier prête une si gracieuse chanson dans son récent volume d'*Émaux et camées*, c'est une aigrette en pierreries d'une valeur de trente mille francs, louée à un bi-

joutier par une demoiselle célèbre, pour une soirée seulement. En apprenant ce marché, conclu sans son consentement, l'associé de l'industriel ressent des inquiétudes, et il se décide à aller en personne surveiller son joyau au bal indiqué. Il se fait annoncer comme un nabab quelconque et est immédiatement accueilli. Mais là, ses transes redoublent lorsqu'il voit son hirondelle passer de tête en tête :

Hirondelle gentille,
Voltigeant de résille
En chignon noir!

Pour surcroît d'anxiétés, il se trouve dans ce bal une deuxième hirondelle, une hirondelle en *toc* (lisez : en faux), et c'est après celle-ci que s'égare le joaillier ahuri. Figurez-vous Geoffroy dans ce rôle, et riez de confiance, lecteurs lointains.

Deux noms nouveaux, ceux de MM. Vibert et Berne-Bellecour, ont signé le « cours d'éloquence parlementaire » intitulé : *la Tribune mécanique*. Qu'on s'imagine une série de caricatures rappelant *le Club champenois*, des grotesques s'agitant, se démenant, déclamant, toussant à la façon des *pupazzi* de Lemercier de Neuville. Il paraît que les deux auteurs nouveaux sont des artistes, des peintres, et que leur charge, un peu primitive, a passé par l'atelier et par le cercle avant d'arriver à la scène. Cela se voit bien.

Ces trois petites pièces, ajoutées à celle de MM. Labiche et Louis Leroy : *Il est de la police*, dont nous avons enregistré le succès la semaine dernière, constituent un spectacle émoustillant et que, pour notre part, nous préférons à celui d'une seule pièce en cinq longs actes, quelque prétention qu'ait cette pièce à photographier les mœurs d'un moment.

Le Théâtre-Cluny n'y va pas de main-morte : deux nouveautés coup sur coup dans la même huitaine, une comédie et un drame. La comédie s'appelle, par antiphrase : *les Tyrannies du colonel* ; ce n'est pas le colonel qui est un tyran (pauvre colonel ! un mouton à épaulettes !) c'est le jeune gredin qui aspire à séduire sa femme. Une belle-mère, taillée sur le patron de la « maman Vinaigrette, » l'*Aristide Froissart*, broche sur le tout, envenimant les moindres situations. Les auteurs se sont défendus comme deux diables de l'accusation — à laquelle personne ne songeait — d'avoir écrit leur comédie après *le Supplice d'une femme*. Étrange scrupule ! *les Tyrannies du colonel* ressemblent au *Supplice d'une femme* comme une boîte au lait ressemble à une bombonne de pétrole.

Le Presbytère! Titre sérieux, grave, qui fait penser tout de suite à l'école génevoise, — car il y a une école génevoise depuis Jean-Jacques Rousseau ; mais l'école a volontairement délaissé les traditions du maître. A la place du farouche et lyrique vagabond, la Suisse a des instituteurs aimables comme Töppfer, des romanciers corrects comme M. Cherbuliez, des poëtes apaisants comme M. et Mme Just Olivier. Elle met sa violence autre part que dans sa littérature. — *Le Presbytère!* Ne semble-t-il pas qu'on aperçoive des gens en longue redingote, en longs cheveux, en longs discours? Ne croirait-on pas voir se profiler sur un fond de neige l'ombre carrée d'Émile Souvestre, celui-là même qui s'en est allé mourir à Lausanne?

Dans *le Presbytère* du Théâtre-Cluny, il y a une jeune inconnue recueillie par un pasteur, cela ne pouvait pas manquer. Il ne pouvait manquer non plus que le fils du pasteur devînt amoureux de cette étrangère. De là à un mariage, il n'y a qu'un pas vite franchi par l'auteur dramatique. A peine la noce s'achève-t-elle qu'un nouveau personnage se présente ; coup de foudre ! Ce personnage est à la fois le suborneur de l'inconnue et le camara le d'enfance du marié. Voilà la paix du presbytère détruite pour longtemps ! Après quelques tentatives d'explications reconnues inutiles, un duel est décidé entre les deux hommes, duel terrible, absurde, qui doit avoir lieu dans l'ombre, au milieu d'un terrain désert, avec un seul pistolet chargé. L'étrangère trouve le moyen d'éloigner un des deux adversaires, et, s'offrant d'elle-même en victime expiatoire, elle court recevoir le coup mortel. Dénouement à *l'Henriette Maréchal* et à la *Madame de Somerive!*

L'auteur du *Presbytère* a gardé l'anonyme ; on prétend que c'est « une dame. » Va pour une dame ! Dans tous les cas, la pièce a été poliment accueillie par le public, rien de plus. Elle cherche la simplicité dans les détails et dans les tableaux de la vie de famille, comme le *Juif Polonais*, mais elle n'arrive qu'à être un pâle reflet des intérieurs déjà bien pâlis d'Auguste Lafontaine.

Que de richesses dramatiques ! Courons à l'Ambigu, où se joue le *Roi des Écoles*, un drame historique de la bonne période, c'est-à-dire du temps des fraises « godronnées, » des petits toquets et des épées démesurées. Nous allons revoir le vieux Louvre et consulter un astrologue compatriote de Ruggieri. Mais quoi ! est-ce la pièce qui est insuffisante ou le public qui est devenu sceptique? Le *Roi des Écoles* a perdu son prestige ; on s'émeut à peine de la silhouette d'Henri III, on ne croit plus aux gants parfumés des sorciers florentins. Le drame archaïque de l'Ambigu est signé W. Harris. D'où sort W. Harris? Est-ce aussi une dame?

Saluons, en finissant, d'un dernier adieu M. Théophile Cogniard, dont la mort, quoique prévue depuis quelque temps, attriste un grand nombre d'amis. M. Cogniard fut, avec son frère, le représentant d'un art aujourd'hui disparu, le vaudeville populaire, le vaudeville après 1830. Son nom restera attaché à de petites œuvres enjouées, saines, morales même. Le succès était là alors. Nous avons changé tout cela.

CHARLES MONSELET.

ÉRUPTION DU VÉSUVE

(Voir pages 300 et 308)

LE PONT DELLA MADDALENA. — En sortant de Naples pour se rendre au Vésuve par la route de Salerne, après avoir passé la Marniella, on arrive au pont de Sainte-Madeleine, traversant le *Sebeto*, grand ruisseau qui se jette dans la mer quelques mètres plus bas. D'une architecture simple et peu élégante, ce pont est curieux néanmoins par la statue de saint Janvier, qui se trouve au milieu, et par la légende qui s'y rattache.

Le peuple attribue à saint Janvier le pouvoir de préserver la ville des ravages du Vésuve. Cette protection spéciale date, dit-on, de la grande éruption de 1751, alors que la lave, renversant, brûlant tout, envahissant déjà la plaine, s'avançait comme une rivière de feu dans la direction de Naples. Les Napolitains, fous de terreur, après avoir imploré tous les saints du paradis, transportèrent en grande pompe la statue de leur patron favori au-devant du feu.

Arrivé sur le pont de Sainte-Madeleine, le cortége s'arrêta ; la statue du martyr regarda en face le Vésuve, étendit le bras, ordonnant ainsi au flot de ne pas aller plus loin. La lave, subitement, s'immobilisa et la ville fut sauvée. Après le miracle, la statue fut déposée sur le parapet droit du pont, conservant toujours depuis la même attitude, et faisant face à saint Népomucène, qui jouit, lui, d'une faveur de deuxième ordre. Les Napolitains vivent depuis en toute sécurité ; des avalanches de lave peuvent descendre du cratère, ils savent qu'elles ne pourront franchir le pont.

A. B.

LES HABITANTS DE TORRE DEL GRECO. — Torre del Greco est un ravissant village, presque une petite ville de 15 à 18,000 habitants, tout au bord de la mer, au pied même du Vésuve, et construite presque entièrement sur des laves et des scories. Elle a été détruite plusieurs fois, notamment en 1694, cent ans plus tard, et récemment le 8 décembre 1861. Ses habitants, très-habiles à travailler le corail et la lave qu'ils ont sous la main, s'empressent de reconstruire leurs maisons sur les ruines des anciennes ; à peine l'éruption qui vient de tout engloutir est-elle terminée, qu'ils se mettent à l'ouvrage de réédification, sans souci de ce qui peut advenir.

L'église, qui a énormément souffert, renfermait de très-jolies peintures de Luc Giordano.

C'est tout auprès de Torre del Greco que se trouve Favorita, le ravissant château construit par le prince de Salerne, et qui, actuellement, appartient par héritage au duc d'Aumale.

Depuis 1861, la ville sortait de ses ruines ; quelques villas même se construisaient, le Vésuve se taisait, lorsque la terrible éruption qui a fait tant de ravages et de victimes vint troubler et ruiner ces pauvres Torresi encore une fois.

C'était un navrant spectacle que l'embarquement de ces pauvres gens, emportant tout ce qu'ils pouvaient porter. On a vu des barques remplies au point de couler ; on entassait les femmes et les enfants avec les meubles et les bestiaux, tout cela pleurant et criant.

Mais sitôt le cratère refermé, les laves refroidies, un débarquement général aura lieu et on se mettra à l'œuvre et au travail.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Début de Mme Floriani dans *la Traviata* ; début de Mme Sasse dans *Il Trovatore*.

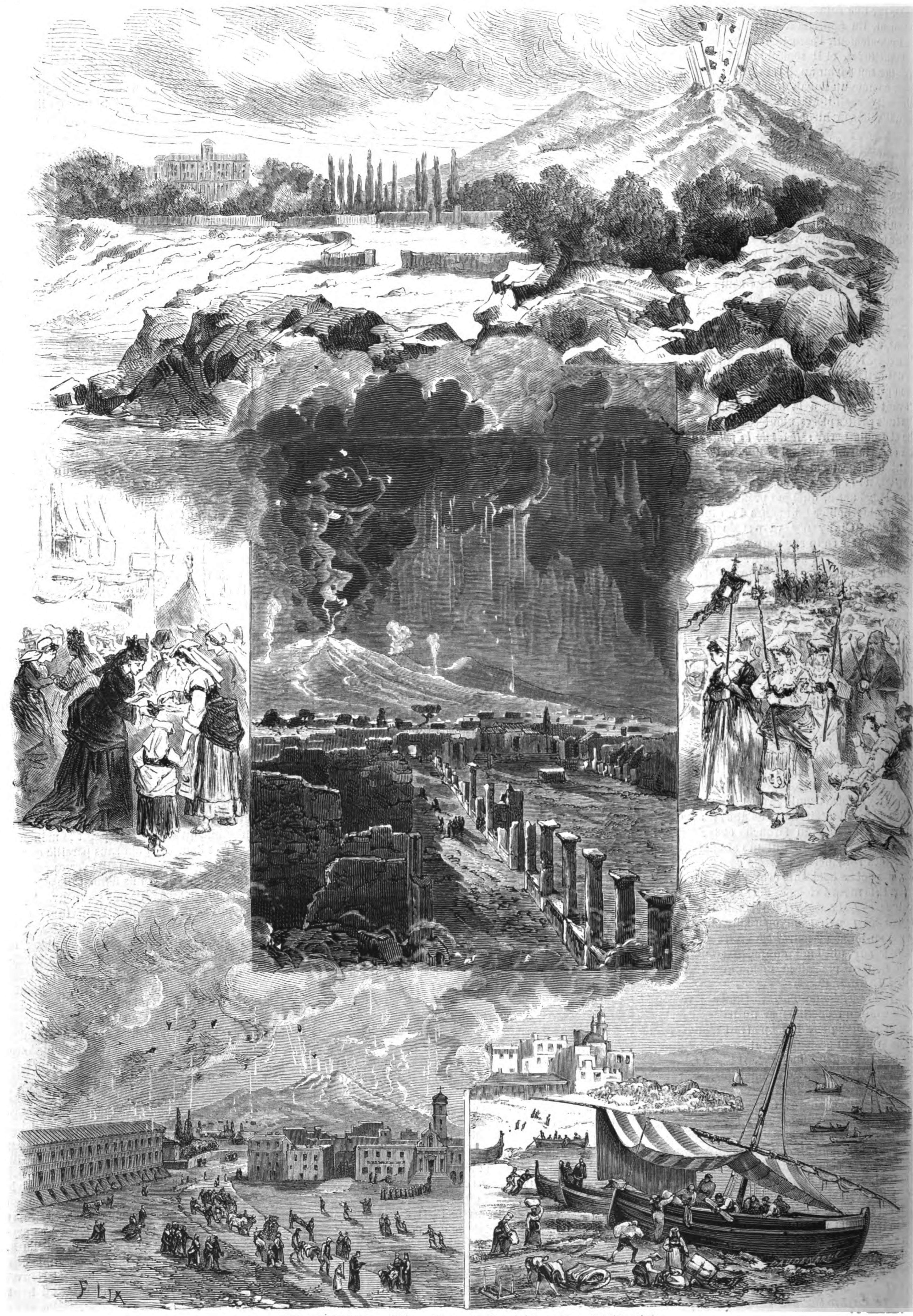
L'autre soir, aux Italiens, il ne s'agissait pas précisément de musique. Aussi je ne sais trop de quoi je me mêle en vous racontant cette fête mondaine, à laquelle on m'a convié. La lettre d'invitation aurait dû aller chez mes spirituels et si bien avisés collaborateurs Pierre Véron et Pierre Le Hestre ; eux possèdent un vocabulaire spécial au compte rendu de ces sortes d'événements. Ils sauraient dire son fait à une cantatrice de salon fourvoyée sur un théâtre, et, dans leurs justes remontrances, ne perdraient rien de la sérénité qui caractérise d'aussi élégants chroniqueurs. Or, c'est là tout un art !

Le prétexte de la soirée au Théâtre-Italien était bien une représentation de *la Traviata* pour les débuts d'une signora Floriani ; mais, au fond, personne n'y était trompé. Le secret de la comédie, ou plutôt de la comédienne, était sur toutes les lèvres. On savait que Floriani était un pseudonyme cachant le nom de Mme L***, et on était venu pour voir si Mme L*** mènerait le rôle de Violetta jusqu'à la fin du troisième acte. Il y avait des gens qui en doutaient, et la curiosité était piquée d'autant ; curiosité assez puérile, il faut en convenir, et tant soit peu cruelle, qui fait penser à cet Anglais légendaire suivant partout un montreur de bêtes féroces, dans l'espérance qu'il serait dévoré quelque soir.

Mais aussi quel démon s'est donc emparé de ces femmes du monde qui, depuis quelques années, viennent parader sur les planches en envoyant des sourires au parterre, qui peut les leur payer en coups de sifflets? Il y a donc un bien grand plaisir à prouver en public qu'on ne sait point le métier de cantatrice? C'est donc une joie sans pareille que de faire analyser sa personne par mille verres grossissants braqués de tous les coins d'une salle de spectacle? Sans compter les feuilletons qui peuvent prolonger pendant plusieurs jours l'amertume d'un *fiasco?*

Il appert cependant que ces considérations ne sont rien devant la passion de s'exhiber aux lumières et en toilette extraordinaire. C'est là, en effet, une passion ; mais au moins faudrait-il, pour la satisfaire, être armé d'un de ces talents qui imposent. Les gentlemen qui se déguisent en jockeys et courent le steeple-chase devant des foules de cinquante mille personnes, savent monter à cheval ; c'est leur gloire, c'est aussi la précaution qu'ils ont prise pour faire excuser leur travestissement. Mais un de ces cavaliers qui ne connaîtrait l'équitation qu'au degré où Mme Floriani possède l'art du chant, se casserait bras et jambes à la première banquette irlandaise.

Y en a-t-il de ces obstacles à sauter dans le rôle de Violetta !..... Vous vous souvenez, par exemple, de ces traits vocalisés qui servent de rentrée à la strette de l'air final? La cantatrice doit lancer le premier à pleins poumons, le second plus piano, en forme d'écho, et, pendant ce temps, l'orchestre se tait. C'est un jeu assez périlleux. Arrivée à ce passage, Mme Floriani ouvre la bouche, — qu'elle a, d'ailleurs, fort jolie, — et son intention semble être de lancer le trait voulu ; mais rien ne sort ! Nouvel effort désespéré... rien ! Alors elle dit tout haut et sans façon : « Je ne peux pas ! » Et elle passe outre.



LE VÉSUVE. — L'éruption vue du château Royal à Portici.

Les quêteuses de Naples. — Vue de Pompéi pendant l'éruption. — Les démonstrations des femmes de Naples — Les blessés rapportés au pont de la Madelenna à Portici. Les habitants de Torre del Greco, fuyant par mer. — (D'après les dessins de M. Gabriel Bardèse.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Voilà votre député qui passe!
— De quoi qu'il parle à la Chambre?
— Parbleu! de lui!



EN VACANCES

— Votre mari le député est arrivé? Qu'est-ce qu'il dit?
— Il ne parle plus, il crie!



JE SUIS BIEN CONTENT!

— Désirant connaître l'opinion du pays, je me suis fait passer pour communard, j'ai reçu une volée atroce!



EN VACANCES

S'exerce dans la campagne à parler en dépit des attaques violentes!



LOI SUR LA PRESSE

Que le journaliste coupable soit condamné à garder pendant six mois le troupeau d'oies qui a fourni la plume avec laquelle il a commis le délit.



— Qué que tu fais?
— Je suis les cours de médecine de M. Dolbau. Ya plus que là qu'on fait quéque chose.



— Bonjour monsieur Grévy! je vous ai rapporté un lièvre!
— Monsieur, je vous prive pendant deux mois de faire des lois!



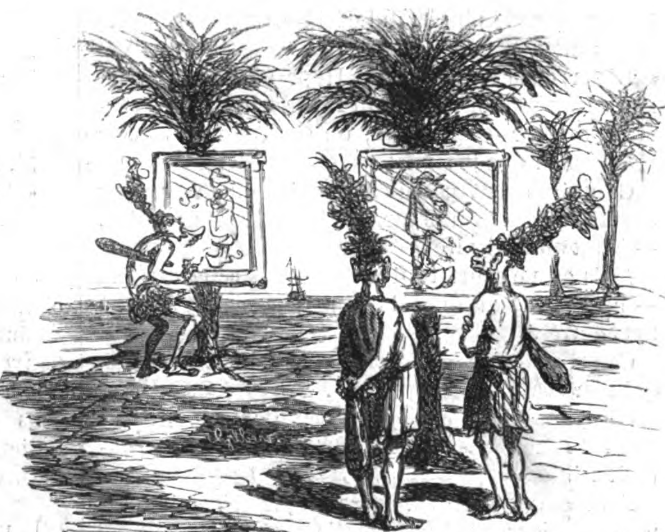
M. Gambetta faisant ajouter pour son usage un balcon à la tribune de l'Assemblée.



Le siége de l'Internationale.



L'infortuné médecin des affaires étrangères apprenant sa destitution au moment où il tâtait le pouls de la reine de Madagascar!



M. Courbet ayant toujours la ressource d'exposer ses tableaux à Nouka-Hiva.



Minuit sonnant à l'horloge de l'Élysée!

Je ne voulais pas rappeler cet incident pénible, mais il a été clos par des applaudissements nombreux qui étaient une sorte de vote d'indulgence. Puis l'air fini, ses amis ont jeté un bouquet à la cantatrice; du moins me l'a-t-on affirmé, car j'avoue que pendant les dernières mesures du morceau je m'étais retourné du côté du public. Le spectacle était là!

Je n'étais donc point au théâtre, lieu de discussion, mais dans un salon où l'optimisme est de commande. Or, le moyen alors d'être sincère sans manquer à la politesse? Je n'allais point faire l'Alceste bourru au milieu de ces Philintes; et je ne le veux point faire ici non plus. Aussi je me retire comme incompétent; mais cela ne sera point sans déclarer que Mme Floriani est une fort belle personne et que si son ramage ne ressemble point au plumage magnifique que lui a fait sa couturière, la faute n'en est point à moi, ni à elle non plus.

— Quelques jours auparavant, on nous donnait à la salle Ventadour une reprise du *Trovatore*, avec Mme Sasse, qui chantait en italien pour la première fois à Paris.

Nous avons eu la curiosité de remonter à notre article publié à cette même place sur le premier début de Mme Sasse au théâtre. Nous l'avons retrouvé dans un numéro du mois d'octobre 1859, et nous y disions : « Il y a au boulevard du Temple une sorte de halle aux romances qui projette sur la chaussée les lueurs de ses illuminations vénitiennes et les notes aiguës de ses virtuoses. C'est le café du Géant. On raconte donc que M. Carvalho, directeur du Théâtre-Lyrique, passait un soir dans ces parages lorsqu'il perçut des sons dont l'ampleur et le timbre sympathique l'émerveillèrent tout d'abord. Il prêta une oreille plus attentive à ces accents, et ne tarda pas à reconnaître qu'il avait découvert..... une voix! — Vieuxtemps n'est pas plus heureux quand il met la main sur un Stradivarius! — M. Carvalho eut bientôt fait d'engager Mlle Marie Sasse, propriétaire de ce précieux larynx, et de lui faire donner des conseils par Mme Carvalho et Mme Ugalde. La jeune cantatrice vient enfin de débuter au Théâtre-Lyrique par le rôle de la comtesse des *Noces de Figaro*. En chantant son air du second acte, Mlle Sasse avait peine à dissimuler son émotion; mais à celui du troisième, elle a fait preuve, sinon d'un talent accompli, du moins de qualités naturelles très-remarquables. Ce début est un des meilleurs auxquels nous ayons assisté depuis longtemps. »

Comme tout cela est loin déjà! ce boulevard du Temple, ce café du Géant, cette timidité de Mme Sasse!... Ce qui est toujours présent, c'est la voix si puissante de la cantatrice à laquelle nous prédisions la belle renommée qu'elle s'est faite depuis.

Mais pourquoi avoir choisi pour rentrer à Paris ce *Trovatore* si connu?... Nous comptions par des phrases pressantes, et déjà sous notre plume, demander à Mme Sasse de nous chanter quelque rôle d'un opéra nouveau, ou tout au moins oublié.

Mais voilà que justement l'affiche du Théâtre-Italien annonce pour samedi *Anna Bolena*, de Donizetti. Ce sera plus qu'une reprise, une résurrection.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — La bibliothèque publique du Conservatoire, qui de temps immémorial fermait à 3 heures, fermera désormais à 4 heures. — La semaine dernière a eu lieu l'enterrement de Battaille, ancien sous-préfet d'Ancenis et créateur, à l'Opéra-Comique, du rôle du Chevrier dans *le Val d'Andorre*, de Pierre le Grand dans *l'Étoile du Nord*, etc.... — On annonce aussi la mort de Renard, ex-ténor de l'Opéra. — Au concert du Grand-Hôtel, audition d'un intéressant fragment symphonique de M. Berou, intitulé *au Bord du Nil*. — La Société Sainte-Cécile de Bordeaux vient de décerner une médaille d'or à M. Poll da Silva, comme premier prix d'un concours ouvert pour la composition d'un *Stabat*.

A. L.

LE MÉTIER DES LETTRES

Pendant l'hiver de 1870, un docteur-ès-lettres, M. Paul Stapfer, donnait rue d'Aguesseau une suite de conférences littéraires qu'il vient de réunir en un volume, dont Victor Hugo ne se plaindra pas, et où il y a, par le fait, beaucoup à prendre. Nous remarquons surtout certaines pages sur la vocation littéraire :

« Les papas et les mamans qui font tout ce qu'ils peuvent pour contrarier « l'essor poétique » de leur fils, ont raison, mille fois raison, dit M. Stapfer. Veuillez remarquer d'abord que cette opposition ne cause à la littérature aucun préjudice, tout au contraire; les vocations littéraires sérieuses non-seulement persistent en dépit de tout ce qu'on fait pour les entraver : elles sortent de la lutte fortifiées et plus sûres d'elles-mêmes. Mais les parents ne doivent jamais supposer que leur fils a du génie, car il y a mille à parier contre un qu'il n'en a pas. Ils ne doivent raisonner que d'après les probabilités; or, il est infiniment probable que la carrière des lettres n'apportera à leur enfant que d'amers chagrins et une existence misérable.

« Durant les plus belles années de sa vie — peut-être toute sa vie — il sera seul, sans autre but devant lui que lui-même, sans autre stimulant au travail qu'une trompeuse espérance ou l'amertume d'un rêve déçu, sans joies réelles, sans bonheur solide; il ne pourra pas prendre à l'âge d'homme — peut-être il ne prendra jamais — cette bonne habitude de santé morale d'avoir auprès de lui des êtres qu'il aime mieux que lui-même; et il vieillira ainsi, en faisant de tristes retours sur sa destinée, à mesure qu'il verra tous ses amis, plus riches et plus fortunés que lui. Tout talent nouveau, s'il veut faire fortune, est obligé de se prostituer plus ou moins à la mauvaise littérature, la seule que le public entretienne.

« Notre bon jeune homme imprimera à cinq cents exemplaires un ouvrage qui lui aura coûté deux années d'études, et dépensera quinze cents francs. Sur ces cinq cents exemplaires, il en distribuera cent gratis à ses amis et à des hommes puissants qui daigneront lui faire le très-grand honneur d'accepter son volume « dont l'aspect attrayant leur promet une lecture des plus intéressantes. » Il en distribuera cent autres (deux par deux, cela va vite) à des journaux, à des revues qui ne diront pas un mot de son livre, et le vendront quinze sous au bouquiniste. Les trois cents exemplaires qui restent seront emmagasinés chez le brocheur, à qui le bon jeune homme payera six francs cinquante centimes par an pour la location. — Voilà ce qu'on appelle la carrière littéraire.

« Et l'on s'indigne de la cruelle obstination des parents qui préfèrent un autre avenir pour leur fils! On s'étonne qu'ils aiment mieux faire de lui un marchand de vin, un procureur, un notaire, n'importe quoi plutôt qu'un homme de lettres! Homme de lettres! est-ce que c'est une profession?

Il y a beaucoup de vrai dans l'amertume de ces réflexions. Il est vrai aussi qu'il y a des exceptions à la règle; M. Stapfer sait avec nous que tous les livres adressés aux journaux ne sont pas vendus aux bouquinistes, et que certains critiques parlent volontiers de livres faits par des auteurs totalement inconnus. Celui qui écrit ces lignes est arrivé à vivre de sa plume, comme on dit; il a dû ses premiers encouragements à des confrères qu'il n'avait jamais vus et auxquels on ne l'avait aucunement recommandé. Cela peut être rare, mais cela est. Paris est encore la ville où on favorise avec la meilleure volonté et avec le plus grand désintéressement le premier auteur venu.

Disons encore que jamais la profession littéraire n'a mieux soutenu ceux qui l'exercent. Si on voulait comparer 1852 à 1872, on serait surpris de la progression que je signale.

Ce qui ne veut pas dire le moins du monde que ce soit pour nous une carrière lucrative et désirable. — Tout au contraire.

Mais on ne saurait lui refuser — à cette carrière — un charme unique et un privilége supérieur à tous autres.

Ce privilége-là, M. Stapfer le connaît bien, puisqu'il en use à l'heure qu'il est.

C'est celui de dire ce qu'on pense, aux connus ou aux inconnus, c'est celui de flétrir le mal, de soutenir le bien.

Pour ceux qui en usent, de ce privilége, il n'est ni rêves déçus, ni fâcheux isolements, ni vieillesse lamentable, ni envies matérielles; — la satisfaction de répandre la vérité leur donne une seconde vie.

PLAISANTERIES ALLEMANDES

LE FUSILIER KUTSCHKE

On ne connaît pas assez, en France, le fusilier Kutschke, du 47e régiment. Toute l'Allemagne ne parle que de lui.

Chansons, poésies, gravures, articles de journaux, célèbrent à qui mieux mieux son courage, ses vertus, son esprit. Son portrait s'épanouit dans des millions de brochures populaires.

Rassurez-vous, Kutschke n'existe pas plus que le fusilier Pilou et le fusilier Dumanet n'existaient chez nous.

C'est un type légendaire dans lequel s'incarnent les gloires de l'infanterie pussienne. A lui le « pompon, » pour les récits de bataille et d'impressions de voyage. Personne ne badine avec plus de grâce, ne raille avec plus d'esprit. M. Zeller a lu ces plaisanteries si populaires; il nous en fait juge dans sa dernière *Revue hebdomadaire de l'Allemagne* (*Moniteur universel* du 2 mai). Nous citons :

« Le fusilier Kutschke croit avoir donné pour toujours sur la grande gu..... de la France (*franzœsische Grossmaulschaft*). Elle ne l'ouvrira plus désormais pour se faire gloire, mentir et tromper le pauvre monde. Il a trouvé moyen de perdre à jamais le Français de réputation, car il a découvert que le mot français *oui, oui*, reproduit, à s'y méprendre, le cri qui sort du groin de l'animal qui fait le mieux la chasse aux truffes. Il s'y trompe, le fusilier Kutschke : chaque fois qu'il entend un semblable bruit dans un buisson, il court bravement au Français, la baïonnette en avant, et il découvre toujours, sauf votre honneur, que ce n'est qu'un cochon.

« Mais que ne pardonnerait-on pas au fusilier Kutschke? Il a vu le dos des Français partout depuis Wœrth jusqu'à Champigny; c'est lui qui a appris à nos soldats à courir, et il a secoué d'importance leur pantalon rouge. Avec une bombe il a envoyé sa carte jusqu'aux Tuileries. Depuis qu'il a combattu dans l'armée allemande, il ne jalouse plus personne au monde. N'a-t-il pas été du Rhin à la Moselle, de la Moselle à la Seine et de la Seine à la Loire, et par Strasbourg, Metz, Paris et Orléans, traversé toute la France, et cela en une haleine (*in einem Athem*)? Il a chanté enfin, avec trente mille Allemands, le chant suivant de l'entrée triomphale allemande, dont nous recommandons la délicatesse à nos lecteurs :

« Eh bien, qu'en dis-tu, Paris? c'est fait, tu l'as vu cette fois : ouvriras-tu encore ta... bouche?

« Ah! tu es à terre, rendu, tu ne jappes plus. Tu ne crieras plus : A Berlin!

« Vois-tu bien, nous traversons ton Arc-de-l'Étoile, et Guillaume dort comme un blaireau, Dieu le protége, dans tes Tuileries.

« Si tu ne t'étais pas si bien paré, il n'en eût pas été ainsi.

« Je te le disais : Rends-toi; mais *dans ton orgueil*, tu as voulu supporter la faim et le bombardement. Qu'est-ce que cela t'a rapporté? Pauvre ville, ce n'était pas pour toi que je voulais me reposer dans tes bras.

« Triste créature à regarder en face aujourd'hui; c'est à faire pitié; *rien à prendre*. Si je voulais la saisir entre mes bras, je la briserais en deux. Si sèche, si étique, regarde un peu dans ton miroir.

« Respectable matrone, te voilà bien vieille, bien grise; plus de jeunesse, plus de fleurs sur ta tête. Allons, ne pleure pas; nous te donnerons un morceau de pain; et crie joyeusement : Vive la Prusse! »

M. Zeller ajoute :

« Je passe bien des strophes intraduisibles de cette aimable chanson, et je me garderais d'en citer d'autres semblables, quoique nos voisins sans doute les classent parmi les meilleures. L'éditeur des chansons du fusilier Kutschke nous assure que le traducteur d'Homère, M. Ehrenthal, conseiller du gouvernement, en a fait une traduction grecque et que le docteur Jacobsohn en a fait une en hébreu, sans compter les traductions latines, anglaises, italiennes et autres que ce recueil national aurait naturellement trouvées.

Pourquoi pas une traduction française? N'est-ce point par là qu'on devrait commencer? Il faut que les Français apprennent à connaître le fusilier Kutschke.

UNE DÉCORATION NOUVELLE

C'est la médaille du roi d'Araucanie.

On ne dira pas que celle-là coûte cher.

Dix francs! c'est pour rien quand on pense à sa solidité, car elle est en acier. Tout est d'acier chez le roi d'Araucanie, jusqu'à son journal, qui s'appelle *la Couronne d'Acier*. C'est dans cette feuille, publiée à Marseille, que nous lisons le décret solennel de création de l'ordre nouveau :

Lisez ceci, habitants de la Vieille-France, car c'est ainsi qu'on vous qualifie :

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE

Nous, Orélie-Antoine Ier, par la grâce de Dieu et la volonté des Indiens de l'extrême Sud du continent américain, roi d'Araucanie et de Patagonie ou Nouvelle-France;

Considérant que nos vœux les plus sincères sont de faire cesser les guerres qui existent depuis des siècles entre les Indiens, nos sujets de l'extrême Sud du continent américain avec les républiques Argentine et du Chili, et les remplacer par les bienfaits de la civilisation;

Considérant, en outre, que, depuis notre retour dans notre royaume, notre mère-patrie a éprouvé de grands désastres; qu'il est de notre devoir d'aider à la délivrance de l'ancienne France en même temps que nous travaillons à la fondation de la nouvelle.

Dans ce but, avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. — Il est fondé une *médaille commémorative* en acier portant en effigie *notre portrait en buste*, avec ces mots en légende : *Orélie-Antoine Ier. — Délivrance de la Vieille-France. Fondation d'une France Nouvelle.*

Au revers : *Nos armes royales*, et en légende: *Royaume d'Araucanie et de Patagonie ou Nouvelle-France.*

Art. 2. — Le droit de posséder cette médaille éminemment patriotique, sera accordé par un brevet à toute personne qui en fera la demande, quels que soient son âge ou son sexe.

Art. 3. — La demande devra contenir les nom, prénoms, profession, domicile et le lieu de naissance de l'impétrant. Elle devra être accompagnée d'une somme qui ne pourra être moindre de dix francs, mais qui pourra être élevée au chiffre que l'on voudra.

Art. 4. — La moitié de cette somme sera versée à la souscription pour la délivrance de la *Vieille-France*. L'autre moitié sera employée à la fondation de la Nouvelle-France.

Fait à Marseille, le 30 avril 1872.

Signé : ORÉLIE-ANTOINE Ier.

C'est plein d'adresse. Seulement je regrette que le roi d'Araucanie ait oublié quelque chose. Il devrait savoir que, dans la Vieille-France, la médaille n'est rien sans un bout de ruban.

C'est l'habitude de régner sur l'Araucanie qui aura causé cet irréparable oubli. Il est probable que les Nouveaux-Français n'ont pas de boutonnière.

Les Enfants, de M. Champfleury, — études dont le *Monde illustré* a eu la primeur, — ont aussi paru en un fort volume in-18, du prix de 3 fr. 50.

L'auteur a de beaucoup augmenté son texte. Dans ses nombreux chapitres, coupés par d'ingénieux récits et de petits drames touchants, il passe en revue, sans pédantisme et sans système, tous les sentiments domestiques, tous les projets d'éducation; il sait parler une langue douce et pénétrante qui s'adresse au cœur des mères de tous les pays. En parcourant les additions que nous venons de signaler, nous distinguons ce trait touchant :

Une pauvre ouvrière, collée contre la montre d'une marchande de fleurs de la Chaussée-d'Antin, regardait des lilas d'un œil anxieux.

La neige au dehors tombait froide et pressée. Les lilas de la boutique semblaient avoir été caressés par les premières brises du printemps. Avec hésitation, la femme ouvrit la porte de la marchande. — La branche de lilas, combien? fit-elle en la prenant.

— Dix francs

— Dix francs! s'écria l'ouvrière, qui laissa tomber sur le comptoir les fleurs qu'elle tenait.

Une larme s'échappa de ses yeux, une de ces larmes isolées et contenues qui brûlent les paupières.

— Mon pauvre petit garçon! s'écria l'ouvrière. Il était né pendant que les lilas étaient en fleurs... Et il partira pour toujours sans une branche dans les bras!

— Vous avez perdu votre enfant? dit la marchande émue.

Alors elle prit, non plus une branche, mais une touffe de lilas, en emplit le tablier de la malheureuse mère, et, repoussant la pièce de monnaie que celle-ci lui offrait :

— Il ne sera pas dit que j'ai fait payer le dernier lit de votre enfant!

M. le docteur Constantin James vient de publier la huitième édition de son *Guide aux eaux minérales*. Cette nouvelle édition, entre autres additions importantes, renferme un travail entièrement neuf sur les *stations d'hiver* et en particulier l'Égypte.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

L'Angleterre est arrivée à donner au papier de fantaisie une perfection à laquelle l'industrie française est loin d'atteindre.

Vous rendrez cette justice à nos voisins d'outre-manche en examinant le papier velum de la *maison Cooke et de Brion*, à 3 francs la ramette. Ce papier joint à la solidité du parchemin, la beauté du velin.

Quelle élégance dans cet autre papier anglais aux initiales, devises et armoiries rehaussées d'or et de couleur, ces chiffres, artistement dessinés et gravés, ont un parfum d'exquise distinction, un cachet tout féodal.

La *maison Cooke et de Brion* obtient également un grand succès avec sa papeterie de voyage, remplissant toutes les conditions d'utilité pratique, son encre, ces plumes de fer, ces bronzes de bureau, etc. C'est une vogue bien méritée (34, rue du Quatre-Septembre, maison à Londres, 248 Regent-Street.)

Le succès du foulard de la Malle des Indes s'affirme chaque jour. Il suffit d'une visite au magasin pour se rendre compte de la beauté du tissu exotique, de sa richesse, de la finesse de ses nuances.

Mais de la province et de l'étranger, faut-il croire sur parole? Non! La coquetterie féminine est soupçonneuse pour croire, elle veut voir et toucher.

C'est aussi l'avis de la *Malle des Indes*. Pour satisfaire aux exigences légitimes de ces clientes de tous les pays, cet établissement leur expédie *franco*, sur demande, des échantillons de ces hautes nouveautés. On peut nommer l'échantillon, cet apôtre d'un nouveau genre, apôtre de la coquetterie. Beaucoup plus sincère et plus éloquent que le commis-voyageur, il fait toucher du doigt les merveilles qu'il annonce (24 et 26, passage Verdeau).

Dans une république, la toilette devrait être collet-monté. Oui, mais nous sommes à Athènes et non à Sparte. Il y a dans l'élégance guidée par le goût, une décence qui ne saurait troubler l'austérité.

Quoi qu'en disent la femme forte et sa docte cabale, la taille fluette et cambrée sera toujours un type de beauté plastique. Junon, comme toutes les matrones épaisses, inspire le respect mais ne dit rien à l'âme.

La ceinture régente brevetée de Mmes de Vertus, essentiellement hygiénique, donne à la femme une taille fine d'une exquise perfection sans exercer aucune pression sur les organes. Elle dessine gracieusement la poitrine et la soutient comme le tuteur maintient la tige de la jeune plante.

On doit aussi à ces dames de Vertus la tournure Dubarry, ce complément de la toilette, qui est le secret de l'élégance du costume parisien (27, Chaussée-d'Antin).

Le docteur Albert l'a dit : le cheveu est une plante. Il faut donc le cultiver avec soin si l'on veut conserver sa séve et sa nuance primitives. A ce titre, Mme Sarah Félix pourrait être appelée la *Belle jardinière*. Son *Eau des Fées* a la puissance régénératrice de la rosée sur les plantes. En s'infiltrant dans le tube, elle empêche le cheveu de grisonner, de blanchir. L'*Eau des Fées* revivifie la séve, puis, pénétrant dans le tube capillaire, elle le rafraîchit et le recolore.

Csse A. DE BORETTY.

Quoique cette année la mode devance les beaux jours, nous n'en donnerons pas moins à nos lectrices la description de quelques nouveautés de la belle saison.

Nous avons remarqué à la *Ville de Lyon*, n° 6, rue de la Chaussée-d'Antin, un nouveau tissu de soie à petits dessins en relief, ayant la même souplesse, mais plus de brillant que le crèpe de Chine, aujourd'hui détrôné par son jeune rival. Cette nouveauté a nom *crèpe turc*, et sert à confectionner les écharpes-mantelets, fichus et lavallières frangées en soie perlée. Ajoutons que depuis longtemps rien d'aussi élégant n'avait été trouvé.

La ceinture, en large ruban de faille 2 tons, qui compte à peine un mois d'existence, en est déjà à sa 3e édition.

La vogue s'accentue chaque jour davantage en faveur des guipures de laine noire et couleur pour garnitures de robes et costumes.

Au moment où les dames se préparent à quitter la ville pour la campagne, la *Ville de Lyon* a préparé des assortiments très-complets de mercerie fine de 25 fr. à 50 fr.

Rappelons aussi que cette maison seule a le dépôt du fameux gant Joséphine (breveté), et possède un choix immense de gants de Suède extra-longs et à goussets en 1re qualité.

MUSÉE NATIONAL POLONAIS

DE RAPPERSWYL

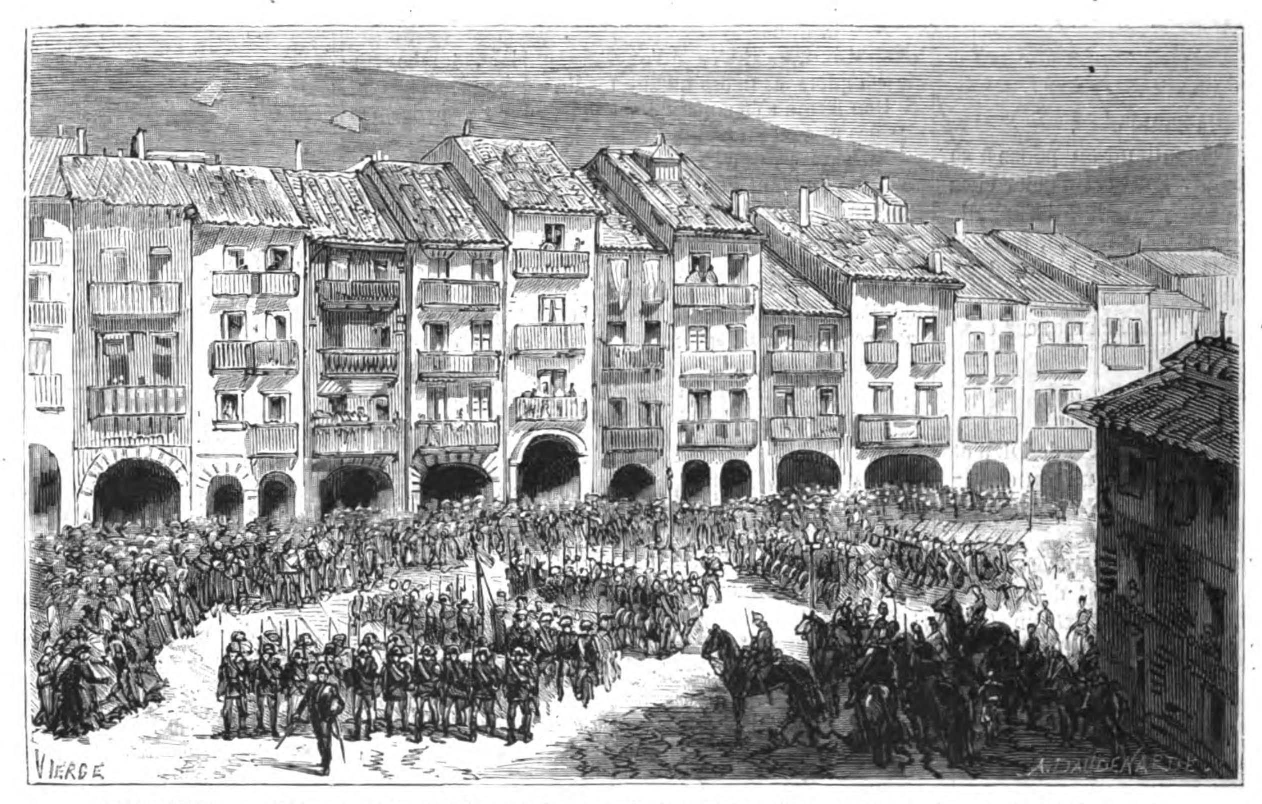
(Suisse)

—

Cet établissement, inauguré en 1870, a pris un grand développement, grâce aux dons de divers pays, parmi lesquels il faut compter la France, la Suisse et les États-Unis d'Amérique. La bibliothèque, les collections archéologiques et numismatiques, celles des produits artistiques de la Pologne, des autographes, documents et manuscrits ont considérablement grandi. Il y a plus de 2,000 pièces de l'époque de 1831; elles contiennent une série de correspondances diplomatiques intéressantes.

L'antique château des Habsbourg, où se trouve le musée, est restauré en partie; les étages supérieurs permettent d'ajouter encore une vingtaine de salles. Autour de la cour d'honneur se trouve la galerie des Tireurs du moyen-âge, restaurée d'après le modèle primitif. On ne pouvait faire un choix plus heureux que celui de ce monument, un des plus pittoresques de la Suisse, situé sur les bords du lac de Zurich. Le conservateur actuel est M. le professeur Duchinski de Kiew, vice-président de la société ethnographique de Paris.

La direction du musée publie dans ce moment un *Album historique* avec des gravures.



ESPAGNE. — Revue de la gendarmerie, passée à Estella (Navarre) par le général Marionet.

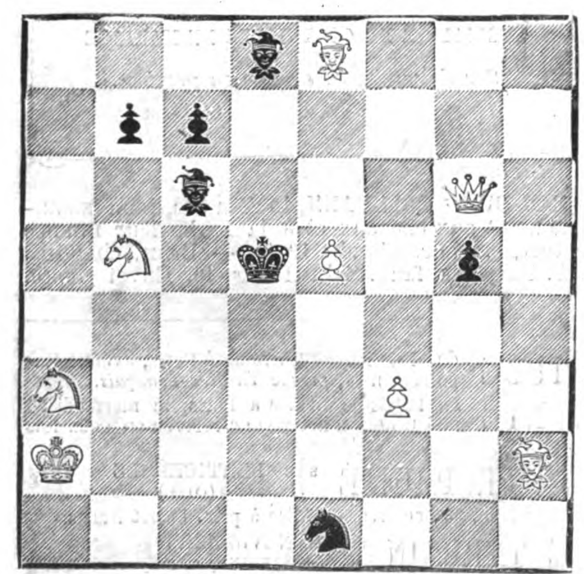
(D'après le croquis de M. Bonedicto.)

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 415

COMPOSÉ PAR M. COLLOT, D'ÉVREUX



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 413.

1. C 6 R, échec	1 T pr. C
2. P 4 FR, éch. déc.	2. T 6 R
3. T 5 FD	3. P ou F pr. T
4. C 8 D	4 *ad libitum.*
5. C 6 R ou 6 F, échec et mat.	

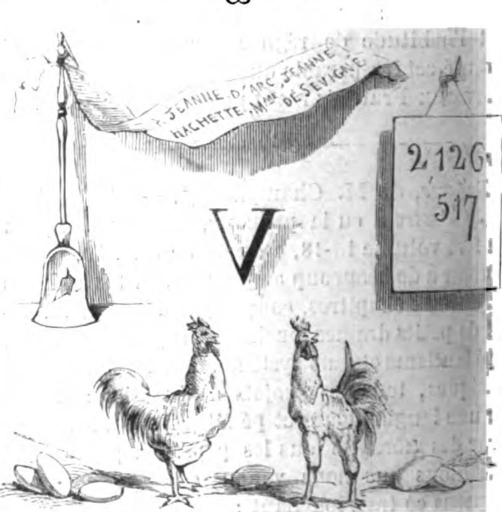
Solutions justes : MM. H. Frau, à Lyon; L. de Croze, à Marseille; le café de la Rotonde, à Limoges; Quéval, à Fauville; Collot, à Evreux; E. Frau, à Lyon; Stiennon de Meurs, à Liége; A. Sivering, à Luxembourg; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; L. Gault, à Nancy; Barré, Théâtre-Français; Kassioph, à Toulouse; G. Duché, mairie de Montmartre.

—

Autres solutions justes du problème n° 412 : MM. Collot; Sabel.

P. JOURNOUD.

RÉBUS



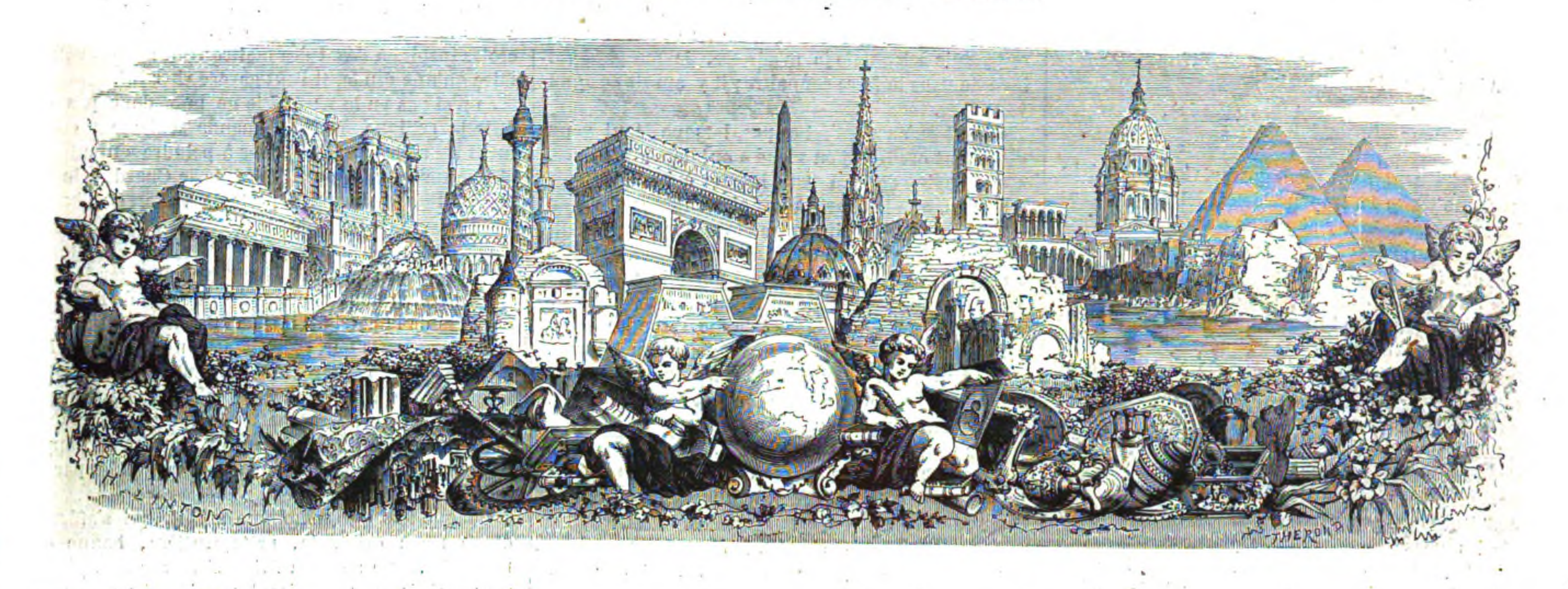
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il faut donner pour la rançon de la France sans s'inquiéter si le voisin en fait autant.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 318 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 789. — 25 Mai 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

SUISSE. — Révision fédérale. — La salle du palais électoral de Genève pendant le vote du 12 mai. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de L. E. Gregori.)

COURRIER DE PARIS

LETTRES A UNE PROVINCIALE

A Madame M. R.
Abonnée au Monde illustré,
A R... (Mos l'e).

Madame,

Contrairement à vos modestes prévisions, j'ai lu tout d'une traite la trop gracieuse lettre que vous m'avez adressée. Je n'y ai pas eu grand mérite, car vous avez daigné la parsemer d'éloges tout à fait agréables à savourer. Il me serait facile, je le crois, grâce aux timbres d'origine, avec la liste des abonnés, de découvrir quel nom vous me cachez, mais je respecte votre volonté et me rappelle à temps l'histoire de cette célèbre goutte d'huile tombée de la lampe de Psyché. Que de bonnes et douces choses n'a-t-elle pas noyées et souillées? Je ne mettrai pas d'huile dans ma lampe, de peur d'accidents. Et puis, vous ne pouvez pas être mieux que je l'imagine.

J'ai étudié avec soin votre lettre. Après vous avoir créée des pieds à la tête, paragraphe par paragraphe, à grands renforts d'imagination, je vous ai doucement assise près de moi, dans un bon fauteuil. Un rayon de soleil vient de se faufiler entre deux nuages. Je lui ai donné votre chevelure à caresser. Il la moire de reflets dorés les plus réjouissants du monde.

Quelque colibri vous aura confié ses plumes. Pour tracer une écriture aussi fine, il faut avoir la main bien petite; pour la relire, il faut avoir les yeux bien grands. Ces pleins, ces déliés microscopiques, ces majuscules savantes : le P surtout, le pied bouclé, la plume au chapeau; ces marges un peu exagérées (pardon!) qui de trois côtés encadrent votre lettre; ces mots enlevés à la pointe du grattoir, tout semble attester que ma correspondante anonyme conserve encore de frais souvenirs d'école. Je la défie d'être vieille.

Puisque nous ne nous connaissons pas, profitons-en pour être sincères.

Vous parlez trop de votre confusion, de votre audace. — « Si je m'étais moins avancée, vraiment, oui, je reculerais. » — Ce passage me rappelle certain *post-scriptum* d'une lettre d'étudiant qui se terminait ainsi.

« Je suis si confus, cher père, de vous demander encore de l'argent, que j'ai couru après le commissionnaire, auquel j'avais remis cette lettre, pour la lui reprendre. Il était parti. »

Je suis enchanté de la façon dont je vous ai faite, madame. Jamais mon imagination n'a créé de plus doux yeux, de plus blanches dents, un plus charmant sourire. Votre nez... pardon! J'oubliais qu'il est ridicule de parler à une femme de son nez. Pourquoi? Jamais il n'est venu à l'idée d'un poëte de célébrer le nez de sa mie. On se ferait rire... au nez, assurément, si l'on s'écriait : — « Ah! madame, votre admirable nez ne sort pas de ma pensée! » — Jamais Musset n'eût écrit :

Si je vous le disais pourtant que je vous aime,
Qui sait, brune au *doux nez*, ce que vous en diriez?

Cet ostracisme me révolte. Quoi de plus mutin qu'un nez retroussé; de plus grave qu'un nez grec; de plus majestueux qu'un nez aquilin? Le nez est le trait révélateur par excellence. C'est la clef sur la porte. Il n'y a pas de caractère que le nez ne révèle. Je voudrais bien savoir, madame, comment vous avez le nez fait.

Vous avez tort de trembler, je vous assure. J'en veux prendre le public pour juge, en vous donnant ici la parole.

Après avoir fait l'éloge de ma prose, comme il convient à une dame bien élevée qui a quelque chose à demander; après m'avoir reproché d'adresser tous mes Courriers à une même amie, vous ajoutez que vous les goûteriez davantage, s'ils étaient destinés *à mes lectrices*.

« Que vous ont-elles donc fait pour ne jamais « prendre la plume en leur honneur? J'en veux à « cette amie, je ne vous le cache pas. La première « fois, je l'accueillis bien; la seconde, je la tolérai; « puis, insensiblement, elle vint à me déplaire. « Aujourd'hui, je la hais! Que voulez-vous, j'en « suis jalouse! »

Jalouse! vous? Ah! pauvre inconnue, que je vous plains. Vous êtes jalouse et vous ne connaissez pas cette amie à laquelle je m'adresse. Je me garderai bien de vous la faire connaître; il y aurait de quoi vous tuer.

« C'est qu'aussi, n'est-ce pas, lorsque tout yeux « et tout oreilles, j'en viens à oublier sa présence, « que j'opine de mon petit bonnet à vos idées sé« rieuses, que je souris à vos plaisanteries et ris de « vos saillies, soudain, votre amie m'apparaît, hau« taine, dure, inflexible... Ah! monsieur, de quel « air elle me regarde, de quel ton elle me parle! « Comme elle me repousse! Et moi, consciente de « mon infériorité, d'obéir et de me résoudre à lire « debout, loin derrière, par dessus son épaule. « N'est-ce pas humiliant, cruel, et ne vous sentez-vous « pas pris de compassion pour ces pauvres lectrices? « Mais leur tour est venu, n'est-il pas vrai? Vous « allez rompre avec cette amie!... »

Rompre? Non pas, madame! N'avez-vous donc jamais eu de véritable ami, que vous me demandez cela? Je n'écrirai pas *à mes chères lectrices*, comme vous m'en donnez le conseil, je n'aime pas à dépenser mon cœur en petite monnaie. Tant que nous causons ensemble, chacune de mes lectrices est ma seule amie. Tant que ses regards caressent ma pensée, c'est à elle seule que je m'adresse.

En l'honneur des bonnes choses que vous m'avez écrites, de votre franchise, et surtout des sentiments patriotiques qui terminent votre lettre, permettez-moi, madame, de vous traiter d'amie, et de vous réserver le grand fauteuil, près de ma table de travail. Profitons pour cela de ce que nous ne nous connaissons pas. Ma provinciale ne s'en formalisera pas.

C'est donc à vous spécialement que je m'adresse aujourd'hui.

Un courrier de Paris qui se respecte doit parler de l'Exposition des Beaux-Arts. Je voudrais le faire consciencieusement. Comment m'y prendre? Les bonnes toiles ne font pas défaut, mais elles agonisent au milieu d'une pareille saturnale. C'est surtout en matière d'art qu'il importe de se tenir en bonne compagnie. Quelle figure un tableau sérieux peut-il faire à côté de l'*Espérance* de M. Puvis de Chavannes ou de la *Traversée* de Biard? Je mets en fait que sur cent tableaux qui ravissaient leurs auteurs dans l'atelier natal, quatre-vingt-quinze, au moins, les déconcertent, dès qu'ils ont pris place dans la halle artistique.

La pauvreté de conception dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Partout des veuves inconsolables, des blessés dans la neige, des harangs saurs, des chiens, des chats en faction devant quelque rôti; partout des demoiselles maniérées, évadées de quelque journal de mode, défendant l'entrée de leur chambre, le doigt sur le verrou; des paysages à dégoûter de la patrie; des vues de Venise, avec le Panthéon dans le fond; des pommiers cotonneux, des marmites cassées, des chaudrons gigantesques, des Japonaises de paravent, des Espagnols d'opéra comique... Un monsieur n'a-t-il pas eu cette pensée hardie de peindre « une tasse et une soucoupe? » Cela figure au livret sous ce titre affriolant.

Donc, un matin que le soleil inondait de splendeurs la campagne renaissante, remplissant d'ombre les ravins, encadrant d'azur toutes les cimes, prêtant aux feuilles nouvelles des transparences dorées, saupoudrant les cours d'eau de paillettes, un peintre s'est levé, illuminé, ruisselant d'enthousiasme. Tout en préparant fiévreusement sa palette, il s'est écrié : « J'ai trouvé!... Je vais peindre une tasse et une soucoupe. » — Et pendant que les forêts attendaient des visiteurs épris, que la mer roulait ses plus belles vagues, que les champs se constellaient de fleurs, notre peintre retirait de sa crédence la tasse et la soucoupe, dont il allait entreprendre d'éterniser le souvenir. Cela s'appelle un sujet modeste. Modeste! Allons donc! Il peut entrer dans cette tasse autant d'orgueil que dans l'*Hérakles teraphonos* gigantesque de M. Bin. A moins de se sentir l'égal de Chardin, pourquoi entreprendre une aussi ingrate besogne? Pourquoi en présenter le produit au public? Ce n'est pas le sujet qui charmera; il faut une exécution miraculeuse pour appeler l'attention et la fixer sur des tessons. Le peintre qui envoie « une tasse et une soucoupe » à l'Exposition doit se croire inspiré à l'égal des maîtres. S'il n'avait voulu faire qu'une étude, il l'eût gardée chez lui.

Je n'ai pas vu le n° 48, je ne puis donc pas en faire la critique. Je me demande seulement comment un artiste peut se vouer à peindre « une tasse et une soucoupe, » eût-il le génie de Chardin, le talent de Ph. Rousseau, la patte de Vollon ou l'habileté patiente de Desgoffe.

On ne nous a pas trop encombré de Prussiens. Le jury en a sagement affranchi notre territoire. En revanche, nous sommes assailli par de fiers défenseurs de la patrie. Si vous étiez à Paris, je vous recommanderais tout spécialement un jeune officier qui s'est laissé peindre, le sabre dans la main droite, le chassepot en bandoulière, une paire de revolvers à la ceinture, une lorgnette de spectacle dans la main gauche, lorgnant l'ennemi, tout en se démenant sur deux tronçons de jambes amputées par le cadre.

Chaque fois qu'un homme surgit, qui s'affirme d'une façon originale, primesautière, bonne ou mauvaise, une meute à l'affût s'empare aussitôt de ses procédés, les vulgarise, les... *banalise*, détrousse leur auteur sans vergogne ni merci. Chaque pas de Meissonier a soulevé une poussière de peintrotins sans souffle, qui se croient ses égaux parce qu'ils font petit. Un monde de minuscules vit de ses restes. Manet trouve une manière de faire mauvais qui lui est personnelle. Un escadron de sous-Manet surgit aussitôt, balayant la toile et y laissant les ordures. De Cook découvre un vert adorable, que la nature avait oublié; il trace sur ce fond inédit des fusées noires en manière de tronc d'arbre. Crac! on lui vole son vert et ses fusées. Lefebvre nous vaudra des femmes nues à rassasier Mahomet; James Bertrand va mettre les noyées à la mode, grâce à Virginie et Ophélia; Puvis de Chavanne lui-même est détroussé!... Signe des temps!

Plus je vois d'Expositions, et moins je comprends la longanimité du jury. Ouvrez l'écluse comme en 1848, ou soyez féroces comme vous ne l'avez jamais été. Il serait bon de savoir à quel point de vue l'administration se place. Si c'est un bazar que l'on ouvre, le jury est inutile. Des murs pour recevoir les toiles, des clous solides, de bonnes cordes, des accrocheurs, un préposé aux mœurs, un comptoir pour l'enregistrement des demandes et des offres, voilà tout ce qu'il faut. Si l'admission est un hommage rendu aux uns, une récompense, un encouragement accordé aux autres, pourquoi recevoir toutes ces pauvretés qui déprécient les œuvres réelles?

De tout temps, préoccupé de se faire des créatures, on a encouragé les artistes au détriment des arts; on a tant commandé de portraits officiels, de copies inutiles, on a payé tant d'excursions fantaisistes, on a si bien prodigué les récompenses qui n'ont rien à récompenser, qu'un peuple d'incapables et de parasites a surgi, rapace, âpre, illusionné, remplissant les antichambres depuis l'heure où on les ouvre jusqu'à celle où on les ferme. Ces malheureux, soutenus par la bienveillance officielle, ont vivoté misérablement, refaisant sans cesse le portrait du souverain pour les Musées, les mairies, les écoles, jusqu'au jour où d'autres, plus appuyés, les ont remplacés sur les listes rémunératrices. Alors, sans talent, sans ressources, sans espoir, trop vieux pour apprendre un état, ils ont glissé dans la misère, maudissant Dieu et les administrations.

Le devoir d'une bonne direction artistique consiste autant à décourager ceux qui sont incapables, qu'à soutenir ceux qui sont doués. Au lieu de 1536 numéros à votre catalogue de peinture, n'en ayez que 500; mais que le seul fait d'être reçu constitue une récompense. Au lieu d'entasser les toiles, de placer des figures de douze pieds, à côté de bons hommes de deux pouces; des arbres de dix centimètres à l'ombre d'un bouquet colossal; des femmes mauves à côté d'hommes pistaches; Meissonier auprès de

Bin, Vollon entre Manet et Lefebvre, isolez chaque toile, laissez-lui sa valeur, faites de l'air autour des cadres. Soyez impitoyables pour les mandarins *hors concours* dont le mérite est en décadence. Imitons la Chine, où le premier rang ne se conserve qu'au prix d'efforts constants.

Les sculpteurs sont mieux partagés! L'horticulture leur vient en aide, et chacun y trouve son compte. Que deviendrait l'adorable Psyché de Carrier Belleuse s'il fallait qu'elle s'assît sur les genoux du Corneille de Falguière? L'innocence d'Amy jurerait près du Garnier Pagès d'Adam Salomon, non moins que la jeune Tarentine de Schœnewerk dans les bras de Mirabeau ou de saint Vincent-de-Paul. Ce serait affreux, n'est-ce pas, un pareil tohu-bohu? La sculpture, cependant, n'a à redouter qu'un antagonisme de dimension. Les tableaux, eux, sont tous et constamment en lutte ouverte. Couleur, dessin, sujet se heurtent, se nuisent à qui mieux mieux. La vue et le cerveau sont en déroute de prime abord. Il faut beaucoup de patience pour démêler le bon, le mauvais, le passable. Ceux qui y parviennent, payent leur succès d'une migraine.

Je propose l'admission à deux degrés.

Publiez que tout artiste qui soumet une œuvre au jury accepte sa compétence; que deux expositions seront ouvertes simultanément : celle des tableaux récompensés par l'admission au premier degré, et celle des ouvrages refusés. Les artistes pourront retirer leur œuvre évincée, ou accepter le jugement du public et de la presse, qui décideront en dernier ressort. L'opinion publique remplira le rôle élevé de cour de cassation.

Mes observations sont tellement logiques que personne n'y fera attention.

Il est au centre de Paris un endroit redoutable moitié promenade, moitié coupe-gorge, qu'aucune femme distinguée n'a parcouru. Les arbres y sentent le tabac; la boue qu'on en emporte défie la benzine et tous les Loiseau-Pinson. La pluie qui y tombe est gluante; le vent qui le traverse sent l'assa-fœtida et la valériane. C'est le repaire boisé qui encadre la Bourse; le refuge des tripotières illicites. Le chœur des harpies chassé du sanctuaire, grouille à deux pas du bureau de poste. Qu'il pleuve, neige, vente, grêle ou tonne, que le soleil les dore, que le brouillard les dissimule, les joueuses sont là, leur cabas au bras, consultant des liasses maigres, pointant des carnets gras, donnant leurs ordres aux rôdeurs de coulisse. Dante et Virgile eussent reculé; Courbet s'est senti attiré par ce bouge.

Il se promenait en extase, il y a peu de jours, régalant ses yeux, savourant sa pipe, lorsqu'un passant s'écria : « Tiens!... Courbet! » Celui-ci salua, avec bienveillance, comme l'eût fait le plus populaire des souverains, surpris en flagrant délit d'incognito. Quelques sifflets troublèrent sa béatitude, quelques lazzis mirent fin à ses rêveries, quelques apostrophes vertes altérèrent sa quiétude. Des menaces, avant-courrières des horions, se firent entendre. Il fallait songer à fuir, comme l'eût fait le premier Pyat venu. Le maître des maîtres, menacé sur ses derrières, inquiété sur ses devants, se replia en désordre du côté de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Un fiacre était là; il en prit possession.

— « Où faut-il vous conduire, bourgeois? demanda le cocher.

— Bourgeois!... soupira le maître frappé au cœur. Avoir déboulonné le hochet de la grande armée, avoir fait cinq mois de prison pour le bon motif, et être traité de bourgeois! »

La foule, qui avait entendu la question, criait comme un seul homme : « A la colonne! à la colonne! Qu'on le conduise à la colonne! » Le fiacre partit au petit trot, se dirigeant sur la première colonne venue.

Vous le voyez, amie, le peintre le plus exposé cette semaine, a été le citoyen Courbet.

Rien ne creuse, à ce qu'il paraît, comme la République. Il n'est question que de festins, de repas, de banquets et d'agapes, de deux à cent francs par tête.

S'agit-il d'enterrer une proposition réactionnaire, vite! un dîner! — Veut-on faire éclore une question libérale, vite! un banquet! — Désire-t-on former une sous-variété nouvelle de centre plus ou moins droit, députés!... en avant! A la fourchette! à la fourchette! — Toute commission qui sait vivre, après avoir déposé son rapport, éprouve le besoin de boire. Peut-on, je vous le demande, étudier une loi contre l'ivresse d'une façon plus pratique que le verre à la main?

Nos pères faisaient autrefois circuler au dessert des apéritifs : fromages, biscuits, noisettes, pour raviver leur soif. Un discours mâché à propos vous sèche bien autrement la langue. Les fusions les plus hasardées, les principes les plus irréconciliables paraissent réalisables à l'heure des petits-fours et des *speechs*. On jongle avec les difficultés, on escamote les obstacles, on n'a plus d'ennemis : tous ont le sort de Clarence! l'avenir est couleur malaga, nous sommes tous frères!... tous frères!..

Les journaux sont remplis de menus pantagruéliques à rassasier Ugolin et Jane Shore. Nous préparons aux historiens de l'avenir de la besogne toute mâchée. Comment seraient-ils embarrassés lorsqu'ils retrouveront dans nos annales que le 15 mai 1872, par exemple, à 11 heures, le maréchal Bazaine, prisonnier à Versailles, a mangé des œufs sur le plat, des rognons brochette, un filet béarnaise et du fromage de Brie; que le 14 des mêmes mois et année, la commission des marchés a avalé une bisque aux écrevisses, un consommé de volaille aux croûtes grillées, etc., etc... Que le 13, M. Thiers a bu du volnay, du sauterne et un doigt de chartreuse verte, et que le citoyen Gambetta prend son café sans sucre.

Si l'on ne fait pas de l'histoire impartiale avec de pareils documents, c'est à désespérer de tout.

Le théâtre et la société se font de mutuels emprunts, sans se confondre pour cela plus que par le passé.

Tandis que Th. Essler épouse le frère du roi de Prusse, l'Alboni et la Patti le comte de Pepoli et le marquis de Caux; tandis que le marquis de Candia se transfigure et renaît Mario, Mme de Presle devient Mme Prelly; Mme de Laval essaye de devenir Mme Floriani. Cette dernière transformation n'a pas été heureuse. Et qui sait s'il ne sera pas aussi difficile à la Floriani d'un jour de renaître Mme de Laval? Dans le monde, comme dans l'armée, si l'on admet des légions étrangères, on fusille impitoyablement les déserteurs. Aux Italiens, dans la salle cette fois, assistant aux débuts de Mme Sasse, sa collègue de la veille, la Traviata si profondément enterrée le 11, renaissait de ses cendres, plus souriante, plus élégante que jamais; prodigalement belle; se vengeant à coups de beauté de son insuccès dramatique. Pour mieux souligner sans doute ce renouveau, elle s'était couverte de fleurs d'oranger.

Il résulte d'une liste, fort incomplète d'ailleurs, que les journaux ont récemment publiée, que neuf cantatrices et dix-huit danseuses ou figurantes des théâtres de Paris ont passé grande dame, au choix, de 1684 à 1868. Je cherche en vain un comédien, un chanteur, un danseur, ennobli par le mariage.

Chaque fois que j'ai fait cette remarque, une dame s'est écriée avec enthousiasme : — « Pourquoi vous étonner? De tout temps les femmes ont eu, plus que les hommes, le sentiment de leur dignité. »

Quel malheur que ces dames se trompent!

Si les hommes du monde épousent des comédiennes, c'est qu'en se mariant ils conservent et leur titre et leur nom; ils sont censés élever jusqu'à eux celles qu'ils épousent.

Si les femmes du monde n'épousent pas de comédiens, c'est qu'en se mariant elles perdraient toute trace de leur origine et seraient censées descendre jusqu'au chef élu de la communauté.

C'est que l'homme, une fois lancé, va jusqu'au bas de la pente, tandis que la femme, plus maîtresse d'elle, sait s'arrêter en chemin.

La jeunesse a la spécialité des défauts charmants. Elle pare de si vives et pimpantes couleurs l'exagération des principes, l'emportement, l'inexpérience, l'intolérance qu'elle entraîne souvent, qu'elle n'irrite jamais.

La jeunesse a le privilège des puretés inconscientes. La nudité jeune et belle est comme habillée de pudeur; tandis que la vieillesse, pour demeurer respectable, a besoin d'une triple enveloppe de chasteté.

Si vous ne redoutez pas ces débordements de séve, si vous ne baissez pas trop les yeux devant la hardiesse habillée de beaux vers, je vous recommande un journal nouveau-né, baptisé il y a un mois à peine. Il porte un grand et beau nom : *la Renaissance*. A côté d'articles critiques trop violents pour convaincre, et qui vous feront peut-être un peu grincer les dents, vous trouverez des vers chastes de Sully-Prudhomme; élevés, de Jean Aicard; échevelés, de E. Blémont.

Je veux vous citer un sonnet de Pierre Elzéar, un docte poëte plusieurs fois mis à l'ordre du jour pendant la guerre :

ALBA

Les boucles de sa fine et blonde chevelure
Font un doux nimbe d'or à son front sérieux;
Mais autour de son cœur d'enfant, comme une armure,
Elle a mis le dédain tranquille et glorieux.

L'inexorable paix semble habiter ses yeux.
Son âme cependant n'est ni froide ni dure;
Comme une lampe au fond d'une chapelle obscure
Il y veille dans l'ombre un feu mystérieux.

Seulement elle a peur des amours de la terre;
Elle garde son rêve altier et solitaire;
Plus haut que le réel elle a mis son espoir.

Trois fois heureux celui qui jamais pourrait voir,
Comme l'aube rosée au firmament d'opale,
La rougeur de l'aveu monter à son front pâle!

Laissez-moi vous envoyer aussi quelques vers de Jean Aicard. Dans l'éther, *par de la l'air aux apparences bleues*, le poëte suit par la pensée un astre invisible qui, depuis des milliers de siecles, fait des milliers de lieues par seconde, sans cependant approcher de nous.

Oh! que de choses sont, que nous ne voyons pas!
Dans l'inconnu sans fin nous entrons pas à pas,
Trop débiles pour voir, aveugles que nous sommes,
D'innombrables rayons en marche vers les hommes!

Eux, ils n'ont point de halte; ils cheminent toujours;
Et voici qu'une nuit sur les monts, sur les tours,
Le mage de Chaldée ou le savant qui veille
Tout à coup pousse un cri de triomphe.. ô merveille!
Car il a découvert dans l'abîme des cieux
L'éclat pour lui naissant d'un astre déjà vieux.

Et comme je pourrais faire du tort à la Renaissance si je ne lui empruntais que de beaux vers, je finirai cette lettre par un quatrain de circonstance.

ROGAT CONTRE RATISBONNE

Duels sur duels! — Paris qui s'ennuie,
A tout prix voulait du nouveau.
Voici le duel au parapluie.
On se bat à la première eau.

Adieu, madame, et chère correspondante anonyme. Vous m'avez donné une heure de votre vie; je vous devais bien un remerciment. Que Dieu vous accorde d'heureux jours et vous fasse cette grâce d'être la joie de ce qui vous entoure. Moi, je retourne à mon amie.

Respectueusement à vous.

PIERRE LE HESTRE.

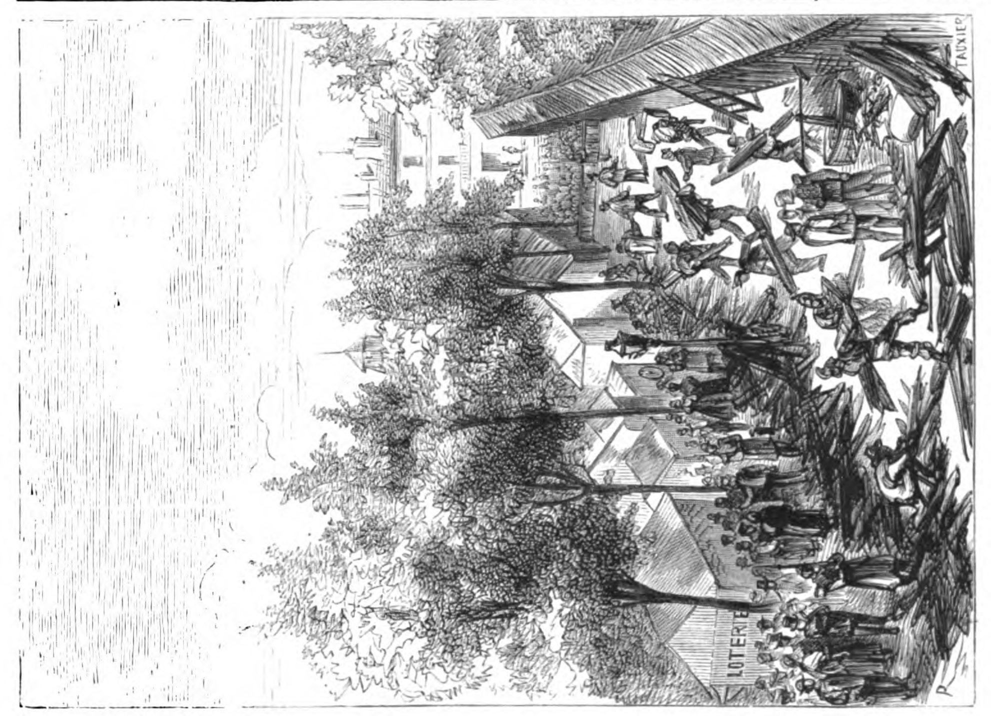
AVIS

A NOS ABONNÉS DE L'ALSACE-LORRAINE

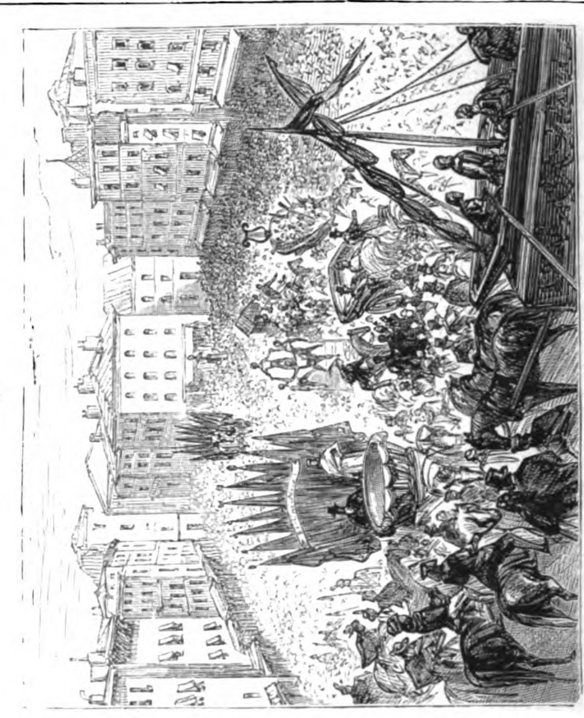
Le nouveau tarif postal nous impose une modification de prix sur les abonnements au *Monde illustré* servis en Alsace-Lorraine.

A partir de ce jour, les prix sont ainsi fixés :

Un an	30 fr. »
Six mois	16 »
Trois mois	8 50



Les restes de l'incendie des baraques de la foire de Tours, place de la Mairie.
(D'après croquis de M. Neümann.)



Cavalcade de Romans et Bourg-de-Péage (Drôme), pour la libération du territoire.
(D'après croquis de M. H. Chopin.)

BREST. — Lancement du navire cuirassé « la Galissonnière, » le 7 mai 1872. — Croquis de M. A. Roussin.

La maison qui servit d'asile à Don Carlos pendant la bataille d'Oroquieta.

FAITS DIVERS

Cérémonie de l'église d'Issy, près Paris, rendue au culte, en présence du maréchal Mac-Mahon. — (Croquis de M. P. Sellier.)



Cavalcade à Aurillac, (Cantal) pour la libération du territoire.
(D'après dessin de M. Alph. Féraz.)

LE DOCTEUR RICORD

à la séance générale de la SOCIÉTÉ DES SAUVETEURS

Le 18 mai, en séance solennelle tenue au Conservatoire des Arts-et-Métiers, le grand prix de la Société des sauveteurs a été décerné à M. le docteur Ricord, pour les soins qu'il a prodigués aux blessés pendant le siége de Paris.

L'éminent chirurgien a remercié la Société d'avoir compris que la médecine était liée au sauvetage par droit d'origine, par droit de travail et même, — a-t-il ajouté, — « par droit de conquête; car nous réussissons parfois à arracher nos semblables à la mort. »

Dans une remarquable allocution, M. le Président a fait une rapide revue des diverses œuvres auxquelles la société a prêté son concours; il a témoigné surtout de sa sympathique admiration pour tous ceux qui ont fondé l'œuvre patriotique du rachat du territoire. Puis, on a entendu un rapport sur l'état financier de la Société, qui possédait au 30 avril 1872 la somme de 72,480 fr. 85 c., dont 56,511 fr. 80 c. appartiennent à la caisse de retraite. On a décidé que la moitié de ces fonds seraient confiés à la Caisse des dépôts et consignations.

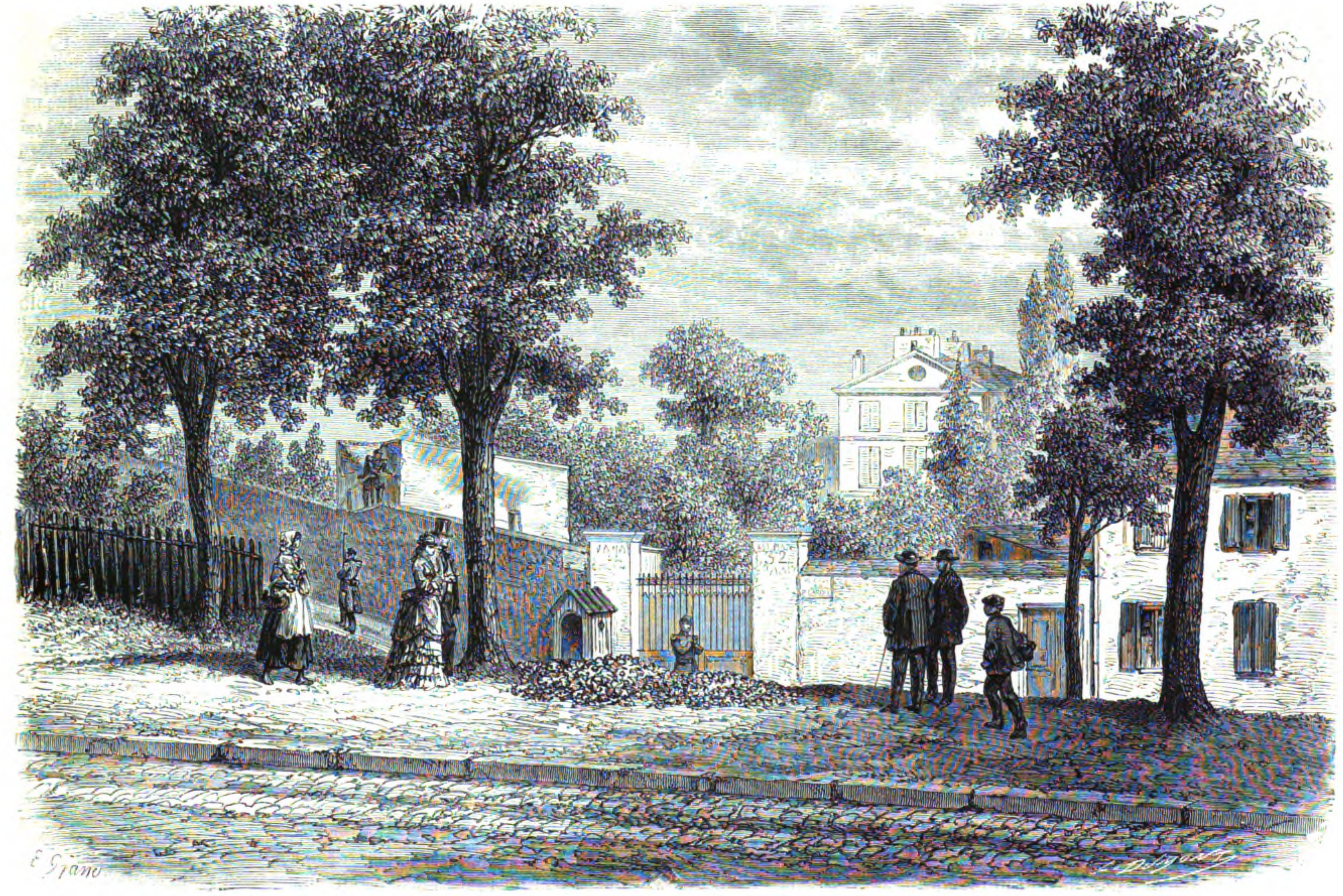
MM. les présidents des sociétés des départements ont lu chacun un rapport sur les actes de dévouement accomplis durant ces deux dernières années. Nous regrettons de ne pouvoir que mentionner ces excellents rapports, surtout celui de M. Gairaud, qui s'est écrié en terminant : « On salue le soldat, on s'incline devant le sauveteur, ce soldat de la paix. C'est que ce dernier a pour devise : Sauver ou périr! »

Les sauveteurs de la Seine avaient commencé la journée par se rendre en corps à Notre-Dame, où devait officier à leur intention l'archevêque de Paris.

A l'issue de la messe, — où Mme Mercier, mère de la Société, a offert le pain bénit, — Mgr Guibert a donné la bénédiction épiscopale, pendant qu'une dépêche de Rome apportait aux sauveteurs la bénédiction de Pie IX.



LE Dr RICORD, qui a obtenu le grand prix décerné par la Société des sauveteurs de la Seine, pour ses soins prodigués aux blessés sur les champs de bataille.



La maison où le maréchal Bazaine s'est constitué prisonnier, avenue de Picardie, à Versailles.

LA RÉVISION DES VOTES AU PALAIS DE GENÈVE

(Voir la première page)

Chacun sait que la majorité des cantons suisses vient, par un vote solennel, de rejeter tout changement à la Constitution fédérale. La part que l'influence allemande avait dans ces propositions nouvelles, fait accueillir en France ce résultat avec une vive satisfaction. En nous envoyant un dessin relatif à la circonstance, notre correspondant de Genève l'accompagne des détails suivants :

Lundi, 13 mai 1872.

Voici une vue de la salle du Palais-Électoral où ont été réunis hier les votes de Genève et des environs pour la révision fédérale. Elle a un caractère très-remarquable. Très-vaste et très-bien disposée pour sa destination, elle offre au peuple suisse toutes les garanties désirables. Contre la galerie supérieure et autour de la croix de Genève et de la Confédération sont groupés, sur un vaste écusson, les blasons des vingt-deux cantons. Au-dessus de cet écusson la devise :

Einer fur alle, alle fur einen

un pour tous, tous pour un. Derrière, sur le fronton, les armes de Genève avec la devise : *Post tenebras lux.*

Sur chacune des colonnes qui entourent la salle, un des blasons de chaque canton.

Au-dessous, une espèce de tribune isolée où se tiennent les délégués (ruban jaune et rouge à la boutonnière) chargés de répondre aux réclamations. En avant de cette tribune, deux grandes urnes près desquelles se tiennent deux huissiers portant le manteau rouge et jaune. De chaque côté, un peu en arrière, des tables disposées pour les électeurs. Sous les galeries latérales, des bureaux pour chaque lettre alphabétique. On y délivre les estampilles.

Sur la tribune, à gauche, une affiche que l'on change à chaque instant, et sur laquelle on peut constater le nombre des estampilles délivrées jusqu'à ce moment.

De l'autre côté, un surveillant avec le chronomètre qui donnera l'heure de la fermeture du scrutin.

Tout le reste de la salle est libre. Le monde s'y promène en toute liberté et discute quelquefois même avec violence.

Entre nous, je vous dirai que cette salle a du reste reçu le nom caractéristique de *boite à gifles*.

Beaucoup de Suisses m'ont dit que ces élections avaient une importance immense, surtout depuis que les premiers résultats ont démontré une grande division dans l'opinion du pays.

E. G.

On sait que le plébiscite suisse a donné 257,000 *non* contre 252,000 *oui*. Au dénombrement des voix par canton, on a trouvé également que 13 cantons, sur 22, ont une majorité contraire à la proposition; les petits cantons, les cantons français et catholiques, surtout, se sont prononcés contre elle, parce qu'ils ont senti qu'il y avait là une pression étrangère. L'Allemagne voudrait que le travail d'*unité* qu'elle fait chez elle, auquel elle travaille en Autriche avec tant de persistance, se fit aussi en Suisse. Dans quel but? Écoutons, si nous voulons le savoir, un journal prussien, le *Berliner Tagblatt*; il va nous le dire :

« La révision fédérale qui est soumise au peuple suisse, et qui sera certainement adoptée à une grande majorité, *a pour l'Allemagne une importance extraordinaire*. Les *fédéralistes* et les ultramontains, ces *ennemis* de l'empire allemand, aussi bien que de toute forte organisation, sont entièrement balayés.

« La suite toute naturelle de cette victoire sera une plus grande propension de la Suisse pour l'empire allemand, qui est la plus forte garantie de son existence politique.

« Si, plus tard, il devenait impossible que la Suisse, qui n'est pas une vraie nationalité au point de vue de la race, et qui est enserrée entre trois puissantes nations, se maintînt comme État indépendant, ce pays des routes nationales, cette tête de pont de l'Europe centrale, *passerait tout entière dans la possession de l'empire allemand.*

« Or, la Suisse et l'Europe gagneraient énormément à ce que les anciens territoires de l'empire, — qui n'en ont été séparés définitivement que sous Maximilien, — *soient dorénavant réunis à l'Allemagne.* »

Cela est-il assez clair? Et voyez-vous d'ici la confiscation future?

Mais pourquoi unifier la Suisse, au préalable?

A ce propos, un mot charmant avait couru dans ce pays : « Lorsque la Suisse ne fera plus qu'un morceau, la Prusse n'en fera plus qu'une bouchée! »

INCENDIE DE LA FOIRE DE TOURS

(Voir page 316)

Tours, 11 mai 1872.

Monsieur,

Ce croquis représente les ravages faits par un incendie hier matin, 10 mai, à six heures, dans les baraques occupées par les marchands sur le champ de foire.

Cinquante-cinq mètres de boutiques, avec toutes les marchandises qu'elles renfermaient, ont été la proie des flammes. Le feu était si vif qu'en vingt-cinq minutes tout était fini. Les pompiers accourus à la hâte ne purent que préserver les baraques situées en face; calcinées par la force du feu, elles menaçaient de s'enflammer et d'augmenter les pertes qui sont déjà considérables.

Lorsque j'arrivai sur les lieux, tout était fini, et partout régnait la confusion que j'ai essayé de représenter.

La foire se tient sur la promenade, place de l'hôtel de ville.

CH. NEUMANN.

LANCEMENT DU « LA GALISSONIÈRE »

(Voir page 316)

Brest, le 7 mai 1872.

Monsieur le Directeur,

Je vous adresse ci-inclus le dessin du lancement du navire cuirassé *le La Galissonière*, qui a été effectué aujourd'hui à Brest, à trois heures.

Les dessins généralement donnés de ces opérations représentent le navire vu par le travers, au moment où il entre dans l'eau. Il m'a semblé plus intéressant de le représenter vu sous l'avant, à l'instant même où l'énorme masse, au signal de l'ingénieur, va commencer son mouvement.

L'avant est donc au sommet de la cale. C'est lui que l'on voit dans le dessin, armé de son éperon de bronze. Sous l'éperon est une plate forme où l'on voit les appareils destinés à régler le départ. Sur une grosse pièce de bois fichée en terre, s'enroule un faisceau de cordes qui la rattachent à l'extrémité inférieure de la quille; c'est ce qu'on appelle la *saisine*. Plus en avant est une poutre venant buter obliquement sous l'éperon, et qu'on nomme *arc-boutant de chasse*.

Débarrassé de tous ses accores, pièces de bois qui le soutenaient le long de ses flancs, le navire se maintient en équilibre parfait sur sa quille. Divers obstacles ont été enlevés; seule, la saisine s'oppose au départ. Au signal de l'ingénieur, quelques hommes armés de haches coupent les cordes de la saisine; d'autres frappent sur les coins qui poussent en avant l'arc-boutant de chasse. Celui-ci, agissant sur l'étrave en la soulevant légèrement, détermine aussitôt le départ. Imperceptible d'abord, le mouvement s'accélère au bout de trois ou quatre secondes et, sans bruit, sans oscillation, le navire arrive à la mer où il plonge en soulevant deux nappes d'écume.

A Brest, comme dans la plupart de nos ports, l'espace qui s'étend devant le navire est trop restreint; il irait frapper la rive opposée si l'on n'imaginait des obstacles qui ralentissent son impulsion. C'est à quoi sert le gros câble que l'on voit, dans le dessin, sortir de chacun des écubiers. Ce câble, rattaché à une forte chaîne fixée au sol en avant de la cale, s'enroule ensuite dans l'intérieur du navire en une série de circonvolutions dont chacune est reliée à la paroi par un bout de corde de dimension ordinaire; ces bouts de corde se nomment les *bosses cassantes*.

Le navire une fois en mouvement, le câble se raidit au bout de la chaîne, et chacune des circonvolutions se développe à son tour en brisant la bosse cassante. Ces chocs répétés suffisent à arrêter peu à peu l'impulsion du navire, qui va butter sur un radeau flottant et revient enfin sur lui-même, flottant majestueusement en regard de la cale où il a passé ses premières années.

Comme d'usage, une foule considérable assistait à cette cérémonie; pendant deux heures la ville, dans ces occasions, devient déserte. A l'heure précise, celle de la haute mer, l'opération avait lieu avec le succès le plus complet.

Le *La Galissonière* se rattache au type de nos grandes corvettes cuirassées, avec les modifications que les progrès de l'art naval rendaient nécessaires : une cuirasse plus épaisse, une artillerie réduite qui se composera de quatre énormes pièces seulement placées dans un réduit au milieu du navire.

Le nom de *La Galissonière*, moins populaire que celui des *Jean-Bart*, des *Duquesne* et des *Tourville*, rappelle un de nos chefs d'escadre éminents du temps de Louis XVI.

A. ROUSSIN.

LA CAVALCADE D'AURILLAC

(Voir page 316)

Une cavalcade dans Aurillac!

C'est là une rareté qui a peut-être quelques droits aux honneurs de la gravure, indépendamment de l'inscription obligée dans les fastes du Cantal. Ce qui représente de nos jours la race jadis si renommée des chevaux d'Auvergne, n'est appelé que de loin en loin aux évolutions de ce genre de *fantasia*.

En présence des malignités et des méfiances trop facilement en éveil dans toute petite ville, il faut que la jeunesse se sente moralement cuirassée d'un triple airain, pour oser ici de telles hardiesses à la face du soleil.

Notez bien que dans l'espace de quarante ans, on n'en compte que trois : — premièrement en 1832, pur divertissement de carnaval; — deuxièmement en 1861, fête de bienfaisance; — troisièmement en la présente année, manifestation patriotique au profit de la délivrance du territoire.

La cavalcade du 21 avril 1872, a tous les titres possibles à une mention des plus honorables, non-seulement en raison de son généreux mobile, mais encore de sa belle tenue qui a désarmé bien des critiques de la veille.

Et c'est ainsi qu'à Aurillac, ville de 10,000 âmes, où les souscriptions précédemment recueillies en faveur de l'œuvre libératrice ont atteint plus de cent mille francs, ce produit a pu se grossir, en quelques heures, d'un supplément de 2,300 francs environ.

Notre dessin représente le cortége au moment du défilé sur la place de l'hôtel de ville.

LA CAVALCADE

DE ROMANS ET DE BOURG-DE-PÉAGE (DROME)

(Voir page 316)

Romans, 28 avril 1872.

Les grandes villes n'ont pas favorisé seules l'œuvre patriotique de la libération du territoire; les petites villes, à l'exemple des grandes, ont eu aussi leur cavalcade ou leurs concerts, et chacune selon son importance et sa richesse a pu grossir plus ou moins les sommes versées à la souscription nationale.

Romans et Bourg-de-Péage, séparés par l'Isère et ne formant pour ainsi dire qu'une seule ville, viennent d'avoir leur cavalcade.

Donnée quelques jours après celle de Valence et avant celle de Grenoble, la cavalcade de Romans a été favorisée par un temps magnifique et par l'affluence extraordinaire des étrangers.

Le cortége après avoir parcouru les plus belles rues des deux villes, est venu faire sa dernière station sur la place de l'hôtel de ville, à six heures du soir.

La journée s'est terminée par un bal fort brillant donné au théâtre, et soutenu par un excellent orchestre.

Puissent toutes les petites villes imiter les grandes, et la France être au plus tôt débarrassée de l'occupation étrangère.

H. C.

LA MAISON DE DON CARLOS

(Voir page 316.)

Nous donnons aujourd'hui la maison qui servit d'asile à don Carlos pendant l'action d'Oroquieta. Son architecture n'offre rien de particulier, d'ailleurs, et son seul mérite est d'avoir abrité pendant plusieurs heures le prétendant au trône d'Espagne.

Il n'en faut pas davantage pour qu'une foule de visiteurs se presse tous les jours à sa porte.

PÈRE ET MAIRE

(Suite et fin)

L'alcade se mordit les lèvres.

Roger reprit :

— Nous avons, dona Carmen et moi, suivi, elle, l'exemple de sa mère, moi, le vôtre, senor. Voilà pourquoi j'ai répondu oui et non à votre question. Oui, si vous donnez votre consentement; non, si vous le refusez. En d'autres termes, dona Carmen est en lieu de sûreté, attendant, pour entrer chez les Dames de la Miséricorde, la décision que vous allez prendre. Je ne vous cache pas que, si cette décision devait être un refus, il faudrait renoncer à revoir votre fille jusqu'au jour où vous seriez disposé à approuver notre mariage.

— Je la déshériterai! dit l'alcade furieux.

Cette parole fâcha Roger.

— Ah! ça, monsieur, s'écria-t-il, pour qui me prenez-vous? Savez-vous que voilà une grosse injure, et que j'aurais le droit de vous en demander raison?

L'alcade se réfugia derrière son greffier. L'attitude du capitaine Roger commençait à l'inquiéter.

— Pensez-vous donc que j'épouse votre fille pour les beaux yeux de votre cassette, et ne voyez-vous en moi qu'un de ces cuistres amoureux de gros sous, comme il en pullule dans votre pays? Dites-le, morbleu! Parlez net et soyez franc!

— Bien! bien! fit l'alcade dont le teint avait perdu ses chaudes couleurs.

— Un dernier mot, reprit Roger; vous êtes magistrat et devez donner l'exemple de l'obéissance à la loi ou à l'usage, ce qui est la même chose en pareille affaire; or, que dit la loi? « Tout homme qui enlève une jeune fille a le droit de la conduire devant l'alcade; celui-ci est tenu de faire mettre la jeune fille dans un couvent et de prévenir le père d'avoir à donner son consentement au mariage. A défaut de réponse du père, l'alcade doit procéder au mariage. »

C'est clair net et précis.

— J'en conviens, dit don Justo.

— C'est fort heureux! Je prends acte de votre aveu.

— Mais je ne peux m'écrire à moi-même! s'écria l'alcade croyant avoir trouvé une échappatoire victorieuse.

— Qu'est-ce que ça me fait dit Roger, ce n'est pas ma faute si la loi n'a pas prévu le cas où le père pourrait être en même temps alcade. Vous devez écrire au père, c'est certain; vous ne pouvez pas le faire, dites-vous; ça ne me regarde pas. Vos devoirs d'alcade vous obligent à me marier avec dona Carmen; je vous somme d'obéir à la loi. Qu'est-ce que vous avez à répondre à cela?

Qui était perplexe? C'était le malheureux don Justo Eslava y Salazar.

Comme père, il se refusait au mariage, et comme alcade, il devait unir les deux amoureux!

La situation était bizarre.

Don Justo eût bien voulu consulter son greffier, mais celui-ci, qui riait en dedans, continuait à faire mine de se boucher les oreilles.

— Précioso! fit l'alcade d'un ton doleut.

Précioso ne bougea pas.

Alors l'alcade augmenta le volume de sa voix et répéta :

— Précioso!

Mais Précioso tenait sa petite vengeance. Il resta dans son mutisme.

— Animal! fit don Justo en allongeant un grand coup de pied au pauvre greffier.

Le scribe laissa tomber ses deux bras le long de son corps maigre.

— Senor? dit-il d'un ton piteux.

— Que feriez-vous si, moi absent, on venait vous dire : « La senora Carmen s'est laissée enlever de son couvent; son ravisseur demande que, après l'accomplissement des formalités légales, l'on procède au mariage? »

— J'écrirais à votre seigneurie de revenir au plus vite.

— Bien! bien! mais supposez qu'à la place de dona Carmen, ce soit notre voisine dona Anna qui se soit laissée enlever, que feriez-vous?

— J'écrirais au père de dona Anna d'avoir à donner son consentement.

— Bien! bien! Alors, écrivez.

Précioso prit la plume. L'alcade dicta :

« Au très-illustre senor don Justo Eslava y Salazar, alcade de la ville de Saragosse.

« Dona Carmen, la fille de votre seigneurie, s'est laissé enlever du couvent où votre sollicitude paternelle l'avait placée. Son ravisseur, le senor Charles-Louis Roger, demeurant calle de la Carazza, n° 6, invoque la loi et me somme de vous écrire pour obtenir votre consentement au mariage de dona Carmen avec ledit Charles-Louis Roger. J'obtempère à cette réquisition et vous préviens qu'à défaut d'une réponse de votre seigneurie, dans le délai de dix jours, il sera procédé au mariage dont est cas.

« Pour l'alcade de la ville de Saragosse, absent,

« Le greffier délégué,

« PRÉCIOSO. »

Roger écoutait et ne disait mot.

L'alcade était souriant.

— Suivez bien mon raisonnement, senor capitaine, dit il; je reçois cette lettre et je réponds de suite : « Je refuse de donner mon consentement. » J'ai obéi à la loi. Que répondez-vous à cela?

— Moi? dit tranquillement Roger; rien.

— Rien! fit l'alcade décontenancé, mais vous me rendez ma fille?

— Du tout!

— Alors, je mets la police à vos trousses et je vous fais arrêter sous l'inculpation : 1° de violation d'une maison religieuse; 2° d'escalade et d'effraction nocturnes; 3° de rapt d'une fille mineure; 4° de séquestration arbitraire; 5° de.....

Roger l'interrompit dans cette énumération.

— Et moi, dit-il, je me moque de votre police et de vos alguazils. Je confie pendant huit jours dona Carmen à une dame obligeante de ma connaissance, et un beau soir, le mercredi, par exemple, qui est le jour consacré à l'aristocratie de Saragosse, je me présente en loge découverte, accompagné de dona Carmen, au Théâtre-Italien. Vous voyez d'ici le scandale! A votre tour, que répondez-vous à cela, senor alcade?

Une pareille audace stupéfia don Justo.

Il était anéanti.

Une descendante de Palafox se montrant au théâtre en compagnie d'un capitaine français! C'était à en avoir la jaunisse!

Il s'affaissa dans son large fauteuil.

— Précioso, dit-il en s'adressant à son greffier, que ferais-tu, mon ami, en face d'une semblable alternative?

Précioso avait envie de dormir.

— Je donnerais mon consentement, senor alcade.

— Puisque je ne puis faire autrement, je le donne! s'écria don Justo en bondissant sur ses pieds. Êtes-vous satisfait, senor capitaine?

— Bien! bien! dit Roger, se servant involontairement de l'expression si chère à l'alcade.

Et, prenant la lettre que don Justo avait dictée à son greffier et qui était restée sur la table, il ajouta :

— Écrivez au bas de ce papier : « Je consens au mariage de Dona Carmen, ma fille, avec le capitaine Roger. »

Il fallait bien s'exécuter. Le senor Eslava y Salazar le fit d'assez bonne grâce.

Roger mit le papier dans sa poche.

— Bonne nuit et toutes mes excuses, cher beau-père, des émotions que je vous ai causées. Demain matin, j'aurai l'honneur de venir vous prendre pour aller chercher dona Carmen au couvent des Dames de la Miséricorde.

Il salua, sortit et vint nous rejoindre.

Un quart d'heure plus tard, dona Carmen entrait au couvent.

V

LA DERNIÈRE CHANSON

On sait comment elles finissent toutes ces chansons d'amour!

Par le mariage.

C'est ainsi que se termina l'aventure du capitaine.

Quinze jours plus tard, on célébrait en grande pompe, à l'église archiépiscopale de Saragosse, l'union de mon ami Roger avec le charmant lutin qui avait nom dona Carmen Eslava y Salazar.

L'alcade fit très-bien les choses.

Au dessert, je portai un toast à tous les alcades d'Espagne, et en particulier à celui de Saragosse, qui savait si bien allier ses devoirs de père à ceux de maire.

Je demande pardon de ce jeu de mots au lecteur; il ne fut pas compris de mes auditeurs. Toutefois, don Justo parut très-flatté, et, à l'heure du départ, il me fit mille protestations d'amitié. Sa maison, sa fortune, ses serviteurs, il mit tout cela à ma disposition. Je savais quelle valeur avaient dans la bouche d'un Espagnol ces vagues formules, et me gardai bien de les prendre au sérieux.

Nous étions partis deux de France, nous y revînmes trois. Je dois dire que le troisième, — dona Carmen, — n'était pas le moins gai.

Nous nous quittâmes à Paris. Roger retournait en Afrique et y emmenait sa femme.

Depuis deux années, je n'avais eu aucune nouvelle de mes amis, et je pouvais penser que le capitaine Roger avait trouvé la mort dans la terrible guerre que nous avons soutenue contre la Prusse. Il n'en était rien; je les ai revus. Le capitaine Roger est aujourd'hui colonel dans un des régiments qui tiennent garnison à Versailles, et dona Carmen, — je dois lui rendre ce sincère hommage, — est la femme la plus charmante, la plus parfaite, la plus dévouée que je connaisse. Les deux époux s'adorent comme au jour de leur mariage; et de plus ils sont millionnaires, — ce qui ne gâte rien au bonheur. La tante Perez y Viel et don Justo Eslava y Salazar sont morts. Que Dieu ait leurs âmes!

Mon ami Roger possède une fille; elle promet d'être jolie comme sa mère. Mais le colonel s'est bien promis de ne jamais mettre la petite Charlotte Louise au couvent.

Rien ne vaut l'éducation d'une mère.

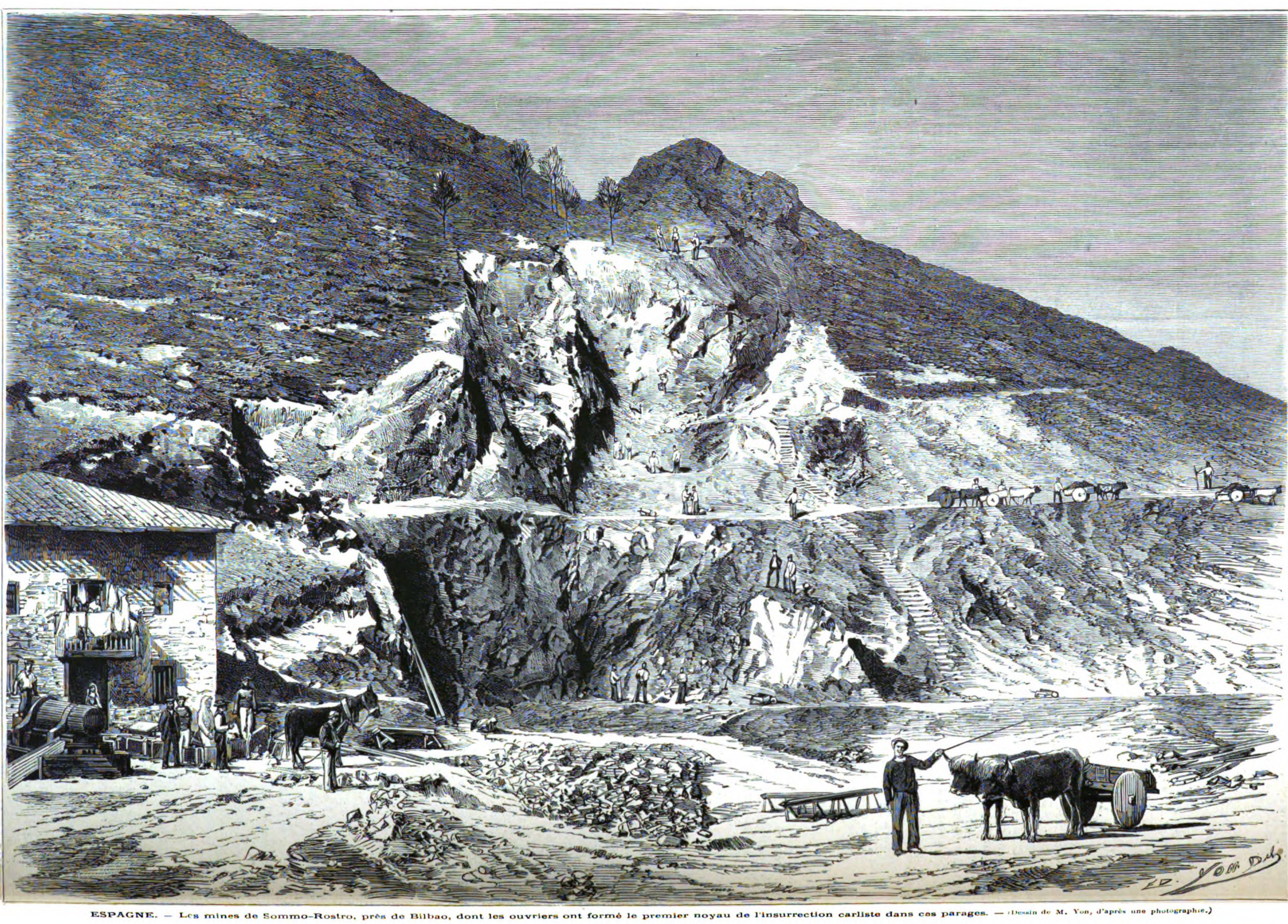
ARMAND LAPOINTE.

LE SALON DE 1872

II

MM. Berne-Bellecour. — Vollon. — E. Vernier. — Appian. — Brunet-Houard. — De Beaumont. — Cornu. — Sorieul. — Anker. — Sirouy.

Nous vivons à une époque où le goût du public étant très-varié et fort mobile, les penchants divers des artistes sont dans les meilleures conditions pour trouver à qui plaire. Il est évident que tous les



ESPAGNE. — Les mines de Sommo-Rostro, près de Bilbao, dont les ouvriers ont formé le premier noyau de l'insurrection carliste dans ces parages. — (Dessin de M. Yon, d'après une photographie.)

LE SALON DE 1872



UNE GRAND'GARDE (1870) ENVIRONS DE PARIS

(Tableau de M. Dupray. — Dessin de M. Lavée.)

genres ne sauraient prospérer également. Néanmoins tous, même les plus infimes, réunissent de nombreux partisans, voire des fanatiques.

Quant à nous, pourvu qu'ils ressortent d'une conviction loyale, pourvu qu'ils n'excitent pas les artistes à s'affranchir de toute règle, nous n'en repoussons aucun. En effet, l'art n'est pas réduit à un seul langage, à une seule formule. Loin de là. Se prêtant à toutes les manifestations de la pensée, aux plus élevées comme aux plus modestes, il règne en même temps sur les œuvres qui ont la recherche du beau idéal pour but exclusif, et sur celles qui visent simplement à la mise en scène d'un fait familier. L'important est que l'accord entre la pensée et son développement ne soit jamais négligé. Il est essentiel, par exemple, qu'un sujet qui respire la grandeur ne soit pas représenté sans plus de ménagements qu'un motif vulgaire, ni un épisode naïf avec tout le fracas d'une pompe exagérée. En toutes choses, l'exacte mesure est nécessaire. Pour séduire et dérider l'esprit, Watteau a-t-il besoin d'être correct et rigoureusement vrai? En aucune façon. Pour paraître austère et grand, Le Poussin n'a pas besoin non plus d'enrichir sa palette de tons brillants et sonores.

Sans doute le Salon actuel montre assez que nos peintres ne procèdent pas tous avec autant de discernement. Quelques-uns le prennent sur un mode trop haut; beaucoup sur un mode trop abaissé, et un plus grand nombre au rebours du bon sens! De là des aberrations, des libertés ou plutôt des licences inconcevables. Cependant il en est aussi qui se rendent bon compte de leur talent de la juste application qu'ils en doivent faire, et M. Berne-Bellecour est de ceux-là, M. Berne-Bellecour dont nous trouvons un cadre excellent dans le grand salon nord-ouest du Palais. L'auteur l'intitule : *Un coup de canon*. Or, je ne pense pas exagérer en disant que c'est un morceau de premier choix, vrai régal de connaisseurs, une œuvre sans reproche et en son genre sans comparaison, la meilleure de cette Exposition.

Nous sommes sur un rempart de Paris assiégé. Bas et livide, le ciel tout à l'heure va se fondre en pluie glacée ou en neige. Pittoresquement huché sur son affût, allongeant son profil sur un horizon grisâtre, un gros canon de bronze vient de lancer sa volée et, la tête dépassant à peine l'épaulement, le commandant de la batterie et les servants examinent au loin si le coup a porté juste, si le boulet a éclaté à destination. Au second plan, à droite, deux matelots devisent entre eux auprès d'une pièce de marine.

Le sujet donné, on n'en pouvait mieux réussir la composition. Elle est intéressante et intelligible; du premier coup d'œil on comprend de quoi il s'agit, et elle est peinte à souhait. Simplicité des attitudes et des types, justesse et aisance des physionomies et des gestes, sobriété des accessoires, imprévu de l'ordonnance, homogénéité de l'effet, correction du dessin, adresse et agrément de la touche, non, rien ne manque à ce délicieux panneau, où des figures, hautes de la longueur du doigt, paraissent vivantes et agissantes comme des personnes naturelles. Passez en revue, je vous prie, les manteaux usés et crottés des soldats, les détails d'uniformes éprouvés par les plus rudes veilles, les ustensiles de guerre, les sacs, la gabionnade, la terre gelée qui conserve l'empreinte du dernier piétinement de chevaux, et les têtes et les mains, tout, sans être bourré de patience, est peint en perfection et défie la critique. Il est clair qu'un jour de ce siége néfaste M. Berne-Bellecour aura vu son tableau sur place, en réalité. Mais on ne saurait ni mieux observer, ni mieux profiter de ce qu'on a été à même de voir. Combien sont passés peut-être auprès du même motif, ou s'y sont arrêtés, sans y prendre garde!

Ce *Coup de canon* marquera dans la carrière de M. Berne-Bellecour. Naguère l'artiste ne venait point en tête des peintres que les produits photographiques rendent jaloux; aujourd'hui, sans rien dire de trop, je crois qu'il marche le premier.

Un tableau d'un genre tout différent et d'un ordre moindre, mais très-bien venu également, c'est celui que M. Vollon appelle *le Chaudron*. Certes ce sujet n'est point relevé; des légumes, des poissons, des moules, un chaudron, sont des héros bien vulgaires à mettre en scène; peu importe, l'œuvre a son intérêt et sa beauté, elle s'énonce clairement, elle ne demande grâce à personne. L'artiste choisit ses modèles parmi les objets usuels, il accepte les plus humbles, les moins pittoresques; mais quoi! il les reproduit avec une mâle souplesse et une franchise d'allure et un culte de la vérité qui font que les peintres les plus notables et les mieux notés peuvent lui dire sans déchoir : « Vous êtes des nôtres! » Il est certain que le chaudron du présent Salon est fourbi de main de maître; on se mire dans son cuivre jaune, égayé de bosselures qui accrochent et répercutent la lumière. Pour les poissons et les moules, répandus sur le devant de la table, on dirait de vraies moules et de vrais poissons. S'élevant dans la hiérarchie de ce qu'on appelle *nature morte*, M. Vollon a peint dans un cadre, tout de joie et de lumière celui-là, d'une coloration distinguée et charmante, un superbe polichinelle bleu, pétillant d'or et de fanfreluches; des dragées, des oranges, une coupe, des perles, que sais-je? des joujous, un mirliton, font cortége au mirifique pantin. Mais il y a trop de caquetage dans tout cela; chaque pièce hausse également le ton, aucune ne consent à se dissimuler, on ne sait à laquelle entendre; d'où quelque confusion et un peu d'incertitude dans l'esprit des regardants. En un mot, je préfère *le Chaudron* au *Jour de l'an*.

Je salue au passage, tout près des tableaux de M. Vollon, les barques que M. E. Vernier a échouées sur la plage d'Yport (nº 1492 du Catalogue). Je n'y trouve à reprendre que l'égalité de la touche. Elles se détachent, en outre, sur un fond de dunes et de maisons un peu trop laissées à l'état d'échantillon. La nature est plus finie que cela. Mais l'harmonie de la toile dégage de bonnes bouffées de vérité locale et le tout se compose avec beaucoup de goût et d'habileté. Le second tableau de M. Vernier, — encore des embarcations, — est une autre estimable chose. Ce n'est point vulgaire, ce n'est point ordinaire. L'effet est d'une justesse parfaite. La note noire du bateau du premier plan, bordé d'un large liston blanc fait merveille dans cette symphonie de tons grisâtres et pluvieux.

La *Flottille* de M. Appian est aussi un joli morceau. Le ton en est fin, la facture libre et facile, la température douce et les barques ne laissent rien à désirer. Cela nous sort heureusement des rochers, souvent les mêmes, et des verts un peu crus auxquels le peintre nous avait accoutumés. Il y a beaucoup de grâce et d'esprit dans cette peinture, l'une des plus agréables du Salon, et qui montre le talent de l'artiste sous un jour inattendu et nouveau. Les *Barques de cabotage* sortent du même atelier. Elles ne valent point la *Flottille*.

Mes compliments à M. Brunet-Houard : son *Couvre-feu* me fait un plaisir sérieux. A l'heure calme du soir, à cet instant plein de charme où la nature passe des joies d'un beau jour au sein des langueurs silencieuses de la nuit, un jeune abbé breton regagne, à travers la lande, son presbytère. Au fond, la ligne de l'Océan; sur le terrain inégal, çà et là, des touffes d'ajoncs en fleurs; à gauche, au troisième plan, paissent quelques vaches. Eh! mon Dieu oui! cela est fort bien et mérite qu'on l'applaudisse.

Je n'en publierai point autant de la peinture de M. de Beaumont (*la Suite d'une armée*). Le public s'y presse, dira-t-on. Soit. Je ne saurais pourtant en admettre les hardiesses grivoises et libertines. J'ignore où ira ce cadre, mais je doute fort que ce soit en un lieu honnête. Et ici, je ne fais point de fausse pruderie. L'art n'est pas emprisonné dans une seule et même formule; toutes les régions lui sont ouvertes, et je crois sincèrement que, sans se corrompre, il peut provoquer le sourire, et même faire chuchoter à l'oreille. La poésie jouit de priviléges exactement pareils. Mais aussi j'ai la conviction qu'il se déconsidère et se dégrade lorsqu'il descend, pour séduire la foule, à des moyens que la plus simple décence désapprouve. Ajoutons que, sous le rapport purement technique, l'œuvre est du plus méchant style, et, maintenant, n'en parlons plus.

Une grande toile de feu Cornu. — On y voit Auguste présentant aux députés des trois provinces de la Gaule celtique, réunis à Lyon, la constitution par laquelle ces provinces devront être régies. Sauf une figure de chef gaulois, assez solidement plantée à droite de la composition, ce tableau n'offre rien qui soit remarquable, et démontre une fois de plus que l'artiste manquait absolument d'originalité et de cet autre ingrédient précieux qu'on appelle le goût. A peu de distance de cette froide image, s'étale la *Bataille de Traktir*, laissée inachevée par M. Sorieul, un peintre qui a eu son heure de succès. M. Sorieul a peint dans le temps de petits tableaux très-joliment tournés; je me souviens d'une *Bataille de Quiberon*, où il y avait bien de l'entrain et de l'esprit. Mais en entreprenant la grande « machine » exposée à ce Salon, il s'était lancé dans une entreprise au-dessus de ses moyens. C'était un tempérament sans audace. Dans cet ouvrage fort compliqué, il avait sans doute distribué les épisodes, lié les groupes, agencé les lignes principales et secondaires avec intelligence; mais eût-il eu le temps de l'achever, je doute qu'il fût parvenu jamais à y répandre un peu de véritable animation, un peu de cette flamme qu'on appelle la vie.

Le tableau de M. Anker est particulièrement expressif. Il serait difficile de le regarder sans en être vivement remué. La scène se passe en Suisse : le décor représente un intérieur d'écurie; les personnages sont, hélas, de pauvres soldats de l'armée de Bourbaki couchés sur la paille, hâves, désolés, mourant de faim et de froid, auxquels des paysans apportent des secours. On peut me croire, souvenir de nos désastres à part, la composition est très-attendrissante. Elle est fort bien ordonnée aussi, tout y étant à sa place, hommes et choses, et la peinture en outre, quoique d'un caractère un peu vieillot, a droit à des louanges.

Je termine cette fois par la *Fortune* de M. Sirouy, un grand diable de tableau, monté en couleur, qui sollicite le visiteur à son entrée dans la salle nord-ouest. L'artiste représente la capricieuse déesse en équilibre sur sa roue symbolique au milieu d'une foule de gens de tout âge et de toutes conditions, avides de recueillir ses largesses, qui un sceptre, qui de l'or, qui des bijoux. Et chacun de hurler, de se ruer, de se presser, de s'écraser. C'est une bousculade générale. Dans les brumes du fond, je démêle un couple amoureux que ne distrait point ce bruyant cortége, et puis un laboureur resté attentif à sa charrue.

Assurément l'idée est bonne. Seulement, sans nier quelques mérites dans la coloration et dans l'ordonnance générale, avouons qu'un peu plus de talent n'eût point été de trop pour mener à bien une entreprise de cette importance. M. Sirouy a conquis les plus hauts grades dans la lithographie; il excelle dans ce genre, il y fait preuve de beaucoup de savoir et de conscience. Mais sur la question de décider s'il a eu raison d'y voir pour lui un acheminement vers un art plus noble et plus complet, vers la peinture, j'ai regret à le dire, c'est non qu'il faut répondre. Car, autre chose est d'interpréter l'œuvre d'autrui et d'en exécuter une dont on est soi-même le créateur. Ah! la peinture serait vraiment trop commode si du jour au lendemain on pouvait improviser un tableau hors du pair! Non, M. Sirouy a produit nombre de belles et savantes estampes, à Dieu ne plaise que je le conteste! mais avant d'être en mesure de peindre une bonne toile, avant de mettre le pied sur le terrain du grand art, que d'études n'a-t-il pas à accomplir encore, que d'efforts à tenter, que de luttes à subir! S'il est raisonnable de savoir ce que l'on veut, il ne l'est pas moins de s'interroger sur ce que l'on peut. Faute de quoi l'on court à des chutes certaines.

OLIVIER MERSON.

COURRIER DU PALAIS

La chasse et la pêche fournissent toujours leur contingent de prévenus aux chambres correctionnelles. Les pêcheurs surtout se font remarquer par la placide et naïve invraisemblance de leurs excuses qui sont tout à fait en rapport avec leur tempérament patient et tranquille. Ils étaient deux dans un bateau, l'un tenait les avirons, l'autre lançait l'épervier; les garde-pêche les aperçoivent et sont

aperçus d'eux. Pendant que l'autorité se met en quête d'un bateau, les contrevenants dirigent le leur à force de rames sur la rive opposée; celui qui tenait l'épervier le rassemble de son mieux sur son épaule, saute à terre et disparaît, l'autre se laisse prendre.

— Oh! je vous assure bien que je ne pêchais pas, dit-il au tribunal avec un accent convaincu!

Mais son camarade? Il ne le connaît pas du tout, c'est un garçon qui lui a proposé de faire une promenade sur l'eau. Mais l'épervier? Il n'a pas vu d'épervier, il ne sait pas même ce que c'est qu'un épervier! Mais le poisson qu'on a trouvé dans le bateau? — Il ignore ce que c'est que ce poisson et comment il a pu venir là; il a navigué avec ce poisson sans rien savoir de sa présence.—Comment! là, vraiment, est-ce qu'il y avait du poisson dans le bateau? C'est incroyable! Mais 60 francs d'amende? — Ah! très-bien; il se résigne à les payer, mais il jure bien qu'il ne comprendra jamais pourquoi on l'a condamné.

Pour un autre, un pêcheur à la ligne, le procès-verbal dressé constate qu'il se servait d'une ligne de fond. — Allons donc! la ligne, la voilà! Et il la présente au tribunal d'un air triomphant; c'est une ligne flottante s'il en fut jamais! On lui fait observer qu'en temps de frai la pêche est interdite d'une façon absolue; le mode de pêche n'y fait absolument rien, et le tribunal prononce une condamnation à 30 francs d'amende. Le condamné se retire en soupirant et en montrant à l'auditoire le spécimen de ligne qu'il a apporté: « Ça, une ligne de fond! y comprend-on quelque chose? »

Les délits de chasse amènent généralement des complications plus graves; un chasseur diligent qui arpente les plaines, traverse les bois et qui, dans « l'ardeur qui le dévore, » va forcer le gibier dans son antre inaccessible, ne peut pas avoir les mêmes instincts que le pêcheur,

> Les pieds pendants au fil de l'eau,
> Rêvant ou chantant sous un saule
> Avec l'amante d'Othello!

Mais, Dieu merci, dans ces dernières sessions des assises, il n'a pas été question de gardes-chasse ni de gendarmes tués ou blessés. Un malheureux chevreuil a illégalement succombé, dans les bois de Laroche-Guyon, sous la balle d'un garde-chasse; mais tout porte à croire qu'il avait eu l'imprudence de se déguiser en sanglier, si bien qu'il s'est trouvé compris dans une battue autorisée par le préfet de Seine-et-Oise. A vous! A vous! Pan! pan! On sait avec quelle rapidité un fusil part. Le pauvre meurtrier a comparu devant la cour d'appel en sa qualité de garde-chasse commettant cette erreur sur un territoire confié à sa garde et il a été renvoyé des fins de la prévention.

Ces autorisations spéciales, accordées pour la destruction des animaux nuisibles ou des oiseaux de passage, donnent lieu à de fréquentes discussions devant les tribunaux sur l'interprétation de la loi, et notamment en matière de colportage de gibier. Le sanglier par exemple, est évidemment un animal nuisible; une battue est autorisée, organisée; vingt ou trente sangliers sont tués; comment les consommer sur place? Il y aurait de quoi donner des indigestions à tout un canton. Un garde qui a dirigé dans le département de l'Oise une battue de ce genre, s'avise de porter un cuissot et une épaule à la plus prochaine station de chemin de fer pour les expédier, dans un panier ouvert, à son propriétaire qui habite Paris; le voilà poursuivi pour colportage de gibier en temps prohibé. Le tribunal l'a acquitté comme ayant agi de bonne foi et comme étant resté d'ailleurs dans les limites du département; mais le facteur de la station a été bel et bien condamné à 50 francs d'amende et aux dépens solidairement avec la compagnie du chemin de fer du Nord, civilement responsable des actes de son préposé. Un chef de gare du chemin de fer de l'Est a été condamné à 50 francs d'amende, dans les mêmes conditions, pour avoir colporté à Paris une caisse contenant six douzaines de grives. Il n'était guère possible de mettre en suspicion la bonne foi des expéditeurs et des destinataires, car les premiers avaient bravement écrit sur la caisse: « Envoi de grives, » et les derniers attendaient le colis pour se mettre à table. Les grives seront difficilement comprises dans les animaux nuisibles et encore moins parmi les oiseaux de passage; en tous cas, ces six douzaines-là n'ont pas pu passer les limites de l'octroi.

Arrivons maintenant aux braconniers de l'industrie! On croit toujours qu'on en a fini avec ces charmeurs, ces sorciers qui attirent, endorment et dévorent les petits et les gros rentiers; ces alchimistes modernes qui ont imaginé, pour résoudre le grand problème, de mettre dans leur creuset cinq ou six millions appartenant à autrui et d'en tirer un ou deux millions qu'ils dissipent ou qu'ils emportent; on croit toujours que la dernière catastrophe, — et Dieu sait combien il y a eu de « dernières catastrophes, » — a suffisamment éclairé les actionnaires; il n'en est rien; le bruit dure un jour ou deux; les dupes finissent par songer à autre chose, et c'est toujours à recommencer. Aviez-vous entendu parler de l'*Aigle impérial libérateur*, société d'assurance contre les chances du recrutement? Le titre vous apprend suffisamment que cela remonte à 1869. Tout le monde connaît à peu près le mécanisme d'une assurance mutuelle contre les chances du tirage au sort; mais tout le monde ne sait pas comment les deux fondateurs-directeurs opéraient; c'est un mode bien simple mais tout spécial: il consistait à encaisser l'argent des assurés et à ne remplacer aucun de ceux qui tombaient au sort. De cette façon, la totalité des recettes se change nécessairement en bénéfice, il n'y a plus à déduire que les frais généraux. Mais, pour peu qu'on ait lu les prospectus de cette société, on se demandera comment les hauts personnages qui composaient le conseil de surveillance, comment M. le marquis de Dolbrun, M. de la Porte, du Theil, M. le vicomte de la Renaudière, M. le comte de Ponant, M. le baron de Sleddant, ont pu être assez aveugles ou assez négligents pour laisser la société courir ainsi à l'abîme. Vous pouvez les interroger sur ce point, car ces grands seigneurs aujourd'hui ne sont pas fiers, ils se trouvent justement dans la situation de Jodelet et de Mascarille quand ils sont démasqués par leurs maîtres. Les comtés, vicomtés, baronies et marquisats sont à tous les diables; il ne reste plus que de petits employés. Il y a mieux: l'honorable comte de Ponant, président du conseil, n'a pas encore atteint sa huitième année. Ce détail a fait la joie de l'auditoire de la huitième chambre.

Martin Roche et Martinet, les deux fondateurs et directeurs associés, ont été condamnés, le premier à six mois d'emprisonnement et le second à treize mois de la même peine, mais par défaut, car il a jugé bon d'aller attendre à l'étranger le résultat des poursuites.

Et puis nous avons la chute du journal financier *l'Epargne* et de la caisse portant le même nom. Est-ce que vous n'avez pas vu cela sur tous les murs et à toutes les quatrièmes pages des journaux? Voici le mécanisme: on crée un journal à bon marché, 2 fr. 40 cent. pour un an, par exemple, car le principal est d'avoir beaucoup d'abonnés. On les initie aux finesses de la Bourse, aux mystères de la hausse et de la baisse, on les renseigne sur les placements à faire; le journal sait tout, il ne se trompe jamais, il ne s'est jamais trompé. Et puis on fonde à côté une *caisse* où les abonnés, qui peu à peu ont pris une confiance sans limites dans la probité et la capacité du journaliste qui fait de si belles tartines, viennent apporter leurs capitaux pour qu'on daigne les leur faire valoir! Cela réussit toujours, aux chevaliers d'industrie bien entendu, car cela n'a pas encore réussi une seule fois aux capitalistes. Nous en sommes à la quarantième ou cinquantième édition d'escroqueries basées sur cette combinaison d'un journal financier et d'une caisse; cette fois, le déficit est de cinq millions et, comme toujours, le principal prévenu, Lauze, condamné à cinq ans de prison et à cinq ans de surveillance, est en fuite. Son compère Alegre a été condamné à quinze mois, de Fontbouillant, à quatre mois et Dussaux à un mois de la même peine... Mais, soyez tranquilles, cette édition n'est pas la dernière. Ouvrez un peu les yeux, vous en verrez poindre à l'horizon. Quand nous serons à mille, nous ferons une croix.

PETIT JEAN.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

(Voir page 324)

LES MINEURS DE BILBAO

Notre dessin représente une vue des mines de Sommo-Rostro, voisines de Bilbao; c'est là que se sont formées les premières bandes carlistes en Biscaye; nos lecteurs nous sauront gré de quelques détails sur ces mines, détails communiqués par un de nos amis qui les visitait récemment.

Le 22 avril, obéissant au signal donné dans toute la province, les milliers de mineurs, bouviers, etc., employés à ces mines, quittaient tous leur ouvrage: la plupart, se coiffant du béret blanc, changeaient la sape pour la carabine et allaient, les armes à la main, soutenir la cause du prétendant don Carlos; les autres, les bouviers surtout, craignant la réquisition de leurs attelages, ou même de leurs personnes, s'empressaient de se rapprocher de la ville et de se mettre sous la protection des autorités légales; bref, tout travail était arrêté, et cela, pendant que des centaines de navires de toutes nationalités étaient là, au port, attendant impatiemment leur chargement.

Ces mines, d'une puissance prodigieuse, sont exploitées depuis un temps immémorial; Pline en a parlé. Longtemps elles ont été réduites à alimenter les quelques fonderies de Biscaye, les forges à la catalane du pays; c'était à notre siècle qu'il était dû de profiter réellement des immenses ressources qu'elles présentent.

Ce sont des mines de peroxyde de fer, c'est-à-dire de fer allié à de l'oxygène et renfermant jusqu'à 60 0/0 de métal; non-seulement leur importance, leur facilité d'exploitation les font rechercher, mais encore leur qualité est spéciale, convenant beaucoup à la fabrication de l'acier Bessemer, qui prend aujourd'hui une si grande extension.

Le minerai n'est pas, comme on a l'habitude de le rencontrer, disséminé en couches, en filons plus ou moins épais, au milieu de roches stériles; là, tout est minerai; c'est la véritable montagne de fer.

Aussi, point d'exploitation régulière; chaque concessionnaire taille à même la montagne, sans méthode, sans prévision de l'avenir; on dirait la mine inépuisable, et on la traite comme telle.

De tous côtés, de vastes entailles, comme le montre notre dessin, après lesquelles s'acharnent des milliers de travailleurs disséminés sur leurs flancs; le pic, la poudre fonctionnent sans relâche, abattant le minerai que viennent prendre alors des attelages de bœufs qui descendent la montagne pour le porter au chemin de fer construit tout exprès; — rien de plus pittoresque que cette longue traînée de chars qui s'en vont par centaines suivant les contours de la montagne; on dirait une seule file sans solution de continuité.

Un chemin de fer ne suffit plus pour transporter toutes ces richesses; aussi s'occupe-t-on activement d'en construire de nouveaux, sans se laisser rebuter par les grands travaux qu'il faut effectuer; les Anglais surtout, toujours audacieux en industrie, ne reculent devant aucune dépense: chemins de fer, vapeurs spéciaux, rien ne les rebute pour aller porter à leurs fourneaux le précieux minerai.

En 1871, plus de 400,000 tonnes étaient exportées. On se fait peu idée de ce que représentent de pareils nombres; qu'il me suffise alors de dire qu'en remplissant de minerai le jardin du palais royal tout entier, jusqu'à la hauteur des maisons, on n'atteindrait pas encore ce chiffre.

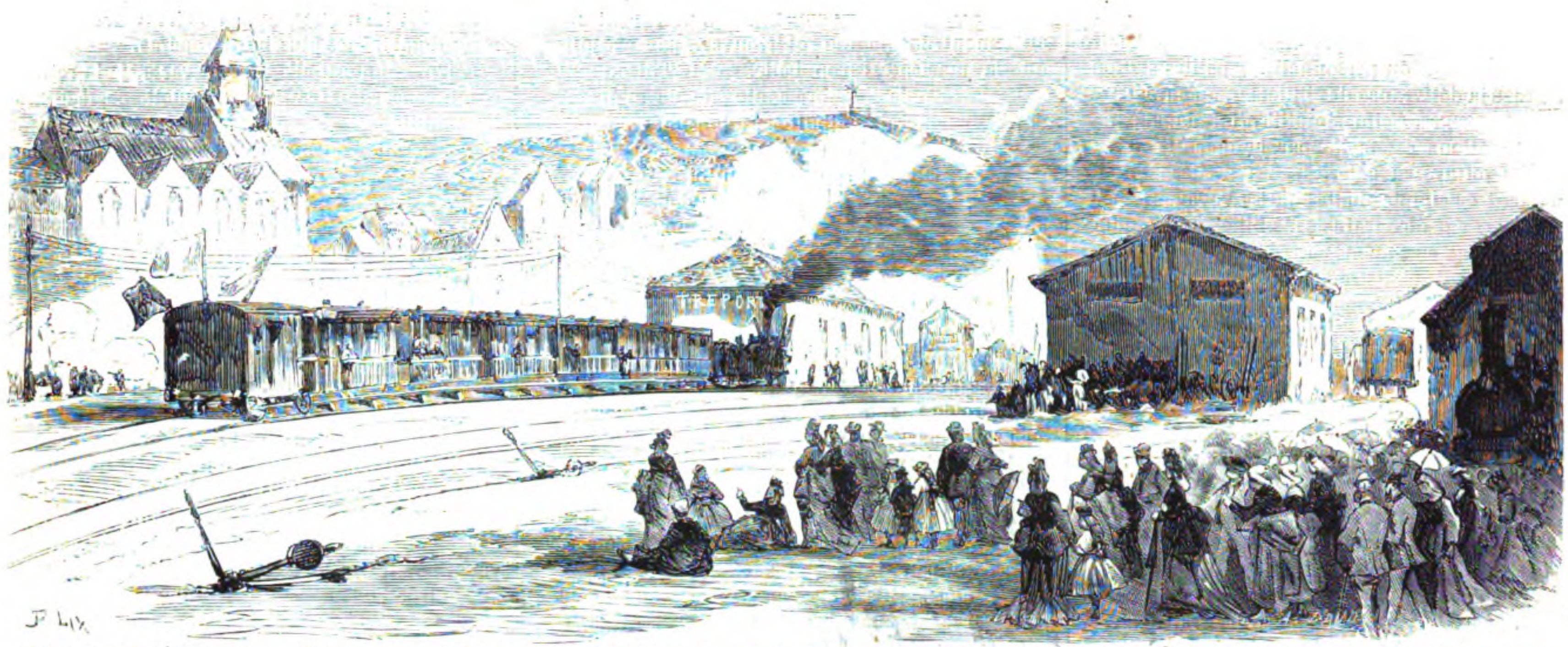
Eh bien, tout ce grand mouvement qui faisait vivre tant de travailleurs, mineurs, armateurs, courtiers, industriels, que sais-je? le voilà arrêté, suspendu, et jusqu'à quand? Sans apprécier la bonté de la cause actuelle, que de gens doivent maudire une fois de plus la guerre civile!

E. C.



SALON DE 1872.

« Matinée d'automne, » tableau de M. Grandsire, dessiné par l'auteur.



Inauguration de la ligne d'Amiens au Tréport (Seine-Inférieure). Arrivée du premier train dans cette dernière ville. — (Croq. adressé par M. Cortambert.)

INAUGURATION

DU CHEMIN DE FER D'AMIENS AU TRÉPORT

—

Avec la ligne du Tréport à Longpré, c'est-à-dire à la voie du Nord qui met ce charmant petit port à cinq heures de Paris, nous avons enfin un chemin de fer réalisant les progrès d'aménagement réclamés depuis si longtemps par l'opinion publique.

Un chemin de fer, sur lequel on peut circuler commodément, à l'américaine, par une galerie communiquant d'un wagon à l'autre.

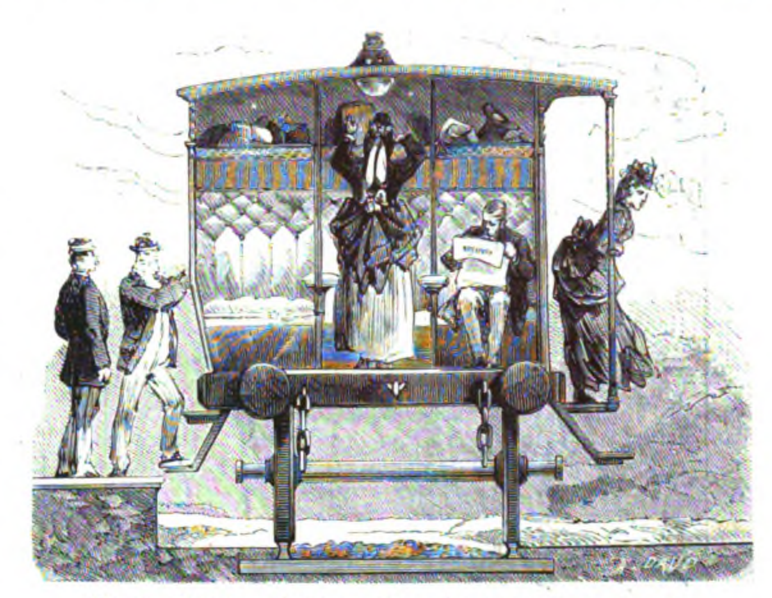
Un chemin de fer sur lequel les water-closets ne sont pas négligés. — J'insiste sans pudeur sur ce détail.

Que MM. Delahante et M. Desgrange reçoivent nos félicitations avec celles des voyageurs qu'ils ont cherché à satisfaire.

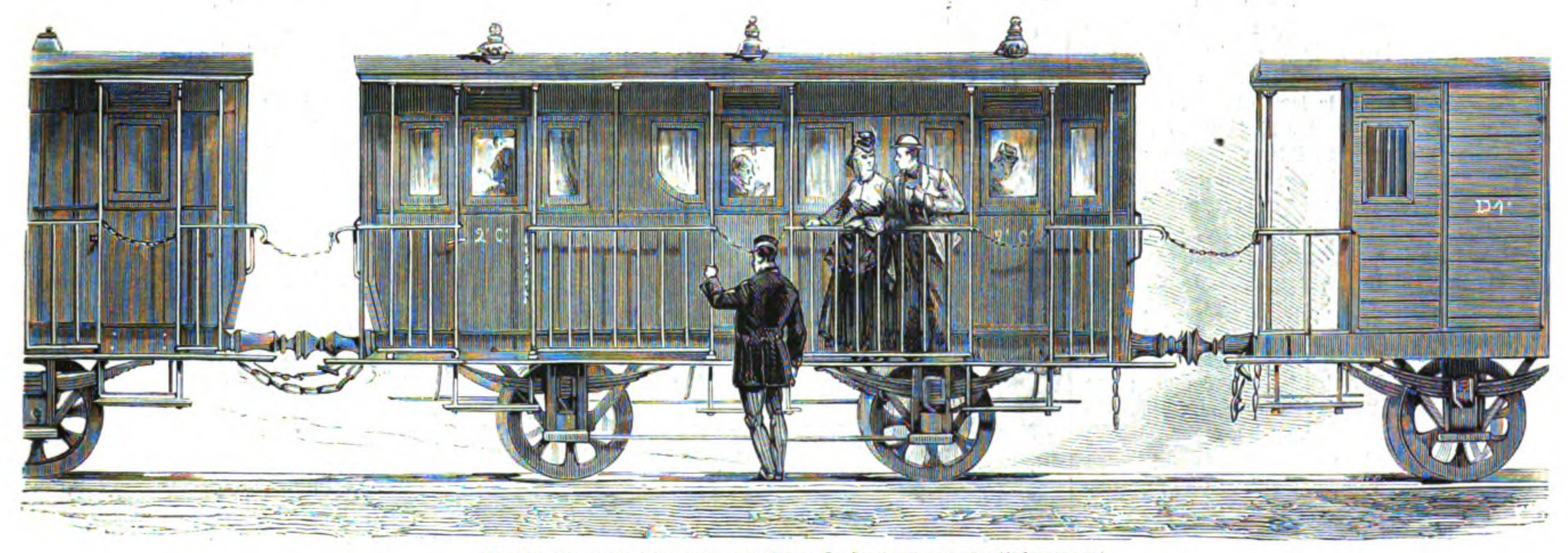
Grâce à leur wagon-galerie, qui ne ressemble à rien de ce qui a été fait en ce genre jusqu'ici, le conducteur placé dans le fourgon de tête du train et celui placé dans le wagon de queue peuvent circuler sur toute la longueur du train et visiter chaque voiture.

Les voyageurs peuvent sortir de leur compartiment, circuler sur le balcon, soit pour changer de voiture, se rendre au compartiment des fumeurs, dans le fourgon à bagages, où se trouve « l'endroit indispensable, » soit enfin pour donner ou appeler du secours.

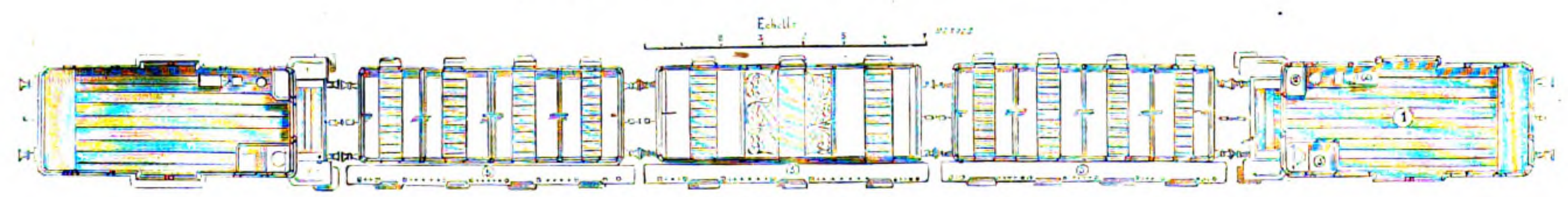
Ce système de voitures, qui présente des avantages incontestables pour tous les trains de voyageurs des grandes lignes ou des lignes secondaires, est appelé à rendre des services d'un autre ordre pour les petites lignes et les chemins d'intérêt local.



Coupe d'une voiture sur l'axe des premières classes.



Trois wagons nouveau système de la compagnie (élévation.)



1. Fourgon à bagages. 2. Bureau. 3. Water-closet. 4. Bascule. 5. Galerie extérieure.

Vue en plan d'un train composé de trois voitures et deux fourgons à bagages.

Le chemin de fer d'Amiens au Tréport. Nouveau système de wagons à couloir et galerie extérieure permettant de circuler d'un bout à l'autre du train.

(D'après les documents de MM. Delahante et Desgrange, ingénieur.)

La plupart de ces dernières lignes ne sont possibles, en effet, qu'à la condition d'être exploitées économiquement. Or, la première économie à faire est la suppression du personnel des petites stations affectées à la délivrance des billets et à l'enregistrement des bagages. Cette simplification dans le service des stations est facile par la disposition des nouvelles voitures à galeries. Les petites stations deviennent de simples haltes où les voyageurs peuvent monter dans les trains sans billet. Les conducteurs délivrent eux-mêmes ces billets et procèdent au pesage et à l'enregistrement des bagages.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Marcel*, drame en un acte, par MM. Jules Sandeau et Adrien Decourcelles; reprise du *Chandelier*. — CHATELET : Reprise de *la Bouquetière des Innocents*. — ODÉON : Dernières représentations de *Ruy Blas*.

Les journaux ne sont pleins que d'accidents de chasse !

s'écriait le *Tragaldabas* de M. Vacquerie en repoussant vivement le pistolet qu'on lui offrait pour se battre en duel. C'est un accident de chasse qui fait le fond de la petite pièce nouvelle du Théâtre-Français : *Marcel*. Un père maladroit a tué par mégarde son fils âgé de quatre ans; le pauvre homme est devenu fou de douleur. Vainement sa femme l'entoure-t-elle de mille soins, vainement le fait-on voyager, rien ne peut le guérir. Un de ses amis, un médecin, a cependant son plan : au bout de quatre ans, pendant la nuit, il ramène M. de Valgrand dans le pays où s'est produite la catastrophe, dans la maison même qu'il habitait à cette époque. M. de Valgrand s'y couche et s'y endort, se croyant dans une hôtellerie. A son réveil, il reconnaît les lieux; près de lui, est sa femme qui lui sourit; devant lui est un petit garçon de quatre ans qui l'appelle : mon père. Vous voyez d'ici la situation. M. de Valgrand passe la main sur son front et se demande s'il rêve. Le médecin lui répond qu'il a rêvé, en effet, et rêvé douloureusement, mais que le danger est passé à présent; et il ramène ses yeux vers le groupe qui lui tend les bras. « *Il pleure, il est sauvé!* » comme dans les vieux mélodrames.

Cette pièce fait tout naturellement songer au *Revenant* de Victor Hugo. Le fameux mot : « C'est moi, ne le dis pas! » y est remplacé par cet autre, que prononce Marcel, interrogé : « Je suis mon petit frère! » Reconnaissons que cette nouvelle version a profondément ému le public. On est toujours certain de réussir en s'attaquant aux fibres les plus délicates du cœur. Il existe la larme forcée, comme il existe la carte forcée. Quant à l'intrigue, ou plutôt (car le mot d'intrigue est ici trop ambitieux) aux moyens employés par les auteurs pour préparer leur dénoûment, ils rappellent un peu *la Partie de piquet*, cet ingénieux vaudeville du Gymnase, où l'on essayait également de mettre sur le compte d'un rêve un accès de colère d'un vieux gentilhomme. En dehors de ces réminiscences involontaires, MM. Jules Sandeau et Decourcelles ont prodigué toutes leurs qualités de fine observation et de style élégant. Aussi le succès de *Marcel* a-t-il été complet; une part assez large doit en être attribuée aux interprètes, et surtout à M. Febvre, qui a composé avec beaucoup de science et de sentiment la physionomie du père égaré et ramené peu à peu à la raison.

Marcel accompagne la reprise du *Chandelier*. La pièce de Musset a produit beaucoup d'effet; elle est parfaitement mise en scène. Aucune modification n'a été apportée à la coupe primitive des tableaux; les changements de décors s'exécutent à vue, ce qui est un grand progrès. J'ai dit du *Chandelier*, il y a quelques jours, tout ce que j'avais à en dire; il ne me reste donc qu'à parler du jeu des acteurs. M. Delaunay est décidément et particulièrement le comédien du répertoire d'Alfred de Musset. Il est aussi charmant, aussi ardent, aussi poétique dans Fortunio du *Chandelier* que dans Perdican de *On ne badine pas avec l'amour*, ou que dans Valentin de *Il ne faut jurer de rien*, ou que dans Cœlio des *Caprices de Marianne*. Il a été très-applaudi et très-rappelé.

J'ai vu jouer autrefois par Mme Allan le rôle de Jacqueline, joué aujourd'hui par Mme Madeleine Brohan. Mme Brohan rappelle beaucoup sa devancière, même par l'embonpoint. On peut rêver autrement Jacqueline et trouver, par exception que la mariée est trop belle. — M. Thiron amuse dans la robe de chambre conjugale de maître André. On pourrait souhaiter un ton plus martial et des allures plus roides à M. Bressant dans Clavaroche; il en fait trop un dragon en biscuit de Sèvres. Coquelin cadet et Mlle Lloyd sont bien placés, l'un en clerc « obscur, » l'autre en « soubrette provinciale. »

Reprise aussi au Châtelet : reprise de la *Bouquetière des Innocents*, un des bons drames de MM. Anicet Bourgeois et Dugué, bien taillé pour un public populaire, plein de mouvement, de spectacle, de surprises, et suffisamment écrit. On sait que c'est l'histoire de Léonora Galigaï, favorite de la reine et épouse du parvenu Concini, premier gentilhomme de la chambre, grand écuyer, vicomte de la Pène, baron de Lusigny, marquis d'Ancre et maréchal de France. Cette héroïne avait déjà été mise au théâtre par Alfred de Vigny, sous le titre de *la Maréchale d'Ancre*, et par M. Charles-Edmond, sous le titre de *la Florentine*. Elle était représentée dans le premier de ces drames par Mlle Georges, et dans le second, par Mme Toscan. Dans la pièce du Châtelet, Mme Marie Laurent représente deux personnages et joue deux rôles, celui de Léonora, la favorite, et celui de Margot, la bouquetière; cela n'est pas un des moindres attraits de ce drame.

La vaillante artiste est toujours en très-légitime possession de la faveur du public. Elle est secondée par une troupe d'ensemble, zélée, intelligente, composée de MM. Larray, Donato, Charly, Montal, Angelo et de Mmes Paul Deshayes et Lacressonnière. Celle-ci est infiniment gracieuse en Louis XIII.

La fermeture de l'Odéon a lieu à la fin du mois. J'ai voulu assister à l'une des dernières représentations de *Ruy-Blas*. Soit fatigue, bien naturelle, soit par une autre cause, M. Lafontaine avait dû céder son rôle à M. Berton fils. Je mentirais à la vérité, si j'affirmais une préférence pour ce dernier; le personnage de Ruy-Blas exige des qualités de prestance et d'organe auxquelles il ne satisfait qu'à-demi. A de certains moments, le laquais du marquis de Finlas doit grandir comme un géant. M. Pierre Berton n'est qu'un excellent amoureux : il ferait un Fortunio digne de rivaliser avec M. Delaunay; son ton est celui de la comédie, voilà tout.

En revanche, j'ai trouvé M. Geoffroy supérieur à lui-même, si je peux m'exprimer de la sorte; c'est la perfection, la netteté mêmes. Ainsi de M. Mélingue, qui, après les tâtonnements de la première représentation, est aujourd'hui en pleine possession du rôle de don César de Bazan; cette figure est sienne maintenant, il l'a marquée définitivement de sa griffe pittoresque comme d'Artagnan et Lagardère. On ne nous parlera plus du légendaire Saint-Firmin.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-ITALIEN : Reprise de *Norma*, opéra en trois actes, de Bellini; reprise *d'Anna Bolena*, opéra en quatre actes, de Donizetti. — THÉATRE DE L'OPÉRA : Début de M. Sylva dans *Robert-le-Diable*.

Il est pourtant vrai que, pendant quarante ans, *la Norma*, de Bellini, a occupé une belle place dans la galerie des chefs-d'œuvre lyriques; qu'on l'écoutait avec extase, que les feuilletons n'en parlaient qu'avec attendrissement (et j'allais dire les larmes aux yeux, comme si les feuilletons avaient des yeux, ainsi que les murs ont des oreilles!) Oh! comme on se pâmait à l'air *Casta diva!* Quel délire, au duo des deux femmes!

Il y a dix ans, ce brasier d'enthousiasme était encore chaud; aujourd'hui il est éteint, et nous voulons espérer qu'il s'allumera de nouveau quand il viendra des chanteurs qui sauront l'attiser.

En vain on s'en prendrait aux orgues de la rue qui auraient banalisé les mélodies de Bellini. Vous savez de reste que les dilettantes préfèrent à toute musique celle qu'ils savent par cœur. Non, ce ne sont point les orgues, mais les chanteurs de Barbarie qui gâtent les plus beaux opéras.

L'expression est-elle un peu verte, je la retire en ce qui concerne Mme Penco, laquelle possède encore la tradition de la musique de Bellini. Mais ses camarades de l'autre soir ne savaient positivement que les notes de leurs rôles, et, ce qu'ils ignoraient, c'était le style dans lequel il convient de les débiter. On imagine très-bien qu'un acteur ait le costume exact de son personnage, mais qu'il ne sache point le porter!... De même un chanteur peut savoir le texte de son rôle et être maladroit à le dire.

Je ne crierai point comme tant d'autres : la faute en est à M. Verdi! Il est évident qu'en tout ceci M. Verdi est une cause, mais non une cause coupable. Il avait bien le droit d'écrire sa musique comme bon lui semblait et dans un sentiment adéquat à son tempérament personnel. Il n'en est pas moins vrai que, depuis son règne, les chanteurs ont pris l'habitude de pousser fort du poumon, et, dépassant la mesure d'énergie exigée par le maître, volontiers ils imitent le trombone. Ce n'est point que le trombone soit un instrument haïssable, mais sa place est à l'orchestre, et non sur la scène.

La musique de Bellini, chantée de cette sorte et dans le style musculeux qui convient au *Trovatore*, perd une partie de son charme; elle ne dit plus ce qu'elle voulait dire. Ce n'est pas précisément une langue morte, c'est une langue malade qui n'exprime plus que des idées confuses, quelque chose comme un patois fait de mots incertains et vagues.

Prenez dans Bellini un duo d'amour quelconque, et le comparez à un autre duo d'amour choisi dans un opéra de Verdi : le premier aura le ton et l'allure de ce que dans le vocabulaire galant on appelle un « timide aveu, » tandis que l'autre, plus cavalier, dira crûment les choses, encore qu'il les dise d'une superbe façon. Or que peut-il advenir de ce timide aveu, s'il vous *échappe* avec la violence passionnée d'une déclaration à cent cinquante degrés Réaumur?

Oui, les chanteurs actuels, accoutumés au débit des beaux, mais très-exaltés opéras de Verdi, ont perdu le sens de la musique de Bellini. C'est du moins l'impression que nous avons rapportée de la représentation de *Norma*, donnée l'autre semaine, et dont nous sommes revenu navré, après nous en être promis tant de plaisir.

— Quelques jours plus tard, reprise d'*Anna Bolena* au Théâtre-Italien, avec Mme Sasse, Mongini, Medini et Mlle Bracciolini.

Il y avait bien douze ou treize ans que cet opéra, qui n'est pas le chef-d'œuvre de Donizetti, dormait d'un sommeil paisible et plein de songes, peut-être, sur la Malibran qui l'avait chanté, sur Lablache qui y faisait tonner sa voix de cuivre.

A propos de Lablache, il est toujours bon de rappeler qu'il tenait avec vaillance sa place dans le répertoire tragique, qu'il chantait brillamment Assur dans *Semiramis* et Henri VIII d'Angleterre dans *Anna Bolena*. Car, vu dans la pénombre de la légende, il n'apparaît que sous la forme obèse et plaisamment grimaçante des Gérontes de l'opéra bouffe. Dans le souvenir de beaucoup de dilettantes, Lablache est incarné à Bartholo, à don Pasquale, à Geronimo.

Medini, qui le remplace dans *Anna Bolena*, est un chanteur de valeur. Sa voix, il est vrai, très-puissante et d'un beau timbre dans le médium, est d'une étendue assez restreinte; elle n'a qu'une vibration médiocre au grave et à l'aigu. Medini sait, d'ailleurs, tenir un rôle et lui donner la physionomie qui convient. Il est en pleine maturité de son talent, ayant toute la force de la jeunesse jointe à une expérience sûre et bien assise.

Mme Sasse a chanté toutes voiles dehors le rôle d'Anna, n'y épargnant pas sa voix qu'elle a toujours fort belle, comme vous le savez. Ce n'est pas qu'elle ait fait de sensibles progrès depuis qu'on ne l'avait entendue. Depuis dix ans, d'ailleurs, elle est au même point, qui est, si l'on peut dire, l'avant-dernier, autrement le plus voisin de celui de la perfection, mais sans y atteindre. Elle n'a pas l'âme vibrante, la sensibilité exquise d'une Malibran ou d'une Frezzolini; pourtant elle éblouit et impose par la rare puissance de ses moyens vocaux.

Le ténor Mongini, au début de la soirée, avait déplu par quelques points d'orgue d'un goût plus que risqué. Accueilli froidement d'abord, il s'est piqué au jeu, et a tant fait qu'arrivé à sa cavatine du quatrième acte, il a arraché les bravos d'un public récalcitrant.

— Début d'un nouveau ténor à l'Opéra. Il s'appelle Sylva; il est Belge, dit-on; il vient de Lille; il a étudié avec Duprez.

Qualités : voix solide, mais voix de baryton poussée par des moyens artificiels jusqu'aux notes aiguës du ténor; bonne prononciation (de là perception pour le public de paroles grotesques que contient le rôle de Robert-le-Diable, et qui étaient toujours restées inédites.)

Défauts : pas de voix de tête; une certaine égalité et par conséquent monotonie dans le débit du récitatif; une démarche affectée en scène.

Mais, à bien compter, l'actif du nouveau Robert est à son passif comme 2 est à 1.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — M. Georges Hainl vient de donner sa démission de chef d'orchestre des concerts du Conservatoire. — On joue aux Bouffes-Parisiens, depuis quelques jours, une petite pièce intitulée *Mon mouchoir*, qui est des auteurs de *la Timbale d'argent* et sert de lever de rideau à cet opéra bouffon. — M. Tajan-Roger vient de publier une brochure sur la vie du grand violoniste Bériot.

A. L.

DE LA VANITÉ FRANÇAISE

« Les Français ne seront donc jamais modestes! « J'entends dire partout : « *Nous sommes le peuple « le plus bête de la terre*, » avec autant de fierté qu'on disait autrefois : « *Nous sommes la première nation du « monde.* »

C'est dans la *Vie parisienne* que nous trouvons cette remarque très-fine et très-juste.

Nous y ferons toutefois une réserve. C'est que, de tout temps, on a trouvé des Français en bon nombre pour exalter les autres pays au détriment du leur. L'Espagne et l'Italie ont chez nous leurs adorateurs; l'Allemagne conquérante en fascine plus qu'on ne pense; combien de gens ne jurent que par l'Angleterre et par l'Amérique!

Parcourez maintenant tous les pays que nous admirons, mais où nous ne sommes point payés de retour, et vous entendrez parler de la vanité française.

De quelle vanité parle-t-on?

Si la vanité consiste à s'engouer de l'étranger, oh! certes, nous sommes les premiers vaniteux du monde.

LA RÉTRIBUTION D'UN GÉNIE

Voici un fait qui montre combien le système actuel de droits d'auteurs a du bon.

Il y a eu la semaine dernière au théâtre de Manheim une solennité particulière pour le 50e anniversaire du jour où le *Freischutz*, opéra de Weber, y fut joué pour la première fois. Le maëstro reçut 24 *ducats, une fois payés, pour toutes les représentations de son opéra sur cette scène;* elles ont jusqu'ici produit un bénéfice net de 120,000 fr.

Que serait-ce donc si on pouvait additionner les recettes faites sur d'autres théâtres. — Le million serait dépassé.

LA RÉTRIBUTION D'UNE VOIX

Chose bizarre! Bien que les grands compositeurs soient plus rares que les bonnes cantatrices, celles-ci sont plus rétribuées qu'eux.

Ainsi, les directeurs du festival musical monstre qui s'organise pour cet été à Boston, viennent d'offrir à Mlle Titiens, la somme de 120,000 fr. en sus de tous ses frais de voyage et de séjour, pour qu'elle vienne chanter à ce festival, pendant douze jours, deux airs par jour, ce qui met chaque morceau à 5,000 fr., chaque mot en moyenne à 50 fr.

Et, j'ai honte de l'avouer, mais je ne connaissais pas même le nom de Mlle Titiens.

Je le saurais d'ailleurs que je l'oublierais en pensant à ce pauvre grand Weber et à ses 24 ducats une fois payés.

LE GOUFFRE, roman d'Élie Berthet, vient de paraître à la librairie Dentu. — Ce livre, où abondent les situations fortes et dramatiques, se distingue aussi par des qualités solides et par l'étude de certains types nouveaux qui apparaissent dans les temps troublés où nous vivons. *Le Gouffre* satisfera donc à la fois les lecteurs sérieux et les lecteurs frivoles, et il sera un succès de plus pour l'auteur consciencieux qui compte déjà tant de succès littéraires.

PROBLÈME DU CAVALIER

EXERCICE SYLLABIQUE

LOGOGRIPHE

nos	em	le	mai	meurs	ne	tre	bri
so	tre	en	cor	nai	que	dor	don
pire	pays	grand	quand	son	plein	a	de
un	leil	en	va	le	mes	lui	de
rai	l'or	frè	cinq	nos	tour	fi	ver
le	pieds	pa	teurs	ser	rez	en	à
dre	tre	gez	mal	ap	dé	vous	teur
chan	heurs	lec	le	et	vi	tour	le

ÉCHECS

Solution du problème nº 414.

1. F 5 CR,	1 F 5 FD (A)
2. F 2 D	2 *ad libitum.*
3. F ou D, échec et mat.	

(A)

	1. P 6 C
2. D 3 D, échec	2. R 4 R
3. P 4 F, échec et mat.	

Ce problème a une seconde solution commençant par R pr. C suivi, après F 5 FD des Noirs, de P pr. F.

Les mentions au prochain numéro.

CORRESPONDANCE

M. le commandant T., à N. — Je vais étudier ce piquant problème avec toute l'attention que mérite ce qui m'arrive d'une aussi bonne source.

M. le comte de S., à Chamoux. — L'annotation (Meilleur) qui accompagne le premier coup des Noirs dans la solution du problème nº 412 est juste, attendu que dans tout autre cas il suit : C de 2 D à 4 F, échec, qui vous laisse voir clairement le mat. Les solutions commençant par C pr. PC sont détruites, ainsi que je l'ai dit, par la réponse P 5 D suivie, après T 8 CD, de C 5 FR, et ensuite T 5 C, échec a pour réponse C 4 D, échec. Remarquez, monsieur, cet échec du Cavalier noir. Quant à votre solution du problème nº 411, si vous voulez bien, à la place de votre 2e coup de défense P pr. C, essayer celui-ci : T 1 R, vous reconnaîtrez sans peine que vous n'arrivez au mat qu'au 5e coup.

Cercle du Creuzot. — Réponse au 2e coup de votre solution R : 6 D.

Café de Metz, à Nancy — Réponse au 1er coup : C 6 R.

MM. Vaté et Rémond. — Au second coup, les Noirs couvrent l'échec de la Dame avec le Fou.

Café Français à Pézenas. — J'ai beaucoup goûté les différents problèmes que vous m'avez adressés, particulièrement le dernier, que je tiens en réserve.

P. JOURNOUD.

THÉATRE DE CLUNY. — *Le Presbytère*, par Mme Louis Figuier. — Acte 3e, scène dernière : la mort de Frida. — (Dessin de M. Lix.)

THÉATRE DE CLUNY

LE PRESBYTÈRE

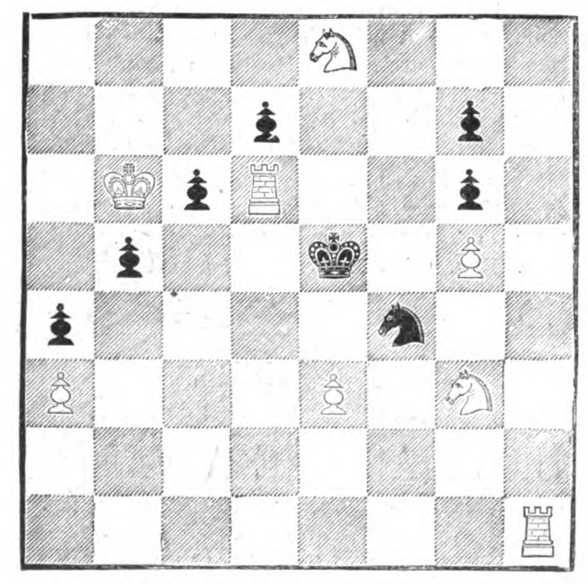
Notre rédacteur théâtral, M. Monselet, a déjà parlé du *Presbytère*, le drame d'un auteur anonyme, qui se joue en ce moment au théâtre de Cluny. L'auteur est maintenant connu : c'est Mme Louis Figuier. Le *Presbytère* vient de paraître en brochure, avec une préface expliquant la cause de l'anonyme mystérieux dont l'auteur avait cru devoir s'envelopper jusqu'à ce jour.

Nous représentons ici la situation la plus pathétique du *Presbytère* : la scène de la mort de Frida, où Mme Clarence fait verser tant de larmes aux spectatrices sensibles.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 416

COMPOSÉ PAR M. COLLOT, D'ÉVREUX



Les blancs font mat en quatre coups.

(Voir les solutions à la page 327)

RÉBUS



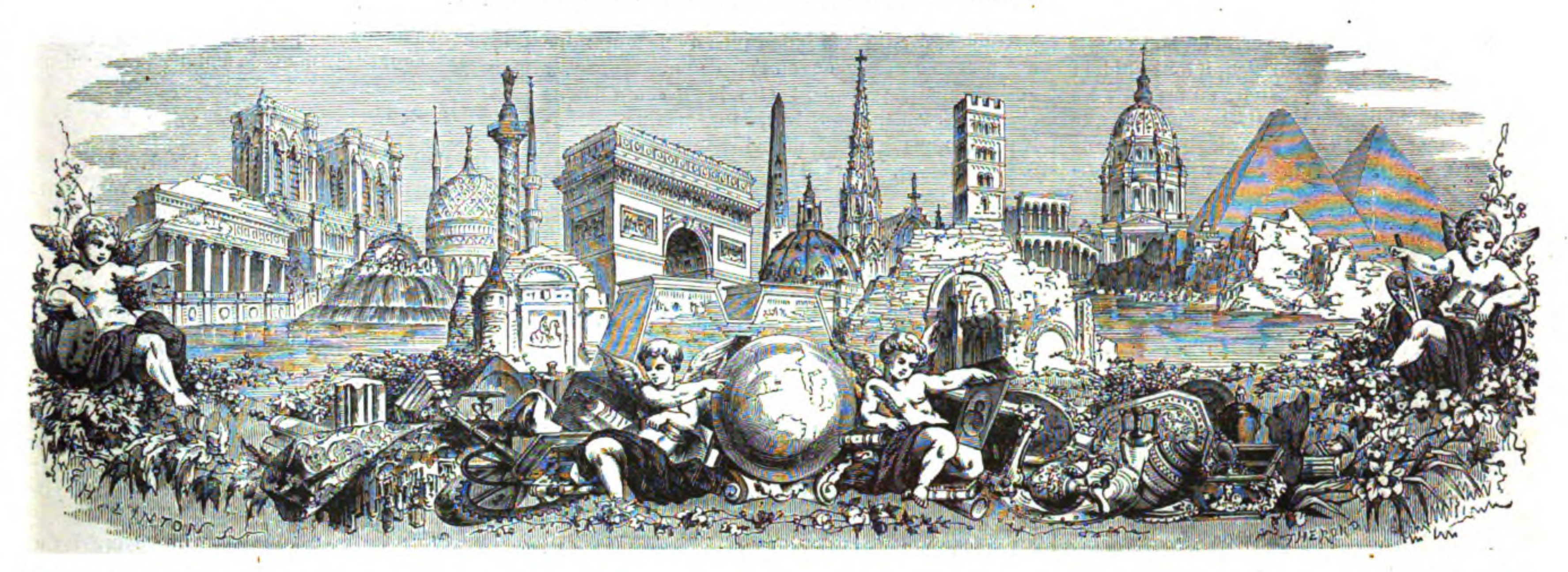
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'appel des Femmes de France a trouvé de nombreux échos.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



16e Année. N° 790. 1er Juin 1872.

JEANNE D'ARC

A DOMRÉMY

(Statue de M. Chapu)

Dans notre revue du Salon, nous ne saurions manquer de consacrer aux ouvrages exposés par M. Chapu une étude sérieuse : la statue de *Clytie* et celle de *Jeanne d'Arc* méritent une analyse attentive ; privilége rare, elles n'ont rien à craindre d'un examen sévère. La pieuse et rêveuse jeune fille choisie par le dessein providentiel pour donner à la France la lueur du salut, et qui, paysanne, par l'exemple de la sagesse, de la vertu et du courage, s'imposa aux seigneurs et aux rois, a surtout heureusement inspiré l'artiste; peut-être même, dans cette figure, M. Chapu a-t-il trouvé l'occasion de son chef-d'œuvre. Cette statue de *Jeanne d'Arc* est en effet un bien beau morceau de sculpture, d'un caractère français, exécuté dans un goût excellent, avec une prédilection soutenue, plein de poésie et de grandeur. Le style de l'ensemble commande l'éloge ; prise isolément, chaque partie intéresse au plus haut point et satisfait sans réserve. L'attitude a beaucoup de fermeté, ce qui n'exclut point la grâce ; le visage est distingué et original à la fois; enfin, simple et aisée, vivante et noble, cette statue n'est pas seulement, sans conteste, la plus remarquable du Salon de cette année, c'est encore l'une des plus belles dont puisse s'honorer à juste titre notre École moderne. Désormais M. Chapu a sa place au rang des premiers sculpteurs français, et nous applaudissons avec joie à un succès aussi éclatant que légitime.

O. M.



SALON DE 1872. — Jeanne d'Arc à Domrémy. — Statue de M. Chapu.
(Dessin de M. Bocourt).

COURRIER DE PARIS

Revigny *for ever!*

C'est le nom populaire du moment. Durant vingt-quatre heures, au moins une partie du bon peuple français, ou tout au moins parisien, a tout oublié : les deuils du passé, les incertitudes du présent, les angoisses de l'avenir. Tout Paris ne s'occupe que du cheval favori. Nous sommes ainsi faits, on ne nous changera pas. Les Gaulois, nos ancêtres, disaient que si le ciel tombait, ils le soutiendraient avec leurs lances. Nous ne serions pas probablement capables du même prodige d'équilibre, mais il nous est resté dans le sang une certaine dose d'insouciance qu'on ne retrouverait chez aucune autre nation.

Malgré nous, dans les moments les plus pathétiques, nous avons un côté de badauderie qui survit et surnage.

Je me rappelle avoir assisté à une scène tout à fait typique en ce genre. Un convoi montait la rue Notre-Dame-de-Lorette. En tête, le mari. Derrière

. . . . Ses amis affligés.
Imitaient son silence autour de lui rangés.

L'enterrement s'avançait ainsi solennel, recueilli, édifiant.

Mais soudain, à la hauteur de la rue Bréda, on voit les passants s'attrouper. Un débitant d'orviétan a commencé à psalmodier son annonce entrelardée des lazzis ordinaires. Le groupe va sans cesse grossissant.

Si bien qu'au moment où le convoi passe, la curiosité des affligés n'y résiste pas, et les trois quarts d'entre eux lâchent momentanément le corbillard pour regarder ce qui se passe au milieu de l'attroupement.

Nous voilà peints par nous-mêmes.

Nous suivions, l'année dernière, un bien lugubre enterrement. Mais nous commençons déjà à nous arrêter aux groupes d'alentour et aux parades que nous rencontrons sur notre chemin.

∿∿ Pour en revenir à Revigny, je ne fais pas un crime aux amateurs de leur enthousiasme chevalin. D'autant moins que l'amour-propre national va se trouver en jeu.

Car ce Revigny luttera, la semaine prochaine, contre les champions que l'Angleterre doit envoyer pour nous disputer le grand prix de Paris.

Il faut le dire, ces champions-là sont généralement choisis parmi les médiocrités d'outre-Manche. C'est la faute au rigorisme puritain de la religion protestante. Faire courir un dimanche! *vade retro!* nombre de propriétaires n'oseraient braver les préjugés nationaux sur ce sujet. On raconte même que, toutes les fois que le prince de Galles vient en France assister à une course dominicale, il reçoit, le soir même, de son auguste mère, un anathème télégraphique.

Mais ce qui prouve mieux encore combien l'observation du dimanche a pénétré profondément dans les mœurs anglaises, c'est que dans ce pays où l'agiotage équestre fait partie intégrante de la vie de tout le monde, il y a des courses tous les jours, d'un bout de l'année à l'autre, sauf le jour du repos sacré.

Leur derby se court un mercredi, mercredi dernier, parbleu. Ne craignez rien, je n'ai pas l'intention de vous infliger une deux centième édition des descriptions et des tirades à perte de vue qu'on voit paraître chaque année dans les journaux sur les courses d'Epsom, tirades et descriptions qui, soit dit entre nous, ont toujours singulièrement forcé la note. Elle n'est pas si étonnante qu'on a bien voulu le prétendre, cette bacchanale du turf. Par comparaison, dans un milieu aussi placide, aussi glacial que l'Angleterre, le brouhaha de ce jour-là surprend et se grossit lui-même aux yeux du spectateur. Mais en réalité nous avons eu des journées de grand prix de Paris qui équivalaient, à peu de chose près, au fourmillement d'Epsom.

Si le temps est propice dimanche prochain, vous m'en direz des nouvelles.

∿∿ En attendant, j'avoue m'être beaucoup plus vivement intéressé cette semaine à une exhibition d'autre sorte.

Je veux parler de l'Exposition florale qui a déridé cette grande diablesse de nef du palais de l'Industrie, où se morfondaient bustes et statues.

Nous avions, sous ce rapport, de fières revanches à prendre, car il n'y a guère plus d'une quinzaine d'années que nous avons eu l'air de nous apercevoir que les fleurs pouvaient être bonnes à quelque chose. Nos voisins les Belges, de même que les Hollandais, nous avaient donné pourtant l'exemple dès longtemps. Nous n'avions pas l'air de nous en apercevoir.

Vous rappelez-vous les intérieurs parisiens, Louis-Philippe *régnante?* cela remonte à ma prime-jeunesse, mais je vois cela encore d'ici. Des meubles aux formes banales, rondes, insignifiantes, correctement adossés aux murailles, sans qu'une chaise dépassât l'alignement. Juste ciel! si un fauteuil n'avait pas fait pendant à l'autre, la maîtresse de la maison se serait crue déshonorée. C'est tout au plus si, quand un visiteur venait, il avait le droit de déplacer un siége pour s'asseoir auprès de la cheminée.

Avec cela, pas un tableau aux murailles, pas un brin d'herbe sur les étagères!

Deux classes sociales seules soupçonnaient l'existence des fleurs. La grisette avec son pot de giroflées, et le savetier avec son pot de basilic.

Comparez aujourd'hui. Il n'y a pas de petit bourgeois qui ne se donne le luxe d'une jardinière. Il n'y a pas d'appartement si humble qu'il soit où vous ne voyiez verdir quelque chose dans un coin.

La société d'horticulture, rendons lui cet hommage, a pour beaucoup contribué à cette heureuse transformation du goût. Aussi est-ce avec un véritable intérêt que je suis ses expositions.

∿∿ Il y avait bien longtemps, hélas! que nous n'avions eu le loisir d'admirer la nature dans ce qu'elle a de charmant. La guerre était en train de nous la montrer dans ce qu'elle a de hideux.

Heureusement la société d'horticulture n'a pas laissé chômer le progrès, et elle reparait avec des spécimens plus triomphants que jamais.

Entendons-nous. Il est toute une partie de ses travaux que je refuse absolument d'encourager. Ce sont ceux qui ont pour objet la production de ces légumes hypertrophiés, qui sont les bœufs gras de la végétation. La belle avance que d'arriver à créer des asperges grosses comme des bûches, si grosses, qu'avant de les manger, on sera bientôt forcé de les faire fendre, au préalable, par un commissionnaire.

Même indifférence de ma part à l'endroit des choux-fleurs larges comme un parapluie, et des carottes encore plus volumineuses que celles qu'on tire à la Bourse. Prendre le volume pour la qualité, quelle aberration! Tous ces *végétables*, comme disent les Anglais, paraissent affligés d'érysipèles ou d'abcès. En les contemplant, je me fais l'effet de me promener dans une infirmerie, ce qui ne m'ouvre pas du tout l'appétit; oh non!

Ce qui me chiffonne aussi, dans le compartiment des fleurs, ce sont ces épouvantables noms latins dont on a affublé ces adorables pauvrettes.

Vous admirez quelque ravissante fleurette aux couleurs irisées, un fin bijou ciselé par l'artiste inconnu. Qu'est-ce que cela? Vous ouvrez le catalogue, désireux de savoir le nom de votre idole, et vous lisez quelque chose comme :

— *Bubbuloculandrus elephantiasiformis!*

C'est tout simplement hideux. Cela rappelle les abominations des astrologues qui, au moment où le poëte contemple une étoile en rêvant aux grands mystères du ciel, le tirent brusquement par le bras pour lui dire :

— Vous savez... celle-là, c'est *Pl. tar de Cassiope.* Et allez au diable! que la technologie vous emporte!

La botanique est, sous ce rapport, une perpétuelle profanation. Appliquer le pédantisme à des choses aussi exquises! avoir imaginé la fleur en *us!* ô vandalisme!

Heureusement, pour nous rattraper, nous avons la collection des roses. Plus favorisées, elles sont baptisées d'appellations qui rappellent les célébrités féminines de tous les genres.

Monselet a dit dans des vers connus :

« Et l'on n'a pas été grand'chose.
« Tant que l'on n'a pas été bœuf gras. »

Le bœuf gras, c'est pour nous autres hommes; mais vous comprenez qu'il serait par trop irrévérencieux de donner des noms de femmes à ces quadrupèdes carnavalesques.

En faire les marraines des roses, à la bonne heure!

Le théâtre, cette fois-ci, a été surtout favorisé. Nous avons admiré la rose Favart, la rose Marie-Laurent, voire même la rose Thérésa et la rose Blanche d'Antigny. Prenons garde! sur cette pente, nous arriverions à la rose Rigolboche.

La politique n'est pas aussi étrangère qu'on pourrait le croire à l'événement. Il y a des collections de tulipes, d'anémones ou de pivoines qui portent des sobriquets empruntés aux circonstances. Un coin d'histoire.

Autrefois, c'était le prince Napoléon, M. Rouher ou M. Schneider à qui l'on faisait cet honneur. C'est maintenant le général Faidherbe, le général Chanzy, le duc d'Aumale, M. d'Audiffret-Pasquier.

Habent sua fata.....

De toute façon, comme vous le voyez, il y a à s'instruire et à se récréer aux expositions florales.

Pourquoi faut-il être forcé de dire d'elles comme de tout ce qui nous charme ici bas :

« Je n'ai fait que passer, elle n'est déjà plus. »

∿∿ Autre fleur en plein épanouissement artistique.

On annonce avec un ton affirmatif, peut-être un peu aventuré, que Mlle Nilsson se marie décidément.

Et chacun d'envier le sort de l'heureux préféré. Je comprends cette envie-là; il ne faudrait cependant pas croire que tout soit rose dans la condition d'époux d'une célébrité théâtrale; si même je dois dire toute ma pensée, aucune condition sociale ne me parait plus difficile à occuper convenablement que celle-là.

On se trouve, en effet, placé tout d'abord entre deux extrêmes également fâcheux.

Ou trop commander, ou trop obéir.

Je ne fais ici que de l'étude générale, ignorant absolument qui Mlle Nilsson peut bien épouser. Je traite la question en dehors du cas actuel.

Trop commander, ai-je dit. Une terrible responsabilité! Le public vous accuse d'exploiter, à votre profit, une affection intéressée, et vous faites une figure fort piètre.

Mais si vous obéissez trop, c'est bien autre chose! Qui n'en a connu de ces maris d'actrices navrants à voir, sorte de *patitos*, domestiques de par M. le maire, portant les cahiers de musique de madame, portant son griffon aimé, portant son waterproof. Je ne sais pas ce qu'ils n'ont pas porté.

Pendant la représentation, on les apercevait blottis dans un coin de coulisse, dissimulés derrière un portant. Les autres artistes font des gorges chaudes à leur sujet; les machinistes les déplacent, comme on déplace un meuble; le concierge leur parle avec une familiarité déplorable des succès de madame. Quant au directeur, c'est sur leur tête qu'il fait pleuvoir les anathèmes qu'il n'ose directement lancer à sa prima dona ou à son premier sujet.

Comme on peut en juger par ces échantillons, le juste milieu n'est pas aisé à garder en pareil cas, et c'est une lourde responsabilité qu'on assume.

Mais le proverbe l'a dit : Il n'y a pas de plaisir sans peine. Et il y a si souvent des peines sans plaisir.

∿∿ Tout le monde soldat! c'est la devise de l'avenir; on peut même dire que c'est la devise du présent, puisque voilà la loi militaire votée. Aussi les exercices d'escrime sont-ils appelés à tenir une place de plus en plus importante dans l'éducation nationale.

Ce qui explique l'intérêt tout à fait exceptionnel qu'avait excité le grand assaut donné, lundi, chez Robert aîné.

Des gentlemen n'avaient pas craint de porter des

aux maîtres d'armes eux-mêmes. Les élèves affrontaient la concurrence de leurs professeurs, sous l'œil paternel de M. Legouvé, un académicien de la lame, en même temps qu'un académicien de la plume.

Une fière lutte, je vous assure!

Parmi les lutteurs à succès, citons tout spécialement MM. Ezpéléta, Fery d'Escland et le prince Georges Bibesco qui, tout récemment encore, faisait ses preuves de grand tireur sur un autre terrain.

Avec nos mœurs querelleuses, avec nos passions politiques, avec nos polémiques brutales, l'escrime, reléguée jadis parmi les arts d'agrément, figure au premier rang des arts de nécessité.

Il n'est pas de spectacle plus émouvant que celui de ces tournois sillonnés par des éclairs d'acier et ponctués par le cliquetis des épées qui se choquent.

Le prince Bibesco est un de ceux dont la vitesse et l'élégance ont été le plus remarquées. Il tire à la fois en artiste et en combattant, ce qui est assez rare, les tireurs de grâces sacrifiant souvent l'utile aux belles apparences.

Chaque dimanche, d'ailleurs, ce sont, chez le prince Georges, des fêtes de l'épée, et son bel hôtel de l'avenue Latour-Maubourg est un rendez-vous recherché, car on n'y fait pas que des armes, on y fait aussi de l'esprit, de la musique et, ce qui agrémente le tout, de la cordialité.

∿∿ Pour un drôle de titre, voilà un drôle de titre. Voyez ce livre.

Il s'appelle *les Grands Guignols*.

Comme avec irrévérence!.....

Le fait est que le défunt auteur de cet ouvrage était fort peu révérencieux de sa nature.

Qui ne l'a connu, quand il remplissait le monde parisien de ses aventures. Il s'appelait Fiorentino.

Le boulevard n'avait pas d'hôte plus assidu que ce grand bonhomme tout noir, dont les larges traits blafards n'étaient animés que par l'éclat de deux yeux perçants, mais toujours prêts à se dérober.

Quelles luttes acharnées autour de ce nom! C'était l'époque où la chronique, mise en interdit de politique, se dédommageait en consommant du scandale à tous ses repas. On racontait alors sur Fiorentino des histoires odieuses de chantage.

Un ténor lui rendait visite :

— Monsieur Fiorentino, je dois débuter tel jour.

— Ah! ah!

— Je viens me recommander à votre bienveillance.

— Ma bienveillance, ma bienveillance...

— J'aurais voulu pouvoir vous témoigner d'avance toute ma gratitude, en vous offrant...

Sourire de Fiorentino.

— Par malheur, ma pauvreté ne me permet pas de faire ce que je voudrais.

La figure de Fiorentino se rembrunit.

— Mais soyez convaincu que si, avec votre bon concours, je puis parvenir à réussir, je saurai reconnaître, comme il convient, tout l'éclatant service que vous m'aurez rendu.

On se quitta là-dessus. Le cas était épineux. Mais Fiorentino avait de l'esprit à revendre, c'est le mot.

Le lundi suivant, il rendait compte des débuts du ténor en question. Rien que ces deux lignes significatives :

« M. X... est un artiste qui promet beaucoup; nous verrons s'il tiendra. »

Ce qu'il y a de certain, de l'avis même de ses ennemis les plus acharnés, c'est que Fiorentino avait un rare talent. Gautier disait de lui :

— C'est le plus vrai Parisien qui soit jamais né à Naples.

Quant à être un homme heureux, je vous affirme le contraire. Il suffisait de l'avoir vu une seule fois pour sentir que cette existence était sans cesse tourmentée par quelque chose d'intime. Sa façon même de regarder autour de lui dans la rue, sa manière d'inspecter les assistants, quand il entrait quelque part, tout donnait raison à ce commentaire d'un confrère qui, à propos de Fiorentino, formulait cette définition :

— C'est une conscience qui se sent suivie.

A l'heure qu'il est, ces questions de moralité rétrospectives n'ont plus guère d'intérêt. Les personnalités passent, l'œuvre reste. Cette œuvre est vraiment remarquable. Ce qui le prouve, c'est que l'esprit, cette chose si fugitive, ce parfum qui s'évapore si facilement, a gardé toute son intensité dans ses feuilletons réunis au hasard du hasard.

Sans doute, à côté des préoccupations de l'heure actuelle, ce sont de bien petits incidents que les souvenirs artistiques évoqués dans *les Grands Guignols*: mais la forme est si personnelle, si attrayante, qu'on se prend à relire tout cela comme si c'était d'hier.

Un véritable tour de force que de faire lire le public de 1872, en dehors des trois cents journaux qui le tiraillent, qui l'absorbent.

∿∿ Chaque semaine a son accident gai. Celle-ci n'a pas dérogé à l'usage.

Elle a eu l'honneur de donner naissance à une place d'espèce nouvelle : la place d'*inspecteur des infirmités*.

Il paraît que, depuis quelque temps, le nombre des autorisations accordées aux aveugles, estropiés et éclopés de tous genres, qui désirent exploiter la charité publique dans les rues, il paraît, dis-je, que ces autorisations s'étaient multipliées d'une manière inquiétante.

D'autant plus inquiétante qu'on les avait octroyées à la légère à des gaillards qui s'étaient fabriqué des malheurs postiches. C'est pour obvier à ces abus qu'un médecin présidera désormais à l'examen de tout candidat à une permission exceptionnelle. Je serais désireux d'assister à une séance de ce baccalauréat d'une espèce particulière. Mais je crois devoir prévenir M. le préfet de police que ses bonnes intentions auront du mal à aboutir.

Il y a assez de véritables infirmes pour alimenter un commerce qu'il ne soupçonne peut-être pas, et dont je vais lui donner un léger aperçu.

Dans le quartier de la Butte-aux-Cailles s'est installé un impressario qui cultive une spécialité plus que bizarre. Il a centralisé là toutes les monstruosités capables d'attendrir le passant.

Culs-de-jattes se traînant dans des sébiles, manchots laissant passer un moignon qui frétille douloureusement, aveugles (cela va sans dire), lépreux, balafrés, bancals, tortus, saboulcux, il y a de tout dans la collection.

Le calcul sur lequel sont basées les opérations de l'entreprise, est bien simple.

Livrés à eux-mêmes, tous ces exploiteurs de la sensibilité publique avaient de la morte-saison : les jours de grande pluie, les jours de grands froids, les jours de maladie.

Le spéculateur de la Butte-aux-Cailles, lui, a dit :

— Je vous engage à l'année. Je vous assure chaque jour une somme fixée. Vous me rapporterez votre recette. Si, pendant un mois, elle n'a pas dépassé la moyenne, le contrat sera rompu.

Voilà le point de départ. Tous les matins le défilé des horreurs commence, s'acheminant vers tous les points de Paris; celui-là, assis sur un orgue roulant, celui-ci, suspendu sur des béquilles; cet autre se traînant avec des fers.

Tous les jours aussi de nouveaux postulants viennent se présenter, comme font les ténors dans une agence dramatique.

On discute la hideur de leur infirmité :

— Sans doute votre jambe est atrophiée, mais avec le pantalon, cela ne se voit guère. Ce qu'il nous faut c'est l'apparence. C'est ce qui fait le succès des aveugles, surtout de ceux qui sont défigurés.

— Il me semble cependant que la façon dont je marche....

— Il faudrait, voyez-vous, pour bien faire, renoncer à vos béquilles et apprendre à vous traîner. C'est d'un grand effet. J'ai dans ce moment l'homme qui rampe sur le boulevard, il fait ses vingt francs par jour couramment.

— Mais....

— Dame, je sais bien que ce n'est pas amusant, mais on ne travaille pas pour s'amuser. Pourquoi ne pas vous faire nommer ambassadeur tout de suite?

Le dialogue continue.

Comme de raison, les exploités de l'agence ne sont pas sans chercher à se faire exploiteurs à leur tour. Ils trichent sur la recette. Mais l'entrepreneur a des inspecteurs.

Un vieux monsieur très-bien et tout ce qu'il y a de plus décoré, jette une pièce qui varie de deux à vingt sous devant la sébile. La pièce est imperceptiblement marquée; si elle ne se retrouve pas le soir dans ce que rapporte l'infirme, il est cassé aux gages.

Tout cela, comme vous le voyez, fonctionne avec une régularité remarquable, contre laquelle ne saurait prévaloir la précaution inutile prise par la Préfecture.

∿∿ Une race bien curieuse à étudier d'ailleurs que celle des mendiants.

Ils ont si bien mis l'émotion publique en coupe réglée, qu'ils ont des naïvetés charmantes.

Un de mes amis passait tous les jours sur le pont des Invalides où stationnait alors un paralytique. Et tous les jours dix centimes sortaient de sa poche.

Un matin, occupé à causer avec moi, il ne se conforme pas à l'habitude.

Le lendemain, il revient aux traditions en déposant les dix centimes dans la main du mendiant. Mais celui-ci l'interpellant du ton le plus naturel :

— Monsieur se rappelle qu'il me doit deux sous d'hier.

La mendicité reçoit aussi le contre-coup de toutes les crises politiques. Après chacune de nos révolutions, on voit revenir des types qui se suivent en se ressemblant. De même qu'après juin 1848, nous avons vu reparaître, après les derniers événements, la mendiante en grand deuil qui vous murmure sa requête d'un air mystérieux.

Mais elle a perfectionné son art, comme le hasard m'a mis à même d'en juger.

Je l'ai rencontrée en effet deux fois, à trois jours d'intervalle.

La première fois, c'était dans la rue de la Paix.

— Monsieur, me dit-elle en m'abordant, ayez pitié de la pauvre veuve d'un gendarme assassiné.

La seconde fois, c'était dans le faubourg du Temple, non loin des boulevards extérieurs. Elle s'approcha de deux ouvriers qui revenaient du travail, et, de la même voix que je reconnus, leur chuchota pendant que je passais :

— Ayez pitié de la pauvre veuve d'un fédéré.

Il faut savoir se mettre à la mode, n'est-ce pas?

∿∿ Une besogne ingrate : reviser la dénomination des rues de Paris.

L'exemple de l'avenue Uhrich est venu démontrer une fois de plus combien il est imprudent de se livrer à des apothéoses sur plaques.

Et d'abord, la première règle absolue qui devrait être admise, ce serait de ne jamais donner le nom d'un personnage vivant à une rue. Le procès s'instruit en quelque sorte pendant la vie de l'homme. Mais un jugement un peu sérieux ne peut être porté qu'après sa mort. En politique, c'est d'une vérité irréfutable, mais même en littérature, même en musique, ne voyons-nous pas sans cesse demain démolir les admirations d'aujourd'hui?

Sous la Restauration, on aurait volontiers institué la rue Baour-Lormian; je vous demande quelle figure elle ferait aujourd'hui?

Ce qui est plus ridicule encore, c'est de fourrer la politique dans la nomination des rues. Vous avez la rue du 29 Juillet par ci, la rue du 10 Décembre par là, la rue du 4 Septembre. Au milieu de ces gâchis, comment s'y reconnaître? Le Gouvernement change, ce qui en France est la principale occupation, crac, tout est à refaire; pendant ce temps-là, les malheureux locataires ne savent comment donner leur adresse.

Si vous tenez absolument à faire à la politique un coin, prenez une voie de Paris quelconque et appelez-la : rue *Ote-toi-de-là-que-je-m'y-mette*. Cela sera toujours vrai, toujours actuel, et cela résumera tout.

PIERRE VÉRON.

TOULON. — *Le Sané*, **corvette à grande vitesse de la marine française.** — (D'après le dessin de M. Lugeol, officier de marine, notre correspondant.)

ESPAGNE. — Incendie à la fête de San Isidro de Madrid. — (D'après le croquis de M. Urabieta.)



LE SALON DE 1872. — *La sortie du Grand Conseil,* — *Venise, XVI*e *siècle.* — **Tableau de M. Mouchot.** — (Dessin de M. Bocourt.)

LE SANÉ

(Voir page 332)

Toulon, le 29 mars 1872.

Monsieur le Directeur,

Malgré les réductions subies par son budget, la marine française cherche à ne pas se laisser distancer par les marines étrangères.

Ainsi le port de Toulon vient d'être le théâtre d'expériences très-intéressantes exécutées par la corvette neuve à grande vitesse, *le Sané*.

Ce bâtiment, entièrement nouveau à tous les points de vue, artillerie, mâture et vitesse, est d'une longueur de 78 mètres (83 mètres sur le pont), et sa largeur est de 11 mètres.

Sa machine, de 450 chevaux nominaux, développe de 1,800 à 2,000 chevaux.

Dans les expériences à toute vapeur, la corvette a obtenu une vitesse surprenante de 15 nœuds 14.

Il y a peu d'année, une vitesse de 14 nœuds était presque dubitative, et 13 nœuds étaient une vitesse magnifique : c'était celle du vaisseau *le Napoléon* à son début; dans son voyage à Marseille, en 1852, il obtint 13 nœuds 02. On cria au miracle.

En marchant à petite vitesse et en réglant la consommation de charbon à 9 tonneaux, *le Sané* marche 8 nœuds et peut tenir une croisière de quarante jours.

A toute vitesse, la consommation atteint 50 tonneaux; le bâtiment prenant 360 tonneaux, il y a donc sept jours de marche, pendant lesquels il parcourra une distance prodigieuse de 2543, 52 milles, ou de 827, 84 lieues.

La marche à trois chaudières, au lieu de quatre, a donné un splendide résultat : 14 nœuds 14.

Cette machine, due au célèbre ingénieur M. Dupuy de Lôme, a trois cylindres; elle est à condensateur à surfaces.

La mâture, appelée *tripode*, est celle qui a été adoptée pour ce genre de bâtiment. Ce système, peu gracieux, étonne l'œil, habitué à voir cet amas de cordes ou de fils de fer bien roidis, bien peints, en un mot bien peignés et astiqués.

La mâture tripode consiste en deux potences de tôle qui soutiennent le mât, également en tôle. Cela ressemble assez à trois bâtons attachés ensemble à une extrémité et qu'on tient en équilibre sur une surface unie, à la condition d'avoir deux bâtons égaux plus longs que le troisième. Ce système de mâture permet aux pièces de canon, qui pivotent sur leurs plates-formes, de tirer dans toutes les directions sans être gênées par les haubans, qui jadis venaient en dehors de la muraille du bâtiment.

L'artillerie de la corvette à vapeur *le Sané* se compose de trois canons de 16, pivotant sur des plates-formes mobiles; les parois qui se trouvent par le travers des pièces se démontent, et le canon peut tirer ainsi dans toutes les directions de l'horizon.

Ce bâtiment peut devenir, selon le cas, un éclaireur, un croiseur ou un courrier rapide.

L.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

(Voir pages 332 et 336)

Bilbao, le 20 mai 1872.

Mon cher Directeur,

J'ai peu de nouvelles à vous donner en présence des dépêches télégraphiques qui mettent chaque jour vos lecteurs au courant de ce qui se passe en Espagne.

Contentons-nous donc de l'explication des croquis.

Le premier, envoyé par mon frère, donnera quelque idée d'un incendie arrivé à Madrid, à la fête de San Isidro, le 15 mai. L'incendie commença dans les baraques placées dans la partie haute du monticule, et la panique fut un instant terrible.

On aurait pu avoir plus de dégâts à regretter; mais le chiffre de 13,000 à 15,000 fr. est une perte assez grande pour les petites gens du commerce. Ils ont été indemnisés en partie par le roi.

J'arrive maintenant au combat de Manaria.

Le 14 au soir, une partie de la division Letona suivait la route, portant un drapeau blanc parlementaire, quand les carlistes, cachés derrière les rochers, firent feu sur le bataillon de chasseurs de Puerto Rico, qui suivait l'avant-garde formée par les *miguelets* de Guipuzcoa. Après six heures de combat, les carlistes furent chassés de leurs positions, après avoir perdu bon nombre des leurs, entre autres le chef de bande don Manuel Altube, homme influent dans le pays. L'artillerie de montagne a rendu de grands services dans cette circonstance.

Votre bien dévoué.

V. U.

LE TRÉSOR DU PÈRE MATHIEU

NOUVELLE

I

PRÉLIMINAIRES IMPORTANTS

Dix heures du matin sonnaient à Saint-Merry. Toutes les cloches de la paroisse appelaient les fidèles au service du dimanche.

A l'entre-sol d'une maison de la rue Saint-Martin, tout près de l'église, un homme de quarante et quelques années, vêtu d'un pantalon à pieds de molleton blanc, donnait des signes évidents d'une impatience mal comprimée, en se faisant la barbe devant un miroir suspendu à la fenêtre d'une chambre à coucher.

Au rez-de-chaussée de la même maison, une grosse petite femme, de même âge à peu près, en camisole de bazin et en cornette de nuit, gourmandait un garçon de boutique occupé à la fermeture d'un magasin de tapissier.

— Dépêchez-vous donc!... hâtez-vous! criait-elle.

— Madame Leroux! s'écriait le raseur en courroux, aurez-vous bientôt terminé vos trente-six tours?

— C'est fini, mon ami; Jean pose le dernier volet... je monte.

— Saperlotte! madame Leroux, lui dit son mari du plus loin qu'il la vit entrer dans la chambre, voilà les cloches qui sonnent : voulez-vous donc nous faire manquer la grand'messe?

— Je vais m'habiller, ça ne sera pas long, répondit la grosse dame en se mettant à l'œuvre avec une lenteur qui démentait sa promesse.

— Qu'est-ce que tu nous donneras pour rôti aujourd'hui,... madame Leroux? demanda le tapissier.

— Nous aurons le dîner ordinaire, plus une dinde; c'est le régal du père Mathieu.

— Il coûte cher à nourrir, celui-là, dit Leroux.

— Pour nous, tu le sais, c'est une obligation.

— Il le faut bien, autrement, il irait dîner chez les Gobillard... Ces scélérats de Gobillard! exclama le tapissier avec un mouvement fébrile qui lui fit manquer le nœud de sa cravatte... Je les déteste!

— Et moi, donc! fit Mme Leroux.

— Ce Gobillard, avec ses airs pédants, est insupportable!

— Et cette femme Gobillard, grande, maigre et jaune, me donne sur les nerfs!...

— Jusqu'à leur fille Olympe qui m'agace; elle ressemble en tout à sa mère...

— Malheureusement pour elle!...

— Cette petite péronnelle est aujourd'hui chez ses parents; c'est son dimanche de sortie, et l'on voudrait la faire briller aux yeux du père Mathieu qu'on a invité à dîner; il me l'a dit hier soir. Ah! mais non, ai-je répondu, ça ne se peut pas; nous avons compté sur vous; j'ai acheté exprès une superbe dinde, et vous n'irez pas.

— Il n'aurait plus manqué que cela!...

— On voulait lui jeter de la poudre aux yeux... Mlle Olympe aurait pianoté et chanté ses grands airs d'opéra; je me suis presque fâchée.

— Tu as bien fait, ma bonne amie.

— Du reste, j'ai été prévenue par l'abbé Noirot, qui les voit quelquefois, de nous méfier beaucoup de ces gens-là; un bon averti en vaut deux; il y a sous jeu quelque manigance, mais j'y ai mis bon ordre.

— Nous verrons ça! nous verrons ça! dit avec un air d'assurance, le tapissier qui achevait de passer la manche de son habit; mais dépêche-toi donc!

— C'est terminé, dit Mme Leroux en faisant un effort inouï pour agrafer sa robe. Mais dis-moi donc, mon ami, voilà la Saint Mathieu qui s'approche; c'est dans cinq jours, il faut y songer.

— Encore une dépense!... Nos échéances de la fin du mois sont lourdes; il va falloir emprunter, et je ne vois plus à quelle porte frapper, dit le tapissier en aidant sa femme à mettre la dernière agrafe.

— Nous emprunterons sur la maison de Montmorency, mon ami, répondit la grosse femme, enfermée enfin dans son étau et ne respirant que par saccades.

— Elle est déjà hypothéquée pour dix mille francs; il nous en faudrait cinq pour nos échéances, sans compter ce qui est nécessaire pour la Saint-Mathieu.

— C'est un sacrifice indispensable, il faut le faire, dit la tapissière avec un gros soupir; j'ai pensé à donner au père Mathieu six couverts d'argent avec une poche et des petites cuillers.

— C'est inutile, il ne mange jamais chez lui.

— Tu sais bien qu'il a témoigné le désir d'avoir des couverts d'argent?...

— L'abbé Noirot, à qui il en a parlé, m'a dit qu'il en demanderait aux Gobillard; il faut prendre les devants sur eux, c'est prudent.

— Il les vendra, comme tout ce qu'on lui donne, pour en placer l'argent sur la tête de la jeune Marie; il dit que c'est sa dot qu'il amasse.

— Nous aurons doté cette petite fille, et il n'aura pas déboursé un sou!

— C'est adroit. Voyons... mettons 350 francs pour les couverts... et pour la petite autant; ce sont sept cents francs qui vont la danser... Qu'est-ce que nous donnerons à cette petite sotte?

— Dame! le père Mathieu a manifesté pour elle le désir d'avoir un mantelet et une robe de soie afin qu'elle soit aussi bien mise que Mlle Olympe les jours où elle sort de son couvent; c'est assez clair, ce me semble.

— C'est six mille francs qu'il faut emprunter sur la maison de Montmorency... Elle sera rudement hypothéquée.

— Bah! nous n'y allons jamais, dit Mme Leroux; mon avis serait de nous en défaire.

— Il y a assez longtemps que nous donnons! dit Leroux... Quel âge a le père Mathieu?...

— Il est dans les soixante-dix, répondit sa femme; mais il a bon pied, bon œil.

— Eh! eh!... soixante-dix!... dit le tapissier avec un air d'espoir.

Ayant enfin terminé, notre couple s'achemina vers l'église, en continuant ses réflexions peu chrétiennes.

Nous verrons tout à l'heure quels étaient ces honnêtes personnages.

II

UN MILLIONNAIRE

Chaque jour, près de la grande porte de la Bourse, se tenait, vers la fin de la Restauration, un petit vieillard très-connu de tous les spéculateurs de la coulisse.

Sec et nerveux, le père Mathieu, — c'est ainsi qu'on l'appelait, — portait assez joyeusement sa tête blanchie. De petits yeux perçants révélaient chez lui une intelligence peu commune, et, lorsqu'il s'animait, lançaient parfois des éclairs.

La vie du père Mathieu était peu connue et tant soit peu obscure; voici pourtant comment ceux qui paraissaient les mieux initiés s'accordaient à raconter l'histoire de sa fortune :

Le père Mathieu avait été, très-jeune encore, valet de chambre d'un riche seigneur dont il avait su gagner la confiance.

Rentré à Paris en 1815 avec son maître, il avait, plus tard, reçu de lui en héritage une somme assez ronde, et le légataire avait su si bien la faire fructifier, qu'à l'époque dont nous parlons, il passait pour être plusieurs fois millionnaire. Telle était la version la plus accréditée.

Si sa fortune passait pour être considérable, son

avarice égalait au moins sa fortune; il vivait avec une parcimonie extrême, logeant au troisième étage d'une maison de la rue Transnonain, dans un taudis composé de trois petites pièces privées de meubles, où l'air avait la plus grande peine à pénétrer et où le soleil ne se montrait jamais.

La fortune et l'avarice du père Mathieu étaient devenues proverbiales.

Il parlait peu; il était très-pensif, très-sobre de renseignements et d'explications; mais dans un seul mot, dans un geste, l'on saisissait au vol sa pensée; ses avis étaient, pour beaucoup, des oracles.

« *Si j'avais de l'argent,* » était la phrase sacramentelle du père Mathieu, et, pour bien des gens, elle était significative; quand il avait dit : « *Si j'avais de l'argent, je ferais telle chose,* » on pouvait la regarder comme faite.

Cependant, le plus adroit observateur en était encore à surprendre le vieux capitaliste opérant sur une valeur quelconque; il cachait son jeu, sans doute, et faisait traiter ses opérations par des prête-noms.

A. BOURDOIS.

(*A suivre.*)

LE SALON DE 1872

III

MM. Janmot. — J. Blanc. — J. Benner. — Worms. — Vayson. — Van Marcke. — Veyrassat.

Sachons gré aux artistes qui consentent à cultiver encore le champ de l'Antiquité. Le succès n'y est point facile; on y récolte plus d'épines que de roses; mobile et frivole, toute à l'esprit moderne, la foule a peu de penchant pour ces efforts qui servent des conditions plus hautes que l'imitation littérale des objets et des personnes, plus nobles que l'appel à des sentiments grossiers. On a beau répéter que c'est toujours à l'Antiquité qu'il faut revenir lorsqu'on veut avoir de belles ordonnances, de belles formes, de beaux types, elle paraît froide, monotone; disons le mot, elle ennuie. En ce temps de prose et de réalisme, une simple guenille de carrefour réunit plus de suffrages, une niaiserie campagnarde, une puérilité de la vie générale, une nudité mondaine sont assurées de plus de faveurs, et il faut vraiment bien du dévouement et de la persévérance pour ne pas capituler avec de telles préférences, avec des goûts aussi commodes à satisfaire.

Assurément, parmi les artistes restés épris des grandes traditions et qui aiment à plonger les regards hors de l'époque actuelle et de nos coutumes vulgaires, beaucoup manifestent plus de bonne volonté que de réel mérite. C'est que pour aborder un certain ordre d'idées, il ne suffit pas d'écouter son instinct : une préparation longue, pénible, patiente, est d'une nécessité rigoureuse. Un torse offre plus de difficultés à peindre, pour parler seulement du côté matériel d'une œuvre, qu'une potiche, un chiffon, un bibelot. Néanmoins, soyons équitables, il faut le reconnaître aussi, on retrouve çà et là, au Salon, encore vivace et lumineux, le reflet de cette flamme qui a éclairé jadis tant de gloires, de cet amour vrai des sujets fabuleux et héroïques auxquels l'art est redevable de tant de purs chefs-d'œuvre. Je ne dis pas cela pour l'allégorie de M. Janmot (n° 850 du livret); ce n'est même pas de la mauvaise peinture, et la critique n'a rien à voir, non rien, dans une pareille chose; mais, entre autres, l'*Enlèvement du Palladium* est une toile qui fait grand honneur à son auteur, à M. Blanc, et d'une allure, d'une exécution que je suis heureux de louer ici.

La scène se passe dans le sanctuaire consacré à la statue de Pallas, gage de la conservation de Troie. Ulysse, fécond en ressources et en expédients, et Diomède, ce terrible fils de Tydée qui ne connut jamais la fuite ni la peur, ont violé l'asile; un garde en défendait l'accès; mais les deux Grecs l'ayant saisi à l'improviste, la mort répandit bientôt sur lui ses ténèbres. Son cadavre occupe la gauche du premier plan, dans une pose naturellement trouvée. Un genou sur l'autel, le corps de profil, le visage regardant de face le spectateur, Ulysse charge ses fortes épaules de la précieuse statue, véritable idole des temps primitifs, d'une raideur dédalienne, tandis que Diomède se tient en embuscade auprès de la porte : le fer dégaîné, l'oreille tendue vers le bruit de pas lointains, il s'apprête avec la tranquillité d'un tueur émérite à immoler quiconque oserait se mettre en travers de la glorieuse entreprise. Pas de pitié à attendre d'un tel homme. Les murs du sanctuaire sont bariolés de peintures étranges, bizarres, sauvages même, qui témoignent d'une recherche archaïque très au fait de son antiquité.

Je reprocherai à la coloration de cet important ouvrage un peu de langueur, une sorte de molle tendance aux tons jaunâtres et louches; j'aurais désiré, en outre, que les draperies, d'un agencement fort intelligent d'ailleurs, fussent d'un accent plus ferme, d'un jet plus assuré; il y a de l'embarras dans leur affaire. Ceci déclaré, cette part faite à la critique, je puis dire maintenant sans contrainte tout le bien que je pense du tableau de M. Blanc; proclamer, par exemple, l'imprévu de la composition, la recherche ingénieuse et neuve des ajustements, la hardiesse des attitudes, l'expression vive des gestes, le style élevé de la facture, et jamais éloges n'auront été plus justement attribués. Le cadavre du Troyen a fourni à l'artiste l'occasion d'un de ces beaux morceaux de peinture étudiés avec amour, avec réflexion, résistant à l'analyse, que peuvent traiter avec succès seulement ceux dont l'éducation a été sévèrement menée et poussée à fond. Le cou, le torse surtout, sont excellents, et la jambe droite, d'un galbe forcé peut-être, mais voulu pour l'harmonie générale de la ligne, a des enveloppements de modelé, des surprises de nature rendus avec beaucoup de souplesse et de précision. Que de peintres dont l'orgueil porte haut la tête n'en ont jamais fait autant! *L'Enlèvement du Palladium* a été exécuté à Rome, à la Villa Médicis; M. Blanc est l'un des pensionnaires de cette vaillante Académie de France si mal jugée par ceux qui ne la connaissent pas, mais où notre École a pourtant toujours recruté, *quoi qu'on dise*, ses artistes du savoir le plus sérieux, le plus fécond et le plus sain.

Lui aussi, M. Machard, a complété son éducation à la Villa Médicis; il achève à peine son temps réglementaire de pensionnat, et ce qu'il a envoyé au Salon est un cadre exquis, d'un goût charmant. Ce cadre est inscrit au Catalogue : *Narcisse et la Source.* Narcisse, aimé des Nymphes, est étendu sur le gazon; auprès de lui, une jeune femme nonchalante personnifie la source d'où jaillit l'eau qui baigne la prairie, et, penché au-dessus du cristal liquide où il voit ses traits, attiré, fasciné par ce miroir qui le flatte, le jeune chasseur n'en détourne plus les regards; il se sourit tristement à lui-même. Mais bientôt la Nuit fermera pour toujours ses yeux encore épris de sa beauté.

D'une harmonie fine et délicate comme une idylle de Théocrite, colorée des tons légers de la fresque, sans la surfaire le moins du monde, on peut dire que cette toile exerce une véritable séduction. Elle plaît, elle retient, elle attache. Le modelé offre des passages délicieux; il est souple, fluide et ferme; dans toutes ses parties il a été poursuivi avec une égale vigilance. Voyez les épaules de l'adolescent, les reins, la ligne serpentine du dos, là tout est parfait. Le dessin a beaucoup de distinction et beaucoup de correction en même temps. Quoi de plus gracieux que ce corps ondoyant, de plus suave que ce visage, encadré de masses de cheveux bruns? Quoi de mieux peint aussi? Et la Source est une autre très-agréable figure élevant des deux mains son urne symbolique. Je regrette simplement que le paysage ne soit pas d'une tonalité plus mystérieuse, d'une facture plus dissimulée, et, sous le personnage principal, en tout cas, des valeurs plus solides eussent, je crois, ajouté au rhythme de l'ensemble, fortifié l'harmonie. Mais n'insistons pas. Dieu merci, le tableau n'est point gâté par ce qui lui manque; ce qu'il a lui suffit. La tranquillité des ombres, la douceur ambrée et savoureuse des lumières, et la conduite savante des teintes dans cette gamme paisible, couleur du rêve et de la réalité, tout cela, joint aux qualités dont j'ai parlé déjà, en font un morceau d'élite, une pièce d'un ordre rare. Du moins la première fois que j'ai vu le *Narcisse et la Source* de M. Machard, j'en ai ressenti un extrême plaisir, et l'examen n'a fait que le confirmer et l'accroître. En un mot, ce n'est pas seulement le travail d'un homme habile et maître de son métier, c'est par-dessus tout l'œuvre d'un vrai peintre, d'un véritable artiste. Qu'en pourrais-je dire de plus?

Mais laissons la mythologie, l'antiquité et les légendes héroïques, — nous y reviendrons plus tard, — et poursuivons notre tâche, en nous occupant de sujets plus humbles, d'une portée moins noble.

Je crains bien que M. J. Benner ne recueille, pour prix de ses efforts, que l'indifférence générale. Le drame qu'il appelle *Après une tempête à Capri*, ne contente, n'intéresse personne; et puis, cela se délaye sur une toile bien inutilement colossale. Le programme ne comportait point de telles proportions.

Comme je préfère à cet énorme cadre les *Tondeurs à Grenade*, de M. Worms, ou encore les *Chasseurs de canards*, de M. Vayson! Dans les *Tondeurs*, la chose est parfaitement claire : mules, ânes, chiens, ânons et hommes, égalité paradisiaque, se prêtent aux mêmes ciseaux; gens et bêtes ont les mêmes perruquiers. Il paraît que cela se voit en plein air, à Grenade, au beau milieu de la rue, et aucun de ceux qui passent ne s'en étonne, parce qu'on ne saurait s'étonner de ce qui est tous les jours, à toute heure. Mais nous autres, il nous est difficile de regarder sans sourire un peu cette scène que l'artiste a certainement surprise sur le fait. Il y a des sujets qu'on n'invente pas. J'ajoute que toutes les charmantes qualités habituelles au peintre se retrouvent dans ce joli panneau. Quant à M. Vayson, c'est un réaliste. Mais le réalisme ne me déplaît point lorsqu'il ne calomnie pas la nature, lorsqu'il n'est ni butor, contre vent et marée, ni maniaque, ni barbouillé, ni maussade. Donc, les *Chasseurs de canards* disent tout bonnement ce qu'ils doivent dire, sur un ton approprié à la circonstance, et le tableau mérite qu'on s'y arrête; l'humanité n'y est pas flattée en laid.

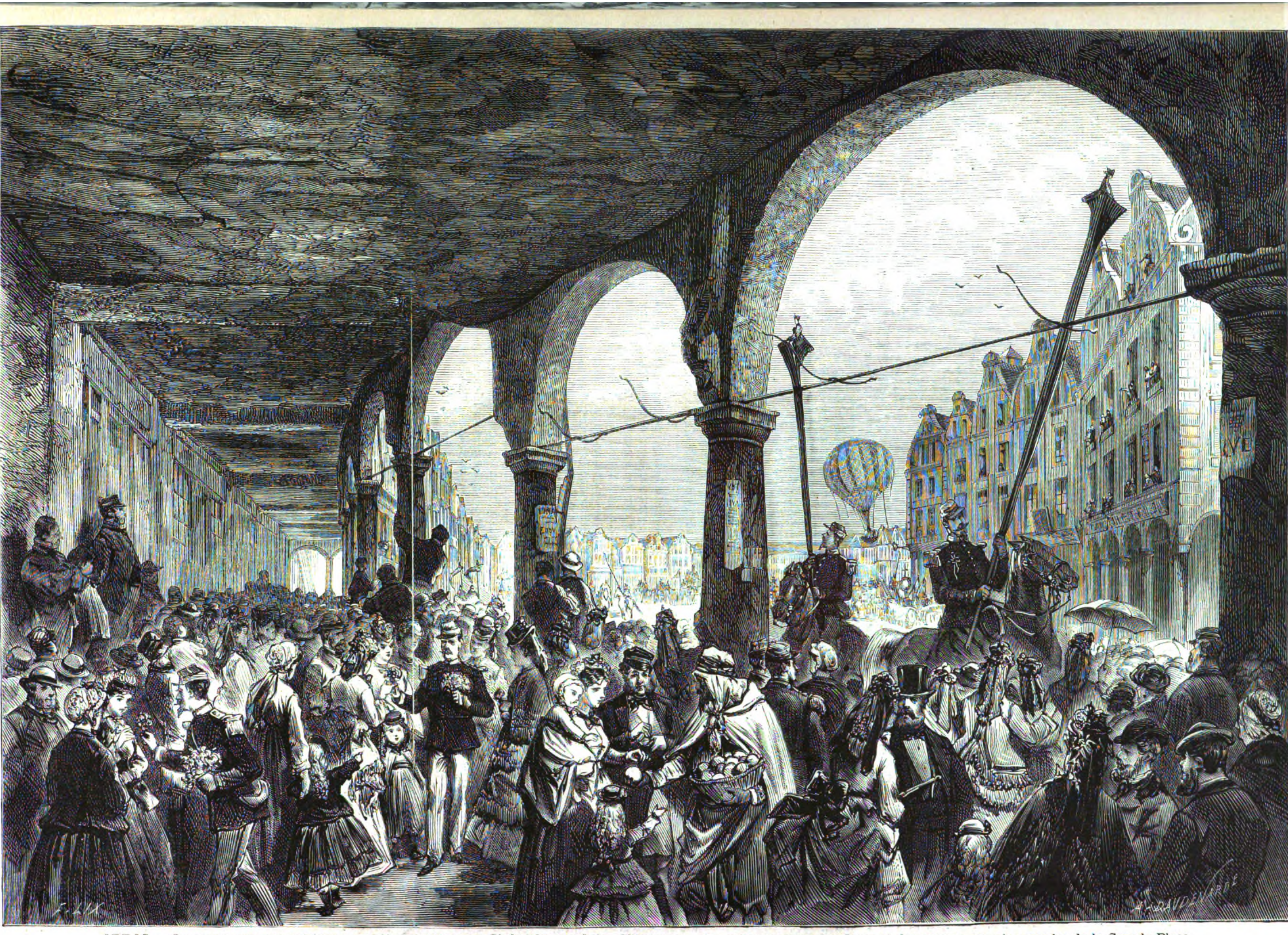
Le troupeau que M. van Marcke met à paître cette année dans les landes du bassin d'Arcachon (n° 1,477 du livret) est en tout semblable à ceux que le peintre nous a déjà fait connaître. Ce sont les mêmes mufles carrés, les mêmes fanons pendants, les mêmes croupes osseuses, les mêmes genoux cagneux, les mêmes pelages, roux, noirs ou bruns, ravivés des mêmes jeux du soleil. Encore n'est-il pas bien prouvé que ces bêtes ne proviennent point de l'étable de feu Troyon, souvenir qui leur fait quelque tort. Néanmoins, la peinture a de l'agrément; elle montre de beaux clairs, de riches ombres, de gras et solides empâtements. Mais, pour Dieu! que l'artiste se hâte donc de changer sa musette et d'emboucher de nouveaux chalumeaux! Au contraire, M. Veyrassat s'applique consciencieusement à améliorer sa manière. Il progresse lentement, mais à coup sûr. Le *Relais de chevaux de halage* vaut mieux que tous les tableaux précédents de l'artiste, et la *Maréchalerie de village* ne lui est point inférieure. Si ce n'est pas tout à fait de la nature en barres, encore un coup de collier et nous y arriverons.

Je termine aujourd'hui en félicitant M. Charnay de son tableau, *la Leçon d'équitation*, tableau qui a pour lui la double épreuve de la première impression et de l'examen : il séduit et ne perd pas à l'analyse; au contraire. Dans la cour du vieux château de C***, une réunion brillante de dames de notre époque, et d'enfants, jolis babys des deux sexes, assistent à une leçon d'équitation que donne à son jeune maître, — comte ou marquis, — le cocher de la maison. C'est charmant. Il y a plaisir à voir comme toutes ces figurines sont gracieuses, et bien tournées, et coquettement attifées, et spirituellement peintes, et d'une exactitude de gestes qui semble n'avoir gêné en rien la liberté de l'artiste. La couleur, en plusieurs coins, a, je crois, un peu d'obscurité; en général, elle est fort agréable cependant, et les grands arbres qui ombragent la scène ne laissent aucune prise à la critique. M. Charnay obtient cette fois un succès très-franc. Jusqu'à présent, le bruit de son mérite n'avait guère dépassé le cercle de quelques intimes; mais c'en est fait, le public le connaît et l'adopte, et, à la façon dont il est accueilli, nul doute désormais à ce sujet, il va se faire dans l'art, et parmi les amateurs, un fort joli chemin.

OLIVIER MERSON.



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — Le combat de Manaria, près Bilbao. — L'armée attaquée par les carlistes. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Benedicto.)



ARRAS. — La grande marche patriotique du 20 mai 1872 au profit de l'Œuvre de la délivrance. — La quête, la vente des fleurs et des oranges sous les arcades de la Grande-Place.
(Dessin de M. Lix, d'après les documents de M. Desavary, photographe, notre correspondant.)

LA CAVALCADE D'ARRAS

(Voir page 337.)

Arras, 24 mai.

Monsieur,

Je craignais bien qu'il ne fût un peu tard, et je m'empresse de vous adresser le programme de la fête qui a été exécutée à la lettre, sans aucun retard et sans aucun accroc.

Vous verrez par le numéro de journal que je vous envoie, que la fête patriotique a pleinement réussi. Les gens « grincheux, » les personnes qui ne veulent pas admettre qu'on puisse faire quoi que ce soit de bien ou de réussi, disaient à l'avance que l'on ferait un « four » complet, que l'on venait après Lille et Douai, que la libération du territoire était une œuvre manquée, etc., etc.

Ils ont dû reconnaître que la réussite a dépassé toutes les espérances.

Nous avons eu des pluies interminables qui se sont arrêtées juste la veille au soir de la fête pour recommencer le lendemain. Bien que la quête pour la libération du territoire ait été faite à Arras, il y a peu de temps, et qu'il y ait des masses de bonnes œuvres, la quête de la cavalcade a rapporté entre *vingt et vingt-cinq mille francs.*

Nous aurions même obtenu davantage encore si cinquante jeunes gens d'une ville voisine, qui s'étaient fait inscrire comme quêteurs, ne s'étaient réduits à un seul. Nous n'en avions donc qu'une cinquantaine. Le chiffre ci-dessus vous prouve qu'ils ont agi comme deux cents.

C. D.

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE

DES

FEMMES DE FRANCE

Le Comité général de la souscription patriotique des Femmes de France a, dans sa séance du 13 mai, pris une délibération dont nous extrayons le passage suivant :

COMITÉ DE DIRECTION

(Extrait du procès-verbal de la séance du 13 mai.)

Considérant que, par des causes tout à fait indépendantes du Comité directeur, il y a lieu dès aujourd'hui de regarder comme irréalisable la clause qui fixe à 500 millions le chiffre auquel les engagements conditionnels deviendront exigibles ;

Considérant, d'autre part, que les dons en espèces ou en nature doivent, d'après les statuts, être acquis au Trésor, quel que soit le chiffre qu'ils atteignent; que ces dons ont été faits librement, sans conditions d'aucune sorte ; mais que cependant il y a lieu de tenir compte, dans une certaine mesure, des intentions conditionnelles qui ont pu être exceptionnellement manifestées par quelques donateurs au moment où ils ont opéré leurs versements,

Décide :

Art. 1er. — Les personnes ayant souscrit des engagements conditionnels sont invitées à convertir, pour tout ou partie, ces engagements en versements fermes.

Art. 2. — Les personnes qui justifieront n'avoir versé des sommes en numéraire ou fait des dons en nature qu'à titre conditionnel, ont vingt jours, à compter du 25 mai, pour produire leurs réclamations.

Art. 3. — Les personnes dont les réclamations faites par écrit auront été reconnues fondées, seront admises à retirer leurs dons en nature ou en espèces, à partir du 15 au 25 juin. Toute réclamation devra être adressée au Secrétaire général, 2, rue Scribe, à Paris. Par mesure d'ordre administratif, ces restitutions seront publiées dans le *Bulletin de la souscription*, qui a inscrit les dons.

Art. 4. — Après l'expiration des délais prévus aux articles 2 et 3 ci-dessus, lesquels seront augmentés d'un mois pour les souscripteurs habitant en Europe, et de deux mois pour ceux habitant hors d'Europe, toutes les personnes ayant fait des dons en espèces ou en nature, et qui n'auraient pas produit de réclamations, seront considérées comme ayant affirmé à nouveau leur patriotisme, et comme ayant manifesté, en tant que de besoin, leur intention d'être rangées parmi les donateurs à titre définitif.

Art. 5. — A partir du 25 mai, il ne sera reçu par la Caisse de la souscription aucun versement conditionnel.

Art. 6. — Le produit de toutes les souscriptions, après apurement des comptes, sera versé au Trésor public, à un crédit spécial intitulé : « Œuvre patriotique des « Femmes de France, pour concourir à la libération « des départements occupés. »

Paris, le 18 mai 1872.

Pour copie conforme :
Le Secrétaire général,
LAGRANGE DE LANGRE.

Ce n'est pas, selon nous, le moment d'élever des récriminations sur l'attitude fâcheuse pour la souscription, que le Gouvernement a cru devoir prendre vis-à-vis d'une œuvre qui, au début, avait trouvé un écho si sympathique dans le public.

Nous nous bornons à constater qu'un peu d'aide de sa part, voire même simplement une neutralité silencieuse, eussent singulièrement accentué ce mouvement patriotique du sacrifice individuel. Des considérations qui nous échappent l'ont poussé à en agir autrement, et l'initiative personnelle dont on réclame si souvent les droits pour ne pas les exercer, n'a pu montrer cette fois encore la persévérance de son action bienfaisante. Malgré cela, les chiffres à nous connus donnent, au plus bas mot, environ une vingtaine de millions versés en argent, et environ 60 millions en engagements conditionnels. C'était un commencement gros de promesses, et qui prouve que le sentiment patriotique fait battre encore bien des cœurs généreux en notre pays, si exalté dans sa prospérité, si décrié depuis ses revers.

Un sentiment d'extrême délicatesse a fait penser au Comité général que parmi ceux qui ont versé des sommes, en dehors des engagements souscrits sous une condition déterminée par avance, il pouvait se trouver des donateurs qui, *exceptionnellement*, avaient sous-entendu la condition que la souscription atteindrait le chiffre de 500 millions, et la décision relatée plus haut ouvre une porte à ces réclamants.

Nous laissons à chacun le souci d'agir selon sa conscience; mais quant à nous, nous déclarons n'entendre nullement être remboursé des sommes que nous avons versées comptant et sans condition. Nous considerons cet argent comme bel et bien acquis à la souscription pour concourir dans telle mesure, si petite que ce soit, à la libération des départements occupés.

Les modes de souscription indiqués par le Comité général n'étaient que de deux sortes : le premier, celui des versements sans condition, s'adressant aux fervents du sacrifice absolu; le second, celui des engagements conditionnels, s'offrant à ceux qui ne voulaient participer qu'au sacrifice relatif et désiraient savoir, avant de délier les cordons de leur bourse, si la totalité des dons pourrait atteindre une grosse somme. On avait donc le choix entre un versement ferme et un versement conditionnel.

Sans prétendre peser sur la décision de personne, nous croyons devoir rappeler à tous que jamais la patrie n'eut plus besoin du secours de ses enfants. Nous faisons pour notre part ce que nous voudrions que tout le monde fît, sans nous occuper de ce que fera notre voisin. *Cuique suum* est la devise de l'initiative individuelle, et nous la respectons. — Nous persistons à croire que la voie du sacrifice volontaire était bonne à suivre à tous égards, et nous ne nous repentons pas de l'avoir indiquée. Aux circonstances exceptionnelles, il faut des mesures analogues, et si la souscription n'a pas atteint le but que nous espérions, elle ne nous ébranle pas dans la foi que nous conservons en notre pays.

PAUL DALLOZ.

COURRIER DU PALAIS

Les tribunaux civils ont vu éclore deux grands procès en nullité de mariage, et ces procès-là sont aussi rares que les procès en séparation de corps sont fréquents, malheureusement! Mais, de ces deux affaires, je ne puis guère vous dire que quelques mots, et encore j'ignore absolument dans quels termes j'arriverai à vous parler de la seconde.

Deux époux plaident devant la 2e chambre du tribunal de la Seine; il m'est impossible de fixer leur âge ; mais ils ne sont pas jeunes certainement, puisqu'ils ont trente-deux ans de ménage et que quatre enfants nés de cette union ont été jusqu'à ce jour en possession de l'état d'enfants légitimes. En 1864, la femme avait demandé et obtenu à son profit une séparation de corps et de biens, et cette décision avait été confirmée par la cour de Paris en 1865. Depuis lors, le règlement et le payement de la pension alimentaire due à la femme avaient soulevé de nombreuses difficultés, successivement tranchées en faveur de la femme par le tribunal, par un décret impérial et par le conseil d'État. Aujourd'hui, monsieur prétend que madame est bigame, qu'elle s'était mariée en 1826 et que son premier mari n'est pas mort. Ce premier mari vivait certainement au moins à l'époque du second mariage, certaines constatations judiciaires l'établissent jusqu'à l'évidence, et il se serait retiré dans une communauté religieuse. C'est vous dire que la nullité du second mariage a été prononcée par le tribunal. Quoi de plus triste, au moins, pour les enfants?

J'ai bien une autre histoire de bigame, histoire curieuse à plus d'un titre, et, en tout cas, fort accidentée. Bernaville s'est marié, en 1854, avec Mlle Pauline, et il fut si bon mari que la jeune femme se trouva trop heureuse d'aller prendre une place de domestique à Amiens. Bernaville s'aperçut qu'il ne pouvait vivre seul ; mais il lui fallut douze ans pour s'en apercevoir, et, en 1866, il épousa, à Paris, Mlle Anne, qui était cuisinière, et lui apportait 4,000 fr. d'économies. Cette fois, il ne lui fallut, pour se convaincre de son inaptitude à vivre en ménage, que le temps nécessaire pour manger et boire les 4,000 fr.; l'argent une fois disparu, le mari fit comme l'argent! On ne retrouva jamais l'argent, bien entendu; mais la justice découvrit le mari capricieux contre lequel madame première avait déposé une plainte. En 1869, il fut condamné par la cour d'assises de la Seine à huit ans de travaux forcés, et il fut installé au bagne de Toulon. Il paraît que cette existence lui parut encore plus maussade que la vie conjugale, car il ne mit pas plus d'un an à s'en dégoûter; il s'évadait au mois de décembre 1870, et il allait se placer à Aix comme garçon d'hôtel. En cette qualité, il fut condamné à deux ans de prison pour vol, sous le nom de Billard.

De même que pour son second mariage il avait pris l'état civil de son frère, qui se trouvait ainsi marié sans le savoir et aurait pu, un beau jour, être poursuivi pour bigamie, Bernaville s'était fait condamner en prenant l'état civil d'un de ses camarades d'enfance. Le vrai Billard, dont le fisc allait saisir les biens pour le recouvrement des frais du procès, poussa les hauts cris, et on se demanda quel était au juste l'individu que l'on tenait sous les verrous!

— Eh bien, non, c'est vrai; je ne suis pas Billard, je suis Grenet!

Nouvelles recherches, nouvelles poursuites, et le véritable Grenet proteste non moins vigoureusement. Alors le condamné convient qu'il se nomme Gravelle...! Le quiproquo aurait pu se prolonger longtemps encore si la photographie du condamné n'avait été envoyée dans toutes les prisons de France et au bagne de Toulon. Bernaville fut reconnu; mais comme il niait toujours, il fut envoyé à Paris pour que son identité fût établie par la cour d'assises qui l'avait condamné.

Revenu sur ce banc qu'il connaissait si bien, Bernaville s'est montré satisfait de ce petit voyage d'agrément, et il a bien voulu se reconnaître. Il a eu

la joie de revoir son ami Billard auquel il a causé tant de soucis, et qui s'est contenté de clore le récit de ses peines par ces mots, qui n'ont rien de trop amer : « C'est tout de même bien ennuyeux pour moi. »

La femme du condamné a été plus laconique encore ; elle n'a exprimé ses sentiments que par un adverbe, — un adverbe bien éloquent : « Êtes-vous sa première ou sa seconde femme? lui demandait M. le président. — Oh! a-t-elle répondu, la première, *malheureusement!* » Ah dame! c'est que la seconde n'est plus du tout Mme Bernaville, elle est libre!...

Mais que vont dire les médecins, grand Dieu? La Faculté sait-elle ce qui se passe en Algérie, et, si elle ne sait pas, que va-t-il se passer quand elle en sera instruite? Le tribunal correctionnel d'Alger a acquitté, et dans les termes les plus honorables, un Maure qui se permet de guérir les gens et qui exerce la médecine sans diplôme. Et ce Maure, circonstance aggravante, se nomme Abderrhaman ben el Hadj Mohamed! Qu'est-ce que c'est qu'un médecin comme celui-là? Mais les malades ont cent fois le temps de mourir avant de pouvoir prononcer son nom pour qu'on aille le chercher. Et ce Maure, qui ne le sait pas le latin, je le parierais, qui n'a jamais entendu parler de Broussais, ni du docteur Sangrado, j'en suis certain, se permet de guérir, non-seulement des indigènes, ce qui serait tout au plus tolérable, mais encore il guérit des Européens. Ces derniers sont venus en foule pour déclarer devant la justice qu'ils devaient à ce Maure la santé, la vie, que ce Maure ne leur avait rien demandé pour cela, et qu'il avait seulement quelquefois accepté des cadeaux spontanément offerts.

Peut-être, en plaisantant, suis-je allé plus loin que ma pensée; je trouve fort bon, fort juste, et même fort nécessaire que le médecin soit payé, surtout quand il guérit son malade; mais enfin cette façon d'agir, toute mauresque, indique au moins la bonne foi. Aux termes d'un décret de 1851, les indigènes, musulmans ou juifs, peuvent exercer la médecine sans diplôme; mais le décret a-t-il sous-entendu cette restriction qu'ils n'accepteraient pour clients que leurs compatriotes ou coreligionnaires? Telle est la question que le tribunal a résolu négativement. Abderrhaman ben el Hadj Mohamed, dit le jugement, n'a fait que suivre une tradition de famille, ses ancêtres, de père en fils, depuis des siècles, ayant exercé la médecine dans ce pays.

Voyez donc, pourtant, si tous les malades désespérés et abandonnés allaient partir pour l'Algérie? quel mauvais exemple!

La cour d'assises des Bouches-du-Rhône juge en ce moment les assassins de ce malheureux Grego, un jeune négociant tunisien établi à Marseille depuis deux ans. Les *faits divers* des journaux ont fait connaître depuis quelques mois les circonstances de ce drame lugubre. Trois jeunes gens, dont le plus âgé a vingt-deux ans, ont proposé à Grego une partie de plaisir; ils l'ont emmené dans un magasin isolé, loué tout exprès pour y accomplir le crime; ils l'ont étranglé avec une corde de soie, lui ont brisé le crâne à coups de casse-tête; puis, laissant là le corps, ils sont allés piller la caisse de ce malheureux.

Les deux premiers accusés, Raphaël Toledano et Isaac Sitbon, sont nés à Tunis; ils étaient connus à Marseille comme courtiers de commerce; le troisième, Nissim Sizouri, est né à Tripoli; il était commissionnaire sur le port. Ils ont bien été forcés d'avouer qu'il y avait eu concert formé entre eux trois pour assassiner le jeune négociant; mais à l'audience, dans leur interrogatoire, chacun d'eux soutient que le crime a été matériellement exécuté par les deux autres.

— De sorte, leur disait M. le président des assises, que, si vous êtes tous les trois sincères dans vos explications, Grego n'aurait pas été tué, il serait mort tout seul!

Je reviendrai sur ces débats d'une physionomie exceptionnelle; seulement un détail : les trois complices achetaient ensemble une corde de soie pour étrangler leur victime.

— Mais cette corde est-elle bien solide? demanda l'un d'eux au marchand.

— Solide? répondit celui-ci; eh bien, pour l'essayer, vous n'avez qu'à vous pendre avec, et vous m'en direz des nouvelles!

Et le marchand et les trois acheteurs éclatèrent de rire. La plaisanterie était excellente, en effet, pour les trois acheteurs surtout.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

FOLIES-DRAMATIQUES : Reprise des *Fiançailles de Coquenpot*. — FOLIES-MARIGNY : *Garçon de cabinet, A la baguette, Caniche et Terre-Neuve*, etc. — FOLIES-BERGÈRE : Reprise des *Pantins de Violette*. — SALLE ÉRARD : Mlle Jeanne Nadaud. — *Anne d'Autriche* et Arthur Ponroy.

La semaine appartient aux trois Folies : Folies-Dramatiques, Folies-Marigny, Folies-Bergère. Ainsi le veut le hasard. On lisait, il y a quelques jours, sur l'affiche du premier de ces théâtres : *Prochainement la clôture*. On y lit aujourd'hui : *Ouverture de la saison d'été*. Vous ne comprenez pas? cela est bien simple, cependant. La troupe des Folies-Dramatiques, sous la conduite de son directeur, est partie pour Londres, où elle va jouer *le Petit Faust, Chilpéric*, — voire même *les Turcs*, pour peu que les Anglais se montrent de bonne composition. Pendant ce temps-là, une autre troupe, recrutée un peu partout, s'est installée dans le théâtre vacant, où elle se propose de faire refleurir le vaudeville à la place de l'opérette. Voilà pourquoi nous avons la reprise des *Fiançailles de Coquenpot*, une pièce de l'école du *Chapeau de paille d'Italie*, de *la Mariée du mardi gras* et des *Noces de Bouchencœur*. Bonne école, en vérité! — *Les Fiançailles de Coquenpot* sont de trois auteurs : M. Jaime fils, M. Tréfeu et M. Avocat; ce dernier est à la fois un auteur et un acteur. Comme auteur, il signe Avocat, comme acteur, il s'appelle Tacova. C'est la même différence qu'entre bonnet blanc et blanc bonnet. A eux trois, ces messieurs sont parvenus sans peine à écrire une bouffonnerie très-bien appropriée au cadre des Folies-Dramatiques, et divisée en tableaux rapides. La reprise en a été accueillie avec faveur par un public heureux d'échapper pendant quelque temps au despotisme du répertoire Hervé.

Sous le feuillage des Champs-Élysées, admirable en ce moment, les Folies-Marigny gazouillent, roucoulent, babillent de leur mieux. Leur mieux se compose de quatre ou cinq petites pièces, en un acte chacune, qui valent autant que d'autres : *A la baguette*, par MM. Chivot et Duru, les faiseurs à la mode; *Caniche et Terre-Neuve*, par M Eugène Hugot; *Garçon de cabinet*, par M. Emile Ferrand. Cette dernière pièce arbore un joli brin de musique découpé par M. Adrien Talexy.

Au Folies-Bergère (d'une bergerie contestable), reprise des *Pantins de Violette*, cet adorable soupir d'Adolphe Adam, et son dernier soupir aussi. Cette partition produit un singulier effet dans cette atmosphère de bière et dans cette vapeur de houblon; elle s'en dégage pourtant victorieusement, à la façon d'un chef-d'œuvre, — qu'elle est.

Une jeune et fort jolie actrice du Gymnase, Mlle Jeanne Nadaud, a voulu, l'autre soir, se faire voir, et surtout se faire entendre dans les salons d'Érard. Elle a joué et chanté *les Noces de Jeannette* avec beaucoup de charme : c'était une révélation, un étonnement, un applaudissement continuel. Après un tel succès, j'ai tout lieu de craindre que Mlle Jeanne Nadaud ne soit perdue pour le Gymnase. Sa place désormais est dans un théâtre lyrique, où, avec la fraîcheur de sa voix, elle apportera sa distinction de comédienne.

On s'est beaucoup entretenu cette semaine de la lecture d'un drame, faite au comité du Théâtre-Français. Le drame est intitulé : *Anne d'Autriche*; l'auteur s'appelle Arthur Ponroy. En général, M. Arthur Ponroy n'aura pas à se louer de l'attitude de la petite presse vis-à-vis de lui. D'où sort ce Ponroy? qu'est-ce que c'est qu'Arthur Ponroy? » se sont écriés les journalistes de vingt ans et de vingt-cinq ans. Hélas! mes chers confrères, c'est un excellent poëte, c'est un romancier remarquable, c'est un auteur dramatique des plus vigoureux, — pas autre chose. Seulement M. Ponroy a toujours eu la chance contraire. Il a débuté, il y a longtemps, par *le Vieux consul*, un drame antique où les beaux vers abondent, tels que ceux-ci :

> Si vous les aviez vus, ces hommes, ô prodige!
> Culbutant des quartiers de rocher dans l'Adige,
> Et, pressés par milliers aux flancs de ces débris,
> Montrant leur poing sinistre à mes soldats surpris!
> Puis quand le fleuve ému, roulant son eau troublée
> Sur la rive, eut vomi l'effroyable mêlée,
> Alors leur tourbillon poussa des cris affreux,
> Alors mes aigles d'or s'inclinèrent sur eux;
> Et le soir, quand des cieux tomba la nuit sereine
> Voilant comme à dessein cette sanglante arène,
> On n'entendit plus rien, plus rien que des sanglots
> Et le bruit des corps morts emportés par les flots!

Fouillez tout le répertoire de M. Ponsard, vous n'y trouverez pas de vers supérieurs à ces vers-là. M. Arthur Ponroy, que l'on feint de prendre pour un barbon, et que plusieurs affublent dans leur idée d'une douillette puce, est le cadet de M. Ponsard; son *Vieux consul* est venu après *Lucrèce*, — alors que le public n'avait plus de palmes à décerner. En littérature, le principal est d'arriver à temps.

Un fait puéril en apparence a beaucoup contribué à la chute du *Vieux consul* (car le *Vieux consul* fut une chute, on ne peut le dissimuler) : c'est la répétition fréquente — et inévitable — du mot Teuton. Le premier Teuton amena un sourire sur les lèvres des étudiants; le second et le troisième Teuton déterminèrent l'hilarité générale; on se mit alors à les compter tout haut. Lorsque vint ce vers :

> Trois cent mille Teutons mangés par les corbeaux!

Ce fut une explosion. Trois cent mille! On ne compta plus. Mais la pièce ne s'en releva pas.

Plus tard, M. Ponroy présenta à la Comédie-Française un *Mirabeau*, puis un *Constantin*. Aujourd'hui, c'est une *Anne d'Autriche*. On voit qu'il ne fait pas petit. Souhaitons-lui bonne chance.

CHARLES MONSELET.

INAUGURATION

DE LA STATUE DU CARDINAL GOUSSET

(Voir page 341)

Dernièrement inaugurée à Reims, dans l'église Saint-Thomas, cette statue est l'expression de la reconnaissance publique à la mémoire du cardinal Gousset, près duquel la misère n'avait jamais tendu en vain la main et qui, pendant vingt-six ans, n'avait jamais cessé de faire le bien. S'il est dans la vie chrétienne de beaux exemples de charité, il n'en est certainement pas, pour tous ceux qui le connaissaient, de plus méritoires. Aussi les Rémois, dans leur gratitude, ont élevé, par souscription, une statue sur son tombeau, dans l'église que, de son vivant, il avait fait construire à ses frais pour un quartier éloigné.

L'exécution de cette statue a été confiée à M. Bonassieux, de l'Institut; son ciseau a su vraiment faire revivre le cardinal.

Plusieurs discours ont été prononcés en l'honneur du défunt, et l'absoute, donnée ensuite près de la statue par Mgr l'archevêque de Reims, a terminé la touchante cérémonie que représente notre dessin.

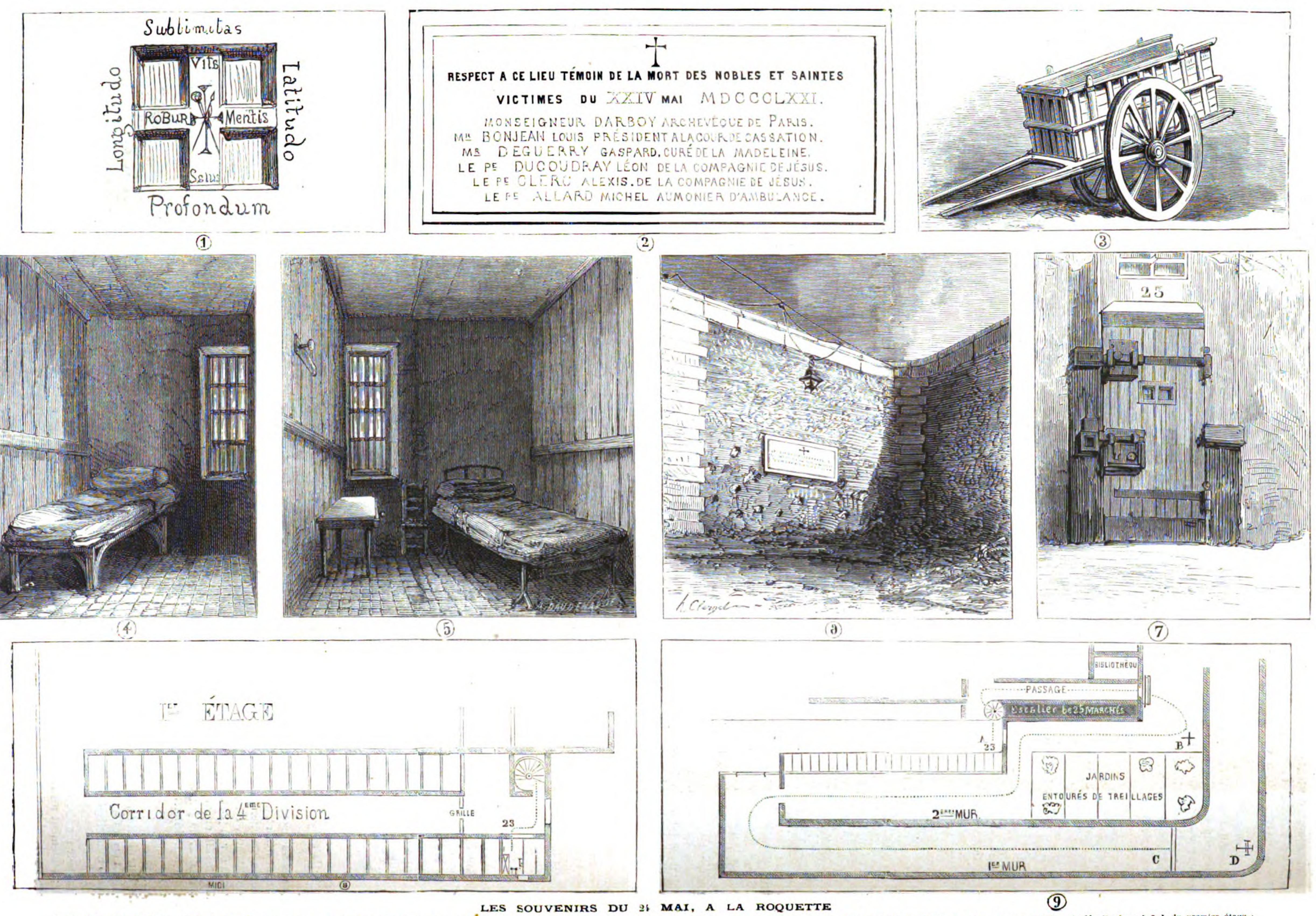
LE TRAIN IMPÉRIAL OTTOMAN

(Voir page 341)

La Turquie d'Europe est sur le point d'inaugurer les premiers kilomètres de la ligne qui va de Stamboul à Andrinople.

Nous donnons ici le dessin du wagon-terrasse offert au sultan par l'administration de la Compagnie. Il a été construit dans les ateliers de la Compagnie de l'Est, à Paris, sous l'habile direction de M. Dietz, ingénieur de cette Compagnie.

Couverte d'arabesques et de rinceaux en bronze blanc, la partie inférieure de la caisse, en forme de balustrade, supporte, au moyen de sveltes colonnes



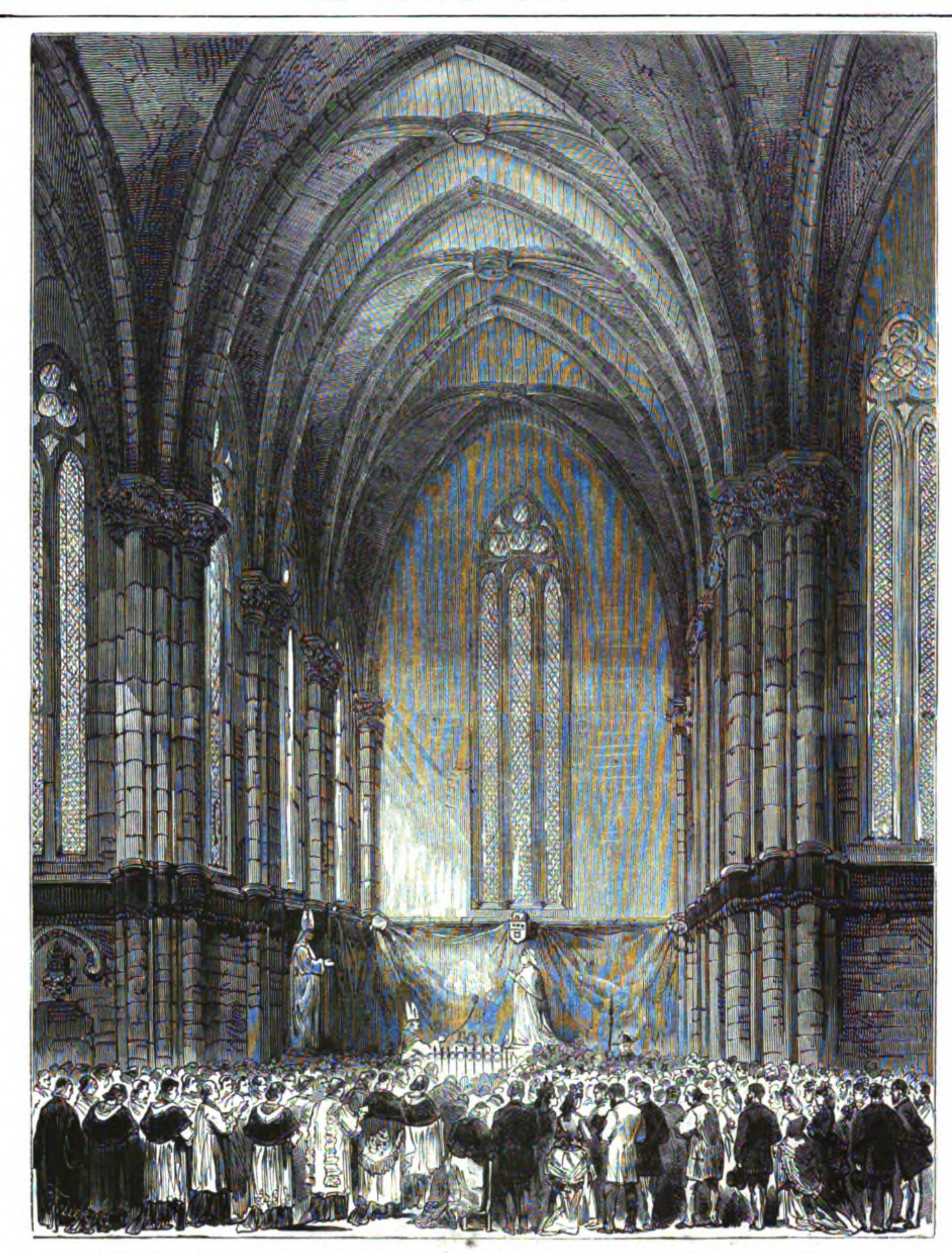
LES SOUVENIRS DU 24 MAI, A LA ROQUETTE

1. Guichet intérieur de la cellule de Mgr Darboy, avec les inscriptions écrites de sa main. 2. Plaque de marbre placée au lieu où furent assassinés les otages. 3. La charrette qui transporta leurs restes. 4. La cellule de M. Bonjean (nº 1 du premier étage.) 5. Le nº 23, dernière cellule de Mgr Darboy. 6. L'angle du mur de ronde où eut lieu l'exécution. 7. Extérieur de la porte de Mgr Darboy. 8. Plan du 1er étage de la 4e division. 9. Plan du rez-de-chaussée et du chemin de ronde (de A à D, ligne ponctuée indiquant le chemin suivi par les victimes; B, lieu où Mgr Darboy s'agenouilla; C, place du peloton d'exécution. — (Dessiné d'après nature par M. H. Clerget.)

torses, un pavillon découpé en volutes et en coquilles délicates et gracieuses. Les portes latérales, surmontées du croissant de rigueur, et sur lesquelles resplendit dans un écusson le sceau impérial, le *youghra*, sont d'un ouvrage de serrurerie et de sculpture exquis. Des grandes glaces à biseau ferment le wagon de toutes parts, ouvrant ainsi de larges espaces au jour et au soleil. Des rideaux d'un rouge vif à reflets de zinzolin et à bordure de velours noir piqué de pois d'or, sont retenus aux patères de bronze par des cordelières à crépines filigranées. Le plafond coupé par des baguettes en losanges, les cartouches en chêne fouillé qui encadrent les lampes, le plancher en marqueterie, sont de petits chefs-d'œuvre.

Le fauteuil impérial, en satin vert capitonné, occupe la place principale du salon : en face, à droite et à gauche, — sans doute pour donner plus de vigueur au contraste, — sont disposées deux banquettes mesquines et sèches.

Par le grand axe, des portes de communication donnent accès sur les autres véhicules du train reliés entr'eux par des passerelles à jour. C'est d'abord le grand salon du sultan, tendu de soie d'un rouge cra-



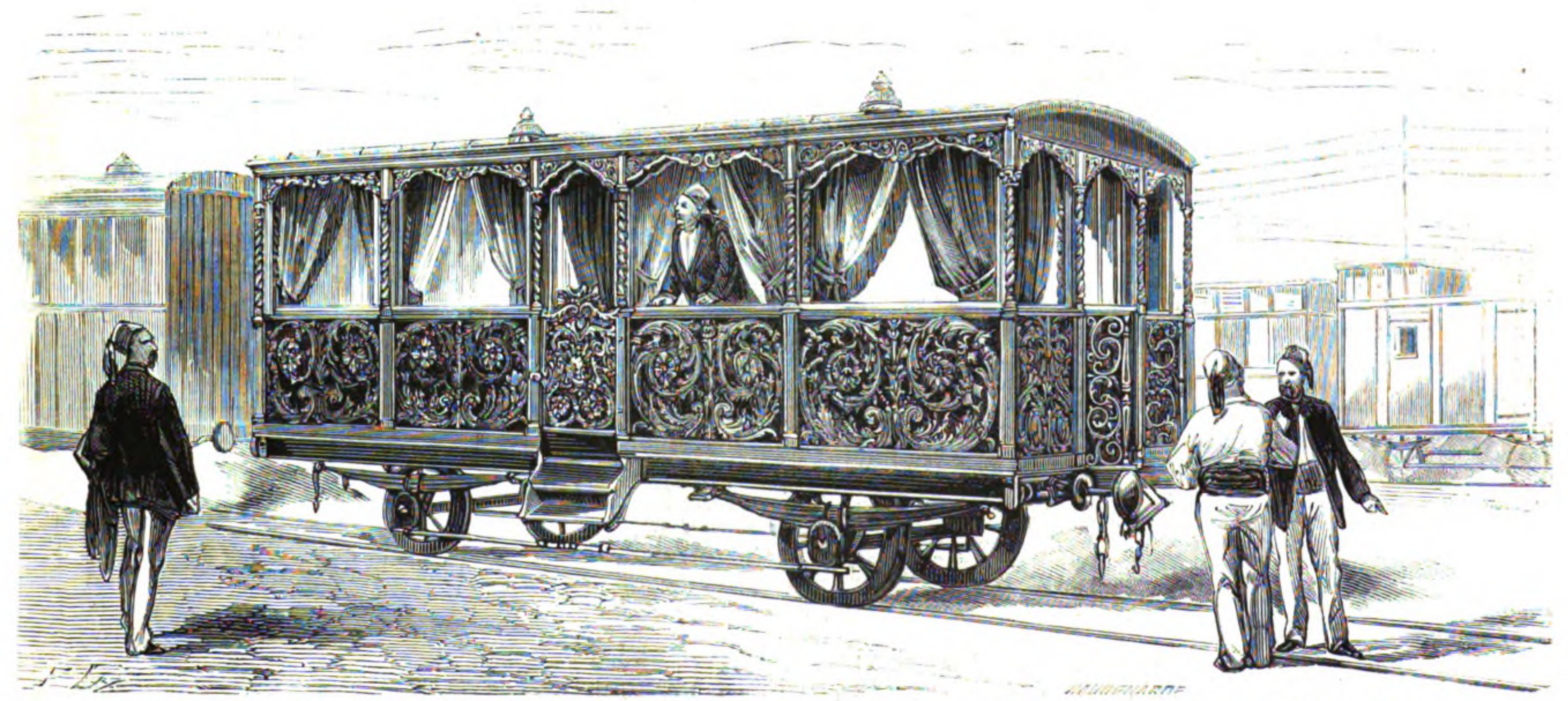
REIMS. — Inauguration de la statue du cardinal Gousset, dans l'église Saint-Thomas.
(D'après le croquis de M. Ernest Brunette.)

moisi à grands lampas jaunes, au meuble éblouissant d'or, au plafond ornementé ; puis la chambre à coucher à tenture bleue et mauve. On passe ensuite dans le salon des sultanes, divisé en trois compartiments, — deux chambres à coucher et un petit salon. Ce dernier, sorte de *buen-retiro*, au pavillon étoilé de moire blanche, est d'une recherche inénarrable.

Plus loin, c'est la salle à manger en chêne sculpté, avec son meuble en cuir de Cordoue repoussé, — l'office où se prépareront les sorbets parfumés, les limonades à l'encens et les *cherbets* roses, et enfin de spacieuses et confortables voitures réservées au personnel de suite.

Que de détails oubliés dans cette description trop courte ! Appareils télégraphiques communiquant les ordres dans tous les véhicules du train ; épais tapis aux riches couleurs ; baromètres ; horloges encadrées dans des cartouches sculptés et dorés, etc., etc. !

Tout cela est superbe et complet, et nous nous demandons par deux fois si véritablement ce magnifique train doit rouler en Turquie, un pays dont le sol est cependant riche en produits de toutes sortes, mais où les routes n'abondent guère, car pendant la guerre de



Wagon-terrasse du train impérial ottoman, construit dans les ateliers de la gare de l'Est. — (D'après photographie de M. E. Dahl.)

Crimée, il n'existait pas une voie carrossable entre Constantinople et Andrinople !

Il fallait passer les cours d'eau à gué et porter le bois et les aliments nécessaires au voyage.

Jamais la vapeur ne sera venue plus à point réparer le temps perdu.

EDMOND RICH.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *Djamileh*, opéra-comique en un acte, de M. L. Gallet, musique de M. Georges Bizet (22 mai); reprise du *Médecin malgré lui*, opéra-comique en trois actes, imité de Molière, musique de M. Gounod. — THEATRE-ITALIEN : reprise d'*Otello*, opéra en trois actes, de Rossini. — Un document pour servir à l'histoire de la *Marseillaise*.

Il paraîtrait que M. Georges Bizet compose deux sortes de musique : une musique intime dont il ne régale qu'une petite bande d'amis, et qui est, dit-on, fort belle; et puis une musique à l'usage du public, où il s'amuse à mettre bout à bout tant de rébus et de logogryphes harmoniques que personne n'y comprend rien.

En vain dirait-on que c'est tant pis pour ceux qui ne comprennent pas! que l'art en ce qu'il a de fier ne doit point s'abaisser à flatter les manies d'un vain peuple! que ce serait bien de la besogne à se mettre sur les bras que de prétendre à l'approbation de tout un chacun !

Le fait de donner un opéra dans une salle publique implique l'espoir de plaire à la foule, à cette foule qui n'est point tant sotte puisqu'elle acclame *la Dame blanche*, *Zampa*, *le Domino noir*, et, dans un ordre plus élevé, les symphonies de Beethoven, de Mozart et de Mendelssohn.

Au moins faudrait-il ne faire exécuter ses opéras qu'à domicile et les portes verrouillées, quand on a l'intention de choquer le sens musical du public.

Je crois, en effet, à un fait-exprès de la part de M. Bizet; car comment expliquer qu'un groupe d'initiés, et même de dilettantes compétents, lui attribue de tels mérites et que l'inspiration lui manque toujours au moment où on réclame de lui la preuve de sa valeur? Ce que veut l'auteur de *Djamileh*, c'est étonner! — Charmer! pouah! c'est le « vieux jeu. » — Étonner, je dis bien, stupéfier même, en rapprochant les unes des autres des notes qui n'ont jamais sonné ensemble, en employant de vive force des suites d'accords illogiques; le tout par envie mal raisonnée de « faire distingué, » et au grand risque, il est vrai, de n'être que singulier quand on a voulu être original.

Il y a bien, j'en conviens, quelques amateurs de casse-tête chinois qui attachent du prix à ces combinaisons harmoniques en les analysant sur le papier. Mais le grand mal, c'est que, dans ce système de composition *étonnante*, la mélodie est dépendante de l'harmonie, et obligée de se tordre pour obéir à mille caprices des accords qui l'accompagnent. Alors elle devient mélopée, plainte vague, susurrement de voix indécise, et ceux qui trouvent de la poésie à cette sempiternelle rêvasserie sont vraiment de bons garçons! ou bien par amour du difforme ils obéissent au mot d'ordre de Berlioz et de Wagner, ces révoltés qui voulaient être des révolutionnaires.

Mais la foule, fût-elle composée d'êtres ineptes et inertes, possède, en tant que foule, un bon sens extraordinaire et ne se laisse point prendre aux menées d'une petite secte de musiciens qui veulent lui en faire accroire en affectant des airs de savants. Les productions de cette prétendue école, qui n'est que la négation de toutes les écoles, sont toujours mal accueillies. Ainsi il en a été des *Pêcheurs de perles* et de *la Jolie fille de Perth*, les deux premières œuvres de M. Bizet, qui n'ont eu qu'un nombre très-restreint de représentations. On en a même si peu gardé souvenance que l'auteur aurait pu y prendre toute la musique de *Djamileh*; il n'est pas dix personnes qui s'en fussent aperçues. Or, ces mésaventures nous attristent, puisque, en dépit de nos efforts, nous ne trouvons pas parmi les jeunes compositeurs la graine des artistes illustres, tous morts depuis quinze ans, et qui avaient nom Rossini, Meyerbeer, Auber, Halévy, Adam.

Si l'on tient absolument à nous voir adoucir la rigueur de notre critique, nous pourrons convenir que le premier chœur de *Djamileh*, celui qui suit le lever du rideau, a une certaine couleur. Il est bien en scène (quoiqu'il soit chanté à la cantonnade), et exprime par des procédés de clair-obscur la poésie rêveuse d'un soir d'été dans un paysage oriental. Mais c'est là, en bonne conscience, la seule concession que nous puissions faire, et le seul sacrifice possible à nos croyances. Le duo qui vient après (entre Duchesne et Potel) nous a paru glacial, ainsi qu'une prétendue chanson de table dite, d'ailleurs, très-maladroitement par M. Prelly, et qui n'est qu'un hiéroglyphe égyptien mis en musique. Le public s'en est montré consterné, et son ennui a été manifeste pendant tout le reste de la représentation.

La pièce, correctement écrite, n'était, d'ailleurs, pas faite pour compenser les défaillances de la musique. Un jeune Égyptien, du nom d'Haroun, veut renvoyer son esclave Djamileh dont il est amoureux depuis déjà tout un long mois. Mais celle-ci, dont les sentiments sont plus tenaces, revient se présenter à son maître sous la forme d'une danseuse voilée. Haroun, en achetant la danseuse au marchand qui la lui propose, ne fait donc que renouveler son bail d'amour avec Djamileh. — C'est du Berquin, moins la vertu.

— Le même soir, l'Opéra-Comique s'emparait du *Médecin malgré lui*, de M. Gounod, qui a fait ses quatorze ans de représentation au Théâtre-Lyrique. Vous sentez que je ne vais pas rabâcher aujourd'hui mes articles d'autrefois sur cet opéra. Il me suffira de dire que l'exécution en est très-satisfaisante, qu'Ismaël tient à souhait le rôle de Sganarelle après Meillet et Sainte-Foy.

— Au théâtre-Italien, *Otello* avec Mongini, Colonnese, Gardoni, Medini et Mme Penco. Ce chef-d'œuvre de Rossini (lequel n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il le composa), est toujours très-vivant; et la représentation en a été bien accueillie. Mongini, à l'exemple de Tamberlick, donne *l'ut dièze* dans le duo du second acte, mais il se *l'extrait* plus péniblement. Le public, d'ailleurs, m'a semblé un peu blasé sur ces sortes de pétards qu'on lui tire dans l'oreille; peut-être pour le réveiller lui faudra-t-il bientôt un *ré naturel*. Je ne défierai point Mongini de grimper à ce barreau de l'échelle, car pour sûr il me répondrait par la devise du surintendant Fouquet : *Quo non ascendam?*

— Il y a dix-huit mois déjà qu'on ne chante plus *la Marseillaise*. — Hélas! en effet, ce chant de triomphe ne serait point de mise après nos défaites! — Mais le droit des historiens survit à celui des chanteurs. Voici M. Ad. Morpain qui vient de publier, avec le titre de *Souvenirs historiques d'Alsace*, une intéressante brochure sur Rouget de Lisle. Ce travail, qui a paru à Strasbourg, nous était inconnu quand il nous a été communiqué par M. Petit, l'habile prote de l'imprimerie Jouaust; et nous y trouvons la lettre suivante, très-caractéristique pour la date et la signature :

Strasbourg, mai 1792.

« Cher frère, je te dirai que depuis quelques jours je ne fais que copier et transcrire de la musique, occupation qui m'amuse et me distrait beaucoup, surtout dans ce moment où partout on ne discute et ne cause que politique de tout genre. Comme tu sais que nous recevons beaucoup de monde et qu'il faut toujours *inventer quelque chose*, soit pour changer de conversation, soit pour traiter des sujets toujours plus distrayants les uns que les autres, mon mari a imaginé de faire composer un chant de circonstance. Le capitaine du génie Rouget de Lisle, un compositeur et un poëte *fort aimable*, a rapidement fait la musique du chant de guerre. Mon mari, qui est un bon ténor, a chanté le morceau qui est entraînant et d'une *certaine originalité*. C'est *du Gluck en mieux*, plus vif et plus alerte. Moi, de mon côté, j'ai mis mon talent d'orchestration en jeu; j'ai arrangé les partitions sur clavecin et autres instruments. J'ai donc eu beaucoup à travailler. Le morceau a été joué chez nous à la grande satisfaction de l'assistance. Je t'envoie la copie de la musique. Les petites virtuoses qui t'entourent n'auront qu'à la déchiffrer, et tu seras charmé d'entendre le morceau.

« Ta sœur, LOUISE DIETRICH
née OCHS. »

Madame Louise Dietrich était la femme du maire de Strasbourg, chez qui fut chanté pour la première fois *le Chant de guerre pour l'armée du Rhin* (depuis *la Marseillaise*). On voit par sa lettre que l'hymne célèbre de la Révolution n'était considéré tout d'abord que comme une romance d'amateur, excellente pour amuser des désœuvrés de salon, et *les distraire de la politique!* — Mais depuis..... !

ALBERT DE LASALLE.

MÉMENTO. — MM. Deldevez et Lamoureux viennent d'être élus chef et sous-chef d'orchestre des concerts du Conservatoire. — Viennent de paraître : *Souvenirs historiques d'Alsace (Rouget de Lisle à Strasbourg et à Huningue)*, brochure par M. Morpain; *Origine de la Marseillaise*, poëme par le même auteur. — Vient d'être exécuté avec succès, à Marseille, un oratorio de M. Rostan, sur le sujet de *Ruth*. — Réponse à M X, (d'Alby) : La question est grave; nous en ferons le sujet d'un article.

A. L.

PROTESTATION DE L'UNIVERSITÉ DE PRAGUE

On ne saurait trop savoir et on ne sait pas assez en France que, de toutes les races du monde, la race slave est la seule qui soit réellement sympathique à notre esprit, à nos mœurs, à nos institutions, la seule dont les grands intérêts se confondent volontiers avec les nôtres.

La race slave, c'est-à-dire la Russie, la Pologne, la Bohême, la Styrie, les Principautés...

Si les peuples de race latine étaient sincèrement unis, si l'Espagne et l'Italie comprenaient la nécessité d'une étroite union avec nous, les Allemands ne nous effrayeraient pas; mais l'Espagne et l'Italie tendent à tomber sous l'influence germanique, directement ou indirectement, et, jusqu'à nouvel ordre, il ne nous est pas permis de négliger une alliance aussi précieuse que celle de la race slave, surtout quand elle s'exprime en un langage aussi courageux et aussi élevé que celui de l'université de Prague.

En réponse aux invitations de la Prusse, le gouvernement autrichien avait député aux fêtes allemandes de Strasbourg le recteur de cette université. Les professeurs et les étudiants réunis ont signé à ce sujet deux protestations très-éloquentes et très-généreuses. Si tous nos journaux n'en donnent pas le texte, c'est du moins un devoir pour eux d'en faire apprécier la portée et d'en choisir un extrait.

Voici la conclusion de cet acte mémorable auquel ont déjà répondu les étudiants des universités de Caen et Nancy. Elles ont donné là un exemple qui doit être suivi dans toutes les provinces, sans excepter Paris qui s'est laissé là malheureusement devancer :

Nous, étudiants bohèmes de l'université de Prague, protestons contre cette usurpation de pouvoir de la part du sénat académique, comme contre toute la teneur de l'adresse que le professeur Hofler a transmise à Strasbourg. Nous ne voyons pas dans la création d'une université à Strasbourg un acte qui profitera au progrès et à la civilisation. Sous le prétexte de la science, l'usurpation allemande vient de célébrer des fêtes sauvages de la conquête et de la domination sur le sol qu'elle a arraché à la France.

Pour les fils du peuple bohème, dont l'histoire est une lutte non-interrompue pour la civilisation et la liberté, nous ne pouvons avoir de sympathies pour ces orgies barbares qui nous remplissent de mépris et de dégoût. Nous protestons donc énergiquement, au nom de toute la jeunesse des écoles bohèmes, contre la manifestation du sénat universitaire, tant qu'elle prétendra exprimer l'opinion de notre ancienne et vénérable université de Prague.

Nous ne pouvons et ne devons admettre que cette école prenne une part quelconque à l'injustice et aux violences commises par la force brutale.

L'expression vraie de nos sentiments à tous, qui représentons la majorité de cette université, est la profonde sympathie pour la nation française. Ce que nous avons vu commettre aux Allemands, depuis bientôt trois années, sur le sol français, a fait pénétrer ces sympathies plus profondément que jamais dans nos cœurs.

Prague, 3 mai 1872.

Les étudiants slaves-bohèmes de l'université de Prague.

(Suivent 846 signatures.)

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Le printemps fait éclore plus ou moins régulièrement ses lilas et ses roses. Le jeune étourdi remplace parfois ses brillants rayons par les giboulées de son prédécesseur. La *Malle des Indes* n'agit jamais de cette traîtreuse façon, elle vous offre toujours son foulard printanier dès les premiers beaux jours.

On trouve en ce moment sur ses comptoirs un fond noir aux capricieux dessins Pompadour, rappelant toute la grâce musquée, poudrée, du dix-huitième siècle; des fonds clairs aux frais bouquets du même style, délicieuse réminiscence des toilettes champêtres des belles marquises de Trianon; de la crèpeline gris-perle, blanche, lilas, maïs, vert néréide, myosotis, etc.; des rayures reflétant toutes les couleurs du prisme, violet et lilas, gris et marron, vert et blanc, lilas et blanc, gris et bleu, cerise et gris, bleu et aurore, etc.

Quelles nuances variées, quelle richesse de tons! Ces couleurs brillantes semblent teintes avec du soleil d'Orient, tant elles sont brillantes!

En fait de nuances nouvelles, il faut encore citer le foulard *tête de nègre*, au noir indécis qui plaît particulièrement à la femme modeste et distinguée.

Le foulard de la *Malle des Indes* reste l'étoffe de saison par excellence. Souple, brillant, plus solide que le poult de soie et pouvant se laver comme du linge, il est recherché pour toilettes riches aussi bien que pour toilettes économiques (24 et 26, passage Verdeau).

Que de genres de supplices dans la vie! Celui du corset n'est pas le moindre de tous. Mme Billard a supprimé ce martyre infligé par la coquetterie. Dans sa douce enveloppe, la taille est flexible, élancée comme le lis se balançant sur sa tige, selon la poétique image de la Bible. La poitrine s'y épanouit à l'aise, et cependant le corsage est réduit de plusieurs centimètres, sans oppresser l'épigastre.

La ceinture à jour de Mme Billard, essentiellement hygiénique, soutient le buste comme une tutrice bienfaisante; elle est d'un avantage inestimable pour les femmes de complexion faible (4, rue Tronchet).

Ce n'est pas un éclat emprunté que communique au visage la *crème de beauté* à la glycérine et au bismuth, nouvelle préparation de la *Reine des abeilles*. La *crème de beauté* donne à la blonde ces tons de la rose et du lis qui viennent d'éclore au matin; à la brune, ces nuances bistrées qui prêtent tant de piquant à la physionomie. L'*eau de toilette* à la glycérine est la santé du derme.

Votre teint est-il fatigué? prenez la houppe pour l'imprégner de la poudre au *lys de Cachemyr*, aussitôt il brillera d'un vif éclat.

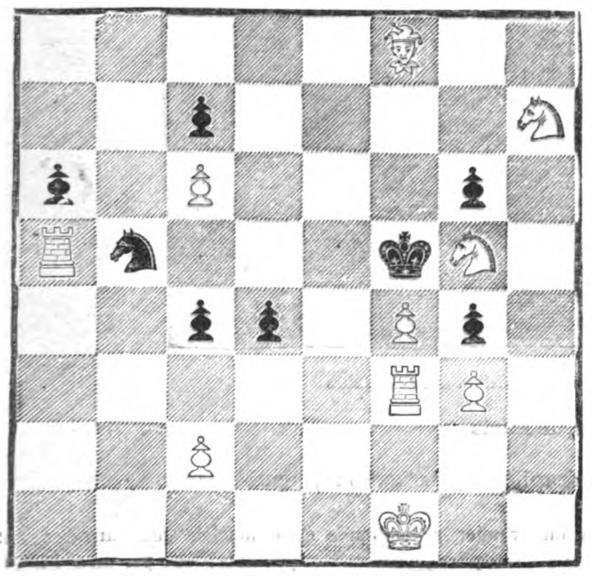
L'usage du *savon royal* de Thridace est général aujourd'hui; il rafraîchit, tonifie le tissu dermal.

Les produits de la maison Violet sont de vrais talismans de coquetterie (boulevard des Capucines et rue Scribe). Csse A. DE BORETTY.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 417

COMPOSÉ PAR M. J. SCOTT.



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 415.

1. D 4 R, échec — 1. R 3 R (meilleur)
2. D 5 FR, échec — 2. R pr. D (1) (2)
3. C 4 D, échec et mat.

(1)

2. R 4 D
3. P 5 R, mat.

(2)

2. R 2 R
3. D 7 F, mat

Solutions justes : MM. Quéval, à Fauville; H. Frau, à Lyon; Stiennon de Meurs, à Liége; L. de Croze, à Marseille; le café de la Rotonde, à Limoges; L. Gault, à Nancy; Barré, Théâtre-Français; E. Léger, au Havre; le café Français, à Pézenas.

Solutions justes : MM. E Leger, au Havre; H. Lemaitre, à Ouville-la-Rivière; J. Planche; le Ct T., à Nancy; le cercle de Provence, à Aix; le café de la Rotonde, à Limoges; Mlle Th. Dubourg, à Hagetmau; le café Français, à Pezenas; L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liége; H. Frau, à Lyon; Barré, Théâtre-Français; L. Gault, à Nancy; le café de la Bourse, à Rennes, le café de Flandre, à Dunkerque; G. Tessier, à Bordeaux; G. Duché, mairie de Montmartre; E. Frau, à Lyon; Alp. D. Ch. V., à Dunkerque; Ramon Inglade, à Bordeaux; le cercle philharmonique de Carpentras; Quéval, à Fauville; A. Vancouyghem, à Lille; L. de Tréville, à Perpignan; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron.

Autres solutions justes du problème n° 413: M. le Ct T, à Nancy; Th. Mlle Dubourg, à Hagetmau; le café Français, à Pézenas; le café du Petit-Saint-Jean, à Péronne.

Problème n° 412 : MM. G. Duché, mairie de Montmartre; Auriger, café du Val-de-Grâce.

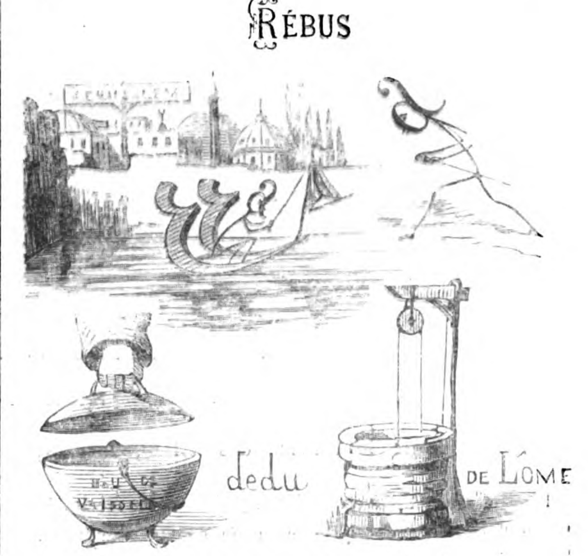
P. JOURNOUD.

Les solutions du problème syllabique seront données dans le prochain numéro.

L'imprimerie du MONITEUR *se charge de l'impression des publications illustrées et de toutes sortes de travaux de ville et d'administration.*

S'adresser à M. TOLMER, chef du service de l'imprimerie, 13, quai Voltaire, à Paris.

RÉBUS

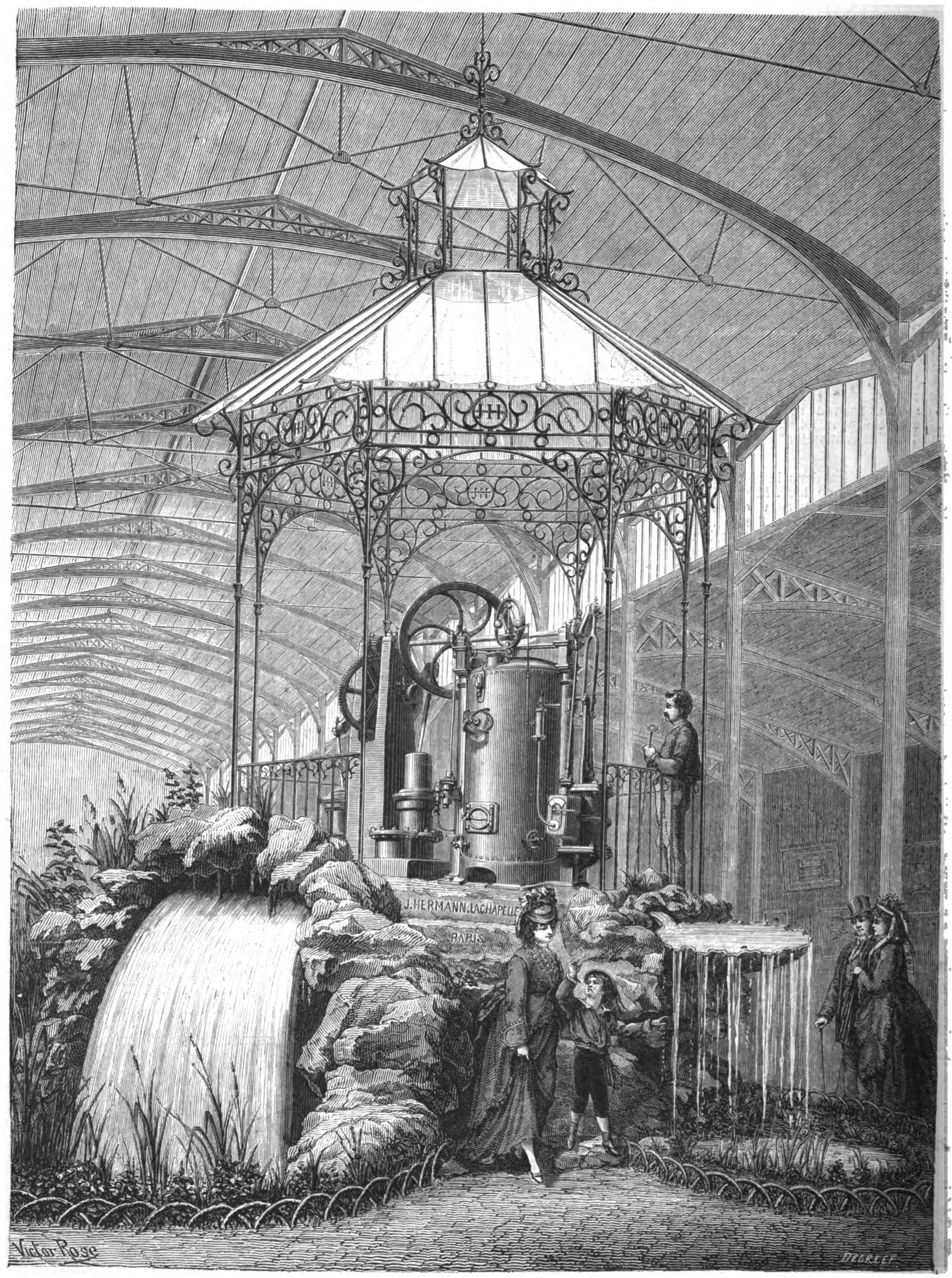


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La nation anglaise juge les prétentions de la nation américaine outrées dans l'affaire de l'*Alabama*.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

EXPOSITION DE LYON 1872



POMPES A PISTONS PLONGEURS ACTIONNÉES PAR DES MACHINES A VAPEUR VERTICALES

Système-type de J. HERMANN-LACHAPELLE, constructeur, à Paris

Pour le service des villes, fermes, jardins, établissements publics et industriels, jeux hydrauliques, irrigations, épuisements.

Dans le grand mouvement industriel de notre siècle, *M. J. Hermann-Lachapelle* a su prendre une large place par la valeur de sa fabrication et par son initiative à vulgariser les produits de la France.

Naguère, après avoir obtenu dans toutes les Expositions et concours français les plus hautes récompenses, il soutenait vaillamment à l'étranger la cause de l'industrie nationale : aux deux points opposés du globe, Altona et Santiago décernaient à ses machines les médailles d'or.

Les derniers événements nous imposent de sérieux devoirs de travail et de rénovation.

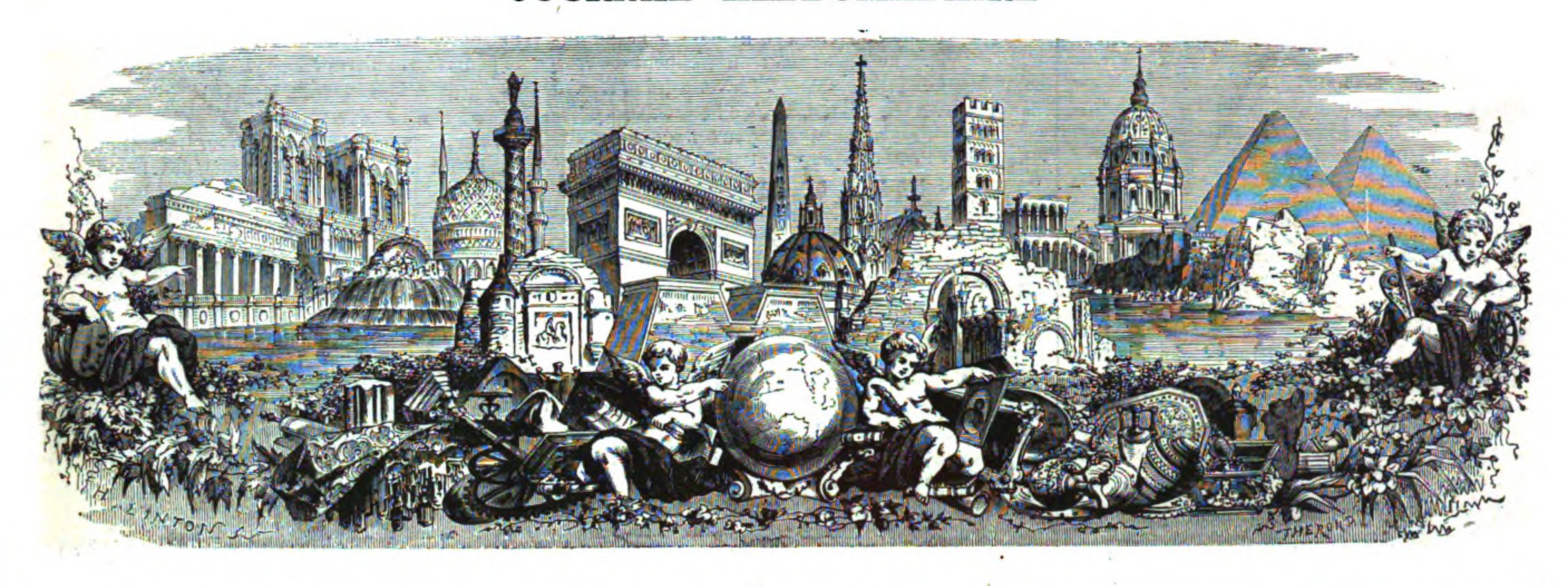
L'Exposition de Lyon jette un premier rayon après cette nuit de deux années, M. J. Hermann-Lachapelle, fidèle à son passé, produit à cette Exposition, par une installation magnifique dont ce dessin représente une des parties, celle des pompes actionnées par des machines à vapeur verticales.

Au même moment, à l'Exposition de Moscou, par une autre installation de premier ordre, il porte à la Russie le souvenir de la France qu'il fait revivre dans ses plus belles manifestations. De tels exemples nous préparent la revanche supérieure par l'intelligence qui féconde.

G. PINDARIES.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 791. — 8 Juin 1872

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

ESPAGNE. — La vallée de Pancorbo, entre Burgos et Vitoria, lieu de retraite de don Carlos, depuis le combat d'Oroquiéta.
(D'après le croquis de M. Lopez et la photographie de M. Laurent.)

COURRIER DE PARIS

LETTRES A UNE PROVINCIALE

Amie,

Après l'invasion et la guerre civile, voici les inondations. Ensuite viendront, sans doute, la famine et la peste. Que nous réserve le sort après cet aimable assortiment de fléaux?

Dans le département de Saône-et-Loire, la trombe va et vient. La Saône promène son limon sur les récoltes, charrie des arbres, des débris, attaque les chaussées, menace les voies ferrées. L'orage s'éloigne à peine de Màcon. Les vignes déchaussées gisent sur les coteaux. — Dans l'Ain, la grêle s'en mêle. Pendant que la Reyssouze découche, les arbres sont hachés. A Bourg, à Saint-Étienne, la foudre est tombée plusieurs fois. — Dans l'Isère, la pluie improvise des lacs qui laisseront après eux la misère et la fièvre. — Dans le Var, la vigne meurt étouffée par les plantes parasites que la pluie a propagées. — Le Doubs a commencé ses visites domicilières. A Besançon, il se vautre dans les caves; à Petitnoir, dans le Jura, il emporte trente-cinq maisons. Les vallées de la Meurthe et de la Moselle sont navigables. Le Rhône monte, le Rhin se fâche. En Bohême, plus de mille personnes ont été entraînées par les eaux.

Et partant la pluie continue.

D'heure en heure, la vie se complique. Des découvertes affranchissent notre corps d'un travail salutaire, imposent à notre cerveau de nouvelles fatigues. Les idées, de simples qu'elles étaient, deviennent complexes, et, sollicitées par mille arguments contraires, nos convictions ne savent où se fixer. Le cercle des connaissances forcées s'élargit. La nécessité des études rapides augmente. Le corps s'étiole dans un bien-être relatif, et notre pauvre tête surmenée meurt à la peine. La civilisation nous empoisonne; la civilisation nous tue.

Les idées pataugent dans notre crâne comme des grenouilles dans un marais. Nous arrivons à un à peu près de folie universelle qui fait frémir.

Si vous voulez constater les tristes progrès de l'*anencéphalie*, allez au théâtre, dans une avant-scène. Placez-vous de manière à voir bien en face tous les spectateurs. Profitez de ce qu'ils ont la tête découverte, et regardez ces malheureux. Vous verrez que la portion crânienne s'amoindrit, que les maxillaires se développent, que la peau devient mate et incolore. Ceux qui ont des cheveux ont le pelage terne. Les lèvres sont sensuelles, l'ensemble du corps est vulgaire, les extrémités sont lourdes. Dans les yeux éteints, vous lirez l'influence morbide des temps que nous traversons. Si le rire prend les spectateurs, vous verrez trépider tous les abdomens; ce qui est l'indice des gaîtés vulgaires.

C'est surtout dans les brasseries, dans les cafés chantants, dans les théâtres... farces, que vous constaterez cet état transitoire, pendant lequel l'homme, psychiquement atteint, sans être déjà fou, n'est plus sain d'esprit.

La première période caressée a été celle de l'*originalité*. Il était de bon ton d'être original, d'être un type. Cela n'a pas suffi. On a passé à l'*extravagance*. Nous en sommes au *dévergondage*. Nous marchons vers la *folie*, la folie bien caractérisée, avec ses mille aspects : divagations, alcoolisme, férocité, impulsions irrésistibles, idiotisme, monstruosité, bestialité, cleptomanie, lypémanie, perversion, etc., etc. Les maladies épidémiques et contagieuses qui frappaient les corps s'attaquent aux cervelles, toutes admirablement prédisposées à les recevoir. Des pestes politiques, des typhus philosophiques, des fièvres incendiaires se déchaînent sur nous, et nous n'avons encore trouvé pour les traiter que des pilules de fer et de plomb, plus ou moins explosibles, des saignées à la baïonnette, des hospices cellulaires ou les travaux forcés, les eaux de Cayenne ou de Calédonie.

Toujours les révolutions sont accompagnées de manifestations anomales, de désordres encéphaliques, d'hallucinations. La guerre des paysans a eu ses illuminés; les dragonnades ont eu leurs visionnaires cévénols. Les convulsionnaires, les mesmériens ont souligné la décadence de la royauté; les spirites, celle de l'empire.

Une épidémie nouvelle a surgi dans le grand-duché de Bade. Elle a gagné l'arrondissement de Wissembourg; de là, Strasbourg. La voilà qui se répand dans toute l'Alsace. Des milliers d'hallucinés demeurent des heures entières les yeux fixés sur leurs vitres. Dans cet état d'hypnotisme, ils voient sur les carreaux hantés, sur la crête des toits, et plus particulièrement au-dessus des maisons qu'habitent les envahisseurs, aller et venir des figures redoutables, présages de vengeances prochaines. A Rastadt, les vitres sont remplies d'épées, de croix lumineuses et d'ossements. Le soleil couchant fait flamber des incendies; les rayons de la lune étendent sur les champs une couche épaisse de neige ensanglantée. En Alsace, les paysans jurent qu'ils ont vu la Vierge leur sourire du haut des églises; sur les toits court l'artillerie, descendent des charges de cavalerie; les gouttières sont pleines de sang, et dans les nuages voguent des flottes cuirassées.

Chaque jour le cercle des visions grandit. Tous les villages sont hantés à tour de rôle. Partout le travail en souffre. L'esprit rempli des scènes effroyables auxquelles ils viennent d'assister, le cœur plein du désir de la revanche, nos frères d'hier, plus Français que jamais, attendent.

Nous discutons la loi militaire.

Comme il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, chaque procès-verbal donne naissance à des réclamations. La question à l'ordre du jour est comme un tremplin sur lequel rebondissent les orateurs pour se jeter les uns sur les autres.

La discipline, traitée de vieille folle par le colonel Belfort, dit Denfert, et le lieutenant Farcy, est défendue par les généraux Changarnier et Gambetta. Pour établir combien la discipline est indispensable, tout le monde se fait quasiment rappeler à l'ordre.

Le discours élevé de Mgr Dupanloup, prononcé en bon français par un bon Français, a été pour l'Assemblée comme un bon repos. L'impression était assez semblable à celle que l'on éprouve lorsque, enfermé depuis longtemps dans une chambre où l'on étouffe, une fenêtre s'ouvre qui laisse pénétrer l'air frais, pur et vivifiant.

Après le discours de Monseigneur d'Orléans, on a refermé la fenêtre.

Mai, le mois des rosières, mai vient de finir.

Médard, qui fonda dans le cinquième siècle le premier prix de vertu à l'usage des jeunes personnes, Mme Élie de Beaumont, qui perfectionna l'institution, le vertueux Monthyon lui-même, n'auraient pas eu l'ingénieuse idée dont M. Paul Morin a le droit de s'énorgueillir.

Il s'agissait de frapper un grand coup, de réveiller dans les cœurs engourdis le goût de la vertu, d'offrir un éclatant témoignage d'admiration *à la plus sage*, de trouver un stimulant dont le souvenir se perpétuât. L'honorable maire et député de Nanterre a décidé que sa rosière assisterait à la discussion sur les marchés. En effet, le 21 mai, Armandine Mancienne a été admise à l'honneur d'entendre MM. Rouher et Gambetta.

« — Diantre! a dû se dire la néophyte, en voyant escamoter, passer et repasser les millions comme autant de muscades, si j'ai émargé ce matin, c'est au prix de dix-huit années de combats, de luttes, de tentations, tandis que voilà des compères qui, en quelques heures, gagnent des millions à tripoter sur les fusils, les vivres et les cartouches; et cela, au moment où l'étranger nous tient à la gorge. Le métier de fournisseur vaudrait-il mieux que le mien? »

Je trouve imprudent de mener des rosières dans les Assemblées nationales. Si cela ne fait pas de mal, cela ne peut pas faire de bien. Il eût cent mille fois mieux valu, monsieur Paul Morin, conduire votre héroïne à l'exposition d'horticulture. Elle se fût trouvée là dans son élément.

Je veux, à ce sujet, vous offrir une idée. Pourquoi ne feriez-vous pas donner tous les ans à une rose nouvelle le nom de votre rosière? Ce serait du dernier galant, et, franchement, ne vous semblerait-il pas plus naturel qu'une fleur eût pour marraine Armandine Mancienne, que pour parrain le général Faidherbe?

Lors du procès de Mme Lafarge, Raspail prit l'engagement d'extraire de l'arsenic des bâtons de sa chaise ou des lunettes du président. Jacotot avait déjà proclamé cet axiome : tout est dans tout. Je ne crois pas qu'il existe une brochure, si petite qu'elle soit, de laquelle on ne puisse extraire un enseignement, un renseignement ou une vérité philosophique.

Je viens de recevoir le catalogue d'un établissement horticole.

Bossuet devant le cercueil d'Henriette d'Angleterre, voulant convaincre la cour du néant des choses d'ici-bas et poussant ce cri célèbre : « Madame se meurt! Madame est morte! » Bossuet est mille fois moins éloquent que mon horticulteur et son catalogue.

Voyez quels noms portent les plantes des années précédentes :

HÉLIOTROPES : *Imperator. — Prince impérial. — Maréchal Vaillant. — Sénateur Cherreau. — Maurice Richard.*

PRINCESSE MATHILDE : *Plante vigoureuse. Blanc pur. à 40 c., convenable pour l'ornement des salons.*

La guerre arrive, l'Empire croule, tout change, et nous voyons au catalogue :

GÉRANIUMS, VARIÉTÉS DE 1871 :
Monsieur Thiers. — Brave Denfert. — Châteaudun.

BÉGONIAS : *Président Grévy. — Héroïque Strasbourg.*

FAIDHERBE : *Ombelle immense. Fleur écarlate. Vermillon feu.*

GAMBETTA : *Variété à panaches. Rouge vineux.*

O néant des choses de ce monde! Tour à tour, la Royauté se meurt! la Royauté est morte! — La République se meurt! la République est morte! — L'Empire se meurt! L'Empire est mort!

Que ne puis-je voir, dans les catalogues d'horticulture de l'avenir, le nom des VARIÉTÉS DE 1873!

S. M. Ranalalalulu, que *la Guienne*, au dire des journaux, aurait apportée d'Afrique, ne faisait pas plus parler d'Elle qu'un volume de sonnets. Un souverain noir qui a ses femmes et un eunuque, pourtant, cela se remarque, cela doit se voir, cela ne passe pas inaperçu comme un opéra-comique en un acte. On assure qu'il vient étudier nos mœurs. — Nos mœurs! — Il paraît que nous avons des mœurs.

Nous avions perdu la trace de Sa Majesté à Bordeaux, hôtel des Princes, et voilà que, tout à coup, sur les murs de Paris, Ranalalalulu CXXXIV a fait coller sa carte de visite.

Eh bien, roi d'ébène, si tu me crois, tu retourneras vite, vite au bord des grands lacs. Retiens sans perdre une minute, dans la première caravane express à destination de l'Oujiji et de l'Ounyanyembé, le nombre de places dont tu as besoin, et garde-toi des billets d'aller et retour. Une fois arrivé, fais étrangler ton escorte, ou tu cours grand risque de voir ton sérail sans dessus dessous et ton eunuque à la tête de l'opposition.

Les rois se suivent et ne se ressemblent pas.

LL. MM. le roi et la reine de Portugal, après bien des hésitations, sont arrivées à Paris. Elles sont descendues hôtel de Canterbury. LL. AA. RR. le prince et la princesse de Galles viennent de quitter l'hôtel Bristol. Paris regorge de souverains en chambre. Par le temps qui court, un hôtel sans

monarque, c'est une serre sans fleurs, un vol-au-vent sans écrevisse.

Qui attire toutes ces têtes couronnées dans notre galère? *(Fluctuat nec mergitur.)* Suivez-moi : je vais vous l'apprendre.

Nous sommes en pleine campagne. Pour nous faire fête, le ciel est bleu-turquoise, l'herbe vert-émeraude. Au bord des routes, le long des haies, les fleurs font queue, désespérant de se placer dans l'herbe des prairies, accaparée par les premières venues. L'air est tiède, le soleil gai. Insectes, oiseaux, sources, tout fredonne. Entrons dans la futaie, sous la hêtrée tapissée de mousse, brodée de lierre, encombrée de fougères. Suivons le sentier qui ondule devant nous. Qu'il fait bon vivre par des jours pareils! — Attendez!... Ne voyez-vous pas remuer quelque chose, là, au milieu du chemin? C'est une vipère de la plus dangereuse espèce. Une pierre lui a écrasé la tête. Elle vit encore cependant. Des frissons secouent ses écailles sur lesquelles le soleil se plait à jouer. Les yeux, la mâchoire, le crâne sont broyés, couverts de sang et de terre rougie. Elle est inerte. Nous pouvons approcher. Mais voilà qu'au-dessus des buissons voisins derrière les troncs moussus, apparaissent des têtes d'enfants. De beaux angelots des champs au teint hâlé, aux grands cheveux blonds, aux bras nus, aux pieds nus, couverts de loques, des chevilles à l'épaule, se sont cachés de tous côtés. Notre approche leur a rendu un peu de courage. Avant que d'avancer cependant, l'un d'eux nous crie :

— « Est-elle bien morte, monsieur?

— Pas encore, mais elle n'en vaut guère mieux.

— Si nous la regardons, elle ne nous fera pas de mal?

— Vous pouvez venir.

Alors, de tous les buissons, de tous les fossés sortent avec précaution des bambins armés de pierres. Ils regardent à distance, le cou tendu, la respiration haletante, le reptile qui se meurt. Et chacun de dire qu'il n'en a pas peur, qu'il l'eût tué d'un seul coup s'il l'avait trouvé sur son passage, et de lui jeter un caillou inoffensif, qui frappe la terre à dix pas du but. Si un mouvement convulsif secoue la bête, aussitôt les fanfarons se sauvent. A peine sont-ils rassurés quand ils ont mis entre eux et la vipère une centaine pas ou qu'ils ont grimpé sur quelqu'arbre complaisant.

Cette hêtrée, c'est la République; Paris est le sentier où râle la vipère : la Commune blessée. Le caillou, c'est l'armée; nous sommes les bourgeois et ces enfants sont les souverains curieux qui viennent voir de près, pendant que cela se peut, sans trop de danger, le reptile qui les a fait trembler.

Le futur roi d'Angleterre prend les choses gaiement. Il semble que pour lui, entre l'Empire et la République, il n'y a que la distance qui sépare *la Grande duchesse* de *la Timbale d'argent*. A chaque pèlerinage parisien, sa future Majesté se rend pieusement aux Bouffes dès le premier soir. Cela prend des allures de vœu. C'est à croire que nous verrons quelque jour Désiré au Tacova sur *le sac de laine* et Berthelier à la chambre des communes.

Pendant que Son Altesse Royale encourageait les arts, on célébrait à Windsor le cinquante-troisième anniversaire de la naissance de son auguste mère, la reine Victoria.

A propos de Windsor et de *her most gracious Majesty*, je veux vous conter une historiette qui met bien en relief le caractère du peuple anglais.

Un matin, que la reine se promenait en voiture découverte à quelque distance du parc, d'irrespectueuses gouttes de pluie vinrent la surprendre. Le vent se mit de la partie; la poussière suivit le vent. La plus abominable des giboulées se déchaina sur le cortége. Il ne fallait pas moins de vingt minutes de galop pour gagner le château. La voiture se transformait en bain de siége; la cour était dans la désolation.

Un piqueur providentiel annonça fort à-propos qu'il venait d'apercevoir sur le bord du chemin, derrière un massif, à deux minutes à peine, une cabane d'assez propre apparence. On se dirigea de ce côté.

Grand fut le désappointement. La porte était close. On frappa à coups redoublés sans obtenir de réponse. La reine eut beau appeler de son auguste bouche les maladroits qui n'avaient pas prévu sa venue, personne ne parut. Cependant, à force d'être sollicitée à coups de pieds et de poings, la porte céda. On se précipita dans la cabane.

Quelques chaises brisées, quelques planches arrachées, permirent d'improviser un brasier qui ne tarda pas à sécher la reine et à rendre à tous la bonne humeur. La surprise du maître du logis ne fut pas mince, comme bien vous pensez, lorsqu'il trouva chez lui si nombreuse et si brillante société. C'était un petit cultivateur, gagnant péniblement sa vie heure par heure, travaillant seul son champ, soignant seul sa porcherie. Il allait se plaindre lorsqu'on lui apprit quels étaient ses hôtes. Il s'inclina respectueusement devant sa souveraine et tourna tant bien que mal à son intention un compliment de bienvenue, gros d'enthousiasme, et qui se terminait par la promesse de faire sceller au-dessus de sa porte une pierre commémorative; dussent toutes ses épargnes y passer.

La reine lui offrit de l'argent; il le refusa, ne voulant pas, en l'acceptant, souiller l'honneur fait à sa maisonnette. L'averse avait cessé. Le cortége royal rentra à Windsor.

Que fit notre homme? Le lendemain, au plus petit de l'aube, il se rendit à la ville. Après avoir commandé la pierre destinée à perpétuer le souvenir de la visite qu'il avait reçue, il s'en fut demander qu'on assignât la reine; le devoir de tout citoyen anglais étant de faire respecter l'inviolabilité du *home*.

La reine, condamnée à six pences d'amende, envoya 40 livres sterling aux pauvres.

Ou je me trompe fort, ou nous eussions mis la reine dehors et posé immédiatement notre candidature à n'importe quoi, sous le patronage des radicaux. A moins que nous n'eussions sollicité la croix et une recette générale.

Pendant que nous sommes en Angleterre, je dois vous signaler une singulière prétention qu'auraient nos voisins d'outre-Manche. M. Mundilfa, membre de la chambre des communes, réclame au Gouvernement français, en faveur des bannis, des rentes et de bons certificats. Lord Enfield a fait connaître que des négociations à cet effet étaient ouvertes.

Depuis les aventures du baron de Munchausen, je n'ai rien lu de plus divertissant.

De tout temps l'Angleterre a écumé l'Europe et soigneusement mis en réserve cette écume, pour la rejeter à propos sur qui bon lui semble. Libre à elle. Le droit de donner asile à nos bannis ne saurait pas plus lui être contesté qu'à nous celui de les expulser. C'est, du reste, à la suite d'une demande écrite par eux que nos condamnés politiques sont dirigés sur tel ou tel point. Ce n'est pas à nous qu'il faut s'en prendre s'ils préfèrent la patrie de sir Charles Dilk à toute autre.

L'Angleterre a sollicité, il y a quelques mois à peine, la suppression absolue des passeports. Elle réclame aujourd'hui, au seul profit des condamnés, le rétablissement des titres de voyage. Si bien que si l'on vous demande vos papiers, vous serez en droit de répondre : — « Pour qui me prenez-vous? »

La seconde prétention est plus étrange encore. Il s'agirait d'assurer à l'étranger à ceux que nous bannissons, des moyens d'existence. Nous verrions donc figurer cet article aux budgets de l'avenir : *Rentes, pensions, gratifications aux bannis : X millions X centimes.* Si bien qu'il suffirait d'attaquer l'État pour que l'on vous inscrivît à la fois sur les registres de la police et sur le grand Livre.

Je ne serais pas surpris d'entendre dire l'année prochaine à quelque mère prévoyante :

— « Je destine l'aîné de mes enfants au barreau; le second entrera dans la magistrature. Quant au troisième, il est aussi paresseux qu'inintelligent. Mais j'ai des protections, je le ferai bannir. »

Encore une calomnie dont la Commune était victime, et qui s'écroule devant l'évidence. N'a-t-on pas prétendu que ses adeptes dédaignaient les bibelots, méprisaient les arts et les lettres! Tout cela, parce qu'ils ont mis le feu au Louvre, au Palais-Royal, à l'Hôtel-de-Ville. Dérision! Je vous demande un peu s'ils auraient pris la peine de piller les collections de M. Thiers, celles des Tuileries et tant d'autres, s'ils ne les avaient pas appréciées. La place Vendôme nous fournit une protestation plus éclatante encore.

— « On affecte de ne pas nous comprendre, disait dernièrement un des apôtres de Courbet. Si nous avons abattu la colonne, c'était pour voir les bas-reliefs de plus près. »

A-t-on jamais poussé plus loin l'amour de l'archéologie?

A ces preuves déjà si évidentes, j'en veux ajouter une troisième. Le général Cluseret vend sa galerie. Le général avait une galerie; il luttait avec Fould sur le turf aristocratique, et personne n'en savait rien. O trop modeste général! Il pouvait retourner en Amérique, s'associer avec quelque Barnum et exploiter ses merveilles. Il n'a pas voulu en priver sa patrie. Il offre à ses concitoyens une occasion unique de les conserver. Le tout sera d'y mettre le prix. Le général vend ses tableaux comme le ferait le premier Péreire venu. Il les vend « au comptant, « avec garantie par devant notaire, comme une « maison... »

Approchez, messieurs. On peut toucher, mettre l'article en main, « faire examiner. Et si l'acheteur « n'est pas connaisseur, cela n'y fera rien. » — Au contraire! — « S'il y a seulement discussion, la « vente est nulle. » — Ce que j'en vends, « c'est un « Watteau aussi beau que le plus beau du Musée. » (Quel Musée? Celui auquel la Commune a mis le feu le 23 mai, peut-être?) « Un Watteau, *refusé* « *60,000 francs à M. Fould.* » (Quel français!) « Il y a « aussi un Géricault : Portrait de Vidocq; » (Rien n'est sacré pour le général!) « et deux Bouchers. » (Quels peuvent être ces bouchers? MM. Fléchelle et Duval, par Géricault?) « Le tout pour 60,000 francs. « *Prix fixe.* »

Post-scriptum. Il y a un post-scriptum. *In cauda venenum.* « Il n'y a qu'une chose qu'il m'est interdit « de dire, c'est la provenance des tableaux. Celui « qui me les donne veut rester inconnu. »

Diantre! voilà qui fait rêver. Quel peut être ce généreux inconnu? Je crois que si on lisait avant la vente les articles 62 et 63 du Code pénal, cela jetterait un froid sur les enchères. Le général qui garantit l'authenticité des tableaux, ne me fait pas l'effet d'en garantir la provenance. Si la bonne foi du général a été trompée, qu'en résultera-t-il pour l'acheteur?

On assure que les lauriers de la maison Worth et Boberg tentent la maison Guillaume et Bismark. Les éditeurs du *Modenbruhne*, journal de modes de Dresde, ont été informés de l'intérêt tout particulier avec lequel S. Exc. le prince de Bismark suit la croisade qu'ils ont entreprise pour affranchir les modes allemandes de la tutelle parisienne.

Prince de Bismark, tu dois renoncer à cela.

Il te faudrait, avant tout, transformer tes Prussiennes. Tu auras beau décréter la toilette obligatoire, caserner le sexe auquel tu dois ta mère, enseigner le maquillage en douze temps, passer des revues et crier de ta plus belle voix : — « Présen- « tez... chignon! — Reposez... ombrelle! — Ali- « gnement! — Hanche à gauche. — Les yeux en « coulisse, le sourire provocateur et les petits doigts « sur la couture du jupon, Fixe! » — Tes Prussiennes ne seront jamais que des Prussiennes, si nous ne les déprussiennisons pas.

Prince de Bismark, il faut renoncer à cela.

Il fut un temps, à ce qu'il paraît, où tout finissait par des chansons. Nous terminons tout par des calembours.

— Savez-vous ce qui perd la France?

— C'est qu'il y a beaucoup d'esprit de parti.

— Et peu de revenu.

Mille pardons, amie, et autant de respectueux souvenirs.

PIERRE LE HESTRE.

SUISSE. — Les manifestations de Lausanne à l'occasion de la révision fédérale. — Aspect de la place de Riponne dans la journée du 15 mai.
(D'après le croquis de M. Ossolini, notre correspondant.)

PARIS. — Démolition de la place Dauphine pour le dégagement de la façade occidentale du Palais-de-Justice. — (Dessin de M. Prevost.)



LE SALON DE 1872. — *Landes du bassin d'Arcachon (Gironde).* — **Tableau de M. Van Marcke.** — (Dessin genre eau forte de M. Pirodon.)

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

(Voir pages première et 356)

Pancorbo, 28 mai 1872.

Monsieur le Directeur du *Monde illustré*,

Ci-joint les types carlistes que je vous avais promis depuis si longtemps :

Au milieu, vous reconnaîtrez aisément don Carlos montant un joli cheval blanc. A droite, un prêtre tenant son drapeau. C'est un type. Tous les ecclésiastiques engagés dans le mouvement ont comme lui un costume noir, avec un crucifix de bois sur la poitrine et un scapulaire de chaque côté. — Ils portent un sabre de cavalerie et un revolver. L'homme assis au premier plan, en train de rouler une cigarette, est un espion au service de don Carlos. Il est célèbre, et connu par le sobriquet du *Lince* (lynx).

Le deuxième croquis donne une idée du campement de don Carlos à Pancorbo, d'où je vous écris. C'est une petit village à onze lieues de Burgos et trois de Miranda de Ebro; il se trouve dans une vallée entourée de hautes montagnes où les chèvres seules peuvent se hasarder. La voie ferrée qui traverse cette vallée a été coupée depuis fort longtemps par les carlistes, qui avaient l'idée d'y faire leur retraite. — Sur une des montagnes de ce pays se trouve un château fort bâti en 1794, lors de la lutte contre la France; il coûta 15 millions de réaux au gouvernement espagnol. Aujourd'hui, il sert de demeure au roi don Carlos, mais de triste demeure, car il fut à moitié détruit en 1823, et il n'en reste que des pans de murailles et des casemates.

LA MANIFESTATION DE LAUSANNE

(Voir page 348)

Lausanne, 22 mai 1872.

Je vous adresse un croquis, pris sur place, de la cérémonie populaire qui a eu lieu à Lausanne le 15 de ce mois. Cette manifestation n'est point sans intérêt pour nous, en ce sens qu'elle est une protestation contre l'invasion de l'influence allemande, et que le peuple vaudois, comme celui de Genève, témoigne hautement sa sympathie pour la France. Tous ceux de vos concitoyens qui se trouvaient ici en ont été vivement impressionnés.

Aussitôt que le résultat définitif du vote a été connu, les habitants de Lausanne ont exprimé à leur municipalité le désir de célébrer par une fête populaire un succès dont ils avaient un instant désespéré, et celle-ci s'est empressée d'y adhérer en convoquant tous les citoyens pour le mercredi 15 à huit heures du soir, et en invitant la population à s'associer à la fête par une illumination générale.

A l'heure dite, en effet, des corps nombreux de citadins, d'artisans et de campagnards, tous en habits civils, précédés de tambours et de musiques, se dirigeaient vers la grande place de la Riponne et venaient se grouper en bon ordre au pied de l'immense terrasse où s'alignent, dans la disposition la plus imposante, la cathédrale, les collèges, les académies et le château, siége du grand conseil cantonal.

Il est peu de villes en Europe qui puissent s'enorgueillir d'un décor plus magnifique et plus propre à servir de cadre à une fête.

Un coup de canon, parti de l'esplanade du château, donne le signal du départ : les torches s'allument, les transparents s'éclairent, les drapeaux flottent au vent, la bannière fédérale, hissée par d'intrépides couvreurs, se déploie à la pointe de la flèche de la cathédrale, qui s'embrase de feux de Bengale, et le cortége s'ébranle au bruit des tambours, des fanfares et des salves d'artillerie.

Cependant, toute la ville s'illumine avec une rapidité prestigieuse. Pas une fenêtre qui ne soit constellée de lanternes vénitiennes ou de verres de couleur, pas une mansarde qui n'ait sa ligne de bougies ou de pots à feu. Dans une maison de somptueuse apparence, le luxe intérieur a fait irruption sur la rue, le maître du lieu a fait déborder sur son vaste balcon toutes les richesses intimes réservées d'ordinaire aux galas des grandes réceptions. Les lampes à panses de céladon, les candélabres dorés, les girandoles et les torchères aux cristaux scintillants s'étagent derrière les balustres.

Le cortége s'avance salué par d'unanimes acclamations. La marche est ouverte par un peloton de tambours et un corps de musique suivis du faisceau des bannières des vingt-deux cantons, au milieu desquelles flotte le drapeau national à la croix blanche sur fond rouge; à leur suite viennent la corporation des imprimeurs, les sociétés chorales, les compagnies de tir, le collége cantonal, l'école des cadets, les étudiants de l'Académie avec leurs casquettes blanches, vertes ou rouges, suivant la faculté à laquelle ils appartiennent. Ces derniers portent au bout d'une hampe un énorme transparent où se lit, en lettres gigantesques, le NON sacramentel qui a fait triompher la cause nationale, puis un autre où est inscrite la belle et touchante devise de la confédération : *Tous pour un, un pour tous!*

OSSOLINI.

LE SALON DE 1872

IV

MM Layraud, — Lematte, — J. Saintin, — Patrois, — Perrault, — Cot, — Legoaësbe de Bellée, — Dana, — Villebesseyx, — Robinet, — J. Didier, — Masure, — Bellet du Poizat.

Nous publierons, la semaine prochaine, la gravure de l'un des tableaux importants du Salon. Son auteur, M. Layraud, l'intitule : *Brigands et captifs.*

Ceci se passe en Italie, aux environs de Rome. Un jeune Anglais et sa blonde épouse se sont égarés dans de méchants parages. Surpris par une douzaine de ces malandrins dont la race n'est pas près de s'éteindre sur la terre classique du banditisme, cerné, isolé, sans moyen de fuir, le couple ne sortira vivant de l'aventure qu'au prix d'une forte rançon. Pas de doute à ce sujet : la mine, les gestes des gens de la bande ne promettent rien de bon, et les roches arides qui encadrent la scène sont hautes, sourdes et muettes. Elles en ont vu bien d'autres dont elles n'ont jamais livré le secret. Notre gravure nous dispensant de plus de description, nous y renvoyons le lecteur pour les détails de l'œuvre; un seul coup d'œil lui en apprendra plus qu'une longue page d'écriture. Mais je veux parler de l'exécution de cette vaste toile.

Le peuple d'Italie est une source inépuisable de beaux types, de robustes allures, et l'artiste n'a qu'à copier exactement ce qu'il voit dans les champs, les bourgs et les villes pour rencontrer les formules du style. Mais chacun imprimera sur son travail le cachet de sa propre individualité. Ainsi, Léopold Robert aura pour lui le choix des rhythmes, la majesté, l'ampleur, l'harmonie, la poésie des lignes, et aussi cette grâce laborieuse, cette noblesse artificielle qu'il envisageait dans un idéal probablement au-dessus de ses forces. Plus naturel et moins raffiné, plus sain et moins poétique, plus résistant et moins profond, Schnetz travaillera sans beaucoup d'élévation d'esprit, d'une main ferme et sûre dans sa pesanteur, d'un pinceau rustique qui va bien à la bonhomie, au caractère naïf de ses personnages. Au pittoresque, à la vérité locale, M. Hebert joindra le sentiment, la langueur, une tristesse rêveuse, un énervement mélancolique et suave dont l'expression exerce un charme sérieux, indéniable, souverain. Les œuvres de M. Hébert marquent ordinairement l'esprit d'une trace que le temps ne saurait effacer. D'autres commenteront différemment encore les mêmes modèles. Nous savons que chaque peintre vraiment digne de ce nom a sa manière à lui d'être réel et d'exciter l'intérêt.

C'est le cas de M. Layraud, qui n'imite aucun de ceux qui l'ont précédé, et dont les *Brigands* inaugurent peut-être une nouvelle série de sujets italiens. Mûri par l'étude, rempli de zèle et du désir de bien faire, l'artiste a abordé là une tâche difficile. La composition n'a pas beaucoup de soudaineté; on y sent trop la recherche et la réflexion; l'arrangement en est un peu théâtral; cependant les poses sont heureusement trouvées, variées à propos, et l'ensemble est empreint d'une gravité solennelle très-bien appropriée au sujet. La pratique est un peu triste et silencieuse; mais elle a de la force, de la volonté et dénote un fond de sérieux savoir. J'appellerai l'attention sur la précision soutenue et sans sécheresse du dessin. La tenue aristocratique et fière de milord, la souplesse de l'attitude effrayée de milady, ont droit également à des louanges. Le chef des bandits, — l'homme dont les reins sont serrés dans une ample ceinture rouge et qui présente une plume au prisonnier, — est très-simple et très-expressif; le jeune pâtre debout, à gauche, le brigand en veste rougeâtre étendu sur le ventre à droite, ne perdent point non plus à être analysés, ni l'homme assis au premier plan et qu'on voit de dos, la carabine en bandoulière. Toutes ces natures vigoureuses, hardiment découplées, élégantes sous leurs vêtements épais, aux visages, aux mains calcinées par le soleil, tanées par le vent et la pluie, ont trouvé en M. Layraud un interprète intelligent, et si l'on pénètre dans les détails, on s'aperçoit, en outre, que les accessoires sont en général traités avec une largeur et une solidité d'accents très-méritoires.

M. Layraud a exposé une seconde toile, d'un genre tout opposé. Celle-là représente Marsyas que l'on écorche vif par ordre d'Apollon. C'est un tableau d'étude. L'exécution des nus, cette grande difficulté de la peinture, y semble très-consciencieuse et sévèrement châtiée. Il est certain que l'artiste ne s'est pas contenté aisément. Néanmoins, je reprocherai à ce tableau sa coloration un peu sombre. Quoi qu'il en soit, M. Layraud s'annonce bien; il prend son rang, et je n'ai plus maintenant à lui souhaiter qu'une place meilleure encore, comme récompense de nouveaux efforts, de son courage et de sa persévérance.

La *Dryade*, de M. Lematte, est une toile des plus agréables, d'une distinction parfaite. J'en eusse préféré la tonalité plus solide; mais que le modelé est fin et délicat! Les mains sont excellentes, bien dessinées et bien rendues; le poitrine offre des passages de teintes supérieurement réussies, et l'ensemble a un je ne sais quoi de grave et de souriant à la fois, de sévère et de gracieux qui dénote chez l'auteur les plus heureuses aptitudes. Sans être une œuvre accomplie, c'est une peinture digne d'être approuvée de tous. M. Lematte est un débutant : ce tableau suffit pour lui assurer un très-brillant avenir.

Je n'en dirai point autant de M. J. Saintin, qui, lui, me paraît tourner le dos au but, ni de M. Patrois, lequel fait grimacer, plus qu'il n'est permis, ses personnages de bois; —voyez, s'il vous plaît, son *Jacques Cœur*, rempli de bonshommes ineptes, incapables de remuer leurs bras et leurs jambes en fil d'archal. M. Perrault et M. Cot ont beaucoup plus de talent que MM. Saintin et Patrois, que bien d'autres encore, mais, franchement, que n'en font-ils un meilleur usage! Ah! sans doute, l'*Education d'Azor* du premier, et, du second, le *Jour des morts au Campo Santo de Pise*, et *Dionisa* sont peints à souhait pour l'ébahissement des Philistins. C'est lustré, brossé comme un parquet, on s'y mirerait; le débit en est assuré d'avance; ce sont morceaux de défaite, et M. Prudhomme leur ôte son chapeau en disant : « Voilà qui est ravissant! » son grand mot. Oui, les personnes qui ne demandent point à la peinture d'être sincère et vraie, doivent trouver dans la vue de pareils ouvrages une récréation agréable. Je le conçois. Ils offrent des épisodes bien faits pour charmer certains visiteurs, qui en applaudiraient beaucoup du même genre et de la même force, allant de l'un à l'autre sans se lasser. Mais à ceux qui recherchent dans l'art quelque chose de mieux qu'une vaine adresse manuelle, qu'un faux éclat de propreté bourgeoise et marchande, ces œuvres peintes paraissent si légères que s'y arrêter serait du temps perdu. Qu'elles soient donc pour nous comme si elles n'avait jamais été, et allons ailleurs.

Allons, par exemple, à la *Lande maritime*, de M. Legoaësbe de Bellée, d'une impression si juste qu'on croit sentir passer, en la regardant, les bonnes bouffées salines que les vents d'ouest apportent sur nos plages. J'ai vu quelque part le site reproduit par le pein-

tre; à Noirmoutier, peut-être. Ce bouquet de pins, au maigre branchage, ne m'est point inconnu, ni l'îlot battu par le flot du large, ni cette côte semée de ronces, d'ajoncs grêles et de plantes rabougries. Un ciel chargé d'averses s'étend sur l'Océan d'un vert d'émeraude; au fond, une traînée de fumée signale la présence à l'horizon de quelque gros navire retour d'Amérique. Tout cela est d'une vérité frappante et peint d'une bonne façon. Seulement, — il y a un «seulement,» — que l'artiste se défie des touches étroites : les pins sont d'une facture bien trop menue.

La *Baie de Saint-Bulades* est également une bonne peinture. L'auteur, M. Dana, a parfaitement exprimé ce qu'il avait très-bien observé. Qu'il me suffise de signaler, comme deux études très-agréables, le *Bois* de M. Bidault, et le *Ruisseau* de M. Villebesseyx. Au premier plan du *Ruisseau*, au-dessus d'une petite mare encadrée de broussailles, il y a des chênes d'une belle venue, munis de branches solidement attachées aux troncs rugueux et dessinées avec une certitude peu répandue parmi nos paysagistes. Cette petite toile a été peinte d'une brosse attentive et qui a de la vigueur.

Je ne saurais engager M. Robinet à persévérer dans sa manière. Il imite en perfection les pierres, les cailloux; les moindres grains de sable ne lui échappent point; l'œil s'y trompe; le fini hollandais a trouvé son maître, et, si le but de l'art était purement et simplement la reproduction mycroscopique des choses, M. Robinet serait le premier peintre des temps passés et présents. Tout au plus oserait-on lui opposer M. Blaise Desgoffe. Malheureusement pour lui, il n'y a pas que des cailloux dans un paysage; les arbres, les fabriques, les nuages, l'atmosphère, l'herbe verte du printemps, les feuilles rousses de l'automne, l'eau paisible ou tourmentée, le soleil qui luit pour tout le monde, y jouent des rôles sérieux et fréquents, et n'oublions pas l'horizon avec ses lignes, ses perspectives diverses, ses teintes fuyantes. Or, voilà sur quoi notre artiste trébuche à tout moment. Certes, dans son *Lac des Quatre Cantons*, aussi bien qu'un autre, je vois à gauche des roches très-minutieusement peintes. Elles sont vraiment d'une netteté d'exécution étonnante, d'un faire merveilleux; les minéralogistes doivent en être contents; ils peuvent y porter leur marteau et leur loupe. Mais que le reste laisse donc à dire! Et, comme «le reste,» c'est d'abord la végétation du premier plan, beaucoup trop aride; puis celle du second, fort médiocre; puis, hélas! le ciel, l'eau, le fond, qui ne valent rien, ai-je donc tort de déclarer ce tableau pour les trois quarts manqué? L'autre paysage de M. Robinet, — *Sous les oliviers*, — est plus encore dépourvu d'agrément : c'est tout simple, les arbres y sont plus nombreux et il y a moins de pierres. Ah! comme le *Ruisseau de la Merlette*, par M. de Mortemart, fait mieux mon affaire! Le pinceau y est soigneux et précieux, sans puérilité, et l'on trouve là, dans une harmonie discrète et reposée, une expression délicate et choisie de la nature.

Moins bien inspiré que de coutume, moins bien servi par son talent qui n'est pas douteux, M. Didier passe cette fois inaperçu. Je n'aime point ses *Picadors romains*. *L'Abreuvoir* est préférable; les bêtes sont dessinées et peintes en connaissance de cause, par un homme qui sait mieux son affaire que bien des gens que la renommée favorise. Le mal vient de ce que l'artiste a pris l'habitude de tons sourds qui pèsent très-fâcheusement sur sa palette. Puisse-t-il y veiller et surtout y remédier.

M. Masure renouvelle chaque année les mêmes tableaux. Les premiers exemplaires datent de 1866, si j'ai bonne mémoire. Ils obtinrent du succès parce que les sourires d'un talent qui se lève intéressent toujours. Avec raison l'on vanta leur aspect limpide, leur coloris frissonnant, leur pratique fraîche, leur atmosphère pénétrante, saine, délectable. A présent, ils n'attirent plus du tout l'attention. Pour que les sympathies aient de la durée, il faut autre chose que le renouvellement sempiternel de la même barcarolle, et l'on dédaigne bien vite ceux auxquels la paresse semble lier les mains. M. Bellet du Poizat a commencé bien des toiles dans sa vie, il n'en a achevé aucune. Son tableau de cette année (*le Lac de Genève et le canton de Vaud à la sortie du tunnel de Chexbres*) n'est pas haïssable, mais ce n'est encore qu'une ébauche faite par un homme trop indulgent pour lui-même.

OLIVIER MERSON.

SCÈNES DU JOUR

LE CAPITAINE HARTMANN

Ce matin, comme j'achevais de déjeuner, mon domestique vint m'annoncer qu'un visiteur demandait à me parler.

— Son nom?

— Voici sa carte.

— Parbleu, faites entrer tout de suite.

C'était, en effet, mon vieil ami Dugiron, un brave garçon que je n'avais pas vu depuis les derniers événements, un camarade de collége, échoué, malgré de brillants succès et une rare intelligence, dans les vins de Champagne pour l'exportation.

Deux minutes après, Dugiron faisait son entrée.

— Comment! c'est toi?

— Tu ne m'attendais guère?

— Ma foi, non.

— Ah! mon cher, nous en avons vu de drôles.

— A qui le dis-tu?

— Oui, je sais qu'ici vous avez cruellement souffert, mais nous autres nous souffrons encore.

— C'est vrai, tu habites un département occupé.

Dugiron ne répondit que par un soupir.

— Eh bien, comment sont-ils?

— Qui?

— Les Prussiens.

— Comment ils sont? Et tu crois que je puis te répondre à une pareille question? Ils sont... ou plutôt ils ne sont pas... ou plutôt... que veux-tu que je te dise? J'ai vu des choses si étranges; vois-tu, mon cher, ce n'est pas l'homme qu'on devrait mettre en cause, c'est l'humanité. L'homme n'est que ce que les circonstances le font, et c'est l'humanité qui fait les circonstances. Les Prussiens! Dieu sait si je les hais; quand j'en entends dire du mal, c'est un soulagement pour moi, et, certes, ils ne l'ont pas volé... Pourtant.....

— Je ne te comprends pas bien.

— Je ne me comprends pas moi-même. Je ne comprends pas davantage ce que j'ai vu. Tiens, veux-tu un portrait entre mille? Je vais te photographier cela en cinq minutes, tu apprécieras ensuite.

— Soit.

— Le modèle de mon portrait s'appelle le capitaine Hartmann, un héros de la campagne prussienne, comme ils disent. Il est logé chez moi par droit de conquête depuis tantôt six mois, mais je le connaissais déjà. En effet, pendant la guerre, je m'étais mis dans les mobilisés et j'eus l'honneur d'être fait prisonnier par lui. Il n'en abusa pas, d'ailleurs. Il me fit relâcher. De sorte que pendant six semaines je résidai dans la petite ville où son régiment campait, chez un mien parent qui voulut bien soigner une blessure que.....

— Comment, tu as été blessé?

— Pas la peine d'en parler, c'est fini depuis longtemps. Laisse-moi croquer mon portrait.

***

Dugiron alluma un cigare et, les premières bouffées lancées :

— Tu m'as demandé ce que sont les Prussiens? Regarde. Hartmann ne bouge plus. Physique : un grand garçon blondâtre qui a à la fois des airs de demoiselle, de guitariste chantant dans les cours, de clerc de notaire et de philosophe incompris. Une voix qui ne s'émeut pas et psalmodie tout du même ton. Méthodique, compassé, imperturbable, voilà le bonhomme en bloc.

Passons aux détails.

Le capitaine Hartmann, mon cher ami, n'est pas le premier venu. C'est un savant, un véritable savant. Il passe là bas, à ce qu'il paraît, pour un des premiers bibliophiles du temps. A Berlin, on le voyait dans les bibliothèques rester en extase cinq heures durant devant une édition curieuse. Je crois même qu'il était membre correspondant de la Société des bibliophiles français.

— Vraiment?

— Oui, vraiment. Mais tu vas voir. Un jour, comme ses hommes étaient de grand'garde dans un village des environs, une alerte se produit. Ils ont prétendu qu'on avait tiré par une fenêtre; ils en ont menti. C'est un des leurs qui, étant gris, avait déchargé son fusil sans le vouloir. Le capitaine Hartmann arriva et décida que six maisons du village seraient brûlées comme premier avertissement. Parmi les six maisons se trouva la propriété d'un vieux savant retiré à la campagne avec ses bouquins adorés. Il y avait des trésors empilés dans les cinq ou six pièces de la bicoque.

Le capitaine Hartmann le savait. Il avait même souvent et longuement disserté avec le vieux savant. Il s'assit devant la maison, la regarda brûler, prit un des charbons pour allumer son cigare et rentra dîner tranquillement.

***

Dugiron fit une pause, puis, reprenant :

— Le capitaine Hartmann, mon cher ami, était et est encore, à ce qu'on t'assurera partout, un modèle de probité.

Un exemple : dans la maison où il était logé, il avait tenu à payer pension. Il se faisait présenter sa note toutes les semaines. Tu comprends que ses hôtes, légèrement troublés par les événements qui se succédaient, pouvaient se tromper dans leurs additions.

Invariablement, le capitaine Hartmann les rapportait avec d'interminables *errata*.

Tant à ajouter au total, tant pour des bouteilles de vin oubliées, tant pour ceci, tant pour cela. Puis il tirait sa bourse et réglait argent comptant.

— C'est de l'honnêteté, en effet.

— Naturellement... Seulement, quand son régiment fut envoyé ailleurs, le capitaine Hartmann fit emballer trois caisses d'objets précieux qu'il expédia à sa femme, présidant lui-même à l'emballage, comme s'il accomplissait un sacerdoce.

***

Sa femme! il n'en parlait jamais qu'avec une émotion et un respect dont on était touché malgré soi.

Cet homme, évidemment, adorait la famille. Un de ses camarades, d'ailleurs, me vantait à tout propos la pureté de sa vie, ses mœurs calmes, ses habitudes patriarcales.

Évidemment, c'était vrai.

Un soir, à la suite d'un engagement, sa compagnie entra de vive force dans un bourg des environs. Toutes les femmes furent outragées. Le capitaine Hartmann..... bref, tu m'entends? On assure que non-seulement il autorisa ses hommes, mais qu'il prit part à la saturnale.

Le lendemain, il démontrait paisiblement à son hôte, chez qui il était revenu, que les droits de la guerre.....

***

Une autre fois, dans une autre rencontre, six francs-tireurs ayant été saisis, il les fit aligner le long d'un mur sans même les interroger, et, rrrran! comme disait jadis un personnage connu.

— Mais c'est un monstre!

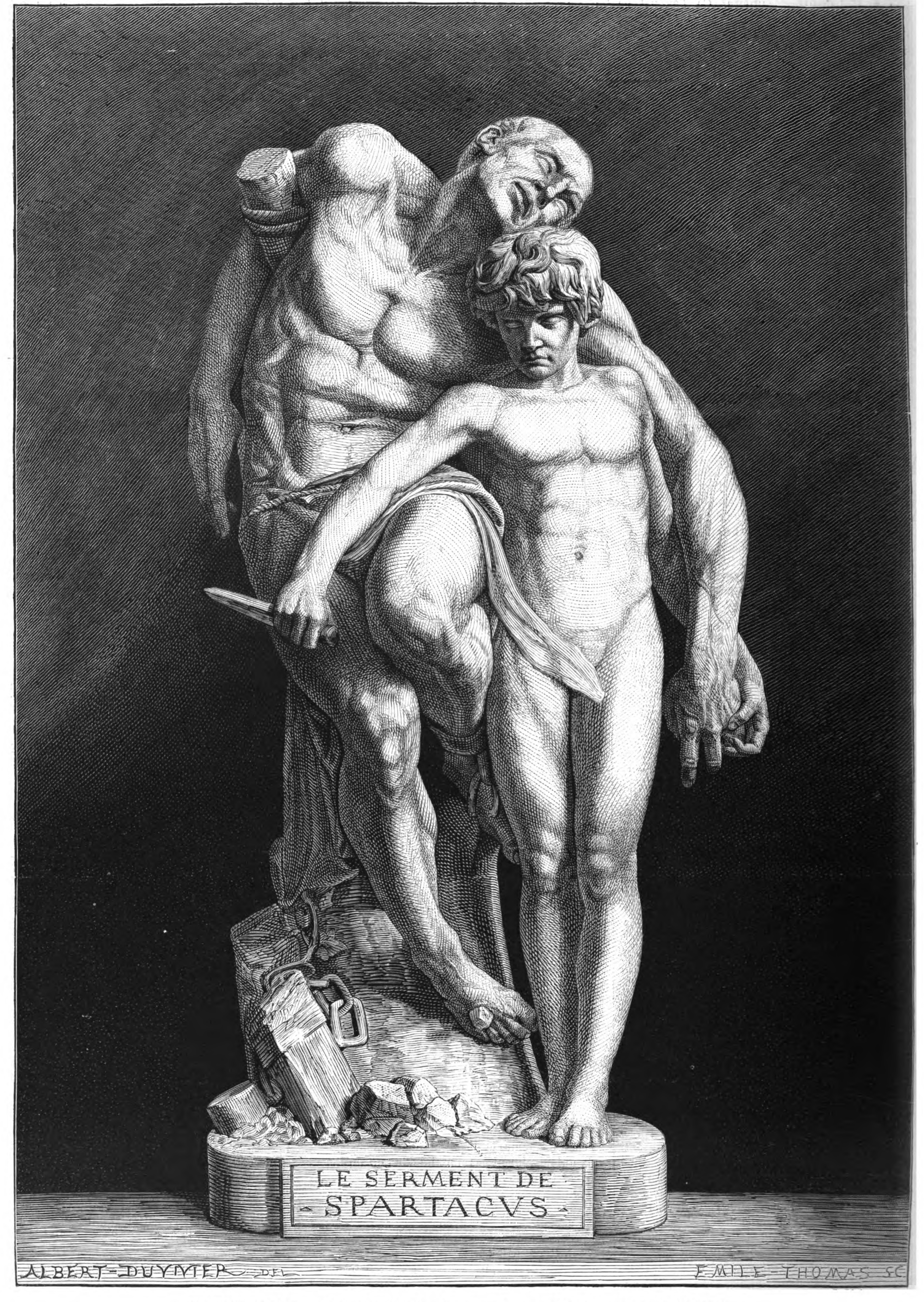
— Le soir même de l'exécution, un paysan du village, qui vendait de menus biblots, et chez qui le capitaine Hartmann allait lui-même quelquefois acheter du fil pour recoudre lui-même ses boutons, était en proie à un désespoir profond. Sa petite fille avait été prise par le croup. Le médecin avait prescrit l'émétique, mais rien dans le village et impossible de communiquer avec la ville voisine.

Le capitaine Hartmann entendit conter cela sans rien dire.

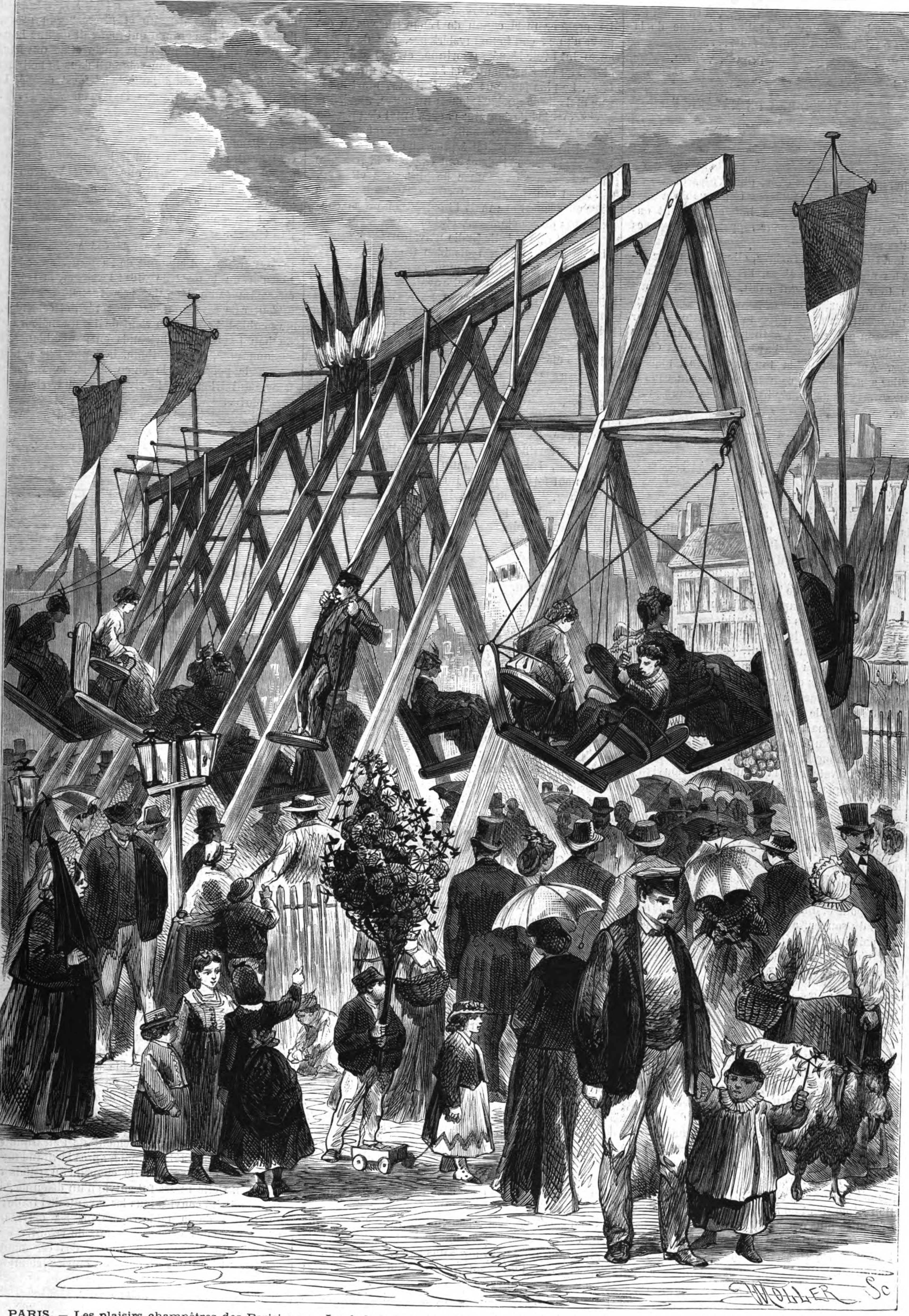
Trois heures après, trempé, crotté, il revenait frapper à la porte du paysan, tenant un petit paquet à la main. C'était l'émétique qu'il était allé chercher lui-même à l'ambulance de son corps d'armée, situé à deux lieues de là.

Il avait même dû passer en route devant les cadavres du matin.

Voilà, mon cher.



SALON DE 1872. — Le serment de Spartacus. — Groupe de M. Barrias. — (Dessin de M. Duvivier.)



PARIS. — Les plaisirs champêtres des Parisiens. — Les balançoires du village de Malakoff, dans la zone des fortifications. — (Dessin de M. Lançon.)

Maintenant, conclus, si tu veux et si tu peux, en te demandant ce qui est vraiment infâme de la guerre ou des hommes qui la font.....

PIERRE VÉRON.

LES BALANÇOIRES DE MALAKOFF

(Voir page 353)

Ce n'est plus la ville et ce n'est pas encore la campagne, mais il y a plus d'air, plus d'espace, plus de terrains vagues, et si la guerre impitoyable a rasé les grands arbres, quelques buissons restent encore dans les jardinets pour rappeler qu'il y a des feuilles au mois de juin.

Elle a fait comme les arbres, elle a dû tomber devant les nécessités du siége, l'étrange bâtisse, appelée tour Malakoff, qui avait, vers 1857, donné son nom au quartier, alors à peine tracé. On buvait, on mangeait, on dansait même dans cette tour sur laquelle son propriétaire enthousiaste écrivait jadis un volume qui fut publié avec des vignettes étonnantes. Aujourd'hui, la tour n'est plus, mais le quartier a grandi, et, comme notre dessin vous le montre, ami lecteur, on s'y balance encore aux jours de fête.

COURRIER DU PALAIS

Ne vous ai-je pas parlé assez longtemps de ces trois gracieux gentlemen, originaires de Tunis, de Tripoli, et habitants de Marseille, qui ont étranglé et assommé leur compatriote.

Je ne reviens pas sur cette opération sinistre, je me borne à ajouter que Toledano et Sitbon ont été condamnés à la peine capitale; Nissim en sera quitte pour les travaux forcés à perpétuité.

Pendant ce temps, la cour d'assises de la Seine condamnait trois assassins qui, pendant le siége de Paris, au moment où les obus prussiens pleuvaient sur nos monuments et sur nos maisons, ont eu le triste courage de tuer à coups de fusil un ancien sergent de ville, de tirer sur son frère, de séquestrer et même de martyriser leurs victimes.

Pendant ce temps encore, la cour d'assises du Calvados prononçait une condamnation capitale contre un cultivateur de la commune de Louvigny, un homme de quarante et quelques années, nommé Mancel, qui a tué sa fille à coups de couteau. Cette pauvre Aline Mancel, enfant de dix-sept ans, était faible d'intelligence, inhabile et lente au travail, et son père trouvait qu'elle lui coûtait trop cher et ne lui rapportait pas assez; elle avait trop d'appétit et pas assez d'activité! Ce misérable avait imaginé une histoire de suicide sur laquelle il paraissait compter beaucoup pour établir son innocence: la jeune fille, à l'heure du souper, avait appuyé la miche de pain sur sa poitrine, et, s'étant servie, pour couper sa tartine, d'un couteau trop bien affilé, elle s'était percée elle-même sans le vouloir.

Tout cela est affreux à lire et à raconter, c'est pourquoi j'éprouve le besoin de faire une tournée aux États-Unis. Après avoir passé la mer, les crimes commis dans l'Amérique du Nord nous parviennent tout parfumés de détails passablement romanesques. Vous n'avez pas oublié Mme Wharton que MM. les Yankees ont surnommée la Lucrèce Borgia de Baltimore? Elle a été acquittée, je vous l'ai dit, sur le chef d'empoisonnement d'un vieux général, ami de feu son mari; mais, comme en Amérique la défense obtient toujours que chaque fait criminel soit soumis séparément à l'appréciation du jury et qu'il ne soit pas même fait allusion, dans chaque débat distinct, aux faits se rattachant à l'accusation générale et dont la connexité serait établie de la façon la plus évidente, Mme Vharton a encore plusieurs épreuves judiciaires à subir. Or, elle vient de produire un certificat de maladie, et la seconde affaire, relative à l'empoisonnement d'Édouard Van Ness qui lui est imputé, vient d'être renvoyée à la session d'octobre.

Mais, faute d'une accusée, la chronique judiciaire ne chôme pas, et Lydia Shermann a occupé la scène. Le premier mari connu de Lydia Shermann est mort d'une façon toute mystérieuse, peu de temps après lui avoir légué sa fortune, et elle a épousé alors Horace Shermann, veuf et père de quatre enfants. Le plus jeune de ces enfants est mort après une maladie de quelques jours; un autre, une jeune et charmante fille de quinze ans, a suivi de près son frère dans la tombe, et enfin le père lui-même a succombé avec une rapidité plus que suspecte. Les médecins et les chimistes ont constaté la présence de l'arsenic dans l'estomac de toutes ces victimes. Voilà ce qui paraîtrait justifier suffisamment la mise en accusation; mais l'instruction ne se contenta pas de ces éléments, et de nouvelles enquêtes établirent que la belle Lydia n'avait pas été mariée seulement deux fois, mais bien trois fois, qu'elle avait d'abord, étant très-jeune, épousé un agent de police de New-York dont elle avait eu cinq enfants. Que sont devenus le père et les cinq enfants? Ils sont tous morts dans un espace de deux ans; nous en sommes à dix victimes présumées!

L'accusée, qui est une femme de quarante ans environ, a été déclarée coupable de meurtre au second degré sur la personne de Shermann, son dernier mari, et ce verdict entraîne une condamnation à la peine de l'emprisonnement à vie; mais la sentence du juge n'est pas encore prononcée. Vous voyez que, de session en session, et en faisant la part des certificats de maladie possibles et même probables, Lydia Shermann doit comparaître encore neuf fois devant le jury. N'en parlons donc plus jusqu'à ce que tout soit terminé.

Mais voici un procès fini, bien fini, une histoire complète, histoire d'amour, histoire de brigands mystérieux, connus dans le monde pour leur élégance, des dandys, des lions, qui ne dédaignent pas l'emploi du masque, du poignard, de la fausse clef et de l'effraction.

Mlle Caroline Stevenson, une charmante jeune fille de vingt-quatre ans, avait pour fiancé M. Horace Norton, avocat. Mais depuis que le beau, le brillant Robert Warren de Lyle avait fait son apparition dans le monde, la jolie fiancée se refroidissait à vue d'œil. Bref, un beau jour, le jeune avocat reçut un congé formel. Le soir même de ce jour, le père de Mlle Stevenson était obligé de s'absenter pour vingt-quatre heures, et cela ne laissait pas que de lui causer une certaine inquiétude, parce qu'il avait chez lui, dans un coffre-fort, des diamants pour une somme de 750,000 fr. Il habitait une maison de campagne isolée près de la ville de Clinton. Mais il fallait partir; membre de la cour suprême de l'État, il ne pouvait refuser d'aller recevoir le testament d'un ami à son lit de mort. Il partit donc.

Mlle Caroline fait coucher un domestique dans l'antichambre; elle s'installe dans la chambre de son père, elle cache un poignard sous son oreiller et elle s'endort. Et maintenant, voyez si la scène du crime ne ressemble pas à une hallucination! Elle se sent réveillée, mais sa tête est lourde et elle a mille peines à rassembler ses idées; elle a la conscience qu'il y a là quelqu'un à côté d'elle, et peu à peu elle comprend que ce quelqu'un lui tient un flacon de chloroforme sous le nez et qu'elle va bientôt retomber dans un sommeil profond. En même temps elle entend le grincement d'une clef ou d'un crochet dans la serrure du coffre-fort, du coffre aux diamants. Elle lutte contre l'engourdissement, mais elle a soin de ne pas laisser voir qu'elle a recouvré sa connaissance; il ne faut pas qu'un muscle de son visage la trahisse par un frémissement, sans cela elle est morte; l'homme masqué qui est près d'elle l'étranglera sans pitié.

Tout à coup, le voleur qui forçait le coffre-fort fait entendre un juron; il paraît qu'il ne peut réussir, et il appelle son complice à son aide. Celui-ci prend la précaution de laisser sur le visage de la jeune fille un mouchoir imbibé de chloroforme et il va au coffre, qui est à l'autre extrémité de la chambre. Alors Mlle Stevenson se lève, prend son poignard, et, marchant pieds nus sur le tapis, se dirige vers la porte; elle a pu y arriver sans être entendue; mais, au premier tour de clef, les brigands se retournent, l'un d'eux s'élance vers elle et lui étreint les poignets en lui disant à voix basse: « Si vous criez, vous êtes morte! » Que faire? Elle entend derrière la porte geindre et grogner son dogue fidèle, un énorme animal qui ne ferait qu'une bouchée des deux voleurs si la porte était ouverte. Mlle Caroline plonge son poignard dans la poitrine du brigand, le second tour de clef est donné, le dogue s'élance et étrangle le second voleur..... Tableau!

Le brigand poignardé, et qui a survécu pour comparaître devant la cour criminelle de Jackson (Mississipi), n'était autre que Robert Warren de Lyle, et le brigand étranglé par le chien était un autre élégant des salons, nommé John Hickey. Quant au domestique, il dormait toujours dans l'antichambre.

Robert Warren a été condamné à être pendu; mais, sur les sollicitations de l'avocat Horace Norton, devenu le mari de Mlle Stevenson, la peine a été commuée en détention perpétuelle.

Tout cela est rigoureusement réel, et cependant ne semble-t-il pas qu'on vient de lire un mélodrame du bon temps? Les brigands en gants blancs, le masque noir, le narcotique, la jeune fille courageuse, le poignard, le chien fidèle, le vertueux fiancé qui triomphe, le rival généreux, rien n'y manque!...

M. Guilbert de Pixérécourt avait-il donc deviné la nature?

PETIT-JEAN.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : 266e anniversaire de la naissance de Pierre Corneille.

Moi, je suis pour Corneille et les chapeaux de feutre,

s'écrie un personnage de *Marion Delorme*. Aujourd'hui que tout le monde est pour Corneille, il semble extraordinaire que cet homme de génie ait été contesté et surtout si peu récompensé de son vivant. Il est avéré qu'il vécut presque toujours dans un état voisin de la gêne; ses dédicaces au financier Montauron et ses placets en vers ne l'attestent que trop. Ceux de ses contemporains qui l'ont traité d'avare ont oublié qu'il avait une femme et six enfants à nourrir. La gloire, il est vrai, s'attacha à ses ouvrages et à son nom, mais sa personne resta continuellement dans l'ombre. « Il a peu d'expérience du monde, — dit Chapelain dans son rapport à Colbert sur les pensions à accorder aux gens de lettres, — il ne voit guère rien hors de son métier. » Eh bien, c'était au monde à aller vers Corneille, puisque Corneille n'allait pas vers lui. Le dix-septième siècle, quoi qu'on en ait écrit, s'entendait gauchement à honorer ses grands poëtes.

Il en était autrement dans les siècles anciens et chez les autres nations. En Italie, le Capitole n'était pas fait pour recevoir seulement les guerriers, mais aussi les porte-lyres. Qu'avons-nous à opposer, par exemple, au couronnement de Pétrarque, de Pétrarque vivant? Des pompes funèbres tout au plus, — celles de Voltaire et de Rousseau, — ou des statues tardives.

Puisque le nom de Pétrarque s'est trouvé sous ma plume, laissez-moi rappeler cette journée éblouissante et l'opposer aux jours brumeux et froids de notre pauvre Corneille. Arrêtons-nous un instant, ô mes frères! sur ce triomphe de l'un des nôtres, sur cette date merveilleuse de l'histoire poétique. En dehors du tableau de Louis Boulanger, on ne connaît pas grand'chose sur le couronnement de l'illustre sonneur de sonnets, le cygne de l'amour platonique. — Le couronnement de Pétrarque eut lieu le 22 mai 1341, à Rome, après la grand'messe solennelle, chantée dans la chapelle du palais des Colonna. Cette messe fut suivie d'un déjeuner, auquel avait été conviés tous les savants de l'Italie; — au milieu de la table reposaient les œuvres de Pétrarque, sur de riches carreaux de velours.

Après un discours du maître des cérémonies, établissant les titres du poëte au laurier triomphal, on commença à dépouiller Pétrarque de ses habits, pour lui en donner de magnifiques. On lui attacha au pied droit le cothurne rouge de la Tragédie, et

au pied gauche le brodequin violet de la Comédie. On le revêtit d'un pourpoint en satin, dont la couleur était celle de la *pensée*. La fourrure de sa veste était verte, « pour exprimer, dit un chroniqueur, que le poëte doit avoir toujours des inventions nouvelles; — le bord était d'un galon d'or, « pour montrer qu'un bon poëte ne doit rien mettre au jour qui ne soit affiné et épuré comme l'or. » Sur cette veste était un manteau de satin blanc, — symbole de l'innocence qui doit présider aux mœurs d'un écrivain.

On le coiffa d'un haut bonnet en forme de tiare, « propre à recevoir les couronnes qu'on voudrait y déposer, » et terminé en pointe, *afin de marquer l'élévation de l'esprit de Pétrarque*. — C'est bien naïf, n'est-ce pas? — Une chaîne d'or lui fut passée autour du cou; elle était formée de petits dragons entrelacés représentant « la sagacité et las ubtilité de ses pensées, jointes aux cadences de sa versification. » — Ses gants n'étaient pas moins allégoriques : celui de la main gauche était de peau de loutre, animal de rapine, pour faire entendre qu'un poëte peut emprunter des anciens; celui de la main droite était de letice, en signe de gaieté.

La queue de son manteau fut portée par une fille échevelée, déchaussée et couverte d'une peau d'ours. Cette fille, qui tenait en outre un flambeau allumé en plein midi, représentait la Folie, *qui accompagne presque toujours les poetes*. — On nous permettra de nous récrier contre cette dernière allégorie et de la trouver au moins malséante dans une cérémonie semblable.

Mais poursuivons.

Ce fut dans cet équipage que Pétrarque descendit de la grande salle du palais des Colonna dans la cour, — où il aperçut un char gigantesque, construit à l'imitation du mont Parnasse, et sur lequel étaient déjà installés Appollon et les Muses. Le trône sur lequel il prit place reposait sur un lion, un éléphant, un lion et griffon et une panthère (en peinture, je suppose), *pour exprimer que la poésie a le pouvoir de dompter et d'apprivoiser les bêtes féroces*. — Près de lui s'élevait un pupitre, avec des plumes, des livres et des encriers. — Les Grâces étaient groupées à ses pieds, comme ses plus fidèles compagnes; la Rêverie tenait les rênes des chevaux.

En avant du char dansaient des Satyres et des Faunes. Ils étaient accompagnés par deux chœurs, l'un de voix, l'autre d'instruments. A chaque halte, des jeunes gens récitaient des vers à la louange de Pétrarque.

Les dames qui étaient aux balcons et aux fenêtres répandaient sur lui des fleurs et des eaux odoriférantes. Il y eut même une d'entre elles, — ce fut le seul épisode désagréable de la fête, — qui se trompa et qui versa sur le front du triomphateur une fiole de fard d'une composition si violente que les cheveux tombèrent dans tous les endroits où ils furent touchés...... Aïe! Aïe! — Mais que ne souffre-t-on pas pour la gloire!

Pétrarque s'essuya de son mieux et, arrivé au Capitole, il prononça un discours après lequel on posa sur sa tête trois couronnes : une de lierre pour la poésie dithyrambique, une de laurier pour la poésie héroïque, et une de myrthe pour la poésie érotique. Le sénateur lui passa au doigt un anneau d'or, avec un rubis incrusté, d'une valeur de cinq cents ducats. Puis, les quatre filles du prince Anguillera vinrent lui faire présent de leurs ouvrages de broderie, — pour reconnaître l'honneur qu'il avait prodigué à leur sexe dans ses vers.

Du Capitole, Pétrarque alla au Vatican rendre grâces à Dieu, en jetant au peuple, du haut de son char, des pièces de monnaie jusqu'à concurrence de quatre cents florins, — « somme que les princes Colonna avaient mise à la disposition de Pétrarque pour cette libéralité, » ajoute le même chroniqueur. Au Vatican, il descendit de son char, entra dans l'église, et appendit dévotement ses trois couronnes au tombeau du prince des apôtres. »

On retourna avec la même pompe au palais Colonna, où avait été préparé un souper somptueux, — indispensable complément de tout triomphe. La journée se termina par un bal auquel assistèrent les principaux chevaliers et les plus belles patriciennes de Rome.

A la bonne heure! Voilà comment un peuple doit traiter ses enfants d'élite! Voilà les honneurs et les joies qui leur sont légitimement dûs! — Pourtant, ô poètes! il ne faudrait pas trop vous y habituer.....

Des hauteurs où je me suis placé, il me serait difficile de descendre aux petits théâtres parisiens, aux petits ouvrages et aux petits auteurs. Heureusement pour moi, il n'y a pas eu de premières représentations cette semaine, uniquement et suffisamment remplie par la célébration du 266e anniversaire de la naissance de Corneille. La Comédie-Française demeure fidèle à ce culte; elle ne veut pas être exclusivement la maison de Molière, et elle a raison; elle se souvient que *Cinna* et *le Menteur* sont deux de ses plus beaux héritages..

CHARLES MONSELET.

P. S. Au dernier moment, on me signale une pièce en un acte, de M. Lassouche, le comédien aimé du Palais-Royal. Cette pièce, jouée avec force éclats de rire aux Folies-Marigny, a pour titre : *les Filles de Robinson*. Décidément, le fameux solitaire anglais fait souche; nous avions déjà *Robinsonne et Vendredine*, le roman à sensation de M. Xavier Aubryet, publié en ce moment dans *le Moniteur*. Je reviendrai sur la pièce des Folies-Marigny.

C. M.

CHRONIQUE MUSICALE

Notes et révélations sur Rouget de Lisle, d'après son livre : *Essai en vers et en prose* (Paris, Didot aîné, an V, in-8°).

La saison est venue où les théâtres vont nous laisser quelque repos. Pour mieux dire, leur fermeture, qui est presque générale, nous sera une occasion de conter au lecteur bien des petites histoires, et d'inventorier devant lui quantité de curiosités biographiques, bibliographiques, anecdotiques et autres dont nous avons un tiroir plein.

La semaine dernière, nous donnions une lettre intéressante de Mme Dietrich (femme du maire de Strasbourg, en 1792), et où *la Marseillaise* était jugée sous l'impression de la première heure. Ce document, d'un intérêt majeur, ayant été reproduit par nombre de journaux, nous nous sommes trouvé incité à poursuivre nos recherches sur Rouget de Lisle.

Ce n'est, d'ailleurs, pas sans à-propos qu'après nos défaites, on peut s'appliquer à restituer à l'auteur de *la Marseillaise* sa patriotique figure, qu'une légende monstrueuse se plaît à faire grimacer. Les républicains accusent Rouget de Lisle de royalisme, tandis que les monarchistes en font volontiers un septembriseur. Nous savons qu'à intervenir dans la querelle, et à vouloir juger les choses par le procédé de la cote mal taillée, il n'y a que des horions à attraper. Et pourtant *in medio stat veritas* : Rouget de Lisle n'était précisément ni monarchiste ni républicain, dans le sens absolu de ces mots, mais bien royaliste constitutionnel, comme le terme s'entendait en 1789 et en 1814. Sous la Terreur, il fut décrété d'accusation, obligé de rendre son épée de capitaine du génie, et finalement incarcéré (à Saint-Germain-en-Laye) pour n'avoir pas applaudi à la révolution du 10 août qui renversait le trône des Bourbons.

Et puis Rouget de Lisle n'est pas responsable de l'abus imprudent qu'on a pu faire de *la Marseillaise* en diverses circonstances. Aussi cela n'a-t-il pas été plaisant autant que triste de voir nos sept ou huit derniers gouvernements monarchiques se faire un épouvantail de lui et de son œuvre, croyant qu'il était question d'eux dans ce distique :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.

tandis qu'il s'agissait, en 1792, de la tyrannie de l'Europe, voulant donner des lois à la France.

Du reste, pour avoir une juste idée de l'esprit et des sentiments de Rouget de Lisle, relisez *la Marseillaise* sans passion et en en pesant tous les vers. Mieux encore, procurez-vous le livre qu'il a publié en l'an 5 (1796) chez Didot aîné, sous le titre : *Essais en prose et en vers*. Vous y trouverez l'homme tout entier.

Je sais bien que le livre est rarissime, parce que, dit-on, Carnot le fit saisir et détruire. Pourtant quelques exemplaires ont été sauvés. J'en ai un sous la main, et je demande la permission d'en faire quelques extraits caractéristiques.

J'y trouve, par exemple (à la page 118), une pièce intitulée : *L'Homme reconnaissant à Dieu*, et qui commence par cette stance :

Quand transporté vers Toi du terrestre séjour,
Mon Dieu, sur tes bontés je promène ma vue;
Mon âme, à ce spectacle, étonnée, éperdue,
Tressaille de respect, et de joie, et d'amour.

Tout le morceau est écrit de la même encre, conçu dans le même sentiment, et peut servir de cantique au catéchisme.

Puis c'est (à la page 129) *le Chant de thermidor*, où Rouget de Lisle, en sortant de prison, célèbre la chute de Robespierre et la fin d'un régime tyrannique. Le refrain est :

Chantons la Liberté, couronnons sa statue;
Comme un nouveau Titan le crime est foudroyé.
Relève ta tête abattue,
O France! à tes destins Dieu lui-même a veillé!

Je trouve bien encore dans le recueil quelques chansons de guerre telles que *les Héros du Vengeur* et *Roland à Roncevaux*, dont le refrain est pour l'une comme pour l'autre :

Mourons pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

(Refrain qui, comme on sait, a été depuis adapté par Alexandre Dumas et M. Maquet à leur chant des *Girondins*.) Mais la plupart des pièces qui composent le livre sont des romances, des bouquets à Chloris, des pastorales, et autres fantaisies galantes dans le goût du siècle dernier. *L'Hymne au printemps*, par exemple, débute ainsi :

Salut, printemps joli,
Tant chéri,
Toi qui rends les amours
Si contents!
Comme à ton retour,
La terre alentour
Sourit d'espérance et d'amour!

Puis ce sont (et toujours pour le plus grand étonnement du lecteur) divers morceaux rimés, dont l'un est adressé :

« *A Madame Meff****, en lui envoyant un éventail qu'elle m'avait confié dans un bal à Embrun, et que j'avais emporté par mégarde. »

D'autres :

« *A Mademoiselle de R****, novice à l'abbaye de Lons-le-Saulnier, sur sa ressemblance prétendue avec Mme du Barry. »

« *A Victoire de N***, avec laquelle on me trouvait de la ressemblance. »

« *A Julie de Lum****, à qui Pasc*** avait adressé une critique sur un grand chapeau dont elle faisait sa coiffure ordinaire. »

Voici encore :

« *L'Épitaphe de Rosette*, jolie serine qui avait été mutilée d'une patte dans le nid, qui vint mourir sur la main de sa maîtresse, et qu'on enterra au pied d'un rosier. »

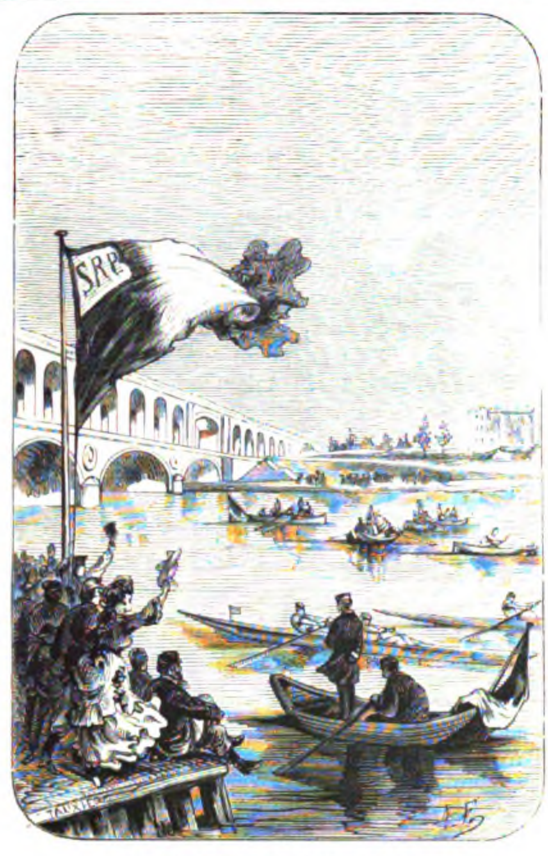
Mais la pièce la plus importante est celle où le poëte fait son portrait. Elle est intitulée *Moi*, et (circonstance à noter) elle est datée de Strasbourg, 1er mai 1792; c'est-à-dire qu'elle a été composée quelques jours seulement après *la Marseillaise* :

MOI

Parler sans art,
Penser sans fard,
C'est ma devise!
Aller, venir,
Rester, courir,
Veiller, dormir,
Tout à ma guise,
C'est mon plaisir!
Femme discrète,
Et joliette,
Mais pas coquette,
C'est mon désir!
Pour la patrie
Donner ma vie,
C'est mon espoir!
Mauvaise tête,
Le cœur honnête,



ESPAGNE. — Types de carlistes. — Don Carlos au milieu de ses partisans. — (D'après le croquis de M. Lopez.)

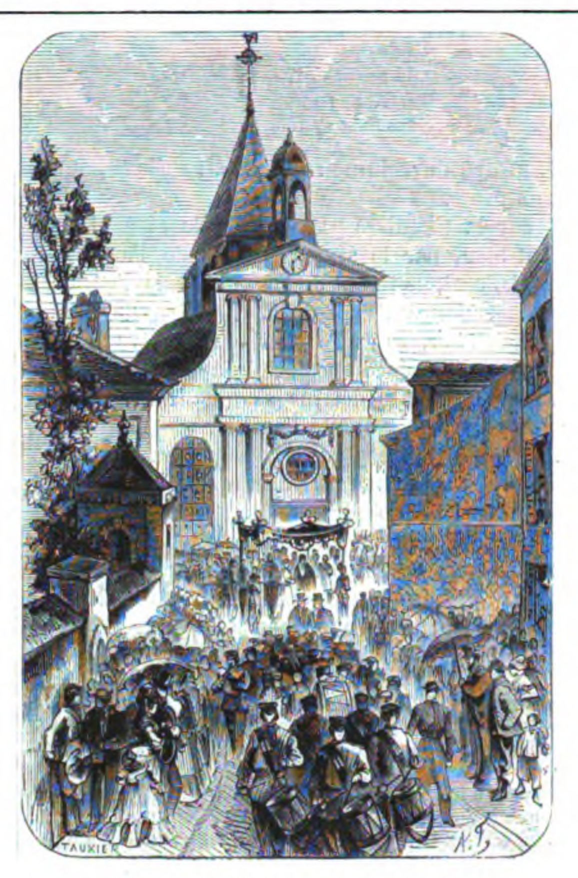


Les régates du Point-du-Jour.

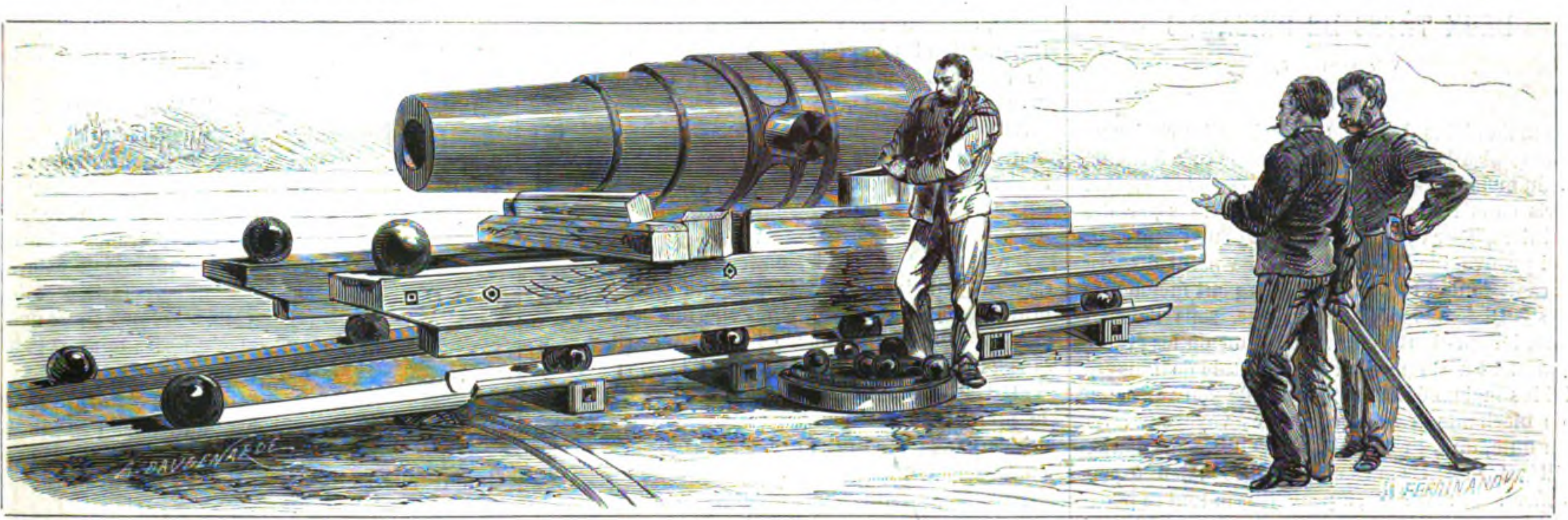




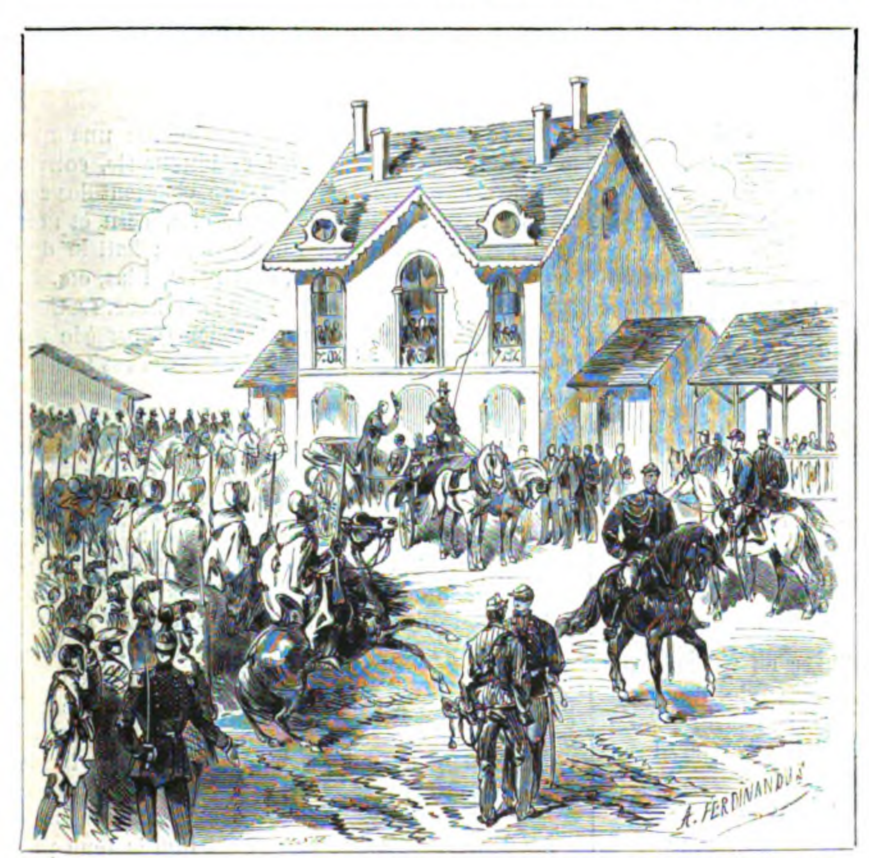
Têtes de deux brigands, récemment tués à la porte de Rome.



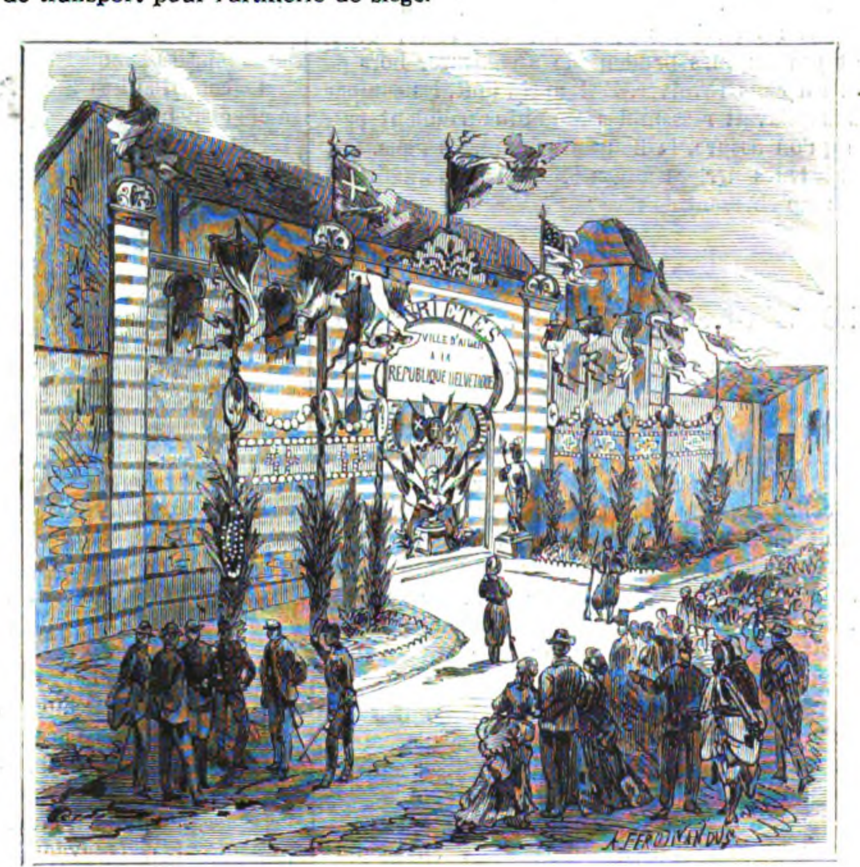
La cérémonie de la rosière, à Nanterre.



ANGLETERRE. — Nouveau système de transport pour l'artillerie de siége.



ORAN. — Tournée du vice-amiral Gueydon, gouverneur de l'Algérie. Son arrivée à la gare d'Oran.
(Croq. de M. Saurin.)



ALGÉRIE. — Grand concours d'orphéons. — Décoration du théâtre des Variétés, à l'occasion du banquet offert à la députation suisse et aux autres sociétés chorales. — (Croq. de M. Cognon fils.)

FAITS DIVERS

C'est mon avoir!
Amour extrême
Aux bonnes gens,
Guerre aux méchants,
C'est mon système!

Au milieu du volume : *Adélaïde et Monville*, anecdote en prose.

Et sur la première page une dédicace à Méhul, portant bien, par le style, la date de l'an V. — « Reçois, ami, ce tribut de l'estime et de l'admiration!... Chantre d'*Euphrosine*, d'*Adrien*, de *Stratonice*, et *Melidore*, tu es l'orgueil de tes rivaux; ton siècle te contemple; la postérité t'appelle. Puisse la couronne qu'elle te destine s'embellir à tes yeux par cette fleur qu'y ajoute l'amitié. »

En faisant de si copieux emprunts au ravissime livre des *Essais en vers et en prose*, nous n'avons voulu ni grandir ni amoindrir son auteur, n'ayant eu d'autre souci que de le montrer tel qu'il était, c'est-à-dire semblable en rien au croquemitaine sanglant dont on menace encore les petis bébés monarchiques quand ils n'ont pas été sages.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Le Théâtre-Lyrique et le Théâtre-Italien sont fermés pour jusqu'aux mois de septembre et d'octobre. — La musique de la garde républicaine de Paris s'est embarquée ces jours derniers pour l'Amérique, où elle doit prendre part à un festival. — La statue de Schubert vient d'être inaugurée à Vienne (Autriche). — M. Wekerlin est nommé bibliothécaire-adjoint de la bibliothèque du Conservatoire.

A. L.

DEUX TÊTES DE BRIGANDS

(Voir page 357)

Les malandrins dont nous publions les curieuses physionomies dans ce numéro, ont été tués à Rome, le 27 du mois dernier, tout près de la *porta Maggiore*. Surpris dans l'exercice de leurs fonctions par des carabiniers, leur compte a été réglé sur l'heure.

Ceci prouve que le brigandage n'a point disparu de la capitale de l'Italie unifiée. On peut même dire qu'il s'y est développé, attendu que, sous l'ancien régime, lorsqu'allait s'ouvrir la saison où les étrangers affluent à Rome, l'on faisait rafle de tous les individus mal notés et soupçonnés de pouvoir nourrir de méchants desseins contre les voyageurs. La saison finie, on les relâchait. Cela était, sans doute, très-illégal, mais les rues et les routes étaient à peu près sûres. En revanche, à présent que tout se passe régulièrement sous le gouvernement du roi Victor-Emmanuel, les arrestations en plein jour à Rome et dans les environs ne sont point rares, et il n'est pas toujours prudent de s'aventurer hors de chez soi sans revolver. Eh! après tout, les compagnons qu'avait rassemblés Romulus n'étaient pas, à ce qu'on assure, la fleur des honnêtes gens. Or, parmi leurs arrière-neveux, quoi d'étonnant si beaucoup chassent de race?

M.

NOUVEAU SYSTÈME DE TRANSPORT

POUR LES PIÈCES DE SIÉGE

(Voir page 357)

Ce système vient d'être adopté par l'Angleterre et par l'Allemagne. En examinant notre gravure, on voit qu'il consiste en un railway mobile sur lequel le chargement glisse en roulant sur des boulets.

Les rails sont concaves afin de favoriser la rotation des boulets qui servent d'intermédiaires. Une concavité pareille règne dans le même but sous les supports de la pièce.

C'est par le fait une application raisonnée du vieux procédé qui consiste à faciliter le déplacement d'une masse quelconque en la faisant glisser sur des rondins.

La pièce, dépourvue de son affût, repose, comme on le voit, sur un assemblage de charpente. Son aspect fait songer à la célèbre bombarde qui est exposée sur la place du marché de Gand, comme un spécimen de l'artillerie du moyen âge.

UN LIVRE NOUVEAU

Nous ne saurions trop recommander un livre fort instructif que son prix (25 centimes) rendra certainement populaire, — *La Nouvelle Calédonie et les îles de déportation*, par F.-V Maisonneufve. — Fait dans le meilleur esprit, plein des données les plus sérieuses et les plus positives à tous les points de vue, ce travail vient à point pour faire connaître, comme elle le mérite, une colonie qui donne déjà les premiers gages de sa prospérité future.

LA FÊTE D'ALGER

ET LE BANQUET OFFERT AUX CITOYENS SUISSES

(Voir page 357)

Tout vient de marcher à souhait dans le grand concours de musique organisé par la ville d'Alger. L'harmonie a régné sur toute la ligne, et les cœurs n'y ont pas moins trouvé leur compte que les oreilles. On s'en est aperçu surtout au banquet offert par la ville aux invités et spécialement à la députation suisse.

Je vous adresse, en souvenir de la circonstance, un croquis de la décoration extérieure du théâtre des Variétés.

Les mâts vénitiens, enguirlandés de feuillage, étaient reliés par des bandes de verres de couleur rouge, encadrant des croix suisses en verres blancs. Des guirlandes de globes en verre opaque, alternés de rouge et blanc, reliaient aussi les mâts en formant le demi-cercle.

Au-dessus de la porte, un transparent portait ces mots : *La ville d'Alger à la République helvétique!* A l'intérieur, splendidement illuminé aux couleurs suisses, on distinguait les écus des vingt-deux cantons.

Sur la scène une table, en fer en cheval, réunissait les principaux invités suisses, toutes les notabilités de la ville, ainsi que les chefs de service.

A six heures et demie, ce patriotique banquet, sans précédent à Alger, réunissait 1,200 convives.

M. Gastu, premier adjoint, maire par intérim, a le premier pris la parole; son allocution s'est terminée par cette phrase, qui a été couverte de chaleureux applaudissements.

« La force a pu nous enlever deux provinces,
« mais il est une conquête bien autrement enviable et que la force ne fera jamais : c'est celle de
« nos cœurs. La Suisse a fait la conquête du cœur
« de tous les Français. »

Le consul suisse a répondu par un discours qui a été également très-applaudi, et les présidents des sociétés suisses ont fait publier dans le *Moniteur de l'Algérie*, avant leur départ, une lettre de remercîments conçue en termes fort dignes et fort sympathiques.

LE GOUVERNEUR DE L'ALGÉRIE A LA GARE D'ORAN

(Voir page 357)

Oran, le 19 mai 1872.

Monsieur le Directeur,

M. le vice-amiral comte de Gueydon, gouverneur général de l'Algérie, effectue en ce moment une tournée officielle dans la colonie, en vue de s'assurer, par lui-même, des besoins généraux et des changements qu'il peut introduire dans le système actuel.

Il me serait difficile de préjuger en rien des réformes qui seront faites; aucune conjecture n'est permise en présence des opinions si diverses qui découlent des deux régimes militaire et civil en vigueur.

Le croquis que j'ai l'honneur de vous adresser représente M. de Gueydon à son arrivée dans la gare d'Oran.

Veuillez agréer, etc.

S.

OU VONT NOS COLLECTIONS

Une revue artistique, publiée à Bruxelles, *l'Art libre*, donne quelques noms des principaux acheteurs étrangers qui figurent à nos ventes. On y voit comment les prix se maintiennent si haut. Ce n'est pas seulement la Belgique et la Hollande, c'est l'Allemagne et l'Amérique qui s'en mêlent.

Ainsi, M. Sedelmeyer a acheté le *Géographe* de Van der Meer de Deft, à la vente Pereire.

Les animaux de Berghem sont devenus la propriété de M. Kuntz. Un Allemand a acheté le portrait d'Henriette d'Angleterre, attribué à Van Dyck.

Le Franz Hals, disputé longtemps par les États-Unis à M. Adolphe Carstanjen, de Cologne, a été adjugé à ce dernier.

L'*Entrée de la foret*, d'Hobbéma, a été acquise par M. Paul Demidoff. M. Van Roy a acheté la *Maison de campagne hollandaise*; M. Roxault de la Salle a acheté le Pieter, de Hooch.

M. Paul Demidoff a acheté la *Chute d'eau*, de Ruysdaël. Le portrait de Rembrandt devient la propriété du Musée de Cologne.

Enfin, on sait que toute la galerie Hertfordt est envoyée de Paris en Angleterre par M. Richard Wallace.

On s'est ému à juste titre, dans le monde des arts et ailleurs, des toiles que MM. Bayard, de Taille et Ulmann ont consenti à retirer de l'Exposition, pour ne pas permettre à la Prusse d'ajouter un nouveau grief à tous ceux que notre mauvaise fortune peut lui suggérer.

Il a été dit partout que l'idée première de ces mesures de précaution était due à l'administration française ; mais, si nous en croyons un personnage bien informé, celle-ci n'aurait fait que déférer aux craintes manifestées par un général étranger, qui est autant notre ami qu'on peut l'être dans la confédération du Nord. Nous aimons mieux cela, du reste. De tels accidents font mieux sentir certaines situations, et nous nous en félicitons presque en voyant le czarevitch acheter une des toiles persécutées.

En attendant que nous puissions regarder chez nous la peinture qui nous plaît, nous nous hasardons à révéler qu'on peut voir aux expositions de Goupil et de Durand Ruel, les toiles de MM. Bayard, de Taille et Ulmann.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

En ce moment, où la nature compose une mise en scène toute fleurie, l'art et l'industrie, conviés par la Compagnie Irlandaise, se chargent des costumes. Batiste fil linon écru et cerise, écru et noir, écru et blanc, avec ou sans franges ; batiste d'Irlande mastic, vert de mer, gris perle, lilas, etc. Un galon suffit à l'ornement de ces jolis tissus. La Compagnie Irlandaise (36, rue Tronchet), possède une riche collection de mouchoirs assortis à ces toilettes légères.

Le corset de Mme Gringoire est justement apprécié pour la grâce qu'il donne au buste, l'élégance qu'il communique à la taille; mais ce sont ses qualités hygiéniques qui ont surtout assuré sa vogue. Son ingénieux système de boucles préserve l'épigastre de toute pression.

L'habileté de Mme Gringoire lui a valu la confiance de l'ex-impératrice et de la princesse de Galles; mais la savante corsetière ne se consacre pas exclusivement à ces augustes clientes; elle ne néglige pas sa clientèle parisienne, et le bruit de son établissement à Londres n'a, Dieu merci, rien de fondé. (18, rue de la Paix.)

La fleur est belle, mais son parfum la rend plus agréable encore. Il en est de même de la beauté humaine: en vain charme-t-elle les yeux, si elle affecte désagréablement l'odorat, on la fuit du plus loin qu'on l'aperçoit.

Pendant l'été, surtout, le corps exhale quelquefois des émanations désagréables causées par la transpiration.

Arrêter cette transpiration n'est pas chose prudente. Que faire donc? La modérer en employant l'hydrocérasine qui en fait disparaître instantanément toute mauvaise odeur.

Cette eau de toilette est essentiellement hygiénique. En tempérant la transpiration, elle rafraîchit la peau, lui donne plus de poli, plus de souplesse. L'hydrocérasine prévient et guérit les feux, les irritations, les efflorescences. On pourrait l'appeler la santé et la beauté du derme. (Dépôt chez Philippe, 26, rue d'Enghein, Paris.)

Elle est vraiment magique, cette *Corbeille fleurie* de MM. Pinaud et Meyer. Elle a des parfums qui vous donnent une douce extase et des talismans de beauté qui opèrent les plus aimables métamorphoses.

Exemple : le temps, les veilles, les fatigues vous ont un peu vieillie... vite une lotion du *lait d'Hébé* et vous voici jeune comme à seize ans. La crème *neige*, légère comme le flocon, donne à l'épiderme une blancheur que vous envierait le lis. La pâte callidermique éclaircit le teint. L'eau de toilette aux violettes de Parme, qui a le doux arome de ces modestes fleurs, tonifie et parfume l'épiderme. Et le savon au suc de laitue, couronnement de l'édifice de cette parfumerie hygiénique, polit, adoucit le tissu dermal, en efface les efflorescences pour en faire un véritable satin. (30, boulevard des Italiens.)

C[sse] A. DE BORETTY.

NOUVEAUTÉS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

E. LACHAUD, ÉDITEUR,
place du Théâtre-Français, 4, à Paris.

HISTOIRE DES CLASSES OUVRIÈRES EN ANGLETERRE, par M. Nadaud, 1 beau vol. in 8° avec préface de Louis Blanc. Prix, *franco* . . . . . 5 fr.

LA DÉMOCRATIE EN ALLEMAGNE, procès de Leipsick, avec portraits de Liebknecht, Bebel et Hepner, par Antoine Proust, in-8°. Prix, *franco* . . . . . 1 »

L'APOTRE SAINT PAUL, par l'abbé Deramey, docteur en théologie de la Faculté de Paris, gr. in-8°. Prix, *franco* . . . . . 8 »

BELFORT ET LES BATAILLONS MOBILES DE LA HAUTE-SAONE, examen critique des opérations du siége, par Hild, in-8°. *Franco*. . . . 4 »

JOURNAL D'UN CAPITAINE DE FRANCS-TIREURS, par le comte de Belleval, in-8°. F° . . . 3 »

LES CENT VIERGES, opéra-bouffe en 3 actes, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 13 mai 1872, par MM. Clairville, Chivot et Duru. *Franco*. . 2 »

LES ACTRICES DE PARIS, quatrain, par Eugène Hubert et Christian de Trogoff, in-18. *Franco*. . . . . 2 »

LES CHANTS DE GUERRE DE LA FRANCE, recueil de toutes les poésies faites en 1870-71, 1 vol. gr. in-18. *Franco* . . . . . 5 »

RECONSTITUTION DES ACTES DE L'ÉTAT CIVIL (loi du 12 février 1872, etc.) par Eugène Bornot, ancien avoué. *Franco*. . . . 1 »

Envoyer le prix en timbres ou mandats-poste à M. E. Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris, et on reçoit par retour du courrier.

Le catalogue de la librairie Lachaud est envoyé franco *à toute personne qui en fait la demande.*

Étude de M[e] PLANCHAT, notaire à Paris, boulevard de Strasbourg, 6.

ADJUDICATION après décès, en l'étude de M[e] Planchat, le lundi 8 juillet 1872, à 3 heures,

D'UN FOND DE PHOTOGRAPHIE exploité à Paris, rue de Port-Mahon, 10, dépendant de la succession bénéficiaire de M. Antoine-René Trinquart.

Comprenant :

1° La clientèle et l'achalandage;
2° Et le droit au bail.

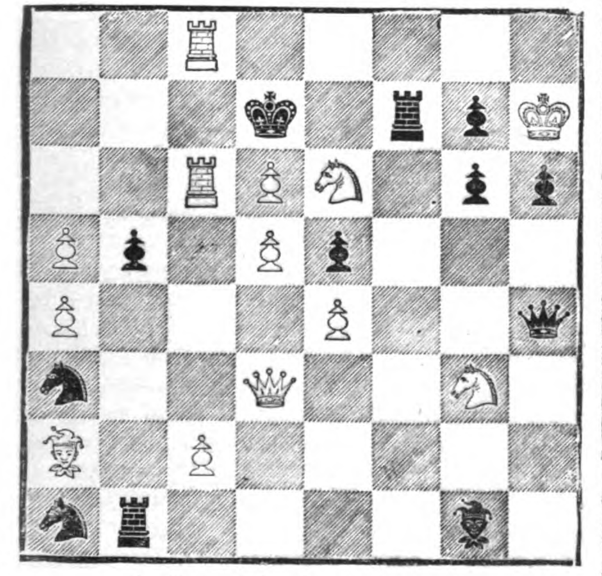
Mise à prix (pouvant être baissée), 15,000 fr.

L'adjudicataire devra prendre le matériel et les marchandises pouvant exister dans ledit fonds d'après un état annexé au cahier des charges.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 418

COMPOSÉ PAR J. B. CAMPBELL



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 416.

1. T 4 TR — 1. C 4 D, échec (meilleur)
2. R 5 F — 2. C 6 FD
3. T 4 CD — 3. C *ad libitum*
4. T 4 R, échec et mat.

Solutions justes : MM. H. Frau, à Lyon; le docteur Ch. de Sainte-Marie; le café de la Rotonde, à Limoges; le café Parisien, à Bordeaux; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; Stiennon de Meurs, à Liége; Barré, Théâtre-Français; le café Français, à Pézénas; L. de Croze, à Marseille; Aguerre, au Havre; L. de Tréville, à Perpignan; L. Gault, à Nancy; le café Cauvet, à Cogolin; Alp. Degruson, à Dunkerque; le café de Flandre, à Dunkerque.

P. JOURNOUD.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME SYLLABIQUE

Logogriphe.

De mes cinq pieds changez l'ordre, lecteurs,
Et vous verrez tour à tour apparaître
Le serviteur fidèle en nos malheurs,
Le frêle abri que lui donne son maître,
Un grand empire encor plein de dormeurs
Quand le soleil en nos pays va naître.

Chien Niche Chine

Solutions justes : MM. J. Lebel, à Mussidan; Leveulx, Thrauloux, Feydunut et C[e], à Dijon; le cercle de la Philologie, à Périgueux; le café Mérard, à Courbevoie; Monglond, Taverne Rochefortaise, à Rochefort-sur-Mer; J. M., libraire, à Beaugency; P. P., à Angers; le commandant T., à Nancy; E. Hoessner, à Londres; M[lle] Odille Toussaint; le docteur Ch. de Sainte-Marie; Dumas, café de la Rotonde, à Limoges; A. M., café du Phénix, à Lyon; le café du Commerce; à Montdidier; Emile, café du Commerce, à Bordeaux; A. Tuniot, à Reims; E. Lartigue, à Toulouse; E. L. Morel et Nicolas, à Brest; M. Canebière, à Marseille; le café Sergent, à Montmartre; le cercle de Trie-sur-Baïse, de Gombert, à Grand-Camp; C D., café des Terreaux, à Lyon; L. D S Doisteau; H. Ferga; Fernand de C., Em. Schw., à Avignon; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; Pételot, à Bulgnéville; P. S. G.; E. Moreau et F. Ainé; B., à Pont-l'Abbé; le cercle littéraire de Saint-Benoist-du Sault; le café de Flandre, à Dunkerque.

L'imprimerie du MONITEUR *se charge de l'impression des publications illustrées et de toutes sortes de travaux de ville et d'administration.*

S'adresser à M. TOLMER, chef du service de l'imprimerie, 13, quai Voltaire, à Paris

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La navigation dans les airs a fait un grand pas, grâce aux découvertes de Dupuy de Lôme.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

L'ALOÈS DU PECQ

Sur le coteau du Pecq, exposé au sud et dominant l'admirable panorama de Marly et des environs de Saint-Germain, on voit en ce moment un phénomène de végétation tropicale peut-être unique en ce genre dans nos climats.

C'est un monstrueux aloès du Mexique. Il a fleuri dernièrement, et sa tige, sortant du massif énorme de ses feuilles, monte à la hauteur de sept mètres quatre-vingts centimètres, figurant exactement un candélabre monumental étendant ses branches de bronze chargées de fleurs d'or.

Cet aloès est arrivé, en 1853, du Mexique en compagnie de beaucoup d'autres qui ont péri : trois échappèrent à l'action de nos climats. Au mois d'octobre dernier, on s'aperçut que la floraison commençait, et pendant l'hiver une cabane de dix mètres de haut l'entoura et lui permit de se développer, entouré des soins de son jardinier, M. Guillaume Guichard. Il est à découvert maintenant, et ses fleurs croissent de jour en jour, jusqu'au moment prochain où elles tomberont, suivies de près par la plante gigantesque dont la destinée est de se dessécher et de mourir aussitôt après la floraison.

Cet aloès a le nom scientifique de *Salmiana compacta*, auquel les savants du Jardin des Plantes ont ajouté celui de *Goupiliensi*, du nom de M. Goupil, son heureux propriétaire. On le cultive au Mexique, et il fournit une liqueur fermentée extraite du tronc de la plante, où l'on creuse un trou. Il en découle un suc dont le débit est considérable et qui s'appelle *maguay*. Mais il faut attendre sept ans avant que la plante rapporte. On jugera des proportions de l'aloès splendide du Pecq par les mesures suivantes : circonférence des feuilles dans leur ensemble, 17 mètres 60 centimètres; longueur des feuilles, 2 m. 65 c.; circonférence enfeuillée près du tronc, 0,90 c.; circonférence de la hampe, 0,82 c.; hauteur de la plante 7 m. 80 c.

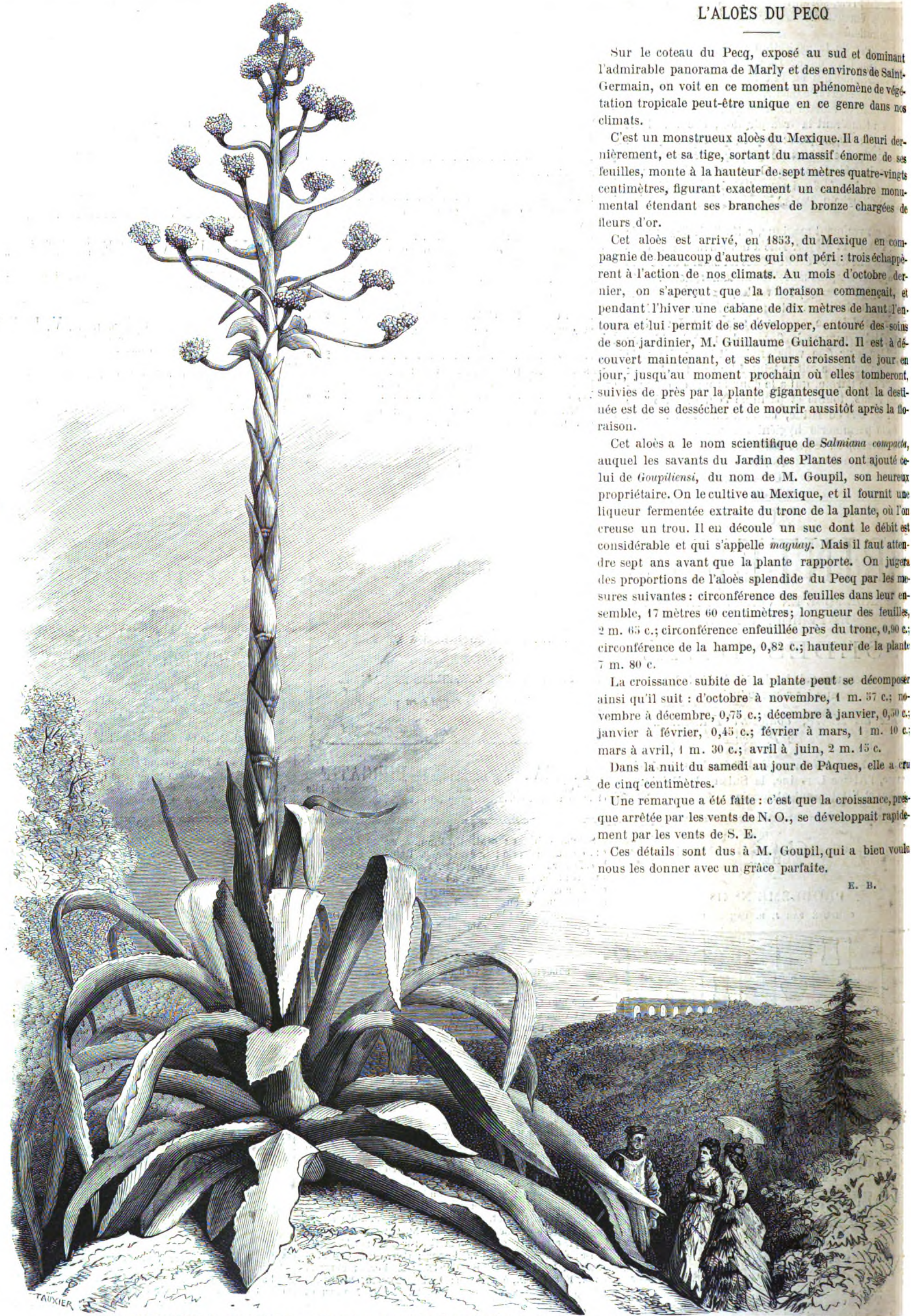
La croissance subite de la plante peut se décomposer ainsi qu'il suit : d'octobre à novembre, 1 m. 57 c.; novembre à décembre, 0,75 c.; décembre à janvier, 0,50 c.; janvier à février, 0,45 c.; février à mars, 1 m. 10 c.; mars à avril, 1 m. 30 c.; avril à juin, 2 m. 15 c.

Dans la nuit du samedi au jour de Pâques, elle a cru de cinq centimètres.

Une remarque a été faite : c'est que la croissance, presque arrêtée par les vents de N. O., se développait rapidement par les vents de S. E.

Ces détails sont dus à M. Goupil, qui a bien voulu nous les donner avec un grâce parfaite.

E. B.

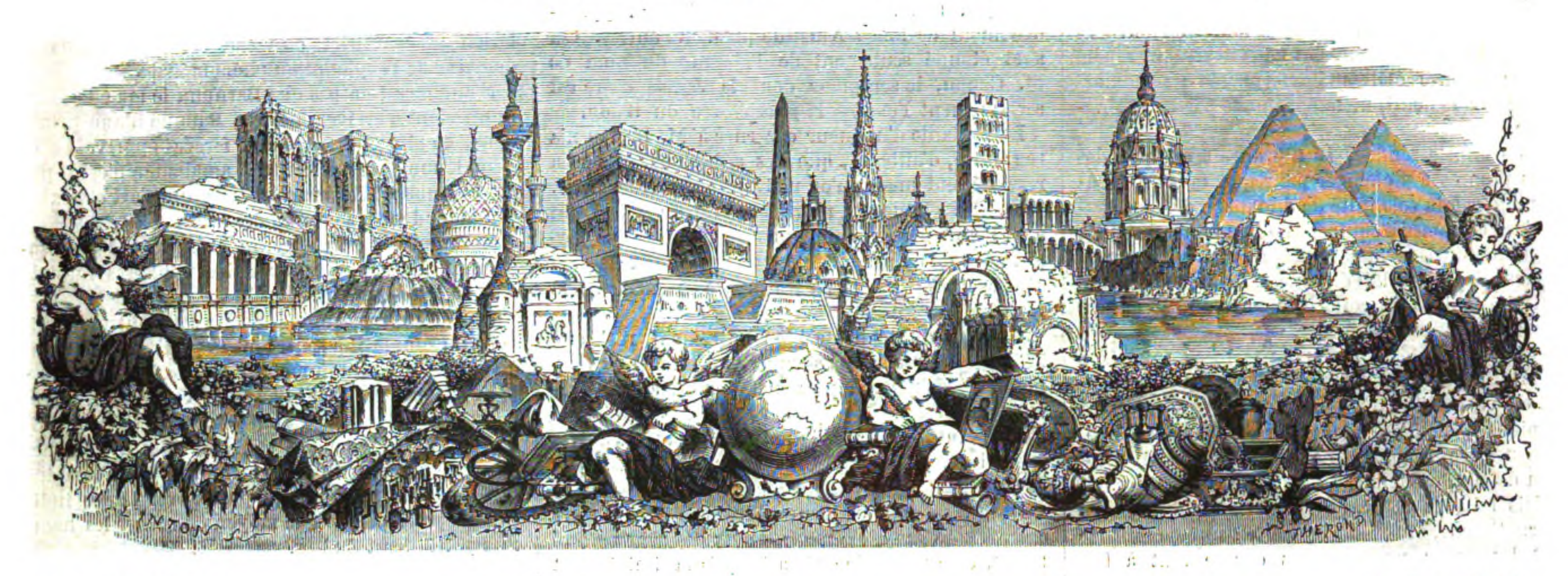


UNE MERVEILLE FLORALE. — Floraison en pleine terre de l'aloès du Pecq, près de Saint-Germain-en-Laye.

Il mesure 17 m. 50 cent. de diamètre à la base et 7 m. 80 cent. de hauteur. — (D'après nature, par M. Berard.)

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



16e Année. N° 792.

15 Juin 1872.

LE MARÉCHAL VAILLANT

Samedi dernier, on rendait à l'église Sainte-Clotilde les derniers devoirs au maréchal Vaillant.

Les titres et les distinctions dont le second Empire l'avait comblé étaient mérités par d'anciens et brillants services de guerre.

Légionnaire dès 1813, il avait été à Dantzick, à Ligny, à Waterloo. Sa conduite pendant la campagne de Russie lui avait valu une citation à l'ordre de l'armée.

Sous les régimes suivants, il n'est pas un siége important auquel il ne prenne part. Il est blessé devant Alger. Il contribue à la prise d'Anvers, et surtout à celle de Rome, où des pouvoirs secrets l'autorisaient, dit-on, à remplacer le général Oudinot.

Sa nomination au maréchalat date de 1851.

Il eut la lourde charge du ministère de la guerre pendant la guerre de Crimée, et il la supporta de façon à nous faire regretter qu'il ne l'eût point conservée seize ans plus tard.

A l'armée d'Italie, nous le retrouvons comme major général.

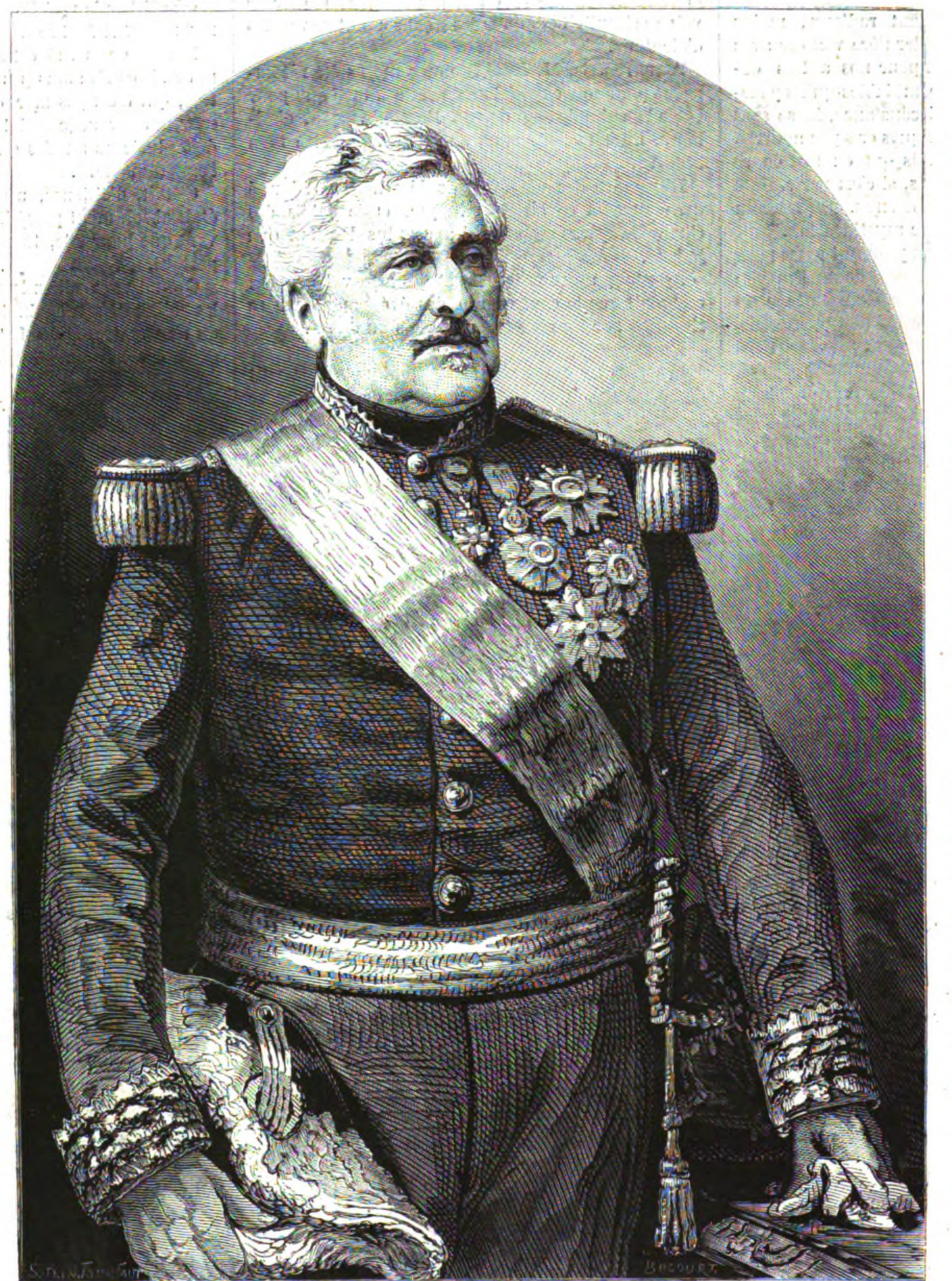
A dater de 1860, commence pour le maréchal une vie ministérielle toute nouvelle. Grand maréchal du palais, ministre des Beaux-Arts et de la maison de l'empereur, comte de l'Empire et membre du conseil privé, il reste dans ces hautes sphères ce ce qu'il avait toujours été : grand travailleur, administrateur de haute capacité, bourru par affectation, simple jusqu'à la parcimonie en ce qui regarde les petits détails de la vie et de ce qu'on appelle dans le monde, la *représentation*. Car, à l'occasion, et son pays natal, la Bourgogne, en sait quelque chose, il savait être vraiment généreux.

Je dois ajouter que sa brusquerie préméditée n'excluait pas une finesse inconnue à bien des courtisans passés maîtres en l'art de politesse.

Membre libre de l'Institut depuis 1853, il était fort assidu aux séances, et n'a jamais cessé de témoigner pour les sciences naturelles d'un amour qui lui a permis plus d'une fois de se soustraire aux corvées de la vie officielle.

Il était resté à Paris après le 4 septembre. Il demeura pendant le siége, et la manifestation défiante ont il faillit un jour y être la victime prouve que notre population ne sait pas encore à quel point l'amour du devoir et du pays prime chez un vrai général toute autre sympathie.

Son paradis était son jardin de Vincennes, — un jardin dont la ville de Paris avait fourni le terrain.



LE MARÉCHAL VAILLANT, décédé à Paris le 4 juin 1872. — (D'après la photog. de M. Pierson.)

COURRIER DE PARIS

Une curiosité m'a pris.

J'ai relu les comptes rendus de toutes les journées de grands prix de Paris. On nous avait tant répété que la France était métamorphosée : métamorphosée par le deuil, métamorphosée par la régénération.

Ces comptes rendus, il n'y aurait eu que des noms propres à y changer pour que tous pussent s'appliquer à la solennité de dimanche dernier.

Même affluence d'équipages qu'au temps de toutes les prodigalités, même bariolage de costumes qu'au moment des plus folles élégances. Si M. de Bismark avait été là dans un coin, comme il aurait enragé en se disant :

— Décidément, je ne les ai pas assez saignés à blanc!

Il est vrai qu'il n'aura pas manqué probablement d'espions prussiens pour le renseigner, et que, d'ailleurs, ce remords, heureusement stérile, est venu depuis longtemps à l'insatiable chancelier.

Mais laissons là M. de Bismark et la politique internationale, et revenons à cette suprême journée dont les échos ne sont pas encore tout à fait éteints.

Nos amis les Anglais étaient radieux, moins bruyants cependant qu'à leur dernière victoire avec *the Earl*. Était-ce ménagement pour nos autres défaites? Au lieu des hourras formidables qu'ils poussent d'ordinaire en pareille circonstance, ils se sont contentés modestement de quelques cris peu nourris.

J'avoue, pour ma part, qu'ils ont eu tort de se gêner dans leurs manifestations, si c'est par crainte de m'humilier qu'ils se sont abstenus. Ce prétendu concours n'est en réalité qu'une mystification.

Prenez, par exemple, le champion qui passe pour avoir soutenu le mieux l'honneur de la France : *Barbillon*. Il est de race anglaise, comme tous les chevaux de course; il a été entraîné par un Anglais, il était monté par un jockey anglais, il appartient à un duc anglais.

Franchement, pour fourrer là le patriotisme, il faut ne savoir où le loger.

Non pas que je combatte l'institution des grands prix de Paris, je la défends, au contraire, très-énergiquement et je trouve parfaitement ridicules ces Spartiates à brouet noir qui prétendent que, sous une République, il faut proscrire ces fêtes de la frivolité mondaine. Frivolité, si vous voulez et tant que vous voudrez, mais cette frivolité-là fait vivre le commerce parisien tout entier. Mais cette journée est un coup de fouet puissant pour l'activité parisienne encore bien endolorie. Mais la France, ce rendez-vous cosmopolite, ne peut pas abdiquer la suprématie du luxe intelligent et de l'élégance artistique.

Les chevaux, c'est l'accessoire, c'est le prétexte. Et tout prétexte est bon pour faire germer les récoltes dont chacun a sa part.

Vive le grand prix de Paris donc, et à l'année prochaine la revanche!

Une autre course plus intéressante encore, c'est la course aux talents dont les prix viennent aussi d'être distribués. Le jury a prononcé sur le sort des artistes qui se disputent les sympathies du public au palais des Champs-Élysées.

S'il est un métier difficile, c'est celui que font les jurés chargés de prononcer en ces matières délicates.

Nous sommes ainsi faits en France : nous n'admettons pas en art d'autre école que celle pour laquelle inclinent nos préférences personnelles. Vous ne trouverez pas dix connaisseurs assez impartiaux pour apprécier à la fois le mérite des uns et le mérite des autres. Ah! tu es coloriste, toi! Eh bien, moi, l'ami de la ligne, je te proclame gâteux. Immédiatement le coloriste se venge en qualifiant son détracteur de ramolli.

Partez de là, et vous comprendrez comme quoi, de quelque façon qu'ils s'y prennent, les jurés sont voués aux malédictions à perpétuité.

Cependant, l'an de grâce 1872 a quelque peu atténué ces malédictions-là. On reconnaît presque que les médailles sont accordées avec discernement. L'opinion avait d'avance désigné la plupart des tableaux récompensés.

La première médaille de M. Berne-Bellecour, par exemple, n'était-elle pas sanctionnée par l'applaudissement de tous? Ainsi de plusieurs autres. On s'est étonné seulement de l'absence du nom de M. Chapu, le sculpteur dont la *Jeanne d'Arc* est certainement l'œuvre la plus élevée du Salon.

La médaille d'honneur décernée à M. Breton n'a rencontré, d'ailleurs, que des adhésions, et l'on a regretté seulement qu'on n'ait pu en accorder deux.

M. Jules Breton, à notre sens, est un artiste qui a eu le rare mérite, en ayant une manière bien personnelle, de ne pas chercher à passer pour le chef d'école, de ne jamais battre la grosse caisse de la réclame.

Il a fait du réalisme bien autrement réel que M. Courbet, mais sans s'amuser à chercher des dénominations nouvelles, sans prétendre au rénovateur, au Messie.

Il a peint loyalement la nature, que tant d'autres frelataient, puis a laissé au public le soin d'apprécier.

Il suffit de voir, d'ailleurs, M. Jules Breton pour comprendre de quelle modestie est doublé ce grand talent. Une modestie qui va jusqu'à la timidité. Et je vous avoue que cela fait grandement plaisir de voir sa simplicité donner des leçons à tant de vanités d'alentour.

A notre avis, M. Jules Breton a moins été récompensé pour son exposition de cette année que pour toute la suite de son œuvre. De toute façon, d'ailleurs, un tel choix était sûr d'avance d'être bien accueilli.

L'annonce des récompenses décernées a redonné un élan à la curiosité publique, et le palais des Champs-Élysées est envahi avec plus d'ardeur que jamais.

Ajoutons un renseignement qui a sa valeur. On craignait que le contre-coup des événements ne se fît sentir sur les résultats matériels du Salon.

En aucune façon.

Les recettes encaissées aux tourniquets dépassent de beaucoup les plus hauts chiffres de la dernière Exposition. D'autre part, les artistes ont vendu tout autant que dans les meilleures années.

Nous reprenons notre équilibre.

Pas assez cependant pour pouvoir nous donner ce luxe, de disputer les étoiles lyriques à nos concurrents de Londres ou de Saint-Pétersbourg.

Voilà pourquoi l'espérance que l'Opéra avait formée ne se réalisera point, pourquoi nous n'entendrons pas l'hiver prochain Nilsson à Paris.

Les roubles ont triomphé des petites coupures. Le czar a voulu, et ses volontés sont des ordres. Après les applaudissements démocratiques de la République américaine, Nilsson va recueillir les bravos aristocratiques du pays où règne l'absolutisme. Les extrêmes se touchent.

Et à ce propos, si nous ouvrions une parenthèse?...

J'ai vu plusieurs journaux reprocher à M. Halanzier de ne pas nous approvisionner de célébrités. Les chiffres répondent : la Russie donne à Nilsson 200,000 francs pour vingt représentations. Comment voulez-vous qu'on en fasse autant à Paris avec les 800,000 francs de la subvention?

Ne pas oublier que l'Opéra est, par son cahier des charges, forcé de rester ouvert tout l'été, encaissant pendant les chaleurs des recettes de mille francs, avec cinq à six mille francs de frais.

Voulez-vous la vérité? Public parisien frappe-toi la poitrine : c'est ta faute, ta très-grande faute. Tu t'es habitué à ne plus tenir compte de la valeur des troupes d'ensemble. Il a fallu, pour secouer ta torpeur, des météores flamboyants. Vainement on t'aurait composé un spectacle où tous les rôles eussent été irréprochablement tenus, tu n'y serais pas allé s'il n'y avait pas eu en vedette sur l'affiche quelque nom à sensation.

Tout pour les coups de pistolet!

Tu expies aujourd'hui cette faute. Tu donnes le ton à la mode. Qu'est-il arrivé, ô public parisien? que les autres grandes capitales ont adopté ton système. De sorte qu'on se dispute à coups de billets de mille francs trois ou quatre notoriétés (pas une de plus).

Tu l'as voulu, Georges Dandin? Qu'y faire?

La preuve que je dis vrai, c'est que l'exploitation des cantatrices en vogue est tombée dans le domaine de l'exploitation phénoménale.

N'annonce-t-on pas que Barnum, le fameux Barnum, vient d'arriver à Paris, flanqué d'une prima dona, de plusieurs animaux féroces apprivoisés et d'un homme squelette? Cet amalgame n'est-il pas assez éloquent? Ne prouve-t-il pas que l'art et l'exhibition tendent à se confondre?

Barnum, qui est un malin et un grand philosophe, sachant exploiter toutes les faiblesses humaines, l'a bien compris.

Une étrange personnalité que ce montreur universel! Comme il a senti tout le parti qu'il y avait à tirer de la bêtise humaine! Quelle habileté dans le puffisme! passer de la négresse centenaire, nourrice de Washington, à Tom Pouce, au tigre qui dit papa et à la chanteuse à roulade! Il y a quelques années, Barnum publia ses mémoires. Je m'imagine que les politiques auraient pu trouver là des indications précieuses sur le moyen de mener les hommes par le bout du nez.

Est-ce le vrai Barnum, toutefois, qui est dans nos murs? Il faut se défier des renseignements.

N'a-t-on pas tué cette semaine le docteur Gannal? Ne confondons pas cependant. Le Gannal actuel, qui n'est pas mort du tout, n'est qu'un successeur, un neveu, je crois! Quant à Gannal Ier, il y a déjà plusieurs années qu'il s'est offert lui-même à l'embaumement.

C'était, d'ailleurs, un type des plus curieux. Il était absolument possédé par sa découverte, ne vivant que pour elle, trouvant moyen de la fourrer partout.

Quand vous alliez le voir, sur son bureau, sur les tables de son cabinet, en guise de porte-papier, on ne voyait que des fœtus momifiés ou des enfants dans des bocaux d'esprit de vin. Il avait comme cela toute une gamme d'embaumés qu'il expérimentait.

Je veux dire qu'ayant échelonné ses préparations, il ouvrait tous les ans quelque boîte où était enfermé depuis une date fixée tout ou partie d'un corps soumis à ses préparations.

Le piquant, c'est qu'en même temps Gannal faisait des expériences sur la conservation des viandes alimentaires traitées par des procédés spéciaux.

De temps à autre, il invitait quelques amis, et l'on mangeait un canard ou un poulet scellé depuis quatre ou cinq ans dans son jus.

Un jour, il traitait quelques intimes. Le sujet de l'expérience était une superbe dinde qui avait dix ans de préparation. On apporte la boîte sur la table. Gannal préside à l'ouverture. Mais il recule soudain. Le domestique s'était trompé. La boîte contenait la tête d'une dame parfaitement naturalisée, ayant encore le sourire sur les lèvres. Gannal eut beau égayer la chose avec sa verve habituelle, cela jeta un froid.

Une autre fois, toujours dans un dîner, chaque invité, en se mettant à table, trouva sous sa serviette, avec le menu, un pli à son nom.

On décacheta.

Les enveloppes contenaient uniformément un papier encadré dans des arabesques gracieuses, sur lequel on lisait :

Bon pour un embaumement gratuit
par le docteur Gannal.

*A mon ami ***.*

Je vous laisse à penser si d'aucuns firent la grimace; Gannal, lui, riait à se tordre. Il tint parole d'ailleurs et, avant de mourir lui-même, embauma neuf des convives sur douze.

Deux seulement n'ont pas utilisé le fameux bon. L'un des deux est notre ami Altaroche.

Je vous demande pardon de vous entretenir d'un sujet qui, au premier abord, ne paraît pas

très-gai; mais ne croyez pas qu'il n'y ait pas matière à rire en toutes choses ici bas.

Quand le docteur Gannal, dont je parle, publia sa découverte, les revues de fin d'année ne tarirent pas de couplets et de calembours sur son compte.

Dans l'une de ces revues entre autres s'échangeait ce dialogue :

Un monsieur représentant Gannal arrivait en scène.

Le compère de la revue lui disait :

— A qui ai-je l'honneur de parler?

Le docteur ne répondait pas, et tirait une rose de sa poche et la tendait au compère.

— Comprends pas, faisait celui-ci.

L'autre humait le parfum de la fleur.

— Ah! oui, j'y suis..... vous voulez dire qu'elle embaume; vous êtes le docteur Gannal.

Puis il ajoutait en parlant au public :

— Vous savez, ce fameux médecin qui fait des expériences en vous mettant dans le corps toutes sortes d'épices..... Il a opéré sur ma concierge qui était morte à l'hôpital..... C'est un homme qui est en train de gagner une voiture en ouvrant les portières.....

On se contentait de ces plaisanteries là au temps passé. Que voulez-vous?

Je ne suis pas sûr que les revues contemporaines aient l'ironie beaucoup plus délicate.

Tout cela n'empêchait pas M. Gannal d'être un parfait honnête homme, d'un réel talent.

∿∿ Tandis que la vie courante cheminait à travers ses menus incidents ordinaires, le débat duquel doivent dépendre les futures destinées de la France se poursuivait au Corps Législatif, se poursuivait à travers mille péripéties émouvantes.

C'est qu'en vérité elle assume une terrible responsabilité, l'Assemblée qui a à trancher un problème aussi solonnel. Il ne s'agit pas d'une expérience *in anima vili*. C'est notre patrie même que nous jouons un peu à pile ou face.

Ce qui n'empêche pas les curieux et surtout les curieuses de garder cette impassibilité impitoyable qui caractérise la badauderie. Au plus fort de la discussion, lorsque l'avenir de la nation entière était suspendu à un fil, j'observais de la tribune des journalistes les dames qui occupaient les premiers rangs de la galerie. Pas la moindre différence avec les allures qu'on a ordinairement au spectacle. Elles jouaient de la lorgnette avec autant de sérénité que s'il se fût agi d'admirer Capoul dans un costume nouveau.

Que dis-je!

Au moment même où M. Thiers, en donnant à entendre qu'il se retirerait, semblait nous jeter dans l'abîme de l'inconnu, je distinguais une charmante assistante qui me paraissait plongée dans une méditation profonde. Sa tête baissée avait une attitude de contemplation qui me frappa.

— Voici du moins, pensai-je, une belle inconnue qui comprend la gravité de la situation et qui sympathise avec les angoisses du patriotisme.

J'en étais là de ma réflexion, lorsqu'en y regardant de plus près, je m'aperçus...

Pardon, mesdames, je constate d'après nature.

Je m'aperçus donc que mon inconnue tenait à la main gauche, dissimulé sous le velours de la galerie, un miroir de poche dans lequel elle s'admirait tout en réparant de la main droite, avec une houppe à poudre de riz, les inégalités de son teint un peu dérangé par la chaleur du lieu.

Et pendant ce temps-là, l'orage parlementaire grondait de plus belle; et c'était un déchaînement général. Et Dieu sait vers quels récifs allait le fameux vaisseau de l'État.

∿∿ Nous aimons, du reste, en France, à ce que la futilité côtoie tous nos précipices. C'est ce sentiment qui assurait d'avance le très-grand succès qu'obtient un nouveau volume de M. Ludovic Halévy intitulé : *Monsieur et Madame Cardinal*.

Vous savez quel succès obtenait avant nos catastrophes ce genre de littérature dont la *Vie parisienne* était le prototype. Nous crûmes tous, lorsque les épouvantables convulsions de la guerre et de la Commune eurent secoué la béatitude des optimistes, nous crûmes tous que c'en était fait de cette fantaisie cantharidée, de ces pimentades bizarres, de ces échos d'alcôve.

Il nous semblait que le pays dût avoir d'autres soucis en tête. Pas du tout.

Le côte à côte de tant de deuils ne fit qu'ajouter un excitant de plus à cette cuisine épicée, sur laquelle les palais blasés se sont jetés comme de plus belle.

Le nouveau volume de M. Ludovic Halévy est violemment relevé et fort en poivre. La mère n'en recommandera pas la lecture à sa fille; oh non! Mais il y a là une verve d'observation impitoyable qui dit avec une terrible bonhomie les choses les plus énormes.

Les deux premières études surtout donnent la chair de poule à la morale.

Monsieur et Madame Cardinal, c'est le ménage Jourdain du vice, faisant de l'infamie comme le Bourgeois gentilhomme faisait de la prose.

Livre qui est un signe du temps et qui caractérise notre époque; d'autant plus curieux à consulter comme thermomètre, que la consultation est parfaitement amusante, grâce au réel talent déployé par l'auteur.

∿∿ Encore Richard Wagner. Vous croyiez peut-être qu'il avait lâché la partie, après tant de fours monumentaux? Allons donc! L'auteur incompris s'est murmuré ce refrain connu :

« Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
« Il faut avoir une maison à soi. »

Il veut donc se bâtir un théâtre où l'on ne jouera que ses œuvres. Et quelles œuvres!

Wagner, s'enfonçant de plus en plus dans le paradoxe, prétend ne plus composer que de la musique philosophique. Chaque note sera une formule, chaque soupir une pensée, chaque bémol une théorie.

Certes, personne ne rend plus que moi hommage à cette chose exquise qui s'appelle la musique. Personne moins que moi n'a l'envie de contester la puissance des impressions produites par le mélodie. Mais de là à vouloir traduire directement des doctrines et des idées avec des notes, il y a terriblement loin.

Combien n'avons-nous pas entendu d'airs que nous avons sincèrement admirés, et qui avaient été détournés de leur origine première par les circonstances? Pour n'en citer qu'un exemple, il y a dans *le Comte Ory* un air à boire charmant. On en a vanté cent fois l'entrain et la désinvolture.

— Comme on comprend bien, disaient les fanatiques, que Rossini a voulu traduire une scène de gala, la joie d'un festin!

Or, savez-vous ce qu'était primitivement cet air à boire?

Il figurait dans une cantate faite pour le sacre de Charles X, et, d'après les indications de la cantate, était une description de la bataille du Trocadéro!

Je pense toujours à cela quand des doctrinaires de la fugue et du contre-point nous parlent, comme Wagner, de rédiger la méthode de Descartes en arpéges, ou de transcrire l'histoire avec quatre dièses à la clef.

∿∿ La musique n'est, du reste, pas seule à avoir ses excentricités. La littérature ne lui cède en rien sous ce rapport.

Les comptes rendus du Salon paraissent avoir des vertus toutes spéciales pour inspirer les fantaisies les plus échevelées en matière de style.

J'ai pieusement mis de côté, l'autre jour, un spécimen qu'il me paraît difficile de dépasser.

Il s'agit de décrire un tableau de M. Bonnat. Oyez :

« Une lumière rageuse fait saillir en biseau la face qui tourne au polichinelle : la paupière rappelle la pelure d'une poire blette; le nez simule une excroissance de chair morte; la bouche, fermée à clef, fuit sous des lèvres aussi minces que le fil d'un rasoir; les joues se tendent sur l'os maxillaire, raidès à la manière d'une peau d'âne tirée sur le tambour; le menton de galoche remue comme les babines d'un lapin qui grignote un trèfle; cette femme broute intérieurement une touffe d'*oremus*. »

Une fois l'éblouissement passé, essayons de résumer un peu cette transcendante description à la façon des passe-ports, et imaginons un gendarme.

Paupières : une pelure de poire blette ;
Nez : chair morte;
Bouche : fil de rasoir fermé à clef;
Joues : peau d'âne tirée sur un tambour;
Menton : babines de lapin.

Vous représentez-vous la tête que ferait Pandore en lisant cela? Il s'empresserait de reconduire le titulaire dudit passe-port à Charenton.

Dame, que voulez-vous? Pandore n'est pas initié aux sublimes beautés du style contemporain.

Puisque nous collectionnons les merveilles, ajoutons à la collection un échantillon qui a bien sa petite valeur.

C'est un fragment d'un rapport adressé par le maire d'une commune que nous pourrions nommer au préfet de son département.

Il s'agit d'une rivière qui avait été dévastée avant les lois qui réglementent la question du frai et qui, depuis lors, à ce qu'il paraît, revient à une situation meilleure.

Sur quoi, notre maire d'écrire :

« Monsieur le Préfet,

« Conformément à vos instructions sur la matière, je me fais un devoir de vous informer que notre rivière commence à ressentir les heureux effets de la législation nouvelle. La quantité de poissons n'est pas encore conséquente; mais le fretin est assez abondant pour donner des espérances sérieuses, et je puis dire sans présomption que ma commune a là, pour l'avenir, un assez joli noyau de pêche... »

Gloire à toi, fonctionnaire innocent.

∿∿ J'allais oublier une actualité qui a bien son importance.

La Préfecture de police vient d'instituer un bureau spécial des enseignes parisiennes. On s'y occupera de relever toutes les enseignes de boutiques et de réunir les matériaux nécessaires à une monographie qui ne manquera, certes, pas d'intérêt.

A dire le vrai, je ne suis pas sûr que la chose soit faite au point de vue archéologique. Un projet propose d'établir sur les enseignes un impôt, à raison de 25 centimes par lettre et par an; peut-être bien le recensement auquel on va se livrer a-t-il ce point de départ?

Mais, dans tous les cas, j'en suis pour ce que j'ai dit : l'histoire des enseignes parisiennes fournirait matière à un livre des plus intéressants. La politique, les succès de théâtre, les actualités des diverses époques, tout s'y trouvera représenté. Il y aurait aussi un chapitre bien curieux à consacrer aux enseignes à tableau, une espèce qui disparaît. Vous rappelez-vous *M. Pigeon*, de la rue de Seine, qui perpétuait le souvenir des bizets de la garde nationale? *Le Chat noir* de la rue Saint-Denis, est aussi une des antiquités de ce musée de plein vent qui compte *le Chat qui pelotte, la Truie qui file, les Deux Magots, François les bas bleus, les Deux Edmond*, etc., etc., etc.

Raconter l'origine de tout cela, évoquer la mémoire des événements ou des pièces oubliées, faire en un mot une reconstruction à la Cuvier, en remontant jusqu'aux époques les plus reculées, telle serait la tâche.

Elle a ses difficultés, mais, menée à bonne fin, elle aurait à coup sûr un succès qui dédommagerait amplement de la peine prise.

∿∿ Pour terminer, un écho de correctionnelle :

Le prévenu passait devant la 5e chambre mardi pour vagabondage.

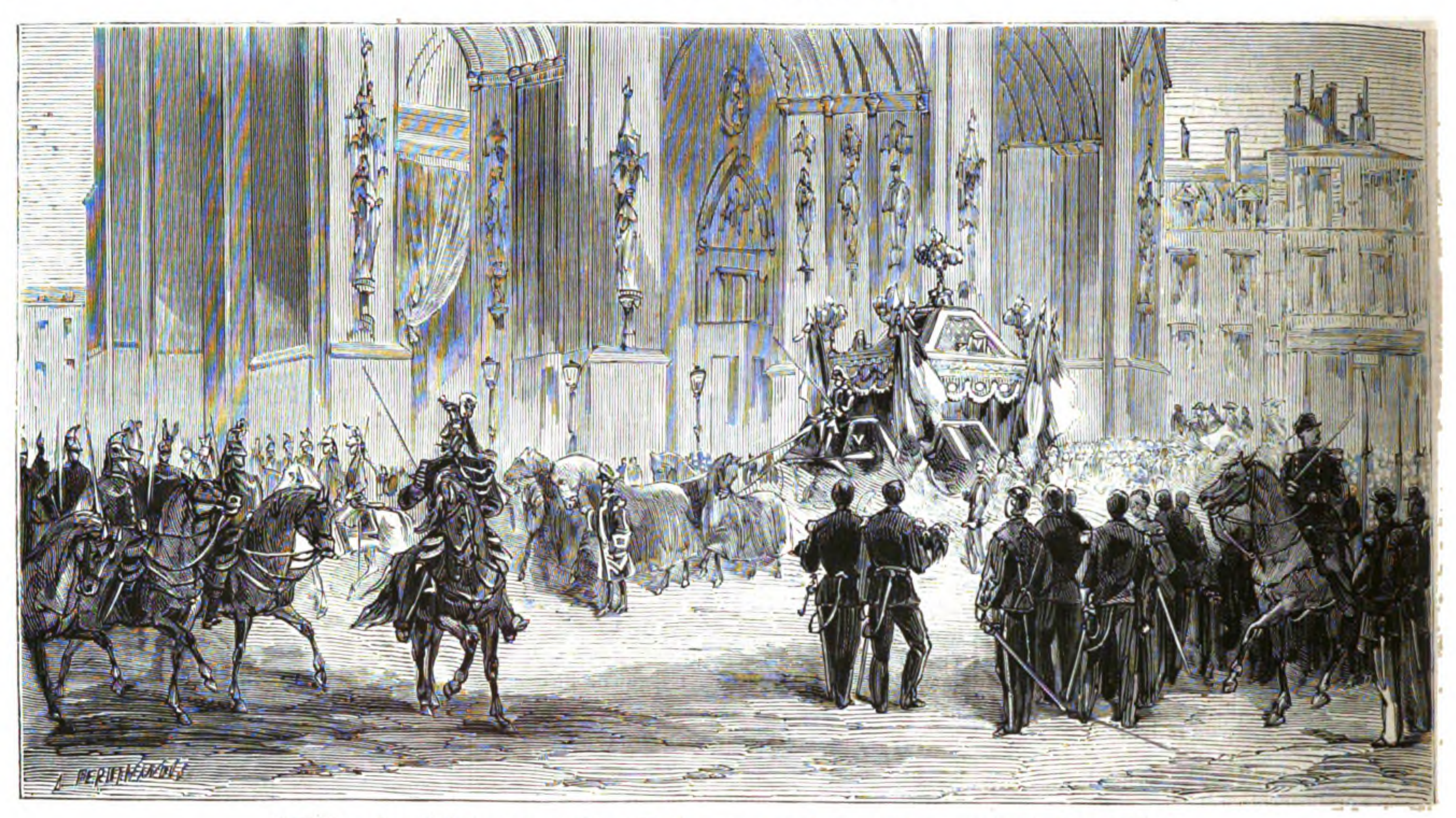
Un homme de quarante-deux ans, presque proprement vêtu, et parlant avec convenance ma foi.

Le président l'interrompt :

— Comment se fait-il qu'un homme, qui comme vous paraît avoir reçu une certaine éducation...

LE PRÉVENU, *avec candeur*. — Moi, monsieur le président..... je n'ai jamais été qu'à l'école du malheur!

PIERRE VÉRON.



PARIS. — Les obsèques du maréchal Vaillant. — Arrivée du cortége à l'église Sainte-Clotilde.

LE TEMPLE-UNIQUE

SIÉGE DE L'INTERNATIONALE A GENÈVE

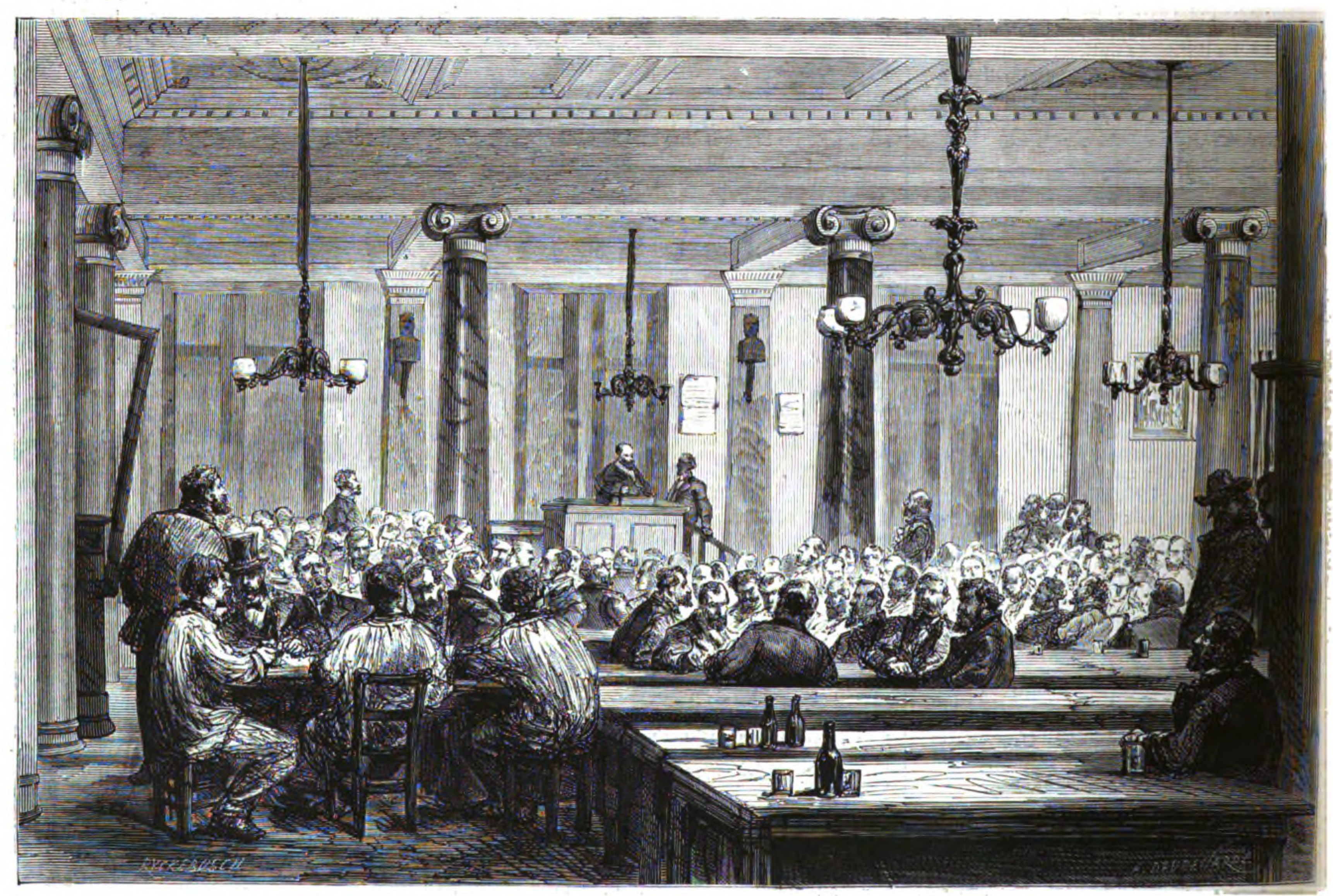
Genève, 12 juin.

Ma foi, coûte que coûte, je me suis aventuré, l'autre soir, jusqu'au *Temple-Unique*. Il faut vous dire tout d'abord que le *Temple-Unique* est ici le siége de l'*Internationale*. Depuis la Commune, on a tant parlé de l'Internationale, que cette fameuse société est presque devenue l'objectif universel.

Il m'a fallu, à mon grand regret, me résoudre à ne voir dans les terribles membres de l'*Internationale* que de simples mortels.

C'est ce dont je me doutais bien un peu auparavant.

Donc, à huit heures, j'arrive devant le redoutable palais. Rien d'inusité aux abords. Les derniers



SUISSE. — « Le Temple-Unique, » siége de l'*Internationale*, à Genève. — Une séance ordinaire. — (D'après le croquis de M. Grégori, notre correspondant.)



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — Le combat d'Onate, près Bilbao. — Attaque du couvent au moment où le chef carliste Ulibarri tombe frappé. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Penedicto.)

rayons du jour rayent en rose (1) les colonnes coniques qui se découpent derrière les massifs de verdure Deux ou trois bébés se roulent sur le gazon. — Décidément, je suis volé. — Avançons toujours.

De la prudence,
Et du silence.....

Sûrement, on va me happer à la porte..... Point. J'entre, tout comme autre part. La salle est comble. Les gens ne sont ni plus ni moins barbus qu'ailleurs. Par-ci par-là quelques cris de consommateurs : — *Une picholette de nouveau! Un demi-pot de vieux!*

Allons donc! on ne crie même pas ici à perpétuité: *Vive la Commune!* — Alors je suis de plus en plus *volé!*

L'intérieur est vaste. Quatre rangées de colonnes, commes celles de l'extérieur, marbre veiné rouge, supportent le plafond. Des bouquets de gaz pendent, enrubannés de rouge et jaune, couleurs du canton de Genève. Une tribune en bois, pas même peinte en rouge. Des affiches par-ci par-là : *Association internationale des Travailleurs; statuts, etc...* Dans un coin, un petit théâtre pour les *Soirées familières.* Quelques tableaux : *le Vengeur*, Masaniello, Garibaldi en vareuse rouge, considérant philosophiquement le coucou classique qui compte les heures, — certainement celles « qui restent à vivre au *vieux monde!* »

Près de là, le comptoir avec l'hôtesse, — une brune aux yeux doux, bonne petite mère couvant de l'œil le bébé blond qui essuie avec son jupon bleu la poussière du parquet.

Huit heures sonnent. Le coq grince en sortant de la tabatière du coucou... *Citoyens, la séance est ouverte!...*

Des hommes en redingote ou en blouse montent à la tribune. Mon voisin me dit que parmi les orateurs se trouvent des députés. Des députés! membres à la fois du Conseil et de l'Internationale! Où suis-je? On m'en cite deux.

Les orateurs se succèdent.

Autour de moi, j'entends discuter l'Internationale, causer des divisions récentes, du *Conseil général*, du congrès de dimanche prochain; ma foi, je n'y comprends rien. Le voisin me tenait toujours tête, me prenant pour un *bon!*

La séance se lève. Chacun s'en va.

— Eh bien! citoyen, à d manche! On discutera *rude!*

Nous sortons ensemble. Arrivés à la porte, je laisse à mon interlocuteur le passage libre :

— Oh! non. *Faites seulement!*

Sur le point de franchir la porte du Temple, j'entends encore une voix.

C'est l'hôtesse qui interpelle son bébé :

— Allons, bébé, vite! ou petit père va venir te fouetter!

S. A.

(1) *Note de la rédaction.* — Ces rayons paraissent avoir influé d'une façon notable sur les appréciations de notre correspondant. L'aspect des consommateurs qu'il entend e des orateurs qu'il ne comprend pas, la vue de l'hôtesse ett de son bébé, lui font tout voir en rose. Pour nous, la lecture des documents publiés depuis un an par cette société d'apparence si paisible nous laisse moins accessibles aux séductions de la forme, et le fond ne nous en parait que plus à redouter.

LE SALON DE 1872

V

MM. Schopin. — Caraud. — Hue. — Joulin. — Pécrus. — Vigier. — Duverger — Heullant. — Mlle Ferrère. — MM. Chenu. — Fichel. — Castres. — Dupray. — Pille. — Kaemmerer. — Goubie.

La peinture de genre gouverne les artistes et domine le public. C'est un signe de décadence. Je ne veux pas dire que dans cet ordre d'idées il ne se fasse pas de tableaux remarquables, dignes d'encouragement. Les maîtres qui n'ont rien dédaigné ont su faire des chefs-d'œuvre avec des sujets futiles en apparence. Seulement, j'affirme que le goût général a été faussé par cette reproduction incessante d'anecdotes historiques, de scènes familières ou romanesques, d'accidents frivoles ou ridicules de chaque jour. D'une exécution relativement facile, ces tableaux semblent, au premier abord, ne demander que des efforts de pratique, d'habileté manuelle. Aussi la foule se contente à leur égard d'une imitation littérale de la nature, ou plutôt d'une représentation exacte de la forme ou de la couleur des vêtements, des meubles, des accessoires, et pourvu que le grain des étoffes, le plumage des oiseaux, le poil des chiens, les menus détails des ustensiles soient peints à tromper l'œil, elle fait aux artistes grâce du reste. Quoi donc de surprenant si, trouvant une route commode sur laquelle on rencontre sans trop de peine le succès et la réputation, beaucoup s'y engagent, résolus à contenter avant toute chose les marchands de tableaux qui voudront bien leur imposer les caprices de leur clientèle?

Mais une fois dans cette ornière, la peinture de genre ne saurait être l'expression sincère de la nature vivante, des mœurs populaires, des habitudes honnêtes ou élégantes de l'homme dans son existence morale et intellectuelle. Ce n'est plus qu'une branche commerciale, soumise à l'influence de la mode, à l'industrialisme, à l'agio, faisant céder les aspirations originales devant toutes les préférences, même les plus absurdes, même les plus idiotes de la foule.

Pour sa faveur d'aujourd'hui, elle a peut-être raison; mais que deviennent alors les prérogatives de l'art? A cela on peut répondre que du moment que l'art ne forme pas le public, il suit une marche dont le terme fatal serait une ruine complète. Portant en elle même des intérêts divers, des contradictions, des passions confuses qui fermentent, des mouvements secrets qui se heurtent, les masses, en effet, ont besoin de guides qui les instruisent. Or, si les artistes n'attendent point que le public aille à eux, au contraire, courent à lui, le flattant sans scrupule, prompts et ingénieux à satisfaire ses penchants les plus burlesques et les plus désordonnés, parfois les moins avouables, au lieu d'éclairer les esprits ils les troublent, au lieu d'épurer le goût, ils le vicient, loin de moraliser, ils pervertissent.

Mais, Dieu merci, tandis que beaucoup travaillent avec la tête plus qu'avec l'âme, sollicités surtout par le désir de plaire à la multitude, d'autres nous rassurent. Tempéraments jaloux de leur dignité, fiers de leur indépendance, ceux-là se tiennent au-dessus du jugement inconstant et corrompu du public. Les dédains des brocanteurs ne sauraient non plus les émouvoir. En d'autres termes, tous les artistes n'ont pas, grâce au ciel, les mêmes complaisances pour la mode, et les œuvres de plusieurs sont dans le présent une consolation, et, pour l'avenir, un espoir sérieux et légitime.

Déjà nous avons parlé de quelques-uns des tableaux de genre qui figurent au Salon de cette année; nous en examinerons un plus grand nombre, mais nous ferons un choix. D'abord, l'étude d'une telle quantité de cadres nous mènerait en de trop longs discours. Ensuite, la plupart ont une signification si étroite! A quoi bon, s'il vous plaît, s'attarder aux *Derniers instants de Duguesclin* et à la *Vision du cardinal de Richelieu*, issus du fade pinceau de M. Schopin; à la *Soubrette* et à la *Jeune fille*, de M. Caraud; à la *Manon Lescaut*, de M. Hue; au cadre que M. Joulin intitule *Pendant le duel*, et au *Sancho*, de M. Pécrus, et au tableau de M. Vigier, et à celui de M. Duverger, que sais-je? et à tant d'autres de la même qualité et non moins innocents, hélas! Les peintures de M. Heullant (802 et 803 du livret) nous retiendront-elles davantage? Eh! mon Dieu, non. Il y aurait trop à reprendre à cette caricature chinoise de l'antiquité, à cette coloration exaspérée, qui cuit le regard et fait grincer les dents comme une pomme verte. Et Mlle Cécile Ferrère? Ah! mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, votre couleur est bien malade, il faut la soigner, et votre dessin, en bonne conscience, me parait en un état pire encore. Avant de songer à imiter nos galants maîtres du siècle dernier, ces aimables, ces délicats, ces habiles, tout de fantaisie, de joie, de lumière, de jeunesse et de grâce (excuserez vous ma franchise un peu rude?), il serait vraiment nécessaire que vous consentissiez à apprendre les premières lois du métier de peintre. Vous avez le goût, c'est déjà quelque chose; acquérez le métier, l'art vous viendra peut-être ensuite. Pareillement, ne nous occupons ni de M. Chenu, perclus dans l'effet de neige qu'il renouvelle chaque année, ni de M. Fichel, enfoncé dans son commerce de pièces balourdes, plus tristes que la pluie, et qui nous assomment d'un ennui mortel.

Parlons plutôt de M. Castres. Le *Bazar japonais* est une peinture curieuse en même temps qu'une peinture très agréable. Je ne sais si M. Castres est jamais allé au Japon, mais on le dirait à la sûreté des types, des poses et des ajustements, à l'agencement particulier des nombreux accessoires; et il travaille d'un pinceau frais, souple et charmant. Cependant l'*Ambulance internationale* me semble supérieure encore. Nous sommes sur une route des environs de Paris, un jour du fatal hiver de 1870-1871. Le soir descend; une bataille s'est donnée; des blessés encombrent deux ou trois charrettes attelées d'ânes et de chevaux, escortées de quelques ambulanciers; le sol, couvert de neige, porte la noire silhouette du défilé lamentable; un paysage incertain, gris, blafard, glacé, enveloppe sinistrement la scène de silence et d'angoisses; tel est ce cadre qu'on ne saurait regarder sans être remué jusqu'au fond de l'âme. C'est excellent d'observation et de rendu. J'y trouve à reprendre seulement des sécheresses dans les arbres du fond, et çà et là, sur les premiers plans, des contours un peu coupants et âpres, quelques duretés de touche. Quoi qu'il en soit, M. Castres obtient, à juste titre, beaucoup de succès.

M. Dupray est un autre favori de ce Salon. Sa *Grand'garde* est effectivement un morceau réussi. Examinez la gravure que contient l'un de nos derniers numéros, et nul doute que vous n'approuviez sans réserve l'entente imprévue de la composition, les poses des personnages, vives, animées, expressives, sans enflure ni gesticulations impossibles, les visages si naïvement empreints du cachet de la réalité, la mise en scène si énergiquement simple et vraie. Car c'est bien ainsi que ces sortes de choses doivent se passer. Pour qui les a vues, j'en suis sûr, la ressemblance est frappante. Rien de mieux mimé que le groupe des soldats; rien de plus poignant que cet épisode dramatique dans une rue de village, ouverte sur la campagne, balayée par la fusillade ennemie, et si dangereuse à parcourir que, la traverser en courant, c'est déjà s'offrir à une mort presque certaine. Donc, cette toile est de celles qui arrêtent la foule et les artistes; chacun y trouve son compte, et si l'auteur avait donné au ton des maisons un supplément de solidité, au terrain une coloration plus ferme, il n'y aurait plus un mot à dire. Mais, quoi! un tableau sans défauts n'est plus un tableau, c'est un chef-d'œuvre, et, malgré ses réels mérites, la *Grand'garde* de M. Duplay n'en est pas tout à fait là.

L'Automne, de M. Pille, nous fait voir un bon bourgeois, solide sur ses bases, tirant sur le grison, développant une panse large et ronde, et une bonne bourgeoise de moyen âge, elle aussi, et non moins étoffée en son corsage bien rempli. Ils sont à la mode qui florissait, à ce que je crois, vers l'an de grâce 1780 : lui, en habit à basques flottantes, en veste ramagée; elle, un peu coquette, en coiffure hurluppée, en jupe piquée et repiquée, brodée et rebrodée, le tout du plus galant effet. Ils devisent entre eux. Accoudé à la porte du logis, monsieur fait la glose de quelque madrigal alambiqué d'amour, tandis qu'Iris, les yeux baissés, légèrement confuse, le laisse réciter tout au long son compliment. Bref, le peintre a saisi l'instant où de propos en propos nos personnages en viennent à se promettre quelque gracieux retour vers les belles joies de la jeunesse, et la scène se passe dans un jardin jonché de feuilles que l'été a jaunies. Voilà un fort aimable tableau. M. Pille, d'ailleurs, ne peint pas comme tout le monde; sa manière n'emprunte rien à la manière des autres, et son originalité fait bonne route.

Les artistes dont je viens de parler, c'est-à-dire MM. Castres, Pille et Dupray, figurent sur la liste des récompenses décernées cette année. Certes, voilà

qui est équitable; et si le jury avait choisi tous les vainqueurs avec la même intelligence, il n'y aurait qu'à applaudir. Malheureusement, soit hasard, soit complaisance, il a parfois laissé égarer ses votes sur des œuvres qui en sont bien peu dignes, et, en même temps, il en a négligé plusieurs qui, certes, se recommandaient à ses suffrages. Au fait, où donc avait-il les yeux pour ne pas distinguer comme il le fallait le tableau de M. Kaemmerer? La *Dispute* est vraiment un joli ouvrage, qui possède toutes les qualités requises du genre : le trait, la bonne humeur, l'esprit du temps où la scène se passe, l'agrément du fond, le piquant du détail, l'adresse manuelle, la finesse de l'exécution. A-t-il une tournure plaisante, résiste-t-il d'une façon comique, l'homme que l'on pousse hors du bosquet! Et le garçon qui l'entraîne n'est-il pas spirituellement efflanqué dans sa culotte drapée sur des jambes qui n'ont guère que les os? Et le « mirliflore, » don Juan en bel habit rouge, la tête haute, la lèvre irritée, la main armée d'un long montant de chaise brisée, est-il assez crâne, assez menaçant? Et les deux femmes, cause probable du conflit, et les costumes qui datent de 1800 environ, et le décor, et les accessoires, et la facture, et l'ordonnance, tout n'est-il pas d'un homme qui sait son affaire et qu'il n'eût été que juste de distinguer?

Un oubli qui me fâche plus encore est celui dont M. Goubie se trouve être l'objet. M. Goubie excelle à peindre les chevaux; dans le genre, je ne lui vois point aujourd'hui de rivaux, et c'est rester dans l'exacte mesure en ne faisant pas d'exception pour M. Meissonier lui-même. C'est tout dire. Eh bien, M. Goubie expose deux cadres. Assurément, dans les *Honneurs du pied*, le paysage est un peu enfantin, et les piqueurs à livrée jaune méritent une réprimande sévère. Voilà qui est bien entendu. Les autres figures, cependant, sont très-acceptables, et les chevaux, en tout cas, ne laissent aucune prise à la critique. Elégance et justesse des allures, précision sans raideur du dessin, variété des robes satinées et brillantes, caractère des races, exécution nette, châtiée et disciplinée, qualité du ton, science, habileté, tout y est, rien n'y manque : c'est la perfection. L'autre toile de M. Goubie n'est pas aussi importante; néanmoins, c'est encore une chose exquise et sans reproche, celle-là. Peu importe! A plaindre autant qu'à blâmer, le jury commet l'inconcevable méprise de donner la palme à M. Claude, peintre de chevaux également, non sans talent, à coup sûr, mais que l'auteur des *Honneurs du pied*, au dire de tous les hommes de bonne foi, dépasse de cent coudées.

Ne nous étonnons point, cependant. Tout cela est on ne peut plus logique, et tant qu'il y aura des distributions de médailles, nous verrons que les œuvres dignes d'encouragement ne sont pas seules récompensées. Les jurys décernent, mais ils ne prennent pas toujours le temps ou la peine de discerner. Que voulez-vous? il y a des amis à pourvoir de brevets de capacité, et les amis des amis ont parfois des instances si vives, si pressantes! Heureusement les jurys passent, le souvenir des médailles s'efface et les œuvres restent. Et puis, les vrais artistes ne travaillent pas pour d'aussi minces couronnes; leur ambition est plus haute et les pousse à de meilleurs combats.

OLIVIER MERSON.

LES DEUX PRUSSIENS

« Un mot que j'ai surpris pendant le siége, dit M. Achille Eyraud, — dans sa brochure nouvelle : *République ou Monarchie*, peut donner une idée du véritable *ennemi* que visaient les démagogues.

« On contemplait les ruines qu'avaient faites, dans un appartement de la rue du Dragon, un obus qui, heureusement, n'avait atteint personne.

— « Quel dommage, disait un homme d'une voix enrouée par de récentes libations, quel dommage qu'il n'y ait pas eu des Prussiens dans ces beaux salons!

— C'eût été assez difficile, lui fit-on observer, car l'obus était lancé sur Paris.

— Oh! grommela-t-il, je sais bien ce que j'entends par les Prussiens... les Prussiens en habit noir.

Le procès des communeux qui voulaient livrer le fort de Vincennes a démontré, en effet, que ce n'était pas aux Prussiens de l'Allemagne que cet homme et ses pareils en voulaient.

LA COMMUNE JUGÉE PAR ELLE-MÊME

On nous communique la lettre suivante, que nous reproduisons à titre de curiosité, dit un journal du matin. Nous la reproduirons à notre tour, car nous y voyons mieux qu'une curiosité, c'est un enseignement terrible.

« 13 mai 1871.

« Mon cher...

« Ce que vous me demandez n'est pas possible. Je vis au milieu d'un enfer et j'y étouffe. Je n'ai même pas la ressource de saint Laurent; si je me retournais, mille canailles crieraient à la trahison. Patientez; du train dont vont les choses, nous n'en avons pas pour un mois dans le ventre. Les misérables font déjà leur paquet. Si je ne surveillais Pyat, il serait déjà à la frontière.

« DELESCLUZE. »

Cette lettre se rapporte à la suppression d'un des journaux : *la Commune, l'Echo, l'Avenir national, le Républicain, etc.*, qui fut décrétée le lendemain.

LE TRÉSOR DU PÈRE MATHIEU (1)

(Suite)

Il est utile ici d'ajouter quelques détails pour que le lecteur suive mieux dans toutes ses péripéties la marche de cette véridique histoire.

Malgré ses allures sordides, le père Mathieu paraissait avoir le cœur bon; aussi n'était-on pas étonné de le voir protéger une jeune orpheline qu'il avait adoptée, et dont les parents étaient restés inconnus; sur elle se concentraient toutes ses affections. — Douce et jolie, comme on l'est à quinze ans, la petite Marie recevait dans un couvent une éducation conforme aux vues modestes qu'avait sur elle son protecteur.

Un vieillard millionnaire, quand il n'a pas d'enfants, a toujours des collatéraux qui tirent à boulets rouges sur sa succession; notre vieil avare possédait deux arrière-cousins, à la mode de Bretagne, et qui attendaient son trésor avec la patience du chat.

L'un des deux cousins se nommait Gobillard; il était marchand de nouveautés, rue du Temple, à l'enseigne de *la Bonne foi*. L'autre s'appelait Leroux; il était tapissier, rue Saint-Merri, à l'enseigne de *la Trinité*.

Gobillard ne tenait à l'arbre généalogique du père Mathieu que par alliance; son épouse, Louise-Olympe Gobillard, née Verdelet, était cousine du père Mathieu au cinquième degré.

Leroux, au même degré, tenait par la branche masculine au riche vieillard; il avait acheté son fonds de tapissier avec la dot de sa femme, et n'avait pas prospéré; il était gêné dans ses affaires, sans cesse sous la menace des protêts, ne payait jamais un billet à son échéance, avait une signature bien connue des huissiers, et faisait un trou pour en boucher un autre; vivant enfin de cette existence des trois quarts des petits commerçants de Paris, toujours à deux doigts de la faillite, qu'ils n'évitent que par leur discrédit.

Les époux Leroux étaient sans enfants; ils voyaient avec une excessive jalousie les soins et les prévenances dont les Gobillard entouraient le riche parent, sur la succession duquel ils comptaient aussi pour relever leurs affaires.

Les Gobillard n'avaient guère plus avancé leur fortune que les Leroux; mais ils menaient une existence plus large, faisant plus de dettes, et sachant mieux exploiter la perspective de la riche succession qui ne pouvait se faire beaucoup attendre; ils avaient même destiné, sur cet héritage, une somme très-ronde à la dot de leur fille unique, Olyme Gobillard, âgée de seize ans.

Enfin, les Leroux étaient dévots, et les Gobillard voltairiens, ce qui ne faisait qu'augmenter leur dissentiment; ils se détestaient en se faisant le meilleur visage; ils connaissaient trop bien le motif de leur mutuelle convoitise pour ne pas se jalouser autant que le peuvent faire d'honnêtes parents prêts à jeter le grappin sur le même magot; aussi n'était-il sorte de moyens auxquels ils n'eussent recours pour déjouer leurs réciproques intrigues, et captiver l'amitié de leur opulent cousin, espérant tour à tour l'amener à leur laisser la plus grosse part de sa fortune par des dispositions testamentaires.

Cette lutte sourde durait depuis de longues années.

Avec notre récit s'ouvre sa dernière phase, — la plus mouvementée et la plus terrible.

III

LA LUTTE S'ENGAGE

Le père Mathieu dînait trois fois par semaine chez les Leroux, et trois fois chez les Gobillard.

Il disait plaisamment : « C'est *jour d'Opéra*, je dîne aujourd'hui chez les Gobillard; » Et les mardi, jeudi et samedi, il disait d'un air narquois : « C'est *jour d'Italiens*, les Leroux auront ma visite. »

Le dimanche, il les tirait au sort; il disait à ceux que la chance favorisait :

— Les cousins Gobillard (ou les cousins Leroux) m'avaient invité; mais, mes enfants, j'ai tant de plaisir à dîner chez vous, que je vous donne la préférence. Je suis un peu gourmand, c'est mon péché mignon, et je trouve votre cuisine bien meilleure que celle de vos cousins.

Les cousins, délaissés ce jour-là, en concevaient une jalousie extrême, et, de cette façon, le rusé vieillard se trouvait nourri toute la semaine sans bourse délier. Les jours où la jeune Marie sortait du couvent, elle accompagnait son tuteur chez les cousins, qui avaient la bonne fortune de le fêter. On l'accueillait avec des transports d'allégresse; chez les Leroux, on la traitait de *petit ange*; les Gobillard la surnommaient *leur seconde fille*, et Mlle Olympe l'appelait *sa petite sœur*. De part et d'autre l'on savait bien que ces grandes démonstrations d'amitié pour la jeune fille allaient droit au cœur du vieillard, et l'on n'avait garde de les épargner.

Lorsque les Gobillard avaient le bonheur de posséder le cher parent, ils ne manquaient jamais de dire des Leroux tout le mal possible; et, de leur côté, les Leroux profitaient de la même occasion pour ne pas les épargner.

— Vous avez bien tort, cousin, de dîner aussi souvent chez ces Leroux, disaient les Gobillard; ils ne valent pas cher, tout dévots qu'ils sont; ces mangeurs de pain bénit ne visent qu'à votre fortune.

— Comment, cousin, disaient les Leroux, pouvez-vous aller aussi souvent chez ces Gobillard, qui ne croient ni à Dieu ni à diable?... Ils comptent sur vos écus.

— Eh! eh! répondait le père Mathieu (il avait l'habitude de commencer la plupart de ses phrases par cette interjection), eh! eh!... c'est bien vrai; mais il faut vivre ici-bas avec tout le monde, avec Dieu comme avec le diable... on ne sait au juste à qui l'on a affaire, et qui vivra verra.

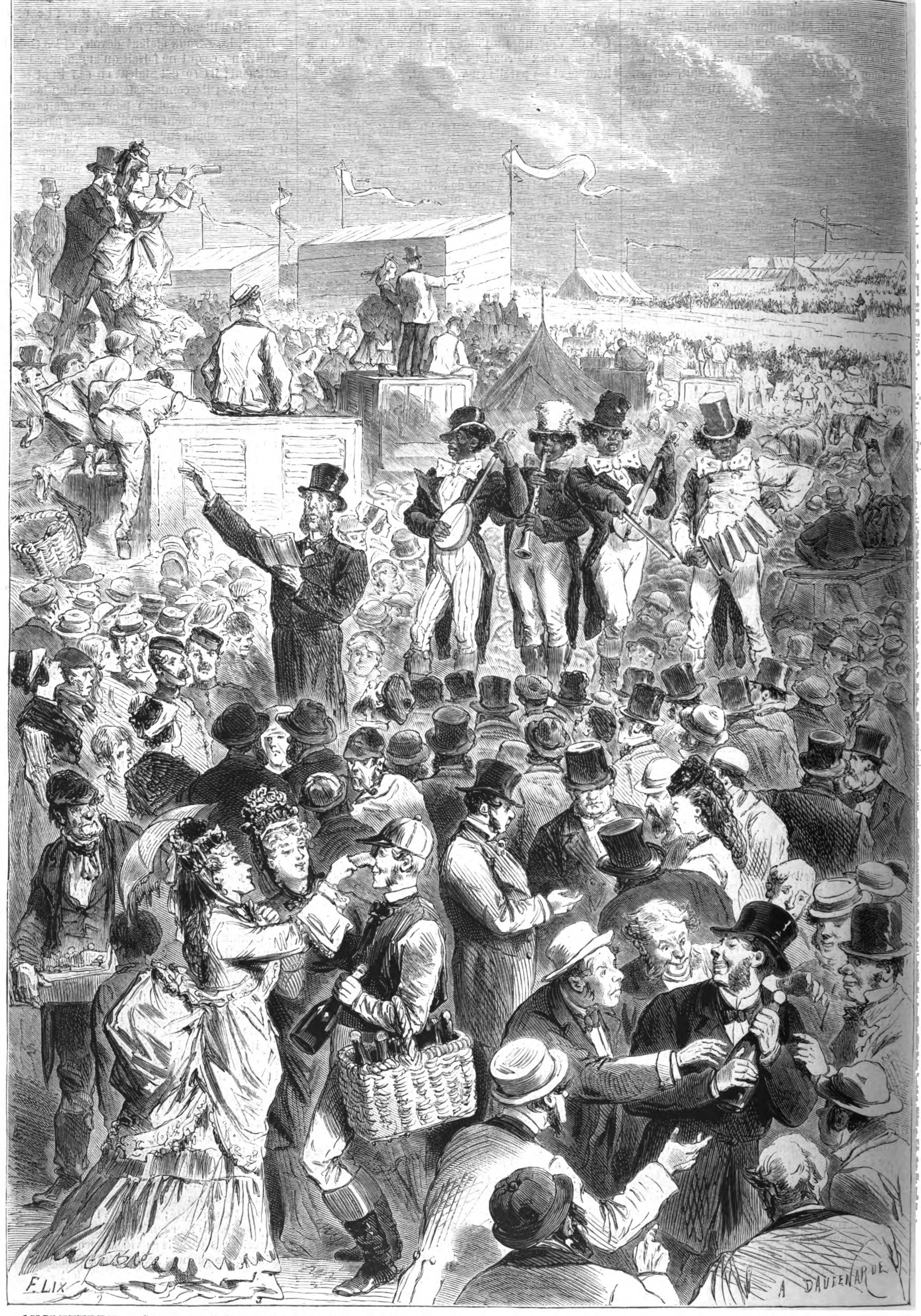
Les Gobillard riaient; les Leroux fronçaient le sourcil, et le vieillard ajoutait, en jetant en dessous un regard significatif à ses interlocuteurs, qui y lisaient la réalisation de leurs plus chers désirs :

— D'ailleurs, ça n'engage à rien.

L'époque de la fête du vieux millionnaire, lorsqu'elle approchait, causait aussi une grande perturbation dans les deux familles; c'était un nouveau sujet de rivalité; la fête de la pupille était un sujet de dépense non moins grande; le jour de l'an, l'escarcelle des parents se vidait encore, bien qu'en pareilles circonstances le père Mathieu ne fît aucune brèche à ses millions. Il se contentait de répéter pour tout remerciment :

— *Si j'avais de l'argent*, je vous donnerais aussi quelque chose, mes enfants; mais plus tard, ajou-

(1) Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur.



ANGLETERRE. — Scènes du derby anglais. — Prédicateur en plein vent avec nègres pour musiciens. — (Dessin de M. Lix, d'ap. le croq. de M. Montbart.)



SALON DE 1872. — Épisode de l'éruption du Vésu e. (*Lettre de Pline le jeune.*) — Tableau de M. Thirion. — (Dessin de M. Duvivier.)

tait-il, en appuyant sur le mot *plus tard*, vous retrouverez cela.

La première partie de la phrase n'était jamais prise au sérieux, mais la seconde suffisait à les satisfaire.

Aussi voyaient-ils, sans trop de chagrin, le père Mathieu convertir leurs cadeaux en argent, suivant son habitude.

— Ça nous reviendra un jour, disaient-ils.

Un matin, Mme Gobillard vit son mari rentrer tout soucieux à l'heure du déjeuner.

— Je viens de rencontrer l'abbé Noirot, dit-il; nous avons causé; il sait tout ce qu'on fait chez les Leroux; il paraît qu'on en fait de belles pour la Saint-Mathieu!...

— Et que fait-on? demanda Mme Gobillard avec son air sec et revêche. Que vont-ils encore faire, ces êtres-là?... Il n'y a pas moyen de vivre tranquillement avec des gens pareils!... Il faut que ce soit grave pour qu'on vous en ait parlé... Parlez donc!... parlerez-vous enfin?

— Eh! le sais-je au juste? répliqua Gobillard avec humeur... Peut-on jamais savoir le fin mot avec l'abbé?... Il a toujours des réticences... Tout ce que j'ai pu comprendre, c'est qu'il est question d'un service en argenterie...

— Eh! bon Dieu! interrompit Mme Gobillard en faisant un bond sur le fauteuil qu'elle occupait dans son comptoir, ils veulent donc se ruiner, ces Leroux?... Ça ne sera pas long, gênés comme ils sont déjà dans leurs affaires. Il n'y a que les gueux pour faire de telles folies!

— Ce n'est pas tout, reprit Gobillard.

— Il y a encore autre chose? s'écria son épouse.

— L'abbé Noirot m'a parlé aussi d'un cadeau superbe pour la petite Marie, afin de flatter le bonhomme. Qu'est-ce que cela peut être? il l'ignore ou n'a pas voulu me le dire; mais il faut que ce soit considérable, car il m'a donné à entendre que le tout coûterait bien mille écus!...

— Mille écus! exclama Mme Gobillard; et qu'allons-nous faire, nous? .. Nous ne pouvons laisser les Leroux l'emporter sur nous; s'ils dépensent trois mille francs, il nous va falloir en dépenser quatre! Et où les prendre en ce moment?... Que le diable les emporte tous deux! Ce n'est pas assez de faire des dépenses folles pour le vieil avare, il faut encore faire des cadeaux à sa pupille... une petite sotte.

— Les Leroux n'agissent pas sans motif, dit Gobillard.

— Oh! certainement, répliqua Mme Gobillard; nous ne pouvons rester en arrière.

— Oh! fit tout à coup Gobillard, comme illuminé...

— Qu'est-ce? demanda Mme Gobillard intriguée...

— Une idée qu'il faut laisser mûrir; allons nous mettre à table, je te dirai cela en déjeunant.

— C'est donc un trait de génie? dit Mme Gobillard en quittant son comptoir et se dirigeant vers la salle à manger.

IV

LA SAINT-MATHIEU

Le jour de la Saint-Mathieu, dès neuf heures du matin, le couple Gobillard gravissait les cinq étages du vieux cousin.

Le marchand de nouveautés de la rue du Temple tenait à la main un magnifique bouquet, coquettement entouré d'un col de papier blanc.

La veille, il avait adressé aux propriétaires du magasin de la Trinité l'invitation suivante :

« Monsieur et madame Gobillard prient monsieur « et madame Leroux de leur faire *l'amitié* de venir « dîner chez eux demain mardi, jour de la Saint- « Mathieu, où l'on doit se réunir pour la fête de fa- « mille. »

— Ils nous ont soufflé cette réunion-là, dit le tapissier après avoir lu le billet; c'est chez eux que se fera le repas de la fête; — quels intrigants! ..

— Nous verrons ce qui s'y passera, dit la tapissière; on ne saurait trop avoir l'œil sur ces gens-là.

De son côté, l'abbé Noirot avait reçu une invitation semblable, avec prière expresse de venir comme ami de la famille, afin que rien ne manquât à la fête. On voulait ainsi flatter le bon abbé, qui était, à son insu, fort précieux quand il s'agissait de savoir ce qui se passait chez les Leroux.

Mais revenons aux Gobillard, que nous avons laissés sonnant à la porte du vieux cousin.

Le bonhomme était déjà levé depuis longtemps. En voyant le bouquet, il reçut les chers cousins avec toutes les marques de joie requises par l'usage.

— Nous venons vous souhaiter votre fête, cher cousin, dit Mme Gobillard en offrant le beau bouquet qu'elle prit des mains de son époux.

— Eh! eh!... fit le bonhomme après les accolades de rigueur, il est bien joli!... C'est trop se mettre en frais!...

— J'ai vu les cousins Leroux, reprit-il après une pause pendant laquelle il semblait attendre autre chose en admirant le bouquet; je les ai vus hier soir; ils ont pris les devants sur vous; mais ils ont fait des folies!...

— Ah! vraiment! Que vous ont-ils donné? demanda Mme Gobillard d'un air indifférent.

— Vous allez voir! dit le père Mathieu.

Et il étala sur la table six beaux couverts, une poche et six petites cuillers d'argent, avec un air qui semblait dire : « — Et vous?... »

— Comme c'est beau! dit la femme Gobillard.

— Magnifique!... s'écria son mari.

— Les Leroux, ajouta Mme Gobillard, ont le moyen de faire ces dépenses; quant à nous, nous ne sommes pas assez riches pour faire de ces folies; nous nous bornons à un simple bouquet offert par le cœur...

— Et accepté par la reconnaissance, répondit froidement le père Mathieu.

— Et la charmante petite Marie?... dit Mme Gobillard comme par réflexion ; pouvons-nous la voir?... Il nous tarde d'embrasser cette chère enfant, que nous aimons autant que nous vous aimons vous-même...

— Elle va venir, répondit le père Mathieu.

Aussitôt la jeune fille sortit d'un cabinet voisin. Elle était venue passer trois jours de congé chez son tuteur.

Elle venait de se lever et était légèrement vêtue. Fraîche et radieuse, elle était, certes, plus éblouissante, cent fois, que le bouquet des Gobillard. C'est ce que pensait le père Mathieu, qui la regardait avec une tendresse paternelle.

— Qu'elle est jolie! s'écrièrent les Gobillard avec des embrassades plus affectueuses que jamais.

— Cousin, dit la Gobillard d'un air significatif, nous vous enlevons ce petit trésor-là! Ce sera notre seconde fille.

— Nous vous le volons!... dit Gobillard. Tant pis si nous nous exposons à la cour d'assises.

— Oui! poursuivit la tapissière d'un air attendri, nous la gardons et nous en faisons notre seconde enfant!... Voilà la proposition que nous venions vous faire ce matin. Qu'en dites-vous, mon cousin?... C'est un cadeau qui vaut bien des *couverts d'argent!*... Dès aujourd'hui elle ne quittera plus notre chère Olympe, dont elle sera la compagne, la sœur; nous la mettrons dans le même pensionnat; inutile de dire que nous nous chargeons de tous les frais de son entretien et de son instruction. Nous l'emmenons ce matin même; sa chambre est préparée auprès de celle de notre chère Olympe, car elles ne se quitteront plus; cela vous forcera à venir nous voir plus souvent, méchant cousin. Voilà qui est convenu, n'est-ce pas?

Mme Gobillard fit une pause. Voyant que le silence du père Mathieu n'avait rien de désapprobateur, elle ajouta :

— Notre résolution, cher cousin, vous évitera désormais des soins et des détails qui sont un embarras pour vous.

— C'est leur cadeau pour ma fête, pensa le bonhomme.

— Vous acceptez?... fit Mme Gobillard.

— Sans doute!... répondit son mari; si le cousin refusait, nous nous fâcherions pour toujours avec lui.

Le père Mathieu réfléchissait sans mot dire. Il finit enfin par regarder sa pupille qui fixait sur lui de grands yeux bleus étonnés :

— Veux-tu?... lui dit-il.

— Mais... répondit la jeune fille avec hésitation...

— Parbleu! c'est convenu, s'écria le Gobillard.

— Ne faisons pas de faux sentiment, dit la femme Gobillard; Marie sait bien qu'elle sera chez nous comme ici; une jeune fille peut-elle rester toujours privée des soins d'une mère?

— Vous êtes d'excellents parents! s'écria le bonhomme Mathieu avec un accent attendri; je n'oublierai pas ce que vous faites aujourd'hui.

Enchantés du résultat de leur négociation, et du sous-entendu qu'ils entrevirent dans ces derniers mots, les Gobillard prirent congé du cousin après lui avoir bien recommandé d'être exact à six heures et demie pour le repas de la fête, et de tenir prête la petite Marie, qu'ils enverraient chercher dans la journée.

— Enfin! dit Gobillard, quand ils furent dans la rue, nous le tenons!...

— Ça nous coûte cher, dit la femme, mais les Leroux ne se relèveront pas de ce coup-là.

A. BOURDOIS.

(A suivre.)

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

(Voir page 365)

Monsieur le Directeur,

Je vous écris ces lignes d'Avechavaleta, où le général Moriones tient son quartier général, pour vous envoyer le croquis du combat d'Onate.

C'est le moment où les chasseurs de Mendigorria attaquent les parties de Guipuzcoa y Vizcaya, à la grand'place de la ville, où les carlistes s'étaient retranchés dans un ancien couvent.

L'attaque était difficile, car l'armée occupait une position mauvaise et avait à compter avec le bras du fleuve qui passe sous l'arcade du couvent. Cependant les troupes repoussèrent victorieusement les bandes carlistes très-supérieures en nombre; le chef Ulibarri, qui commandait les forces de la rébellion, a été blessé.

On peut croire que c'est le dernier coup qu'on vient de donner à l'insurrection.

V. U.

COURRIER DU PALAIS

A propos des poursuites exercées contre deux fabricants de chaussures de Marseille, qui auraient livré aux mobilisés du camp des Alpines des semelles de carton, et du récit que nous avons fait dans notre Courrier du 11 mai dernier, nous recevons de l'un des deux, M. Picon, une lettre contenant les explications suivantes :

« Les renseignements d'après lesquels a été rédigé cet article sont, en ce qui me concerne, tout « à fait erronés, et vous ne refuserez pas, je l'espère, « de rectifier une erreur qui me causerait, en se « propageant le plus grand préjudice. Je n'ai passé « avec l'intendant aucun marché proprement dit, « et j'ai simplement eu à livrer, pendant la der- « nière guerre, une quantité de 750 paires de « souliers; sur cette fourniture, 500 paires ont été « fabriquées par moi-même; celles-ci n'ont donné « lieu à aucune observation; elles ont été recon- « nues de bonne qualité et conformes au type; mais « pour les 250 autres, qui m'étaient demandées « pour être livrées dans un délai fort court, de deux « jours au plus, j'ai dû me les procurer d'un autre « fabricant avec lequel je n'ai traité qu'après m'être « fait délivrer par lui un type de sa fabrication et « avoir présenté ce type à l'agrément préalable de « l'administration. Ce sont ces 250 paires, non fabri- « quées par moi, qui ont été incriminées; mais l'in- « crimination n'a pas été, comme l'indique inexac- « tement votre article, sur l'existence des semelles « en carton; ce qu'on reprochait aux chaussures, « c'était d'avoir, à la place de la double semelle in- « térieure dont elles auraient dû être pourvues, « un simple liseré en cuir appelé chapelet. C'est

« pour n'avoir pas découvert cette défectuosité, qui « ne pouvait être reconnue sans ouvrir les semelles, « c'est pour avoir accepté avec confiance de mon « vendeur la marchandise dont il me faisait la li- « vraison au moment où je la présentais moi-même « à l'administration, que j'ai eu le malheur d'être « poursuivi correctionnellement, et le malheur, « plus grand encore, d'être frappé d'une condam- « nation. Cette condamnation a été, Dieu merci, « annulée à la suite de mon pourvoi en cassa- « tion, etc.... »

M. Picon, qui nous adresse cette rectification, a sans doute fourni ces explications au tribunal, et il suffit de se reporter à notre courrier pour voir que nous avions indiqué, au moins en substance, ces moyens de défense. Maintenant en quoi notre récit était-il erroné? Au lieu de carton, il y aurait eu du vide dans l'intérieur de la semelle. Je ne vois pas que ce soit là une erreur bien fondamentale. Le tribunal de Marseille d'abord, et la cour d'Aix ensuite, n'ont-ils pas successivement, par leurs jugement et arrêt, admis la réalité et la culpabilité des faits, et n'avons-nous pas expliqué que l'annulation avait eu lieu parce que les faits tombaient sous l'application de l'art. 433, relatif à la tromperie de droit commun?

Nous ne jugeons ni ne condamnons, Dieu merci! cette redoutable tâche ne nous incombe pas; nous racontons seulement, et nos appréciations ont toujours pour base le fait qu'une décision judiciaire a admis. Personne, qu'on le croie bien, n'est plus heureux que nous quand il est démontré que la culpabilité n'existe pas. Du reste, ces renseignements sur la cause ne nous étaient pas particuliers; plusieurs journaux, et notamment un journal judiciaire, ont publié un compte rendu de cette affaire d'une façon tout à fait conforme à notre récit.

Un procès qui vient d'être plaidé devant le tribunal civil de la Seine nous apprend que tout n'est pas couleur de rose dans la situation de candidat électoral. A Paris, cela va tout seul; la population est agglomérée, les distances sont courtes, et l'on a, pour visiter ses électeurs, les fiacres et les voitures de remises qui roulent sur le pavé ou sur le macadam soigneusement entretenu. Dans nombre de départements, le plus grand danger consiste dans la rencontre d'une ornière; mais dans certains autres il y a le torrent, il y a la montagne, il y a le précipice : c'est moins gai! Lors des élections de 1869, — car l'histoire remonte à 1869, — M. Guiffrey était candidat dans le département des Hautes-Alpes; il prit en location, de M. Bayard, entrepreneur de transports, deux chevaux qu'il fit atteler à sa propre voiture, et, conduit par le cocher Jacques Boissier, il commença sa tournée électorale. Qui a fourni le cocher, à qui appartenait-il? voilà ce qui n'a pas été bien éclairci.

Tout en rêvant discours, urnes et bulletins de vote, le voyageur arrive au bord du torrent de l'Ayguas. Le pont avait été, peu de temps auparavant, emporté par les eaux, ce qui n'était pas fort encourageant; mais une passerelle, un peu légère de construction peut-être, avait été provisoirement établie. Le cocher n'hésite pas, il lance ses chevaux sur ce périlleux passage; mais M. Guiffrey n'hésite pas non plus, il descend de voiture et se propose de passer à pied, quand la voiture sera parvenue saine et sauve à l'autre rive. Il eut cent fois raison, car les chevaux eurent à peine fait quelques pas sur cette fragile charpente, que le tout s'écroula, et chevaux, voiture et cocher furent précipités dans l'abîme. M. Guiffrey eut d'autant plus raison qu'il était accompagné d'un de ses électeurs, et qu'il y avait de grandes chances pour qu'il perdît à jamais cette voix-là.

Cependant Jacques Boissier ne s'était cassé qu'une jambe; il fut transporté dans une auberge, et M. Guiffrey recommanda à l'hôte de ne le laisser manquer de rien, de faire tout ce qui était nécessaire, lui disant qu'il n'avait pas d'inquiétude à avoir pour le payement. L'hôte se conforma très-exactement à ces instructions, et c'est pourquoi il réclame 1,388 fr. à M. Guiffrey pour cinq mois de logement et de soins divers donnés à Jacques Boissier. Mais l'aubergiste n'est que la tête d'un véritable cortége. Vous rappelez-vous la procession des médecins, des apothicaires, du barbier et de la garde-malade dans la chambre de Gill Blas quand il se sent guéri et veut prendre la clef des champs? Ce sont les 539 fr. d'honoraires de M. Bonnet, officier de santé; les 294 fr. d'honoraires du docteur Rabane, et les 210 fr. d'honoraires du docteur Provensal, qui défilent sous forme de papier timbré devant les yeux de M. Guiffrey; et si l'hôte forme la tête du cortége, le cocher, Jacques Boissier, lui-même, en forme la queue avec sa demande en 6,000 fr. d'indemnité, car il résulte d'un certificat qu'il restera boiteux jusqu'à la fin de ses jours!

M. Guiffrey répond à toutes ces demandes que cela ne le regarde pas; que si par un sentiment d'humanité il a recommandé de bien soigner le blessé, il a entendu seulement affirmer la solvabilité du loueur de voiture; qu'il avait entendu, sans doute, mais par pure libéralité, venir au secours de Jacques Boissier, mais non se rendre responsable des suites de l'accident. Quant au cocher, c'est lui qui avait voulu prendre ce chemin du torrent de l'Ayguas, contrairement aux instructions formelles qui lui avaient été données, et c'est lui qui a voulu encore, malgré les représentations du voyageur, lancer ses chevaux sur la passerelle; il n'a donc à s'en prendre qu'à son imprudence et à son entêtement.

Le tribunal a déclaré M. Guiffrey responsable, considérant comme un engagement sérieux les recommandations faites à l'aubergiste; mais il a réduit les sommes réclamées dans une notable proportion. Et puis il faut vous dire encore qu'en 1869 M. Guiffrey ne fut pas nommé député. Décidément la rupture de la passerelle était un mauvais présage qu'un ancien n'aurait pas négligé.

La cour d'assises et le tribunal correctionnel de la Seine sont continuellement occupés à juger des bandes de voleurs, et les condamnations deviennent de plus en plus sévères. Je laisse de côté les détails, souvent ignobles, de ces vols et de ces attaques nocturnes; mais je ne puis m'empêcher de vous signaler une scène de violence qui s'est produite à la cour d'assises. Trois repris de justice, Bonert, Blaise et Joly, sont accusés; ils ont attaqué la nuit, sur la route de Bagnolet, un cultivateur, l'ont dépouillé et l'ont odieusement maltraité.

Même mésaventure est advenue au maire des Prés-Saint-Gervais. Les trois accusés sont formellement reconnus par leurs victimes, mais ils n'en nient pas moins et avec persistance. Enfin, en les interrogeant séparément, M. le président obtient des aveux de deux d'entre eux. Le troisième, Joly, qui a été éloigné, est ramené sur le banc, et, à peine lui a-t-on fait connaître les aveux compromettants de ses complices, que, d'un mouvement rapide que les gardes n'ont pu prévoir et empêcher, il porte un véritable coup de poing à Bonert. Celui-ci, la figure meurtrie, terrifié, tremblant, s'écrie : « Je me trompais, je me suis trompé; Joly n'y était pas!... »

Les circonstances atténuantes ont été refusées à cet assommeur, qui a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Les deux autres n'ont été condamnés qu'à douze et huit ans de la même peine. Cette scène avait causé une pénible impression, dont l'auditoire a été longtemps à se remettre.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise de *Guillaume Tell*, opera en quatre actes, de Rossini.

Les personnes casanières, ennemies du déplacement et rêvant de trains qui déraillent, ont une belle occasion de jeter un coup d'œil sur la Suisse, et, comme on dit, de s'en faire une idée, tout en restant fidèles à leurs habitudes paresseuses. M. le directeur de l'Opéra vient de remonter *Guillaume Tell*.

Nous ne saurions dire, en effet, à quel point et par quel procédé magique Rossini a imprégné son chef-d'œuvre de poésie alpestre. Il y aurait même danger pour nous de nous perdre dans les phrases, si nous entreprenions de démontrer cette analogie, et presque cette ressemblance si criante entre un paysage et une page de musique. C'est une impression de voyageur et de dilettante que nous avons éprouvée, et qui n'est pas moins réelle pour être indéfinissable.

Comptez encore que les montagnes de toile dont dispose l'Opéra sont peintes d'après des croquis authentiques. On ignore généralement ce détail de mise en scène; pourtant il nous a été donné de le vérifier.

C'était donc un matin; nous avions mis un sac de touriste sur notre dos, et, la canne à la main, nous escaladions le Saint-Gothard de ce pied léger qui caractérise le journaliste en rupture de journal. Altorf était loin derrière nous; déjà nous avions montré le poing, pour la forme, aux ruines du prétendu château de Gessler; déjà aussi nous avions traversé le village d'Amstœg, quand tout coup l'émotion nous saisit à l'aspect imprévu que prenait la vallée de la Reuss.

Il nous fallut faire halte et réfléchir..... plutôt rêver. C'était bien la première fois que nous passions par ce chemin, et pourtant nous en connaissions les détours; la silhouette de ces rochers de glace nous était familière, et cent fois nous avions regardé couler l'eau de ce torrent. Pour tout avouer, nous avons cru un moment à la métempsycose. Il nous semblait que nous avions habité ce pays à une époque antérieure et sous une forme autre que celle d'un bipède parisien en vacances.

Bientôt, cependant, quelques personnages apparurent à nos yeux hallucinés. Il y en avait un en tunique bleue, c'était Villaret; puis un autre habillé de brun, dans lequel je reconnus Faure. Singulières rencontres! Faure parlait de révolte contre les tyrans; Villaret racontait ses amours avec Mathilde « la fille des rois. » Puis ce furent des jeunes filles qui se mirent à danser sur la grande route avec des escarpins de satin blanc; puis des soldats armés d'arbalètes qui avaient l'air très en colère; puis le batelier Ruodi, canotant dans l'écume du torrent, comme s'il allait du pont d'Asnières à l'île Saint-Ouen.

C'était le premier acte de *Guillaume Tell* que nous entendions mentalement, que nous voyions dans un mirage, et dont les échos s'étaient réveillés à l'aspect du paysage que les décorateurs ont copié pour l'Opéra. — A l'inverse, les représentations de *Guillaume Tell* à l'Opéra nous donnent pour un instant l'heureuse illusion d'une course de plaisir à travers le libre pays de Suisse.

Mais pour que la sensation soit plus intense, il faut que notre regard évite le bâton du chef d'orchestre qui trace des figures de géométrie dans l'air; le manche des contre-basses qui, de notre place, se dessine en noir sur les glaciers; l'encadrement doré de la scène, la guérite du souffleur, la rame que le pêcheur tient dans sa main au moment où il est sensé accompagner sa barcarolle sur la guitare, etc... Toutes choses qui ne sont point dans la nature!

Ce qui n'est pas dans la nature non plus, mais ce qui, par un miracle de l'art, donne la sensation du réel, c'est, encore une fois, la musique de Rossini. Elle répercute tous les bruits de la montagne, mais en les embellissant; c'est, si l'on peut dire, le portrait sonore des Alpes.

Et pourtant Rossini n'a jamais mis le pied dans le pays dont il a été le chantre si inspiré!

Et pourtant aussi, les citoyens de ce pays ont oublié jusqu'à ce jour d'élever une statue à Rossini! En revanche, ils ont bâti sur le lac des Quatre-Cantons, en face de Bruner, une pyramide en l'honneur de Schiller, pour son drame de *Guillaume Tell*. (Je signale particulièrement cette omission à M. Alf. G***, de Genève, mon aimable correspondant musical.)

Puisque l'Opéra remontait *Guillaume Tell*, c'était une occasion d'en rectifier quelque peu la mise en scène, qui est fautive sur plusieurs points. Comment, par exemple, Gessler et ses soldats sont-ils habillés de costumes de l'époque de François Ier, c'est-à-dire portant la date de 1515 environ, tandis que la délivrance de la Suisse remonte aux premières années

ESPAGNE — Une vue de Bilbao. — (Dessin de M. Clerget.)



AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — Exposition de Cordoba. — Les produits de la province. — (D'après le croquis de M. Ernest Charton.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



REDRESSEMENT DE LA COLONNE VENDOME

— Pas de chance cette année avec vos œuvres, maitre Courbet !



UN PORTRAIT DE L'EXPOSITION

— Cherchant à le faire pencher l'un à droite, l'autre à gauche.



La pauvre chère Alsace supplie les peintres de la laisser désormais tranquille. Son image est dans tous les cœurs, cela lui suffit !



TABLEAU REFUSÉ

— Pauvre citoyen Courbet ! jusqu'à son modèle qui lui tourne le dos !



PORTRAIT DU GÉNÉRAL DE C ***

Plusieurs personnes l'ont pris pour saint Martin, vu la moitié du manteau et l'épée avec laquelle il est censé avoir partagé le reste.



GUSTAVE DORÉ (MASSACRE DES INNOCENTS)

Hérode faisant tuer les enfants par ses soldats, les bureaux de nourrices n'étant pas encore inventés.



PUVIS DE CHAVANNES

L'Espérance qu'il ne recommencera plus.



M. PALIZZI

Un cheval s'ennuie dans la société de deux ânes (en faveur de l'instruction obligatoire.)



DÉCOUVERTE DE M. CARPEAUX

Les quatre parties du monde qu'on avait cru jusqu'ici sur le globe se trouveraient, paraît-il, dessous !



M. LEFEBVRE.

La cigale ayant chanté tout l'été.

— Parbleu ! dans cette tenue, elle n'aurait jamais puy tenir l'hiver.



SCULPTURE

On a vainement attendu un pendant pour la statue de Jeanne d'Arc ! On attend toujours.



LE SOU DES CHAUMIÈRES

La meilleure œuvre de l'Exposition.

du quatorzième siècle? Pourquoi Gessler est-il couvert de fourrures? Il est donc bien frileux? tous ceux qui l'entourent ont des vêtements d'été, et, d'ailleurs, les arbres sont encore verts de leurs feuilles. Dites-moi aussi s'il convient que des figurants se tiennent derrière le fils de Tell, au moment où celui-ci abat d'un coup d'arbalète la pomme qui est sur sa tête? N'est-ce pas faire manquer l'effet de la scène, en ayant l'air de dire : Il n'y a pas de danger! Nous savons comment le tour se joue, et voilà plus de cinq cents fois que la même flèche abat la même pomme sans que personne ne soit touché!

Au théâtre, il n'y a pas de détails puérils, parce que le théâtre est comme un verre grossissant et qu'il donne de l'importance à toutes choses.

La reprise de *Guillaume Tell* a été donnée en partie pour produire devant le public le baryton Lassalle, qui chantait l'hiver dernier à Bruxelles. Nous voudrions avoir de grandes louanges à donner à notre homonyme; mais il nous semble qu'il s'est trompé de porte en entrant à l'Opéra. Sa voix, peu vibrante dans les notes graves, mais d'ailleurs d'un timbre jeune et sympathique, serait plutôt de mise à l'Opéra-Comique. Comme comédien, le débutant ne manque ni de justesse dans les mouvements, ni de tenue; mais il est un peu froid, et si le véritable Guillaume Tell n'avait pas été plus énergique, la Suisse appartiendrait peut-être encore à l'Autriche.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Pendant que cette chronique sera sous presse, l'Opéra-Comique donnera la première représentation de *la Princesse Jaune*, pièce en un acte.

A. L.

THÉATRES

GYMNASE : *Les Cloches du soir*, comédie en un acte, par MM. Clerc. — THÉATRE-FRANÇAIS de Bordeaux : *L'Honneur du foyer*, comédie en quatre actes et en vers, par MM. Hippolyte Minier et Lecœur-Seure.

Connaissez-vous une vieille chanson française intitulée : *les Cloches?* Voici ce qu'elle chante dans son harmonie imitative :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme, Vendôme.

Quel chagrin, quel ennui
De compter toute la nuit
Les heures, les heures!

Les *Cloches du soir* du Gymnase chantent la même gamme, sinon le même refrain; elles poursuivent de leur monotone *dig din don* un bourgeois nommé Moulinard, qu'elles forcent à s'enfuir jusqu'à Fontainebleau. A Fontainebleau, même carillon. Le malheureux ne sait où donner de la tête. Il avait laissé les *Cloches du soir* chez sa femme, et il les retrouve sur le piano de sa maîtresse, — car il importe que vous sachiez que les *Cloches du soir* sont une romance. La romance tourne facilement à la scie dans la pièce nouvelle; tout le monde la *soupire* aux oreilles de Moulinard : la bonne, le jeune Edmond, la jolie Caroline, et jusqu'à l'ami Lambrequin. Demandez les *Cloches du soir*, avec accompagnement de piano!

Les Cloches du soir sont gaîment sonnées par Pradeau, le maître sonneur au large visage et au rire épanoui.

Mais toutes les comédies du monde auront beau faire, elles ne renverseront pas la romance. La romance a, depuis longtemps, en France, la force d'une institution. Elle est un besoin pour les âmes sensibles. Les dictionnaires nous apprennent qu'elle vient des Espagnols, et cela n'a rien d'étonnant; la romance peut être considérée comme une fille de la guitare. « Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame! » dit à Chérubin la Suzanne de *la Folle journée*. Beaumarchais lui-même fut pendant quelque temps le professeur de romance des filles de Louis XV. Le genre commençait à se répandre; Moncriff en définissait les règles et en donnait des modèles, qui n'ont que le tort d'être trop tournés au noir et au tragique. Florian, Léonard, Berquin, Cazotte, suivaient ses traces avec plus de sentiment et de grâce. Les écrivains les plus solennels, les poètes les plus guindés, y venaient les uns après les autres; La Harpe soupirait : *O ma tendre Musette!* Fabre d'Églantine soupirait : *Il pleut, il pleut, Bergère!* Jean-Jacques Rousseau soupirait : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître!* Gentil-Bernard soupirait : *O Fontenay, qu'embellissent les roses!* Ils soupiraient tous dans cette seconde période du dix-huitième siècle.

C'était l'heure où Garat arrivait de Bordeaux et était présenté à Marie-Antoinette; — Garat, l'incarnation suprême de la romance, l'homme roulade, le triomphe des yeux au ciel et de la main sur le cœur. Les mauvaises années de la Révolution eurent aussi leurs romances; on soupira derrière les verrous; Cousin Jacques encombra les clavecins de ses bergeries. L'Empire n'arrêta pas ce gazouillement, au contraire; le luth fit à merveille les entr'actes du canon; nos guerriers furent célébrés en style de troubadour. Il était réservé à une princesse de remporter la palme dans ce genre à la fois galant et militaire, dont *Partant pour la Syrie* marque l'apogée. Désormais la romance allait tenir la place d'honneur dans la musique et dans la littérature. Chateaubriand lui-même descendit de son Olympe pour moduler ces strophes touchantes :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Nous arrivons à l'ère moderne. Romagnési, Amédée de Beauplan, Panseron, sont un peu oubliés; mais le souvenir de *la Folle*, de Grisar, vit toujours. On se rappelle aussi avec plaisir d'adorables couplets de Monpou. Qui est-ce qui n'a pas fredonné : *Je vais revoir ma Normandie*, paroles et musique de Frédéric Bérat? Tous ces noms devaient pâlir, à un certain moment, à côté de celui de Loïsa Puget. Loïsa! quel nom prédestiné pour la romance! Son bagage est immense. Que de *Cloches du soir!* Le bruit n'en fut étouffé, dans ces derniers temps, que par les *Feuilles mortes* de Louis Abadie : *Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes*, etc. Feuilles mortes et cloches du soir, tout l'idéal de la romance est là. — Il serait trop long de citer les talents contemporains qui se disputent ce sceptre enguirlandé; et puis, mon collègue Albert de Lasalle pourrait peut-être voir d'un mauvais œil cette excursion sur son territoire.

Voilà pourtant où peut conduire un titre de vaudeville!

L'art dramatique sérieux tendrait-il à se réfugier en province? J'ai reçu, il y a quelques jours, une comédie en quatre actes et en vers : *l'Honneur du foyer*, représentée tout récemment à Bordeaux, au Théâtre-Français. C'est une pièce d'une facture très-ferme, où l'esprit alterne avec l'énergie dans d'égales proportions. Entre autres jolis vers, je remarque ceux-ci :

Pour qui sait s'en servir, c'est charmant, la misère!
Et quelques sots encor croient qu'on en peut mourir!
Qu'ils me regardent donc! Ai-je l'air de souffrir?
Ah! mille fois par jour je bénis ma détresse :
Toute femme au cœur tendre à mon sort s'intéresse :
Je puis sûrement croire aux serments de l'amour,
Ma personne étant tout ce que j'offre en retour.
Je suis exempt des soins qu'entraîne la fortune;
Chez moi, plus de flatteurs, de visite importune,
Plus d'insolents valets, engeance qu'on maudit,
Et plus de créanciers... n'ayant plus de crédit.

D'HERVEL, *à part.*

Tu trouverais moins gai le sort de Diogène
Si je cousais ma poche... où tu puises sans gêne.

Ce dernier trait est excellent.

Les auteurs de *l'Honneur du foyer* sont MM. Hippolyte Minier et Lecœur-Seure, qui ont déjà fait leurs preuves. J'engage vivement le directeur de l'Odéon à tourner ses regards vers Bordeaux.

CHARLES MONSELET.

UNE PAGE DE DESBAROLLES

Desbarolles!... Ce nom est bien connu de vous, ami lecteur. C'est celui du vieil ami d'Alexandre Dumas, du maître en l'art de tirer l'épée et de lire dans la main des gens. Ses *Mystères de la main* en sont à leur dixième édition. Sans se blaser sur ce succès, l'auteur en cherche aujourd'hui un autre dans les *Mystères de l'écriture*, — un gros volume qui vient de paraître avec un nombre incalculable de *fac-simile* de toute plume, car il en faut en pareille matière, on n'en a jamais assez. Donnez à M. Desbarolles deux lignes de votre écriture, et il se charge, non de vous faire pendre, mais de dire quel homme vous êtes, ce qui peut être parfois plus difficile que de causer mort d'homme.

Notre déchiffreur est bon prince d'ailleurs, et si vous n'arrivez point à sa hauteur *graphologique* (cela se dit), c'est que l'expérience vous manquera seule. Quant aux principes, vous êtes un bien mauvais élève si les *Mystères de l'écriture* ne les font pas entrer dans votre cervelle. Tout y est prévu, depuis les principes les plus élémentaires jusqu'aux exemples compliqués. Pour édifier son public futur et pour donner une idée de la méthode patiente de mon auteur, je termine en donnant de lui une page sur le T. Il va sans dire qu'il y en a d'autres et que je ne prends pas la plus curieuse.

LE GÉNÉRAL JUSUF

5\. 5. T minuscule fortement barré, trait dur : volonté obstinée, persévérance.

LE GÉNÉRAL MOREAU

6\. 6. T minuscule barré très-haut : despotivité.

ROSSINI

7\. 7. T final barré très-haut : *volonté, despotivité.*

BEAUMARCHAIS

8\. 8. T intermédiaire terminé par un trait épais et dur : *volonté, persévérance, ténacité, entêtement.*

GRÉTRY

9\. 9. T minuscules barrés très-haut : *volonté, despotivité.*

MEYERBEER

10\. 10. T minuscule barré haut : *volonté, despotivité.*

L'EMPEREUR NICOLAS

11\. 11. T minuscule, la barre touche le sommet de la hampe, signe classique de la despotivité, et le trait est fort et dur dans toute sa longueur : *intensité de la despotivité.*

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON, 1841

12\. 12. T minuscule, la barre de la lettre est haute, longue, forte et dure : *grande volonté, obstination, persévérance, despotivité.*

NAPOLÉON Ier

13\. 13. T minuscule : volonté terrible.

LE GÉNÉRAL JUSUF

14\. 14. T minuscule fortement barré et en montant, terminé par un trait dur : énergie, persévérance extrême.

UNE FEMME (Mme D'AGOULT?)

15\. 15. T minuscule fortement barré, barre haute despotivité.

ON NE DOIT PAS CRAINDRE LA MORT

M. Louis Figuier en est à la quatrième édition d'un ouvrage dont il est beaucoup parlé depuis un an : — *Le Lendemain de la mort.*

L'auteur croit à la réincarnation, il en fait la base d'un système de récompenses et de châtiments, et cette hypothèse de vies successives l'amène à des considérations scientifiques curieuses sur le monde planétaire. Sans aller plus avant dans l'examen de sa thèse, empreinte d'ailleurs d'un

sentiment religieux sincère, nous donnerons ici quelques-unes de ses considérations sur la façon déraisonnable dont nous enlaidissons la mort, — quand nous devrions, au contraire, faire tout pour l'embellir.

« Les anciens entretenaient avec soin le souvenir des morts. Ils n'écartaient pas avec terreur, comme le font les peuples modernes, l'idée de la mort; ils aimaient, au contraire, à l'invoquer. Chez les Romains et les Grecs, les cimetières étaient des lieux de réunion qui servaient aux promenades et aux fêtes. Les Orientaux de nos jours ont d'ailleurs conservé cette tradition de l'antiquité. Leurs cimetières sont des jardins parfaitement entretenus, et dans lesquels la foule se promène joyeuse et parée, à chaque jour de fête. On rend visite aux parents et aux amis ensevelis sous des bosquets et des corbeilles de fleurs; on se livre aux plaisirs de la vie dans ces riants asiles de la mort.

« Dans notre Europe, nous sommes loin de cette coutume, inspirée par une saine philosophie. Seulement, on peut remarquer que les paysans, plus rapprochés de la nature que les citadins, sont loin d'écarter l'idée de la mort et de fuir les cimetières où dorment les parents et les amis. Chez les habitants des campagnes, on aime à évoquer le souvenir des défunts. On parle d'eux, on les interpelle, on les consulte, comme s'ils étaient encore au foyer de la famille.

« La coutume des repas funéraires, qui remonte à l'homme primitif, s'est conservée dans beaucoup de pays. Au retour du cimetière, on s'assied devant une table bien servie, dans la maison du défunt, et on lui souhaite un heureux voyage au pays des ombres. Dans nos villes, c'est surtout le peuple qui se fait un devoir d'aller porter des fleurs aux tombes des parents. Chez les hautes classes de la société, on s'exempte, en général, de ce soin pieux, et c'est un tort.

« La crainte de la mort, qui glace les cœurs de la plupart des hommes, paraît d'ailleurs perdre beaucoup de sa gravité au moment suprême. Ceux qui, par profession, assistent les mourants, comme les prêtres des divers cultes, les médecins, les infirmiers, les sœurs de charité, savent que la plupart des agonies sont douces. Celui qui meurt après une noble et honorable existence comprend, à ce moment solennel, qu'il marche vers un monde nouveau et meilleur. Il est heureux, et son bonheur se traduit par ses paroles ou par l'expression de ses regards. La seule pensée qui l'attriste, c'est la douleur que sa perte doit causer à ceux qu'il aime et dont il va se séparer.

« Je crois, dit Montaigne, que ce sont les ruines et appareils effroyables dont nous entourons la mort qui nous font plus peur qu'elle. Une toute nouvelle forme, les cris des mères, des femmes et des enfants, la visitation de personnes étonnées et transies, l'assistance d'un nombre de valets pâles et éplorés, une chambre sans jour, des cierges allumés, notre chevet assiégé de médecins et de prêcheurs: somme toute, horreur et tout effroi autour de nous, nous voilà déjà ensevelis et enterrés. Les enfants ont peur de leurs amis même quand ils les voient masqués: ainsi avons-nous. Il faut ôter ce masque aux choses aussi bien qu'aux personnes.

« Il faut ajouter que presque toujours la mort a été précédée d'un anéantissement graduel de la sensibilité, qui fait que l'individu n'a presque aucune conscience du changement qui va s'accomplir dans son être, et qu'il envisage le moment de la mort avec indifférence.

« Buffon, dans un passage de son chapitre sur l'*Homme*, a parfaitement exprimé cette dégradation successive de la sensibilité qui doit rendre presque inappréciable l'instant du passage de la vie au trépas.

« Barthez est allé bien plus loin que Buffon. Le célèbre chancelier de l'université de Montpellier, dans ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, après avoir expliqué comment la sensibilité ayant beaucoup diminué chez l'agonisant, la douleur physique ou morale doit être presque nulle au moment de la mort, va jusqu'à prétendre que, dans certains cas, « l'homme goûte un certain plaisir à « mourir. »

« Donc, ne craignons pas la mort; attendons-la, non comme la fin de notre existence, mais comme sa transformation. Sachons, par la pureté de notre vie, par nos vertus, par la culture de nos facultés, par notre savoir, par l'exercice de la religion de nos ancêtres, nous préparer à l'instant critique de cette révolution naturelle, qui nous fera pénétrer dans le bienheureux séjour des sphères éthérées, au lendemain de notre mort! »

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

La mode, comme Molière, prend son bien où elle le trouve, et, comme maître Poquelin, elle y met le goût, qui n'est autre que l'esprit essentiellement parisien.

C'est en ce moment, de Calcutta, qu'elle tire ses plus beaux spécimens. Le foulard de la *Malle des Indes* jouit toujours de la même faveur.

C'est le foulard fond noir, tacheté de jolies fleurettes Pompadour, comme la nuit est semée d'étoiles. Puis le foulard fond blanc, gris ou bleu, sur lequel se promène également un bouquet Louis XV. La flore naturelle n'est pas plus fraîche.

Voulez-vous des couleurs printanières? Choisissez ces rayures violet et lilas, vert et blanc, lilas et blanc, bleu et aurore, etc.

On dirait de la poésie textile que cette crêpeline aux nuances fines, aussi riche et d'un prix beaucoup moins élevé que le crêpe de Chine.

Le foulard de la *Malle des Indes* (24 et 26, passage Verdeau) est l'étoffe d'été par excellence.

C'est à juste titre que les Grecs avaient divinisé la beauté plastique.

— A la plus belle! dit Pâris, en lançant la pomme à Vénus. C'est que Vénus était la mieux faite des trois déesses.

Mmes de Vertus ont compris la ceinture de Vénus; du moins, c'est à le croire en voyant leur ceinture régente brevetée, qui vous dessine un buste d'une perfection qu'envierait la statuaire antique.

Cette ceinture vous fait une taille fine, légère, élancée comme la tige d'un lys; une taille svelte d'almée, une taille cambrée d'Andalouse. Le petit chef-d'œuvre de Mmes de Vertus idéalise le torse; ce n'est pas un corset, c'est un moule savant dans lequel la poitrine s'épanouit comme la fleur dans un vase élégant. La tournure Dubary est, avec la ceinture régente, le complément forcé de la toilette d'une femme de goût. (27, rue de la Chaussée-d'Antin.)

L'*Eau des Fées*, patronée par Mme Sarah Félix, nourrit les cheveux dans leurs bulbes et leur racines, entretient la sève vitale, alimente le principe colorant; elle est au système pileux ce que la rosée et le soleil sont aux plantes. Ce n'est pas une teinture; donc, elle n'agit pas en un jour; elle procède comme la nature, elle opère lentement. Ce n'est que progressivement qu'elle ramène, en une quinzaine de jours, les cheveux blancs à leur couleur primitive.

Csse A. DE BORETTY.

DON EUGENIO DE OCHOA

—

On peut dire que don Eugenio de Ochoa était des nôtres.

Il était venu jeune à Paris, il parlait notre langue comme sa langue maternelle; ses enfants, les neveux des Madrazo, sont nés parmi nous; il connaissait notre littérature mieux que beaucoup d'entre nous, et son heureuse mémoire était riche des citations de nos poètes aimés.

Ami de Nodier, de Taylor, de Hugo, de Dumas, son talent littéraire et son profond savoir furent mis à contribution par M. de Salvandy, qui confia à M. de Ochoa le soin de cataloguer les manuscrits espagnols de la bibliothèque Richelieu. Cet important travail, qui a été en grande partie une découverte, reste l'un des documents utiles de notre grand monument littéraire.

Ochoa, nommé chevalier de la Légion d'honneur, rentra à Madrid à la suite des fortunes diverses du parti politique auquel il était attaché, et devint successivement chef politique de province, directeur de la bibliothèque nationale de Madrid, directeur général de l'instruction publique.

En cette qualité, il prit une part active au traité échangé entre nos deux pays pour la détermination des droits de la propriété littéraire, et, comme témoignage de gratitude de notre gouvernement, il fut promu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Ministre du Fomento, gentilhomme de la chambre, membre de l'académie espagnole, grand'croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, Ochoa était l'ami particulier de la famille royale que les événements politiques ont fait descendre du vieux trône d'Espagne, et il lui donna en certaines circonstances douloureuses des preuves de dévouement qui lui ont valu la haute estime des hommes de tous les partis.

Mort à 56 ans, Ochoa a quitté son malheureux pays à l'heure où il a le plus besoin des âmes honnêtes et des esprits sagement libéraux. Ce fut une grande perte, et il laisse après lui, avec la trace de travaux nombreux et remarquables, la réputation d'un noble citoyen.

GERMOND DE LAVIGNE.

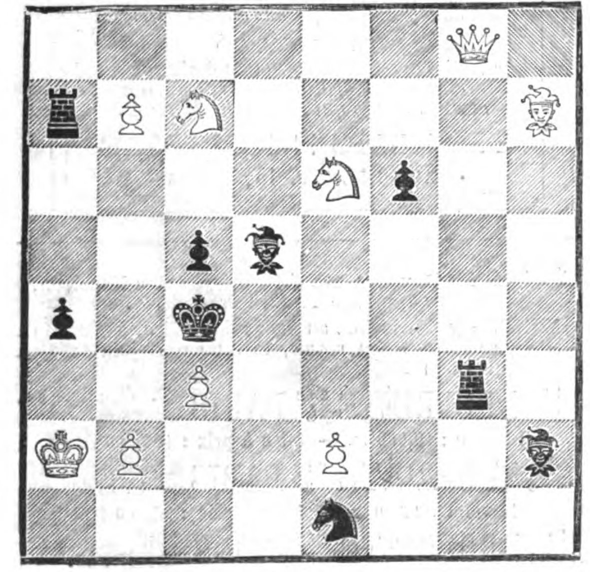
DON EUGENIO DE OCHOA

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 419

COMPOSÉ PAR M. WORWERK



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 417.

1. T 3 FD — 1 P pr. T (A)
2. F 5 F — 2 C *ad libitum.*
3. F pr. C, échec déc. et mat.

(A)

1. P 6 D

2. T pr. PF et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. H. Frau, à Lyon; H. Lemaître, à Ouville-la-Rivière; le Ct T., Nancy; Stiennon de Meurs, à Liége; J. Planche; le café de la Rotonde, à Limoges; le cercle de Provence, à Aix; le café de Flandre, à Dunkerque; Quéval, à Fauville; Bernardbeig, à Orthez; E. Leger, au Havre; L. Gault, à Nancy; Barré, Théâtre-Français; le café Drapès, à Sens; L. de Croze, à Marseille; Ch. Laffitte, à Tarbes; Sabel; Auriger, café du Val-de-Grâce; A. Vancouyghem, à Lille; le cercle philharmonique de Carpentras; H. Reynier, à Avignon; le café Français, à Pézénas; Lecerf, à Annecy; G. Dubourg, à Hagetmau; L. de Tréville, à Perpignan; C. Vandenbergue, A. Degruson, à Dunkerque.

Autres solutions justes du problème n° 416 : J. Planche; Quéval, à Fauville; G. Dubourg; le cercle philharmonique de Carpentras; Auriger, café du Val-de-Grâce; le Ct T., à Nancy; le cercle de Provence, à Aix; le café Drapès, à Sens.

—

Autres solutions justes du dernier problème syllabique : MM. Sabel; H. Dutauzin, à Bordeaux; H. Reynier, à Avignon; B. R., café du Louvre, à Aix, A. Fargues, à Toulouse; J. Murgue, à Roanne.

RÉBUS



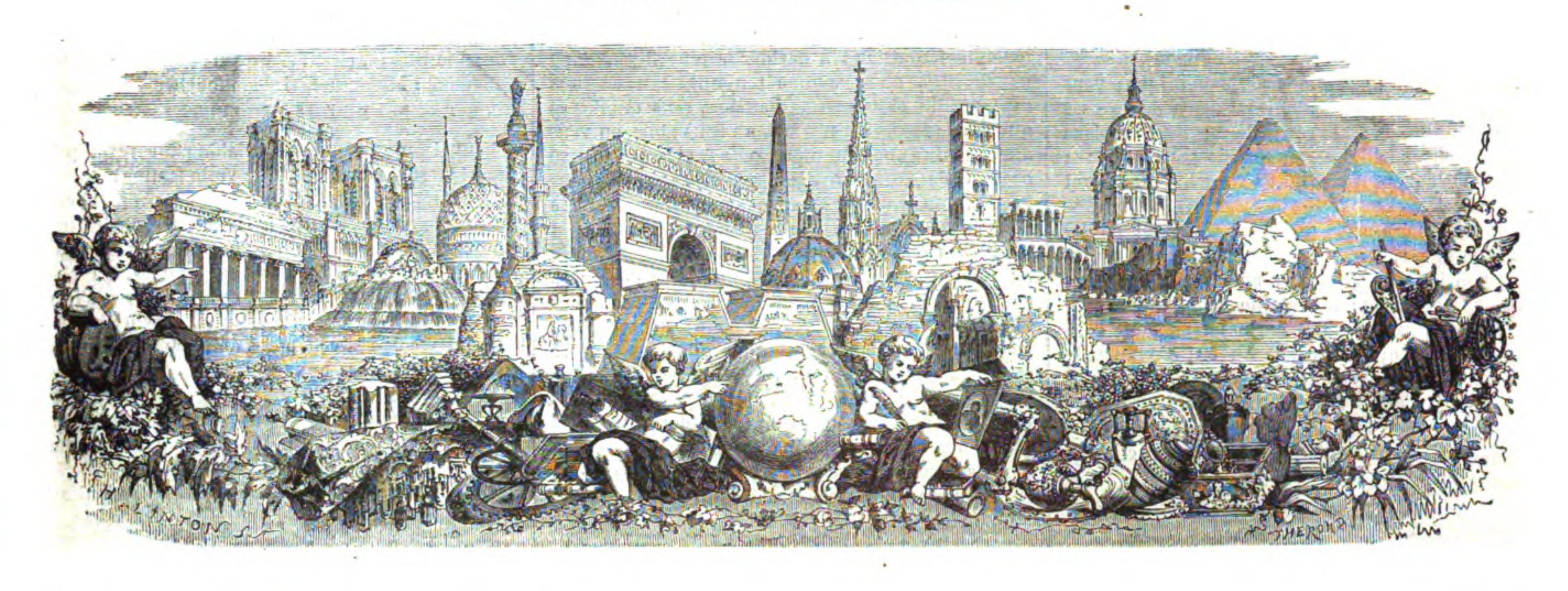
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les transports par le canal de Suez ont doublé l'an passé.

PARIS. — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relie et dore sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 348 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 793. — 22 Juin 1872.

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT

Les Ambassadeurs birmans, récemment arrivés en Europe. — (D'après la photographie communiquée par M. E. Jones, secrétaire interprète.)

COURRIER DE PARIS

LETTRES A UNE PROVINCIALE

Paris, le 18 juin 1872

Amie,

Je suis fort embarassé.

Vous ne voulez pas que je parle politique; vous froncez les sourcils lorsqu'il m'arrive de dresser quelque procès-verbal scandaleux; les Prussiens vous portent sur les nerfs; X vous parle théâtre; Y vous parle peinture et Z lit à votre intention tout ce qui s'écrit.

Comment faire cette semaine? Tout est politique et scandale. Les séances de l'Assemblée nationale, politique ou scandale, au choix; le procès Dubourg, scandale; la bataille de Mabille, scandale; l'embarquement des garibaldiens pour l'Espagne, politique; le mariage du roi d'Araucanie avec une piqueuse de bottines, politique; les coups de poing de l'abbé Junqua, scandale..... Que faire pour éviter tous ces écueils politico-scandaleux? Je vais glaner à droite, à gauche, et vous prie d'excuser la maigreur de ma gerbe.

Bénissons le télégraphe.

Grâce à lui, nous apprenons les lubies conçues, les crimes accomplis, les sottises exécutées, les vols pratiqués, les ordonnances édictées, les lâchetés commises par l'espèce humaine tout entière, à l'instant de leur mise en pratique. Aussi pouvons-nous mépriser, maudire ou duper nos semblables huit, vingt, cent jours plus tôt que par le passé. Précieux avantage!

Quelquefois, cependant, l'électricité regimbe. Elle a honte du rôle qu'on lui fait jouer. Avoir le tonnerre pour ancêtre et passer sa vie à courir sur la corde raide, sans balancier, comme un sauteur de corde, c'est humiliant.

Ces jours-ci, nous avons eu un exemple de révolte. Une dépêche partie de Lisbonne le 8, est arrivée à Paris au petit trot de fiacre, le 10, dans la matinée. Et pourtant!... jeunes filles du Sacré-Cœur, de l'Assomption, des Oiseaux, de la maison de Saint-Denis... (*air connu*), aux nouvelles qu'elle apporte, mironton, tonton, mirontaine, aux nouvelles qu'elle apporte, vos beaux yeux vont pleurer.

Figurez-vous, mesdemoiselles, que :

« *A Oporto, la jeunesse libérale organise une société* « (parions qu'elle ne se composera que de mau- « vaise société) *dont les membres s'engagent à ne pas* « *épouser les jeunes filles* (et les vieilles?) *qui font par-* « *tie de la société catholique du Cœur de Marie.* »

Voilà le cas ou jamais, si vous me croyez, mesdemoiselles, d'offrir à la Vierge un cierge de première classe. Donc, vous voilà à l'abri de la jeunesse libérale d'Oporto. C'est toujours cela de gagné. Dieu vous préserve des athées! Je ne voudrais pas faire de peine à MM. Littré et Andrieux, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi laid que les matérialistes. La matière ne paraît pas le moins du monde touchée de leur adoration. Elle les traite en marâtre et leur réserve ses masques de rebut, ses tournures dédaignées. Mesdemoiselles, prenez-en gaiement votre parti. Épouser la jeunesse libérale d'Oporto ne fait pas le bonheur. Je trouve, entre nous, ces messieurs bien bons de se donner tant de peine pour que vous ne les épousiez pas.

Voilà que cela recommence!

Si la jeunesse libérale d'Oporto a son prix pour les amateurs de franc rire, les émancipateurs de femmes ont bien leur valeur aussi.

C'est au Palais-Royal que l'on a mangé le veau de la régénération et bu le vin de l'indépendance féminine. Le moment est merveilleusement choisi. Les pétroleuses ont bien mérité de la patrie. Il est temps d'appeler à l'exercice des droits civiques le sexe auquel nous devons Théroigne de Méricourt et la fille Papavoine.

Rien ne saurait mieux prouver combien ces dames ont besoin de lisières, que leur rage d'émancipation.

Quoi! nous sommes vos valets, nous vous cédons partout le pas, nous subissons vos caprices, vous jouissez de toutes les impunités, vos lâchetés nous font sourire, vos colères excitent notre pitié; vous nous faites passer par des trous d'aiguille, danser sur des lames de rasoir, valser sur des pointes d'épée: vous vous badigeonnez, on vous aime; vous vous coiffez avec de faux cheveux et des crêpés de crin, on vous aime encore; vous portez des ajustements fantaisistes à dérider le plus flegmatique des gorilles, on vous aime toujours; tout en vous est faux, du chignon aux hanches, sans oublier ce que vous savez, rien n'y fait, on vous aime, on vous aime; tout ce que vous dites excite l'extase; on trouve chacun de vos mouvements divins; vous nous ruinez, nous vous aimons; vous nous trompez, nous vous adorons; si *amour* et *sans retour* riment, c'est pour vous donner la sérénade; si nous avons volé au ciel son azur, c'est pour vous offrir des robes couleur de paradis; si nous cherchons au fond des mers la perle et le corail, c'est pour les comparer à vos dents, à vos lèvres; si nous creusons la terre et y mourons écrasés ou asphyxiés, c'est pour vous rapporter des pierreries; si nous faisons tant de sottises, si nous commettons tant de crimes, les trois quarts du temps, c'est pour vous être agréables; si nous disons tant de niaiseries, c'est pour vous faire sourire... et cela ne vous suffit pas!...

Que vous faut-il donc?

Est-ce le service obligatoire, la vie de caserne et l'estaminet abrutissant? La langue vous démange-t-elle et aspirez-vous aux joies du barreau? Les conférences ne vous conviennent sans doute plus, et vous voulez tremper vos lèvres dans le verre d'eau sucrée de la tribune parlementaire. Prenez garde! vous y trouverez plus de chicotin que de sucre. Mais cela ne vous fait pas peur.

Le siége du cocher de fiacre, le tablier de cuir et les grandes bottes des artisans nocturnes; la chemise écourtée du geindre enfariné; les nuits d'hiver, sous la neige, au milieu des démolitions, devant un brasier insuffisant; les promenades dans les lagunes souterraines, où voguent dans l'eau grasse tous les trognons parisiens; le travail nécrophoresques dans les cimetières..... Voilà ce qui vous tente, friandes! insatiables!

Vous ne nous laisserez rien que vous ne le partagiez. La chirurgie vous fait venir l'eau à la bouche; vous rêvez de vous suspendre à des cordes à nœuds, de vous balancer à 30 pieds du sol pour badigeonner nos maisons; vous aspirez à vous faufiler dans nos cheminées pour les racler « du haut en bas! » Vous voudriez porter nos lettres, cirer nos bottes, panser nos chevaux, user nos vieilles culottes, culotter nos pipes neuves, porter nos fardeaux, récurer nos égouts, faire toute *la grosse* ouvrage. Tous les matins vous raserez votre museau rose dans l'espoir de tenter la barbe, et vous achèterez des enfants tout faits dans les maisons de confection.

Ah! folles! doubles folles! triples folles! quadruples folles! comme vous mériteriez qu'on vous prit au mot, pendant un mois seulement. Avant la fin de ce stage, mes mignonnes, vous auriez déposé les armes et renoncé au métier d'homme.

N'écoutez pas toutes ces figures sèches, tombées moisies de l'arbre de la galanterie; garez-vous des éclaboussures. Restez dans la voie que la nature, la morale et le sens commun vous ont tracée.

Est-ce à dire que tout soit parfait dans cette société bâtarde que les hommes ont faite et qu'ils achèvent de détraquer? Non, hélas! cent fois hélas! Vous avez des droits sacrés que nul ne respecte; vous, pas plus que les autres. Ils sont si bien tombés en désuétude, que vous les avez presque oubliés. Vous avez le droit d'être épouse aimée, d'être mère respectée. C'est à cela que vous devez prétendre, et non pas à autre chose.

Si l'homme, au lieu de se préoccuper exclusivement de politique, s'occupait de son état; s'il songeait moins aux joies internationales, et plus au bonheur domestique; s'il était plus à l'atelier qu'au club; s'il écoutait plus son bon sens et moins les entrepreneurs de démolitions sociales qui l'exploitent; s'il vous apportait le pain quotidien, vous ne seriez plus forcées de chercher le travail hors du ménage, de confier aux crèches vos enfants qui vous embarrassent; vous seriez ménagères, vous seriez épouses, vous seriez mères. C'est pour cela exclusivement que vous avez été créées.

Il y a énormément à faire pour assurer à l'ouvrier le bien-être dans le présent et la sécurité de l'avenir. Bien des choses seraient solidement fondées par le bon accord social, qui ne seront qu'éphémères, obtenues par la violence. La mission des femmes à l'heure des conflits, est toute d'apaisement; leur place est entre les deux camps. C'est le travail qui donne la liberté, c'est l'ordre qui assure le bien-être.

Moralité : Mesdames, si vous touchez à nos culottes, que ce soit pour les raccommoder.

Faut-il qu'une femme soit laide pour rêver politique! C'est si charmant, une vraie femme!

Tenez!... je sais, à deux pas d'ici, un petit coin du monde où, de quatre à six heures, défile tous les jours un échantillonnage complet de beautés à rendre fou Pâris, le donneur de pommes. La Normandie y passerait en vingt-quatre heures s'il se mettait à faire largesses. C'est un magasin de musique qui reçoit ces échappées de paradis; à l'ombre d'une grande église aux contours payens, à deux pas d'un marché aux fleurs.

« Je voudrais une valse en *ut*. Pas de dièzes surtout! je ne puis m'y habituer; quand j'en rencontre je ne les fais pas. »

« Donnez-moi quelque chose à chanter qui soit bien dans ma voix.

— Quelle voix avez-vous, madame?

— Mon Dieu, je ne sais pas trop..... Que vous dirai-je?...

— Soprano?... Mezzo-soprano?

— Non, non.

— Contralto?

— Non. Je n'ai rien de tout cela. J'ai tout simplement .. une voix agréable. »

« Je vous remercie, monsieur Durand; j'ai profité, dimanche dernier de vos billets. J'ai entendu avec grand plaisir la symphonie en *ré* mineur que je ne connaissais pas.

— Vous m'étonnez! On devait jouer celle en *mi* bémol.

— Était-elle en *mi* bémol?... Cela se peut. Elle était bien jolie *tout de meme.* »

Il n'est question que de la prochaine évacuation des territoires occupés. Avant d'en connaître les conditions, réjouissons-nous, de peur de ne le pouvoir plus après. Il ne nous est pas permis de nous montrer difficiles. Si M. Thiers obtient le départ des Allemands, il aura bien mérité du pays. Nos pauvres compatriotes de l'Est pourront enfin renouveler l'air chez eux, ouvrir les fenêtres, fermer les portes, gratter les parquets et mettre au lit les draps blancs. Pauvre Alsace-Lorraine! quand pourras-tu en faire autant?

Je ne puis pas croire que Dieu nous ait abandonnés. Qui sait si l'Allemagne inconsciente n'a pas sauvé la France; la France qui sans elle tombait ivre morte! Dans ces provinces qu'elle nous a prises et qu'elle préserve de la corruption, mûrit la réserve de l'avenir. Elle engrange soigneusement ce qui reste de notre patriotisme, et de peur que la contagion morbide atteigne ceux que Dieu a choisis pour agir à l'heure de la résurrection, elle place sur ses frontières provisoires un cordon sanitaire.

Gardez-les bien, Allemands, les sauveurs; gardez-les bien. Surtout ne nous laissez pas approcher.

On ne tue pas la France. Elle se fût peut-être asphyxiée, par exemple, si vous n'étiez pas venus. Mais vous avez si bien cassé les vitres, qu'elle vivra. Ecoutez ma fable. Je ne crains pas de vous la dire, vous n'en pouvez pas profiter.

Il y avait une fois un aigle, un aigle de belle race et de grande taille, arpenteur d'azur, brouteur d'étoiles, chevaucheur de nuages. A peine daignait-il poser sa serre sur les hautes cimes inconnues des hommes. Parfois, des pygargues à tête blanche lui avaient parlé de chasseurs lâchement embusqués, qui frappent de loin ceux qu'ils ne peuvent atteindre. Il avait dédaigneusement haussé les ailes.

Il arriva que les sages avis souvent répétés, loin de le convaincre, firent naître en lui le désir de s'approcher des hommes. « Prendrait-on mon dédain pour de l'effroi? se dit-il. Je n'entends pas qu'on se méprenne. Ce soir je coucherai dans la vallée. »

Sa femelle chercha inutilement à le retenir. Elle lui rappela leur vie heureuse, lui montra le nid plein d'œufs près d'éclore. L'aigle pour toute réponse déploya ses ailes et partit. Alors, sans plus ajouter une prière, sans plus proférer une plainte, la femelle s'élança dans le vide, abandonnant la couvée.

La nuit les vit râler tous deux sur la terre humide. Des chasseurs les avaient abattus. De jeunes détrousseurs de nids avaient emporté les œufs pour les confier à une mère poule, couveuse renommée, qui sans plus de façons entreprit à la fois de conduire à vie et les poussins et les aiglons.

Or, il advint que dès la seconde journée les oisillons sauvages brisèrent leur coquille, à la surprise extrême de leur mère-nourrice. On rit beaucoup à la ferme des aiglons de basse-cour. Mais, quelques jours plus tard, les orphelins adoptés de force avaient pris leur volée, après avoir ensanglanté le poulailler.

Voilà ma fable, je la livre pour ce qu'elle vaut. Ou je me trompe fort, ou l'aigle allemande couve dans le nid de l'Alsace-Lorraine des rejetons qui pourraient bien lui déchirer la poitrine un jour.

A Mulhouse, trois mille ouvriers se sont rendus en colonne serrée, drapeau tricolore en tête, aux bureaux de l'autorité allemande pour y faire leur déclaration d'option. L'arc-en-ciel bleu, rouge et blanc disait assez quelle intention guidait nos compatriotes. MM. les employés s'ajustèrent aux lèvres de jolis sourires postiches, et prièrent la manifestation de se disperser, promettant de recevoir, à partir du lendemain, dix options par jour. Les délais fixés par les traités expirant le 1er octobre, cette résolution équivalait à condamner 2,150 braves français à l'Allemagne forcée à perpétuité. Cette perspective les décida. Il se rendirent en Suisse, où le consul français de Bâle reçut leur option patriotique.

Gardez bien vos frontières, messieurs les Allemands; vous nous ménagez des sauveurs.

Un journal, ce matin encore, rappelait le parti qu'aurait pris Gounod de se faire naturaliser Anglais.

Tant qu'il ne nous l'aura pas dit lui-même, je refuse d'y croire. Gounod ne s'est pas fait naturaliser Anglais. Cela n'est pas possible. *Faust, Mireille, Roméo, Sapho*, seraient l'œuvre d'un déserteur, d'un transfuge, d'un renégat! Gounod aurait répudié son pays malheureux! Allons donc! Est-ce que c'est possible ?

Si vous le voyez, amie, dites-lui de se défendre, de nous envoyer un démenti formel qui le réhabilite et nous console, nous qui l'avons aimé. Il est grand temps d'en finir avec ces bruits déshonorants.

Si *Crémorne*... — encore un transfuge! — Si Crémorne a gagné sous la bannière britannique le grand prix de Paris, en revanche, à Ascot, *la coupe d'or* a été enlevée par un cheval français, bon patriote. Ce vengeur se nomme Henri; Henri tout court, comme un simple prétendant.

Eh bien, vous me croirez si vous le voulez, je ne me sens pas plus fier pour cela. Ce succès me laisse aussi froid que notre défaite du 9. Qu'un cheval déformé, bourré de gingembre à en craquer, fouaillé jusqu'au sang par un astèque, arrive premier n'importe où, qu'est-ce que cela peut nous faire? Qu'est-ce que cela prouve? Que les gargottes et les chemins de fer, les joueurs heureux, les fiacres et les omnibus battent des mains, je le comprends; mais nous? En quoi notre amour-propre national est-il meurtri ou caressé, parce qu'une bête, notre compatriote, se sera essoufflée avec plus ou moins d'à-propos? Je n'ai jamais rien compris, je l'avoue, aux courses en France et en Angleterre. Je n'y ai vu que des variations, brillantes lorsqu'il fait beau, pitoyables lorsqu'il pleut, sur ce thème immoral de la roulette. La pelouse vaut le tapis vert, les chevaux valent les dés, ni plus ni moins.

Parlez-moi des courses russes, où deux trotteurs attelés courent en sens inverse pour échapper à toute excitation factice; des courses dans l'Ukraine, où les chevaux tartares, montés par de jeunes hommes, franchissent dix-neuf lieues en deux heures; de ces luttes enfin où la force est réelle, inusable, où la vitesse est soutenue.

Mais faire courir, à l'aide de drogues, vingt fois dans le cours de sa vie, et chaque fois pendant cinq minutes, un animal désossé, élevé comme une demoiselle, cela mérite-t-il tant de tapage?

Voilà une bête qui renâclerait pour une heure de chasse, qui s'effondrerait sous le poids d'un gendarme, qui tirerait six pouces de langue pour un quart d'heure de cabriolet; une bête de cent mille francs qui aura couru en public cent vingt minutes, quand on la revendra cinq ou six cents francs à un médecin de campagne, et vous lui faites une réputation qu'envieraient les trois quarts des membres de l'Institut, et vous nous présentez ce spécimen comme le produit de vos efforts pour améliorer la race des chevaux en France!

Que sont-elles devenues ces espèces merveilleuses dont nos pères étaient si fiers : percherons, limousins, normands, navarrais de pur sang? Les rats les mangent dans les galeries zoologiques, en compagnie des mastodondes, des megatherium et des plésiosaures.

Savez-vous à qui revient ce titre usurpé d'améliorateurs des races chevalines françaises? aux magasins des magasins du Louvre, de la Paix et du Bon marché. Ensuite, baissez les yeux, recueillez-vous et rougissez modestement.

J'en aurais long à dire sur le procès Dubourg. Ne sachant pas écrire avec des pincettes, je m'abstiens. Victime, assassin, comparses, hors un pompier, je ne vois dans cette affaire personne d'intéressant. Je ne l'enregistre donc au rôle que pour la forme.

Un nouveau fléau s'est abattu sur Paris. On a commencé par en rire, par l'encourager; le voilà qui sévit avec rage; rien ne peut plus l'arrêter. Il est à la fois épidémique et contagieux. Nous le voyons ronger à la fois la presse, la chaire, la tribune, le théâtre, tout... même les causeries les plus intimes.

Je veux parler du calembour par à-peu-près.

Le calembour est d'essence révolutionnaire. Il a accompli son 89, son 48 et son 71. Je me bornerai à faire ressortir pour vous le caractère distinctif des trois phases importantes qu'il a traversées.

Il naît avec l'encyclopédie. Le marquis de Bièvre est son apôtre. Ses débuts sont modestes. Cependant, Voltaire devine le monstre et ne dédaigne pas de le combattre. Le succès scandaleux des *Amours de l'ange Lure et de la fée Lure*, — des *Lettres à la comtesse Tation* (1770), justifiaient cette apostrophe à l'adresse du calembour naissant : « Peut-on voir un tyran si « bête usurper l'empire du monde! »

L'enfant grandit, se forme peu à peu, traverse la Terreur, l'Empire et la Restauration, choyé au théâtre, fêté dans le monde, glorifié dans les ateliers. Il rentre ses griffes et pelote en attendant partie.

Arrive le gouvernement de juillet. De ce temps paisible datent les premières frasques du calembour émancipé. Déjà, dans les *Saltimbanques*, Odry l'avait élevé sur le pavois, lorsque parut le *Tintamarre*.

Ce n'est pas sans émotion que je me rappelle cette glorieuse époque! Le calembour français avait atteint son apogée. Nous ne reverrons plus ces temps épiques où Commerson, dans les bureaux du *Tintamarre*, rayonnait au milieu des Furpille, des Pervillé, des Edmond Martin, comme autrefois Charlemagne, à Paderborn, entouré de ses leudes; comme Louis XIV, à Versailles.

Alors parurent les *Pensées d'un emballeur*, cette neuvième merveille vainement *plagiée*, ce témoignage éclatant de la verve française, ce spécimen étincelant de l'esprit fantaisiste moderne. C'est en se jouant que ces grands hommes laissaient glisser de leur plume ces pensées tour à tour profondes, élevées, burlesques ou railleuses, que Théodore de Banville, le maître ciseleur de rimes, l'amant heureux de la forme élégante, a si bien saluées.

« Voici un chef-d'œuvre! s'est écrié le poëte.
« — Spontanéité, élévation, profondeur, la colère
« de l'artiste inspiré, le mépris hautain du philoso-
« phe, l'indulgente sévérité du poëte, toutes les
« qualités des ouvrages durables font vivre ces
« feuilles, que leurs auteurs avaient jetées au vent
« et que le vent du succès rapporte. »

Exemples :

— « J'aime mieux *mon thé* à la crème que *monter* « sur l'échafaud. (Spontanéité.)

— « C'est la volonté de *fuir* qui distingue l'homme « de la cruche. (Élévation.)

— « On peut être juste sans être sévère. La voix « de Massol est sévère, mais elle n'est pas juste. « (*Colère de l'artiste inspiré.*)

— « Pourquoi représente-t-on la vérité sortant « du fond d'un puits? — Parce qu'elle est souvent « altérée. (*Profondeur.*)

— « Un grand homme et un abcès finissent tou- « jours par percer. (*Mépris hautain du philosophe.*) »

C'était assurément un grand peuple, celui qui comprenait ainsi les jeux de l'esprit.

Malheureusement, l'amour du *Paroxysme* nous possède. Exagération de sentiments, exagération d'expressions, exagération de toutes choses, voilà ce qui perd notre malheureuse époque. Nous vivons comme des Parisiens qui, ayant journellement à faire à Pontoise, ne s'arrêteraient jamais qu'en pleine mer. Comme le libéralisme, comme la démocratie, le calembour a rencontré l'ornière. Il y est tombé. Le malheureux est devenu méconnaissable.

Laissez-moi vous donner un exemple inédit de calembours comtemporains. Je vous envoie quelque chose de simple pour vous éviter la migraine. Il est bon d'ajouter que ces perles s'enchâssent d'ordinaire dans une petite historiette qui n'a ni plus de queue, ni plus de tête que celle qui suit.

Attention!!

On prétend que Don Carlos et le roi Amédée ont eu ces jours derniers une entrevue secrète à Zarauz, dans une misérable cabane. Que s'est-il passé? On l'ignore. Une pêcheuse de crevettes prétend cependant avoir entendu le fils de Victor-Emmanuel soumettre au Prétendant la proposition suivante :

— Le chef de gare répond mon premier au voyageur qui descend à Grenade, se croyant à Avignon.

— Que voulez-vous qu'il lui réponde, si ce n'est de changer de train?

— Vous n'y êtes pas, prince présomptueux. Le chef de la gare de Grenade répond au voyageur qui se croit à Avignon : *C'est pas la Provence*.

— Eh bien? Je ne comprends pas.

— Cela ne me surprend aucunement et je continue. Mon second régna sur six peuples et en perdit la tête.

— Oh! celui-là n'est pas difficile! C'est Charles-Quint.

— Pas le moins du monde.

— Comment?

— Mon second est *Halle*, puisque *Halle eut six nations*. Et mon tout est *Cèpe à la provençale*.

Don Carlos poussa un cri de rage, sortit précipitamment et disparut.

Huit jours plus tard se signait la convention d'Amorovieta.

Voilà où nous en sommes!

Au revoir, amie, Dieu vous garde!

PIERRE LE HESTRE.

LES PRÉTENTIONS DE ROSSINI

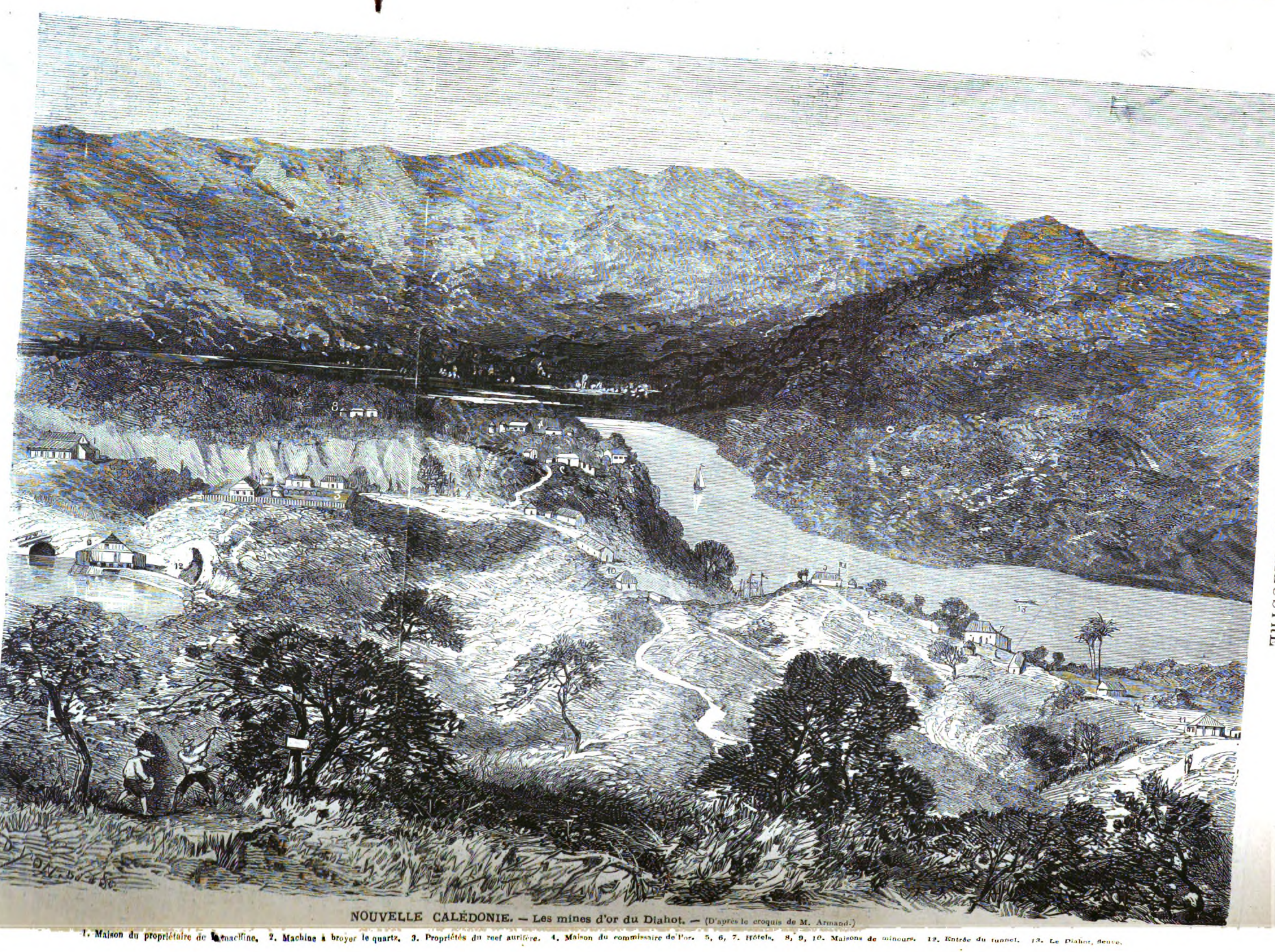
Il fut un temps où les prétentions du grand compositeur n'étaient pas plus fortes que celles d'une basse-taille.

Le fait nous est prouvé par une pièce autographe qui faisait partie de la collection Desforges, et qui a été vendue le 9 avril dernier par M. Gabriel Charavay. Voici la mention du catalogue de vente :

125. ROSSINI (G.), l'illustre compositeur de musique.

Pièce sig., Paris, 1er décembre 1823, 1 p. 1/2 in-4.

Bases de l'engagement que M. Rossini pense pouvoir proposer au Gouvernement français. Il s'engage, moyennant 40,000 fr. par an, à composer un opéra et un opéra-comique pour l'Académie de musique et le Théâtre-Italien, et à accepter telles fonctions dont Sa Majesté voudra bien l'honorer en l'attachant à son service.



NOUVELLE CALÉDONIE. — Les mines d'or du Diahot. — (D'après le croquis de M. Armand.)

1. Maison du propriétaire de la machine. 2. Machine à broyer le quartz. 3. Propriétés du reef aurifère. 4. Maison du commissaire de l'or. 5, 6, 7. Hôtels. 8, 9, 10. Maisons de mineurs. 12. Entrée du tunnel. 13. Le Diahot, fleuve.



Bénédiction, par l'archevêque d'Evreux, du monument élevé à Orgeville (Eure), à la mémoire de M. Bonjean.

Le château, ancienne demeure du président. — Le tombeau. — L'inscription. — La reproduction de la cellule où sont déposés les objets de la Roquette. — (D'après le croquis de M. Scott.)

L'AMBASSADE BIRMANE

(Voir pages 377 et 388)

Londres, 18 juin.

La mission envoyée par l'empereur des Birmans, et dont le récent passage à Paris a tant excité la curiosité publique, est la première qui vient en Europe avec un appareil aussi considérable.

Située entre les Indes et la Chine, la Birmanie a une superficie plus grande que celle de la France. C'est un pays fertile; les mines d'or, d'argent, de cuivre, de zinc, y abondent, de même que les pierres précieuses et la houille.

Mais les relations commerciales avec les Birmans étaient jusqu'ici entourées des plus grandes difficultés; il y a beaucoup de chance de les voir aplanies considérablement par les négociations que doit entamer la présente ambassade.

L'empereur actuel est un homme éclairé, tout prêt à introduire dans son pays la civilisation européenne. Quant au personnel de la mission, il se compose de *Mengyee-Maha-Sathoo-Kenwoon-Mengyee*, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire; de Maha-Menlha-Kyorden-Woondouk, ministre d'État de seconde classe, attaché; de Maha-Mengyau-Raya-Plungyet-Woondouk, ministre d'État de seconde classe, attaché; de Menlha-Zayathoo-Seraydaugyee, secrétaire d'ambassade, et de M. Edmond Jones, agent diplomatique au service de Sa Majesté britannique.

L'envoyé extraordinaire est un homme des plus instruits; ses capacités lui ont valu une influence prépondérante auprès de son souverain. Les autres membres de la mission sont également des hommes de mérite, qui ont précédemment visité l'Europe.

L'ambassade a déjà été reçue par le kédive, par le roi d'Italie, et, à Paris, par M. Thiers. Elle doit, après avoir visité les centres industriels d'Angleterre, et après avoir mené à bonne fin les négociations dont elle est chargée auprès du gouvernement anglais, revenir pour nouer également des relations avec la France.

On nous a envoyé de Calais quelques détails sur le yacht du roi de Birmanie, qui vient de transporter l'ambassade à Douvres.

Ce navire a débarqué d'abord à Brindisi l'ambassade birmane, se rendant de là, par voie de terre, à Calais, pour passer en Angleterre. Le yacht est monté par des Birmans, des Hindous et des Japonais; il est commandé par M. Brown, capitaine de la marine anglaise; il a 75 mètres de longueur; il tire 7 pieds d'eau, mais peut s'alléger au point de n'en tirer que 3 dans les rivières. Il prend comme lest 400 à 500 tonneaux de riz, dont il trouve le placement en Angleterre, ce qui couvre les frais de navigation du yacht.

La grande propreté qui règne à bord rappelle nos navires de guerre français. Les salons sont aménagés pour les ambassades que le navire est appelé à conduire successivement visiter les différentes puissances d'Europe et d'Amérique.

H.

INAUGURATION DU MONUMENT D'ORGEVILLE

(Voir page 381)

Une députation de la cour de cassation s'est rendue à Orgeville (Eure), pour assister à la consécration d'un monument à la mémoire du président Bonjean.

La chapelle où s'est accomplie la cérémonie est située dans la propriété même de Mme Bonjean. Au centre, s'élève le cénotaphe. On remarque dans un bas côté de la nef une reproduction fidèle de la cellule de Mazas, avec les objets mobiliers qui la garnissaient.

La consécration a été faite par Mgr l'évêque d'Évreux, qui a prononcé une allocution fort émouvante; — la messe a été dite par l'aumônier de la prison de la Roquette.

LE SALON DE 1872

VI

MM. J. Breton; — Billet; — Feyen-Perrin; — E. Feyen; — Jacomin; — J. Noël; — Gide; — Sautai; — Richter; — Van Elven; — Schutzenberger; — Lix; — Seignac; — Antigna; — Adan; — Wylie; — Brion.

Observateur fin et judicieux, amant respectueux de la nature, dévoué à ses convictions, M. Breton traduit simplement des sujets simples. Serrant de près la vie rustique, y découvrant des ressources auxquelles nul n'avait songé avant lui, il en exprime un charme un peu âpre, une poésie sérieuse et forte. Comme d'autres, comme M. Millet, par exemple, il ne s'accommode point seulement de campagnards suant au labeur, alourdis, hébétés par l'excès du travail, le corps déformé, la peau tannée comme un vieux cuir; il n'aperçoit pas au village rien que de ces types abrutis, rien que de ces haillons immondes, de ces loques sordides qui éveillent une sensibilité douloureuse, nous importunent, nous oppressent et nous font détourner la tête. Assurément sa muse ne sourit pas volontiers. L'austérité en est douce, pourtant, et sociable; jamais elle ne paraît maussade, ni farouche, jamais elle ne spécule sur la misère ou la laideur, et, sans flatter son monde, réaliste avec mesure, le peintre fait au contraire aimer la campagne et les paysans, et retrouve la grâce et la beauté jusque sous les habits d'une humble fille des champs. Plus d'une de ses *sarcleuses* ou de ses *vanneuses* confine le style, touche au grand art. Et il ne se contente pas aisément; loin de là, il se donne toujours la peine de penser avant que d'agir; sa main n'obéit qu'à la réflexion. Sans doute on ne le voit point varier beaucoup sa mélodie. Mais, ne l'ayant empruntée à personne, elle est bien à lui, ce qui est déjà quelque chose. Et puis, s'il ne sort guère de son thème favori, avouons qu'il y trouve toujours de quoi renouveler l'intérêt, raviver les sympathies, et que la chanson qu'il répète avec une placide persévérance continue de nous plaire, parce que chaque fois il y fait preuve d'un sentiment plus profond de la nature, d'une observation plus pénétrante et mieux sentie des nuances.

Cette année, d'ailleurs, au lieu de figures de petites dimensions, M. Breton n'a pas craint de donner à ses personnages les proportions mêmes de la nature, audace qui lui a réussi autant qu'il pouvait se le promettre. Il est certain que les jeunes filles de *la Fontaine* et *la Gardeuse de vaches* ne perdent point à se montrer dans leur grandeur exacte, et que les qualités de l'artiste ne se sont pas compromises non plus à hausser leur ton habituel.

De ces deux tableaux également remarquables par la simplicité grave et sereine de l'ordonnance, par l'intimité des types et la justesse de l'effet, c'est le premier, néanmoins, qui me semble renfermer le plus de mérites. Car la gardeuse de vaches est assise dans un paysage qui fait quelque tort à l'œuvre et, sans tomber dans les fadeurs écœurantes de M. Bouguereau, la pire des chutes, il était, je crois, possible de gratifier les pieds du personnage d'un galbe plus distingué. A cela, on dira peut-être que M. Breton a copié textuellement son modèle. Soit. Alors pourquoi ne l'avoir pas plutôt chaussé de bas et de sabots? Personne n'eût songé à se plaindre.

Quant à *la Fontaine*, elle n'offre pas les mêmes prises à la critique : la forme y est d'un choix meilleur, d'un goût plus soutenu. Le soleil se couche colorant la campagne d'une teinte mystérieuse et recueillie; les travaux des champs vont finir avec le jour. Deux jeunes paysannes sont auprès d'une source; l'une, accroupie, attend que sa cruche soit pleine; l'autre se présente de face, debout, l'urne sur l'épaule droite. Au lieu du casaquin qui lui emprisonne la taille et de la jupe effilochée qui complète son vêtement, ceignez-lui les reins d'un bout de draperie antique et vous aurez une Canéphore, une fille d'Athènes montant aux Propylées. Certes, son visage pur et hâlé, sa pose noble et virginale, son élégante silhouette ne contrediraient pas la substitution. Je regrette seulement l'agencement de la pierre d'où sort la source; la partie inférieure de cette belle figure s'en trouve, suivant moi, un peu gênée. Quoi qu'il en soit, ce tableau est vraiment une œuvre hors de page. Il accuse un effort énergique, une ambition continue et opiniâtre; il signale un nouveau progrès chez un peintre qui pouvait, ainsi que tant d'autres, se contenter de ses premiers succès, mais que le désir d'améliorer sa manière, d'élargir sa voie, d'agrandir son cercle, a toujours, Dieu merci, secoué sur ses lauriers.

M. Billet emprunte à M. Breton quelques-unes de ses qualités. Peut-être même, lorsqu'il va commencer un tableau, se demande-t-il comment M. Breton s'en tirerait, et son originalité se gâte à ce jeu. Il a du talent, cependant. *L'Heure de la marée* est une composition bien entendue; l'ensemble et les détails ont de la vérité, et quelques figures, celle, entre autres, du pêcheur agenouillé sur le devant du cadre, sont des morceaux dignes d'éloges. Mais je trouve les personnages du fond d'une facture et d'une couleur trop uniformes, et il saute aux yeux que les vigueurs du premier plan n'ont été obtenues qu'à l'aide de la décoloration totale des derniers. Ah! voilà une faute dont M. Breton a toujours su garantir sa peinture! L'autre tableau exposé par M. Billet, intitulé *l'Attente*, n'a que deux figures, une jeune fille et un enfant. La jeune fille est charmante d'attitude, de couleur et de rendu. M. Breton ne la désavouerait peut-être pas.

Dans M. Feyen-Perrin, M. Brèton trouve un autre imitateur, mais pâle, languissant et bavocheux. *Le Printemps de 1872* est l'œuvre d'un homme qui craint sa peine. Le frère de M. Feyen-Perrin a deux panneaux au Salon surchargés de figures microscopiques. Cela est peint menu comme chair à pâté; il n'y manque quoi que ce soit, sauf le fond; tout y est, sauf le nécessaire; l'ouvrier n'a rien omis, sauf le tableau.

Je n'aime pas beaucoup le *Mariage au XVIIe siècle*, de M. Jacomin. En revanche, un certain *Intérieur d'abbaye* a fourni à M. J. Noël l'occasion d'une toile lumineuse et gaie, d'un de ces ramages de tons, non rigoureusement vrais, sans doute, mais qui papillottent toujours agréablement aux yeux. D'une note plus austère, d'une allure plus grave, les deux tableaux de M. Gide (*Ambulance au couvent de Cimies*, *Terrasse du couvent de Saint-Barthélemy à Nice*) sont aussi des pièces qu'on regarde avec plaisir, et j'en puis dire autant, et plus, du *Fra Angelico* que M. Sautai a empreint d'une harmonie douce et blonde. Le peintre modeste qui vécut et mourut sans se douter qu'il était un saint et un maître de l'art, achève la fresque de la salle chapitrale du couvent de Saint-Marc. Deux religieux suivent de l'œil les progrès de son travail. Un échafaudage, dressé contre le mur du fond, garnit l'angle de droite, qui, sans cet accessoire eût paru vide et délaissé. Sans valoir tout à fait les tableaux que M. Sautai a exposés au Salon de 1870, et auxquels il doit un joli commencement de réputation, celui-ci est encore une bonne chose. L'exécution en est un peu sèche, mais elle a de l'unité, ce qui est moins répandu qu'on ne le pense; le lieu, l'air, les personnages se tiennent en un seul morceau. *La Visite* de M. Richter produit une magie d'effet surprenante. Le faire est d'une rare vigueur, mais terriblement lourd et pâteux. C'est principalement au fonds de campagne et aux détails de l'ameublement que ce discours s'adresse. Les toiles de M. Van Elven (*le Carnaval de Venise*, *Hommages rendus à la statue de Strasbourg*) n'ont rien à voir avec la peinture, l'artiste s'affranchissant des ennuis du dessin, et ses petits bonshommes n'étant que de petits échantillons de couleur.

Retournons à nos paysans.

M. Schutzenberger a trouvé dans le souvenir de l'invasion le motif d'un émouvant tableau, qu'il intitule : *Famille alsacienne émigrant en France*. Vous comprenez bien la composition, n'est-ce pas? Nous sommes dans une rue de village. Une charrette, remplie de meubles et d'ustensiles, se présente de face, comme si elle devait sortir du cadre; des hommes jeunes et vieux, des femmes, des enfants, l'accompagnent, la douleur et la colère dans l'âme, les yeux gonflés de larmes, et quelques voisins saluent

tristement le cortége du geste et de la voix. Un soldat prussien regarde, indifférent et inepte, passer ce témoignage de sa victoire. Eh bien, il faut féliciter l'artiste; l'ensemble de son tableau est solidement assis, les détails sont excellents, et la coloration de M. Schutzenberger, glauque et peu vibrante par habitude, s'est parfaitement accommodée cette fois du sujet, qu'elle marque d'un accent de réalité, hélas! trop frappante. M. Lix expose un sujet analogue, — *Adieux à la patrie*, — qui, lui aussi, a droit à des louanges.

Le *Fes'in breton*, de M. Seignac, est peint d'une façon indécise. Réaliste sans couleur et sans caractère, M. Antigna expose deux tableaux (nos 19 et 20 du livret), qui n'enthousiasment ni ne froissent personne. Les *Joueurs de boules*, de M. Adan, ne manquent pas d'une certaine bonhomie; je leur préfère cependant : *On attend le parrain*, du même; et la *Sorcière bretonne*, de M. Wylie, a du mérite sans justifier tout à fait la médaille dont le jury a cru devoir l'honorer.

Auteur de quantité de compositions bien plantées, d'une grande saveur locale surtout, M. Brion a mis au Salon un tableau qu'il désigne ainsi : *la Danse du coq*. Ceci se passe en Alsace, dans une vaste salle ouverte sur un jardin. Des couples de danseurs passent et repassent en cadence autour d'un poteau enguirlandé de feuillages, fleuri et pavoisé. L'orchestre se voit au fond, à droite. Tel est le programme. M. Brion l'a traité avec beaucoup de rondeur et une justesse de types, une vérité d'allures qui donnent de l'attrait à ces physionomies rustiques, à ces naïfs gaillards, bien pesants, battant le sol de leurs larges souliers, tenant leurs *galantes*, — de jolies filles, ma foi, et bien attifées, — de leurs bonnes grosses mains calleuses. Dans le temps, l'on a accusé la palette de M. Brion de pencher parfois vers le roussâtre. On avait raison. Mais à présent l'artiste a ses pinceaux pleins de jolis tons, qu'il distribue à propos, en homme sûr de son fait, et sa touche est nette, fraîche, frappée aux bons endroits. Dieu soit loué! voilà encore un réaliste sans haillons et sans loques!

OLIVIER MERSON.

LE TRÉSOR DU PÈRE MATHIEU [1]

(Suite)

V

LE REPAS DE FÊTE

A six heures du soir, le même jour, une voiture, que l'on était allé chercher à la station la plus voisine, était arrêtée devant le magasin de la Trinité, rue Saint-Martin, et Mme Leroux y montait, aidée de son mari et du cocher.

Il avait plu toute la journée; l'on prenait une voiture pour ménager la belle toilette de Mme Leroux, qui avait voulu se montrer resplendissante chez les Gobillard.

Le trajet leur parut court, tant ils avaient à faire de conjectures sur le cadeau que les Gobillard pouvaient avoir fait au cousin Mathieu.

— Jamais, non jamais, se disaient-ils, ils n'auront eu l'idée d'aller jusqu'où nous sommes allés!...

Ils comptaient donc sur un grand succès, à l'instant où leur entrée fut accueillie par un cri unanime :

— Enfin, les voilà!... à table!...

On n'attendait plus qu'eux, et l'on passa dans la salle à manger.

L'abbé Noirot occupait la place d'honneur à table, à la droite de la maîtresse du logis; le père Mathieu était à leur gauche; les époux Leroux en face; — la jeune Marie et Mlle Olympe étaient à un bout de la table, l'une près de l'autre, comme les deux enfants de la maison.

La jeune fille était installée déjà chez les Gobillard; et Mlle Olympe avait conçu, en apparence, l'amitié la plus vive pour elle.

Comme surtout de table, un superbe bouquet, un peu fané déjà, mais plongé dans un vase de porcelaine, attirait tous les regards. Les Leroux, dont la préoccupation, depuis leur arrivée, avait été de connaître le cadeau fait par les Gobillard, ne quittaient pas des yeux le bouquet mystérieux.

— Vous regardez ces belles fleurs, leur dit avec une intention maligne, le père Mathieu; c'est mon cadeau; Marie a voulu l'apporter ici pour que tout le monde le vit bien!

— Le cadeau des Gobillard! pensèrent les Leroux; cela n'est pas possible; on nous cache quelque chose. Mais qu'ont-ils donc donné?

Au dessert, les couteaux et les fourchettes firent une pause et donnèrent aux estomacs un moment de répit. L'heure du toast avait sonné. Le premier que l'on porta fut à la Saint-Mathieu : — à la Saint-Mathieu! dit Marie, qui était la plus jeune, — et que mon parrain puisse vivre aussi longtemps que Mathusalem!...

Ces joyeux propos n'absorbaient pas toutefois l'attention des Leroux, ne cessant de fixer le fameux bouquet.

— Qu'ont-ils donc donné? se répétaient-ils...

Cette anxiété devenait une torture morale. Le père Mathieu les examinait sournoisement, devinant leur pensée, et s'en amusait à plaisir. La situation ne devenant plus tenable, Mme Leroux se chargea d'y mettre une fin.

— Cher cousin, dit-elle, nous avons commis une grande sottise, mais ce n'est qu'un oubli facile à réparer; il faudra nous remettre les couverts que nous vous avons donnés pour que nous les fassions marquer à votre chiffre.

— Comprend-on un tel oubli? s'écria Leroux, devinant sa femme.

— Je vous remettrai ces couverts, mes amis, dit le père Mathieu, et vous me les rendrez quand le nécessaire y sera fait.

Ici se fit un moment de silence, pendant lequel les Leroux étudièrent l'effet d'un coup si brusquement porté.

Le résultat fut nul.

Les Gobillard ne semblèrent y faire aucune attention.

— Nous avons vu ces couverts, dit cependant Mme Gobillard indifféremment.

— Par exemple, fit Mme Leroux, piquée au vif de tant de flegme, — nous n'avons pas donné de bouquet. Nous ne sommes pas riches et l'on donne ce que l'on peut.

— Notre bouquet, risposta Mme Gobillard, est du moins offert sans arrière-pensée.

— Qu'entendez-vous par-là, fit la Leroux?

— Je n'entends rien, je dis seulement qu'on est souvent trompé dans certaines espérances, fit la Gobillard avec aigreur.

Le père Mathieu mit le holà.

— Eh! eh! mes enfants, s'écria-t-il, nous discuterons plus tard. Aujourd'hui, c'est ma fête...

Et les toasts recommencèrent.

Requise de chanter le morceau qui lui avait valu le prix à son pensionnat, Olympe entonna, d'une voix fausse, le grand air de : « Robert, toi que j'aime... »

Le père Mathieu pressa sur son cœur les deux jeunes filles, qu'il embrassa avec une égale tendresse.

Ce baiser eut de l'écho dans le cœur des Gobillard et des Leroux, mais il y retentit d'une manière bien différente.

— Notre fille triomphe, se dirent les Gobillard; et ils voyaient déjà danser devant eux les millions du père Mathieu.

— Que le ciel confonde cette petite dinde! pensèrent les Leroux.

Cette vision leur donna le vertige; ils profitèrent des dix coups qui tintèrent à l'horloge de la salle à manger pour mettre fin à cette situation poignante.

— Voici l'heure de la retraite du cousin, dirent-ils; elle vient interrompre trop tôt cette fête charmante.

C'était, en effet, une habitude dont le père Mathieu ne se départissait jamais.

— Mes amis, dit-il, en s'adressant généralement, je garderai le souvenir de l'accueil qui m'a été fait aujourd'hui; les marques de votre sincère amitié resteront toujours gravées dans ma mémoire!...

En prononçant ces mots, son impassibilité ordinaire, qui ne se démentait jamais et ne laissait pas deviner les impressions de son âme, trahissait cependant une légère tendance à l'ironie.

— Puissions-nous renouveler cette fête vingt ans encore! dit Gobillard.

— Trente ans! dit Leroux, en renchérissant sur son rival.

— Nous allons reconduire le cousin, en voiture, chez lui, dit Mme Gobillard.

Le mauvais temps qu'il avait fait toute la journée continuait; il pleuvait à verse.

La domestique fut envoyée à la recherche d'un fiacre.

Chacun se mit en mesure de reprendre ses effets pour se disposer à partir.

Les Leroux se rencontrèrent seuls dans la pièce qui servait de vestiaire.

La femme Leroux cherchait son châle; le mari prenait son paletot et son chapeau.

— Ils croient qu'ils vont l'emmener sans nous! dit la femme.

— Ah! mais non, dit le mari; nous sommes là!

— Nous monterons aussi dans la voiture.

En disant cela, la grosse femme ne songeait pas qu'elle l'emplirait à elle seule, et que, par conséquent, elle n'y pourrait accompagner personne.

En revenant dans la salle à manger où tout le monde était encore réuni, ils prêtèrent l'oreille à la fin de la conversation qui leur parut grave.

— Quant à votre chère petite Marie, cousin, disait Mme Gobillard assez haut pour être bien entendue, nous ne la reconduirons pas. Elle va rester ici avec Olympe; leur chambre est commune; elles jaboteront tout à leur aise.

Ici, les Leroux restèrent comme paralysés.

— C'est demain qu'elle entre dans le pensionnat d'Olympe? demanda le cousin.

— Oh! certainement; il ne faut pas que les jeunes filles prennent des habitudes d'oisiveté; je vous réponds que Marie travaillera plus qu'à son couvent; tout son temps sera pris, car nous lui donnerons les mêmes maîtres d'agréments qu'à notre fille, et nous ne négligerons rien pour développer ses heureuses dispositions, l'aimant comme notre propre enfant.

Ces dernières paroles frappèrent les Leroux comme un boulet de canon.

Il était évident qu'ils avaient été joués.

Cependant l'intérêt, qui est un palliatif à la colère, les engagea à se contenir.

— Quelle bonne nouvelle nous entendons là! dit la tapissière en se démasquant, le sourire sur les lèvres, et que nous sommes enchantés de vous voir chargés de l'éducation de ce petit ange!...

La conversation fut interrompue par le retour de la domestique; elle avait, malgré la pluie, réussi à trouver une voiture de place qui attendait devant la porte; elle avait été prise à l'heure.

— En passant, nous remettrons aussi l'abbé chez lui, dit Gobillard.

— Comment allons-nous tous tenir dans un fiacre? pensa la femme Leroux.

Arrivés devant le véhicule qui attendait, Mme Gobillard y monta après le père Mathieu, puis l'abbé Noirot et Gobillard.

— Et nous?... demanda Leroux.

— Vous ne pouvez monter, répliqua la Gobillard; Mme Leroux, à elle seule, remplirait tout.

Et la voiture roula vers la rue Transnonain, laissant le tapissier et son épouse. Ils n'eurent d'autre ressource que de se réfugier sous un auvent où la pluie et le vent leur fouettaient le visage, en attendant un véhicule qui ne venait pas, et dont le bruit lointain s'éloignait aussitôt qu'il était entendu.

Profitant enfin d'une éclaircie :

— Sauvons-nous, dit Leroux, nous aurons le temps de rentrer chez nous.

Ils gagnèrent ainsi la rue du Temple, maudissant tous les parents, tous les bouquets, toutes les fêtes, et particulièrement celle de la Saint-Mathieu.

VI

PARTIE ET REVANCHE

Cette première partie perdue anéantit les facultés intellectuelles des Leroux; ils restèrent dans une prostration complète pendant un grand mois, ne sachant quel parti prendre.

(1) Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur.

LE SALON DE 1872



UN COUP DE CANON. — Tableau de M. Berne-Bellecour, qui a obtenu une des premières médailles. — (Dessin de M. Lavée.)

Appartenant à MM. Goupil et Cie.

AU SALON. — **Le grand escalier au moment de la sortie du public.** — (Dessin de M. Edmond Morin.)

C'était, cette fois, au tour de la tapissière d'avoir une idée.

— Monsieur Leroux! cria-t-elle un jour, c'est la maison de Nogent qui va nous sauver.

— Comment cela? fit Leroux.

— Elle est hypothéquée déjà pour quinze mille francs.

— Je ne le sais que trop; et il n'en restera rien, les hypothèques remboursées.

— Si nous en faisions cadeau au cousin?...

— Bien! dit Leroux approuvant l'idée de sa femme; nous lui dirons que c'est pour sa santé, l'air de la rue Transnonain ne lui valant rien, et nous irons le voir tous les dimanches; c'est lui alors qui nous hébergerait...

— Voilà qui n'est pas bête! dit la femme.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

L'immeuble de Nogent fut offert au père Mathieu, qui daigna l'accepter.

Cette donation eut du retentissement chez les Gobillard, qui en conçurent une jalousie excessive. Ils étaient cette fois débordés par la prodigalité de leurs rivaux.

Comme le père Mathieu allait les voir un peu plus souvent qu'autrefois, pour avoir des nouvelles de la jeune Marie, les Gobillard ne négligeaient pas l'occasion de dénigrer le cadeau des cousins Leroux.

— Est-ce que vous pourrez jamais vous décider à aller habiter la maison de Nogent, cousin? disaient-ils; c'est sur le bord de l'eau, c'est malsain, la baraque est humide.

Le père Mathieu sembla partager ces idées, car un beau jour il vendit la maison.

Le rusé compère eut l'idée de la morceler; il en fit trois habitations plus petites, et cette opération lui donna, hypothèque remboursée, une plus-value de dix mille francs.

Les Leroux furent doublement furieux à leur tour; ils n'avaient pas pensé à l'opération du morcellement.

— Cet homme-là nous ruine, dirent-ils; voilà dix mille francs à nous qu'il met dans sa poche!

Le père Mathieu plaça la plus-value des dix mille francs sur la tête de la jeune Marie: « Ce sera sa dot, » dit-il.

— Il songe à lui placer une dot, pensèrent les cousins; donc il ne la comprendra pas dans ses dispositions testamentaires.

Cette idée les rassura un peu.

Toutefois, l'on continua à vivre sur le même pied avec le vieux cousin, sans rien laisser paraître du mécontentement que l'on éprouvait.

Mais la gène se mettait de plus en plus dans le ménage Leroux; les dépenses faites pour le père Mathieu avaient obéré pour le présent, et endetté pour l'avenir; les recettes diminuaient; il devenait urgent de faire des économies, l'on rogna le couvert de l'abbé Noirot, et la moitié des convives du dimanche fut supprimée.

A. BOURDOIS.

(*A suivre.*)

LES MINES D'OR DE LA CALÉDONIE

(Voir page 380)

Divers journaux (le *Moniteur* entre autres), ont déjà éveillé l'attention du public sur la question des mines de la Nouvelle-Calédonie.

Nous nous empressons, pour compléter les renseignements qu'ils ont donnés, de publier une vue de la portion de la vallée du Diahot (territoire de Manghine), dans laquelle se trouvent les filons récemment découverts et dont l'exploitation a déjà commencé.

Les numéros du *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, des 7 et 28 février dernier, donnaient des détails très-intéressants et très-circonstanciés à ce sujet; celui du 20 mars contient des renseignements plus complets encore; il reproduit deux rapports très-explicites sur cette question. L'un de ces documents est de M. Charrière, colonel d'infanterie de la marine en retraite, ancien directeur de la Compagnie aurifère de l'Approuague, à la Guyane française.

Nous extrayons les passages suivants du premier de ces deux rapports.

« Le 15 février, je me trouvais aux mines avec quel« ques compagnons de voyage. Après avoir examiné la « surface du terrain aurifère, les tranchées et les di« vers trous de *prospect* faits par les mineurs, nous « sommes entrés dans la mine par un tunnel ayant « environ 12 mètres de longueur. C'est à l'extrémité « de ce tunnel que se trouve le filon aurifère. Ce filon, « d'une largeur de 1 m. 40 c., paraît se diriger vers le « N.-N.-O., en s'enfonçant dans le sol. Les diverses « couches de mica, de schiste et de quartzite sont à « peu près parallèles aux flancs de la colline. La « composition de la roche est très-friable et, par suite, « d'une exploitation facile. . . . .

« Le 16 au matin, nous allons voir une mine de « cuivre située à peu de distance de la mine d'or et « trouvée par MM. Darmagnac et Cᵉ. La tranchée faite « par les mineurs a une longueur de 2 à 3 mètres; la « veine de cuivre prend naissance à la surface du sol, « où elle n'a que deux pouces de largeur, tandis qu'elle « en acquiert de 25 à 30 au bout de la tranchée. Les « mineurs ont commencé à creuser un tunnel un peu « plus loin pour tâcher d'aller rejoindre la veine de « cuivre dans l'intérieur de la montagne. N'ayant rien « à notre disposition, on n'a pu faire aucune analyse « du minerai. La composition de la roche du tunnel se « rapproche beaucoup de celle de la mine d'or, et les « mineurs espèrent rencontrer à leur tour cette poudre « précieuse. »

Le rendement des mines d'or est évalué, dès maintenant, à 6,000 fr. par tonne de terrain exploité, d'après des essais qui n'ont pu être que très-imparfaits, en raison de l'absence presque complète des moyens mécaniques usités en pareil cas.

C'est le procédé du lavage qui a surtout été employé pour obtenir cette proportion. Tout le monde connait cette opération, qui est d'une grande simplicité, mais qui ne peut donner de bons résultats qu'autant qu'on opère sur du minerai parfaitement réduit en poudre. L'or, en raison de son poids spécifique, se détache et tombe au fond du bassin à laver, tandis que tous les autres corps sont entraînés par l'eau. Six livres de minerai, grossièrement broyé et traité de cette façon, ont rendu 4 gr. 2 déc. d'or.

D'autres essais ont été faits par la méthode d'amalgame, et les résultats ont été plus beaux encore, puisque, dans une première expérience, pour 2 kil. de roches aurifères, on a eu 4 gr. 2 déc. d'or, et qu'une seconde épreuve a produit 2 gr. 65 déc. pour 908 grammes de minerai.

Au sujet des espérances que l'on est autorisé à fonder, d'après de pareils chiffres, sur les trésors de cette autre Californie, M. Charrière dit dans son rapport:

« Je conclus de ces diverses expériences que le *reef* « de Manghine promet, en raison de la puissance du « filon et de la richesse presque égale du minerai qu'il « renferme, des résultats très-importants. On peut « aussi, je crois, fonder des espérances sérieuses sur « la découverte de nouveaux filons dans tous les chaî« nons voisins, qui sont identiques quant à leur forma« tion géologique. »

Quelques lignes plus loin, il ajoute:

« ..... Je le répète, sans prétendre que les expé« riences soient concluantes, n'ayant été faites que sur « de petites quantités, le territoire de Manghine, et « très-probablement toute la partie Nord de l'île, me « paraissent être éminemment aurifères. Les échan« tillons nombreux de roches cristallines qui m'ont été « remis, provenant d'Oubatche et de Pouébo, me con« firment dans cette opinion. »

C'est à *MM. Hook, Fiper Bailly* et *Borgnis*, que revient l'honneur d'avoir découvert les premiers filons aurifères. Une concession de 25 hectares leur a été accordée; leur terrain est situé sur la rive gauche du fleuve. Il se compose d'une série de mamelons reliés par des cols à leur partie supérieure et coupés par quelques petites ravines aboutissant à un autre ravin plus considérable formant une vallée de 2 ou 3 milles. Ce ravin, où les mineurs ont recueilli leur premier or par le lavage, est à sec pendant une grande partie de l'année; il coule au pied du mamelon Sud, sur lequel a été découvert le *reef*, à 350 mètres environ de la rive du Diahot. C'est sur le flanc de ce mamelon que les mineurs ont creusé un puits de 11 mètres de profondeur sur 1 m. 60 c. de large, et une galerie horizontale de 10 m. sur 1 m. 70 c. de large.

Le *reef* est entièrement composé, depuis le sommet du puits jusqu'à la galerie, d'un schiste micacé, légèrement talqueux, se débitant assez facilement en certains endroits, mais prenant, à mesure que l'on descend, une texture plus dure.

Les couches stratifiées presque perpendiculairement ont une inclinaison de 30 degrés vers le S.-S.-O.

L'exploitation de MM. Hook et Cᵉ a déjà expédié à Sydney, du 26 mai 1871 au 5 mars 1872, 470 onces d'or, c'est-à-dire, en poids français, 14 kilog. 416 millig., ce qui représente une valeur d'environ 40,000 fr. Si l'on tient compte du peu de ressources qu'a offert jusqu'à présent la colonie pour ce genre d'opération, ceci est un beau résultat plein de promesses pour l'avenir.

Nous apprenons qu'une caisse, expédiée dernièrement de la colonie et contenant des échantillons de minerais d'or et de cuivre, est arrivée au ministère de la marine. Des expériences scientifiques, faites dans les conditions les plus favorables, vont donc bientôt nous fixer, d'une manière certaine, sur la valeur des gisements du Diahot.

COURRIER DU PALAIS

Tout procès, civil ou criminel, doit céder la place à cette affaire lamentable qui pendant plus de quinze jours a absorbé tous les efforts, toute l'intelligence de la curiosité parisienne; « le drame de la rue des Écoles. »

Et cependant, comme il arrive toujours en pareille circonstance, la rage des renseignements, la fièvre des informations a laissé de côté ce qu'il pouvait y avoir d'intéressant, au point de vue juridique, dans les causes qui pouvaient offrir quelque analogie avec la « grande affaire. » Les journaux avaient annoncé que la plainte en complicité d'adultère formée par M. Dubourg contre M. de Précorbin serait suivie, et l'on doutait du désistement, qui pourtant a été donné. Personne n'a songé à suivre les péripéties d'une autre affaire qui a fait aussi quelque bruit, il y a cinq mois, — mais, cinq mois, c'est cinq siècles pour l'avidité des curieux. Je veux parler de l'affaire Seignac, qui se trouve être l'envers et le pendant de l'affaire Dubourg.

Le prévenu Seignac, surpris en flagrant délit, avait été arrêté seul; sa malheureuse complice avait cherché à s'enfuir par une fenêtre, et elle s'était tuée en tombant dans la cour d'une maison voisine. Seignac, renvoyé, sur la plainte du mari, devant le tribunal correctionnel, avait opposé une exception de droit. Mᵉ Lachaud avait plaidé pour lui que l'adultère étant un délit privé dont la répression ne pouvait avoir lieu que sur la plainte formelle du mari contre sa femme, le décès de celle-ci, auteur principal du délit, avait pour effet d'éteindre les poursuites contre le complice. Le tribunal correctionnel avait repoussé l'exception, et ce jugement avait été confirmé par la cour d'appel; mais la cour de cassation, dans un arrêt rendu ces jours derniers, vient d'annuler le jugement et l'arrêt confirmatif, et de créer ainsi une jurisprudence qui rendrait au moins difficile la poursuite contre M. de Précorbin.

Depuis quelque temps, les cours d'assises, et notamment la cour d'assises de la Seine, ont eu à statuer sur plusieurs de ces sanglants dénoûments auxquels l'adultère a donné lieu. Un mari indignement trompé, un sieur Smeyers, qui avait, en plein jour, dans la rue Montmartre, tiré cinq coups de revolver sur l'homme qui avait trahi sa confiance et déshonoré sa maison, fut acquitté par le jury, à l'audience de la cour d'assises du 5 septembre.

Il y a peut-être encore quelque chose d'utile à dire, c'est que, dans tous ces cas, le jury a apprécié les faits dans sa conscience, et que la loi qui excuse le mari dans un cas déterminé, n'avait rien à voir dans ces circonstances. Il n'y a rien de moins connu que la loi dans notre pays où tout le monde est légalement censé la connaître. Logiquement, la connaissance de nos lois, de leur lettre et de leur esprit, devrait, pour pénétrer dans la société intermédiaire, descendre du monde savant et lettré et, bien loin de là, c'est précisément le contraire qui se produit: la société intermédiaire, tout entière à

ses préoccupations d'affaires, ne s'intéresse que médiocrement à ces questions, qui pourtant représentent la morale sous une forme positive. On dirait qu'elle se repose sur son avoué du soin de lui faire connaître les articles du Code qu'elle pourra invoquer, si besoin est, ou qu'à l'occasion l'on pourra invoquer contre elle. Il résulte de cette indifférence que ce n'est pas la science qui descend, mais bien le préjugé qui remonte!

Or, le préjugé dit que le mari qui surprend sa femme peut impunément la tuer ainsi que son complice. Voilà une erreur qui, probablement, a enfanté bien des meurtres; la loi dit que, s'il y a flagrant délit, si la surprise a lieu dans la maison conjugale, le meurtre est excusable. La matière est quelque peu délicate à traiter, et moi, pauvre chroniqueur qui ai pour mission d'être amusant, mais qui n'ai pas le courage de m'abstenir absolument d'être utile, je me borne à faire connaître ces deux conditions nécessaires de l'excuse, et à faire remarquer que l'*excuse* n'est pas l'*impunité*. Un article qui suit édicte la peine qui sera encourue par le meurtrier en cas d'excuse.

C'était là, pour moi, tout le débat. Que voulez-vous, j'ai le bonheur de n'être pas trop curieux des détails de ces catastrophes qui, trop souvent, émeuvent le public jusqu'au point de le corrompre!

Quelle affreuse scène, que celle du meurtre! La victime frappée de dix-huit coups de couteau ou de canne à épée. Mais il faut tout dire : l'accusé, qui est allé chercher un prêtre et un médecin, n'a pas, comme on l'a raconté, diné de bon appétit dans un restaurant après avoir commis le crime. Certains journaux avaient publié le menu! Non, il a pris simplement un bouillon, et il mangeait, a dit l'agent, comme un homme qui ne sait plus ce qu'il fait.

Mais quel malheur que ce mariage! Une jeune fille intelligente, spirituelle, trop d'esprit et pas assez de raison, des caprices et pas de volonté, en butte à des colères maladives, à laquelle il fallait peut-être un guide exceptionnellement ferme et sûr, et, de l'autre côté, un homme droit et bon qui l'aimait beaucoup, mais une nature facile, un peu vulgaire même. Il semble résulter des débats qu'il avait beaucoup pardonné, mais qu'il a eu plus tard beaucoup à se faire pardonner lui-même. Si elle l'avait aimé encore, l'avenir aurait pu répondre aux espérances que les familles avaient conçues; mais il y a au procès des lettres désolantes qui prouvent que l'origine de ces malheurs remonte au peu de sympathie que la femme avait pour son mari, et qu'elle n'a découvert l'état de son âme que postérieurement au mariage.

« C'est triste, je l'avoue, écrit-elle à une amie, « mais je suis désolée de penser que je rends mal- « heureux un cœur bon, loyal et qui m'aime. Je « n'ai rien à lui reprocher, mais que voulez-vous? « une antipathie que je ne puis vaincre, et surtout « une répulsion très-forte, voilà ce qui fait mon « malheur! »

Elle écrivait cela bien avant le malheureux voyage à Paris; puis elle écrit encore à son mari lui-même :

« Ce que j'écris ici m'arrache des larmes, et les « larmes les plus amères que versa jamais une « femme; mais je n'en puis plus. Le jour où je vous « donnai ma main, j'espérai sincèrement vous don- « ner un jour mon cœur; mais plus je vais, plus la « vie me devient impossible; la vie à deux est un « enfer quand on ne s'entend pas, quand la moin- « dre chose est cause de scènes, de scandales, et, « par là, de douleurs. Vous avez toujours été bon « pour moi, vous souffrez de mon caractère, etc. »

Elle terminait en proposant une séparation. Cette lettre est déchirante; mais quel martyre pour ce mari à qui elle est adressée!

Me Carraby, l'éloquent défenseur de l'accusé, l'a fort bien dit : Si vous condamnez le mari, vous encouragez l'adultère, la femme coupable ne tremble plus, la famille, le faisceau de la famille est brisé.

Mais aussi quelle porte ouverte au crime que l'acquittement du mari qui s'est vengé par un meurtre!

En somme, en dehors des considérations légales, il y avait pour le jury à tenir compte de l'appréciation de nombreuses circonstances de fait, qui n'étaient que des présomptions pour ou contre; le malheur est si complet, que l'accusation comme la défense semblaient être d'accord pour ne pas compliquer de scandales à peu près inutiles les faits de la cause; les comptes rendus de l'audience nous présentent une foule d'allégations qui sont restées et resteront heureusement dans le vague; puis, il faut l'espérer encore, le silence et l'oubli se feront sur cet effroyable malheur. Le jury a déclaré l'accusé coupable de meurtre, mais il a écarté la circonstance aggravante de préméditation qui changeait le meurtre en assassinat, et M. Dubourg a été condamné à cinq années de réclusion, minimum de la peine, des circonstances atténuantes ayant été admises.

L'accusé s'était évanoui après le résumé de M. le président, et il ne nous a pas paru avoir recouvré la plénitude de ses facultés quand il a été ramené devant la cour pour entendre prononcer l'arrêt.

Le jury a déclaré que cet homme était coupable; l'adultère est un délit grave, funeste en ses résultats au point de vue de la famille, au point de vue social; mais c'est précisément pour cela qu'il ne faut pas que ce soit le crime qui vienne en aide à sa répression; la justice toujours, et la justice seule! Si cela avait besoin d'être prouvé, j'ajouterais que cette condamnation permet maintenant de plaindre l'homme qui certainement a bien souffert

PETIT JEAN.

LES FÊTES DE CHATELLERAULT

(Voir page 388)

9 Juin.

Châtellerault, ville de travail, de luxe et de plaisir, est la plus charmante et la plus gaie des villes de cette région de la France. On y accourt de dix lieues pour un concert et de trente pour un bal.

Le 20 mai, les musiciens de Châtellerault ont donné à l'église Saint-Jacques, au profit de *l'Œuvre des Femmes de France*, la *messe du frère Léonce*, merveilleusement exécutée.

Aujourd'hui, pour fêter la Saint-Médard, les boulevards qui entourent la cité sont remplis de théâtres forains, de boutiques et de promeneurs, et plus de dix mille curieux viennent d'assister à la 1022e ascension d'Eugène Godard, que les lecteurs du *Monde Illustré* connaissent depuis longtemps.

Le ballon le *Météore*, construit pour les besoins du siège de Paris, et dont l'armistice empêcha le départ, est entièrement sphérique; il cube 606 mètres et a *dix mètres et demi* de diamètre. Ses premières ascensions ont eu lieu à Niort, Pau, Bayonne et Chollet. M. Godard emmenait avec lui quatre passagers choisis sur plus de vingt-cinq amateurs désireux d'expérimenter les émotions de ces voyages aériens. C'est une excellente chose que de vulgariser en province l'emploi des aérostats, de familiariser avec eux nos populations.

Qui sait si quelque inventeur de génie ne sortira pas de cette foule de paysans ébahis qui, le nez en l'air, regardent passer le monstre mollement entraîné par la brise?

M. Godart est descendu à Naintré, après avoir fait trois lieues en 40 minutes et s'être élevé à une hauteur de 1200 mètres. Des pluies d'orage ont décidé la descente, qui a eu lieu sur une pelouse en face du château de la Fonferмé, appartenant à M. de la Fouchardière.

V. DE S.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: Reprise du *Duc Job*. — MENUS-PLAISIRS: représentations de Mlle Scriwaneck. — FOLIES-BERGÈRE : *le Bataillon des Amours*, opérette-ballet, paroles de M. Bedeau, musique de M. Paul Henrion. — *Pygmalion*, poëme dramatique en un acte par M. Jean Aicard. — M. de Chilly. — M. Laurent.

Jusqu'à quel point une reprise du *Duc Job* se faisait-elle désirer? La pièce est bien connue; elle a même été ressassée. Il est vrai qu'elle contient un bon rôle pour M. Got; c'est un motif, et je crois que c'est le seul. Après tout, autant vaut le *Duc Job* qu'*Adrienne Lecouvreur*. Mlle Reichemberg y a repris le rôle créé par Mlle Émilie Dubois, dont la physionomie à la fois enfantine et vieillotte convenait si bien au caractère de cette jeune fille qui s'essaye aux additions. Mlle Reichemberg est dans toute l'opulence de ses vingt ans; elle fera sagement de se garer de l'afféterie, dont elle n'a pas besoin pour séduire. M. Talbot joue le vieux duc avec un reflet de l'amabilité de Provost.

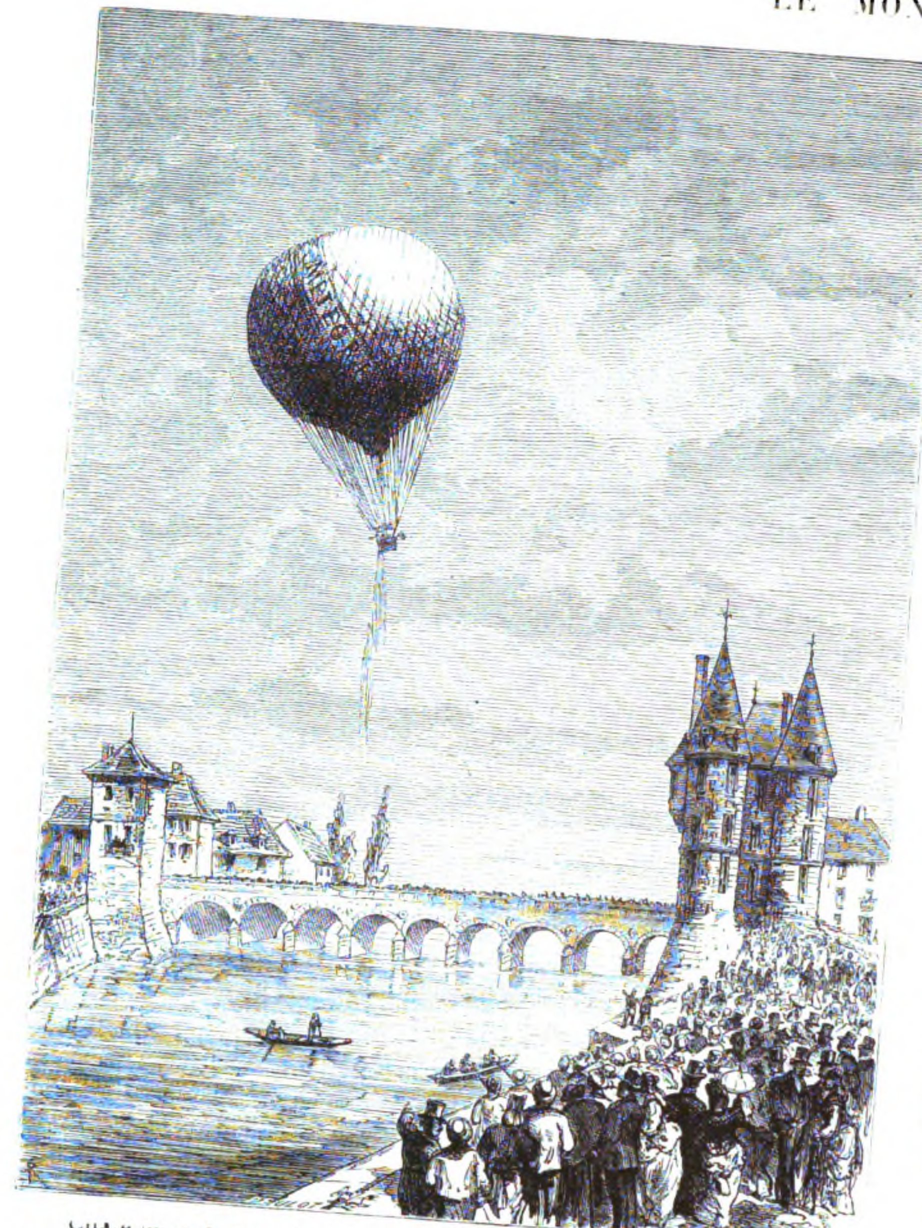
De temps en temps, de loin en loin, le nom de Mlle Scriwaneck apparaît sur une affiche de quelque théâtre de Paris; puis, au bout de quelques jours, Mlle Scriwaneck rentre dans l'ombre, et en voilà pour plusieurs années. Mlle Scriwaneck! Un gai souvenir, cependant! Bien des cœurs ont battu pour elle, autrefois! Elle excellait dans les *travestis*; c'est elle qui a créé le petit paysan dans l'*Amour, qué que c'est que ça?* Mais de quoi allé-je m'aviser de parler, et qui est-ce qui se souvient des choses d'il y a dix ans? — Quoi qu'il en soit, mon devoir de chroniqueur est de signaler les représentations que vient de donner Mlle Scriwaneck aux Menus-Plaisirs. Elle a joué avec son succès accoutumé les *Princesses de la rampe*, de Lambert Thiboust et Léon Beauvallet.

Un joli bataillon, que *le Bataillon des Amours!* et bien habillé, bien dressé, manœuvrant à ravir! Le colonel de cette coquette légion, — dont un pinceau spirituel, comme celui de Benassit, ferait une brillante aquarelle, — s'appelle Mariquita L'opérette et le ballet fusionnent dans *le Bataillon des Amours*, qui fait les beaux soirs des Folies-Bergère; cela ne s'analyse pas, mais cela se regarde, cela s'écoute, et cela s'applaudit. Que faut-il de plus?

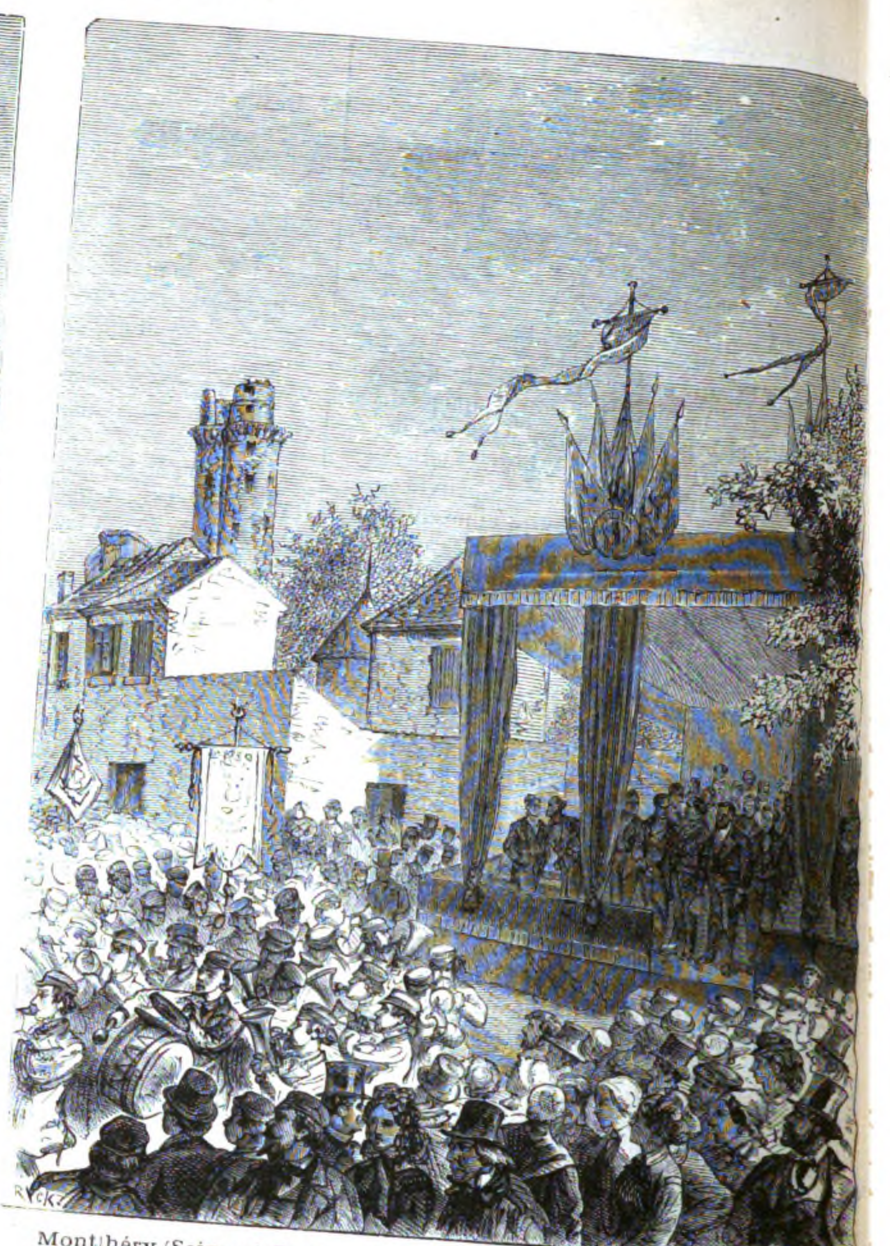
Le *Pygmalion*, de M. Jean Aicard, me ramène à la littérature élevée. C'est une pièce qui m'arrive imprimée et non jouée. Elle est jouable, cependant, autant que le *Pygmalion* de Jean-Jacques Rousseau. Elle a cela d'original, que Pygmalion n'y paraît point et n'est là que pour le titre; l'action et les costumes sont de l'époque de la renaissance. Pourtant il y est question, comme dans la fable primitive, d'un statuaire épris de sa statue; mais l'intérêt s'augmente de la jalousie d'une femme. Qui l'emportera, de la femme ou de la statue? de la vie ou de l'art? Tel est le problème que se pose M. Jean Aicard dans son œuvre très-curieusement étudiée. Son statuaire a le cœur fier et froid comme ses blocs de marbre; cependant il fléchit par degrés, et finalement la femme triomphe. L'auteur a pris le soin d'indiquer la mise en scène qui doit accompagner ce dénoûment : « La femme et le statuaire se tiennent embrassés; en ce moment, la lumière douce de la lune les enveloppe. Le groupe amoureux apparaît encadré par la haute architecture des pleins-cintres, qui laissent voir la nuit immense et pâlissante, la silhouette des collines baignées par la mer, et la traînée miroitante du reflet lunaire sur les eaux sans fond. » O ces poëtes! ils ne doutent de rien!

M. Jean Aicard, qui n'en est pas à ses premières strophes, est un des plus vaillants entre les jeunes. Il dirige depuis quelque temps une revue bravement appelée : *la Renaissance littéraire et artistique*. C'est le rendez-vous de toute la nouvelle phalange, depuis M. Catulle Mendès jusqu'à M. Sully-Prudhomme, depuis M. Ernest d'Hervilly jusqu'à M. Léon Cladel, qui tous tiennent haut et ferme le drapeau de la foi poétique, de l'enthousiasme, de la croyance en l'avenir. Un des derniers numéros de *la Renaissance* contenait, — au milieu de rondeaux, de virelais et de sonnets sans nombre, — quelques mots de réponse à un critique connu pour mettre « les pieds dans le plat, » et dont la sévérité va quelquefois jusqu'à l'injustice.

« Où sont les jeunes gens? demandez-vous. Ils sont à la porte de vos théâtres; ils frappent et on ne leur ouvre pas... Les jeunes gens travaillent, luttent, produisent, mais ils succombent la plupart du temps devant votre indifférence ou votre mauvaise volonté. Votre critique inhospitalière semble vouloir jouer le rôle contre nature de nourrice pour vieillards. Voilà trop longtemps qu'il est à la mode de tuer ce qui veut vivre. . La jeunesse est toujours ce qu'elle a toujours été; elle est prompte, ardente, généreuse, excessive parfois, avide de travail, éprise des grandes choses et des grandes actions.



Châtellerault (Vienne). — Fêtes pour la libération du territoire.
Ascension de M. E. Godard dans le ballon *le Météore*. (Croq de M. de Saint-Genis.)



Montlhéry (Seine-et-Oise). — Grand concours d'orphéons du 9 juin.
Défilé devant le jury. — (Croquis de M. Ryckebusch.)

ANGLETERRE. — Arrivée dans le port de Douvres du navire birman portant les ambassadeurs. — (Croquis de M. Hobacq, notre correspondant de [illegible]



ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — Prêtres prisonniers conduits à Saragosse. — Les armes des insurgés conduits à Bilbao. — Combat de Valdarachas près de Madrid. — La gendarmerie fait la bande prisonnière et tue le chef. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Urrabiéta.)

Mais navrée par vous et vos semblables, accablée par votre perpétuelle conspiration du silence, elle s'arrête souvent, dévoyée, désespérée... »

Il y a quelque vérité dans cette plainte, dignement exprimée, — et vieille comme le monde, hélas!

Il est déjà trop tard pour parler de M. de Chilly, mort dans des circonstances presque théâtrales. Il fut justiciable du public et de la critique sous deux faces, c'est-à-dire comme acteur et comme directeur. L'acteur n'a jamais atteint au génie, mais il s'est maintenu avec talent dans cet emploi secondaire et ingrat qu'on appelait autrefois *les traîtres*. Mordaunt dans *les Mousquetaires*, et Rodin dans *le Juif-Errant* furent ses rôles les plus en lumière; il y était servi même par sa voix aigre et par sa diction hachée. Le directeur fut un homme habile, prudent, économe; il eut successivement entre ses mains les destinées de l'Ambigu et de l'Odéon, et il sut ne pas les compromettre, ce qui est une sorte de mérite.

Plus modeste personnalité était M. Laurent, un des auteurs et l'un des acteurs des *Pilules du Diable*. On lui prêtait des connaissances très-étendues dans l'art de la féerie. Son meilleur *truc* a été de pouvoir s'en aller finir ses jours dans un village de la Brie.

CHARLES MONSELET.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

(Voir page 389)

Madrid 1er juin.

Me voilà de retour, puisque le mouvement carliste est à peu près fini; je dis à peu près, car les carlistes, « quand il n'y en a plus, il y en a encore, » comme on dit en France.

Un de mes dessins représente les prisonniers faits à la journée d'Oroquiéta et conduits à Saragosse. Ils furent enfermés à la caserne *del Torrero*. Pendant leur trajet par la ville, le bon peuple aragonais n'a pas ménagé les prêtres, qui étaient environ quatre-vingts.

J'ai voulu aussi vous rendre l'aspect d'un convoi d'armes et munitions remis à Vizcaya, d'après la convention d'Amorevieta. C'est au moment où les troupes passent par Bolueta, avec direction à Bilbao. Le nombre d'armes qui ont été rendues par cette convention s'élève, d'après les chiffres officiels, à 18,540, en quatre-vingt-six fourgons.

Enfin, un troisième croquis, envoyé par M. Richard Zagala, donne une idée de l'escarmouche de Valdarachas, petit pays dans les montagnes de Guadalajara. La gendarmerie reçut l'avis qu'une bande carliste se trouvait à Valdarachas, dans une propriété particulière, et elle se rendit aussitôt à ce village, où elle attaqua la propriété qui a nom: *La Santa Rosalia*.

Les insurgés, épuisés par les premiers efforts de leur résistance, se rendirent à discrétion.

V. U.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *La Princesse jaune*, opéra-comique en un acte et en vers, de M. L. Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns (12 juin).

A tout hasard, et pour nous en servir à la première occasion, nous avions couché sur un cahier de notes ce plaisant dialogue rapporté par Alfred de Musset :

La scène se passe sur deux fauteuils d'orchestre d'un théâtre lyrique, au moment où vient de finir la représentation d'un opéra nouveau. Le premier spectateur dit à son voisin :

« Mais, monsieur, pensez-vous que ce soit là de la musique? »

A quoi le second auditeur répond :

« Non, monsieur, ce n'est pas précisément de la musique, et cependant on ne peut pas dire non plus tout à fait que ce n'en soit pas!... C'est un terme moyen entre de la musique et pas de musique; ce sont des airs qui ne sont ni des airs ni des récitatifs, des phrases qui ont une velléité d'être des phrases, mais qui au fond n'en sont pas. Quant à des chants, à de la mélodie, ce n'est pas de cela qu'il s'agit; on ne chante plus, on parle et on crie; c'est peut-être une sorte de déclamation notée, un compromis entre le mélodrame, la tragédie, l'opéra, le ballet et le diorama..... La musique s'y trouve peut-être, mais, je ne saurais dire quel rôle elle y joue. »

Voilà bien l'impression troublée que nous a causée *la Princesse jaune*, œuvre amphigourique et froide, que vient de donner M. Saint-Saëns à l'Opéra-Comique.

La situation de Saint-Saëns sur la place musicale de Paris est celle d'un pianiste adroit, d'un organiste érudit, d'un compositeur savant.

Savant, allons soit! puisque dans la langue du dilettantisme moderne, ce mot implique un certain art de compliquer toutes choses, de jeter la confusion dans le discours musical par le luxe des parenthèses, des incises, des idées accessoires qu'on y prodigue, en un mot de ne rien dire simplement et de faire succomber la mélodie sous une surcharge de détails oiseux! Ils sont comme cela cinq ou six révoltés qui prétendent aller à la découverte d'un art nouveau et ne s'appuient sur le passé qu'en mettant le pied dessus.

Ah! pourtant, et en dépit de leurs dédains si bruyamment affichés, comme on les verrait sourire à l'inspiration si cette fée fantasque s'avisait de leur dicter quelque musique puissante comme celle de *Guillaume Tell*, ou énivrante comme celle du *Pré aux Clercs!* Je vous jure qu'ils ne se presseraient point de jeter au feu le papier sur lequel ils auraient écrit l'air « Sombres forêts » ou la romance « Rendez-moi ma patrie! » Et comme je n'ai point de rancune, je leur souhaite de tels bonheurs d'imagination soupçonnant d'ailleurs que je vais ainsi au-devant de leur désir le plus ardent quoique le moins avoué.

Il est commode, j'en conviens de brouiller des notes à peu près quelconques sur du papier réglé, puis de venir dire : cela est de la musique, et si tu ne comprends rien à mon grimoire, public idiot, c'est que le temps n'est pas venu où la lumière se fera dans ton esprit. Mais, patience! et surtout ne t'aventure pas à me juger sévèrement; d'ici à une trentaine d'années tu pourrais te repentir de tes brutalités.

Dans une pièce du Palais-Royal, Arnal était le domestique de Hyacinthe, lequel voulait le renvoyer pour je ne sais quel méfait. « Pourtant, disait Arnal, monsieur peut avoir besoin de moi d'un jour à l'autre, car je sais très bien frotter les rhumatismes. — Mais je n'ai pas de rhumatismes! — Oh! monsieur, qu'à cela ne tienne, dans une trentaine d'années, il pourra en venir à monsieur! »

Et on riait... Moi, je ne ris point à voir le train et la tournure que prennent les choses musicales depuis quelque temps. Après *le Passant*, *Djamileh*; après *Djamileh*, *la Princesse jaune*... Autant de petits songes creux qu'on voudrait nous faire passer pour des rêveries poétiques.

Il est vrai que nous étions quelque peu défiant du génie de M. Saint-Saëns, après avoir entendu sa cantate de *Prométhée*, composée à l'occasion de l'Exposition de 1867. D'autre part, M. Saint-Saëns étant organiste du grand orgue de la Madeleine, il nous était commandé d'avoir foi en son talent ainsi et aussi solennellement consacré.

Ce n'est point cependant que les mérites requis d'un organiste ressemblent à ceux qu'on exige d'un compositeur dramatique. L'événement l'a bien prouvé; et la preuve en sera plus patente encore lorsque *la Princesse jaune* aura eu le sort du *Passant* et de *Djamileh*, opéras morts en bas-âge.

Quant à nous, on nous couperait plutôt les deux mains que de nous faire applaudir à ces téméraires essais de musique dramatique, où la mélodie est remplacée par je ne sais quelle plainte vague, qu'on veut bien traiter de mélopée, mais dont le rhythme et la tonalité restent à l'état nébuleux. (Le public, dans son bon sens, n'en veut d'ailleurs point.)

Notre mémoire s'est même refusée à garder huit jours l'empreinte des divers morceaux qui composent la partition de *la Princesse jaune*. Il nous souvient pourtant d'un chœur chanté dans la coulisse et accompagné à la fois par un tam-tam de grand module et un jeu de timbres suraigus (orchestration puérile.) Nous pouvons citer encore la romance d'entrée du ténor, qui a presqu'une forme arrêtée et fait un contraste relativement heureux avec le reste de l'œuvre.

Quant à la pièce, ce n'est pas une pièce, mais un dialogue élégant entre un homme et une femme qui s'épousent après quarante minutes de conversation. Le docteur Kornelis est amoureux d'une estampe représentant une princesse jaune, ce qui (paraît-il), signifie une princesse japonaise. Sa cousine Léna enrage de le voir si épris d'une peinture. Mais voilà que Kornelis se trouve transporté en rêve au milieu d'un paysage japonais, et qu'il y fait la rencontre de sa princesse qui a pris les traits de Léna. On devine qu'à son réveil il épousera Léna.

Ce rêve, visible pour le spectateur, est très-adroitement mis en scène et se déroule au milieu d'un décor vraiment magique.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO : On annonce à l'Opéra-Comique la reprise des *Dragons de Villars*, l'œuvre la plus populaire du regretté Aimé Maillart. — Prochainement, à l'Opéra, début de Mlle Arnal dans *les Huguenots*. — Fermeture annuelle des Bouffes-Parisiens à la fin du mois.

A. L.

L'INSTRUCTION ET L'ÉTAT

Quand on dit que l'instruction primaire n'est pas chez nous encouragée par l'État, on se trompe. Le progrès peut être lent, mais il est constant. J'en atteste cet exposé historique que donne *l'Éducation nationale, bulletin des écoles et des familles*, un excellent petit recueil que viennent de fonder deux instituteurs, MM. Juhlin et Brœunig-Dameron.

Sous le premier empire, l'instruction primaire n'avait point de budget. Je me trompe, rendons à César ce qui appartient à César : Pendant deux ou trois ans, l'empire donna 4,500 francs aux frères de Saint-Yon, dont il avait accepté les services. C'est la seule dépense qu'il ait jamais faite pour l'instruction primaire!

En 1816, la Restauration créait un budget qui, pour tout le royaume, s'élevait à 50,000 francs. En 1830, au mois de février, elle fit un suprême effort et porta le budget de l'instruction primaire à 300,000 francs.

Sous le roi Louis-Philippe, un budget d'*un* million, plus tard 1,600,000 francs, et l'institution d'inspecteurs spéciaux pour l'instruction primaire vinrent compléter la belle législation de 1833.

Sous la République de 1848, M. Carnot proposa l'obligation et la gratuité avec un budget de 45 millions, mais ce projet, accueilli favorablement, ne put être discuté avant la dissolution de l'Assemblée.

Enfin le budget de l'année dernière était de 11,952,200 francs, chiffre auquel il faut ajouter les sommes fournies par les départements et les communes.

En 1840, on comptait en France 17,000 maisons d'écoles; aujourd'hui, il y en a 27,000.

La population scolaire, de 2 millions, s'est élevée à 3 millions 1/2.

Le nombre des conscrits illettrés qui, en 1833, était de 47 pour cent, est réduit dès 1863 à 28 pour cent.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE L'INDUSTRIE

A VIENNE (AUTRICHE-HONGRIE) EN 1873

La Chambre de commerce de Paris a été chargée de recevoir les déclarations des industriels et producteurs du département de la Seine qui désireraient prendre part à l'Exposition universelle de Vienne (Autriche-Hongrie), qui s'ouvrira le 1er mai 1873.

Elle est chargée, en outre, de se prononcer sur l'admission de leurs produits.

Les déclarations de MM. les exposants seront reçues de 10 heures du matin à 4 heures du soir, à l'hôtel de la Chambre de commerce, rue Notre-Dame-des-Victoires, nº 21, à partir du 15 juin courant, où un bureau spécial sera ouvert à cet effet.

Dans son nouveau roman, *les Gardiennes du Trésor*, M. Emmanuel Gonzalès vient de mettre en relief des types d'une originalité saisissante. Les mœurs peu connues des mineurs s'y déroulent dans un récit particulièrement coloré. La vigueur des situations et l'élévation morale des sentiments renouvelleront pour ce livre le succès des *Frères de la Côte*, qui commença jadis la réputation de l'auteur.

CORRESPONDANCE

Votre avant-dernier numéro représente parfaitement l'aloès mexicain, et la description que vous en donnez serait juste si vous nommiez sa liqueur *pulque* au lieu de maquay.

J'ajouterai que cette liqueur a la couleur du petit lait et le goût du cidre doux (quand elle est nouvelle). Elle se consomme dans le centre du Mexique principalement. L'abus du pulque (prononcez poulque) enivre, attaque les nerfs et conduit à l'idiotisme. — E. COURTY.

NOUVEAUTÉS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

E. LACHAUD, ÉDITEUR,
place du Théâtre-Français, 4, à Paris.

LA GUERRE SOCIALE et les moyens d'en écarter la menace. Brochure in-8°	1 »
FRANCE, PRUSSE, RUSSIE OU LA POLITIQUE NOUVELLE, par Luis. Un volume in-8°	2 »
MANUEL DES COURSES, dictionaire du turf, par le comte de Mirabal, in-18.	2 »
HISTOIRE D'UN BATAILLON DE MOBILES (Siége de Paris), par Charles Besson, commandant du 3e bataillon (Seine-Inférieure), in-18.	2 »
LA PRESSE DE LA DÉCADENCE, par Junius, in-18.	2 »
COUP D'ŒIL SUR LA PUISSANCE MARITIME DE LA FRANCE, par A. Vouriez, in-8°.	1 »
LES PAROLES D'UN PROSCRIT, la France devant le siècle, par l'Ermite de l'île Ago, in-8°.	1 »
PARIS INSURGÉ. Histoire illustrée des événements accomplis du 18 mars au 28 mai 1871. Un gros volume in-4° avec plus de 300 gravures. Prix *Franco*.	10 »

Envoyer le montant en timbres ou mandats-poste à M. E. LACHAUD, éditeur, place du Théâtre-Français, 4, à Paris, et on reçoit par retour du courrier.

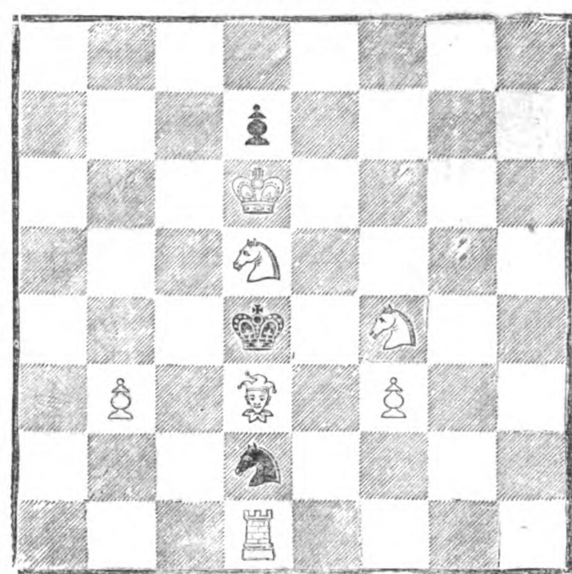
Le catalogue de la librairie Lachaud est envoyé franco *à toute personne qui en fait la demande.*

Les Annonces et insertions sont reçues :
Chez MM. L. AUDBOURG et Ce, 10, place de la Bourse
Et dans les bureaux du journal.

ÉCHECS

PROBLÈME No 420

COMPOSÉ PAR M. A. DEMASURE.



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème no 418.

1. C 1 TR	1. T 6 CD (var.)
2. D 1 FR	2. T pr. D
3. C 2 FR	3. *ad libitum*
4. C 5 FD ou 8 FR, échec et mat.	
(A)	
	1. D 2 R
2. P pr. D	2. R pr. P
3. P 6 D, échec	3. R *ad lib.*
4. D ou T, échec et mat	
(B)	
	1. F 3 C
2. P pr. F, etc.	
(C)	
	1. T de 8 C à 8 FR
2. D pr. T, etc.	

Solutions justes : MM. L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liége.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes. Les plus nombreuses, commençant par C 2 R, sont détruites par la réponse T 6 CD, suivie, si C pr. F, de T 6 FD, ou si F pr. T, de D 2 R.

Quant aux solutions qui débutent par T 8 CD dont la réponse juste est P pr. P, leurs auteurs, en suivant attentivement la variante, reconnaitront sans peine qu'ils n'obtiennent le mat qu'au 5e coup.

Autres solutions justes du problème no 417 : MM. X., à Belfort; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; le café Parisien, à Bordeaux.

P. JOURNOUD.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

UN REPOSOIR

A PÉRONNE

—

Péronne, 15 juin.

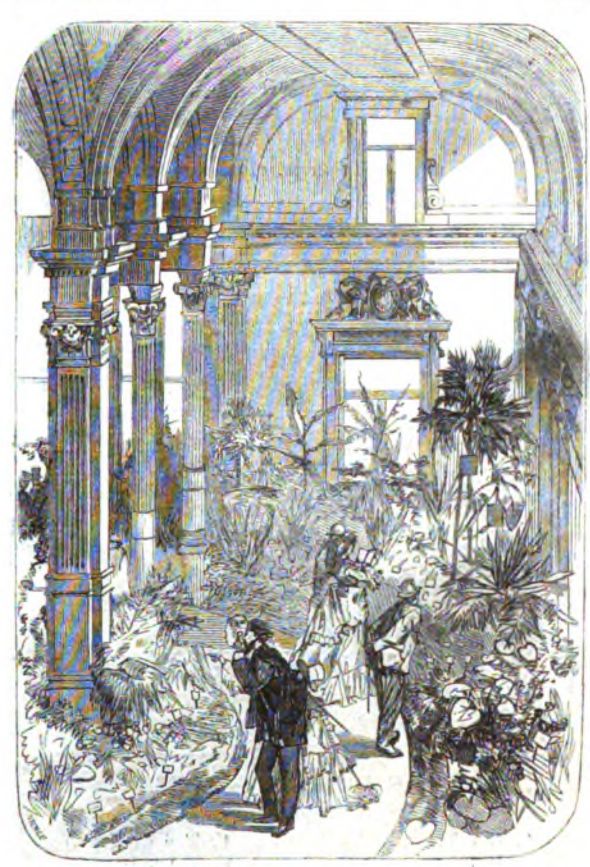
A propos de la procession du Saint-Sacrement qui a eu lieu ici, comme le dimanche précédent, dans un ordre parfait, permettez-moi de vous signaler un reposoir unique en son genre.

Il avait été construit, rue Saint-Furcy, au milieu des ruines de la maison de Mlle Marie Lemercier, — et son ensemble pouvait passer pour la commémoration la plus saisissante du siége que nous avons subi.

Contre un pan de muraille, — le seul resté debout à la suite de l'incendie, — un autel avait été construit, comme les degrés qui y conduisaient, avec les pierres provenant de l'édifice détruit. La crédence destinée à recevoir le Saint-Sacrement se composait de deux rangées de boulets; des obus servaient de chandeliers. Derrière l'autel, s'élevait une grande croix faite d'un tronc d'arbre renversé et brisé dans le bombardement, avec cette inscription simple et touchante : *Spes unica*. A droite de l'autel, se tenaient trois jeunes filles, dont l'une, représentant notre malheureuse ville, s'appuyait sur la Foi et sur l'Espérance, que personnifiaient ses deux compagnes.



La Fête-Dieu, à Péronne. — Un reposoir au milieu des ruines d'une maison de la rue Saint-Furcy, détruite pendant la dernière guerre. — (D'après une photographie.)



LILLE. — L'allée principale de l'Exposition
(D'ap. les phot. communiquées par M. E. Le Blanc.)

LE CONCOURS HORTICOLE DE LILLE

—

Un concours international des produits de l'horticulture a eu lieu le 8 de ce mois à Lille, dans la nouvelle préfecture.

Les plantes et les arbustes étaient disposés avec art dans le grand salon des bals.

L'effet produit par cette masse de verdure et de fleurs était charmant, et la gloire en revient à son ordonnateur, M. Aramburu.

Là, des palmiers majestueux et des fougères en arbre abritaient, sous leurs vastes feuilles en parasol et en palmes, d'immenses massifs de pelargonium et de geranium.

Plus loin, une riche collection des produits de la Nouvelle-Hollande étalait ses fleurs si brillantes et faisait contraste avec les verveines et les petunias doubles et simples dont l'éclat si varié est si doux.

On remarquait aussi de riches variétés de géraniums *zonales* à feuilles panachées et à feuilles de lierre; une belle série de rosiers; cent pivoines nouvelles de semis; de très-belles pensées, et enfin toutes ces mille plantes exotiques aux vives couleurs, aux parfums enivrants que les habitants du Nord cultivent si bien et savent apprécier pour orner leurs serres et leurs appartements pendant l'hiver.

En somme, l'exposition faisait le plus grand honneur à MM. Schlachter, président, et L. Peucelle, secrétaire de la commission.　　COSTA NOR.

Parmi les principaux exposants dont les groupes ont été médaillés, citons MM. de Deraed, Riebuyck, Boutmans, veuve Aldebert, MM. Devos, Vandamme. L. Peucelle, Baert, Balza, Mortelet, Aramburu. Mathieu, E. Le Blanc, Aldebert fils et Denecker, Delsalle, Van Houtte et Nonquet.



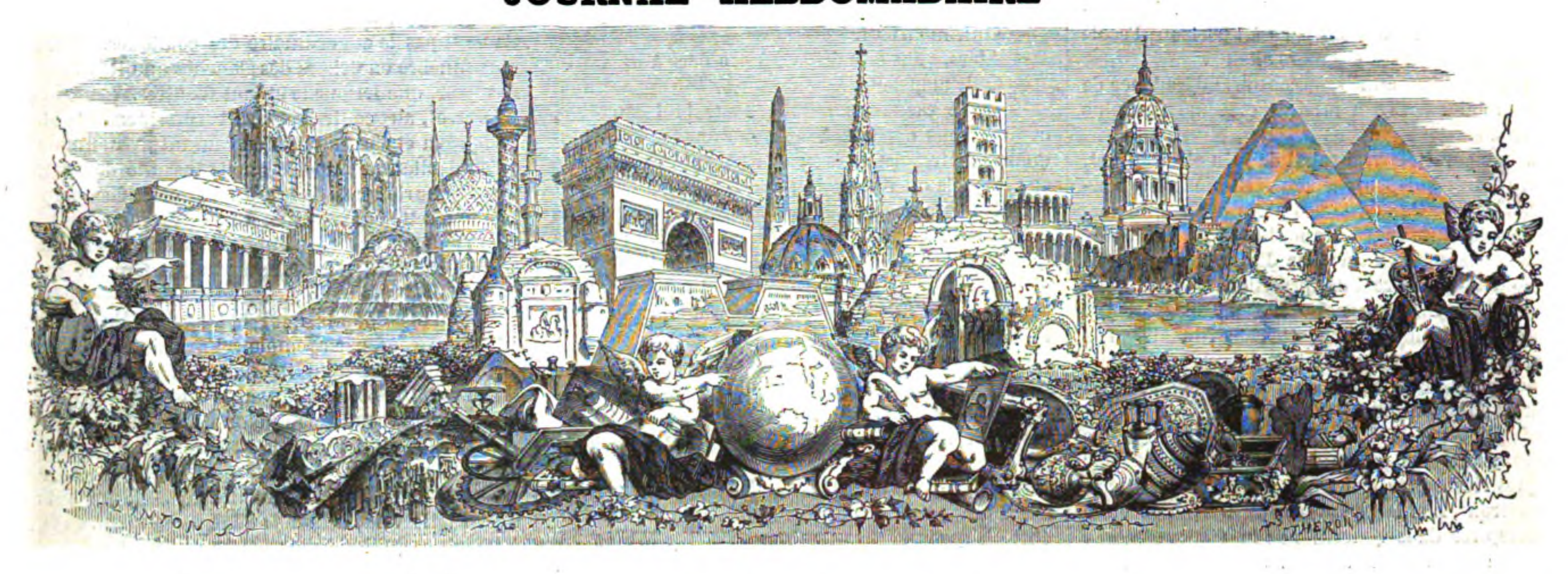
Exposition horticole, à Lille, dans la nouvelle préfecture. — Les bas-côtés.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS
Rendra-t on le siége du Gouvernement aux Parisiens.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr. — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel : 12 fr. broché, — 17 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 29 VOLUMES BROCHÉS : 313 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

16e Année. N° 794. — 29 Juin 1872.

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — *Secrétaire* : M. É. HUBERT



LE MARECHAL FOREY

décédé à Paris, le 20 juin 1872. — (D'après la photographie de M. Disdéri.)

COURRIER DE PARIS

Le Paris d'été est décidément inauguré. Les premiers pantalons blancs ont paru à l'horizon; l'école de natation a reçu ses premiers clients.

Mais d'année en année s'accentue la décadence de tous les rendez-vous caniculaires, et Rome n'est plus dans Rome.

Dès que paraît le vrai soleil de juin et de juillet, c'est un sauve-qui-peut général. Et bientôt le souvenir même du Paris que nos pères ont connu durant la belle saison sera évanoui.

— Si vous aviez vu cela, me disait hier un vieillard dont la mémoire a des précisions pleines d'intérêt; si vous aviez vu cela... c'était prodigieux! cela paraîtrait aujourd'hui invraisemblable. Les chemins de fer n'étaient pas inventés, les diligences et les coucous fonctionnaient si mal et emportaient si peu de monde, que ce n'était pas la peine d'en parler. Quant à la villégiature, la difficulté des communications la rendait impossible, excepté pour quelques riches privilégiés qui habitaient des parcs aux environs. Il fallait donc trouver moyen de vivre et de respirer dans l'enceinte de la vieille capitale. C'était un fourmillement inouï que celui d'un dimanche d'été dans ce temps-là. Aux Tuileries, la foule était si compacte, que la circulation restait parfois pendant une heure entièrement suspendue. Aux Champs-Élysées, c'était une foire permanente. On n'avait pas encore proscrit les saltimbanques qui s'installaient là comme chez eux. Tous les quatre arbres, c'était un spectacle nouveau. C'est là qu'on voyait le vieux paillasse, avaleur d'étoupes, le bossu qui transportait sa bosse de derrière par devant, l'homme-orchestre, les nains à la mandoline, que sais-je?... On peut, sans exagération, évaluer à 50 ou 60,000 le nombre des flâneurs qui venaient ainsi s'attrouper autour des montreurs de curiosités. Je ne parle pas de Romainville, Paul de Kock l'a trop popularisé, et d'ailleurs c'était déjà de la villégiature lointaine. Mais un autre rendez-vous plus oublié et plus pittoresque attirait alors le bourgeois en état de *far niente*. On ne le croira pas aujourd'hui, rien de plus vrai cependant. Sur le quai d'Orsay, entre l'esplanade des Invalides et le Champ-de-Mars, s'étageaient une quinzaine de guinguettes : c'étaient des marchands de vin doublés de pêcheurs, où l'on mangeait la friture et la matelote sur le trottoir. Dans ce temps-là on disait : Je vais à la campagne, et on partait pour l'extrémité du pont des Invalides, très-sérieusement, avec une entière conviction.

Le bain froid, lui aussi, poursuivit mon interlocuteur, est bien dégénéré de ce qu'il fut : le bain de mer l'a tué. Alors il fallait quelquefois faire queue pendant deux heures pour obtenir un caleçon, et l'on s'empilait jusqu'à cinq dans une cabine.

Ne me parlez plus de l'été de Paris : c'est une ombre, c'est un mythe. »

Je respectai, comme il convient, la tirade un peu longue du vieillard, d'autant mieux qu'il avait raison, en somme. Ceux mêmes qui se reportent seulement de dix à quinze ans en arrière ont conscience d'une modification sensible.

Un proverbe italien dit qu'à midi, dans les rues, on ne voit que des chiens et des Français. L'été, à Paris, on ne verra bientôt plus que des chiens et des chroniqueurs.

∿∿ Cependant il faut avouer que les compagnies de chemins de fer, pour le moment, font assez bien leur possible pour intimider les amateurs de voyages.

La série noire!

Les inventeurs pourtant se sont assez donné carrière pour tâcher d'imaginer des serre-freins et autres engins destinés à préserver les trains de ces chocs inattendus où les locomotives trinquent, non pas à la santé, mais à la mort des voyageurs. Le directeur d'une compagnie me contait jadis qu'il recevait environ cinquante projets par jour. Il avait adopté un système préalable d'examen.

Avant de passer outre, il faisait venir celui qui lui avait adressé un plan nouveau.

— C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur de ce manuscrit?

— Oui, monsieur.

— Vous croyez avoir découvert le moyen d'arrêter immédiatement un convoi lancé à toute vitesse?

— Oui, monsieur.

— Alors, vous êtes disposé à procéder à un essai ?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, vous monterez sur la locomotive, et vous vous engagez à ne vous arrêter qu'à cinquante mètres des trois wagons de pierre de taille sur lesquels on vous lancera.

Huit fois sur dix l'inventeur se soustrayait de prime abord à ce périlleux honneur. Et alors la question était résolue immédiatement. Pour ceux qui avaient accepté la locomotive et ses conséquences, on se livrait à un examen approfondi. Malheureusement, une question préalable paraît rendre la difficulté insoluble. On connaît ce mot du médecin inventeur d'un remède infaillible et dont le malade n'en a pas moins trépassé :

— Il est mort, c'est possible, mais il est mort guéri.

De même avec les systèmes d'arrêt instantané, en admettant qu'on en eût réalisé un, le choc contre un obstacle quelconque serait remplacé par la secousse même de l'arrêt, qui vous casserait bras et jambes.

Il faut, hélas! se résigner. Cependant n'y aurait-il pas lieu d'aggraver les responsabilités quand il est reconnu que la légèreté d'un employé a compromis la vie de tout un convoi ? Et c'est là trop souvent le cas.

— Bah! nous aurons le temps, dit-on volontiers. Et l'on commence une manœuvre au hasard. Un an ou deux de prison ne suffisent vraiment pas pour intimider les imitateurs. Restent les indemnités pécuniaires accordées aux victimes. Mais c'est là une bien triste compensation; d'autant plus triste, qu'on vous la marchande avec une opiniâtreté qui donne lieu parfois, devant les tribunaux, à des scènes lugubrement comiques.

Je me rappelle qu'il y a plusieurs années, un débat s'engagea. Il s'agissait d'un peintre qui avait eu le bras cassé. Son avocat en faisait un Raphaël. L'avocat de la compagnie prit la parole à son tour, et tirant brusquement de dessous sa robe un petit paquet :

— Je vais avoir l'honneur de faire passer sous les yeux de la cour une des croûtes qu'on veut donner pour des chefs-d'œuvre.

Voyez-vous d'ici les juges examinant avec leurs bésicles pour savoir à quel taux il fallait coter le bras cassé ?

∿∿ Un souvenir en rappelle un autre.

Le pianiste P... eut, dans une rencontre de chemin de fer, une jambe cassée.

Il lui fut alloué soixante mille francs, avec lesquels il dota sa fille aînée.

Il avait une seconde fille, un bébé de huit ans, qui, très-sérieusement, un matin lui dit :

— N'est-ce pas, papa, quand je serai grande que tu te feras casser l'autre jambe pour moi?

Chers enfants! trop chers!

∿∿ Tous les journaux ont annoncé que la veuve de Grassot, n'ayant pas les moyens de vivre au dehors, venait d'entrer dans une maison hospitalière.

Ce fait divers a fait repasser devant mes yeux, avec un mélancolique regret, l'image de cet excentrique invraisemblable qu'on n'a pas remplacé et qu'on ne remplacera jamais. Les morts vont si vite que la génération actuelle ne connaît déjà presque plus Grassot que de nom. Quand aujourd'hui Hippolyte Lionnet imite le *gnouf-gnouf* jadis célèbre, on se regarde dans la salle et presque personne ne comprend plus.

Pauvre Grassot, tu valais mieux que cela!

Quand on pense qu'il avait débuté dans la carrière dramatique par les amoureux de tragédie! Il avait joué Hippolyte!

Lorsque Dormeuil l'engagea au Palais-Royal, c'était pour remplir les rôles *de tenue* (sic). Labiche avait alors en répétition une pièce intitulée : *M. de Coislin ou l'homme le plus poli de France.*

Dormeuil lui dit :

— Mon cher ami, je vous ai trouvé un grand seigneur dont vous serez content. Il porte la poudre et l'épée, c'est admirable.

Le grand seigneur, c'était Grassot!...

Ce qu'il y avait de typique en lui, c'est qu'il était absolument le même homme à la ville qu'à la scène. Ce n'est pas le cas ordinaire des comiques. Rien de plus funèbre en dehors des planches que Ravel, que Levassor, que Lasouche et tant d'autres.

Grassot, au contraire, avait certainement plus d'imprévu et de fantaisie en causant avec un ami, qu'en débitant n'importe quelle insanité de son répertoire burlesque. C'était un feu d'artifice perpétuel que cette conversation à batons rompus.

Je l'entends encore lorsqu'il revint de son fameux voyage en Italie. L'Italie ra ontée par Grassot, quel poëme!

— Ah! mes enfants, quel pays, quel drôle de pays. Leur macaroni, par exemple... Vous n'avez pas idée! Vous commencez à midi, à midi et demi vous avalez toujours, et le premier tuyau n'est pas encore fini. Le macaroni, c'est le feuilleton de l'estomac.

A mesure qu'il s'échauffait, il fallait malheureusement arroser ses souvenirs.

— Dis donc, faisait-il invariablement, toi qui as une si jolie voix, demande donc un carafon.

C'était ce qu'il appelait encore son *velours épinglé*. Il sentait si bien qu'il se suicidait!

A la fin le médecin lui avait rigoureusement défendu tout alcool. Un matin il arrive et trouve sur sa table de nuit une bouteille ornée de cette inscription : *Vieux cognac.*

Le médecin se fâche.

— Monsieur Grassot, je ne reviendrai plus.

— Attendez donc que je vous explique. C'est une tisane que j'ai mise là dedans. Comme je n'ai plus la tête bien solide, de temps en temps cela me fait illusion à moi-même.

Il avait aussi une bibliothèque composée de dos de livres derrière lesquels il rangeait des bouteilles, ce qui lui faisait dire avec une amertume comique, lorsqu'il fut mis au régime:

— Comprends-tu cela, voilà qu'on me défend les classiques.

Le punch qui porte son nom a enrichi ceux qui l'exploitaient. Lui n'a pas même laissé de quoi nourrir sa veuve. L'alcool qui l'a tué ne lui a pas même donné de quoi faire vivre après lui celle qu'il aimait!

∿∿ J'ai demandé pardon à l'ombre de l'illustre poëte. C'est le hasard qui a fait la juxtaposition. Je viens de lire les *Portraits* de Lamartine qui viennent d'être publiés.

Et tout en faisant cette lecture, j'opérais un bien triste retour vers ces temps où Lamartine radieux apparaissait à mon imagination comme un demi-dieu de passage sur la terre.

Les *Souvenirs et Portraits* ont ce charme particulier que possède à un degré quelconque tout ce qui est tombé de cette plume magique.

Dame, ce n'est pas par la vérité que cela brille.

Vous connaissez la naïve enseigne de ce peintre de troisième ordre, à la porte duquel on lisait:

PORTRAITS EN TOUS GENRES

Ressemblance garantie	40 fr.
Demi ressemblance	20
Air de famille	10

Les portraits de Lamartine sont un peu dans ce cas. Quand il peint un homme, il s'en tient presque toujours à l'air de famille. Mais quel brio dans le pinceau! Comme cela a l'air de ressembler! Comme on est content de se laisser faire, tout en pensant bien qu'on est trompé!

Les deux volumes dont je parle ont trouvé moyen de forcer l'indifférence actuelle. C'est un éloge en une ligne.

∿∿ Me voilà avec les morts.

C'est l'occasion de parler d'une science nouvelle dont l'initiateur est M. Marchal de Calvi. A cette science dont il vient d'esquisser le programme, le savant médecin, ami des lettres et des littérateurs, donne le nom de *thanatologie*.

L'étude de la mort faite par un médecin! c'est

presque un *mea culpa*. M. Marchal de Calvi propose aux amateurs de diviser la chose en huit parties : les généralités, les variétés, les caractères apparents, le mécanisme, l'agonie, la décomposition, la conservation du corps, la marche de la mortalité chez les différents peuples. Avis aux gens sans ouvrage et à ceux qui cherchent des distractions. Voilà de quoi se récréer, n'est-ce pas? C'est égal, j'aimerais autant voir les médecins s'occuper de la vie. La thanatologie donne un peu trop raison au mot de Murger à son médecin :

— Docteur, j'ai pensé à vous ce matin. J'ai vu qu'on était en train d'agrandir le cimetière Montmartre.

∾ Encore un trépassé.

Versailles a célébré cette semaine le 104me anniversaire de la naissance de Hoche.

La presse, naturellement, s'est livrée à cette occasion à quelques fantaisies historiques sur un thème plus que connu.

Ce qui m'étonne toujours, c'est de n'avoir jamais vu relater la mort de Hoche telle que me l'a racontée dix fois le vieux docteur X, ancien chirurgien militaire, qui le soigna dans sa dernière maladie.

Hoche était en proie à une attaque de rhumatisme. Il reçoit une lettre lui annonçant une visite prochaine : la visite de sa femme.

— Vous savez que je veux être sur pied pour la recevoir, elle arrive dans trois jours.

Le docteur (celui même qui me racontait le fait), prescrit une potion très-active, en ayant soin de recommander à Hoche de ne la prendre que par petites cuillerées à café.

Trois heures après, on accourt chez le médecin :

— Le général se meurt...

— Comment cela? je viens de le quitter.

Le docteur X... revient en toute hâte et trouve Hoche se tordant en proie aux plus affreuses douleurs de l'empoisonnement.

— Qu'avez-vous fait, malheureux?

— J'ai pensé que votre dose enfantine était ridicule pour un homme de ma force, et j'ai avalé la moitié de la bouteille.

— Grand Dieu! vous êtes perdu.

Il succombait, en effet, quelques heures plus tard.

∾ Je reviens à Paris.

Un effort va être fait pour lui rendre un peu de cette gaieté qu'il a perdue, depuis surtout que les réglementations successives y ont mis à l'index tous ces divertissements en plein vent auxquels je faisais allusion au commencement de ce courrier. M. Marc Fournier, ancien directeur de la Porte-Saint-Martin, aurait l'intention, nous dit-on, de ressusciter l'ancienne foire Saint-Laurent. Dans un local situé aux environs du parc Monceau, il établirait tout un personnel de jeux forains, de saltimbanques, de montreurs de phénomènes.

Ayant toujours professé pour le saltimbanque, ce bohême pittoresque, une sympathie particulière, je souhaiterais volontiers un grand succès à l'idée de M. Marc Fournier. Et à coup sûr, si quelqu'un pouvait réaliser ce grand succès, ce serait bien lui, car il a fait ses preuves d'habileté comme metteur en scène, et, à tout prendre, sa *Foire de Saint-Laurent* ne serait pas autre chose qu'un tableau de féeries. Mais un premier obstacle s'oppose, croyons-nous, à cette réussite : le tempérament même du saltimbanque. Celui-ci, en effet, ne peut rester longtemps en place ; son premier besoin, c'est la locomotion perpétuelle. Vous ne le guiderez pas ; quoi que vous fassiez, il vous échappera.

∾ Probablement le crayon d'un de nos collaborateurs pour le genre artistique se chargera de nous faire assister aux fêtes qui viennent d'être célébrées à Vendôme. Mon intention n'est donc pas d'entrer dans les détails d'un récit que la gravure résumera en quelques traits. Ce que je veux simplement, c'est faire une remarque quant à la mobilité du goût de mes chers concitoyens. La carrière de Ronsart et les destinées cahotées de ses œuvres en sont la preuve la plus frappante. Cela commença par le succès exagéré, presque par l'apothéose.

Il faut voir sur quel ton d'enthousiasme les contemporains parlaient du *prince des poètes*. Nous avons, nous autres, inventé depuis le *prince des critiques*. Puis une réaction acharnée se fit. Quel débordement! Le classicisme et Boileau s'en mêlant, Ronsart fut dénigré, rabaissé, bafoué.

L'école romantique ayant pris le dessus, on commença à en rabattre des dédains et des colères ; le crescendo ne tarda même pas à reprendre son cours. L'école qui a engendré les Parnassiens acheva de ressusciter l'engouement, qui a fini par aboutir à la statue qu'on a inaugurée l'autre jour.

Je ne répondrai pas que ce soit définitif, et qu'un jour, peut-être prochain, cette statue-là ne soit pas chargée de malédictions comme l'a été celle de Casimir Delavigne par Fernand Desnoyer.

La gloire littéraire, chez nous, est une bascule. Ce n'est pas une statue au choix, c'est une statue à l'ancienneté.

∾ Nous avions révoqué en doute le mariage de Mlle Nilsson. C'est chose authentique aujourd'hui. Avant un mois elle sera madame Rouzeaud. Il n'y a pas à se le dissimuler, le mariage d'une grande artiste nous prend toujours quelque chose. L'art se trouve mal au côte à côte du pot au feu. Il faut que ceci gêne cela ou cela ceci. Reste à savoir si l'artiste, après avoir fait si longtemps nos délices, n'a pas le droit de s'occuper de son propre bonheur.

Dans le cas actuel, ce qui accroît nos inquiétudes, c'est que nous avons entendu Nilsson formuler plus d'une fois tout un plan d'avenir qu'elle a aux trois quarts réalisé. Elle avait projeté, du jour où le succès lui sourit, d'organiser sa vie suivant un programme dont elle a parcouru successivement toutes les étapes. Elle voulait se conquérir une fortune indépendante avant de penser au mariage. Elle voulait aussi que celui qu'elle épouserait eût un patrimoine suffisant pour ne pas être attiré par son argent. Elle comptait passer par l'Amérique. Tout cela est fait. La fortune est venue. L'Amérique lui a prodigué ses bravos et ses dollars, le fiancé est trouvé, le mariage va se consommer.

C'est ici que se place la dernière partie du programme, celle que nous redoutons.

— Je veux, nous disait Nilsson, du temps où elle faisait tous ses châteaux en Espagne, je veux rester sur mes plus beaux triomphes, si j'en obtiens jamais.

L'artiste qui ne sait pas se retirer de bonne heure, se diminue et s'efface. Il faut se laisser regretter, il faut disparaître à l'apogée de sa réputation. Aussi, lorsque je serai mariée, ce sera bientôt fini, je quitterai les planches et n'y remonterai jamais. »

Nous voici en face de la cruelle échéance. Que va-t-il arriver? Notre égoïsme doit nous faire souhaiter vivement qu'Ophélie oublie ses résolutions. Mais avec la volonté opiniâtre qu'on lui connaît, avec cette fermeté de caractère qui est une des originalités de cette nature si curieusement douée, il est malheureusement à craindre que l'on n'ait plus longtemps à entendre l'incomparable diva.

Et à parler franchement, ce serait cruel pour nous, mais ne serait-ce pas en même temps bien habile de sa part?

Quelque chose comme l'équivalent de Rossini s'arrêtant court après *Guillaume Tell*.

∾ Qui veut une propriété historique?

Le château de Monte-Christo, qu'Alexandre Dumas popularisa, est à vendre au plus offrant et dernier enchérisseur.

C'est là que le grand et regretté écrivain engloutit tout près d'un million, dans le temps où l'or coûtait si peu à sa verve intarissable.

Que de vicissitudes!

Rien que l'étude des plans prit plus de six mois. Tous les matins, Alexandre Dumas revenait avec une idée nouvelle trouver l'architecte. Ce qui fit dire un jour à Gozlan :

— Mon cher ami, ce n'est pas dans le département de Seine-et-Oise qu'il faut vous bâtir un château, c'est en *Pénélopie*.

Enfin, cependant, après d'interminables pourparlers, Monte-Christo s'élève. Mais un matin, le jardinier accourt tout effaré :

— Monsieur Dumas, monsieur Dumas!

— Qu'y a-t-il donc, mon garçon?

— Votre maison qui marche.

— Comment! ma maison qui marche?

— Oui, monsieur, elle descend.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là?

— Venez-y voir vous-même.

Le jardinier avait raison. La maison, bâtie en contre-haut dans un terrain mobile, avait d'un seul bloc glissé de plus d'un demi-mètre.

— Un peu plus, disait Dumas, si je l'avais laissée faire, elle s'en serait allée jusqu'à la rivière. C'eût été très-commode, j'aurais pêché à la ligne de ma fenêtre.

Comme les immeubles n'ont pas le droit de circuler sur les terrains d'autrui, il fallut s'occuper en toute hâte de consolider la fugitive, et une cinquantaine de mille francs y passèrent encore.

Sans compter le courant, qui était terrible! C'était l'hôtel du bon Dieu que Monte-Christo. Toujours le couvert mis.

— Monsieur, demandait, le matin, le cuisinier à Dumas, pour combien de personnes le dîner, ce soir?

— J'en ai invité huit ; faites-le pour trente.

Ah! les joyeux propos! les adorables fantaisies! Malheureusement pour nous, heureusement pour les hôtes de Monte-Christo, le reportérisme n'était pas inventé alors. Si un sténographe avait été attaché à ces agapes, il aurait récolté là, en une soirée, de quoi peupler vingt numéros de journaux.

C'est à Monte-Christo que ce fit ce pari étrange.

On parlait de la facilité de Dumas. Celui-ci, piqué au vif, dit :

— Ce que je fais n'a rien de surprenant. Je gage, si vous le voulez, qu'en soixante-douze heures, j'écrirai un roman tout entier de deux volumes.

— Accepté!

Séance tenante, on numérota le nombre de pages, jugé nécessaire par Dumas, qui savait à trois lettres près ce que rendait son écriture.

Il fut enfermé dans son cabinet après s'être muni de tout ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim et de soif.

Au bout des soixante-douze heures, le roman était achevé. Il s'appelle le *Chevalier de Maison Rouge*.

Tout cela est loin. Dumas dort à Villers-Cotterets, et Monte-Christo va être acheté par le premier marchand de peau de lapin venu, pourvu que le marchand de peau de lapin paye en espèces sonnantes et trébuchantes.

∾ Le recensement qui s'achève à Paris a donné lieu à tant de scènes comiques, que le vaudeville en a fait sa proie pour le théâtre du Palais-Royal.

Mais les auteurs n'ont pu tout prendre, et ont laissé à la chronique de quoi glaner tant qu'elle voudra.

A preuve : la scène se passe au quartier Notre-Dame-de-Lorette.

Le recenseur se présente chez une jeune et jolie femme, qui le reçoit escortée d'une charmante fillette de trois ans.

— Madame, je viens pour le recensement. Veuillez répondre à mes questions.

— Votre âge?

— Vingt-cinq ans.

— Mariée?...

— Je..... le..... ma.....

La locataire est visiblement troublée, puis se ravisant :

— Comment avez-vous mis pour la dame d'au-dessous?

PIERRE VÉRON.

LE SALON DE 1872

—

VII

MM. Carolus Duran; — Mouchot; — Vinchon; — Mme Salles-Wagner; — MM. Lançon; —Leman; — Parrot; — Landelle; — Froment; — G. Jacquet; — Lechevalier-Chevignard; — J. P. Laurens.

On ne saurait regarder sans être troublé le portrait de Mme X..., que M. Carolus Duran inscrit au catalogue sous le numéro 575. Il est d'une personnalité surprenante. Les yeux vous fixent d'un regard interrogateur, la bouche va s'ouvrir, les narines respirent, la poitrine palpite, on croit ouïr le bruissement de l'éventail, le frisson des étoffes; on dirait cette dame sur le point de parler, de se lever, de marcher. Non, je ne crois pas que sous le rapport du relief vivant il soit possible d'aller au delà. D'ailleurs, il y a dans cette peinture une intensité de volonté, un dédain des formules habituelles, qui obligent à un examen attentif, qui forcent à une analyse particulière et sérieuse.

Le corps de trois quarts, la tête tournée de face vers le spectateur, Mme X... est assise sur une causeuse de satin brun-havane. Les cheveux, touffus et crêpelés, sont de cette nuance ardente que recherchaient les belles Vénitiennes du seizième siècle, et dont Rubens a gratifié plus d'une plantureuse déesse; ils sont rouges, pour tout dire. Un ruban violet vif les retient; ils encadrent un visage que le vermillon a marqué d'une généreuse empreinte de santé, et ces cheveux et ce visage se détachent sur l'écarlate strident d'un éventail déployé. La robe est de satin violet. Elle s'échancre carrément, bordée d'une dentelle blanche, sur les riches ondes de la poitrine, avec un nœud de satin jaune-soufre planté au milieu du corsage, et de grandes manches de dentelle noire d'où les bras se dégagent. La jupe a des revers de satin blanc, relevés d'un nœud jaune; elle s'ouvre sur une seconde jupe de velours noir, celle-là, et garnie d'un haut volant de dentelle noire, monté sur un biais violet. Madame est chaussée de violet et gantée de gris, les gants atteignant le coude; — cependant la main droite, celle qui agite l'éventail, est nue. — Un tapis vert émeraude porte le personnage, et le fond est d'un ton neutre légèrement acidulé de bleu.

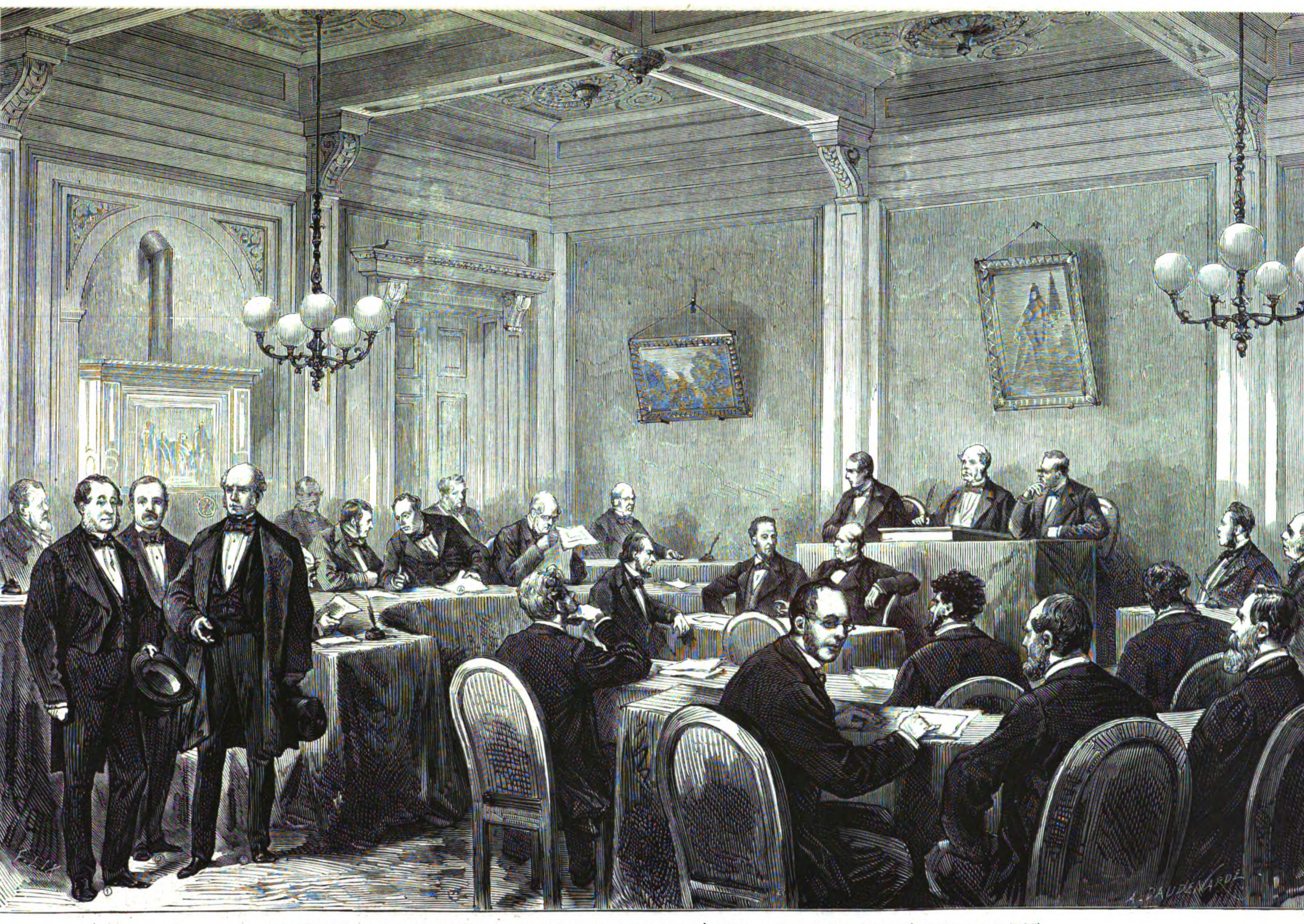


SALON DE 1872. — Louis XI à Péronne. — Statue de M. Félix Martin.
(Dessin de M. Lantéri.)

Que pensez-vous maintenant de cet assemblage de violet, de rouge, de jaune, de blanc, de noir, de vert? quel effet attendez-vous de ces notes ennemies poussées à l'extrême, de cette accumulation, dans une seule œuvre, de sonorités diverses, opposées, excessives? Ah! je vous entends, vous croyez que cela doit être terriblement criard et discordant. Eh bien, vous vous trompez. En effet, cela chante haut et ferme, le grave et l'aigu donnent à plein gosier, mais très-juste, remarquez-le, et avec une méthode, une discipline singulières. Tout au plus dirai-je au vert du tapis qu'il élève trop la voix et s'écarte un peu de la mesure. Mais rien davantage, et les autres tons dominateurs, reliés par des teintes intermédiaires et des quarts de nuances, combinent une harmonie d'une puissance et d'une richesse rares, qui



SALON DE 1872. — Août (Bretagne). — Tableau de M. C. Bernier. — (Dessin genre eau forte de M. Pirodon.)



LES ARBITRES : 1. Comte Sclopis (Italie). 2. J. Staempfli (Suisse). 3. C.-F. Adams (États-Unis). 4. Sir A. Cockburn (Angleterre). 5. Baron Itajuba (Brésil).

LA QUESTION DE L'ALABAMA. — Aspect de la salle du tribunal arbitral de Genève avant une séance (Hôtel-de-Ville). — (D'après le croquis de M. Grégori, notre correspondant.)

s'impose de loin, savamment raisonnée et poursuivie. Car, on n'en saurait douter, il n'y a pas que de la hardiesse dans le talent de l'artiste : la volonté, l'étude, la passion obstinée du sain et du vrai en sont aussi les éléments principaux; et je trouve la preuve que M. Duran n'a pas seulement en vue les prestiges bruyants et imprévus de la palette, et que la couleur n'est point l'unique objet de ses efforts dans le modelé soigneusement châtié du bras droit, à la fois d'une grâce et d'une solidité parfaites; dans l'exécution supérieure de la poitrine, du masque et de la main qui tient l'éventail; enfin dans la correction du dessin, correction ni sèche, ni puérile, mais large, souple, allant sans peine de l'ensemble aux détails.

Je pourrais sans doute parler longuement encore de cette belle peinture. Je dois me borner cependant, et je finis, en ce qui la concerne, en disant qu'elle ne procède ni des écoles d'Italie, d'Espagne ou des Flandres, ni de nos maîtres français. C'est la tentative d'un artiste convaincu qui recueille en un jour le double succès d'avoir inauguré une voie nouvelle et d'y complétement réussir.

Je citerai sans le détailler, cela nous mènerait trop loin, l'autre portrait exposé par M. Carolus Duran. Il est d'une gamme plus douce que le précédent, et, à certains égards, a plus de charme et de distinction.

M. Mouchot a exposé la *Sortie du Grand-Conseil, à Venise* (XVI[e] siècle). L'artiste abandonne décidément l'Égypte où il a élevé, sans contradiction, les premières assises de sa notoriété. C'est décidément l'Italie qui le touche, et, à la façon intelligente dont il comprend ce pays qu'il suffit d'accepter tel qu'il est pour rencontrer le beau et le pittoresque, il est évident qu'il y réussira aussi bien, sinon mieux, que dans ses orientales. La *Sortie du Grand-Conseil* montre le doge, suivi et précédé de sénateurs descendant l'escalier des Géants, dont la silhouette se présente de trois quarts, ce qui donne pour la façade du palais une perspective oblique. Quelques sénateurs sont déjà parvenus au bas de l'escalier; ils se dispersent, chacun tirant de son côté, qui à gauche, qui à droite; le plus grand nombre pourtant s'étage sur les degrés. Une partie de l'œuvre s'illumine des lueurs dorées du soir; le reste est dans cette ombre douce et blonde qui serait encore du soleil pour nos contrées ordinairement grises et brumeuses. Ce tableau est tout à fait agréable. Peut-être la peinture n'en est-elle pas assez approfondie; mais l'effet est fin et piquant. La couleur surtout me paraît délicieuse; elle se répand en tons choisis, sans soubresauts trop marqués, et conservant cette unité précieuse dont les vrais coloristes ont seuls le privilége.

Le *Saint Jean* de M. Vinchon est une étude d'une coloration un peu maladive, mais, en général, d'un dessin consciencieux, et l'on y signale de bons passages de modelé, notamment dans la tête et dans l'épaule et le bras droits. *Pensierosa* est aussi une toile pleine de qualités distinguées. Elle fait honneur à M[me] Salles-Wagner heureusement dégagée des leçons de son maître, M. Jacquand, peintre agaçant au delà de toute idée. Les *Lions* de M. Lançon ont du mérite. Ah! mes amis, Dieu nous garde d'en croiser jamais les modèles sur notre chemin! Le portrait de M. de M....., dû à l'aigre pinceau de M. Leman, ne saurait nous séduire. Pareillement celui de M[me] de L. par M. Parrot; le jury, auquel nous devons du reste plus d'un étonnement de ce genre, l'a cependant décoré d'une médaille. Sans le moindre regret, je néglige l'*Almée* de M. Landelle, le *Clown* de M. Lambron et le *Fil d'Omphale*, panneau soi-disant décoratif de M. Froment. Mais j'adresse mes meilleurs compliments à M. Jacquet. Sa *Jeune fille portant une épée* est un morceau des plus délicats, d'une couleur saine et vivante, d'une pratique franche, d'un aspect charmant. A la bonne heure, voilà un cadre qu'on peut louer sans contrainte; on y reconnaît l'œuvre d'un vrai peintre. Pourquoi le jury ne l'a-t-il pas récompensée? C'est le secret des dieux.

Borghini et Ridolfi racontent que Bellini, ayant pris le costume et le titre de gentilhomme vénitien, s'introduisit dans l'atelier d'Antonello de Messine, sous le prétexte fallacieux de faire faire son portrait, et que, l'ayant vu au travail, il découvrit la manière de peindre à l'huile. Esprit sage et cultivé, M. Lechevallier-Chevignard a composé sur ce thème un tableau d'un réel intérêt. Le Messinois est à son chevalet, peignant sans se douter des intentions de son modèle, et celui-ci, revêtu d'un de ces costumes élégants et riches dont Carpaccio a laissé tant de curieux exemples, pose gravement, tout en examinant du coin de l'œil comment l'artiste emploie le procédé nouveau. La fenêtre de l'atelier laisse voir un de ces canaux restés tels que les ont connus les Vénitiens du quinzième siècle. Tout cela est fort bien. Les personnages sont dessinés et peints avec une correction scrupuleuse, dans un sentiment très-distingué. L'œuvre entière révèle, en outre, une si parfaite connaissance de l'époque où se passe la scène qu'elle défie les plus érudits. Plus on y pénètre, plus ce mérite devient évident : l'air des têtes, la tournure des ajustements, le style des moindres accessoires, tout dénote un goût très-attentif, plein de précautions élégantes et éclairées. Au résumé, ce tableau réunit à bon droit les sérieuses sympathies de tous les hommes compétents.

M. J.-P. Laurens a mis au Salon deux tableaux intitulés, l'un, le *Pape Formose*, l'autre la *Mort du duc d'Enghien*.

A propos du *Pape Formose*, voici ce que dit le livret : « Le corps du pape Formose, exhumé par ordre d'Étienne VII, son successeur, fut apporté, revêtu des habits sacerdotaux, dans la salle où siégeait le Concile et placé sur le siége pontifical. Puis un avocat fut désigné pour répondre au nom du mort. Alors Étienne, parlant à ce cadavre : « Pourquoi, lui dit-il, évêque de Porto, ton ambition « s'est-elle élevée jusqu'au trône de Rome?... » Or, la peinture n'est pas apte à traduire des paroles. Quand elle exprime les passions, les caractères, les sensations qui se reflètent sur l'être extérieur par le jeu des facultés intérieures, elle est dans son rôle. Lorsqu'elle reproduit les actions des hommes, les faits de l'histoire, des scènes familières ou bien les beautés calmes ou tourmentées de la nature, elle remplit encore les conditions qui lui sont propres. Mais c'est confondre les moyens d'arts absolument différents que de choisir comme sujet de tableau une scène dont le principal intérêt est attaché au sens précis de mots que l'un des personnages prononce. J'insiste sur ce point. Le dessin ni la couleur ne sauraient interpréter des sons. Demandons-leur de fixer des formes, des mouvements, d'affirmer une action, non de formuler des paroles. On voit où j'en veux venir. M. Laurens a prétendu obtenir de la peinture ce qu'elle ne peut donner, un discours. De là l'incertitude où laisse son œuvre, laquelle, du reste, est d'une grande puissance de gestes, de coloration et de pratique.

Dans la *Mort du duc d'Enghien*, les choses sont autrement claires. Un greffier lit la sentence; toutefois, ce qu'il lit nous importe peu : à la pose des personnages, à l'expression des physionomies, à l'effet général, il n'est pas possible de prendre le change, et l'on saisit d'un coup d'œil de quoi il s'agit; tout contribue à expliquer la situation. Ce tableau est excellent. La composition, le dessin, la mimique, l'effet, la qualité de l'exécution, tout s'y tient à la même hauteur. Je trouve cependant à reprendre à la tonalité : elle est un peu lourde. C'est vrai que la nuit toutes les ombres sont fort obscures. Mais *obscur* et *lourd* voilà qui est bien différent; le premier n'exclut point l'air, l'atmosphère, ni la vibration des teintes, à quoi, au contraire, se refuse absolument, fatalement le second. Un effet *obscur* peut être vivant; un effet *lourd* jamais. En un mot, le *lourd* est le plus grand ennemi qu'un coloriste puisse rencontrer sur son chemin, et j'engage M. Laurens à surveiller sa palette trop portée peut-être aux notes pesantes, aux tons noirs, massifs, impénétrables. En revanche, son tableau montre dans l'accent des formes, dans le caractère de la touche, une largeur, une volonté et un souffle qu'on chercherait vainement, hélas! dans la plupart des cadres en possession de la vogue moderne. Au fait, je viens de parler d'une des meilleures et des plus fortes peintures de ce Salon, à laquelle le jury a très-bien fait de décerner, à l'unanimité de ses votes, une première médaille. Eh, mon Dieu! ai-je jamais dit que toute justice fût bannie de la terre?

OLIVIER MERSON.

LE MARÉCHAL FOREY

(Voir la première page)

Le maréchal Forey était un des deux maréchaux que nous a valus l'expédition du Mexique.

Son premier avancement avait été rapide.

Né le 10 janvier 1804, Elie-Frédéric Forey entrait à Saint-Cyr en 1822. Il prit part à l'expédition d'Alger. Capitaine à Médéah, il devient, en 1840, commandant d'un bataillon de chasseurs à pied, et ne rentre en France qu'en 1844, avec trois blessures et le grade de colonel. Nommé général par Cavaignac, en 1848, il reçoit, en 1851, la croix de commandeur de la Légion d'honneur, après avoir activement participé au coup d'État.

Le 22 décembre 1851, le général de brigade Forey est élevé au grade de général de division et nommé membre du comité supérieur de l'infanterie. Il avait alors 47 ans.

Nous ne croyons pas qu'il ait, comme on l'a dit, été chargé du commandement des troupes françaises devant Sébastopol en 1854, car Saint-Arnaud eut Canrobert pour successeur immédiat. Forey n'eut que le commandement des troupes de tranchées. Son impopularité à l'armée de Crimée étonna tous ceux qui avaient apprécié sa valeur militaire.

Il fut placé, en 1857, à la tête de la première division de l'armée de Paris, qui fit, en 1859, la campagne d'Italie. C'est le général Forey qui eut le premier l'honneur de voir les Autrichiens au combat de Montebello.

Ce succès, courageusement disputé, influa certainement sur la suite des opérations, et le réhabilita de la façon la plus glorieuse dans la faveur publique qu'avaient amoindrie les bruits malveillants de la précédente campagne.

Au mois de juillet 1862, il fut appelé à remplacer le général de Lorencez dans le commandement du corps expéditionnaire du Mexique. Le 2 juillet suivant, le général Forey était nommé maréchal de France. Le nouveau maréchal remit le commandement de l'armée au général Bazaine, et rentra en France pour prendre, le 24 décembre 1863, le commandement du 2[e] corps d'armée.

Le maréchal Forey avait été promu grand'croix de la Légion d'honneur en 1859, et appelé au Sénat par décret du 16 août de la même année.

Une attaque de paralysie l'avait obligé à un repos absolu pendant ces dernières années, et l'empêcha de prendre aucune part à la guerre de 1870. — Il est à remarquer que nos plus jeunes maréchaux (Bosquet et Forey) furent ceux que des infirmités précoces ont le moins épargnés.

LE FEU DE SAINT-JEAN

SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE (1615)

(Voir pages 400 et 401)

Cette estampe de Mérian fait partie d'un grand recueil fort apprécié par les archéologues; — celui de Chastillon, album curieux, rarement complet, qui nous a conservé les châteaux et les édifices remarquables de la France de 1615. Les gravures ne sont pas bonnes, les dessins sont souvent barbares, mais il y a des monuments perdus qu'on ne trouve que là.

Pour aujourd'hui, la reproduction fidèle de la cérémonie qui avait lieu jadis sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Paris nous a paru présenter un double intérêt d'actualité.

Un intérêt commémoratif d'abord. — La Saint-Jean était une fête de cette semaine; et si nous avions oublié que, la veille de cette solennité, on allumait en France de grands feux de joie, l'arrêté de M. le maire de Marseille eût suffi à nous le rappeler. Jaloux de l'amour que les Provençaux ont encore pour leurs coutumes, ce magistrat vient de défendre le bûcher traditionnel. Est-ce comme cela qu'on fonde une ère nouvelle? Je ne le crois pas. Les prohibiteurs avaient sous les yeux l'exemple de l'Église chrétienne, qui aima mieux conserver au nom de saint Jean l'usage païen, mais populaire, d'allumer de grands feux au solstice d'été.

En quoi l'Église fut, à mon avis, plus sagement démocratique que les édiles de Marseille.

Notre estampe a un second mérite plus grand. Elle montre ce qu'était le vieil hôtel de ville, avant que le développement de la cité n'eût forcé de l'englober dans les annexes monumentales que nous avons connues. L'édifice ne semble-t-il pas gagner singulièrement à être dégagé de tout cela ? Ses proportions, son caractère, son élégance, son élévation même, paraissent sous un jour plus beau.

Il en est de même du palais primitif des Tuileries, qui aurait un meilleur aspect dès aujourd'hui, si deux trouées le débarrassaient des annexes qui l'élargissent sans rien ajouter au coup d'œil. Tout au contraire.

Espérons que nos architectes s'arrangeront de manière à satisfaire le présent en reconstituant fidèlement le passé. Ayons du moins le monument, si nous n'avons plus l'ancienne place de Grève si pittoresque avec sa fontaine, ses trois potences, sa grande croix de pierre, son étroite ceinture de maisons à pignons pointus, à galeries couvertes, ses échevins si dignes dans leur grand collet, ses hallebardiers en grande tenue, ses joyeuses arquebusades et son artillerie tonnante, — sans compter le fracas de ses *gros pétards*. — Le mot est gravé et je vous prie de le remarquer sur la planche qui, selon la vieille mode, traite le spectateur comme un grand enfant auquel il faut faire aimer la lecture.

L'usage avait du bon, il fait mieux voir ce qu'on voit et me permet aujourd'hui de regretter qu'en se levant derrière la montagne de Brie (je parle toujours d'après la gravure) le soleil ne dore plus la porte Saint-Bernard et les flèches de Saint-Victor.

LE TRÉSOR DU PÈRE MATHIEU (1)

(Suite)

Si les choses allaient mal chez les Leroux, elles ne se montraient pas, chez les Gobillard, sous un horizon moins sombre, quoique l'on continuât à mener grand train.

La jeune Marie était toujours entourée de soins; elle était devenue l'inséparable de Mlle Olympe, qui la détestait cordialement.

Mais la succession du père Mathieu se faisait trop attendre, et l'on en était arrivé à avoir recours aux expédients.

— Au diable les parents millionnaires qui ont une telle santé ! disait dans ses colère intimes le marchand de la *Bonne-foi*.

Des dettes nombreuses furent faites, des engagements contractés ne furent pas payés, et finalement les huissiers arrivèrent.

Dès ce jour la déconsidération commerciale s'attacha à la maison Gobillard, dont la signature n'eut plus cours sur la place; son papier fut refusé en banque; elle ne put plus emprunter; son crédit était perdu.

Cette situation était d'autant plus fâcheuse qu'on était sur le point de pourvoir Mlle Olympe, qui attendait impatiemment sa sortie de pension pour être mariée.

Un premier clerc d'avoué, ne possédant pas un sou, avait déjà flairé une grosse dot, et s'était épris de l'héritière en herbe.

Il avait, en conséquence, pris des engagements avec son patron pour lui succéder et entrer en possession de l'étude, aussitôt qu'il plairait au père Mathieu de lui en fournir l'occasion.

Cependant, il importait aux Gobillard de cacher la situation de leurs affaires; il fallait louvoyer jusqu'au décès du parent bienfaiteur, qui ne pouvait longtemps se faire attendre. On assembla, en conséquence, tous les créanciers, et on leur fit la proposition suivante :

— Nous ne pouvons vous payer actuellement; mais nous ne voulons rien faire perdre; notre passif dépasse de 150,000 francs l'actif; nous demandons du temps pour payer.

— Quelle garantie donnez-vous?... firent en chœur les créanciers.

— Un parent trois fois millionnaire.

— Combien de partages?

— Deux seulement.

— Y a-t-il un testament?

— Aucun.

— La santé du parent?

— Chancelante.

— Son âge?

— Septuagénaire.

— Nous le ferons voir par un médecin; combien demandez-vous de temps pour payer?

— Trois ans.

— C'est trop, nous donnons dix-huit mois.

Il fallut en passer par l'exigence des créanciers, et le docteur consulté, à qui l'on procura accès auprès du vieux parent, ayant rendu un rapport favorable, il fut convenu, par arrangement amiable, que le père Mathieu devait mourir dans l'espace de dix-huit mois pour éviter aux cousins Gobillard le désagrément de faire faillite, et pour faciliter le mariage de Mlle Olympe Gobillard avec un clerc d'avoué qui devait acheter l'étude de son patron.

Le lendemain du jour de l'arrangement, les Gobillard rendirent une visite intéressée au père Mathieu.

Soit qu'ils se fissent illusion et prissent leur désir pour une réalité, soit qu'ils fussent servis par le sort, ils sortirent radieux de chez le bonhomme, auquel ils trouvèrent mauvaise mine.

VII

FATALITÉ

Le lendemain de la visite des Gobillard, le père Mathieu se sentit en effet malade et fut obligé de prendre le lit.

Le soir du jour où le mal le prit, une forte fièvre se déclara, et le docteur annonça que les symptômes étaient sérieux. Il craignait une pleurésie.

La nouvelle arriva, comme par le télégraphe, chez les intéressés, où elle produisit une sensation extraordinaire.

Les visages se couvrirent d'un voile funèbre, les cœurs s'épanouirent.

Toutefois, dans les deux camps une même pensée troubla l'esprit des héritiers rivaux.

— S'ils allaient nous le voler!... dirent les Leroux.

— S'ils allaient l'enlever!... dirent les Gobillard.

Il n'y avait pas vingt-quatre heures que le bonhomme avait pris le lit, quand il vit arriver les Leroux tout effarés.

— Cher cousin!... lui dirent-ils, à quoi pensez-vous? Rester malade comme vous êtes dans un pareil taudis, sans soins, abandonné?... Vous ne pouvez guérir ainsi; c'est jouer votre existence!

— Eh! eh!... mes enfants, répondit le vieillard d'une voix affaiblie, avec une garde-malade je pourrai m'en tirer; car j'ai une aversion profonde pour les maisons de santé, où il coûte fort cher, d'ailleurs, pour se faire traiter, et où, le plus souvent, on ne fait que mourir.

— Une maison de santé! s'écria le tapissier... avec indignation.

— Pourquoi pas l'hôpital?... ajouta sa femme avec horreur. C'est chez nous qu'il faut venir; là, vous serez soigné comme il convient, et vous recouvrerez bientôt la santé; une voiture est en bas; nous vous enlevons.

Le malade avait à peine eu le temps de répondre qu'il était enlevé dans les bras robustes de la tapissière, entortillé dans les couvertures du lit, descendu dans le fiacre.

— Rue Saint-Martin!... cria-t-on au cocher, quand le malade fut calé dans un coin, et au grand trot!...

On craignait la diligence que pouvaient faire, de leur côté, les Gobillard, et on ne se trompait pas; un quart d'heure à peine s'était écoulé, que les autres cousins arrivaient avec une seconde voiture.

— Le père Mathieu? demandèrent-ils avec inquiétude au portier.

— Il est sorti, répondit celui-ci, qui, de sa loge, avait vu passer le cortège sans s'en émouvoir.

— Il va donc mieux? demanda Gobillard inquiet.

— Faut croire, répliqua le concierge.

— Et il est sorti seul? dit Mme Gobillard avec anxiété.

— Oh! que non!... avec les autres.

Gobillard fit un bond.

— A pied?... demanda-t-il.

— Non, en fiacre; ils l'ont emporté.

— Sacrebleu!... s'écria Gobillard, hors de lui.

Et le couple désappointé ne fit qu'un saut chez le tapissier.

A leur arrivée, les Gobillard trouvèrent le malade couché dans le meilleur lit de la maison.

En se voyant, les quatres cousins se jetèrent dans les bras les uns des autres avec force sanglots.

— Eh! eh! mes amis, demanda le moribond qui entendait ces gémissements, suis-je donc aussi bas? j'espère bien, dans quelques jours, manger encore de votre cuisine.

— Et le médecin?... dirent les Gobillard aux Leroux, lorsque ceux-ci les reconduisirent jusqu'à la porte de leur magasin.

— Nous l'avons fait demander, répondirent les Leroux.

— Et *lui*... a-t-il fait des dispositions dernières, que vous sachiez?

— Nous ne le pensons pas.

— Il faut y veiller dans notre intérêt commun, chers cousins.

— Sont-ils méfiants!... dit la Leroux, quand les Gobillard furent partis.

— Comme toutes les canailles, répondit le mari.

— Ces Leroux sont de fiers coquins!... disait en même temps la Gobillard à son mari, lorsqu'ils furent dans la rue, il faut avoir l'œil ouvert; dès demain, je m'installe chez eux.

VIII

OU PEUT-ON ÊTRE MIEUX QU'AU SEIN DE SA FAMILLE?

Le lendemain, ainsi qu'elle l'avait annoncé, la Gobillard s'installa chez les Leroux; elle y apporta son bonnet de nuit, comme on dit, et n'en bougea plus, sous le prétexte de soulager la cousine et de partager la fatigue que lui donnaient les soins assidus prodigués au malade.

Les deux excellentes femmes ne le quittaient pas d'une minute, et se surveillaient mutuellement avec des yeux de lynx ; à peine prenaient-elles le temps nécessaire pour leur repas; elles avaient grand soin de s'éloigner en même temps et de revenir de même, pour que l'une des deux ne fût jamais seule auprès du moribond.

Disons, pour l'exactitude des faits, que le malade n'en était pas mieux soigné pour cela. Trop de zèle nuit, dit-on; et, en ce qui nous occupe, le proverbe ne mentait pas.

Le malade ne pouvait reposer, assourdi qu'il était par le bavardage des deux commères, toujours à son chevet. Et le repos lui eût été d'autant plus salutaire, que son cerveau semblait ébranlé par le mal.

Il divaguait parfois. Dans d'autres moments, il tombait dans une somnolence de triste augure.

Un matin, la Gobillard fut obligée de se relâcher de sa surveillance pour des affaires qui l'appelaient au dehors.

Restée seule, et voyant le père Mathieu dans un état de prostration qui le rendait insensible à ce qui se passait autour de lui, la Leroux mit aussitôt à exécution un projet qui la poursuivait depuis que le moribond était en son pouvoir.

— Ces vieux avares, se disait-elle, ont toujours la manie des cachettes; il y en a qui portent des billets de banque sur eux, et d'autres qui les cousent dans leurs vêtements. Voyons donc ça.

Elle prit les habits du père Mathieu et fouilla dans toutes ses poches, mais sans trouver une obole.

— Il doit y en avoir ailleurs, se dit-elle.

Elle décousit les doublures, et en fut encore pour sa peine.

— Vieil animal! murmura-t-elle furieuse.

Cependant il échappait au malade des phrases incohérentes, parmi lesquelles on entendait les mots : « argent... fortune... héritiers... »

— Ah! tu en as donc de l'argent? se dit la ta-

(1) Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur.

L'HOTEL-DE-VILLE DE



FAC-SIMILE D'UNE VIEILL

REPRÉSENTANT LES FÊTES DE LA VEILLE DE LA SAINT-JEAN SUR L

Dessiné par M. Paul Sellier sur une épreuv

E PARIS EN L'AN 1645



GRAVURE DE MÉRIAN

PLACE DE GRÈVE AU COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Conservée à la Bibliothèque Nationale.

pissière; oui, tu en as sur toi, tu crains qu'on ne te le prenne.

Et prenant la couverture, comme s'il s'agissait de la border, elle glissa rapidement sa main sur la poitrine du malade pour voir si elle ne rencontrait pas quelque sachet ou quelque ceinture.

Cette profanation nouvelle ne lui rapporta rien non plus... Déjà d'ailleurs la Gobillard rentrait précipitamment. Appelée au comptoir pour payer une facture, la Leroux lui lança le premier prétexte venu pour motiver le désordre produit par ses fouilles.

— Il a eu une crise et le délire, dit-elle; il a déchiré ses vêtements, mais il est calme à présent.

Quand la Gobilard fut seule, elle examina les habits décousus avec de sourdes imprécations.

— Ah! tu appelles çà le délire, voleuse; tu l'as fouillé!

Lorsque le médecin arriva, une heure après, on lui fit une lamentable histoire de l'épouvantable crise du malade. Le médecin hocha la tête, tâta le pouls, puis reprit son chapeau et s'en alla.

— Que faut-il faire? demandèrent les commères, l'accompagnant jusqu'à sa voiture.

— Rien, répondit le docteur, en refermant la portière avec un hochement de tête significatif.

L'on conçoit qu'avec d'aussi tendres soins, la maladie du père Mathieu ne pouvait se prolonger longtemps.

Il ne tarda pas à être dans un état désespéré, et mourut avant que l'abbé, appelé pour l'administrer, eût fini sa première prière.

Pendant que la Leroux allait avertir tous les voisins, la Gobillard aperçut une bague que le cadavre avait au doigt.

— C'est toujours ça!... se dit-elle, en cachant la bague dans sa poche. Les Leroux ont dû en prendre bien d'autres.

A. BOURDOIS.

(*A suivre.*)

LES GLACIÈRES EN RUSSIE

Si la Russie est le pays de la glace, c'est aussi celui des glacières.

Nous allons en donner ici une minutieuse description, grâce à M. L. de Fontenay, qui vient de faire un *Voyage agricole en Russie*, et qui publie sous ce titre un livre des plus consciencieux et des plus intéressants:

« Lorsque j'eus suffisamment apprécié l'intérieur des habitations, dit M. de Fontenay, je demandai aux maîtresses de maison à voir ce qu'il y avait de particulier dans leur domaine administratif. Presque toujours elles m'ont conduit à leurs glacières, qui sont simples et à la portée de toutes les bourses.

« Une de celles paraissant réunir le plus d'avantages était disposée ainsi :

« Sur une plate-forme à niveau du sol, mais d'où l'écoulement de l'eau pouvait se faire facilement, on avait établi des cloisons en bois autour d'une superficie d'environ 8 mètres sur 4 m., et d'une hauteur de 2 m. 50 c. à 3 m.; le tout avait été divisé en trois compartiments. Autour de ce bâtis, on avait massé de la terre, de façon à simuler un monticule plaqué de gazon. On arrivait au sommet par une rampe en terre.

« Un solide plancher, muni de trappes, correspondant à chaque compartiment, avait été établi sur le tout. On y acculait les chariots destinés à emplir la glacière, et le tout était recouvert d'un épais toit en chaume.

« Une double porte en défendait l'entrée.

« Au mois d'août, et quoiqu'on entrât plusieurs fois par jour dans la glacière, qu'on laissât la porte ouverte, que tous les vases à lait fussent posés directement sur la glace unie comme une table, les 2 m. 50 c. ou 3 m. de profondeur étaient loin encore d'être fondus. Le compartiment du milieu était complétement plein; je ne sais même comment on devait faire pour se glisser entre la glace et le plancher. Le troisième compartiment avait diminué d'environ un tiers, quoiqu'on ne l'ouvrît pas; mais il était plus près de l'air extérieur, tandis que celui du milieu, se trouvant entouré pour ainsi dire de deux remparts de glace, n'avait pu fondre.

« C'est à l'aide de ces glacières qu'il était possible de conserver le lait trois ou quatre jours; peut-être aussi la composition des pâturages y contribue-t-elle. Le fait certain, c'est que la crème, même vieille, surnage sous une forme très-liquide, ce qui la rend extrêmement agréable à employer avec le thé. Les Russes en sont très-fiers, et ne parlent qu'avec dédain de celle qui leur est servie à Paris. Dans les glacières, la crème ne monte que très-lentement. Il ne se forme pas de croûte à la surface, et on peut l'expédier isolée et liquide, tandis que nous, avec les conditions actuelles, nous n'apporterions que du beurre. De plus, le lait produit aux environs de Paris n'est guère obtenu que par des vaches nourries de betteraves, de résidus de distilleries ou de brasseries, ce qui donne un lait abondant mais de qualité très-secondaire et nullement comparable à celui qu'on obtient de vaches errant çà et là à la vaine pâture, et libres, par conséquent de varier leur alimentation. Quand on trouvera le moyen de transporter de Bretagne à Paris la crème produite dans les Landes, on n'aura certes rien à envier aux Russes; ils pourront même s'avouer dépassés, car c'est bien en Bretagne et dans les montagnes d'Écosse où j'ai bu le meilleur lait. »

COURRIER DU PALAIS

Il y avait cette semaine une affaire dont personne n'a parlé, je crois : une poursuite devant le tribunal correctionnel, dirigée contre un employé des postes dont je n'ai pas le désir de me rappeler le nom, tant les détails en étaient douloureusement simples. C'était un homme de trente ans, je crois, bien élevé, propre, bien tenu, un homme marié, un père de famille qui, chef d'un bureau des environs de Paris, avait puisé dans sa caisse pour ses besoins personnels. Il était coupable, il avouait le fait matériel du détournement, il « plaidait *coupable*, » comme disent les Anglais, mais il invoquait les circonstances atténuantes en implorant la pitié de ses juges. Il lui était arrivé un jour de se tromper de vingt-cinq francs au préjudice de sa caisse en vendant des timbres-poste; le lendemain, il lui avait fallu couvrir ce déficit pour rendre ses comptes, il avait reporté l'opération au lendemain, pour présenter ce soir-là une balance exacte, puis; successivement, le déficit s'était accru faisant la boule de neige, et enfin, de virement en virement, il n'avait pu trouver dans ses ressources personnelles de quoi combler le vide; il avait été trouvé nanti de lettres dont l'affranchissement lui avait été payé; Le coupable a été condamné à huit mois d'emprisonnement, et sa jeune femme pleurait dans l'auditoire.

Ah! l'on peut s'expliquer, au point de vue des circonstances atténuantes seulement, qu'il ait hésité de jour en jour à faire un sacrifice personnel pour mettre sa caisse à jour, car les débats nous ont relevé ce détail, qu'il y a des employés, attachés comme celui-là depuis cinq ans à l'administration des postes, et qui sont appointés à raison de 78 fr. 70 cent. par mois! n'oublions pas qu'ils sont astreints à une certaine tenue, et qu'ils sont responsables des erreurs qu'ils peuvent commettre. Un homme qui a une femme et un enfant peut-il vivre avec cette somme? Il est vrai que les employés ont le droit de rester garçons! Eh bien! je demanderai encore à l'administration des postes si, maintenant, un célibataire peut acheter un paletot, manger, et réparer des erreurs, toujours possibles, avec cette magnifique rémunération de 78 fr. 70. cent. par mois? Allons! allons! il y a bien quelque chose à faire!

Nous avons entendu parler, comme tout le monde, de la fille Diblanc, cette servante française qui a suivi sa maîtresse à Londres et qui l'y a assassinée. Cette affaire, tragique au premier degré, a eu devant la 8me chambre correctionnelle un petit prologue. C'était au moment où l'affaire s'instruisait en Angleterre; on savait que la coupable avait pris le train pour Douvres et s'était embarquée pour le continent. Une demande d'extradition avait été adressée au Gouvernement français qui s'était empressé d'y faire droit, et les détectives anglais, de concert avec les agents du service de sûreté de Paris, s'étaient mis en campagne. Moi, qui ne fais pas de roman, je n'ai pas à suivre les péripéties de cette chasse au meurtrier. Les agents apprirent que l'inculpée était parente d'une concierge de la rue Saint-Denis et qu'elle avait reçu pendant deux nuits l'hospitalité dans cette loge. La portière et son mari, affolés de terreur en apprenant un peu trop tard l'assassinat, eurent le tort de nier que leur parente leur avait rendu visite et avait laissé chez eux certains objets; ces dénégations imprudentes leur ont valu une comparution devant les juges correctionnels. Ils ont eu le bonheur de prouver à la justice qu'ils avaient agi de bonne foi d'abord et qu'une crainte irréfléchie avait ensuite arrêté les élans de leur franchise. Ils ont donc été acquittés, et nous les retrouvons en Angleterre, faisant leur déposition devant la cour criminelle centrale de Londres. Marguerite Diblanc s'est montrée très-calme pendant le cours des débats qui ont occupé trois audiences.

On sait que, devant les cours de justice anglaises, un accusé ne subit pas d'interrogatoire; les témoins sont entendus, les avocats de l'accusation et de la défense leur adressent tour à tour des questions, et si l'accusé veut parler, le président l'avertit aussitôt qu'il est libre sans doute de dire ce qui lui convient dans l'intérêt de sa défense, mais qu'il ait à prendre bien garde à ce qu'il va dire et qu'il réfléchisse avant de parler, parce que ses paroles peuvent tourner contre lui; enfin qu'il est probable que son intérêt est de se taire et qu'il a tout à gagner à laisser à ses défenseurs le soin d'interroger ou de donner des explications. Il est extrêmement rare qu'un accusé persiste à se défendre ainsi lui-même, après avoir reçu ces avertissements solennels, et il ne résulte d'aucun des comptes rendus que Marguerite Diblanc ait prononcé elle-même un seul mot devant la cour.

La victime, Mme Riel, avait une fille qui était allée passer quelques jours à Paris et qui revint justement le matin où les gens de la maison et du voisinage commençaient à manifester de sérieuses inquiétudes, n'ayant pas vu Mme Riel depuis deux jours, et Marguerite n'étant pas rentrée à la maison depuis la veille au soir. La jeune femme ouvre toutes les portes, pénètre dans tous les recoins de la maison, et trouve le cadavre de sa mère dans un garde-manger. Le coffre-fort était ouvert, les bijoux et l'argent avaient disparu. Mme Riel avait été étranglée et la corde était encore enroulée autour de son cou.

Le témoin chez qui l'accusée a été arrêtée à Saint-Denis, un charbonnier de cette ville, a fait connaître les explications que lui a données cette femme qui, avant l'arrivée des agents de police, lui avait raconté la scène de meurtre avec une exactitude minutieuse. Que l'on se rappelle Poulmann, ce terrible scélérat assommant à coups de chenets un aubergiste de campagne, parce qu'il l'avait surpris ne mettant que onze œufs dans une omelette de douze œufs; que l'on se rappelle Baumann tuant une grande dame dont il était le jardinier, parce qu'elle voulait lui faire ratisser les allées en biais quand il entendait promener son rateau en long.... Les maîtres sont si injustes, qu'il faut bien parfois les corriger. Marguerite Diblanc n'a pas fait autre chose : il y a entre elle et sa maîtresse une querelle à propos du pot au feu; la dame a crié très-fort et a dit de gros mots que la nature délicate de Marguerite n'a pas pu supporter; et enfin, la servante, indignée qu'on eût l'audace de la mettre à la porte, porta à sa maîtresse un coup qui l'étendit sans mouvement.

Nous ne comprenions pas trop pourquoi le défenseur s'est attaché à démontrer que le crime avait été commis sans préméditation aucune, que le coup fatal avait été l'effet d'un accès de colère soudaine, d'un mouvement irréfléchi et irrésistible; la loi criminelle, en Angleterre, ne fait aucune distinction entre ce que nous appelons le meurtre et l'assassinat, et elle édicte la même peine dans les deux cas, la peine capitale. Cependant, le résultat a été tel que nous nous sommes expliqué l'adoption de ce

système de défense : l'accusée, reconnue coupable de meurtre par le jury, a été condamnée à la peine de mort, mais les jurés ont chargé le président de la cour de recommander Marguerite Diblanc à la clémence royale. C'est là une démarche fort rare et qui nous ferait supposer que la théorie de l'appréciation des circonstances aggravantes et notamment de la préméditation en matière de meurtre ferait son chemin dans les mœurs judiciaires de l'Angleterre, ainsi que la théorie des circonstances atténuantes. Les journaux anglais signalent cette innovation, encore déguisée, il est vrai, mais qui, se produisant souvent, conduira nécessairement à une réforme dans le sens indiqué. On a beaucoup remarqué que le président, en prononçant la sentence, n'a pas, comme il est d'usage, exhorté la condamnée à se préparer à la mort, sans se laisser aller aux illusions que pourrait faire naître en elle la recommandation du jury.

La pêche est ouverte depuis le 15 juin et nous ne voyons plus que des contraventions commises par les chasseurs ou colporteurs de gibier. La septième chambre a eu à juger une singulière cause en ce genre :

On appelle la femme X....; elle ne répond pas; mais un monsieur se lève et explique que cette femme est très-pauvre, qu'elle a expédié de soixante lieues le gibier saisi à Paris, et qu'elle n'a pas les ressources nécessaires pour faire le voyage. M. le président donne lecture du dossier, et il en résulte que la prévenue, qui envoyait un lièvre à sa fille, demeurant à Paris, avait chargé les employés du chemin de fer de présenter le colis à l'octroi de Paris et de payer « ce que cela pourrait coûter d'entrée. »

C'est la naïveté qui sauve : la bonne femme a été renvoyée des poursuites.

Les conseils de guerre ont eu à juger des affaires d'une gravité exceptionnelle, mais aujourd'hui, vous voyez que la place me manque.

PETIT-JEAN.

LES FÊTES DE VENDOME

(Voir pages 405 et 408)

Vendôme, 24 juin.

Pendant plusieurs jours, notre ville a été en fête.

Le 21 juin, le 10e hussards a donné un carrousel fort beau, devant deux mille spectateurs.

Samedi matin, distribution des prix aux exposants de la Société d'horticulture.

A deux heures, on a inauguré, un peu au-dessus de la ville, sur la route de Blois, un monument destiné à rappeler les combats livrés dans la dernière campagne aux environs de la ville.

La population entière assistait à cette cérémonie.

Ce monument est des plus simples : à la bifurcation de deux routes, une pyramide sans sculpture, un terrain réservé bordé par des canons dressés et des tas de boulets reliés par des chaînes. Sur la façade principale, on lit cette inscription simple et concise : 1870-71. — *Défense nationale. — Souvenons-nous.*

Sur les façades latérales, sont placées des inscriptions en l'honneur de *l'armée de la Loire et de la garde nationale mobile du Loir-et-Cher.*

Plusieurs discours ont été prononcés.

Le dernier orateur a été M. Bozérian, député, qui a adressé des remerciments à l'armée, et dont l'allocution a été très-acclamée.

Le soir, il y a eu banquet au lycée.

Hier, c'était enfin l'inauguration de la statue de Ronsard, la pièce de résistance de cette série de cérémonies diverses.

A deux heures, nouveau banquet au lycée.

Le vulgarisateur de Ronsard, M. Prosper Blanchemain, a lu une pièce de vers qui a été fort applaudie. On a fêté également les maîtresses rimes de M. Théodore de Banville. Auguste Barbier a bu à la gloire des lettres et des armes, dans le passé et dans l'avenir. M. Gatien-Arnoult a porté un toast au nom de la ville de Toulouse, en souvenir des honneurs rendus par Toulouse à Ronsard de son vivant.

A cinq heures, inauguration de la statue. Discours intéressant du maire de Vendôme. Auguste Barbier a pris la parole pour faire ressortir l'inconstance de l'opinion envers le prince des poëtes, dont la gloire, d'abord incontestée, s'est éclipsée un moment pour reparaître après la Révolution et l'Empire. Les juges à leur tour sont jugés. — Il a terminé en manifestant l'espoir de faire dire, par nos ennemis même, qu'il ne faut jamais désespérer d'un peuple qui aime le beau.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Part du roi*, comédie en un acte et en vers, par M. Catulle Mendès. — GYMNASE : *le Cousin Jacques*, comédie en trois actes, par M. Louis Leroy. — FOLIES-DRAMATIQUES : *les Femmes qui font des scènes*, pièce en trois actes, par MM. Charles Monselet et Lemonnier, musique de M. Ch. Hubans; *Mignonne*, pièce en un acte, par M. Charles Cabot — Mme Lambquin.

La Part du roi, de M. Catulle Mendès, n'est pas sans quelque analogie avec le *Gringoire* de M. Théodore de Banville. Je parle du sujet seulement. Dans *Gringoire*, il s'agit d'un pauvre diable, famélique et lyrique, qui réussit à se faire aimer d'une belle jeune fille; dans *la Part du roi*, c'est un reître, un soldat obscur qui supplante un monarque dans le cœur d'une belle et opulente châtelaine. La poésie triomphe dans les deux pièces et est présentée comme la clef d'or, la clef des fées, qui fait arriver à tout. Laissons cette brillante illusion aux poëtes de la nouvelle Pléiade, et racontons *la Part du roi*. L'action se passe au quatorzième ou quinzième siècle, dans une salle de grand château. Le roi de France, — celui que vous voudrez, — a fait prévenir de sa visite la comtesse Hildegarde. La comtesse n'a jamais vu le roi, mais elle sait qu'il est galant et beau; elle prépare tout pour le recevoir magnifiquement. Tout à coup le son du cor retentit, le pont-levis s'abaisse, et un drôle passablement barbu, assez mal en chausses et en pourpoint, fait irruption au milieu des tapisseries de haute-lice. Il s'annonce comme ayant été attaqué et dépouillé par des larrons. A ce moment, je pense à *l'Oraison de saint Julien*, de La Fontaine :

> . . . . On ouvre; il remercie,
> Dit qu'on l'avait retiré du tombeau,
> Conte son cas, reprend force et courage.
> Il était grand, bien fait, beau personnage.

En vérité, l'Henri de la comédie, représenté par Bressant, est tout semblable au Renaud du conte. On le prend pour le roi venu sous un déguisement. Les valets de la comtesse Hildegarde s'empressent autour de lui, l'un portant une robe de chambre, l'autre des pantoufles. Henri s'émerveille, mais se laisse faire, — toujours comme dans le conte :

> La dame dit : — Regardez si j'ai point
> Quelque habit d'homme encor dans mon armoire,
> Car feu monsieur doit en avoir laissé.
> — Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,
> Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé.
> . . . .
> On sert enfin le souper du marquis.
> Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme,
> Même un peu mieux, la chronique le dit;
> On peut à moins gagner de l'appétit.
> Quant à la veuve, elle ne fit en somme
> Que regarder, témoignant son plaisir.

Mettez le *roi* à la place du *marquis*; la situation est la même. Le bon appétit d'Henri ne l'empêche pas de conter fleurette à Hildegarde. Il prend une main, il effleure une joue. La châtelaine, quoique un peu effarouchée, ne lui oppose qu'une faible résistance; bref, on ne sait ce qui adviendrait de tout ceci, lorsque Hildegarde s'aperçoit, à un certain anneau qui lui manque, que ce beau parleur n'est pas le roi. Je laisse à penser si elle est prompte à s'enfuir. Resté seul, Henri, stupéfait, se voit dépouillé de sa belle robe de velours par les mêmes valets de tout à l'heure; — c'était Renaud d'Ast, ce n'est plus que Mascarille à présent; — on lui met une bourse dans la main, et, sans autre explication, on l'engage à se remettre immédiatement en route.

Mais mon reître est moins facile aux mauvais procédés qu'aux bons; il s'emporte, et il reste; il veut revoir une dernière fois la comtesse Hildegarde; il tient à lui dire adieu. Cela se comprend. Elle revient, et c'est alors qu'élevant son lyrisme à un diapason plus élevé, le Gringoire bardé de fer achève son œuvre de séduction. Le roi de France est battu par ce premier venu « moitié jongleur, moitié trouvère », comme il se qualifie lui-même. C'est aller un peu vite en besogne, mais, ma foi, je vous donne cet Henri comme la langue la plus dorée et la plus fertile en irrésistibles propos d'amour. La vraisemblance eut peut-être gagné à réduire la châtelaine aux proportions d'une petite bourgeoise, et à faire du roi un simple gentilhomme. Mais, comme je l'ai dit, les poëtes du genre de M. Catulle Mendès tiennent les concessions pour des lâchetés, et ne trouvent pas de sommets assez hauts pour y installer la grande Lyre. Le but est trop noble pour qu'on en puisse railler.

La Part du Roi est très-suffisamment intriguée pour un acte. De plus, elle est écrite avec un sentiment du théâtre auquel une partie du public ne s'attendait pas, et qui fait présager un auteur dramatique en M. Catulle Mendès. Soudard ou grand seigneur, Bressant est toujours l'homme accoutumé à ne jamais rencontrer de cruelles. La couronne de comtesse sied infiniment à Mlle Croizette; il n'est pas jusqu'à la soubrette en bonnet pointu qui n'ait sa petite part de charme dans la *Part du Roi*. Et pour rendre complet ce retour vers une époque si charmante, il ne manque, en guise d'ouverture, que quelques airs du *Comte Ory* de Rossini.

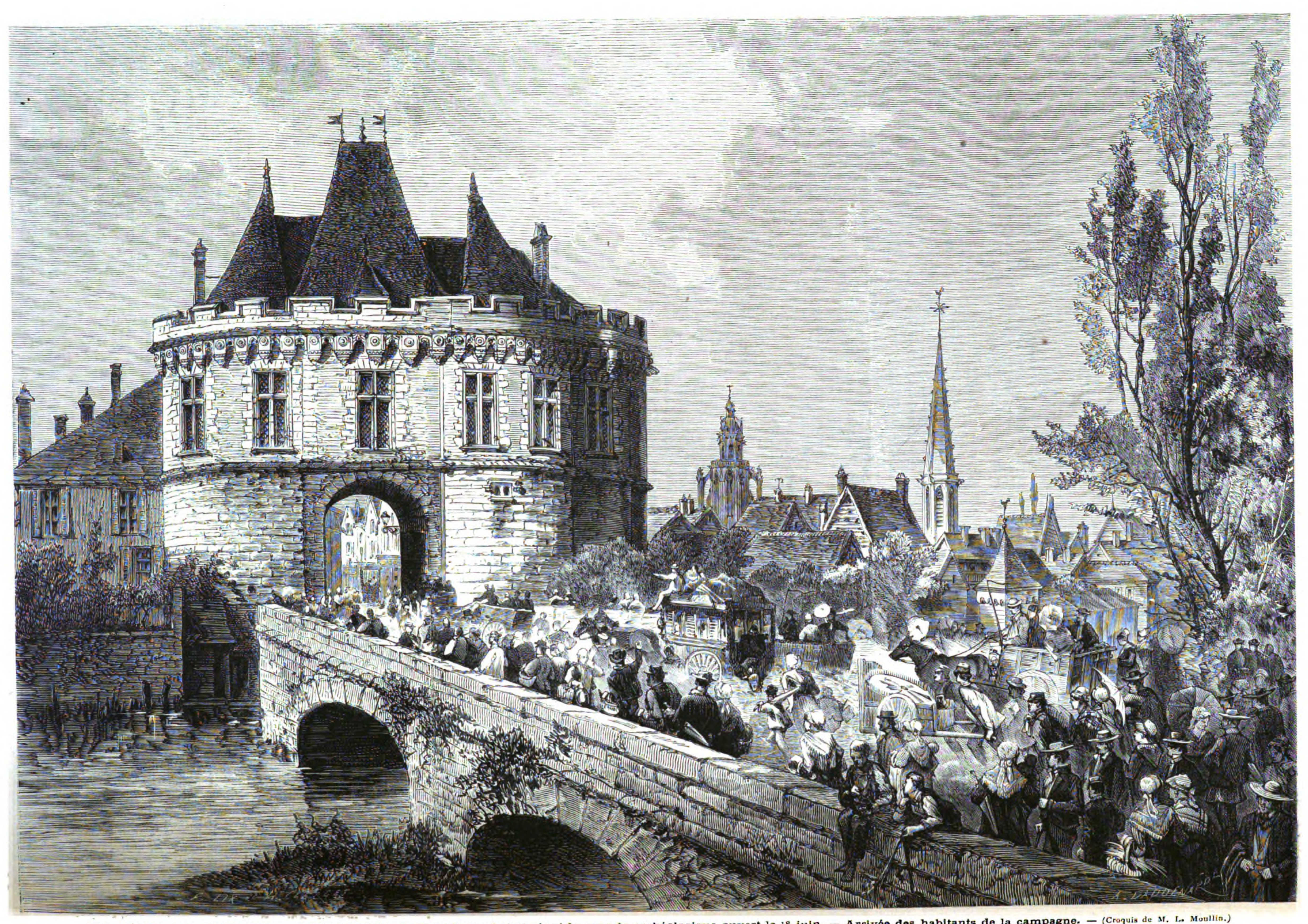
Le Gymnase tient un joli succès avec le *Cousin Jacques* de M. Louis Leroy. Ce cousin, retour d'Australie, est d'abord accueilli par sa famille à peu près comme un caniche dans un jeu de Siam; mais il trouve moyen de ramener insensiblement à lui les esprits et les cœurs; pour cela, il entreprend le sauvetage des époux, il traite à forfait pour le démasquement des fripons, il rend des services à qui en demande et même à qui n'en demande pas; si bien que le cousin Jacques finit par devenir le cousin de tout le monde. Pourquoi faut-il qu'il se marie au dénoûment? Ah! parce que nous sommes au Gymnase. — M. Landrol a rencontré là un rôle parfaitement adapté à ses moyens, et il le fait valoir avec sa verve de bon aloi.

J'arrive, non sans quelque embarras, à la pièce nouvelle des Folies-Dramatiques : *les Femmes qui font des scènes*. Cette pièce est tirée en partie d'un de mes ouvrages portant le même titre. *Pièce*, c'est beaucoup dire; « *Etudes de la vie conjugale* » auraient peut-être suffi. Les aimables insistances de M. Alphonse Lemonnier, un des auteurs les plus accrédités du boulevard du Temple, ont pu seules me décider à laisser transporter à la scène ces esquisses légères, qu'il a su relier entre elles par un lien dont il ne m'est pas permis, — à moi seul, — d'apprécier le mérite, mais pour lequel ma reconnaissance lui demeure acquise. Je n'ai pas songé une minute à me dérober au compte rendu de cette bagatelle et à en charger la conscience d'un de mes confrères, d'Albert de Lasalle, par exemple. Il m'a paru que c'eût été accorder trop d'importance à ce qui n'est, après tout, qu'un hasard tardif dans ma carrière de littérateur.

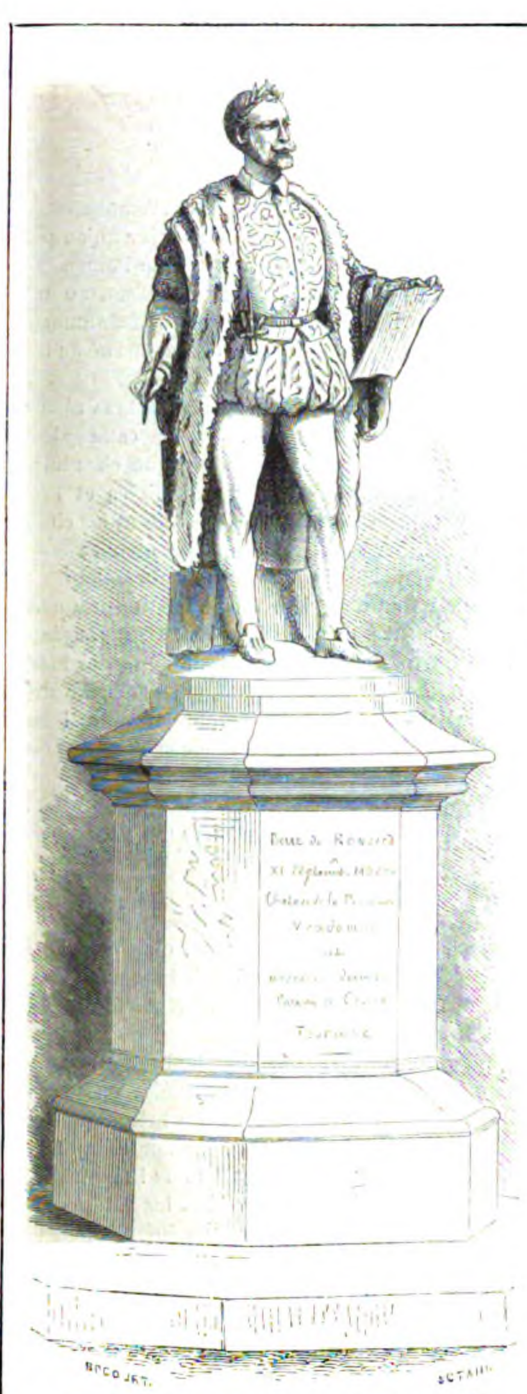
L'analyse des *Femmes qui font des scènes* peut se faire en quelques mots. Quatre ménages y figurent, ménages traversés par la tempête et sillonnés par la bourrasque. Les quatre maris cherchent des distractions au dehors et... en trouvent. Heureusement leurs femmes s'aperçoivent à temps qu'elles ont fait fausse route, et elles remplacent leur vinaigre par du miel. Voilà tout. — Si peu de chose que cela soit, la vérité, toujours chère à mon cœur, m'oblige à dire que *les Femmes qui font des scènes* ont été accueillies par le public et par la presse avec une bienveillance dont je suis agréablement confus.

Il est de mon devoir de les en remercier tous les deux. En étendant ce devoir, je puis aussi remercier les comédiens qui se sont faits à leurs risques et périls les interprètes de l'œuvre (pour une moitié) d'un nouveau venu. Mais là, je crois, il convient que mon zèle s'arrête. Des éloges de ma part seraient suspects, quelque sincères qu'ils fussent. Un proverbe dit fort sensément : « On ne saurait sonner les cloches et aller à la procession. »

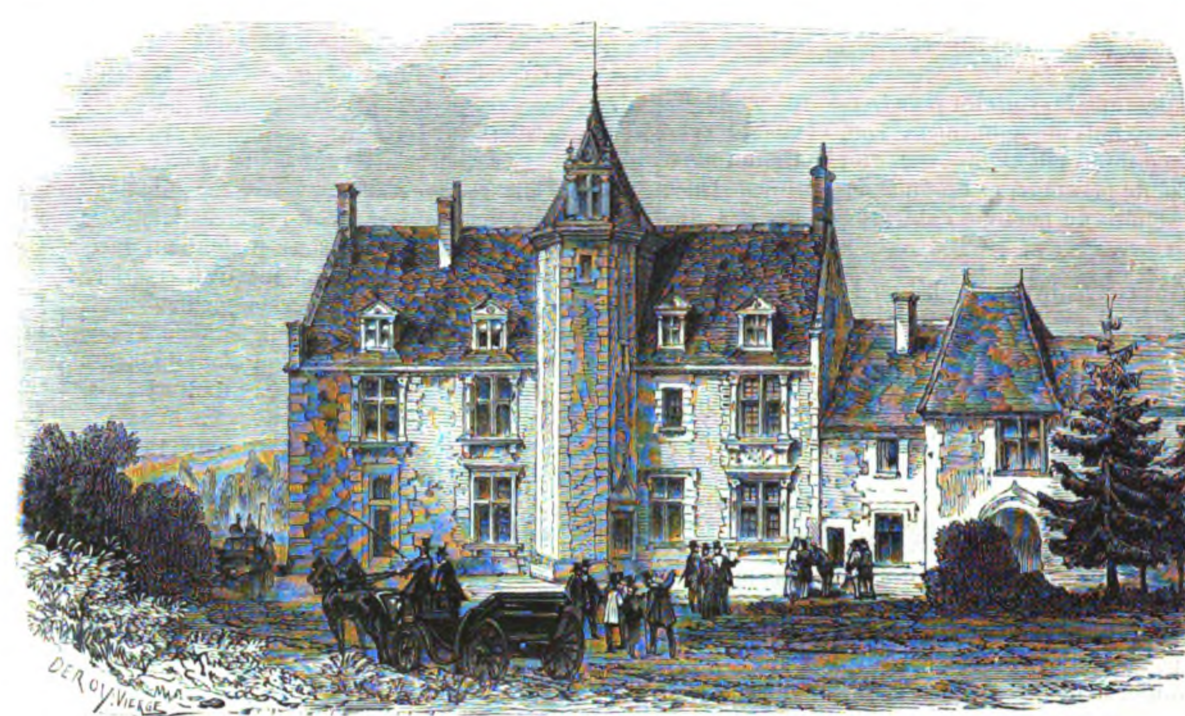
Me voilà donc forcé de contenir tout le bien que



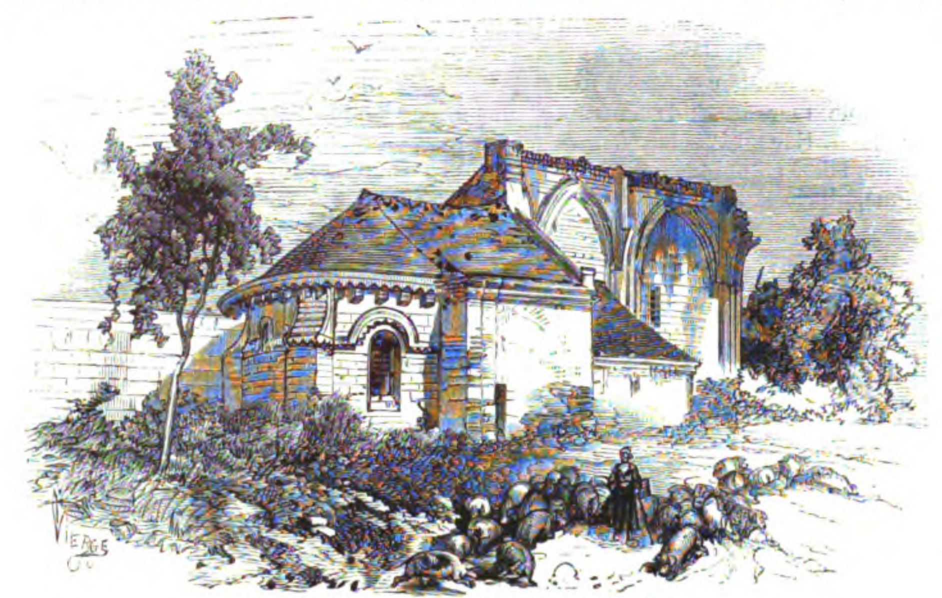
LES FÊTES DE VENDOME. — L'Hôtel-de-Ville de Vendôme, où s'est réuni le congrès archéologique ouvert le 18 juin. — Arrivée des habitants de la campagne. — (Croquis de M. L. Moullin.)



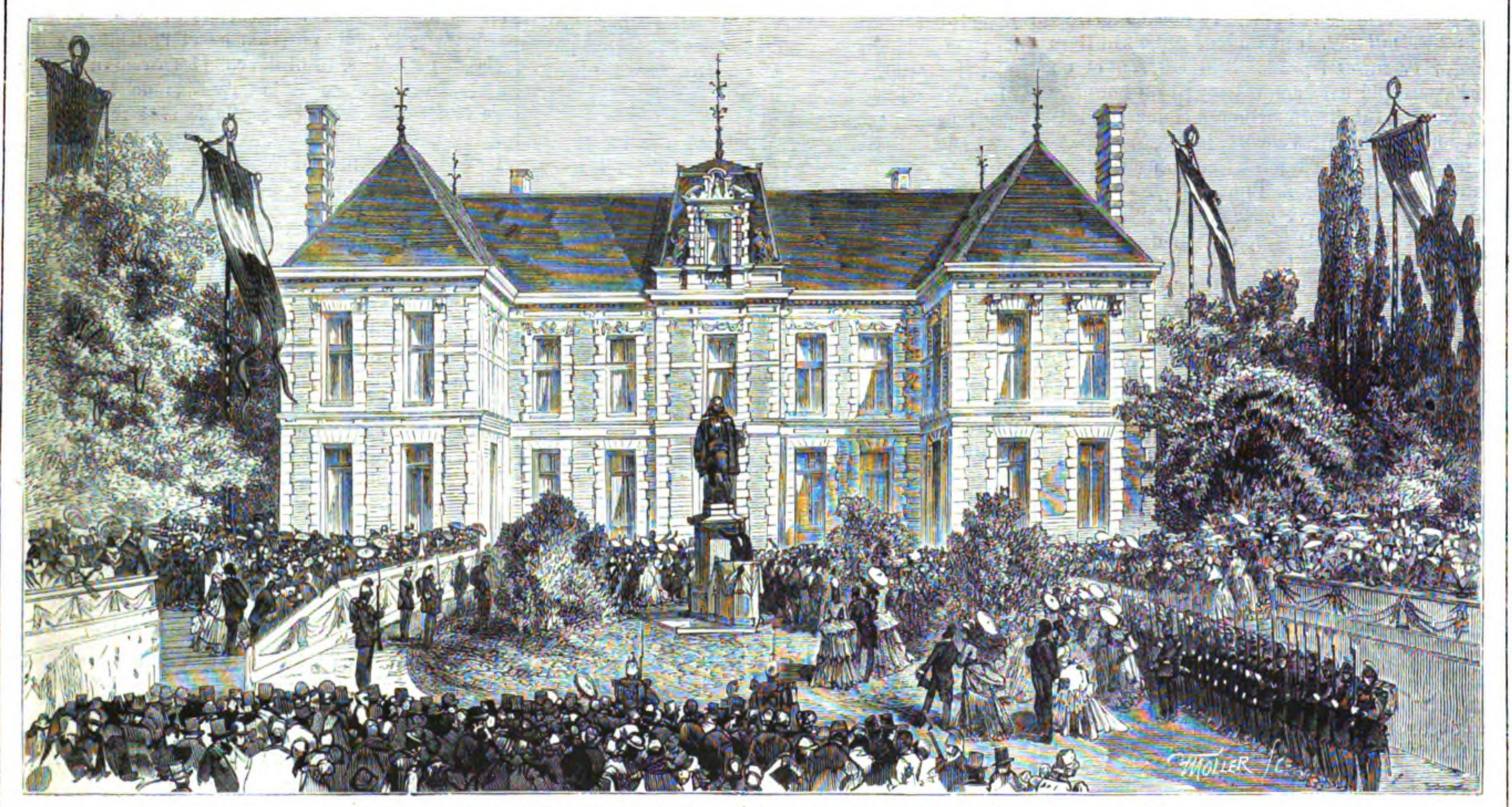
Statue du poëte Pierre de Ronsard.
(Exécutée par M. Irvoy.)



Château de la Poissonnière (Vendômois), où naquit Ronsard en 1524, (visité par le congrès archéologique.)



Prieuré de Saint-Côme (Touraine),
où mourut Ronsard en 1585.



Inauguration de la statue de Ronsard dans le square du Musée, le dimanche 23 juin.

LES FÊTES DE VENDOME. — (D'APRÈS LES CROQUIS DE M. L. MOULLIN.)

je pense de la partition que M. Hubans, chef d'orchestre des Bouffes-Parisiens, et célèbre hautbois, a a bien voulu mettre sur *les Femmes qui font des scènes*.

Mignonne, de M. Charles Cabot, est un mignon petit acte, tout mignonnement joué et chanté sur ce même théâtre des Folies par Mlle Panseron, une charmante personne, qui promet de continuer l'aimable gloire du nom de Panseron, un des rois de la romance.

Il faut convenir que le banquet de M. Victor Hugo a porté malheur aux interprètes de *Ruy-Blas*. Après M. de Chilly, frappé d'apoplexie au moment où il portait un verre à ses lèvres, voici le tour de Mme Lambquin, la pauvre duègue. Elle n'avait que peu de chose à faire dans le drame du maître, où elle remplissait le rôle grotesque de cette entremetteuse

Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.

Mais autrefois elle avait eu des créations plus importantes; elle avait même joué très-honorablement le répertoire classique à la Comédie-Française pendant quelque temps. Sa voix était sonore et vivante, sa diction franche et juste; elle n'avait contre elle que des traits un peu trop dépourvus de noblesse. M. Edmond About, dans sa pièce des *Mariages de Paris*, représentée au Vaudeville, avait su lui écrire un rôle approprié à sa physionomie. Plus récemment, Mme Lambquin avait composé d'une manière fort plaisante une mère irascible dans *les Créanciers du bonheur*, de M. Edouard Cadol, à l'Odéon. Cette comédienne laisse en outre la mémoire d'une excellente femme, aimée et estimée de tous ses camarades.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise à ce théâtre de *Bonsoir, voisin!* opéra-comique en un acte, de MM. Brunswick et A. de Beauplan, musique de F. Poise. Reprise des *Dragons de Villars*, opéra-comique en trois actes, de MM. Cormon et Lockroy, musique d'Aimé Maillart. — THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Début de Mlle Arnal dans *les Huguenots*.

Monselet m'a toujours traité en ami depuis seize ans que nous partageons la page 14 de chaque numéro du *Monde illustré*. Il m'a même dédié son livre exquis des *Premières représentations célèbres*, et on juge si j'ai accepté avec empressement un honneur tel, encore qu'il fût disproportionné. Pour ces raisons, et pour mille autres encore, je ne puis cependant taire la vérité sur la pièce que Monselet vient de donner aux Folies-Dramatiques.

Cette pièce est donc... charmante! spirituelle, comme on peut s'y attendre, et, par-dessus tout, elle n'est point commune!

Eh! oui, il serait plus intelligent de notre part de jouer le jeu ordinaire aux journalistes qui veulent congratuler un ami sans en avoir l'air. Les feintes dont on use en pareille circonstance consistent avant tout à faire semblant de ne point connaître le camarade dont on veut prononcer l'éloge, à le traiter de « monsieur » gros comme le bras, puis à envelopper les choses flatteuses qu'on lui débite sous un blâme simulé. Tout compte fait, la louange l'emporte sur les reproches, le miel pèse plus que le vinaigre, et le critique s'est donné de grands airs d'indépendance.

Mais à quoi bon ces roueries? Notre franchise ne sera-t-elle pas mieux venue des lecteurs de ce journal qui, tous les samedis, sont à même de juger du savoir de Monselet en matière de théâtre et de son habileté à conduire la plume sur le papier? Supposez cet art excellent mis au service de cette expérience consommée, et vous aurez la gentille comédie que Monselet intitule *les Femmes qui font des scènes*.

Pardon! on me tire par la manche pour me rappeler que les théâtres lyriques doivent seuls m'intéresser; ce qui est étonnamment vrai! Je m'en vais donc de ce pas à l'Opéra-Comique; mais, au premier entr'acte, je retourne aux Folies-Dramatiques...

Le soir où l'Opéra-Comique donnait la *Princesse jaune*, le spectacle finissait par *Bonsoir, voisin!* de M. Ferdinand Poise. Nous avons chroniqué la semaine dernière sur cette *Princesse jaune*, qui semble ainsi nommée à cause des pâles couleurs de la musique qu'elle chante. Mais l'espace nous a manqué pour rendre quelques sourires à la souriante bluette de M. Poise. La pièce est sans prétention, mais d'ailleurs habilement conduite jusqu'au mariage final. La musique est bien troussée, pleine de couplets piquants et frappée au bon coin de l'école d'Adolphe Adam. Livret et partition n'ont d'ailleurs que l'importance d'un croquis d'album. Et puis, chacun en peut savoir aussi long que nous sur *Bonsoir, voisin!* puisque cet opéra court les théâtres depuis 1853, date de sa première représentation au Théâtre Lyrique. Il était alors chanté par M. et Mme Meillet; depuis il a été repris aux Fantaisies-Parisiennes, et enfin l'autre soir à l'Opéra-Comique, où il est joué très rondement par Thierry et Mlle Reine.

— Pour en revenir aux *Femmes qui font des scènes*, je ne trahis aucun secret en disant que Monselet a fait sa comédie de pages détachées d'un de ses livres qui porte justement le même titre. Il a même fait des emprunts en vers et en prose à d'autres ouvrages de lui, également choyés des dilettantes littéraires. Puis le tout a été, d'une main de mosaïste, ajusté à une fable dramatique bien conçue. Et le plaisir est de voir, en chair vivante, tous ces amusants bonshommes crayonnés dans le livre avec tant de bonne humeur; d'assister au colloque de Cathala et d'Émilie la grue; d'entendre Mme Duval gronder sa cuisinière, et Mme Margueron injurier son mari pour un coup de chapeau donné dans la rue à une autre femme...

— Mais, voici que le devoir nous appelle ailleurs, il nous faut bien lui sacrifier le plaisir. Les trois coups viennent, en effet, d'être frappés à l'Opéra-Comique, et le rideau se lève sur *les Dragons de Villars*. Ce qu'il y a de plus imprévu dans cette reprise d'un opéra très populaire, c'est sa date, qui ne précède que de quelques jours celle de la fermeture du théâtre. Et puis, pourquoi n'avoir pas plutôt monté à nouveau *Lara* du même auteur? *Lara* est une œuvre plus méritante que *les Dragons de Villars*, et qui, malgré son succès, n'a pas eu la même carrière de quatre cents et quelques représentations. Mais il paraît que Mlle Priola tenait à jouer le rôle de Rose Friquet, bien qu'il soit écrit trop bas pour elle. Il était chanté, il y a trois ans, par Mme Galli-Marié, et à la création (en 1856, au Théâtre-Lyrique), par Mme Borghèse.

Aimé Maillard, auteur des *Dragons de Villars*, de *Gastibelza*, du *Moulin des Tilleuls*, de *la Croix de Marie*, etc....., est mort l'année dernière pendant la guerre. Il était né en 1817 à Marseille, et avait obtenu le prix de Rome en 1841. C'était un artiste de talent qui avait un sentiment très-juste de la musique théâtrale....

— Début à l'Opéra de Mlle Arnal, dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*. Mlle Arnal a une voix inégale, un peu sourde dans le grave, très-volumineuse dans la région *mi-fa-sol-la*, mais, d'ailleurs, manquant de justesse dans les notes aiguës. La débutante a eu cependant quelques élans de passion au grand duo du quatrième acte. Nous aurons probablement à revenir sur cette représentation.

— Le troisième acte de la comédie de Monselet finit dans un embrassement général de toutes les femmes sur les joues de leurs maris. Elles ne feront plus de scènes, elles le jurent. Serment de femmes jalouses! Vous verrez qu'elles recommenceront tous les soirs à huit heures et demie, boulevard Saint-Martin. Et cela plus de cent fois!

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — On vient de donner pour la première fois, à Naples, *le Pré-aux-Clercs* sous le titre de *Un Duello al Pré aux Clercs*. — Le buste en marbre d'Auber, par Dantan, va être placé dans une des salles de l'Institut. — Notre confrère A. Pougin, critique musical du *Soir*, vient d'être nommé membre honoraire de l'Institut de Florence.

A. L.

LES FRÈRES CHANTEMESSE

PAR CHARLES MONSELET

(In-12 de 308 pages. 3 francs).

Avec son dernier livre, — *Les Frères Chantemesse*, — M. Charles Monselet vient de nous prouver qu'on peut s'intéresser encore, et vivement, à Mme de Pompadour, au Parc-aux-Cerfs, à l'obligeante Du Hausset, au trop complaisant Lebel, et à tous ces types d'un siècle amusant que les romanciers contemporains ont maltraité de tant de façons.

C'est qu'aussi M. Monselet mérite toujours sa réputation de passé maître en l'art d'évoquer cette galante époque. Le Louis XV *pur* ne se trouve que chez lui; il en possède le ton spirituel, les façons aisées et l'élégance native; il connaît assez les hommes et les choses pour intéresser sans avoir besoin de mentir; — il reste dans le vrai sans déroger aux lois du roman.

Puis il faut tout dire, il a mis la main sur un régicide dont il a tiré un parti imprévu. C'est Damiens, c'est l'homme au couteau, qui est le héros des *Frères Chantemesse*, et cette figure fanatique se détache avec une vigueur étrange sur un entourage avec lequel chaque lecteur de goût voudra renouer connaissance.

L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE

IL Y A 300 ANS

Un livre nouveau qu'on ne saurait lire sans en retirer grand enseignement est celui de MM. Edgar Bourloton et Edmond Robert, — *La Commune et ses idées à travers l'histoire*.

Les promesses du titre sont bien tenues, et, grâce à des recherches parfaitement coordonnées, on peut se convaincre que les mêmes besoins, les mêmes passions et les mêmes erreurs n'ont pas cessé d'agiter les humains. Certaines révolutions sont vieilles comme le monde.

A propos de l'instruction obligatoire, les auteurs rappellent deux faits qu'on ne semble généralement pas connaître et qui montrent la date reculée des plus généreuses aspirations.

« Dès 1560, les États-généraux d'Orléans demandent que « les pères et mères soient tenus, à peine d'amende, d'envoyer leurs enfants aux écoles qu'on allait établir pour l'instruction de la pauvre jeunesse du plat pays. » Henry III reçoit en 1582 une pétition de la noblesse de France, qui le supplie d'appliquer des peines à ceux qui n'enverraient pas leurs enfants à l'école.

« Henry IV, qui avait l'amour et l'intelligence des classes populaires, OBLIGEA enfin les parents d'envoyer les enfants aux écoles, jusqu'à l'âge de 14 ans (édit de 1598). Une déclaration royale de 1724 renouvela la même obligation; les procureurs royaux durent dresser un état des parents qui n'enverraient pas leurs enfants à l'école pour qu'ils fussent poursuivis. »

CORRESPONDANCE

Nous insérons la lettre suivante, sans nous rendre un compte exact de la distinction que prétend faire son auteur. Quand une ville organise un concours, on sait très-bien que cette ville est représentée par des individualités, et les quatre initiateurs que M. Peyre ne nomme pas n'auraient pu se formaliser qu'au cas où nous en aurions nommé d'autres.

Alger, 10 juin 1872.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai l'honneur de vous prier d'insérer dans votre prochain numéro la rectification suivante :

C'est à tort que vous annoncez ou que l'on vous fait annoncer que le grand concours de musique a été organisé par la ville d'Alger.

Le concours est dû à l'initiative de quatre jeunes gens, qui ont au cœur le *feu sacré*, qui ne se vend ni ne se prête, pas même à une municipalité. Celle-ci a fait son devoir d'hospitalité d'une façon magnifique et touchante. Les quatre initiateurs ont présidé au côté artistique de l'organisation, et personne, que je sache, n'a le droit d'en réclamer le mérite à leur préjudice. A chacun son bien!

Daignez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes meilleurs sentiments et l'expression de toute ma considération.

Le président de la commission du concours.
MARIE-AUG. PEYRE.

AVIS AUX ALSACIENS-LORRAINS

En vertu des traités du 10 mai et du 11 décembre 1871, tout individu né en Alsace-Lorraine deviendra *sujet de l'Empire d'Allemagne*, s'il n'a fait sa déclaration d'option avant le 1er octobre 1872.

L'ASSOCIATION GÉNÉRALE D'ALSACE-LORRAINE rappelle à tous les intéressés cette disposition formelle des traités de paix. Elle invite tous les Alsaciens-Lorrains résidant en France à remplir, sans plus tarder, une formalité dont l'oubli les ferait irrévocablement Allemands aux yeux de la France, comme aux yeux de l'Allemagne. Que tous, ouvriers, militaires, commerçants; tous, sans distinction de position; tous, hommes et femmes, aillent à la mairie de leur domicile et y déclarent qu'ils veulent, en leur nom propre comme au nom de leurs enfants, opter pour la nationalité française. Que tous y aillent, même ceux qui, nés ailleurs qu'en Alsace ou en Lorraine, ont eu des enfants dans les provinces détachées; ces enfants seront Allemands si leurs parents n'optent pour eux.

Le délai pour l'option expire le 30 septembre 1872.

PROBLÈME DU CAVALIER

EXERCICE SYLLABIQUE

CHARADE

et	queur	au	mon	maint	tue	mon	ou
pas	cer	rit	li	tagne	vre	blic	bat
gué	raf	se	ap	mier	re	il	la
pin	du	ti	mon	meur	de	ra	pu
fer	cond	à	est	pren	pre	tai	forme
tue	vent	voy	ri	vue	ou	du	sans
trop	mit	ver	tout	a	pi	ou	lu
s'é	mon	son	la	droite	sa	geur	tié

ÉCHECS

Solution du problème n° 419.

1. C 4 D — 1. F pr. D (A) (B)
2. C 3 FR — 2. *ad libitum*
3. C ou F, échec et mat.

(A)

1. T 4 C ou pr. D
2. C 2 F, et mat le coup suivant.

(B)

1. T pr. PF
2. D pr. F, échec — 2. R 5 C
3. C 6 F, échec et mat.

Solutions justes : MM. Quéval, à Fauville; J. Planche L. Gault, à Nancy; H. Frau, à Lyon; Stiennon de Meurs, à Liége; Barré, Théâtre-Français; le Cercle de Provence, à Aix; le café Parisien, à Bordeaux; Auriger, café du Val-de-Grâce; L. de Tréville, à Perpignan; L. de Croze, à Marseille; le café Français, Pézénas; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; E. Leger, au Havre; L.Collet, cercle la Rotonde à Avignon; Girard, à Lussières; les amateurs d'échecs de Rochefort-en-Terre; A. Vancouyghem, à Lille.

Les solutions commençant par F 4 R sont détruites par la réponse T pr. PF.

P. JOURNOUD.

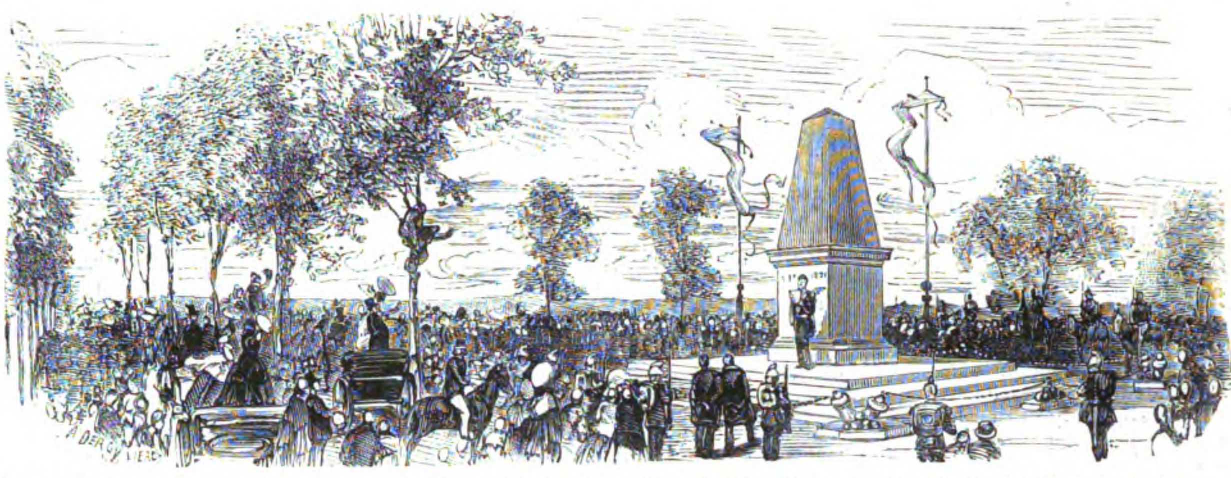
ACCIDENT DE JUVISY

—

Sur les chemins de fer comme partout, il est un triste proverbe qui semble avoir raison : — *Un malheur n'arrive jamais seul.*

Trois sinistres de ce genre ont éclaté coup sur coup en quelques jours. Mais le plus retentissant a été l'accident de Juvisy, par le nombre et par la qualité des victimes, comme par le concours de circonstances tragiques qui l'ont caractérisé, — qui l'ont suivi même. On connait la mort de cette jeune Anglaise qui a succombé, deux jours après, à une crise nerveuse.

Une heureuse compensation nous est offerte par l'état de certains blessés. Ainsi n'est-il plus question d'amputer Mme C..., qui arrivait de Nantes avec son mari. Leur union datait de trois mois àpeine.



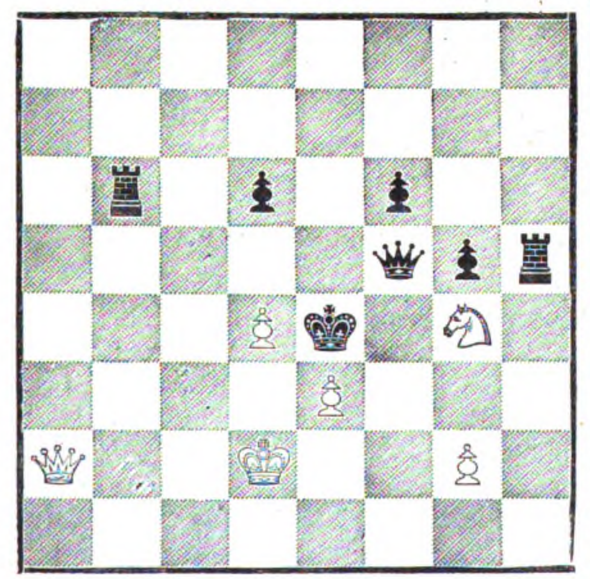
Inauguration du monument commémoratif des batailles de Vendôme, sur la route de Blois, le 22 juin.
M. Max, ingénieur, M. Robin, architecte. — (D'après le croquis de M. L. Moullin.)



L'accident de Juvisy, dans la matinée du 19 juin. — (D'après le dessin de M. Gabriel Bordèse.)

PROBLÈME N° 421

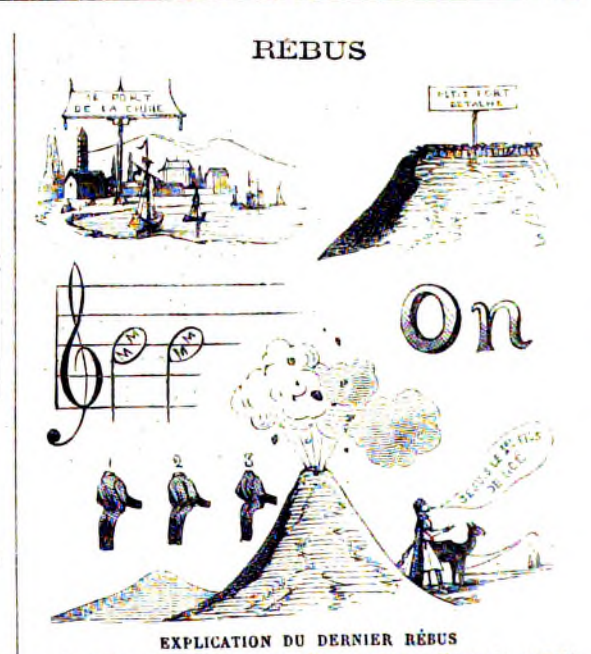
COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les blancs font mat en cinq coups.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il ne faut pas se contenter d'une toilette élégante, encore faut-il savoir la porter.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1er SEMESTRE 1872

TOME XXX

(Du 1er Janvier au 30 Juin 1872)

PRINCIPAUX NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES CONTENUS DANS LE TEXTE

GRAVURES

FIN DE LA TABLE DU TRENTIÈME VOLUME

(3592). — PARIS — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

